

Couverture : *Augustin-Cyrille Papineau*

BAnQ-VM, P7, S13, D3, P83 – Photo William Notman, 1883

© 2022 Aubin  Blanchet recherches historiques

L'Assomption, QC

Georges Aubin, 1942-

Renée Blanchet, 1941-

Infographie et imprimerie

Imprimerie Reflet, Boucherville

ISBN papier : 978-2-924900-71-0

ISBN numérique (Pdf) : 978-2-924900-72-7

Dépôt légal : 4^e trimestre 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

CORRESPONDANCE

1845 - 1912

Augustin-Cyrille Papineau

CORRESPONDANCE

1845 - 1912

Transcrite et annotée
par
Georges Aubin

Aubin  Blanchet
recherches historiques

SIGLES et ABRÉVIATIONS

ACP	Augustin-Cyrille Papineau
BAC	Bibliothèque et archives Canada
BAnQ-O	Bibliothèque et archives nationales du Québec (Outaouais)
BAnQ-Q	Bibliothèque et archives nationales du Québec (Québec)
BAnQ-VM	Bibliothèque et archives nationales du Québec (Vieux-Montréal)
BNF	Bibliothèque nationale de France (Paris)
BNM	Bibliothèque du Nouveau Monde
BRH	Bulletin des recherches historiques
CFP	Casimir-Fidèle Papineau (notaire)
CHSH	Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe
<i>DBC</i>	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i>
<i>DBFP</i>	<i>Dictionnaire biographique des Frères Prêcheurs</i>
DEP	Denis-Émery Papineau (notaire)
<i>DPQ</i>	<i>Dictionnaire des parlementaires du Québec</i>
FJD	François-Joseph Durand (notaire)
FSM	François-Samuel Mackay (notaire)
<i>GPFC</i>	<i>Glossaire du parler français au Canada</i>
JBN	Joseph-Benjamin-Nicolas [Papineau]
LJP	Louis-Joseph Papineau
LND	Louis-Napoléon Dumouchelle (notaire)
Ms	Manuscrit
OM	Onésime Marin (notaire)
PUL	Les Presses de l'Université Laval
PUM	Les Presses de l'Université de Montréal
RPCQ	Répertoire du patrimoine culturel du Québec
TBD	Théodore-Benjamin Doucet (notaire)
<i>TLF</i>	<i>Trésor de la langue française</i>
XT	Xiste Tétreault (notaire)

INTRODUCTION

Jean-Baptiste Roupe (1782-1854), prêtre, a été directeur et professeur de grammaire et de philosophie au séminaire de Nicolet; chez les sulpiciens en 1814, devenu familier avec la langue iroquoise depuis son séjour à St. Régis et au Lac des Deux-Montagnes, il est promu curé à Oka. Depuis ce temps, missionnaire auréolé de zèle et de piété, il parcourt la rivière Outaouais en canot, l'été, en raquettes, l'hiver. Le 8 juillet 1828, il s'arrête à la mission de Notre-Dame-de-Bonsecours de la Petite-Nation; on ne l'avait pas vu depuis le mois de février dernier. Les gens viennent de partout, des townships de la Nouvelle-Longueuil (L'Orignal), de Grenville, même d'aussi loin que Hawkesbury, pour le rencontrer. Le 1^{er} août de cette année 1828, il baptise Augustin-Cyrille et écrit au registre : « J'ai baptisé sous condition Augustin-Cyrille, ondoyé à la maison, né le quatre mars dernier ». Cinq mois après sa naissance, le sacrement arrive bien tardivement. L'enfant devait être chétif et maladif. Mais il avait été « ondoyé » à la maison. Sa mère Angelle et son père Denis-Benjamin Papineau lui avaient ouvert la porte du ciel. Car mourir sans avoir été ondoyé ou baptisé, c'était tomber dans des limbes profonds, presque sans fin, où rien de vraiment intéressant ne se passait. « On inventa pour les enfants le palliatif des limbes, un petit enfer plus doux où ils flotteraient toujours, loin de leurs mères, en pleurant¹. » Cette chute vers un non-être éternel n'a pas lieu pour Augustin-Cyrille.

Angelle, la mère, est présente à la cérémonie et signe le registre, puisque sa « maladie » date déjà de cinq mois. Cérémonie baptismale importante. Ses frères et sœurs les plus âgés y sont. Le parrain choisi, Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, âgé de 14 ans, est l'aîné de la famille, et la marraine Honorine Papineau, qui n'a que 10 ans, est la sœur du nouveau-né.

L'enfant, baptisé Augustin-Cyrille, est l'avant-dernier de la famille. Il signera ses lettres « A.C. Papineau », mais le plus souvent « Auguste », et tous ses intimes l'appelleront ainsi. L'avenir est parfois imprévisible :

¹ Jules Michelet, *Peuple* (1846).

chétif à sa naissance, Auguste acquerra une stature imposante et vivra jusqu'à 87 ans.

UN ÉTUDIANT BRILLANT

Auguste est pris en charge par sa mère, ses grandes soeurs et une domestique nommée Adeline. Peu souvent malade, sauf vers 5 ans, on le soigne pour une fièvre continue, un peu longue au goût de sa mère, mais la santé revient comme elle était partie. Pas d'école française à Plaisance ni à Notre-Dame-de-Bonsecours (Montebello). Auguste fait un apprentissage rudimentaire de la lecture et de l'écriture au sein de sa famille et, en septembre 1839, il est mûr pour le collège. Il a 11 ans quand il fait son entrée, en éléments, au collège de Saint-Hyacinthe, avec son frère Casimir, âgé de 13. C'est un long voyage pour s'y rendre. Le collège est voisin du manoir Dessaulles et, dans ce manoir imposant, il y a la présence de la bonne tante Rosalie, la seigneuresse Dessaulles. L'été venu, joyeusement, il fait un retour à la Petite-Nation, autre seigneurie, celle des Papineau, bien loin en Outaouais, l'endroit de sa naissance. Là, des cousins se sont donné rendez-vous pour les vacances et en profitent pour entreprendre des excursions en forêt ou sur l'eau. Cousin Amédée raconte : « Émery, Casimir P., Auguste et moi, nous nous levons à 5 h et allons à la pêche. Nous prenons un brochet, deux crapets et une quarantaine de perches, *alias vulgò* perchaudes². »

Le retour aux études en septembre de chaque année arrive toujours trop vite. Le jeune Auguste s'ennuie un peu; les mauvais temps d'automne empêchent les élèves de jouer comme ils le voudraient. Pour compenser, Auguste apprend le dessin, comme le fait son frère Casimir. En langue anglaise, Auguste est le meilleur, c'est son maître qui le dit. Mais le pensionnat ne lui va pas. Il devient externe et pensionne chez sa sœur Rosalie, mariée au notaire Morison.

Après quatre ans d'études, Auguste accède à une reconnaissance publique. Une coutume, inventée par l'ex-directeur Prince, consiste à faire élire deux députés de chaque classe qui se réunissent en congrès collégial pour attribuer des prix aux élèves les plus méritants. Auguste obtient le premier prix de sagesse qui lui est décerné par un vote unanime. Julie, femme de Louis-Joseph, revient de l'exil parisien et se rend à Saint-Hyacinthe pour revoir la parenté. Elle écrit à Louis-Joseph encore à Paris :

² Amédée Papineau, *Journal d'un Fils de la Liberté*, 15 août 1840.

« Tes autres neveux, Casimir et Auguste Papineau, sont tout ce que l'on peut désirer de mieux : ils sont de beaux grands garçons et surtout bons, vertueux, remplis de talents, appliqués et sages au-delà de ce que j'ai jamais vu de jeunes gens. Ils sont étonnants³. » La tante est littéralement séduite par l'apparence physique de ses neveux de 15 et 17 ans, surtout par leurs belles qualités d'élèves brillants et vertueux. Vertueux, certes : Casimir songe même à devenir prêtre. Un rêve oublié après un an.

Que fera Auguste plus tard ? Plus tard, c'est demain. Son père songe à l'orienter vers l'architecture civile ou tout autre art ou science en rapport avec cette discipline. Mais Auguste ne l'entend pas ainsi. En 1846, à 18 ans, il commence des études de droit auprès de Louis-Victor Sicotte, avocat, à Saint-Hyacinthe⁴. Le lendemain, il est de retour à la Petite-Nation où son frère-parrain l'attend sur le quai. Il apparaît au milieu d'une bande joyeuse de cousins Papineau-Dessaulles. Sa mère, contente de le revoir, trouve qu'Auguste a grandi et grossi. Il passe encore ses vacances avec bien du plaisir et de la fatigue, visitant avec son frère et l'oncle Louis-Joseph, revenu d'exil, la grande chute et la ferme des Cooke. Puis c'est le retour à Saint-Hyacinthe et la reprise de l'étude des lois chez Sicotte.

Au printemps de 1847, Gustave Papineau, fils de Louis-Joseph, est gravement malade. Son père se rend à son chevet à Saint-Hyacinthe. Auguste se multiplie auprès de son cousin malade et joue aux cartes avec lui. Louis-Joseph a ce bon mot à son endroit : « Le cher Auguste est adroit autour des malades comme le serait un frère de la charité profès depuis trente ans⁵. »

En 1847, il laisse là ses études avec Louis-Victor Sicotte, de Saint-Hyacinthe, et les poursuit à Montréal avec un avocat réputé, William Collis Meredith (1812-1894), né à Dublin⁶. Ce sera alors pour Auguste l'apprentissage de la vie à Montréal, mais immanquablement il se retrouve à la Petite-Nation pour les vacances d'été. Cependant, là, un ennemi sournois, imprévisible et très malin l'attend d'une vacance à l'autre. Dans ses promenades à travers bois et ses excursions de pêche ou de chasse avec Amédée et ses frères, Auguste semble une proie facile pour l'herbe à la puce (sumac vénéneux), une plante vivace aux feuilles lustrées, plutôt jolie et envahissante, qui se multiplie par un vaste réseau de tiges souterraines. Au moindre contact, la plante produit des réactions allergiques cutanées très

³ Julie Papineau, *Une femme patriote, Correspondance*, 23 octobre 1843.

⁴ Ce contrat du 26 juillet 1846, qui n'existe plus, faisait partie du minutier de Pierre Lamothe.

⁵ *Lettres à Julie*, 16 mars 1847.

⁶ Engagement d'ACP à poursuivre ses études de droit chez William Collis Meredith. Théodore-Benjamin Doucet, 2 août 1847, minute 1313.

désagréables. Auguste en a le corps couvert après une journée passée à tailler des arbres avec son frère Ben. Il passe son temps à se laver pour diminuer l'irritation; il n'a que deux doigts non infectés, dit son frère.

Sa grande sœur Honorine écrit : « Casimir nous a dit qu'Auguste avait encore l'herbe à la puce et qu'il l'avait prise la veille de son départ, en allant faire un tour dans le bois; et aussitôt des médisants se sont empressés de dire qu'il l'avait fait exprès afin de prolonger son séjour là-bas. Le pauvre enfant n'a pas de chance : cela lui arrive à tous ses voyages; c'est un vilain mal. Il doit commencer à s'ennuyer de son journal⁷. » Ce journal, c'est *L'Avenir* dans lequel il tient, avec son cousin Gustave et son frère Casimir, une chronique non signée. Auguste, « désiré de tout le monde », selon le mot de Louis-Joseph, jouit d'une popularité indéfectible dans tous les milieux qu'il fréquente. Même Lactance, son cousin à l'esprit fragile, recherche sa présence qui l'aide à surmonter ses lubies et ses cauchemars.

En 1850, il se présente devant le bureau des examinateurs du barreau. Il a à son crédit quelques séjours chez Sicotte, trois ans d'études chez Meredith et certains cours de droit qu'il a suivis au collège de Saint-Hyacinthe. On lui refuse l'accès à la profession d'avocat, sous prétexte que les cours élémentaires de droit donnés au collège de Saint-Hyacinthe l'ont été par un professeur qui n'était pas un avocat licencié et ses trois ans d'études auprès de Meredith ne suffisent pas. Dans une lettre importante à son père (14 octobre 1850), Auguste décrit ce refus en dénonçant le coup de patte pervers donné contre lui par l'épineux examinateur George-Étienne Cartier.

Le 8 août 1851, *L'Avenir* annonce que, le 4 août, Auguste Papineau « a subi son examen devant le bureau d'examineurs du barreau de Montréal et a été admis à la pratique de la loi. » La vie d'Auguste vient de prendre un tournant important. Il ouvre une étude à Saint-Hyacinthe où les contacts ne lui manquent pas. Aura-t-il encore le temps, comme avant, de ramasser des graines de fleurs ou de greffer des sauvageons pour sa tante Dessaulles, pour le cousin Amédée, le beau-frère Morison ou l'oncle Louis-Joseph ? Ce dernier, en essayant de mettre à jour les livres de comptes de sa seigneurie (tâche immense), remarque qu'un grand nombre de censitaires lui doivent depuis longtemps des rentes ou des lods et ventes. L'exil l'a trop longtemps éloigné de ses affaires. Il vient d'entrer dans son manoir, vaste demeure qui lui a coûté beaucoup d'argent en salaires et en achat de matériaux; il a besoin d'un bon agent, habile en lois et qui peut menacer les récalcitrants.

⁷ Honorine Papineau à sa mère, 6 novembre 1848, dans *Mille amitiés*, Éditions Point du jour (2016).

L'AVOCAT DE SON ONCLE

Amédée y va d'une suggestion : « L'idée se présente, qu'Auguste pourrait remplir ce rôle [d'agent]. Il entre au barreau, il y est admis depuis quelques jours. Sa santé souffre du séjour de la ville. Ses goûts sont agrestes, et il m'a déjà exprimé le désir de se fixer à la campagne. Il est honnête, habile, énergique, diligent, dévoué au travail. Bon légiste, il n'est pas orateur, et ne brillerait jamais au barreau. Il serait excellent procureur. Qu'il se fixe chez vous, qu'il aille à Aylmer lors des circuits, s'y faire une clientèle générale, à part de la vôtre. Il y poursuivrait comme procureur ceux des censitaires qu'il n'aurait pas trouvés raisonnables dans ses tournées d'agence. Un léger salaire, à part son logement et sa nourriture, le contenterait pour un commençant⁸. » La suggestion du fin renard n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd : le seigneur de la Petite-Nation n'a plus qu'un rêve, voir Auguste s'installer dans son entourage et travailler pour lui.

À ce plateau d'argent, Auguste répond qu'il compte plutôt s'établir à Saint-Hyacinthe où déjà Maurice Laframboise, un cousin par alliance, se bâtit une clientèle, et il pense s'associer avec lui dans la pratique du droit. Il ira en Outaouais quelques mois par année aider son oncle. En novembre, Louis-Joseph déclare qu'il le fait son avocat. Les travaux d'Auguste à la Petite-Nation commencent en 1852 et dureront jusqu'à la décennie de 1870, avec un pic dans les années 1852-1860.

Poursuite contre les mauvais payeurs, inscription des causes à la cour d'Aylmer, faire des comptes, visite chez les fermiers pour forcer un paiement de leur part qui éviterait une cause en justice, recherche dans les contrats de concession, les ventes, les obligations, les transferts, les donations⁹. Deux dossiers importants prendront des années à se régler : l'affaire des Grant et les poursuites contre Alanson Cooke. Travail ardu mais profitable au seigneur : une très grande majorité de causes présentées par Auguste à la cour d'Aylmer sont décidées en faveur du seigneur Papineau.

Quand Auguste retourne à Saint-Hyacinthe, Louis-Joseph est le premier à déplorer son absence; il écrit à sa femme, qui est à Montréal : « Notre solitude va devenir plus profonde, notre ennui s'accroître jusqu'à ton retour,

⁸ Amédée Papineau à son père, 8 août 1851, dans *Correspondance 1847-1856*, Éditions Point du jour (2018).

⁹ Voir Louis-Joseph Papineau, *Lettres inédites*, Éditions Point du jour (2019).

après le départ de notre bon Auguste. » Julie, revenue au manoir, pense la même chose; elle dit à Amédée : « Je t'écris par Auguste qui part demain matin, à notre grand regret. Il faisait bien par rapport aux affaires et, pour nous, c'est encore un vide : nous allons rester seuls sans aucune personne sûre ni intéressée à rien. »

L'année 1854 est marquée par trois événements majeurs dans la vie d'Auguste : la mort de son père, l'effritement du régime seigneurial et son mariage avec Louisa.

MARIAGE ÉLÉGANT

Louisa est Marie-Louise Trudeau (1830-1905), fille de François-Xavier Trudeau et d'Ann Angélique Lock. La grand-mère de Louisa est Marie-Louise Papineau (1767-1839), sœur du notaire Joseph. Il y a donc une petite parenté entre les conjoints. Ce jour-là, 3 juillet 1854, est signé le contrat de mariage entre Augustin-Cyrille Papineau, avocat, et Marie-Louise Trudeau, devant le notaire Fissiault-Laramée (minute 130). C'est Auguste qui a lui-même rédigé le texte du contrat. Les protagonistes sont rassemblés, dans l'après-midi de ce jour, dans la maison de Thomas-Jean-Jacques Loranger, avocat, beau-frère de l'épouse, au 10 rue Saint-Denis, angle Craig. La future apporte des biens d'une valeur de 1578 £. Auguste possède aussi quelques propriétés : dans un seizième indivis d'une terre de 5 x 40 arpents, à Sainte-Angélique (Papineauville), seigneurie de la Petite-Nation, bornée par les voisins Stephen Tucker et Asa Cooke, avec une maison et d'autres bâtisses; aussi un lopin dans un autre seizième indivis, situé dans le fief de Plaisance, borné au nord par la baie de la Pentecôte et le chemin public, à l'ouest par la rivière de la Petite-Nation, au sud par la rivière des Outaouais, et à l'est se terminant par deux langues de terre appelées la grande presqu'île et la petite presqu'île, « d'où il faut néanmoins déduire 25 arpents de terre en superficie appartenant à JBN Papineau », son frère, avec les maisons et dépendances qui y sont construites. « Ces biens sont néanmoins soumis à l'usufruit qu'en a la dame veuve Denis-Benjamin Papineau sa vie durant. » Sont présents au contrat : Casimir-Fidèle Papineau, Denis-Émery Papineau et Charlotte Gordon, ses frères et belle-sœur; Agathe-Honorine Papineau, veuve de Denis Lemay, sa sœur, et Louis-Antoine Desaulles, cousin. Du côté de l'épouse : Sara-Angélique Trudeau, épouse de Thomas-Jean-Jacques Loranger; Sophie-Alexina Trudeau, épouse de Fleury St-Jean, et Émilienne Trudeau, épouse de Joseph Beaudry, sœurs de

la future épouse; Toussaint Trudeau, ingénieur civil, son frère; Moses Parsons Lock (1798-1856), vieux loup de mer, et son épouse, Margaret S. Davie (1820-1884), venus des États (Bloomfield, NJ), oncle et tante de Louisa; Joseph-Maxime Rivard/Loranger (1833-1890), frère de Thomas-Jean-Jacques, ami. Notons que l'oncle Moses Parsons Lock, ancien capitaine de navire, connaît bien Montréal puisqu'il y a été éduqué dans sa jeunesse. L'Américain est tout étonné de ce retour au bercail.

Le lendemain, 4 juillet, le mariage a lieu dans l'église Notre-Dame de Montréal. Les mêmes parents et amis sont encore présents à la cérémonie, augmentés de Joseph Leman, médecin, cousin; Joseph Beaudry, marchand, beau-frère; et Jean-Baptiste Sancer, sacristain, dont la belle-mère est une Trudeau. L'officiant est Jean-Baptiste Bréguier-St-Pierre (1792-1856), sulpicien, curé à Notre-Dame de Montréal.

L'avocat en société avec Laframboise passe une lune de miel assez brève à Saint-Hyacinthe, se faisant prier pour retourner à Montebello auprès de son oncle. À Saint-Hyacinthe, plus de 400 causes ont été présentées en cour cette année-là, et la plupart du temps c'est Auguste qui les a rédigées, Laframboise étant souvent malade. Au cours de l'été, avec son frère Émery, notaire, Auguste a mis de l'ordre dans les papiers de Louis-Joseph. (Celui-ci dira ensuite qu'il ne s'y retrouve plus). Avant la refonte du régime seigneurial, il faut de toute urgence procurer des contrats de concession aux censitaires.

De retour en décembre, Auguste et son beau-frère Sam (François-Samuel Mackay, notaire) entreprennent de courir les côtes. Aurélie, la femme de Sam, nous décrit la situation : leur travail consiste à « donner des contrats de concession¹⁰ aux personnes qui n'en ont pas et à acheter des pouvoirs d'eau pour moulins. Donc en voici deux qui courent la nuit jusque vers trois ou quatre heures du matin, afin de trouver les hommes chez eux, et, à cette heure-là, ils se couchent un peu par terre sur leurs robes de voitures et dorment jusqu'au jour. Ensuite ils préparent d'autres contrats et repartent vers les cinq heures du soir. On peut les appeler des oiseaux de nuit. Ils viennent passer le dimanche avec nous. Il fait bien froid dans ce moment pour voyager la nuit¹¹. »

¹⁰ Le minutier de FSM contient presque exclusivement des contrats de concession entre le 4 et le 22 décembre 1854 : minutes 1208 à 1347. Plusieurs de ces contrats – une centaine – portent l'écriture d'Auguste.

¹¹ Aurélie Papineau à sa mère Angelle, 19 décembre 1854, dans *Mille amitiés*.

Venue l'année 1863, après bien des causes en cour et du succès dans ses plaidoyers, l'ardeur d'Auguste diminue. Louis-Joseph écrit : « Je voulais être bien malin. J'avais envoyé à Auguste titres et comptes pour vingt-cinq poursuites. Il en a commencé trois. Trouvez donc du plaisir à plaider avec de pareilles contrariétés¹². » C'est qu'Auguste lorgne maintenant vers un siège de député à Québec. Son père et son frère Émery avaient déjà réussi à se faire élire; Laframboise vient de se faire réélire dans Bagot lui aussi ! Même s'il n'a pourtant aucun talent pour les hustings, il se présente candidat libéral pour le comté de Saint-Hyacinthe lors d'une élection partielle. Ce sera un échec retentissant. Derrière l'élection de Rémi Raymond, conservateur, il y a les manigances de George-Étienne Cartier, le petit gars de Saint-Antoine-sur-Richelieu, aspirant valet de la reine Victoria. Il y a aussi l'achat des votes, les cadeaux aux électeurs et des odeurs de corruption. Quelques jours avant l'élection, Amédée juge la situation perdue pour les rouges. « L'on m'assure, écrit-il à son père, que dix témoins ont vu MM. Cartier et Brydges arriver le dimanche à minuit dans Saint-Hyacinthe par un train spécial avec des sacs de numéraire que de ces témoins ont touchés et ont suivis jusque chez M. Raymond¹³ ! » À quoi Louis-Joseph réplique aussitôt : « Il faut qu'Auguste et ses amis [aient] une infinie persévérance à constater l'intervention directe de M. Cartier, puis qu'ils portent plainte contre lui dans une cour criminelle, puis que, sans perdre un jour, ils contestent aussi l'élection de M. Raymond¹⁴. »

Rien de cela ne se fait et Auguste retourne à la pratique du droit. Vingt ans plus tard un journaliste de *La Tribune* éclaire brillamment l'échec d'Auguste aux élections en nous révélant un pan de son caractère : « Quand je pense qu'on lui fit la guerre, lorsqu'il brigua les suffrages des électeurs de Saint-Hyacinthe, comme si c'eût été un libéral dangereux. Les libéraux s'étaient dit : Cette fois, nous sommes bien sûrs qu'on n'osera pas soulever le cri religieux. Ils furent bien trompés. Qu'allait-il faire aussi dans cette galère ? Il était certainement trop honnête pour se faire élire, réélire surtout. C'est ce que les électeurs ont compris mieux que lui. Il fut battu et il le méritait bien. Il aurait dû savoir qu'il n'est pas nécessaire d'avoir étudié la loi pour devenir législateur, mais qu'il est indispensable de connaître tous les secrets de l'art divin de la cabale, de l'intrigue, du mensonge et de la

¹² LJP au curé Bourassa, 2 février 1863, dans *Lettres à sa famille*, Septentrion (2011).

¹³ Amédée à LJP, 29 septembre 1863, dans *Correspondance 1857-1903*, Éditions Point du jour (2018).

¹⁴ LJP à Amédée, 1^{er} octobre 1863, dans *Lettres à ses enfants*, tome 2, Varia (2004).

blague. Le premier hâbleur venu devait être plus fort que lui sur les hustings¹⁵. »

VOYAGE EN EUROPE

En 1866, Louisa écrit à sa sœur Émilie-Anne (Émilienne) : « Je n'ai jamais désiré la richesse, mais je voudrais bien que nous aurions assez pour qu'Auguste laisse là sa vilaine profession, qui le fait mourir. S'il avait au moins un autre genre d'occupation plus conforme à son tempérament, j'en serais bien contente¹⁶. »

En 1867, Auguste laisse là « sa vilaine profession », toutes ses causes et ambitions politiques et il entreprend un grand voyage en Europe qui le conduira, de juin 1867 à octobre 1868, à visiter Belfast, Dublin, Glasgow, Édimbourg, Londres, Paris, Rome, Naples, Florence, Genève, la Prusse, Bruxelles, etc. Sa femme est restée à Saint-Hyacinthe mais il voyage en compagnie de deux belles-sœurs : Alexina Trudeau (1832-1871), veuve depuis peu d'Antoine-Fleury Serre/St-Jean et Émilienne Trudeau (1834-1911), épouse de Joseph Beaudry, marchand à Montréal¹⁷. Quelques chanoines onctueux et avides de grandes œuvres sont aussi du voyage. Avant le départ, à l'époque du carnaval, on organise une grande fête chez Beaudry, côte à Barron, au cours de laquelle Papineau, présent, s'en donne à cœur joie à étriver la veuve Alexina qui a besoin de trois chanoines, dit-il sans rire, qui vont la « mener aux pieds du Grand Pénitencier à Rome » pour la convertir.

Les 21 lettres d'Auguste écrites pendant ce voyage (plus de 100 pages de la présente édition) montrent un homme qui adore l'histoire de l'art et qui énonce des jugements très justes sur les œuvres picturales qu'il a sous les yeux. Il passe des heures à décrire tout ce qu'il a vu dans les cathédrales, châteaux, édifices des grandes villes, surtout Rome, Paris, Bruxelles, Naples. Il écrit ses découvertes à Louisa, ajoutant qu'il veut plus tard pouvoir se remémorer les beaux moments du voyage, en en conservant tous les détails.

¹⁵ *La Tribune*, 27 mai 1882, p. 2.

¹⁶ Louisa Trudeau à Émilienne Trudeau-Beaudry, sa sœur, 15 octobre 1866. Les lettres de Louisa, nombreuses, se trouvent à BAnQ-VM, P7, S1, D46 et D47.

¹⁷ Voir LJP, *Lettres inédites*, Introduction.

Le voyage a donné un élan à Auguste, qui replonge dans ses causes avec une ardeur nouvelle. Il continue ses voyages pour affaires ou pour le plaisir. Du manoir Papineau, on le voit passer pour se rendre à Plaisance; Auguste et sa famille, accompagnés des éternelles belles-sœurs, crient du tillac que Montebello et Plaisance sont un paradis. À Papineauville, on fête le neveu Godfroy qui accède à la profession de notaire. Une vingtaine de Papineau et autres y passent un mois à faire bombance.

Les deuils s'abattent aussi sur ces éclats bruyants : en 1870, c'est Angelle, mère d'Auguste, qui franchit la porte de l'au-delà. Son beau-frère Louis-Joseph a de bons mots pour elle : « Mes neveux et nièces perdaient, avant-hier, leur excellente mère, un quart d'heure après minuit. Ainsi, nous avons été privés de les voir. Elle a conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment, quoique trop faible pour parler. Tous de chez Papineau, St-Julien, Mackay, Auguste et sa femme et les petits-enfants réunis autour d'elle, et le curé récitant les prières des agonisants, voyaient que mentalement elle priait avec eux, les aimait, les remerciait de leur affection, puis elle s'est éteinte, faiblesse, épuisement, ne pouvant manger rien de solide, soutenue par quelques cuillerées de vin et clystères d'empois, depuis trois à quatre jours. C'est une amitié vive et sans un instant de refroidissement, depuis le mois de mai 1798 au jour de sa mort : 72 ans et deux mois que la mort sépare. Elle va être inhumée dans une couple d'heures, nous nous y rendons presque tous d'ici¹⁸. »

L'année suivante, ce sera au tour du patriarche Louis-Joseph de quitter le monde en contemplant un paysage d'automne de la fenêtre de son manoir de Montebello.

LE JUGE PAPINEAU

Auguste, établi depuis longtemps à Montréal (il habite au 90, de la rue Saint-Denis¹⁹), a tellement bien redoré sa funeste profession qu'il accède à la magistrature et, en 1876, il est nommé juge à la Cour supérieure du

¹⁸ LJP à Amédée, 28 juillet 1870.

¹⁹ Aujourd'hui en face de l'UQAM, entre les rue Sainte-Catherine et René-Lévesque.

district de Montréal²⁰, succédant à Joseph-Amable Berthelot (1815-1897), un parent et associé de L.H. La Fontaine²¹.

Assermenté le 14 septembre 1876, il est soutenu par Charles Mondelet, un juge d'expérience et de bon conseil. *La Minerve* du 22 septembre annonce que « la cour de révision s'est ouverte hier matin, sous la présidence de leurs honneurs les juges [Charles] Mondelet, [Henri-Félix] Rainville et Papineau. »

L'élan est donné. Il laisse parfois Montréal pour exercer sa profession dans des cours de province. À Terrebonne, il préside à une première cour de Circuit. Les commentaires à son adresse sont élogieux : « Son Honneur le juge Papineau a présidé le terme de circuit, à Terrebonne, avec un talent remarquable. Il a déjà acquis l'estime et l'admiration de tout le monde. On désirerait beaucoup qu'il héritât de la succession du juge Berthelot. Le choix ne peut tomber sur un juge plus digne et plus honorable. On rapporte que le juge se plaît assez dans ce district et qu'il n'aurait aucune répugnance à y continuer ses honorables fonctions. Nous souhaitons que les habitants du district de Terrebonne soient exaucés dans leurs vœux²². »

Voici une liste, qui n'est pas exhaustive, des villes où siège le juge Papineau, en plus de la cour à Montréal :

1876 – Sainte-Scholastique
 1876 – Sweetsburg (Cowansville)
 1877 – Terrebonne
 1879 – Sorel
 1882 – Saint-Hyacinthe
 1885 – Saint-Hyacinthe
 1887 – Sweetsburg (Cowansville)
 1887 – Sorel
 1887 – Joliette

²⁰ *L'Événement*, 29 août 1876, p. 2 : Nous lisons dans le *Herald* de Montréal : « Nous sommes en mesure d'informer nos lecteurs que M. Auguste Papineau a été nommé pour remplir sur le banc de la Cour supérieure la vacance créée par la retraite du juge Joseph-Amable Berthelot. » *Le Nouveau Monde* approuve la nomination de M. Papineau et ajoute : « Le respect et l'estime dont il est entouré pour ses qualités privées comme pour sa longue expérience des tribunaux, et ses connaissances sérieuses de nos lois, lui assurent d'avance toute l'autorité et le prestige qui doivent environner les hautes fonctions dont il serait prochainement revêtu. »

²¹ Voir *Mon cher Amable*, dans L.H. La Fontaine, *Correspondance générale*, tome III, Varia (2005).

²² *Le Courrier du Canada*, 12 février 1877, p. 2.

Parmi les jugements les plus importants de sa carrière, se trouve celui du mariage religieux vs le mariage civil, appelé cause pour « nullité de mariage » (Cour supérieure, N° 146, année 1880) ou cause Laramée/Evans. Les époux, catholiques, se sont mariés devant un ministre protestant; la famille d'un conjoint demande maintenant la nullité de ce mariage. Le juge Papineau étudiera le rôle du pouvoir civil et du pouvoir religieux sur les contrats de mariage. Un journal commente : « Après une étude approfondie de l'esprit de nos lois et en se basant sur le raisonnement, le savant juge arrive à la conclusion que le mariage civil est complètement étranger à notre législation Il pose en principe que le mariage, étant de sa nature un acte religieux pour tous les hommes, l'État ne possède aucunement le pouvoir législatif sur la formation même du lien matrimonial²³. » La demande de séparation ou d'annulation a donc été déboutée et le juge Papineau reçoit les félicitations de Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe.

L'année suivante, les démêlés d'un autre couple captivent le public montréalais. Zoé-Aimée Renaud, mariée à François-Xavier-Anselme Trudel, avocat et sénateur, trouve son mari un peu trop tyrannique; elle le traduit en justice en demandant séparation de corps, le droit de voir ses enfants certains jours et le droit d'emprunter de l'argent pour ses dépenses personnelles. Ces demandes, entièrement légitimes de nos jours, sont rejetées par le juge Papineau. Commentaires d'un journal après jugement : « La demande en séparation de corps de Madame Trudel contre son mari est renvoyée avec dépens. Une requête de Madame Trudel demandant l'autorisation d'avoir chez elle ses enfants à certains jours, et une autre requête demandant l'autorisation d'emprunter une assez forte somme ont également été renvoyées avec dépens. L'honorable juge en prononçant son jugement a fait l'éloge de M. Trudel. Il a montré l'inanité des accusations portées contre lui; tous les témoins de la demande et de la défense se sont accordés à attribuer à la demanderesse les difficultés domestiques de ce ménage. Cette poursuite était une persécution²⁴. » Dans cette cause, le juge Papineau aurait-il dû se récuser ? Qui sait que Papineau et Trudel sont des amis qui se connaissent depuis longtemps, qu'ils se sont rencontrés pendant le voyage de 1867 en Europe et qu'ils partagent quelquefois les mêmes tribunes publiques ?

Ce jugement rapproche le juge Papineau de l'évêque Bourget. Il assistera d'ailleurs en 1885 aux funérailles de ce dernier. Pendant l'été de 1880,

²³ *La Minerve*, 26 avril 1880, p. 2.

²⁴ *Le Courrier du Canada*, 4 janvier 1881, p. 2, citant *Le Nouveau Monde*, journal catholique ultramontain.

une protestation contre l'expulsion des Jésuites de France s'organise. Les congrégations religieuses de Montréal et des banlieues s'assemblent au Gesù pour faire amende honorable au Sacré-Cœur. Foule immense de prêtres et de citoyens. Parmi ces derniers, on remarque les juges Louis-Amable Jetté et Augustin-Cyrille Papineau, et le sénateur Trudel.

Auguste Papineau, en effet, est un assidu des offices religieux, il va à la messe, souvent aussi en semaine, et rêve d'une vie meilleure après sa mort. Cette pratique indéfectible du catholicisme est sans doute unique chez les hommes de la famille Papineau de cette époque.

Il s'investit dans des causes qui lui tiennent à cœur, comme la confrérie des hommes de Saint-Jacques, association des paroissiens de Saint-Jacques de Montréal (seul le clocher de cette église est encore debout, rue Saint-Denis). Il est membre de la Société de colonisation du Nord, prend part aux discussions avec le curé Labelle, dirige les assemblées et propose des résolutions. Par exemple, à une assemblée qui a lieu au collège Sainte-Marie, le juge Papineau lit et propose la résolution qu'il vient de mijoter : « Que le projet de colonisation alors soumis au public par le révérend M. Antoine Labelle, et hautement approuvé par Sa Grandeur Mgr de Montréal, est agréé avec une vive satisfaction par tous les membres de cette assemblée et qu'engagement est pris par eux tous de favoriser de tout leur pouvoir ledit projet²⁵. »

En 1882, Auguste est à l'apogée de sa profession. Un journal ni libéral ni conservateur ou qui essaie de réunir les deux tendances, dresse un portrait plutôt louangeur du juge. Le long article pourrait être de L.O. David ou de Benjamin Sulte. En voici un extrait :

Le juge Papineau, c'est un des types les plus parfaits de cette famille distinguée, mais c'est un Papineau chez qui la foi et la piété ont développé le sentiment du devoir, l'amour du travail et de la méditation. Moïse sur le mont Sinaï n'avait pas l'air plus grave que M. le juge Papineau sur le Banc. Il ressemble aux portraits des juges et des grands prêtres de la Judée dont parle l'Écriture Sainte. La figure pâle, mélancolique, les yeux presque toujours tournés vers le ciel qu'il aime, il écoute tout ce qu'on dit avec un air résigné de martyr ou d'un prophète qui se prépare à annoncer le jugement dernier. Il prend note de tout, laisse parler les témoins et les avocats autant qu'ils veulent, ne s'impatiente jamais, quoiqu'il en ait souvent envie, contemple quelquefois avec douleur les dossiers entassés devant lui, mais se met à l'œuvre avec résignation, s'enfonce dans ces montagnes de faits, de chiffres, de dates et d'opinions plus ou moins contradictoires, lit tout avec soin, regarde dans tous les

²⁵ *Le Nord*, 24 avril 1879, p. 1.

coins, mesure les points et les virgules, cherche surtout le côté juste de la question, le point de vue de l'équité, ajuste plusieurs fois la balance de la justice et ne se décide à prononcer jugement qu'après avoir épuisé tous les moyens que la prudence suggère pour ne pas se tromper.

Ce juge est fait pour vivre à la campagne. À Montréal où il faut que les juges marchent comme des moulins, où on s'occupe moins de la qualité que de la quantité des jugements, on se plaint de sa lenteur. Il est plus à plaindre que les clients et les avocats, car pour faire son devoir il est obligé de se livrer à un travail pénible qui le ruinera en peu de temps. Il est vrai que l'homme sage, dont toute la vie est réglée comme un cadran, résiste d'une manière surprenante aux ravages du temps et du travail.

Personne ne comprend mieux la mission et les devoirs du magistrat, ne possède à un plus haut degré le sentiment de la responsabilité que lui impose sa position. C'est un sage et un philosophe chrétien, catholique sincère qui ne fait rien sans être capable d'en rendre compte au juge suprême... [] Nous avons souvent entendu les avocats dire : J'ai plaidé ma cause devant le juge Papineau; comme mon client n'est pas pressé, que c'est une cause qui demande beaucoup de soin, d'étude, de conscience et d'impartialité, je ne pouvais demander un meilleur juge.

Il n'y a pas dans le monde entier un juge plus incorruptible, plus inaccessible aux séductions et aux tentations du monde ou du diable que le juge Papineau. Ce n'est pas lui qui aurait été influencé par la beauté de Suzanne²⁶.

Pourtant, le juge manifeste déjà de la fatigue. Sans toge, il devient un autre être. Il dévoile, un jour de fin d'année, à sa belle-sœur, le fond de sa pensée : « Je ne vis plus que de chicanes et de procès; je ne vois de notre pauvre humanité que son côté le plus mauvais; ses faiblesses, ses infirmités et souvent ses vices. [...] Je vieillis, je me dessèche le cœur et le cerveau par la lecture forcée de toutes ces choses abominables qui constituent une preuve judiciaire. J'ai besoin des cœurs jeunes, aimants et remplis d'une sève sans cesse renouvelée par le sentiment du bien et du beau qu'ils rencontrent partout, viennent briser cette monotonie accablante de la vie du palais²⁷. »

En d'autres mots, le juge a besoin de vacances. Il demande un congé de la magistrature en 1888 et part à Washington pour se refaire une santé. À la fin de la même année, il part avec Louisa pour un deuxième voyage en Europe. Ce voyage dure un an et coïncide avec le centenaire de la Révolution française. Il visite l'Exposition universelle à Paris, retrouve son cousin Louis-Antoine Dessaulles et habite à la même adresse que lui pendant un

²⁶ *La Tribune*, 27 mai 1882, p. 2.

²⁷ ACP à Émilienne Trudeau, 31 décembre 1882.

certain temps. Revoir l'Italie le guérit de tous ses maux et lui redonne le goût de vivre.

À son retour, il fera de grands séjours à la ferme Saint-Joseph de son fils Victor, à Barnston, près de Coaticook. Il prend plaisir à s'occuper des pommiers, y faire des greffes, surveiller les charges de foin, admirer les chevaux de race venus d'Angleterre. De Barnston, il écrit ses meilleures lettres à son fils Louis-Gustave, ingénieur civil.

Sa vie de sexagénaire est ponctuée de longs séjours au Lorne House de Pointe-au-Pic, où se retrouvent les Canadiens anglais et les Écossais de haut rang, quelques Irlandais aux larges mentons et de rares Canadiens français à la bourse bien garnie; il va aux sources de Saint-Léon, dans le comté de Maskinongé.

LA RETRAITE

En 1889, il prend une retraite définitive, qui lui est d'ailleurs accordée alors qu'il est encore en voyage. Il est remplacé par le juge Siméon Pagnuelo (1840-1915), « avocat distingué de Montréal, secrétaire du barreau de la province²⁸ ».

Il fait quelques séjours à la Maison de la Providence, rue Sainte-Catherine, angle Labelle (aujourd'hui place Émilie-Gamelin) et chez sa fille Marie, à Outremont, où il décédera le 27 mai 1915.

Bons gestes du juge Papineau : il donne 40 \$ pour la construction d'une chapelle à Pointe-au-Pic²⁹. Godfroy Papineau, un de ses neveux, malade et souffrant d'ivrognerie, est très mal en point dans ses finances. Oncle Auguste lui donne des lots de terre qu'il possède à Plaisance³⁰; l'année suivante, il lui octroie une rente annuelle et viagère et une pension alimentaire de 200 \$.

Auguste avait dit : « La principale raison qui m'a fait quitter Saint-Hyacinthe, pour venir demeurer à Montréal, était de placer mes deux fils à l'École du Plateau, parce que je ne connaissais pas d'autre école dans la province pour donner à mes enfants l'éducation commerciale et scientifique dont ils avaient besoin³¹. »

²⁸ *Le Trifluvien*, 8 juin 1889, p. 2.

²⁹ *L'Électeur*, 7 mai 1888, p. 4.

³⁰ FSM, 3 avril 1890, minute 8043.

³¹ *L'Étendard*, 10 avril 1883, p. 2.

DESCENDANTS

D'AUGUSTIN-CYRILLE PAPINEAU ET DE LOUISA TRUDEAU

1. Louis-Gustave Papineau (1855-1931), ingénieur civil de la première promotion de l'École polytechnique de Montréal en 1877; il dirige le chantier naval de Sorel, et les écluses de Saint-Ours, etc. Époux de Juliette Mackay.
2. Victor Papineau (1862-1941), étudiant en architecture, agriculteur à Barnston avec Joseph Beaudry fils, puis comptable industriel. Époux de Zélia Anctil.
3. Marie Papineau (1864-1943), épouse de Joseph Beaudry fils, agriculteur et industriel.

Georges Aubin

L'Assomption, septembre 2022

CORRESPONDANCE

D^{elle} A. Papineau
 À la Congrégation³²
 Montréal

Séminaire de Saint-Hyacinthe, 26 janvier 1845

Chère Aurélie,

Je veux te montrer que je ne suis pas indifférent aux reproches que l'on me fait, surtout lorsqu'ils sont fondés et que je les mérite. Tu ne comprends peut-être pas ce que je veux dire par là. Eh bien, je vais te le faire comprendre.

Lorsque Lactance³³ est venu ici, il m'a fait le plaisir de venir me voir au collège, et dans cette visite il m'a fait des reproches de ce que je t'écrivais beaucoup trop souvent et que je faisais une dépense extraordinaire de papier, de plumes, d'encre et autres choses semblables, par les lettres sans nombre que je t'écrivais. Aussi, j'ai pris la résolution de ne pas écrire aussi souvent, pour ménager un peu mes rentes.

Casimir³⁴ est venu me voir aujourd'hui; il m'a dit que comme j'avais l'habitude d'écrire bien souvent, une fois de plus ou de moins ne ferait pas un grand dérangement dans mes affaires, et il m'a dit de remplir cette fonction à sa place, car, dit-il, un homme respectable comme lui et un vieillard de son âge ne doit pas écrire à des jeunes comme toi. Il est assez bien, je crois, ou du moins il le paraît et travaille bien. Je suppose que tu en fais autant et je n'ai pas besoin de t'encourager à suivre son exemple.

Tu es assez vieille à présent pour connaître les avantages que tu en retireras. Profite bien du peu de temps qui te reste et montre à ceux qui te procurent l'instruction qu'ils ne sacrifient pas pour rien l'argent qu'ils consacrent à cela.

Tu as assez souvent le plaisir de voir papa ou d'en avoir des nouvelles; tout cela doit t'inspirer l'amour du travail et te faire exécuter tes devoirs avec plus de plaisir. Comme Lactance va te voir assez souvent, il doit te donner des conseils

³² Aurélie Papineau (1830-1926), jeune sœur d'Augustin-Cyrille, est étudiante à la Congrégation de Notre-Dame à Montréal.

³³ Lactance Papineau (1822-1862), médecin, est revenu à Montréal après des études à Paris. Cousin d'ACP. Voir son *Journal d'un étudiant en médecine à Paris* (2003).

³⁴ Casimir-Fidèle Papineau (1826-1892), frère d'ACP. Voir sa *Correspondance 1837-1891* (2022).

quelquefois; efforce-toi de les faire fructifier et lorsque tu auras quelque peine ou quelque chagrin, confie-les à papa, il te consolera et te dira ce qu'il faut faire dans ces circonstances.

Maman doit être rendue à Montréal à présent, tu lui feras bien des amitiés de ma part et de celle de tous les autres de la famille. Il faut nous efforcer, nous qu'elle aime tant, de lui plaire par notre application, afin de faire son bonheur autant que possible sur la terre. Je ne vois pas de plus grand bonheur pour un père ou pour une mère que des enfants qui font tout pour leur plaire.

Il y a près d'un mois que j'ai été voir Rosalie³⁵, c'est-à-dire depuis que tu es venue. Je pense qu'elle est bien, car si elle ne l'était pas, Casimir me l'aurait dit aujourd'hui.

Morison est parti à onze heures pour Montréal, et je crois qu'on n'a jamais fait un voyage si prompt que le sien, car il était de retour à midi et demi. Il pense retourner encore, je suppose, et dans ce cas j'enverrai cette lettre par lui.

Ces jours-ci, nous avons été en examen, de sorte que tu dois t'imaginer que je n'ai pas un grand repos depuis que tu es partie, car il fallait se préparer à cet examen qui, je t'assure, ne se fait pas en riant.

Tu auras la bonté de dire à Lactance que je pense souvent à lui; à Émery³⁶, si tu le vois, que je le remercie bien de sa dernière visite, et que ceux qui ont le bonheur de voir leurs frères sont heureux; si tu ne le vois pas, tu chargeras Lactance de le lui dire.

Bien des amitiés à Ézilda³⁷, à Amédée³⁸, à Émery, respects et amitiés à ma tante Papineau³⁹, à papa et à maman. Tu pourras lui communiquer cette lettre, si tu le juges à propos, et n'oublie pas ce que je te dis pour Émery. Les deux Casimir⁴⁰ et Gustave⁴¹ te font bien des amitiés, ainsi qu'aux autres. Nous invitons tous maman à se rendre jusqu'ici. Ma tante Dessaulles⁴² voulait aller au-devant d'elle, jusqu'à Montréal, mais elle s'est trouvée indisposée, de sorte qu'elle n'a pas voulu se mettre en route. Elle attend maman avec Louis⁴³ quelque'un de ces jours.

Prie pour moi, surtout à la messe; je penserai aussi à toi. Y a-t-il longtemps que tu as reçu des lettres de la Petite-Nation ? Comment sont-ils, que disent-ils ? Es-tu bien ? Comment papa est-il, ainsi que maman ? Dis-moi tout ce qui te viendra par la tête, et je le recevrai.

Adieu. Écris-moi aussitôt que tu le pourras.

³⁵ Rosalie Papineau (1816-1854), sœur d'ACP. Elle a épousé (Saint-Hyacinthe, 8 juillet 1833) Donald George Morison, notaire.

³⁶ Denis-Émery Papineau (1819-1899), frère d'ACP. Voir sa *Correspondance 1834-1877* (2021).

³⁷ Ézilda Papineau (1828-1894), fille de Louis-Joseph et de Julie, et cousine d'ACP.

³⁸ Amédée Papineau (1819-1903), fils aîné de Louis-Joseph et de Julie, et cousin d'ACP.

³⁹ Julie Bruneau (1795-1862), épouse de Louis-Joseph Papineau et tante d'ACP.

⁴⁰ Casimir-Fidèle Papineau (frère d'ACP) et Georges-Casimir Dessaulles (1827-1930), cousin d'ACP.

⁴¹ Philippe-Gustave Papineau (1829-1851), fils de Louis-Joseph et de Julie, et cousin d'ACP.

⁴² Rosalie Papineau-Dessaulles (1788-1857), seigneuresse de Saint-Hyacinthe, tante d'ACP.

⁴³ Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895), fils de Rosalie Papineau-Dessaulles et cousin d'ACP.

Ton frère affectionné. A.C. Papineau



M^{lle} Aurélie Papineau
À la Congrégation
Montréal

Séminaire Saint-Hyacinthe, 1^{er} mai 1845

Chère sœur,

Je désirerais bien avoir le temps de t'écrire une longue lettre, mais le temps me manque. Je crois que cette raison est assez forte pour que tu l'acceptes. Si tu n'en veux pas, cherches-en ailleurs. Quant à moi, je ne me donnerai pas la peine d'en trouver une plus péremptoire.

Je ne t'écris donc que pour te dire que je ne t'écris pas. Cependant, espère en la Providence, peut-être pourras-tu d'ici à quelques mois recevoir une lettre de moi. Voici les grands congés revenus, peut-être t'apporteront-ils quelques lettres.

Je vais commencer mon jardin ces jours-ci, il pourrait bien arriver qu'il t'enlèverait quelques mots, mais enfin on a bien du plaisir aussi au jardin. Le mois de mai s'est annoncé ici par de la pluie, mais le soleil, qui ne s'accorde pas beaucoup avec elle, excepté quand le diable bat sa femme, l'a promptement chassée, se trouvant plus beau qu'elle. Je souhaite que le beau temps continue.

Je ne puis t'écrire plus long aujourd'hui; peut-être que demain matin je trouverai encore cinq minutes et, dans ce cas, j'en profiterai pour t'écrire encore aussi long. Tu trouveras peut-être que j'écris mal, mais fâche-toi contre le temps qui se sauve si vite que ma plume ne peut le suivre, quoiqu'elle fasse bien du bruit.

Adieu. Ton frère affectionné. A.C. Papineau

2 mai. Ce matin, il fait bien beau et les petits oiseaux se plaisent à venir nous réjouir de leurs petites chansons. Je ne les aime pas toujours parce que, quand je suis bien occupé à réfléchir sur ce que j'étudie, un d'eux vient comme exprès entonner son cantique avec tout l'art qu'il peut y mettre et me force à abandonner mon ouvrage pour l'écouter. Heureusement que cela n'arrive pas tous les jours. Depuis une semaine, je me repose un peu, nous avons récité la matière qui nous occupait tant, lors de ma dernière lettre. Je vais me mettre sur une autre, lundi prochain, mais je serai plus prudent que pour la première, qui m'a fatigué un peu plus qu'elle n'aurait dû. Je crains cependant de me laisser encore prendre au piège, car il y a beaucoup d'émulation et je ne voudrais pas céder aux autres sous ce rapport. Il y a deux classes réunies pour cette matière, de sorte que la contestation sera plus forte. Casimir Dessaulles, je crois bien, ne sera pas le dernier à s'y mettre et, lorsqu'il veut, il est assez redoutable. Il te fait bien des amitiés, ainsi que

Gustave et tous les autres. Mes meilleures amitiés à papa, Lactance, Émery, Ézilda et les autres. Adieu, pense bien à moi.



À l'Hon. D.B. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 26 avril 1849

À l'heure qu'il est, une troupe de 500 ou 600 hommes est sur le Champ-de-Mars, poussant des hurlements significatifs : quel est leur but ? C'est ce que je ne saurais dire.

Ce matin, les personnes suivantes ont été appréhendées et conduites devant les magistrats : Augustus Heward, marchand, neveu de Robinson, M.P.P., Ferres, éditeur de la *Gazette*, je crois, Mack, avocat, et Montgomerie. Ils n'ont pas pu être admis à caution.

Vers 2 $\frac{3}{4}$ h p.m., ils ont été conduits à la prison dans deux cabs, escortés par une compagnie de soldats. Une escorte de 1000 à 1500 hommes les ont conduits jusqu'au faubourg Québec, en poussant des hurrahs pour eux. Toute la journée, la ville a été dans une grande excitation. Les bureaux ont presque tous été fermés et les affaires interrompues. Des menaces de brûler l'église de la paroisse et celle de Saint-Patrice, ainsi que plusieurs autres édifices publics, et les maisons de plusieurs membres, ont été entendues.

L'évêque, suivi de son clergé, s'est rendu pour faire une visite de circonstance au gouverneur. Grand nombre de citoyens ont été mettre leurs noms sur un livre à la maison du gouvernement, dans le même but. J'apprends à ce moment, avec certitude, que M. La Fontaine a réellement reçu, avec Salaberry, une grêle d'œufs; leurs habits en sont encore tout tachés.

Le feu est dans la direction de la maison de Hinks, à Beaver Hall. Ceux qui étaient tout à l'heure sur le Champ-de-Mars sont partis, disant qu'ils s'en allaient chez Hinks et La Fontaine. C'est abominable; nous entendons les cris d'ici. Nous allons être dans un bel état après ce temps-ci. Nous n'entendons aucune pompe : les pompiers ne sont pas disposés à se faire battre de nouveau, comme hier.

10 h et demie : nous venons d'apprendre que le feu a eu lieu sur une des propriétés de M. La Fontaine, achetée dernièrement. Les maisons de Hincks et de Holmes, voisines l'une de l'autre, ont été brisées. Il n'y avait personne dedans. La maison de résidence de La Fontaine a aussi été brisée; les meubles de prix et les argenteries avaient été sauvés. Les troupes sont parties des casernes assez tôt pour rencontrer ceux qui sont allés voir où étaient le feu et le désordre. Une autre maison a aussi été brisée dans le faubourg Saint-Antoine.

Je dois maintenant revenir sur la journée d'hier, pour relever quelques incorrections. Je tiens beaucoup à ce que vous ayez des renseignements exacts de ce qui se passe aujourd'hui au milieu de la capitale.

On n'a pas demandé aux membres de rappeler la mesure; on ne les a pas menacés de les égorger dans la Chambre, seulement on voulait les y laisser brûler.

Les membres ont pu sortir assez facilement, eu égard à la position. Watts a été assailli et violemment maltraité. Price a reçu plusieurs coups. On a menacé de mettre le feu au couvent des Sœurs Grises; un de leurs hangars, situé tout près du Parlement, a pris en feu, ç'a été peu de chose. Ces dames en sont quittes pour leur clôture qui est entièrement disparue. Une seule maison a été consumée; d'autres ont été légèrement atteintes par le feu. La masse de la Chambre a été enlevée et portée en triomphe à l'hôtel Donegana, pour en faire hommage à Macnab. Ils l'ont demandé pour leur faire un discours, mais il n'a pas paru.

Les demoiselles Trudeau étaient à la séance de la Chambre hier soir; Mme Trudeau, leur mère, les a envoyé chercher aux premières rumeurs. Elles se sont retirées à temps, au premier avertissement.

Revenons à aujourd'hui. Un de nos copensionnaires arrive. Ils sont actuellement au coin de la rue Saint-Laurent et Petite rue Saint-Jacques où ils ont brisé la maison du D^r Nelson. De là, ils veulent aller à la prison pour délivrer les prisonniers, leurs amis. Coup de chance s'ils n'arrêtent pas, en passant, chez mon oncle ! Ils ne paraissent cependant pas lui en vouloir autant qu'aux ministres. La maison dont je parle plus haut comme ayant été brisée, appartient à un nommé McNamee, Irlandais, qu'ils détestent profondément. Ils attendent dans ce moment du renfort pour aller plus loin. Je disais tout à l'heure que la maison de La Fontaine avait été brisée; c'est inexact.

Les troupes ont été repoussées dans le faubourg Saint-Antoine. Un charrieur d'eau a été renversé avec la tonne qu'il menait à l'incendie.

À 8 heures, l'Acte de *Riot* a été lu devant la maison du gouvernement. C'est alors que les gens se sont retirés au Champ-de-Mars pour se rendre, de là, aux endroits que je vous ai indiqués. Un fort piquet d'hommes des faubourgs demandés par les prêtres du séminaire, veille sur l'église de la paroisse et sur le séminaire. Nous nous attendons à tout, d'un moment à l'autre. Il est près de 11 h, je vais prendre du repos pour suppléer à la nuit dernière que nous avons passée presque entière dans l'agitation ou l'inquiétude.

De nouvelles pierres ont été lancées, ce soir, dans l'imprimerie du *Pilot*. À demain. S'il y a quelque chose de nouveau.

Il y a peu de suite dans ce que je vous écris, je vous l'ai écrit à mesure que je l'apprenais ou que je le voyais moi-même.

27 avril. Tout a été tranquille sur la fin de la nuit, et maintenant je crois qu'il n'y a plus de danger; les troupes sont bien préparées.

Casimir et Émery vous font leurs meilleures amitiés à tous. Je suis bien content d'apprendre qu'il se fait beaucoup de sucre, vu les droits élevés qui vont faire enchérir le sucre étranger.

Adieu, portez-vous tous bien.

A.C. Papineau

✂

À l'Hon. D.B. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 20 mai 1849

Nous avons reçu votre longue lettre et celle de Benjamin. J'ai été bien surpris de voir la longueur de la vôtre, et en même temps elle m'a fait beaucoup de plaisir, quoique mes opinions soient un peu différentes des vôtres sur la question du pouvoir temporel du pape. Je l'ai passée à Émery, qui l'a lue et ne me l'a pas remise. Si je l'avais sous les yeux, je vous dirais en quoi et pourquoi je ne m'accorde pas avec vous sur quelques points. Le désir que vous manifestez d'être plus rapproché de nous, pour pouvoir converser plus librement et plus longuement, est bien aussi le nôtre. J'aimerais à entendre quelqu'un comme vous sur les affaires du jour. Nous n'avons que mon oncle avec qui nous pouvons nous ouvrir familièrement. Ce n'est qu'un côté de la question. L'ascendant de sa parole et l'entraînement de sa conviction ne nous permettent peut-être pas de voir les questions à leur vrai point de vue. En voyant ses opinions combattues et débattues, nous saisirions mieux ce qu'elles peuvent avoir d'exagéré et de défectueux. Les autres personnes que nous avons occasion de voir sont jeunes et sans expérience, ou nous inspirent de la défiance sur leur probité. Elles ne nous semblent pas dire ce qu'elles croiraient, tout intérêt personnel mis de côté, être pour l'avantage du pays. Leur alliance avec des hommes qui, à nos yeux, ont fait preuve d'incapacité ou d'une grande dépravation de cœur ou d'esprit, nous les fait voir entachés de complicité ou de soumission servile et aveugle à des esprits qui ont su leur faire croire qu'ils étaient les seuls capables de voir clair; que, derrière chaque fait, chaque mesure, il y a un résultat qu'eux seuls peuvent entrevoir. Cette espèce de mystère qu'ils mettent partout devant les yeux ne contribue pas peu à les grandir hors de toute proportion⁴⁴.

✂

⁴⁴ Note d'ACP, une semaine plus tard : C'est ici que je m'étais arrêté, dimanche dernier, pour aller chez M. Trudeau que j'ai trouvé mort.

À l'Hon. D.B. Papineau
Petite-Nation

Montréal, dimanche 27 mai 1849

J'ai reçu hier la lettre de maman et de Papineau. Une d'Aurélie m'était parvenue la veille. J'ai remis à leurs adresses les lettres qu'elles contenaient.

Maman demande pourquoi je n'ai pas parlé de T. Trudeau; lorsque j'ai écrit les petits billets à Aurélie et à Papineau, j'étais bien pressé et n'ai pensé qu'à ce qui me frappait dans le moment. Toussaint est arrivé assez tôt pour voir son père et lui parler assez longuement, c'était le lundi qui a suivi le grand mieux éprouvé par son père. Ç'a été une grande joie pour eux deux et pour tout le reste de la famille. Toussaint est forcé de repartir demain pour New York où il lui aurait fallu être rendu lundi dernier, pour affaires de grande importance.

Il se propose d'y continuer ses travaux pendant deux ou trois ans, je crois. Il lui en coûte beaucoup de laisser sa mère et ses sœurs dans un moment comme celui-ci. La séparation sera pénible.

Nous suivons la recommandation de maman et nous irons de temps à autre leur faire visite; nous l'avons même prévenue. Mme Trudeau nous a demandé de l'aller voir souvent, encore hier quand je lui ai porté des lettres, elle m'a fait promettre d'y aller aujourd'hui.

Casimir et Émery sont partis hier soir pour faire visite aux gens de Saint-Hyacinthe.

Lactance est depuis hier en pension avec Émery chez Mme Gosselin. Il n'est pas aussi bien que quand il a quitté la Petite-Nation, l'automne dernier.

Je n'ai pas vu mon oncle depuis mercredi dernier. Il ira peut-être vous voir après la session. Quant à ma tante, je ne crois pas qu'elle monte cette année. Elle ne se plaît pas beaucoup plus à la Rivière-des-Prairies qu'à la Petite-Nation.

M. Charles Laberge, qui arrive de Saint-Hyacinthe, me dit que Rosalie a eu le malheur de perdre un de ses enfants qui est tombé dans un puits, hier dans le cours de la journée. Il ne peut pas me dire lequel. Ce n'est toujours pas Georges parce qu'il l'a vu. Il croit que c'est le second. Dans ce cas, ce serait Francis. Émery doit rester pour l'enterrement, qui aura lieu mardi. C'est bien affligeant pour cette pauvre Rosalie. Casimir reviendra demain par rapport à la banque.

Tout le monde est en bonne santé à Saint-Hyacinthe. Il m'est impossible d'écrire aussi au long que je l'aurais désiré; j'ai peu suivi les nouvelles depuis quelques jours.

Par une dépêche télégraphique, reçue hier soir, nous apprenons que les lois de navigation sont rappelées; jusqu'à quel point ? nous l'ignorons encore.

Les Français se sont fait battre en Italie. Le frère du général Oudinot a été fait prisonnier et le général lui-même l'a échappé belle. Les Français ont eu 180 de tués et 400 blessés.

J'ai vu hier M. Wright, qui m'a prié de vous présenter à tous, ses respects.

Quant au *Canadien Dépendant*, Émery a payé la souscription et a donné ordre de discontinuer l'envoi. S'ils continuent encore, c'est à leurs frais. Le moyen ordinaire est de renvoyer le journal.

Le Moniteur canadien passe pour avoir été fondé par M. Viger, mais il est indépendant de lui et rédigé par une petite collaboration de jeunes gens dont deux ont été collaborateurs de *L'Avenir*. Il n'est pas entièrement soutenu par M. Viger. Les propriétaires avaient quelque chose par eux-mêmes; néanmoins, parmi ceux qui en savent le plus, on croit que la plus forte partie est sortie de sa bourse. Il s'est seulement réservé le privilège d'écrire de temps en temps, en mettant en tête de ses articles : « Pour *Le Moniteur* ». Il n'écrit pas d'éditorial proprement dit.

Adieu. Nous vous embrassons tous et vous faisons nos meilleures amitiés.

Chez M. Trudeau vous font leurs amitiés et vous remercient de l'intérêt que vous avez pris à leur malheur. Ils m'avaient déjà demandé de vous en témoigner leur reconnaissance, mais j'ai dû l'oublier.

Votre fils bien affectionné.

A.C. Papineau

※

JBN Papineau
Petite-Nation

Montréal, mercredi 3 octobre 1849

Mon cher Ben,

Nous sommes arrivés ici dimanche matin.

Lundi, j'ai commencé à courir pour les commissions. J'ai mis le mouchoir de maman chez le teinturier, la théière chez un faiseur de cuillères, etc. Hier, je suis allé chez Papineau acheter le carreaulé pour les enfants. Aujourd'hui, le temps que j'ai eu a été employé à courir pour Mackay. J'ai chargé Onésime d'acheter le voile d'Adeline. Je ne sais si le mouchoir de maman sera prêt pour l'envoyer par Mackay : le teinturier a beaucoup d'ouvrage et la saison ne permet pas d'aller très vite.

St-Jean et sa dame ont été passer une dizaine de jours aux États-Unis. Ils sont de retour d'hier. Je n'ai pas encore fait ma visite de noces.

Revenons au voyage que nous avons fait en descendant. Nous nous sommes très bien amusés chez M. St-Julien.

Je n'ai pas encore eu le temps de chercher les nouvelles.

Je n'ai pu voir ma tante Papineau depuis mon arrivée; je me suis rendu à sa demeure, dimanche après-midi. Elle était à Saint-Vincent.

Ayant à écrire à Mackay, je ferme ma lettre. Amitiés à tous.

A.C. Papineau



JBN Papineau
Petite-Nation

Montréal, 14 octobre 1849

Mon cher frère,

Nous sommes bien occupés d'annexion en ce moment. Tous ceux que nous rencontrons sur la rue en parlent, les uns l'approuvant et les autres, en bien plus petit nombre, la rejetant. Hier soir, Young a rédigé un protêt qu'il se propose de faire signer par ces derniers. Ses deux associés, Holmes, M.P.P., et Knapp ont signé le manifeste annexionniste. Benjamin-Henri LeMoyne, ainsi que Donegani en ont fait autant. Beaucoup des principaux citoyens de la ville, qui n'ont pas encore signé, se prononcent ouvertement pour l'union avec les États-Unis, quoiqu'ils n'osent pas le faire en public.

Mardi soir, 16 octobre. J'en étais où tu vois lorsqu'Émery m'a entraîné chez Amédée. Là, nous avons parlé d'annexion, puis ensuite du voyage qu'il devait faire à la Petite-Nation. Je le crois parti de ce matin. Nous n'avons pas vu madame Amédée qui, ayant pris un fort rhume dans son voyage à Saint-Hyacinthe, d'où elle arrivait, avait cru prudent de se coucher.

Émery était aussi allé à Saint-Hyacinthe dans le même temps, pour un bal donné par Mme Laframboise en l'honneur de Mme Lamothe. Il en a été quitte pour un rhume qui a failli le mettre au lit. Ce soir, il est à manger un quart d'huîtres avec quelques jeunes gens. Je n'ai pas voulu y aller parce que cela dure trop longtemps. Il en mangera pour moi, et Casimir pour vous autres. Comme vous trouverez cela bon, il sera sans doute plus d'une fois question d'annexion.

Actuellement, il circule un manifeste préparé sous les auspices de John Young, pour protester contre celui qui a été signé, comme vous avez pu voir par *L'Avenir*. Une centaine de signatures y ont été apposées. Les ministériels n'osent pas le signer plus que le premier.

Les campagnes s'occupent aussi de l'annexion. Un vieillard très respectable, de Sainte-Marie, nous apprend dimanche que M. La Fontaine était parti pour les colonies, afin de vendre le Canada, pour payer les dettes de la reine. Il paraît qu'elle est en banqueroute et que son gouverneur n'a plus de quoi vivre; il a été tout l'été en prison pour dettes.

Je ne sais si nous aurons fait toutes vos commissions. Émery ne pouvant retrouver une de vos lettres, nous ne nous rappelons pas tout ce que vous avez demandé.

Si je n'avais pas été trompé par les teinturiers, Mackay a été assez longtemps pour pouvoir emporter le mouchoir de maman. Je l'ai retiré de chez celui à qui je

l'avais d'abord donné, parce qu'il me trompait et mentait effrontément. Un autre n'a pas fait mieux; et si seulement il veut ouvrir sa porte et me laisser entrer, je reprendrai le mouchoir et le porterai à un autre teinturier.

Voici la liste des effets que j'ai achetés.

	s	d
4 v. de coton carreauté, comme celui d'Honorine @ 8d	2	8
1 pièce de cordonnet noir (ALCP)	2	6
5 lb coton à jupe @ 1/1 Madsem	5	5
1 petit fusil de bois 1/3 Madsem	1	3
9 v. de batiste croisé @ 6½d Madsem	4	10½
¾ v. de gaze bleue @ 3/6 Adeline	2	7½
1 paire de mitaines 7/6 Adeline	7	6
Raccommode de la théière 1/ DBP	1	0
Raccommode de cuillères 1/3 DBP	1	3
1 paire de bottes 15/ JBN	15	0
1 tablier noir 1/6	1	6
86 v. coton barré pour chemises @ 6d		
À crédit chez Ant. Papineau	2£	3 0
4 lb de coton à chandelle @ 1/3 (maison)	5	0
	4£ 13 7	

J'envoie aussi à papa deux douzaines de marrons pour semer. Si j'avais pu m'en procurer davantage, j'en aurais envoyé plus.

J'inclurai dans ma lettre copie d'une chanson composée par un des collaborateurs de *L'Avenir* sur M. La Fontaine.

Beaucoup de personnes demandent ce que mon oncle fait, qu'il n'a pas signé le manifeste pour l'annexion : ils ne savent pas qu'il est à la Petite-Nation. Quelques-uns ont demandé à nos amis de s'informer de nous, si nous en connaissons quelque chose. Nous avons répondu qu'il avait souvent dit ce qu'il pensait là-dessus dans ses discours en Chambre.

Comme je veux écrire aussi à Honorine, Aurélie et Louise, je vais terminer en donnant les montants que j'ai reçus pour les commissions.

N.B. (le total se montait à 1£ 15s 5½d). Ne sachant comment envoyer 10 lb de chandelles sans courir le risque de les faire casser, vous pourrez en avoir chez Mackay⁴⁵ qui se propose d'en monter.

Nous sommes tous bien et vous faisons nos amitiés.

A.C. Papineau



⁴⁵ John Hubert Mackay, marchand.

JBN Papineau
Petite-Nation

Montréal, 1^{er} juin 1850

Mon cher Ben,

Nous avons reçu une lettre de papa en date du 27, qui a dû rencontrer celle d'Émery, relativement au voyage que doit faire ici l'entrepreneur de la brique.

Je suis bien aise d'apprendre que les érables plantés l'été dernier paraissent vouloir reprendre, du moins pour la plus grande partie. Je regrette maintenant de n'en avoir pas mis dans tous les trous qui avaient été préparés.

Mme Leman est partie d'hier après-midi pour Saint-Marc, par le Richelieu. Je vous envoie par Major, avec la présente, les effets qu'elle a achetés pour vous, c'est-à-dire : du coton, de l'indienne bleue, de l'indienne lilas et une paire de souliers pour Adeline, des petits souliers pour des pieds plus mignons que le sien, et peut-être d'autres petits articles que je n'ai pas présents à la mémoire. Je ne sais si Adeline sera contente des souliers que nous avons achetés pour elle : ils ne sont pas tout de maroquin, comme elle les avait demandés, mais il n'y en avait en ville comme elle les voulait.

Il y a aussi un *shawl* pour Madsem : nous avons enfin pu trouver quelque chose qui, je crois, lui plaira. Il y a trois petits livres qu'Honorine envoie pour les enfants, je suppose. Il me semble qu'elle avait aussi parlé d'un livre pour une fille. J'ai aussi glissé dans le paquet la petite cuillère d'argent que j'ai fait réparer, moyennant /10, payés par Émery. Je commence à croire que c'est là tout ce que contient le paquet, si l'on excepte le compte des effets.

L'imitation de batiste de fil est pour Aurélie.

Maman nous a quittés mercredi dernier, sur un rapport que ma tante Séraphin était bien malade et que probablement elle n'en reviendrait pas. Nous n'avons rien su depuis; maman nous a promis d'écrire s'il y avait quelque chose d'alarmant.

J'ai vu, après-midi, Mme Loranger, la jeune, qui doit me donner une lettre pour Aurélie. Elle est très bien et paraît tout à fait contente. Elle a un petit jardin qui est bien cultivé. Je lui ai donné une partie de la graine de passe-rose soufre que papa m'avait fait prendre, l'automne dernier. Un des murs de son jardin était tapissé d'une vigne comme celles que j'ai apportées à la maison, la veille de mon départ, l'automne dernier. Cela me fait penser à te demander si elles ont été plantées, ainsi que les chèvrefeuilles.

Tu as pensé à peu près en même temps que moi à rentrer la machine à cidre. Si ce n'était usé, je dirais que les grands esprits se rencontrent, même dans les petites choses. Il a fait assez chaud toute la journée aujourd'hui, il ne fait soleil que depuis midi. La végétation avance rapidement dans une journée comme celle-ci.

A.C. Papineau

J'espère que mes petits neveux ne manqueront pas de se faire un joli jardin, cette année encore. Je les embrasse tous deux, ainsi que « Ouis Nanette » dont j'ai seul pu comprendre le baragouin. Au moins j'ai cru que les derniers mots étaient d'elle. Émery et Casimir ont été longtemps à chercher ce que cela pouvait être et ont fini par dire qu'ils ne savaient pas ce que tu demandais.

A.C.P.

Le numéro de la maison rue Saint-Gabriel est 9. Les réparations se termineront lundi ou mardi prochain. Il restera à faire le nettoyage et la pose des tapis que Casimir a achetés à un encan.

Nous attendons Louis Dessaulles mardi avec sa dame. Il vient faire une seconde lecture sur l'annexion, devant l'Institut Canadien. Émery me recommande de vous rafraîchir la mémoire au sujet de l'homme qu'Adams disait d'envoyer avant l'expédition de la machine à brique.

A.C.P.

※

JBN Papineau
Petite-Nation

Montréal, 30 juin 1850
Ermitage du Champ-de-Mars

Mon cher frère,

Nous avons reçu et lu ta lettre où tu nous parles de la machine à brique et de l'égreneur de blé d'Inde. Adams est venu le jour de la Saint-Jean-Baptiste, Casimir lui a parlé du tareau qui manque et du fer qui est rouillé (tu ne dis pas lequel). Il dit que tout a été mis à bord en bon ordre et complet. Il faudrait peut-être voir Robinson; probablement qu'il aura oublié de remettre le tareau chez Mme Major. Dans tous les cas, vous ne vous servirez pas de cette machine avant que le maïs soit mûr, et nous pourrons nous procurer un autre tareau, si le premier ne se retrouve pas.

J'ai envoyé à Sam copies de deux requêtes demandant érection civile de paroisses. Je crois que vous aurez autant, et même plus de difficultés à séparer la paroisse ou à l'ériger immédiatement au civil, et à bâtir ensuite une église, que vous n'en avez eu à établir des écoles.

J'envoie une lettre de Papin à Michel Beaudry; je ne comprends pas pourquoi Legris, Racicot et Beaudry ne se sont pas arrangés à l'amiable dans cette affaire : ils auraient évité une grande perte de temps et d'argent. Les frais d'enquête

devront être très considérables, et ils ne sont pas riches. Enfin, ils ont voulu plai-
der : qu'ils en subissent les conséquences.

Casimir et Émery sont partis pour Saint-Hyacinthe vendredi et reviendront de-
main. Maman, dont j'ai reçu une lettre en date du 23 juin, est à Saint-Marc. Elle
avait été indisposée pendant deux ou trois jours; elle était complètement rétablie
et devait revenir à Saint-Hyacinthe.

Hier, j'ai été dîner chez ma tante Papineau où j'ai trouvé tout le monde en
bonne santé. Aux dernières nouvelles, ma tante Séraphin (Cherrier) était beaucoup
mieux.

Je te prie de prendre un extrait de l'acte de mon baptême, je veux le *filer* avec
mes autres papiers pour que tout soit en ordre, quand je me présenterai, et qu'il
n'y ait pas de défaut de forme. Il vaut toujours mieux prendre ses précautions
d'avance.

Je ne me suis jamais vu aussi dénué de nouvelles. Montréal ne s'occupe pas
plus de politique que les gens de la campagne. Il n'est plus question que de pro-
cessions; aujourd'hui, on a porté solennellement en procession un tableau de Ha-
mel représentant les Sœurs Grises et monseigneur portant secours aux Irlandais
pestiférés. La procession est partie de Saint-Jacques pour se rendre à Bonsecours
où le tableau devra être placé. La semaine prochaine aura lieu la procession des
demoiselles.

Ton frère.

A.C. Papineau



À l'Hon. D.B. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 15 août 1850

Mon cher père,

J'ai reçu ce matin votre lettre du 13. Je ne me rappelle pas qu'elle contienne aucune question, de sorte que je ferai comme si tel était le cas. Maman, ma tante Dessaulles, Mlle Germain sont ici depuis mardi et se proposent de partir lundi matin, par la ligne régulière; elles débarqueront au quai chez Major.

J'ai visité la *Charlotte* lundi après-midi, et j'ai trouvé la chambre si petite et le vaisseau si peu propre que je crois qu'il serait très incommode à ces dames de monter par cette voie. Elles préfèrent embarquer et débarquer plusieurs fois et ne pas étouffer de chaleur, la nuit. Comme il n'y a pas de quai chez Parker, elles arrêteront chez mon oncle, autrement vous auriez eu le plaisir de les voir les premiers.

M. Laflamme m'a donné d'amples nouvelles de toute la famille et de tous les endroits par où il est passé. Je n'ai pas été peu surpris, en le voyant, d'apercevoir dans son œil gauche l'empreinte de la figure d'Adeline : elle y était tombée, il faut croire.

Il a admiré la petite rivière et toute la Petite-Nation en général. Il a été frappé de l'ordre avec lequel vous prenez soin de vos petits pommiers. Mais ce qui par-dessus tout l'a flatté, c'est de trouver du bon vin et même d'excellent vin, un repas exquis et du monde si gai au fond des bois. Il trouve que les gens de campagne savent beaucoup mieux vivre et jouir que les gens de ville.

Il est très observateur : rien ne lui a échappé, pas même les allusions faites par Mme Papineau la jeune, relativement à une victime secourue par Casimir dans la rue Saint-Denis.

Je n'ose le dire, de crainte de peiner Adeline et le faire rejeter loin de son cœur, mais il préfère Denis à Godfroy parce qu'il paraît plus malin. Avant que d'être introduit à Louise, il a décidé que si elle n'était pas la sœur d'Émery, elle était au moins la mienne.

Gustave n'est pas, suivant lui, un homme des bois. Il a aussi remarqué que Casimir s'était tout à coup fait beau pour arrêter au moulin, en descendant, et il n'a pas manqué de s'informer de la raison de cette transformation. Mille autres sujets ont attiré son attention d'une manière spéciale; il serait trop long de les indiquer tous.

Rosalie, Morison et Nancy sont arrivés en ville hier et en sont repartis aujourd'hui. La première s'est fait tirer trois dents, afin de pouvoir manger plus vite et plus facilement. Les demoiselles Trudeau (les anciennes) sont parties ce soir pour Québec avec M. et Mme St-Jean. Maman se retire chez Mme Trudeau où nous avons été la voir depuis qu'elle y est. Ma tante et Mlle Thérèse sont chez M. C.S. Cherrier; Nancy, que je viens de mentionner comme étant retournée à Saint-

Hyacinthe, se retire chez Mme Thompson. Vous les verrez avec les autres à la Petite-Nation. Ces dames veulent que Casimir les attende là-haut pour les recevoir et se faire voir; ainsi, qu'il ne parte pas. C'est bien réellement sa maison que Morison annonce à vendre dans *L'Avenir*. Honorine a gardé la maison et les enfants pendant le voyage de Rosalie et de son mari. Les vieilles tantes de Saint-Hyacinthe se portent suivant leur âge, tantôt bien, tantôt mal.

Nous avons visité toutes les épiceries pour trouver du fromage anglais, sans avoir pu en acheter. Il n'y en a que chez un marchand en gros, qui nous a offert de nous en laisser avoir en en prenant 150 lb, ce qui ne faisait nullement notre affaire. Il faudra bien vous résigner à n'en pas avoir. Nous avons trouvé de toutes les autres épiceries demandées. Je vous enverrai par maman le prix de tous ces effets. Elle n'a pas encore terminé ses achats. Émery a eu de nouveau mal à la gorge, il n'a été arrêté qu'une journée : la banque n'en a pas souffert.

M. Laflamme, qui vient d'entrer, vous présente ses respects.

Amitié à tous. Votre fils bien affectionné.

A.C. Papineau



À l'Hon. D.B. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 14 octobre 1850

Mon cher père,

Maintenant, je suis libre de toute entrave et puis prendre le temps nécessaire pour vous entretenir de la manière tout à fait cavalière dont le bureau des examinateurs m'a définitivement refusé, mercredi dernier, l'examen nécessaire à l'admission d'un clerc à la pratique de la profession d'avocat.

Remontons à la première fois que je me suis présenté et voyons les objections que l'on m'a faites, et combien elles étaient faibles, à mon avis.

J'ai suivi un cours de droit à Saint-Hyacinthe. Premièrement, voyez le statut 12, Victoria, cap. 46, clauses 27 et 28. Je demande, en vertu de cette loi, que l'on m'examine, après trois années de cléricature seulement.

M. Cartier : Vous vous présentez n'ayant fait que trois années de cléricature; mais la loi en vertu de laquelle vous vous présentez a été sanctionnée depuis que vous êtes étudiant. Une loi n'a pas d'effet rétroactif. Vous ne pouvez donc pas vous prévaloir du privilège accordé par celle-ci.

M. Cherrier : En effet, cette loi ne peut être applicable qu'à ceux qui auront fait des cours de droit depuis qu'elle est en force.

Moi : J'admets qu'en effet une loi n'a pas en général d'effet rétroactif. J'en étais à chercher la fin de ma réponse, lorsque M. Taylor, qui n'avait pas vu la loi, demande très à propos de la voir, afin de connaître de quel privilège il s'agit. Je m'empresse d'aller au bureau d'Émery pour me procurer le volume des Statuts de 1849. Chemin faisant, cette idée me frappe : si la loi n'a pas d'effet rétroactif, comment se fait-il que je sois obligé de subir mon examen devant les examinateurs qu'elle établit ?

De retour avec le texte de la loi en main, je reprends : Si vous maintenez l'opinion que cette loi n'a pas d'effet rétroactif, vous serez forcés de dire que vous avez agi illégalement toutes les fois que vous avez examiné et reçu des aspirants à la pratique, depuis que vous êtes examinateurs : leurs commissions sont nulles, car eux, tout comme moi, ils avaient commencé leur cléricature antérieurement à la passage de la loi. Vous ne pouvez pas m'examiner et je dois aller devant les juges !

M. Taylor, qui vient de feuilleter la loi, dit qu'il n'y a pas de doute là-dessus.

M. Cherrier : C'est vrai, cette loi doit avoir un effet rétroactif, et si nous l'appliquons contre vous, pour nous obliger à paraître devant nous, nous devons aussi la mettre à effet quant au privilège qu'elle confère. (J'aurais dû leur lire l'article 27, mais je ne me le rappelais pas).

M. Cartier, après avoir lu le certificat suivant :

Je, soussigné, supérieur du Collège de Saint-Hyacinthe, certifie que M. Auguste Papineau a suivi le cours complet d'études classiques du susdit collège, lequel cours il a terminé en juillet 1847; qu'entre autres matières il a étudié avec le plus grand succès les belles-lettres, la rhétorique, la logique, la métaphysique, la morale, les mathématiques, la physique, la chimie; qu'il a suivi le cours de droit donné dans cette institution et remporté le premier prix décerné sur cette matière. Saint-Hyacinthe, 30 mars 1850, J.S. Raymond, ptre, sup. C. St-H.

M. Cartier, dis-je, après avoir lu ce certificat, ajoute : Nous ne savons pas quel est ce cours dont il est ici question, le certificat ne le dit pas. La loi exige un cours complet et régulier de droit.

C'est vrai, on n'y dit pas quelle est la matière de ce cours, et pour une raison bien simple : la loi ne disant pas ce qu'elle entend par un cours complet et régulier de droit, M. le supérieur de Saint-Hyacinthe n'a pas pu se résoudre à mettre les mots de la loi, craignant de commettre une erreur. Ensuite, est-ce le droit théorique ou pratique que l'on doit comprendre sous ces mots « cours de droit » ? Je suis porté à croire qu'il ne s'agit que de la théorie puisque la loi exige encore trois années de cléricature.

M. Cartier : Quand bien même ces mots seraient dans le certificat, il n'en serait pas meilleur : nous sommes les seuls juges de ce que doit être un cours qui remplirait l'intention de la loi.

Moi : Qu'entendez-vous, alors, par un cours complet et régulier de droit ? Ces mots sont très vagues et laissent beaucoup à l'interprétation. Entendez-vous par là

le cours que l'on donne dans les bureaux aux clercs, qui consiste à dire à celui qui se présente pour étudier : Voici ma bibliothèque, vous pourrez vous servir des livres qu'elle contient. Vous avez Pothier. Ah ! Pothier ! c'est un excellent auteur ! celui qui sait bien Pothier sait beaucoup ! Voici Domat, Bourjon, la *Coutume de Paris*, enfin ils sont tous à votre disposition. Puis le clerc est laissé à lui-même, il faut qu'il démêle dans tout cela ce qui est loi ou non. Avez-vous jamais donné une leçon à vos clercs ? Même quand ils demandent une explication, ne la leur refuse-t-on pas très souvent, sous prétexte qu'on est surchargé d'affaires ? Un avocat donne des auteurs à ses clercs; un autre donne des auteurs différents. Jamais le patron ne sait ce qu'ils ont étudié, et cependant tous sont censés avoir fait un cours aussi complet et aussi régulier que la loi l'exige, puisque tous sont reçus.

M. Cherrier : C'est vrai, c'est vrai; un enseignement donné aux étudiants dans nos bureaux est malheureusement insuffisant, nous le sentons comme vous, les affaires nous écrasent, il nous faudrait des cours publics, la nécessité s'en fait sentir tous les jours.

Moi : Eh bien, voici les messieurs de Saint-Hyacinthe qui ont voulu subvenir à cette nécessité, ils ont commencé à donner un cours, il ne faut pas les en détourner en refusant d'admettre ce cours.

M. Cartier : C'est bien, ils donnent un cours, mais non pas par un homme de loi. Le professeur qui le donne est un ecclésiastique qui n'est pas licencié en droit : il n'a pas qualité pour l'enseigner. L'esprit de la loi est que ce cours soit donné par un homme de loi. J'étais dans le comité de la Chambre lorsque cette loi fut discutée, et l'intention du législateur était que ce privilège (de ne faire que trois ans de cléricature) fût accordé afin d'engager les séminaires et collèges à établir des chaires de droit où il serait enseigné par des avocats ou des notaires.

Moi : D'abord je ne suis pas obligé, et le public non plus, de savoir comment vous auriez voulu faire la loi; je la prends telle qu'elle est. D'ailleurs, si pareille intention a été exprimée lors de la discussion de la loi, c'est une preuve de plus en ma faveur, parce que la loi ne disant pas que le professeur soit être un homme de loi, il faut que la majorité des législateurs se soit prononcée contre cette opinion. De plus, le cours du collège de Saint-Hyacinthe, existant avant la passation de la loi, n'est-ce pas naturel de supposer que la loi en disant que ceux qui « ont » (textuel, 28^e clause) ou qui auront suivi un cours de droit dans un séminaire ou collège incorporé auront droit d'être admis, n'est-il pas probable que la loi, par ce mot « ont », faisait allusion aux cours déjà existants ? qu'elle serait la signification de ce mot sans cette supposition ?

M. Cartier : Vous venez de dire que le cours enseigné à Saint-Hyacinthe était antérieur à la passation de la loi : les messieurs n'avaient donc pas pour motif, en établissant ce cours, de remplir son intention.

Non, mais pourvu qu'on ait fait ce que la loi voulait, qu'importe le motif qui a fait agir ?

J'aurais pu ajouter, comme je l'ai fait mercredi dernier : Non seulement la loi avait l'intention d'encourager l'établissement de chaires de droit pour l'avenir, mais son intention claire et explicite était bien d'étendre le privilège qu'elle donne à ceux qui, antérieurement à sa passation, avaient eu l'avantage de faire un cours de droit.

Les examinateurs alors présents étaient MM. Cherrier, Cartier, Mackay et Taylor. Berthelot s'est retiré au milieu de la discussion. M. Cherrier dit : La question est très importante, elle mérite considération. Les examinateurs ne sont pas tous présents (MM. A. Buchanan et John Rose étaient absents); une décision de notre part engagerait tout le bureau et nous ne voulons pas lier les autres sans les avoir consultés. Déterminez un jour auquel vous pourrez vous représenter et nous allons ajourner au temps qui vous conviendra le mieux.

M. Cartier : Ayez de votre professeur de droit un certificat constatant quels sont les auteurs qu'il a étudiés et ce qu'il vous a enseigné, ensuite nous pourrions voir si nous vous admettrons.

Moi : Les messieurs de Saint-Hyacinthe sont actuellement en vacances, je ne sais quand je pourrai avoir ce certificat, ce ne sera peut-être qu'à la fin de septembre.

MM. Cartier et Cherrier : Alors ça ira à la séance du mois d'octobre.

M. Cherrier : Qu'il soit bien entendu que même dans le cas où vous auriez ce certificat, je n'entends nullement m'engager : ayez-le toujours, ça vaudra ce que ça pourra.

M. Cartier : Je ne veux pas, moi non plus, me lier : les autres en dirent autant, et je suis sorti.

J'étais tellement excité que j'ai soutenu la discussion presque continuellement en anglais, sans m'en apercevoir. Ceux qui étaient présents ont été tout étonnés de me voir fâché et combien j'hésitais peu à répondre. Ils ont aussi trouvé que je m'étais beaucoup mieux défendu que les examinateurs.

Lundi dernier, jour où le comité devait s'assembler, je me suis présenté de nouveau; mais il faisait froid et humide, de sorte que les examinateurs ont ajourné à mercredi. L'un craignait de prendre le rhume, l'autre, le mal de dents, et le troisième craignait d'avoir un rhumatisme dans la tête. C'étaient MM. Mackay, Taylor et Berthelot.

Il a bien fallu se résoudre et attendre.

Mercredi, je suis revenu à la charge. On m'a demandé si je voulais être entendu; j'ai donné mes raisons dont plusieurs sont les mêmes que celles données plus haut. Puis on m'a demandé de me retirer ainsi que les assistants.

Après une délibération à huis clos d'une heure et demie, on m'a fait revenir avec les autres et on m'a donné la sentence suivante que j'ai demandée par écrit.

Council Room Montreal
Board of Examiners
9th October 1850

Present :
 C.S. Cherrier
 A. Buchanan
 J. Rose
 G.E. Cartier
 R. Mackay

Mr. Auguste Cyrille Papineau presents a certificate dated 30 March 1850, of classical studies and a certificate of having followed le cours de droit of St. Hyacinthe College; this certificate dated 3 Oct. 1850;

Mr. Papineau asks to be admitted to examination, having passed a clericulture of 3 years, to wit, from 2nd August 1847, and having given required notices.

The Committee are of opinion that Mr. Papineau not having complied with the requirements of law as respects the having followed a complete and regular course of law in an incorporated college or Seminary, his application is premature, and the Committee decline to proceed to his examination.

Done in duplicate 9th Oct. 1850.

C.S. Cherrier R. Mackay John Rose
 A. Buchanan Geo. Et. Cartier

La raison qu'ils m'ont donnée, par rapport à l'irrégularité du cours que j'ai suivi est qu'il n'était pas par un homme de loi, et dans la décision il n'en est pas question.

J'ai demandé que la décision fût motivée aussi détaillés qu'elle l'avait été verbalement, vu que je désirais en appeler. On m'a répondu que celle-là était suffisante.

Il y avait bien certainement des raisons secrètes qu'on n'a pas voulu faire connaître; on n'a pas délibéré à huis clos pour rien.

La crainte de manquer de clercs, si on n'empêchait pas les jeunes gens de faire des cours à la campagne, y était bien certainement pour quelque chose.

La *Tuque bleue*, publiée dans *L'Avenir* pendant que j'en étais encore collaborateur, peut bien avoir produit son effet, me dit-on, sur quelqu'un.

J'avais d'abord l'intention d'en appeler de cette décision au Conseil général du barreau, mais ce conseil n'a pas de président, il ne peut pas s'assembler. Si je vois jour d'avoir une assemblée, je crois que j'irai en appel. Les circonstances en décideront.

Émery part demain pour L'Assomption où il passera quelque temps.

Bonsoir, amitiés à tous, il faut que je parte; à une autre fois. Amitiés à tous. Votre fils affectionné.

A.C. Papineau

P.-S. Casimir demande une réponse pour la terre de mon oncle Toussaint. Il dit que vous avez £20 à la banque d'Épargne.

A.C.P.

※

[À Denis-Benjamin Papineau]

Montréal, Ermitage du Champ-de-Mars
24 octobre 1850

Mon cher père,

J'ai reçu à midi votre lettre du 21 courant. Je continue à voir M. Cherrier comme je le voyais avant ma réjection par les examinateurs⁴⁶, c'est-à-dire dans la rue. Et même je le vois plus souvent parce que mon nouveau bureau se trouve dans la même rue que le sien et même vis-à-vis le sien. Chaque fois qu'il me rencontre, il me fait un salut plus profond et plus gracieux qu'auparavant. C'est bien dommage pourtant que je n'aie pas été admis, j'aurais eu deux causes déjà. Deux individus sont venus me voir, croyant que j'étais avocat. Ils avaient su que je me présentais. C'est une quinzaine ou vingtaine de chelins perdus.

La raison qui me fait changer de patron est que la clientèle des avocats canadiens est bien différente de celle des Anglais; il est bon de connaître les deux. D'ailleurs il était bien entendu, avec mes anciens patrons, que si je faisais quatre années de cléricature, la dernière serait sous un Canadien. C'est M. Meredith⁴⁷ qui m'avait conseillé cela, et ses associés sont des hommes trop généreux et trop gentils pour refuser cela. M. Bethune lui-même m'a dit que je ne devais pas me gêner, si je voulais suivre cet avis. Je l'ai remercié de sa générosité et suis parti.

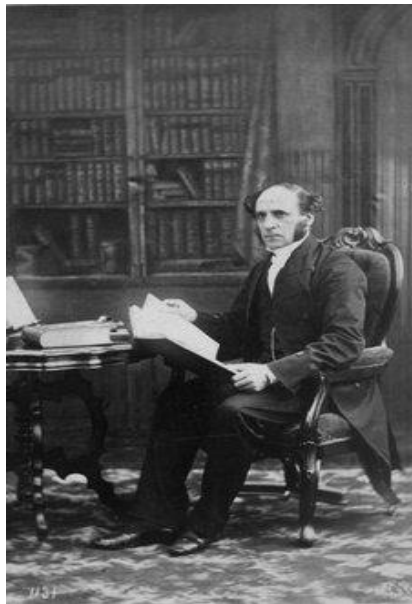
Quant à la comparaison que vous faites entre l'agneau et moi, je ne crois pas qu'elle me soit applicable. On m'a bien dit que le nom pouvait y avoir été pour quelque chose, mais ce serait difficile à prouver, surtout contre les hommes qui composaient le comité des examinateurs. Plusieurs d'entre eux sont des hommes très libéraux. M. Cherrier n'aurait jamais pu avoir un tel motif non plus. Lui, c'est son esprit essentiellement contradictoire qui l'a poussé; si je ne m'étais pas

⁴⁶ ACP n'a pas été admis cette fois à la pratique d'avocat. Cependant V.P.W. Dorion a été admis et travaillera en société avec Cherrier et Dorion. Les examinateurs étaient W. Taylor, R. Mackay, J.A. Berthelot et J. Rose. *L'Avenir*, 8 juin 1850, p. 3. ACP sera admis en 1851.

⁴⁷ ACP s'est engagé à étudier le droit auprès de Louis-Victor Sicotte, avocat à Saint-Hyacinthe : contrat devant le notaire Pierre Lamothe, le 26 juillet 1846 (ce contrat n'existe plus). Il s'engage ensuite pour poursuivre ses études avec William Collis Meredith (1812-1894), né à Dublin, mort à Québec. À Montréal, Meredith était associé à Strachan Bethune (1821-1910). TBD, 2 août 1847, minute 1313.

défendu, il n'aurait fait qu'une objection et n'aurait probablement jamais pensé qu'on pouvait m'en faire d'autres. Au reste, j'ai pris mon parti et me suis décidé à faire encore une année parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Je vais m'appliquer à me briser à la pratique. Je suivrai les cours autant que possible, ce que je ne pouvais pas faire chez mes anciens patrons.

J'ai interrompu forcément, pour me préparer à l'examen, les notes que j'avais commencé à vous envoyer, et je pense bien que je ne les continuerai pas, les nouvelles et les petits faits intéressants étant très rares, depuis le départ du gouvernement pour Toronto.



William Collis Meredith
Professeur de droit d'ACP

Dans ma dernière lettre, que j'ai brusquement terminée à minuit, je voulais vous parler de Rosalie. Elle ne pourra pas vous envoyer le petit quart de pommes que vous lui aviez demandé; elle n'en a recueilli que quelques douzaines de franches et six ou huit quarts seulement de sauvageons, qui ne valent pas la peine d'être transportés. Son verger a été fort exposé au pillage cette année.

Parlons un peu de l'Exposition dont les salles ont été fermées au public, hier soir seulement. Des milliers de visiteurs ont encombré le Marché Bonsecours pendant les six jours qu'elle a duré. Les bleds, les pois, l'avoine, le bled d'Inde, le

bled sarrasin étaient ce que j'ai vu de mieux sous ce rapport, jusqu'à présent. Une seule citrouille était d'une grosseur extraordinaire : elle pesait 247 livres. Les autres, quoique belles, ne frappaient point. Le sucre d'érable en pain était comme le plus beau sucre de Charles Beauvais. Quant à la cassonade, je puis me vanter d'en avoir fait de beaucoup plus blanche et plus fine, quand je suis allé à Saint-Hyacinthe le printemps dernier. La cassonade raffinée était comme ce que l'on appelle le sucre écrasé. Elle avait perdu le goût du sucre du pays. Je n'ai pas examiné spécialement les beurres et fromages. La fleur de bled était d'une blancheur éblouissante et plus fine que celle du Haut-Canada. La farine de maïs et d'avoine était très fine et très douce. Les poêles avaient une grande variété de formes et de dessins. Les plus beaux choux pesaient 30 et 35 livres, les choux-fleurs étaient d'une grosseur commune. Les betteraves, bien grosses et bien longues, les carottes longues mais non très grosses.

Il y avait peu de variétés dans les fleurs importées, j'entends les plantes à fleurs importées et conservées dans des serres chaudes. Les oignons blancs et rouges étaient superbes. Les pommes, d'une variété infinie et beaucoup d'une grosseur remarquable. Le raisin avait le grain fort gros, Je n'ai remarqué qu'une grappe assez grosse pour mériter d'être mentionnée. Elle devait peser plus de deux livres.

Les outils de menuiserie et haches manufacturées ici étaient d'un poli et d'un fini remarquables. Les charrues aussi, mais ces dernières ainsi que les herse, ne sont pas d'invention canadienne. Elles sont modelées sur celles des États-Unis, de même que les moulins à beurre. Plusieurs plans ou modèles de ponts pour chemins de fer étaient exposés. Je ne suis pas assez bon mécanicien pour les apprécier, mais quelques-uns me paraissaient offrir toutes les garanties d'une grande solidité.

J'ai vu une machine pour couper le grain; je ne sais si elle a déjà été mise en usage dans le pays. Je ne la crois pas inventée ici. Elle est susceptible d'améliorations et devra subir plusieurs modifications importantes pour remplacer utilement et économiquement la faucille et le javelier. Il y avait plusieurs *corn shellers* comme le vôtre et un *seed planter*, aussi des machines à brique d'Adams⁴⁸; une presse à relier et trancher les livres, inventée par Beauchemin⁴⁹. Un Américain en a aussitôt pris le plan. Les juges de l'Exposition l'ont probablement jugée trop matérielle et trop grossière pour y faire attention.

Un habitant de Varennes avait fait un joli petit moulin à scie, marchant par une manivelle et au moyen duquel un seul homme a la force de deux chevaux. Le mécanisme fonctionnait parfaitement bien. Il n'a eu qu'un prix de 10/ pour son invention qui, je crois, pourrait devenir très utile pour remplacer la scie de long. On estime qu'un moulin construit sur ce modèle coûterait une dizaine de louis ou plus avec un jeu de scies.

⁴⁸ Charles Austin Adams (1822-1853), briquetier à Montréal. Sépulture, Montréal, église presbytérienne américaine.

⁴⁹ Charles-Odilon Beauchemin (1822-1887), imprimeur et libraire montréalais. DBC.

C'est à peu près tous les articles principaux exposés dans la salle Ouest du Marché. Quant à l'autre, il y avait quantité de broderies à l'aiguille, de chaises et de sofas, causeuses, etc., travaillés par des dames; des verres de Vaudreuil et de Saint-Jean. Les premiers ne sont pas clairs et me paraissent avoir beaucoup de sinuosités dans leur contexture. Les peintures en général me paraissaient avoir peu de mérite. Quelques paysages pourtant réunissaient de bonnes qualités à de grands défauts, comme celui-ci entre autres de confondre l'eau d'une rivière avec son rivage.

Les peintures sur bois, pierre et fer, étaient beaucoup meilleures dans leur genre. Le marbre était si parfaitement imité que Gustave et Louis ont pris une imitation pour du marbre de Carrare véritable. La sculpture était peu de chose. Le buste de monseigneur de Montréal et cette tête d'enfant si vantée dans les journaux d'ici, quoique assez bien exécutés, pâlissaient et même s'éclipsaient tout à fait devant les yeux de ceux qui ont pu admirer *L'Esclave grecque* de Powers⁵⁰. Ces deux morceaux sont de Bullet⁵¹, artiste français.

Un groupe sculpté en bois par quelqu'un d'ici, représentant un castor rongeur un érable énorme, sous lequel s'abritent d'un côté un sauvage et, de l'autre, un homme civilisé, dénote plutôt le mérite de la conception que l'habileté du sculpteur dans l'exécution. Au-dessous du sauvage, du castor et de l'homme civilisé, on lit les mots « Intégrité, Industrie et Intelligence ». Le tout représente l'emblème du Canada. Ce travail, quoique grossier, dénote du talent et beaucoup de goût chez son auteur. Il y avait aussi une tentative bien imparfaite d'imitation du fameux groupe de Laocoon. Ce qu'il y avait de mieux en fait de sculpture en bois était l'ouvrage d'une dame qu'on me dit être une dame Perrault⁵², née de Montenach. C'est l'emblème de la cité : un chardon, un trèfle, un castor et une rose. Les étamines de la rose étaient exécutées avec une délicatesse surprenante, ainsi que la fleur de chardon.

La collection minéralogique et géologique offrait de très beaux spécimens d'une grande variété. La collection d'oiseaux empaillés était aussi très riche. Les draps, étoffes, tapis, *shawls*, manufacturés dans le pays, offraient un ensemble bien intéressant, mais nous sommes encore loin de la perfection sous ce rapport. Les couvertes de laine ne laissent rien à envier aux manufactures étrangères, sous le rapport de la blancheur, de la douceur de la laine, non plus que de la finesse du

⁵⁰ Hiram Powers (1805-1873), sculpteur américain, né à Woodstock (VT), décédé à Florence (Italie). Son *Esclave grecque* (1844), nue, enchaînée, prisonnière des Turcs, fit sensation.

⁵¹ Charles-Ferréol-Auguste Bullet (1820-?), né à Laval (Mayenne, France) le 15 décembre 1820. Le jeune statuaire français, arrivé à Montréal en 1849, fit un buste de Mgr Bourget qu'il présenta à l'Exposition industrielle de 1850. *La Minerve*, 3 septembre 1849, p. 2. David Karel, *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, Musée du Québec et PUL, 1992.

⁵² Whilhelmine-Dudding de Montenach, fille de Charles-Nicolas-Fortuné de Montenach, lieutenant au régiment de Meuron, et de Marie-Élisabeth Grant, a épousé (Longueuil, 14 octobre 1833) Olivier-Joseph-Elzéar Perrault de Linière.

tissu. Vous avez dû voir assez de détails sur l'huile et le cuir de marsouin pour me dispenser d'en parler ici.

J'aurais beaucoup aimé à voir l'instrument ingénieux au moyen duquel on tranche l'érable piqué en feuilles très longues pour plaquer les meubles. Cet instrument aurait mérité une place honorable. Je ne parle pas de la petite locomotive du jeune Rodier. Elle a attiré l'attention de tous les visiteurs et mérité l'admiration générale pour son auteur⁵³. Somme toute, j'ai passé plus de dix heures à visiter les objets exposés et je ne le regrette nullement.

28 octobre. J'avais commencé cette lettre pour vous l'envoyer par Beaudry, jeudi dernier; des visiteurs nombreux et fumeurs imperturbables m'ont détourné et m'ont forcé de remettre la partie. Samedi, nous avons eu une soirée aux huîtres. Nous ne les avons pas trouvées bonnes, quoique les premières que nous ayons mangées cette année. Presque toutes étaient plus ou moins gâtées. Hier, dimanche, nous avons passé toute la sainte après-midi à fumer et à bâiller à quinze.

Nous avons eu de la neige fondue depuis 4 à 6 heures du soir. Louis nous dit qu'à Saint-Hyacinthe ils ont eu 5 ou 6 pouces de neige, à Sainte-Marie il en est tombé 9 pouces. La pluie est tombée par torrents ici depuis mercredi jusqu'à hier soir. Les gens de Saint-Hyacinthe sont bien. Amédée, Louis, Ézilda monteront à la Petite-Nation au commencement de la semaine prochaine.

J'écirai à Morison demain, par Louis.

Quant à l'affaire de Barthe⁵⁴, qui me revient à l'esprit, nous craignons bien, tout comme vous, qu'il ne perde sa place. Toute cette affaire-là laissera de la boue entre les mains des ministres lorsqu'ils auront fini de la tripoter. Aylwin fait de son mieux pour prouver que sa mémoire n'est pas ingrate. Émery n'est pas revenu de L'Assomption et ne reviendra que le 14 ou le 15 de novembre. Nous avons reçu une lettre de lui vendredi dernier. Il travaille beaucoup toute la journée, pour avoir plus tôt fini, et s'ennuie pendant ses moments de loisir. M. Viger commence à n'être plus gai. Il devient taciturne; ses douleurs ne lui permettent plus d'être jeune et jovial.

La soirée du feu d'artifice a été une des plus gaies et des plus amusantes que j'aie encore passées. Presque toute la population de Montréal encombrait les quais en haut, en bas, sur les trottoirs comme au milieu de la rue, la foule se pressait et s'entrouvrait continuellement pour faire place aux millions de pétards que des malins de tout âge et de toute condition prenaient plaisir à jeter surtout aux dames, qui les recevaient généralement avec des exclamations aussi variées que leurs caractères et l'humeur qu'elles en avaient. Toutes les classes de la société se sont

⁵³ « Le jeune Rodier, de St. Hyacinthe, un prix de £5 pour sa locomotive. » *La Minerve*, 24 octobre 1850, p. 2. Il s'agit de Pierre Rodier, âgé de 14 ans.

⁵⁴ Joseph-Guillaume Barthe (1816-1893), avocat, député et journaliste, emprisonné avec les patriotes de 1837; greffier à la cour d'appel, il voit sa rémunération diminuée par le gouvernement de L.H. La Fontaine en 1848. Très amer, Barthe donne sa démission en 1850. *DBC*.

fondues pour former une foule immense. Toutes les fenêtres des maisons donnant sur le port étaient remplies de l'élite de la société ou mieux de ceux qui avaient eu la précaution de se faire inviter.

Pendant l'Exposition au Marché, une bonne dame qui ne reverra jamais la soixantaine, se félicitait de n'être plus à quinze ans : elle n'était plus exposée, disait-elle, à se faire coudoyer et fouler par les jeunes gens. Une autre, qui n'était pas de même goût, parce qu'elle n'était pas de même âge, probablement, préférerait de son côté être au milieu de la foule. Qu'en penses-tu, Adeline⁵⁵ ?

Il commence à se faire tard. Je termine en vous faisant à tous compliments et amitiés, sans oublier la filleule de Sam, quoique je ne me rappelle plus son nom de baptême.

Votre fils bien affectionné. A.C. Papineau



À JBN Papineau
Petite-Nation

Montréal, 21 février 1851

Mon cher Benjamin,

J'ai reçu ta lettre du 14 courant. Tu dois avoir reçu par M. Beaudry ton *paltot* ainsi que la roue du *Corn Sheller* et les deux *shawls* de Madsem. La façon du *paltot* coûte 17/6 et Franchère a fourni pour 3 chelins de son fil, etc., ce qui fait £1,0,6. Ce n'est pas payé. La roue de fonte coûte 1/10, payée par Émery. Émery a aussi payé 1/6 pour le grand *shawl* et 1/3 pour le petit, ce qui fait 2/9.

Je n'ai pas fait finir la roue par le jeune Adams parce que j'avais complètement oublié ce que tu m'avais dit à ce sujet.

J'ai vu Gravel par rapport aux livres que papa demande. Il veut savoir quel est le dernier tome de la traduction des auteurs anciens, reçu par papa, et dit que ce n'est qu'en indiquant la tomaisson qu'il aura le tome suivant; il serait bon aussi de donner le nom du libraire et de l'auteur de la traduction.

Les dames Trudeau se sont informées bien souvent de la manière dont les demoiselles et toi vous vous étiez rendus par le temps qu'il faisait, quand vous êtes remontés. N'en sachant rien que par supposition, j'ai pris sur moi de leur dire que vous n'aviez pas trop souffert du froid, vu que vous possédiez une grande quantité de calorique et l'électromagnétisme; quant aux chemins, vous aviez de bons chevaux. Vous n'avez pas dû vous ennuyer non plus, si on en juge par le plaisir que

⁵⁵ Adeline Hillman (1825-1908), domestique chez Denis-Benjamin Papineau. Née à Montebello, fille de Charles Hillman et de Maria Howard, elle eut pour marraine Angelle Cornud. Adeline épousa (Papineauville, 3 juillet 1866) Damien Richer, marchand à Ottawa, fils de Jean-Baptiste Richer, marchand, et d'Anastasie Brazeau.

nous avons eu en descendant. Elles ont été, ou du moins ont paru, convaincues que vous êtes remontés comme de braves voyageurs. Elles ne regrettaient qu'une chose, c'est votre départ trop hâtif et précisément au moment où elles commençaient à connaître les demoiselles suffisamment pour faire présager beaucoup de plaisir dans les entretiens avec elles.

Mélicha est tombée jusqu'au fond de l'œil du jeune Loranger et jusqu'à la prunelle de Toussaint Trudeau, qui m'en ont parlé à chaque fois que je les ai vus, les premiers jours qui ont suivi votre départ. M. Généreux, qu'Adeline se rappellera avoir vu, aurait assez aimé à faire connaissance. Enfin, vous avez été le sujet de la conversation pendant plusieurs jours. À présent, cette fureur est passée par force distractions, dues aux bals de ces derniers jours.

Mercredi soir, nous avons été à un grand bal donné par M. et Mme Brazeau, où nous avons rencontré presque tous nos amis et amies de la ville. Il n'est pas besoin de vous dire que nous avons eu du plaisir, la joie régnait pour tous. Il y avait nombre de belles filles aux blanches épaules; les salles se sont vidées à quatre heures, jeudi.

Je crois bien que si j'avais eu à choisir celle qui se nommera Mme Papineau, j'aurais pu le faire ce soir-là. Comme je ne suis pas rendu à cette époque de la vie où un homme se lie pour la vie, d'autres ont pu le faire à ma place. Hi i i ! vive les bals pour voir de belles filles. C'est malheureux que je ne sache pas danser, je serais toujours au bal; d'un autre côté, c'est heureux parce que, ne dansant pas, je puis examiner et voir à loisir ceux et celles qui y figurent.

Quelques jours après votre départ, nous avons eu une grande soirée dansante chez les vieilles demoiselles Trudeau. La soirée a été aussi bruyante que celle à laquelle vous avez été présents. Il y avait peu de belles filles pourtant; je devrais dire même qu'il n'y en avait pas de belles.

Samedi 22 [février]. Hier soir, on m'a invité à me rendre avec Casimir et Émery chez M. St-Jean, ce soir, pour y passer la veillée, dans le cas où madame s'y trouverait. C'est elle-même qui fait l'invitation, nous irons si nous n'avons rien de mieux à faire, c'est la seconde condition mise à l'invitation. C'est sans cérémonie, comme tu vois.

Nous sommes invités, conditionnellement aussi, pour le 26, à un bal chez Cadoret. Il n'aura lieu que dans le cas où ma tante Séraphin n'empirerait pas. Elle a eu, ces jours derniers, une rechute qui faisait craindre que ce ne fût la dernière. Je n'en ai pas eu de nouvelles depuis mardi dernier. Émery est toujours bien occupé et n'a pu travailler aux comptes que tu demandes.

Ton frère Auguste.



L'Hon. L.J. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 29 septembre 1851

Cher oncle,

J'ai parlé à Émery et Casimir de la proposition que vous m'avez faite de me donner l'agence de la seigneurie dans le cas où je me fixerais à la Petite-Nation. N'ayant pas pu vous revoir avant mon départ, comme je le désirais, je n'ai aucunes données certaines qui puissent être la base de leur opinion. Vous me feriez beaucoup de plaisir en me faisant connaître quels sont les avantages que vous pourriez me faire et en me répondant sur les questions suivantes : Aurais-je le bureau d'agence chez moi ou serait-il chez vous ? Croyez-vous qu'en consacrant l'hiver aux travaux de l'agence, je pourrais avoir le reste de l'année pour cultiver tout en répondant aux affaires qui se présenteraient pendant ce temps et qui ne pourraient se différer ? Quelle rémunération êtes-vous disposé à m'accorder ? Comme il faudrait de temps à autres aller visiter les censitaires pour les presser de faire leurs paiements, serais-je tenu de fournir les chevaux et voitures ?

J'aimerais aussi à savoir si vous avez l'intention de mettre l'agence entre les mains de Gustave, après sa réception, s'il veut s'établir à la Petite-Nation ?

Je vous prie de me dire, aussitôt que vous en aurez le loisir, quelles sont vos intentions à ce sujet.

Nous avons eu des nouvelles de Gustave samedi soir par Godefroy Laflamme⁵⁶, et nous nous réjouissons de le voir se rétablir, quoique bien lentement.

Hier, nous avons passé la soirée chez Amédée où nous avons rencontré les dames Porter⁵⁷. Mme Papineau avait un gros rhume. Les dames Porter se proposent d'aller vous voir demain ou mercredi. Casimir Dessaulles les accompagnera.

Mes respects et amitiés à ma tante et aux cousines.

Votre neveu affectionné.

A.C. Papineau



⁵⁶ Godefroy Laflamme (1828-1869), né à Montréal Alexis-Godefroy Lebœuf dit Laflamme, fils de Toussaint Lebœuf/Laflamme, marchand, et de Marguerite-Susanne Thibodeau. Avocat, frère de Rodolphe et de Léopold Laflamme, il épousera (Montréal, 6 août 1858) Virginie Roy, fille du défunt Charles Fleury Roy, marchand, et de Marie-Marguerite Trudeau.

⁵⁷ Les dames Porter, d'Albany, sont des amies de la famille de L.J. Papineau en exil aux États-Unis en 1837-1839.

À l'Hon. D.B. Papineau
À la Petite-Nation

Montréal, 24 novembre 1851

Cher père,

Je ne sais si vous avez reçu les deux dernières lettres que je vous ai écrites, vous annonçant les arbres. Je commence à être inquiet de savoir si vous avez reçu ces arbres. Faites-moi le plaisir de m'écrire prochainement.

Tout le monde ici s'occupe de politique; dans le moment même, nous recevons des rapports de l'assemblée ministérielle qui a eu lieu ce soir, dans le quartier Saint-Antoine. Les ministériels ont été balayés et mis hors de la maison par les Irlandais et Devins. Young et Larocque étaient présents. Loranger et Cartier se sont presque rompu les poumons pour dominer les cris des Irlandais et n'ont pu y parvenir.

Nous sommes à délibérer si nous enverrons un messenger chez mon oncle, pour avoir une réponse mercredi à 11 heures a.m. C'est très prompt, comme vous voyez. Nous ne savons pas comment se comporte le comté de Saint-Hyacinthe. À Terrebonne, M. Morin n'aura pas d'opposition.

Ici, les affaires ont bonne mine mais les gens attendent avec impatience la réponse de mon oncle, et ils disent que l'élection serait hors de doute, s'il était présent ici le jour de la nomination.

Votre fils affectionné.

A.C. Papineau



L'Hon. L.J. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 7 mars 1852

Mon cher oncle,

Hier, Amédée m'a demandé en votre nom une réponse définitive relativement à mon établissement ici ou à la Petite-Nation.

M. Laframboise⁵⁸, avant que de partir pour la Petite-Nation, m'a proposé de devenir son associé à Montréal. Nous avons eu des pourparlers à ce sujet; la conclusion a été remise au temps de son retour; nous ne nous sommes pas revus depuis. J'attends une entrevue avec lui pour vous répondre si j'irai chez vous ou non.

⁵⁸ Maurice Laframboise (1821-1882), avocat, associé à ACP, de 1852 à mars 1862. Cousin par alliance d'ACP, comme ayant épousé (1846) Rosalie Dessaulles. DBC.

Que j'accepte ou non la société qu'il m'offre, je pourrai aller passer deux mois chez vous, à dater du 20 mars courant, pour y travailler, si cela vous convient. Amédée pense que ce serait mieux de monter immédiatement, qu'il est plus facile, au besoin, de se transporter dans les profondeurs de la seigneurie actuellement que les chemins sont beaux, qu'il ne le sera un peu plus tard, et me dit de vous faire part de cette observation.

Je vais faire les diligences nécessaires pour m'aboucher avec Laframboise, cette semaine, et vous donner le résultat de nos arrangements dans quatre ou cinq jours.

J'ai fait venir de Saint-Hyacinthe l'ouvrage de Pothier⁵⁹ et celui de Pufendorf⁶⁰ qui vous appartiennent. Le 12^e volume du *Répertoire de jurisprudence* est ici; nous enverrons le tout par la prochaine occasion sûre.

Ma tante Dessaulles est partie pour Saint-Hyacinthe hier matin; elle n'a pas été trop fatiguée de son voyage. Amédée et Mme Papineau sont bien.

Votre neveu bien affectionné.

A.C. Papineau

※

Petite-Nation, dimanche 4 avril 1852

Ma bonne Émilienne⁶¹,

C'est avec beaucoup de plaisir que je me procure la distraction d'un moment d'entretien avec vous. J'ai besoin d'apprendre quelque chose des gens de la ville. Je ne lis pas de gazettes ou je ne les lis que dix jours après leur impression. Une lettre me satisferait plus que vingt gazettes. Elle me parviendrait plus promptement et me rappellerait quelque chose de plus agréable que les nouvelles de gazettes.

Mardi dernier est le premier jour où j'ai pu penser à mes gens de Montréal et en parler avec Aurélie. Vous ne sauriez croire comme j'ai trouvé cela bon : les plaisirs que l'on goûte rarement ont une douceur et une saveur toute particulière. Je n'ai encore reçu aucune nouvelle de Montréal depuis que je suis ici.

⁵⁹ Robert-Joseph Pothier (1699-1772), juriste français, auteur de plusieurs *Traité*s touchant différents aspects du droit.

⁶⁰ Samuel von Pufendorf (1632-1694), professeur, juriste, auteur *Du droit de la nature et des gens* (*De jure naturæ et gentium*) (Frankfort et Leipzig, 1744); et des *Devoirs de l'homme et du citoyen, tels que prescrits par la loi naturelle* (Amsterdam, 1715). LJP avait ces volumes dans sa bibliothèque.

⁶¹ Ce livre contient 22 lettres d'ACP à Émilienne ou Émilie-Anne (elle signe Émilienne) Trudeau (1834-1911), fille de François-Xavier Trudeau et d'Ann Angélique Lock. Elle épousera (Montréal, 28 avril 1852) Joseph Beaudry, marchand. ACP épousera Louisa Trudeau, sœur d'Émilienne.

Mon père (vous avez dû le voir ces jours-ci) m'en donnera, je l'espère, bientôt. Je l'attends pour savoir comment vous vous portez; dites-le-moi vous-même, en cas qu'il n'y pense pas.

Mme Loranger⁶² marche-t-elle ? A-t-elle au moins du mieux ? Que dit, que fait Mme Jean ? Comment se portent Mmes Trudeau et Rice⁶³ ? Les tantes, mes frères ? Les voyez-vous, en entendez-vous parler ?

Dites quelque chose aussi des autres personnes qui m'intéressent; il y en a beaucoup.

J'aurai le chagrin de ne pas faire de sucre, pour deux raisons : mon frère⁶⁴ n'en fera pas et quand même il en ferait je n'aurais pas le temps d'y aller.

Je vous charge spécialement de présenter mes respects à Mme Trudeau et Mme Rice, et mes amitiés à la jeunesse.

La lune est magnifique ces jours-ci; en profitez-vous ? Je vous recommande particulièrement à vous et à Louisa les fleurs, tant les miennes que les vôtres.

Ne manquez pas de me dire quand *il* sera arrivé.

Adieu. Votre cousin Auguste.



⁶² Allusion à Sara-Angélique Trudeau (1825-1858), fille de François-Xavier Trudeau et d'Ann Angélique Lock, qui a épousé (Montréal, 13 mai 1850) Thomas-Jean-Jacques Loranger, avocat, député, conseil de la Reine. C'est dans la maison Loranger que sera signé le contrat de mariage d'ACP et Louisa en 1854. Sara-Angélique Trudeau sera inhumée à Montréal le 19 octobre 1858. Elle est sœur de Louisa Trudeau, l'épouse d'ACP.

⁶³ Mme Trudeau est Ann Angélique Lock, belle-mère d'ACP; elle mourra en 1853, âgée de 49 ans. Mme Rice est Sarah Moses (1780-1858), grand-mère d'Émilienne Trudeau. Veuve de Richard Lock, navigateur, elle a épousé (Epsom, Merrimack, New Hampshire, 8 septembre 1821) le Dr Abner Rice, de St. Andrews (Saint-André d'Argenteuil). Sarah Moses Rice décédera à Montréal, à l'asile de la Providence, le 8 juin 1858.

⁶⁴ Joseph-Benjamin-Nicolas (JBN) Papineau (1814-1898), frère aîné d'ACP. Il vit à Plaisance, seigneurie de la Petite-Nation.

Mon petit Bougre⁶⁵
Montréal

[Petite-Nation,] jeudi soir 29 avril 1852⁶⁶

Dimanche, j'ai été forcé de discontinuer de vous écrire pour obtempérer à vos justes prescriptions. J'ai passé l'après-midi avec Aurélie, que je n'ai quittée que mardi matin. J'avais pris un canot pour me rendre, mais en revenant, le petit malheureux a failli me laisser au fond de la rivière, pour plaire au vent qui le forçait de tourner. J'en ai été quitte pour casser un aviron, en cherchant à maîtriser ceux qui s'acharnaient à ma perte.

Aurélié était bien. La petite avait souffert beaucoup d'un mal d'yeux venu on ne sait comment.

J'ai taillé des arbres toute la journée, lundi, pour Aurélié et son mari. Demain, je repartirai en canot, pour aller, avec les hommes de mon oncle, chercher des arbres et des fleurs chez Aurélié et chez Mélissa⁶⁷. Malheureusement cette dernière ne sera pas chez elle, mon père l'ayant fait venir chez lui la semaine dernière.

Dimanche prochain, j'irai jusque chez Aurélié en canot et, de là, à pied jusque chez mon père; les chemins ne permettent pas d'aller en voiture. Le steamboat n'a pas encore commencé ses voyages. La glace tient encore en quelques endroits.

Ne m'oubliez pas auprès de personne.

Tout à vous. Auguste.



Petite-Nation, 2 mai 1852

Madame Beaudry⁶⁸ !

Pour le coup, je suis de mauvaise humeur; j'ai pris ma figure de ville et, plus encore, une couche de peinture rouge (de colère) pour le vilain tour que vous m'avez joué de vous exposer sur la mer orageuse sans m'avertir, sans attendre ma présence pour vous bénir.

⁶⁵ Désigne Émilienne, sa future belle-sœur.

⁶⁶ Lettre écrite sur une écorce de bouleau.

⁶⁷ Mélissa/Mélanie Hillman (1827-1912), fille de Charles Hillman et de Maria Howard. Elle épousera (Papineauville, 2 août 1853) John Hubert Mackay, marchand, frère du notaire F.S. Mackay.

⁶⁸ Dans le manuscrit, les mots Madame Beaudry sont suivis de 17 points d'exclamation. ACP veut souligner le nouvel état de sa belle-sœur Émilienne Trudeau qui vient d'épouser (Montréal, 28 avril 1852) Joseph Beaudry (1818-1868), marchand à Montréal, fils de Prudent Beaudry et de Marie-Anne Bohémier.

Je puis bien vous envoyer une bénédiction d'ici, et je le fais de tout cœur, mais elle peut se perdre en chemin, se noyer même, la glace étant toute partie.

Au reste, je tâcherai de vous pardonner lorsque je vous reverrai en ville, si jamais je vous revois.

Je ne sais trop si je ne dois pas attaquer un peu monsieur Beaudry. Il doit avoir trempé un peu dans la faute. C'est lui sans doute qui vous a sollicitée, du moins c'est la coutume.

Dans tous les cas, recevez les souhaits que je forme pour votre bonheur à tous deux, et, et, et tout ce que vous désirerez de bien, de bon, de juste et de raisonnable.

Vous n'aurez qu'à m'indiquer votre demeure et je saurai bien aller vous voir en arrivant à Montréal, non pas pour faire une visite de noces, mais pour vous voir sans cérémonie, à l'heure qui me conviendra le mieux, comme anciennement.

Votre cousin dévoué et affectionné.

A.C. Papineau

Je ne vous écris que sur un petit morceau de papier pour pouvoir écrire à Casimir, au beau Rodolphe et à Mlle L. dans une seule et même lettre.



L'Honorable
L.J. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 19 janvier 1853

Mon cher oncle,

Vous devez bien être impatient de m'attendre depuis si longtemps, sans me voir arriver. Amédée a dû vous dire ce qui me retient ici. Lors de son départ, j'espérais encore pouvoir me mettre en route vendredi dernier, mais je comptais sur un mieux qui s'est fait attendre beaucoup trop longtemps; et encore actuellement, le docteur croit que je serais imprudent de m'exposer au froid et à la fatigue du voyage. Cela me contrarie beaucoup. Il me faudrait être à Aylmer demain.

J'ai écrit à M. Laflamme pour lui dire de procéder pour moi, et que je lui enverrais par la poste une lettre de M. Cooke à Benjamin, en date du 2 août 1850, dans laquelle il remet les lots N^{os} 10 et 11 du chemin Papineau. Cette lettre est dans une liasse de papiers sur laquelle j'ai écrit : « Papiers de M. Cooke ». Cette liasse doit se trouver dans le casier ou dans le petit pupitre.

Le plus tôt vous la ferez parvenir à M. Laflamme sera le mieux, pour la produire au soutien de votre demande contre Cooke.

Je ne puis pas dire quand j'irai vous voir; je prends encore des remèdes et dois mettre les mouches de nouveau, aussitôt que les plaies actuelles seront fermées.

Mon oncle Toussaint est en ville depuis hier. Il se porte assez bien; il se propose d'aller à Saint-Hyacinthe vendredi prochain. Honorine était bien lorsqu'il l'a laissée.

Louis et Casimir Dessaulles, qui sont aussi avec nous, rapportent que Mme Morison est chétive : elle ne laisse le lit que quand sa petite Louise lui donne assez d'inquiétude pour l'obliger de le faire.

Émery est revenu de l'Industrie lundi. Je ne sais comment on se porte à Cherry Hill, ne pouvant y aller moi-même.

Nous avons appris hier, par une lettre de M. Mackay⁶⁹, le malheur qui vient de les frapper, lui et cette pauvre Aurélie. Vraiment, chaque jour de notre vie est marqué par quelque chagrin qui vient fondre sur nous ou sur nos proches. Et nous avons plus souvent à pleurer qu'à nous réjouir.

J'espère que vous jouissez tous d'une bonne santé et je fais des vœux pour qu'elle vous soit conservée.

Adieu, cher oncle. Votre neveu.

A.C. Papineau

※

L'Hon : L.J. Papineau
Petite-Nation

Montréal, 14 avril 1853

Mon cher oncle,

J'ai reçu hier soir une lettre de Henry Hillman. Il me dit avoir fait la saisie, chez Louis Chénier fils, d'un cheval avec harnais et de 60 morceaux de bois carré. La vente de ces articles doit avoir lieu mercredi le 20 d'avril. Il sera nécessaire d'envoyer quelqu'un pour enchérir en votre nom; autrement les effets ne se vendront pas pour le quart de leur valeur.

Je vous ai parlé, au moment de mon départ, du jugement que vous avez contre Léon Nau pour £19.13/. Vous m'avez donné à entendre qu'il faudrait procéder à la saisie, je le ferai prochainement, à moins d'ordre au contraire de votre part.

⁶⁹ Françoise-Aurélien Mackay (1851-1853). Registre de Montebello, 23 janvier 1853, signé du curé Bourassa : « Avons suppléé les cérémonies de sépulture sur le corps de Marie-Françoise-Aurélien Mackay, décédée le 17 du courant à l'âge de 18 mois moins quatre jours. Le corps avait été déposé dans le cimetière de la division de cette paroisse appelée Sainte-Angélique, le 20 janvier, en mon absence. »

Il y a jugement contre James Cochran Junior pour la somme de £31.12/0. Comme il a confessé jugement, vous lui avez dans le temps accordé un délai assez long, qui est expiré pourtant. Je ne sache pas qu'il ait payé beaucoup. J'attendrai vos ordres pour demander l'exécution contre lui.

Amédée vous a dit que je me suis rendu ici heureusement, malgré les mauvais temps, les mauvais chemins et les petits accidents du voyage.

Je n'ai eu qu'à regretter pour M. Leduc de m'être mis en route avec lui. Son pauvre cheval n'était pas assez bien pour traîner un fardeau si lourd dans de pareils chemins. Il a succombé et n'a pas pu nous rendre plus bas qu'à Hawkesbury. J'espère pourtant que le cheval se sera rétabli assez facilement.

Je ne puis pas vous donner de nouvelles de ce qui se passe ici en ville; je n'ai pas encore eu le temps même d'aller chez Amédée. Je l'ai vu plusieurs fois au greffe et chez nous. Hier soir encore, je l'ai rencontré dans la rue et je me suis informé de la santé de sa famille. Ils sont tous bien portants à Cherry Hill, comme à Bonsecours; on y respire un air si pur et si déchargé de toutes les exhalaisons pernicieuses de la ville, qu'on ne peut s'empêcher d'y ressentir un bien-être qu'on ne rencontre nulle part ailleurs à un plus haut degré.

Ma bonne cousine Azélie⁷⁰ aura une grosse querelle à me faire, je crois, la première fois qu'elle me rencontrera. Je ne l'ai pas encore vue depuis mon retour en ville.

Ézilda n'est pas ici pour me rendre diligent, me forcer à faire mon ouvrage le matin et me donner ainsi du loisir dans le cours de la journée : c'est là ce qui m'empêche de faire des visites.

L'heure de la poste me presse de terminer. Mes amitiés et compliments respectueux à ma tante, à Ézilda et aux autres bons parents que vous aurez occasion de voir.

Votre neveu A.C. Papineau



À L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 7 mai 1853

Mon cher oncle,

Vous recevrez sous ce pli les plaidoyers d'Alanson Cooke, que j'ai recopiés afin de me préparer à répliquer, tout en vous les envoyant pour que vous puissiez me communiquer vos observations.

⁷⁰ Azélie Papineau (1834-1869), dernière enfant de la famille de LJP. Cousine d'ACP.

J'écris, comme vous voyez, de Saint-Hyacinthe où je réside depuis mardi dernier. J'aurai l'avantage de la campagne et la facilité d'aller à la cour de Montréal quand il sera nécessaire.

M. et Mme Laframboise sont à Québec avec Casimir Dessaulles depuis mardi : ils ont laissé Saint-Hyacinthe lundi et, depuis ce temps, les enfants de ma tante Laframboise ont tous été malades. La petite fille est encore assez sérieusement malade. Les trois aînés sont parfaitement rétablis. Mme Laframboise a elle-même été malade à Québec, de sorte qu'elle n'a pas pu remonter aussi tôt qu'elle le désirait, en apprenant la maladie de ses enfants.

C'est ma tante Dessaulles qui supporte toute la fatigue que peut occasionner cette maladie.

Dessaulles a aussi un malade : le jeune Thompson est assez fortement indisposé, par suite de chaud et froid pris en jouant, ce qu'il n'a pas habitude de faire.

Mon oncle Augustin⁷¹ est beaucoup mieux que l'hiver dernier. Ma tante Augustin souffre depuis plusieurs jours; elle craint que ce ne soit un cancer qui s'annonce.

Ma mère a été malade dernièrement, elle se rétablit lentement. Elle ne parle pas encore de l'époque où elle retournera à la Petite-Nation. Rosalie est toujours si chétive qu'elle n'ose pas la laisser.

Je serai chez vous le 18 au soir, pour en repartir le 19, si rien d'extraordinaire ne dérange mes projets. Il faudra avoir des témoins pour cette époque.

On ne fait que commencer les jardinages hors des couches. Il gèle régulièrement toutes les nuits.

Les semences sont peu avancées. Les cultivateurs n'osent pas confier leurs grains à une terre qui n'est pas encore réchauffée et qui perd, la nuit, le peu de chaleur qu'elle acquiert le jour.

Les parents de Montréal étaient bien lors de mon départ mardi dernier.

Votre neveu affectionné. A.C. Papineau



⁷¹ André-Augustin Papineau (1790-1876), marchand, patriote, puis notaire à Saint-Hyacinthe, de 1833 à 1859. Il ira finir ses jours à Papineauville, voisin de Camille Papineau, son fils.

À François-Samuel Mackay⁷²

Saint-Hyacinthe, 16 décembre 1853

Mon cher Sam,

Mon père ayant transporté à mon oncle le montant de sa créance contre les Grant, vous aurez la complaisance d'en préparer un acte.

La promesse de vente qu'il vous faudra citer est datée du 7 mai 1829. Alexandre Forbes⁷³, de Vaudreuil, y promet de vendre la terre qu'il possède dans la seigneurie de la Petite-Nation (avec la réserve expresse du terrain de l'église et du chemin qui y conduit, ainsi que d'un demi-arpent en superficie vendu auparavant à Jean-Baptiste Labranche, et dont il est en possession) au sieur William Grant, capitaine de la barque à vapeur *William King*, et de lui en passer titre de vente pour le prix et somme de £250, cours actuel, en déduction de quelle somme Grant s'oblige à payer au seigneur £29.4.6 pour arrérages échus, et la somme de £94.0.9½ au sieur D.B. Papineau, avec intérêt sur cette dernière somme, depuis le 15 mars alors dernier. La balance est payable comme il est mentionné dans la promesse de vente.

Cet acte a été déposé par feu W. Grant dans le greffe de maître J.J. Girouard, à la Petite-Nation le 27 d'août 1839, pour en être délivré des expéditions à ceux qui auront droit d'en avoir. Cet acte de dépôt et promesse de vente a été enregistré au bureau d'hypothèque du comté d'Outaouais le 7 d'avril 1851.

Je vous inclus le compte afin que vous puissiez voir le montant transporté.

C'est premièrement la balance du capital £71.6.2¼ portant intérêts et la balance des intérêts dus sur cette somme, 50.6.10, depuis le 10 août 1830 jusqu'au jour où vous ferez l'acte.

Donnez la faculté au cessionnaire de se servir du nom du cédant dans toute poursuite qu'il sera nécessaire d'intenter. Le cessionnaire a reçu du cédant la copie enregistrée de la promesse de vente et de l'acte de dépôt de cette promesse. Elle a été livrée à A.C. Papineau, avocat, pour intenter l'action contre les Grant.

Vous pourrez faire signer mon père et mon oncle chacun chez lui. J'ai commencé à préparer l'action.

À la hâte. Votre frère affectionné.

A.C. Papineau

⁷² François-Samuel Mackay (1821-1892), notaire à Papineauville, a épousé Aurélie Papineau, sœur d'ACP.

⁷³ Sieur Alexandre Forbes, commerçant de bois de la Côte de Sables à Bytown, décédé à 51 ans le 3 mai 1843, est exhumé du cimetière de Bytown un an plus tard pour être inhumé dans l'église de Vaudreuil, du côté de l'évangile, le 4 mars 1844. Il avait épousé (Vaudreuil, 10 février 1835) Anastasie Léger, fille mineure de Charles Léger et d'Apolline Bourbonnais. Ce jour-là, les époux reconnaissent et légitiment un fils, Alexandre, né le 6 septembre 1833.



L.J.A. Papineau, écr
Montréal

Saint-Hyacinthe, 23 mars 1854

Mon cher Amédée,

J'ai reçu hier ta lettre du 21. Je ne puis partir pour la Petite-Nation qu'à la fin de mars ou au commencement d'avril. J'irai à Montréal demain ou samedi.

Si mon oncle n'a pas, à la Petite-Nation, une copie du jugement qu'il a pris contre le capitaine Grant, vers 1837, il serait à propos d'en avoir une, avant d'entreprendre une autre action. Tu peux voir à cela facilement.

Je félicite Mme Papineau et toi et j'espère que le jeune Louis-Joseph⁷⁴ sera un fidèle imitateur de celui qui a fait connaître ce nom si avantageusement.

Amitiés et compliments à la famille de Montréal.

Ton cousin affectionné.

A.C. Papineau



L'Hon. L.J. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 21 avril 1854

Mon cher oncle,

Vous avez dû être bien contrarié de ne pas me voir arriver à la Petite-Nation, comme je vous l'avais promis au commencement de la semaine sainte. J'étais prêt à partir et mes malles étaient faites, lorsque M. Laframboise a été pris d'une révolution de bile dans un moment où ses services ou les miens étaient urgents. Il m'a bien fallu remettre la partie. J'ai voulu me remettre en chemin au commencement de cette semaine, mais j'ai rencontré de l'opposition de la part de toute la famille. Ils prétendent ici que je ne puis entreprendre le voyage avant l'ouverture de la navigation.

J'ai cédé à leur opposition moins par crainte de la fatigue que dans l'espérance de pouvoir être utile à Mme Morison, qui est en déménagement depuis lundi dernier. Nous sommes étonnés de voir combien elle a pris de forces depuis une

⁷⁴ Louis-Joseph Papineau, fils d'Amédée et de Marie Westcott, né le 16 mars 1854, mourra le 6 février 1855. Voir, plus loin, la lettre d'ACP du 20 février 1855 à LJP.

quinzaine de jours : elle est moins souffrante et moins mal qu'elle n'a été dans aucun temps depuis le commencement de l'hiver. Ma tante Dessaulles et Zéphirine⁷⁵ l'ont engagée à demeurer quelque temps chez Louis, en attendant que les murs de la maison neuve soient secs et que le déménagement et l'emménagement soient terminés.

Louis est allé à New York hier avec Amédée, et Zéphirine était prête à les accompagner, si elle avait été sûre d'avoir du beau temps.

Ma tante Augustin n'éprouve pas de mieux sensible.

Je vais profiter des beaux jours du printemps, puisque je reste ici, pour me faire soigner afin de travailler plus fort lorsque je serai avec vous.

Je vous prie de présenter mes respects à ma tante, à M. Bruneau⁷⁶ et mes amitiés à mes deux cousines.

Tout à vous, votre neveu affectionné.

A.C. Papineau



L'Hon. L.J. Papineau
Bonsecours

Petite-Nation, 25 août 1854

Mon cher oncle,

Votre lettre de ce jour nous a fait beaucoup de plaisir, nous vous remercions de vos bons souhaits.

Nous n'avons pas oublié que c'est aujourd'hui votre fête⁷⁷ et, pour votre bouquet, maman se propose d'envoyer par Amédée, s'il peut s'en charger, le petit oranger que papa vous destinait depuis longtemps. Il l'aimait beaucoup, et nous savons que vous pourrez plus facilement que nous le conserver.

Je vous transmets une copie de la lettre du shérif d'Aylmer et son état détaillé des déboursés faits par lui.

Le terme de la cour de circuit commence le 20 de septembre, la cour d'enquête commence le 16 de septembre, le terme de la Cour supérieure commence le 1^{er} de février.

⁷⁵ Zéphirine Thompson (1826-1891), a épousé (Saint-Hyacinthe, 4 février 1850) Louis-Antoine Dessaulles. Bru de la tante Dessaulles et cousine par alliance d'ACP.

⁷⁶ Sans doute Théophile Bruneau (1801-1854), beau-frère de LJP.

⁷⁷ La Saint-Louis (25 août au calendrier liturgique), fête patronale de LJP né le 7 octobre de l'année 1786.

Orange Cummings⁷⁸ n'a pas livré la possession de la terre lorsqu'elle lui a été demandée par Henry, parce que, dit-il, il est trop malade pour s'en aller. J'ai écrit depuis au shérif. Ils n'ont jamais pris à Aylmer de procédés pour forcer un homme de laisser la possession d'une terre, de sorte que je suis obligé de faire venir de Montréal des blancs imprimés dans lesquels ils trouveront ce qui leur faut pour les diriger.

Nous aurons peut-être quelque difficulté à faire la preuve de la possession de quelques terres de Saint-Amédée par Asa Cooke. J'en ai parlé déjà à quelques anciens qui ne connaissent pas cela. Je prendrai encore des informations à ce sujet.

Pour les terres de Saint-Joseph et de la côte du Front, nous n'aurons pas de grandes difficultés.

Nous espérons que Lactance, en se dirigeant vers un pays et une maison où il sera placé, autant que possible suivant son désir, en éprouvera la paix et le contentement qu'il n'avait plus ici⁷⁹.

Maman vous remercie de votre bon souvenir et s'unit à moi pour vous témoigner que nous partageons avec vous la peine que vous éprouvez par le départ de ce cher Lactance.

Adieu, cher oncle. Je vous prie de présenter mes respects affectueux à ma tante, Mme Papineau, et je n'oublie pas mes bonnes cousines, non plus que leur amie.

Rappelez-moi aussi au souvenir de Mlle Ella⁸⁰.

Tout à vous, votre neveu dévoué.

A.C. Papineau



⁷⁸ Orange Cummings (1808-1895) et Polly Cook, son épouse, de Sainte-Angélique, vendent un terrain aux commissaires d'école de la municipalité de la Petite-Nation, représentés par John Robinson. FSM, 16 septembre 1853, minute 1011. Orange Wesley Cummings, né en Outaouais, de religion méthodiste wesleyenne, a épousé Marie Cook, sœur d'Alanson Cook. Au recensement canadien de 1881, il habite à Saint-André-Avellin et est père de six enfants. Décédé le 13 décembre 1895, il est inhumé à Papineauville dans le cimetière protestant.

⁷⁹ Lactance Papineau est conduit à Lyon pour y être interné. Il mourra en 1862 dans l'asile de Saint-Jean-de-Dieu de Lyon.

⁸⁰ Eleanor/Ella Papineau (1852-1875), fille d'Amédée Papineau et de Marie Westcott.

À Louis-Joseph Papineau

Saint-Hyacinthe, 26 septembre 1854

Mon cher oncle,

Je vais m'efforcer de répondre, cette nuit, à votre lettre du 9. Laframboise est absent depuis quinze jours et je suis du matin au soir entouré de monde. Je n'ai que la nuit pour préparer les causes, et je n'ose pas veiller trop, en écrivant, cela me fatigue.

Vous devez avoir reçu maintenant l'exécution contre Chénier.

Je suis bien aise que Cummings soit enfin décidé à partir de bon gré, car les frais d'un envoi en possession sont très coûteux, et lui n'a rien pour les payer.

Quant à l'action à prendre pour les arrérages du loyer, je me suis décidé à l'intenter sur le double du bail entre les mains de M. Louis M. Viger. Je lui ai déjà écrit pour l'avoir. Il a lui-même dit à Émery qu'il l'avait retrouvé. Si je ne puis avoir ce double, je baserai mon action sur le protêt même. Cooke y fait des admissions suffisantes pour causer une action.

Je n'oserais pas intenter une action pour simple jouissance et occupation du moulin ! Elle serait infailliblement renvoyée, si Cooke veut se prévaloir des moyens qu'il a de prouver un bail par témoins, en alléguant d'abord l'incendie de sa maison et de ses papiers. En prouvant seulement l'existence d'un bail dont la durée comprendrait une partie du temps pour lequel on réclamerait la valeur de la jouissance et occupation, il nous ferait dire par les juges : Pourquoi ne produisez-vous pas ce bail ? Pourquoi ne faites-vous pas voir la raison pour laquelle vous intentez une action sans preuve écrite, lorsqu'il en a existé une ? Et l'action serait renvoyée, sauf à se pourvoir. En prenant le bail même ou, à défaut du bail, les admissions écrites et constatées dans un acte authentique de Cooke, nous n'avons aucun risque à courir, pourvu que nous alléguions la perte du double par M. Viger.

Maintenant, pour l'action en retrait conventionnel du petit moulin de la Baie, il y a des procédés et précautions préliminaires à prendre avant l'institution de l'action pour en faire retomber les frais sur le défendeur. Il faut lui faire des offres réelles à deniers découverts, afin qu'il ne puisse pas dire : Vous ne m'avez pas offert le prix, avec les loyaux coûts, vous me traduisez devant un tribunal sans m'avoir mis en demeure de prendre le prix et de vous remettre la propriété. MM. Cherrier & Dorion, que j'ai consultés, m'ont conseillé de prendre cette précaution et l'ont prise eux-mêmes en plusieurs circonstances et, dans ces offres, ils offrent de donner aussi quittance de tous arrérages de droits seigneuriaux qui peuvent être échus sur la propriété à retraire, promettant d'indemniser le censitaire de toutes charges ou cotisations auxquelles le terrain peut être sujet, dans le cas où il les a payées et promettant de les payer à son acquit dans le cas où elles sont encore dues. Émery et Mackay pourraient s'entendre sur la manière de faire ces offres.

Quant aux améliorations faites par Cooke sur les bâtisses, depuis son acquisition, il me semble juste qu'il soit le seul à en souffrir, si le retrait a lieu. Il devait

exhiber son contrat avant de les faire. Il a été négligent; qu'il porte la peine de sa négligence. Si toutefois on peut appliquer au cas présent l'axiome que nul ne doit s'enrichir au détriment d'autrui, ce ne pourrait être que dans le cas où ses améliorations auraient une utilité réelle, palpable, et ajouteraient considérablement à la valeur primitive du moulin.

Quant aux lods et ventes⁸¹ qui ont pu être créés par l'acquisition du N° 7 de la côte du moulin, j'y avais pensé avant l'institution de l'action. Je ne les ai pas demandés parce que Cooke avait pour cette terre une quittance des arrérages de la main de mon père, jusqu'au mois de juillet 1842, autant que je puis me rappeler. Lorsque cette quittance a été faite, Alanson Cooke avait acquis le N° 7 d'échange avec son père, à qui il avait cédé la moitié du N° 53 du Front. Cette transaction n'entraînait pas de lods, et mon père, à qui j'en ai parlé avant de poursuivre, m'a dit que telle était la raison pour laquelle il n'avait pas demandé les lods. Aujourd'hui et depuis l'institution de l'action seulement, nous savons qu'il y a eu un autre arrangement entre le père et le fils par lequel ce dernier est devenu propriétaire, de nouveau, de partie du N° 53, et il me semble naturel d'exiger les lods sur cette dernière transaction.

Dans l'action contre Cooke père, je réclame les arrérages de ce dernier sur le N° 53, et ce en vertu d'un titre authentique, son obligation dans laquelle il se déclare propriétaire du N° 53. Il a fait acte de propriétaire plusieurs fois en vendant et en louant partie de cette terre, et je puis le prouver sans difficulté. Si le fils est aujourd'hui propriétaire du même terrain, ce ne peut être qu'en vertu d'une nouvelle mutation, et c'est à lui à dire et déclarer la nature de cette mutation. D'un côté, la première mutation n'entraînait pas lods, et de l'autre, quand elle en aurait produit, il y a une quittance qui empêcherait de les demander. Je pense donc pouvoir continuer l'action même pour le N° 7. Comme toutes vos admissions n'ont été faites que dans la vue d'un arrangement auquel chacune des parties sacrifiait quelques prétentions, on peut continuer la preuve de la possession de la terre de Christie autrefois, il y a déjà un témoin qui l'établit clairement, peut-être même deux.

Je m'efforcerai de monter chez vous le plus tôt qu'il me sera possible de le faire après la cour. J'ai commencé le projet de l'action en retrait, je ferai celui de l'action pour loyer, avant de monter.

Votre neveu.

A.C. Papineau

✕

⁸¹ Lods et ventes : droits qui se paient au seigneur par l'acquéreur, lors de la vente d'une terre en censive; ils sont habituellement équivalents à la douzième partie du prix de la vente.

L'Hon : L.J. Papineau
Petite-Nation

Aylmer, 22 novembre 1854

Mon cher oncle,

Pendant que M. Taylor vous écrivait la note ci-jointe, je suis arrivé à Aylmer et il me l'a remise pour vous la faire parvenir.

Je suis arrivé ici après-midi seulement. Il n'y a plus de *stage* entre Bytown et Aylmer que tous les deux jours, et je n'ai pu me faire mener que très tard.

Tout l'acte de concession est actuellement transcrit de ma main dans les registres. J'ai *filé* l'acte de commutation qui est coté par le registrateur, comme filé du 23 à 9 heures a.m. Je le transcrirai en entier demain après-midi seulement, parce qu'avant mon arrivée un autre acte a été *filé* et il a la précedence sur le vôtre.

À la hâte et tout à vous. Votre neveu affectionné.

A.C. Papineau

※

L.J.A. Papineau, écr
Lis Carol⁸²

Petite-Nation, 24 novembre 1854

Mon cher Amédée,

Tu as dû voir que la copie de l'acte de commutation, que je t'ai remise ce matin, n'est pas signée par le notaire. Celle que j'ai laissée à Aylmer et qui a été transcrite sur le registre est signée. Comme le registrateur n'a pas pu collationner son registre avec l'autre copie, hier soir, je la lui ai laissée, le priant de la mettre à la poste immédiatement.

J'apportais celle que je t'ai remise, afin de la faire signer, et la précipitation avec laquelle nous nous sommes vus, ce matin, m'a fait oublier ce fait.

Je crois que ce défaut de signature n'aura aucune conséquence fâcheuse pour toi d'ici à quelque temps.

Mes saluts respectueux à Mme Papineau.

Ton cousin affectionné.

A.C. Papineau

⁸² Cottage appelé Lis Carol, situé rue Saint-André en haut, près de l'intersection de la rue Sherbrooke. Maison appartenant à Julia Woolrich (Mme Connolly) et louée à Amédée Papineau.



L'Hon : L.J. Papineau
Petite-Nation

Saint-Hyacinthe, 20 février 1855

Mon cher oncle,

Enfin, nous sommes hors du terme. Il y a eu plus de 495 causes. Vous pouvez juger de l'occupation qu'a eue M. Laframboise pendant mon absence, car notre société était pour une bonne part dans les actions qui ont été intentées.

Le plus fort de la besogne est maintenant passé et je puis prendre un moment pour vous témoigner la part que je prends au chagrin qui vient encore de nous affliger tous, mais qui est plus cuisant pour vous, ma tante, Amédée et sa chère femme, parce qu'il vous frappe plus directement.

Il semblait que le ciel, après avoir appesanti son bras sur la famille, par tous les malheurs et tous les chagrins que vous avez éprouvés et supportés si courageusement, se plaisait à vous consoler, s'il était possible, en vous envoyant un héritier du nom que vous avez acquis au prix de tant de sacrifices, de peines et de fatigues.

Hélas ! au moment où l'espérance devait commencer à renaître dans vos cœurs, où la consolation allait succéder à vos peines, vous êtes frappé de nouveau dans ce que vous avez de plus cher, et le silence de la mort règne encore autour de vous. Les épreuves se multiplient. Comme si vous n'aviez pas assez bu à la coupe du malheur, elle vous est présentée plus fréquemment sur vos vieux jours, afin que vous la vidiez jusqu'à la lie.

Dans l'espace de quelques mois, vous avez vu tomber des parents, des amis de tout âge : le berceau, la vigueur de la jeunesse, la force de l'âge mûr n'ont pu les protéger contre la main qui les a arrachés à nos embrassements, à nos affections.

Ils sont allés dans une vie meilleure, préparer la voie où nous passerons tous un peu plus tôt ou plus tard. Mais nous qui restons isolés, avec toutes nos infirmités, nos faiblesses, nous sommes atterrés et nous ne pouvons que nous livrer au regret des affections brisées.

À mesure que nos amis et nos parents, qui sont les parties de nous-mêmes, nous quittent, il semble que nos forces décroissent et que nous avons moins de courage pour résister aux épreuves et surmonter les difficultés de la vie.

J'ai reçu ce matin une lettre de Louisa, qui est encore en ville, près du lit de douleurs de Mme Beaudry⁸³, sa sœur. Elle déplore aussi la perte que vous venez de faire. Elle sent combien cela doit vous affecter.

⁸³ Le 15 février 1855, Émilienne Trudeau, épouse de Joseph Beaudry, a donné naissance à une fille, appelée Alexina Beaudry (1855-1933).

J'ai vu ma mère hier soir, chez Morison où j'ai couché. Elle est bien sensible à votre chagrin. Elle aimerait à se trouver avec vous pour pleurer ceux qui ne sont plus.

Mme Laframboise est bien affligée de la mort de son plus jeune enfant⁸⁴.

Mme de Tonnancour a été sur le point de perdre son mari dernièrement. Louis et Zéphirine ont été l'assister la semaine dernière. Il a du mieux maintenant.

Notre pauvre tante Benjamin Cherrier⁸⁵, qui avait perdu la mémoire depuis longtemps, a conservé jusqu'à ses derniers moments la piété et cette douce charité qui avaient été le mobile de toutes ses actions. Le dernier jour de sa vie, M. Lafrance, qui l'assistait, voulant voir si elle avait encore sa connaissance, lui a parlé d'un homme qui avait joui d'une assez mauvaise réputation et lui a demandé si ce n'était pas un tel, qui avait fait telle mauvaise action.

– Chut, chut, dit-elle. Il ne faut pas parler de cela, ce n'est pas bien.

Ce sont les dernières paroles qu'elle a pu articuler distinctement. Elle s'est endormie dans le Seigneur, avec paix et tranquillité, malgré les souffrances que lui faisait éprouver la rupture d'un os de la hanche.

J'inclus un mémoire des frais jusqu'à ce jour dans les actions que j'ai intentées dernièrement pour vous⁸⁶.

J'ai oublié de prendre, en partant, le compte de Samuel Cooke, ou plutôt je n'ai pas eu le temps de le terminer. Il n'y a de fait que le compte pour ses deux terres de Saint-Joseph, et il est dans la liasse des comptes de cette côte. Si vous désirez que je le poursuive immédiatement, vous aurez la bonté de préparer le compte de sa terre de Saint-Amédée et de m'envoyer le tout avec la désignation de ses trois terres.

Le jugement contre William Grant et son frère, pour la terre N° 36, a été rendu le 2 de février courant. Si vous désirez prendre l'exécution contre lui, vous n'aurez qu'à me l'écrire et ce sera fait. Avez-vous connaissance que le shérif ait envoyé à Hillman l'exécution contre les terres de Louis Chénier fils ? Je l'ai demandée pendant que j'étais encore à la Petite-Nation, mais je n'avais pas encore de réponse lors de mon départ.

M. Laframboise est sur le point d'entreprendre le relevé de toutes les mutations qui ont eu lieu dans sa seigneurie depuis 10 ou 15 ans.

Je vous prie de faire agréer à ma tante et Ézilda mes amitiés et respects. Si vous croyez avoir besoin de mes services au printemps, je vous prie de m'en prévenir environ un mois d'avance. Tout à vous, votre neveu bien affectionné.

⁸⁴ Le 8 février 1855, a été inhumé dans « la cave de la chapelle cathédrale » de Saint-Hyacinthe, le corps de Charles-Gabriel Laframboise, âgé de huit mois.

⁸⁵ Marguerite Richer-Laflèche (1773-1855), de Saint-Denis-sur-Richelieu, veuve de Benjamin-Hyacinthe-Martin Cherrier (1757-1836) qui avait été député de Richelieu dans la première Chambre d'assemblée en 1792. Marguerite Richer-Laflèche a été inhumée dans le caveau de l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe le 8 février 1855, âgée de 82 ans.

⁸⁶ Voir le document qui suit, daté du 20 février 1855.

A.C. Papineau

※

[20 février 1855]

État des frais dans les causes de l'honorable L.J. Papineau contre les personnes suivantes :

20 février 1855. L.J.P. vs James Cook, £3.15.10.

Outre la signification. S'il payait le 21 février au lieu du 20, ce serait 1% de plus.

20 février 1855. L.J.P. vs Alexandre Ranger, £4.9.10.

Outre la signification. S'il ne paie que le 21 février, c'est 1% de plus.

20 février 1855. L.J.P. vs Édouard Lamothe, £3.19.4.

Outre signific. Le 21 février, 1% de plus.

20 février 1855. [L.J.P. vs] Joseph Schryer, £4.9.10.

Outre signific. Le 21 février, 1% de plus.

20 février 1855. L.J.P. vs Timothée Rocque, £4.9.10.

Outre signific. 21 février, 1% de plus.

20 février. Auguste Birabin dit St-Denis, £4.9.10.

Outre signific. Le 21 février, 1% de plus.

20 février. Jean-Bte Racicot fils de J. Bte, £3.15.10.

Outre signific. Le 21 février, 1% de plus.

20 février 1855. Charles Chabotte, £2.0.10.

Outre signification. Le 21 février, 5% de plus.

20 février. Louis Beautronc dit Major, £2.0.10.

Outre signific. Le 21 février, 5% de plus.

20 février. Joseph Cochran, £2.0.10.

Outre signific. Le 21 février, 5% de plus.

20 février. Thomas Cochran, £2.0.10.

Outre signific. Le 21 février, 5% de plus.

20 février. Thomas Cochran, £2.0.10.

Outre signific. Le 21 février, 5% de plus.

20 février 1855. Zachariah Whissel, £4.9.10.

Outre signification. Le 21 février, 10% de plus.

20 février. Peter Whissel, £2.0.10.

Outre signification. Le 21 février, 5% de plus.

20 février. Louis Rocheleau, £3.15.10.

Outre signification.

20 février 1855. Antoine Gareau et autres, £3.7.0.

Outre signification.



L'Hon. L.J. Papineau

[25 mars 1855]

Vous me demandez des états de frais dans les causes suivantes :

Michael McLean, £8,16,2½.

Michel O'Brien, 5,19,1.

Ebenezer Winters, jusqu'à jugement inclus, 8,10,10 et sur exécution, outre les honoraires du *bailiff*, 0,8,4.

Alexis Rhulé dit Desabrets, 6,0,10.

William & J. James Grant, outre les frais de témoignage que vous pouvez connaître en référant au terrier, aux N^{os} de Fortin & Tranchemontagne, Ed., 9,15,11.

Winters étant parti, vous paraissent vouloir faire vendre la terre ? Pour cela, il me faudrait avoir l'exécution déjà émanée contre ses meubles ainsi que la somme ou les sommes qu'il peut avoir payées à compte, alors je demanderais une autre exécution, sur laquelle Hillman ferait un rapport de carence, et nous pourrions ensuite obtenir la saisie de la terre.

Quant à Desabrets, il me semble qu'on ne peut faire exécuter le jugement que vous avez contre lui. Je suis resté sous l'impression que Mackay a passé en votre faveur une obligation pour le montant de ce jugement, et qu'un autre Desabrets était partie à cet acte. Si vous n'y avez pas réservé votre droit de faire exécuter ce jugement, il est une lettre morte.

Quant aux informations que vous me donnez relativement à la terre d'Étienne Brabant, lequel est hors du Bas-Canada, elles ne sont pas tout à fait suffisantes pour intenter l'action. Vous ne mentionnez pas à qui la concession a été faite. Je suppose néanmoins que c'est à dame Amable Legault dit Deslauriers, parce que je vois que, le même jour, cette dernière a donné à F.X. Legault dit Desloriers le même terrain qu'elle venait d'obtenir en concession du seigneur. Vous estimez les lods et ventes sur cette donation à 304#. C'est bien. Y a-t-il des arrérages de rentes dus depuis la concession ? Je n'en doute pas. Aussi je les aurais demandés si j'avais intenté l'action, sauf à en donner crédit plus tard, si le défendeur prouvait avoir payé.

Mais voici une difficulté plus sérieuse. Vous dites que F.X. Legault et dame Amable Legault, veuve Grondin⁸⁷, devaient jouir par indivis de la propriété concédée. Ils étaient donc copropriétaires indivis. La donation du 17 mars 1852 n'aurait donc eu pour effet que de faire cesser l'indivis et ne porterait pas lods et ventes.

⁸⁷ François Grondin a épousé (Rigaud, 14 octobre 1823) Amable Legault/Deslauriers, fille de Jacques-Amable Legault et de Marie-Josèphe Leduc. François Grondin (1799-1852) est décédé à Montebello.

Je ne sais pas non plus si Legault a vendu, par l'acte que vous citez du 11 octobre 1852, toute la terre ou simplement la moitié.

Maintenant, où en est l'affaire d'Asa Cooke ?

M. Lafontaine⁸⁸, à qui j'ai transmis votre question, me répond qu'il a présenté les papiers à Fenwick⁸⁹, avocat de M. Cooke, immédiatement après leur réception et que Fenwick, sous prétexte qu'il n'avait pas d'instructions à cet effet, n'a pas voulu laisser prendre jugement.

C'est mal de la part de Fenwick, qui voyait la signature de M. Cooke au bas des admissions, comme j'avais eu la précaution de la faire apposer.

Mes respects affectueux à ma tante et à mes cousines.

Tout à vous, votre neveu affectionné. A.C. Papineau

✂

L'Hon. L.J. Papineau
Petite-Nation

27 mars 1855

J'ai été tellement pressé hier par le monde qui encombrait notre bureau que je n'ai pas trouvé deux minutes pour mettre ma lettre à la poste.

Si vous désirez faire des poursuites contre des débiteurs absents, vous pourrez m'envoyer par la poste les actes et comptes nécessaires, et je les poursuivrai immédiatement.

Votre Annibal, comme vous dites, ne s'amollit pas trop dans les délices de Capoue; il y a renoncé depuis longtemps et prépare les moyens d'aller porter la guerre dans les montagnes de la Petite-Nation.

Laframboise est assez malade depuis deux jours. Tous les autres de la famille ici jouissent d'une bonne santé.

À la hâte. Tout à vous.

Votre neveu.

A.C. Papineau

✂

⁸⁸ François-Aimé Lafontaine (1820-1884), né à Trois-Rivières, greffier (protonotaire) à la cour d'Aylmer; sera juge en 1859 à Aylmer, succédant au juge William King McCord.

⁸⁹ Voir Power of Attorney d'Asa Cooke à Thomas G. Fenwick, avocat à Aylmer, demeurant à Hull. FSM, 18 septembre 1855, minute 1498; et Bargain d'Asa Cooke et LJP. FSM, 18 septembre 1855, minute 1499.

L'Hon : L.J. Papineau
Montebello

Saint-Hyacinthe, 24 août 1855

Mon cher oncle,

Vous savez sans doute que la terre de Louis Chénier dans la côte Saint-Joseph (occupée par Jos. Frappier) doit être vendue à votre poursuite, le 30 de ce mois, et qu'il faudra envoyer un enchérisseur à Saint-André-Avellin. Cette terre est le N° 24 de Saint-Joseph, si ma mémoire ne me fait pas défaut.

Il y a des rentes dues depuis l'action intentée contre Chénier et pour lesquelles il faudra faire une opposition sur les deniers. Je vous prie de m'envoyer le compte de ces rentes, et je préparerai l'opposition pour la produire à Aylmer le 1^{er} de septembre. Je crois que Frappier a payé quelque chose a/c⁹⁰ de ces rentes par un billet qu'il avait laissé chez Charles Major.

La terre de Winters doit être vendue aussi le 31 à la poursuite de Tucker. Je vous prie de m'envoyer un état des deniers que vous avez reçus en paiement du jugement que vous avez contre lui, et je ferai une opposition pour la balance due. Je vous ferai observer qu'il y a eu des frais subséquents au jugement, une exécution ayant été émanée et remise à Hillman. Je ne sais pas quel est le montant réclamé par ce dernier.

Je me prépare à monter à la Petite-Nation au commencement de septembre, sans pouvoir préciser quel jour. Nous sommes bien occupés en ce moment.

Ma tante Dessaulles est revenue enchantée des jardins et des parterres de Montebello. Elle nous a fait beaucoup de compliments de Mlle Ella. J'ai toujours bien du plaisir à entendre faire des compliments d'elle, et j'espère que bientôt je pourrai être témoin des progrès rapides qu'elle fait. Je vous prie de l'embrasser pour moi et de me rappeler à son souvenir.

Louisa me charge de vous présenter ses respects ainsi qu'à ma tante, Mme Amédée et aux cousines. Elle est fortement tentée de monter à la Petite-Nation. Elle ne le fera pas pourtant par rapport au petit Gustave⁹¹ qui est encore trop jeune pour faire le voyage, quoique fort et bien portant.

Les travaux de la digue de Louis avancent rapidement. C'est un ouvrage considérable qui coûtera au-delà de mille louis. Il est à souhaiter que ce soit fait solidement.

M. Laframboise attend, de jour en jour, son architecte, pour tracer sur le terrain le plan de sa bâtisse. Il se propose cette année de ne faire que les fondations et de faire le corps de la bâtisse l'été prochain seulement.

Je vous prie de faire agréer à ma tante et à Mme Papineau mes saluts affectueux.

⁹⁰ a/c = à compte, puis acompte.

⁹¹ Louis-Gustave Papineau (1855-1931), fils aîné d'ACP et de Louisa Trudeau.

Tout à vous, votre neveu dévoué.

A.C. Papineau

✖

L.J.A. Papineau, écr

Saint-Hyacinthe, 21 décembre 1855

Mon cher Amédée,

Veux-tu avoir la bonté de m'envoyer l'extrait mortuaire de François-Xavier Frappier⁹², décédé à la Petite-Nation dans l'hiver de 1845, je crois. J'ai besoin de cet extrait pour le filer dans une cause de ton père contre les héritiers de cet homme.

La famille ici est bien, à l'exception de ma tante Dessaulles, qui est fortement indisposée depuis plusieurs jours. Le docteur craint qu'elle ne soit menacée de paralysie et de jaunisse. Elle prend du mieux depuis une couple de jours.

Mes respects à Mme Papineau et à ma tante, à Ézilda.

Ton cousin affectionné.

A.C. Papineau

✖

⁹² François-Xavier Frappier (1805-1841), né à Saint-Cuthbert, décédé à Montebello, non pas en 1845, mais en 1841, le 28 novembre. Il avait épousé (Montebello, 31 juillet 1826) Marie-Josephthe Charlebois.

À L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 29 décembre 1855

Mon cher oncle,

Une lettre d'Amédée m'arrive à l'instant dans laquelle il me parle de la vente de la terre des Grant et me demande de monter à la Petite-Nation pour cette vente qui a lieu aujourd'hui même.

Comme il est impossible que je monte actuellement, je vais m'efforcer de vous donner moyen de déboursier le moins d'argent possible dans cette affaire, car je pense bien que vous vous serez fait adjuger la terre, même à un prix élevé.

En payant au shérif le montant de ses frais immédiatement, vous pouvez lui donner votre bon pour la balance du prix d'acquisition. De cette manière, vous pourrez attendre que vous ayez l'argent en main pour l'envoyer plus tard au shérif. Ceci se pratique tous les jours à Montréal, et c'est permis par la 41^e George III, chap. 7, clause XV, à la page 115 des *Statuts révisés*, édition anglaise.

Envoyez-moi immédiatement par la poste l'acte constituant la créance que vous a transportée mon père contre les Grant, ainsi que le transport même et l'acte d'acceptation qui a été signifié par Mackay aux héritiers Grant, peu de jours avant le décès de mon père. Je ferai l'opposition aussitôt que j'aurai ces actes.

Si vous n'êtes pas adjudicataire, je vous conseille d'envoyer ces papiers immédiatement à Thomas McCord⁹³, écr, avocat, à Aylmer, le priant de faire votre opposition.

Vous vous rappelez que j'ai intenté une action contre la veuve et les héritiers Grant, en déclaration d'hypothèque pour ce qui restait dû sur le jugement obtenu contre le père Grant en 1837. Copie de ce jugement de 1837 est filée dans cette cause qui est à la Cour supérieure à Aylmer, sous le titre de l'Hon : L.J. Papineau contre dame E. Lagueux et autres. Il pourra aussi faire opposition pour le montant de ce jugement, ainsi que pour les années d'arrérages de cens et rentes échus depuis l'institution de l'action contre William et John James Grant, savoir : pour les années 1854 et 1855.

Si vous avez le temps de m'envoyer les actes dont je parle plus haut, vous aurez la bonté de m'envoyer aussi un petit compte des sommes que vous avez pu recevoir depuis que le transport vous a été fait par Émery; ainsi que le prix du bled. Mais si vous n'êtes pas adjudicataire, vous n'avez pas un instant à perdre et envoyez tous vos papiers à M. McCord à Aylmer, avec vos instructions, à moins que vous ne puissiez vous arranger avec l'adjudicataire pour lui demander de retarder son paiement de quinze jours ou trois semaines, ce qui peut encore se faire.

⁹³ Thomas McCord (1828-1886), fils de William King McCord et d'Aurelia-Félicité Arnoldi. Avocat, greffier en loi puis juge à la cour d'Aylmer.

Comme l'heure des chars arrive, je prends congé de vous en vous faisant mille souhaits de bonheur et de santé pour l'année que nous allons prendre et bien d'autres encore.

À la hâte. Votre neveu bien affectionné.

A.C. Papineau

Par la clause de la loi que j'ai citée plus haut, le demandeur qui fait vendre une propriété n'a droit de garder entre ses mains que le montant qui lui est dû à lui-même et qu'il peut recouvrer en vertu de l'exécution. Mais à Montréal ils retiennent souvent tout le prix d'adjudication, et le shérif le tolère.

A.C.P.

※

L.J.A. Papineau, écr
Protonotaire, &c.

Saint-Hyacinthe, 29 décembre 1855

Mon cher Amédée,

J'ai reçu ta lettre d'hier il n'y a qu'un instant. J'ai immédiatement écrit à mon oncle qu'il m'est impossible de monter dans ce moment. Je lui dis qu'il peut retenir en mains tout le prix d'adjudication de la terre des Grant pendant quelque temps. Et que la loi lui donne le pouvoir de garder entièrement entre ses mains le montant du prix qui doit lui revenir en vertu de l'exécution, pourvu qu'il paie le surplus au shérif.

Je lui donne ensuite le moyen de faire une opposition pour le montant transporté par mon père, et pour le montant d'un jugement rendu contre le père Grant pour arrérages dus sur une autre terre, lui indiquant M. McCord comme capable de lui bien faire cela, s'il n'a pas le temps de m'envoyer ici les actes et les comptes pour faire l'opposition.

Je ne me rappelle pas suffisamment les dates, la nature des actes et les noms des notaires qui les ont faits, pour préparer une opposition de cette importance. D'ailleurs je ne sais pas quels sont les paiements qui ont été faits à mon oncle depuis le transport de la créance de mon père.

Amitiés à toute la famille et souhaits de bonheur.

Tout à toi. À la hâte. Ton cousin affectionné.

A.C. Papineau



À L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 8 janvier 1856

Cher oncle,

Votre lettre du 2 de janvier m'est parvenue hier, avec trois actes pour faire une opposition afin de conserver dans la cause des Grant.

J'ai reçu samedi dernier une lettre de Henry Hillman dans laquelle il me dit incidemment que la terre des Grant a été vendue le 31 de décembre. Comme dans votre lettre apportée par Mackay à Amédée, dont j'ai reçu un extrait, vous informez Amédée que cette vente devait avoir lieu le dernier jour de décembre, je crains bien qu'il y ait eu erreur et que la vente soit nulle. La *Gazette officielle* annonçait la vente pour le 29 de décembre. Si elle a été faite le 31, tout est nul et je n'aimerais pas à vous laisser sous l'impression erronée que la terre vous appartient. Il faudrait dans ce cas faire faire par le shérif un *Venditioni Exponas*, de nouvelles annonces et une autre vente. Je sais bien que les défendeurs ne connaissent rien de ce qui peut avoir été mal fait, mais plus tard, quand vous aurez donné de la valeur à cette propriété, ils peuvent être avisés et vous troubler dans votre possession.

Je suis à préparer votre opposition et en l'envoyant à Aylmer, je vais écrire au shérif pour le mettre en garde contre les conséquences d'une pareille erreur, si elle a été commise, et pour lui demander de la réparer.

Je vous prie d'envoyer à M. A. Lafontaine, greffier d'Aylmer, une copie du contrat de concession de la terre d'Amable Courtemanche dans la côte des Cascades et de l'obligation consentie par lui en votre faveur le 8 novembre 1853, devant Mackay, notaire⁹⁴. Mackay m'a dit que vous avez eu copie de cette obligation. Quant au contrat de concession, je crois qu'il a été consenti en faveur de Charles Guilbault. Vous le verrez par le terrier ou livre des mutations, en référant au numéro de cette terre. Ces deux copies sont absolument essentielles pour obtenir jugement contre Courtemanche dans ce mois-ci. Il faut que le greffier les ait avant le 21, premier jour de la cour.

Je me rappelle que dans votre lettre à l'adresse d'Amédée, vous paraissiez croire que les propriétés de Félix Brunet seront vendues dans le mois de janvier. Ce n'est que le 13 de mars. Vous avez un grand nombre de jugements rendus contre divers censitaires à qui vous avez donné du délai. S'ils ne vous paient pas et que vous trouviez à propos de faire saisir leurs meubles, vous pouvez en tout temps m'envoyer leurs noms et je demanderai immédiatement les exécutions. Vous aurez seulement à me dire ce que chacun d'eux pourrait avoir payé, afin que

⁹⁴ Reconnaissance et obligation par François-Xavier Courtemanche à l'honorable Louis-Joseph Papineau. FSM, 7 novembre 1853, minute 1019. Acte passé au manoir seigneurial, dans l'après-midi.

je le dise au greffier, ou bien si vous le préférez, vous pouvez demander l'exécution pour tout le montant du jugement et, avant que l'huissier aille saisir, mettre sur le mandat d'exécution le montant reçu, avec ordre à ce dernier de ne saisir que pour la balance due.

Dès le mois d'octobre, et même au commencement, j'ai demandé l'exécution contre les meubles et en même temps contre les terres de M. Cooke père. Cette exécution n'a pu être faite que dans le mois de novembre, parce que le juge n'était pas à Aylmer pour la signer.

J'ai toujours examiné les *Gazettes officielles* chaque samedi depuis ce temps, et je n'y ai vu aucune annonce. J'en ai écrit à M. Lafontaine pour savoir quelle est la cause de ce nouveau retard, et je n'ai encore aucune réponse. J'ai aussi écrit à M. Hillman pour savoir s'il a reçu le *warrant* du shérif, lui envoyant en même temps une description des terres à saisir. Je n'ai pas reçu de réponse de ce côté non plus. Je ne sais où en est cette affaire.

Je suis bien sensible, ainsi que Louisa, aux marques d'affection que vous nous donnez dans votre lettre, et je suis bien avec vous pour dire que le dernier d'une famille est toujours le plus gâté, et par conséquent le plus imparfait, aussi je vous prie de passer le compliment à Mme Mackay, qui se trouve la dernière dans notre famille.

Je me permettrai de faire une exception à cette règle générale en faveur de notre bonne Azélie, qui a eu le courage de résister à l'attrait des amusements du carnaval et même de toute la saison d'automne, pour garder la maison avec vous et être sage comme vous. Je suis peiné de ne pouvoir monter actuellement, pour vous donner, à elle et à vous, le plaisir de voir la famille à Montréal dans ce moment-ci. Il n'est pas possible que je laisse avant le 18 ou le 20 de février.

Les commissaires de la tenure seigneuriale nous arrivent le 16 de janvier, Laframboise est forcé de me laisser toute la besogne de cour, pour se préparer à les recevoir. J'ai reçu ordre de poursuivre au moins 90 censitaires négligents, dont les dettes ont été transportées à Lamothe puis à Casimir et Émery, tout cela en sus des affaires courantes. M. Sicotte⁹⁵ a reçu hier une dépêche lui mandant que le Parlement est convoqué pour le 15 février, ce qui le forcera d'être absent pendant le terme qui commence le 11 février. Les créanciers qui ont à poursuivre viendront naturellement à nous, afin que leurs actions soient suivies activement pendant le terme. Toutes ces raisons me retiennent ici et peuvent vous faire voir l'impossibilité où je me trouve de laisser Saint-Hyacinthe.



⁹⁵ Louis-Victor Sicotte (1812-1889), de Saint-Hyacinthe, député, orateur de l'Assemblée, de 1854 à 1857. *DPQ*.

L.J.A. Papineau, écr
Protonotaire, &c.

Saint-Hyacinthe, 9 janvier 1856

Mon cher Amédée,

Mon oncle m'écrit qu'il est devenu adjudicataire de la propriété des Grant le 31 décembre 1855. Hillman m'écrit la même chose. La vente était annoncée pour le 29. L'adjudication se trouve nulle.

Mon oncle me demande de t'avertir de ne pas emprunter d'argent pour déposer chez le shérif, si je crois que ce n'est pas nécessaire. La nullité de la vente qu'il faudra recommencer, te donnera plus de temps pour trouver l'argent, si tu juges à propos de le déposer, mais je crois que ce n'est pas nécessaire. Les diverses créances de mon oncle et qui peuvent être colloquées tant sur la demande que sur l'opposition que j'ai commencé à préparer, s'élèvent, y compris les frais, à 213,12,0.

La terre n'est vendue que £225,0. Il est bien facile de trouver la différence sans emprunt.

Je vais écrire à mon oncle tout ceci. Si après avoir considéré ces observations, tu juges plus prudent de faire un emprunt, je ne m'y oppose pas, parce que le shérif préfère toujours avoir l'argent en main lorsqu'il fait ses rapports.

Tout à toi, ton cousin.

A.C. Papineau

※

L'Hon. L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 18 janvier 1856

Mon cher oncle,

J'ai reçu ce matin une lettre du shérif dans laquelle il demande la somme de 141 louis, 15/9, montant des frais dans la cause contre Louis Chénier, dont vous avez acheté la terre, des frais contre les Grant dont vous avez aussi acheté la terre, et enfin de la balance qui resterait entre ses mains sur le prix de la terre des Grant, après la dette payée, avec les frais jusqu'à l'adjudication.

Il me prie de faire en sorte que le paiement en soit fait sans faute pour le prochain terme (qui commence le 1^{er} février), vu que les émoluments de son office appartiennent au fonds public depuis qu'on lui accorde un salaire fixe et qu'il est obligé d'en faire des versements périodiques dans la caisse. Ensuite les *bailiffs* le pressent pour avoir leur paiement.

Je lui ai adressé, ces jours derniers, l'opposition que j'ai faite en votre nom pour la balance du jugement que vous avez contre le père Grant pour la terre voisine, et pour la balance du montant transporté par la succession de mon père et pour les deux dernières années de rentes dues par les défendeurs William et John James Grant.

La différence entre votre état que vous m'avez envoyé et celui que j'ai envoyé à Amédée vient de ce que vous comprenez dans le vôtre les rentes échues sur le N° 35, qui appartient à la veuve et aux héritiers, qui ne peut pas être demandé contre les défendeurs. Vous y comprenez aussi les frais de l'action intentée contre la veuve et les autres propriétaires du N° 35.

Quant au montant du jugement rendu contre le père Grant, je pense qu'on peut le demander en entier contre les propriétaires du N° 36, et c'est ce que j'ai fait, de même que pour les £35 et quelques chelins restant dus sur le transport D.B. Papineau.

Si vous pouvez envoyer l'argent au shérif immédiatement, le jugement de distribution pourra être homologué dans le terme de février, qui ne dure que deux jours, et vous aurez votre contrat immédiatement. Sinon, il faudra attendre au terme de juillet.

Le shérif datant sa lettre du 15 janvier, n'avait pas encore reçu l'opposition qui a été envoyée le 15 ou le 16.

J'ai donné ordre à Mackay de ne pas vendre l'emplacement que j'ai à Bonsecours. J'aurai probablement lieu de m'en repentir, car je ne pourrai le vendre aussi cher, quand vous aurez mis dans le marché un grand nombre d'emplacements où il y a très peu d'acheteurs.

La famille est bien. Dessaulles prend du mieux de jour en jour.

Tout à vous, votre neveu affectonné.

A.C. Papineau

Si Amédée connaît quelque plan de joli cottage de campagne, je le prie de m'en faire part. Je me propose de commencer à bâtir au printemps, et j'aimerais à faire quelque chose de nouveau ou de joli, sans trop m'éloigner d'une sage économie.

※

L'Hon. L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 10 avril 1856

Mon cher oncle,

J'ai reçu, avant-hier après-midi, une lettre d'Amédée contenant un extrait d'une lettre de vous à lui et deux actes pour poursuivre F.X. Chéné.

Je n'ai pu préparer la poursuite qu'hier et aujourd'hui. Laframboise n'est pas assez bien pour travailler et notre clerc est malade depuis quelques jours, de sorte que mon ouvrage se fait un peu plus lentement. Il faut que je réponde à tous ceux qui viennent chaque jour; c'est une perte de temps considérable.

J'envoie aujourd'hui à Hillman les papiers à signifier à Chéné. Je les lui envoie directement, au lieu de vous les adresser, afin que l'affaire soit faite plus promptement.

J'étais à Montréal lorsque vous avez demandé les exécutions contre Z. Whissel et Louis Rocheleau, et je n'avais pas mes livres de comptes pour faire les mémoires de frais et demander les exécutions.

Aussitôt après mon retour ici, j'ai écrit à M. Lafontaine d'envoyer à Hillman l'exécution contre Whissel et deux copies de jugement contre Louis Rocheleau, pour lui en signifier une, attendu qu'une partie de la demande contre lui était hypothécaire.

J'ai aussi demandé deux copies de jugement dans la poursuite contre Antoine Gareau et autres syndics de Saint-André-Avellin, pour faire signifier aussi ce jugement, l'action étant hypothécaire pour partie. Vous aurez donc à leur faire payer deux copies de jugement au lieu d'une, s'ils s'arrangent et paient avant signification du jugement; s'ils attendent la signification, vous aurez à leur en faire payer le coût, que vous connaîtrez par Hillman.

Si vous avez d'autres actions à intenter contre des censitaires, vous pouvez m'envoyer ici les contrats et les comptes nécessaires aux poursuites, et je les ferai. Je vais prendre des copistes afin d'expédier les affaires du bureau avec plus de promptitude.

Si vous avez le contrat de concession de la terre de Villeneuve, dans Saint-André, je vous prie de l'envoyer à H. Hillman, lui demandant de le transmettre à Aylmer, avec les autres papiers de la poursuite contre Chéné. Il est possible que ce contrat de concession ait été filé dans la cause contre Villeneuve lui-même, mais j'en doute, vu qu'il a confessé jugement et qu'alors il n'y avait pas nécessité de produire cet acte.

La famille ici est passablement bien. Le petit Gustave a été pris d'une violente attaque de grippe⁹⁶, mais il est tout à fait bien maintenant.

Ma tante Dessaulles a été obligée de se purger et de se soigner dernièrement encore. Elle sort maintenant. Louis Dessaulles, craignant une maladie, est revenu hier de Montréal où il se préparait à partir pour Toronto. Se trouvant mieux, il se propose de repartir lundi pour surveiller à Toronto les affaires seigneuriales.

Nous avons appris par une lettre de [JBN] Papineau que maman a été bien malade encore, ces jours derniers. Nous espérons qu'elle sera bientôt rétablie, et

⁹⁶ ACP devait craindre la grippe. Un de ses frères écrira : « Je crains que le pauvre Auguste ait beaucoup de trouble pour ses enfants, surtout le petit Gustave. Il éprouve souvent des attaques de grippe. » DEP à Angelle Cornud, 13 avril 1861. Voir Denis-Émery Papineau, *Correspondance 1834-1877* (2021).

c'est le but de nos vœux les plus sincères. Je vous prie de l'embrasser pour nous, ainsi qu'Ézilda qui se donne tant de trouble pour la soigner.

Tout à vous. Votre neveu affectionné.

A.C. Papineau

Si Chéné paie avant le 1^{er} de mai, les frais seront de £1,18/6, outre le coût de l'assignation. La dette est de £6,5/0 pour lods et ventes, et £01/2¼ courant pour la rente due le 11 novembre 1855, sans préjudice aux arrérages.

※

À l'Hon. L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 29 avril 1856

Mon cher oncle,

N'ayant qu'un instant hier, entre la réception de votre lettre du 25 et le départ de la malle, je me suis hâté de vous répondre relativement à ce que doivent les terres d'Asa Cooke.

Je n'aurais nullement hésité à vous passer contrat de l'emplacement de Bonsecours, si j'eusse été propriétaire de ce terrain, mais comme il peut arriver qu'il ne tomberait pas dans mon lot, vu que Morison a déjà demandé quelques changements assez notables dans les propositions de partage que nous avons faites, l'automne dernier, je n'ai pas voulu agir sans consulter Émery, Casimir et Morison, qui étaient ceux que je pouvais voir sous un délai assez court, me trouvant à Montréal quand j'ai reçu votre première lettre.

Casimir et Émery n'ont pas osé prendre sous leur responsabilité d'aliéner comme exécuteurs testamentaires et n'ont pas osé même me conseiller de passer l'acte en mon nom, dans la crainte d'amener quelques difficultés entre les copartageants. Ils avaient déjà dit que nous ne pourrions pas vendre, tant que le partage n'aurait pas eu lieu, sur la demande qu'en avait faite Mackay pour quelques autres immeubles de la succession.

Les experts nommés par la cour pour faire l'évaluation des propriétés immobilières, ont déjà opéré dans le district de Montréal, et nous ne voulons pas préjuger ni influencer les experts nommés pour le district d'Outaouais, en déterminant d'avance à qui appartiendra tel ou tel lot.

J'espère que nous en viendrons bientôt à quelque chose de définitif qui nous permettra d'agir plus librement et plus avantageusement que dans ce moment et sous les circonstances actuelles. Maman sera mieux aussi avec une rente certaine et déterminée qu'elle pourra toucher sans trouble et dont elle pourra jouir à son gré, sans l'inquiétude de nos dettes qui l'occupent trop pour son caractère.

J'ai reçu, avec la copie de la promesse de vente, la copie de la vente par Tucker à Chéné; j'ai basé et rédigé l'action sur ces deux actes, et le tout a été envoyé à Henry Hillman, avec ordre de les transmettre, avec son rapport d'assignation, au greffier d'Aylmer.

Je savais que par le contrat de concession de la terre de Vincent Villeneuve, vous avez droit à une copie de tout acte d'acquisition de cette terre ou de partie de cette terre, aux frais de l'acquéreur, aussi je ne me suis fait aucun scrupule de prendre la copie de Chéné pour le poursuivre, et je ne vous crois nullement obligé d'en faire faire une copie par Gibeau pour Chéné à vos frais.

Je ne puis m'expliquer pourquoi vous ne recevez pas d'exécutions d'Aylmer, ni pourquoi je ne reçois aucune réponse à mes lettres.

J'ai écrit trois fois à M. Lafontaine pour affaires professionnelles et pour avoir quelques informations relativement à des causes qui vous concernent, ainsi que d'autres, et je n'ai eu aucune réponse.

L'ordre assignant Chéné n'est pas venu d'Aylmer, il vient directement de moi. J'avais des blancs signés par M. Lafontaine et j'en ai profité, vu que vous me paraissiez désirer particulièrement de l'expédition. Il me reste encore deux ordres signés en blanc, de sorte que je puis encore poursuivre quelques débiteurs dont vous voudrez avoir prompte justice, si toutefois on peut appeler prompte justice celle qui ne se rend que trois fois l'an et encore lorsque le juge se croit assez vigoureux pour tenter de la rendre.

Je vous demandais, dans ma lettre précédant celle d'hier, si vous avez chez vous l'acte de concession de la terre de Vincent Villeneuve, dans Saint-André, vous priant de l'envoyer immédiatement à Aylmer, avec l'ordre contre Chéné et comme pièce justificative; si vous l'avez, je vous prie de ne pas oublier de l'envoyer. Si Chéné s'arrange, comme de raison, vous n'aurez pas besoin de l'envoyer. Je crois pourtant que la copie de ce contrat de concession a été produite dans la cause même de Villeneuve, et ce n'est que dans la crainte d'être trompé par ma mémoire que je vous demande d'y voir.

Laframboise se trouve assez bien maintenant pour essayer d'une promenade à Montréal où il est allé aujourd'hui avec Mme Laframboise. Il est encore faible, mais pas assez pour l'empêcher d'aller et venir dans la ville. Il fait une promenade tous les jours et surveille ses employés, tout en prenant un exercice salutaire.

Vraiment, si on en juge par vous, on doit avoir hâte d'acquérir des années pour devenir plus actif et entreprenant. Vos projets en voie d'exécution surpassent même les désirs des jeunes gens de mon âge, et si je n'avais pas déjà vu des ouvrages considérables et longs exécutés en peu de temps et avec beaucoup de goût sous votre direction, je serais tenté de considérer tous vos projets comme des châteaux en Espagne. Je me réjouis de voir que vous commencez un village avec des idées en harmonie avec les progrès rapides qui entraînent l'Amérique vers un avenir de prospérité et de grandeur, que nous ne pouvons qu'entrevoir aujourd'hui.

La vie d'un homme suffit aujourd'hui pour opérer une transformation complète d'une forêt en une ville florissante.

Je vais assez tranquillement avec la bâtisse de ma maison, qui n'en est guère qu'à l'excavation où on devra l'asseoir. Pourtant la menuiserie est en partie faite, une grande partie de la pierre est rendue sur place, le comble est taillé, les lambourdes attendent la maçonnerie et la brique n'étant qu'à cinq arpents ne sera amenée que pour servir les maçons, à mesure qu'ils l'emploieront.

La famille ici est bien.

Mes amitiés à Ézilda, cette fidèle et bonne gardienne de la maison, pendant que sa sœur oublie à la ville que les oiseaux et la vie sont revenus au Cap avec le printemps et l'appellent à jouir de la belle nature.

Tout à vous. Votre neveu affectionné.

A.C. Papineau



[À Angelle Cornud]

[juin 1856⁹⁷]

[] La politique m'a empêché de vous donner des nouvelles. Vous demandez si la mémé Langelier⁹⁸ vit encore. Non, le bon Dieu ne l'avait pas oubliée, comme elle le prétendait quelques fois. Elle a été communier un lundi ou mardi, vers le commencement de mai, puis, le jeudi suivant, elle a cessé de vivre tout d'un coup, dans l'après-midi, sans avoir été malade plus de deux ou trois heures.

Vous avez vu sur les journaux le terrible accident⁹⁹ qui est arrivé à Longueuil et les révélations des témoins examinés devant le corps de jurés. Le petit enfant d'Edwige, qui a été victime de cette catastrophe, est bien malade, nous croyons qu'il mourra bientôt. On dit qu'il y avait un homme de la Petite-Nation; je n'ai pu savoir qui il est.

La famille ici est assez bien. Ma tante Dessaulles sent bien tout ce qui résultera pour elle du départ de sa fille, mais elle n'en parle pas. Je ne lui en ai jamais entendu dire qu'un mot.

⁹⁷ Lettre non datée et incomplète. L'accident du vapeur à Longueuil et la mort de Mme Langelier ont permis de lui attribuer la date de juin 1856.

⁹⁸ Marie-Élisabeth Brunet dit Dauphinais, 90 ans, veuve de Bonaventure Langelier, a été inhumée à Saint-Hyacinthe (cathédrale) le 17 mai 1856.

⁹⁹ « Horrible catastrophe à bord du traversier du Grand Tronc », rapporte *La Minerve* du 12 juin 1856, recensant plus de 28 morts à la suite de l'explosion de la chaudière du navire qui faisait la traverse entre Montréal et Longueuil. La catastrophe est survenue le 10 juin 1856.

Chez Morison sont tous bien. Nancy a la compagnie de Louise Chamard qui est accourue avec son père pour voir son frère John, en apprenant qu'il s'était jeté à l'eau pour se sauver des débris du steamboat brisé.

M. Godfroy Marchessault a dit à M. Cadoret qu'il irait peut-être à Sainte-An-gélique pour voir sa sœur et ramener sa nièce. J'y croirai quand il sera revenu.

Embrassez pour moi toute la famille. Votre fils affectionné.

A.C. Papineau

✂

Saint-Hyacinthe, 28 décembre 1857

Ma chère Émilienne,

Louisa ayant oublié de me donner sa lettre pour vous l'envoyer samedi, elle désire que je vous donne des nouvelles plus récentes.

Gustave continue de prendre du mieux, mais il sera encore longtemps malade. Il a été menacé d'une inflammation de cerveau qui a été détournée heureusement. Toutes ses maladies venues immédiatement, à la suite les unes des autres, ont complètement dérangé son estomac. Il faudra du temps pour le rétablir parfaitement. Il a un fort rhume de cerveau et de poitrine depuis le commencement de sa maladie.

Le petit Auguste est plus malade qu'il n'a jamais été¹⁰⁰. Il souffre beaucoup et n'a pas de sommeil, ni le jour, ni la nuit. Louisa est bien fatiguée, comme vous pouvez vous l'imaginer.

Zéphirine vient souvent avec sa bonté ordinaire pour soulager Louisa et ranimer son courage.

Mes amitiés et celles de Louisa à M. Beaudry et à tous les membres de la famille. Embrassez pour moi Henri et Alexina¹⁰¹ qui, j'espère, sont bien à présent.

Tout à vous. Votre frère¹⁰² affectionné.

Auguste

✂

¹⁰⁰ Auguste Papineau, fils d'ACP et de Louisa Trudeau sera inhumé à Saint-Hyacinthe, le 20 janvier 1858, après deux mois et dix-huit jours de vie.

¹⁰¹ Henri Beaudry (né le 6 juin 1853) et Alexina Beaudry (née le 15 février 1855), deux enfants d'Émilienne Trudeau et de Joseph Beaudry. Neveux d'ACP.

¹⁰² Frère dans le sens de beau-frère.

M. Joseph Beaudry
Montréal

Saint-Hyacinthe, 23 mai 1858

Cher monsieur,

Vous n'avez aucune inquiétude à avoir sur le compte de votre Henri. Il est parfaitement raisonnable et ne s'ennuie pas le moins du monde. Il a été très gai durant tout le trajet de Montréal ici. Il était d'une gaieté vraiment surprenante. Le soir, il n'a pas eu le temps de penser à l'ennui; il a joué jusqu'au moment du sommeil.

En partant dans le steamboat, il a remarqué que toutes les maisons se sauvaient, et cela le faisait bien rire. Il a reconnu le pont et la maison ici parfaitement bien.

Aujourd'hui, je l'ai conduit chez Laframboise avec Gustave. Ils y ont passé une après-midi fort agréable. Il n'a pas la moindre envie de retourner à Montréal à présent. Nous ne le laissons pas sortir sans qu'il y ait quelqu'un avec lui pour éviter les accidents.

Ce matin, il disait à Louisa qu'elle était bien bonne de l'avoir amené. Il nous écoute bien. C'est une grande réjouissance pour Gustave que de voir un compagnon toujours prêt à jouer avec lui. Il épie tous les mouvements de Henri pour l'imiter.

Je vous assure que nous sommes fiers de l'avoir emmené avec nous. Ceux qui l'ont vu m'en ont fait des compliments.

Embrassez Émilienne pour nous, ainsi que Mlle Alexina.

Avec amitié. Votre beau-frère.

Auguste

✕

L'Hon. L.J. Papineau

Montréal, 23 juin 1858

Cher oncle,

Monsieur Laframboise m'a chargé de vous écrire pour vous demander comment est faite votre citerne et comment sont disposés les lits de charbon et de sable à travers lesquels l'eau doit filtrer pour être belle et bonne.

Vous aurez la bonté de me détailler tout, bien minutieusement, afin que je puisse expliquer à ses ouvriers comment faire leur ouvrage. Pour moi, je n'y entends rien et je ferais comme un aveugle qui entreprendrait d'en conduire un autre,

si vous ne me fournissez les lumières et les renseignements nécessaires pour diriger les autres.

Laframboise paraît craindre le prolongement de la session du Parlement jusqu'à la fin de juillet; cela me contrarie, j'ai depuis longtemps fait le projet d'aller passer une partie des vacances à la Petite-Nation. S'il revient si tard de Toronto, je ne pourrai pas laisser Saint-Hyacinthe.

Ma femme et Adeline Hillman se proposent de monter avec le petit Godfroy¹⁰³, quand il sortira du collège vers le 15 de juillet.

Émery est arrivé de Toronto hier soir, se plaignant beaucoup de la lenteur des procédées parlementaires sur des affaires insignifiantes, pendant qu'on y fait en quelques instants des lois qui doivent affecter les intérêts de tout le pays. Il remontera bientôt.

Toute la ville se prépare à fêter la Saint-Jean-Baptiste avec pompe et solennité. Il y a néanmoins division entre les citoyens sur la manière de célébrer cette fête. La division qui a eu lieu dernièrement dans l'Institut Canadien produit aussi une division dans la Société de Saint-Jean-Baptiste. Les membres actuels de l'Institut ne veulent pas assister à la procession de demain et doivent se rendre avec un grand nombre d'autres personnes au Mont Saint-Hilaire. Les autres montrent beaucoup d'aigreur à ce sujet.

Je n'ai pas vu Amédée. Je le verrai probablement demain ou vendredi, parce que je serai en cour ces deux jours-là.

Je vous prie de faire mes respects et amitiés à ma tante, Ézilda, Azélie et M. Bourassa¹⁰⁴.

Votre neveu affectionné.

A.C. Papineau



L'Hon. L.J. Papineau
Montebello

Saint-Hyacinthe, 11 juillet 1858

Cher oncle,

Vous recevrez prochainement, je l'espère, les exécutions que vous avez demandées dans votre lettre du 29 de juin dernier. J'ai préparé immédiatement les papiers nécessaires pour les obtenir et les ai adressés à M. Lafontaine, la semaine

¹⁰³ Joseph-Godfroy Papineau (1845-1906), fils aîné de JBN Papineau et de Madsem. Neveu d'ACP.

¹⁰⁴ Napoléon Bourassa (1827-1916), artiste et musicien, a épousé (Montebello, 17 septembre 1857) Azélie Papineau, cousine d'ACP.

dernière, le priant d'envoyer le plus tôt qu'il lui serait possible, les exécutions à Henry Hillman.

Je n'ai pas pris l'exécution contre Édouard Lamothe, qui n'a plus la terre qu'il avait dans Saint-Joseph, et qui n'a rien à saisir chez lui, à Papineauville, où il réside actuellement. Sa terre est passée entre les mains de son frère et, pour la faire vendre, il faudrait une action en déclaration d'hypothèque contre ce dernier, comme je vous l'ai dit lors de mon dernier voyage.

Comme quelques-uns de ceux contre lesquels les exécutions sont demandées vous ont fait quelques paiements à compte, il vous faudra leur en donner crédit sur les brefs d'exécution, qui vous seront communiqués par Hillman avant de procéder.

Vous me grondez de n'avoir pas donné une réponse définitive par rapport à l'acquisition de la terre de feu Rodolphe Thibaudeau. Si vous voulez bien prendre connaissance des faits tels qu'ils sont, vous verrez que je ne mérite pas de re-proches pour cela. J'ai bien assez de mes omissions et commissions, sans m'imputer ce qui ne vient pas de moi.

Voici ce qui en est : à mon retour de la Petite-Nation, en mai dernier, je reçus une lettre de Mackay me disant de la part de M. Thibaudeau, disant que le plus bas prix qu'il demandait était de £200. Jusque-là, j'avais pensé que £150 paieraient cette terre, et je m'étais à peu près arrêté à cette somme. Néanmoins comme la terre me plaisait assez et que je trouvais, en l'achetant, moyen de tirer M. Thibaudeau d'embarras, j'ai offert immédiatement le plus haut prix que je croyais pouvoir offrir, £170, avec un premier paiement assez considérable, £60, en octobre. Toutes les dettes affectant la terre étant exigibles, j'ai mis pour condition que je ne passerais pas de contrat sans avoir pris arrangement avec tous les créanciers présents, afin de n'être pas troublé immédiatement après avoir acheté par des personnes qui auraient réellement le droit de le faire sans cette précaution.

N'ayant pas entendu parler de cette affaire ensuite et n'ayant reçu aucune lettre à ce sujet avant la vôtre, j'ai cru que M. Thibaudeau n'avait pas été satisfait de mes offres et qu'il s'occupait de trouver ailleurs un prix plus avantageux; et, de mon côté, j'avais abandonné mon projet lorsque dernièrement Papineau m'écrivait, de la part de Mackay, les lignes suivantes :

Tu auras la terre de Thibaudeau pour à peu près tes conditions, savoir £170, pourvu que cette somme couvre les réclamations dues par la terre elle-même; savoir la dette du seigneur, de Carroll, des mineurs Côté du 2nd lit, et la balance due aux héritiers Daly, représentés par John Mackay, Mathieu Corrigan et John Daly.

Cette lettre de Papineau m'étant parvenue le 1^{er} de juillet, j'ai cherché de nouveau à voir s'il n'y aurait pas moyen d'aplanir les difficultés, mais n'en trouvant pas, j'ai écrit à Mackay que je ne pouvais pas donner plus de £170, et que, si les réclamations hypothécaires et privilégiées dues par la terre excédaient cette somme, il pouvait s'adresser à d'autres, car M. Thibaudeau n'ayant pas le moyen

de me garantir en cas de demandes excédant cette somme, je me trouverais à payer plus que je ne veux payer. Tels étaient les termes ou au moins le sens de ma réponse.

Hier, j'ai reçu de Mackay une autre lettre me disant de calculer ce que pouvait devoir la terre d'après les renseignements qu'il m'avait fournis dans le principe, et voici le résultat auquel je suis parvenu, comme vous pouvez voir par l'état ci-inclus. Toutes les réclamations hypothécaires peuvent être portées à £246,15,4½. De cette somme, il faut déduire les arrérages dus par Carroll, qui a vendu la terre franche et quitte d'arrérages, £30. Il faut déduire encore environ £18 pour intérêts qui auraient dû être payés par Carroll à Cole ou à ses héritiers et qui ne l'ont pas été. Enfin, il faut déduire encore £14 que Rodolphe avait payés aux héritiers Daly ou à deux d'entre eux. Faisant à déduire, en tout, £62. Balance restant due par la terre, £184,15,4½.

Vous voyez d'après cela que je ne pouvais faire plus que je n'ai fait. Ce qui a empêché M. Thibaudeau de me répondre est probablement qu'il avait appris que je monteraï probablement en juillet. Quand j'ai fait le projet de monter à la Petite-Nation, je ne comptais pas que nous avions assez d'orateurs distingués pour captiver les membres du Parlement à Toronto jusqu'au mois d'août, voilà toute ma faute.

Je vais écrire à Mackay demain pour lui faire connaître le résultat de mes calculs et lui faire voir par là que je ne puis être acquéreur.

Il y aurait peut-être encore moyen d'arranger tout cela, si les créanciers de M. Thibaudeau pouvaient se trouver ensemble et convenir chacun d'une réduction proportionnée à sa créance et, en même temps, basée sur le rang de leur hypothèque.

Je vais encore essayer d'être utile à M. Thibaudeau, en allant à Montréal pour voir Carroll et tenter de lui faire faire une réduction sur le montant qu'il a le droit de demander; de son côté, M. Thibaudeau pourrait peut-être voir les représentants de Cole pour leur faire diminuer aussi leur réclamation, de manière à ce que la terre ne redoive pas en totalité plus de £170, alors je la prendrai; autrement je les laisserai se débattre comme ils l'entendront, et ils recevront ce qu'ils pourront avoir.

Nous avons appris la naissance de la fille¹⁰⁵ que vous donne Azélie et nous la félicitons cordialement de son bonheur et de celui qu'elle cause à son mari et à toute la famille. Nous lui souhaitons un heureux et prompt rétablissement et, à sa petite fille, une bonne santé.

Adeline, Godfroy, ma femme et le petit Gustave doivent se mettre en route pour la Petite-Nation mardi soir. Ils passeront une journée à Montréal, se rendront chez Parker jeudi soir, si le temps est beau. Ils avaient d'abord projeté de débarquer chez Major; le temps est si constamment mauvais qu'ils se sont déterminés à se rendre chez Parker, pour éviter trois lieues de mauvais chemins.

¹⁰⁵ Augustine Bourassa (1858-1941), née à Montebello le 5 juillet 1858.

Nancy Morison restera avec moi ici jusqu'à la fin de juillet, pour aller ensuite passer quelques jours à Québec et à Saint-Michel d'Yamaska.

Aussitôt que M. Laframboise sera de retour ici, je me rendrai à la Petite-Nation.

Mme Laframboise se prépare à entrer dans sa maison neuve, aussitôt qu'il fera beau. Elle est entièrement finie et une partie des meubles s'y trouve rendue. Rosalie a eu beaucoup de fatigue et de trouble à conduire les ouvriers, depuis l'absence de M. Laframboise. Elle aurait besoin de repos et de distraction pour la remettre un peu.

Mme Casimir Dessaulles est parfaitement bien, mieux qu'elle n'a jamais été; son garçon est bien et tellement gras que sa respiration en est gênée. Il est bon et ne donne aucun trouble. Que Mlle Marie-Julie-Augustine prenne exemple sur lui, si elle veut se faire aimer de sa maman et lui permettre de se rétablir facilement.

Mon oncle Augustin est bien. La petite Caroline Dessaulles¹⁰⁶ est actuellement sous les soins du médecin. Il craignait d'abord qu'elle n'eût contracté quelque fièvre à Toronto, maintenant il est porté à croire que ce n'est pas le cas.

Je vous prie de faire mes amitiés à toute la famille et de ne pas trouver cette lettre trop longue, comme vous avez jugé la première trop courte.

Votre neveu dévoué.

A.C. Papineau



L'Hon. L.J. Papineau
Montebello

Sainte-Angélique, 29 juillet 1859

Mon cher oncle,

Je reçois à l'instant votre lettre du 28 par votre messenger Landreville et le compte de ce qu'il doit à Lapierre et Beaudry, faisant en tout £314,10.

Je considère que cette somme excède considérablement la valeur de la part de Landreville dans la terre qu'il occupe et que ses créanciers devront prendre nécessairement. Un quart environ de la propriété appartient à ses enfants comme douaiers, un autre quart comme héritiers de leur mère. Il ne lui reste donc que 100^{ar} environ qu'il peut aliéner de gré à gré¹⁰⁷. Les créanciers peuvent, s'ils le veulent, donner quittance à Landreville en recevant une partie seulement du montant qui leur est dû, mais on ne peut les contraindre à donner cette quittance.

Je ne crois pas que Lapierre consente à perdre sur sa créance, vu qu'il l'a achetée de John Mackay avec garantie; ce dernier comme garant ne voudra pas

¹⁰⁶ Caroline Dessaulles (1852-1946), fille de Louis-Antoine Dessaulles et de Zéphirine Thompson.

¹⁰⁷ 100^{ar} = 100 arpents.

consentir à perdre, parce qu'il prétend que Lapierre n'a pas fait les diligences en temps utile.

Je dois vous faire remarquer qu'il existe en outre une hypothèque en faveur de Mme Landreville mère, par acte de donation¹⁰⁸ du 24 mai 1852, enregistré le 5 février 1853. Cet acte donne hypothèque sur toute la terre pour assurer la rente et pension viagère de Mme Landreville.

Sous ces circonstances, je crois que le seul moyen d'avoir un titre incontestable et une vente par le shérif en vertu d'une poursuite dirigée par vous, qui avez une dette privilégiée contre Landreville personnellement et comme tuteur à ses enfants mineurs.

J'ai consulté des hommes plus capables que moi, à Montréal, et j'ai moi-même examiné cette question de douaire avant mon départ, et nous en sommes venus à la conclusion que vous pouviez, en vertu de votre créance privilégiée, faire vendre le bien sujet au douaire coutumier sur le détenteur actuel du bien, sans craindre l'action des douairiers après la mort de leur père.

Je ne puis répondre à vos questions sur les comptes de Fortin et Trépanier d'une manière positive, sans aller à Aylmer. Aussitôt que je serai bien, j'y monterai afin de terminer ces difficultés, et alors je demanderai exécution contre Samuel Cooke.

Si vous désirez obtenir d'autres exécutions, vous pourrez me le laisser savoir prochainement.

Je crois votre compte contre Fortin correct, si toutefois je n'ai pas inclus dans la poursuite contre Trépanier le tiers de l'obligation que Fortin était tenu de payer. Je crois l'avoir inclus parce que c'était le procédé le plus logique.

Pardonnez-moi de ne pas vous écrire plus longuement, je le fais difficilement à cause du mal qui me tient principalement aux mains.

Tous bien ici et vous font amitiés et respects à tous.

Louis et sa compagnie sont attendus ici ce soir, sur la nouvelle que vous avez communiquée à maman hier.

Votre neveu affectionné et dévoué.

Auguste

✕

¹⁰⁸ Donation entre vifs par Louis Gauthier/Landreville et dame Marie-Angélique Bricault/Lamarche, son épouse, au sieur Joseph Gauthier/Landreville, leur fils. FSM, 24 mai 1852, minute 820.

L'Hon. L.J. Papineau
Montebello

Saint-Hyacinthe, 4 juillet 1860

Mon cher oncle,

Votre bonne lettre du 30 juin m'est parvenue mardi [3 juillet]. Le départ de Mme Mackay pour Montréal, où j'ai été la reconduire hier, m'a empêché de vous répondre immédiatement.

Malgré l'avantage que j'aurais à revendre la terre qui m'a été adjugée par le shérif, lors de la vente sur Robitaille, je me rends à votre désir et je vais écrire à Tucker que je suis prêt à lui laisser la terre aux mêmes conditions que je l'ai eue, et les quelques frais qu'il m'a fallu faire pour déplacer les argents nécessaires pour la payer et le coût du contrat du shérif.

Quant à votre offre de me céder les terres de Cooke, vous ne trouverez pas mauvais que je retarde à l'accepter, vu que je ne connais aucunement ces terres, ne les ayant pas vues depuis 1842, en passant pour aller au Grand Lac, et n'ayant jamais eu la curiosité d'en parler à personne.

Je n'avais chargé Mackay d'acheter les terres de Bertrand et Robitaille que dans le cas où il aurait pu s'arranger avec vous et Tucker pour ne payer comptant que les frais de poursuite et de vente par le shérif, car je n'avais pas assez d'avance pour payer les deux terres ensemble.

Marcotte, de Saint-Amédée, dont j'ai visité la terre qui va être vendue le 26 de juillet, m'a parlé, en mai dernier, de l'acheter pour lui ou de vous prier de l'acheter vous-même pour la lui revendre. Si vous pouvez consentir à ne recevoir pour le moment que vos déboursés comme frais du shérif, et quelque chose sur votre créance, je pourrais l'acheter de vous dans le cas où elle ne se vendrait pas pour un prix beaucoup au-dessus de votre créance et des frais. Je vous en écrirai probablement de nouveau lorsque le temps sera venu, si j'ai les fonds nécessaires.

Je ne puis pas monter à la Petite-Nation dans le mois de juillet, ayant des engagements pris pour tout le mois de juillet et même pour les premiers jours d'août.

J'ai considéré avec Laframboise la saisie de l'emplacement de Joseph Landreville et de la réserve de sa mère, et nous avons fait une estimation approximative des frais d'une opposition, qui seraient d'une dizaine de louis, pour distraire cet emplacement et la réserve de la mère. Cela retarderait beaucoup la vente.

Si le shérif d'Aylmer était comme celui de Saint-Hyacinthe, je crois que nous pourrions arranger l'affaire sans autant de frais et sans beaucoup de délais. Nous allons nous en occuper et voir s'il y aurait moyen de lui faire mettre de côté la rigueur de la loi et de la pratique pour distraire l'emplacement et conserver la réserve de Mme Landreville. Pour cela, il nous faut les actes passés entre elle et son fils, afin de voir si d'après la nature des transactions faites entre eux, Lapierre pourrait revenir contre nos procédés. Ayez la bonté de nous faire parvenir ces actes.

Je vous prie de faire agréer nos saluts, respects et amitiés à toute la famille. Nous avons parlé à Mmes Dessaulles et Laframboise d'une promenade à la Petite-Nation. Elles disent toutes trois qu'elles ne pensent pas y aller cette année. Mme Laframboise prépare ses deux fils, Louis et Maurice, pour les mettre au collège des Jésuites à Montréal, et Rosalie au Sacré-Cœur.

Tout à vous, votre neveu dévoué et affectionné.

A.C. Papineau

✕

L'Hon. L.J. Papineau
Montebello

Saint-Hyacinthe, 19 juillet 1860

Mon cher oncle,

Laframboise n'ayant pu venir au bureau depuis quelques jours, à cause d'indisposition et par rapport à la maladie de sa petite Émilie, je n'ai pu suffire à faire toute la besogne, et force m'a été de commencer par le plus pressé et de remettre la correspondance.

J'ai fait votre opposition dans la cause de Robitaille et je l'ai envoyée à Aylmer lundi dernier. Je n'ai fait l'opposition que pour les arrérages de cens et rentes, réservant votre recours pour les lods et ventes contre ceux qui les doivent personnellement. Je pense bien que c'est une précaution inutile, mais elle ne nuit pas.

Si Sam Cooke ne veut pas laisser les terres que vous avez achetées du shérif, il faudra prendre contre lui un mandat de possession et le shérif le fera sortir de force. Vous n'avez pas besoin d'attendre le contrat du shérif pour faire le foin, et vous pouvez y mettre à l'ouvrage le nombre d'hommes que vous voudrez, je ne crois pas que Sam Cooke fasse de résistance ouverte. J'ai entendu dire, l'hiver dernier, qu'il menaçait d'incendier les bâtiments s'ils étaient vendus, et que ceux qui acquerraient ses terres n'en auraient jamais le profit. Est-ce vrai ? Je ne pourrais le dire et j'ai peine à le croire.

Pour l'île Rosalie¹⁰⁹, je crois que le seul moyen d'en reprendre la possession est l'action pétitoire. Cette action n'est plus aussi coûteuse depuis qu'elle peut être intentée à la cour de circuit. S'emparer de l'île par une voie de fait pourrait avoir des conséquences désagréables, et cela pourrait en définitive être plus coûteux que l'action pétitoire.

¹⁰⁹ L'île Rosalie était dans l'Outaouais, en face du manoir Papineau; aujourd'hui engloutie.

J'ai demandé à Mackay exécution contre Edwige Charlebois, lui disant toutefois que si la récolte de foin sur ses terres valait la peine d'être saisie, il vaudrait mieux attendre qu'elle fût faite pour la saisir, et ensuite saisir et vendre les terres.

Vous me dites que vous désirez m'avoir pour commencer d'autres affaires : si vous voulez m'envoyer ici les comptes et titres, je pourrai le faire tout aussi bien d'ici et avec moins de fatigue, parce que j'ai plusieurs clercs pour copier les procédés.

Les terres de Marcotte, dans Saint-Amédée et Saint-Joseph doivent se vendre le 26 et le 27 de juillet. Celle de Saint-Amédée vous doit, à part les frais du shérif, environ £55 ou £56. La vente par le shérif portera, je suppose, votre créance à £70 ou £75. Si vous voulez vous en rendre adjudicataire, je l'achèterai de vous pour ce qu'elle vous devra, y compris les frais de vente, pourvu que cela n'excède pas 75 louis. Je pourrai vous donner comptant de £20 à £25, et le reste serait payable dans un an ou deux.

Les terres de Louis Beautron, dans Saint-Louis, ont-elles été vendues le 27 de juin à la poursuite de Tucker ?

La petite fille de Laframboise est très mal, ce soir on vient de me dire qu'elle ne passera probablement pas la nuit. Je vais aller la voir et vous en dirai un mot demain matin, avant de fermer ma lettre.

J'ai reçu hier une lettre de Tucker me disant qu'il prend la terre de Robitaille, et j'ai envoyé aujourd'hui autorisation à John Mackay de lui en passer titre notarié.

Respects et amitiés à toute la famille, et à M. et Mme Westcott¹¹⁰.

Votre bien affectionné neveu. A.C. Papineau



L'Hon. L.J. Papineau

Papineauville, 18 octobre 1860

Mon cher oncle,

J'ai terminé les ouvrages que j'avais à faire pour la cour qui n'a duré qu'une journée, à l'exception d'une cause pour Tucker et de votre cause contre Winters, qui avaient été fixées pour le second jour. Il n'y a pas eu de cour le second jour, les avocats d'Aylmer étant tous restés dans la partie supérieure du comté pour les élections.

Maintenant je désire savoir si vous avez des poursuites à faire avant que je descende à Montréal. Si vous en avez, je descendrai avec mes effets pour passer quelques jours avec vous; si vous n'en avez pas à faire, j'irai vous voir et je partirai

¹¹⁰ James Randall Westcott (1792-1865), de Saratoga Springs, administrateur, banquier, a épousé en secondes noces Mary A. Wayland. J.R. Westcott est père de Marie Westcott qui a épousé Amédée Papineau, cousin d'ACP.

immédiatement, afin de me trouver à la cour de Saint-Hyacinthe qui commence le 22.

Je vais aller à Saint-Charles dans l'instant pour y donner de l'ouvrage à faire à quelques personnes qui ont entrepris de défricher une partie de ce qui était autrefois la prairie.

Je désire avoir une réponse de vous par le courrier de ce soir, si vous pouvez me la donner.

La votation ici n'a pas été ce que l'on pouvait attendre. Il y a beaucoup d'apathie chez les voteurs. Ils auraient voulu être transportés au lieu de la votation, aux dépens des candidats, être nourris et abreuvés comme ils l'ont été dans les élections précédentes.

Il n'y a eu que 117 voix pour Cooke dans cette paroisse et 31 pour Hamilton; à Saint-André, 52 pour Hamilton et 55 pour Cooke; à Bonsecours, 31 pour Hamilton, 45 pour Cooke, faisant en tout 331 voix données dans les trois paroisses. Lors de l'élection d'Émery, les trois paroisses avaient donné 578, ce qui fait une différence en moins, pour la présente élection, de 247.

Tout s'est passé bien paisiblement ici. À Thurso, on dit qu'ils ont enivré les voteurs du côté de Hamilton et qu'ils se sont battus entre eux. Les partisans de Cooke, n'y étant qu'en très petit nombre et, n'ayant pas de liqueurs à boire, se sont tenus respectablement.

Je considère Hamilton¹¹¹ comme élu, avec une majorité d'au moins quatre ou cinq cents voix.

Comme vous avez paru vous intéresser à l'affaire de Gravelle, Mackay me demande de vous dire ce qui a été fait. Carrière, en réparation des dommages par lui causés à Gravelle, lui a vendu sa terre de 2 arpents sur 40, avec les bâtisses qui s'y trouvent et la moitié de la récolte de cette année. Quant au crime d'incendiat, les parties déclarent dans l'acte qu'elles n'entendent pas prendre d'arrangement à ce sujet, laissant à la justice son cours, d'après la loi. Carrière a fait une déclaration volontaire de son crime devant deux magistrats et a donné caution de paraître à Aylmer pour y subir son procès devant la cour criminelle le 21 de janvier prochain. Le cautionnement est de £200 louis pour lui-même, et de £100 pour chacune de ses cautions.

Tout à vous, votre neveu bien affectionné.

A.C. Papineau

✂

¹¹¹ John Hamilton (1827-1888), né à Hawkesbury, Haut-Canada. Élu en 1860 conseiller législatif de la division d'Inkerman. *DPQ*.

L'Hon. L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 13 décembre 1860

Mon cher oncle,

Je profite de l'occasion que me fournit M. Laframboise pour vous envoyer une copie de l'opposition de Mme veuve Landreville à la vente de la terre de son fils Joseph. J'écris aujourd'hui à Mackay pour lui dire de ne pas faire vendre la terre de feu Rodolphe Thibaudeau, saisie comme appartenant à Edwige Charlebois¹¹², veuve Paquette. Cette vente serait nulle. Il y a une disposition bien positive à ce sujet dans la loi de 1860. Tucker étant créancier hypothécaire sur cette terre ne manquerait pas de faire valoir ses droits plus tard, quand la terre aurait été améliorée par ceux qui pourraient en devenir acquéreurs.

Comme vous avez pu le voir dans la *Gazette officielle*, la cour est transférée de Thurso à Papineauville. Le terme commencera le 7 de janvier prochain, le terme suivant sera du 7 au 10 de mai et le troisième, du 7 au 10 de septembre.

Nous sommes tous bien ici et vous faisons mille amitiés et respects.

J'ai fait votre opposition dans la cause de McFarlane contre A.T. Gibeau.

Tout à vous, votre bien dévoué neveu.

A.C. Papineau

✕

L'Hon. L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 17 septembre 1861

Mon cher oncle,

J'ai reçu avec plaisir votre lettre du 14 courant et j'ai communiqué à Mme Laframboise les souhaits et invitations pour elle et son mari. Elle pense qu'au retour de M. Laframboise de Sainte-Catherine¹¹³, il ira à Montebello et qu'elle sera de la partie. M. Laframboise éprouve beaucoup de mieux depuis qu'il est aux sources. Il parle de revenir prochainement, peut-être cette semaine. Mme Laframboise a été sérieusement malade pendant mon dernier voyage à la Petite-Nation. Elle a été jusqu'à trois heures sans connaissance à la suite d'une perte de sang. Elle est bien maintenant et n'a plus qu'à reprendre les forces qu'elle avait perdues.

¹¹² Edwige Charlebois (1823-1903) avait épousé (Montebello, 13 octobre 1846) Jérémie Paquette. Ce dernier a été inhumé à Papineauville le 19 avril 1858, à l'âge de 35 ans. LJP avait demandé à son neveu de « faire sortir exécution contre les deux terres d'Edwige Charlebois, veuve Jérémie Paquet et les enfants héritiers. » Voir LJP à ACP, 12 juillet 1860, dans *Lettres inédites* (2019).

¹¹³ Il est question ici des eaux minérales de St. Catharines (Ontario), très en vogue depuis 1856.

Elle commence à sortir de sa chambre et je crois même qu'hier elle a pu sortir dans le jardin; une autre n'en aurait pas eu le courage.

Ma femme et mes enfants sont restés à Montréal, en passant, pour quelques jours. Je ne sais encore quand ils reviendront.

Je vous renvoie le compte de Horan contre qui je n'avais pas demandé exécution, sachant qu'il pouvait avoir de l'argent prochainement, à l'expiration de son engagement. Je lui avais écrit de payer ou qu'il serait saisi.

La culture que vous faites ne me paraît pas assez profitable pour m'engager à tout abandonner ce qui me fait vivre ici, pour aller marcher sur vos traces en fait d'agriculture. Je me défie encore des recettes, parce que je n'ai pas vu le chiffre des dépenses qu'il vous a fallu faire avant de récolter.

J'ai commencé la poursuite contre Célestin Robitaille, N° 67 Front, après avoir fait le compte comme si la terre avait 2 x 25. En examinant le contrat de concession, je vois que cette terre n'a que 2 x 20 et je me rappelle que c'est en effet à peu près la même profondeur que la terre voisine appartenant à Jean-Baptiste Gauthier, qui l'a fait arpenter. De l'autre côté, le voisin est Charles Daoust, qui n'a pas 25 arpents de profondeur non plus.

Je me propose de faire le compte à dater du contrat de concession, comme si la terre n'avait que 2 x 20, à moins de contre-ordre de votre part par la prochaine malle.

Mme Casimir Dessaulles est à Trois-Rivières depuis la semaine dernière.

Je n'ai vu personne des parents et amis de Montréal en descendant, n'ayant fait que passer de la gare du chemin de fer de Lachine à celle de la Pointe-Saint-Charles.

Mes respects et amitiés à toute la famille.

Votre tout dévoué neveu.

A.C. Papineau

✕

L'Honorable L.J. Papineau
Montebello

Montréal, 22 septembre 1861

Mon cher oncle,

Nous sommes éprouvés bien cruellement dans ce que nous avons de plus cher au monde¹¹⁴. Vous savez que ma femme, en descendant de la Petite-Nation, est

¹¹⁴ Le 24 septembre 1861, à Saint-Hyacinthe, est inhumé Joseph-Auguste Papineau, fils d'ACP et de Louisa Trudeau, âgé de vingt mois et treize jours. Il est décédé à Montréal le 21 septembre, dans la famille Beaudry.

restée chez sa sœur, Mme Beaudry, quelques jours avec les enfants. Vendredi matin, le plus jeune paraissant pris de fièvre et d'un gros rhume, elle envoya chercher le Dr McCallum¹¹⁵. Celui-ci, en arrivant, déclara que c'était un cas de croup et lui administra immédiatement un vomitif que l'enfant ne prit qu'en partie et sans aucun effet. Il lui en administra un autre qui ne fit aucun effet, quoiqu'il eût été avalé en entier. Alors le médecin tenta un moyen mécanique de le faire vomir; cela procura un peu de soulagement et fut répété pendant la nuit mais sans succès. Le Dr Bruneau¹¹⁶ est aussi venu tenter de prodiguer ses soins.

Samedi matin, j'appris cette nouvelle à Saint-Hyacinthe et partis immédiatement par les chars. À midi, hier, j'arrivai, l'enfant avait cessé de reconnaître ceux qui l'entouraient et ne parlait plus. À une heure et vingt minutes, il n'était plus à nous.

Vingt-six heures de maladie, c'est bien court, surtout lorsqu'on est absent. Vous comprenez combien nous avons été saisis et affectés. Tout cela nous paraît incroyable, tant le coup a été foudroyant. Nous ne pouvons nous faire à l'idée que ce petit enfant, si gai, si vivant, si bien portant il y a trois jours, n'est plus. Il avait toujours été si robuste et si vigoureux que nous n'avions jamais pensé qu'il nous serait ôté le premier.

Je sais combien vous prenez part à tout ce qui nous touche, et il me semble que notre peine est moins cuisante en vous la disant.

Nous partirons demain matin avec les restes de ce cher petit être que nous nous faisons un plaisir de ramener à Saint-Hyacinthe grandi, fortifié et avancé par son séjour au milieu des bons parents de la Petite-Nation. L'inquiétude sur la maladie de l'autre, qui nous occupe toujours, s'est accrue par la rapidité de celle de son petit frère. Il n'est pas très bien non plus et tousse beaucoup. C'est peu rassurant, et nous n'osons plus espérer qu'il passera tout l'hiver avec nous.

Adieu, cher oncle, et croyez-moi votre neveu bien affectionné et bien affligé.

Auguste

✕

¹¹⁵ Le Dr Duncan Campbell McCallum (1824-1904), né à l'Île-aux-Noix; études médicales à McGill, médecin en 1850. Professeur de chirurgie clinique puis d'obstétrique, de gynécologie et de pédiatrie. Voir Archives McGill, fonds MG 2031.

¹¹⁶ Le Dr Olivier-Théophile Bruneau (1805-1866), fils de François Bruneau, marchand, et de Marie-Thérèse Leblanc.

L'Hon. L.J. Papineau
Montebello

Saint-Hyacinthe, 16 mars 1862

Mon cher oncle,

J'ai reçu vos deux lettres du 24 et du 27 février dernier; la première, au moment de partir pour remplacer, à Sainte-Marie de Monnoir, Laframboise que la mort subite de son cher et bon père appelait à Montréal.

En recevant votre première lettre, j'écrivais à Aylmer pour me procurer la copie de votre jugement et de l'exécution et rapport de *Nulla bona* contre Whissel, George, pour les produire avec l'opposition que je me proposais de faire et que j'ai faite pendant mon séjour à Sainte-Marie, qui a duré jusqu'à dimanche dernier. J'ai trouvé à mon retour votre seconde lettre, qui m'a empêché heureusement de produire mon opposition, que j'avais différé d'envoyer à Montréal afin d'avoir les papiers que j'attendais d'Aylmer à son appui. Je les ai reçus en même temps que votre dernière lettre. Celle-ci vous a évité de payer les honoraires du greffier et la taxe imposée par le Gouvernement sur l'entrée en cour de toute opposition.

En arrivant de Sainte-Marie où j'avais eu excessivement de la fatigue et un peu de misère, je me suis mis au lit et me suis soigné pour me remettre un peu avant la cour qui commencera ici le 24 de mars.

Tout cela vous fait voir pourquoi vous n'avez pas eu de réponses à vos lettres. Mon voyage à Sainte-Marie était pour suivre le terme de Circuit qui s'y tenait et pour retirer les rentes et arrérages dus au juge Rolland dans sa seigneurie.

J'ai été constamment occupé du matin au soir, et du soir au matin en grande partie. Les gens venaient en foule pour régler leurs comptes, passer des reconnaissances et payer lorsqu'ils avaient de l'argent. J'estime à plus de 400 le nombre de ceux qui sont venus et qui ont réglé pendant ces huit jours. Le plus grand nombre n'avait qu'une ou deux rentes à payer, mais il y avait encore une assez forte proportion de comptes à établir pour nous tenir bien occupés, un clerc et moi, et souvent deux autres personnes pour nous aider lorsque la foule était trop grande. C'est heureux que Laframboise n'y soit pas allé : il n'aurait pas pu supporter la fatigue.

Il paraît certain maintenant que Laframboise ira demeurer à Montréal l'été prochain. Il a loué, me dit C. Dessaulles, la maison actuellement louée et occupée par Rouër Roy, porte voisine de L. Dessaulles, sur la rue Berri.

Laframboise, que je n'ai vu qu'en passant, ne m'en a pas parlé lui-même, mais le D^r Malhiot m'a assuré que le fait est vrai et que Laframboise se rendra probablement après le mois de juillet à Montréal. Il m'avait dit, avant la mort de son père, que s'il trouvait à vendre ou à louer son établissement d'ici, il n'hésiterait pas un instant à se rendre à Montréal pour se rapprocher de ses enfants qui sont à Montréal et au Sault.

Il sera sincèrement regretté ici et son départ, à la suite du départ de Dessaulles et de la mort de MM. Boutillier et Cartier, sera vivement ressenti par ceux qui

tiennent au progrès de la localité. Son départ pourrait bien entraîner celui de Casimir, dont la femme n'est pas trop attachée à Saint-Hyacinthe. Ce sera autant de familles dont les revenus se dépensaient dans l'endroit et qui les porteront ailleurs, outre qu'elles cesseront de prêter le secours de leur intelligence et de leur activité aux affaires locales.

Mon oncle Augustin est malade depuis quelque temps, il est menacé de perdre un œil avec lequel il ne voit pas dans le moment. Il prend du mieux depuis quelques jours. Je ne l'ai pas vu moi-même, n'ayant pas sorti ces jours derniers. Mon oncle Toussaint est bien. Il est venu me voir pendant que j'étais retenu à la maison.

Respects et amitiés à ma tante, Ézilda et au presbytère.
Tout à vous, votre neveu affectionné et bien dévoué.

A.C. Papineau



L'Hon. L.J. Papineau

Saint-Hyacinthe, 17 mars 1862

Mon cher oncle,

J'allais ce matin mettre à la poste ce que je vous avais écrit hier, lorsque Laframboise envoya au-devant de moi sa voiture pour me prévenir qu'il allait à Montréal avant de se rendre au Parlement, qu'il désirait dissoudre la société entre lui et moi et que je ne pourrais pas avoir une somme assez forte d'argent sur laquelle je comptais pour faire face à mes affaires. J'avais toujours retardé à m'adresser à vous, afin de ne vous en demander que dans un grand besoin. Voilà le moment arrivé de rencontrer ce que j'ai pu différer jusqu'à présent, et je ne vois personne autour de moi qui puisse et veuille me procurer la somme nécessaire.

Je vous prie de m'envoyer ou de me faire toucher à Montréal une cinquantaine de louis pour le milieu de la semaine prochaine. Je sais qu'il nous est dû moins que cela par le dernier arrêté de compte entre nous, mais nous avons fait plusieurs ouvrages depuis ce temps-là, et d'ailleurs ce sera me faire du bien que de me procurer cette somme dans le moment. Je compte beaucoup sur vous pour cela.

Nous avons, Laframboise et moi, dissous notre société, ce matin, à compter du 15 de mars. Lui ne s'occupera plus que de l'administration de ses affaires personnelles et celles du juge Rolland, qu'il a prises en main dans le mois de février. Il doit partir pour Québec mercredi matin.

M. Sicotte partira demain matin. Il devait se mettre en route ce soir, mais la tempête qui règne depuis trois jours l'a déterminé à ne pas s'acheminer de nuit. Le convoi d'aujourd'hui est passé très tard.

J'ai vu Mme Laframboise aujourd'hui; il lui est pénible de ne pouvoir retenir son mari auprès d'elle. La crainte de le voir tomber malade au milieu d'étrangers et de gens qui ne connaissent pas son tempérament la préoccupe continuellement.

Elle a été très inquiète lors de la mort du père Laframboise. Cette mort était si subite et le fils, si peu préparé à l'apprendre, qu'il y avait réellement danger d'une rechute grave pour lui. Heureusement que sur l'avis du médecin, on a pris beaucoup de précautions pour éviter tout accident. Le choc a été violent néanmoins et la première entrevue, déchirante. Il est assez bien maintenant. Je ne le crois pourtant pas capable d'affronter impunément la fatigue, les veilles et l'excitation de la vie parlementaire. Le médecin paraît craindre aussi, mais lui dit que c'est précisément le genre de vie qui lui convient le mieux. Que Dieu veuille le conserver à sa famille !

Je vous souhaite une heureuse santé et de beaux jours au printemps, pour vous délasser des ennuis de l'hiver, en travaillant activement aux jardins et aux défrichements que vous poursuivez avec toute l'ardeur de la jeunesse.

Il me semble que vous devez être impatient de voir la fin de cet hiver, encore plus que celle des hivers précédents : il est si constamment mauvais !

Croyez-moi toujours votre bien dévoué neveu Auguste.



L'Hon. L.J. Papineau
Montebello

Saint-Hyacinthe, lundi 17 août 1863

Mon cher oncle,

Vous avez dû voir par les journaux que nous avons réussi à faire triompher Laframboise¹¹⁷ et, avec lui, le ministère actuel sur toutes les influences que le parti de M. Cartier a mises en jeu pour faire réussir le beau-frère de ce dernier¹¹⁸. De notre côté, nous avons été obligés de déployer toute l'activité dont nous sommes capables. Vous pourrez juger de ce qu'ont dû faire les autres, quand je vous dirai que je me suis rendu jusqu'aux portes des églises pour y parler en faveur de notre candidat, chose qui ne m'est jamais arrivée jusqu'à cette année.

Maintenant je suis un peu libre et je me propose d'aller oublier auprès de vous l'excitation de la lutte et toutes les paroles inutiles ou mauvaises qui ont été dites pendant l'élection.

¹¹⁷ Même le journal très conservateur *L'Ordre*, du 12 août 1863, mentionnait la réélection assurée du député rouge Maurice Laframboise dans le comté de Bagot, avec une majorité de 264 voix sur le D^r Jean-Baptiste Desrosiers, son adversaire.

¹¹⁸ Jean-Baptiste Desrosiers, médecin, avait épousé (Saint-Antoine-sur-Richelieu, 19 octobre 1846) Émérande Cartier, sœur de George-Étienne Cartier.

Je désire savoir si vous aurez beaucoup d'affaires à me donner pour le terme de septembre. Si oui, je ferai les frais d'emmener avec moi un de mes étudiants pour m'aider, car le temps sera court.

Me proposant de partir d'ici mercredi prochain, je vous prie d'adresser votre réponse à Francis Morison¹¹⁹, mon associé, qui fera ce qu'il faudra pour m'envoyer un clerc, au cas de besoin. Pour cela, il faudrait être certain que vous auriez de 12 à 15 actions à prendre.

Casimir Dessaulles se propose de partir d'ici demain matin pour monter à la Petite-Nation mercredi. Il m'a dit cela en passant dans la rue tout à l'heure. Je n'ai pas pensé à lui demander s'il y va seul ou avec sa famille.

Je vous prie de faire mes compliments et mille amitiés à Ézilda, Azélie, Bourassa, Mme Leman¹²⁰ et Fanny qui, tous, doivent être avec vous dans le moment. Votre neveu dévoué.

A.C. Papineau

※

Saint-Hyacinthe, 2 décembre 1863

Ma chère Émilienne,

Cédant avec bonheur aux douces et pressantes sollicitations de celle que le bon Dieu, dans sa miséricorde, m'a donnée pour me faire gagner le ciel, en m'évitant la peine d'aller chercher hors de la maison les croix qu'il juge nécessaire de semer sur notre route, je me propose d'avoir quelques moments d'entretien avec vous.

Ma sainte croix m'est arrivée de Montréal lundi le 23 de novembre, en pauvre santé, suite de ses imprudences ou de son manque de prévoyance, comme vous aimerez le mieux.

Elle avait pris du froid, la fièvre s'en était suivie et s'est conservée jusqu'à hier. Le D^r Turcotte¹²¹ est venu la soigner et l'a si bien charmée qu'il est parvenu à la faire consentir à se séparer de cette fièvre importune qu'elle affectionnait particulièrement et retenait avec obstination, malgré nos bons soins et nos bons avis.

J'ai même porté la complaisance, à sa demande, jusqu'à contracter une assez forte indisposition, accompagnée de rhume, pour rester à la maison depuis

¹¹⁹ Francis Morison (1842-1909), fils de Donald George Morison, notaire, et de Rosalie Papineau. Neveu d'ACP. Il sera avocat et maire de Saint-Hyacinthe.

¹²⁰ Mme Leman est Honorine Papineau, sœur d'ACP. Fanny Leman, fille d'Honorine, est une nièce d'ACP.

¹²¹ Le D^r Magloire Turcotte (1813-1878), né dans l'île d'Orléans, fils de Jean-Baptiste Turcotte, meunier, et de Marguerite Mercier. Il étudia au collège de Saint-Hyacinthe, puis la médecine auprès du D^r Bouthillier, de Saint-Hyacinthe, et à Albany.

dimanche dernier, dans le but de lui tenir compagnie. Les enfants, Victor et Gustave, sont pris d'un rhume tel que nous croyons y reconnaître la coqueluche.

Victor paraît être plus incommodé encore que Gustave. Si c'est réellement la coqueluche, ce dont le docteur paraît encore douter, nous pouvons nous préparer à entendre tousser encore tout l'hiver. Gustave a la toux plus dégagée, quoique aussi fréquente que durant les premiers jours de sa maladie.

Mme Casimir Dessaulles, qui avait eu un revers dans sa convalescence, continue d'être assez bien depuis huit ou dix jours.

Lorsque Louisa est arrivée, elle a trouvé Gustave au lit, avec les mouches sur la gorge. Il nous avait paru menacé d'une nouvelle attaque de croup, tant sa toux était rauque et sèche. Les remèdes ont eu l'effet de nous tirer d'inquiétude sous ce rapport, et quand Louisa est arrivée elle a pu être rassurée.

Elle n'a pas pu sortir depuis son retour, tant à raison de son indisposition qu'à raison de la maladie des enfants.

Je vous félicite d'avoir pu louer la maison de feu M. Viger. C'est un beau point de vue, si ma mémoire ne me trompe pas. Le parterre ou jardinet qui se trouve en arrière ne peut que contribuer à en faire un séjour aussi sain pour la santé qu'agréable à la vue.

La facilité de communication qu'offrent les chemins de fer urbains rapprochent considérablement cette résidence du centre des affaires et des choses à la mode ou de mode, deux objets qui doivent être pour beaucoup dans le choix d'une maison, l'un pour un homme d'affaires, l'autre pour des dames qui ne vivent que par et pour la mode. Pourtant, j'ai ouï parler de certaine retraite qui a dû rendre secondaire ce premier mobile des actions et ce principal but des aspirations d'une bonne citadine.

Les vanités ont sans doute fait place, depuis ce temps, dans vos esprits, aux salutaires pensées que procurent les sermons sur les fins dernières de l'homme. J'espère que Louisa aura pu puiser dans vos bons exemples et vos pieuses conversations le désir sincère de réformer sa vie et recueillir les règles d'une saine morale et d'une sage prudence pour bien élever sa jeune et intéressante famille. Elle commence depuis son retour à parler charité et bazar. Cela me donne une bonne opinion des personnes chez qui elle s'est trouvée à Montréal.

Embrassez pour moi vos chers petits enfants. Mille amitiés à M. Beaudry et Alexina, qui devrait être ici demain, pour enchérir sur les propriétés qui vont se vendre par le shérif.

Votre tout dévoué. Auguste.



Saint-Hyacinthe, 17 juin 1864

Ma chère Émilienne,

Vous avez bien fait de partir immédiatement après le baptême de votre filleule¹²². Cela lui a fait beaucoup de bien. N'ayant pas de mauvais exemple sous les yeux, elle se laisse élever comme si elle n'avait pas une marraine à volonté obstinée. Elle soulage sa mère en lui ôtant du lait. De son côté, la mère a éprouvé tant de bien-être de votre départ qu'elle a pu se lever avant-midi et se coucher et asseoir sur son canapé. Dès la première nuit après votre départ, elle s'est sentie assez soulagée pour dormir près d'une heure. La nuit dernière, elle a dormi un peu plus longtemps. Elle se sent plus forte qu'à pareil temps de ses maladies précédentes.

M. Cadoret nous dit que vous vous êtes bien rendue. Cela a dû vous contrarier de n'avoir pas quelque accident pour briser la monotonie du voyage. Je compatis à votre désappointement sous ce rapport, soyez-en convaincue.

Les maringouins n'ont pas pris votre départ aussi gaiement que nous. Ils se sont épuisés en lamentations désespérées de vous voir échappée aux empressements de leur passion pour vous, si bien que nous avons été étourdis de leurs cris et gémissements, au point de ne pouvoir pas dormir. Voyez combien ils sont aimants et comme ils sont promptement intimes avec ceux qui les viennent visiter.

Ces dames m'ont chargé de vous faire, ainsi qu'à dame Phino ou Fino leurs saluts respectueux.

Gustave regrettait bien de ne pas vous avoir fait ses adieux, au moment de votre départ. Il avait bien des choses à faire dire à Henri.

Mes saluts à M. Beaudry, un bon baiser pour chacun des enfants.

Votre frère dévoué. Auguste.



Saint-Hyacinthe, dimanche 17 juillet 1864

Ma chère Émilienne,

Il y aura huit jours demain, un événement remarquable se passait à Saint-Hyacinthe. La journée avait été chaude et l'atmosphère, lourde, surchargée d'électricité, devait nous faire présager quelque chose de sinistre. Les nuages s'amoncelaient à l'horizon, du côté du nord-ouest, et depuis une heure environ les ténèbres livraient au jour un combat si acharné qu'on était menacé d'une obscurité complète, lorsque sur les quatre heures, les vents déchaînés nous déversèrent, au milieu des éclairs et des tonnerres, des torrents d'eau.

¹²² À Saint-Hyacinthe, le 14 juin 1864, est baptisée, née la veille, Marie-Émilie Papineau, fille d'ACP et de Louisa Trudeau. Marraine : Émilienne Trudeau-Beaudry, tante; parrain : François Cadoret.

On commença à respirer un peu après deux heures d'un orage sans précédent, et quelle ne fut pas notre surprise de voir, au beau milieu de l'orage, deux malles se déposer sur la galerie de la maison ! Au commencement de l'orage, j'avais été à la station du chemin de fer, j'avais vu arriver les chars, mais, n'y voyant personne de ma connaissance, j'étais retourné à mon bureau pour m'acquitter de mon devoir afin de n'être pas surpris oisif par l'événement présagé par tant de bouleversement dans la nature. Ce pouvait bien être la fin du monde qui était prédite depuis quelques jours dans tout le pays.

Enfin, vers six heures, je retournai à la maison comme dans les jours ordinaires, ne me doutant nullement de l'anxiété dans laquelle y étaient tous les gens de la maison, à la vue de ces deux malles miraculeusement déposées sur la galerie.

Je m'empressai de retourner à la ville pour m'enquérir, auprès des sages et des anciens, de l'explication que l'on pouvait donner de ce fait. En arrivant près de la gare du chemin de fer, je vis que l'orage avait aussi laissé tomber des nues une sorcière, une vraie sorcière en chair et en os. Elle venait en droite ligne de Montréal où, dans son empressement à faire la tempête, elle avait oublié ses déguisements mondains. Elle réclame parenté avec vous et se plaint que vous retenez, entre autres choses, deux robes dont elle se pare quand elle veut paraître parmi les simples mortels comme nous. Elle compte sur votre obligeance pour les lui faire parvenir à Saint-Hyacinthe, où elle se propose de passer encore une semaine. Sa petite baguette, paraît-il, n'a pas la vertu de faire transporter par voie extraordinaire les objets de cette nature.

Votre aimable filleule a fait des progrès considérables depuis que vous l'avez laissée. Elle est devenue tellement forte sur la musique vocale qu'elle attire tout le monde auprès d'elle par la mélodie de ses accents.

Aussitôt qu'elle ouvre la bouche, chacun s'empresse de l'entourer pour jouir des ineffables flots d'harmonie qui en débordent avec abondance. Elle vous fera honneur, celle-là, si elle vérifie le proverbe qu'il faut pleurer beaucoup pour acquérir de la beauté. Au reste, elle ne paraît pas malade.

Louisa reprend des forces tout doucement. Elle est allée faire un tour de voiture, ainsi qu'Alexina, pendant que je fais la conversation avec vous.

Depuis huit jours qu'Alexina est ici, elle vous écrit tous les jours, en esprit. Je n'ai encore pu mettre aucune de ses lettres à la poste parce que nous n'avons pas de malle spirituelle. Vous pourrez peut-être vous procurer quelque médium pour vous mettre, au moyen de communications spirites, en rapport avec elle.

Elle a trop horreur des choses matérielles, comme plumes, encre, papier, pour y mettre les doigts. C'est ce qui vous explique comment il se fait qu'en satisfaction de vos péchés, vous aurez à subir la lecture de la présente épître.

Gustave dit qu'il a bien hâte de voir Henri, Alexina, Joseph et Emma, et qu'il sera bien content de voir la maison¹²³ où vous êtes maintenant, et surtout le jardin. Il regrette de ne pouvoir annoncer quand il aura ce double plaisir.

Alexina vous fait dire que si vous avez besoin d'un jupon de soie noire, vous en trouverez un dans le coffre aux pièces.

Je termine en vous assurant que nous sommes toujours vos plus dévoués amis. Nos saluts affectueux à M. Beaudry, et mille caresses aux petits enfants.

Tout à vous, votre frère.

Auguste

※

Papineauville, 7 mai 1865

Ma chère Louisa,

J'ai reçu hier au soir ta lettre du 5 de mai. Je m'y attendais, vu la promesse que tu m'avais faite de m'écrire bientôt et souvent. J'étais sur le point de partir pour Plaisance, lorsque je t'ai écrit. J'y ai vu Madsem et Adeline, Emma et Nanette. J'ai été vraiment affligé de voir la maison presque vide. Les meubles qui appartenaient à ma mère, à Aurélie et aux jeunes filles avaient tous été sortis de la maison, l'hiver dernier, pour empêcher qu'ils fussent saisis. Ils n'ont pas été reportés, bien entendu, parce qu'il est encore possible que d'autres saisies soient faites plus tard. Je n'ai pas pu être gai tout le temps que j'ai passé là. J'y suis resté jusqu'au lendemain soir, et il me semblait que j'étais toujours sur le point de pleurer. J'ai bien souvent pensé à ce pauvre Papineau qui souffre de son côté et s'ennuie beaucoup, j'en suis certain. Il a envoyé des gazettes à Mackay, encore dernièrement. Il y a écrit quelques mots qui font voir qu'il est bien chagrin et qu'il regrette beaucoup d'être parti comme il l'a fait. Mackay lui a écrit hier ou vendredi, l'invitant à revenir aussitôt qu'il pourra être licencié. Il est assez probable qu'un très grand nombre de soldats seront licenciés et il devra être du nombre, vu qu'il ne peut pas être d'une grande utilité.

J'ai mis dans le coffre de chêne, pour les emporter, une partie des livres. Mackay me dit que les autres ont été envoyés à Godfroy, à Saint-Hyacinthe, l'année dernière et que je les trouverai là.

J'ai vendu une terre à un nommé Pierre Baulne hier, afin de me décharger du paiement des taxes et contributions. Je l'ai vendue assez bas prix, je n'ai rien reçu

¹²³ Cette maison, ancienne propriété de Denis-Benjamin Viger, maintenant décédé, était située au 9 de la rue Notre-Dame, dans l'est de la ville, près du Square Dalhousie.

comptant, et j'ai donné vingt-deux ans à l'homme pour payer¹²⁴. Tu vois que c'est assez long pour que ta fille puisse en recevoir une partie pour s'acheter un trousseau de mariage, si elle est plus pressée de se marier qu'on ne doit l'être. L'intérêt sera payable chaque année.

Il ne me reste donc plus qu'une terre de celles qui venaient de Cochrane et qui étaient occupées par Robitaille depuis quelques années.

Ma pauvre Louisa, plus nous avançons en âge, plus nous devons resserrer les liens qui nous unissent. Nous n'avons pas bien longtemps à vivre ensemble. Si nous regardons tout ce qui se passe autour de nous, nous ne pouvons espérer passer de bien longs jours à nous aimer. Il nous faudra forcément nous séparer, quoi que nous puissions faire. Efforçons-nous donc de nous rendre le moins désagréable possible le peu de temps que nous devons passer ici-bas, et de procurer à nos enfants un avenir heureux, en leur inspirant des goûts modestes et en leur inculquant des principes qui pourront les guider dans la voie de la justice et du bien.

C'est quand nous sommes éloignés l'un de l'autre, pour quelques jours seulement, que nous ressentons combien nous avons besoin d'être ensemble. Combien nous sommes nécessaires l'un à l'autre ! S'il t'en coûte de me voir partir, même pour remplir mes devoirs professionnels, il ne m'en coûte pas moins de m'éloigner et de rester éloigné. Si je n'exprime pas toujours vivement et avec empressement tout ce qui me chagrine, il ne s'ensuit pas que je ne ressente rien.

Ma mère est loin d'être décidée de mettre à exécution le projet dont elle a fait part à Honorine. Elle croit qu'il serait peut-être mieux pour elle de rester ici, afin d'aider à Madsem et à Louise, ce qu'elle ne pourrait pas faire s'il lui fallait payer une pension plus considérable. Dans tous les cas, dit-elle, je ne descendrais qu'après l'été, afin de passer la belle saison ici où l'air est meilleur. Elle aimerait voir Honorine ici durant l'été. Tous m'ont demandé si tu as intention de venir passer tes vacances ici. Madsem paraît le désirer, Adeline aussi.

Embrasse bien pour moi nos petits enfants et fais mes amitiés à M. Cadoret et Mlle Brunelle¹²⁵. Adeline n'est pas encore décidée à se marier.

Ton ami Auguste.



¹²⁴ Vente par ACP à Pierre Baulne. FSM, 6 mai 1865, minute 3126. Une terre située à Sainte-Angélique (Papineauville), N° 62 de la côte du Front, de 5 x 25 arpents, sur la baie de la Pentecôte. Prix de vente : 500 \$.

¹²⁵ Cécile Brunelle (1812-1888), née à Saint-Hyacinthe, fille de Pierre Brunelle et de Susanne Lamothé. Femme engagée dans des familles de Saint-Hyacinthe, notamment chez les Cadoret. Décédée célibataire.

Papineauville, 10 mai 1865

Ma chère Louisa,

J'ai reçu hier ta lettre de lundi. Je voulais t'écrire hier après souper, mais la cour ayant siégé jusqu'à neuf heures du soir, le souper n'a commencé qu'après neuf heures et demie et s'est terminé vers dix heures; j'étais tellement fatigué que je n'ai pas pu me décider à m'asseoir pour écrire.

Je te pardonne de m'avoir chicané mal à propos. Est-ce que je ne t'écris pas presque tous les jours quand je suis ici, quoique mes occupations soient assez pressantes ? Je crois que tu te fais vieille et que, d'un terme à l'autre, tu oublies les lettres que je t'ai écrites au terme précédent. Je vais être forcé de te changer pour une autre qui aura une autre mémoire. Heureusement que tu as un bon cœur qui m'aime bien, cela pourra peut-être faire une compensation pour le manque de mémoire.

Mon oncle L.J.P. est venu nous voir hier. Je n'ai pu lui parler qu'un instant, pendant que je prenais une bouchée vers quatre heures. Il avait fait un très joli bouquet pour ma mère. Il y avait cinq ou six variétés de cinéraires, tous plus jolis les uns que les autres, de belle giroflée rose, un œillet panaché comme je n'en ai jamais vu ailleurs, et diverses autres fleurs odorantes que je ne connais pas. Si Mlle Brunelle passait dans la serre de mon oncle dans le moment, je crois qu'elle aurait de violentes tentations et qu'elle serait prise de la passion des boutures.

Je n'aurai pas le temps d'aller chez mon oncle, à mon grand regret.

Mackay me dit de lâcher ma lettre là, que je t'écris trop souvent. Ah ! vois donc comme tout le monde n'est pas de ton opinion !

Un peu de temps auparavant, le juge venait de me dire que je suis un correspondant très régulier. Tu devrais venir ici pour apprendre de la bouche des étrangers quelles sont les inépuisables bonnes qualités qu'ils découvrent dans ton mari et que tu ne peux pas apercevoir de toi-même, tant tu as été habituée à fermer les yeux sur tout ce qu'il y a de bon en moi.

Mon oncle nous a invités, toi, les enfants et moi, à venir passer quelques jours chez lui l'été prochain. Il se propose de faire venir Fanny, s'il est possible, afin d'avoir ma mère avec lui pendant l'été, au lieu de la voir descendre en bas. Elle ne paraît pas vouloir descendre à présent, et Aurélie nous disait, hier en soupant, qu'elle ne pensait pas maman capable de faire le voyage et surtout de s'y préparer, que la moindre chose la fatigue maintenant.

Dis à Victor que je suis heureux d'apprendre qu'il a été content des bottes que je lui ai achetées à *la Petite-Nation*, comme il dit.

Il fait très froid ce matin. Le temps est beau. Amitiés à tous. Embrasse pour moi Gustave, Victor et Marie et fais-toi donner un baiser par chacun d'eux.

Tout à toi. Ton bon ami Auguste.



Saint-Hyacinthe, 15 août 1865

Ma chère Louisa,

Je te suppose encore à Cacouna, et pourtant quand je pense qu'il faut aller à Papineauville pour y faire des affaires, je vois avec frayeur que le temps du départ arrive avec une rapidité effrayante. Nous voilà déjà au 15 !



L'Ordre, 25 août 1865, p. 3

Il te faut arrêter un peu à Québec, en revenant, le temps du trajet devrait toujours être retranché des voyages de plaisirs, surtout quand on va visiter de bons parents. Il faudrait pouvoir se trouver rendu quand on pense à partir et ne se mettre en route qu'au moment où on a besoin d'être rendu quelque part.

Dans l'autre monde, il en sera ainsi. Nous pourrions nous mouvoir aussi rapidement que nous pensons. J'ai hâte d'être rendu à ce beau temps-là, moi qui agis si lentement. Et Gustave donc, sera-t-il surpris un peu de pouvoir faire les choses si vivement ! Quel contraste ce sera pour lui ! Il ferait bien de se préparer d'avance, afin que la transition ne soit pas assez brusque pour le faire s'anéantir de surprise.

La petite a été choquée des compliments que je faisais d'elle dans ma dernière. Pour s'en venger, elle ne s'est endormie qu'à 5½ h ce matin. Elle ne paraît pourtant pas malade. Je crois qu'elle boit trop de lait. C'est trop riche et trop substantiel

pour un tempérament pléthorique comme le sien. Il faut la réduire à sa plus simple expression pour l'empêcher de crier. J'ai décidé de la sevrer graduellement du lait et de la faire maigrir.

Tes sœurs, je le sens d'avance, m'approuveront. Elles savent par expérience qu'il est mieux de manger des choses légères, et en petite quantité, pour ne pas crever d'embonpoint.

Victor est très bien. Il ne s'ennuie pas. Il a passé la journée chez sa tante Leman hier. Il s'y est bien amusé avec les petites filles des deux Casimir.

Samedi, je l'entendais rechigner à la suite d'un léger coup qu'il venait de recevoir. Je lui demandai de monter et de me dire ce qu'il avait. Il s'est rendu péniblement jusqu'au haut de l'escalier, s'est couché la tête sur la première marche et s'est écrié en soupirant : Ah ! je crois bien que je suis mort ! Je n'ai pas eu de peine à lui faire comprendre que, parlant et marchant encore, il y avait lieu de le croire vivant.

Mlle Brunelle est à Upton depuis hier. Elle reviendra demain au soir. M. Cadoret est à Montréal, Louis Hébert à la montagne. Je suis seul avec Victor. Marie ne compte, comme tu sais, que la nuit.

Delorme¹²⁶ était un peu mieux dimanche. Je n'ai pas eu le temps de l'aller voir hier. Zéphirine est très bien. Francis est revenu de Stanfold. Il a laissé Nancy en bonne santé.

Embrasse pour moi et sur les deux joues tes sœurs et leurs enfants. Gustave aussi. Écris-moi et dis quand tu dois laisser Cacouna et combien de temps tu te proposes de séjourner à Québec.

Tout à toi. À la hâte. Ton bon ami Auguste.



Montebello, lundi matin 4 septembre 1865

Ma chère Louisa,

Il me semble qu'il y a longtemps que j'ai vu de ton écriture, ou le temps passe moins vite ici qu'ailleurs. Je le trouve pourtant bien court, les jours s'enfuient comme des heures, et c'est à peine si j'ai le moment de jeter un coup d'œil sur toutes les beautés qui m'entourent.

Les plantes du jardin me paraissent moins belles et moins vigoureuses, cette année, que l'année dernière et les précédentes. La terre n'a pas été enrichie par le jardinier actuel comme par les autres. Cela vient, je pense, de ce que les animaux ne restent pas ici l'hiver et que l'engrais manque en partie au printemps.

Les dahlias sont moins grands et moins nombreux qu'à l'ordinaire. Ils ne sont pas moins beaux quant à la variété des couleurs.

¹²⁶ Louis Delorme (1824-1895), de Saint-Hyacinthe, avocat en 1847, sera député libéral aux Communes d'Ottawa en 1870 et maire de Saint-Hyacinthe.

J'ai été veiller hier au presbytère. J'y avais dîné aussi après la messe. Les vieux parents de Bourassa¹²⁷ m'ont fait beaucoup d'amitiés et de politesse, ainsi que le curé. Nous avons parlé du bon vieux temps et de leur voyage à Saint-Hyacinthe, de M. Cadoret et de Mlle Brunelle. Ils rappellent avec plaisir tout ce qu'ils ont vu et entendu à Saint-Hyacinthe. Ils n'ont pas voulu renouveler leur cinquantième année de mariage, mais, demain soir, anniversaire de la naissance de Mme Bourassa et veille du 53^e anniversaire de mariage, ils souperont en famille et je serai de la partie, si je suis encore chez mon oncle, comme je le pense bien. Ils font cette petite fête parce que je leur ai dit qu'ils auraient dû ne pas manquer de célébrer leur 50^e année de mariage. Ils se sont décidés à reprendre cela.

Mme Bourassa dit que c'est la dernière fois que nous nous verrons. Elle croit qu'elle s'en va rapidement. M. Bourassa dit qu'il la mènera bien encore à L'Acadie pour y passer l'automne et l'hiver. Elle me paraît assez bien pour le faire. Tous deux m'ont dit de t'embrasser pour eux sur les deux joues et de faire leurs saluts à M. Cadoret et à Mlle Brunelle.

Nous attendons M. Cadoret de demain en huit. La cour finira samedi prochain ou lundi le plus tard, de sorte que nous serons prêts à le recevoir. Si la saison n'était pas si avancée, je te dirais de monter avec lui et nous passerions les vacances ensemble ici. Mais les vacances sont finies et l'ouvrage va commencer à Saint-Hyacinthe, il n'y faut pas songer.

Mon oncle m'a encore invité à venir m'établir sur le cap en haut du domaine. Si tu veux venir y demeurer, je lui donnerai une réponse affirmative, sinon je t'amènerai ici avec moi une autre année, et il te prêchera pour te décider lui-même.

Madsem¹²⁸, Charlotte¹²⁹, Aurélie et Adeline sont venues passer l'après-midi ici hier. Elles ont visité les parterres, les chevreuils et tous les environs où elles trouvent toujours quelque chose de nouveau à voir.

Émery n'a pas pu venir parce qu'il a pris l'herbe à la puce et que cela l'empêche de sortir, quoiqu'il n'en ait pas autant que j'ai coutume d'en avoir.

La famille est bien en général. Les petits enfants chez Mackay souffrent d'une éruption à la peau ressemblant un peu à celle qu'avait notre petit Auguste, et qui s'étendait si rapidement aussitôt que le bouton était crevé. Mackay et Papineau l'ont eu et disent que cela cause une grande démangeaison. C'est une maladie très commune dans l'endroit cette année.

Dis à Mlle Brunelle que mon oncle avait déjà presque toutes les plantes dont j'ai apporté des boutures. Il n'y a que cette plante à grandes feuilles venant de M.

¹²⁷ François Bourassa (1785-1869) et Geneviève Patenaude (1789-1872), qui se sont mariés à L'Acadie le 6 septembre 1812. Parents de Napoléon Bourassa et d'Augustin-Médard Bourassa, curé à Montebello.

¹²⁸ Clémence Marchessault (1808-1876) *alias* Madsem, épouse de JBN Papineau. Belle-sœur d'ACP.

¹²⁹ Charlotte Gordon (1830-1881), épouse de DEP. Belle-sœur d'ACP.

Bosqui, et une autre qu'il n'avait pas, celle venant de Nagle¹³⁰. Il a été bien content néanmoins que nous ayons pensé à lui. Il m'a dit de prendre de toutes les plantes que nous n'avons pas à Saint-Hyacinthe. Malheureusement, je pense que le temps sera trop long pour les boutures, entre mon départ d'ici qui sera demain soir ou mercredi matin et le temps où j'arriverai à Saint-Hyacinthe. Car je pense rester à Papineauville quelques jours après la cour, pour y faire des affaires et pour mon oncle et pour d'autres clients, ainsi que pour moi-même. J'ai reçu le paquet de blancs que Francis m'a envoyés.

Henriette Dessaulles s'amuse très bien avec ses cousins Bourassa. Elle avait beaucoup de plaisir aussi à Papineauville. Elle n'a pas encore été à Plaisance.

Mon oncle Augustin jouit bien de sa promenade. Il se propose de descendre avec nous, ainsi que Godfroy.

Amitiés à M. Cadoret, Mlle Brunelle et embrasse sur les deux joues Marie, Victor et Gustave. Victor, tu pourras l'embrasser sur les deux yeux pour son papa. Écris-moi et donne-moi des nouvelles de ta santé et de celle des enfants.

Tout à toi. Ton ami Auguste.

Le déjeuner sonne et cela me fait plaisir.



Montebello, 6 septembre 1865

Ma chère Louisa,

Je t'écris encore un mot avant de laisser Montebello pour retourner à Papineauville où la cour commence demain. Si la cour ne commençait pas si prochainement, j'aurais encore beaucoup d'ouvrage à faire ici. Je ne sais si mon oncle me fera travailler après la cour. Il n'est pas encore déterminé sur ce point.

Le D^r O'Callaghan et sa dame sont arrivés ici hier à 2½ h par le steamboat montant. Il paraît vieux et a les cheveux blancs et la barbe aussi. Il a renouvelé connaissance avec mon oncle Augustin, qu'il trouve bien vieilli. Il ne l'avait pas revu depuis la mémorable journée de Saint-Denis où il accompagnait mon oncle L.J. Papineau avec qui il s'est rendu à Saint-Hyacinthe et, de là, aux États-Unis.

C'est un homme qui a de l'esprit, mais qui ne parle pas vite comme les Irlandais le font ordinairement. Sa femme n'est ni belle ni laide; elle a un bon teint et paraît beaucoup plus jeune que lui. Elle est sans cérémonie, sans parure et sans prétentions, ce qui me porte à croire qu'elle est quelque chose. Mon oncle est heureux, comme tu peux bien penser, de les voir. Ils ne se quittent pas d'un instant.

Je vais monter à Papineauville avec M. le curé Bourassa qui m'a offert de me conduire avec son cheval et sa voiture.

¹³⁰ Sarsfield B. Nagle, avocat, 44, Petite rue Saint-Jacques. *LMD*. Voir Lettre d'Amédée Papineau à son père, 31 mai 1864.

Bourassa, Azélie et moi, nous avons soupé et veillé avec les bonnes gens au presbytère hier au soir. Anniversaire de la naissance de Mme Bourassa. Nous avons eu beaucoup de plaisir, ils sont si gais pour des gens de leur âge, et si fins en même temps. Ils m'ont comblé de témoignages d'affection, ils te font faire bien des compliments et amitiés.

J'ai hâte d'aller te porter tout cela moi-même. Je ne puis pas dire que le temps me paraît long, il s'enfuit avec la rapidité de la vapeur. Je suis un peu fatigué, c'est une mauvaise préparation pour la cour. J'attends d'un jour à l'autre une lettre de toi et je n'en vois pas venir. J'espère que ce n'est pas la maladie qui est cause du retard, mais seulement de la paresse. Rappelle-toi que je n'en ai encore reçu qu'une depuis que je suis parti de Saint-Hyacinthe.

Je t'embrasse malgré ta négligence et je te souhaite une bonne santé. Un baiser pour chacun des enfants.

Tout à toi. Ton ami Auguste.

Dis à Mlle Brunelle qu'elle a oublié de me donner du levain en tablettes pour Adeline. Cela va faire une rupture entre elles.



À Émilienne Trudeau

Saint-Hyacinthe, 29 janvier 1866¹³¹

Je reçois à l'instant votre lettre de samedi soir [27 janvier 1866], annonçant la mort de Fleury St-Jean¹³². Je l'ai ouverte, craignant qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire et demandant une réponse immédiate. Je ne regrette pas la mort de ce pauvre malheureux, mais c'est toujours une mort, et une mort qui doit nous inspirer bien des craintes sur le sort de celui qu'elle emporte. Cette pensée seule est bien pénible.



Saint-Hyacinthe, 1^{er} mars 1866

Ma chère Louisa,

Je me suis éveillé ce matin en pensant à toi. Je demande pardon au bon Dieu de cette mauvaise pensée ! Je pensais comme tu as de plaisir à te trouver à Montréal. Après avoir bien réfléchi, je me suis dit : mais pourquoi ne demeurerait-elle pas à Montréal ? Elle s'y plaît bien, durant son absence les enfants sont dix fois

¹³¹ À la fin d'une lettre de Louisa à sa sœur Émilienne.

¹³² Antoine-Fleury Serre-St-Jean (1830-1866), époux d'Alexina Trudeau, sœur de Louisa. Alexina Trudeau épousa Godfroy Papineau en 1870 et mourra à son premier accouchement.

moins incommodes, ils se portent bien. Je n'ai personne pour me chicaner. Je suis indépendant, et elle aussi. Gustave a du repos, il peut sans trembler conserver de l'eau nette dans sa chambre, et c'est une grande affaire, comme tu sais, pour lui, puisque cela lui coûte d'y mettre les mains pour la salir. Tout serait bien.

Pendant que je t'écris, Victor et Marie ont un petit différend : Marie s'est emparée de la bouteille de confitures de Victor, elle se met les doigts dedans et en tire du noir pour broser mes bottes, au grand déplaisir de Victor dont les larmes coulent, parce que sa sœur prend des confitures pour du noir à souliers. Quelle méprise ! Marie, le voyant pleurer, lui remet la bouteille et la paix est faite.

Victor a passé l'après-midi chez sa tante Leman mardi dernier. Il s'y est bien amusé.

Mme Collins¹³³ est morte dimanche et elle a été inhumée, après service chanté, à la cathédrale hier.

La petite fille de Mme St-Jacques est retombée malade. Il paraît que ses parents désespèrent de la rétablir cette fois. Sa mort sera un grand chagrin, pour la mère surtout.

Au moment où j'allais maller ma dernière lettre à ton adresse, j'ai reçu de Mackay une lettre datée du 23 février. Il dit que ses deux enfants sont moins souffrants de la coqueluche que lors de sa dernière lettre. Aurélie et lui, bien fatigués, parce qu'il faut qu'ils se lèvent fréquemment la nuit pour les enfants. Ces derniers, ne dormant que très peu, empêchent les parents de prendre du repos. Ma mère était très bien, ainsi que chez Papineau et St-Julien.

Les chars venant de l'Est sont presque toujours en retard de deux ou trois heures. Ceux venant de Montréal retardent moins.

Le temps est bien doux ce matin et annonce de la neige, qui pourrait bien finir par de la pluie.

J'ai veillé chez Delorme hier. Ses deux plus jeunes enfants ne sont pas bien. Les deux aînés ont recommencé à suivre l'école cette semaine. Ils se préparent à retourner dans leur maison de l'autre côté de la rivière au printemps. Il a bien des projets en tête, des inventions de machines pour hâter les travaux de l'agriculture, pour ôter la neige sur les chemins de fer, etc. Il a quelque chose d'ingénieux et qui pourrait bien avoir un succès considérable entre les mains d'un bon ouvrier.

Amitiés à la famille et sois plus diligente à écrire. Ton ami Auguste.



¹³³ Rachel-Élisabeth Starns, veuve de John Collins, « ancien teneur de livres », est inhumée à Saint-Hyacinthe le 28 février 1866, âgée de 47 ans.

Saint-Hyacinthe, 31 mai 1866

Ma chère Louisa,

Vraiment si nous n'étions pas unis par des liens de parenté et d'amitié, qui m'interdisent de te faire des louanges, je te féliciterais d'avoir si bien élevé tes enfants et de leur avoir fait, en partant, de si bonnes recommandations qu'ils sont, depuis ton départ, de véritables modèles de sagesse, des anges, si bien que d'un jour à l'autre je m'attends à les voir s'envoler au ciel.

La moins âgée n'a pas encore pleuré en ma présence depuis ton départ, et ce n'est qu'aujourd'hui, jour de grande fête, qu'elle a cru pouvoir se permettre de demander une *permenne*. Malheureusement je n'en avais pas à lui donner; il m'a fallu y suppléer au moyen d'un petit morceau de sucre. Elle passe la nuit à peu près comme dans les temps que tu passes auprès d'elle. Victor est tout à fait aimable, il demande souvent pourquoi tu n'es pas encore arrivée. Marie lui répond : Maman va venir ! C'est une phrase qu'elle dit fréquemment, ainsi que : *Ousqu'i est maman ?*

Je ne suis pas moins fidèle observateur de tes commandements que tes enfants. J'ai payé à Mme Clapin son compte pour tes chapeaux et celui d'Adeline. Le dernier coûte £0,16,0

Celui de Madsem, 2/3; le tien, 10/6 = 0,12,9

[Total] £1,8,9

Je suis allé à la basse messe ce matin, j'ai eu soin des enfants pendant la grand-messe et les vêpres, et j'ai assisté à la clôture du mois de Marie ce soir, après avoir couché les deux enfants, qui dorment d'un profond sommeil.

J'ai été chez le docteur avant souper pour avoir des prises.

La petite Caroline Hébert a reçu l'extrême-onction hier. Elle avait un peu de mieux à midi et le docteur disait que si ce mieux continuait jusqu'à ce soir, il pourrait probablement pronostiquer plus favorablement pour demain et les jours suivants. M. Cadoret m'a dit au souper qu'il lui semblait à lui que le mieux avait continué jusqu'alors et il en était plus gai. Il ne tardera pas à entrer, car je l'entends venir. Mlle Brunelle est allée y passer la nuit. M. Cadoret est revenu et dit que le docteur n'a pas trouvé Caroline tout à fait aussi bien qu'il s'y attendait ce soir. Que néanmoins il ne désespère pas encore de la rétablir.

Mlle Brunelle a passé la journée à Sainte-Rosalie mardi. Le même jour, j'ai conduit Victor chez sa tante Leman en allant au bureau le matin, et je l'ai ramené le soir. Il est invité à retourner pour la journée de demain.

Tu demanderas à Godfroy de te donner un livre qu'il doit avoir fait relier pour moi, et tu lui demanderas le prix de la reliure. S'il peut me l'envoyer par une occasion sûre, avant ton retour, cela me conviendrait encore mieux.

Je te prie de ne pas oublier d'acheter pour Alexina un livre en souvenir de sa première communion. Resther jeune est malade des fièvres. Son frère¹³⁴, le curé de Saint-Athanase, est venu le voir hier. Il n'est pas en danger mais il a une maladie qui promet d'être longue.

Je te charge de me rappeler au bon souvenir de tous nos amis que tu auras occasion de voir, et d'assurer tous nos bons parents de l'amitié bien sincère que je leur porte à tous, en embrassant bien cordialement les plus proches.

Si tu as occasion de voir Casimir, dis-lui que le mois de juillet approche et qu'il faut se concerter pour savoir ce que nous ferons alors et qu'il me fasse connaître ses projets, s'il en a quelqu'un de réalisable.

Bon soir, bonne santé et fais des efforts pour ne pas troubler la paix qui règne à Montréal.

Ton ami Auguste.

Attends que les fraises soient mûres et tu m'en apporteras une afin que je puisse avoir une juste idée de l'habileté de M. Beaudry en horticulture.

Mme Paillé m'a envoyé mes pantalons, ce matin. Ils font bien, je crois.



Madame D.B. Papineau

Saint-Hyacinthe, 11 juin 1866

Ma chère mère,

J'ai reçu deux lettres de Mackay, l'une en date du 6 juin. J'y ai répondu. Et une autre du 5 juin, qui ne m'est parvenue qu'après celle du 6.

Dans celle du 5, il me demande de m'adresser à vous pour faire avoir de la farine à Gabelus Hurtubise¹³⁵ et du bled d'Inde, si je suis disposé à lui en avancer toutefois, et que M. Chénier verrait à le lui procurer, et que lui Sam écrirait pour dire comment le faire avoir.

C'est pourquoi je m'adresse à vous directement à ce sujet.

Je consens donc à ce que Sam fasse avoir pour moi à Gabelus Hurtubise un quart de farine à son choix quant à la qualité, et ce qu'il lui faut de bled d'Inde pour en mêler la farine avec celle du quart de farine de bled qu'il demande, mais à condition qu'il ait fait de l'ouvrage à réparer ma grange et à finir ma maison à Saint-Charles, depuis mon voyage du mois de mai dernier. Car s'il n'a pas travaillé ou fait travailler, je ne veux pas qu'il ait cette avance.

¹³⁴ Ignace-Jean-Zéphirin Resther (1823-1893), prêtre en 1846, curé à Iberville (paroisse de Saint-Athanase) de 1862 à 1866, ensuite jésuite et prédicateur de retraites.

¹³⁵ Gabriel *alias* Gabelus Hurtubise (1828-1902), né à Rigaud, sera inhumé à Papineauville le 3 septembre 1902, âgé de 76 ans, en présence de ses fils Napoléon et Procul Hurtubise.

J'ai acheté pour vous, suivant votre désir, les œuvres de Madame Swetchine¹³⁶, ou mieux une partie de ses œuvres et sa vie, par le comte de Falloux¹³⁷ : trois volumes, dont un coûte 4/6 et les deux autres 8/9, faisant 13/3.

Je les ai envoyés à Montréal par M. Laframboise à l'adresse de Mackay, qui vous les apportera en montant.

M. Clément Marchesseau¹³⁸ est décédé hier après-midi. Son service aura lieu demain à huit heures. Il était paralysé depuis longtemps et donnait beaucoup de fatigue à sa fille chez qui il demeurait depuis sa maladie, car il ne pouvait pas se remuer lui-même et, sa paralysie lui ayant troublé l'esprit, il avait souvent des moments où il causait beaucoup de trouble et de fatigue.

Joe Leman a écrit à sa sœur et à sa mère qu'il garderait sa tante Aurélie de 10 à 12 jours à Montréal pour commencer à la soigner. J'espère qu'elle pourra venir ici pendant ce temps-là.

Mackay devait partir de Montréal pour Saint-Eustache, je suppose, mardi, avec les enfants ou une partie des enfants.

Mme Leman et sa fille sont bien.

Nous avons eu un accident qui nous cause un peu d'inconvénient. La digue du ruisseau, qui fait en même temps le chemin public devant la maison de Cadoret, a été emportée par l'eau de l'orage effrayant que nous avons eu mercredi dernier. C'est un dommage de £250 à £300 et qui nous coupe les communications avec la ville. Il faut monter et descendre les grandes côtes et faire un chemin temporaire, en attendant que la corporation prenne les moyens de faire un grand pont ou de refaire la digue.

Amitiés à toute la famille. La petite Marie marche depuis deux ou trois jours. Tous bien. À la hâte. Votre fils bien affectionné et bien dévoué. A.C. Papineau.



¹³⁶ Софья Петровна Свечина, Sofia Petrovna Svetchina ou Mme Sophie Swetchine (1782-1857), née à Moscou, décédée à Paris. Convertie au catholicisme en 1815, après une lecture des œuvres de Joseph de Maistre. Tient salon à Paris où elle accueille l'archevêque Quélen, Montalembert, Lacordaire et des exilés russes.

¹³⁷ Alfred de Falloux (1811-1886), ministre de l'Instruction publique, auteur de la « loi Falloux », en 1850, qui établit la liberté d'enseignement au primaire et au secondaire, en donnant une large place au clergé catholique. Il fit éditer chez Didier *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres* (1862).

¹³⁸ Clément Marchessault, forgeron à Saint-Hyacinthe, époux de Rosalie Gravel, âgé de 57 ans. ACP signe le registre de sépulture.

Saint-Hyacinthe, 2 février 1867

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ce matin ta lettre d'hier. Tu as bien fait d'écrire : cela t'évite un bon sermon de ma part. J'étais décidé ce matin à t'envoyer une épître pleine de réprimandes, pour te forcer de sortir de ton mutisme habituel quand tu arrives à Montréal.

Toutes mes méchancetés se sont évaporées et je n'ai plus que de bonnes paroles et des encouragements à continuer ce que tu n'as fait que commencer.

Ta lettre ne m'a pas fatigué par sa longueur. Tu pourras, sans crainte de m'affaiblir la vue, en écrire davantage la prochaine fois. Je suis bien heureux d'apprendre que tes amis de Montréal semblent te voir avec plaisir. Tu pourras t'y amuser plus longtemps et cela nous empêchera de nous quereller. C'est toujours prudent de fuir les occasions de commettre le mal.

Les enfants n'ont jamais été mieux portants qu'ils le sont actuellement. Ils n'ont aucune maladie ni incommodité, excepté la grippe. Marie dort assez bien. Elle a été très contente, à midi, d'entendre lecture de ta lettre. Elle prétend que c'est à elle la lettre. Hier, elle disait à Ézilda qu'elle s'ennuyait de toi, que c'était tannant d'être toujours avec Ézilda, puis elle est partie pour aller jouer avec Mlle Brunelle.

Mme Leman et Mme Desmarteau sont venues passer l'après-midi de jeudi, pour faire avec Mlle Brunelle des riens à vendre au bazar.

Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre d'ici, si ce n'est que la journée d'hier nous a fondu beaucoup de neige.

Victor a travaillé beaucoup hier à jeter en bas de la galerie la neige qui s'y trouvait. Aujourd'hui il se promène, sur la neige gelée, en traîneau conduit et tiré par Ézilda. C'est un grand plaisir.

N'oublie pas de donner à ta sœur Alexina la copie de son contrat de mariage. Elle est à la veille d'en avoir besoin. Il paraît que son nom se promène sur les langues comme étant du nombre de celles qui doivent avoir le petit mari à Pâques. Je n'étais pas ici aujourd'hui pour le lui souhaiter, moi, mais tant d'autres ont dû le faire, que je ne serais nullement surpris qu'elle ne prît cela pour la voix populaire. Et le dicton est que la voix du peuple est la voix de Dieu.

Pour moi, je crois que c'est toujours le petit nombre qui est sage et qu'elle doit écouter ceux qui ont le courage de lui dire de ne pas se marier, s'il y en a qui ont cette bonne idée. Il me semble que celui qui oserait se marier avec elle commettrait un vol à notre préjudice. Qu'elle nous reste libre et indépendante, c'est bien plus beau et remporte avec toi son contrat de mariage, en cas qu'il ne la porte à faire un faux pas.

Je te charge dans tous les cas de l'embrasser bien cordialement pour moi, ainsi que notre bonne Émilienne et tous ses jolis et bons petits enfants. Je te permets d'embrasser M. Beaudry en le saluant bien affectueusement pour moi, et je te promets de n'être pas jaloux.

J'envie presque l'avantage que tu as de passer quelques jours sans être préoccupée par les affaires, au milieu de nos bons parents et de nos anciens amis de Montréal, que je n'ai jamais le temps de voir à mon goût.

Efforce-toi de voir tous ceux que tu as connus intimement autrefois, sans manquer de voir ceux que nous avons connus plus récemment, mais que nous n'estimons pas moins que les premiers. Ne manque pas surtout d'aller chez M. Jean-Baptiste Beaudry¹³⁹. Je crains bien que nous ne puissions pas jouir bien longtemps de la présence de la bonne Mme Beaudry. C'est une personne dont j'admire beaucoup les belles qualités. Je m'arrête parce que l'espace me manque.

En passant chez Learmont¹⁴⁰, prends-y mes lunettes qu'il doit avoir réparées. Je l'ai payé pour son ouvrage en les lui donnant à mon retour de la Petite-Nation.

Bon soir et bonne santé. Je suis content de te savoir bien contente et disposée à t'amuser.

Ton ami bien dévoué, Auguste.



Saint-Hyacinthe, 8 février 1867

Ma chère Louisa,

J'ai pris ce morceau de papier pour écrire à la Petite-Nation, et je me suis rapelé, avant de mettre le nom de la personne à qui je voulais écrire, que c'est aujourd'hui vendredi et que tu aimerais probablement recevoir une lettre de moi demain pour passer ton dimanche tranquille. Me voilà donc en frais de t'écrire encore une fois, sans avoir été prévenu par toi.

Les enfants sont assez bien. Pourtant Marie a paru un peu abattue hier dans l'après-midi. Elle s'est fait prendre plusieurs fois. Elle disait avoir mal à un œil et que c'était son souper qui lui avait fait ce mal. En effet, ce matin, son œil gauche paraît un peu gonflé, mais il est à peine rouge. Victor ne tousse presque plus.

J'ai vu Mme Leman hier. Elle est à l'ordinaire. Je ne l'ai vue qu'un instant. Louis Dessaulles était chez Casimir à souper, ayant manqué son passage par le convoi de midi. Je ne sais à quelle heure il a pu partir, car à 6 h du soir, quand je l'ai vu, les chars, partis de Montréal à 2 h, n'étaient pas encore arrivés. Il y avait, paraît-il, quelque chose de brisé dans la locomotive et les autres trains étaient en conséquence arrêtés, pour attendre que la voie fût libre. Évidemment, il y a bien des choses qui ne vont pas dans la compagnie du Grand-Tronc et sur son chemin. Il n'y a pas une seule journée sans accident, depuis le commencement de l'hiver.

¹³⁹ Jean-Baptiste Beaudry (1811-1877), frère de Joseph Beaudry et beau-frère de Louisa Trudeau. Jean-Baptiste Beaudry, marchand à Montréal, a épousé (Montréal, 27 mai 1839) Marie-Anne Dumont (1820-1868). Leur fille Emma épousera (Montréal, Saint-Jacques, 10 juillet 1876) le poète Louis Fréchette.

¹⁴⁰ William Learmont (1807-1868), horloger et bijoutier, 325, rue Notre-Dame. *LMD*.

Il n'y a pas deux milles consécutifs de chemin qui soient en ordre passable. Et les locomotives ne sont guère mieux. Nous serons avant longtemps obligés de ne pas voyager par les chars pour conserver notre vie.

Écris-moi sans faute parce que les enfants veulent avoir des lettres et je n'en ai plus à leur donner.

Quand Alexina se propose-t-elle de partir pour l'Europe ? Ira-t-elle dans le cas où M. le grand vicaire¹⁴¹ ne partirait pas ? Si oui, sera-ce en qualité de veuve ou de jeune mariée ? Et après ou avant Pâques ? Elle doit avoir du trouble dans le moment, si vous la persécutez autant qu'à son voyage de l'automne dernier.

Tu feras mes amitiés à Mme St-Julien, et dis-moi quand elle se propose de monter. Dis à Godfroy aussi de ne pas manquer d'envoyer par elle le livre de reçus qu'il a dû faire imprimer pour son oncle Mackay.

Où en est l'affaire du moulin à coudre ? En as-tu entendu parler à Montréal ? As-tu pu avoir nos livres de banque ? *Jacques et Marie*¹⁴² ?

Rappelle-moi au souvenir de tes bonnes sœurs et de M. Beaudry. Embrasse les enfants pour moi et dis-moi comment est la petite Emma.

Ton ami Auguste.

P.-S. Gustave a fini de passer à l'examen et son maître, M. Gaudet, a rendu compte à sa classe du résultat de l'examen, suivant lui. Pour Gustave, il a dit qu'il avait bien répondu sur toutes ses matières de classe. Ce n'est pas encore le jugement qui sera prononcé par le directeur, quand toutes les classes auront subi leur examen. Ce dernier jugement se rend, toutes les classes présentes et devant tous les professeurs.



Saint-Hyacinthe, lundi 18 février 1867

Ma chère Louisa,

J'ai profité de ton absence hier pour commencer à faire mes visites. J'ai rendu à M. Fabre une visite qu'il était venu me faire au commencement de la semaine dernière. J'y suis allé avec M. Cadoret et nous nous sommes trouvés à l'évêché en même temps que le maire¹⁴³ et Mercier¹⁴⁴. Nous avons causé pendant plus d'une demi-heure. De là nous avons passé à la chambre de monseigneur Joseph Larocque, qui est assez bien. Dans le moment, il ne souffre pas, mais comme

¹⁴¹ Le grand vicaire est ici Alexis-Frédéric Trudeau (1808-1872), oncle de Louisa et d'Alexina Trudeau. Il ira à Rome en 1867.

¹⁴² *Jacques et Marie : souvenir d'un peuple dispersé* (1866), roman de Napoléon Bourassa.

¹⁴³ Henry Starnes (1816-1896), maire de Montréal pour un deuxième mandat, de 1866 à 1868.

¹⁴⁴ Honoré Mercier (1840-1894) avocat en 1865 qui étudia le droit chez ACP. Futur premier ministre du Québec.

toujours ses jambes refusent leurs services. Une fois à l'évêché, il n'y avait plus qu'un pas pour nous rendre chez M. Dufort, que nous avons trouvé dans son fauteuil et même capable de faire quelques pas au-devant de nous pour nous donner la main. Il revient de loin. Mme Dufort est toute rayonnante de joie de le voir se rétablir. Lui n'en est pas moins content.

Je désirais aussi depuis longtemps retourner voir Mlle Marguerite, comme je le lui avais promis. Je l'ai trouvée sur son lit cette fois, mais les jambes appuyées sur une chaise. Elle s'est informée de toi, a demandé quand tu reviendrais, disant qu'elle ne te reverrait plus. Je lui ai dit que oui, que tu reviendrais cette semaine et que tu ne manquerais pas de l'aller voir en arrivant. Elle était bien souffrante quand nous sommes arrivés. Elle s'éveillait d'un sommeil assez long mais qui est toujours fatigant, vu la difficulté qu'elle éprouve à respirer. Elle dit que par moments elle se sent à moitié morte, ses idées se troublent, elle se perd dans des conjectures sur son état. Elle est quelquefois occupée à se rendre compte de ce que sont devenus ses membres, qui lui semblent morts d'avance et séparés de son corps, surtout ses jambes. Elle est obligée de demander à la Sœur qui la soigne si ses prières sont faites, ne pouvant se rendre compte elle-même de ce qu'elle a fait ou dit.

Elle s'attend à mourir d'un moment à l'autre¹⁴⁵. Il paraît, d'après ce que nous dit la Sœur Michon, qu'elle veut vivre jusqu'au mois de mars, mois de saint Joseph. La Sœur est convaincue qu'elle se prolongera jusqu'à ce temps-là, quoiqu'elle ne prenne plus de nourriture depuis longtemps. Elle ne prend qu'un peu d'eau ou du bouillon. Elle dit qu'elle éprouve un grand délaissement.

Nous avons été plus d'une demi-heure avec elle. Je suis convaincu que dans l'état où elle se trouve, les visites au lieu de la fatiguer lui procurent un repos. Elle oublie ses souffrances pour parler à ceux qui viennent la voir, et cela lui donne un peu de soulagement.

Nous avons appris par une lettre de Nancy, jeudi dernier, que sa petite Émilie est bien malade des fièvres. Le docteur écrivait un mot à Morison dans la lettre de Nancy, disant qu'il en était bien inquiet. Ce serait un gros chagrin pour eux de perdre une petite fille si gentille et si avancée.

La retraite des filles est commencée d'hier. Ézilda et Émilie la font. Les exercices sont à 8½ h le matin et 3 h p.m. J'ai fait lever Ézilda pour faire le ménage et habiller les enfants avant déjeuner. Tout est en ordre. Mlle Brunelle s'est chargée des enfants et de la cuisine. Les enfants ne sont pas incommodes du tout depuis ton départ. À chaque fois que j'arrive, ils courent au-devant de moi pour me dire qu'ils ont été bons, et c'est vrai. La petite continue d'avoir le corps dérangé, mais cela ne paraît pas la fatiguer beaucoup. J'aurai cependant quelque chose du docteur ou je lui donnerai de l'huile de castor pour lui adoucir les intestins.

¹⁴⁵ Marguerite Plamondon (1802-1867) sera inhumée à 64 ans, à Saint-Hyacinthe le 4 mars 1867, dans les caveaux de la cathédrale. Fille de Michel Plamondon et de Marguerite Jeannotte/Lachapelle.

Je vois qu'il me faut prendre un autre morceau de papier. Victor est toujours disposé à prendre Joseph Beaudry pour son modèle : quand il veut nous exprimer sa détermination d'être sage et docile, il dit qu'il va faire le bon Joseph. Et il se met en prières pour obtenir du petit Jésus la grâce de faire le bon Joseph¹⁴⁶. Il faut dire à Joseph qu'il lui sera nécessaire de continuer dans la voie de la perfection, s'il ne veut pas plus tard forcer son cousin à se chercher un autre modèle, quand il aura fini d'acquérir les bonnes qualités qui distinguent aujourd'hui le bon Joseph des autres enfants de son âge.

Tu lui feras bien des amitiés et bien des caresses pour moi, ainsi qu'à la petite Emma et aux deux autres que je n'oublie pas non plus. Sur la demande de Mlle Brunelle d'un objet qui te servirait de souvenir, Mlle Marguerite a répondu qu'elle n'oublierait pas, à ses derniers moments, ceux qui ont été ses amis. Et que plus tard elle s'en rappellerait encore mieux. Elle demande de bien prier pour elle, vu l'état de débilité et d'anéantissement où elle se trouve, afin de ne pas manquer de courage pour endurer ses souffrances et accepter tout ce que le bon Dieu lui enverra.

En revenant de l'hôpital hier, j'ai fait visite chez le juge. Je n'ai vu personne. Mme Sicotte était sortie et, je crois, le juge absent.

Victor t'a écrit samedi une grande lettre qu'il m'a lue, parce que je ne pouvais pas la deviner, et je l'ai traduite en écriture ordinaire. Je l'inclus avec le bulletin de Gustave, que tu rapporteras.

Je te préviens que les enfants n'ont plus de peigne de corne. Le leur a disparu et les recherches d'Ézilda ont été infructueuses pour le retrouver.

M. Dufresne¹⁴⁷ n'a pas encore de burettes. Je t'autorise à en acheter un set chez M. Beaudry à crédit, car je me rappelle ne t'avoir pas donné de trésors lorsque tu es partie. Tu les choisiras jolies, de \$6 à \$8.

Tu sais que mes lunettes sont chez Learmont, et que je t'ai demandé de me les rapporter.

Tu salueras bien affectueusement pour moi les deux sœurs et M. Beaudry. Ne fais pas endêver Alexina trop souvent : cela peut lui devenir chagrinant et même lui occasionner des désagréments. Même ceux qui entendent le mieux le badinage viennent à s'en fatiguer parfois.

Nous attendons d'un moment à l'autre des nouvelles de Mme Laframboise. Tu feras mes compliments et amitiés à Jos et à Godfroy. Ce dernier approche de l'anniversaire de sa naissance. J'aurais préféré voir Denis rester chez M. Beaudry.

Tout à toi, ton ami Auguste.

¹⁴⁶ En annexe à cette lettre, un billet de Victor Papineau (écrit de la main de son père) : « Ma chère maman. J'ai des boutons sur tout le corps. Je suis un bon petit garçon. J'ai fait ma prière. Je veux faire le bon petit Joseph. Ton petit Victor. »

¹⁴⁷ Pierre Dufresne (1815-1878), prêtre en 1841. Professeur au séminaire de Saint-Hyacinthe.

Ta lettre ayant été mise à la poste trop tard, samedi, ne m'est arrivée que ce matin. Cela t'explique pourquoi tu n'as pas reçu de lettre hier. J'ai cru que tu n'en voulais pas. M. Cadoret ne va pas en ville cette semaine. Je ne sais si Casimir Dessaulles ira. Je n'ai pas d'argent pour aller te chercher. C'est une chose que nous ne voyons plus ici. 650 personnes ont communiqué à la retraite. Sur ce nombre, il y avait environ 50 femmes.



Montréal, 5 mars 1867

Ma chère Louisa,

Ta bonne sœur Émilienne te fait prévenir qu'elle désire te rencontrer à la station de chemin de fer à Saint-Hyacinthe jeudi après-midi, si elle ne change pas d'idée.

Alexina dit toujours qu'elle doit partir ce jour-là pour l'Europe. Émilienne, ne pouvant pas croire que ce soit vrai, se propose d'aller jusqu'à Saint-Hyacinthe pour s'en assurer. Mlle Beaudry, désirant aussi voir Alexina s'éloigner pour des raisons qu'elle ne m'a pas communiquées, et voulant être certaine qu'elle ne reviendra pas sur ses pas se rendra aussi jusqu'à Saint-Hyacinthe. On me dit que le D^r Leman sera de la partie. M. Leblanc me dit qu'il a quelques affaires à Saint-Hyacinthe et qu'il aimerait à s'y rendre jeudi. Je suis sollicité d'attendre jusqu'à ce jour-là et je suis presque gagné à rester d'autant plus que je n'ai pas fini mes affaires ici.

J'ai rencontré Mme Sincennes¹⁴⁸ dans la rue cette après-midi. Elle nous a dit que Corinne¹⁴⁹ a une fille depuis dimanche matin. Tout ayant bien été. La mère et la fille sont bien.

Tout à toi. Ton ami Auguste.

P.-S. Zéphirine doit aussi accompagner les promeneurs; elle se rendra chez Mme Leman. Émilienne et Mlle Beaudry reviendront vendredi.

Émilienne dit : Et si nous n'y allons pas ! Eh bien, tu en seras quitte pour ne pas les recevoir. Il paraît que la décision n'est pas irrévocable.



¹⁴⁸ Delphine-Denise Perrault (1837-1896), veuve de Victor-Henri Bourgeau avocat, et sœur de Corinne Perrault, vient d'épouser (Montréal, Saint-Jacques, 6 mai 1866) Jacques-Félix Sincennes, armateur, veuf de Clotilde-Héloïse Douaire-Bondy.

¹⁴⁹ Corinne Perrault (1834-1910), née à Montréal, fille de Louis Perrault, patriote et imprimeur, et de Marguerite Roy, a épousé (Montréal, 24 avril 1855) Toussaint Trudeau, ingénieur civil, fils de François-Xavier Trudeau et d'Ann Angélique Lock. Toussaint Trudeau est frère de Louisa et beau-frère d'ACP.

M. Joseph Beaudry
Montréal

Saint-Hyacinthe, 21 mai 1867

Mon cher monsieur,

Émilienne ne voulant pas m'écrire dans la crainte d'exciter la jalousie de Louisa, la prudence me force d'en faire autant à son endroit.

Je vous remercie du trouble que vous avez eu à me procurer une place pour le 1^{er} de juin. Je suis content que le départ puisse avoir lieu ce jour-là, puisqu'il est décidé que nous partons.

Victor se chagrinerait de me voir partir pour l'Europe. Je l'ai satisfait encore plus facilement que vous n'avez pu rassurer Henri, en lui disant que je vais lui rapporter un morceau de sucre de betterave. Il n'y a plus rien, à ses yeux, de comparable au sucre de betterave. Je ne sais pas si Louisa sera contente d'un morceau de sucre.

Dites à Émilienne, s'il vous plaît, que ma valise est à sa disposition et que je prendrai la sienne, qui me suffira bien, avec un sac de tapis que j'ai acheté le jour de mon départ de Montréal.

Quant à ses dettes pour un fouet et je ne sais plus quelle affaire de chapeau, Louisa dit que si elle lui en parle encore, elle sera fouettée avant d'embarquer pour Québec.

J'enverrai la valise par la première bonne occasion que je trouverai, et je mettrai probablement dedans une partie de mes effets pour ne pas faire venir ici la valise que je prendrai à Montréal.

Gustave n'a pas été bien depuis une douzaine de jours. Il ne va pas au collège. Victor et Marie sont assez bien. Embrassez pour moi Émilienne et les enfants.

Bien à vous. A.C. Papineau

✕

À bord du *Peruvian*¹⁵⁰, samedi le 8 de juin 1867

Ma chère Louisa,

Samedi dernier, je t'écrivais de la Rivière-du-Loup et des paroisses suivantes, en descendant le fleuve Saint-Laurent. Depuis ce temps-là, nous avons toujours continué notre route, nous avons, à l'aide de la vapeur et des vents, fait tout ce qui nous a été possible pour traverser la mer et nous n'en sommes pas encore à l'autre

¹⁵⁰ « Le *Peruvian* qui a laissé ce port [Québec], samedi dernier [1^{er} juin], pour Liverpool, avait à son bord 120 passagers de chambre. » *Le Canadien*, 3 juin 1867, p. 2.

bord¹⁵¹. Je ne puis donc pas dire sous la protection spéciale de quel saint en particulier nous sommes dans ces parages. L'Église n'en a pas assigné à la protection spéciale de l'endroit où nous sommes rendus. Nous ne sommes pas encore en vue des côtes de l'Irlande, qui ne nous seront signalées que demain au soir, jour de la Pentecôte. Nous sommes donc encore sous la protection de l'Étoile de la mer, qui est plus grande à elle seule que celle de tous les autres saints du paradis ensemble.

Nous avons toujours fait bonne route; le moins que nous ayons fait a été 11 nœuds à l'heure, excepté une nuit pendant laquelle nous avons été presque arrêtés par la brume, sur les bancs de Terre-Neuve, afin de ne pas heurter les glaces flottantes qui ont été vues par les gens de l'équipage.

Dimanche dernier, les protestants, qui sont en très grande majorité à bord, se sont réunis dans le salon, après le déjeuner, vers 10 heures, et deux ministres leur ont lu des passages de la Bible, puis ont fait chacun un sermon. Comme il faisait bien beau, nous avons passé ce temps-là sur le pont, et ensuite nous avons, un certain nombre, pris le parti de descendre dans la cabine de Mmes Brazeau¹⁵² et Prévost¹⁵³, pour y dire le chapelet en commun. Nous avons dit aussi les prières de la messe ensemble, mais chacun dans son livre. Dans l'après-midi, nous n'avons pu rester sur le pont que peu de temps, vu que le vent contraire s'est élevé et nous a donné de la pluie.

Lundi, la journée fut assez belle et nous en avons profité. Le vent de dimanche avait donné le mal de mer à bon nombre de passagers, surtout aux dames. Le lundi a ramené bien des cœurs malades; mardi, il a fait mauvais et tous ceux qui n'étaient pas habitués à la mer en ont été affectés. Il m'a fallu payer tribut à la mer et partager le déjeuner et le dîner avec les poissons. Mais je ne leur ai donné que la première partie de chacun de ces repas, et je me suis tenu de toutes mes forces pour descendre à table finir mes repas. J'ai si bien combattu que j'ai gagné la victoire, et maintenant je résiste comme un vieux marin. Parmi les nouveaux voyageurs, c'est Mlle Allard qui a mieux résisté. Elle n'a pas eu un moment d'indisposition. Ensuite, c'est moi qui ai le mieux fait. J'ai pris beaucoup d'exercice, j'ai marché, couru, sauté, joué pour surmonter les difficultés, et tout va bien.

Nous avons eu du gros temps, la mer est devenue grosse plusieurs fois, mais nous n'avons pas eu de tempête. Émilienne s'est bien portée les trois premiers jours, même lorsque les autres étaient presque tous malades, mais le quatrième jour, elle a commencé à se sentir indisposée et fatiguée, jusqu'à hier qui a été sa

¹⁵¹ ACP part pour un long voyage en Europe. Avant de partir, il avait donné une procuration à son frère Casimir pour veiller à ses affaires. Procuration par Augustin-Cyrille Papineau, « sur le point de s'absenter du pays », à CFP. FJD, 31 mars 1867, minute 1913.

¹⁵² Marie-Anne Bernard, fille de Jean-Dominique Bernard et de Nancy Grant, a épousé (Montréal, 7 mai 1844) François-Xavier Brazeau, marchand à Montréal.

¹⁵³ Rosalie-Victoire Bernard (1821-1907), née à Saint-Luc, fille de Joseph Bernard, menuisier, et de Rose Guertin, a épousé (Montréal, 6 février 1838) Amable-Cyprien Prévost (1811-1872), marchand, fils de Jean-Baptiste Prévost et d'Amable Gauthier, de Terrebonne.

plus mauvaise journée. Aujourd'hui elle est tout à fait bien. Elle a été bien courageuse pendant son temps de maladie, mais le courage ne suffit pas contre la mer. Il lui a fallu faire comme les autres et payer son tribut. Tous les jours qu'il a fait beau, elle a pu se traîner sur le pont. Il n'y a qu'une journée où le mauvais temps a duré assez longtemps pour ne pas lui donner la chance de monter.

Il fait toujours bien froid. Tout le monde est habillé en hardes d'hiver, et encore faut-il marcher vite ou courir pour se réchauffer. Je ne regrette nullement d'avoir pris mon gilet tricoté et mon surtout d'hiver. Ce n'est rien de trop, avec mes chemises de flanelle et tout le mouvement que je puis me donner. Il y a beaucoup de passagers qui ont des robes de buffle, dans lesquelles ils s'enveloppent et se couchent sur le pont.

Quand il fait beau, tout le monde se rend autant que possible sur le pont, les malades comme les autres. On s'assied par terre, on se couche partout pour se reposer. C'est la façon. Toute cérémonie et toute toilette sont bannies de l'esprit des dames les plus particulières. Je t'assure que je n'aurais pas de scrupule à mettre ici les vieux pantalons que j'ai portés l'hiver dernier. C'est tout ce qu'il faut pour s'asseoir et se rouler par terre. Je me suis acheté un châle à Montréal et je m'en suis bien trouvé pour moi et pour Émilienne. Il faisait si froid, quand elle était obligée de se coucher sur le pont, qu'elle n'aurait pas pu y résister avec sa couverture double. Je termine parce que le vent est trop fort.

Lundi, 2½ h p.m. La journée de dimanche a été assez mauvaise, le vent très fort et la pluie nous ont tenus enfermés presque toute la journée. Nous avons néanmoins pu monter sur le pont, mais la mer était si grosse qu'une dame a été poussée d'un côté à l'autre du pont par la vague qui était montée dessus et balayait tout ce qui se trouvait sur son passage. Deux autres dames ont été inondées, ainsi que trois ou quatre messieurs. Comme personne n'a eu de mal, nous avons bien ri de voir la mine de ceux qui étaient trempés par l'eau salée.

Vendredi soir, nous avons eu une soirée musicale. Le capitaine a commencé par chanter, pour donner l'exemple, et deux ou trois autres en ont fait autant. Les Canadiens ont chanté des chansons canadiennes, puis le tout s'est terminé par le *God save the Queen*, chanté en chœur par tous les passagers, non par moi.

Samedi soir, Prume¹⁵⁴ s'est laissé gagner à nous faire de la musique. Il a été admiré, malgré que le mouvement et le roulis du vaisseau fussent contraires à son jeu. J'ai fait sa connaissance. C'est un gentil garçon. Mais il paraît beaucoup mieux quand il joue qu'en conversation.

Les Canadiens, qui sont au nombre de 14 ou 16, ont toujours été très gais. Cela surprend les étrangers, qui sont presque continuellement sérieux.

Tu pourras dire à Gustave que dimanche, le 2 de juin, nous avons vu dans le golfe bon nombre de baleines, presque trois à la fois, qui faisaient jaillir l'eau à 15 ou 20 pieds de hauteur. Il m'a demandé de conserver l'heure de Saint-

¹⁵⁴ Frantz Jehin-Prume (1839-1899), né à Spa (Belgique), décédé à Montréal. Violoniste, compositeur.

Hyacinthe pour voir la différence que je trouverais de ce côté-ci. Il y a actuellement quatre heures et demie de différence. J'ai 10 heures et 20 minutes a.m. et il est 3 h moins 10 minutes p.m. à la pendule du vaisseau.

Nous sommes près des côtes de l'Irlande depuis le matin, et nous ne les voyons pas à cause d'une brume très épaisse qui nous force de ne pas avancer. Entre 11 h et midi, nous avons vu un soleil magnifique qui nous a donné l'espoir d'arriver à Londonderry, au nord de l'Irlande, mais il s'est caché soudainement et nous ne voyons pas à un arpent devant nous. Il est impossible de marcher sans nous exposer.

Émilienne n'a pas été bien hier, à cause de la grosseur de la mer. Elle a pu dîner et prendre ses autres repas à table. Les plats se promenaient, malgré les barres placées pour les retenir, et beaucoup de passagers ont été arrosés et graissés de la belle façon, les assiettes et les verres se promenaient, en morceaux, de tous côtés, aux grands éclats de rire de ceux qui ne les avaient pas sur eux. Sur le soir, le vent s'est calmé et nous avons passé la soirée sur le pont. Il faisait clair à 10 heures du soir comme chez nous à 8. Et, à minuit et demi, le jour commençait à reparaitre. Nous avons pris gaiement un bon réveillon vers 10½ h p.m. et nous avons fait la promenade sur le pont avant d'aller nous enfermer dans les cabines. Tout cela était hier, dimanche.

Pendant que j'écris ces dernières lignes, le brouillard diminue et le vaisseau reprend tranquillement sa course à très petite vitesse. La gaieté revient avec l'espoir d'arriver, et les langues qui étaient toutes à l'ancre reprennent le mouvement en même temps que le bâtiment, mais avec une plus grande rapidité.

En somme, la traversée a été, au dire de tout le monde, une mauvaise traversée d'été. Nous ne savons pas si nous pourrions arrêter ce soir à Londonderry, où Émilienne a décidé que nous débarquerions, pour avoir un peu de repos en passant par l'Irlande. Je continuerai ma lettre en Irlande. La table va se mettre pour le dîner.

Belfast, Irlande, 11 juin 67. Nous avons réussi à débarquer à Londonderry hier à 8 h p.m. Nos effets ont été passés à la douane et nous ne sommes arrivés à l'hôtel que sur les 9½ h. Nous avons soupé et nous avons fait le tour de l'ancienne ville en marchant sur les murs et nous sommes revenus à l'hôtel à 11 heures du soir.

L'arrivée sur les côtes de l'Irlande est rafraîchissante. Les côtes offrent une apparence toute pittoresque. La verdure est d'une teinte particulière que nous ne rencontrons nulle part en Canada. Le pays est très accidenté, montagneux et dans un état de culture perfectionnée dont on ne se fait pas d'idée chez nous. Les champs sont divisés par des haies vives de cenellier ou des clôtures de terre. Tout est travaillé comme les plus beaux jardins du pays et même mieux. Tous les labours semblent faits au cordeau. Je n'ai pas vu un sillon de charrue qui ne soit aussi droit qu'une ligne mathématique. Les propriétés sont très petites. Il n'y a pas un pouce de terrain perdu. On cultive jusqu'aux levées des chemins de fer. Il y a des arbres fruitiers, des arbres forestiers partout. Les montagnes n'étant pas élevées sont cultivées jusqu'à leur sommet. Les routes sont toutes macadamisées et

entretenues avec un soin extrême. Toutes les maisons ont une apparence de goût et de propreté qui étonne les voyageurs habitués à voir les Irlandais si malpropres en Canada.

Londonderry est bâti sur deux éminences; l'ancienne ville est entourée de remparts, on y voit un monument élevé à la mémoire de Walker qui a soutenu un siège contre Jacques II, dans la guerre que lui a faite Guillaume, prince d'Orange, qui a fini par obtenir la victoire. C'est une jolie ville, propre et élégante. Nous avons laissé Londonderry ce matin, à 7 h, pour aller à Coleraine, petite ville de l'intérieur; de là, à Portrush, sur la côte nord-est, et de Portrush à Giant's Causeway, une des plus grandes merveilles naturelles du monde. De là nous sommes revenus à Coleraine pour nous diriger sur Belfast d'où j'écris.

12 juin, à la veillée. Nous sommes arrivés à Dublin.

Avant d'aller plus loin, je vais donner la marche du *Peruvian* depuis notre départ de Québec le 1^{er} de juin à 10½ h a.m.

Dimanche, à midi, nous avons parcouru, depuis notre départ	340 milles.
Lundi à midi	270
Mardi	280
Mercredi	255
Jeudi	302
Vendredi	292
Samedi	295
Dimanche	305

En tout 2 339

Lundi, on n'affiche pas le nombre de milles parcourus.

Nous apercevons la terre après la disparition du brouillard et nous voyons, pour premier objet remarquable, les ruines de Greencastle. Après avoir côtoyé la rive nord, nous arrivons à Moville, à l'entrée d'une baie appelée Lough Foyle où nous laissons le bâtiment pour descendre dans un petit bâtiment qui remonte la baie 18 milles, et nous débarque à Londonderry.

En revenant de notre excursion à Giant's Causeway, nous voyons les ruines du château de Dunluce, et les ruines de quelques églises catholiques nous apparaissent fréquemment dans le nord de l'Irlande. Ces ruines datent du temps de Cromwell¹⁵⁵ qui a commis tant d'atrocités contre ces pauvres Irlandais.

Je reprends maintenant notre itinéraire où je l'avais laissé, c'est-à-dire au moment de notre arrivée à Belfast. Nous sommes avec Mme Prévost et son neveu (ce

¹⁵⁵ Oliver Cromwell (1599-1658), militaire, conquérant de l'Irlande et de l'Écosse. Régicide, il pratiqua un véritable génocide du peuple irlandais.

dernier part pour Glasgow le soir même), Mme Brazeau et Mlle Allard¹⁵⁶, puis le Dr Hingston¹⁵⁷, de Montréal. Nous qui devons voyager si seuls, nous sommes en assez grande bande, comme tu vois. Il n'y a que 16 malles à faire embarquer et débarquer à chaque endroit où nous allons. Le Dr Hingston nous est un grand avantage parce qu'il a déjà visité l'Irlande et qu'il y a demeuré. Il est né au Canada mais a étudié en Irlande et en Écosse. Nous ne savons pas encore si nous laisserons nos amis ici ou si nous les attendrons une couple de jours pour aller en Écosse.

À Belfast, nous avons pris un peu de repos et nous n'avons visité que le jardin botanique et le musée du Queen's College, institution où toutes les religions sont ignorées dans l'enseignement. Les fleurs de la serre sont très belles, le jardin est grand, nous ne le visitons pas tout parce que la pluie nous menace et que l'heure nous presse de retourner au Royal Hotel où nous logeons. À 1 h 45 p.m., nous prenons les chars pour Dublin. Nous arrivons ici à 6 h p.m., au Gresham Hotel, Sackville Street¹⁵⁸, une des plus belles rues du monde, très large et bien bâtie de maisons à cinq étages. Le bureau de poste est sur cette rue. C'est une immense bâtisse ayant en face une colonne située au milieu de la rue et portant une statue de l'amiral Nelson.

À l'extrémité de cette rue se trouve d'un côté la Banque d'Irlande et, de l'autre, Trinity College. La banque est au coin de Sackville Street. C'est une bâtisse qui me paraît trop basse pour son étendue, qui est très considérable. Nous voyons, un peu au-delà, une statue équestre de Guillaume d'Orange.

Les catholiques irlandais, en haine du chef des Orangistes et de leur société, ont essayé autrefois de la faire sauter par la poudre, mais comme elle a sauté et qu'elle est retombée au même lieu, sans avoir été détruite, elle a été réparée et subsiste encore. C'est vraiment un chef-d'œuvre sous le rapport du naturel de la pose du cavalier et du cheval.

Mlle Brunelle eût été ravie jusqu'à l'extase du nombre, de la variété de couleurs et de la grandeur des fleurs des calcéolaires qu'il y avait au jardin de Belfast.

¹⁵⁶ Charlotte-Louise-Joséphine Allard (1843-1877), née et décédée à Chambly. Fille de Joseph-Frédéric Allard, lieutenant-colonel de milice et seigneur de Foucault, et de Marie-Adèle/Bathilde-Adelphine Soupras. Deux ans après son voyage en Europe, Joséphine Allard épousera (Chambly, 1^{er} septembre 1869) Charles-René-Léonide d'Irumberry de Salaberry, lieutenant-colonel et commandant des Voltigeurs canadiens de Québec, veuf de Sophie-Victorine-Cordélia Franchère. Le mariage sera béni par Alexandre Taché, évêque de Saint-Boniface.

¹⁵⁷ William Hales Hingston (1829-1907), né à Hinchinbrooke, décédé à Montréal. Médecin et chirurgien, 645, La Gauchetière, en face de Beaver Hall Hill (LMD). Il sera maire de Montréal en 1875-1877. Il épousera (Toronto, 16 septembre 1875) Margaret Josephine MacDonald, fille de Donald Alexander MacDonald et de Catherine Grant Fraser. « Le Dr Hingston, de Montréal, s'est embarqué samedi sur le vapeur *Peruvian* pour aller représenter le collège des médecins et chirurgiens du Canada, à la réunion du conseil médico-international qui doit avoir lieu prochainement à Paris. » *Le Journal de Québec*, 4 juin 1867, p. 2.

¹⁵⁸ Sackville St., aujourd'hui O'Connell St.

Les rhododendrons sont en quantité dans tous les jardins et les parterres de Belfast. C'est une belle ville, renommée surtout pour ses nombreuses et belles manufactures de toiles. Nous n'avons pas eu le temps de visiter ces dernières. Toute l'Irlande est émaillée de fleurs qui croissent spontanément dans les champs et les prairies. Il y a des fleurs très rares au Canada qui viennent ici à profusion partout. Les roses sauvages sont en fleur, le foin des prairies est épié. Le trèfle rouge est en pleine floraison, mais les grains ne sont pas avancés en proportion. J'ai vu des fraises exposées en vente dans un magasin ce soir.

Après le souper, nous avons fait une promenade pour nous délasser, et nous avons parcouru tout Sackville Street et nous avons fait le tour de Merrion Square, sur lequel les maisons se louent de £300 à £400 Sterling par an à des médecins, chirurgiens et autres hommes de profession. Cette place est fermée et n'est ouverte, les jours ordinaires, qu'aux heureux habitants qui demeurent autour de ce carré qui ne s'ouvre au public qu'à certains jours.

La santé d'Émilienne et la mienne sont excellentes jusqu'à présent; nous avons eu de la fatigue mais pas de maladie; beaucoup de plaisir, de jouissance et peu de contrariétés. Le beau temps a été constant depuis notre arrivée en Irlande. La pluie qui nous menaçait à Belfast est allée tomber loin de nous.

Demain, nous visiterons les édifices publics ici, et entre autres les églises, et nous penserons plus particulièrement à ceux que nous aimons, d'autant plus que nous en sommes plus éloignés. Nous parlons souvent du plaisir que chacun de vous aurait à voir et admirer les scènes si variées et si pittoresques se déroulant continuellement sous nos yeux.

Tu feras nos amitiés à tous nos parents et amis que je ne nomme pas en détail, mais qui se reconnaîtront bien facilement, s'ils veulent se rappeler la place qu'ils occupent dans mon cœur et ma mémoire.

Adieu. Bonne santé et embrasse bien nos petits enfants pour ton ami.

Il est possible que nous restions à Dublin jusqu'à lundi prochain, pour aller ensuite en Écosse et en Angleterre

✂

[À Angelle Cornud]

Dublin, 13 juin 1867

Ma chère mère,

Je suis parti pour aller en Angleterre et me voilà en Irlande. On propose et la femme dispose en voyage. Mme Beaudry se trouvant un peu fatiguée de la mer, s'est déterminée à débarquer en Irlande. Cela lui donnait une nuit et trois quarts de jour de moins à faire sur mer.

Notre traversée a été assez heureuse. Nous avons été indisposés et non malades sur mer. Pour moi, je n'ai eu qu'une demi-journée de malaise un peu grand, quoique la traversée ait été considérée comme mauvaise pour la saison. Le temps était froid et pluvieux. Nous n'avons eu qu'une belle journée en pleine mer.

Nous avons admiré, en arrivant, les côtes du nord de l'Irlande qui sont pittoresques au possible. Une des premières pensées qui me soient venues à l'esprit, en voyant les constructions des maisons des paysans sur la côte, est que ce pauvre vieux Kiernan¹⁵⁹ n'avait pas oublié les traditions de son pays dans la construction de ses bâtisses, qui se tiennent toutes et sont sur une seule ligne. Ses ancêtres faisaient, et leurs descendants d'ici font encore, comme il a fait.

Il n'y a rien de plus agréable à voir, après une traversée sur l'océan, que les côtes du nord de l'Irlande qui sont verdoyantes et accidentées naturellement, et dont les champs font l'effet d'un damier peint en vert de toutes les nuances, depuis l'émeraude la plus pure jusqu'au vert de l'orange mûre.

Les champs, qui ne sont guère plus grands que des carrés de jardin, affectent toutes les formes imaginables et une régularité dont personne en Canada ne pourrait soupçonner les Irlandais capables. Tous ceux qui le voient pour la première fois sont émerveillés de la beauté de ce pays, composé d'une multitude de petites montagnes affectant toutes les formes que la nature sait prendre et se prêtant néanmoins à la culture la plus perfectionnée qu'il m'ait encore été donné de voir. Tous les champs sont séparés par des haies vives ou par des clôtures en terre. Les routes sont partout spacieuses et macadamisées, et entretenues avec plus de soin que les meilleurs chemins des environs de Montréal. Les maisons sont jolies et grandes, pour les riches, avec de magnifiques plantations d'arbres fruitiers et forestiers; pauvres, basses et petites, pour les indigents. Chose extraordinaire pour nous, c'est que toutes les chaumières ont une apparence de propreté qui ne s'explique pas du tout, quand on connaît la malpropreté qui règne parmi la même classe d'hommes rendus au Canada.

Je n'ai vu, depuis trois jours que je parcours l'Irlande à la vapeur, que deux clôtures en perches. Toutes sont en cenellier, en terre ou en pierre et faites et entretenues avec beaucoup de goût. Les résidences des riches sont magnifiques. En arrivant sur les côtes nord de l'Irlande, nous avons aperçu les ruines de Greencastle qui datent de la dévastation ordonnée par le trop célèbre Oliver Cromwell dans toute l'Irlande. Ensuite nous avons laissé le steamer à Moville, pour remonter, dans un petit bateau à vapeur, la baie de Lough Foyle qui présente, à chaque pas, un coup d'œil enchanteur et varié. Nous avons mis pied à terre à Londonderry, jolie petite ville de six à huit mille âmes, très propre et bien bâtie, où nous avons couché lundi soir.

¹⁵⁹ Patrick Kearnan/Kiernan, Irlandais, veuf de Mary Ann Keegan, de Notre-Dame-de-Bonsecours de la Petite-Nation, a épousé (Saint-André-Avellin, 3 janvier 1854) Mary Ann Kelly, fille de Jean Kelly et d'Ellen Gorrondy.

Le lendemain, nous étions en route pour Coleraine, Portrush et Giant's Causeway. Ce dernier point est une des plus grandes merveilles naturelles que le monde possède. C'est une colonnade de pierres excessivement dures, appelées basaltes, qui prennent toutes les formes des figures de mathématiques et que l'on dirait avoir été taillées au compas et à la règle.

De là, nous avons été à Belfast, belle grande ville de 160 mille âmes, très manufacturière et dont les toiles fines font l'admiration de ceux qui visitent les expositions des produits de l'industrie. Il y a là un beau jardin botanique et un bon muséum d'histoire naturelle. Les rues sont spacieuses, très propres et très unies. Il y a même des trottoirs, faits en mosaïque assez agréable à la vue.

Adieu. Je n'ai plus de papier et c'est le dernier moment pour la malle.

Veuillez faire à toute la famille mes meilleurs souhaits et amitiés. Je pense tous les jours combien chacun de vous serait content de voir ce que je vois. Tout à vous, avec amitié. Votre bien dévoué.

Auguste

※

Glasgow, Écosse, dimanche le 16 juin 1867

Ma chère Louisa,

Ma dernière lettre à ton adresse a été mallée, je crois, à Dublin, en arrivant de Belfast. Le soir de notre arrivée au Gresham Hotel, Sackville Street, Dublin, nous avons d'abord pris le souper pour nous restaurer, et le D^r Hingston a fait les honneurs de la ville, capitale de l'Irlande, en nous conduisant dans trois ou quatre des principales rues de la ville où nous avons admiré les bâties du bureau de poste et les grands hôtels, le monument de Nelson, sur Sackville Street; la Banque d'Irlande, le Trinity College, situé à l'extrémité sud de Sackville, la maison de douane sur la rivière Liffey, la statue équestre de Guillaume, prince d'Orange, la statue du poète Thomas Moore, près du Trinity College, l'immense cour de récréation de cette dernière institution, une des meilleures maisons d'éducation de l'Europe, et le Merrion Square, place assez considérable, taillée en parallélogramme rectangle, complantée d'arbres forestiers et autres, et contenant de belles pelouses où les heureux habitants de ce carré aristocratique et leurs enfants ont seuls le privilège de pénétrer et de prendre leurs ébats. Chacun a sa clef et entre quand il veut dans ce parc-jardin. Il est fermé non seulement aux étrangers mais à tous les citoyens que leur réputation dans les arts ou les sciences et leur fortune n'ont pas encore fait admettre à l'honneur d'avoir un établissement dans cet endroit. Au reste, tous les parcs de Dublin, à l'exception de Phoenix Park, qui est le plus grand et le plus éloigné du centre de la ville, sont fermés au public. Les citoyens de Dublin ont fait dernièrement encore de vains efforts pour obtenir que les parcs

fussent ouverts, au moins à certains jours, au public. Ils ne le sont que quand les propriétaires le veulent bien, ce qui est fort rare.

Le lendemain de notre arrivée à Dublin, nous avons visité dans la matinée, qui est courte quand on est accompagné de quatre dames, l'ensemble de la partie de la ville située au nord de la Liffey, puis le magasin de MM. William Fry & Co, No 31 Westmoreland Street, manufacturiers qui nous ont très poliment fait voir un grand nombre d'échantillons des plus belles popelines de soie, et de soie et laine, manufacturées par eux, ainsi que de magnifiques meubles aussi manufacturés par eux. Ils ont poussé la politesse jusqu'à nous donner une carte pour aller visiter la manufacture située dans une autre partie de la ville.

Nous avons été transportés d'admiration en voyant les belles popelines avec les couleurs les plus vives et les dessins les plus riches et les plus variés qu'ils exécutent en faisant ces riches étoffes. Le dessin est préparé et découpé sur des cartons par les artistes les plus habiles de Londres, de Dublin et d'ailleurs, puis, chose admirable, sont exécutés par des métiers marchant à la main et au pied, comme ceux de nos tisserands et travaillant au moyen d'une machine inventée par Jacquart (Français), comme s'ils avaient des doigts et une intelligence pour lever ou abaisser à temps les fils de la chaîne et de la tisserure qui doivent former toutes les fleurs et toutes les figures que le goût et le luxe aiment à chercher dans ces belles étoffes.

Dans le même établissement se filent les soies et les laines qui sont ensuite converties en étoffes, et se font, au moyen de la vapeur, les plus riches bordures et bandes pour les coussins de voitures ordinaires et de chemins de fer. Il y a peu de monde occupé dans cette manufacture, eu égard à son étendue et à la quantité d'étoffes qui s'y manufacturent. Nous avons vu la soie brute, telle qu'elle arrive de la Chine ou des établissements du sud de la France. On ne dirait pas que c'est de la soie mais du fil très fin et plutôt gris clair que blanc. Elle est ensuite travaillée et blanchie ou teinte par tous les procédés que la chimie moderne a si hautement perfectionnés de nos jours.

Édimbourg, 18 juin 1867. Ma lettre a été interrompue par le souper puis par une longue promenade que je te raconterai quand j'y serai rendu. Dans l'après-midi de mercredi, nous avons visité la chapelle du château de Dublin et le château du lord-lieutenant de l'Irlande (aujourd'hui le marquis d'Abercorn¹⁶⁰). La chapelle contient de très riches sculptures et les armoiries sculptées, par ordre de date, de tous les lords-lieutenants depuis leur origine. Nous avons vu dans une des salles du château les portraits de tous ces vice-rois. Il n'y manque que celui du jour, dont on ne placera le portrait qu'à sa sortie de charge.

Il y a, dans la salle à dîner, une jolie sculpture en bois, très ancienne et très bien exécutée, représentant Marc-Aurèle recevant les Parthes et les Germains, qui

¹⁶⁰ John James Hamilton, 1^{er} marquis d'Abercorn (1756-1818). Politique et pair d'Irlande.

implorent sa clémence et qui sont heureux et reconnaissants de le voir leur tendre une main amicale. L'expression des figures de tous les personnages est admirable.

Les meubles de la salle du trône, des chambres à coucher et même de la salle de réception, n'ont rien de remarquable. Ils sont beaux, sans doute, mais assez simples, sans luxe. Ils ne sont pas dans le goût moderne. Comme architecture, le château est un édifice assez ordinaire.

La pièce où se donnent les bals est très grande, décorée de peintures qui ne m'ont pas frappé comme plus belles que celles d'artistes de second ou de troisième ordre probablement.

L'église de Saint-Patrice, aujourd'hui cathédrale presbytérienne, je crois, protestante certainement, est le plus grand et le plus beau comme le plus ancien monument de Dublin. Elle a été restaurée, à grands frais (plus de £150 000 Sterling) récemment, par un brasseur très riche de Dublin. Son nom échappe à mon souvenir¹⁶¹. L'extérieur en est bien beau, mais l'intérieur en est froid, comme tout ce qui est consacré au culte protestant ici.

Plusieurs grands hommes de l'Irlande y sont enterrés et ont des monuments indiquant la date de leur mort et celle de leur naissance. Le buste du célèbre orateur Curran¹⁶² est celui qui m'a le plus intéressé, par l'intelligence qui ressort de chacun des traits de sa figure. Les traits sont gros et chacun d'eux en particulier n'offre rien de bien agréable, mais le tout forme un ensemble imposant et noble, l'intelligence du grand orateur perce le marbre qui le représente et l'anime d'une vie qui donne à croire qu'il va parler. Ce buste ressemble d'une manière frappante à Geoffrion. Je souhaite à ce dernier des succès oratoires aussi grands que ceux de Curran.

La chapelle de l'Université, chapelle catholique, appartenant aux jésuites, nous dit notre guide, n'a rien de remarquable. Nous ne l'avons visitée que pour avoir occasion de saluer le Dieu des catholiques, qui semble si bien oublié par les habitants de Dublin, dont la majorité est catholique, que nous n'y avons pas vu une église catholique considérable, ni même qui vaille la peine de porter le nom d'église. Cela peut être dû à ce que notre guide, étant protestant, n'aurait pas voulu nous conduire aux églises catholiques, préférant faire donner à ses coreligionnaires la pièce obligée que les visiteurs sont forcés de déboursier, à l'entrée de chaque édifice public.

Le palais de l'exposition de Dublin est grand, pour une ville, ne l'est pas pour un pays. Il y reste quelques statues assez jolies et deux ou trois peintures remarquables comme perspective.

Le musée de l'Industrie irlandaise, situé sur St Stephen's Green, est très intéressant à voir pour ses collections de marbres, de minéraux et de pierres précieuses d'Irlande et ses modèles de machines et d'établissements industriels; les produits

¹⁶¹ Alderman Benjamin Lee Guinness, propriétaire d'une immense brasserie qui mérite l'attention des voyageurs. La flèche de la cathédrale est haute de 221 pieds. (Note d'ACP).

¹⁶² John Philpot Curran (1750-1817), orateur et juge.

des diverses industries irlandaises; ses poissons, ses oiseaux et le squelette entier d'un cerf dont la hauteur est d'au moins 7 pieds. Le bois de cet animal est immense. Il y a dans ce musée une quantité considérable d'objets utiles et intéressants, mais nous étions si fatigués lorsque nous y sommes arrivés, et l'heure si avancée, que nous ne l'avons pas visité avec autant d'attention qu'il en mérite.

Le vendredi matin, nous sommes allés visiter Kingstown, divers petites villes et villages, situés sur les bords de la mer, jusqu'à Bray, à 12 milles de Dublin, au sud. De là, nous sommes allés voir le Dargle, petite rivière qui descend en formant mille petites chutes dans ses méandres capricieux, entre la propriété de lord Monk, gouverneur général du Canada, et celle de lord Powerscourt, son voisin. L'eau du Darglin est amenée à Dublin de 16 ou 17 milles, pour abreuver la partie de la ville située au sud de la Liffey.

Sur la route, en y allant, on aperçoit les Ballycorus Leadmines dont la cheminée court, sur terre, deux milles pour aller se terminer au sommet de la montagne, appelée Enniskerry, au-dessus de laquelle elle s'élève à une grande hauteur.

Les sites par lesquels nous avons passé sont d'une grande beauté naturelle et sont dans un état de culture très avancée.

De retour à Dublin, nous avons retenu notre passage à bord du *Earl of Carlisle* pour Glasgow, et nous sommes partis de l'hôtel où nous avons laissé nos compagnons de voyage vers 4½ p.m.

Après le souper, sur le vapeur, Émilienne a eu le mal de mer. Elle était descendue trop tôt dans la cabine à cause de la pluie qui commençait à tomber. Elle s'est couchée immédiatement et tout a bien été ensuite. Le lendemain matin, nous avons remonté la Clyde, qui est une des plus belles rivières qu'on puisse voir et qui s'embellit encore beaucoup. Elle est continuellement sillonnée par des centaines de bateaux à vapeur et de voiliers qui partent à chaque instant pour les ports voisins et pour transporter les produits des innombrables manufactures de Glasgow et des environs, dans toutes les parties du monde.

On élève actuellement les bords de la Clyde par de la terre qu'on y charroie sur de longues suites de radeaux, traînés par des bateaux à vapeur, et on pavaise en pierre les deux côtés de la rivière, puis on vend ensuite très cher les terres de chaque côté. Cela se fait par des syndics nommés par le gouvernement et aux frais de Glasgow, je crois. La rivière est bordée de montagnes qui s'élèvent de chaque côté à une certaine distance et sont d'une grande beauté.

Les côtes de l'Écosse sont moins récentes que celles de l'Irlande. Elles ont une beauté plus sévère et annoncent plus d'aisance et même de richesse. On peut dire que les manufactures et les chantiers de construction de navires, en fer et en bois, se suivent presque sans interruption, depuis les bords de la mer jusqu'à Glasgow.

Nous avons rencontré, dans l'espace de deux heures de temps, plus de vingt bateaux à vapeur qui descendaient la Clyde, pour y faire des excursions de plaisir. Je n'ai jamais vu ni même imaginé activité pareille à celle d'ici. Nous sommes arrivés à Glasgow vers 2½ h p.m. le samedi.

Dans l'après-midi, nous avons été voir Argyle et Buchanan Streets, les deux plus grandes rues d'affaires de cette ville qui en fait tant.

Glasgow compte près d'un demi-million d'âmes. Elle est très bien et très richement bâtie. Les maisons et les édifices publics sont solidement et richement construits et même avec luxe, mais avec beaucoup de simplicité. On vise plus à la solitude qu'à l'élégance. Il y a cependant des magasins et des résidences qui sont construites avec beaucoup de goût et de somptuosité. Les rues sont très spacieuses, surtout dans la partie ouest qui est la partie neuve et aristocratique de la ville. Les magasins sont immenses.

Les manufactures sont si nombreuses et si grandes que l'air est continuellement surchargé de fumée. Il y a des cheminées de manufactures qui s'élèvent, dit-on, à plus de 400 pieds de hauteur !

La place George, sur laquelle se trouvent les plus grands et les plus beaux hôtels de la ville, est un carré long pouvant former deux fois ou deux fois et demie la grandeur de la place d'Armes, à Montréal. On y voit un beau monument, élevé à sir Walter Scott et les statues équestres de la reine Victoria et du prince Albert. Ces dernières ont été inaugurées cette année par le prince Alfred¹⁶³.

Dimanche, nous avons été à la messe dans l'église de Saint Mungo, desservie par des frères Passionistes. Le portrait du bienheureux Paul de la Croix¹⁶⁴, leur fondateur, y était exposé. C'est un des saints qui doivent être canonisés cet été à Rome.

L'église est petite, sombre, malpropre et pauvre. La population catholique de Glasgow paraît très pauvre. Les riches vont aux offices dans de belles églises construites autrefois, lorsque l'Écosse était catholique et qui sont malheureusement aujourd'hui converties en temples protestants.

Dans l'après-midi, nous avons pris un peu de repos que nous n'avions pas eu le loisir de prendre depuis notre départ du steamer. Le soir, nous sommes partis à l'aventure, à pied (il n'y a pas moyen de louer de voiture le dimanche en Écosse), marchant à l'ouest, en passant par George St., Buchanan St., Bath Street, Newton St., et enfin Sauchiehall St., entraînés par la beauté toujours croissante des maisons, sans songer à la fatigue. Partis de l'hôtel à 7½, nous arrivâmes à 8¾ à Kelvingrove Park, à l'extrémité de Sauchiehall St. C'est un grand parc, complanté de beaux arbres, où dominent cependant les marronniers d'Inde et les chênes; les premiers ont jusqu'à 1½ à 2 pieds de diamètre. Le parc est dans le flanc et au pied d'une colline élevée, sur le haut de laquelle s'élève le plus magnifique pâté de maisons, hautes et larges, qu'il m'ait encore été donné de voir. Trois terrasses s'échelonnent dans le flanc de la colline et communiquent entre elles par de belles avenues, descendant en courbes très gracieuses, très douces et très régulières. Ces

¹⁶³ Alfred, second fils de la reine Victoria et du prince Albert.

¹⁶⁴ Paolo della Croce (1694-1775), né dans le duché de Savoie, mystique italien, fondateur des Passionistes.

avenues se partagent ensuite, en tous sens, pour embrasser, dans leurs détours nombreux, les parterres d'arbres à fleurs qui forment la partie inférieure du parc.

Nous étions assis, admirant les beautés de ce parc et observant combien il serait embelli s'il y avait un ruisseau, un lac ou un jet d'eau pour le compléter, lorsqu'il nous prit envie de pousser plus loin la promenade et de voir un beau bouquet d'arbustes chargés de fleurs. En approchant, nous aperçûmes, à notre grande joie, une charmante petite rivière, bordée de beaux grands arbres, qui terminent, à l'ouest et au nord-ouest ce beau parc. La rivière Kelvin peut avoir un demi-arpent ou trois quarts d'arpent de largeur et roule tranquillement ses eaux au fond d'une vallée profonde, occupée par le bas du parc, et va se précipiter, à l'extrémité sud-ouest de ce dernier, en bas de rochers qui lui font faire une belle chute. De l'autre côté s'élève une haute colline boisée de gros arbres, à travers lesquels on aperçoit, çà et là, de très riches établissements. C'est un site vraiment enchanteur. Tu peux t'imaginer qui nous aurions voulu voir à nos côtés dans ce délicieux paradis terrestre. Aussi nous avons bien parlé de tous ceux de nos amis qui aiment les beautés de la nature. Il y a partout, sous les arbres, des sièges pour les promeneurs. Nous avons vu, dans ce parc, les beautés de la ville se promenant, avec bonheur, avec leurs amis. Tout le monde était en grande toilette.

Du haut de la terrasse la plus élevée, où se trouvent trois gros canons et des pyramides de boulets, on jouit d'un coup d'œil très étendu; mais comme le jour commençait à baisser rapidement, il nous a fallu laisser tout là et revenir à l'hôtel. Il faisait encore clair pour lire sans peine à 10 heures du soir. Le soleil s'est couché après 9 h. À 2 h du matin, il fait clair.

Lundi matin, nous sommes partis à 7 h 20 pour visiter les lacs et les montagnes de l'Écosse. Nous sommes allés en chemin de fer, en steamboat, en diligence, en steamboat encore, puis en diligence une seconde fois, et nous avons repris les chars à la fin du trajet, pour revenir à Glasgow par un autre chemin, à 7½ du soir.

À 8 heures et 40 minutes du soir, nous repartions pour Édimbourg où nous sommes arrivés, à toute vapeur, vers 10½ h du soir, lundi.

Tu vois qu'Émilienne est bonne voyageuse. Elle est bien et me charge de te faire tout particulièrement des amitiés, souhaitant fort que tu fusses avec nous pour me corriger de mes défauts, qu'elle commence à connaître et dont elle se plaint amèrement, sans beaucoup d'espoir de les voir disparaître.

Je suis forcé de terminer, car nous partons pour Londres, ce soir, à 10¼, et il est 9¼. Il faut régler avec l'hôtelier, fermer les malles et dire adieu à Édimbourg.

Bien des amitiés à toute la famille, chez Dessaulles, etc. Ton ami Auguste.

Londres, jeudi 20 juin. Nous sommes arrivés ici vers 10 h du matin, après avoir marché toute la nuit. Émilienne est fatiguée. Elle écrit quelques mots à la hâte, pour envoyer sa lettre à M. Beaudry, en même temps que la mienne. Elle se couchera ensuite puis, à son réveil, nous ferons une promenade dans la ville. Nous sommes descendus au Westminster Palace Hotel, qui est immense et où il nous a fallu attendre assez longtemps avant d'avoir des chambres. Tout est rempli. Le

charretier, qui nous a conduits de la station ici, nous dit que Londres est encombré dans le moment. Je suppose que c'est parce que la reine y est arrivée ou qu'elle doit y arriver. Nous avons appris, à Édimbourg, qu'elle quittait Balmoral, hier, pour venir à Londres. Depuis notre arrivée, nous avons vu passer grand nombre d'équipages qui se sont arrêtés à une bâtisse tout devant notre hôtel. Nous avons vu descendre beaucoup de dames en grande toilette, qui sont entrées comme pour une fête ou une cérémonie, et des personnages venaient les recevoir, tête nue, à la voiture, et les faisaient monter un escalier pour entrer dans la bâtisse. Nous avons supposé qu'il y avait noces ou bien peut-être présence de la reine au Parlement. Les cloches ont sonné à toutes volées pendant longtemps. C'est l'arrivée de la reine.

Tu m'as demandé, au moment du départ, de ne jamais manquer de te donner l'état de ma santé. Elle est parfaitement bonne, comme chez nous. Je prends les mêmes soins et remèdes. J'ai toujours bu de l'eau partout où j'ai passé, sans y mettre aucune liqueur, et j'en suis venu à la conclusion que les voyageurs sont bien aises de rejeter sur la mauvaise qualité de l'eau la gourmandise qui leur fait y ajouter des spiritueux. J'ai trouvé l'eau excellente partout.

Émilienne dit qu'elle est parfaitement bien et, pour preuve, elle affirme que la fatigue qu'elle a supportée admirablement, l'aurait tuée, si elle n'avait pas été bien.

Je la trouve bien courageuse, bien bonne et toujours prête à tout entreprendre. Elle visite bien les musées et autres établissements publics du même genre. Elle remarque tout, voit tout, se rend compte de tout et ne veut rien laisser en arrière que quand le temps la presse de partir. Elle arrive bien fatiguée, le soir, et repart le lendemain matin aussi fraîche et courageuse que si elle en était à sa première journée.

Le canon résonne, les cloches sonnent avec un vacarme assourdissant. Évidemment la reine est ici, ou bien elle arrive dans le moment. Oui, elle est au palais Buckingham.

Quand tu ne sauras pas où m'adresser tes lettres, fais-le aux soins de MM. Ducasse et Claveau¹⁶⁵, 14 et 16, rue de Lancry, à Paris. Car je vois que nous ne saurons pas toujours, assez longtemps d'avance, où nous irons, pour te le faire connaître. Nous lui donnerons notre adresse, afin qu'il nous expédie les nouvelles. Émilienne a hâte de sortir pour avoir une lettre de son mari.

Embrasse pour moi Gustave, Victor et Marie, Mme Leman et Fanny. Amitiés à M. Cadoret, Mlle Brunelle, M. Brooks et à tous nos amis de Saint-Hyacinthe et ailleurs. Vos prières sont exaucées : tout nous réussit.

¹⁶⁵ La Société « Guillaume-Bernard Ducasse et Mme Marie-Élisabeth Pagerie, son épouse, veuve en premières noces de Michel Claveau, négociants, demeurant à Paris, rue de Lancry, 14 et 16. » *Gazette des tribunaux* (Paris), 15 janvier 1862, p. 4. La Maison Ducasse, Claveau & cie faisait des affaires à Londres et à Paris.



Londres, 20 juin 1867

Après avoir mailé une lettre terminée ce jour

Ma chère Louisa,

Comme je te le disais, dans ma dernière lettre, nous avons fait, de Glasgow, lundi matin, une belle excursion en chars. Départ à 7.20 h a.m. Nous passons par Cowlares, Maryhill, Dalmuir, Kilpatrick, Bowling, Dumbarton, Cardross, Helensburgh, Dalreoch, Renton, Alexandria, Balloch Station et Balloch Pier, où nous embarquons sur un joli petit bateau à vapeur, pour traverser dans toute sa longueur Loch Lomond (magnifique lac environné de montagnes) à 20½ milles de Glasgow. Tu vois que tous les endroits énumérés sont très rapprochés. Ce sont des petites villes ou des villages remplis de manufactures et d'usines, activées par la vapeur ou par de petites rivières, qui embellissent le paysage.

On sort de Glasgow par un long tunnel. Les tunnels sont très communs sur les chemins de fer, en Écosse et en Angleterre. Alexandria est la plus grande des petites villes ci-dessus énumérées. Les places d'arrêt sur le Loch Lomond sont Palmala, Luss, Rowardennan, Tarbet, Inversnaid et Head-of-Loch. Nous avons débarqué à Inversnaid pour abrégier la route et revenir à Glasgow le soir.

À Tarbet, plusieurs passagers sont débarqués pour faire l'ascension du Ben Lomond, montagne très élevée au sommet de laquelle les voyageurs et touristes se rendent à dos de poney ou à dos d'âne, pour voir le magnifique panorama de l'Écosse qui se déroule à perte de vue. C'est une des plus hautes et des plus belles montagnes de l'Écosse. Ben Lomond avait la tête cachée dans les nuages quand nous y sommes passés et il nous a donné le bénéfice d'une petite ondée pendant une demi-heure.

À Inversnaid, une diligence et même trois attendaient les touristes pour les conduire dans les montagnes par des chemins très escarpés mais très beaux, jusqu'à Stronachlachar, à l'extrémité du Loch-Katrine où nous avons pris un goûter excellent, encore plus cher que bon.

Nous avons laissé Stronachlachar à midi et demi, sur un petit bateau à vapeur à haute pression, qui nous a conduit aux Trossachs, à 1.20 h. Ensuite, nous avons pris une diligence jusqu'à Callander.

Nous avons quitté Callander à 4 h pour retourner, par un grand nombre de villages et villes dont Sterling est la plus importante. Nous avons vu, en passant, le château de Sterling. Nous aurions pu visiter Sterling où nous avons passé une heure entière, si la pluie n'eût pas été imminente.

Les lacs que nous avons traversés sont remplis de petites îles et îlots d'un aspect charmant; et, çà et là, on aperçoit des châteaux, des habitations de paysans et de jolis troupeaux de moutons. Les montagnes sont presque toutes dépouillées

d'arbres, mais couvertes de bruyères et d'herbe tendre qui nourrissent des moutons, dont la chair est tendre et succulente au-delà de toute expression.

Il n'y a pas de mouton et de bœuf comparables à ceux de l'Écosse comme viande de boucherie. Les moutons des Highlands, qui sont les plus renommés, ont tous les quatre pattes noires jusqu'au genou, le front tacheté de noir. Ils sont très jolis quand ils sont jeunes, la laine de leur corps étant toute blanche. Ils sont très gras. En vieillissant, leur laine devient d'un gris foncé, très sale, dû probablement à la terre noire et aux bruyères où ils paissent. On ne voit que très rarement des clôtures dans les montagnes qui semblent être comme une commune où l'on aperçoit çà et là des moutons sans voir les habitations de ceux à qui ils appartiennent.

Les paysages des montagnes de l'Écosse sont grandioses, mais ils sont d'une beauté sauvage. Ceux de l'Irlande sont plus riants. Les habitations des paysans de l'Écosse sont plus grandes et plus riches que celles du paysan irlandais. Elles indiquent plus d'aisance, mais en même temps leur situation indique un grand isolement qui cause un sentiment pénible chez celui qui les voit.

Les chaumières et maisonnettes écossaises et irlandaises sont très basses. Si bien qu'un homme doit toucher jusqu'à la hauteur de la moitié du toit, en élevant la main au-dessus de sa tête. Cela doit être pour économiser le combustible, très rare dans l'un et l'autre pays, excepté dans les parties où il y a de la tourbe.

J'ai vu dans les montagnes, près de Callander, un grand troupeau de petits bœufs, à long poil et grandes cornes droites, de la grosseur à peu près d'un animal ordinaire, de deux ans, au Canada, mais moins hauts sur pattes que les nôtres. Ce doit être une race devenue particulière à l'Écosse, où le froid nécessite, chez l'animal, une fourrure plus chaude pour le protéger contre la sévérité du climat¹⁶⁶.

L'Écosse est arrosée d'un grand nombre de petites rivières, ce qui, avec les mines de charbon, explique le grand nombre d'usines et de manufactures qu'on y remarque, à chaque pas même, dans les montagnes.

On fait régulièrement, tous les vingt ans, des coupes du chêne qui croît dans les montagnes, pour en peler l'écorce qui se vend £10 Sterling par toise, pour les tanneries. Le bois sert à faire des acides pyroligneux et diverses liqueurs employées dans le commerce. C'est probablement ce commerce qui a dépouillé presque toutes les montagnes que l'on passe, sur la route suivie par les touristes.

En 1860, l'impératrice¹⁶⁷ de France a fait cette excursion dans les lacs et montagnes de l'Écosse, et a fait présent à la compagnie des chemins de fer et des vapeurs qui sillonnent cette contrée, d'une urne en témoignage de reconnaissance pour les égards et prévenances des officiers et directeurs de la compagnie envers Sa Majesté. On voit cette urne sur le steamer du Loch Lomond. Elle vient de Sèvres. Elle est recouverte d'un bocal en verre et peut avoir de 2 à 2½ pieds de hauteur.

¹⁶⁶ Le Highland Scottish Beef.

¹⁶⁷ Eugénie de Montijo (1826-1920), née à Grenade, morte à Madrid. Épouse de Napoléon III et impératrice des Français, de 1853 à 1870 (fin du Second Empire).

Revenus de notre excursion à Glasgow à 7½ h p.m., nous sommes partis pour Édimbourg à 8.40 p.m. Il faisait encore un peu clair quand nous sommes arrivés, dans cette dernière ville, à 10½ h p.m. Il n'y a presque pas de nuit, dans cette saison, en Écosse.

Édimbourg est une belle ville, beaucoup moins grande que Glasgow, et que l'on peut embrasser, presque tout entière, d'un coup d'œil, soit du château, soit de Calton Hill où est élevé un beau monument à l'amiral Nelson. Du haut de ce monument part un fil électrique, qui va se rattacher presque à l'autre extrémité de la ville, à une des tours du château. Tous les jours, à une heure, ce fil fait, au moyen de l'électricité, partir du château un coup de canon qui donne l'heure précise à la ville et à ses environs. Cette heure est, d'un autre côté, transmise par le télégraphe électrique, de l'observatoire de Greenwich, qui donne aussi l'heure à toutes les lignes de chemin de fer de l'Écosse et de l'Angleterre. C'est pour avoir l'uniformité partout.

Mardi matin, nous avons dormi et déjeuné tard, pour donner un peu de repos à Émilienne qui n'avait pas eu le temps de faire sa sieste habituelle, la veille, après dîner. Quand elle est fatiguée, il n'y a qu'à lui donner un peu de pain et de sommeil, et elle peut ensuite user le fer. C'est une petite femme bien trempée au moral et, quand on a le soin de reconforter son physique, à des heures régulières, elle n'arrête pas. Malheureusement, je suis toujours le même, je ne pense pas loin devant moi et quelquefois je passe l'heure de la remonter. Alors, c'est comme une montre, ses mouvements se ralentissent, puis elle arrête tout à coup. Je m'en fais des reproches et je renouvelle bientôt ma faute. Je viendrai, j'espère, à ne pas oublier les heures. Je crois qu'elle fait de même quelques oublis, aussi elle, quand une chose l'intéresse et captive son attention.

Nous avons d'abord vu l'ensemble d'Édimbourg; nous nous sommes orientés, puis nous avons visité, le premier jour, mardi, le musée des Antiquités où nous avons vu beaucoup d'objets conservés des temps anciens de l'Écosse, comme ustensiles servant aux usages habituels et journaliers de ses anciens habitants, les Pictes et les Scots; des vases, des ossements, des fossiles. Ce qui nous a intéressés le plus était des momies égyptiennes de diverses grandeurs, très bien conservées, d'hommes, de femmes et d'enfants, avec les peintures et inscriptions, les portraits et hiéroglyphes qu'on y voit encore. Les couleurs en sont parfaitement conservées, ainsi que les toiles, le ciment et les espèces de cercueils en bois et en carton dans lesquels on les découvre aujourd'hui. Ce musée contient aussi des antiquités chinoises et égyptiennes; des poteries, des faïences, des armes en pierre, en cuivre, en fer des anciens habitants de l'Écosse, et même des autres pays.

Nous n'avons pas vu la galerie des statues qui est dans cet établissement, consacré spécialement à l'enseignement du dessin, et qui se trouve sur la place dite *Princes Street Gardens*, au sud de Prince Street. La galerie des peintures nationales se trouve sur la même place, au sud de la première bâtisse et à l'ouest des jardins. Elle ne contient que des croûtes qui ne valent pas la peine d'être visitées, même gratuitement. Elle donne une très pauvre idée du talent et du goût des

Écossais pour la peinture. Je n'y ai pas vu un seul objet dont la beauté m'ait frappé. Cette impression, hautement défavorable, que nous avons eue, en voyant les peintures, nous a fait omettre la visite de la galerie des statues, que nous avions réservée pour le lendemain.

Le premier jour, nous avons aussi visité le célèbre palais de Holyrood, résidence de Marie Stuart et des rois d'Écosse. La reine d'Angleterre s'y retire aussi, quand elle vient à Édimbourg. On nous a montré l'appartement où fut assassiné Rizzio¹⁶⁸, le secrétaire de Marie Stuart, ainsi que l'escalier dérobé de la tour par où sont montés les conspirateurs et assassins. Le gardien nous a désigné l'endroit où le corps était resté 24 heures percé de cinquante blessures. Il rapportait cela avec un ton exprimant la terreur et l'horreur qu'il affectait d'en ressentir. Comme il me montrait la tache de sang qui était toujours restée depuis ce temps-là, je me suis permis de lui demander si ce n'était pas là plutôt la peinture qui n'avait pas été usée dans ce coin, pendant qu'elle avait complètement disparu du reste de l'appartement. Il en a été tout scandalisé et a repris que le pauvre malheureux avait perdu tout son sang par ses cinquante blessures et que c'était bien là du sang, qu'il l'avait toujours vu. C'est probablement le même gardien qui avait affirmé la même chose au juge Loranger, tout aussi incrédule que moi.

J'ai vu les meubles de Marie Stuart : son lit, ses chaises et fauteuils, un meuble brodé de sa propre main; aussi le lit de Charles I^{er}. Ce ne sont plus que des haillons. On voit des tapisseries qu'elle avait apportées de France. Quoique très anciennes, elles sont une preuve que dès ce temps-là, les tapisseries des Gobelins étaient très bien travaillées. Ce sont des tableaux vivants, faits en laines. Ce sont des paysages entiers, travaillés avec beaucoup de goût et d'art.

La chapelle de palais où Marie Stuart a été mariée avec son favori Darnley, est malheureusement en ruines aujourd'hui. On y enterre de temps à autres quelques personnages distingués par leur rang ou par leur fortune. Nous y avons vu plusieurs inscriptions indiquant les noms de personnes enterrées depuis le premier voyage d'Émilienne en 1862.

La fontaine devant le palais est très bien sculptée, c'est une jolie pièce.

Le monument érigé à sir Walter Scott frappe tous les voyageurs en arrivant. Il est sur Princes Street, à l'endroit où l'on sort de la gare du chemin de fer. Il a coûté £15 000 Sterling. C'est un beau monument. Sur Calton Hill, on voit ceux de Nelson, Burns, de Dugald Stewart¹⁶⁹, et le monument national, demeuré inachevé depuis l'année 1827. C'était un monument en l'honneur des victimes tombées sur les champs d'honneur pendant les guerres contre Napoléon I^{er}. On y a dépensé £13 500 Sterling. Et les souscriptions nationales se sont arrêtées. C'est dommage; le monument est bien situé et serait très beau. Nous avons admiré les colonnes de

¹⁶⁸ David Rizzio (ca1533-1566), né à Turin, musicien, chanteur, secrétaire de Marie Stuart, reine d'Écosse. Assassiné le 9 mars 1566.

¹⁶⁹ Dugald Stewart (1753-1828), philosophe écossais qui vécut à Édimbourg, professeur de philosophie morale, politique et économique.

la British Linen Company Bank sur St. Andrews Square, à l'extrémité Est de George Street.

L'église St. George, à l'extrémité ouest de la même rue, est une chétive imitation de Saint-Pierre de Rome, dit notre guide. Je le crois.

Paris, dimanche 23 juin 1867. Londres ne nous a pas vus longtemps, et par contre nous ne l'avons pas vu. Nous avons été mal renseignés sur l'hôtel où nous devions descendre, et nous sommes entrés dans le Westminster Palace, hôtel qui était plus fait pour des princes et de grands financiers que pour nous. Nous avons voulu faire la promenade en omnibus et le cocher, sachant que nous étions des étrangers, nous a conduits en dehors de Londres et, rendu là, il nous a dit que nous étions dépassés de quelques pas l'endroit où nous voulions aller, puis nous a montré l'entrée d'une rue qui devait nous y conduire directement, et il a disparu assez rapidement.

Les gens du quartier ne connaissaient même pas qu'il y eût dans Londres une place comme celle que nous leur demandions de nous faire trouver : Trafalgar Square. Nous avons erré un peu, en quête d'une voiture, chose impossible, nous dit-on, à trouver dans un rayon d'un mille.

Enfin, pendant que nous prenions des informations, un autre omnibus s'est adonné à passer. Nous y sommes montés et nous sommes revenus dans le voisinage de l'hôtel, après une course de plus de trois heures. Nous avons bien ri de notre promenade et nous avons promis de ne plus prendre les omnibus sans être mieux renseignés.

Comme nous étions tous deux un peu fatigués et que nous étions trop bien logés à Londres, nous l'avons quitté aussitôt que nous avons été un peu reposés, sans avoir visité beaucoup. Après avoir fait transporter nos malles à la gare du chemin de fer, vendredi, et avoir retenu nos places, nous avons continué avec notre voiture, pour visiter le musée de Kensington où nous avons vu de belles peintures, des sculptures d'un grand mérite par leur finesse et le travail de patience qu'elles ont dû exiger de leurs auteurs. Il y a quantité d'objets de toutes sortes, entassés dans ce musée, sans beaucoup d'ordre parce qu'ils n'y sont que temporairement, mais d'une richesse considérable et d'un grand mérite artistique. Il y a beaucoup d'objets venant de la Chine et du Japon. Les Japonais travaillent avec autant de patience, plus de goût et d'art que les Chinois. Les unes et les autres sont des sculptures qu'on n'aurait pas la patience de faire en Amérique, ni peut-être même en Europe, aujourd'hui. Nous avons, en laissant ce musée, fait une course à St. James Palace, St. James Park, Hyde Park, Buckingham Palace, dans les environs duquel nous avons rencontré de très riches équipages promenant de grandes dames, les unes nu-tête, les autres avec des soupçons de chapeaux. La reine donnait un lever ce jour-là au Buckingham Palace. J'ai vu la Colonne, l'Arc de triomphe et la maison de Wellington, à l'entrée de Hyde Park. La maison du fameux Rothschild, non loin de la précédente, celle du Prince de Galles, près du

Palais St. James, et bien d'autres encore que je trouve moins belles que certains édifices qu'on ne m'a pas nommés.

Nous sommes partis de Londres vers 6 h p.m., déterminés à voyager toute la nuit pour arriver à Paris le lendemain matin. Émilienne ayant été malade sur la Manche et l'heure de l'arrivée à Calais était près de minuit, j'ai trouvé à propos de ne pas aller plus loin. C'était bien le vœu d'Émilienne. Nous avons couché dans un hôtel commun mais bien propre. Le samedi matin, nous avons été faire un tour dans Calais, après avoir eu certaines difficultés à nous arranger pour reprendre les chars avec nos billets qui avaient été pris pour nous rendre directement à Paris. Nous avons vu le Marché de Calais et toutes les femmes en bonnets qui vendaient et causaient gaiement avec leurs pratiques, ordinairement en bonnets aussi. Il n'y avait que quelques dames portant chapeau.

Partis à midi et demi de Calais, nous sommes arrivés ici, à l'hôtel des Missions Étrangères, sur les 7½ h p.m. Nous étions à la gare depuis 6¼ h p.m., attendant notre tour pour passer à la douane nos malles qui s'étaient rendues avant nous et ne pouvaient nous être remises qu'après celles des voyageurs qui arrivaient avec les leurs.

L'hôtel des Missions Étrangères est ancien, primitif même. Mais on y reçoit des attentions et on y mange des choses bien préparées. C'est tranquille. M. Guillaume¹⁷⁰ et M. de Saunhac¹⁷¹ y sont arrivés vendredi soir. Nous avons été heureux de les voir ici. M. Guillaume partira probablement pour Rome demain, et nous, mardi.

Je n'ai plus de papier. J'en achèterai pour continuer ma lettre.

Paris, 24 juin 1867. C'est fête pour nous aujourd'hui, et fête doublement agréable. Nous nous rappelons la patrie et surtout nos amis absents. Nous donnons une partie de notre conversation aux souvenirs de la Saint-Jean-Baptiste qui sont inséparables de tout ce que nous aimons et qui sont, de fait, tout ce que nous aimons, et nous recevons aussi du Canada les premières lettres adressées en France. Tu ne sais pas combien cela nous a été agréable. Je n'ai jamais reçu de toi une lettre avec plus de plaisir qu'aujourd'hui.

Émilienne, elle, éprouvait de la joie jusqu'à verser des larmes. Elle avait déjà reçu une lettre de M. Beaudry à Londres. Elle en avait éprouvé un bien considérable. Mais aujourd'hui elle en a reçu de lui et de tous ses enfants à la fois. Sa joie était à son comble.

Je suis d'autant plus content de ta lettre que les bonnes nouvelles qu'elles m'apprennent me sont une garantie de plus que tu auras la charité de m'écrire bien régulièrement, bien longuement. La présidente des Dames de charité, d'une ville

¹⁷⁰ Jacques-Charles Guillaume (ca1835-1891), né à Gap (France), prêtre à Ottawa en 1859, curé à Saint-André-Avellin jusqu'en 1873.

¹⁷¹ Paul-Antoine de Saunhac (ca1834-1904), né à Toulouse (France), prêtre en 1858, curé à Thurso de 1864 à 1867.

aussi charitable que celle de Saint-Hyacinthe, ne pourra faire autrement que de redoubler de charité, d'affection et d'attention pour ceux qui la touchent de plus près, et surtout celui qui croit bien sincèrement être son meilleur ami dans le monde. Tu seras bien forcée maintenant de prouver ta charité par des œuvres et tu ne saurais en faire de plus méritoire que celle de me faire part de tout ce qui m'intéresse à si juste titre.

Tu me parleras de nos petits enfants comme tu le fais si bien dans ta lettre, et tu me diras aussi tout ce que tu sais de Mme Leman, de Fanny, des Dessaulles, des personnes de la maison, chez nous, qui s'intéressent si bien à moi et dont les prières ont été si bonnes et si efficaces que notre voyage est des plus heureux. Je me suis dit bien souvent, et j'ai dit à Émilienne, que nous n'avions rien à craindre, que tous nos bons parents et tous nos bons amis de Saint-Hyacinthe, de la Petite-Nation, de Montréal et d'ailleurs, priaient pour nous avec ferveur.

Fanny a promis de m'écrire et je sais qu'elle ne m'oubliera pas. Elle le fait si bien et si facilement que ce sera un plaisir pour elle d'écrire et un bonheur pour moi de recevoir ses lettres.

Nous partirons pour Rome demain, et nous y serons probablement jusqu'au 15 de juillet, si la chaleur ne nous force pas d'en partir plus tôt. Émilienne brûle du désir de revoir Alexina [sa sœur] et c'est bien naturel. Il y a longtemps que ces deux inséparables sont éloignées l'une de l'autre. Je suis bien certain que le désir d'Alexina n'est pas moins ardent que celui de sa sœur.

Quand tu auras occasion de voir M. Moreau, ne manque pas de le remercier et de lui témoigner bien chaleureusement ma reconnaissance pour ses bons avis et ses bonnes directions. Nous sommes très heureux de la place qu'il nous a procurée à l'hôtel des Missions Étrangères. Nous sommes très près de l'Hôtel des Invalides, pas loin du Palais de l'Exposition, et nous n'avons que la distance d'une jolie promenade à pied, pour nous rendre aux Tuileries, au Louvre, au Palais Royal et à bien d'autres endroits que nous ne connaissons pas encore. La compagnie que nous y voyons est très bien choisie : ce sont des évêques, des prêtres, des comtes, de grandes dames, toutes personnes très affables, très polies, un peu à la manière si agréable de mon oncle Louis-Joseph. Il n'y a jamais de bruit, jamais d'encombrement, mais toujours de la bonne humeur, sans aucune prétention, sans aucune affectation. Les personnes de la maison sont bien polies et bien prévenantes, sans qu'elles paraissent empressées. Tout se fait naturellement et bonnement.

Nous avons une bien bonne table, des chambres assez convenables. Enfin, nous sommes à notre goût. M. Guillaume partira pour Rome en même temps que nous, demain.

M. de Saunhac a été très prévenant et très poli pour nous. Il nous a conduits, hier au soir, aux Tuileries, au Louvre, au Palais Royal, sur la rue Saint-Honoré, sur la rue Rivoli. Et nous avons pu admirer, à la lumière des milliers, je dirais presque des millions de becs de gaz, les beaux magasins, les grands cafés et les beaux parterres qui étaient remplis de visiteurs, de promeneurs et de gourmets de toutes les nations de la terre, venus là comme nous, pour être éblouis par la beauté,

la grandeur et la richesse des édifices comme l'élégance et le goût avec lesquels sont ordonnées toutes les belles choses accumulées depuis si longtemps dans ces paradis terrestres.

Il y a là de tout, pour tous les goûts et pour tous les âges; les enfants et les vieillards peuvent y trouver leurs délices, comme les jeunes gens et les personnes de l'âge mûr. Dans un temps comme celui-ci, où les Parisiens et les Parisiennes tiennent à captiver tout le monde, ils ont fait tout en leur pouvoir pour se surpasser eux-mêmes, et je crois qu'ils ont réussi. Les édifices publics ont été nettoyés, repiqués à l'extérieur, et repeints à l'intérieur. Ils ont l'apparence d'édifices qui viennent d'être terminés; les maisons, les rues, tout a l'air neuf. Tout semble fait et préparé pour un jour de fête. Les rues sont toujours propres, quoique remplies de monde, et l'on ne voit personne les nettoyer. Il n'y a pas de poussière : tout est arrosé et on ne voit pas ceux qui font cette besogne. Tout est paisible, malgré la grande affluence. On dirait que tout le monde se connaît depuis longtemps et s'efforce d'être aussi agréable que possible. Il n'y a pas d'encombrement nulle part. L'ordre est partout, même à l'arrivée des convois de chars qui amènent, à chaque heure, à chaque minute, des voyageurs de toutes les parties de l'univers.

Les malles sont examinées, remises aux passagers, les voitures prises, les personnes conduites, par milliers, dans les diverses parties de la ville, sans aucune confusion, sans tumulte et avec plus d'expédition qu'on ne le fait à Montréal, lorsqu'il arrive deux convois en même temps.

Nous n'avons pas encore été voir l'Exposition, nous gardons cela pour le faire mieux à notre retour de Rome.

J'oubliais de te dire qu'à Londres je n'ai pu rencontrer M. Charles Henshaw, que je suis allé voir deux fois. Il était en dehors de la ville, occupé à des travaux de chemins de fer. La résidence et le bureau de M. Grant étant très loin de l'endroit où nous étions, et notre temps très court, j'ai laissé au bureau de M. Henshaw, N^o 6, Westminster Chambers, le paquet de Mme Henshaw pour Mme Grant. Un des chefs du bureau, qui m'a engagé à le laisser là, m'a promis qu'il l'enverrait à M. Henshaw le jour même ou le lendemain. Ne pouvant pas non plus passer par Rithe, comme je l'espérais, en venant pour voir Mme Worsley, j'ai expédié par l'express le télescope et le petit paquet que j'avais pour elle et que j'ai réunis à cet effet en un seul paquet.

Je te charge de faire mes amitiés, particulièrement aux personnes de la maison, à M. C., Mlle B., M. B., qui ne sera pas encore parti, quand tu recevras celle-ci; à Émilie, à Ézilda. Embrasse bien les enfants pour moi, et dis-leur que je vois beaucoup de belles choses, que je leur raconterai à mon retour. Qu'ils prient bien pour moi. Je ne les oublie pas.

Quand tu écriras à la Petite-Nation, fais bien part de tous mes sentiments d'affection pour ceux qui s'intéressent d'autant plus à nous qu'ils nous sont plus proches et plus intimes. Il n'y a pas un jour où je ne pense à eux. Ce serait peut-être encore mieux de leur envoyer mes lettres, qui sont comme mes notes de voyages que j'écris à la hâte, quand j'ai un petit moment de loisir.

J'écris tout, sans ordre, comme les choses me viennent à l'esprit, parce que je n'ai pas le temps d'arrêter pour les classer, ni de réfléchir pour abréger. C'est pour toi et pour moi que j'écris, mais je ne te défends pas de laisser voir aux autres ce que je te dis. Je voudrais conserver ces notes pour me rappeler plus tard ce que je fixe sur le papier, sachant combien ma mémoire est ingrate et me fera défaut. Je vois tant de choses et si rapidement que j'ai déjà oublié celles que j'ai vues il n'y a que deux ou trois jours.

Adieu, je garde une petite place pour Gustave qui m'a fait un grand plaisir en m'adressant quelques lignes.

Mon cher Gustave,

Les quelques lignes que tu m'as écrites m'ont été très agréables et j'espère bien qu'elles ne seront pas les dernières. Je vois beaucoup de choses bien extraordinaires dans mon voyage, mais il m'est impossible de les décrire toutes. Dans mes lettres à ta mère, j'ai le soin de mettre celles qui peuvent l'intéresser particulièrement, et tu trouveras souvent des choses qui s'y trouvent tout particulièrement à ton intention, quoique je ne dise pas toujours que c'est pour toi ou pour un autre. Tu sauras en faire le discernement toi-même, par l'intérêt que tu y trouveras, de même que Victor.

En traversant le Loch Lomond, l'autre jour, nous avons vu beaucoup de mauves blanches avec le dessus des ailes gris, les pattes et les yeux bien noirs. Elles voltigeaient à l'arrière des bateaux à vapeur avec une aisance telle qu'elles semblaient être poussées par une force invisible, avec la même rapidité que le vaisseau. Les passagers leur jetaient des morceaux de pain qu'elles allaient, avec la rapidité de l'éclair, prendre au moment où ces miettes touchaient à l'eau. Et, chose singulière, quand une d'elles descendait ainsi, pour prendre une miette, les autres s'élevaient dans l'air pour en guetter une autre, sans chercher à l'ôter à leur compagne. L'accord le plus parfait régnait entre elles. Nous avons bien pensé que tu aurais du plaisir à leur voir faire tout cela si vivement, si adroitement et sans se nuire les unes aux autres.

Je suis content de voir que tu as encore gagné une place sur la liste générale du second semestre. Je t'embrasse, toi, ton frère et ta sœur, bien affectueusement.



M. Louis-Gustave Papineau¹⁷²

Rome, 30 juin 1867

Mon cher Gustave,

Je crois que ta maman me pardonnera de t'écrire aujourd'hui, à toi plutôt qu'à elle. L'amour qu'elle a pour toi est pour le moins aussi grand que celui que j'ai moi-même, et ce qui est fait à ses enfants sera, à ses yeux, comme fait à elle-même.

Ce que j'ai vu à Rome jusqu'à présent est encore plus intéressant pour toi, si c'est possible, que pour ta maman, et d'ailleurs elle peut lire comme toi tout ce que [je] t'écris.

Nous n'avons pas pu, à cause de certains retards, arriver assez tôt pour la grande fête de la canonisation¹⁷³. L'office achevait précisément à l'heure de notre arrivée.

Monseigneur Desautels¹⁷⁴, qui nous attendait, avait eu l'extrême bonté et prévenance de nous acheter des billets retenus près de trois semaines d'avance pour le feu d'artifice qui a eu lieu sur la place du Peuple, la plus vaste, je crois, qu'il y ait dans Rome, que je ne connais pas encore.

Le feu d'artifice était sur le mont Pincio. C'était toute une construction présentant les vastes proportions d'un édifice immense, occupant tout un côté de cette grande place du Peuple, qui contenait hier au soir, au dire des connaisseurs, au-dessus de 200 000 personnes.

Il y avait une estrade réservée pour les cardinaux, les rois, les princes et les archevêques. Et une autre pour ceux qui avaient pu d'avance acheter des places, qui ont fini par se vendre à des prix fabuleux. Au milieu de la place du Peuple se trouve l'obélisque de Ramsès ou Sésostris, qui a été restauré par le pape Sixte-Quint et élevé sur cette place. Je la crois haute de 150 pieds et la construction pour le feu d'artifice paraît avoir le double de la hauteur de l'obélisque.

Figure-toi un grand édifice couvrant tout un côté de cette célèbre place et s'élevant à 300 pieds et représentant un grand nombre d'édifices superposés, garnis partout de pièces affectant toutes les formes imaginables et illuminées tout à coup comme par enchantement, et variant de formes en brûlant, prenant des figures inattendues, des étoiles de feu de toutes les couleurs les plus vives et les plus belles

¹⁷² Louis-Gustave Papineau (1855-1931), fils aîné d'ACP et de Louisa Trudeau.

¹⁷³ Le jour de la Saint-Pierre, se tint à Rome la grande fête de la canonisation. Voir les *Vies des saints canonisés à Rome le 29 juin 1867; traduites sur le texte distribué à Rome le jour de la canonisation*, Paris, Librairie Poussielgue Frères, rue Cassette, 27, 1867.

¹⁷⁴ Joseph Desautels (1814-1881), né à Chambly, prêtre en 1838, chanoine honoraire en 1862, mandaté à Rome en 1867, avec les chanoines A.F. Trudeau et E.H. Hicks pour soutenir les intérêts diocésains de l'évêque de Montréal, aux prises avec les sulpiciens, lors du démembrement de la paroisse Notre-Dame. DBC.

et de toutes les nuances possibles que l'on peut donner à ces couleurs; des étoiles aussi grandes que le pan d'une maison ordinaire et contenant des milliers de petites étoiles roulant et tournant dans les grandes, qui tournaient elles-mêmes; puis tout à coup cela remplacé par des milliers de comètes avec des queues immenses et parcourant leur orbite en lançant des millions d'étincelles, tellement qu'on pouvait lire distinctement de l'autre côté de la place du Peuple et qu'on reconnaissait, à plusieurs arpents de distance dans la foule, des visages que nous avons rencontrés dans le voyage. Tout cela remplacé par des palais, des maisons, des églises, des arbres et des jardins tout illuminés d'une lumière verte, représentant ces paysages si verdoyants que l'on rencontre quelquefois dans les plus beaux endroits, et toute cette lumière produite par des feux tellement bien cachés et dissimulés qu'on n'en voyait rien. Tout d'un coup, on voyait les mêmes paysages, les mêmes édifices se colorier en rouge, aussi beau que les plus beaux rouges produits par le soleil sur les nuages dans de rares occasions, comme tu as pu en rencontrer quelquefois.

Il y avait des choses bien plus extraordinaires encore que je voulais te décrire, mais que je ne puis exprimer. D'ailleurs, ton oncle Trudeau, ta tante St-Jean¹⁷⁵ et monseigneur Desautels nous attendent pour sortir, et il me faut à regret terminer sans avoir rempli tout mon papier, pour ne pas manquer la malle de ce soir.

Il est parti du sommet de l'édifice une boule de feu qui est descendue jusqu'au sommet de l'obélisque, y a mis le feu à une autre boule qui s'est partagée en 27 boules qui sont à l'instant allées mettre en feu 27 pièces postées tout autour de la place du Peuple et, de là, il en partait 27 autres allant comme l'éclair embraser les pièces appendues à l'obélisque, puis remontant de l'obélisque aux grands édifices. Tout se trouvait en feu en même temps et une immense gerbe partait du sommet et du milieu de l'édifice, représentant des milliers, que dis-je, des millions d'épis de feu lançant des étincelles dans toutes les directions. Toute cette foule immense, qui était à nos pieds, était dans un silence parfait, témoignant son admiration et sa stupéfaction à tant de beauté.

Le feu d'artifice a duré sans interruption pendant une heure moins cinq minutes. Des fusées montaient au ciel, ainsi que d'autres pièces et nous paraissaient aller jusqu'à la hauteur des étoiles du firmament où elles se divisaient en une foule prodigieuse de boules et d'étoiles de toutes les couleurs.

Il y avait là des spectateurs accourus de toutes les parties de l'univers, des personnes qui avaient été témoins des feux d'artifice si célèbres faits en Angleterre et en France, et tous avouaient que rien de ce qu'ils avaient vu n'était comparable à ce qu'ils voyaient hier au soir. Je les crois sans peine.

Il y avait hier au matin à Rome 497 évêques et 18 000 prêtres. La liste imprimée des évêques arrivés leur a été distribuée après l'office de la canonisation, vers une heure p.m. Et il en arrivait encore, parce que plusieurs prêtres et un évêque

¹⁷⁵ La « tante St-Jean » est Alexina Trudeau, veuve d'Antoine-Fleury Serre-St-Jean (1830-1866). Voir ici la lettre d'ACP du 29 janvier 1866.

étaient avec nous. On voit du monde de tous les pays. Et pourtant, tout se passe avec un ordre admirable, tant la prévoyance des autorités a su régler et ordonner tout ce qu'il fallait pour maintenir l'ordre.

Tu embrasseras pour moi la mère d'abord, puis Victor et Marie, et toutes les personnes de la maison que je voudrais voir ici, de même que ta tante Leman, Fanny et tous les autres que nous aimons tant.

Tant tante St-Jean et ta tante Émilienne étaient ivres de joie et de bonheur quand elles se sont vues hier. Toutes deux sont bien et se promettent beaucoup de plaisir. M. Trudeau a maigri, mais il est bien et toujours bon.

Nous mettons cette lettre à l'adresse de ton oncle Beaudry qui l'enverra à Saint-Hyacinthe. Je n'ai pas le temps de la relire.



Rome, 1^{er} juillet 1867

Ma chère Louisa,

Hier, j'écrivais à Gustave un mot bien à la hâte, afin de ne pas manquer l'occasion de vous faire savoir que nous sommes rendus ici en bonne santé. Nous avons conservé jusqu'ici nos flanelles, comme en hiver, afin de les ôter en arrivant et ne pas trop souffrir de la chaleur. Nous avons bien réussi jusqu'à présent sous ce rapport.

Nous avons le regret de n'avoir pas pu arriver à temps pour la Saint-Pierre et la cérémonie de la canonisation des saints. Cela est dû à de faux renseignements qui nous ont été donnés sur les départs des bateaux à vapeur faisant le trajet entre Marseille et Civita Vecchia, puis à des arrêts prolongés sur la route, arrêts que nous aurions pu éviter avec des données autres que celles que nous avons. Enfin, un peu de mauvaise volonté de la part des gens de l'équipage nous a fait manquer le convoi de 6¼ h a.m., à Civita Vecchia, où nous étions prêts à débarquer à 4½ h a.m. Là, nous avons fait une souscription entre les passagers, de 500 francs, pour avoir un convoi spécial; on nous l'a donné, mais on s'est arrangé, à notre grand déplaisir, pour nous faire attendre des passagers de la ville, que les employés de la compagnie faisaient prévenir par sous-main qu'il y aurait un train spécial. C'était à nous faire mourir d'impatience et de mécontentement. Ce n'est que vers 10 h 50 a.m. que nous sommes partis de Civita Vecchia.

Nous avons eu grande peine, en arrivant à Rome, à nous procurer des voitures, qui étaient toutes employées et retenues depuis longtemps. Enfin, nous sommes arrivés à l'hôtel de La Minerve où nous n'aurions pas eu de place, si nous n'avions pas écrit en arrivant en Irlande de nous en réserver.

Alexina et tous les messieurs de sa suite étaient à dîner. Elle est montée aussitôt qu'elle a entendu dire qu'une dame la demandait. Je n'ai pas besoin de te dire que la joie était grande pour les deux sœurs et pour moi, de nous rencontrer. Elles en

pleuraient et riaient tout à la fois. Les messieurs nous ont accueillis sans larmes, mais non sans plaisir. Ils sont si bons, si prévenants, si complaisants. Ils se sont mis à notre disposition pour nous rendre tous les services qu'ils pouvaient imaginer.

Après le dîner, j'ai sorti avec Mgr Desautels pour voir quelques-unes des principales rues de Rome, le Corso, la Ripetta, Portonovo, puis le Château Saint-Ange, la basilique de Saint-Pierre dont nous n'avons pas pu approcher, parce que la foule y était tellement compacte que nous n'avons pas pu parvenir jusqu'à la grande place qui se trouve devant l'église où le monde se rendait pour les vêpres.

Le soir, nous avons été au feu d'artifice. C'était un coup d'œil comme jamais j'en ai vu, et pour la quantité de monde et pour la beauté et la durée des pièces. On ne peut rien imaginer de l'effet produit sans l'avoir vu, et quand on l'a vu, on voit que c'est possible mais on ne peut pas se l'expliquer, et encore moins le faire comprendre aux autres.

Hier, dimanche, nous avons été à l'église de La Minerve, à la porte de l'hôtel, pour y entendre la messe. L'extérieur de cette église paraît être tout simplement un mur très haut qui pourrait servir à clore un terrain, mais l'intérieur est très beau et très riche. On y vénère les restes de sainte Catherine de Sienne dont on voit le tombeau recouvert d'une très belle statue couchée, représentant la sainte. Les fidèles s'agenouillent au pied de l'autel où repose le monument et baisent les marches en marbre qui montent à l'autel, sous lequel on voit le tombeau, ou mieux qui fait le tombeau. J'ai vu un christ fait par Michel-Ange et qui est en si grande vénération que les fidèles ont usé un des pieds de marbre par leurs baisers. On l'a fait recouvrir en cuivre ou en bronze. C'est un bien beau morceau en marbre; l'expression en est sublime.

Les voitures étaient tellement chères, hier (les moindres coûtaient de 7 à 10 pour la demi-journée), que nous n'en avons pas pris. J'ai eu la chance de sortir deux fois avec celle de Mgr Desautels, qui m'a demandé de l'accompagner, pour faire visiter à Mmes Prévost, Brazeau et Allard, et M. Prévost, qui sont venus de Marseille à Rome avec nous. Ils se sont rendus à Marseille un jour avant nous, mais inutilement. Ils avaient été mal renseignés, eux aussi. Ils avaient écrit pour acheter des billets d'avance, pour avoir des places réservées dans l'église de Saint-Pierre. Leurs billets ont été achetés, mais ils n'ont pas pu en avoir le bénéfice. Mme Brazeau te salue bien. Ces dames n'ont pas trouvé de place aux hôtels. Elles sont dans des chambres meublées, en attendant qu'elles puissent s'arranger autrement.

Nous avons dîné hier à table d'hôte et nous avons eu avec nous Mgr Taché, qui s'est montré aimable, affable et bon, comme toujours. Je suis allé le conduire à Sainte-Marie-Majeure où il se retire avec Mgr Guigues et Mgr Farrell¹⁷⁶. Ces deux derniers sont malades, surtout Mgr Farrell.

¹⁷⁶ John Farrell (1820-1873), né à Armagh (Irlande), prêtre en 1845, premier évêque de Hamilton, Haut-Canada, en 1856.

4 juillet 1867. Ce quantième, tu sais, est un jour particulièrement heureux dans ma vie. J'ai bien des événements qui sont arrivés le 4 d'un mois. Eh bien, cette année encore, le 4 de juillet est heureux pour moi. Contre toute attente, contre toute probabilité et même je pourrais presque dire contre toute possibilité, j'ai été admis à une audience par le souverain pontife, pendant que des centaines d'évêques et des milliers de prêtres attendent encore pour avoir le même bonheur. Cette grande faveur, je la dois à Mgr Taché et à mon titre de Canadien.

J'ai eu l'honneur de conduire Mgr Taché au Vatican, dans la voiture que j'ai louée pour notre famille. Le Saint-Père, à qui j'ai été spécialement désigné par Mgr Taché et Mgr Guigues, m'a donné de sa propre main une image des martyrs qu'il a canonisés le 29 de juin. Il y avait un grand nombre de prêtres et quelques évêques en même temps que nous, et entre autres Mgr Grandin, coadjuteur de l'évêque de Saint-Boniface. Il a adressé quelques mots aux évêques et à quelques-uns des prêtres. À l'un, il s'est arrêté en le voyant et a dit :

– Quelle barbe pour un prêtre du Canada ! Celui-ci, observant que le médecin lui avait prescrit de la laisser croître, le pape dit :

– Ce n'est pas bien, et passa à moi sans faire de réflexion sur ma barbe, vu que j'étais un laïque.

C'est étonnant que le pape¹⁷⁷, si âgé, si occupé, puisse recevoir des milliers et des centaines de mille personnes comme il le fait, et se tenir en parfaite santé, quoi qu'en disent les journaux. Il n'est jamais malade, il fait des offices qui accablent les plus robustes et néanmoins c'est à peine s'il paraît fatigué. C'est un beau vieillard, bon au-delà de toute expression, si l'on en juge par ses paroles, sa physionomie et le ton tout paternel qu'il prend vis-à-vis de ceux qu'un zèle et un empressement indiscret portent à se jeter sur lui pour toucher ses vêtements ou lui baiser les pieds. Il est quelquefois si bien entouré qu'il lui serait impossible de faire un pas. Les camériers ont été obligés de le faire retirer dans une pièce voisine parce que les prêtres français présents l'auraient fait tomber par terre, tant ils se précipitaient sur lui.

Il nous a donné à tous en général et à chacun en particulier, à tous nos parents, à tous et chacun des membres de notre famille, à tous nos amis, à tous les diocésains des évêques, et à tous ceux qui composent leurs troupes, à tous les concitoyens de chacun de nous et à tous les peuples dont nous faisons partie, à tous les évêques, à tous les prêtres et à tous les fidèles, une bénédiction et pour le temps présent et pour l'avenir, jusqu'au jour de notre mort et pour les siècles des siècles dans la plus heureuse éternité.

Il paraît qu'il n'emploie jamais dans les audiences qu'il donne une formule aussi générale et aussi solennelle. Puis il a béni tous les objets de piété qui lui étaient présentés. Il a parlé en français tout le temps. Il le sait bien et le parle bien, comme s'il n'avait jamais parlé d'autre langue. Il parle un peu de la gorge, comme les Français du sud.

¹⁷⁷ En 1867, le pape Pie IX (1792-1878) a 75 ans.

En revenant de l'audience du Saint-Père, nous avons entré chez Mgr Pacchi, que nous n'avons pas vu parce qu'il était très occupé, mais qui nous a donné, à notre demande, des *Agnus Dei*. J'en ai un pour toi. J'ai pu me procurer aussi, par l'entremise de ton bon oncle, une relique dûment authentique de saint Paul de la Croix, qui a été canonisé le 29 juin. C'est devant son image que je t'écrivais avoir vu prier les fidèles dans une église à Glasgow, desservie par des religieux de son ordre. Celui de ces religieux qui a dit la messe et donné le sermon, m'a rappelé d'une manière frappante ton frère Toussaint, lorsqu'il n'avait que de 17 à 20 ans. C'est le même son de voix, la même taille et quelque chose de sa physionomie. Sa manière de parler indiquait une grande douceur et une grande bonté. Il a beaucoup des manières de Toussaint. J'aurais eu grand plaisir à faire sa connaissance. Son sermon indiquait un homme pratique et de beaucoup d'instruction, tout en exposant les choses d'une manière toute familière.

Le soir. J'ai visité dans le cours de la journée l'église où l'on conserve ici le corps entier de saint Paul de la Croix, et j'ai vu ce corps à travers une chasse en verre dans laquelle il est exposé à la vénération des fidèles. Il y a 80 ans qu'il est mort et son corps est bien conservé en entier. On l'a fait revêtir d'une toile qui m'a paru en fil de fer galvanisé. On le voit bien. Émilienne, Alexina et ton oncle l'ont vu en même temps. Il est dans l'église de []¹⁷⁸.

J'ai vu la magnifique crypte que Pie IX a fait construire en marbre et en pierres précieuses, dans la 18^e année de son pontificat, pour y mettre le bois de la crèche du Sauveur et, par une faveur spéciale, cette crèche était visible hier dans cette crypte, à Sainte-Marie-Majeure. C'est dans cette crypte que sera déposé le corps du Saint-Père à sa mort¹⁷⁹.

Il n'y a rien de plus artistiquement travaillé que cette crypte. Les marbres les plus précieux, l'albâtre le plus recherché, les pierres les plus rares et de toutes les couleurs ont été employées pour enrichir cette crypte. On ne peut se lasser d'admirer l'art et le goût avec lesquels on a si bien assorti toutes les couleurs et la finesse du poli qu'on a donné à cet ouvrage. Les visiteurs s'y pressaient en si grand nombre qu'on y a mis des gendarmes pour que chacun pût y aller à son tour, sans causer d'encombrement.

Sainte-Marie-Majeure est une très grande et très belle église. C'est une des plus riches de Rome, où elles sont toutes si riches qu'on ne peut pas s'imaginer rien qui en approche sans les avoir vues, et même sans avoir étudié en détail pour ainsi dire chaque pierre, chaque morceau de marbre qui entre dans sa construction ou son ornementation. On y conserve du foin de la crèche du Sauveur et deux langes. La chapelle Borghese, qui est dans cette basilique, est très riche en statues, en bas-reliefs et en marbres et pierres précieuses. Elle est ordinairement fermée, ainsi que les plus riches chapelles de cette basilique. On y entre en payant quelque chose aux gardiens qui nous les ouvrent.

¹⁷⁸ Le corps de Paul de la Croix est conservé dans la basilique des Saints Jean et Paul à Rome.

¹⁷⁹ Le tombeau de Pie IX est plutôt dans la basilique Saint-Laurent-hors-les-Murs.

Nous avons admiré un beau tableau représentant une sainte, je crois, avec un voile blanc à travers lequel on voit son visage. Dans la même chapelle, dite du Saint-Sacrement, on voit un portrait de saint Jérôme en pied, de l'Espagnolet¹⁸⁰.

L'église de Saint-Pierre-aux-Liens renferme aussi de précieuses reliques, entre autres les chaînes de saint Pierre, que j'ai vues et touchées; les corps des sept Frères Macchabées sont conservés dans le tombeau du principal autel de la grande nef.

Le plus beau morceau de cette église est sans contredit le Moïse en marbre, de Michel-Ange. C'est une statue colossale qui demanderait peut-être d'être vue de plus loin, mais elle est admirable d'expression et de vie. On rapporte que Michel-Ange, en la finissant, la trouva si parfaite qu'il lui donna un coup de marteau sur le genou et dit : « Parle donc ! ».

5 juillet. Je ne mets aucun ordre dans ce que je rapporte avoir vu. Il y a des choses que je viens de voir, et naturellement elles se présentent à mon esprit avant les autres.

Aujourd'hui, nous n'avons pas eu notre voiture aussi tôt que nous l'aurions voulu. Cela nous a fait abréger nos visites. À Rome, il fait si chaud qu'on ne peut pas sortir à pied sur le haut du jour, sans s'exposer à de graves inconvénients. Nous sommes toujours en voiture.

Ce matin donc nous sommes allés visiter Saint-Jean-de-Latran, une des plus riches basiliques de Rome, et même du monde. C'est étonnant la richesse que l'on voit dans ces églises. Les plus simples, les moins riches, ont dû coûter des sommes énormes. Tout ce qui n'est pas marbre, pierre précieuse, or et argent, est en peinture et en mosaïque. Toutes les églises sont remplies de bonnes peintures et chacune a son chef-d'œuvre, soit de peinture ou de sculpture.

Les chapelles des grandes familles qu'on rencontre dans toutes les grandes églises sont d'une richesse prodigieuse. Les statues les plus belles sont plus nombreuses dans ces chapelles que les chandeliers de bois dans nos églises du Canada. Quand on pense au prix que vaut chacune de ces statues, on se perd dans les calculs des sommes fabuleuses que les siècles ont entassées dans ces beaux édifices.

Ce matin, nous avons donc visité Saint-Jean-de-Latran. Le maître-autel est très beau et très riche. On conserve au-dessus de cet autel les têtes de saint Pierre et de saint Paul, qui m'ont paru être dans des statues d'or et d'argent. Les niches de la grande nef, toutes en marbres choisis et variés, sont occupées par les douze apôtres. Ce sont de très belles statues. On conserve aussi dans cette église la table sur laquelle a été instituée l'Eucharistie.

La chapelle Corsini est la plus riche de celles que contient cette basilique. Dans la cave, sur le tombeau de la famille Corsini, on voit un groupe en marbre

¹⁸⁰ José de Ribera (1591-1652) dit l'Espagnolet à cause de sa petite taille. Né à Xàtiva (Valence, Espagne), décédé à Naples. Peintre et graveur de l'époque baroque. Le Saint Jérôme de l'Espagnolet est aujourd'hui au musée des Beaux-Arts de Castellon (Valence, Espagne).

représentant la Sainte Vierge recevant Jésus-Christ dans ses bras après la descente de croix. Il est presque impossible de voir de plus belles figures exprimant mieux les sentiments et la position où elles se trouvent. Tout est parfait dans ce groupe. Il faut bien du génie pour mettre tant d'expression dans un morceau de marbre.

Il y a au-dessus du principal autel de la chapelle Corsini un portrait en mosaïque de saint André Corsini. Cette mosaïque est si belle et si bien finie qu'on croit que c'est de la peinture; ce n'est qu'en l'examinant de proche qu'on perd l'illusion.

La chapelle Doria [Torlonia], dans la même basilique, est aussi d'une grande beauté. Ce qui m'a le plus frappé est un magnifique groupe en marbre représentant la Sainte Vierge tenant le Christ mort dans ses bras et Marie-Madeleine, je suppose, contemplant la figure du Sauveur.

On ne se lasse pas de contempler les beaux morceaux de peinture et de sculpture que l'on rencontre partout à Rome. Chaque place a son objet qui captive par-dessus tout l'attention de quelqu'un, et chaque édifice où il y a des tableaux, des statues ou d'autres objets d'art ou d'intérêt en renferme pour tous les goûts, on dirait que les choses de haut intérêt ont été partagées entre toutes les églises et tous les édifices publics et privés, de manière à donner à chacun une attraction particulière. Les visiteurs sont entraînés partout pour y voir quelque chose qu'on ne voit pas ailleurs. Les gardiens sont obligés d'avertir les voyageurs des heures où les portes se ferment, parce qu'ils n'ont pas conscience du temps qui passe si rapidement qu'on croit toujours avoir des heures à soi, lorsqu'il n'y a plus que des minutes ou des secondes. On laisse toujours avec le regret de n'avoir pas tout vu et de ne l'avoir pas assez vu.

7 juillet. Dimanche. En sortant, l'autre jour, de Saint-Jean-de-Latran, nous avons été à la Scala Santa. C'est une église où l'on conserve l'escalier en marbre de 28 degrés qui fut transporté du palais de Pilate à Rome. Les papes les ont plusieurs fois fait recouvrir en bois, en laissant voir un peu le marbre qui est très usé. On monte cet escalier à genoux. Pie IX a confié la garde de cet escalier et de la jolie petite église qui le contient aux Frères Passionnistes dont le fondateur, saint Paul de la Croix, a été canonisé l'autre jour.

On voit au pied de l'escalier un magnifique groupe en marbre représentant Judas donnant le baiser de trahison à Jésus. C'est très beau d'expression. Judas tient derrière lui le sac d'argent pendant que, de l'autre main, il penche la tête du Sauveur pour en approcher ses lèvres maudites. Le Sauveur s'incline avec douceur et tristesse, mais aussi avec reproche de ce qu'il prend pour marque de sa trahison le symbole de l'amour. De l'autre côté du même escalier se trouve un autre groupe représentant le Sauveur trahi et livré en la puissance de l'esprit de ténèbres. Ce morceau est beau mais ne m'a pas frappé comme le précédent.

Au haut de l'escalier se trouve une jolie chapelle appelée Sancta Sanctorum, dont on ne voit l'intérieur qu'à travers une grille. Elle est très riche. On y conserve une image du Sauveur qui est très ancienne, et beaucoup de reliques précieuses

qui ne sont pas exposées à la vue. Je suppose qu'on les fait voir à certaines fêtes, ou peut-être dans la semaine sainte. On voit toujours quelqu'un qui monte à genoux l'escalier saint. Les marches en bois s'usent rapidement.

Hier, samedi, nous avons entré dans l'église de Saint-Pierre. C'était la première fois que j'en voyais l'intérieur. L'entrée ou portique seul est beaucoup plus grand que l'église de la paroisse de Saint-Hyacinthe tout entière. Et quand on entre dans la grande nef, il semble qu'on ne distinguera rien à l'autre extrémité, tant on croit que les objets nous paraîtront éloignés. Ce n'est pas le cas. Les choses sont faites avec des proportions telles qu'à la grande distance où on s'en trouve placé, elles nous paraissent de grandeur à peu près ordinaire.

Il faut marcher dans l'église et quand on est pressé pour aller y chercher des effets oubliés par des dames, comme ce matin par exemple, pour en apprécier la longueur. On n'arrive plus au bout, ni même au milieu.

Nous avons assisté, ce matin, à la proclamation du décret de béatification des bienheureux à qui Pie IX a conféré ce titre. Nous sommes partis à 8½ h pour avoir de bonnes places, avec des billets obtenus d'avance. L'office commençait à 10½ h et les bonnes places étaient si bien prises et choisies par d'autres que nous n'avons rien vu ni entendu de la cérémonie principale. Nous étions dans des tribunes préparées exprès, immédiatement au bas du chœur, mais ce chœur est si grand que ce n'est qu'à l'aide de lunettes d'approche qu'on distingue ce qui se fait à l'autel, et on entend faiblement la voix du célébrant.

Tous les cardinaux et grand nombre de primats, d'archevêques, d'évêques présents à Rome étaient dans le chœur, avec des députés des ordres religieux qui demandaient la béatification des membres de leurs ordres divers. Il y avait beaucoup plus de prêtres dans les tribunes, en dehors du chœur et debout dans la grande nef, que dans le chœur même, qui est pourtant immense.

L'illumination du chœur était très belle. Les lumières étaient partout, du haut en bas, et très rapprochées les unes des autres tout autour. Le 29 juin, toute l'église était illuminée. Cela devait être et de fait, au dire de tous ceux qui l'ont vu, c'était un spectacle féerique. On mettrait bien du temps à compter tous les cierges et toutes les autres lumières qu'on voyait dans le chœur. Il y a des candélabres qui s'élèvent à 15 ou 18 pieds au-dessus du 3^e étage de tribunes et qui sont garnis de cierges de 2 à 3 pieds de hauteur. Le tronc de ces candélabres est de la grosseur d'un beau pin d'un pied et demi de diamètre. Je dis cela afin de te donner une idée des proportions qu'il faut donner aux décorations dans Saint-Pierre, pour qu'elles soient en harmonie avec la basilique. Eh bien, il y a des lumières placées sur toutes les corniches et des lustres disposés à toutes les hauteurs, depuis la voûte jusqu'au niveau de l'autel. J'ai compté au-delà de 60 lumières sur un seul lustre et je n'ai pas voulu entreprendre de compter les lustres, tant il y en a.

Les tableaux en mosaïque et tous ceux de l'église, à l'exception d'un, sont en mosaïque, ont vingt pieds de hauteur avec une largeur proportionnelle. Tu peux juger de la valeur de ces tableaux par ce qui suit. On travaille actuellement et depuis longtemps à faire les portraits de tous les papes en mosaïque, pour la

basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. Un artiste met un an à faire un seul de ces portraits, qui peut avoir environ quatre pieds et demi de hauteur et qui ne représente que le buste du personnage. Vois maintenant ce qu'il faut de temps et d'ouvrage pour faire un de ces grands tableaux où les personnages sont représentés de manière à paraître de taille naturelle et où ils sont souvent au nombre de dix à douze dans un seul tableau.

En visitant l'atelier des mosaïques, hier, un artiste nous a dit qu'il travaillait depuis six ans un tableau dont moitié se trouve actuellement à l'Exposition de Paris. Il est à travailler l'autre moitié, qui lui prendra plus de six ans probablement. C'est une copie du tableau de Raphaël, je crois, représentant l'Assomption ou Couronnement de la Sainte Vierge au ciel. Ne faut-il pas une grande patience et une grande constance pour faire des ouvrages comme ceux-là ? Nous avons vu les casiers où sont déposées les pierres artificielles que l'on emploie pour faire les tableaux. Il y en a de 25 mille couleurs et nuances différentes, m'a-t-on dit. Je crois ce chiffre un peu exagéré, mais il ne s'éloigne toujours pas considérablement de la réalité. J'ai vu au-delà de 11 mille numéros et je n'ai pas été jusqu'au bout des cases.

On nous a fait voir un ouvrage d'une très grande finesse, qui est resté inachevé, son auteur ayant été surpris par la mort avant de l'avoir terminé. Il le sera par un autre artiste qui pourrait bien y perdre la vie aussi, parce que l'ouvrage n'est pas fini, quoique le cadre en soit petit.

Ton oncle m'a dit le prix des portraits en mosaïque des papes à Saint-Paul-hors-les-Murs; c'est un chiffre énorme, tellement énorme que je n'y crois pas : 150 000 francs par portrait. Il faut qu'il ait été trompé ou que sa mémoire lui fasse défaut.

On dit que Saint-Paul-hors-les-Murs a déjà coûté 3 milliards de francs, outre les présents de l'empereur de Russie qui a donné deux autels en malachite (malachite) et des bas de colonnes de même pierre précieuse dont le prix serait si grand qu'on ne peut pas le calculer. Les colonnes en albâtre oriental données par le sultan sont d'une hauteur, d'une grosseur et d'une beauté inouïes. Les nefs sont supportées par 80 colonnes de granit du Simplon, d'une seule pièce chaque. Il faut en voir la hauteur et la grosseur pour se figurer à quel prix on a pu les transporter des Alpes ici. Le porphyre qui est si beau et si difficile à travailler, à cause de sa dureté et qui est si précieux à cause de sa rareté, est en plus grande quantité dans Rome seul que le marbre dans tout le Canada.

Je voyais hier à la Villa Borghese les bustes en porphyre avec vêtements en agate et en albâtre oriental, des douze premiers empereurs romains et d'un grand nombre d'autres hommes célèbres. C'est une collection qui paraît avoir été faite tout récemment, elle paraît fraîchement sortie du ciseau des artistes. Elle est dans une salle où l'on voit des tables et des urnes de porphyre et deux superbes colonnes d'albâtre oriental. Les murs sont ornés de beaux marbres et les parquets sont de marbre aussi. Nous avons visité six ou huit grandes salles et chambres remplies de statues et de bustes de marbre et dont les plafonds sont peints par des artistes

très habiles. Il faut que la famille Borghese soit puissamment riche pour avoir de si riches collections des choses les plus précieuses. La promenade de la Villa Borghese est magnifique. On y voit de beaux parcs, des forêts, des fontaines, des ruines de l'ancienne Rome et de beaux jardins et parterres, une place pour les courses de chevaux et mille autres choses.

Il y a quelques jours, le prince Borghese a donné des amusements au peuple. Il y a eu des courses à cheval, en voitures doubles et en chars antiques; et une course où les hommes se tenaient debout sur deux chevaux, l'un à côté de l'autre, de manière à mettre un pied sur un cheval et l'autre, sur le cheval à côté.

On disait qu'il y avait au-delà de 250 000 personnes réunies pour voir ces courses. On y a fait, pour couronner la fête, un beau ballon qui a été lancé sur la fin de la journée. Il s'est élevé majestueusement dans les airs, emportant un homme habillé de noir, avec un chapeau de castor, qui semblait n'avoir aucun souci de ceux qu'il laissait. Tout le monde s'effrayait de sa hardiesse et louait son courage, se demandant comment il ferait pour descendre sans se tuer. Nous l'avons vu longtemps, car il ne ventait pas. Enfin, nous avons appris que notre homme avait pu redescendre sans perdre la vie : il n'en avait jamais eu, ce n'était qu'un mannequin qui imitait si bien l'homme qu'on s'y était mépris.

Émilienne a été un peu indisposée vendredi, pas assez néanmoins pour l'empêcher de sortir. Depuis hier, Alexina est indisposée de la même manière. C'est dû probablement à la grande chaleur et à la fatigue que l'on éprouve toujours en visitant.

Ton oncle et les messieurs sont bien, mais tous nous trouvons la chaleur grande. La santé de la population en général est bien bonne, meilleure qu'elle n'a jamais été, quoique les journaux d'Italie publient que tout [].



Rome, lundi 8 juillet 1867

Ma chère Louisa,

Il est arrivé une malle du Canada et nous n'avons pas de lettres. Mgr Desautels en a reçu ce matin de Montréal et, ce soir, de Saint-Hyacinthe. C'est le jeune Kerouack qui la lui écrivait. Il dit que tu as été le voir à son arrivée et qu'il t'a parlé longuement de ton oncle et d'Alexina. Nous avons souvent parlé de lui et en très bonne part depuis surtout que nous sommes à Rome. Tous ses compagnons de voyage professent pour lui la plus haute estime. Il leur a rendu en effet de grands services pendant le voyage et ils savent le reconnaître.

Émilienne se lamente bien de n'avoir pas reçu de lettre aujourd'hui, ni lundi dernier. Je ne me plains pas tout haut, mais je serais bien heureux d'en avoir. J'irai demain moi-même au bureau de poste pour voir s'il n'y a pas quelque chose qui va mal ici. La perte du *North American* nous explique le défaut de lettres lundi

dernier¹⁸¹. Nous ne pouvons deviner pourquoi nous n'en avons pas aujourd'hui, lorsque d'autres en ont.

Aujourd'hui, nous avons visité la crypte de l'église de Saint-Pierre où l'on voit l'ancienne basilique sous l'église actuelle. On y voit les tombeaux d'un grand nombre de papes et de cardinaux, des fresques et des mosaïques très anciennes et belles, pour ce temps où elles ont été faites, des fresques bien conservées, et l'autel où sont en partie les restes de saint Pierre et de saint Paul. Les dames n'y peuvent pénétrer qu'avec une permission spéciale par écrit d'un cardinal et sur une prière aussi par écrit. Chose singulière, c'est que les reliques les plus précieuses à Rome et certaines parties des églises ne peuvent être visitées par les femmes que sur une semblable permission, qui s'obtient d'ailleurs assez facilement, pendant que les hommes y ont accès librement aux heures où l'on visite ces lieux.

Nous avons visité la manufacture des tabacs, vaste établissement qui n'a été commencé qu'en 1860 par Pie IX et où l'on fabrique les cigares, le tabac à fumer ordinaire, les cigarettes et le tabac en poudre, qui se vendent dans les États romains. 650 femmes et 90 [hommes] sont employés dans cette fabrique. Ils travaillent 8 heures par jour, les uns à la journée, les autres à tant par cent cigares faits. C'est très intéressant à voir. Les femmes paraissent bien et semblent très contentes de leur sort. Quelques-unes travaillent très vite et gagnent en proportion. Toutes gagnent amplement leur vie. Le moins qu'elles gagnent à la journée est 1½ franc ou 1/6 de notre monnaie environ. Le franc de la monnaie du pape vaut précisément le franc français d'aujourd'hui. Il se divise en 20 sous et en 100 centimes, 5 centimes faisant le sou. Il y a aussi des demi-sous.

Nous avons aussi visité le Capitole et son musée en partie, ainsi que la galerie de peinture. La plus grande partie du musée ne nous intéressant pas particulièrement et nous paraissant d'ailleurs très inférieure à la partie analogue du musée du Vatican, nous l'avons laissée de côté. Nous avons vu la belle Vénus dite du Capitole et nous l'avons admirée. Nous avons vu aussi plusieurs chefs-d'œuvre des grands maîtres en peinture. Je n'ai pas le temps de les mentionner.

Cette après-midi, nous avons été voir la basilique de Sainte-Croix en Jérusalem. On y conserve, dans une chapelle particulière, où l'on ne pénètre qu'avec une permission spéciale pour les dames, des reliques très précieuses et nommément trois morceaux considérables de la vraie croix de J.C. dans une croix d'or dont on voit l'intérieur à travers des verres qui sont enchâssés dans l'or, l'écriture que Pilate avait fait graver en hébreu, en grec et en latin, sur bois, et qu'il avait fait fixer sur la croix du Sauveur. On distingue bien encore les lettres grecques et latines. On n'aperçoit presque rien des autres. Deux épines de la couronne du Sauveur, un des clous, dont j'apporte un fac-similé pour te le faire voir, un doigt de saint Thomas – on prétend que c'est celui même qu'il avait mis dans les plaies du

¹⁸¹ Le transatlantique *North American* s'échoua sur l'île d'Anticosti le 16 juin 1867. Le *Montreal Witness* du 7 août 1867 (p. 4) rapporte comment le navire fut récupéré par le vapeur *Austrian* et dirigé vers Gaspé.

Sauveur ressuscité – un petit morceau du sépulcre, un petit morceau de la crèche de J.C. et un petit morceau de la colonne de la flagellation. Un reliquaire considérable qui s'ouvre en 3 et qui porte l'inscription suivante, en latin : *Fuit S. Gregori Magni Papae.*

Il y a aussi de très beaux morceaux de peinture dans cette église comme dans toutes celles de Rome. C'est dans les églises qu'on trouve les plus beaux morceaux d'art, et il y a de ces beaux morceaux dans toutes les églises de sorte qu'on ne se lasse jamais de les visiter.

Nous avons revu, en passant, Saint-Jean-de-Latran que nous n'avions pas assez vu et que nous ne pourrions certainement pas voir assez.

Nous avons aussi été voir l'église de Sainte-Praxède. On y conserve beaucoup de reliques et surtout un morceau ayant de 2 à 2½ pieds de hauteur de la colonne en marbre à laquelle J.C. était attaché pendant la flagellation. Les dames n'ont pu la voir qu'à travers la grille de la chapelle qu'il leur est défendu de franchir, sous peine d'excommunication, et je n'avais pas demandé de permission d'avance pour visiter cet endroit.

Nous avons entré un instant dans Saint-Martin-des-Monts. Il y a beaucoup de belles choses aussi, mais il nous a fallu renoncer à les voir parce que l'obscurité devenait trop grande. À midi, toutes les églises de Rome se ferment et on ne les ouvre qu'après 2 ou 3 heures. Les basiliques sont ouvertes tout le jour. Elles sont au nombre de 8 :

Saint-Pierre
Saint-Paul-hors-les-Murs
Saint-Jean-de-Latran
Sainte-Marie-Majeure
Sainte-Croix en Jérusalem
Saint-Laurent-hors-les-Murs
Sainte-Agnès-hors-les-Murs

et de Saint-Sébastien, qui se trouve aussi hors des murs, sur la Voie Appienne.

10 juillet /67. Ce matin, j'ai visité, seul avec M. Lonergan¹⁸², prêtre, la coupole de Saint-Pierre. J'ai monté avec lui jusque dans la boule qui fait le pied de la croix. Il y faisait une chaleur tropicale. On n'y reste qu'un instant. J'ai touché à l'intérieur le sommet de la boule du bout du bras.

C'est de la grande galerie de la coupole qu'on apprécie bien la grandeur du diamètre de cette dernière, qui paraît si peu quand on le voit d'en bas; de la petite galerie au sommet de la grande coupole, si l'on jette les yeux sur ceux qui sont près de la confession, à ses pieds, ils paraissent comme des enfants; du haut de la coupole, sur la galerie extérieure, on jouit d'une bien belle vue des jardins du

¹⁸² James Lonergan (1834-1905), curé à Kingston, Ontario. « Le Rév. M. Lonergan, de Kingston, est parti la semaine dernière pour Rome. À son départ, les fidèles lui ont présenté une somme de \$750 et une adresse très flatteuse. Il a été conduit à la station, musique en tête. » *La Minerve*, 23 mai 1867, p. 2.

Vatican et de tout le palais qui sont immenses. Il y a dans les jardins de magnifiques haies vives taillées avec une grande régularité et deux fontaines dont l'une est très belle. Il y a de belles allées recouvertes par deux rangées d'arbres dont les têtes se joignent en formant des berceaux de verdure.

Sur le sommet de l'église de Saint-Pierre, nef latérale de gauche en entrant, on voit une fontaine pour l'usage des visiteurs. Aujourd'hui, l'eau était trop chaude pour être bonne à boire.

Le toit de la grande nef est couvert en tuiles; le toit des nefs latérales est couvert en briques.

J'ai cueilli sur le sommet du portique de l'église, au pied de la statue de saint Mathias apôtre, une feuille ou, mieux, un bouquet de feuilles que j'ai mis dans un livre comme souvenir.

Du haut de la coupole, on voit aussi le chemin couvert conduisant du Vatican au Château Saint-Ange, distance fort considérable.

Après l'ascension de la coupole, j'ai visité à loisir l'intérieur de Saint-Pierre, que j'avais déjà admiré plusieurs fois. J'ai surtout remarqué les belles colonnes torsées en bronze qui soutiennent le baldaquin au-dessus de l'autel papal. Les mosaïques représentant la dernière communion de saint Jérôme, d'après Le Dominiquin. La Transfiguration, d'après Raphaël, sainte Pétronille exhumée à la demande de Flaccus, noble Romain qui l'avait vainement recherchée en mariage et dont l'âme vierge est reçue par J.C., au haut du tableau, par Le Guerchin¹⁸³. Saint Michel terrassant l'ange déchu, d'après Guido Reni (original conservé à l'église des Capucins). La présentation de Marie au temple, d'après Romanelli.

Dans la chapelle du Saint-Sacrement, une fresque représentant la Sainte-Trinité, par P. de Cortone¹⁸⁴. Simon le Magicien tombant en présence de Néron et des grands de Rome réunis au théâtre, sur la prière de saint Pierre, qui voulait confondre cet imposteur. Cette peinture est sur ardoise, par []¹⁸⁵.

Le tabernacle de l'autel du Saint-Sacrement où se trouve la fresque de la Trinité, est très beau et très grand. Il représente un temple dont les proportions sont très belles à mon goût. Il est très riche de marbre, d'albâtre et de pierres précieuses, ainsi que l'autel. C'est là que se trouve le tombeau en bronze de Sixte IV. Je trouve exagérées les formes des figures allégoriques qui ornent ce tombeau.

J'ai remarqué la porte sainte, ou du jubilé, qui ne s'ouvre que tous les 25 ans. Elle est formée en brique et porte au milieu une grande croix en bronze. Elle s'ouvre par le pape qui s'y rend avec un marteau d'argent, y frappe trois fois, et donne ainsi l'ordre de la démolir. Elle reste ouverte jusqu'à la fin du jubilé. C'est

¹⁸³ Giovanni Francesco Barbieri, dit Guercino, Le Guerchin (1591-1666), peintre baroque qui produisit des œuvres à Rome et à Bologne.

¹⁸⁴ Le retable de la Trinité (1628-1631) par Pierre de Cortone (1596-1669), peintre et architecte baroque, né à Cortona, mort à Rome.

¹⁸⁵ *La chute de Simon le Magicien* par Frédéric Zuccheri.

la première porte à droite en entrant dans la basilique. La porte du milieu est en bronze; elle a été faite par ordre d'Eugène IV, pape. Je ne l'ai pas vue ouverte.

Les tombeaux en grand nombre, qui sont entre les nefs latérales et la grande nef, sont tous bien beaux.

Je n'ai pas pu trouver aussi belle qu'on la fait la Pieta de Michel-Ange (première chapelle à droite). Peut-être ne l'ai-je pas vue dans un bon jour. Dans tous les cas, je préfère de beaucoup celle de Montanti dans la cave de la chapelle Corsini à Saint-Jean-de-Latran. Je préfère aussi la descente de croix de Tenerani, que j'ai vue dans la chapelle Torlonia à Saint-Jean-de-Latran, que je crois avoir nommée par erreur chapelle Doria dans une lettre précédente.

En revenant de Saint-Pierre, nous avons visité un instant l'église de Sainte-Marie-in-Transpontina où l'on conserve les colonnes auxquelles saint Pierre et saint Paul ont été attachés pendant qu'on les flagellait. Ces colonnes sont recouvertes d'autres colonnes creuses et rouges. Au bas, se trouve une ouverture recouverte d'une glace qui laisse voir les colonnes en marbre auxquelles ces deux apôtres ont été attachés. Au-dessus de cette ouverture se trouve l'inscription attestant le fait. Plusieurs tableaux m'ont paru beaux mais j'en ai déjà vu tant de plus beaux que je ne me suis pas arrêté à ceux-ci.

Hier, nous avons eu une grande joie, Émilienne et moi : il nous est arrivé des lettres du Canada qui nous ont fait grand plaisir. Émilienne commençait à se monter la tête à l'envers, ce qui ne va pas si bien qu'à l'endroit. Ces lettres nous sont venues par le steamer qui a dû partir le 21, samedi. Je vois que tu avais dû m'écrire par la malle du 14 et que ta lettre a péri. Dans ta dernière, tu me parles de Brooks dont tu n'as pas encore eu de nouvelles. Cela me donne à supposer que, dans une autre, tu avais mentionné son départ. Tu parles aussi de nos portraits que nous ne devons pas oublier à Paris. Je ne comprends pas ce que cela veut dire. Tu en écrivais aussi probablement auparavant.

Comme tu n'as pas eu de grands détails sur Émilienne et Alexina jusqu'à présent, je vais te dire qu'elles sont devenues tout à fait romaines, qu'elles ne rêvent que Romains et qu'elles ne parlent que des beautés de Rome dont elles n'ont pu se rassasier qu'hier, et encore est-ce parce que les lettres du Canada tardaient à venir. Elles se reposent aujourd'hui des visites et promenades, et doivent aider aux messieurs à déménager. Ils prennent des appartements dans une maison située au coin de la rue Croce et de la Place d'Espagne, une des plus agréablement situées dans le centre de la ville. Cela les rapproche aussi de la Propagande¹⁸⁶, où leurs affaires peuvent les appeler de temps à autres. Le but principal de leur déménagement est de faire moins de dépenses. La vie d'hôtel est bien dispendieuse, ici comme ailleurs, pendant que la vie privée coûte un prix assez raisonnable, si l'on veut se contenter de vivre de fruits, de légumes et d'un peu de viande, comme les

¹⁸⁶ La propagande : le palais Propaganda Fide (de la Propagation de la Foi) où loge la Congrégation pour l'évangélisation des peuples.

gens du pays. C'est d'ailleurs ce qu'il y a de plus convenable pour la santé. La chaleur continuelle que l'on éprouve ici empêche de manger beaucoup de viande.

Je t'ai bien dit quelque chose d'Émilienne, mais presque rien d'Alexina. Elle s'occupe beaucoup de guerre. Elle est devenue d'une ardeur pour cela, d'un courage et d'une persévérance digne des anciennes matrones de Rome antique. Seulement que les hommes étant depuis longtemps sous un règne de paix par excellence et ne voulant pas troubler le bonheur dont ils jouissent sous le sceptre tout paternel du pape, elle est forcée, pour satisfaire son inclination belliqueuse, de diriger ses efforts contre les insectes qu'elle nomme fléau de l'humanité. Elle s'est acharnée à détruire jusqu'à la dernière, l'antique race des puces. Elle ne réussira pas, malgré qu'elle les fasse périr par tous les genres de mort qu'elle peut imaginer. Pour une qu'elle broie ou qu'elle noie, il en arrive une légion vengeresse. Émilienne se met aussi du côté d'Alexina quelquefois, mais sa guerre n'est pas à outrance.

12 juillet. Ton oncle et ses compagnons sont rendus d'hier matin au coin de la Place d'Espagne et de la rue Croce (*Crôtché*). Nous avons été les voir au commencement de la soirée. Ils ont un bon logement et sont contents.

Je partirai probablement pour Naples demain matin, samedi. Alexina et sa sœur ayant déjà fait le voyage, resteront à Rome pour faire quelques petits achats pour elles-mêmes et pour les messieurs de l'évêché qui sont ici.

À propos d'achats, dis donc à Francis, en lui faisant particulièrement mes amitiés, que si les avocats de Saint-Hyacinthe veulent que j'achète des livres pour la bibliothèque, ils m'en envoient une liste. Si quelqu'un d'eux veut en avoir pour lui-même, je me ferai un plaisir de faire l'achat pour tous et pour chacun en particulier. M. Chagnon m'a donné de l'argent en partant pour en acheter pour lui.

Je dois te dire que nous sommes tous en parfaite santé. La chaleur ne nous fatigue pas excessivement, parce que nous ne sortons qu'en voiture, et toutes les églises et institutions que nous visitons, étant construites en pierre et pavées en marbre, conservent une fraîcheur assez grande pour nous remettre de la chaleur excessive que l'on éprouve dans les rues.

Tes deux sœurs sont bien gaies et s'amuse à rire toutes les fois que l'occasion s'en présente. Ton oncle et ses compagnons sont bien gais, bien aimables et nous avons été très heureux de les trouver à Rome. Ils nous ont donné beaucoup de renseignements qui nous ont été utiles dans nos courses.

Alexina dit qu'ils lui ont toujours témoigné beaucoup d'égards et que ton oncle a eu soin d'elle comme d'une enfant gâtée qu'elle est. Ceci est de mon cru. Elle n'avoue pas qu'elle soit gâtée. Je suis convaincu pourtant qu'elle a dû le penser quelquefois.

Je ne connaissais pas encore ce bon oncle Trudeau. Je suis toujours surpris de voir combien il est bon, prévenant et patient. Son humeur est toujours égale, quels que soient les désagréments qui s'offrent si souvent en voyageant.

Nous partirons de Rome la semaine prochaine, je ne sais pas encore quel jour. Cela dépendra beaucoup du temps que je serai à Naples. Passé la semaine prochaine, je serai probablement assez longtemps sans recevoir tes lettres, car il est impossible de prévoir quand nous serons dans un endroit pour y faire adresser nos lettres. Je continuerai de t'écrire quand je ne voyagerai pas trop rapidement. Mais tu auras probablement des malles sans lettres, vu que je ne saurai pas toujours précisément quel jour les maller pour qu'elles partent par le steamer prochain. Écris toujours régulièrement et adresse à MM. Ducasse et Claveau ou à l'hôtel des Missions Étrangères, rue du Bac, à Paris. Cette dernière adresse est préférable pour moi, à l'avenir.

Tout le monde est malade à Rome. C'est afin d'empêcher les étrangers d'y venir. On fait beaucoup d'efforts, paraît-il, pour détourner de Rome les voyageurs et on a fait circuler des bruits de révolution pour les effrayer. Rome n'a jamais été plus tranquille, plus paisible et plus content qu'aujourd'hui. Tout le monde cherche à s'amuser, à procurer du plaisir aux étrangers et à se promener le plus agréablement possible. Il y a des illuminations aux dépens de la municipalité, presque tous les soirs et des concerts, tant qu'on en veut, en plein air et partout. La musique est belle, disent les connaisseurs, comme on n'en trouve pas ailleurs. Pour moi, elle me semble plus douce à l'oreille que la musique allemande.

Il faut que je termine si je veux envoyer ma lettre ce soir. Je n'ai pas reçu de lettre de toi cette semaine, contre mon attente. Émilienne, ton oncle et Mgr Desautels sont dans le même cas.

Nous en avons été surpris d'abord, puis nous avons cru que la malle avait fait naufrage dans le *North American* qui a péri sur les côtes d'Anticosti. Il devait être parti le 14 ou 15 juin. Nous ne savons pas encore si les passagers ont péri. Cette nouvelle nous vient du jeune Hudon, qui l'écrit de Paris à son ami, M. Sinaï Prévost¹⁸⁷. Ce dernier, ainsi que Mme [Amable] Prévost, Mme Brazeau et Mlle Al-lard, logent à l'hôtel de Rome, sur le Corso. Ils sont tous en parfaite santé et nous ont invité à prendre le thé avec eux ce soir. Nous irons, ainsi que Mgr Desautels et M. Hicks¹⁸⁸. Ton oncle, ne connaissant pas ces dames, n'ira pas.

Je ne relis pas mes lettres, je les écris à la hâte, quand j'ai un petit moment à moi, de sorte qu'il doit y avoir souvent des mots passés. Tu pourras toujours deviner ce que je veux dire, et j'ajouterai le reste quand je serai à la maison. C'est alors que je pourrai corriger ce que j'écris. Je préfère mettre tout sur le papier comme cela vient, que d'y mettre du soin et retrancher ce qui n'est pas assez bien ou le rectifier.

¹⁸⁷ Sinaï Prévost (1835-1894). Marchand à Montréal, il épousera (Montréal, Saint-Jacques, 8 avril 1885) Malvina Lamarche. « On annonce le départ d'une nouvelle caravane montréalaise pour l'Europe; elle se compose de M. et Mme Prume, Mme Brazeau, Mme Amable Prévost, M. Sinaï Prévost, M. Alphonse Hudon, M. Galarneau, et partira par le steamer du 1^{er} juin. » *L'Ordre*, 17 mai 1867.

¹⁸⁸ Étienne-Hippolyte Hicks (1823-1889), né à Sainte-Marie de Beauce, prêtre en 1846, chapelain à l'évêché de Montréal en 1857, chanoine du chapitre en 1860.

Je ne me suis pas encore battu avec mes compagnes de voyage, mais j'espère que cela viendra bientôt, car elles veulent toujours malgré moi que j'entreprenne de les conduire bien. Ce serait trop de besogne pour moi. Il me faudrait me refaire et je suis trop vieux. Ces dames exigent que je sois non seulement aussi parfait mais plus parfait qu'elles.

La voiture nous attend. Adieu, mille baisers pour toi, les enfants et tous nos bons parents et amis de Saint-Hyacinthe, de la Petite-Nation et de Montréal.

Nous attendons des lettres avec impatience et nous sommes fort contrariés de n'en avoir pas reçu cette semaine.

Tout à toi, à la hâte, ton Auguste.



Naples, 13 juillet 1867

Ma chère Louisa,

Me voilà enfin, après un mois et demi depuis mon départ, rendu à Naples, et tout seul, comme un homme. Personne n'a voulu me suivre. Je pensais un peu faire cette excursion avec la famille Prévost et Mme Brazeau. Ils avaient presque dit, hier au soir à Rome où nous avons été leur faire une visite, qu'ils se mettraient en route pour ici ce matin. Ils attendent une audience du pape qu'ils n'ont pas encore pu obtenir, vu la grande affluence d'étrangers et surtout d'évêques que le pape tient à voir personnellement, pour conférer des affaires de leurs diocèses respectifs. Les étrangers ont presque tous quitté Rome, qui est presque devenue une solitude, comparée à ce qu'elle était la semaine dernière.

Toujours est-il que j'ai fait comme les autres : je suis parti ayant eu la prévoyance, en partant, de laisser à tes sœurs une lettre que j'avais commencée. Elles te l'expédieront dimanche soir avec les leurs.

J'ai quitté ces dames, ce matin, à l'hôtel de La Minerve vers 9½ h, en parfaite santé et prêtes à partir pour passer à la Place d'Espagne le temps de mon voyage à Naples. Je me suis trouvé mal placé en partant. Il paraît qu'un char avait été retenu par une famille de quelque importance et qui voulait être seule. J'ai trouvé en arrière du char une porte ouverte (celle de devant était fermée à clef). J'y suis entré, trouvant la place vide, et j'ai choisi l'endroit qui me semblait le plus confortable.

Quand le gardien est venu avec sa clef pour donner passage à cette bonne famille, il m'a fallu endurer un bon déluge de mots italiens, que je comprenais comme étant des reproches assez graves sur mon audace de prendre une place ainsi réservée, surtout lorsqu'il y avait une affiche imprimée en gros caractères sur la porte, indiquant qu'elle était retenue. J'ai fait l'innocent et j'ai demandé en français ce qu'on me voulait. On m'a encore dit bien des mots pour m'expliquer que je ne devais pas être là. Finalement le gardien, voyant qu'il perdait son italien,

a fini par me faire signe de rester, quand il a vu que je me préparais à sortir, sur ce que quelqu'un m'avait dit en français. Mais les gens sont entrés et m'ont bien regardé comme une bête curieuse et se sont demandé quelle espèce d'être se trouvait avec eux. Un m'a adressé la parole en italien. Je lui ai répondu en français que je ne le comprenais pas et c'était bien vrai. Ils ont longtemps parlé de moi entre eux. Je les écoutais de mes deux oreilles, pour saisir quelque chose. Un d'eux, qui était le plus âgé, disait aux autres que je ne paraissais pas un malfaiteur, mais enfin qu'ils ne savaient pas avec qui ils étaient et qu'il ne fallait rien dire, que c'était bien incommodé d'avoir ainsi des oreilles étrangères, lorsqu'ils voulaient être en famille.

Ils avaient fait monter avec eux deux vieux moines qui se sont mis à rire et badiner, puis à dire bréviaire. J'ai tenté de leur parler en français. L'un d'eux m'a dit en français fort passable qu'il comprenait assez bien mais qu'il ne parlait pas, et s'est renfrogné dans sa capote et son silence. Pour l'anglais, ils n'ont pas paru le comprendre. Enfin, je me suis avisé de parler latin avec un des religieux, pour savoir quelque chose de ce qui nous passait sous les yeux. Ce bon Père, avant de me répondre, s'est hâté de dire aux autres que je parlais latin, et il a paru aussi joyeux en leur annonçant cela que si je lui avais ôté, et à tous ses compagnons, un poignard de dessus la gorge. Puis il m'a répondu gracieusement à ma question. Aussitôt, le père de famille, cessant de me regarder comme un jean-foutre, a dit à son fils aîné qu'il pouvait me parler en français, et nous avons lié conversation, puis le père en a fait autant, et tout le monde a fini par me parler en bon français parce que je parlais latin. Tous ont ensuite été très polis et m'ont donné les noms des divers endroits où nous passions. Va maintenant dire qu'il est inutile d'apprendre le latin au collège ! Si ton mari avait tout perdu son latin, il serait manant, jean-foutre, malfaiteur même, ce soir comme ce matin !

On dit qu'avec une langue on va à Rome. Eh bien, je crois que ce n'est pas tout à fait juste. Il faut de plus beaucoup de patience et d'argent. Car avec trois langues, il m'a été impossible d'arriver assez tôt pour la Saint-Pierre ! Et aujourd'hui, sans mon latin, toutes les oreilles étaient fermées pour moi et je serais resté isolé à Isoletta, petite ville où l'on examine les malles des voyageurs, où on les passe à la fumée de chlore pour les désinfecter, ainsi que leurs effets et malles, puis on les met dans d'autres chars pour les entrer dans les États de Naples, ou mieux dans les domaines de Victor-Emmanuel. Nous avons été heureusement les premiers à ne pas subir ces fumigations. C'est dû, je crois, à ce que quelqu'un est venu parler à mes grands personnages, et comme ils se plaignaient d'être obligés de se soumettre à cette formalité ridicule, vu l'absence de toute maladie à Rome, on est allé parler à l'agent du gouvernement, qui est venu avec force civilités dire à ces messieurs et dames qu'ils ne seraient pas troublés et qu'ils n'auraient qu'à descendre pour changer de chars, ce qu'ils ont bien voulu m'expliquer en français; autrement je restais dans les chars où j'étais et mon voyage était suspendu. Un des employés, sur ma demande, me faisait signe que le char devait rester là, et moi je comprenais que je devais rester dans ce même char pour me rendre à Naples.

J'ai vu beaucoup de choses intéressantes aujourd'hui. En partant de Rome, on voit l'aqueduc de l'Acqua Felice qui fournit l'eau à plusieurs fontaines de la ville. Cela me paraît être un ancien aqueduc restauré, tant quelques-unes de ses parties paraissent anciennes, pendant que d'autres semblent presque neuves, surtout en approchant la ville. J'ai remarqué aussi les ruines de deux aqueducs qui semblent avoir amené l'eau de bien loin. On les voit encore à plus d'une demi-heure de marche par voie ferrée, ce qui suppose au moins cinq lieues de distance.

La campagne de Rome, de ce côté, est aride et desséchée. Elle paraît peu et même mal cultivée. On ne voit presque personne dans les champs. Et ceux qu'on y voit labourent la terre avec une charrue comme on devait en avoir du temps de Romulus. C'est simplement un morceau de bois recourbé, sur la courbe duquel l'homme passe son temps à remonter, parce qu'il y perd continuellement l'équilibre, pendant que les bœufs tirent, attelés à l'autre bout. C'est tout à fait primitif.

En arrivant près de Naples, et même un peu avant d'arriver à Capoue, on se sert de charrues de bois, il est vrai, mais elles sont un peu moins grossières. Le laboureur a une poignée et même deux pour conduire sa charrue. Cela perd moins de temps et fait de meilleur ouvrage. Autour de Rome, les récoltes sont finies et l'on ne fait presque plus rien, excepté là où se trouvent des vignobles.

Dès qu'on est arrivé dans les environs du Mont Cassin, au sommet duquel se trouve un immense monastère, que l'on voit bien de la voie ferrée, le pays change de physionomie, les gens se préparent à faire de nouvelles semences. Ils brûlent les chaumes, labourent, battent du grain. Il y a du maïs partout, mais il est très court. Cependant il est en fleur et porte des épis. Puis on voit de beaux champs de bled qui semblent trop mûrs. C'est du bled haut et dont la tige se sépare à sa partie supérieure pour porter plusieurs épis. Le maïs devient de plus en plus haut, à mesure qu'on gagne le sud. Les arbres sont en plus grande quantité et plus verdoyants. De Capoue à Naples, le pays est très beau et très riche. Les récoltes semblent devoir se succéder sans interruption. On voit des champs moissonnés, d'autres qui sont brûlés après la moisson, pour être labourés, d'autres qui sont labourés, puis ensemencés. Ici c'est du maïs mûr; là, du maïs en fleur; tout à côté, du maïs qui n'a que ses deux premières feuilles en sortant de terre. Je puis dire qu'entre Naples et Capoue il y a trois récoltes qui vont se faire en même temps, dans les mêmes champs, tant la végétation est luxuriante et la terre féconde. On voit d'immenses plantations d'arbres fruitiers qui ploient sous leur fardeau et qui sont reliés entre eux par des ceps de vignes chargés de raisins, pendant qu'au-dessous il se prépare une belle moisson de blé, de chanvre ou de maïs. Le chanvre et le maïs sont cultivés en grande quantité dans cet endroit.

En arrivant ici, je me suis lavé pour me débarrasser de la poussière et du charbon qu'on ramasse en si grande abondance dans les temps chauds et secs, surtout en Italie, puis je suis allé faire une promenade au clair de lune sur le bord de la baie de Naples. J'y suis allé, non pas pour y rêver comme un poète et me rendre fou. Mais pour y penser plus paisiblement, plus amicalement et plus familièrement à ma bonne femme et à mes bons petits enfants. Je trouve le spectacle bien beau,

bien grandiose. La belle baie de Naples qui se déroule à perte de vue, argentée par les doux rayons de la lune, encadrée par le Vésuve et les montagnes et collines au pied desquels Naples se trouve assise, mais tout cela ne fait que rappeler plus vivement le souvenir de ceux que l'on aime et que l'on voudrait avoir avec soi, pour admirer toute cette belle nature, et les presser contre son cœur.

J'ai prolongé la promenade pour délasser le corps de la fatigue des chars, jusqu'au moment où la lassitude des jambes m'avertit qu'il fallait rentrer. Je n'entreprendrai pas de te donner une description de Naples qui puisse t'en donner une juste idée. D'autres l'ont essayé et n'ont pas fait voir la réalité et ne l'ont pas même approchée, malgré leurs talents et même leur génie. Je me contenterai de te dire que c'est bien beau et que ce serait encore plus beau si tous mes parents et amis pouvaient se trouver ici, en même temps que moi, pour partager mon plaisir et pour me faire éprouver une partie de leurs émotions. Les miennes ne sont pas bien violentes, comme tu sais.

Il est tard. Bonsoir. Il s'en faut de beaucoup pourtant que je sois prêt à m'écrier : Voir Naples et mourir. Naples est beau, mais pas au point d'arracher cette exclamation.

Dimanche, 14 juillet 1867. J'ai profité du jour du Seigneur pour voir ses églises. Elles sont en général très riches à Naples et en très grand nombre. Je préfère celles de Rome, qui sont moins surchargées d'ornements vulgaires et éclatants. Je trouve qu'il règne beaucoup de confusion et de profusion dans l'ornementation des églises ici. Ce défaut existe dans plusieurs églises de Rome, mais pas autant qu'ici. Les peintures du premier ordre sont rares et même je puis dire que je n'en ai pas vu une seule qui m'ait frappé. J'en ai tant vu que je suis devenu difficile sur le choix.

J'ai commencé la visite du musée national, mais il m'a fallu laisser cela pour un autre jour. Il se ferme à 3 h p.m. De là, je suis allé voir les catacombes de Naples qui sont beaucoup plus grandes que celles de Rome. Elles sont plus belles aussi. Elles présentent l'apparence de longues voûtes taillées dans le roc et garnies de chaque côté d'excavations plus ou moins grandes et creuses, arquées, lorsqu'elles sont pour plusieurs personnes d'une même famille, et droites lorsqu'elles ne devaient recevoir qu'un seul corps.

Florence, 20 juillet 1867. J'ai fait un grand pas depuis le moment où j'écrivais à Naples les lignes précédentes. J'ai parcouru tant de chemin et j'ai visité tant de choses que je n'ai pas eu le temps de reprendre la plume. La pension, le logement et les voitures coûtent si cher qu'il nous faut aller à la course partout, afin de conserver de l'argent pour retourner au pays. Je n'ai pas encore intention de rester en Europe à perpétuité, quoique je m'y plaise beaucoup.

Lundi, donc, je me suis levé à 4 h a.m. pour aller à Pompéi en voiture, voir la ville et revenir ensuite par le Vésuve, voie un peu détournée, il est vrai, mais qui me permettait de faire toute cette excursion dans une journée.

Un évêque du Brésil, Mgr Laranjeira¹⁸⁹, évêque de Rio Grande du Sud, allant avec trois de ses prêtres et deux abbés français dans la même direction, m'engagèrent à faire route avec eux. Je les attendis jusqu'à 6½ h. J'ai été des plus heureux de faire leur connaissance. L'évêque surtout est un homme très distingué. Beau à croquer. C'est un homme grand, brun très clair, avec les plus beaux yeux noirs qu'il soit donné à un Brésilien de porter des cheveux tout blancs et une belle physionomie exprimant à la fois la bonhomie, la simplicité de manières et la dignité de son état. Il parle bien le français, l'italien, le portugais et l'allemand. C'était un grand avantage pour moi qui ne sais pas l'italien. Les deux abbés français sont de Beaune. La connaissance a été si intime et si prompte que lors de notre séparation à Naples, qu'ils ont quitté une journée avant moi, ils m'ont embrassé. L'un d'eux m'a donné une image sur laquelle l'évêque a écrit son nom, et chacun d'eux en a fait autant.

Nous avons parcouru toute la ville de Pompéi. Il y reste encore beaucoup de maisons et de temples antiques assez bien conservés. Les peintures murales offrent encore des couleurs aussi vives que si elles étaient modernes; les rues sont très étroites. Elles ne pouvaient donner passage qu'à deux voitures de front, et encore fallait-il que les voitures fussent étroites.

Les fouilles se continuent encore, quoique bien lentement. Le gouvernement ne donne que 25 000 francs par année pour cet objet. Cet ouvrage progresse lentement; les terres sont charroyées, par des hommes et des enfants, dans des paniers. Cela se fait avec soin pour ne pas perdre ni briser les petits objets d'art et autres qu'on y découvre tous les jours. Pendant que j'étais à visiter le musée national (ancien musée Bourbon) à Naples, on y a placé un grand coffre-fort en bronze qui arrivait de Pompéi. On est étonné, en visitant ce musée, de voir combien les anciens étaient plus avancés dans les arts que nous ne le supposons généralement. J'ai vu là toutes espèces d'objets servant aux usages journaliers de la vie et tout aussi parfaits que ceux que nous avons aujourd'hui. J'ai remarqué avec surprise une belle collection d'instruments de chirurgie, que le D^r Turcotte admirerait tout particulièrement. Il y en a pour tous les besoins de la chirurgie et en nombre immense. Tout est fait de manière à faire voir que non seulement on visait à l'utilité, mais encore à la beauté des instruments. Il y avait de l'art et de l'art perfectionné jusque dans les ustensiles de cuisine.

Il y avait de très beaux ouvrages en verre, des baignoires en fer-blanc. Cela fait voir que le fer-blanc et le verre ne sont pas des inventions modernes.

La seule chose qu'on regrette, c'est de voir combien les peintres étaient indécents, même dans les temples. Les mœurs devaient être bien relâchées.

En laissant Pompéi, nous sommes revenus à Torre Annunziata pour y prendre un bon dîner. Ce dîner était bon à cause du grand appétit qui s'était emparé de nos

¹⁸⁹ Sebastião Dias Laranjeira (1820-1888), né à Palmas de Monte Alto, décédé à Porto Alegre. Prêtre en 1844, il a été sacré 2^e évêque de São Pedro do Rio Grande do Sul, par le pape Pie IX, le 7 octobre 1860, dans la chapelle Sixtine.

estomacs, malgré les quelques fruits de ronces que nous avons mangés dans les ruines de la malheureuse ville. La chaleur était tellement intense, vers 1½ h p.m., que nous n'avons pas osé nous remettre en route. L'évêque de Rio Grande allait à Nocera, les deux abbés français devaient revenir avec moi et faire en passant l'ascension du Vésuve, mais je crois que le courage leur a manqué, et je suis parti seul vers 3½, pour revenir à Resina, petite ville où l'on trouve des mules, des guides et des hommes pour monter. Au coucher du soleil, j'étais au sommet du cône du Vésuve. C'était une belle chose que d'être là à pareil moment. Le Vésuve domine un grand nombre d'autres montagnes volcaniques qui se trouvent dans le voisinage, et plusieurs petites villes de 15, 16 ou 17 mille habitants. Elles sont à proprement parler une continuation de la ville de Naples, parce qu'elles n'en sont séparées que par le nom et les règlements de police. Les maisons se touchent toutes sans interruption, depuis Naples jusqu'à Pompéi.

J'ai fait l'ascension en chaise, parce qu'Émilienne m'avait strictement défendu de la faire à pied. Par la chaleur que nous avons, c'eût été trop fatigant et même imprudent de monter à pied.

Sur le sommet du cône, l'air était bon. Je suis descendu dans le cratère, qui n'est pas aussi profond qu'il l'était avant la dernière éruption. Il n'a guère que 75 ou 80 pieds de profondeur. On y voit plusieurs petites bouches d'où s'exhale soit une vapeur sulfureuse ou une légère fumée, qui n'est pas visible à 30 pas. Tout est silencieux. Il fait très chaud dans l'intérieur du cône. On entre en transpiration aussitôt qu'on y descend. Comme la lune était très belle et que je n'avais personne pour me retenir ou me faire avancer, j'ai fait le tour à l'intérieur et à l'extérieur du cône, et je suis revenu à Resina à 11 h et à Naples à minuit. Je n'ai jamais vu de plus belle nuit.

Naples est une très belle et très grande ville, malpropre du côté de la mer, assez propre du côté des hauteurs. Il y a un beau cimetière pour les riches, avec des monuments nombreux et considérables.

Les promenades dans le voisinage de la ville sont délicieuses. La promenade du Pausilippe est la plus belle à mon goût parce qu'elle longe la baie d'un bout à l'autre.

L'église qui m'a donné le plus de satisfaction est celle de Saint-Martin, construite par et pour les Chartreux, au-dessus de la ville de Naples, dans le plus beau site qu'il m'ait été donné d'admirer jusqu'à présent. C'est du cloître des Chartreux qu'il faut voir Naples. On la voit dans toute son étendue, à ses pieds et dans toute sa beauté. On entend même très distinctement le bruit de la ville. C'est une ville bien bruyante que Naples. On y parle fort, on y crie fort, on y chante à toute heure du jour et de la nuit. Je ne sais pas quand les Napolitains dorment. Pourtant, oui, j'en ai vu beaucoup dormir en pleine rue. Les cochers font attention de ne pas passer sur le corps des dormeurs. J'en ai vu d'autres dormir sur le bord des quais. Les hommes de police les éveillaient avec précaution, pour les empêcher de tomber à l'eau. Un homme de police que je voyais faire me dit qu'il était obligé de les déranger parce qu'il en était déjà tombé plusieurs à l'eau comme cela. Ils sont

insouciantes, vivent gaiement au jour le jour, et cherchent beaucoup à vivre aux dépens des étrangers. On ne sait pas quand ils ont fini de se faire payer un service, l'usage d'une voiture ou autre chose. Il y en a toujours quelqu'un prêt à ouvrir ou fermer la portière et tendre la main. En arrivant, dix s'offrent pour porter la même valise et, s'ils ont pu la toucher de la main, ils se présentent pour être payés. Il faut se battre presque pour les empêcher d'approcher, et je crois qu'il faut les payer même pour les empêcher de venir nous arracher nos effets.

Au reste, la population est gaie, aimable et polie. On y comprend généralement le français et on le parle plus généralement qu'à Rome dans la classe des cochers, des guides et des gardiens d'édifices publics, gens à qui nous avons affaire plus qu'aux autres en voyage.

Je reviens à l'église de Saint-Martin que j'ai trouvée si belle. L'autel est en marbre précieux de diverses couleurs, incrusté de lapis-lazuli, d'améthystes et d'autres pierres précieuses. Tout le parquet de l'église est en mosaïque de marbre. Les armoires de la sacristie sont ornées des plus belles mosaïques en bois que j'aie vues. C'est admirable comme on y a observé les règles de la perspective. Les reliques les plus riches sont dans la sacristie. Tout cela a été fait et orné par les Chartreux eux-mêmes dans le cours des siècles. Tout était une œuvre de patience. Victor-Emmanuel les a dépouillés de tout cela et les a chassés. Il a vendu leurs jardins et le trésor de leur église à un riche particulier de Naples. Le cloître et l'église ne sont pas encore vendus. Il ne sait s'ils le seront. J'en veux à Victor-Emmanuel d'avoir ainsi spolié ces pauvres et bons religieux, qui avaient tant et si bien travaillé pour la gloire de Dieu et le bien de Naples en particulier et de l'humanité en général. Il faut espérer que la Providence arrangera tout cela pour le mieux.

Au milieu du cloître, se trouve une cour carrée servant de cimetière aux religieux et de jardin en même temps. Il y a au milieu un puits magnifique donnant une eau très agréable à boire, meilleure qu'aucune eau d'Europe. Je n'ai pas encore bu d'aussi bonne eau de ce côté-ci de l'Atlantique qu'à Naples. C'est au cloître des Chartreux et au Palais Royal de Capodimonte, deux des endroits les plus élevés de la ville que se trouve cette bonne eau. Ailleurs, elle est détestable.

Capodimonte est un très beau palais contenant beaucoup de peintures modernes que j'ai eu du plaisir à voir parce qu'elles sont fraîches et ressortent bien. Les vieilles peintures sont certainement plus belles quand elles sont des grands maîtres, mais on passe tant de temps quelquefois à les découvrir et à trouver le jour sous lequel il faut les voir, que cela devient fatigant. Il ne faut pas dire cela aux artistes, je me ferais battre. Bourassa s'extasierait devant les beaux morceaux qu'il nous faut à nous admirer avec les yeux de la foi souvent, parce que les figures sont tellement effacées qu'on s'arrache les yeux à les découvrir. J'aime bien à voir les beautés qui ne sont pas trop cachées et qui ne demandent pas des années d'études avant de les entrevoir.

Dimanche, 21 juillet. Aujourd'hui, nous avons été visiter la cathédrale de Florence, grande et belle église, très riche à l'extérieur, étant revêtue de marbres travaillés en mosaïque, mais très simple et presque sans ornement à l'intérieur. Elle est immense, quoique beaucoup moins grande que celle de Saint-Pierre de Rome. Nous avons fait l'ascension de la tour ou campanile où sont les cloches de cette cathédrale. Il faut monter 450 marches. L'extérieur de la tour est très riche aussi et en marbre comme l'église. Du sommet on embrasse toute la ville de Florence d'un seul coup d'œil, et c'est un magnifique panorama. Ce soir, nous avons visité le jardin royal de Victor-Emmanuel, appelé jardin Boboli, en arrière du Palais Pitti, résidence actuelle du roi. Pendant que nous étions là, il est sorti pour aller à la campagne probablement. Il est sorti bien uniment, comme un simple bourgeois, dans une voiture ordinaire, attelée de deux chevaux, sans aucune selle. Il est resté nu-tête jusqu'à la sortie du jardin où ceux qui étaient présents l'ont salué. Plus tard, trois autres voitures sont venues chercher ses bagages et une quatrième voiture, couverte, attendait probablement les dames. Mais le jardin s'est fermé avant qu'il nous fût permis de voir sortir ces dames, et nous voilà rendus à notre logis, vous faisant part de ce que nous avons vu.

Je suis revenu de Naples le 17, avec mon bel et bon évêque brésilien. J'ai trouvé à mon retour tes deux sœurs en bonne santé, installées dans les appartements loués par M. Trudeau et ses compagnons. La chaleur étant très grande, nous avons décidé de partir de suite pour Florence; d'ailleurs ces messieurs se préparaient à passer le temps des grandes chaleurs à Albano, petite ville à 4 ou 5 lieues de Rome. Ils étaient tous en bonne santé, mais craignant que les chaleurs, devenant trop fortes, ne les eussent affaiblis. Ton oncle avait le cœur gros quand nous nous sommes séparés de lui. Alexina avait eu tant d'attentions et de soins à lui prodiguer, depuis son accident, qu'elle était devenue pour lui comme un bon ange. Il ne dirait pas cela tout haut devant elle, car elle pourrait se changer en mauvais ange pour moi et bien vite. Nous avons la consolation, en partant, de laisser M. Trudeau tout à fait bien, ses compagnons aussi.

Quant à tes sœurs, elles sont bien. Alexina mange comme trois, Émilienne ne manque pas d'appétit et moi, je m'efforce de les copier en tout ce qu'elles font de mal, sans imiter ce qu'elles ont de bon. Ma santé est bien bonne, je ne souffre pas excessivement de la chaleur. Il fait d'ailleurs moins chaud ici qu'à Rome, et nous irons bientôt plus au nord.

Il faut terminer parce que l'heure de mettre la lettre à la poste est arrivée, et le papier achève. Je t'embrasse bien fort ainsi que les petits enfants. Gustave doit être en vacances, et ses cousins et cousines rendus à Saint-Hyacinthe, M. et Mme Laframboise aussi. Fais à tous nos amitiés les plus vives, et à tous les autres parents et amis. J'ai reçu, en arrivant de Naples, ta lettre du 14 juin et un *Pays* par la malle du 21.

Adieu. Ton ami bien affectionné. Auguste.

Florence, lundi 22 juillet 1867

Ma chère Louisa,

Aussitôt qu'une lettre est expédiée, j'en recommence une autre afin d'être prêt à la maller quand arrive le temps de le faire. En partant de Rome, nous avons laissé à ton oncle le soin de nous envoyer à Milan les lettres que nous attendons ce matin et que nous aurions, si nous n'avions pas quitté si tôt la ville éternelle.

Si tu as quelque désir d'écrire à ton oncle, tu ne saurais lui faire un plus grand plaisir et même ce serait une grande charité de le faire. Il est isolé maintenant et va s'ennuyer beaucoup. Il a lu avec beaucoup de plaisir tes lettres que je lui ai passées. Ce bon oncle nous a bien reçus et a fait tout ce qu'il lui était possible pour nous être agréable et utile. Il est même souvent sorti de ses habitudes pour nous mettre plus à l'aise.

Il a cédé sa chambre à Émilienne et Alexina pendant que j'étais à Naples, afin qu'elles ne restassent pas seules à l'hôtel, et lui s'est contenté d'un petit cachot où un domestique avait l'habitude de coucher. Il m'avait invité aussi, au moment de mon départ, à me rendre chez lui quand je reviendrais. C'est ce que j'ai fait. Son intention était de me céder son dernier réduit et de coucher sur un canapé trop étroit et trop court pour lui. Francisco dont il loue des appartements a trouvé moyen, en perçant une porte dans un mur, de m'avoir une chambre dans le côté voisin de la maison, et tout a été pour le mieux. Je me trouvais avec la plus grande chambre de l'établissement.

Ce Francisco est le même qui a eu soin de Mgr Larocque et de Mgr Bourget pendant qu'ils étaient à Rome. Il les a soignés. C'est un excellent homme. Il a une bien bonne femme, de sorte que ton oncle pourra être bien soigné dans le cas où il lui arriverait d'être malade. Francisco a témoigné beaucoup d'attachement et de considération pour Mgr Larocque et Bourget. Il a été bien prévenant pour Émilienne et Alexina.

Je dois te dire sur le compte de celle-ci qu'elle est en voie d'opérer une révolution. Elle s'est déjà insurgée à Naples contre le gouvernement ou les officiers du gouvernement de Victor-Emmanuel. Elle a poussé l'audace jusqu'à faire la grimace à l'un d'eux. Ce n'est pas étonnant parce qu'elle se sentait appuyée de toute la force de l'empereur de toutes les Russies. Elle était en compagnie d'un jeune officier de la garde d'honneur de ce dernier. Gare aux pauvres amants canadiens, s'il en existe !

Une autre révolution qui est plus importante pour elle, c'est qu'elle s'est habituée, à Rome, non sans avoir été privée assez longtemps, à manger toutes sortes de mets et avec bon appétit. Elle mange du pain, maintenant, comme une personne ordinaire. La pauvre enfant a eu bien des privations dans le commencement de son voyage et de son séjour à Rome. Elle a été cinq ou six semaines à Rome sans recevoir aucune lettre. C'était un grand ennui pour elle. Cela la mettait dans une grande inquiétude, d'autant plus que Mgr Desautels et M. Hicks recevaient des lettres régulièrement, tous les lundis ou mardis, le plus tard. Enfin, après son retour

de Naples, dans le mois de mai, elle a reçu sept lettres à la fois. Maintenant qu'Émilienne lui explique combien elle en a écrit elle-même et combien ont été écrites par d'autres à sa connaissance, il paraît que plusieurs lettres ont dû se perdre. Cela la préoccupe un peu, parce qu'elle craint que les personnes qui lui écrivaient trouvent singulier de n'avoir pas de réponses. Ta lettre écrite de Montréal lui est parvenue.

Je ne sais si mes lettres te parviennent régulièrement. J'écris par toutes les malles, bien soigneusement, et je malle mes lettres assez tôt pour être à Liverpool ou à Londonderry au moment où les malles y partent pour le Canada. J'affranchis toutes mes lettres afin qu'elles se rendent plus certainement.

De Florence, nous irons à Venise, puis à Milan. De Milan, nous nous dirigerons sur la Suisse. Nous serons ainsi quelque temps privés de nos lettres du Canada, que nous trouverons à Paris en y arrivant. M. Laframboise m'ayant dit qu'il aimerait se procurer des livres à Paris pendant que j'y serais, tu pourras lui dire, en le saluant très cordialement de ma part, ainsi que toute sa famille, que je me ferai un plaisir de lui acheter tout ce qu'il pourra désirer en fait de livres et d'autres choses aussi.

Je n'ai pas écrit à la Petite-Nation depuis longtemps, je n'ai même écrit qu'une seule fois à ma bonne mère, comptant sur la promesse que tu m'as faite de communiquer mes lettres à la famille de Sainte-Angélique. J'ai peu de temps pour écrire et je ne ferais que répéter aux uns ce que j'aurais écrit aux autres, d'autant plus que mes lettres sont mes notes de voyage. Je ne fais pas d'autres notes. Tu me les conserveras pour me rappeler plus tard ce que j'aurai vu.

Je suis tout surpris d'apprendre, ici à Florence, que tout le monde était malade à Rome pendant que nous y étions, que le choléra y régnait; si bien qu'il y a des voyageurs qui attendent ici depuis longtemps et qui avaient renoncé à faire le voyage de Rome. On dit aussi que le désordre règne dans Rome, qu'on y est menacé de révolution, que la santé du pape est très délabrée. Toutes histoires inventées à plaisir pour empêcher les voyageurs d'aller à Rome. On nous avait presque effrayés, nous aussi. Cela ne nous a pas empêchés de nous rendre et nous ne le regrettons pas. Les personnes d'ici que nous avons rassurées sur l'état sanitaire de Rome n'en reviennent pas quand elles voient comme on les a trompées.

À Naples, on disait aussi que Rome était dans un état sanitaire très redoutable. J'ai détrompé ceux à qui j'ai eu occasion d'en parler. Le fait est que personne n'a été malade dans les hôtels pendant que nous y étions, que ceux qui ont eu des éruptions produites par l'exercice trop violent qu'ils se donnaient en visitant, du matin au soir, à pied, les édifices et monuments, ce qui est excessivement fatigant et même échauffant.

Quant à la paix, tout a été si bien ordonné, tout s'est fait si gaiement et si bonnement qu'il faut avoir réellement l'intention bien préméditée de tromper le public pour faire circuler tous les bruits de troubles que l'on voit dans les journaux. Le peuple à Rome ne pense qu'à s'amuser, à bien recevoir les étrangers qui sont pour lui une mine presque inépuisable, parce qu'elle se renouvelle sans cesse. Il est

attaché au pape comme chef de l'Église; et il y est attaché comme souverain temporel parce qu'après tout il n'y a presque pas d'impôts sur les populations des États du pape, pendant que dans le royaume d'Italie, les impôts sont devenus lourds. Les Napolitains me paraissent regretter l'ancien état de choses, parce qu'ils payaient moins d'impôts qu'à présent. On ne m'a pas donné d'autres raisons.

J'ai eu occasion de rencontrer à la promenade du Pincio (on prononce ici *Pinchio*) le roi de Naples¹⁹⁰ qui faisait son tour de voiture. Sa famille le suivait dans une autre. Il fait cette promenade presque tous les jours. C'est là qu'il faut aller pour voir le grand monde de Rome, comme les cardinaux, les princes et les rois détrônés. On y en rencontre quelqu'un tous les jours. C'est la promenade à la mode. C'est là qu'on respire le meilleur air à Rome. La promenade se fait autour et au milieu d'un beau grand parc-jardin, complanté d'une très grande variété de beaux arbres et de plantes rares. Tout est entretenu avec un grand soin, aux frais de la municipalité, qui fait arroser tous les jours, et plusieurs fois par jour, les routes, les avenues et les parterres, de sorte qu'on y respire un bon air sans être aucunement incommodé par la poussière. Les routes pour les voitures sont aussi douces que celles qui sont couvertes d'asphalte à Paris.

Le dimanche, l'affluence des voitures est si grande qu'on les fait passer sur deux lignes allant en sens inversé l'une de l'autre, de manière à ne pouvoir pas se heurter, et il n'est pas permis à une voiture de passer devant l'autre, fût-elle à un prince ou un cardinal, quand même celle de devant serait au plus humble paysan.

Il y a des bancs en pierre et en bois pour ceux qui n'ont pas le moyen de payer pour se reposer, et des chaises en fer élastique, pour ceux qui peuvent donner deux sous pour s'asseoir à l'ombre. C'est bien commode et bien confortable. Il y a des fontaines pour arroser les jardins et pour désaltérer les promeneurs. Au reste, à Rome on peut boire partout. Il y a des fontaines dans tous les quartiers, et chacun y puise au besoin. Elles sont abondantes. Comme je te le disais dans une lettre précédente, il y en a jusque sur le toit de l'église de Saint-Pierre. Il y en a deux dans le portique de la même église où chacun peut boire avant d'entrer ou en sortant. Bien plus, ceux qui ont trop bu peuvent se soulager dans le portique même. Il y a deux beaux jets d'eau sur la grande place devant l'église.

J'ai oublié de t'écrire qu'en venant de Marseille à Rome, nous avons touché en passant à Livourne, où nous avons pris le chemin de fer pour nous rendre jusqu'à Pise. Cela prend environ une demi-heure pour faire le trajet entre les deux villes.

On ne regrette pas l'excursion à Pise où nous voyons la célèbre cathédrale aux portes en bronze coulées par Jean de Bologne et qu'on dit n'avoir jamais été surpassées par les artistes modernes. Il y en a une description, autant que mon souvenir peut me servir, dans le *Magasin pittoresque*. Peut-être l'ai-je lue dans la

¹⁹⁰ François II (1836-1894), roi des Deux-Siciles. Contraint de capituler en 1861, quand le royaume est envahi par Garibaldi.

Revue des Deux-Mondes qui a aussi un ou deux articles sur les ouvriers et artistes en bronze.

Tout à côté de la cathédrale, se trouve la fameuse tour penchée de Pise, du sommet de laquelle on voit toute la ville et ses environs. On aperçoit dans le lointain les montagnes de Lucques et de Saint-Julien, et dans la ville une tour où fut enfermé autrefois le comte Golino¹⁹¹, qu'on y laissa mourir de faim avec ses enfants. La tour penchée a 294 marches, 190 pieds. Le baptistère de Saint-Jean est auprès de la cathédrale. Les colonnes sont romanes et grecques à l'extérieur. Les colonnes de l'intérieur sont en granit d'Elbe. La balustrade du baptistère est en marbre, de sculpture grecque incrustée de mosaïque. L'écho que l'on entend dans le baptistère est admirable : on dirait d'un orgue et d'autres instruments de musique qui seraient placés dans la voûte lorsque quelqu'un chante ou crie en bas, avec certains intervalles pour permettre aux différents sons de s'entremêler. C'est vraiment extraordinaire.

J'ai remarqué aussi un écho bien rare dans la bibliothèque du musée national de Naples.

Les colonnes qui supportent le cintre de la porte de la cathédrale sont en marbre de Paros, admirablement sculptées. Elles ont été enlevées à la basilique de Sainte-Sophie de Constantinople par les Pisans. La voûte de la cathédrale est supportée par 60 grosses colonnes monolithes. Elle a été bâtie en 1063 et consacrée en 1118 par le pape Gélase¹⁹².

La voûte est dorée en 1600 et, quoiqu'elle n'ait jamais été restaurée, elle est encore d'une grande beauté. On voit une mosaïque dans la grande nef qui formait partie du palais d'Hadrien, sur l'emplacement duquel la cathédrale a été érigée. C'est dans cette église qu'on voit la lampe de bronze qui faisait le sujet des observations du célèbre Galilée et qui lui a donné l'idée du pendule.

L'objet le plus digne d'observation, quant à sa valeur et à sa rareté, est ce que l'on appelle le saint ciboire de l'autel du Saint Sacrement. C'est un magnifique et grand ouvrage en argent massif, donné à cette église par Côme de Médicis. Il a coûté une somme fabuleuse. Il a été estimé par ordre du gouvernement de Victor-Emmanuel à 300 000 francs d'Italie, qui vaut $\frac{1}{8}$ de plus que notre franc.

L'autel d'or et d'argent où reposent les restes de saint Ranieri, patron de Pise, est aussi bien remarquable. Le tombeau du saint est au-dessus de l'autel et un peu en arrière. Il s'ouvre à la fête du saint pour permettre aux fidèles d'en vénérer les reliques.

L'escalier de la chaire a été sculpté par Jean de Pise en 1260. Il est très beau. La chaire est supportée par de belles colonnes de porphyre, apportées d'Espagne et d'Égypte. En face de la chaire, se trouve le siège du cardinal, en mosaïque de

¹⁹¹ Ou plutôt le comte Ugolino, né et mort à Pise au XIII^e siècle. Dante a placé Ugolino dans un coin de son Enfer, emprisonné dans la glace, sort réservé aux traîtres de la patrie.

¹⁹² Gélase II, pape pendant un an, en 1118-1119.

bois datant de 1536. On y voit représentés, entre autres sujets, l'Adoration des mages.

Les tableaux les plus remarquables sont ceux de sainte Agnès et saint Jean-Baptiste, par André del Sarto, peintre florentin. La Communion des apôtres, par Tempesta¹⁹³. Tableau de saint Ranieri¹⁹⁴ délivrant les possédés et guérissant les malades, par Benvenuti. Sainte Bona¹⁹⁵ de Pise prenant le voile de religieuse, qui lui est présenté par Catherine de Médicis, de Cavallus de Rome; un chevalier de Pise assassiné par des pirates siciliens, de Pietro Benvenuti; Saint Troupe¹⁹⁶ décapité et sa tête repêchée par des anges, de Cignaroli.

Il y a dans Pise une très petite église mais qui est vraiment un chef-d'œuvre de sculpture, Santa Maria Spineas¹⁹⁷. Nous n'avons pas eu le temps de voir le cimetière ou Campo Santo, par la faute d'un Américain qui était avec nous et qui paraissait très pressé de se rendre pour ne rien faire. C'est dommage; on dit qu'il est bien beau.

Florence, mercredi 24 juillet 1867. Aujourd'hui, nous avons visité, en commençant à 7³⁴ h a.m. les églises de St Lorenzo, Santa Maria Novella, St Marco et St Annunziata¹⁹⁸, puis nous sommes venus déjeuner et avons de nouveau recommencé nos visites en allant au musée d'histoire naturelle, en commençant par les êtres sans articulations, les coraux, les madrépores, les coléoptères, les papillons, les insectes, les oiseaux, les poissons, les reptiles, les animaux à quatre pattes (les quadrumanes). Puis une très belle collection en cire, représentant l'anatomie de divers animaux comme le mouton et le chat, puis de l'homme, faisant voir les systèmes et appareils de la respiration, de la circulation, le système nerveux, tous les viscères, les intestins grands et petits. Enfin, une anatomie complète de l'homme et de la femme dans les divers âges. C'est un travail d'une perfection telle qu'on croit souvent avoir la réalité sous les yeux.

De là, nous avons passé au Palais Pitti, résidence actuelle de Victor-Emmanuel, où nous avons visité d'abord les argenteries de table. Le service de table est en argent doré, ancien et moderne. Il y a un superbe crucifix en ivoire avec pied en argent doré incrusté de pierres précieuses, des croix, calices, plateaux en or ciselé, des coupes d'or émaillées, travaillées et ciselées par Benvenuto Cellini et ses disciples. Un magnifique crucifix en bronze, de Jean de Bologne, un chef-d'œuvre;

¹⁹³ Antoine Tempesta (1555-1630), né à Florence, peintre et graveur.

¹⁹⁴ Saint Rainier de Pise, ménestrel, marchand, ermite. Inhumé dans la cathédrale de Pise.

¹⁹⁵ Bona ou Bonne de Pise, morte en 1207. Canonisée par Jean XXIII en 1962. Patronne des voyageurs.

¹⁹⁶ Saint Tropez de Pise, un des premiers martyrs, décapité en l'an 68. Patron des marins et de la ville de Saint-Tropez (Var).

¹⁹⁷ L'église Santa Maria della Spina, à Pise, dont la construction commença en 1230.

¹⁹⁸ La Basilica della Santissima Annunziata, à Florence, en Toscane, construite en 1441 pour les Servites de Marie. Cette église contient une fresque de l'Annonciation.

des tables en mosaïques florentines. Beaucoup de lustres et autres ustensiles de table, ouvrages modernes et d'un goût exquis.

Les appartements royaux contiennent, entre autres objets précieux, des vases ou urnes en porcelaine de Sèvres, l'un représentant Le Tasse et sa sœur, l'autre, Le Tasse chez []¹⁹⁹, sa maîtresse ou amante. Des tapisseries des Gobelins, représentant un crucifix et le Sauveur mort; des prie-Dieu en ébène, ornés de chalcédoine, d'agate et de jaspe, le jaspe et l'agate formant des guirlandes de fleurs et de fruits; un bureau et fauteuil en malachite (don du comte Demidoff au grand-duc de Toscane). Un tableau représentant l'Italie, ouvrage en chenille en soie et en fil d'or et d'argent, travaillé à la main et présenté à Victor-Emmanuel par les dames de Florence. Une table incrustée d'écaille de tortue et de nacre de perle, travaillée en mosaïque, ouvrage chinois. Des bureaux sculptés, avec incrustations d'agate, d'améthyste, de lapis-lazuli, de jaspe de Sicile, de jaspe de Sienne et d'autres pierres précieuses. Une table en mosaïque florentine, représentant la gloire des grands ducs de Toscane et appelée de ce nom. Au centre, se trouve un grand-duc sur un char triomphal attelé de deux chevaux et dans les quatre coins, les quatre saisons. C'est un ouvrage des plus riches et quant au travail et quant à la qualité des matériaux employés. Jaune, vert et rouge antiques, albâtre oriental, lapis-lazuli, émeraude, jaspe, jaspe de Sicile et de Sienne, améthyste, malachite et nombre d'autres non moins belles. Il y a beaucoup de tapisseries des Gobelins, anciennes, représentant divers tableaux, entre autres Cléopâtre et Marc-Antoine.

Une des salles est ornée de deux glaces très grandes qui reflètent presque toute la salle avec les nombreux lustres qu'elle contient, et cette réflexion se répétant plusieurs fois dans chaque miroir fait que le spectateur, placé entre les deux, croit voir de chaque côté de lui une longue suite de salles semblables. Ce doit être un coup d'œil féerique quand il y a beaucoup de grands personnages réunis le soir dans cette salle, avec toutes les lumières de ces immenses lustres. Autant que je puis me rappeler, c'est la salle de bal. Les sculptures dorées en sont très riches.

Dans les chambres à coucher, les bénitiers sont d'une grande richesse, étant incrustés de pierres très précieuses. On nous a montré l'endroit où le pape Pie IX a couché en 1860, puis le lit où le comte Cavour a couché aussi. Les tapisseries des murs sont ordinairement de satin damassé d'un beau rouge ou d'autres couleurs, suivant la destination des chambres ou salles.

J'ai remarqué dans le palais une superbe madone de Carlo Dolci. C'est une des plus belles que j'aie vues.

La chapelle du palais est très riche. C'est l'autel surtout qui mérite d'être examiné en détail. Le devant et les deux côtés du tombeau de l'autel sont en mosaïques faites avec les pierres les plus précieuses que j'ai nommées, ainsi que les gradins et le tabernacle. On y voit une multitude extraordinaire de rubis dont un surtout est très gros. Il y a aussi de superbes morceaux de cèdre du Liban pétrifié,

¹⁹⁹ Voir les Poèmes d'amour ou Rime d'amore, de Torquato Tasso, composés pour Lucrezia Bendi-dio (1547-1584).

de la cornaline et nombre d'autres pierres non moins rares, qui sont là entremêlées pour faire les plus beaux dessins. Il n'y a pas grand comme l'ongle qui ne soit en pierre précieuse.

Dans les églises, ce que j'ai trouvé de plus remarquable est certainement la chapelle des Médicis. Les lambris sont entièrement des marbres les plus beaux et des pierres les plus précieuses ou de bois pétrifiés. Les tombeaux de famille sont presque tous en granit d'Égypte, d'un seul morceau. Ils sont surmontés d'un oreiller supportant la couronne grand-ducale. L'oreiller et la couronne sont ornés de bijoux et de pierres précieuses. Les fresques de la voûte, par Benvenuti d'Arétine²⁰⁰, sont admirables. Elles représentent la création de l'homme et de la femme, leur chute puis la rédemption avec les principales phrases de la vie du Sauveur et sa résurrection. L'autel est exposé à la fabrique des mosaïques. L'église même de Saint-Laurent, dont la chapelle des Médicis fait partie, est une belle église. Les parties les plus remarquables sont le maître-autel qui est en mosaïque de marbre et de pierres précieuses. Il avait été fait pour la chapelle des Médicis. Une galerie en marbre sculpté et incrusté de cristal de roche. La chaire en bronze ciselé par Donatello. Tombeau en porphyre d'un seul morceau, avec coins et pieds ou supports en bronze ciselé par []. Un tombeau moderne de la comtesse Moltke en 1857, par Dupré²⁰¹. Le tombeau de la femme du dernier grand-duc, en porphyre d'un seul morceau. Il y a bon nombre de bonnes peintures, mais aucune ne m'a paru être du premier mérite.

L'église de Saint-Marc, assez ordinaire. Il y a à droite en entrant, un christ dont l'expression de souffrance et de douleur est frappante. Il paraît être l'objet tout particulier de la dévotion des fidèles dont les ex-voto sont là en quantité. Derrière le maître-autel, une Communion des apôtres, assez bonne.

Santa Maria Novella. Avec le cloître adjoignant où se trouve la chapelle des Espagnols. Cette église est belle sans être extraordinaire. Le martyre de sainte Catherine [d'Alexandrie], par Bugiardini, est ce que j'y trouve de mieux en fait de peintures. Ce n'est pas un des plus beaux morceaux.

Dans la chapelle des Espagnols, se trouve un beau christ en marbre, par Pierrotti. Les fresques sont bien vantées. Je n'y vois rien de très remarquable.

Santa Annunziata. C'est une église très riche en marbres et pierres précieuses et en peintures. Tous les murs sont ornés de l'un ou de l'autre : peintures ou marbres. Tout est riche. La beauté des peintures n'est pas frappante. Je les trouve de 4^e ordre pour le moins.

Milan, lundi 29 juillet /67. J'ai voyagé un peu plus rapidement ces jours derniers pour sortir de l'Italie où il fait chaud, pour passer en Suisse, où nous serons

²⁰⁰ Pietro Benvenuti Aretino (1769-1844), né à Arezzo, mort à Florence. Peintre néoclassique.

²⁰¹ Giovanni Dupré (1817-1882), né à Sienne, mort à Florence, a sculpté le monument funéraire de la comtesse Berta Moltke-Ferrari Corbelli.

mieux. D'ailleurs notre argent diminue assez rapidement et nous n'en retrouvons maintenant qu'à Paris.

Nous avons laissé Florence jeudi soir pour Venise, et nous avons trouvé à la gare et suivant le même itinéraire que nous, Mmes Prévost, Brazeau et Allard avec leur compagnon. Arrivés à Venise le matin, sans avoir dormi dans les chars où les voyageurs sont en plus grand nombre la nuit que le jour, nous avons pris du repos jusqu'à 3½ h p.m., puis nous avons commencé à visiter Venise. En allant d'abord à Sainte-Marie des Frères, *Frari*, où nous avons admiré le tombeau de Canova et celui du Titien. L'église des saints Jean et Paul, où il y a d'assez belles peintures. Puis nous avons fait des promenades en gondole et nous avons vu la place Saint-Marc le soir.

Samedi, nous avons visité de jour Santa Maria della Salute, construite à l'occasion de la peste qui a ravagé Venise. La confrérie de Saint-Roch, où se trouvent plusieurs grandes peintures du Tintoret. L'Académie des beaux-arts et le palais des Doges où nous avons vu beaucoup de chefs-d'œuvre du Titien, de Paul Véronèse, de Chiniarolli²⁰², du Tintoret, de Palma le Vieux²⁰³, du Dominiquin²⁰⁴ et de plusieurs autres peintres.

Le pont des soupirs, les plombs de Venise, rendus célèbres surtout par les mémoires de Silvio Pellico. Le jardin public nous a procuré une promenade en gondole pour le soir.

Nous avons visité Saint-Marc avec toutes ses mosaïques anciennes et son style byzantin. Je n'aime pas beaucoup l'intérieur de cette église; elle est très ancienne puisqu'elle remonte au 11^e siècle²⁰⁵, je crois. Elle est très riche en marbre, mais elle n'a pas été restaurée depuis longtemps. Elle ressemble à une église où l'on aurait pour but principal de conserver de vieilles poussières, le pavé de l'église est bien détérioré. On est à restaurer les mosaïques de la voûte et l'extérieur. Nous avons monté dans la tour pour avoir une vue de l'ensemble de la ville. C'est bien beau à voir.

Venise a une population de 120 000 âmes. C'est une ville tout à fait en dehors des autres que nous avons visitées. Son architecture, ses peintures, ses mœurs, sa position, tout cela lui donne un cachet particulier. Ses gondoles et ses canaux, ses lagunes, tout est exceptionnel. Jusqu'à ses colombes qui ont été longtemps nourries aux frais de l'État et qui, depuis environ 50 ans, sont nourries par des particuliers.

Nous avons acheté un peu de maïs et nous en avons jeté à nos pieds, sur la place Saint-Marc. Aussitôt, des milliers de colombes sont venues du Palais Royal, de l'église du palais des Doges et de partout s'abattre à nos pieds pour avoir leur

²⁰² Giambettino Cignaroli (1706-1770), peintre de Vérone.

²⁰³ Palma Vecchio (ca1480-1528), peintre de la Renaissance italienne, à Bergame et à Venise.

²⁰⁴ Domenico Bartolomeo dit Veneziano (ca1400-1461), peintre vénitien.

²⁰⁵ L'église byzantine de Saint-Marc à Venise a d'abord été construite au IX^e siècle, puis reconstruite au X^e siècle après avoir été détruite par l'incendie.

part du festin. Elles sont habituées à venir aussitôt qu'on leur donne quelque chose. Elles sont soignées régulièrement à 3 h p.m. Elles se présentent au son de la cloche et font leur repas. Le reste est pour elles une bonne fortune. Gustave, Victor et Marie auraient été fiers de voir une si grande quantité de colombes à leurs pieds. J'espère que Victor apprend bien à ne pas pleurer. J'aurai tant de belles choses à lui raconter quand je serai rendu chez nous, et ma petite Marie se mettra sur mes genoux, et je lui parlerai longtemps, longtemps, pour lui dire tout ce que j'aurai vu de beau pour elle.

Émilienne a eu 33 ans hier. Nous l'avons bien embrassée pour cela et nous lui avons fait tant de bons souhaits qu'elle peut vivre jusqu'à 153 ans sans jamais manquer de rien. Pourtant elle a manqué de quelque chose hier même. Elle attendait, ainsi que moi, des lettres du Canada. Nous avions demandé à M. Trudeau de nous envoyer celles qui devaient arriver à Rome lundi dernier. Nous n'avons rien reçu. Cela chiffonne beaucoup Émilienne quand elle n'a pas ses lettres au jour où elle les attend. J'aime bien à recevoir les miennes aussi.

Nous avons quitté Venise hier après la messe et nous sommes arrivés ici vers 6½ h p.m.

Nous partirons probablement d'ici aujourd'hui pour Turin, Suse, Saint-Michel et Genève, ou pour Como, Coire et Zurich. Nous n'avons rien arrêté sur la voie à suivre.

Le D^r Hingston est ici. Il avait donné rendez-vous à Milan à la famille Prévost.

Émilienne n'écrit pas bien long, car elle n'en a pas eu le temps. Elle voulait écrire à la veillée hier. Nous l'en avons détournée parce qu'il était déjà 11 h quand Mme Brazeau s'est retirée.

Les deux sœurs sont très gaies. Pendant que je t'écis, elles s'amuse à rire en faisant leur toilette. Le déjeuner sera prêt avant elles. N'importe, elles s'amuse et c'est toujours quelque chose en voyage. Tout le département canadien, comme nous l'appelons, jouit de bonne santé, de bonne humeur et fait quelquefois envie aux étrangers. Les Français qui nous rencontrent aiment toujours se rapprocher de nous.

Mille amitiés et bons souhaits à tous nos parents et amis. Ton ami bien affectueux.

Auguste

✂

Genève, 6 août 1867

Ma chère Louisa,

Je n'ai jamais été si longtemps sans écrire depuis que l'ai laissé le *Peruvian*. Tous les jours, je me proposais de commencer une lettre, et jamais je n'ai pu le

faire. Nous avons toujours été sur le chemin depuis notre départ de Milan, excepté le temps strictement nécessaire pour le repos des dames. Pendant ce temps de repos, je fais comme elles à peu près : je dors et je me repose.

Nous avons quitté Milan le lundi soir, il y a eu huit jours hier, nous avons été par les chars à Camerlata, puis en diligence jusqu'à Como où nous avons couché. Le lendemain, nous partions tous ensemble, le D^r Hingston, la famille Prévost et nous, à 8 h a.m., pour faire le trajet du lac de Come en bateau à vapeur. Le lac de Come est surnommé le paradis terrestre et c'est à bon droit. Le climat est très doux, en été comme en hiver. Le laurier-rose y fleurit en pleine terre presque toute l'année. L'olivier et les arbres fruitiers y abondent. Le lac est au milieu des montagnes les plus pittoresques, dans le flanc desquelles les résidences des heureux de la terre sont perchées et groupées en beaux villages ou en villas isolées; d'autres baignent leurs fondations dans les eaux limpides de ce charmant lac qui semble toujours se terminer à quelques arpents en avant ou en arrière du bateau à vapeur, et qui serpente dans les cols des montagnes qui lui fournissent l'eau. On voit çà et là de jolis filets d'eau qui descendent en cascades du sommet des montagnes au bord du lac.

Arrivés au fond du lac à Colico vers 12½ h, nous avons pris la diligence à 1 h p.m. pour Chiavenna où nous avons dîné. De Chiavenna, nous avons monté et monté toujours dans tous les lacets qui sillonnent le flanc des montagnes, jusqu'à la hauteur des neiges et glaces perpétuelles. Là-haut, il gelait à 9 h du soir, pendant qu'à midi nous étions au milieu des lauriers-roses et des oliviers. À mesure que nous montions, les plantes changeaient à chaque pas. Il y en a une variété innombrable dans ces Alpes, comme tu peux te le figurer, vu qu'on y jouit, à des hauteurs différentes, de toutes les températures, depuis celle du beau climat chaud de l'Italie à celles du glacier perpétuel. Nous avons commencé à redescendre les Alpes jusqu'au village de Splügen, le même soir, et nous avons entré à 10 h p.m., transis de froid et bien affamés. Un bon souper et de bons lits nous ont réchauffés.

Nous nous sommes levés mercredi matin à 5 h du matin pour déjeuner et partir à 6 h. Nous sommes arrivés à Coire, en Suisse, vers 12½ h, avec dix brasses d'estomacs vides, puis nous avons pris les chars à 1 h, non sans avoir fait main basse sur tout ce qu'une bonne et jolie fille suisse a pu nous apporter dans ce court espace de temps.

La famille Prévost et le D^r H. sont allés à Bâle, en route pour le Rhin et la Belgique; nous, à Berne, pour visiter un peu la Suisse.

Nous avons pris, toute la matinée de jeudi pour continuer le sommeil de la nuit. Puis nous avons pris une voiture pour visiter Berne. Après quelques heures de visite, les dames se sont trouvées fatiguées, sont entrées à l'hôtel, et moi, j'ai continué de visiter jusqu'au soir tard. J'ai vu là une très grande et très belle filature de coton, se composant de 22 corps de maison à deux étages ayant environ 100 pieds de longueur chacun. C'est très beau et tout neuf.

Je ne te décris pas les beautés que nous avons admirées en traversant les Alpes. Je ne finirais pas ma lettre aujourd'hui. Mais tout ce que les convulsions de la terre

ont pu enfanter de beau en fait de montagnes, de vallées, de précipices, de torrents, de chutes d'eau de rivières, se trouve là réuni. La végétation la plus riche et la plus variée, la stérilité la plus complète, l'aridité la plus effrayante, les points de vue les plus beaux, tout se trouve à chaque pas, sous les yeux. Des pics de rochers nus s'élançant dans les airs au-dessus de la région des nuages, d'immenses montagnes couvertes des neiges les plus blanches, à côté de forêts de sapin d'un vert-noir, de jolis petits chalets pendant aux flancs de la montagne d'où il semble qu'on va les voir dégringoler. Un clocher d'église couronnant çà et là des hauteurs qui semblent absolument inaccessibles. Tout, tout dans cette traversée semble merveilleux et rappelle la main qui a préparé tant de belles choses, et tant de choses épouvantables, pour en faire le bonheur en même temps que la terreur de l'homme. C'est là qu'on voit bien les ravages que font les torrents et les avalanches à certaines saisons !

Nous avons quitté Berne et nous sommes venus par Fribourg, Lausanne, Ouchy et le lac Lemman, jusqu'à Genève vendredi. Nous avons suivi la rive nord du lac Lemman ou lac de Genève, qui est la plus belle. Nous étions à bord du bateau à vapeur le *Léman* qui arrête à Morges, à Saint-Prex, à Rolle, à Nyon, à Coppet (ancienne résidence et tombeau de Mme de Staël) et nous rend à Genève le soir vers 6½ h.

En arrivant à Genève, nous n'avons pris que le temps de manger une soupe au pain pour repartir et chercher les diligences qui partent journellement pour le Mont Blanc.

Nous avons eu la chance de trouver des places pour le lendemain et, à 7½ a.m., samedi, nous étions sur la voie de Chamounix, qui est à 19 lieues d'ici. Nous avons arrêté à Saint-Gervais à 3 h p.m. pour y prendre un déjeuner dînant et nous sommes arrivés à Chamounix vers 6 h du soir. Nous avons pu voir coucher le soleil sur le Mont Blanc, qui finit par devenir tout à fait rose.

Dimanche, nous avons assisté à la grand-messe, puis nous avons déjeuné à 10½ ou 11 h. Nous avons pris une voiture pour aller visiter la grotte de cristal, le glacier des Bois et la source de l'Arveyron, petite rivière qui sort comme un torrent de l'extrémité inférieure du glacier des Bois et va se jeter un peu plus bas dans l'Arve qui arrose toute la vallée de Chamounix et descend jusqu'à Genève, au-dessous de laquelle elle se jette dans le Rhône.

Après avoir visité les sources de l'Arveyron, nous sommes revenus par le village des bois ou village du Praz, où Alexina a pris un mulet pour faire l'ascension de la Flégère, haute montagne dépendant de la chaîne des Aiguilles Rouges et le point le plus avantageux pour bien voir le Mont Blanc.

L'Ascension est longue et difficile, la montagne étant très escarpée. Le sentier est en lacets dans le flanc de la montagne. Nous sommes partis à 3¼ h du pied de la montagne et il était 6½ quand nous sommes arrivés à la croix de la Flégère. De ce point de vue, on voit bien, au-dessous de soi, les nuages que le vent promène dans la vallée de Chamounix, qui est elle-même élevée de plusieurs mille pieds au-dessus de la mer.

Le Mont Blanc est si élevé que de la Fligère il paraît encore d'une hauteur aussi grande au-dessus des autres que si l'on n'avait pas déjà monté plus de 5 000 pieds pour le voir. Le fait est que la hauteur du Mont Blanc excède de 14 800 pieds. Il est bien beau à voir. De la Fligère, on voit très bien la grande mer de glaces, le glacier des Bois qui n'en est que la continuation, le glacier des Bossons, la coupole du Goûter, l'aiguille du Goûter, l'aiguille du Midi, le Mont Joli dans le lointain et à droite; puis à gauche de la mer de glaces, l'aiguille du Moine, l'aiguille du Dru et l'aiguille Verte et, plus loin, l'aiguille d'Argentière, l'aiguille du Chardonnet, le glacier d'Argentière et le col de Balme. Ces aiguilles et ces coupoles ne sont autre chose que des montagnes dépendant de la chaîne du Mont Blanc, et qui prennent le nom d'aiguilles ou coupoles, suivant leur forme. Leur hauteur varie de 10 à 13 mille pieds. Elles s'élèvent bien au-dessus de la région ordinaire des nuages et sont perpétuellement couvertes de neige à leur sommet. Quand le soleil brille de tout son éclat sur cette blancheur si pure, il offre au regard un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de voir : au-dessous de cette blancheur si éclatante, sont les belles forêts de sapin qui ont une teinte si foncée, dans cette région, et qui contrastent admirablement avec la neige.

Émilienne n'ayant pas osé monter à dos de mulet parce qu'elle craignait avec raison le vertige et ne pouvant pas monter à pied où les bonnes jambes seules peuvent oser grimper, est retournée à Chamounix. Dans sa route, elle éprouvait une faim assez grande qu'elle aurait ouvert la bouche pour manger vivantes les poules qui apparaissaient le long de la route. Malheureusement elle avait oublié de prendre son porte-monnaie et ne pouvait rien avoir. Elle s'est rendue à Chamounix à 6 h, et nous à 9 h du soir.

Le dîner que nous avons pris, Alexina et moi, n'a pas dû faire grand profit à l'hôtelier, car nous avons mangé pour quatre. Hier matin, il nous a fallu nous lever matin, déjeuner et partir à 6 $\frac{3}{4}$ h pour revenir à Genève à 3 h p.m. Nous avons dîné à 5. Les dames se sont étendues sur leurs lits, et j'ai fait une promenade dans Genève, qui est une jolie ville d'environ 48 000 à 49 000 habitants, très agréablement située à l'extrémité ouest du Léman, d'où le Rhône descend avec une très grande rapidité vers la France. Au milieu du Rhône, se trouve une petite île qui forme un des quartiers de la ville. À la tête de l'île, se trouve une machine puissante, mue par l'eau, qui fournit l'eau à la ville, bâtie des deux côtés du Rhône et du lac. Plus haut encore, se trouve une jolie petite île (île de J.J. Rousseau) au milieu de laquelle se trouve la statue de cet écrivain. C'est une jolie promenade. Les deux parties de la ville sont reliées ensemble par un grand nombre de beaux ponts. Je crois qu'il y en a 8 ou 10. Ceux qui sont les plus rapprochés du lac sont aussi les plus beaux.

Les environs de Genève sont plus beaux que la ville même.

Ce matin, les dames ont pris une bouchée, sont sorties et reviendront dîner à midi. Je vais sortir aussi un instant pour faire réparer leurs sacs de voyage.

Ma chère petite Marie,

C'est en Suisse qu'il te faudra venir faire une promenade. C'est là qu'on voit de beaux petits oiseaux qui viennent presque dans les gares de chemins de fer et presque à l'entrée des restaurants, pour manger les miettes de pain et les petits grains qui tombent par terre. Il y a beaucoup de petites et de grandes chèvres qui donnent du lait et grimpent sur les montagnes les plus hautes, pour manger de l'herbe et des branches, des feuilles d'arbres. Elles broutent partout. On leur met une petite cloche dans le cou et on les envoie sur les coteaux et les rochers.

Victor aurait du plaisir, lui qui est si lesté, à monter, le soir, pour aller les chercher dans les montagnes. Il pourrait s'arrêter pour y cueillir des fraises et des fleurs. Il y en a beaucoup, ainsi que des bluets, que les gens du pays nomment embrues, et quand Marie serait plus grande elle monterait aussi pour y conduire les voyageurs comme la petite Joséphine Taire l'a fait pour ma tante Alexina, dimanche.

Joséphine Taire est une petite Savoyarde née à Paris où elle a demeuré pendant cinq ans, et qui est venue conduire par la bride le mulet de ma tante Alexina dans la montagne, pendant qu'à l'aide d'un grand bâton ferré je gravissais les sentiers escarpés de la Fligère. À nos pieds, quand nous y regardions, nous apercevions les champs de grains qui nous paraissaient tout étroits, comme des plates-bandes de jardin. C'est bien joli.

Ici, devant l'hôtel, à Genève, nous voyons de beaux cygnes bien blancs qui nagent gracieusement dans le Rhône, et, dans tous les magasins, il y a des jouets pour les enfants : des ours qui dansent, des oiseaux qui volent, des chiens qui se promènent avec des cannes et toutes espèces de jolies choses pour les bons petits enfants. Si ce n'était pas si loin de chez nous, j'en apporterais pour ma petite Marie et pour mon petit Victor, parce que je pense bien qu'ils sont bons et qu'ils ont bien soin de leur bonne maman.

Je charge Gustave, Marie et Victor de t'embrasser pour moi bien fort, tous les matins et tous les soirs, et de bien prier le bon Jésus qu'il me ramène en bonne santé à la maison. Ils embrasseront aussi pour moi ma tante Leman, cousine Fanny, Mlle Brunelle, M. Cadoret, et enfin tout le monde de la maison et tous ceux qui nous sont chers à Saint-Hyacinthe. Et les cousins et cousines de Montréal et d'ailleurs qui peuvent se trouver à Saint-Hyacinthe dans le temps.

Alexina et Émilienne sont en bonne santé. Elles entrent, après une petite course en ville. Nous partons cette après-midi pour Lyon et, de là, nous irons probablement à Paris tout droit.

Bonne santé et bon courage. J'ai hâte d'être à Paris pour recevoir une lettre de toi. Tout à toi pour la vie. Ton meilleur ami. Auguste.

Paris, 9 août 1867

Ma chère Louisa,

Nous avons tous le cœur gai et content. Nous sommes arrivés de Lyon à Paris hier au soir à minuit. Nous avons laissé Lyon à 9 h 40 a.m. En arrivant, j'ai mis à la poste urbaine une lettre à l'adresse de MM. Ducasse et Claveau, les priant de nous faire tenir par la même voie les lettres qui nous étaient adressées à leurs soins pendant notre voyage d'Italie et de Suisse.

Ils se sont empressés de nous envoyer un des commis de leur maison, avec toutes les lettres et un *Pays* adressé par toi à Alexina. Nous avons lu avec avidité toutes ces bonnes nouvelles et ces bonnes choses qui nous attendaient ici depuis si longtemps. Pour ma part, j'ai reçu tes lettres du 11, du 18 et du 25 juillet. Cette dernière contenant une charmante lettre de ma bonne nièce Fanny, qui m'a causé tant de plaisir qu'elle me fait regretter que son babil ne se soit pas décidé plus tôt à se traduire en épître. Je l'engage fortement à recommencer et le plus souvent elle m'écrit ainsi, le plus elle gagnera dans mon estime et mon affection, qui sont déjà plus grands qu'elle ne peut se l'imaginer, même en laissant libre cours à la folle du logis, comme elle veut bien la désigner. Tu l'embrasseras bien fort sur les deux joues, cette bonne nièce dont je ne me rappelle que les bonnes qualités, tant elles éclipsent les quelques défauts qui peuvent exister chez elle comme chez tous ceux qui appartiennent comme nous à l'humanité.

Il y avait aussi une petite lettre d'Alexina²⁰⁶ à sa maman, qui est beaucoup plus à l'aise et ressent bien moins la fatigue du voyage, depuis qu'elle sait que son Joseph et tous ses enfants sont bien. J'avoue qu'il n'y a rien de plus agréable, en voyage, que de recevoir des lettres de ses parents et amis, surtout des lettres de ses plus proches. Tes lettres me font non seulement du plaisir mais du bien. Tu sais qu'un bon médecin fait plus en soignant le moral de son patient qu'en lui administrant des drogues dont l'effet est souvent incertain, s'il n'est pas préjudiciable. Quand je reçois des lettres de toi, cela agit si bien sur mon humeur et me remet si bien que le physique en devient tout à fait plus vigoureux.

Je commence à croire que le voyage m'est utile sous le rapport de la santé. Je résiste bien mieux à la fatigue maintenant que dans les premiers jours de mon arrivée en Europe. Ma promenade dans les montagnes de la Suisse et particulièrement à la vallée de Chamounix m'a révélé que je peux maintenant éprouver assez de fatigue sans que les reins restent affectés. L'ascension à la Fligère, à pied, par les sentiers les plus escarpés, pendant plusieurs heures consécutives, la descente rapide que l'on fait en revenant à Chamounix de suite, puis la descente à pied des hauteurs de Chamounix jusqu'à Saint-Gervais, m'ont certainement causé sur le moment une grande fatigue, qui se manifestait comme à l'ordinaire dans la

²⁰⁶ Alexina Beaudry (1855-1933) qui écrit à Émilienne, « sa maman ». Elle est née à Montréal le 15 février 1855, fille de Joseph Beaudry et d'Émilienne Trudeau. Elle épousera (Montréal, Saint-Jacques, 3 janvier 1877) Godfroy Papineau, notaire, veuf d'Alexina Trudeau et neveu d'ACP.

région des reins. Lors de mon départ du Canada, je n'aurais certainement pas pu faire la moitié de cette route sans arrêter complètement. Eh bien, je l'ai faite et rapidement. Je n'en étais pas du tout affaibli, ni fatigué, le lendemain, et les reins se portaient aussi bien ou portaient le reste du corps aussi bien que s'ils n'avaient pas été soumis à cette rude épreuve. Voilà pour ma santé. Tes sœurs peuvent en dire autant, si elles veulent rendre témoignage.

Quant à leur santé à elles-mêmes, elle s'améliore à mes yeux sensiblement, surtout si j'en juge par leur appétit. Dans les commencements du voyage, les provisions pour la route ne consistaient guère qu'en gâteaux et biscuits légers qu'on avait le soin de mettre dans le panier. Maintenant, il n'est plus question de choses légères, mais de bon pain solide, de bonne viande froide ou chaude, comme elle se présente, et les repas disparaissent comme par enchantement sous les dents de ces dames, qui font leur devoir tout aussi bien qu'il est désirable que de bonnes dents le fassent.

Nous avons rencontré cette après-midi Mmes Prévost et Brazeau dans la rue et nous avons été, après avoir pris le dîner au passage des panoramas (dîner du commerce), leur faire visite à l'hôtel des Trois Princes, N° 78, rue Neuve-des-Petits-Champs, où elles sont bien logées et à bon marché, pour le temps. Nous avons été invités à nous loger au même endroit, mais comme la fête de l'empereur approche, les prix des chambres montent rapidement, et nous les avons trouvés trop élevés. Nous avons cherché presque toute l'après-midi une place convenable et à bon marché. Nous n'avons pas encore trouvé ce qu'il nous faut. Nous chercherons encore aujourd'hui.

Tu peux te faire une idée de ce qu'il y aura de monde à la fête, par le fait suivant. Pendant que j'étais à Lyon, la compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon et Marseille a émis 700 billets à prix réduit pour engager les voyageurs à venir à Paris. Les préparatifs de la fête sont plus grands à Lyon qu'à Paris, comparativement à l'étendue des deux villes. Malgré cela, les 700 billets ont été pris si rapidement et avec tant d'empressement que les agents de la compagnie ont été obligés de faire intervenir la police et la gendarmerie pour rétablir l'ordre dans la gare et les environs. Il n'y avait pas assez de billets pour la moitié de ceux qui en voulaient. On me dit que toutes les compagnies de chemins de fer de la France ont émis des billets à prix réduit pour ce temps. Le jour que nous sommes partis de Genève, nous avons fait route jusqu'à Ambérieux dans un convoi express pour Paris. C'était un convoi immense de passagers de première classe seulement, et pourtant les gens qui voyagent dans les voitures de première sont comparativement très rares en France. Les voitures de seconde sont aussi bien bourrées que nos premières.

Nous avons eu le plaisir de voir M. Lafricain hier. Nous l'avons fait prévenir par le commis de la Maison Ducasse et Claveau de notre arrivée aux Missions Étrangères. Il doit partir ce soir pour Liverpool et sera probablement porteur de cette lettre. C'est dans l'intention de la lui remettre que je me hâte de l'écrire.

Nous avons appris par une lettre de faire-part la mort de M. Ducasse²⁰⁷, arrivée le 29 juillet. Il était dans sa 49^e année. Je ne l'ai pas connu, mais Émilienne avait été reçue chez lui à son premier voyage. M. Beaudry apprendra probablement avec peine cette mort prématurée. Il était malade lorsque nous sommes arrivés ici et même il l'était depuis le mois de mai dernier.

Mlle Allard est partie immédiatement, en arrivant à Paris, pour retourner en Canada. La mort de sa sœur, qu'elle avait laissée malade, a été la cause de ce départ précipité²⁰⁸. M. Prévost est allé la conduire à Londres ou à Manchester, où elle fera faire son deuil. M. Lafricain doute qu'elle puisse avoir une place parce qu'elles sont retenues d'avance, et lui-même ne savait pas encore, hier, s'il lui serait possible de s'en procurer une. Il attendait encore avec un peu d'espoir une réponse, hier au soir ou ce matin.

Mmes Prévost et Brazeau se trouvent seules et nous chercherons à nous rapprocher autant que possible, afin de pouvoir leur être utiles dans l'occasion. Des dames seules ont quelquefois de petits embarras qui peuvent les contrarier. Comme elles sont bien installées et que leur hôtelier paraît bon et prévenant, j'espère qu'elles n'auront pas à se plaindre, même si nous ne pouvons pas nous réunir tout à fait. Elles sont en parfaite santé, mais chagrines de voir leur séparation d'avec leur compagnie de voyage.

Mme Brazeau se désole de voir que son mari se plaint de n'avoir pas reçu assez de lettres d'elle. Il paraît que c'est elle qui écrivait le plus souvent et le plus longuement. Je sais que quand nous nous sommes trouvés ensemble, elle était presque toujours une des premières, sinon la première, à faire ses lettres.

Je dis cela afin que l'occasion s'en présentant tu puisses le dire à M. Beaudry, qui voit fréquemment M. Brazeau. Il faut qu'il y ait irrégularité dans les malles.

Nous n'avons pas reçu à Milan nos lettres qui nous y ont été expédiées par ton bon oncle, qui nous l'écrit. Nous avons été deux fois de suite au bureau de poste, sans les avoir, malgré que nous étions certains qu'elles devaient être rendues. Elles ont été expédiées le 22 ou le 23 par ton oncle, et nous nous sommes présentés le 28 et le 29 pour les avoir. Je vais écrire aujourd'hui ou demain au maître de poste de Milan pour les avoir.

J'ai appris avec beaucoup de plaisir les bonnes nouvelles de Stanford. J'ai pensé bien souvent à ma bonne petite nièce Nancy, et j'étais bien inquiet de sa maladie. Je l'avais trouvée bien changée, l'hiver dernier, et je craignais que sa

²⁰⁷ Né à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), fils de Paul Ducasse et de Marianne Cauhepé, Guillaume-Bernard Ducasse (1828-1867), de la Maison Ducasse & Claveau est décédé à Ivry-sur-Seine, rue de Seine, N° 7. Enregistrement de son décès : Archives départementales de Val-de-Marne, commune d'Ivry-sur-Seine, 31 juillet 1867, 1MI 194, p. 181, décès 147.

²⁰⁸ À Chambly, le 12 juillet 1867, est inhumée Alphonsine-Adèle-Cordélie Allard, fille de défunt Joseph-Frédéric Allard et de Marie-Adèle Soupras, en présence d'un grand nombre de prêtres et d'ecclésiastiques. La défunte, âgée de 22 ans et 10 mois, a « succombé à une cruelle maladie de plusieurs mois, supportée avec une résignation angélique. » *La Minerve*, 10 juillet 1867, p. 2. Elle est sœur de Charlotte-Louise-Joséphine Allard, qui était du voyage en Europe en 1867.

maladie ne fût plus grave que les précédentes. Je lui souhaite une prompte et heureuse convalescence, avec santé parfaite ensuite pour elle et ses enfants. Tu me rappelleras au bon souvenir de M. Morison, de Francis, en leur faisant beaucoup d'amitiés de ma part, ainsi qu'à tous nos autres parents et amis de Saint-Hyacinthe, Montréal et la Petite-Nation, à ce dernier endroit surtout où il s'en trouve un si grand nombre réunis. Embrasse pour moi Nanette, si elle est encore à Saint-Hyacinthe. Je n'oublie pas le bon M. Marchesseau et sa famille. Je n'oublie personne en un mot et je te charge de faire à tous bons souhaits de ma part, saluts affectueux, respects et amitiés. Tout à toi. Auguste.

Je voulais écrire à maman le 5 d'août; je n'ai pas pu le faire. Je le ferai plus tard.



Paris, 17 août 1867

Ma chère mère,

Votre 82^e anniversaire demandait de moi une lettre que je me suis bien proposé d'avance de vous écrire ce soir-là, 5 août. Nous étions alors dans les montagnes de la Haute-Savoie. Nous revenions de notre excursion eu Mont Blanc, que je ne vous décrirai pas parce que j'en ai déjà dit quelque chose dans ma lettre à Louisa, qu'elle vous aura sans doute communiqué lorsque celle-ci vous parviendra.

Nous sommes à Paris depuis une semaine et, comme les logements y sont très chers, nous avons cherché à nous installer à bon marché. Nous avons réussi à nous placer assez bien et à prix très raisonnable pour le temps. Nous sommes au N^o 3, rue Neuve de l'Université, la troisième à compter du Quai Voltaire qui se trouve sur le bord de la Seine, opposé au Palais des Tuileries et au Louvre. Nous ne sommes qu'à quelques minutes de marche de ces palais. Nous avons chacun une chambre confortable, avec un salon commun très bien meublé, pour 12 francs par jour. Nous payons un franc par jour pour le service de nos chambres et salon. C'est le plus bas prix qu'il nous a été possible de trouver pour des appartements convenables, après avoir visité une cinquantaine de places différentes. Nous sommes à quelques pas d'un restaurant où nous allons prendre nos repas. Quand nous sommes en course, nous prenons les repas dans le quartier où nous sommes rendus. Il y a des restaurants et des cafés partout à Paris et peu de personnes se donnent la peine de tenir maison complètement, comme en Canada. On se loge; et on mange dans les restaurants, ou bien l'on se fait apporter les mets tout préparés par le restaurateur ou le rôtiisseur. Chacun ici a sa spécialité. Les magasins et les boutiques comprennent assez rarement plus d'un genre d'articles. Ainsi, le pâtissier fait des pains et des pains de beaucoup de variétés, mais il ne fait que cela. Le confiseur fait les gâteaux, les biscuits, les confitures, les tartes et autres pâtisseries

sucrées. C'est très commode, lorsqu'on s'est fait à leur manière, dit-on. Pour nous, c'est assez difficile d'avoir ce qu'il nous faut parce qu'il faut s'adresser à dix magasins différents pour avoir dix articles, que nous trouvons tous réunis chez une même personne en Canada.

Nous avons assisté à la fête de l'empereur le 15 août. Elle n'a pas été si belle qu'à l'ordinaire. L'illumination et le feu d'artifice n'étaient pas comparables à ceux des années précédentes, nous disent les Parisiens. Je les crois. Tout de même, nous avons trouvé cela beaucoup plus beau que chez nous. Tous les édifices publics étaient illuminés dans les environs des Tuileries, du Louvre, de la Place de la Concorde et des Champs-Élysées. Le jardin des Tuileries, la Place de la Concorde et les Champs-Élysées, étendue immense, étaient couverts de lumières de couleurs variées très rapprochées. La rue de Rivoli était à perte de vue illuminée au gaz, les jets de gaz étant placés sur une seule ligne et à six pouces les uns des autres. Plus bas était une ligne formée par toutes les lanternes qui sont très rapprochées. Toute l'illumination est au gaz et, dans les endroits exposés à l'air, chaque jet de lumière est protégé par un globe de verre blanc ou coloré. Ces globes se touchent presque et sont disposés de manière à représenter diverses figures.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, des deux côtés de la Place de la Concorde, on ne voyait que des lumières et, au-dessous, une masse assez compacte d'hommes, de femmes et d'enfants formant deux courants marchant en sens inverse et, pour ne pas se heurter, gardant chacun son côté autant que possible. Tout Paris, et je pourrais dire la France, se trouvait là, car depuis plus de huit jours, les chemins de fer amenaient à toutes les heures, à toutes les demi-heures, à tous les quarts d'heure même, des milliers et des milliers de personnes. Pour vous en donner un exemple, je vous dirai que nous sommes allés à Versailles dimanche dernier : à 6 h du soir, nous étions rendus à la gare de Versailles pour revenir à Paris. Il partait à tous les quarts d'heure un convoi de vingt chars à deux étages et remplis de monde. Nous n'avons pu avoir notre tour pour revenir qu'à 10 heures du soir, et à chaque instant sur la route nous avons rencontré des trains qui allaient chercher ceux qui restaient encore à Versailles. Remarquez qu'il y avait un autre chemin de fer, celui de la rive gauche, qui amenait autant de monde que celui de la rive droite, que nous avons pris. Les convois ont continué d'arriver ainsi jusqu'à 2 h du matin, le lendemain, pour ramener ceux qui avaient été se promener à Versailles dans la journée de dimanche.

Maintenant, tous les environs de Paris sont des lieux de promenades comme Versailles, et les innombrables chars des diverses compagnies de chemin de fer sont insuffisants à transporter tous les promeneurs.

La foule est si grande partout que nous attendons qu'elle s'écoule un peu pour visiter les endroits qui ne sont pas très grands, parce qu'on y passe sans rien avoir et, une fois dans un courant de monde, il n'y a pas moyen d'en sortir. Il faut le suivre jusqu'au bout. Dans les grands édifices qui n'ont d'intérêt que pour un certain nombre de personnes, il n'y a pas encombrement. Il n'est pas arrivé d'accident cette année, comme l'année dernière. Les précautions étaient prises pour les

prévenir. Une jeune fille belge pourtant a reçu sur la tête un morceau de bois qui s'est détaché d'un échafaudage aux Tuileries. Elle en a été quitte pour perdre un peu de sang et se faire panser. Elle loge précisément au-dessus de nous. Sa blessure ne l'a pas empêchée de sortir hier.

J'ai vu, il y a quelques jours, Mgr Demers²⁰⁹, évêque de Vancouver. Il est hébergé aux Missions Étrangères où nous sommes descendus en arrivant de Lyon.

Étant à Lyon, j'ai voulu aller voir M. David²¹⁰, en passant par Grenoble; mais il m'aurait fallu laisser aller seules à Paris les dames dans un moment où l'affluence des voyageurs était trop grande. Ces dames n'ont pas voulu venir avec moi à Ventavon, dans la crainte de manquer la fête du 15 qu'elles auraient infailliblement manquée. Elles avaient d'ailleurs grande hâte de se rendre à Paris pour avoir des lettres qui nous attendaient là depuis près de trois semaines. Je le regrette beaucoup, parce qu'il m'aurait été infiniment agréable de le voir chez lui et de voir ses parents.

Je n'ai pas revu M. Guillaume depuis le jour où nous sommes partis ensemble pour Rome, à la fin de juin. Nous avons pris nos billets pour Marseille quelques minutes avant lui. Je l'ai vu qui allait prendre le sien, et nous ne nous sommes pas revus depuis. J'en suis fâché. Il m'eût été très agréable de faire avec lui le voyage à Rome. Je crois qu'il ne s'est pas rendu jusqu'à Rome, parce que nous l'aurions rencontré quelque part, comme nous avons rencontré tous nos amis et connaissances qui s'y sont trouvés en même temps que nous.

Je n'ai pas pu voir encore M. Bossange²¹¹ père. Je n'ai vu qu'une fois M. Gustave Bossange²¹², qui m'a fort bien reçu et m'a dit qu'il était toujours prêt à me rendre service.

Jeudi dernier, jour de la fête de l'empereur, nous avons assisté à la messe solennelle, qui se dit à 1 h p.m. C'est une basse messe, suivie d'un *Te Deum*, à Notre-Dame de Paris. Il y avait foule. Tous les maréchaux de France, tous les grands corps de l'État, tout ce qui pouvait montrer un uniforme, un insigne, s'était rendu à l'église. Tout le chœur et la grande nef de Notre-Dame, qui est très grande, étaient occupés par les personnages officiels en grand uniforme et en grande tenue.

²⁰⁹ Modeste Demers (1809-1871), prêtre en 1837, sacré évêque de l'île de Vancouver (Victoria) en 1847 par Mgr François-Norbert Blanchet, archevêque d'Oregon, son compagnon de voyage vers le Nord-Ouest en 1838. DBC. Aussi F.N. Blanchet, *Missions d'Oregon, 1839-1844*, avant-propos, notes et postface par Georges Aubin, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 556 pages.

²¹⁰ Joseph David (1818-1899), né à Serennes (Basses-Alpes), curé à Bytown en 1853, exerça son ministère à L'Orignal, Thurso, Saint-André-Avellin, Montebello, et enfin à Papineauville. Revenu dans son pays en 1866, il est vicaire à Ventavon, diocèse de Gap. *Le Droit*, 30 juin 1947, p. 3.

²¹¹ Hector Bossange (1795-1884), libraire à Paris. Il avait été associé à Denis-Benjamin Papineau, père d'ACP, dans le commerce du livre à Montréal et avait épousé Julie Fabre. Il est depuis longtemps revenu à Paris, Quai Voltaire.

²¹² Gustave Bossange (1836-1900), né à Paris, fils d'Hector Bossange et de Julie Fabre. Il succède à son père dans le commerce du livre, qui prend une envergure internationale.

Cela présentait un coup d'œil splendide. La foule occupait les nefs latérales et les galeries. Nous étions dans les galeries extérieures d'abord, pour voir arriver les grands dignitaires, accompagnés de gardes à cheval et de domestiques en livrée; puis dans les galeries intérieures ensuite, pour voir tout ce grand monde placé chacun suivant son rang et sa position. Les juges des divers tribunaux étaient en uniforme. Nombre d'entre eux avaient la grande collerette d'hermine et la robe rouge de soie; d'autres, la robe de soie noire. Ils étaient nombreux.

Mardi, 20 août 1867. Il m'a fallu interrompre ma lettre plusieurs fois, et j'aurai peine à la terminer assez tôt pour la mettre à la malle de demain.

Nous partons demain matin pour visiter l'intérieur du palais de Versailles, dont nous n'avons vu que l'extérieur lorsque nous y sommes allés.

Mgr Desautels et M. Hicks sont arrivés de Rome hier au soir. Ils y ont laissé M. Trudeau en bonne santé.

Émilienne et Alexina sont très bien et vous font, ainsi qu'à toute la famille, mille amitiés et bons souhaits. Le 5 d'août, nous avons célébré l'anniversaire de votre naissance en parlant de vous et de toute la famille. Nous ne pouvions faire plus, nous étions en diligence, et en diligence assez peu confortable.

Il fait assez chaud à Paris depuis quelques jours, plus qu'à l'ordinaire, dit-on. La chaleur n'est cependant pas aussi forte que dans nos grandes journées de juillet et d'août en Canada.

Dimanche dernier, nous avons visité la belle église de Sainte-Clotilde où nous avons entendu la messe. J'ai pensé à ma petite nièce Clotilde et à toute la famille à son occasion, pendant cette messe. L'extérieur de cette église est beau. Elle a deux flèches très élevées et d'une belle architecture.

De là, nous avons été aux Invalides où nous avons vu les vieux serviteurs éclopés de la belle France et le beau monument servant d'asile à ces vieux enfants de la gloire. Ils sont fiers de leurs blessures. Nous avons vu dans cet édifice les plans reliefs de toutes les places fortes de la France. Ces plans représentent en petit le site de chacune des places, avec tous les accidents de terrain, les chemins, rivières et autres choses qui les entourent, d'une manière si fidèle qu'on y voit même les fleurs dans les parterres. Les plans sont non seulement des places fortes de la France, mais même de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne et d'autres pays.

Nous avons été passer quelques heures aussi à l'Exposition. Nous sommes revenus assez fatigués que nous n'avons pas eu le courage de sortir après le dîner, que nous n'avons commencé qu'à 7 heures du soir.

Vous pourrez envoyer ma lettre à Louisa. Je crois que je n'aurai pas le temps de lui écrire un mot. Vous remercerez pour moi Madsem et Papineau, Aurélie et Sam, Louise, Édouard et enfin toute la famille, des belles vacances procurées à Gustave. Je voudrais être au milieu de vous tous, mais que vous fussiez tous ici ensemble, afin de voir tant de belles choses comme il y en a et en jouir. Vous

saluerez affectueusement mon bon oncle Papineau et toute la famille. Je n'oublie-
rai pas la Saint-Louis²¹³.



Paris, 21 août 1867

Ma chère Louisa,

Je n'ai qu'un quart d'heure pour t'écrire que nous sommes tous bien. Je mets à la poste, en même temps que celle-ci, une lettre à ma mère. J'ai été empêché d'écrire à Fanny et à toi par l'arrivée de Mgr Desautels et de M. Hicks, qui ont laissé ton oncle à Rome.

Ils m'ont écrit de Rome, puis de Marseille, pour me faire chercher dans Paris Barnard, avocat, de Montréal, qu'ils veulent voir. Chercher quelqu'un dans Paris n'est pas chose facile. Après bien des pas et démarches, j'ai découvert que Barnard est venu à Paris, mais qu'il est parti pour Londres. Ces messieurs ont loué des chambres dans la même maison que nous. Il a été question néanmoins, hier après-midi, de les céder à Mmes Brazeau et Prévost qui, étant seules, veulent se rapprocher de nous.

Tout cela te fera comprendre pourquoi je ne t'écris pas.

Nous partons dans quelques minutes pour Versailles où nous passerons la journée. Je crois que la présence de monseigneur et de M. Hicks nous fera perdre bien du temps pour nos courses et visites. Plus on est de monde et plus on prend de temps à se préparer quand il faut sortir. Puis il faut de la toilette aux dames pour recevoir ceux qui ne sont pas très intimes, et la toilette prend plus de temps que la petite tenue. Ces dames sont bien contentes de voir ces messieurs, parce qu'ils sont très bien, mais d'un autre côté, elles en sont un peu gênées pour les visites des monuments.

Émilienne et Alexina sont très bien et gaies. Je suis bien aussi. Je vais inclure ma lettre dans celle d'Émilienne à M. Beaudry, pour ne payer ensemble qu'un seul postage, ma lettre ne valant pas la peine d'être envoyée.

Ton oncle nous écrit de Rome qu'il s'y ennue beaucoup, depuis notre départ, et encore plus depuis le départ de ses compagnons. Cela le fait maigrir et blanchir, dit-il. Il paraît désirer avec beaucoup d'ardeur son retour au Canada²¹⁴. Il m'avait fait mander, quelques jours auparavant, de lui écrire pour le distraire et de lui retracer l'itinéraire que nous avons suivi.

Je lui ai écrit une longue lettre de 16 pages. J'espère qu'il en sera content.

²¹³ La Saint-Louis, 25 août, fête patronale de son oncle Louis-Joseph.

²¹⁴ Le grand vicaire A.F. Trudeau ne reviendra de Rome qu'à la fin de décembre 1867. « Nous prenons avec plaisir le retour, hier, de Rome, du Révd. M. Trudeau, V.G. » *La Minerve*, 30 décembre 1867, p. 2.

Je n'ai pas reçu de lettre de toi par la dernière malle. Émilienne a reçu une lettre de M. Beaudry. Il faut que tu te sois laissé gagner par la négligence ou arrêter par trop d'occupations.

Fais mes compliments et amitiés à tous ceux qui peuvent y avoir droit. Je n'ai pas de nouvelles de M. Cadoret. Je ne crois pas qu'il soit à Paris.

Bonne santé et bon courage. Embrasse bien pour moi toute la famille et surtout Gustave, Victor et Marie.

À la hâte. Ton ami Auguste.

Écris à ton oncle à Rome. Son adresse est : A.F. Truteau, Vic. Général de Montréal, N° 2, Via Croce, Rome, Italie. Il fait pitié, tout seul là-bas, sans une seule personne avec qui il puisse converser. Tous ceux qui ont un peu de moyens et d'éducation et qui peuvent en conséquence parler français ont laissé la ville. Lui ne peut pas parler l'italien. Il peut à peine dire quelques mots pour demander les choses les plus nécessaires à la vie. Cela n'est pas fort amusant.

Par charité, écris-lui et fais-lui écrire par ceux de la famille que tu sais pouvoir le faire. Écris-moi aussi. M. Beaudry est prié de faire écrire à M. Truteau par ceux de la famille à Montréal qui ont coutume de lui écrire.



Paris, 28 août 1867

Ma chère Louisa,

Je me suis levé matin, afin de t'écrire pendant que tes sœurs dorment. Quand elles seront hors de leurs chambres, il faudra déjeuner et partir pour je ne sais quel endroit. Il est question de Saint-Cloud et Sèvres, de Fontainebleau et de je ne sais plus où. Elles ont fait leurs projets avec les autres dames pendant que je travaillais. Toute la semaine dernière et les jours précédents, j'ai été occupé à travailler pour Mgr Desautels et M. Hicks, qui s'empressent de terminer leur besogne ici, pour aller rejoindre ton oncle à Rome. Je crois qu'ils partiront d'ici dimanche soir.

Mmes Prévost et Brazeau doivent partir samedi soir pour Londres avec le D^r Hingston. Elles s'embarqueront pour le Canada sur le *Nestorian*. Elles s'attendaient à rester plus longtemps. M. Prévost, leur compagnon de voyage, voyant l'affluence de monde qui retourne en Amérique et la difficulté de se procurer des cabines, avait eu la précaution d'en retenir trois pour ces dames et pour Alexina, au cas où cette dernière voudrait retourner en même temps, comme Mme Brazeau l'en avait priée. Dans le temps, Mme Brazeau voulait avoir Alexina parce qu'elle se proposait de rester jusqu'au mois d'octobre et qu'Alexina, ayant un billet de retour par la ligne canadienne, ne voulait pas passer avec nous par la ligne Cunard. Mme Brazeau s'étant tout à coup décidée à partir avec Mme Prévost qui, elle

aussi, part avant le temps qu'elle avait calculé, Alexina reste avec nous pour partir vers le 5 octobre de Liverpool.

Nous partirons du continent vers la fin de septembre, si toutefois nous ne changeons pas d'idée de manière à partir plus tôt. Comme je ne reviendrai jamais en Europe et que la plus grande partie de la dépense se trouve faite, je vais rester un peu plus longtemps que je l'avais projeté, afin de mieux profiter du voyage sous deux rapports : celui des connaissances et celui de la santé. Depuis quelque temps, c'est-à-dire depuis mon arrivée à Paris, au lieu de prendre des remèdes tous les jours, comme je le faisais chez nous, et presque tous les jours au commencement de mon voyage, et même plus qu'en Suisse, je n'en prends plus que tous les quatre ou cinq jours, et je m'en trouve assez bien. Je crois gagner ainsi un bien durable en restant plus longtemps.

Je n'ai presque rien vu de Paris, ayant été occupé à travailler. Je n'en ai vu que la moins bonne partie, les théâtres que l'on voit, le soir, après la journée faite. Je suis bien étonné des merveilles que l'on raconte des théâtres français. Je suis tout au contraire surpris que les journaux n'écrivent pas pour les faire fermer. Les pièces qu'on y joue sont des plus insignifiantes. Les acteurs mettent dans leur jeu une emphase qui fatigue et dégoûte à la fois. Il reste donc les décors de la scène et la musique ! Eh bien, la musique, je n'en suis pas connaisseur, malheureusement pour moi, et je suis obligé de m'en rapporter aux autres pour savoir qu'elle est bien belle ! bien belle ! Les théâtres sont si mal aérés qu'on y étouffe. Je crois que les médecins qui ont adopté pour système de guérison universelle les bains de vapeur, ont fait un contrat avec les théâtres de Paris, pour y faire des expériences en grand et sans qu'il leur en coûte rien. Quand le public sort de ces établissements, il a largement contribué aux progrès de cette partie de la science. La faculté sera probablement appelée un jour à se prononcer. Il y aura probablement deux opinions, car un grand nombre des disciples d'Esculape prétendent que l'air frais qui saisit le patient imprévoyant au sortir de ces bains, est fort nuisible à la gorge et aux poumons. Il y a un remède, on apporte des vêtements pour se couvrir en sortant et, pour être certain de les retrouver après le drame, on les confie en entrant à des femmes qui, moyennant quelques sous, vous les rapportent au moment de la sortie. Elles vivent de cette petite industrie. Aussi essayent-elles d'arracher le chapeau ou les gilets des dames imprévoyantes qui n'ont pas de châle ou de parasol à leur confier. Et elles se lamentent beaucoup de ce que la curée n'est pas assez forte.

Hier, après mon ouvrage à peu près terminé, nous avons fait une promenade au Bois de Boulogne avec Mgr Desautels et M. Hicks, et nous avons vu en passant le diorama de la bataille de Solferino par le colonel Langlois. C'est un effet de lumière prodigieux. C'est une immense peinture qui reproduit d'une manière très fidèle tout le champ de bataille, avec les deux armées aux prises, toutes les montagnes, les collines, le lac de Garde, le village et la tour de Solferino, les champs, les vergers, les vignobles où la bataille a été livrée, et la lumière est amenée sur cette toile immense qui environne, de toutes parts, le spectateur, avec des

combinaisons si artistiques qu'on se croit sur le champ de bataille même que l'on voit se dérouler, aussi loin que l'œil peut atteindre, et même au-delà, parce qu'en prenant une forte lunette d'approche, on aperçoit dans le lointain, à la cime et dans le flanc des montagnes, des corps d'armée qui manœuvrent ou combattent sous les ordres des capitaines et des généraux que l'on reconnaît parfaitement bien, quand on les a vus ou que l'on a vu leurs portraits.

Le Bois de Boulogne est le plus grand et le plus beau bois artificiel que j'aie vu jusqu'à présent. Je n'ai pas vu les grands parcs de Londres. Les allées sont si belles, le gazon sous les arbres est si bien entretenu, tout est si régulier et si bien coordonné que l'on est enchanté de voir ce que le génie de l'homme peut produire, lorsqu'il travaille ce que la Providence lui a mis en mains. Il y a dans le Bois de Boulogne une rivière, des cascades, des lacs artificiels qui imitent admirablement la nature. Une grande île où se trouve le pavillon de l'empereur et, plus loin, un restaurant. Nous avons traversé à l'île en chaloupe, moyennant 4 sous par tête, et nous avons pris des rafraîchissements au restaurant. Les lacs, la rivière, les ruisseaux sont peuplés de poissons, de canards et de cygnes qui viennent manger avec empressement ce que les visiteurs leur donnent. Il y a un homme là qui garde toujours de petits pains pour les vendre à ceux qui veulent se donner le plaisir de voir manger les habitants de l'eau. Il y a aussi un grand parc où l'on voit beaucoup de daims, chevreuils, chèvres et autres animaux de cette sorte, que l'on élève pour la chasse probablement et pour vendre.

Les promeneurs de Paris sont en grand nombre au Bois de Boulogne sur la fin de l'après-midi. Je n'ai pas remarqué hier de bien beaux équipages. Je crois que les personnes les plus riches sont toutes aux eaux, en Suisse et dans les endroits où la température est plus douce et l'air plus pur qu'à Paris.

Lundi soir et toute la nuit jusqu'à mardi, nous avons eu de la pluie en grande abondance. Cela nous a procuré une température plus douce, qui continuera probablement quelques jours. Nous allons profiter de cet adoucissement pour aller à l'Exposition que je n'ai vue qu'une fois, ou mieux que je n'ai pas vue du tout, parce que je n'ai fait qu'apercevoir un peu les verreries et porcelaines. J'ai vu les trois grands miroirs ayant de 18 à 22 pieds de hauteur, sur une largeur proportionnée, et une épaisseur d'un pouce. C'est ce que j'ai vu de plus grand en fait de glaces et j'en ai bien vu dans les divers palais que j'ai visités.

La verrerie et la porcelaine sont belles et il y en a une grande variété. Il y a tant d'objets réunis qu'on ne fait que jeter un coup d'œil général sur chaque chose. On se fatiguerait vite s'il fallait regarder tout. Je passe dans les allées et avenues plus vite encore que tu ne passais à Montréal, quand tu as visité avec Mlle Brunelle et moi l'exposition. Tu aurais pu venir avec moi sans être impatientée du temps que je mets à voir ce qui est exposé à la vue. Les bijoux ont été retirés de l'exposition, à cause d'un vol qui a été fait, il y a déjà quelque temps, de sorte que je n'ai vu que les tablettes et armoires vitrées où ils avaient été placés.

Depuis ma dernière lettre, je crois, j'ai visité l'église de la Madeleine que j'aime beaucoup : la colonnade en est magnifique. L'intérieur semble petit,

comparé à l'extérieur. C'est beau mais je n'y vois pas le cachet artistique que l'on voit à Rome. Les peintures sont peu remarquables. Il y a peu de sculptures et elles sont d'un mérite ordinaire. Il n'y a que l'architecture qui me semble bien belle dans cet édifice. C'est d'un genre que j'aime bien. Il y a aussi dans les environs de la Madeleine, sur le boulevard Malesherbes, une jolie église en voie de construction. C'est celle de Saint-Augustin. Le dôme, vu de l'entrée du boulevard, paraît très bien.

Maintenant, je vais être plus libre, je l'espère, et je pourrai voir plus et écrire plus longuement à toi et aux autres. Je vais écrire à ton oncle par Mgr Desautels, afin de lui procurer un petit moment de distraction. J'ai reçu de lui, la semaine dernière, une lettre dans laquelle il nous témoigne beaucoup d'affection et de bonté. Il sera content de revoir ses compagnons de voyage.

J'écris toujours ce qui se passe et ce que nous voyons ici, sans rien dire de ceux qui sont au Canada. Ce n'est pas que je les oublie. Non, je n'oublie personne, ni petits, ni grands, tous sont présents à mon esprit et ont une bonne grande place dans mon cœur, quoique je ne nomme personne en particulier dans mes lettres, afin de leur ménager une place pour leur écrire ce que je vois et ce qui peut les intéresser. Je regrette seulement de n'avoir pas plus de temps pour en écrire davantage.

Je te charge de me représenter auprès de tous. Nous venons de prendre le déjeuner et monseigneur est venu me souhaiter une heureuse fête de Saint-Augustin. C'est aujourd'hui que l'Église honore mon grand patron. Personne de nous n'y pensait. M. Hicks est sorti pour aller voir les bouquinistes. Je vais sortir avec monseigneur et nous irons ensuite faire un tour à l'Exposition tous ensemble.

Tous, nos amis et nous, nous jouissons d'une bonne santé. Nous nous voyons fréquemment. Hier au soir, nous avons, Mgr et moi, été faire visite à M. Trudel²¹⁵, avocat, et à l'honorable Louis Renaud²¹⁶, qui sont à quelques pas d'ici, N° 50, rue Jacob. M. Renaud voyage pour sa santé. Il est menacé de paralysie et fait le voyage pour se remettre; il est changé. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs années. M. Trudel est un jeune homme agréable.

Amitiés à tous et baisers aux plus proches. Ton bon ami. Auguste.

Tu peux bien penser que j'étais là comme un grand enfant et que j'aurais pu y passer bien des jours s'il m'avait été permis d'oublier qu'il y a mille choses plus intéressantes les unes que les autres à Paris et qu'il faut tout voir à la course et en regrettant de ne le voir qu'à moitié.

²¹⁵ François-Xavier-Anselme Trudel (1838-1890), avocat à Montréal, 15, Petite rue Saint-Jacques. DBC. Lire, à son sujet, d'Yvan Lamonde, « *Se soumettre de bon cœur à son mari* », *Le combat d'une femme face à l'autoritarisme marital*, Québec, PUL, 2022.

²¹⁶ Louis Renaud (1818-1878), né à Montréal, marchand de fruits et légumes, sénateur en 1867. « Le sénateur Renaud et M. F.X.A. Trudel, avocat, sont de retour d'un magnifique voyage de quatre mois en Europe. » *Le Courrier du Canada*, 2 novembre 1867, p. 2.

En revenant, nous avons été voir le parc Monceau, qui est une création du règne de Napoléon III, ainsi que tous les embellissements du Bois de Boulogne et une multitude d'autres entreprises qui ont transformé Paris de fond en comble, de manière à le rendre presque méconnaissable pour ceux qui l'ont visité il y a quelques années.

Tous les parcs ici sont des forêts artificielles, semées d'un gazon toujours vert, traversés par des allées pour les voitures, pour les cavaliers et pour les piétons, qui serpentent dans toutes les directions et nous laissent apercevoir çà et là, derrière un massif d'arbres, un joli pavillon, un parterre émaillé des plus belles fleurs, une grotte sauvage, une chute d'eau produite par un petit ruisseau, un lac, un étang où se baignent toutes sortes d'oiseaux aquatiques. Aussi les promenades dans ces endroits sont-elles une grande faveur, et l'on y rencontre toujours beaucoup de monde. Il y a dans les divers endroits des cafés où les promeneurs peuvent se procurer tous les rafraîchissements que les Français savent inventer pour attirer les gourmets de tous les pays.

Nous avons visité aussi, dimanche, le monument élevé par Louis-Philippe à son fils le duc d'Orléans qui s'est tué en tombant hors de sa voiture sur la route de Paris à Neuilly. Il y a dans la chapelle un monument en marbre, représentant le duc mort et, au fond d'une petite chapelle, derrière l'autel, un tableau représentant le duc mourant, au moment où il reçoit l'extrême-onction. En face, se trouve Louis-Philippe et, un peu à côté, la reine, puis au fond du tableau les généraux et les ministres avec les deux médecins appelés.

La chapelle est construite sur l'emplacement même de la maison d'un épicier, qui avait fait entrer le corps du duc au moment de sa chute. Les fenêtres sont ornées de peintures représentant les saints patrons des divers membres de la famille de Louis-Philippe. Tout cela fait à Sèvres. Le duc d'Aumale et le jeune duc de Montpensier, frères du défunt, sont aussi représentés dans le tableau derrière l'autel. La chapelle et les sièges sont tendus de noir.

Nous avons aussi vu, en passant, l'église russe aux cinq coupoles, dont une principale au milieu et surmontée d'une croix double et quatre autres petites qui l'entourent. Elles sont dorées comme presque toutes les coupoles des églises russes. Nous n'avons pas pu voir l'intérieur où l'office se célébrait dans le moment, pour l'enterrement d'un Russe, décédé. Le char funèbre était à la porte.

Hier, nous avons eu la visite de M. Roy²¹⁷, de Montréal, frère d'Adolphe, d'Arthur et de Candide. Je nomme tous ses frères parce que je ne me rappelle plus son nom dans le moment. Il est parti le soir même pour Wiesbaden. Il arrivait de Boulogne-sur-Mer et des villes voisines. Il nous a parlé beaucoup de ses voyages en Italie, en Suisse, en Allemagne, en France et en Angleterre. Il nous a bien intéressés. Il a voyagé beaucoup plus que moi et plus longtemps, de sorte qu'il a vu bien des choses que je n'ai jamais vues et que je ne verrai jamais. Il doit rester en

²¹⁷ Philéas Roy, né à Boucherville en 1827, frère d'Adolphe, de Candide et d'Arthur Roy, qui avaient un commerce d'épicerie à Montréal. RPCQ.

Europe encore assez longtemps, je crois. Il dit pourtant qu'il commence à s'en-nuyer du Canada et qu'il pourrait bien y retourner d'ici à quelques mois.

Tu feras mes saluts respectueux aux messieurs du collège que tu verras probablement assez souvent, maintenant qu'ils sont tous revenus des vacances. Tu diras à M. Cadoret qu'il a manqué de courage et qu'il aurait dû venir me chercher. Tu lui feras bien des amitiés, ainsi qu'à Mlle Brunelle, à Mme Leman, Fanny, et à tout le monde chez Dessaulles, à tous ceux que tu verras ou à qui tu écriras de la famille, soit de Saint-Hyacinthe, de Montréal et de la Petite-Nation.

Je suis fort contrarié des difficultés que nous avons à nous procurer des places dans les bateaux à vapeur. C'est un mal général dont tout le monde se plaint. Il n'en est pas moins grand pour être partagé par un grand nombre. Il ne diminue pas pour tout cela. Je sais que je puis bien trouver moyen de passer le temps ici, mais cela n'avance pas les affaires là-bas. Et cela ne me rapproche pas de la famille non plus.

J'espère pourtant réussir encore à partir à la fin du mois ou au commencement d'octobre.

Un baiser double pour toi et pour chacun des enfants. Tes sœurs sont sorties pendant que j'écris. Elles sont allées avec M. Hirsh, de la Maison Ducasse et Claveau, voir des magasins en gros pour y acheter des robes qu'elles veulent avoir à bon marché. Cela leur donne occasion de voir les objets qui seront à la mode l'automne prochain et qui ne sont pas encore étalés dans les boutiques de détail.

Je termine parce que l'heure arrive de mettre ma lettre à la poste et d'aller rejoindre les dames pour dîner au Palais Royal. C'est là que nous dînons presque tous les jours. Nous y trouvons bon dîner à meilleur marché que partout ailleurs. Les restaurants y sont toujours pleins de monde.

Adieu encore une fois et amitiés à tous ceux qui nous intéressent. Tout à toi.
Ton ami Auguste.



Paris, 4 septembre 1867

Ma chère Louisa,

Encore une lettre qui ne sera pas longue. Je suis rendu au dernier jour sans avoir commencé. Je me suis levé, il était près de 8 h et, après le déjeuner, il me faudra bien partir. Je pense aller aujourd'hui retenir notre passage, s'il y a moyen de le retenir d'ici. Sinon j'écirai à Liverpool afin d'être assuré de chambres pour nous. Alexina parle de retourner à Rome, et même elle veut partir seule. Je l'ai contredite et je me suis efforcé de lui faire voir le peu de bon sens qu'il y a dans une semblable échauffourée. Je crains que ce soit précisément cela qui l'anime, à dire qu'elle y va. Je ne lui en parlerai plus, quand même elle m'en casserait les oreilles, parce que ce serait peut-être assez pour la faire retourner. Tu connais les

femmes. La contradiction leur donne de la vigueur, de l'énergie et tout ce que l'on veut, ou plutôt tout ce que l'on ne veut pas. Elle a reçu, ces jours-ci, une lettre de ton oncle qui s'ennuie beaucoup. Il va se remettre un peu, car ses deux compagnons sont partis d'ici dimanche pour retourner à Rome. S'ils ont pu avoir un bateau à vapeur à Marseille lundi, comme ils en avaient un peu l'espoir, ils se rendront à Rome aujourd'hui.

Le D^r Hingston est parti lundi matin avec Mmes Prévost et Brazeau pour Londres. Ils s'embarqueront à Liverpool demain et vous arriveront en même temps que cette lettre, qui les rejoindra à Londonderry. Ces dames sont parties bien contentes, mais tout en regrettant de n'avoir pas été plus longtemps à Paris. Elles s'y sont bien amusées. Leur départ donne envie à Émilienne de retourner aussi.

Nous n'avons pas encore fini de voir l'Exposition où nous pouvons aller plus facilement à présent, la foule diminue. Il y a néanmoins certains départements et sections qui sont remplis de monde, de manière à gêner un peu la vue des objets. C'est prodigieux la quantité de monde qui se rend là tous les jours et de toutes les parties du monde. Il y a tant de belles choses à voir ! C'est assez difficile de visiter et de se rendre compte de ce que l'on voit. Tout étant choisi par chaque pays dans ce qu'il peut produire de mieux et se trouvant réuni dans un espace assez petit, eu égard à l'immense quantité des objets, on se trouve continuellement en présence de choses remarquables qui nous passent sous les yeux sans se graver dans la mémoire. Il est impossible à la mémoire la mieux exercée de retenir le demi-quart de ce qu'on voudrait lui confier pour s'en servir plus tard.

Hier Émilienne et moi, nous avons visité une partie des beaux-arts, peinture et sculpture. Alexina, qui s'était rendue aussi, ne nous a pas suivis. Elle avait un dérangement d'intestins qui l'a forcée de revenir à la maison. Ce n'était pas grand-chose dans le fond, mais c'est fatigant de promener des coliques dans les galeries de l'Exposition; cela fait voir le revers des médailles seulement. Ce matin, elle est bien.

Nonobstant les beaux morceaux de peinture et de statuaire que nous avons vus en Italie en si grand nombre, nous avons encore pu nous amuser de midi à 5 h à admirer de très beaux tableaux. Il y a beaucoup de paysages à l'Exposition, surtout dans la section britannique. C'est un genre que nous n'avons pas beaucoup vu en Italie.

Je ne puis pas taire ma prédilection pour l'Italie et surtout pour Rome en fait de beaux-arts. Même à l'Exposition où il n'y a qu'un petit nombre d'objets, ceux qui sont les plus remarquables sont dans la section italienne. Cela ne veut pas dire que les autres peuples n'ont pas aussi des morceaux admirables et qui passeront certainement à la postérité. Les tableaux de premier mérite sont rares, si l'on exclut ceux qui ont déjà été exposés dans des galeries publiques ou aux expositions précédentes.

J'ai vu le tableau de Bourassa²¹⁸. Il est assez bien placé pour n'être pas vu. Il n'est pas précisément dans la galerie même des peintres. Il se trouve dans un endroit où le monde ne s'arrête pas pour examiner.

Je le trouve bien et je puis en juger un peu maintenant que j'ai vu bien des peintures. Malheureusement le papier présente des plis qui ôtent à l'apparence générale du morceau et font quelquefois un mauvais effet sur les figures. Les portraits des grands hommes qu'on y voit sont bons et on les reconnaît bien. Ils ont de la vie et de l'expression. Je regrette que ce tableau ne soit pas dans les galeries mêmes où le monde s'arrête, il serait mieux apprécié.

La section canadienne de l'Exposition est très mal placée pour être distinguée. Il faut bien connaître ce qui vient de notre pays pour ne pas le confondre avec ce qui vient de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et même de certaines parties de l'Amérique centrale et de l'Australie. Il paraît que cela dépend du commissaire de l'Angleterre.

Il a fallu que Mgr Desautels me conduisît d'un côté à l'autre pour me faire distinguer les choses du Canada de celles des autres pays. Il s'était fait expliquer cela quelques jours auparavant par Mgr Taché, que je n'ai pas eu l'avantage de rencontrer, le jour où j'ai visité avec monseigneur, après déjeuner.

Alexina et Émilienne sont très bien. Celle-ci, écrit l'autre, fait de la couture. Il commence à pleuvoir. Ces dames ne sortiront pas avant midi.

Je n'ai pas encore écrit à Fanny. Je m'en veux du mal, mais j'ai bien peu de temps. Je tâcherai de le faire cette après-midi. Tu l'embrasseras pour moi, ainsi que sa mère, Mmes Laframboise et Dessaulles, et tous les autres que je ne nomme pas. Gustave doit être à la veille d'entrer au collège. J'espère qu'il commencera avec courage son année nouvelle. Victor doit être sage à présent, et Marie donc !

J'ai bien hâte de les revoir et toi plus particulièrement.



[À Fanny Leman]

Paris, 4 septembre 1867

Ma chère Fanny,

Il me reste quelques minutes encore avant l'heure où il faut mettre les lettres à la poste. J'en profite pour te remercier, avec force saluts et révérences, de la bonne lettre que tu m'as écrite et qui n'avait que le défaut de n'être pas venue assez tôt et de n'être pas suivie d'une autre plus longue.

J'ai été fort amusé de l'histoire anecdotique et bien brodée de toutes les tribulations pendant le temps où tu t'es vue à la tête d'une maison.

²¹⁸ *L'Apothéose de Christophe Colomb*, vaste tableau de Napoléon Bourassa, à l'Exposition universelle de Paris en 1867.

Je voulais t'écrire plus tôt. Le voyage de Mgr Desautels et de M. Hicks, de Rome ici, où ils sont restés environ quinze jours, les allées et venues à la rue Neuve-des-Petits-Champs où étaient logées nos amies, de Montréal, m'ont souvent privé de loisir. De fait, je n'en ai pas eu du tout. Aussi, mes dernières lettres à la hâte ont-elles été très courtes depuis quelque temps.

J'avais réservé pour toi la Suisse, qui est un véritable jardin sur une très grande échelle. On y voit partout de hautes montagnes travaillées si capricieusement par les mains de la Providence qu'on dirait parfois qu'elle a voulu donner à l'homme des modèles à imiter dans ses entreprises. Mais ces modèles sont inimitables. De ces montagnes, l'on voit fréquemment se précipiter de minces filets argentés qui descendent de roche en roche, en se précipitant d'une si grande hauteur qu'ils disparaissent presque et se changent en une vapeur blanche qui descend légèrement dans l'espace; d'autre fois, ce sont des torrents qui se précipitent avec fracas, entraînant arbres, terre, rochers, dans leur course, et vont former dans les belles vallées de magnifiques pièces d'eau que les hommes sont convenus d'appeler des lacs. Les montagnes prennent toutes les formes imaginables : tantôt ce sont des pyramides, des cônes, des cônes tronqués, des forteresses, des bastions, des contreforts, des tourelles alignées les unes à côté des autres, sur une grande étendue, tantôt ce sont de belles collines superposées à des hauteurs qu'on a peine à se figurer dans notre pays où nous n'avons pas de montagnes élevées. Tout cela est couvert d'une végétation luxuriante, bien entretenue et bien arrosée par les vapeurs qui s'arrêtent à chaque instant sur les cimes si élevées de ces montagnes. Cela donne un aspect tout particulier à la Suisse où les champs sont aussi verts que nos prairies, même après qu'on a coupé les grains qui jaunissaient ces champs.

Les vergers sont en si grand nombre et sont si bien parsemés dans le flanc des montagnes et dans les vallées, qu'il semble qu'on a voulu faire de ces vergers un ornement plutôt qu'un objet d'utilité.

Tous ces vergers sont cultivés en grains et en foin ou en pommes de terre, ce qui rapporte double profit. Les maisons sont joliment faites et ont un air d'élégance et surtout de propreté, qui contraste admirablement avec les maisons basses et sans élégance de l'Italie et de la France, où tous les toits sont en tuile.

La tuile donne aux constructions une apparence massive et de vétusté qui choque toujours l'œil si délicat des gens de goût comme moi.

Les maisons des paysans, en Suisse, semblent toujours appartenir à des gens aisés. En France et en Italie, au contraire, où les étables et les écuries sont jointes aux maisons, elles semblent être habitées par la pauvreté et je dirais même la pauvreté en haillons. Les maisons des habitants de la campagne, en France, même celles des grands propriétaires, sont faites sans aucune aspiration aux formes les plus ordinaires d'une architecture de bon goût. Cela surprend beaucoup. Les villages sont nombreux, mais se composent d'un assemblage de petites maisons qui ont dû être bâties du temps des Gaulois ou même des Romains. Duvergier de

Hauranne²¹⁹ n'avait pas besoin de se moquer des maisons de Québec. Il n'avait qu'à voyager dans son propre pays pour y découvrir quelque chose de pire et remplir la *Revue des Deux-Mondes* de ses doléances.

Amitiés et baisers à ta maman, à Henriette, Alice, Arthur et mille amitiés à leur père.

Ton oncle bien affectionné. Auguste.



Paris, mercredi 11 septembre 1867

Ma chère Louisa,

J'ai reçu, mercredi dernier, après le départ de ma lettre, la tienne du 23 d'août dans laquelle tu me racontes tous les plaisirs et amusements que vous avez eus à Saint-Hyacinthe, pendant le séjour qu'y fait la bonne amie Zéphirine. Ta lettre m'a fait beaucoup de plaisir, comme toutes celles que tu m'as écrites depuis le commencement du voyage.

Émilienne n'en a pas reçu de son mari le même jour. Il avait fait une absence pour aller avec ses enfants à Sainte-Anne-des-Plaines. Elle a reçu de lui une lettre quelques jours plus tard par la voie anglaise ou américaine.

Je suis bien heureux d'apprendre que les petits enfants sont tous bien et s'amuse beaucoup. J'ai vu, ces jours derniers, une pauvre petite fille de l'âge de Marie, se promenant sur les quais de la Seine et qui avait autant de *rifle* [eczéma] que notre Marie. Preuve qu'on ne l'a pas soignée ou qu'on ne réussit pas mieux ici qu'au Canada.

Je ne suis pas surpris, mais je suis peiné d'apprendre les craintes que l'on manifeste sur l'état de santé de Mgr Larocque. Tôt ou tard, il nous sera enlevé subitement, je le crains. Ce sera une grande perte pour Saint-Hyacinthe où il fait plus de bien qu'il ne paraît en faire, et par ses lumières et par ses vertus.

Je suis sensible aux témoignages d'amitié que me donnent M. Cadoret, Mlle Brunelle, le D^r Turcotte et tous mes autres amis et parents. Je pense bien souvent à vous tous et j'ai bien hâte de vous voir, quoique je me plaise beaucoup ici où il y a tant à voir, tant à étudier. C'est dommage que le temps et l'argent me manquent. Je vois tout autour de moi une infinité de choses intéressantes et instructives que je voudrais apporter avec moi, non matériellement, c'est impossible, mais mentalement, en les fixant dans ma mémoire. Il faut bien du temps pour cela, car elle n'est pas très forte, ma pauvre mémoire.

Les dames se sont un peu séparées l'une de l'autre cette semaine, de temps à autre. Émilienne voulant acheter quelques livres, est venue avec moi chez les libraires. C'est quelque chose qui vaut vraiment la peine d'être vu que les grands

²¹⁹ Ernest Duvergier de Hauranne (1843-1877), journaliste français et auteur de *Huit mois en Amérique, lettres et notes* (1866).

ateliers et les grandes librairies de Paris où l'on rencontre les livres au plus bas prix que l'on puisse imaginer pour les petites bourses; de même que les livres le plus artistiquement imprimés et reliés, pour les millionnaires qui tiennent à éblouir leurs amis, plus encore qu'à s'instruire ou faire instruire les autres. Il y a des volumes de 500 à 700 francs, qui ne contiennent pas plus de matière à lire qu'un autre que l'on paie 2 ou 3 francs. La différence n'est que dans l'ornementation.

J'ai vu, par exemple, ce matin et ces jours derniers, des Bibles à 600 francs. Il y en a pour 2 francs. Les avocats de Saint-Hyacinthe n'ayant pas donné signe de vie et n'ayant pas montré grand intérêt pour notre bibliothèque, j'ai pris sur moi d'acheter, suivant mon jugement, comme ils me l'avaient dit au moment de mon départ, quelques ouvrages utiles sur l'ancien et le nouveau droit. J'espère qu'ils trouveront mon choix passable. Sinon, j'enverrai cela à Gravel²²⁰ à Montréal, pour le vendre. Il y a quelques livres rares qui coûtent un peu cher; d'autres sont à des prix raisonnables.

J'ai acheté ceux que M. Chagnon m'avait demandés. J'en ai acheté aussi pour Mgr Desautels, M. Hicks, Mme Prévost et l'évêché de Montréal. Ceux achetés pour Mme Prévost ont été expédiés avec ceux du D^r Hingston. Les autres partiront la semaine prochaine.

Pendant ce temps-là, Alexina magasinait pour les affaires de toilette. Elle avait beaucoup à voir, si elle n'avait pas beaucoup à faire.

Je n'ai pas été surpris de voir que Gustave avait été retenu à la Petite-Nation plus longtemps que tu n'avais pensé d'abord. Les parents que nous y avons sont si bons, si complaisants qu'en le voyant s'amuser avec toute l'ardeur qu'il met au jeu, auront cru lui faire grand plaisir (et ils ne se sont pas trompés) en le gardant plus longtemps. Ils pensent toujours à faire plaisir aux autres avant de s'inquiéter du trouble et de l'embarras qu'ils peuvent s'imposer pour atteindre leur but. Je les reconnais bien là. Que veux-tu y faire ! Ils sont nés avec un bon cœur et ils s'y laissent aller tout bonnement, sans faire de résistance, même lorsqu'ils auraient tant de raisons de faire moins bien.

Je suis allé aujourd'hui chercher la réponse à la demande que j'ai faite pour des cabines par la ligne Cunard. On m'avait d'abord donné l'espoir de nous procurer des places pour le 28, et aujourd'hui la réponse arrivée de Liverpool est qu'il n'y en a pas même sur le vapeur qui doit partir le 12 d'octobre pour Boston. Cela est contrariant. Tous les passages sont retenus longtemps à l'avance. Il y a quelquefois chance d'en avoir au dernier moment, parce que des passagers se trouvent forcément retenus de ce côté-ci et vendent leurs places.

²²⁰ Jean-Adolphe Gravel (1820-1909), marchand, fils de Jean-Marie Gravel et de Sophie Fabre (1798-1881), épousera (Montréal, 25 septembre 1848) Rose-Anne Perrault, fille d'Augustin Perrault et d'Agathe Gaudry. Édouard-Raymond Fabre, oncle de l'époux, est présent à ce mariage. Jean-Adolphe Gravel sera associé d'É.R. Fabre dans le commerce, pendant dix ans, de 1844 à 1854, année de la mort de Fabre.

Je vais encore chercher et tâcher de trouver quelque chose de convenable. Il y a un vaisseau de la ligne Cunard où nous pourrions avoir place pour New York, mais on ne sait pas comment il est. Je vais m'informer de ses qualités et des capacités de son capitaine. Émilienne ne se soucie pas d'y prendre bord, sans avoir des connaissances exactes sur ses bonnes ou mauvaises qualités. Les agents de M. Beaudry, ici et à Liverpool, nous seront utiles pour nous faire trouver ce qu'il faut, je l'espère.

Nous avons décidé de prendre passage par le *Cuba*, qui part le 28 pour Boston. Il est plein comme un œuf. L'agent comptait sur des places qui pouvaient devenir vacantes par la maladie d'une famille qui se rétablit et veut aller passer sa convalescence à Boston à tout prix. C'est assez naturel. Cette famille est de Boston ou des environs. Le passage est retenu depuis qu'ils sont rendus en Europe au printemps.

Nous avons visité, dimanche dernier, dans l'après-midi, le jardin zoologique et d'acclimatation du Bois de Boulogne. C'est un grand parc complanté de beaux arbres, sillonné par de grandes et petites allées qui circulent en tous sens et nous conduisent à de vastes volières, de grandes cours, des écuries considérables, des serres très vastes et un bel aquarium. C'est là que Victor et Marie auraient pu voir une vraie copie du paradis terrestre que je leur dépeignais dans mes contes à la maison. Il y a dans la grande volière des poules de toutes les variétés, de toutes les couleurs et de tous les pays du monde. Des pigeons avec des capuchons de moine, des pigeons avec des cravates blanches et des manteaux bleus, des faisans dorés et argentés, des faisans ordinaires, des tourtes, des perdrix, des paons, des autruches, des casoars, des pingouins, des merles, des cygnes, des oies, des canards et une multitude d'oiseaux grands et petits, qui sautent, volent, jouent, chantent, crient, chacun à sa façon. Puis des bêtes de toutes les grandeurs, depuis le petit cochon d'Inde, le pécari, le castor, le porc-épic, l'agouti, le lièvre et le lapin, jusqu'au cheval, à l'âne, à l'hémione²²¹, au zèbre, au buffle, à l'yack et au dromadaire, qui sont encore bien plus beaux et plus intéressants à voir que leurs images que l'on voit dans le *Magasin pittoresque*.

L'aquarium à lui seul mérite une visite à ce beau jardin où les allées sont bordées d'arbres et d'arbrisseaux importés de tous les pays qui ont un climat un peu analogue à celui de la France. On les y cultive dans le but de les approprier au climat et au sol pour profiter ensuite de leur utilité.

L'aquarium donc est un bâtiment assez grand où l'on a fait comme de grandes caisses en verre, séparées en divers compartiments : un côté reçoit la lumière extérieure et l'autre côté donne sur une longue allée où passent les curieux et les amateurs qui veulent voir les poissons, les coquillages, les tortues, les insectes et les plantes d'eau douce et d'eau salée qu'on a placés dans ces divers compartiments. Il y a dans chaque compartiment un tube toujours ouvert qui donne un jet d'eau de la grosseur du petit doigt, pour renouveler l'eau continuellement. Le jet

²²¹ Hémione : âne sauvage, onagre.

donne de l'eau salée aux compartiments des habitants pris dans la mer, et de l'eau douce à ceux qui viennent des lacs et des rivières.

C'est très joli, très intéressant et très instructif de voir chaque animal, chaque plante, chaque coquillage vivre de sa vie propre et faire, au fond de son petit lac ou de sa petite mer, ce qu'il ferait dans les grands d'où il vient et se multiplier, croître et grandir tout naturellement et, aux yeux des observateurs émerveillés, de voir l'activité et les progrès de chacun.

Il y avait là, dimanche, bien des enfants comme Marie, Victor et Gustave. Ils ouvraient de grands yeux, et même la bouche, pour voir toutes ces belles choses. Je ne sais qui des enfants ou des grandes personnes étaient plus tenaces à rester attachés aux appuis en fer qui, placés à deux ou trois pieds des vases, servent à les protéger contre la foule qui les briserait. Il fallait à chaque instant un ordre du gardien pour faire éloigner ceux qui avaient déjà vu assez longtemps et donner place aux autres.

C'est une véritable école où les parents conduisent les enfants pour leur faire apprendre les noms et les qualités des êtres qui s'y trouvent réunis.

On peut apprendre aux enfants une foule de choses ici, en leur procurant la plus belle récréation imaginable. Cela ne les fatigue pas. Les gens sont bien disposés aussi envers les enfants, leur laissent le premier rang et se tiennent en arrière pour voir par-dessus leur tête.



Paris, 18 septembre 1867

Ma chère Louisa,

Je n'ai pas beaucoup de disposition à faire une lettre aujourd'hui. Je voudrais pouvoir te dire d'une manière définitive le jour de notre départ et nous ne le savons pas. L'agent nous donne toujours espoir que la place se fera, vu que certaines personnes sont ordinairement forcées de retarder leurs départs pour une cause ou une autre. Enfin, il nous a dit aujourd'hui qu'il télégraphierait à Liverpool pour avoir lui-même une réponse péremptoire. Cette réponse nous viendra demain au soir vers 5 heures. Nous avons attendu jusqu'au dernier moment aujourd'hui pour avoir quelque chose de déterminé à dire. Cela nous cause de la mauvaise humeur.

Émilienne qui a coutume de prendre les choses bien tranquillement est ennuyée de cet état d'incertitude.

Nous avons été à l'Exposition plusieurs fois, ces jours-ci, et nous y avons vu mille choses que nous n'avions pas découvertes auparavant. Plus nous y allons, plus nous remarquons que nous n'avons rien vu. C'est prodigieux comme c'est grand. Non seulement nous n'avons pas remarqué la centième partie des choses qui nous ont passé sous les yeux en marchant, mais nous n'avons pas encore fait une fois tout le tour des diverses galeries et avenues qui divisent le corps principal du palais.

Il y a ensuite tout un immense champ où on a construit une ville entière habitée par tous les peuples de la terre, avec leurs produits industriels et naturels. Et chacun des objets qui se trouvent réunis est ce que chaque peuple a pu travailler de mieux fait chez lui. Vois s'il en faudrait du temps pour examiner de manière à saisir les qualités que peut avoir chaque chose en particulier.

Prenons seulement ce qu'il y a de plus apparent, de plus gros, les locomotives, les machines à vapeur et les énormes canons. Chaque peuple un peu marquant en Europe en a plusieurs et tous différents les uns des autres. Chacune de ces pièces a coûté des années et des années de recherches et de travail à ceux qui en sont les auteurs. Et la moindre vis, la plus petite soupape, le plus petit ressort qui fait mouvoir ces énormes choses ou les fait mettre en action d'une manière quelconque, a son importance et son influence sur le sort de l'humanité.

Quand on en vient aux petites machines, eh bien ce n'est plus chaque peuple mais pour ainsi dire chaque individu un peu intelligent, un peu distingué de ce peuple, qui a fourni son contingent à l'Exposition. Quand on a passé une journée, ou mieux une demi-journée là (car il est presque impossible aux plus robustes d'y rester plus d'une demi-journée de suite), la mémoire se refuse à retenir et l'intellect à comprendre ce qu'il y aurait encore à voir. On passe sans avoir courage de fixer la vue sur rien.

La dernière fois que nous y avons été, c'est-à-dire lundi, nous avons vu des machines à coudre, des machines à tricoter des bas (c'est tout nouveau cela, et c'est américain), à tricoter des gilets, des bonnets, des fileuses de laine, de coton, de soie, des cardeuses, des métiers qui filent et tissent en même temps le coton préparé en belle ouate par une cardeuse à côté. Une quantité d'instruments d'agriculture des Îles britanniques et des États-Unis; des machines à vapeur pour aller sur les chemins ordinaires, sans lisses et sans rails; d'autres servant à percer les rochers des montagnes pour y passer des tunnels; des machines pour laver les bouteilles, d'autres pour nettoyer et polir les vases en cuivre qui peuvent servir à la cuisine ou ailleurs; une machine pour faire, et qui fait continuellement, du savon, sans feu et sans lessi²²². Il y a bien des machines pour faire la pâte, la couper en pains, la cuire au four en un certain nombre de minutes, déterminées par un thermomètre. Je n'ai pas vu cette dernière, mais d'autres la disent très commode.

Et que de machines diverses, que de variétés dans chaque espèce de ces machines, inventées soit pour détruire, conserver, prolonger ou rendre plus facile la vie que le créateur nous a donnée. Si encore il n'y avait que celles que l'on invente pour améliorer l'état de l'homme, on pourrait s'en réjouir et s'en féliciter !

Il y a pourtant une très forte proportion d'armes meurtrières de toutes les façons imaginables, depuis l'énorme canon, qui peut lancer des boulets de 300 à 400 livres, jusqu'au stylet qui est fait pour frapper dans l'ombre une pauvre victime de l'envie, de la jalousie ou de tout autre passion de l'assassin.

²²² Lessi : « Eau de lessive, soude ou potasse qu'on fait dissoudre dans de l'eau chaude pour lessiver le linge, nettoyer les planchers. » *GPFC*.

On voit de tout à l'Exposition, depuis les objets les plus grossiers comme les plus parfaits, qui ont été conservés depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux choses les plus délicates, les plus raffinées et les mieux perfectionnées de l'industrie moderne; les productions utiles, nuisibles, extraordinaires de tous les pays, qu'elles soient remarquables par leur bonté, leur utilité ou leur étrangeté. Ce qui nous est le plus familier et le moins extraordinaire est nouveau, est étrange pour d'autres.

Nous voyons là l'intérieur des maisons, des temples, des écoles mêmes de chaque pays, avec les habitudes et les manières de faire de chaque localité. Chacun y boit, y mange, y travaille, y vit à la façon de son pays. C'est vraiment intéressant sous ce rapport. Si les repas et les liqueurs étaient là moins chers, je voudrais faire chaque jour deux ou trois repas chez les nations africaines et asiatiques. Chacun a sa musique, son café, son restaurant, son théâtre même quelquefois. Les Chinois ont des représentations théâtrales presque tous les soirs. Nous n'y avons pas été. Quand 5 heures du soir arrivent, nous prenons la fuite aussi vite que les omnibus terrestres ou aquatiques peuvent nous emporter. C'est curieux de voir les queues ou files de monde qui sont debout à chercher le moyen de ne pas perdre patience pendant que les multitudes d'omnibus enlèvent ceux qui sont les premiers rendus. On se console encore de tout cela, en voyant que les sergents de ville veillent scrupuleusement à ce que celui qui essaie quelquefois à se faufiler pour voler le tour d'un autre est renvoyé tout à fait au petit bout de la queue. C'est bien rare que les impudents réussissent à voler un tour, car chacun est intéressé à ne pas le voir passer avant son tour et le dénonce impitoyablement. C'est un spectacle tout à fait amusant, quoiqu'il en coûte toujours un peu aux jambes fatiguées de le procurer aux yeux non moins fatigués quelquefois.

Je reçois à l'instant ta lettre du 6 septembre, me donnant de bonnes nouvelles de ta santé. J'ai pris le temps de la lire, et je n'ai que celui de te remercier, ainsi que Gustave et Mackay dont les lettres me sont arrivées en même temps. Je n'ai pas même eu le temps de lire toute celle de Sam.

Adieu. Bonne santé et mille bonnes choses pour nos amis, et de meilleures encore pour nos parents. Ton ami Auguste.



Paris, 20 septembre 1867

Ma chère Louisa,

Je puis enfin t'annoncer le jour de notre départ de Liverpool pour le Canada. Nous avons eu la réponse vers 2 h cette après-midi. Nous avons été de suite faire voir le tombeau de l'empereur par Alexina qui ne l'avait pas encore vu, quoiqu'elle y fût allée plusieurs fois. Elle s'était toujours adonnée à se présenter les jours où il n'est pas ouvert au public. De là, nous sommes revenus à la maison

de suite, pour éviter un orage et nous mettre à vous annoncer le jour du départ, le jour qui commencera notre rapprochement définitif, si vivement désiré de part et d'autre.

Hier, je suis allé au jardin des plantes. Je ne l'avais pas encore vu. Les dames l'avaient visité pendant que j'étais avec Mgr Desautels et M. Hicks. Rien de plus agréable pour moi que l'ordre et la science qui ont présidé à l'arrangement de ce jardin, situé sur le bord de la Seine, près de la halle aux vins, dans la partie Est du vieux Paris.

Les quais de la Seine s'étendent en front du jardin, terminé en arrière par la rue Geoffroy St-Hilaire et à l'ouest, par la rue de Cuvier²²³. La statue de Cuvier est placée à l'encoignure de ces deux dernières rues et domine une fontaine qui porte son nom.

Le jardin des plantes se trouve divisé en plusieurs parties par des allées bordées de tilleuls et de marronniers, courant perpendiculairement aux quais jusqu'à la rue G. St-Hilaire. Les espaces assez vastes, compris entre ces allées, sont occupés par des plantes de toutes les parties de la terre : plantes de montagnes, de plaines et de rivières, disposées méthodiquement, suivant leurs familles respectives, sur des plates-bandes d'environ cinq pieds de largeur. Ces plates-bandes sont séparées par des allées de deux pieds et demi de largeur environ.

À la tête de chaque plate-bande, se trouve le nom de famille des plantes qui la remplissent; ensuite, vis-à-vis chacune d'elles, se trouve son nom particulier. Les étiquettes sont de diverses couleurs : le rouge indique les plantes d'usage en médecine; le vert : alimentaires; le bleu : employées dans les arts; le jaune : d'ornement; le noir : vénéneuses; le signe □ : annuelles; le signe ♂ : annuelles; le signe ♀ : vivaces; le signe /2 : ligneuses.

Cette classification et cette nomenclature facilitent singulièrement l'étude de la botanique qui est d'ailleurs enseignée par des professeurs qui donnent régulièrement des lectures à ceux qui veulent les entendre et les écouter.

La partie ouest du jardin des plantes est occupée par les édifices de l'administration, le musée d'anatomie comparée, que Georges Cuvier a mis sur un si bon pied, pour l'instruction de la jeunesse studieuse et même des personnes déjà instruites; la grande volière où sont réunis tous les oiseaux vivants; l'amphithéâtre des singes, qui s'amuse et amuse le public en même temps, par leurs grimaces et leurs cabrioles; les loges des animaux féroces, retenus par des barres de fer et qui se laissent caresser par les gardiens, comme des animaux domestiques; le parc des animaux domestiques ou des animaux sauvages apprivoisés et utiles à l'homme; les cages des reptiles et tout ce qu'il faut pour le soin et l'entretien de cette vaste ménagerie, l'été comme l'hiver.

Le nom de chaque animal, de chaque reptile, de chaque oiseau se trouve imprimé en grosses lettres sur sa cage, sa loge ou son parc.

²²³ Georges Cuvier (1769-1832), anatomiste, paléontologue.

Le musée d'anatomie comprend des squelettes de toutes les races d'hommes, depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la vieillesse, et les squelettes de presque toutes les variétés d'animaux, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands. Tout cela et chaque partie du tout est soigneusement étiqueté. Il y a des squelettes (et même des corps entiers conservés dans l'esprit de vin) d'un grand nombre de monstres humains. J'ai vu beaucoup d'enfants à deux têtes et un seul corps, deux corps et une seule tête et autres difformités qu'il serait trop long d'énumérer.

Il y a aussi, dans la partie ouest, de vastes serres chaudes où l'on conserve les plantes tropicales, l'été comme l'hiver.

Dans la partie sud-est, se trouve l'édifice comprenant d'abord la bibliothèque, puis le cabinet ou musée de géologie et de minéralogie, et enfin le musée de botanique.

J'admire aussi combien l'on a su prévoir tout ce qui pourrait être utile et agréable dans l'arrangement du musée de géologie, divisé en trois par deux grands passages. Au centre, se trouvent les métaux et minéraux et roches classés pour la géologie, suivant l'ordre qu'ils occupent dans les diverses couches de la croûte du globe terrestre, en commençant par les couches inférieures et allant en montant vers la surface. De chaque côté, se trouvent les métaux et minéraux avec indication des usages auxquels on les destine dans les arts et métiers et les diverses combinaisons et proportions dans lesquelles ils sont utiles. Ainsi, à côté de l'objet brut, tiré de la terre et déposé pour l'étude de la science géologique, se trouve le même objet poli, travaillé ou tel qu'il doit être pour servir dans les arts et l'industrie.

Le musée de botanique commence aussi à faire voir les rudiments des plantes qu'on a découvertes carbonisées ou pétrifiées dans les entrailles de la terre, puis elles sont ensuite classées suivant la gradation qu'on remarque dans la nature, en commençant par les plus simples, les plus grossières, pour finir par les plus parfaites et les plus délicates.

Les allées du jardin sont assez longues et assez larges pour admettre les enfants des visiteurs et des habitants qui l'environnent. Il y a sous les arbres des bancs où chacun peut s'asseoir gratuitement, et des chaises où l'on peut s'asseoir en payant. Les parents se reposent pendant que les enfants prennent leurs ébats. Les cages et les grillages qui entourent les espaces destinés aux animaux sont toujours garnis d'enfants et d'autres spectateurs, qui se succèdent du matin au soir, tous les jours de la semaine. Il y a des marchandes et des marchands qui vendent du pain pour jeter aux animaux et aux oiseaux, et des rafraîchissements pour les visiteurs.

Pour prévenir les accidents, il y a toujours une double grille en fer placée à trois ou quatre pieds au moins de celle des animaux, pour empêcher le public de parvenir jusqu'aux dents ou aux griffes de ces derniers. Rien n'est laissé à l'imprévoyance ou à l'imprudence, en France. Et tout le monde est si bien habitué à la manière d'user des choses, sans en abuser, que la propriété est toujours respectée, même par les moins discrets. On voit tout, mais on ne touche à rien.

Je vois que j'arrive à la fin de mon papier, sans avoir rien dit de vous autres. Que veux-tu que j'y fasse ? Je perds la tête quand je vois tant de belles et bonnes choses. Je voudrais les voir toutes transportées dans mon pays et, ne le pouvant pas, je voudrais les emporter sur le papier. Ma mémoire ne veut pas se charger d'un si fort bagage.

Je suis peiné d'apprendre l'état inquiétant du bon Père Pierre. J'espère pourtant le revoir encore. Assure-le bien que je ne l'oublie pas et tout le monde, que le souvenir de ceux que je connais et que j'aime ne s'efface pas de mon esprit. Que tous ont une large place dans mon cœur, où tu es toujours certaine d'avoir la meilleure et la première; aux enfants et à tous les parents, que je les salue affectueusement, en attendant que j'aie les embrasser. Tout à toi. Auguste.

Il faut que Mlle Brunelle guérisse ses yeux pour voir au stéréoscope les vues de Paris, de Rome, de Naples, de Florence et de Venise que j'ai achetées sur la route.



Bruxelles, 1^{er} octobre 1867

Ma chère Louisa,

Le mauvais exemple est contagieux, paraît-il, encore plus que le bon. Jusqu'à la semaine dernière, je n'avais jamais manqué, depuis mon départ, de t'écrire au moins une fois par semaine. Cette ponctualité n'avait pas pu t'empêcher de manquer une couple de postes. Tu as manqué deux fois de m'écrire, et ces deux fois ont suffi pour m'entraîner à la négligence. Vois combien le mal s'apprend plus facilement que le bien !

Non, je m'accuse à tort de négligence, ce n'est pas cela qui fait que tu ne reçois pas de lettre de moi pour la semaine dernière. Nous étions si empressés de voir ce qui nous restait à voir à l'Exposition, nous visitions avec tant d'ardeur que même Émilienne, si exacte sous ce rapport, a manqué d'écrire à son mari. Le mercredi soir s'est passé et nous étions à nous demander si nous n'en étions pas qu'au mardi. Nous avons remis au vendredi pour envoyer par la malle anglaise, mais le jeudi nous étions tellement pris du mal de tête d'avoir tant voulu voir et retenir, qu'il nous était difficile, pour ne pas dire impossible, de mettre deux mots de suite sur le papier.

Vendredi, nous avons fait nos malles et nous les avons expédiées à Liverpool samedi. Puis nous avons fait nos autres préparatifs de voyage. Dimanche, nous avons été à la messe de 5 $\frac{3}{4}$ h, faire nos provisions de voyage, et nous nous sommes mis en route pour la gare du chemin de fer du Nord, que nous devions prendre à 7 h 50 a.m. Heureusement pour nous que les cochers de Paris se lèvent tard et sont doux pour les chevaux quand il faut aller vite. Nous avons manqué ce train et nous

avons sauvé par là une bonne somme à nous trois. Le train que nous allions prendre nous aurait coûté beaucoup plus cher que celui que nous avons pris à 10 h. Nous sommes arrivés ici à 9 h du soir à la gare. Il était 10 h quand nous avons été logés à l'hôtel de l'Empereur où nous sommes.

Hier matin, nous avons dormi tard et nous sommes allés, après un déjeuner dînand, voir Waterloo, village de 3 000 âmes, situé à deux heures de voiture d'ici, pour voir le lieu de la célèbre bataille qui a décidé du sort de l'Europe en 1815.

C'est un magnifique champ de bataille où l'on pouvait déployer des armées encore trois fois plus nombreuses que celles qui ont, dans cette journée mémorable, décidé des destinées du monde. C'est une vaste plaine accidentée par certaines ondulations de terrain assez fortes pour mettre des régiments entiers à l'abri des coups de l'artillerie. Il y avait aussi, en 1815, une forêt qui a cessé d'exister en grande partie, ainsi qu'un château, celui d'Hougoumont, dont on voit encore les ruines qui ont joué un grand rôle en protégeant l'un des Anglais qui s'y sont maintenus opiniâtrement contre les attaques vigoureuses et souvent presque victorieuses des bataillons français, pendant que l'autre protégeait et couvrait l'arrivée des Prussiens.

Sur le milieu à peu près du champ de bataille principal, les nations victorieuses ont élevé une petite montagne de terre en forme de cône tronqué, au sommet duquel se trouve placé un carré en pierre surmonté d'un gros lion en bronze. On monte sur le sommet du cône par un escalier de pierre de 225 marches, je crois, à peine assez large pour y monter deux personnes de front. Nous y sommes montés avec fatigue, parce que les marches ne sont pas douces, mais à notre grand désappointement nous n'avons pas pu voir le lion, parce que le monument n'est pas assez large au sommet pour nous permettre de reculer de manière à voir ce lion, qui nous est caché par le piédestal. D'en bas, il n'est pas non plus possible de voir le lion, trop éloigné du spectateur qui ne le distingue pas convenablement. J'en conclus que le monument n'est pas bien fait et ne vaut pas l'énorme somme d'argent qu'il a dû coûter. C'est tout simplement une masse de terre, avec de gros blocs de pierre en haut. Pas un trait de génie qui paraisse avoir animé ceux qui ont présidé à son érection.

La vue de la campagne d'ici là est admirable. C'est un pays très bien cultivé et qui rend beaucoup, si l'on en juge par la multitude de meules de grains que l'on voit à tous les points de l'horizon, aussi loin que la vue peut s'étendre. Les routes sont larges, droites, bien pavées de cailloux à peu près carrés, et bordées de deux rangées d'arbres. Ces routes, ainsi bordées et se croisant de distance en distance, donnent une belle apparence aux campagnes qui sont d'ailleurs entremêlées de jolies forêts et de bosquets charmants. De nombreux villages formés de maisons blanches, couvertes en tuiles ou en ardoise, attestent que le sol produit généreusement une nourriture assez abondante pour une population considérable.

J'ai vu beaucoup d'hommes occupés, les uns à labourer, d'autres à semer, et en fin d'autres encore à enterrer avec la herse les grains semés. Ici l'on fauchait ce beau trèfle rouge que bien des fermiers canadiens verraient avec orgueil dans

leurs prairies; là des femmes et des enfants cueillaient des pommes de terre sorties des sillons par la charrue et transportées ensuite en tombereaux. Partout règne une activité admirable. De beaux vergers complantés de pommiers et de poiriers, qui balancent complaisamment leurs fruits aux yeux des voyageurs, qui sont tentés de descendre de voiture et tendre la main pour les décharger d'un poids trop lourd. Enfin, c'est très agréable à voir.

Nous sommes revenus de Waterloo vers 7 heures du soir. Nous avons pris un bon petit souper léger, pour nous réchauffer. Le vent avait été très fort et assez froid toute la journée. Nos châles nous ont bien servi contre cette intempérie, et nous sommes revenus bien disposés à dormir. Ce que nous avons fait assez activement, le soir, et assez paresseusement ce matin.

Aujourd'hui, nous avons visité l'intérieur de la ville de Bruxelles. C'est une belle grande ville dont la population s'élève, dit-on aujourd'hui, à un million d'âmes. Cela me paraît un peu fort, néanmoins les gens de la ville qui l'affirment doivent tout naturellement le savoir mieux que moi. Je ne leur engendrerais pas chicane sur ce point.

2 octobre 67. Nous avons visité ici, hier, l'hôtel de ville qui est un bien beau monument d'architecture gothique, où l'on voit un admirable tableau de Janssens²²⁴, un des meilleurs peintres de l'école flamande. Nous avons vu faire un mariage civil, et un instant après nous étions à l'église de Saint-Gobert où le même mariage se faisait religieusement. L'église de Saint-Gobert est celle où la famille royale assiste aux cérémonies religieuses.

La famille royale est dans le moment absente de la capitale. Néanmoins nous n'avons pu voir qu'à l'extérieur le Palais Royal qui est fermé au public. La place du Palais et la rue Royale sont belles. Près du Palais Royal, se trouve celui du prince d'Orange, que nous visiterons peut-être aujourd'hui.

Nous avons vu la maison d'été du roi, où Napoléon a donné un bal à la veille de la bataille de Waterloo. Devant cette maison, se trouve le monument élevé il y a trois ans aux comtes de Hornes et d'Egmont, décapités injustement sur la place par l'ordre du duc d'Albe²²⁵, sous Philippe II, vers 1566.

Nous avons visité le monument élevé aux martyrs de l'Indépendance belge en 1830. C'est un joli monument. La colonne de la Place du Congrès, le parc royal, les boulevards qui font le tour de l'ancienne ville de Bruxelles, méritent d'être remarqués. C'est une avenue d'environ 200 pieds de largeur. Au centre, le pavé où roulent les voitures; à droite, une avenue ombragée d'arbres pour les cavaliers; à droite une allée semblable pour les piétons et, de chaque côté de ces avenues ou allées, une autre voie pour les voitures.

²²⁴ Abraham Janssens (1575-1632), né et décédé à Anvers. Peintre flamand baroque, peintre d'histoire et de mythologie.

²²⁵ Ferdinand Alvare de Tolède (1507-1582), 3^e duc d'Albe, gouverneur général des Pays-Bas.

Le marché aux fleurs est intéressant à visiter. On y voit un grand étalage de belles fleurs et de beaux fruits.

Les manufactures de dentelles sont une jolie chose à visiter. La fabrication des dentelles est une œuvre de patience et de bon goût, qui occupe un grand nombre de femmes et de filles, tant dans la ville que dans les faubourgs et les campagnes de la ville. Nous avons vu des mouchoirs de 300 francs qui ne sont pas grands. Un petit collet vaut souvent de 45 à 100 francs. Il y en a qui prennent un, deux et trois mois de travail d'une personne habile pour les confectionner.

L'hôpital est très grand, très bien aéré et d'une propreté remarquable. Il est tenu par des religieuses hospitalières Augustines, aidées d'hommes et de femmes qui soignent les malades sous leur direction. Deux chirurgiens et deux médecins distingués, payés par l'Intendance des hospices, donnent leurs soins aux malades et aux blessés; quatre aides-chirurgiens et quatre aides-médecins internes sont là pour tous ceux qui ont besoin de leurs services.

L'hôpital contient une boulangerie et des fours où l'on peut cuire 10 000 pains par jour, qui sont distribués gratuitement en hiver à la population nécessiteuse. Le blanchissage se fait au moyen d'une machine à vapeur, qui fait mouvoir en même temps les meules du moulin et les pétrins mécaniques.

La ville est pourvue d'eau par le moyen d'un aqueduc qui l'amène des environs de Waterloo. La ville est bien bâtie et proprement entretenue. Elle est très commerçante. Presque tout le monde y parle français. Le flamand y est aussi parlé par toute la population indigène.

Nous avons vu l'extérieur de la cathédrale de Sainte-Gudule, principal monument religieux de la capitale. C'est une belle église d'architecture gothique. L'église du Jésus est toute neuve, bâtie en forme de croix, dont les quatre bras sont égaux. Elle est très propre et bien éclairée.

L'église de Sainte-Marie, à l'extrémité septentrionale de la rue Royale, est d'une jolie apparence extérieure. Elle est de construction moderne.

Le jardin botanique, moins considérable que le jardin des plantes de Paris, n'est pas moins bien entretenu. Il offre une jolie promenade aux habitants de l'extrême nord de la ville ancienne. Il est tout près de la gare du Nord.

À tout prendre, Bruxelles est une très belle ville, la plus belle peut-être que nous ayons vue, après Paris.

Ses monuments ne sont pas nombreux. Je les ai presque tous nommés. Nous n'avons pas eu le temps de visiter les musées hier. Nous les verrons probablement aujourd'hui. La Banque nationale est un bel édifice, orné de sculptures en pierre et de construction récente.

Le palais de justice, le théâtre Royal et la Monnaie sont des édifices assez ordinaires.

Je termine en embrassant les enfants et toi-même, ainsi que les personnes de la famille. Amitiés à M. Cadoret et à Mlle Brunelle. Ton ami Auguste.

Les jardins et les parterres sont remplis de fleurs ici comme à Paris. Les dahlias, les géraniums et les marguerites sont les plus communs, avec les roses. Il y a encore des roses partout. Nous en avons vu tout l'été, comme chez nous dans le commencement de l'été.



À bord du *Highlander*, sur le Rhin
8 octobre 1867

Ma chère Louisa,

Depuis ma dernière lettre au Canada, j'ai fait beaucoup de chemin dans des pays qui ressemblent extraordinairement aux nôtres, sous bien des rapports, mais qui en diffèrent, du tout au tout, sous d'autres rapports.

J'ai visité les plus belles parties de la Belgique, surnommée à juste titre le Jardin de l'Europe, le paradis terrestre. Le premier de ces deux noms surtout est justifié par le soin exquis avec lequel tous les champs sont cultivés. La terre est préparée avec plus d'art que nos jardins de campagne et elle n'est pas moins bien ameublie que dans nos plus beaux jardins de ville. Elle est labourée, hersée, roulée, émietlée comme si elle était préparée au râteau et à la main. On voit partout des champs de betteraves, de carottes, des navets qui promettent, pour la fin de l'automne, une abondante moisson. Les pommes de terre sont étalées sur les sillons ouverts par la charrue et donnent, par leur quantité, une haute idée de la bonne culture qui les a préparées.

Les céréales ne sont plus sur pied, mais les nombreuses meules élégamment faites et recouvertes d'une toiture en paille, bien peignée et bien attachée, attestent la richesse de la moisson et l'abondance qui doit régner, et qui règne en effet, dans tout le pays.

Les habitants semblent y vivre heureux et paisibles. Ils sont polis, prévenants, complaisants. On trouve en Belgique la coutume des habitants canadiens de saluer poliment, en se découvrant, les voyageurs qui passent.

Mercredi. Après avoir mallé ma lettre, nous sommes allés visiter l'intérieur des églises de Sainte-Gudule, de Notre-Dame-de-la-Chapelle et une autre dont le nom m'échappe. La première, qui est la plus grande et la plus belle des églises de Bruxelles, renferme un joli monument en marbre élevé à la mémoire du comte de Mérode²²⁶, le premier chef de la révolution qui a donné à la Belgique son Indépendance, en 1830. Il est tombé dans le premier combat livré par les Belges contre les Hollandais, à Berchem. On le voit représenté sur une des faces du monument élevé sur la Place des Martyrs, au moment où il part pour se mettre à la tête des insurgés. Sa femme est à côté de lui et cherche à le retenir, mais il s'arrache à son

²²⁶ Frédéric de Mérode (1792-1830), mort à Malines en novembre 1830, héros de la Révolution belge.

étreinte pour aller servir son pays. Sa femme pouvait bien chercher à le retenir auprès d'elle : il fut la première victime frappée sur le champ de l'honneur. Son nom est en grande vénération en Belgique.

Après avoir visité ces églises, nous avons été prendre les chars pour nous rendre à Anvers, en passant par Malines. Les chars sont confortables et la voie bonne et bien entretenue. Tout le parcours de ce chemin est intéressant et agréable. Les jardins, les champs, les parterres, les vergers, les bois se succèdent avec une grande variété. En partant de Bruxelles, la plaine est légèrement ondulée, mais en approchant Malines, elle devient de plus en plus unie. Les maisons ne sont plus toutes en villages, comme dans les autres parties de l'Europe; elles sont construites sur chaque propriété et bordent les routes, comme en Canada. Les propriétés et les champs sont séparés par des haies vives ou des lignes d'arbres et d'arbustes. Plus loin, la vue, non interrompue par ces plantations, s'étend aussi loin que l'œil peut atteindre. Dans les endroits où le terrain est assez élevé, comme en partant de Bruxelles, les divisions entre les propriétés sont marquées par des arbres fruitiers, dans les endroits bas, comme autour de Malines et d'Anvers. Ces divisions sont formées par des fossés sur chaque bord desquels s'élèvent deux lignes d'arbres ou d'arbustes. Dans ces parties, on s'adonne principalement à la culture maraîchère; les prairies et les pâturages sont plus communs et plus étendus. Les arbres fruitiers deviennent très rares. Partout, les maisons sont propres, spacieuses et faites avec assez de goût, surtout dans le voisinage immédiat des villes.

À Anvers, nous avons d'abord visité la cathédrale qui en est incontestablement le plus bel édifice, de même qu'un des plus beaux du monde entier. Il contient deux des chefs-d'œuvre de Rubens. L'un est l'érection de la croix sur le Calvaire, l'autre, la descente de croix. Le premier est peint sur bois, en trois panneaux dont deux se replient sur l'autre. Le second est peint sur trois panneaux aussi qui se ferment. Sur le revers de l'un des trois, se trouve peint un Christophe que nous n'avons pas pu voir.

L'extérieur de la cathédrale d'Anvers est admirable : sa tour très élevée est un chef-d'œuvre de sculpture en pierre, si légèrement travaillée qu'il semble que les morceaux vont s'en détacher et tomber. Je suis monté dans cette tour pour voir la ville et ses environs. C'est une ville assez considérable, qui compte 175 000 habitants. Elle s'étend rapidement au loin. Elle s'est débarrassée, tout dernièrement, dans le cours de l'été, de ses anciennes fortifications qui ont été rasées avec toutes les vieilles constructions attenantes, pour en faire une belle ceinture de boulevards. On y voit, encore existant, une ancienne citadelle, érigée du temps de Philippe Second, d'Espagne. C'est le duc d'Albe qui en a posé la première pierre, dans l'automne de 1567, il y a trois siècles précisément. D'Anvers, on aperçoit, dans le lointain, au nord, la mer où se jette l'Escaut, source de la richesse commerciale et industrielle de cette ville.

Je n'ai pas dit combien est imposant l'intérieur de la belle cathédrale d'Anvers, divisé en sept nefs, par six rangées de belles colonnes très élevées. La voûte

principale est bien haute, sa hauteur semble d'autant plus grande que la grande nef est extrêmement longue et étroite.

Le maître-autel, richement décoré et sculpté, fait de beau marbre, semble placé dans le lointain, quand on entre le soir, pendant la célébration du salut, comme nous y sommes entrés pour la seconde fois, après avoir été visiter l'église de Saint-Paul et celle de Saint-Jacques. La première est remarquable, surtout par son calvaire et son saint-sépulcre, représentés à l'avant de l'entrée ordinaire; l'autre, celle de Saint-Jacques, est remarquable par la richesse de ses monuments en marbre et ses peintures. Nous n'avons pu les apprécier à notre goût, vu que le jour tombait et que les ombres devenaient trop fortes.

Nous sommes revenus à Bruxelles vers 9 h du soir, pour en repartir jeudi à 9 h 40 a.m., en route pour Cologne, en passant par Louvain, Liège, Aix-la-Chapelle, ancienne résidence de Charlemagne, qui en a fait la capitale de son empire, et Stolberg, Verviers et nombre d'autres places.

En arrivant à Liège, on laisse le pays de plaines pour un territoire plus accidenté, plus pittoresque. Les collines sont rapprochées, les maisons agréablement situées sur le sommet d'une hauteur, dans le flanc d'une autre, ou sur le bord d'une petite rivière ou d'un ruisseau, coulant au pied d'un coteau qu'il contourne.

Liège est une ville considérable, construite, en grande partie, au fond de plusieurs petites vallées qui se réunissent et dans le flanc et sur le sommet des collines qui forment ces vallées. On arrive au sommet des collines, où se trouve la gare du chemin de fer, par un plan incliné, sur lequel les convois sont montés par un gros câble roulant sur les petites roues en fonte qui l'appuient. Liège est une ville manufacturière où l'on voit une multitude de hautes cheminées en brique par où s'exhale la fumée des usines et manufactures.

Verviers, que nous passons sur la route, est remarquable par ses établissements de teinture qui colorent, d'une manière tout à fait désagréable, la petite rivière qui fournit l'eau nécessaire à ce genre d'industrie. Cette pauvre petite rivière est bien mal récompensée de la complaisance avec laquelle elle se prête à laver toutes ces belles étoffes qui enrichissent les habitants de Verviers. Elle roule ensuite, avec langueur et avec honte, des eaux sales et même noires, qui ont presque l'apparence de l'encre. Elle porte ensuite et continuellement le deuil de sa beauté et de sa limpidité perdue au service de l'industrie humaine.

Aix-la-Chapelle a aussi plusieurs manufactures et plusieurs églises dont aucune ne paraît être bien remarquable, soit par la grandeur ou par la beauté de son architecture.

Cologne, au contraire, offre quelque chose tout à fait digne d'admiration. Sa cathédrale, commencée depuis plus de 600 ans et dont la construction occupe encore un grand nombre d'ouvriers, peut être comparée avantageusement avec les plus belles et les plus grandes églises de l'Europe. Elle est moins grande que Saint-Pierre de Rome, mais produit un effet plus grandiose. Sa grande nef, qui n'est pas coupée comme celle de Saint-Pierre par le baldaquin de la confession et l'autel, offre un coup d'œil plus étendu. Elle semble plus élevée que celle de Saint-Pierre,

parce qu'elle est aussi beaucoup plus étroite. La richesse de sa sculpture extérieure ne le cède guère à celle de la cathédrale de Milan. Comme celle-ci, elle est décorée d'une multitude de tourelles pyramidales, de pyramides, de clochetons, de statues, de gargouilles et d'autres ornements en pierre, travaillés avec un goût, un art qui étonne et frappe l'imagination. On se figure à peine la hauteur qu'auront ses tours, encore inachevées, que l'on doit élever, avec tant de légèreté, jusqu'à 530 pieds, hauteur égale à la longueur de l'église. La longueur du transept ou des bras de la croix que forme cette église est de 290 pieds.

Les vitraux sont en verre coloré et représentent les diverses scènes de la naissance et de la vie comme de la passion du Sauveur. Toute la passion et la mort de J.C. sont sculptées en pierre, au-dessus de la porte du transept; c'est un travail bien long, bien coûteux, mais admirable. Tous les personnages qui ont figuré à la passion, même le peuple, se trouvent représentés en pierre, sur la face du transept, au-dessus de la porte.

Me voilà rendu en pleine Prusse, sans l'avoir dit, sans avoir salué l'autorité du roi qui ne jure plus que par le fusil à aiguille. La Prusse semble moins riche, mais non moins pittoresque que la Belgique. C'est un pays qui, dans la partie que j'ai vue, présente à l'œil du voyageur de vastes plaines, suivies de belles collines et de jolies montagnes. Les habitations y paraissent bien construites et respirent assez d'aisance. Les champs sont moins fertiles et, j'ose dire, moins bien cultivés que ceux de la Belgique.

En passant d'un pays à l'autre, on s'aperçoit, à première vue et au premier instant, qu'on n'est plus sous la même autorité. Tout se fait militairement, sur le territoire prussien. On ne rencontre partout que des soldats, des officiers, des gens armés. Les employés des chemins de fer sont des militaires sortis du service actif. Les hommes de police parquent comme des soldats et marchent en ordre comme eux, quand ils vont relever ceux qui ont fait le quart.

On rencontre, à chaque pas, des trains d'artillerie, des caissons, des convois de chariots; grand nombre d'établissements sont des casernes. Demande-t-on : Quel est cet édifice ? Cette maison ? La réponse, presque invariable, est : C'est un fort, c'est une caserne, c'est une maison d'officiers. Aussi, tout se fait avec ordre et semble régulier.

Nous avons été coucher, jeudi soir, à Coblenz et, vendredi matin, nous avons été faire un tour en dehors de la ville, sur les hauteurs qui la dominent. La ville est entourée d'une enceinte de fortifications, en pierre et en terre, avec un fossé profond à l'extérieur. À l'est de la ville, en sortant, on aperçoit le fort Constantin²²⁷, qui peut servir à la protéger ou à la foudroyer, suivant le besoin; à l'ouest, le fort François, du côté de la Moselle; au sud, je crois, se trouve un autre fort qu'on appelle La Chartreuse. Si l'on traverse le Rhin, la ville se trouve gardée, ou menacée, comme l'on voudra, par un autre fort plus considérable et plus élevé que

²²⁷ Le Fort Constantin, construit en 1822-1827, ainsi nommé en l'honneur de Constantin Pavlovitch, frère d'Alexandre I^{er}, tsar de Russie.

tous les autres, mais dont le nom allemand n'a fait que déchirer mon oreille²²⁸, sans pouvoir se rendre jusqu'à ma mémoire et même à mon intelligence. C'est le sort de bien d'autres noms de villages, de villes, de châteaux, de forts et d'autres choses qu'on nous a désignées, en allemand, en se torturant le gosier pour nous les faire mieux saisir.

C'est ici que nous avons vu se réaliser le souhait que faisait Mme Rice à ses petites-filles, lorsqu'elle leur disait qu'elle voudrait bien les voir en Allemagne ou dans un autre pays, dont elles ne comprendraient pas le langage, lorsque, malgré les instances de cette bonne grand-mère, les petites-filles s'obstinaient à lui envoyer le français dans les oreilles.

Coblentz est une assez belle ville, mais ses environs sont encore plus beaux, par les points de vue qu'ils offrent, avec une grande variété de scènes. Les bords de la Moselle sont charmants. On ne sait trop ce que l'on doit le plus admirer, ou de la rive escarpée qui la domine, du côté de Coblentz, ou de la rive opposée, qui s'élève graduellement, en pente douce et où l'on voit les arbres fruitiers de toute espèce, disputer le terrain aux maisons, aux cottages élégants et aux églises, que l'on voit d'un seul point, au nombre de quatre, dominer autant de petits villages, assis sur les bords paisibles de cette charmante rivière. La Moselle se plaît à faire plusieurs méandres, au pied d'une rive escarpée, pour donner l'avantage d'apercevoir, de l'autre côté, les riches vergers et les petits villages qu'elle réjouit de sa présence et qu'elle égoutte après qu'ils ont été arrosés par l'eau des hauteurs voisines. C'est, dit-on, un spectacle enchanteur que de voir, au printemps, cette montagne en pente extrêmement douce, qui est entièrement et successivement blanchie par les fleurs des pruniers, des cerisiers, des pommiers et des poiriers que l'on admire aujourd'hui, quoiqu'ils n'aient plus guère que partie de leurs feuilles et partie de leurs fruits.

Les chemins, en Prusse, sont macadamisés presque partout; on y fait travailler les soldats, en temps de paix, et même les prisonniers, sous la surveillance et la garde des soldats armés.

Ce que j'ai trouvé de moins bien, en Prusse, c'est la monnaie, qui est tout à fait mal frappée et qui n'a pas la valeur qu'elle représente. Aussi les étrangers ne l'acceptent qu'avec défiance et même répugnance, et ont le soin de s'en débarrasser avant de quitter la frontière.

En laissant Cologne pour Coblentz, le soir même, nous avions l'intention de remonter jusqu'à cette dernière ville, en chemin de fer, le Rhin, pour le redescendre ensuite, de jour, en bateau à vapeur. Le Rhin étant très rapide, ne se laisse monter en cet endroit par les bateaux à vapeur, qu'en huit heures de temps, pendant qu'en suivant son courant, ils parcourent la même distance en 3½ heures.

Nous avons attendu un bateau qui va jusqu'à Rotterdam. Il a été retardé entre Mayence et Coblentz plusieurs heures, de sorte qu'il nous a été impossible de faire toute cette course, de jour. Nous ne sommes arrivés à Coblentz qu'à 7½ h p.m.

²²⁸ ACP parle ici de la forteresse d'Ehrenbreitstein.

Il n'y a rien de plus beau que le Rhin et ses côtes, dans cette partie du pays. Richesse d'habitations, ruines de vieux châteaux, de tours, de bastions, perchés sur le sommet des montagnes, des mamelons de pics escarpés; grandeur des établissements anciens et modernes, variété des sites, tantôt sévères comme les ordres religieux qui les ont habités, tantôt agréables et riants comme les jolies constructions qui les embellissent; les rochers arides où l'on a élevé des murs, pour conserver et maintenir un peu de terre, péniblement apportée, à bras d'homme. Les riches vallons, produisant spontanément tout ce que l'homme peut désirer pour ses besoins journaliers; les grands châteaux flanqués de tours, de tourelles carrées, rondes, hexagones, octogones, crénelées, non crénelées, terminées abruptement ou en pointes aiguës; belvédères et pavillons affectant toutes les formes que l'architecte peut imaginer; prairies verdoyantes, vergers et vignobles chargés de fruits; jolies maisons coquettement parées de plantes grimpantes et de guirlandes; grottes, murs recouverts de verdure; tout se trouve réuni sur ces bords enchanteurs, où les villages et les églises sont aussi rapprochés que les habitations dans certaines parties des canaux. Les anciennes églises sont toujours à peu [près] dans le même style. Les nouvelles visent un peu à l'originalité mais n'en sont pas belles. Je préfère les plus anciennes, celles qui datent du Moyen Âge.

En arrivant à Cologne, les montagnes s'abaissent et même disparaissent complètement.

Ce matin, nous nous sommes éveillés en Hollande, et les officiers de douane de ce pays nous ont fait lever, pour visiter nos malles et même ils ont voulu pénétrer jusque dans la chambre des dames, afin de s'assurer si ce que les personnes de l'équipage et moi, nous appelions des dames, n'était pas des colis. Malgré tout, il a fallu ouvrir la porte et, au cri poussé par les deux dames, l'officier a deviné que si c'étaient des colis, ils ne pouvaient être que des colis revenant de l'Exposition universelle de Paris, où l'on a exhibé, cette année, quantité de poupées qui ont la faculté, non seulement de marcher, mais de crier et parler, et des oiseaux qui ont celle de chanter.

Le cri de ces dames, quoiqu'elles fussent prévenues par moi, a été si spontané et précipité que l'officier a reculé d'un pas et a terminé sa visite en faisant signe que c'était bien suffisant et qu'il était satisfait.

On est beaucoup plus sévère pour la douane ici que partout où nous avons passé, jusqu'à présent, et nous en avons pourtant bien passé des visites de douane ! Il me semble que les douaniers trouvent si rarement des objets sujets aux droits, dans les malles des voyageurs, et ils font la visite si superficiellement, même lorsqu'ils sont le plus sévères, qu'on pourrait bien se dispenser de causer ce désagrément aux voyageurs.

Nous avons encore à subir trois fois la visite des douaniers : en Angleterre, aux États-Unis et en Canada. Nous avons déjà été visités onze fois. Cela nous fera quatorze, quand nous parviendrons de l'autre côté de Island Pond.

Revenons aux bords du Rhin, que nous allons probablement quitter bientôt, car nous arrivons à Rotterdam, près de son embouchure dans la mer du Nord ou mer d'Allemagne.

Toute la partie qui se trouve en Hollande est entre deux rives basses, plates et uniformes. Elle ne présente aucune variété de paysage. Les petites villes y sont moins rapprochées, les habitations sont plus éparses et moins riches, excepté en approchant de Rotterdam. Les côtes sont mangées, en plusieurs endroits, par le fleuve qui s'élargit aux dépens de ses deux voisines, aussi perd-il en profondeur ce qu'il gagne en largeur. La couleur de ses eaux approche de celle des eaux du Richelieu : elle est un peu plus blanche, peut-être.

Souvent, la rive est bordée de grandes herbes ou de roseaux. Comme la pierre est chose rare dans cette partie, on oppose, aux efforts du fleuve, des harts et des branches que l'on attache par faisceaux et que l'on met avec de la terre pour couvrir et protéger la côte et conserver les chemins qui feraient bien vite partie du fleuve, sans cette précaution.

Dans la partie supérieure, c'est-à-dire entre Coblenz et Cologne, et même au-dessous, les pierres étant à la main et même nuisibles, on a emprisonné le fleuve dans un lit de pierre qu'il n'est pas capable de franchir ni d'entamer, même dans son cours le plus rapide. Les montagnes sont quelquefois si rapprochées de l'eau qu'il a fallu, pour y passer des chemins, bâtir des murs de huit, dix et douze pieds de hauteur, et avoir un espace assez large pour y passer les voitures. Tout cela donne une idée des ouvrages que l'on fait partout, en Europe. La terre et l'espace y sont si précieux qu'on ne recule devant aucun travail, aucune dépense, pour étendre les domaines, pour arracher aux rochers les plus abruptes les quelques pouces de terre végétale qu'ils retiennent dans leurs coupes les plus escarpées. On transporte la terre jusque dans des paniers, là où l'homme seul peut se rendre, afin d'y faire croître une vigne, un arbre ou quelque autre plante utile. Et tous les accidents de terrain sont ingénieusement mis à profit, pour y faire un enjolivement à la propriété.

Une roche surplombe-t-elle ? De suite, on y met des plantes grimpantes qui la couvrent et laissent descendre, en festons, leurs tiges souples, de manière à représenter l'entrée d'une grotte ou d'un berceau. On y met un bâton ou deux qui, enveloppés de guirlandes de lierre ou de vigne, font des colonnes de verdure, supportant un toit rustique. Un rocher est-il d'une apparence trop laide, vite on l'habille de verdure.

Les entrées de cour, de jardin, de parc, tout est fait avec grâce, avec goût. Avec des matériaux très rudes et très communs, on fait quelque chose qui paraît riche et orné. On sait tirer parti de tout, même des choses disgracieuses ordinairement, pour en faire des ornements.

Pour tout cela, il faut de l'argent, il est vrai; mais il faut surtout du temps. On travaille beaucoup, en Europe, et l'on travaille pour la postérité encore plus que pour soi. On veut jouir, mais on tient surtout à bien faire les choses, pour que les enfants et leurs arrière-petits-enfants en profitent également. C'est un beau côté

du caractère européen. Les maisons des gens peu aisés sont faites au moins avec solidité, quand elles ne sont pas faites avec goût et délicatesse en même temps. On ne les fait pas pour être, de suite, anéanties par les incendies. Elles sont en pierre ou en brique, couvertes en ardoise ou en tuiles, suivant les lieux. Les planchers sont remplacés par des pavés en pierre, recouverts de tapis, chez les riches, nus chez les pauvres. La rareté et la cherté du bois, jointes à la crainte des incendies, font que les planchers sont choses rares, et les toits en bois sont encore plus rares. Chez nous, le climat nous permettrait difficilement de remplacer nos planchers par des pavés de pierre : ce serait trop froid et trop humide. Et je crois qu'ici, on doit souffrir aussi en hiver, parce que l'humidité doit faire bien du mal chez ceux qui ne peuvent pas la combattre par le feu, à cause de la cherté des combustibles.

Je vais arrêter, car je m'aperçois que je suis à faire une dissertation sur les influences du climat, dans divers pays, pendant que je n'ai bien vu que le mien. Et je le compare pourtant avec d'autres que je ne connais guère que par induction.

Londres, 9 octobre /67. Nous avons laissé Rotterdam et les côtes basses de la Hollande dimanche matin, à bord d'un petit steamer qui nous a joliment ballottés toute la journée et une partie de la nuit. Alexina et Mme Beaudry ont été complètement rassasiées. Elles ont bercé toutes leurs illusions et ont fini par rejeter la réalité, qui leur pesait trop sur l'estomac.

Le temps était pluvieux et le pont n'était pas tenable pour des dames. De tous les passagers, j'ai seul pu y dîner, avec le capitaine et un autre officier. Je me suis empressé, après avoir mangé une mauvaise soupe hollandaise et un bon morceau de roast beef, de remonter au grand air. Je voulais, par ce moyen, éviter de donner aux poissons un bon repas, que j'étais bien certain qu'on me ferait payer, même si je le donnais tout aux harengs, qui enrichissent les Hollandais.

Nous sommes ici au Charing Cross Hotel. C'est ce que les Anglais appellent un bon hôtel. Nous avons hâte d'en partir parce qu'il est trop bon pour notre goût et que nous sommes d'ailleurs fort désireux d'arriver chez nous.

Émilienne et Alexina sont bien, maintenant qu'elles ont laissé la mer et qu'elles ont pu trotter un peu dans Londres. Je suis très bien.

J'inclus une lettre pour Mackay. Je voulais lui en écrire plus long. Je n'ai pas le temps de le faire. Je termine en t'embrassant ainsi que les enfants et toute la famille. Amitiés à M. Cadoret et à Mlle Brunelle. Tout à toi, à la hâte. Ton ami Auguste.

[À Louis-Gustave Papineau]

Montréal, mardi 29 octobre 1867

Mon cher Gustave,

Tes tantes et moi, nous sommes arrivés heureusement et en parfaite santé chez ton oncle Beaudry²²⁹, hier au soir, vers 10 heures. Nous avons trouvé réunie presque toute la famille qui nous attendait, et Victor veillait encore comme un homme. Il a été bien content et nous a fait beaucoup d'amitiés. Il a pu avoir ce matin son sucre de bette qu'il a partagé avec ses cousins et cousines.

Ta maman et moi, nous partirons pour Saint-Hyacinthe jeudi [avec] le train de 2 h. [] à M. Cadoret et Mlle Brunelle, en leur faisant mille amitiés et en leur disant combien j'ai hâte de les revoir.

Tout à toi, ton père qui t'aime bien.

A.C. Papineau

※

Mme Joseph Beaudry
Montréal

Saint-Hyacinthe, 18 novembre 1867

Ma chère Émilienne,

Je vole un instant aux affaires du bureau pour vous remercier de l'envoi de la bonne petite lettre de votre oncle et pour vous dire que j'ai bien hâte, aussi moi, de vous voir ainsi qu'Alexina et vous parler de voyage. Je commence à croire que j'ai tout oublié et je suis tenté de retourner en Europe pour me rafraîchir la mémoire ou de converser avec vous deux pour me rappeler ce que j'ai vu et ce que j'aurais dû voir.

Si vous aviez bien de l'esprit à présent, comme vous en avez eu durant le voyage, vous viendriez passer quelque temps avec nous, soit ensemble, soit l'une après l'autre, comme cela vous conviendra le mieux. Si vous craignez de me revoir trop tôt, après m'avoir vu si longtemps, je vous permettrai de ne regarder que Louisa et de lui adresser à elle seule la parole. Je me contenterai d'écouter les belles choses que vous lui raconterez.

Vous voudrez bien saluer cordialement M. Beaudry pour moi et donner de bons gros baisers sur les deux joues d'Alexina et de chacun des enfants. Je me

²²⁹ De retour de leur voyage d'Europe, ACP et sa femme arrivent chez Joseph Beaudry, époux d'Émilienne Trudeau et oncle de Louis-Gustave Papineau.

permettrai discrètement de vous recommander beaucoup d'exercice pour conserver l'appétit gagné.

Avec bien de l'amitié, votre frère affectionné.

Auguste



Saint-Hyacinthe, 21 janvier 1868

Ma chère Louisa,

Je suis rendu au bureau de bonne heure et je ne vois rien de mieux à faire en attendant la clientèle que de t'écrire quelques mots.

Tu as dû apprendre l'arrivée ici de M. et Mme Worsley²³⁰ jeudi dernier. Elle est très bien. L'embonpoint qu'elle a su prendre en Angleterre lui fait à merveille, dit-on, et l'embellit beaucoup. Je n'ai pas encore eu le bonheur d'aller l'admirer. C'est un peu ma faute : j'aurais pu le faire dimanche. J'ai préféré écrire à ma nièce Nancy une longue lettre qui m'a pris toute l'après-midi, sauf le temps de jouer un peu avec les enfants, pour permettre aux personnes de la maison de se reposer ou de sortir. J'ai envoyé la médaille.

Les enfants continuent de se bien porter. Victor joue dehors tant qu'il peut et s'en trouve bien. Son teint est animé. Marie parle pour vivre et vit pour parler.

Mlle Brunelle travaille pour le bazar et se lamente beaucoup de ce que personne ou presque personne n'y travaille avec ardeur et zèle. Mercredi dernier, il n'y avait que Mme Richer avec elle à la couture. Heureusement que Mme Richer avait fait beaucoup d'ouvrage avec son moulin à coudre. Mme Leman est venue hier passer l'après-midi chez nous pour aider Mlle Brunelle, qui ne peut faire de couture fine.

On se prépare à faire une assemblée publique pour la construction d'une église. Il y a besoin de cela pour relever Saint-Hyacinthe aux yeux des étrangers et pour permettre au bon Dieu d'y jeter de temps à autre un regard de compassion. Notre ville s'appauvrit tous les jours.

²³⁰ Mme Worsley est Albina-Élisabeth Sicotte (1842-1913), née à Saint-Hyacinthe, fille de Louis-Victor Sicotte et d'Amélie-Marguerite Starnes. Elle a épousé Pennyman White Worsley (1838-1917), de l'aristocratie anglaise, capitaine dans le 60th rifles, et vécu en Angleterre et à Halifax. Albina-Élisabeth Sicotte-Worsley est inhumée à Halifax, au Mount Olivet Cemetery. « Vous n'avez pas appris, je suppose, que madame Worsley avait été obligée de partir pour l'Angleterre, au commencement de juillet, avec un baby de 17 jours. Mme Sicotte a eu une lettre d'elle : elle s'est rendue saine et sauve à Liverpool, après avoir été mourante tout le temps de la traversée, ainsi que son mari et la nourrice. Au moment de partir, elle a bien conseillé à sa jeune sœur de ne jamais se marier à un militaire. » Fanny Leman à Azélie Papineau, 13 août 1866, dans Fanny Leman, *Correspondance 1856-1870*, p. 118.

Alexina pourrait-elle se rappeler et me dire le nom de ce monsieur prussien qui était avec sa dame à l'hôtel de La Minerve en même temps que nous ? Le nom de cette bonne comtesse qui lui parlait souvent est-il Robiano ou Roviano ? N'a-t-elle pas perdu un de ses frères ou un de ses parents au service du pape ?

Je vais assez souvent faire mon petit tour à Rome, même quand tu n'es pas ici. Et je trouve bien souvent des noms et des choses oubliés.

Je n'oublie pas néanmoins que tu ne m'as pas encore écrit. Je te prie de ne pas trop faire étriver Alexina. Elle a besoin de consolations et d'affection plus que de badinage. Elle paraît, aux yeux de tout le monde, n'avoir rien à désirer et vraiment le bon Dieu l'a bien entourée d'une sollicitude toute particulière. Malgré cela, elle se sent isolée. Cela vient de ce qu'on ne peut jamais être satisfait du bien-être que l'on éprouve dans ce monde, quelque grand qu'il paraisse. Dieu nous envoie des ennuis et des peines propres à la situation de chacun et dans toutes les circonstances de la vie, afin que nous ne cherchions la satisfaction qu'en lui seul. Il ne veut pas nous laisser oublier qu'il nous reste toujours l'infini à désirer, tant que nous ne le possédons pas.

Cette lettre est pour toi seule. Embrasse pour moi les sœurs et les enfants. Mille compliments et saluts affectueux à M. Beaudry.

Ton ami Auguste.



Saint-Hyacinthe, 25 janvier 1868

Ma chère Louisa,

Je suis heureux d'avoir appris l'écriture pendant que j'étais jeune et d'avoir pratiqué depuis. Cela me donne l'avantage de correspondre aujourd'hui avec mes amis. Que de personnes ont eu le même avantage que moi et qui cependant semblent l'ignorer ! Je ne parle pas de notre petite sœur Alexina : elle a fait vœu de renoncer au monde et à toutes les choses de ce monde, pour s'occuper de choses meilleures. Elle a raison. Nous passons si rapidement et nous sommes si complètement dépouillés, au bout du chemin, que cela ne vaut guère la peine de recueillir même des témoignages d'amitié sur la route. Pour ceux qui comme moi sont restés attachés, trop étroitement peut-être, aux choses de la vie, un témoignage d'amitié fait encore plaisir, une lettre d'une amie ou d'une ancienne connaissance réveille en moi de bons sentiments et m'encourage même à bien faire.

Marie voudrait bien t'écrire une lettre, ou mieux elle voudrait avoir papier, encre et plume, sous prétexte de t'écrire. Elle est bien. Jeudi, elle m'a rapporté la visite du curé qui lui a donné une médaille dorée, en lui disant qu'il ne pouvait lui en donner une d'argent, comme celle qu'elle avait déjà, parce qu'il est trop pauvre. Il lui a montré son surtout qui n'est pas neuf, pour prouver son avancé.

Sur sa demande, Victor lui a répondu que quand il serait grand il ferait un prêtre, pour confesser Ézilda et lui donner des images quand elle se confesserait bien, et pour lui tirer les oreilles quand elle ne voudrait pas se confesser.

Mlle Brunelle a passé l'après-midi à l'hôpital mercredi. Il y avait plusieurs dames à la couture. Elles ont reçu plusieurs présents de diverses personnes. Je n'ai retenu que le nom de Pierre Desmarteau, marchand. Il a envoyé de quoi faire de jolies choses.

J'ai vu Mme Leman hier, avant le souper. Elle est bien. Elle n'a aucunes nouvelles de Fanny depuis son départ. On suppose qu'elle a dû se perdre dans quelque cercle de gens si aimables qu'elle n'a pas même le temps de penser à sa mère.

Le carnaval est très gai à Saint-Hyacinthe. Tous les soirs, chacun reste chez soi, à causer en famille. Le jour, on vaque plus ou moins assidûment aux affaires. Ceux qui n'en ont pas s'occupent des affaires des autres et font le mauvais chapitre du prochain. Les affaires du diocèse étant les plus importantes et deux évêques de talents remarquables ne pouvant pas suffire à la besogne, les gens oisifs se prêtent avec beaucoup de bonne volonté à faire toutes les suggestions que leurs loisirs leur ont permis de mûrir.

Si tes occupations ne te permettent pas d'écrire quelques lignes, demande donc à ta bonne sœur Émilienne de m'écrire une de ses jolies lettres comme elle en écrivait à son cavalier de Paris, ce bon M. Hirsh. Fais-lui bien des amitiés de ma part, à cette bonne Émilienne et à ton autre bonne sœur, ainsi qu'à M. Beaudry et aux enfants.

Tout à toi. Ton bon ami Auguste.

P.-S. J'ai laissé dans ton porte-monnaie, en partant, une piastre en papier et vingtaine monnaie canadienne pour ton passage. La compagnie du chemin de fer ne reçoit pas d'autre monnaie pour passage, même en payant escompte. J'ai oublié de te dire cela avant le départ.



Madame Joseph Beaudry
Montréal

Saint-Hyacinthe, 3 février 1868

Ma chère Émilienne,

Je me disposais à prendre du papier pour écrire une lettre à Louisa, croyant qu'elle ne reviendrait que mercredi prochain, lorsque Francis m'a remis une lettre d'elle, en date du 31 janvier, qui n'est arrivée ici que dimanche matin le 2 février. Je ne suis pas capable de garder en moi-même une lettre qui devait partir, il faut qu'elle s'en aille et je vous l'adresse. C'est sans doute la nouvelle du bal qui aura

lieu demain, chez M. Corcoran, qui fait revenir Louisa avant mercredi. Elle va se trouver bien attrapée. Je n'ai pas voulu aller seul faire visite de nocces à M. et Mme Corcoran²³¹. J'ai attendu Louisa et nous ne sommes pas invités au bal. D'ailleurs, fût-elle invitée, il lui serait bien difficile de se résoudre à commencer par un bal ses préparatifs de retraite : M. le curé, qui est aussi prévoyant que ses ouailles, pour le moins, a bien eu vent qu'un bal se préparait pour demain et deux ou trois, et même quatre soirées pour la fin de la semaine, et la semaine prochaine. Vite, il annonce hier, au prône, la retraite des dames de Charité pour dimanche prochain. Elle devait avoir lieu pendant le carême seulement.

Il avait peut-être un autre but aussi en cela. Il devine tout, notre bon curé. Il a su que vous deviez venir pendant le carême avec Alexina. Les bienfaits spirituels qu'il prépare sont pour ses paroissiens seulement. Il a craint que vous ne vinssiez partager avec nous et il a déjoué vos plans en avançant le commencement de la retraite. Il a compté probablement sans votre indiscretion. Il a cru que je dormirais pendant ses avis au prône, et il ne se doute pas, à l'heure qu'il est, que je suis à vous prévenir. Vous pouvez donc vous hâter de venir toutes deux, cette semaine, si vous voulez arriver pour l'ouverture de la retraite. Ne craignez pas de vous ennuyer : Louisa n'est jamais si gaie que pendant une retraite, lorsqu'elle a la conscience nette. Le même remède devra produire le même effet sur ses sœurs, je n'en doute pas. La joie et la gaieté régneront.

Je suis content d'apprendre que vous voyez M. Trudeau souvent. C'est un homme que l'on gagne à connaître. Il est très aimable et d'un commerce toujours agréable.

Si nous n'avions pas été en Europe, nous l'aurions vu mourir près de nous sans l'avoir jamais connu.

Embrassez pour moi Alexina et les enfants. Rappelez-moi aux bons souvenirs de M. Beaudry et de M. Trudeau, que je salue bien affectueusement.

Bien à vous, votre beau-frère Auguste.



²³¹ Richard Edward Corcoran (1823-1894), né à Saint-Jacques de l'Achigan, fils de Thomas Corcoran et de Charlotte Sophia Sutherland. Négociant et courtier (agent de change) à Saint-Hyacinthe, veuf d'Ann Daly, R.E. Corcoran vient d'épouser en secondes nocces (Ottawa, 14 janvier 1868) Caroline Jacques, fille des défunts Adolphe Jacques, imprimeur et patriote de Québec, et Catherine Poncy.

L'Hon. L.J. Papineau
Montréal

Saint-Hyacinthe, 8 avril 1868

Mon cher oncle,

Votre bonne lettre d'hier m'est arrivée ce matin. J'ai commencé l'action contre Lucien Quesnel, comme vous le demandez. Je la mettrai à la poste ce soir ou demain matin. Les poursuites pour obtenir jugement durant le terme de mai prochain doivent être signifiées d'ici au 1^{er} de mai.

Je n'ai pas encore fixé le jour de mon départ d'ici; ce sera probablement le 30 d'avril ou le 1^{er} de mai.

Toutes mes actions pour le terme doivent être prêtes avant mon départ d'ici, quand je veux obtenir jugement dans le terme.

Je me rends d'avance pour terminer la procédure dans les causes des termes précédents ou de la vacance, et voir à me procurer les témoins nécessaires.

Les causes que je commencerais entre le 30 avril et le 7 de mai ne pourraient être terminées qu'au mois de septembre.

M. Desaulniers est un peu moins mal aujourd'hui.

La famille est bien. J'embrasse Ézilda et les petits enfants.

Votre tout dévoué neveu.

Auguste

※

L'Honorable
Louis-Joseph Papineau

[22 avril 1868]

Mon cher oncle,

J'envoie par la malle du soir à Mackay les actions préparées contre Alanson Cooke et les deux Régimbal; aussi la demande d'exécution contre Joseph Bertrand, de Lachine.

Pour cette dernière, je vous prie de vous faire indiquer par Amédée un huissier intelligent et honnête de Montréal et d'envoyer à Mackay le nom de ce huissier, afin que Mackay lui adresse le bref d'exécution.

Je vous enverrai, par la première bonne occasion qui se présentera, les actes concernant les terres de Cooke.

Je vous prie aussi de ne pas manquer d'acheter une copie du cadastre de votre seigneurie, pour la produire en cour dans vos causes. Jusqu'à présent, nous avons produit une copie faite par Mackay. Ce n'est pas régulier. En cas de contestation,

qui pourrait bien avoir lieu dans la cause de Cooke, je voudrais être pourvu d'une copie authentique, qui servira pour toujours en la déposant à perpétuité au greffe de la cour.

Louisa écrit à Mme Bourassa une lettre que vous voudrez bien lui remettre, en lui faisant, ainsi qu'à Ézilda, Bourassa et les enfants, nos salutations les plus amicales.

Le beau temps nous invite à laisser plumes et bureaux pour courir aux travaux des champs.

Votre tout dévoué neveu.

Auguste

✕

L'Hon. L.J. Papineau
Montréal

Saint-Hyacinthe, 25 avril 1868

Mon cher oncle,

La Cour supérieure qui a siégé ici durant les trois derniers jours m'a empêché d'intenter les actions contre Ranger, pour les arrérages dus sur N^o 5 ouest du chemin Papineau, et 67, Front, etc.

Je le fais aujourd'hui, mais je m'aperçois que j'ai besoin de quelques renseignements qui me manquent. Pouvez-vous, sans trop de fatigue, m'envoyer lundi copie des extraits que vous devez avoir des actes suivants : 15 novembre 1861, vente par Isidore Proulx à Ambroise Charbonneau père, Mackay notaire; et 16 novembre 1861, vente par Ambroise Charbonneau à Alexandre Ranger, même notaire. Si les noms des voisins de ces deux terres ont changé depuis, à votre connaissance, veuillez me le faire savoir.

Chez Casimir Dessaulles, on est bien. Ma femme et mes enfants sont aussi en bonne santé. Je me propose de partir d'ici vendredi prochain pour monter à la Petite-Nation samedi, s'il ne survient pas d'empêchement.

Je ne vous parle pas de l'action contre Ranger pour la terre Dillon. Il me faudra, je pense, en conférer avec vous et Mackay. Je ne la crois pas possible au Circuit de Papineauville, vu que la valeur de la propriété excède 200 piastres. L'action en dommage suggérée par Mackay, et qui pourrait être de \$200 ou au-dessous, ne me paraît pas celle qu'on devrait choisir sous les circonstances données.

L'action qui me paraît la plus rationnelle serait celle pour le contraindre à passer acte pour la terre qu'il a achetée, et, à défaut de passer tel acte, le jugement en tiendrait lieu.

Reste à savoir si les termes du reçu donné par Mackay comportent que la terre est achetée par le père pour son fils, ou qu'elle est achetée par le fils, son père lui avançant l'argent pour faire le paiement à compte. La teneur du reçu peut changer la position prise par le père vis-à-vis de vous, quand il a fait les propositions; et il serait sage, avant d'agir, de le connaître bien.

Si on ne peut le connaître, il faut mettre Ranger en demeure de passer l'acte ou de déclarer s'il refuse de le passer, et vendre ensuite à un autre sur son refus constaté par acte authentique.

Votre neveu bien affectionné.

Auguste

✂

Montréal, samedi 11 juillet [1868], 8 h p.m.

Ma chère Louisa,

J'ai bien fait de venir immédiatement. On m'a télégraphié dans le but de me faire venir, s'il y avait possibilité pour moi de le faire sans inconvénient. On n'a pas voulu me dire de venir parce qu'il n'y avait pas encore danger imminent et qu'on ne voulait pas me faire laisser des affaires pressées, si j'en avais eu.

Un télégramme a aussi été envoyé ce matin pour faire venir Alexina; elle est attendue ce soir.

Au moment où j'écris ce mot « soir », Mme Leman me dit qu'elle reçoit une réponse d'Ottawa : Alexina était allée aux Chats d'où elle ne revient par le bateau à vapeur que ce soir à Aylmer. Elle ne descendra donc que lundi. Elle sera ici lundi soir.

M. Beaudry a été pris de diarrhée jeudi mais il a traité cela légèrement, a persisté à se tenir à surveiller en plein soleil la construction de son magasin. Le soir, il s'est senti moins bien, a pris quelque chose sans pourtant se soigner régulièrement. Ce n'est que sur le matin, aujourd'hui, qu'il a envoyé chercher le docteur, puis, un peu après, le prêtre. Il s'est confessé, a reçu l'absolution et n'a pas reçu le viatique, parce qu'il vomissait trop fréquemment et que d'ailleurs le danger n'était pas menaçant.

La diarrhée et le vomissement ont été arrêtés après mon arrivée. Il n'a vomi qu'une fois de 2 à 7½ h, et il n'a eu qu'une selle dans le même espace de temps. C'était vers 7½ h. Ainsi, le progrès de la maladie est arrêté.

Quant à toi, je crois que tu peux continuer à te préparer avec l'attente de ne pas partir, si ce mieux léger ne continue pas.

Je te dirai par télégramme, lundi matin, si tu dois venir ou non pour monter. Dans l'état actuel du malade, il n'y a encore rien d'assuré.

Émilianne a bon courage et son moral s'est bien relevé depuis mon arrivée; à mesure que le temps depuis la dernière crise s'allonge, on la voit se ranimer.

M. Beaudry a été assez malade pour avoir les extrémités violettes et une grande faiblesse, au point de perdre mémoire de ce qui se passait d'un moment à l'autre. Leman a appelé en consultation le D^r McCallum, qui est venu deux fois dans le cours de la journée. Leman n'a pas laissé la maison de la journée.

C'est M. Beaudry lui-même qui a demandé le prêtre ce matin, ainsi que ses frères et sa sœur. Émilianne m'a dit que c'est lui qui m'a fait télégraphier, lui ne paraissait pas savoir qu'on m'a fait demander. Il m'a parlé comme s'il me croyait arrivant de la Petite-Nation. Je lui ai dit que non, que j'arrivais de Saint-Hyacinthe pour affaires et, qu'apprenant sa maladie, je m'étais empressé de venir voir si je pourrais être utile.

Émilianne et Mme Leman te saluent. Tout à toi. Auguste.

8¾ p.m., pas plus mal.



Saint-Hyacinthe, 1^{er} août 1868

Ma chère Louisa,

Je t'écrivais hier au moment du départ des chars et je n'ai pas eu le temps de te dire que j'ai ici les cheveux de M. Beaudry²³² que je conserve soigneusement pour les remettre à Émilianne. Plusieurs fois, pendant que j'étais à Montréal, je les ai pris pour les lui donner et, ne trouvant pas le moment convenable, je les remettais dans mon sac où ils sont restés le jour de mon départ. J'en ai bien soin. Je suis bien content que ma petite Emma se soit décidée à venir me voir. J'aurai deux petites filles. Je suis convaincu que le changement d'air fera du bien à cette chère petite, qui n'est pas bien depuis le printemps dernier. On ne saurait croire comme les changements d'air et de localité ont un effet merveilleux sur les enfants indisposés, quand ils ne sont pas tout à fait malades.

Je ne serais pas surpris quand tu te déciderais à ne monter à la Petite-Nation qu'avec moi et que tu y conduirais les deux enfants qui nous restent ici. Le ton de ta lettre de l'autre jour semble porter à cela plutôt qu'à les laisser seuls ici. Il n'est pas facile en effet de les laisser pour longtemps seuls. Mlle Brunelle a déjà beaucoup à faire, et le soin des enfants n'a jamais été ce qu'elle aime le mieux, quoiqu'elle s'y prête de bonne grâce pour nous.

Mme Guertin est ici depuis hier. Elle doit passer quelques jours. La famille l'envoie pour lui procurer quelque distraction. Et peut-être aussi pour qu'elle ait

²³² Joseph Beaudry (1818-1868), époux d'Émilianne Trudeau, est mort le 13 juillet 1868. « M. Joseph Beaudry, marchand bien connu, à Montréal, est mort avant-hier d'un coup de soleil. M. Beaudry était âgé de 48 [49] ans et jouissait de l'estime générale. » *Le Canadien*, 15 juillet 1868, p. 2.

plus d'aisance. Je crois que la gêne est entrée dans la maison depuis que M. Guertin est incapable de travailler. Le fils ne fait que commencer et il a femme et enfants : c'est assez pour un cultivateur, dans des années si peu profitables.

Je ne suis pas surpris, comme tu le dis dans ta lettre d'hier, qu'Émilienne resente de plus en plus la perte si grande qu'elle a faite. Dans le premier moment d'un pareil malheur, on en est comme étourdi, on ne se rend compte de rien, il nous semble toujours que l'absent va revenir. On s'entretient, les premiers jours, de ce qu'on aurait pu faire pour détourner la mort, des circonstances qui l'ont préparée et amenée graduellement, et qu'il eût été si facile de changer si on avait pu dès lors en prévoir les conséquences funestes. L'esprit s'entretient de toutes ces pensées et des dernières paroles du défunt et de mille autres choses semblables, qui sont pour ainsi dire une distraction qui empêche de se rendre compte de la perte même. Puis, quand tout cela est passé, à chaque chose que l'on fait et que l'on avait coutume de faire avec ou pour le défunt, ou qu'il faisait lui-même, on sent combien il fait défaut, combien il remplissait toute notre existence, jusqu'à compléter la pensée à demi exprimée. Tout ce que l'on fait, il semble qu'on le fait dans les ténèbres et comme en cherchant un point d'appui qu'on ne trouve pas. On se replie alors sur soi-même et on n'y trouve que vide, que faiblesse, et on s'affaïsse. Heureux ceux qui dans ces moments peuvent élever leurs regards au-dessus des choses de ce monde et dire : Cette longue suite de circonstances que je voudrais avoir conjurées, éloignées par ma prévoyance, elle était préparée par la Providence même, elle était dans ses vues. Elle les amenait suivant le cours ordinaire de la vie, comme un moyen de l'éteindre graduellement. Elle ne nous donnait pas la pensée que nous pouvions changer par certaines précautions les événements qui devaient amener le dénouement fatal, parce qu'elle voulait ce dénouement et qu'il entraînait dans ses prévisions et décrets adorables, soit pour le bien de ceux qu'elle enlève, soit pour le bien de ceux qui survivent, et plus généralement pour le bien de tous, quoique nous ne sachions pas toujours découvrir ce qui est bien pour nous. Nous ne voyons que le présent, mais Dieu a tout présent à son esprit et nous ne savons pas assez, pratiquement parlant, que tout est fait par lui pour notre bien. Qu'il nous afflige ou qu'il nous mette dans la joie, tout cela n'est que dans le but ou de nous éprouver pour nous purifier, ou de nous punir pour nous éloigner du mal et nous reporter au bien, ou pour nous soulager et nous encourager dans nos moments de faiblesse où il nous serait impossible de supporter de légères contrariétés.

Allons, je m'aperçois que ma plume file sans trop savoir ce qu'elle fait. Je vais te l'envoyer toujours. Je suis si souvent avec vous autres à Montréal que je ne pense guère qu'à vous autres, et je vous envoie les pensées qui me viennent tout naturellement à propos du sujet qui nous occupe tous ensemble. Que de fois je pense aux enfants et aux conséquences que peut avoir pour eux la mort de leur père. Combien de fois ne voit-on pas une carrière brillante, qui semble se fermer devant des enfants par la mort d'un père ou d'une mère, pendant qu'en réalité cela

n'est qu'une carrière plus convenable et plus en rapport avec le bien de l'enfant qui se prépare insensiblement.

Je termine si je veux que ma lettre parte à midi. Je vous souhaite à tous bon courage et bonne santé.

Tout à toi, ton ami Auguste.



Saint-Hyacinthe, 8 août 1868

Ma chère Émilienne,

Si je ne me trompe pas sur vos sentiments de cette année en jugeant par ceux que vous exprimiez l'année dernière, vous ne devez pas être indifférente au sort de votre petite Emma et de sa bonne petite cousine Alexina. Je me rappelle encore les coups dont j'étais menacé quelquefois, lorsque les nouvelles faisaient défaut, lorsque je ne vous apportais pas, au gré de votre impatience, le baume contenu dans les lettres datées de Montréal. Cette année, je n'ai pas à vous remettre les lettres; vous êtes au milieu de vos enfants, j'allais dire au milieu de la famille ! Vous en attendez cependant encore depuis quelques jours, depuis que Louisa vous a enlevé votre petit bijou, votre petit *minou*. Louisa étant très pressée d'ouvrage, m'avait demandé ce matin de vous écrire. Je devais le faire et j'ai eu du monde qui ne m'a pas laissé un instant à moi, avant le départ des chars. Je reprends cela après-midi, après l'heure des affaires.

Les enfants s'amuse on ne peut mieux, sans un instant d'ennui. La pêche dans un bassin de six à huit pouces de profondeur, le soin des jeunes chats qu'ils disputent à leurs mères avec un dévouement admirable, les promenades en voiture, les promenades à pied dans le bois, à la recherche des fleurs et des fruits de la saison, partagent tous leurs loisirs. Aussi, quand vient le soir, dorment-ils comme des bienheureux. Les repas sont pris avec toute l'activité que permettent leurs jeunes dents, et les estomacs sont toujours si bien servis par l'activité du corps, qu'ils sont prêts à recommencer toutes les fois que la table est servie. Inutile de vous dire que la gaieté et la gentillesse sont venues avec Emma et Alexina et ne les laissent pas un instant. Leur tante en fait ce qu'elle veut et tout va bien, la santé comme le reste.

Louisa se propose toujours de partir d'ici mardi prochain. Elle laissera Montréal le lendemain, mercredi, si Zéphirine est prête ce jour-là, sinon elle passera avec vous la journée de mercredi pour monter jeudi, Zéphirine ayant fait écrire qu'elle serait prête jeudi.

Mme Leman est un peu mieux ces jours-ci.

Nous avons appris avec plaisir, par une lettre du docteur et ensuite par une lettre de Louis Dessaulles, que le mieux commencé pour Mme Beaudry et sa jeune Ida, lors de votre dernière lettre, s'est continué de manière à relever l'espérance

de la famille. C'eût été bien pénible de voir disparaître encore si soudainement deux membres de la famille ! Embrassez bien Alexina et les enfants pour nous.

Votre frère Auguste.



Saint-Hyacinthe, janvier 1869

Ma bien chère mère,

Vous avez hâte, sans doute, de recevoir les détails des noces de Casimir et Fanny²³³. Je m'empresse de vous écrire afin de satisfaire votre curiosité si légitime en cette circonstance.

Commençons par nommer les personnes présentes venues pour témoigner tout l'intérêt qu'elles portent aux heureux époux. Mon oncle Louis-Joseph Papineau et mes deux oncles Augustin et Toussaint avec M. Cherrier. Louis Dessaulles et sa femme, Laframboise et sa femme, Amédée et sa femme, Casimir Papineau et sa femme, Onésime Loranger et sa femme, Jules Lamothe et sa demoiselle. Le D^r Malhiot, sa dame et sa demoiselle. M^{lle} Caroline Coffin, Morison et Francis. M. Cadoret, Camille Papineau, Auguste Papineau et sa femme, Joseph Leman, Napoléon Bourassa, Arthur Dessaulles et Mme veuve Leman. Henriette et Alice ayant une forte rougeole ont été privées de prendre part à la fête qu'elles attendaient avec impatience pour étrenner de jolies robes de soie bleue achetées et faites en prévision de la solennité.

La mariée était vêtue d'une magnifique robe de moire antique mauve avec longue traîne ou queue, à la dernière mode. Couronne de fleurs blanches d'oranger et de clématite, collet et poignets de belle dentelle, beau bouquet de fleurs naturelles choisies avec un goût exquis par Louis Dessaulles.

Pour aller à l'église, elle avait un beau manteau de velours de soie noire, acheté à Londres par Mme St-Jean²³⁴ pendant son voyage en Europe, un chapeau avec garniture blanche allant magnifiquement avec le beau teint qu'elle semblait avoir rehaussé exprès pour la circonstance.

Fanny était conduite à l'autel par mon oncle Louis-Joseph qui lui servait de père. Louis Dessaulles servait de père à son frère. L'église-cathédrale avait été artistiquement décorée par M. Cadoret; je ne dirai pas avec son goût ordinaire, parce qu'il s'était surpassé en cette circonstance, mais avec toute la recherche et l'élégance d'un artiste comme on en rencontre rarement. Des tentures de damas rouge et or descendaient de la voûte de l'église jusqu'au plancher. Des guirlandes de feuilles et branches de sapin émaillées de fleurs étaient suspendues d'un côté à

²³³ Georges-Casimir Dessaulles épouse (Saint-Hyacinthe, cathédrale, 14 janvier 1869) Fanny Leman, fille de défunt Denis Sheppard Leman, médecin, et d'Honorine Papineau. Fanny Leman est nièce d'ACP.

²³⁴ Alexina Trudeau, veuve St-Jean, belle-sœur d'ACP, qui avait fait le voyage d'Europe en 1867.

l'autre de la nef et laissaient pendre gracieusement leurs festons. Une estrade élevée, recouverte de beaux tapis, avait été préparée pour recevoir les mariés et ceux qui leur servaient de pères.

Un tapis s'étendait depuis l'estrade jusqu'à la porte de l'église. De magnifiques bouquets, soutenus par des lustres d'argent, ornaient la sainte table de même que des cierges allumés de chaque côté des bouquets.

Mon oncle Toussaint, revêtu des plus riches habits sacerdotaux de l'église, a fait le mariage et dit la messe qui s'est terminée vers dix heures.

La veille avait eu lieu la signature du contrat de mariage, préparé et reçu par Casimir Papineau. Les principales clauses du contrat sont les suivantes : séparation de biens, exclusion du douaire; don de 500£ à Fanny à prendre en effets et meubles de ménage, à son choix, si elle survit, et constitution d'une rente de mille piastres par année, payable par quartiers, si elle survit à son mari.

Les présents de noces avaient été apportés ou envoyés quelques instants auparavant par les invités présents et par des amis ou parents qui n'avaient pu se rendre à l'invitation. Ils étaient étalés sur les tables et le garde-manger de la salle à dîner. Je vais vous en faire une liste afin que rien ne manque aux informations que je veux vous donner.

La table du déjeuner de noces avait été dressée dans le salon et la chambre voisine dont on avait supprimé la séparation pour la circonstance. Elle était chargée des mets les plus succulents, entremêlés de desserts exquis et rehaussés par de magnifiques corbeilles et pots de fleurs naturelles et artificielles. Des premières s'exhalaient des parfums délicieux.

Les principaux plats de viandes se composaient de dindes désossées, remplies de viandes et de gibier, apparaissant à travers une gelée fort transparente, de poules de prairies, de cailles, de perdrix, de langues; de pâtés froids, de porc frais avec accompagnement de salades.

Les desserts se composaient de glaces à la vanille, de crèmes, de gelées au vin et au citron, de pommes, de raisins verts et de raisins confits, de fruits confits et de fruits à l'eau de vie, de pommes cuites piquées d'amandes douces, de noix et amandes, de gâteaux, de macarons, de biscuits, de meringues et de meringues à la crème fouettée, enfin de tout ce que l'on peut se procurer de bon et de beau, soit à Montréal ou ici.

Le milieu de la table était orné du magnifique gâteau de noces qui aurait pu, à lui seul, rassasier les trente-deux convives qui l'entouraient. Il était tout recouvert d'une glace de sucre blanc, travaillé de manière à représenter les ornements d'architecture que l'on voit figurer dans les vieux châteaux et tours crénelées du Moyen Âge. Il était couronné d'un beau bouquet de fleurs blanches artificielles.

Les fruits et les gâteaux figuraient, entremêlés de fleurs, sur de magnifiques épergnes²³⁵ et plateaux de cristal à pieds d'or ou d'argent, presque tous présents faits par les invités.

La santé des mariés fut proposée par Louis Dessaulles qui dit en quelques mots combien, d'après leur conduite passée, leur éducation et leur caractère, les deux époux, dont nous célébrions l'union, pouvaient se promettre de bonheur et quelles garanties leurs bonnes qualités, connues de tous ceux qui étaient présents, donnaient de la perpétuité de leurs bons rapports entre eux et avec leurs parents et amis. Il a terminé en leur souhaitant comme bénédiction et couronnement de leur union une postérité comme celle promise à Jacob par les saintes écritures !

Mon oncle L.J.P. (Louis-Joseph Papineau) proposa la santé de la mère heureuse et des mères heureuses de la famille. Il n'a pas manqué d'exprimer la joie que vous deviez éprouver dans le moment, bien convaincu que vous étiez présente, en esprit, au milieu de nous, faisant, comme nous, des vœux pour la prospérité et le bonheur de notre bonne Fanny et de son heureux mari. Tout cela était assaisonné de saillies très vives d'esprit et d'un atticisme, comme lui seul sait en faire. Il a fait valoir sa sagesse, résultat de son âge, et par-dessus tout la vôtre puisque vous êtes son aînée.

M. Cherrier a proposé la santé de mon oncle Toussaint qui venait de faire le mariage. Son discours a roulé principalement sur la vie de mon oncle qu'il a prise depuis leur enfance commune, puis leur vie de collège, donnant mille occasions de rire tant aux dépens de mon oncle qu'aux siens propres, en rapportant tous les petits accidents de leur enfance, les péripéties de leur jeunesse, les contrastes de leur caractère, leurs petites difficultés qui ne les avaient pas empêchés d'être les meilleurs amis du monde. Vous connaissez combien M. Cherrier sait faire de l'esprit et comme il est fécond lorsque la migraine ne le fatigue pas. Jugez s'il a dû en abonder, lorsqu'il était provoqué incessamment par mon oncle, par Dessaulles, par M. Loranger et par mon oncle Toussaint et les autres qui l'excitaient et le mettaient en verve.

M. Onésime Loranger a proposé la bonne matinée et a fait un joli discours dans lequel il a trouvé moyen de dire avec beaucoup d'esprit et de tact des choses agréables à tous ceux qui avaient parlé avant lui.

Le D^r Lemane était chargé de proposer la santé de mon oncle L.J. Il a aussi exprimé les sentiments que vous éprouveriez ainsi que toute la famille de la Petite-Nation à l'endroit des mariés et qui lui avaient été communiqués par moi. Il s'en est tiré avec honneur et a très bien rempli le rôle qui lui avait été assigné.

Francis avait été chargé de proposer la santé du beau sexe. Il a commencé un joli discours qu'il a été forcé de changer en réponses improvisées aux interruptions qui lui venaient de toutes parts parce qu'il était le seul garçon à table. Il nous a fait rire lui aussi, mais n'a pas eu l'avantage de dire ce qu'il avait intention de

²³⁵ Épergne (mot anglais) : « surtout, pièce d'orfèvrerie que l'on met au centre d'une table et qui contient des fleurs ou des fruits. » *GPFC*.

dire, chacun lui lançant un épigramme²³⁶ auquel il fallait bien répondre du mieux possible, au détriment de son discours.

Tout s'est passé fort gaiement, le champagne aidant, et le soir, vers 6 h, les mariés et tous les convives venus de Montréal partaient par le convoi de 4½ qui était en retard. L'agent de la Compagnie du Grand Tronc n'a pas voulu rester en arrière : il a fait arborer le drapeau britannique sur la gare du chemin de fer et, au moment où le convoi se mettait en mouvement, huit petites bombes employées comme signaux dans les cas où il est nécessaire d'avertir les ingénieurs, la nuit, éclataient sous les roues du char où se trouvaient les passagers et produisaient une détonation semblable à celle de huit petits canons.

Beaucoup de personnes s'étaient rendues à la gare pour manifester leur joie à la nouvelle du mariage du maire de la ville.

Le matin, à la messe, M. Chagnon, l'avocat, sa dame, excellente cantatrice, Bourassa et quelques autres amis avaient chanté de beaux morceaux de musique sacrée appropriés à la cérémonie. L'orgue, joué par un homme habile, les accompagnait. Enfin, rien de ce qui pouvait embellir la cérémonie et la fête n'avait été oublié.

Les jeunes mariés sont partis le lendemain de Montréal pour New York. Ils doivent revenir dans une quinzaine de jours.

Tout cela est bien beau mais il est presque impossible de s'empêcher de penser, quand on le voit, à tant de personnes qui n'ont pas même le strict nécessaire, le pain quotidien, pendant que les favoris de la fortune peuvent se donner de si belles jouissances ! Heureusement que nous savons combien les personnes présentes, pour la plupart, ont le cœur large et sensible lorsqu'il s'agit de soulager l'infortune des autres, et je me réjouis de ce que le Bon Dieu a bien voulu leur confier une assez grande part de biens pour leur permettre de faire des largesses aux nécessiteux, quand l'occasion s'en présente.

Madame Leman a été fatiguée par les préparatifs des noces sans doute, car hier elle a été fort mal en train, toute la journée. Elle avait le corps dérangé de manière à l'affaiblir. Elle est mieux aujourd'hui, sans être tout à fait bien.

Victor n'est pas bien depuis le matin, il a renvoyé de la bile plusieurs fois dans le cours de la journée. Gustave est mieux. Il n'a plus de clous, pour le moment au moins. Il est resté faible. Il a recommencé de suivre sa classe, vendredi.

Madame Camille Papineau a trouvé une grosse fille en faisant ses préparatifs de déménagement pour aller à la Petite-Nation au printemps. C'est son quatorzième enfant. Louisa et M. Cadoret l'ont tenue sur les fonts baptismaux, cette après-midi. Elle est née vendredi soir. Elle se nomme Marie-Louise²³⁷ comme sa marraine.

²³⁶ Une épigramme, trait satirique, est un nom féminin.

²³⁷ Marie-Louise Papineau, née à Saint-Hyacinthe le 15 janvier 1869, fille d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau et de Mary Ann Lawry. Elle épousera (Saint-Hyacinthe, 25 janvier 1898) Pierre-Alvare de Labourière dit Laplante, comptable, de Saint-Jérôme.

Je dois vous dire que Clotilde et moi nous sommes rendus à Rigaud mardi soir sur les huit heures et demie – et le lendemain à Montréal vers 12½ h; à 2 h p.m., j'étais en route, pour Saint-Hyacinthe, avec tous les parents qui se rendaient pour les noces.

D^{elle} Édith Plamondon (la plus jeune de la famille) est mariée, du douze de janvier, avec le docteur Eugène St-Jacques²³⁸, le frère de celui qui est marchand ici.

Azélie Plamondon²³⁹ en est rendue à ses derniers moments. On attend sa mort d'un jour à l'autre et même d'un moment à l'autre.

Voici la liste, que je vous ai promise, des bijoux et autres articles donnés par diverses personnes à Fanny :

G.C. Dessaulles : un set complet or, turquoise et ivoire.

L'hon. L.A. Dessaulles : un set complet or mat, or et perles.

M. Joseph Barsalou : un set complet or et rubis.

Mad. L.J.A. Papineau : un set complet émeraude et or.

Les enfants de G.C. Dessaulles : un set complet or et grenat.

Mad. Leman mère : épingle or à cheveux.

Mad. Toussaint Thompson : croix or et perles.

Caroline Dessaulles : bague or et rubis.

Mad. Guillaume Lamothe : loquet émeraudes et or.

D^{elle} Ella Papineau : loquet émail et or.

Mad. Louis Tellier²⁴⁰ (née Malhiot) : une boîte à parfums.

Mad. L.A. Dessaulles : volant et mouchoirs de poche en dentelle.

Mad. Bourassa : 2 mouchoirs de poche en dentelle.

D^r Malhiot : 1 porte-montre, porte-bijoux et fioles.

Jules Lamothe : fioles pour table de toilette.

D^{elle} Laframboise : 1 coffret pour bijoux.

M. C.S. Cherrier : 1 nécessaire de voyage ou assortiment complet des objets nécessaires à la toilette en voyage.

Mad. Laframboise : surtout de table comprenant plateau et vases pour les fleurs, les fruits et les gâteaux; elle avait aussi donné auparavant une robe de soie rose avec les fournitures.

L'abbé T.V. Papineau : 1 *egg-stand* ou porte-coquetiers en argent, coquetiers dorés à l'intérieur.

Madame Joseph Leman : une épergne et fleurs artificielles, la garnissant.

²³⁸ Roch-Eugène St-Jacques, médecin et pharmacien, a épousé (Saint-Hyacinthe, 12 janvier 1869) Marie-Anne-Édith Plamondon, fille de défunt Michel Plamondon et de Cléopée Chamard.

²³⁹ Marie-Marguerite Azélie (appelée *Arzélie*), fille de défunt Michel Plamondon et de Cléopée Chamard, décédera à Saint-Hyacinthe le 24 janvier 1869, âgée de 33 ans.

²⁴⁰ Louis Tellier (1842-1935), né à Berthierville, avocat en 1866, a épousé (Saint-Hyacinthe, cathédrale, 26 mai 1868) Rosalie-Hermine Malhiot, fille d'Adolphe Malhiot et de Marguerite-Hermine Lamothe. Il sera juge en 1887.

Madame A.C. Papineau : un pot à l'eau, argent.

D^{elle} Caroline Coffin : un pot à sirop, argent.

L.F. Morison : 1 *claret jug*, verre monté en argent.

Made D.É. Papineau : 1 *claret jug*, verre monté en argent.

L'hon. L.J. Papineau : 1 beurrier et deux plateaux d'argent.

Made D^r H. St-Germain : un beurrier en argent.

Made C.F. Papineau : corbeille pour gâteaux, argent et verre bleu.

Made Robinson : corbeille de fleurs artificielles.

Madame Sicotte, jeune : 2 porte-montre et pelote de velours bleu garni de perles blanches.

D^{elle} Marie Malhiot : sachet pour mouchoirs de poche, en mignardise.

D^{elle} Henriette Sicotte : sachet pour gants en soie et porc-épic.

M. Barsalou²⁴¹, quoique non invité, s'est montré fort généreux, vis-à-vis de son copropriétaire de moulins, en donnant à Fanny un set de bijoux qui était certainement le plus beau, après celui donné par Casimir lui-même.

Il était beau de voir nos trois vieux oncles dont le plus jeune a soixante-dix ans, réunis à la même table, pour applaudir à l'heureux choix que les époux avaient fait l'un de l'autre, pour terminer ensemble une carrière commencée sous de si heureux auspices. Mon oncle n'a pas manqué de profiter de cette coïncidence et de la présence de M. Cherrier, aussi âgé de 70 ans, pour rappeler que la sobriété et la modération sont toujours récompensées et que la sagesse, dans la jeunesse et l'âge mûr, porte de beaux fruits dans la vieillesse, le plus beau temps de la vie, puisqu'il est celui où l'on jouit de tout ce que l'on a fait de bien et de tout ce que l'on a bien fait auparavant, et il a regretté que vous, la plus méritante et la plus âgée de la famille, vous ne fussiez pas aussi présente pour bénir, comme tous ceux qui étaient présents, cette union qui fait la joie de toute la famille.

Louisa se joint à moi pour vous faire nos meilleures amitiés ainsi qu'à tous les membres de la famille. Les enfants ont été fort contents et joyeux de recevoir les bonbons envoyés par vous et par leurs cousins et cousines. Louisa est très fière de son étoffe bleue pour Gustave.

Votre Auguste

M^{elle} Brunelle et Honorine me chargent de leurs compliments et bons souhaits pour vous et pour tous ceux de la famille qu'elle connaît.

✂

²⁴¹ Voir le plan, fait par Arthur Vincent, du terrain du moulin de Saint-Hyacinthe, appartenant à Georges-Casimir Dessaulles et Joseph Barsalou (1822-1897). BAnQ-VM, CA601, S171, SS1, SS52.

Mme Joseph Beaudry
Montréal

Saint-Hyacinthe, 17 avril 1869

Ma bonne Émilienne,

Vous recevrez par l'express lundi une cruche de grès contenant cinq gallons de sirop d'érable, que je vous envoie pour vos étrennes. Je voulais payer le coût du transport par l'express, mais l'agent était absent et son assistant n'a pas pu me dire combien cela coûterait. Je ne vous ai pas encore acheté de sucre parce qu'il était trop cher. Je crois pouvoir en acheter samedi prochain.

Si le sirop est trop fort quand il sera rendu, vous pourrez le remettre sur le feu avec un peu d'eau pour l'affaiblir, avant de le mettre en bouteilles. Si vous ne le trouvez pas trop fort, ne le gâtez pas en y mettant de l'eau. Il devient toujours un peu moins beau quand on est obligé de le faire chauffer et d'y mettre de l'eau.

Louisa est passablement bien, cependant je l'ai déterminée à voir le docteur hier, afin de le consulter. Il dit que ses douleurs viennent d'un besoin de purgation, de manque d'exercice dans la maison, et du froid et du chaud. Elle doit commencer à prendre des pilules demain soir.

Mme Leman est rendue à Stanfold depuis jeudi matin; elle est arrivée à temps pour assister à la réception dans le monde d'un jeune St-Germain. Je ne vous dis pas son nom, parce qu'il n'était pas encore nommé lorsqu'on nous a écrit cette nouvelle.

La petite Émilie St-Germain est chez son oncle Francis depuis quelques jours. Elle s'ennuie peu. Les enfants chez nous sont bien.

Mille amitiés à vous, Alexina, Henri, Godfroy, Alexina mineure, Joseph et Emma.

La neige fond rapidement depuis deux jours et les faiseurs de sucre prétendent qu'il ne s'en fera pas beaucoup maintenant.

Tout à vous, votre parent et ami. Auguste.

Le sirop partira par l'express demain matin, de sorte qu'il devra vous être livré lundi.



Papineauville, 5 mai 1869²⁴²

Ma chère Louisa,

Le mauvais temps de dimanche dernier qui nous a suivis jusqu'ici et ne nous a abandonnés que ce matin, m'a empêché de profiter du temps où j'étais à Montréal pour visiter la famille et t'en donner des nouvelles. Je n'ai sorti que pour aller à la messe. Samedi soir, j'ai vu Casimir chez lui, où j'ai passé la soirée à parler d'affaires. Tout notre monde est bien. Tu pourras dire à Fanny que je n'ai pas vu son frère.

En arrivant, j'ai conduit mon oncle Augustin chez M. Cherrier où je suis allé le reprendre lundi matin à 6½ h. Je l'ai trouvé tout prêt, le chapeau sur la tête et attendant bien patiemment mon arrivée. Il a été aimable tout le temps du voyage et a causé plus que je ne l'ai jamais entendu. Il est ici chez Mackay en attendant Camille qui doit monter aujourd'hui.

Madsem et Papineau sont venus hier et sont retournés. Adeline est ici depuis samedi; elle doit remonter vendredi, je crois. Elle est bien et te fait bien des amitiés, ainsi qu'à Mlle Brunelle. Elle m'a tourmenté beaucoup, ainsi que Madsem, pour savoir quand tu te proposes d'aller à Québec. C'est venu à l'occasion d'Aurélié qui se prépare à faire ce voyage. Elles n'ont rien pu savoir de moi, vu que je n'en sais rien moi-même.

Bourassa est monté en même temps que nous avec le corps de sa pauvre Azélie. Amédée devait monter avec lui; une indisposition l'a retenu à Montréal. Il a écrit à Napoléon pour lui faire retarder ce voyage de quelques jours. Napoléon a préféré monter de suite, vu que la famille et les amis de Montebello étaient prévenus et devaient venir au-devant du cercueil, comme en effet ils sont venus au quai chez Major.

Il y avait à bord plusieurs membres de la Chambre et du sénat qui montaient à Ottawa et plusieurs autres passagers. Nous avons fait le voyage comme il faut. Bourassa a dû redescendre hier.

Ma mère est faible mais pas plus mal que l'hiver dernier; sa maladie nerveuse revient plus souvent, les attaques en sont moins longues et moins violentes. Elle en a eu une le soir de notre arrivée, causée par les efforts qu'elle a faits pour parler à mon oncle Augustin, qui est un peu sourd. Ça n'a pas été grave puisque le lendemain matin elle a pu descendre pour déjeuner.

La saison est encore moins avancée ici que chez nous. On voit de la neige dans bien des endroits et les bois en sont encore pleins. Cole dit qu'il est descendu de ses chantiers avant-hier en voiture d'hiver, jusque près de Saint-André-Avellin, et qu'il y a encore au moins trois pieds de neige dans les bois. Cela explique pour quoi il ne fait pas plus doux.

Mon oncle Augustin te fait ses amitiés, ainsi qu'à Casimir, Fanny et M. Cado-ret. Il paraît content d'être ici.

²⁴² Écrite sur du papier avec en-tête imprimé : Place Lamartine et le nom du notaire Mackay.

Tout le monde s'informe si tu va monter ici cet été avec les enfants. Je réponds invariablement que c'est trop tôt pour parler de cela.

Auguste Mackay fait beaucoup de progrès; il est bien studieux et je crois qu'il va bientôt faire la barbe à Gustave, si celui-ci ne se hâte pas de prendre le devant. Il a commencé à traduire le latin et fait de bonnes versions. Un petit compliment de ta part, dans ta prochaine lettre, à ce sujet, sera bien de mise et fera plaisir et aux parents et à l'enfant.

Ton ami Auguste.

Les animaux meurent ici en grand nombre par manque de fourrage. Le foin est hors de prix; à Buckingham, il se vend 40 piastres, à Pembroke \$60 la tonne. On dit même qu'un marchand a payé 700 piastres pour en avoir sept tonnes, ces jours derniers, pour terminer un contrat de bois qu'il avait entrepris. C'est fabuleux. John Mackay a vendu avant-hier \$60 une vache à un boucher d'Ottawa.



L'Honorable L.J. Papineau
Montebello

Saint-Hyacinthe, dimanche 6 juin 1869

Mon cher oncle,

Pendant que je terminais la déclaration contre messire Guillaume, que j'ai expédiée hier à Mackay, j'ai reçu de ce dernier une lettre datée du 4 de juin dans laquelle il m'apprend que vous êtes fort mécontent contre moi de ce que j'ai discontinué, sans votre permission, l'action que j'avais intentée pour le terme de janvier dernier, et que vous vous plaignez que je me moque de vous !

Je suis profondément affligé qu'une telle pensée à mon endroit vous soit venue à l'esprit. Non, mon cher oncle, le profond respect, l'admiration et même la vénération que j'ai toujours eus pour vous, me gardent d'un acte aussi honteux que le serait celui de la moquerie !

J'ai peut-être manqué, en discontinuant cette poursuite, mais si vous voulez bien vous rappeler les circonstances sous lesquelles je l'ai fait, vous reconnaîtrez que si j'ai péché par manque de prévoyance, par excès de confiance dans les promesses du défendeur, je ne l'ai pas fait en vous manquant de respect.

J'ai pu pécher par excès de zèle pour la conservation de votre réputation d'honnêteté et d'ordre, en ne voulant pas même qu'on pût soulever la plus légère question à ce sujet par une contestation basée sur les deux reçus dont je vous ai transmis copie, après vous avoir dit ce que j'avais fait ou en vous le disant, mais me moquer de vous ou de vos instructions, jamais ! L'empressement avec lequel j'ai

presque toujours mis de côté toutes autres affaires, lorsqu'elles pouvaient se différer, pour m'occuper des vôtres, ne me laisse aucun sujet de regret.

Le défendeur présentait deux reçus que je ne voyais pas crédités dans votre compte, ils étaient de votre propre main; je n'avais rien par-devers moi qui pût me permettre de dire qu'il y avait erreur, ni même de le soupçonner. Le défendeur paraissait vouloir contester le quantum de votre demande et faire voir qu'on ne lui donnait pas crédit de deux sommes pour lesquelles il avait des reçus en main, vous étiez à trente lieues de moi, la cour était commencée, je ne pouvais avoir de communications avec vous que par la poste; votre réponse me serait arrivée trop tard. D'un autre côté, le défendeur donnait 38 piastres à même lesquelles il payait tous les frais alors faits, puis il promettait de payer, sous un assez court délai, la balance de ce qu'il pourrait vous devoir, déduction faite du montant des deux reçus après qu'ils vous auraient été soumis. Je savais que les frais étant tous payés, si le défendeur ne remplissait pas sa promesse ponctuellement, il vous serait facile de reprendre votre action contre lui.

Sous ces circonstances, j'ai fait ce qui m'a paru le plus convenable pour votre avantage pécuniaire et dans ce qui me semblait être l'intérêt de votre réputation de régularité dans la tenue de vos comptes. Je n'ai pas hésité à renoncer aux \$29 piastres d'honoraires que m'aurait données la contestation de l'action, pour n'en accepter que \$7,33 et j'ai pris sur moi la responsabilité de ne pas entrer l'action en cour. Voilà toute ma faute : entre ce que je considérais être deux devoirs envers vous, j'ai opté celui qui me paraissait le plus impérieux. Et je vous dirai bonnement que si j'ai mal fait, c'était certainement avec l'intention de bien faire et, dans le moment où j'ai agi, je croyais bien mériter de vous, même à vos yeux.

Lorsqu'après mon retour je vous ai dit ce que j'avais fait, vous avez bien manifesté un peu de mécontentement des prétentions du défendeur, vous m'avez, plus tard, expliqué les erreurs, mais vous n'avez pas paru blâmer le parti que j'avais pris. Encore une fois, mon cher oncle, je suis trop heureux et fier de vous appartenir, et je suis trop jaloux de votre gloire et de votre honneur pour y porter atteinte volontairement, et je vous affectionne trop pour vouloir vous contrister.

Je n'ai pas l'avantage de pouvoir bien exprimer les sentiments que votre âge, vos grandes qualités et vos bontés m'inspirent, mais je puis vous assurer qu'ils sont ceux d'un cœur droit, bien né et profondément dévoué, et je sens intimement que je ne mérite pas votre indignation et que je ne dois pas vous la laisser conserver.

Votre neveu bien affectionné.

A.C. Papineau

P.-S. Je vous ai déjà donné avis que messire Guillaume m'a payé 38 piastres le 7 de janvier dernier. Il m'a de plus payé 25 piastres le 10 de mai dernier. J'ai porté cette somme comme la première à votre crédit dans mon compte avec vous, de même qu'une autre somme de 12 ou 14 piastres (je n'ai pas mon livre à la

main) qui m'a été payée par Robinson à l'acquit d'Edward Cole et passée en compte avec Lee Hillman, agent ou procureur de Cole, au commencement de mai dernier.

A.C.P.

✕

L'Hon. L.J. Papineau
Montebello

Saint-Hyacinthe, 21 septembre 1869

Mon bien cher oncle,

Vous recevrez sous ce pli le projet de réclamation que j'ai préparé pour vous hier. Vous aurez à l'assermenter devant un juge de paix, après y avoir rempli deux ou trois blancs qui s'y trouvent pour mettre la valeur de la terre N° 9 Est Saint-Hyacinthe, le jour et le lieu où vous serez assermenté.

En renvoi, se trouve dit que vous produisez les titres à l'appui de votre réclamation et le mémoire de frais. Je vous ai envoyé, l'automne dernier, ce mémoire de frais; si vous ne l'avez pas sous la main, vous pourrez vous le procurer de Mackay, qui le certifiera en sa qualité de greffier, comme il l'avait déjà fait, et vous pourrez envoyer le tout à M. Laframboise, à Montréal, pour être produit par lui d'ici au 6 d'octobre prochain.

Quant à ce que vous pouvez écrire à Tucker au sujet de cette affaire, je crois ceci suffisant.

Vous savez que j'ai une réclamation contre la propriété de M. Cheney au montant de \$172 pour arrérages de droits seigneuriaux, mais d'un autre côté, je sais que vous avez toujours manifesté le désir de le protéger en faisant de grands sacrifices pour lui. Si vous désirez payer la somme qui m'est due au 1^{er} d'octobre ou me donner l'assurance que vous la paierez plus tard, dans le cas où cela vous serait plus commode, je m'abstiendrai de faire valoir mes droits et je ne mettrai pas d'enchères sur les propriétés de M. Cheney. Une réponse avant le 1^{er} d'octobre obligera.

Je ne crois pas cependant que Tucker paie ces arrérages, qui ne portent que sur la terre de Saint-Hyacinthe, pendant que sa réclamation à lui n'est que sur la terre du Front et ne serait pas affectée par la vôtre.

Je vous remercie des bons souhaits pour ma famille et pour moi que vous faites dans votre dernière lettre. Nous y sommes toujours très sensibles, et de notre côté nous faisons les vœux les plus ardents pour votre bonheur et pour la conservation de vos jours si précieux pour nous tous. Personne plus que nous ne désire vous

voir heureux et dans ce monde et dans l'autre, et nous n'oublions jamais de demander, matin et soir, à Dieu de vous bénir et de vous aimer comme vous nous aimez vous-même et bien plus encore.

Je viens de recevoir une lettre de Mackay, adressée à son cher petit Auguste, dans laquelle il lui annonce la mort si subite de M. Bourassa²⁴³ père, arraché trop tôt encore à l'affection de sa bonne épouse et de ses bons enfants. Quel que soit l'âge de la victime frappée par la mort, nous trouvons toujours que ses coups nous atteignent avant le temps. Des hommes vertueux et courageux comme l'était M. Bourassa sont si rares que nous voudrions toujours les garder au milieu de nous pour servir d'exemple aux autres. Lorsque je le vis, dimanche le 12, après m'avoir serré la main, il me rappela pour la serrer encore une fois, dit-il, comme s'il eût eu un pressentiment que ce serait la dernière. Et en effet cette pensée m'est restée gravée dans l'esprit que ce serait la dernière fois que j'aurais le plaisir de le voir ici-bas.

Votre neveu affectionné.

Auguste

※

À Angelle Cornud

Saint-Hyacinthe, 4 octobre 1869

Ma bonne mère,

Il y a déjà plusieurs jours que je veux vous écrire et je remets toujours pour avoir le loisir de le faire plus longuement. Je vois que c'est inutile et que je fais comme le pêcheur : je remets toujours à un autre jour pour avoir une circonstance favorable. Je crois qu'il vaut mieux écrire aujourd'hui une lettre moins longue et l'envoyer, puis en écrire encore une autre plus tard.

Nous avons été sur le point d'aller demeurer dans notre maison, Mme Laframboise ayant besoin de Mme Dubuque pour garder sa maison, la nôtre sera fermée ou il nous faudra trouver quelqu'un pour l'habiter. D'un autre côté, M. Cadoret voulait augmenter le taux de notre pension. J'ai réfléchi que Louisa n'est pas bien du tout depuis son retour de la Petite-Nation et qu'elle s'ennuierait considérablement, seule de l'autre côté, que nous aurions beaucoup de difficulté à nous procurer une bonne cuisinière et un garçon. J'ai préféré payer une pension plus élevée

²⁴³ François Bourassa (1785-1869), époux de Geneviève Patenaude, mort le 18, est déposé « temporairement » à Montebello le 21 septembre 1869, dans « le caveau de la chapelle de famille de l'honorable Louis-Joseph Papineau ». Présence de Côme-Séraphin Cherrier, Adèle Ranger, Augustin-Médard Bourassa, prêtre, et Napoléon Bourassa, artiste, fils du défunt. L'officiant est Thomas Caron, curé à Saint-Casimir de Ripon. F. Bourassa sera inhumé à L'Acadie le 28 décembre 1869.

chez Cadoret et y passer encore l'hiver. Sauf à voir au printemps ce que nous ferons.

Votre petite fille Fanny, qui se prépare à faire son voyage vers la mi-novembre, est souffrante aussi, cependant elle peut marcher et le fait assez souvent. Louisa n'a pas le même avantage. La marche la fatigue beaucoup et elle n'a pas d'autre exercice.

Gustave a été bien content du livre de lettres modèles que vous lui avez envoyé par moi. Il vous en remercie par moi, en attendant qu'il le fasse lui-même, en vous écrivant. Ce sera un beau souvenir pour lui, ce livre étant un de ceux que vous avez eus dans votre jeunesse.

Malgré la pluie d'averse que nous avons depuis hier matin, et même de samedi soir, il n'y a pas eu moyen d'empêcher Victor et Marie d'aller à l'école aujourd'hui. Ils sont partis avec leur dîner et ne reviendront à la maison que le soir. Ils sont bien assidus à leur école. S'ils avaient, surtout Victor, autant de facilité pour apprendre que d'ardeur pour se rendre à l'école, ils seraient bientôt savants. Ce matin, ils avaient pourtant un attrait considérable pour rester à la maison où le jeune McTavish est retenu par une indisposition. Ce jeune enfant, qui n'a que deux ans de plus que Victor, s'amuse bien avec lui et Marie. Il aime le jeu et eux aussi.

Gustave couche au collège et prend ses repas seulement avec nous, de même qu'Auguste Mackay et Louis Hébert. McTavish, lui, couche chez M. Cadoret. Il n'a que 9 ans.

Nous attendons toujours Nancy Morison le 6 d'octobre. J'espère qu'elle aura beau. L'atmosphère qui se décharge depuis deux jours devra s'éclaircir pour lui permettre d'arriver à pied sec.

Je vous prie d'embrasser pour nous tous Aurélie et son petit Louis-Joseph et les autres enfants, Madsem et les siens, Louise et les siens. Plus nous vivons, plus nous trouvons que la distance entre la Petite-Nation et Saint-Hyacinthe est grande.

Bien affectueusement à vous.

Votre fils Auguste.

✕

Saint-Hyacinthe, lundi 20 décembre 1869

Ma chère Émilie-Anne,

Vous m'avez fait trop de compliments dans vos lettres à l'adresse de Louisa et d'Alexina sur ma ponctualité à vous écrire tous les jours. Je n'ai pas écrit depuis la réception de ces lettres.

Le fait est que nous avons eu le Jubilé puis les affaires du bureau, ayant été négligées pendant quelques jours, demandaient plus d'attention et de temps. D'ailleurs je n'avais rien de nouveau à vous apprendre. Louisa a toujours été de mieux en mieux. Les revers ont été si peu considérables que cela ne valait pas la peine

d'être remarqué. Hier, Louisa est restée dans son fauteuil à peu près la moitié de la journée. Elle en a été un peu fatiguée. Ce matin, elle est en remède, elle a pris des pilules hier au soir. Elle a passé une nuit excellente.

Elle ne veut pas entendre parler du départ d'Alexina. Celle-ci en a dit un mot de temps à autre dans le cours de la semaine dernière. Louisa s'en est chagrinée. Alexina n'en parle plus mais est déterminée à partir mercredi, si Zéphirine ne part mercredi comme elle se le propose. Si elle ne part pas avec Zéphirine mercredi, elle partira jeudi, quand même Zéphirine ne partirait pas jeudi. Car Zéphirine n'est pas certaine de pouvoir partir mercredi, quoiqu'elle le désire vivement. Chacune d'elles a bien des choses à faire et à préparer d'ici au jour de l'An. Leurs malades ne sont pas assez raisonnables pour consentir à leur départ. Personne plus que moi n'aime à garder Alexina, et si elle pouvait réellement rester plus longtemps, cela me ferait un grand plaisir; sa compagnie nous est toujours fort agréable. La seule raison qui puisse nous faire consentir à la laisser retourner à Montréal, c'est qu'elle a besoin, et un besoin pressant, d'y être.

De votre côté, je suis bien certain que vous désirez la voir. C'est dommage qu'elle ne puisse pas se partager comme une pomme ! Elle serait bientôt croquée.

Fanny se rétablit graduellement. Elle commence, aussi elle, à prendre goût au fauteuil. Elle ne peut s'y tenir qu'un instant encore, mais cela viendra assez vite maintenant, car elle a bon appétit. Elle a pu jouer aux cartes, hier et samedi, sans en éprouver trop de fatigue. Sa tête est plus forte que le reste du corps, évidemment.

Quand vous pourrez écrire à Louisa, faites-le, c'est une bonne œuvre très méritoire.

Je viens de recevoir de la poste une lettre de Godfroy pour Alexina. J'aurais dû la recevoir hier, mais le mauvais temps et un fort rhume de cerveau m'ont empêché d'aller au bureau de poste. Elle ne la recevra qu'à midi. Vous voudrez bien mentionner cette circonstance à Godfroy, en lui faisant nos meilleures amitiés.

Louisa, Alexina et moi, nous vous baisons tous bien cordialement, ainsi que les enfants.

Bien à vous, avec amitié, votre frère bien affectionné. Auguste.



Madame E.A. Beaudry
Montréal

Saint-Hyacinthe, 31 décembre 1869

Ma chère Émilie-Anne,

Je viens de voir Mme Langelier. Elle n'est pas revenue de Montréal assez tôt pour faire le casque et le minou demandés pour demain. Elle regrette beaucoup de n'avoir pas pu se rendre à votre désir. Elle espère pouvoir les finir pour les envoyer par moi lundi à midi. Quant au manchon et au grand minou, ce sera pour plus tard.

Louisa remercie bien Alexina de l'achat d'étoffe à robe, reçu par C. Dessaulles. Elle avait bien autre chose à faire que de s'occuper de commissions.

Louisa continue d'être assez bien, malgré ses inquiétudes et ses ennuis. Je crois qu'elle serait parfaitement bien si elle avait quelqu'un pour la distraire. Pourtant elle tousse beaucoup et transpire trop abondamment. J'ai voulu la presser de vous écrire, considérant qu'elle est capable de le faire, mais elle dit que je vous donnerai les nouvelles, lundi, et que cela sera mieux qu'une lettre.

Je vous prie d'accepter tous les souhaits de bonne santé et de bonheur que nous faisons pour vous et toute votre famille, pour l'année prochaine et toutes les nombreuses années à venir, que nous voulons vous voir passer aussi près de nous que possible.

Je verrai Mme Langelier lundi, avant de partir pour Montréal, et je tâcherai d'avoir les objets qui seront probablement prêts alors.

Bien à la hâte et tout à vous.

Auguste



L'Hon. L.J. Papineau
Montréal

Saint-Hyacinthe, 26 février 1870

Mon cher oncle,

Vous trouverez ci-inclus votre compte contre Draper, avec votre réclamation y annexée que vous aurez à signer et assermenter devant un juge de paix ou un juge de la Cour supérieure. Vous avez à remplir trois blancs : le premier par la valeur actuelle de la propriété de Draper, le second et le 3^e, le quantième et le nom du mois.

Je vous inclus aussi la copie du contrat de Draper que vous m'aviez donnée pour préparer votre réclamation.

Notre Cour supérieure finit aujourd'hui. Après le terme, j'examinerai l'affaire de Dallaire.

Papineau, porteur de cette lettre, vous donnera les nouvelles de la famille. Tout à vous, votre neveu bien affectionné. Auguste.

J'ai préparé au commencement de la semaine et envoyé à Mackay l'action contre la veuve et les héritiers Joseph Grondin, N^o 32, Sainte-Julie, Mackay m'ayant écrit qu'ils n'ont rien payé au 10 ni au 15 de février, comme ils avaient promis de le faire.

※

Papineauville, 1^{er} mai 1870

Ma chère Louisa,

Le mois de mai commence bien beau cette année. Nous avons un dimanche délicieux, sauf un peu de vent qui sasse la poussière et le sable. L'eau est très haute dans le moment; elle commence à baisser. Il n'y a pas un seul maringouin dans toute la seigneurie. Personne n'en a gardé l'automne dernier pour en perpétuer la race, et il faudra toute une émigration des autres endroits pour en faire revivre l'engeance ici.

J'ai vu tes sœurs en passant, vendredi; elles sont bien et dans l'occupation par-dessus la tête. Leurs préparatifs les tiennent à l'ouvrage constamment, avec la perspective d'un surcroît qui pourrait bien être au-dessus de leurs forces. Les deux filles doivent partir ces jours-ci, et il n'en sera pas engagé d'autres pour les remplacer. Alexina et Émilienne feront le ménage et la cuisine tout à la fois. Je crains qu'elles ne tendent un peu à l'exagération dans cette dernière détermination.

Elles sont toujours déterminées à monter avec toi le 19.

J'ai pris à Montréal une autre valise, aussi grande que celle que j'avais déjà, pour mettre les paquets de diverses sortes demandés par les personnes d'ici et une

boîte portative. Tout s'est bien rendu et a été accepté avec beaucoup de plaisir et de reconnaissance par les destinataires.

Tu pourras dire à Fanny que sa tante Louise était ravie et on ne peut plus satisfaite, en voyant tous les beaux présents qui lui ont été remis. Les corbeilles et les fleurs se sont bien rendues et, cette après-midi, je suis allé avec les enfants pour cueillir dans le bois, sur la terre de St-Julien, des *pyrola* [pyroles] courantes et d'autres plantes vertes, pour remplacer les immortelles qui garnissaient les corbeilles.

Madsem et Emma sont venues à la messe et sont encore ici. Papineau n'a pu descendre à cause de son rhumatisme qui le fait souffrir.

Ma mère marche plus lentement et plus difficilement que jamais. Elle a pu souper hier et dîner aujourd'hui avec la famille. Elle est dans son mieux. Mackay est gai et parleur à l'ordinaire. Il te fait dire qu'il vient d'ouvrir une lettre où l'on demande qu'il convoque comme préfet une assemblée à l'effet d'entreprendre, le plus tôt possible, un chemin de fer pour relier Ottawa à Montréal par la rive nord. Il espère que cela te déterminera de suite à venir demeurer sur tes domaines pour les cultiver, les exploiter et les faire valoir. Ils sont une honte pour l'endroit et ne font pas honneur aux censitaires. Leur seigneuresse a les plus pauvres maisons et les plus mauvais chemins de l'endroit. Il faut se hâter de réparer tout cela pour donner un nom à la localité.

Emma te fait dire de ne pas manquer d'apporter ta machine à coudre pour gagner ta vie. C'est la filleule de son oncle. Je suppose qu'elle ne trouve pas les revenus de tes propriétés suffisants pour payer ta pension.

J'ai veillé chez Amédée, rue Saint-Denis vendredi soir. Madame Amédée te fait mille amitiés et saluts. Elle aurait aimé à faire visite et adieu à toute la famille avant son départ, elle n'en a pas le temps. J'ai fait un arrangement avec eux pour qu'ils m'écrivent une relation de leur voyage, et en retour je leur donnerai des nouvelles du Canada. Je sais bien que j'aurai la meilleure part du marché.



Papineauville, 2 mai 1870

Ma chère Louisa,

Tu n'auras pas besoin de chercher de lampe à Saint-Hyacinthe. Aurélie me dit qu'il doit y en avoir encore ici, chez Tucker. Je verrai à cela aujourd'hui. Tout le monde ici te fait des amitiés en abondance.

J'ai bien d'autres choses à te dire, mais la messe sonne et comme elle est pour nous j'y vais.

Bonne santé et un gros baiser à tous les enfants. Dis à Auguste qu'il y a deux caisses de poulets.



Papineauville, 4 mai 1870

Ma chère Louisa,

Plus tes lettres arrivent tôt après mon départ de la maison et plus elles me causent de plaisir. Je suis tout à fait content de ta diligence, cette fois, et j'espère bien qu'elle ne fera qu'augmenter.

Tu me donnes bien des choses agréables des enfants et c'est tout naturellement ce qui me fait le plus de plaisir.

Nous n'avons eu que tu beau temps depuis que je suis ici. Pas une goutte de pluie. Les gens soupirent depuis longtemps pour en avoir. Il n'y a pas eu de pluie ici depuis le mois de mars. Les travaux sont arrêtés partout, excepté sur les terres de sable autour du village. Il faisait chaud hier comme en été. Il ventait fort du sud. Le feu, mis pour brûler le bois abattu dans les terres neuves, s'est propagé considérablement. On disait hier au soir que trois maisons avaient brûlé dans le cours de la journée, au sud de la grande rivière, en face du village, et qu'un seul homme a perdu 500 cordes de bois. Le feu était considérable. La fumée nous empêchait de voir de l'autre côté. On voit qu'il y a du feu de tous côtés.

J'ai vu Camille Papineau dimanche soir. Sa femme est assez bien, mais, comme toutes les autres malades de cette année, elle ne reprend pas ses forces rapidement.

Aurélié demande que tu lui fasses faire un chapeau rond, comme celui que j'ai apporté pour Louise. Elle voulait en demander un en même temps. Son mari l'en a empêchée. Aujourd'hui elle ne peut plus résister à la tentation. Tu pourras le faire faire sur ta tête ou, peut-être mieux, sur celle de Mlle Brunelle.

Écris donc à Francis que je le prie de ne pas recevoir d'argent dur sans es-compte pour l'assurance. J'en ai reçu l'ordre en passant à Montréal.

Il fait moins chaud aujourd'hui qu'hier. Le vent est au nord au lieu d'être au sud.

Dis à Mlle Brunelle que les hyacinthes et les narcisses jaunes sont en fleur ici, les tulipes bien avancées. Mme Mackay a des *verbenas* en fleur, un laurier, des rosiers, un oyer, des œillets grands et petits, des giroflées, des cactus, des calcéolaires jaunes et des calcéolaires panachés, des fraisiers dans le jardin. Elle commence à manger des asperges. Tout est bien avancé.

Aurélié a été essayer le chapeau de Louise, depuis que je t'écris. Elle dit qu'il est trop petit pour elle, Aurélié. Elle te prie de faire garnir avec du ruban noir celui que tu feras faire pour elle. Je crois, moi, que tu feras aussi bien d'acheter le ruban et de le garnir ici.

Elle te fait, ainsi que ma mère, bien des amitiés, en attendant le 19. Bien des gros et petits becs à nos enfants. Que Marie travaille bien pour garder la tête de sa classe, et Victor, pour gagner la tête de la sienne.

Auguste

✕

Papineauville, 6 mai 1870

Ma chère Louisa,

Nous avons eu un singulier printemps ici, il fait toujours beau, toujours assez chaud le jour, et pourtant il gèle toutes les nuits depuis que je suis ici. Au moins le thermomètre l'indique, car tous les matins, quand Mackay se lève, il le trouve au point de congélation. Cela n'empêche pas que la végétation est plus avancée qu'à pareille date des années ordinaires. Les érables commencent à développer leurs feuilles et les trembles ont encore plus d'ouvrage fait : leurs feuilles sont ouvertes sans être à leur grandeur ordinaire. Les fleurs sont en plus grande quantité que de coutume dans la forêt.

Mackay et moi, nous avons été chez Papineau mercredi soir. Nous avons ramené de là Eugène et Sam qui étaient montés la veille avec le père Dagenais. Ils ont été à la pêche en canot au bas du jardin et ont pris du poisson mardi et mercredi. Ils étaient bien fiers. C'est Nanette qui les a conduits à la pêche les deux fois.

Eugène a servi une grand-messe lundi matin et a gagné six sous. Il fait la barbe à notre grand Gustave, qui ne sait pas encore servir une basse messe.

Madsem a de belles fleurs dans la maison et dans le jardin. Elle a blanchi sa maison et la clôture du parterre. Son bredas est presque fini. Elle se prépare activement à vous recevoir.

Hier, Mackay et moi avons été souhaiter la bienvenue à mon oncle et toute sa famille, arrivés mardi. Napoléon est parti pour Ottawa hier, nous ne l'avons pas vu. Nous avons pris le souper chez mon oncle. Ils n'ont encore rien pu se procurer. Les bouchers d'ici ne commencent pas à faire boucherie avant l'arrivée du seigneur.

Nous avons été voir la bonne famille du presbytère que nous avons trouvée en parfaite santé. Mme Bourassa te fait bien des amitiés et elle a hâte de te voir. Mme Ranger²⁴⁴ doit descendre la semaine prochaine. Elle se rendra à Saint-Hyacinthe pour voir sa fille et elle ira probablement te voir aussi.

Aurélien dit qu'elle n'a pas le temps de penser à te rien faire dire. Elle te parlera quand tu seras avec elle et, en quelques minutes, pourra en dire plus qu'elle ne le ferait en plusieurs heures d'écriture.

²⁴⁴ Mme Ranger est Geneviève Bourassa (1815-1903), fille de François Bourassa et de Geneviève Patenaude; donc sœur de Napoléon Bourassa. Veuve d'Hubert Sénécal, en 1833, après un an de mariage, elle a épousé (L'Acadie, paroisse de Sainte-Marguerite de Blairfindie, 18 juillet 1835) François Ranger, marchand. M^{me} Ranger est veuve depuis 1857.

Saluts et amitiés à M. Cadoret, Mlle Brunelle, Fanny, Honorine et tout le monde de la famille.

Ma mère s'informe toujours beaucoup de Nancy, de son mari et de leurs enfants. Elle voudrait bien savoir si le D^r St-Germain la connaît, s'il l'a vue et si elle a connu son père. Elle a bien connu son grand-père. Elle veut savoir le nom de famille de la mère du docteur²⁴⁵. Elle est malade depuis deux jours. Elle garde le lit. Amitiés et baisers aux enfants.

Ton ami Auguste.



Papineauville, dimanche 8 mai 1870

Ma chère Louisa,

Tu as si bien commencé que j'ai l'espoir que tu continueras et que tu persévereras jusqu'au bout. Cela me fait croire qu'au moment où je t'écris tu en fais autant de ton côté. Tu as bien meilleure mémoire que moi : tu te rappelles le jour où, avant ton mariage, tu recevais des lettres de moi. Tous les mardis, dis-tu, il t'en arrivait une. Je ne puis me rappeler quand tu les recevais, mais je n'ai pas oublié que j'écrivais souvent et que c'était toujours, comme c'est encore aujourd'hui, un plaisir nouveau pour moi de t'écrire. Je le faisais souvent et j'attendais avec un vif désir le moment de recevoir tes lettres. Encore à présent, qu'il y a seize ans que nous sommes liés l'un à l'autre, ce désir de recevoir des lettres de toi est toujours aussi vif et aussi ardent qu'il l'a jamais été. J'en recevrais tous les jours que je n'en serais que plus heureux. Il dépend de toi de renouveler souvent ce plaisir et de contribuer aussi à me rendre heureux. Nous sommes pour si peu de temps ensemble maintenant que j'espère bien que tu ne négligeras rien pour me faire jouir de l'agrément de ta correspondance. Quand je n'y serai plus, tu te féliciteras de m'avoir témoigné, de cette manière, de l'amitié.

Je ferai à Montréal, en y passant, tes commissions pour la laine et le coton. Je n'ai pas, je crois, mentionné dans mes lettres l'achat que j'ai fait d'une lampe chez Tucker, pour ton usage ici. Je l'ai payée 50 sous, avec une mèche. C'est aussi bas prix que l'on pourrait trouver ailleurs. Je l'enverrai chez Papineau ou je la laisserai ici.

Ma mère était mieux hier, elle a pu passer la plus grande partie de la journée avec la famille. Aujourd'hui elle n'a pas pu descendre. Elle dit qu'elle vieillit bien vite maintenant et qu'elle affaiblit.

Il y a des jours en effet où elle est très faible. Elle parle souvent de toi et des enfants.

²⁴⁵ Le D^r St-Germain (1809-1893), marié à Anne/Nancy Morison, est né à Repentigny, fils de Venant-Émery Lemaire/St-Germain et de Marie-Angélique Prévost.

Nanette et Emma²⁴⁶ sont venues à la messe aujourd'hui. Papineau est ici pour la cour depuis vendredi soir ou hier matin. Toute la famille, excepté mémé, est bien.

Horace Lapierre²⁴⁷ est venu coucher ici hier soir pour tenir compagnie au juge. Il remontera demain matin par le *fairey*.

Le temps aujourd'hui est bien beau et bien chaud. Il ne pleut jamais. Le sable est aussi sec que dans le mois de juillet.

Dans onze jours, tu arriveras ici et je t'aurai à peine vue. Y penses-tu ?

Fais bien mes amitiés aux enfants et à toute la famille. Papineau écrivait ces jours derniers à Mackay, lui disant de me parler d'acheter un cheval, pour l'avoir pendant que nous serons ici. La vieille Jane ne suffira pas. Et il n'y en a pas d'autre.

Ton ami Auguste.



Saint-Hyacinthe, dimanche 19 juin 1870

Ma chère Émilie-Anne,

Quand un homme est tout seul et un peu paresseux comme votre très humble serviteur, il flâne souvent et en flânant il rêve. Et ses rêves le mènent loin ! Vous allez en juger : je suis parti pour la messe du collège, où nous avons eu la procession dans les corridors et les appartements vastes qui communiquent ensemble, de manière à faire tout le tour de la maison. Il y avait deux jolis reposoirs, bien ornés, bien illuminés, que l'on découvrait d'une extrémité à l'autre de la maison. Le demi-jour régnant dans les corridors, les chants du chœur rendus dans une autre aile de la maison, affaiblis, presque coupés par les détours à suivre pour parvenir jusqu'à nos oreilles, nous faisaient paraître tout dans un lointain charmant. Les murs pavoisés d'arbres enlevés à la forêt, les planchers, jonchés de feuilles et parsemés de fleurs, nous portaient naturellement au bien-être, au contentement. De là à la reconnaissance il n'y a qu'un pas. Et les actions de grâces venaient naturellement au cœur et sur les lèvres, pour remercier de toutes ces belles et bonnes choses. En pensant à soi, à ce que l'on a de bien et de bon, on pense de suite à ceux que l'on aime, on veut les associer à son bonheur. Et, de la chapelle, me voilà rendu à Plaisance sans avoir bougé de ma place. Je veux parler pour ma femme et mes enfants, demander quelque chose pour eux, et voilà que je les trouve entourés de beaucoup d'autres qui ne me sont guère moins chers. Il faut bien parler d'eux aussi au bon Dieu, et me voilà en frais de vous nommer toutes et de vous repasser

²⁴⁶ Nanette et Emma Papineau sont des filles de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau et de Madsem. Nièces d'ACP.

²⁴⁷ Horace Lapierre (1796-1882), avocat et procureur de la ville d'Ottawa. *La Patrie*, 16 janvier 1882, p. 2.

dans ma mémoire. Chacun y vient à son tour et s'y représente encore, et l'imagination, qui aime la promenade, part et s'en va loin, bien loin, pour retrouver des feuillages semblables à ceux que les yeux virent dans le moment, et je vous retrouve dans la tête de la baie, sous les plaines, à l'ombre des ormes, parmi les frênes, cherchant à les connaître par leur feuillage, leur écorce et leur port. Je vous vois cueillir des petites fleurs que vous n'avez jamais vues auparavant et qui n'ont jamais été cueillies par une main de femme venue de la ville, par une main qui a été cueillir des fleurs jusque dans les montagnes de l'Écosse, au flanc des belles montagnes de la Savoie, dans la charmante vallée de Chamounix et presque sur la cime des Alpes, dans les froides régions de Splügen; une main qui a pris des roses dans les jardins des fameux Césars, ces fiers maîtres du monde païen, et qui s'est permis de dérober aux orangers du Quirinal leurs suaves parfums.

Je pensais à tout cela et à bien d'autres choses encore, puisque j'ai passé dans les jardins du roi de Naples, où vous m'aviez devancé, sur les flancs et sur le sommet du Vésuve, dans le cimetière de Marseille. Je me suis arrêté là un instant de plus qu'ailleurs. C'est assez naturel, nous y avons fait une pause assez longue. J'errais avec vous d'une tombe à l'autre, cherchant parmi tous ces noms inconnus l'expression d'une pensée universelle pour nous, catholiques. De ces tombes inconnues, je suis allé à d'autres et vous veniez avec moi. J'ai passé à Montréal, dans le vieux cimetière, et il y avait là bien des parents, bien des amis que nous avons retrouvés encore un peu plus loin, à la Côte-des-Neiges. Et là, il y avait d'autres tombes plus récemment fermées, et une particulièrement où nous nous sommes arrêtés. Tout bonnement, nous avons eu la pensée d'adresser un mot de prière pour celui qui s'y trouve en repos.

J'ai demandé pour lui, comme pour tous ceux des nôtres qui l'ont précédé et suivi depuis aux champs du repos, la paix, la lumière et le bonheur après lequel nous courons tous et que nous ne trouvons jamais. J'ai eu bien des distractions, comme vous le voyez, pendant la messe et la procession. Mais, chose si magnifique, je ne me suis nullement arrêté en Angleterre, je n'y ai pas même passé. J'ai toujours été dans les pays catholiques. J'ai fait un tour dans les catacombes avec Alexina.

Je suis revenu à la maison et je me suis encore mis à rêver. De suite, j'ai repris le chemin de Plaisance, et je me suis retrouvé avec vous tous et j'ai remarqué, à côté de vous, une petite fille tout habillée de noir, qui avait fait, en souriant et en se penchant à demi la tête, le tour de la salle, se frôlant à chacune de ses tantes et de ses cousines et sœur, avec un petit air timide, comme pour surprendre un baiser que toutes les lèvres avaient été prêtes à lui donner, et je me suis dit : c'est justement celle-là qu'il me faut. J'ai bien des amitiés et des caresses à faire faire à tout le monde, je ne vois personne qui s'y entende mieux qu'elle dans cette affaire. Je me suis décidé à la charger de cette besogne. Je sais qu'elle sera assez aimable pour s'en acquitter à merveille.

J'ai continué et j'ai vu toutes les autres personnes de la maison remplissant chacun son rôle qu'il serait trop long d'écrire ici, et je me suis dit : si j'étais avec

tout ce bon monde-là, il me semble que je serais heureux, qu'il ne me manquerait plus rien.

Erreur, ce serait encore un moment d'agrément, suivi d'autres désirs, d'autres besoins. Et à quoi me sert de désirer cela, je ne puis l'avoir aujourd'hui, ce sera pour plus tard. Jouissons aujourd'hui de ce que l'on peut avoir aujourd'hui, pour préparer ce qui viendra demain. Et je me suis décidé à vous écrire afin d'avoir, dans quelques jours, le plaisir d'une lettre de vous. J'ai choisi pour cela mon plus beau papier : une feuille de papier achetée, par vous pour moi, ou par moi avec vous, sur la rue Jacob. Écrire, c'est un plaisir qu'on peut se procurer plus facilement, quand on est seul, personne ne nous distrait et on se laisse emporter partout où la folle du logis veut nous faire vaguer. En écrivant, j'ai toujours double plaisir : celui de dire à quelque autre ce que j'éprouve, et l'espoir de recevoir un peu plus tard communication de la pensée de ceux à qui j'écris. J'ai hâte d'avoir un mot de vous; cela m'arrivera bien à propos pour me rafraîchir pendant les fatigues de la cour qui va commencer le 22.

J'ai écrit trois lettres à Louisa dans le cours de la semaine dernière; ainsi je suis en règle avec elle et je puis vous écrire, sans crainte d'exciter sa jalousie. D'ailleurs je sais que j'ai sa permission pour vous écrire de temps à autre.

J'écris souvent, et j'écris à plusieurs personnes. J'aime tant à recevoir des lettres ! Pour en recevoir, il faut bien que j'en écrive ! Il me sera particulièrement agréable d'en recevoir de vous. J'aime vos lettres et elles me font du bien.

Vous direz à Fino que je l'ai vu trotter avec nous dans bien des endroits ce matin, et que je l'ai bien vu prendre les figues, les roses et les fleurs d'oranger ! Au revoir. Auguste.

J'ai commencé de vous écrire, et je n'ai rien dit de ce que j'aurais voulu écrire. Au moins je dois vous faire savoir que toute la famille ici est en bonne santé. Tous les jours nous parlons de vous, nous nous demandons ce que vous faites, grands et petits. Nous voudrions être tantôt à Plaisance, tantôt ici. Le temps passe vite et nous serons bientôt ensemble, je l'espère. Embrassez pour moi Louisa, Alexina et tous les autres de la famille, Victor et Marie particulièrement.



Madame A.C. Papineau
Plaisance

Papineauville, 25 juillet 1870

Ma chère Louisa,

Je ne continue pas ma route jusque chez mon oncle. Ma mère est beaucoup plus mal aujourd'hui qu'hier. Elle a considérablement affaibli. Elle ne peut presque plus avaler. Nous avons essayé de lui faire prendre, avec du liquide, une parcelle d'hostie non consacrée, pour voir s'il y aurait moyen de la faire commuer. Elle n'a pas pu l'avalier et ça l'a incommodée, elle a eu des nausées.

Ce n'est presque plus possible de la comprendre quand elle essaie de parler. On ne peut pas prévoir combien de temps elle durera encore. Elle a sa connaissance cependant. Louise dit que si quelqu'un de Plaisance veut la voir encore, il ne faudrait pas tarder trop à venir. Honorine dit : Je ne sais que penser et dire, je la trouve beaucoup plus faible et plus mal qu'hier, écris-leur cela.

Quand je suis arrivé, on voyait que plusieurs des personnes de la maison avaient pleuré. Leurs yeux étaient rouges.

Amitiés à tous. Ton ami Auguste.

✂

L'Hon. L.J. Papineau
Montebello

Papineauville, 26 juillet 1870

Mon cher oncle,

Notre bonne mère a cessé de souffrir ce matin à minuit et 10 minutes. La chaleur étant excessive, nous avons fixé les funérailles à jeudi prochain [28 juillet], sur les 10 heures et quart. Vous êtes prié de vous joindre à nous. Nous n'écrivons pas à Napoléon spécialement. Vous voudrez bien le prier d'y assister, en lui ap prenant notre chagrin.

Votre tout dévoué neveu.

Auguste

Veillez faire tenir celle-ci à M. Bourassa, curé.

✂

M. Gustave Papineau
Au séminaire

Plaisance, 13 septembre 1870

Mon cher Gustave,

Je t'écris un mot à la hâte pour te dire que nous avançons le temps de notre départ d'ici.

Nous partirons d'ici jeudi prochain, le 15, à moins qu'il ne fasse mauvais; et nous nous proposons de nous rendre à Saint-Hyacinthe vendredi.

Dis à M. Cadoret et à Mlle Brunelle, en leur faisant nos meilleures amitiés et compliments, le jour de notre arrivée. Tous sont assez bien, à l'exception de Mme Beaudry, qui a pris des remèdes hier au soir pour se préparer à son voyage.

Bon courage, zèle et ardeur à l'ouvrage.

Ton père bien affectionné. A.C. Papineau



L'Hon. L.J. Papineau
Montréal

Saint-Hyacinthe, 15 novembre 1870

Mon cher oncle,

Je m'aperçois que j'ai fait fausse route dans votre affaire contre les héritiers James Cooke, et que je vais être obligé de recommencer une partie de mon travail. Le jugement que je voulais faire déclarer exécutoire a été pris à Aylmer et je ne puis le faire déclarer exécutoire contre les héritiers par la cour de Papineauville. Cela m'a donné à penser que je ferais peut-être mieux de prendre une action contre les héritiers pour les rentes dues après l'institution de l'action prise à Aylmer en 1854.

Pour cela, il me faudrait avoir le compte de ces rentes. Pouvez-vous me l'envoyer prochainement et me dire aussi quand James Cooke a pris possession de sa terre, N° 1 côte des Cascades, afin que je sache si cette terre était un propre de communauté ou non, et afin de constater ce que la veuve peut avoir à payer avec ses enfants. Il n'a jamais pris contrat de concession. J'avais prouvé sa possession lors de la première action par des interrogatoires sur faits et articles, qu'il avait laissés sans réponses. Pouvez-vous en même temps me donner les tenants et aboutissants de cette terre ?

Toute la famille ici est assez bien. Nos dames sont entrées en retraite hier et n'en sortiront que vendredi. Nous ne saurons plus que faire pour les égaler en perfection après cela.

Avez-vous des lettres d'Amédée régulièrement ? Je voudrais bien être près de vous pour les voir. Je me propose d'écrire cette semaine. Il y a déjà quelque temps que je n'ai pas de lettre d'Ella. J'en attends une prochainement.

Mille amitiés à Ézilda, Napoléon et aux petits enfants.

Votre neveu affectionné. Auguste.



Saint-Hyacinthe, 22 décembre 1870

Ma chère Émilienne,

Votre dernière lettre nous révèle un état de choses fort pénible pour vous et pour votre famille, au moins si l'on envisage cela au point de vue purement humain. Ce n'est pourtant pas ainsi que vous voyez d'ordinaire votre position. Et vous avez bien raison : tout est providentiel, rien ne se fait dans le monde qu'en vue de notre bonheur futur, même les choses qui nous paraissent toucher le plus à notre vie matérielle. De là je conclus, comme j'ai déjà eu occasion de vous le dire, l'année dernière, que Dieu a sur vous ou sur quelqu'un de vos enfants, peut-être sur tous, des desseins particuliers. Il leur prépare et à vous quelque destinée au-dessus de celles des personnes ordinaires, les épreuves qu'il vous envoie sortant de la mesure commune. Vous devez en être heureuse, au fond, malgré la résistance que peut offrir, au premier moment, la faiblesse du corps. Et sans pouvoir vous réjouir de ce qui vous arrive de contrariant, votre piété et votre foi vive vous portent à bénir la main qui vous l'envoie.

Cette prédilection qui vous est manifestée nous engage à unir notre sort au vôtre, en quelque sorte, pour nous faire participer au bien qui vous est préparé, et nous vous prions d'accepter notre toit pour vous y abriter le temps que vous voudrez.

Nous prendrons maison au printemps, d'un côté ou de l'autre de la rivière Yamaska, suivant que nous trouverons cela le plus commode, pour vous et pour nous en même temps. Louisa ne sera pas fâchée de reprendre ménage, quoiqu'elle se trouve bien ici. Le changement plaît assez à notre nature, qu'elle le voit toujours arriver avec l'espoir de satisfactions nouvelles.

Sur votre demande, je suis allé hier chez Cochut, où pensionne la famille Sicotte. Il vous prendrait pour \$24 piastres par mois, vous et Emma. C'est [] douze piastres pour chacune. Que vous meubliez votre chambre ou non, cela ne fait pas de différence pour lui. Il dit que c'est le plus bas prix que l'on puisse demander à des pensionnaires que l'on veut nourrir tous les jours.

Chez nous, je pense bien que vous auriez à payer le même prix. Vous seriez peut-être moins bien avec nous, sous le rapport de la nourriture, mais mieux sous le rapport de l'affection que nous vous portons. Et quelquefois il pourrait vous arriver de préférer notre table à la sienne, parce que nous connaissons un peu

d'avance vos goûts ou plutôt vos besoins et vous pouvez, avec votre sœur, éprouver moins de gêne avec des étrangers, à faire connaître ceux que nous ignorons.

Enfin, nous vous offrons ce que nous avons en toute simplicité de cœur [] nous le mettons à votre disposition pour que vous en profitiez, si ça vous est agréable, ou comme le [] vous-même pour nous et comme vous l'avez souvent fait dans le passé. À vous de voir si cela vous va.

Nous sentons bien qu'il vous est pénible et difficile, déchirant même, de vous séparer de votre sœur et de vos enfants. Et je n'approuve pas tout à fait, au moins avant de l'avoir discutée, l'opinion de Toussaint de laisser Alexina et Joseph à Montréal, pendant qu'ils seraient bien ici sous le rapport de l'éducation, et mieux pour profiter des petits soins qu'une mère peut leur donner, quand les maisons où ils sont logés et reçoivent l'éducation sont à courte distance. Sous le rapport de la rapidité des progrès, peut-être l'éloignement n'est-il pas à dédaigner ?

Je termine afin d'envoyer ma lettre ce matin. Embrassez bien pour vous, et pour moi en particulier, Alexina [] bien aussi, elle voit venir avec une certaine inquiétude bien légitime [] et les inconvénients d'un changement, quel qu'il soit. Faites-lui mille amitiés, et à vous et à Godfroy²⁴⁸ et aux enfants que nous aimons tous bien affectueusement.

Votre tout dévoué Auguste.



Papineauville, 5 janvier 1871

Ma chère Louisa,

J'avais bien raison de redouter le temps et les chemins que j'entrevois en perspective avant mon départ de Saint-Hyacinthe. Malgré le beau temps que nous prédisait le jour de Noël pour le mois de janvier, je n'ai encore vu passer que des tempêtes du nord-est, vent du nord, bourrasques, giboulées et ouragans du sud-ouest. J'ai pensé être devenu aveugle pendant une après-midi, tant la neige et la glace me fermaient les yeux. À Grenville, le postillon n'a pas voulu m'emmener mardi soir, et il m'a fallu coucher, pour ne monter qu'hier. Je suis arrivé ici à 4 h après-midi. Aujourd'hui le temps n'a pas été meilleur et les chemins sont bien mauvais pour la saison.

Tes sœurs à Montréal étaient bien. Alexina n'a pas renoncé à sa promenade de Saint-Hyacinthe. Elle ne sait pas quand elle la fera. Émilienne est toujours dans l'indécision et l'inquiétude. Elle a trouvé une place pour les meubles qu'elle veut garder, dans le haut du magasin neuf de la succession qui est loué à Hercule

²⁴⁸ Godfroy Papineau, notaire, qui a épousé Alexina Trudeau le 17 février 1870. Celle-ci, sœur d'Émilienne et de Louisa, mourra en couches en avril 1871.

Beaudry²⁴⁹ & cie. Elle pourra les y faire transporter quand il en sera temps. Henri a congé de classe le soir et travaille à empailler et emballer ce qu'il peut arranger lui-même et qui n'est pas d'un usage fréquent à la famille. Il a 15 jours de congé de cette façon. Bien entendu que ce n'est pas pour le jour. Il va au magasin comme à l'ordinaire.

Alexina jeune était en congé lundi et devait rentrer au couvent mardi soir avec les deux filles de Casimir. Émilienne devait les y conduire. Les sœurs ont obtenu, à force de prières et de remontrances à Mgr de Montréal, le congé qu'il avait retranché. Les élèves étaient inconsolables et plusieurs parents avaient déjà fait des dépenses pour venir chercher leurs enfants, et tout était dans un état d'exaspération ou de chagrin pitoyable. Monseigneur s'est laissé toucher, et la joie et la satisfaction sont revenues sur toutes les physionomies.

Je n'ai pas couché comme je me le proposais chez Casimir. Mme Delisle²⁵⁰ est malade au lit depuis plusieurs jours et fort changée. C'est rhumatisme dans l'estomac, et suite des fatigues à soigner sa bonne mère, qui l'ont réduite à prendre le lit. Toutes les jeunes filles étaient à la maison et par conséquent toutes les places prises, et même au-delà. J'ai veillé chez Casimir, couché et soupé et déjeuné chez Émilienne.

Tes sœurs sont aussi bien qu'elles peuvent l'être dans les circonstances où elles se trouvent.

Je suis allé chez mon oncle. Il n'a pas été bien après son retour de Saint-Hyacinthe. Il a pris des remèdes et gardé la maison depuis. Il était bien lors de mon passage.

J'ai trouvé Bourassa maigri et changé. Il a mal aux yeux et cela l'inquiète, m'a-t-on dit. C'est Émilienne ou Alexina qui m'a dit cela.

J'ai vu Almandine et Ida Beaudry²⁵¹ chez leur tante. Augustine Bourassa et Ida Beaudry étaient chez mon oncle quand j'y suis allé. Je les ai vues avec plaisir. Je n'ai vu ni Polyxène ni son mari. Casimir et Émery étaient en bonne santé, leurs femmes n'étaient pas bien : toutes deux toussent, surtout Louise.

La petite Charlotte était avec Almandine chez Émilienne.

Joseph et Benjamin ont eu congé de 6 h du matin à 6 h du soir, lundi, et en ont bien profité. Je n'ai pas vu Joseph.

Mme Richer est encore ici mais il a fait si mauvais, depuis mon arrivée, que je n'ai pas osé faire plus que de mettre le nez à la porte.

²⁴⁹ Hercule Beaudry, marchand, en société avec Joseph Leman, médecin et marchand. Hercule Beaudry est frère de Polyxène Beaudry (épouse de Joseph Leman).

²⁵⁰ Marguerite-Élisabeth McDonald (ca1830-1921), fille d'Andrew Skene McDonald, marchand, et de Marie-Louise Loedel. Née vers 1830, elle a épousé (Montréal, 26 avril 1852) John-Charles-Henry Delisle (1827-1866), commis et marchand, fils de Benjamin Delisle, militaire, et de Julie Lehne. Mme Delisle (Élisabeth McDonald) est une belle-sœur de Casimir-Fidèle Papineau. Les Delisle étaient présents au mariage de C.F. Papineau en 1855.

²⁵¹ Almandine (1854-1877) et Ida Beaudry (1857-1891), deux sœurs, filles de Jean-Baptiste Beaudry et de Marie-Anne Dumont. Nièces d'Émilienne.

Édouard et Louise sont venus veiller ici hier au soir, pour me souhaiter la bonne année et bienvenue.

Clotilde est prise d'un érysipèle à l'œil droit; c'est peu de chose.

Les enfants Eugène et Sam, qui étaient montés à Plaisance, sont revenus ce soir avec Louis et Gabriel qu'Édouard a été chercher. Le temps étant bien mauvais, ils ont tous été cachés et enveloppés dans des robes. Ils sont revenus bien contents de leur promenade.

M. Lombard fait sa quête et visite de paroisse. Le temps et les chemins l'ont forcé d'arrêter. Les chevaux ne veulent et ne peuvent plus avancer.

Il n'y a pas de nouvelles ici, pourtant les enfants rapportent qu'Emma est malade depuis quelques jours. Les glandes du col sont fort gonflées et la font souffrir. Nanette est bien.

Tous te font bien des amitiés et moi je t'en fais encore plus, ainsi qu'aux enfants.

Je me suis rendu sans souffrir du froid ni de la faim. Le voyage n'a pas été malheureux. J'ai versé mais sans me casser les membres. Mille amitiés à la famille.

Ton ami bien affectionné. Auguste.



Saint-Hyacinthe, dimanche 19 mars 1871

Ma chère Louisa,

J'attendais hier après-midi une lettre de toi, et je suis revenu content du bureau de poste. C'était une enveloppe jaune comme au temps jadis, qui m'apportait et voilait ta pensée. J'avais hâte de savoir ce qui se passait entre les trois sœurs. Non entre ces trois sœurs que l'Antiquité païenne avait préposées au soin de couper le fil de la vie²⁵² des pauvres humains, mais entre ces trois bonnes sœurs qui nous font couler des heures, des jours et des années que nous voudrions toujours voir recommencer. Je sais tous les soucis qui partagent vos moments et cependant je voudrais me les entendre répéter tous les jours, parce que je vis de votre vie. Tout ce qui vous intéresse m'est cher et me préoccupe, à plus forte raison dans ce moment ici. Le dimanche, principalement, vu l'impossibilité de toute communication, même par le télégraphe.

L'évêque de Montréal, en passant au collège pour aller à Québec, ces jours derniers, a donné un grand congé à nos écoliers. Ils ont demain celui de la fête du supérieur et, jeudi, celui de l'évêque de Montréal. Ils ont pris, vendredi dernier, leur congé de semaine de jeudi prochain, pour prendre celui de l'évêque, jeudi,

²⁵² Les Parques, trois sœurs qui présidaient aux destinées humaines.

toute la journée. Samedi prochain se trouve l'Annonciation. La semaine sera courte, comme tu vois, pour le travail.

Demain, s'il fait beau, les militaires iront sous la conduite du directeur à la sucrerie de M. Blanchard, à Saint-Dominique. Gustave et Louis se promettent une belle journée. Mackay étant trop jeune pour une si longue marche, restera avec les autres de son âge.

Mme Leman est assez bien. Mlle Brunelle a été à la messe et aux vêpres à la cathédrale aujourd'hui. Elle ne souffre plus de sa maladie.

Mgr Desautels et M. Hicks sont venus pour me faire visite vendredi. J'étais parti pour le bureau, à mon grand regret. J'aurais été heureux de les voir. À mon retour du bureau, ils étaient partis pour Québec avec Mgr de Montréal.

Mlle Jacques nous a fait l'honneur de dîner avec nous aujourd'hui et de nous donner le plaisir de sa compagnie jusqu'à l'heure des vêpres du collège. Elle a manifesté le regret de te voir toujours absente, quand elle vient nous voir. Elle s'est montrée fort aimable. M. Cochrane est attendu dans une quinzaine de jours. Il vient chercher sa femme. Mlle Jacques restera ici jusqu'aux examens des enfants et ne partira qu'avec ces derniers pour Providence.

Dis à M. Bélisle que je ne perds pas de vue son affaire et que je pourrai lui en donner des nouvelles dans quelques jours. Fais mille amitiés de ma part à tes deux bonnes petites sœurs, à Godfroy, Henri, Emma et tous les autres. Nous sommes dans l'inquiétude au sujet de M. Loranger et nous ne l'oublions pas.

Ton ami Auguste.



Saint-Hyacinthe, 30 mars 1871

Ma chère Louisa,

Tu as montré tant d'empressement et de hâte à connaître le résultat de mes négociations au sujet de ta maison, que je t'écris de nouveau ce soir pour te renseigner. Nous avons conclu comme suit : tu échanges ta maison contre celle de Victor [Sicotte] et tu lui donnes 1500 piastres ou 375 louis de retour, et je lui vends mon terrain pour le prix de 175 louis, avec le pouvoir d'eau. De sorte qu'il aura de fait nos deux terrains et 200 louis en argent pour sa maison. Nous irons passer le contrat à Montréal, samedi prochain ou lundi²⁵³. Ce sera plus probablement samedi, parce qu'il veut revenir dans la nuit de samedi à dimanche.

Tu demanderas à Godfroy de vouloir bien prier M. Fauteux de tenir prêts nos chèques de dividendes à la Société de construction pour samedi, afin que je puisse

²⁵³ Échange entre dame Marie-Louise Trudeau, épouse d'Augustin-Cyrille Papineau, et Victor-Benjamin Sicotte, et vente par ledit Augustin-Cyrille Papineau au dit Victor-Benjamin Sicotte. FJD, 1^{er} avril 1871, minute 3057.

retirer l'argent sans perdre de temps, les banques se fermant plus tôt le samedi que les autres jours.

Mlle Brunelle dit que cette nouvelle lui a fait mal au cœur et lui a donné des coliques. Les enfants demandent pourquoi nous n'allons pas de l'autre côté de la rivière.

Mme Dubuque dit qu'elle va se chercher un autre logement et elle a pensé à prendre le haut du bureau, s'il est possible d'y entrer ses coffres. L'escalier est bien étroit.

Gustave, Victor et Marie ont eu beaucoup de plaisir ensemble aujourd'hui. M. Dufresne a donné deux jeux de cartes, l'un à Victor, l'autre à Marie. Il m'a fallu faire la partie avec cette dernière au *bézi*que [bésigue] pour étrener ces cartes. Elle ne se possède pas de joie, quand elle pense qu'elle a un jeu de cartes neuves à elle-même.

Mlle Brunelle te fait dire que M. Dufresne vient bien souvent la voir depuis ton départ. Il vient au moins deux fois la semaine, dit-elle.

Gustave s'est fait faire un plan de notre maison nouvelle, pour en connaître la distribution et j'ai marqué dans chaque chambre les noms de ceux qui doivent les occuper, comme je les avais marqués à Montréal. Gustave et Mlle Brunelle ont dit qu'ils voulaient y avoir leurs places aussi. Le D^r Turcotte, qui a été informé, presque aussi tôt que moi, de la conclusion du marché, m'en a félicité et il trouve que Victor a fait un bon marché, et nous aussi. M. Lanctot me dit que nous devons être fiers parce que ce matin encore il me disait que je ne devais pas hésiter à donner tout le terrain et \$1000 en sus.

J'inclus cette fois les billets de Godfroy que j'avais tout simplement laissés au bureau hier. Tu les lui remettras.

Gustave a été premier lundi dernier. C'est grand dommage qu'il soit malade ou, mieux, fatigué. Tous sont bien et te font mille amitiés. Fais-en part à toute la famille. Le *Scotch Cap* de Victor va bien, même au goût de Mlle Brunelle. Il se fait encore du sucre en assez grande quantité.

Ton ami bien affectionné.

Auguste



L.G. Papineau
Plaisance

Saint-Hyacinthe, 2 août 1871

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier ta lettre du 30, en même temps que celle de ta mère, datée le 29 juillet. Tu ne dois pas douter que c'eût été un plaisir pour moi de recevoir des lettres de toi plus tôt. Tu peux m'écrire tous les deux jours, si cela te va, et tu peux être certain de me faire toujours plaisir. Rien de ce qui vous intéresse et de ce qui vous amuse ne saurait m'être indifférent. Le plaisir des parents est de savoir que leurs enfants sont contents et heureux, quand le contentement leur vient de choses utiles, agréables et permises.

Je ne puis prendre part à vos jeux, je suis trop éloigné, mais je m'y intéresse beaucoup. Les sacrifices assez considérables que je fais chaque année pour vous procurer de belles et bonnes vacances en sont une des meilleures preuves.

Je te remercie des renseignements sur ma clôture en terre. Si la saison continue d'être pluvieuse, il sera presque impossible de songer à la faire terminer.

J'ai souvent trouvé que tu me manquais dans mes projets d'améliorations à la maison et à la cour. Ma solitude m'a empêché de faire bien des choses que j'aurais faites avec un aide. Ta mère et ta tante auraient eu bien des commodités et des avantages dont elles seront privées. Quand elles seront ici, il ne sera plus temps de penser à faire ces choses.

Je regrette bien en effet de n'avoir pas pu me rencontrer, à la Petite-Nation, avec ton oncle Casimir. Il a toujours été mon compagnon d'enfance, et nous avons eu bien du beau et bon temps ensemble, sans compter les orages que nous avons éprouvés dans notre vie commune.

Louis Hébert est ici, il te fait ses amitiés. Il est revenu de la montagne, fort ennuyé. Le mauvais temps l'avait toujours empêché de sortir.

M. Brooks²⁵⁴ est attendu ici demain. M. Cadoret a reçu hier une lettre de lui l'annonçant. Il doit passer ici quelques jours pour se reposer de ses longues et laborieuses études. Il paraît que depuis son départ de Saint-Hyacinthe, il a gagné 2000 piastres à enseigner et autrement, pendant qu'il étudiait pour faire ses cours universitaires, obtenir ses diplômes, et qu'il apprenait l'allemand, afin de l'enseigner plus tard.

²⁵⁴ John Graham Brooks (1846-1938), né à Acworth, New Hampshire, fils de Chapin K. Brooks et de Pamela Graham. Éminent sociologue américain spécialisé dans les relations de travail et les moyens d'améliorer la vie des classes ouvrières. On trouve le nom de « John Graham Brooks, Harvard University, Cambridge, Mass. » dans le journal personnel de Louis-Gustave Papineau. BANQ-VM, P7, S5, D2. Ms, p. 10.

Tu vois qu'avec le travail et la persévérance on fait quelque chose. Il n'avait rien quand il nous a laissés, et n'a pas pu demeurer à Saint-Hyacinthe parce que la mort de son protecteur le laissait sans ressource pour payer sa pension.

Mlle Brunelle mande à ta mère de prier saint Joseph pour trouver une bonne fille et de vous faire prier pendant toutes vos vacances pour vous en procurer une. Il y en avait une excellente au collège. Elle a été engagée par M. Monjeau, curé de la Longue-Pointe, je crois, avant que Mlle Brunelle fût informée qu'elle ne resterait pas au collège.

Si Lajoie était plus capable, je lui en commanderais bien une en fer-blanc ou en zinc et, avec un peu de peinture, on la mettrait couleur de chair. Il ne réussirait pas mieux pour cela que pour la fournaise de M. Cadoret, ainsi n'y songeons plus.

Je sympathise avec Joseph. C'est toujours bien contrariant d'être indisposé, mais cela l'est doublement en vacances.

Embrasse pour moi ta mère, tes tantes, ton frère et ta sœur et toutes tes cousines. Amitiés à tous les autres.

Ton père affectionné.

A.C. Papineau

Mlle Brunelle a mangé hier des mûres que Louisa a cueillies dans le petit bois-d'aux-glands. Vous devez en trouver à Plaisance aussi.

✕

Papineauville, 4 janvier 1872

Ma chère Louisa,

Je suppose que tu attends de moi une lettre samedi matin et, pour ne pas tromper ton attente, je me mets à l'œuvre. Depuis mon arrivée ici, je me suis occupé continuellement des affaires de cour. Ce soir, vers 5½ h, Papineau partant pour aller rencontrer chez lui le curé, qui doit y coucher en faisant la quête de l'Enfant Jésus, Mackay et moi, nous l'avons accompagné jusque chez Camille. Nous avons causé environ une heure ou deux avec la famille; nous sommes revenus souper ici, et ensuite nous avons veillé chez Édouard. Dans les deux maisons, nous avons trouvé tout le monde bien et occupé à faire les ouvrages qui se font à pareille époque de l'année dans l'intérieur des familles. Tous sont bien et ont la gaieté que l'on rencontre presque toujours à l'occasion des fêtes qui ouvrent l'année nouvelle.

Les enfants glissent et s'amuse tout le jour et sont contents, quand arrive le soir, de confier leurs membres fatigués au repos réparateur du lit.

La petite Marie-Louise²⁵⁵, chez Camille, au lieu d'être toujours timide et craintive, s'est apprivoisée et nous a fait toutes ses drôleries et ses caresses. Elle a chanté pour nous et nous a fait beaucoup d'amabilités.

Nous avons été traités à la liqueur de cerise qui était excellente, meilleure même que la tienne, quoiqu'elle ne surpasse pas ta liqueur d'orange.

Il a fait aujourd'hui un temps très agréable et doux. Hier, le vent soufflait du nord-est et s'est montré fort inclément, aussi nous a-t-il fort peu caressé. Nous l'avons laissé seul prendre ses ébats dehors, pendant que nous jouissions, à l'intérieur, des douceurs d'un bon feu de fournaise.

Nanette, plus vigoureuse ou plus courageuse que nous, est descendue avec le fermier, a passé la journée au village et n'est remontée que le soir, seule. Les chemins, si beaux le jour de mon arrivée, se sont un peu gâtés par la neige et la poudrierie d'hier. Ils ne sont pourtant pas mauvais encore.

Le soir de mon arrivée, j'ai trouvé Aurélie et Clotilde occupées à faire des beignes pour me recevoir, ainsi que le juge. Elles n'en avaient pas encore fait. Je puis t'assurer qu'ils sont excellents et moins riches que les nôtres. Aurélie a pris une grande partie de sa journée hier à donner du brillant à son argenterie pour son futur *neveu* le juge. Elle a beaucoup à faire. Elle a deux filles neuves et primitives tout à la fois. L'une n'est arrivée que le jour où je suis monté. Il faut les former à l'ouvrage et ce n'est pas une petite affaire.

Quand tu recevras celle-ci, tous nos enfants seront à peu près à la fin de leurs vacances de Noël et seront sur le point de reprendre leurs classes. Il serait peut-être bien de voir Mlle Desmarteau pour Victor et de voir s'il lui sera possible de lui enseigner quelque chose de plus que les professeurs de l'Académie.

Sam est toujours fort occupé. Il se prépare à la cour et aux élections municipales qui commencent lundi matin. Il est aussi obligé de suivre les affaires de la seigneurie et de recevoir et expédier les malles trois fois par jour, en comptant celle de Saint-André-Avellin.

Aurélie n'est pas forte et ses enfants lui donnent du trouble. Les trois chiens sont toujours dans ses jambes et font encore plus de tapage que les enfants. L'oïseau s'égosille pour dominer leurs voix. C'est fort vivant.

Fais mes amitiés à [] et aux enfants, petits et grands, et donne leur à tous un baiser pour moi. Ton ami bien affectionné.

Auguste

✂

²⁵⁵ Marie-Louise Papineau (1869-1949), née à Saint-Hyacinthe, fille d'Augustin-Séraphin-Camille Papineau et de Mary Ann Lawry. Elle épousera (Saint-Hyacinthe, 25 janvier 1898) Pierre-Alvarez Laplante, comptable, greffier. Le couple s'établira à Saint-Jérôme. *L'Avenir du Nord*, 21 janvier 1949, p. 3.

L.G. Papineau
Montréal

Saint-Hyacinthe, 10 juillet 1872

Mon cher Gustave,

Je pensais pouvoir partir ce soir ou demain matin pour te rejoindre à Montréal et prendre avec toi ton billet de passage. Je voulais aussi faire toutes les recherches possibles pour trouver le livre demandé par M. Brooks. Je regrette qu'il me soit impossible de me rendre. Je ne me sens pas assez bien pour m'exposer à la chaleur et à la fatigue de la ville. Je te charge donc de faire mes excuses à M. Brooks et de lui dire combien je suis mortifié de ne pouvoir pas lui faire avoir par toi l'ouvrage qu'il m'avait demandé.

Tu pourras demander à ton oncle Casimir de t'avancer l'argent nécessaire pour prendre ton billet de passage en argent canadien. Tu as assez d'argent américain, mais je veux qu'il soit pour payer tes dépenses là-bas. Si ton oncle Casimir se trouvait absent, ton cousin Godfroy ou ton oncle Émery se feront un plaisir de te donner cet argent que je leur remettrai quand j'irai moi-même à Montréal, ce qui sera bientôt.

Tu remettras à M. Brooks 5 piastres qu'il m'avait envoyées et que j'inclus à cet effet. Cela n'empêchera pas que si je découvre Bastiat²⁵⁶ je l'achèterai pour le lui faire avoir à la prochaine occasion.

Avec amitiés de tous ici.

À la hâte, ton père affectionné et qui t'aime bien.

※

Papineauville, 23 juillet 1872

Ma chère Émilie-Anne,

Je vous ai promis d'examiner votre affaire avec Lafricain, et je l'ai fait soigneusement et avec beaucoup d'attention. J'en ai conféré longuement avec M. Roy, vendredi et samedi. J'ai vu M. J.B. Beaudry vendredi soir. J'ai été au bureau de M. J.L. Beaudry samedi, mais je n'ai pu le rencontrer : il était sorti. J'ai traversé à Longueuil samedi soir pour voir Casimir. Comme il s'agit réellement de l'interprétation d'un acte, j'ai cru bon de prendre l'opinion de Casimir et d'Émery, qui sont des notaires assez expérimentés et habitués à la rédaction des actes.

²⁵⁶ Sans doute Frédéric Bastiat (1801-1850), économiste, adversaire du protectionnisme et du socialisme, qui fait l'apologie du libre-échange et du libéralisme. Auteur de plusieurs ouvrages, dont *Sophismes économiques* (1845) et *Harmonies économiques* (1850).

J'ai lu toute la preuve et tous les papiers qu'il y avait à la cour d'appel. En un mot, j'ai pris toutes les informations et les précautions que j'ai trouvé prudent de prendre, puis j'ai rédigé par écrit mes impressions.

Dimanche, apprenant l'heureuse coïncidence de l'arrivée de Toussaint à Montréal, je suis allé le voir et nous avons lu ensemble les papiers les plus importants, et nous avons délibéré comme deux juges. J'étais décidé à me rendre jusqu'à Ottawa pour le voir et j'en avais prévenu M. Roy samedi. Vous pouvez penser combien j'ai été réjoui de voir que la Providence m'envoyait Toussaint si à propos.

Nous en sommes tous venus, après l'examen des papiers, à la conclusion que les chances d'appel, en Angleterre, sont trop balancées par les risques pour aller s'exposer à 500 louis de frais de plus. En conséquence du grand pouvoir que vous m'aviez donné, avant mon départ, j'ai décidé, avec Toussaint, que vous ne devez pas appeler.

Je vais mettre au net mes raisons qui sont à peu près les mêmes que celles de Toussaint, et j'enverrai ma réponse à M. Roy. Je lui demanderai en même temps de voir s'il n'y aurait pas moyen de faire un arrangement avec Lafricain et Gadbois²⁵⁷, pour leur donner un peu moins qu'ils ne demandent, et pour cela il faut leur laisser ignorer quelques jours encore notre détermination.

J'ai vu Henri un instant chez Merrill samedi. Il m'a dit qu'il est en parfaite santé et qu'il se propose d'aller passer un dimanche avec vous aussitôt qu'il en aura la permission. Il voulait le faire samedi dernier, mais il y avait sept commis absents ce jour-là et ce n'était pas un moment favorable pour obtenir un petit congé.

Vous embrasserez pour moi tous vos enfants et les miens, ainsi que leur bonne mère.

Bonne santé à tous. Votre bien dévoué.

Auguste

✕

²⁵⁷ Trefflé Tribot/Lafricain (1827-1897) et Olivier Vandandaigue/Gadbois étaient associés à Joseph Beaudry (décédé en 1868) dans le commerce des objets d'église et de culte. « Nouvelle maison pour le clergé. La maison Lafricain et Gadbois est bien décidée à monter un établissement de premier ordre pour les objets d'église et de culte. Ces deux Messieurs anciens associés de feu M. Joseph Beaudry vont continuer cette spécialité. M. Lafricain est parti dernièrement pour la France dans ce but et les Messieurs du clergé qui auront besoin d'objets d'église seront sûrs de trouver des conditions libérales dans cette nouvelle maison. » *La Minerve*, 30 octobre 1868, p. 2. Notons qu'Olivier Gadbois, marchand, est fils de Justine Beaudry, sœur de Joseph Beaudry.

Ls G. Papineau
Acworth²⁵⁸

Plaisance, 9 août 1872

Mon cher Gustave,

Tu vois que je suis encore à Plaisance. J'y serai encore quelque temps, parce que la vigueur ne me revient pas rapidement. Je suis obligé de prendre des remèdes presque tous les jours. Je me suis fait des confitures de figues mardi, et je vais en faire usage au lieu de pilules. Cela sera moins fatigant.

Je suis forcé de discontinuer mes promenades sur la ferme à cause de l'herbe à la puce, qui paraît être maligne cette année. J'en ai quelques grains sur les mains et sur le corps. J'ai pris du sel aussitôt que je les ai aperçus, et j'ai cessé de sortir hier. J'ai lieu de croire que cela n'augmentera pas. Les sorties au soleil, ou toute chose qui pourrait m'échauffer le sang, me seraient contraires.

Heureusement que j'ai profité jusqu'à présent de toutes les occasions qui se sont présentées de prendre de l'exercice. En arrivant de Saint-Hyacinthe, j'ai passé quelques jours à Papineauville. Je suis allé deux fois aux bluets dans les montagnes, derrière chez Lagassé et Irvine Hillman. La première fois, c'était pour y conduire M. Antoine Papineau²⁵⁹, de Montréal, beau-frère de ton oncle Mackay. C'est un homme aussi replet que ce dernier et aussi peu habitué à l'exercice. Il s'en est assez bien tiré. Plaisant ou Bismark l'avait conduit en voiture, escorté du général Trochu, jusqu'au pied de la montagne. Il ne lui restait plus qu'une assez courte ascension à faire.

La seconde fois, j'y suis allé pour conduire M. et Mme Gareau, de Plantagenet, cousin de ton oncle Mackay. Cette fois, M. Antoine Papineau nous a suivis à pied. La voiture n'était pas trop grande pour contenir les dames et demoiselles qui étaient de la partie. Je n'ai pas besoin de te dire qu'à chaque fois les demoiselles de Papineauville et de Plaisance, ainsi que tous les petits garçons de la famille composaient le parti. Il n'y a que cette pauvre Nanette²⁶⁰ qui, étant à Plaisance, n'avait pas pu savoir ce qui se passait au village.

Il nous a bien fallu recommencer une troisième fois, pour lui fournir même chance qu'aux autres. Lundi dernier, elle se trouvait au village, y étant restée à coucher dimanche, et je suis descendu avec Emma pour rejoindre les autres mais dans l'après-midi seulement. J'avais eu du monde ici toute la matinée. Cela n'a pas empêché que j'aie rapporté un seau de bluets cueillis par ton oncle Émery et moi. Ton oncle n'avait pas voulu accompagner les jeunes gens le matin. Mais, me

²⁵⁸ Acworth, New Hampshire, patrie de la famille Brooks.

²⁵⁹ Antoine Papineau (1809-1884), né à Chambly, décédé à Montréal. Il est fils d'Antoine Papineau et d'Amable-Marie Monty. Marchand, il a épousé (Saint-Eustache, 20 novembre 1837) Marie-Louise Mackay, sœur du notaire F.S. Mackay.

²⁶⁰ Nanette/Louise-Anne Papineau, fille de JBN et nièce d'ACP.

voyant arriver de Plaisance après le dîner avec Emma, il profita de notre voiture pour se rendre chez Lagassé, et nous avons réussi à remplir notre vaisseau presque aussi tôt que les autres. Les bluets sont en grande abondance ici cette année. Il n'y en a pas dans Saint-Charles. C'est dommage, car ce serait moins loin pour nous.

Les ronces commencent à noircir leur fruit délicieux. Je ne sais s'il y en a beaucoup cette année. J'en ai vu un peu dans la montagne aux bluets.

Dimanche dernier, ta tante St-Julien, voulant faire un pic-nic pour amuser ses jeunes filles, me demanda de les accompagner sur l'île à Roussin pour veiller avec elle au bon ordre. J'ai encore réussi à me faire accompagner par ton oncle Émery, qui n'y avait pas été depuis trente-huit ans.

Nous avons pris le chaland de la traverse Chabot et nous avons ramé à notre goût au grand soleil qu'il faisait. Le soir, pour revenir, nous étions mieux : les deux traversiers étaient venus au-devant de nous pour ramer à notre place. Les demoiselles, Ernest Papineau²⁶¹ et Alphonse St-Julien²⁶² ont dansé un quadrille à bord, en remontant. Ernest et Alphonse étaient les seuls garçons avec nous. L'entrain n'a pas été grand et, à part cette petite danse qui était l'explosion du besoin de rire qu'avaient les jeunes gens, la joie n'a pas été grande ou au moins pas bruyante.

Emma n'était pas de la fête : depuis plusieurs jours, elle ne garde pas ce qu'elle mange; et, dimanche, elle était plus mal qu'à l'ordinaire. Elle s'est couchée pendant que les autres allaient chercher des amusements.

Elle a vu le docteur hier et mercredi. Elle doit retourner le voir ce soir, car elle n'a pas de mieux. Cela l'affaiblit. Elle sera probablement le courrier porteur de cette lettre d'ici à Papineauville. Elle a commencé une lettre à ton adresse, qu'elle terminera au village quand elle y sera pour la mettre avec la mienne.

J'ai reçu de ta mère deux lettres de toi qu'elle m'a envoyées. La dernière, en date du 31 juillet. Je suis fâché pour toi que la lettre de ta mère, contenant l'argent pour ton voyage à Boston, se soit rendue trop tard. J'ai l'espoir cependant qu'il s'offrira une occasion aussi bonne, sinon meilleure pour toi, si les jeunes gens se proposent de faire le voyage. Ils auront probablement plus de loisir pour visiter avec toi la ville et les environs.

J'espère que tu te rends aimable et que tu es complaisant et prévenant, surtout pour Mme Brooks. Si tu peux être utile et rendre de petits services dans la maison ou autour de la maison, fais-le. C'est le moyen de te rendre utile. Il faut aider ceux avec qui l'on vit, surtout lorsqu'ils ont soin de nous par politesse et par charité, comme le fait cette bonne famille pour toi. Tu ne saurais te donner trop de peine pour leur être agréable.

Je te charge de leur faire, à tous, mes civilités et respects. Et mes amitiés bien particulières et cordiales à M. J.C. Brooks, le seul que j'ai l'avantage de connaître.

²⁶¹ Ernest Papineau (1855-1937), fils de Camille Papineau et de Mary Ann Lawry.

²⁶² Alphonse St-Julien, né à L'Orignal en 1842, fils d'Olivier St-Julien et de Marguerite Cass. Neveu d'Édouard St-Julien.

Je suis heureux et reconnaissant en même temps de cette bonne disposition qui l'a porté à t'inviter d'une manière aussi pressante, comme il l'a fait, à profiter de sa compagnie et de celle de ses bons parents. Si je ne les connais pas de vue, je les connais par leur bonne hospitalité et cela me préjuge fortement en leur faveur.

Tu peux inviter M. Henry Brooks à venir apprendre le français chez nous quand il voudra, s'il lui plaît de l'apprendre. Et tu peux inviter toute la famille, en mon nom et au nom de ta mère, à venir chez nous quand il leur plaira de venir en Canada par promenade ou par affaires. Ils seront toujours les bienvenus et nous feront grand plaisir en venant.

La famille d'Amédée est arrivée ici le 1^{er} d'août. Ils doivent y passer les vacances. J'étais chez Major au moment où ils y sont débarqués. Papineau²⁶³ portait avec fierté une arme à feu. Je suppose qu'il a eu la permission, cette année, de faire la chasse. Elle lui avait toujours été interdite jusqu'à ce moment par sa mère.

La vie est beaucoup moins agitée et bruyante cette année que les années dernières. Ta tante, tes cousines et moi, nous vivons dans la paix, le silence et la tranquillité d'une solitude absolue. Cela va passablement bien à mon caractère. J'ai commencé, cette semaine, à faire de petits ouvrages pour la cour prochaine. Au commencement de la semaine prochaine, je crois que je pourrai me mettre à travailler aux comptes de la succession de mon oncle Louis-Joseph. Émery travaille à l'inventaire. Il est chez ton oncle Mackay. Il me faudra peut-être y aller aussi. Je préférerais bien rester ici, où je puis me mettre plus à l'aise et voir moins de monde que là.

Nous avons commencé, mardi ou mercredi, à manger du blé d'Inde nouveau en épis et bouilli. Cela nous a donné une occasion de plus de parler de toi et de tous ceux qui composaient la bande joueuse des vacances précédentes.

Nous avons eu la semaine dernière la visite de Mlle Bassibé, nièce de M. l'abbé Verbist²⁶⁴ et, comme lui, belge de naissance. Elle tient son ménage dans une paroisse dont il est curé, à l'extrémité occidentale de l'Île d'Orléans, près Québec. C'est la seule étrangère que nous ayons vue depuis que je suis ici. Elle a été enchantée de sa promenade et se plaît bien en Canada. Son père est espagnol, établi en Belgique. Sa mère est morte. Elle a dû visiter Ottawa en partant d'ici, où elle était venue voir, avec son oncle, les Belges établis à Suffolk et à Bonsecours où ils se sont embrassés jeudi. Ils ont vu chez ton oncle Mackay les Belges de Sainte-Angélique.

Je n'ai pas encore été à Saint-Charles. J'irai prochainement.

La dernière lettre reçue de ta mère était du 3 août. Elle attendait, ce jour-là, les MM. Beaudry, de Californie, avec leur frère Jean-Baptiste. Sa lettre se ressentait de son occupation à les recevoir. Tout notre monde était bien à Saint-Hyacinthe.

²⁶³ Désigne ici Louis-Joseph Papineau (1856-1904), fils d'Amédée Papineau et de Marie Westcott.

²⁶⁴ Pascal-Joseph Verbist (1829-1879), prêtre, né en Belgique, fondateur de la paroisse wallonne de Namur en Outaouais. En 1872, il est le premier curé de Sainte-Pétronille, île d'Orléans. Auteur de *Les Belges au Canada* (1872) et *Les Belges et les Alsaciens-Lorrains au Canada* (1872) RPCQ.

Auguste Mackay continue de prendre du mieux et des forces, quoique lentement. J'ai été forcé d'écrire un peu fin, pour permettre à Emma de mettre une autre feuille dans une même enveloppe, et te dire tout ce qui me venait à l'esprit des nouvelles locales. Elles ne sont intéressantes que pour ceux qui ont déjà vécu ici et qui goûtent la vie qu'on y fait. Ta tante et moi, nous avons gommé les canots, ces jours-ci. Elle attend un peu ton oncle, demain, avec M. et Mme N. Têtu, d'Ottawa, pour passer le dimanche. Il faut les aller chercher chez Lamb.

Tout à toi, ton père bien affectionné.

Auguste

✂

À Louis-Gustave Papineau²⁶⁵

Papineauville, 18 août 1872

Mon cher Gustave

J'ai reçu ce matin ta lettre du 15 août. Ta mère ne partira d'ici qu'au commencement de la semaine prochaine, pour retourner à Saint-Hyacinthe. Si tu peux avoir l'avantage d'aller à Boston avec un des M. Brooks, il faut en profiter, quand même cela te retarderait de quelques jours pour l'entrée au collège. Ta mère, à son retour à Saint-Hyacinthe, t'enverra un peu d'argent pour t'aider à faire cette promenade et revenir. Si par exemple M. J.C. Brooks ne part pour Boston que vers le 1^{er} de septembre, tu pourrais laisser Acworth avec lui et revenir directement de Boston au Canada, soit par Montréal ou par toute autre voie. Tu sauras à Boston même quelle sera la voie la moins coûteuse et tu choisiras. Il y a un bureau général du Grand-Tronc où tu peux avoir des billets pour les différentes voies. Je ne me rappelle pas précisément où il est, mais tu pourras le savoir à l'hôtel où tu seras logé.

Ton oncle Ben est descendu à la messe et nous remontons avec lui pour dîner à Plaisance. Toute la famille ici est assez bien.

Ta mère a eu la visite des MM. Beaudry à Saint-Hyacinthe, samedi dernier. Elle est partie le lundi et nous est arrivée ici mardi soir.

Auguste Mackay continue de prendre du mieux. Il a été à un pic-nic sur le coteau hier. Son père l'a fait conduire en voiture jusqu'au pied du coteau et l'a fait revenir de même. Il a été un peu fatigué, sans excès cependant.

Amitiés et respect à tous.

Ton père Auguste.

²⁶⁵ À la fin d'une lettre de Louisa Trudeau, du 17 août 1872, à son fils Louis-Gustave Papineau.



M. L.G. Papineau
Saint-Hyacinthe

Papineauville, 9 septembre 1872

Mon cher Gustave,

Je te félicite sur ton heureux retour à la maison paternelle et auprès de ta bonne maman. Je te remercie de m'avoir écrit pour me l'apprendre. Je suis d'autant plus content de te voir revenu que ta mère se trouve plus isolée par l'absence de ta tante et la mienne. Elle a trouvé la maison un peu grande pendant la fin des vacances. Je le conçois bien, surtout après être venue ici où elle a trouvé grande famille.

J'ai fait à Clotilde la commission de ta mère, au sujet de l'indienne. Elle en est contrariée mais il faut bien se soumettre aux nécessités du commerce qui obligent les commerçants à vendre leurs marchandises aussi rapidement que possible.

J'ai parlé à Godfroy de l'argent de Mlle Brunelle. Il ne peut pas le retirer sans un ordre de sa part sur la Banque d'épargne.

J'inclus 25 piastres pour payer d'abord les livres d'Auguste Mackay, pour l'année scolaire dernière, et ensuite pour payer à compte de ton premier semestre de cette année.

Si ta mère a besoin d'argent, qu'elle prenne ce qui restera, après les livres d'Auguste payés. Tu m'enverras par la malle immédiatement le reçu pour le coût des livres d'Auguste. Fais ce paiement en recevant ma lettre, afin de m'envoyer le reçu immédiatement.

Je ne sais pas encore si je descendrai à présent ou si je vais rester ici encore quelque temps, pour travailler aux comptes et affaires de la seigneurie.

Aussitôt que la cour ici sera finie, je m'occuperai de cela. Si ta maman juge à propos de faire acheter des provisions pour la maison, qu'elle m'en fasse un petit mémoire et qu'elle me l'envoie par le retour de la poste.

J'inclus un blanc de chèque pour le faire signer par Mlle Brunelle, si elle veut retirer son argent. Si elle veut tout le retirer, qu'elle me le dise. Si elle ne veut retirer qu'une partie de son argent, qu'elle dise quelle somme elle le veut, et tu me l'éciras en me renvoyant ce blanc signé.

Tu diras à M. Cadoret que nous le saluons tous ici et que ton oncle Mackay lui fait dire qu'Auguste ne pourra pas aller à Saint-Hyacinthe cet automne et qu'ainsi sa place à sa table sera vacante. Tu feras bien aussi de le dire aux messieurs du séminaire.

Je regrette bien qu'il n'y ait pas d'autre école que l'Académie pour notre cher petit Victor. Il faudra bien s'en contenter, et alors il devra se donner plus de peine pour bien réussir.

Le déjeuner sonne. Amitiés à toute la famille, embrasse pour moi ta mère sur les deux joues. Ton père bien affectionné.

Auguste

✕

Dame E.A. Beaudry
Saint-Hyacinthe

Montréal, 16 septembre 1872

Ma chère Émilie-Anne,

Votre petite lettre de samedi soir ne m'est parvenue que ce matin, malgré que mes deux frères et M. Durand soient allés au bureau de poste dimanche matin et aient retiré plusieurs lettres pour eux-mêmes.

Je suis on ne peut plus contrarié du retard qui m'a empêché d'être auprès de Louisa samedi soir. J'avais déjà perdu plusieurs jours à attendre mon tour à la cour d'appel et je craignais, en partant d'ici samedi, de rendre inutile cette longue attente qui aurait été à recommencer à un autre terme.

Je ne sais encore quand je pourrai retourner, j'attends avec beaucoup d'impatience.

Toussaint doit être parti ce matin pour vous aller voir. Ce sera toujours un bon remplaçant auprès de Louisa. Si son état empire, télégraphiez-moi et je laisserai tout pour accourir auprès d'elle. Je sais bien que les soins ne lui feront pas défaut en mon absence, mais j'aimerais mieux les lui rendre moi-même.

J'espère qu'elle ne se fatigue pas trop de me voir éloigné.

C'est bien contre mon gré et en opposition directe à mes plus vifs désirs que je reste ici.

Je n'ai pas le temps d'en écrire plus long. Un baiser à Louisa pour moi et meilleure santé.

Tout à vous, votre frère affectionné.

Auguste

✕

L.G. Papineau
Saint-Hyacinthe

Papineauville, 10 janvier 1873

Mon cher Gustave,

Dans ma dernière lettre à ta bonne maman, j'ai promis de t'écrire et je le fais ce soir.

Notre cour n'est pas encore terminée. Elle finira demain, je crois, parce que le juge se propose demain vers le milieu du jour (*sic*).

Toute la famille de ton oncle Mackay, depuis le père jusqu'au petit Joseph, a été veiller chez M. John où il y avait une soirée musicale : un concert de flûte par M. l'avocat Burroughs, et de piano par Mlle Mackay. Ils sont tous revenus enchantés, chacun des enfants ayant eu la permission de tapoter sur le piano à son tour. Maître Joseph a trouvé cela fort de son goût.

Je suis resté à garder la maison avec le juge et nous avons conversé de fleurs, de botanique et de bois de toutes espèces, un peu de voyage et un peu de toutes sortes de choses.

Je ne sais encore quand je pourrai descendre. J'attends avec hâte des nouvelles de la famille. Il y a beaucoup d'ouvrage ici à faire dans le moment et, si tout va bien à la maison, je pourrais peut-être rester pour gagner quelque chose.

Les chemins sont mauvais, et le temps constamment froid. Les communications sont lentes et presque interrompues, à raison de la neige que les vents constants soufflent dans les chemins. Je n'ai vu personne de Plaisance ni des environs depuis le jour des Rois. Je ne vois qu'Ernest que les mauvais chemins ne gênent guère de sortir.

Ta tante Mackay est mieux que l'été dernier, elle est un peu plus forte aussi. Auguste continue de se porter assez bien. Il lui est sorti deux parcelles d'os depuis que je suis ici. Il en sort assez souvent de ses plaies. Il ne se passe pas de jour sans qu'il vienne quelqu'un lui enseigner des remèdes infailibles pour le guérir.

Le D^r Grant²⁶⁶, d'Ottawa, qui connaît bien son art, dit qu'il guérira mais que cela prendra beaucoup de temps. Il ne souffre pas de sa jambe malade, c'est dans l'autre que les douleurs le prennent, quand il en a.

Si ta mère a besoin d'argent, elle pourrait demander par toi, de M. Barbeau, à la Banque de Saint-Hyacinthe, son chèque (le chèque de ta mère) qui a été envoyé de Montréal à Saint-Hyacinthe et, en l'endossant de son nom, elle pourra en retirer le montant qui doit être d'une quarantaine de piastres.

Le curé et les marguilliers ont fait la quête de l'Enfant Jésus aujourd'hui dans le village, et ils ont soupé chez ton oncle St-Julien. Ernest qui les a accompagnés

²⁶⁶ James Alexander Grant (1831-1920), né à Inverness, Écosse, décédé à Ottawa. Diplômé de Queen's et de McGill, il pratiqua la médecine à Ottawa, 150 Elgin St. Député du comté de Russell (1867-1873) et d'Ottawa (1893-1896).

dans leur visite de paroisse, pour remplacer ton oncle St-Julien, retenu à la maison par l'ouvrage, a été invité au souper. Ton oncle St-Julien se trouve marguillier, mais n'ayant personne pour faire son train, il n'a pu accompagner le curé dans la visite de paroisse.

Tous ici sont bien et vous font mille amitiés. Tu embrasseras pour moi ta mère, ta tante et tous les enfants.

Avez-vous bien de la misère à vous chauffer ? J'espère que non.

Mes amitiés chez Casimir Dessaulles, chez le D^r St-Germain et chez ton oncle Morison.

Ton père bien affectionné. Auguste.



Papineauville, 12 mai 1873

Ma chère Émilienne,

Suivant ma promesse, je me suis occupé, en passant à Montréal, de l'achat de deux statues. Je suis allé chez Catelli et Carli²⁶⁷ au lieu de retourner chez Baccerrini²⁶⁸. Il m'a semblé que ses statues ont une meilleure expression, et j'ai cru qu'il serait mieux de les prendre, quoique plus chères.

Il les vend cinq piastres pièce et une piastre pour les empailler et encaisser convenablement. Elles sont aussi plus solides que les premières que j'avais vues l'automne dernier. Je ne les ai pas payées. Et je ne les paierai qu'après leur arrivée ici. Je les attends cette semaine sur la fin ou au commencement de la semaine prochaine.

J'ai appris par Godfroy que vous souffrez d'un dérangement de foie. Il paraît que vous appartenez à une famille de peu de foi ou de mauvaise foi. Louisa n'est pas toujours bien du côté du foie ou de la foi. J'entends parler si souvent anglais et français ici que je ne sais plus distinguer le genre de ce mot foi. Je le mets tantôt au masculin, tantôt au féminin, afin que vous puissiez l'appliquer à la maladie que vous éprouvez. Bourassa me dit que les femmes dont la foi commence à faiblir sont en grand danger et que la médecine a peu de ressources pour les soulager. Si vous étiez ici, je vous soignerais avec de la tisane d'if nain ou petit buis. C'est un bon préservatif contre les excès auxquels se portent les femmes atrabilaires. Si vous ne prenez pas de mieux bientôt, je pourrai vous en cueillir dans le bois et vous l'envoyer par la poste, ou bien vous en ferez chercher par Victor ou Gustave. Il y en a dans les bois, chez Casimir Dessaulles, Laframboise et Cadoret.

²⁶⁷ Carlo Catelli (1817-1906) et Thomas Carli (1838-1906), deux sculpteurs établis à Montréal, venus du nord de l'Italie.

²⁶⁸ George Baccerrini et Gaetano Baccerrini (1820-1895), statuaires à Montréal, rue Gosford. Gaetano est naturalisé canadien en 1875.

Godfroy me dit qu'Alexina²⁶⁹ se porte mieux depuis que le docteur l'a privée de ses dents. Je m'en réjouis pour elle et pour ceux qui vivent avec elle. Ses compagnes de Villa-Maria redouteront moins sa société et vous ne craindrez plus de la renvoyer au couvent. Est-ce que réellement vous croyez qu'elle pourra, sans inconvénient pour sa santé, retourner au couvent si tôt ?

Godfroy dit qu'elle se propose d'y retourner aussitôt que vous serez capable de l'y conduire.

Godfroy parle de rebâtir la cuisine du château Plaisance. Je ne crois pas pour tant qu'il soit prêt à le faire durant ce voyage. Ce sera probablement pour le temps des vacances. Je ne sais si cela dérangera vos projets. S'il bâtit, il sera probablement difficile pour eux de recevoir du monde. Je saurai cela prochainement.

Je vous nomme spécialement à la charge importante de baiser régulièrement, matin et soir, mes deux nièces Alexina et Emma, que je mets toujours au nombre de mes enfants, au moins tant qu'elles vivent avec les miens, que je vous recommande aussi d'une manière particulière.

Bourassa me dit que les sœurs ont commencé une bâtisse considérable en arrière de votre magasin et en arrière de presque tous les magasins de la rue Notre-Dame sud, depuis la rue Saint-Sulpice jusqu'à la rue Saint-Lambert. Cette immense bâtisse sera divisée en magasins qui sont tous retenus d'avance !

Bonne santé. Tout à vous et à Louisa et aux enfants. Votre frère Auguste.



Papineauville, 5 juin 1873

Mon cher Gustave,

Tu as bien deviné : le meilleur et plus sûr moyen de recevoir des lettres de moi, c'est de m'en écrire. Je suis assez ponctuel à répondre mais j'ai si peu de forces pour le travail que je n'écris que le moins possible, et je n'écris pas beaucoup à ceux qui ne m'écrivent pas.

J'étais très content de recevoir une lettre de toi, surtout lorsque ta mère n'en écrivait pas.

Je crois que vous n'êtes pas encore au fait des changements qui ont dû avoir lieu dans les départs des malles de Saint-Hyacinthe pour Montréal, parce que vos lettres ne me parviennent qu'une journée après le jour où elles devraient arriver ici.

Ainsi, ta lettre du 30, qui a dû être mallée le 30, vendredi matin, n'est arrivée ici que lundi soir. Elle aurait dû arriver ici le samedi, si elle était partie de Saint-Hyacinthe par la malle de vendredi.

²⁶⁹ Alexina Beaudry (1855-1936), âgée de 18 ans, fille de défunt Joseph Beaudry et d'Émilienne. Elle sera la seconde épouse de Godfroy Papineau en 1877.

De même, la dernière de ta mère, écrite dimanche, ne m'est arrivée que mercredi. J'en conclus que la malle part de Saint-Hyacinthe plus tôt que vous ne pensez, et vous ferez bien de vous informer par quels trains partent les malles.

Je suis heureux de savoir l'avantage que tu as d'herboriser et d'analyser les plantes avec M. Burque. Je voudrais bien pouvoir en faire autant. Il n'y a pas de science que j'aimerais mieux à connaître, comme science d'agrément, que la botanique. Ne pouvant pas analyser les plantes, je me contente d'aller les admirer presque tous les jours et de rapporter à la maison les fleurs des plus belles que je trouve. Je remarque où elles croissent et, plus tard, je m'informe de ceux qui les connaissent de me faire connaître les noms, d'après la description que je leur en fais. C'est un moyen fort long d'apprendre une nomenclature et souvent peu sûr et peu satisfaisant. C'est rare que je rencontre quelqu'un assez familier avec la botanique et les plantes et leurs habitudes, pour deviner de suite ce qu'elles sont par le rapport que j'en fais.

Le juge Lafontaine me fait ce tour de force assez souvent. C'est un homme qui connaît à peu près toutes les plantes remarquables du pays. J'espère que tu en sauras assez long, pendant les vacances, pour me donner les noms d'un grand nombre de belles plantes qui croissent dans la vallée de l'Outaouais. J'en vois tous les jours que je désire connaître, et je n'ai aucune théorie pour y parvenir. Je connais quelquefois les noms vulgaires, mais c'est loin des noms scientifiques. Comment connaître les propriétés et l'utilité d'une plante, si l'on ne peut savoir ce qu'elle est ?

J'ai trouvé, avant-hier, une variété de lys que je n'avais jamais vu dans l'endroit. Il y en a de semblables qui croissent dans le bas de la côte chez M. St-Jacques et chez Mme Plamondon à Saint-Hyacinthe. Peut-être y en a-t-il même sur le devant de la terre du collège. Ils doivent être au moment de la floraison maintenant : la tige peut avoir d'un pied à 18 pouces de hauteur, la fleur est tournée vers la terre. Les feuilles entourent la tige à des intervalles égaux, comme les baleines d'un parapluie, sans être courbées autant que celles-ci et si elles le sont, ce n'est que légèrement et en s'élevant vers le ciel, plutôt qu'en s'abaissant vers la terre. La racine est un petit tubercule allongé d'où partent des radicelles qui plongent en terre et s'étendent des deux côtés.

Il y a près du fossé qui traverse la terre du collège, derrière la petite sucrerie et aussi près du ruisseau derrière les bâtiments de M. Cadoret, une plante qui atteint la hauteur d'un homme et dont les feuilles sortent de chaque côté de la tige comme celles du blé d'Inde, mais plus larges que celles-ci et d'un vert jaune. J'aimerais bien à la connaître. Je suis certain que vous avez dû la remarquer déjà et que vous l'avez analysée.

Ton oncle Mackay m'a annoncé ce soir que ta tante et Auguste se proposent de descendre à Montréal la semaine prochaine. Il y a déjà longtemps qu'Auguste la sollicite de descendre avec lui. Depuis quelques jours, elle se fait faire des hardes par ta tante St-Julien, mais Auguste ne sait pas encore quand elle partira, ni même s'il réussira à la gagner. Elle ne veut pas lui faire savoir d'avance sa

détermination. Elle va se faire faire un dentier neuf à Montréal et se rendra jusqu'à Saint-Hyacinthe, pour y voir le Dr Turcot et surtout lui faire voir Auguste. Celui-ci est plus fort depuis qu'il peut sortir au grand air et marcher autour de la maison. Ce sera un grand plaisir pour lui de faire une promenade et d'aller jusqu'à Saint-Hyacinthe. Il ne rêve que voyage. C'est bien naturel. Il a été si longtemps captif et inoccupé qu'il a besoin de se remuer et de changer de scène.

Il s'occupe toujours de pigeons, de poulets, de canards et d'asperge; quand il a fait ses malles il vit avec les poulets et les pigeons et fait des niches à ses frères pour les étriver quand ils sont à la maison. Aujourd'hui, il est monté à Plaisance avec une charge de blé d'Inde en épis qu'il a été faire égrener à la machine, pour le descendre ce soir.

Ses petits frères Eugène et Sam sont arrivés ce matin d'Aylmer, Hull et Ottawa où ils ont accompagné leur père. Il y avait longtemps qu'il leur mettait cette promenade en tête et qu'il les faisait même pleurer dans l'impatience que leur causaient des retards trop longs à leur gré.

Ils sont revenus enchantés de leur voyage. Ils ont visité les établissements de M. Eddy et la maison de M. Wright, M.P. Ils ont trouvé la serre et les jardins magnifiques et la maison richement meublée.

Je termine en vous souhaitant à tous bonne santé. Tout à toi, ton père bien affectionné. Auguste.



Papineauville, 16 juin 1873

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ta lettre de vendredi, samedi matin, avec sa feuille de médéole de Virginie. J'ai trouvé deux ou trois fois ici la même plante que je croyais avoir une fleur plus considérable.

J'ai trouvé il y a quelques jours une plante que je n'avais jamais vue ici ni ailleurs, excepté dans des pots à l'intérieur de maisons et encore ce n'était pas la même, car celle que je trouve ici est herbacée, pendant que l'autre était ligneuse. C'est une plante d'un pied de hauteur environ, qui est en fleur dans le moment et dont le fruit a la forme et la couleur d'un œuf. La fleur est blanche. Je crois qu'on l'appelle vulgairement « plante à œuf ». Je l'ai entendu nommer à Montréal, par les jardiniers, mélongène et aubergine.

Il y a dans ce moment une plante dont la feuille est beaucoup plus agréable à la vue que la fleur qui s'épanouit. C'est ce que les Anglais appellent « Canker Root », racine à chancre²⁷⁰. Elle est un spécifique contre le mal appelé chancre que les enfants ont à la bouche. Elle croît dans les endroits bas; il y en a sur le

²⁷⁰ Coptis, de la famille des renonculacées.

bord de la rivière devant le collège. Il y en a ici dans toutes les prairies qui bordent la baie et l'Outaouais. Tu devrais en connaître le nom et me le dire.

Je t'inclus aussi une petite plante rampante qui croît dans presque tous les bois à Saint-Hyacinthe et qui est actuellement en fleur. La fleur est un peu plus foncée que celle de la rose ordinaire et a une odeur qui ne manque pas n'analogie avec celle du laurier-rose ou de la vanille. C'est singulier que je n'aie jamais vu sa fleur que cette année²⁷¹.

Tu connais la plante qu'on appelle quatre-temps²⁷²; elle est en fleur maintenant partout, tu devrais la faire analyser aussi. Et la « surette » donc, n'est-elle pas en fleur aussi dans le moment ? Elle a une jolie petite fleur d'un beau jaune. Je l'ai entendu nommer « Alléluia²⁷³ ».

Tu trouveras beaucoup de clématites sur le devant de la terre du collège, près de la rue qui va au bord de l'eau. C'est une plante grimpante herbacée. Il y en a aussi un pied qui croît dans le fond du ravin à gauche, en passant sur le pont de M. Cadoret, pour aller au collège, à 20 ou 30 pas du pont. Elle n'est pas en fleur.

Tu trouveras aussi l'apocin gobe-mouche, près de la petite barrière de M. Cadoret, en allant au collège, au nord du trottoir. C'est une plante laiteuse : quand on casse une branche ou une tige, elle laisse couler du lait.

Je termine pour écrire un mot à ta mère.

Tu me dis qu'il y a des discours, mais tu ne dis pas les noms de ceux qui les prononceront aux examens.



Mme Joseph Beaudry

Saint-Hyacinthe, 30 décembre 1873

Ma chère Émilie-Anne,

Louisa m'a communiqué votre bonne petite lettre reçue ce matin, me requérant de vous dire le prix de la montre d'or que vous avez en main. Je ne puis vous le dire d'une manière bien précise, n'ayant pu retrouver ma facture. Je suis resté sous l'impression que c'était 55 ou 58 piastres, y compris le coût du change de l'argent. Disons 55. Là-dessus vous avez payé 2 piastres pour la faire nettoyer, il ne vous restera donc que 53 piastres à payer. Je crois que vous ne pourrez pas trouver mieux, peut-être pas aussi bien pour le même prix, parce que la montre a été éprouvée.

Louisa et les enfants sont assez bien et parlent fréquemment de leurs tante, cousins et cousines, surtout à l'approche du jour de l'An et à l'occasion des fêtes

²⁷¹ Louis-Gustave a écrit sur le manuscrit : « *Linnea borealis* ».

²⁷² « *Cornus canadensis* », a ajouté Louis-Gustave.

²⁷³ *Oxalis stricta* (note de Louis-Gustave).

de Noël, qu'ils ont eu tant de plaisir à passer avec vous tous, les années précédentes.

Benjamin, fils d'Émery, est ici, et Henriette et Alice Dessaulles veillent avec lui et les nôtres pendant que je vous écris. J'ai besoin d'être sourd pour m'entretenir avec vous. Ils sont fort animés et je n'ai pas besoin de faire des efforts bien considérables pour les entendre.

Louisa, eux et moi, nous vous embrassons tous bien cordialement, en vous faisant les meilleurs souhaits qui peuvent se former dans des cœurs bien disposés à vous aimer dans l'avenir comme par le passé.

Votre frère affectionné et bien dévoué.

Auguste

✕

L.G. Papineau
Saint-Hyacinthe

Papineauville, 1^{er} février 1874

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier matin une lettre de Fanny, m'informant que ta mère est malade depuis mardi ou mercredi dernier. Elle me dit en même temps d'être sans inquiétude. Cependant j'espère bien que tu ne me laisseras sans nouvelles et que tu m'écritas, quand ce ne serait que quelques mots, puisque ta mère ne sera pas capable de le faire. J'aurais bien mieux aimé être resté à la maison que de me trouver ici au milieu du trouble et de l'agitation d'une élection²⁷⁴. Cela m'a fait perdre beaucoup de temps. Ton oncle Mackay étant presque continuellement absent, il me fallait répondre à ceux qui, en grand nombre, avaient ou prétendaient avoir affaire à lui. Nous ne savons pas encore quelle est la majorité de Wright, mais elle doit être considérable²⁷⁵. Il a dépensé beaucoup d'argent pendant que nous n'avons rien voulu dépenser que les frais de voyage de ceux qui ont cabalé dans les différentes localités du comté. Nous n'avons fait aucune dépense illégale, afin de n'avoir rien à nous reprocher. À Hull, les adversaires ont non seulement employé la corruption mais même l'intimidation. Ils avaient engagé des forts à bras qu'ils faisaient parader devant les polls pour effrayer les voteurs timides. Les adversaires admettaient et admettent encore que les $\frac{2}{3}$ des électeurs étaient pour ton oncle là, et jusque vers 10 ou 11 h, ton oncle y avait une majorité de 100 voix. C'est alors que les agents de Wright ont commencé à faire rouler l'argent et faire

²⁷⁴ Pour élire le 3^e parlement fédéral à Ottawa. L'élection a eu lieu le 22 janvier 1874. Les conservateurs de John A. Macdonald sont défaits par les libéraux d'Alexander Mackenzie.

²⁷⁵ Alonzo Wright eut 1783 votes; F.S. Mackay, 716 votes.

paraître les *bullies*. Parmi les protestants, ils faisaient passer ton oncle Mackay pour un catholique fanatique et déterminé à faire la guerre aux protestants, pendant que chez les Irlandais catholiques, ils le faisaient passer pour un homme sans religion qui reniait Dieu et voulait détruire le catholicisme, un allié des orangistes. Il paraît, à les en croire, qu'il est de tous les plats.

Je suis bien content de voir cette élection finie et j'espère que nous allons pouvoir travailler en paix.

Godfroy, qui est venu pour aider à ton oncle, doit retourner à Montréal demain ou mardi. C'est Camille qui le conduira jusqu'à Vaudreuil.

Tes cousines et les demoiselles Mackay s'intéressaient beaucoup aux nouvelles électorales. Marie-Louise surtout qui savait par le télégraphe à peu près tout ce qui se passait d'un bout à l'autre du pays. Elles sont toutes fort contrariées de la défaite de ton oncle. Moi, je m'en réjouis presque, parce que je sens que c'est mieux pour sa famille.

Emma est au village où elle est venue pour la messe. Elle retourne à Plaisance ce soir. Ernest est toujours sur le chemin entre le village et Plaisance. Il a été plusieurs fois à Hull et Ottawa pendant l'élection. Il a été faire visite chez ton oncle Trudeau²⁷⁶ et s'est amusé avec Louis. Il a été chez M. Lapierre où ils ont dansé à l'impromptu, ayant été chercher la musique ou les musiciennes et les danseuses après 9 h du soir.

Clotilde, Éléonore, Alexina, Emma viennent de partir, pour aller chez Camille avec les demoiselles Mackay.

Je te charge de faire attention de conduire le poêle à charbon aussi bien que possible, surtout pendant la maladie de ta mère. En te levant un peu plus matin, tu peux faire une attisée avec du bois seulement, pour réchauffer la maison, et quand elle achève de brûler, mettre du charbon et, même si la maison ne se trouve pas suffisamment réchauffée, on peut faire deux attisées au bois le matin. Pour cela, il faut se lever vers 6 h au moins. S'il y a besoin d'acheter des poulets ou autre chose, sur le marché, pour ta mère, tu pourrais les faire acheter par quelqu'un. Casimir Dessaulles se fera bien un plaisir de procurer ce que tu ne connaîtrais pas toi-même, soit au marché, soit ailleurs. Tu peux engager Victor et Marie à ne pas faire de bruit quand ils sont dans la maison et tu peux aussi leur recommander de ma part d'être prévenants et complaisants pour leur mère, de faire les commissions à leur portée dans la maison et de voir souvent si elle a besoin de quelque chose.

J'espère qu'ils seront, ainsi que toi, attentifs à prévenir ses besoins et ses désirs et que vous ferez tout en votre pouvoir pour ne pas la fatiguer. Et pour la soigner et l'amuser et la distraire par des lectures ou par la conversation, quand elle pourra les supporter.

²⁷⁶ Toussaint Trudeau (1826-1893), ingénieur, frère de Louisa et d'Alexina, a épousé (Montréal, 24 avril 1855) Corinne Perrault, fille de Louis Perrault, patriote imprimeur, et de Marguerite Roy. Il s'établit à Ottawa à partir de 1867. DBC.

Je vous charge, tous trois, de l'embrasser et de lui faire toutes les amitiés que vous pourrez imaginer, mais sans la fatiguer. Je remercie Fanny de sa lettre et des soins qu'elle et sa mère donnent avec dévouement à ta maman.

Ton père bien affectionné.

Auguste

Mon cher Gustave, Éléonore te prie de remettre le patron inclus à Fanny (Mme Des-saulles). Ton oncle Sam.

✕

L.G. Papineau
Saint-Hyacinthe

Papineauville, 19 mars 1874

Mon cher Gustave,

Il y a plusieurs jours que je veux t'écrire, et toujours quelque chose m'a fait différer. Enfin, j'apprends par la lettre de ta mère que tu es un peu pressé de prendre une détermination, afin de commencer, au besoin, un cours au mois de mai prochain. Ta maman me dit qu'il a été question, à Montréal, de te placer chez tes oncles pour y étudier sous eux le notariat, avec perspective d'une société avec eux; que d'un autre côté ton oncle [T.J.J.] Loranger inclinait pour sa profession et la mienne, qui offre plus de carrières ouvertes aux espérances d'un jeune homme que le notariat, et qu'enfin tu avais eu d'abord l'idée de te livrer à l'étude du génie civil, sans cependant savoir où et chez qui l'étudier.

Je ne veux aucunement influencer ta décision. Un jeune homme doit être laissé pour cela, autant que possible, à suivre ses goûts, non pas ses passions, remarque bien, mais ses goûts ou inclinations honnêtes et réfléchies. Il doit chercher à voir dans quelle carrière il croit pouvoir, non pas acquérir le plus de richesses, mais se sanctifier le plus facilement. C'est là le premier but qu'il doit avoir en vue, dans le choix d'un état. Le reste lui viendra par surcroît et sans qu'il ait à s'en préoccuper plus qu'il n'est raisonnable de le faire. Dieu pourvoit toujours, et avec la plus grande sollicitude, à la subsistance de tous ceux qui veulent sincèrement et résolument travailler dans la vue de le glorifier en eux, en faisant sa volonté qui est le salut de chacun de nous. Toute la création matérielle est subordonnée à cette première fin. Toute l'économie du monde matériel est réglée pour arriver à ce but principal, à ce but unique de la glorification de son fils, de son verbe, dans l'homme uni à ce verbe et ne faisant plus qu'un seul et même corps avec lui, et ne vivant plus que par le Verbe jusqu'à ce qu'il soit transformé et transsubstantié et comme changé de nature, de manière à ce que les actes de l'homme ne soient plus des actes purement humains mais des actes divins. Et on voit, par la vie de tous

les saints, que ceux qui ont eu pour but de leur vie cette conformité à la volonté de Dieu, qui finit par nous rendre assez semblables à lui pour nous y unir inséparablement, ont eu, sur la terre, sans avoir besoin de s'en occuper qu'incidemment et pour ainsi dire accidentellement, toutes les choses matérielles nécessaires à leur existence. Et il s'est peut-être fait plus de merveilles, il s'est opéré plus de miracles pour établir cette vérité que pour en établir aucune autre.

C'est donc au bon Dieu qu'il faut s'adresser d'abord pour connaître sa volonté et, quand on la connaît, les moyens de la faire ne manquent pas. Et quand on la fait, il est absolument impossible à Dieu de nous laisser sans moyens de subsistance sur la terre, excepté quand il veut les faire cesser pour nous appeler à lui.

Fais choix de ton état avec Dieu et en vue de Dieu, et ne sois aucunement inquiet du reste. Si tu veux rester dans le monde, prie pour n'être pas du monde d'abord, puis, quel que soit l'état que tu auras choisi, nous trouverons moyens de te le faire suivre. Dieu nous les fera découvrir si nous ne les voyons pas; il nous les donnera si nous ne les avons pas. Si tu veux être avocat, la carrière est ouverte pour toi comme pour les autres. Si tu veux être notaire, tes oncles sont prêts à te recevoir à leur bureau. Si tu préfères le génie civil, nous pouvons consulter ton oncle Trudeau sur les moyens de commencer des études en ce genre. Il sait bien mieux que nous où et comment étudier cette profession qu'il a embrassée avec tant de succès. Si tu veux te consacrer à l'Église, tu es entouré de prêtres éclairés qui peuvent te faire connaître d'une manière très certaine les marques d'une vocation à cet état, le plus parfait de tous. Et quand ton choix sera fait, tu auras ton père et ta mère, ta bonne mère, pour t'aider à le suivre avec persévérance.

Tout à toi, avec bien de l'affection, ton père qui vous aime tous beaucoup.



Papineauville, 29 mars 1874

Ma chère Louisa,

Tu ne saurais croire combien je suis content de ton voyage à Montréal. Depuis ce temps-là, tu m'écris plus longuement et tu me donnes beaucoup plus de détails sur les affaires de familles ou mieux les relations de famille. C'est un plaisir toujours nouveau pour moi de savoir ce que vous faites et ce que vous dites. Madsem a bien ri ce matin quand je lui ai parlé de ton projet de vacances. Elle dit qu'elle fera bien attention, avant de te laisser mettre le pied dans sa maison, de connaître tes dispositions.

Emma est mieux mais pas assez bien encore pour sortir. C'est Madsem Pelletier et la petite St-Pierre, domestiques, qui étaient à la messe ce matin. Madsem est retournée immédiatement après le dîner. Camille est monté avec Ed. St-Julien et Louise pour faire visite à Aurélie. Mme Camille a du mal dans une oreille qui la fait beaucoup souffrir. Elle a d'abord eu un clou, puis un abcès, et maintenant

c'est un bouton de chair. Ses trois plus jeunes enfants ont aussi été malades d'un mauvais rhume et ils le sont encore. Camille n'a pas été bien lui-même depuis deux semaines. Ils ont été obligés d'avoir le docteur. Camille est mieux; les autres aussi, un peu. Le petit Côme a eu des convulsions pendant plusieurs jours.

Éléonore et sa sœur Élisabeth sont mieux. Je ne t'ai pas dit que Mme St-Julien a reçu son moulin neuf. Elle en est bien contente. Elle l'a payé \$53 et il a une boîte mobile pour recouvrir les mouvements. Il me semble plus complet que le nôtre. Éléonore et Alexina apprennent à s'en servir au moyen d'un livre, et elles réussissent bien. C'est un avantage que de les acheter à Ottawa !

À propos d'Ottawa, Sam me tourmente depuis une couple de jours pour m'y envoyer. Il dit que cela me fera du bien de me distraire un peu, de voir mes parents et mes anciens amis qui sont au Parlement. J'irai peut-être. J'aimerais assez à voir Toussaint et sa famille, Coursolles et Fissiault. Cela me ferait du nouveau. Mais c'est surtout pour avoir des nouvelles du Parlement que Sam voudrait me faire monter. Il dit qu'il faut se montrer aussi dans le monde, si on veut faire des affaires; que si l'on reste toujours dans son bureau aux affaires, au lieu d'en faire plus on en fait moins, parce que les gens viennent à oublier qu'on est dans le monde, et ils transigent leurs affaires avec ceux qu'ils ont occasion de voir et de rencontrer.

Si je pars, ce sera demain ou après-demain. J'irai peut-être jusqu'à Aylmer où je pourrais faire quelque chose pour l'avancement des affaires de la succession. Sam dit que c'est bon de profiter des occasions qu'offrent les affaires pour faire un petit voyage, quand même ce ne serait pas absolument nécessaire.

Ne dis pas cependant aux héritiers que cette promenade n'est pas absolument nécessaire. Ils aimeraient peut-être mieux me voir au bureau et faire faire les voyages par d'autres, qui les feraient moins dispendieux et qui ne pourraient pas me remplacer pour l'ouvrage du bureau. C'est bon de mêler les travaux moins ardu avec d'autres qui le sont plus, et ne pas laisser tout ce qui est facile aux uns pendant qu'on se charge de tout le plus difficile.

Après tout, quand même ils le sauraient, ce n'est rien que de juste et ils m'en loueraient peut-être.

Je pourrai peut-être parler à Toussaint des projets de Gustave. Il pourrait m'éclairer là-dessus. Quant à ce qui intéresse particulièrement Gustave pour le choix d'une profession, et ce qu'il voudrait que je lui fasse connaître des avantages et désavantages d'une profession et des autres, ce n'est pas chose tout à fait facile. Je puis lui parler un peu de la mienne, que je connais mieux que les autres et que je ne puis nullement mépriser ni dénigrer. Elle nous a toujours fourni le pain et l'habit d'une manière convenable et même respectable, avec l'économie que tu as su mettre dans l'administration de notre intérieur, et moi dans celle de l'extérieur. Que peut-on demander de plus au bon Dieu ? Quand il y a plus, on court de grands risques d'en abuser. C'est une profession où un homme peut espérer, plus facilement que dans aucune autre, parvenir aux plus hautes charges du gouvernement et de la magistrature. Toutes les positions honorables de notre société lui sont, on

peut dire, également ouvertes. Celui qui a le talent de la parole peut faire son chemin assez vite, s'il est honnête, laborieux et prudent, dans notre profession, soit dans les cours civiles, soit dans les cours criminelles, surtout devant celles-ci où les assistants sont en plus grand nombre que dans les cours civiles et où d'ailleurs les mouvements d'éloquence sont beaucoup plus recherchés et produisent plus d'effet. Ensuite, les assemblées où se traitent les affaires publiques, politiques ou autres, offrent encore beaucoup d'occasions à l'avocat de se faire connaître. Pour cela il faut rompre la glace de la timidité, de suite en entrant dans la carrière et, une fois qu'on a pris un peu de hardiesse pour peu qu'on cultive son esprit et son cœur, on est certain de parvenir à faire quelque chose.

Les désavantages sont que cette profession, comme toutes les autres dans un pays nouveau, est peu rétribuée. C'est un mal général. Et on est obligé d'en faire une espèce de métier pour la rendre lucrative, en s'occupant de la partie matérielle de cette profession. Elle demande des connaissances bien variées, mais aussi elle offre des jouissances variées. Il faut souvent être en contact avec des gens qu'on n'aime pas à fréquenter, parce qu'ils sont appelés à nous rechercher, surtout lorsqu'il s'agit de couvrir leurs fautes pour sauver l'honneur de leur famille ou quelque débris de leur fortune.

Il y a les ennuis des enquêtes par écrit qui sont longues et fatigantes. Mais où n'a-t-on pas de fatigues dans le monde ? Ne faut-il pas supporter le poids du jour pour mériter la récompense ?

Le notariat est une belle profession aussi. C'est l'étude du juste et de l'injuste pour savoir les distinguer l'un de l'autre, comme dans notre profession. Avec cette différence que l'injuste, lorsqu'il atteint la proportion du crime, cesse d'être dans le domaine spécial de l'étude du notaire. Celui-ci, étant obligé de juger lui-même en dernier ressort de ce qui peut être profitable ou nuisible à ceux qui l'emploient, a besoin d'être doué d'une plus grande pénétration, prévoyance et jugement que l'avocat, parce qu'il n'a pas, comme celui-ci, un adversaire toujours sur le qui-vive pour le prendre en défaut et le corriger, assez rudement parfois, ou un juge pour condamner à tout jamais ses erreurs ou le sermonner de ses bévues.

Le notaire doit bien apprendre le côté pratique des affaires pour savoir les diriger de manière à conserver la paix avec le droit et la justice égale entre les deux parties qui l'emploient pour des affaires dont le dénouement complet n'aura lieu assez souvent qu'au bout de dix et vingt ans, pour ne pas dire même cent ans. Il doit bien connaître les lois de la société et de la famille, l'économie domestique et politique, pour savoir régir par des clauses sages et claires les biens et droits de personnes qui naîtront bien longtemps après la date de ses actes et dans des conditions souvent fort différentes de celles de leurs parents, qui passent les actes d'aujourd'hui.

La vie du notaire est beaucoup moins publique que celle de l'avocat; le fait est qu'elle ne l'est presque pas et il lui faut beaucoup plus de temps pour se faire connaître. Il lui faut être dans des circonstances particulières pour arriver rapidement à la renommée, même avec des talents transcendants. Sa vie, plus sédentaire

encore et moins variée, quant à ses occupations que celle de l'avocat, est moins favorable au développement ou à la conservation de la santé.

Dans l'une et l'autre carrière, celui qui veut travailler soigneusement et consciencieusement doit infailliblement réussir avec le temps à s'acquérir une honnête aisance et beaucoup de considération, s'il a le moindre talent. La constance, la persévérance opèrent des prodiges sous ce rapport. J'ai vu des jeunes gens qui ont commencé avec tous les désavantages possibles et qui, à force de travail, de persévérance et d'ordre, ont suppléé aux talents qui leur faisaient presque défaut. C'est que le bon Dieu récompense toujours ce qui est fait pour lui, et il le récompense en ce monde même.

Quant à ce que disait Fanny, que Gustave ferait bien de voir le monde un peu pour se décider plus facilement, je ne partage pas cette partie des avis qu'elle a bien voulu donner à Gustave et qui peuvent certainement lui être grandement utiles sous d'autres rapports. Ce n'est pas en voyant le monde et encore moins en s'y mêlant qu'on apprend beaucoup. Au contraire, il y a tant d'idées fausses, tant de maximes de mauvais aloi qui sont mêlées aux vérités dont vivent la masse des personnes dans le monde, qu'on vient à voir moins clair après l'avoir connu qu'avant. On a les yeux plus ouverts au mal et voilà tout. Une décision prise dans la solitude et la prière, sous l'œil de Dieu et de la Sainte Vierge, avec les lumières de l'Esprit Saint, sera toujours plus sûre que celle prise pour des considérations plus ou moins humaines, plus ou moins affectées par les préjugés, qui produit toujours l'erreur mêlée à la vérité.

En voilà bien long, j'ai peur, mais je crois que c'est aussi juste comme j'aurais pu le faire, si j'étais avec Gustave.

Je n'aurai pas le temps de relire ces lignes écrites à la hâte, mais qui sont la reproduction de pensées qui m'ont souvent traversé l'esprit et que j'ai ordinairement trouvées justes.

Embrasse pour moi Gustave, Victor, Marie, Honorine, Fanny, Nancy et tous leurs enfants. Je sympathise bien avec elles dans leurs épreuves et maladies.

Tout à toi, ton ami.

Auguste

Tu ne me dis pas ce que tu veux faire avec la maison de Francis pour les Sœurs Grises, ni même ce qu'elles en veulent faire.

Fais mes amitiés à Caroline Dessaulles d'une manière toute particulière. Elle a toujours été une de mes favorites, tu sais ! Avez-vous eu des nouvelles de Brooks ? Gustave devrait lui écrire, quand ce ne serait que quelques mots. J'aurais été heureux de me trouver à Saint-Hyacinthe en même temps que Zénaïde. Tu devrais la mettre à contribution et la faire prier particulièrement pour Gustave; d'autant plus qu'en demandant ses prières, on demande en même temps celles de toute la communauté.



Papineauville, dimanche 5 avril 1874

Ma chère Louisa,

J'avais si peu de temps, jeudi dernier, pour t'écrire et à Francis, que je ne t'ai pas dit tout ce que j'avais à dire. J'ai pris de Toussaint quelque information par rapport à Gustave. Il me dit que si Gustave désire étudier le génie civil, il peut le faire avantageusement à Montréal, chez Maurice Perrault, un de nos amis, ou chez Legge, ou chez les deux, l'un après l'autre, vu que le second s'occupe principalement de la partie concernant les chemins de fer et les canaux.

Les bases de cette étude sont les mathématiques et le dessin linéaire. Ensuite, pour compléter de hautes et fortes études, on pourrait le faire aux États-Unis. Toussaint dit qu'il ne serait pas aussi avantageux d'aller aux États-Unis au commencement qu'à la fin d'un cours. Et qu'il est bon de s'occuper, en étudiant la théorie, de se former la main à la partie manuelle, en travaillant comme il l'a fait lui-même dans les boutiques.

Pendant que j'étais chez Toussaint, j'ai fait connaissance avec Mme Haycock et Mlle Lafontaine, qui te saluent gracieusement. J'ai été chez Mme Haycock où Mlle Lafontaine m'a fait entrer. Elle demeure au second coin de rue en partant de chez Toussaint, pour descendre à la rue Rideau. Elles m'ont bien parlé de leur père et des moyens d'opérer une réconciliation. Je pense bien que c'est pour cela surtout qu'on m'a fait entrer.

J'ai vu un grand nombre de mes anciens amis à la Chambre et avec beaucoup de plaisir. Ils ont paru à peu près aussi contents de me revoir que moi de les revoir, après plusieurs années. Il y en a un que je n'avais pas vu depuis ma sortie du collège, qu'une fois en passant. C'est Béchard. Il a les cheveux tout gris. Il est plus jeune que moi.

J'ai vu Fabre chez Corinne. C'était la première fois que je le rencontrais en société. Je l'ai trouvé bien aimable.

On m'invite à monter à Plaisance pour y conduire Clotilde et les enfants.

Je termine en vous embrassant tous cordialement.

Ton ami Auguste.

Je n'ai pas reçu de lettre ce matin.



M. L.G. Papineau
Ingénieur civil en herbe

Papineauville, jeudi matin 23 avril 1874

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier matin ta bonne lettre de dimanche, m'apprenant l'heureuse issue de toutes tes perplexités et inquiétudes, au sujet du choix d'un état. J'attendais avec hâte la nouvelle de ta décision et je suis aussi content que toi de la détermination que tu as prise. Après avoir demandé avec instances au bon Dieu son assistance pour arriver à un choix selon sa volonté, il faut le prier encore pour lui demander les lumières nécessaires pour suivre cet état avec succès et avant tout le remercier avec effusion de son assistance. Je crois que c'est bien sa volonté qu'il t'a manifestée par la bouche des hommes. Souvent cet état que tu veux embrasser s'est présenté à mon esprit, quand je m'occupais de ton avenir, et il s'est aussi offert à ton directeur spirituel quand tu en as parlé à celui-ci. De plus, tes goûts et tes talents te semblent devoir te diriger de ce côté. Ce concours de circonstances est un indice que le bon Dieu nous a tous disposés à voir de la même manière, et maintenant que sa volonté est connue, il faut la suivre.

C'est un pas bien important que tu viens de faire. Tu as choisi la route à suivre toute ta vie, et maintenant il ne faut plus s'en écarter. Toutes tes études, tous tes travaux doivent se relier à cela, après ton temps de collège, s'entend.

Tes lectures d'agrément mêmes devront autant que possible se rattacher à cette branche plus particulièrement. C'est le moyen de réussir.

L'étude de la physique, de la mécanique, du dessin, des beaux-arts mêmes sont les unes indispensables, l'autre utile pour t'aider dans tes entreprises. L'algèbre, les mathématiques, les sections coniques, la géométrie, la trigonométrie, l'astronomie, la géologie, la minéralogie, la métallurgie, la dynamique, la pneumatique²⁷⁷ et, en un mot, toutes les sciences naturelles doivent être plus ou moins l'objet des études d'un ingénieur civil.

Tu auras à parcourir un champ aussi vaste que le monde pour y glaner tous les épisodes plus propres à nourrir ton esprit et à le flatter. Sans oublier que sa nourriture principale doit toujours être l'étude et surtout la pratique de la parole de Dieu. C'est elle qui est le guide sûr et le seul sûr dans les recherches des lois de la nature. Si bien qu'après toutes les recherches et découvertes des savants de tous les temps, on a toujours fini par en découvrir l'indication ou le germe dans le récit que Moïse fait de la création du monde et dans les Écritures en général.

Il ne fait pas plus chaud à Papineauville qu'à Saint-Hyacinthe, et même il fait plus froid ici où nous avons encore de la glace assez forte pour porter des charges.

²⁷⁷ La pneumatique : en physique, « science qui a pour objet l'étude des propriétés physiques de l'air et des corps gazeux en mouvement. (Dict. XIX^e et XX^e s.) » *TLF*.

On disait qu'un steamboat était descendu hier jusqu'à Rockland, un peu plus haut que Thurso. Mais il n'est descendu qu'à East Templeton et n'a pas pu descendre à Rockland parce qu'il y a encore de la glace en cet endroit. Chabot dit qu'on traverse encore en voiture chargée, ce matin, sur la glace de la grande rivière.

Les calcéolaires, géraniums doubles, pittosporum, salvia splendida, lantanas sont en pleine floraison. Le grand secret des succès de Clotilde est qu'il y a dans cette maison de la chaleur, de la lumière solaire en abondance et des soins assidus pour les plantes. Clotilde détruit les pucerons verts et les fils d'araignée une fois la semaine sur toutes ses plantes. Elle en ôte la poussière assez souvent et les arrose abondamment tous les deux jours, vu que la chaleur fait sécher rapidement la terre dans les pots et les caisses. Elle a des grappes de fleurs de fuchsia qui n'ont pas moins de 8 à 10 pouces de longueur et retombent gracieusement du haut des espaliers qui les soutiennent. Ceux qui viennent au bureau en demandent souvent des boutures. J'ai compté jusqu'à 32 fleurs à la fois sur le pétunia blanc et double qui est dans le bureau. On dit que Mme John Mackay a des géraniums superbes dans ce moment-ci. Ils sont couverts de fleurs. Je tâcherai d'aller les voir quelque'un de ces jours.

Je n'ai pas le temps d'écrire à ta maman. Tu l'embrasseras pour moi, ainsi que ton frère et ta sœur.

Ton père affectionné. Auguste.



Papineauville, 28 avril 1874

Ma chère Louisa,

Je n'écris qu'un mot pour envoyer avec une lettre d'Emma à Gustave. Comme je te le disais dans ma dernière, j'ai été à Plaisance dimanche et, comme les chemins sont excessivement mauvais, je n'en suis revenu que hier. Cela m'a empêché de t'écrire pour la malle de lundi matin.

Aurélien est bien, sa fille aussi. Elles reviendraient si les chemins le permettaient.

Madsem dit qu'elle ne sait pas si Denis fait des noces ou non. Qu'elle n'a pas reçu d'invitation. Qu'elle ne pense pas y aller. Mais que si elle était pour aller à Montréal, ce serait son chemin de passer par Saint-Hyacinthe. Elle se sent encore assez jeune pour passer par le chemin des écoliers pour aller te voir.

Les ingénieurs du chemin de fer sont rendus à Papineauville pour fixer définitivement la place où il passera. Ils vont le faire passer devant ou derrière le cimetière, plutôt derrière que devant, je crois, et même la ligne tracée hier coupe le bout nord du cimetière. Ce qui ne doit pas être, d'après la loi. Ils changeront cela aujourd'hui, bien probablement.

Emma dit qu'elle a blanchi la chambre la semaine dernière, en cas qu'il te prenne envie de venir me chercher au commencement de mai. Elle t'attend. Ainsi, graisse tes bottes si tu veux voir Plaisance en printemps. Tu pourras aller chercher Aurélie dans « beau buggy couvert », avec Joseph, Sam et Eugène.

Aujourd'hui il faut aller en charrette. C'est ainsi que j'y suis allé dimanche avec Clotilde, qui avait affaire à voir sa tante pour la conduite de la maison.

Aurélien cherche une fille pour remplacer une de celles qu'elle avait et qu'elle a renvoyée ou fait renvoyer depuis qu'elle est malade.

Il fait toujours froid. La *Queen Victoria* est descendue hier jusqu'à Montebello avec des passagers. Elle ne peut aller plus bas parce que la glace n'est pas partie. Il n'y a ici que le milieu de la rivière qui soit libre de glace. La baie des Atocas, à L'Orignal, est encore couverte de glace solide. C'est tard.

Amitiés et compliments à tous. Ton ami.

Auguste

J'inclus un mot pour Francis.

✕

M. L.G. Papineau
Saint-Hyacinthe

Montréal, 10 juin 1874

Mon cher Gustave,

J'ai oublié, en partant, de prendre, sur la table dans la salle, un papier qui se trouve dans une enveloppe à mon adresse, écrite par ton oncle Casimir.

Cet acte est intitulé : « Transport²⁷⁸ par M.L. McDonald et C.F. Papineau à A.C. Papineau et son épouse. » Il y a, je crois, aussi dans la même enveloppe un compte. Tu m'enverras le tout par la prochaine malle à l'adresse de ton oncle C.F. Papineau, écr, notaire, Montréal, pour être remis à A.C. Papineau, écr. Tu paieras la lettre au bureau de poste. S'il n'y a pas de grande enveloppe à la maison, tu en trouveras dans mon bureau, dans la petite armoire, à droite de la place où j'écris, dans une petite boîte de carton, celle dans laquelle je cherchais un crayon hier soir.

Si tu n'en trouves pas d'assez grandes là, tu en achèteras une chez Richer ou Keroack²⁷⁹.

²⁷⁸ Transport par dame Marie-Louise McDonald, épouse contractuellement séparée de biens de C.F. Papineau, à A.C. Papineau, écr, et dame Marie-Louise Trudeau, son épouse, de lui séparée de biens. Acte d'une vingtaine de pages. FJD, 12 juin 1874, minute 4920.

²⁷⁹ Jean-Baptiste Richer, rue La Gauchetière, ou Alphonse Keroack, marchand, rue Saint-Paul. LMD.

Nous nous sommes bien rendus. Alexina et sa mère sont assez bien, sans être assez fortes. Les autres parents sont bien, d'après les informations prises en arri-
vant.

Sois doux et bon pour ton frère et ta sœur, et fais en sorte qu'ils ne s'ennuient pas trop.

Tout à toi, ton père bien affectionné.

Auguste

※

Montréal, vendredi 19 juin 1874

Mon cher Gustave,

Nous avons reçu avec grand plaisir ton aimable lettre du 16, à l'adresse de ta maman et aussi à l'adresse d'Alexina. Je t'en fais compliment, non pas pour te flatter mais pour t'encourager à bien écrire. C'est si agréable de recevoir une bonne lettre que ceux qui ont occasion d'en écrire font bien de s'appliquer à se rendre aimables en les écrivant.

Je n'ai pas encore rencontré le bon génie qui doit être ton instructeur et mentor dans ta carrière future. Je me suis occupé exclusivement de mon affaire en appel que j'ai plaidée mardi et mercredi.

J'ai parlé pendant trois heures pour exposer la demande et soutenir ma thèse sur les questions de droit qu'elle présentait. C'était bien plus qu'il ne fallait pour endormir mes juges ou les impatienter. Ils m'ont bien souvent contredit pour commencer, mais je crois les avoir un peu endormis, car sur la fin ils ne disaient plus rien.

M. Dorion a parlé beaucoup moins longtemps et mieux que moi, mais je lui ai répliqué assez vigoureusement pour lui faire douter de son succès, qu'il m'avait dit être presque certain, après m'avoir entendu faire l'exposé de ma cause. Ton oncle Loranger remplaçait, sur le banc, le juge en chef. Je lui ai parlé après la cour, hier au soir. Il approuve ta détermination et dit qu'il est certain que tu pourras te faire une belle position, si tu conserves tes goûts pour l'étude et que tu saches mettre de l'ordre dans tes travaux, ta profession a de l'avenir, à ses yeux.

Je resterai ici à passer le dimanche pour m'occuper de toi et voir où tu pourras étudier à Montréal. Dis à Francis que je n'ai pas perdu espoir de réussir dans notre appel, quoique les juges aient trouvé forte ma prétention que personne n'a droit de construire un pont sur une rivière navigable, sans la permission expresse du gouvernement. Ils semblent disposés à soutenir que le silence du gouvernement suffit pour permettre à un particulier de soutenir qu'il a droit de garder un pont bâti sans permission sur une rivière navigable et que le gouvernement seul peut en demander la démolition.

Je t'inclus six piastres pour faire le marché demain et faire face aux besoins journaliers qui peuvent se présenter d'ici à mon retour à Saint-Hyacinthe, où je me rendrai lundi, je suppose.

Que Marie et Henriette Carmel fassent leur lavage lundi, comme à l'ordinaire, et qu'elles se préparent à faire leur promenade à la montagne toutes deux, afin de se servir de protection mutuelle. Dis-leur que je désire qu'elles ne se séparent pas l'une de l'autre un seul instant pendant leur promenade. C'est le moyen de ne pas s'exposer aux dangers d'une promenade loin des yeux des parents, qu'elles n'aillent pas en voiture séparément avec un jeune homme, mais qu'elles aillent ensemble dans la même voiture. Tu peux leur lire ce que j'écris pour elles.

Je leur recommande d'avoir bien soin de prendre aussi les hardes et parapluies convenables, en cas de mauvais temps, et de s'arranger pour n'avoir pas froid en route, le matin ou le soir, enfin qu'elles soient prudentes comme des mères de famille et non pas seulement comme des jeunes filles.

Je viens de recevoir de ton oncle Mackay une lettre disant qu'Auguste, Eugène et Emma descendent avec Eugénie Mackay²⁸⁰ pour la Saint-Jean-Baptiste. Eugénie se retirera chez ton oncle Casimir où Mercédès l'a invitée.

J'ai vu des cousins et cousines d'ici chez ton oncle Casimir mercredi soir. Tous se sont informés de toi et ont témoigné beaucoup de plaisir de te voir arriver à Montréal à l'automne. La famille Loranger, que j'ai vue hier au soir, s'est montrée, comme toujours d'ailleurs, très sympathique et m'a fait des invitations pour toi, quand tu seras à Montréal. J'ai répondu que tu serais bien heureux de leur société et compagnie et que tu ne manquerais pas de profiter de leur invitation.

Je termine pour aller aux affaires. Amitiés à toute la famille. Ton père affectionné. Auguste.

Tu pourras demander aux filles de faire cuire de la viande avant de partir, afin que vous ayez de la viande froide pour le jour de leur absence. Au reste, je pense bien que je serai rendu assez tôt pour voir à cela.

²⁸⁰ Eugénie Mackay (1856-1897), fille de John Hubert Mackay, marchand, et de Mélanie/Mélissa Hillman, épousera (Papineauville, 22 septembre 1881) Gordon-Benjamin Papineau, pharmacien, fils de Denis-Émery Papineau, notaire, et de Charlotte Gordon.



Eugénie Mackay



Montréal, 20 juin 1874

Mon cher Gustave,

J'ai vu hier M. Archambault²⁸¹ et, s'il est un homme à qui l'on puisse se fier – et je n'ai aucune raison d'en douter –, son établissement serait très convenable pour y apprendre les choses nécessaires à ton état.

Il me dit qu'il aimerait te voir faire un voyage ici, lundi prochain ou vendredi prochain, pour te faire subir un examen afin de voir dans quelle classe il pourrait te faire entrer et pour te faire passer brevet sous un arpenteur. Si cela peut se permettre par les messieurs du séminaire de Saint-Hyacinthe, sans trop de dérangement.

Si tu peux venir lundi, je t'accompagnerai pour te présenter à lui. Si c'est plus tard, je me contenterai d'une lettre d'introduction.

La raison pour laquelle il a fixé un des deux jours mentionnés est que les vacances de son institution commencent le 30 de juin, et le professeur n'aura que ces deux jours libres et, après le 30 juin, il serait peut-être difficile de le rencontrer avant l'ouverture des classes au 1^{er} septembre. D'ailleurs il dit que ce serait plus facile pour toi de subir un examen, pendant que tu as tes matières fraîches dans la mémoire, qu'après les vacances.

L'absence de notion du dessin linéaire ne t'empêchera pas d'être admis, vu que tu auras occasion de l'étudier dans l'établissement pendant le temps que tu y seras.

²⁸¹ Urgel-Eugène Archambault (1834-1904), né à L'Assomption, sera instituteur après avoir fréquenté l'École normale Jacques-Cartier. Il sera un des fondateurs de l'Académie commerciale catholique et de l'Académie du Plateau (École polytechnique) de Montréal. DBC. Robert Gagnon, *Urgel-Eugène Archambault, une vie au service de l'instruction publique*, Montréal, Boréal, 2013.

C'est le train du matin qu'il faudrait prendre pour venir ici, de manière à retourner le soir du même jour. Cela te dérangerait moins pour tes classes ou examens à Saint-Hyacinthe.

Ta maman ne se sent pas bien aujourd'hui. Elle ne sortira pas, d'autant moins qu'elle veut se reposer un peu, afin d'être capable de dîner demain chez M. Des-saulles et veiller chez ton oncle Émery.

Bonne santé et amitiés à tous. Nanette est chez ton oncle Émery où je l'ai vue ce matin.

À la hâte, ton père qui t'aime.

Auguste

P.-S. Si tu peux le faire, écris-moi un mot ce soir pour me dire quels sont les numéros de la *Revue canadienne* qui manquent pour faire relier les volumes qui ont été mis par ordre et sont dans la bibliothèque de la salle à dîner.

Je recevrai ta lettre par Godfroy demain matin.

※

L.G. Papineau
Montréal

Papineauville, 2 octobre 1874

Mon cher Gustave,

Le mois de septembre que nous avons payé à Mme Aird est déjà expiré et je suppose que tu comptes sur elle pour te donner le pain et le couvert pour le mois d'octobre aussi. Elle aimera sans doute quelques chiffons de papier pour les échanger avec ses pourvoyeurs. J'inclus pour cela 2 cinq et 2 quatre, représentant 18 piastres.

Depuis notre arrivée ici, nous n'avons guère eu que du beau temps, et cela nous a fait plaisir. C'était plus gai. Nous avons un peu besoin de temps réjouissant, plutôt que sombre, après nous être séparés de tous nos enfants et de tous nos parents et amis de Saint-Hyacinthe.

En arrivant ici, nous avons eu l'avantage d'une belle retraite prêchée avec beaucoup d'onction et de succès par le Père Mothon²⁸². Il a produit un effet vraiment merveilleux sur tous les indifférents qui, depuis plusieurs années, se tenaient éloignés des sacrements. Cette retraite a ramené le bonheur et la joie dans bien des familles. Il y a bien des mères et des épouses qui ont cessé de verser des larmes depuis le milieu de cette retraite. Elles ont été si heureuses de voir les retardataires

²⁸² Louis Mothon (1844-1916), dominicain venu à Saint-Hyacinthe dès 1873. Prédicateur de retraites.

se rendre. Dans bien des cas, paraît-il, plusieurs avaient dit ouvertement qu'ils ne voulaient pas entendre le prédicateur ou qu'ils ne voulaient pas se rendre à ses pressantes sollicitations. L'entraînement général, les rapports qui leur étaient faits de la beauté des sermons et de l'excellence de la méthode du bon père, les ont fait mettre de côté leurs mauvaises résolutions pour en prendre de bonnes. Et aujourd'hui ils sont certainement ceux qui en éprouvent le plus de contentement.

La famille de Plaisance n'a pas manqué de suivre assidûment les exercices. Tous les jours Minnie descendait avec une voiture pleine. Nous avons ainsi eu le plaisir de voir toute la famille plusieurs fois.

Mardi soir, anniversaire de la naissance d'Emma²⁸³, les jeunes filles chez ton oncle St-Julien ici et chez M. John Mackay ont été lui porter un bouquet et ne sont revenues qu'après minuit. Elles ont dit s'être bien amusées. M. Chapleau et M. Leprohon, deux hommes de chemin de fer et d'avenir, avec Ernest, ont accompagné les demoiselles.

Nous avons, par une lettre d'Auguste Mackay à Éléonore, des nouvelles d'Eugène et Louis. Ils s'ennuient un peu, surtout Louis. Celui-ci écrivait à sa maman de l'envoyer chercher parce qu'il s'ennuie trop pour travailler et qu'il n'est pas capable d'apprendre; que c'est perdre de l'argent que de vouloir le tenir au collège. C'est la répétition de l'histoire de tous les bons enfants qui sont obligés de se séparer de leurs parents pour recevoir l'instruction. C'est toujours un éloignement pénible et il produit toujours des déchirements bien douloureux de part et d'autre. Les parents accoutumés aux douleurs et aux sacrifices les éprouvent silencieusement, mais ces pauvres enfants à qui l'on a toujours fait un nid bien doux, à qui l'on a toujours caché les épines de la route, ne peuvent s'empêcher d'élever la voix et de faire entendre leurs gémissements. C'est alors qu'ils commencent un peu à comprendre combien il est doux d'avoir des parents.

Fais nos amitiés à tes tantes, oncles et cousines et cousins. Accuse réception de l'argent et écris à ta mère qui a bien hâte d'avoir des nouvelles de toi. Tout à toi, ton père bien affectionné. Auguste.



²⁸³ Emma Papineau (1850-1935), cadette de la famille de JBN Papineau et de Madsem. Elle est née un 29 septembre à Plaisance.

L.G. Papineau
Montréal

Papineauville, 5 octobre 1874

Mon cher Gustave,

J'ai reçu samedi ta lettre de la veille. Je me proposais d'y répondre longuement, ainsi que ta mère. Il est venu du monde toute la journée et toute la veillée, de sorte que nous n'avons pas eu le moyen de nous retirer à l'écart.

Puisque le transport des parts a été fait à la Banque Ville-Marie, nous pourrons payer de suite un ou deux versements et je vais en écrire à ton oncle Casimir.

Pour le dentiste, c'est le D^r Mathieu²⁸⁴ que j'ai coutume d'employer et je crois que son atelier est au N^o 198, rue Notre-Dame. Il y a un autre Mathieu, médecin, mais non dentiste, sur la rue Notre-Dame, tu feras attention de te rendre chez le dentiste.

Je désire que tu prennes chez ta tante Beaudry une paire de bottines que j'y ai laissées et que tu me les envoies par ton oncle Mackay. Avec un petit paquet de poudre à dents, cela coûte une dizaine de cents. Je t'inclus 4 piastres qui serviront pour tes dents et autres besoins imprévus.

Je t'ai envoyé vendredi 18 piastres dans une lettre à Godfroy. Il a dû te les remettre pour payer ta pension. Je te l'aurais bien adressée directement, mais je ne sais pas quand tu aurais pu la recevoir, vu que je ne sais pas comment se fait présentement la distribution des lettres enregistrées dans la ville.

Ta maman est bien et s'ennuie un peu de ses enfants. Elle regrette beaucoup pour Victor le départ de Joseph, son ami et protecteur. Frémont ayant laissé Terrebonne aussi, pour toujours, paraît-il, Victor se trouvera sans ami ou à peu près.

Nous avons reçu de Marie, samedi, en même temps que la tienne, une lettre de Marie dans laquelle nous voyons qu'elle ne s'ennuie plus du tout; elle s'est un peu ennuyée les premiers jours. Elle a confié ses affaires aux sœurs qui verront mieux qu'elle à la conservation de ses effets.

La saison commence à se refroidir. Les temps sombres sont plus fréquents; la pluie nous est arrivée en abondance. C'est un bien pour les champs mais une contrariété pour les promeneurs et promeneuses. Les aimables châtelaines de Plaisance ont passé la journée avec nous hier. La fille aînée seule n'y était pas. Elle était gardienne du château.

²⁸⁴ Edmond Mathieu (1836-1893), dentiste à Montréal, rue Notre-Dame. Il décédera à la Longue-Pointe, veuf de Mary Lynch.

Emma est toujours gaie à l'ordinaire. Nous avons été tous ensemble faire visite à mon oncle Augustin²⁸⁵ après vêpres. Il est bien mais diminue et affaiblit assez rapidement. Ta mère le trouve bien vieilli depuis l'année dernière.

Ton oncle St-Julien n'a pas encore fini de faucher son foin de grève. Toutes ses autres récoltes sont terminées. L'eau est excessivement basse et donne ainsi l'avantage de faire beaucoup plus de foin que dans les années ordinaires. C'est heureux : le foin et la paille sont rares et très rares dans cette partie du pays. Ils sont abondants dans Saint-Hyacinthe et les environs.

Les sous-contracteurs du chemin de fer sont activement à l'œuvre; les remblais et terrassements se font assez rapidement. Ils ont été un peu suspendus par la pluie la semaine dernière.

Amitiés à tes oncles et tantes de la part de tous ici. Ton père bien affectionné. Auguste.

P.-S. J'ai écrit à ton oncle Casimir, mais au lieu de lui demander de faire un versement sur mes parts et non sur celles qui sont en ton nom.

Ta maman te fait dire d'aller, avant que les marchandises de Denis soient toutes vendues, te faire tailler un capot. Godfroy voudra bien t'introduire chez M. de Tonnancour²⁸⁶ pour le faire faire.



M. L.G. Papineau
Montréal

Papineauville, 3 novembre 1874

Mon cher Gustave,

J'ai reçu, samedi dernier, ta dernière lettre à laquelle j'aurais voulu répondre dimanche. Ton oncle Dessaulles ayant passé l'avant-midi et l'avant-vêpres avec nous, et Mme Ranger étant venue passer l'après-midi et la soirée, il a fallu leur tenir compagnie et nous amuser à entendre conter les nouvelles et autres choses agréables qu'ils nous apportaient. Ce n'est pas tous les jours que nous avons cette bonne fortune.

Je t'inclus d'abord 18 piastres pour payer ta pension du mois courant. Je suppose que tu as la bonne habitude de prendre des reçus quand tu paies quelque chose; c'est aussi important que de tenir bien ses comptes et peut-être même encore plus.

²⁸⁵ André-Augustin Papineau (1790-1876), marchand, notaire à Saint-Hyacinthe, patriote en 1837, veuf depuis 1854, habite à Papineauville à la fin de sa vie, près de son fils Camille. Frère de Louis-Joseph Papineau.

²⁸⁶ Louis-Charles Godefroy de Tonnancour (1843-1931), marchand-tailleur, rue Notre-Dame.

Ta maman n'est pas bien depuis dimanche. Elle souffre de son point. Je lui ai administré des pilules, dimanche, et un seidlitz²⁸⁷ hier. Cela lui a fait du bien, avec une mouche de moutarde. Elle se sent mieux ce matin, sans être tout à fait guérie. Mme Ranger lui a enseigné une quantité de remèdes, tous plus efficaces les uns que les autres. Si elle les emploie tous, vous ne la reconnaîtrez plus quand elle descendra vers la fin de la navigation, tant elle aura rajeuni.

Il ne faut pas se laisser aller à l'ennui, ni à la tristesse, ni même aux idées trop sombres, à ton âge. Chasse de ton esprit les pensées d'automne, même en automne. Tu es au printemps de la vie, sois en harmonie avec ton âge. Cela ne veut pas dire qu'il faut être fou, non, loin de là, mais il faut tout prendre avec contentement et joie. C'est bon de s'égayer un peu quand on est jeune.

La famille de ton oncle St-Julien a été bien affligée de la mort de leur charmant petit Louis²⁸⁸. C'était un bon enfant, assez gai et bien intelligent. Il promettait de faire l'aide et la consolation de ses parents sur leurs vieux jours. C'est une perte et un coup fatal pour ton vieil oncle. Il ne pourra jamais supporter cela. Malgré son courage et sa grande énergie, il s'affaisse sous ce chagrin. Ta tante est plus jeune, quoique non moins affligée. Il y a plus de souplesse dans le tempérament à son âge qu'à celui de ton oncle, qui a 72 ans. M. Michel St-Julien est venu, malade, de Hull pour l'enterrement. Il est reparti malade hier. Je l'ai trouvé bien changé lui aussi.

La famille de Plaisance était aux funérailles. Il y avait beaucoup de monde pour un enterrement non annoncé au prône. Il a eu lieu samedi matin.

Toute la famille est assez bien, à l'exception de ta mère.

Dis à Godfroy que les commissaires d'écoles ont payé sa mère. C'est avec cet argent que j'ai payé en partie pour lui le compte de Pierre St-Julien dont je lui ai envoyé les reçus hier dans une lettre à ton oncle Casimir. Ton oncle Mackay m'a fourni pour cela \$7.68, parce que je n'avais pas reçu assez de ta tante Madsem, qui avait besoin d'un peu d'argent sur ce qu'elle avait reçu des commissaires d'écoles. Ton oncle Mackay a aussi avancé quelques piastres à ton oncle Papineau, qui a payé d'autres petits comptes pour Godfroy, mais je ne sais pas précisément le montant; cela paraîtra quand ton oncle Mackay écrira à Godfroy. Dis-lui aussi que la clôture de terre est presque finie.

Amitiés à toute la famille. Prends une bonne part pour toi. Ton père bien affectionné. Auguste.



²⁸⁷ Seidlitz : léger purgatif ou digestif, composé d'acide tartrique, de bicarbonate de sodium, ainsi nommé du nom de Seidlitz, village de Bohême où se trouvent des eaux minérales produisant le même effet.

²⁸⁸ Louis St-Julien (1861-1874), 13 ans, est inhumé à Papineauville le 31 octobre 1874. Fils d'Édouard St-Julien et de Marie-Louise Papineau. Il était le seul garçon de la famille.

M. L.G. Papineau
Montréal

Papineauville, 9 novembre 1874

Mon cher Gustave,

Je suis bien content que tu me fasses part des sentiments que tu peux éprouver de temps à autre, parce que cela me donne le moyen de t'aider et de venir à ton secours quand il en est temps.

Il est naturel à ton âge de commencer à désirer d'être capable de gagner ta vie. Mais, remarque-le bien, ce n'est encore que le temps de commencer ces désirs et non de les réaliser tout à fait. Et il ne faut pas s'arrêter trop pour le moment à ces désirs. Voici pourquoi : quand même ces désirs seraient cent fois plus forts, tu es bien certain, n'est-ce pas, qu'il vaut mieux se préparer solidement et complètement à fournir une bonne carrière que d'y entrer au dépourvu et de manière [à] n'être jamais certain de ce qu'il faudra faire pour réussir. Tu es dans cette préparation de ta carrière. La Providence, en te conservant ton père et ta mère, et en leur donnant les moyens de subvenir à tes besoins pendant tes études, a voulu que celles-ci fussent faites sans cette inquiétude de l'avenir, qui occupe une si belle partie du temps de ceux qui, étant privés de toute assistance sous ce rapport, sont forcés de dépenser une grande partie de leur courage à faire face aux besoins matériels.

Ton principal devoir est donc de t'occuper de bien faire tes études présentes et, chaque jour, de faire ta besogne de la journée. Et le bon Dieu saura bien, au bout de ton temps d'étude, te fournir l'occasion de retirer le bénéfice de ce travail accompli avec patience et persévérance. Tu n'as pas aujourd'hui à t'occuper de lutter avec les difficultés de la vie, mais à te munir des armes pour le faire. Les plus grandes difficultés à vaincre, pour le présent, sont en toi-même. Quand tu auras réussi à te rendre maître de toi-même, quand tu auras réussi à te vaincre, tu ne rencontreras pas d'adversaires assez forts pour te résister longtemps.

Le premier ennemi que l'on rencontre chez soi est l'orgueil et il est si fin, si subtil, qu'il se cache souvent à nos yeux sous les dehors de la modestie, de l'humilité et alors il nous empêche de faire bien des choses que notre devoir nous oblige pourtant de faire. Il nous fait rester en arrière, lorsque nous devrions nous avancer. Il nous fait croire que nous ne devons pas agir en public et nous tenir dans l'ombre, parce que cela le froisserait de se voir humilié ou seulement exposé à être humilié, si le pas qu'on veut faire en avant n'a pas tout le succès qu'il en attend.

Une des choses que tu dois surveiller le plus à présent, c'est le cœur.

Tu dois te rappeler que je t'ai déjà mis en garde contre lui. Je t'ai plusieurs fois, pendant que tu étais au collège, dit que tu devais prier et aller à la messe pour te préparer à l'avenir, pour te prémunir contre les dangers du monde qui se présenteraient plus tard. C'est à présent qu'ils commencent à se présenter. Un des

premiers symptômes que tu dois éprouver ou que tu éprouveras bientôt, sont de vagues désirs de bonheur, des impatiences d'y arriver. Et l'on regarde autour de soi pour les satisfaire. On jette les yeux sur le beau sexe, sur la richesse et sur la toilette comme pouvant peut-être en donner quelque chose. Quand le jeune homme s'y laisse aller, il entre dans une mauvaise voie, dont il se détourne difficilement. Il faut regarder plus haut. Le bonheur est en haut et en soi-même. En haut, lorsqu'on s'attache au bon Dieu pour faire sa volonté en tout, et en soi-même lorsqu'on cultive son cœur et son esprit pour y arracher les mauvaises inclinations et y substituer de bonnes qualités et des vertus. Alors, le reste, qui n'a pas été recherché, nous arrive de lui-même, tout autant qu'on en peut avoir besoin.

Tout à toi, ton père affectionné.

J'ai écrit trop à la hâte et je n'ai pas le temps de relire. J'inclus 15 piastres pour payer ton éducation au collège et ton tailleur. Je ne sais plus quand il faut payer au collège le 2^e quartier, mais je crois que c'est à peu près le temps, et je ne veux pas que cela soit en souffrance. Le tailleur doit être payé aussi de suite. Il ne doit pas te faire payer plus que moi et je crois que cela sera assez de \$4.50 pour façon de capot. Il me semble que c'est cela ou \$5, peut-être, que j'ai payées pour moi.



Papineauville, 13 novembre 1874²⁸⁹

Mon cher Gustave,

Je vois la lettre de ta mère et, après l'avoir lue, je crois devoir ajouter que tu ferais bien de te rendre jusqu'à Lachine si le convoi part de la gare Bonaventure après l'heure de ton école. Cela ne fera pas une grosse dépense de plus en prenant un billet pour venir et retourner. Et ta maman sera plus tôt hors d'inquiétude.

Si elle part demain, ce que je ne pense pas du tout probable, je te télégraphierai d'aller au-devant d'elle.

J'ai envoyé par Camille pour toi une lettre contenant 15 piastres, avec prière de la remettre à Godfroy, qu'il se proposait de voir au bureau mardi dernier. Il est parti d'ici lundi matin avec l'intention de pousser une pointe jusqu'à Saint-Hyacinthe.

Ernest est parti d'ici mardi matin pour les États-Unis. Il doit aller voir son frère d'abord et ensuite chercher de l'ouvrage pour lui-même. C'est dans le but de le laisser se contenter que le père a consenti à son départ.

La famille ici est assez bien. Ta mère et ta tante Mackay, avec la petite Angelle, ont été passer trois ou quatre jours à Plaisance.

²⁸⁹ À la fin d'une lettre de Louisa Trudeau à Louis-Gustave Papineau, son fils.

Bonne santé et amitiés à toi et à tous les parents de Montréal. Marie nous écrit qu'elle est bien



L.G. Papineau
Montréal

Papineauville, 16 novembre 1874

Mon cher Gustave,

Je profite de l'occasion de ta mère pour t'envoyer des pierres trouvées dans les coupes faites par les contracteurs du chemin de fer, dans les rochers voisins du village. Il y en a qui sont assez jolies pour valoir la peine d'être conservées. Mon objet en te les envoyant est de te les faire voir d'abord, et ensuite que tu les montres à quelqu'un de tes professeurs, pour en connaître les noms et propriétés. Je les ai numérotées et j'ai gardé une liste des numéros. Ces numéros sont collés sur les pierres, mais en cas qu'ils se décollent, j'ai enveloppé chacune des pierres numérotées dans un papier, afin que le numéro reste avec sa pierre. J'en envoie qui ne sont pas marquées, mais elles sont dans d'autres papiers et peuvent être identifiées par leur similitude avec les premières.

J'ai reçu vendredi ta carte postale accusant réception de l'argent et m'annonçant une lettre pour le lendemain. Celle-ci n'est pas arrivée. Je suppose que tu as été occupé et que tu n'as pas pu écrire.

Je te renouvelle la recommandation faite bien souvent de ne pas veiller tard. C'est pour conserver ta santé et pour te rendre estimable. Ceux qui veillent tard se fatiguent eux-mêmes et fatiguent les autres presque autant. Il vaut mieux se lever matin.

À ce propos, voilà les temps froids commencés et l'occasion de trouver le lit meilleur le matin. Cela pourrait bien être employé par le démon comme le moyen de te faire laisser de côté l'habitude d'aller à la messe. Efforce-toi de vaincre toute paresse et toute mollesse sous ce rapport. Tu en éprouveras double avantage, et même triple avantage. Ta santé spirituelle n'en sera que plus forte, ta santé physique s'améliorera et prendra une vigueur de plus en plus grande, et tu éprouveras une satisfaction intérieure qui te récompensera amplement du petit sacrifice tout court qu'il faut faire en s'éveillant et qui est excessivement court et léger, lorsqu'on le fait généreusement et promptement pendant qu'il coûte toujours lorsqu'on le fait avec langueur.

Ta mère a besoin de moi. Je termine en t'embrassant cordialement. Si tu as besoin d'argent de temps à autre, écris-moi ou à ta mère, mais plutôt à moi qu'à elle, parce qu'elle ne saurait pas toujours où en prendre. Pour un cas pressé, tu dois toujours avoir recours à ton oncle Casimir, comme je te l'ai dit, ou à Godfroy.

Amitiés à tous. Ton père affectionné.

Auguste

※

M. L.G. Papineau
Montréal

Papineauville, 23 novembre 1874

Mon cher Gustave,

J'ai reçu, jeudi dernier, le compte de M. U.E. Archambault pour le quartier de ton instruction finissant le 16 janvier 1875. Comme ce compte est daté du 9 de novembre, jour même où je t'adressais de l'argent, que tu as depuis reçu pour le payer, je suppose que je n'ai pas besoin de m'en occuper. Il faut que cela soit payé avant le 27 de novembre pour avoir droit à l'escompte de 10% accordé à ceux qui paient d'avance. C'est \$9.90 en payant avant le 27, et \$11.00 après cette date. Cela vaut la peine de ne pas retarder.

J'ai reçu en même temps ton bulletin pour le premier quartier. C'est un bulletin qui m'a causé beaucoup de plaisir. Je vois que tes notes sont excellentes d'abord, très bien ensuite et en dernier lieu bien. Tout est donc bien pour le moins.

Il n'y a rien de plus agréable à des parents que d'apprendre que leurs enfants font bien.

J'ai tout lieu d'espérer que tu continueras de bien faire et de te bien conduire. Je le souhaite de tout mon cœur et je prie tous les jours le bon Dieu de te bénir à cet effet.

Je ne comprends pas ce que signifie le mot rang dans ce bulletin. Je suppose que c'est pour désigner la place que l'élève occupe sur la liste des fautes, si toutefois vous avez telle liste. Un mot d'explication là-dessus ne sera pas déplacé.

J'ai reçu samedi, de Godfroy, une lettre contenant deux clefs pour ta tante St-Julien à qui je les ai remises.

Il fait ici un temps épouvantable, si bien que nous ne savons pas si le steamboat se hasarderà à descendre.

La petite Angèle Mackay continue d'être assez malade, quoiqu'elle soit beaucoup moins mal que la semaine dernière. Elle étouffe à chaque fois qu'elle pleure, et cela lui arrive souvent, la pauvre petite. Cela me paraît être nerveux.

Ses parents la veillent régulièrement toutes les nuits, de crainte de la voir s'étouffer ainsi.

Les autres de la famille ici sont bien. Fais nos meilleures amitiés à tes tantes, oncles, cousines, cousins, pour nous.

Je n'ai pas eu de lettres de Victor récemment, mais ta mère m'écrit qu'il est bien et qu'il fait bien. Comme c'est le témoignage du directeur, j'en suis content.

Je n'ai pas de nouvelles de Marie dernièrement, j'en attends.

Tu m'avais annoncé une lettre pour samedi 14 novembre, je ne l'ai pas reçue. Il ne faut pas que tu abandonnes la correspondance de ce côté-ci, parce que ta mère n'y est plus. Je puis t'assurer que le plaisir de recevoir de tes nouvelles n'est pas moins grand pour moi qu'il le serait pour ta mère. Je suppose que sa présence à Montréal a dû absorber tes loisirs. Tu pourras reprendre cela.

Encore une fois, mille amitiés à toute la famille et bonne santé à tous. Dis à ta tante Beaudry qu'elle est bien récompensée de s'être rendue à Montréal pour y jouir de la compagnie de son fils aîné.

Nous apprenons à l'instant par le télégraphe que le steamboat ne descend pas. Je ne sais quand la malle partira.

Adieu. Ton père bien affectionné. Auguste.

P.-S. Le steamboat est descendu, malgré les télégrammes disant le contraire, et la malle est restée ici. J'envoie ma lettre par Ottawa.



M. L.G. Papineau

Papineauville, 20 décembre 1874

Mon cher Gustave,

Il y a déjà quelques jours, je voulais t'écrire et je l'aurais fait sans l'avidité de ta mère, qui veut toujours être servie la première et assez fréquemment.

N'ayant pas d'argent à t'envoyer pour ta pension et, croyant de jour en jour en recevoir, je différerais un peu ma lettre. Enfin hier, deux hommes se sont présentés, l'un avec 12, et l'autre avec 6 piastres. Cela fait juste ton compte et je m'empresse de te l'inclure.

J'en aurai bientôt encore d'autre, je l'espère, et je pourrai envoyer le mois de janvier un peu moins tard que celui-ci.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de France d'un M. Lagardère, qui a lu le rapport sur l'immigration de la province de Québec (ce doit être celui de l'abbé Verbist) et demande toutes espèces de renseignements sur le domaine de Plaisance qu'il croit tenu en indivis par mes cohéritiers et par moi. Il veut l'acheter, s'il n'est pas déjà vendu. Avis à Godfroy s'il veut s'en défaire. Il demande des renseignements sur d'autres propriétés, dans le cas où celle-là ne serait plus à vendre. Je vais lui parler de celle de Camille et de celle de McDole, qui était en vente il y a quelque temps sur les journaux.

J'arrive de Plaisance où j'ai été conduire ta tante Papineau avec Clotilde et Joseph. Nous avons soupé là et nous sommes revenus au clair de la lune, qui est aussi belle qu'on peut le désirer en hiver. Les chemins sont bons et le froid piquant. Nanette était bien et pas fâchée de voir revenir sa mère, qui l'avait laissée le jour même du départ de ton oncle et d'Emma.

Plaisance a beau être gai dans l'été, lorsque la maison est pleine de parents et d'amis, il semble assez peu bruyant lorsqu'il n'y a qu'une personne dans la maison. Et le silence, prolongé plusieurs jours de suite, finit par engendrer l'ennui. Heureusement pour Nanette qu'elle est assez occupée, quand elle est seule, pour ne pas laisser beaucoup de temps à l'ennui.

Ta petite cousine Angèle, après avoir été fort mal jeudi, est redevenue assez bien. Aujourd'hui elle a fait une bonne journée pour elle. Ses bonnes journées ne sont pas des journées de repos complet pour ceux qui en ont soin. Il faut une personne au moins constamment occupée à lui donner des soins. La nuit est encore moins bonne que le jour. Il faut la veiller sans interruption. Je ne sais comment sa mère fait pour ne pas succomber à tant de fatigues et de veilles. Son père est bien fatigué aussi. Clotilde a sa bonne part de soins et de trouble.

Nous avons reçu hier, par le télégraphe, ou peut-être jeudi soir, la nouvelle de l'arrivée à Montréal de ton oncle et d'Emma.

Camille est parti après le dîner aujourd'hui avec Évelina et Louisa. Il n'ira pas jusqu'à Saint-Hyacinthe mais passera la journée de mardi à Montréal.

Je voudrais bien que ta mère achète pour moi des étrennes à donner à ta tante Mackay. Elle saura mieux que moi ce qui conviendra. Elle pourrait, en achetant des mouchoirs de soie pour moi, en acheter deux bons et beaux pour ton oncle Mackay.

Quand Victor est-il attendu à Montréal ? Je n'écris pas à ta mère ce soir. Tu pourras lui communiquer celle-ci et la prier de s'en contenter.

Tout à toi. Ton père bien affectionné. Auguste.



M. Louis-Gustave Papineau
Montréal

Papineauville, 6 janvier 1875

Mon cher Gustave,

J'inclus 18 piastres pour payer ta pension de janvier. J'aurais bien envoyé plus tôt celle de décembre si j'avais eu l'argent nécessaire et je l'aurais emprunté si j'avais cru que Mme Aird aurait pu souffrir du retard. Dans tous les cas, lorsqu'il y a besoin pressant, tu sais que tu peux avoir de ton oncle Casimir l'argent pour y faire face.

J'ai été bien content de recevoir, dimanche matin, ta lettre de la veille du jour de l'An. Comme si vous aviez été tous présents ici, ou moi avec vous à Montréal, j'ai demandé instamment au bon Dieu de vous bénir au commencement de l'année nouvelle. Je le lui demande bien tous les jours pour tous et pour chacun de vous, mais le premier jour de l'année, il est d'usage de faire une demande plus spéciale et pour toute l'année.

Comme tu le disais dans ta lettre, si nos corps étaient éloignés pour commencer l'année, nos cœurs et nos esprits ne l'étaient pas. J'espère et je souhaite que nous serons toujours ainsi étroitement unis, et nous le serons certainement aussi longtemps que nous aurons tous un même but et les mêmes moyens pour y parvenir.

Tout notre bonheur ne peut nous venir que de cette union et entente à rechercher le bien et à l'aimer. J'écrivais dimanche à ta mère de faire souscrire par ton oncle Casimir les parts nouvelles auxquelles je pourrais avoir droit dans une classe qui doit s'être ouverte le 2 de janvier, au dire de Benjamin, dans la compagnie de prêt et crédit fonciers. Tu pourras dire à ton oncle Casimir que si Francis Morison veut en avoir, je lui en céderai volontiers sur ces nouvelles, si toutefois j'ai le droit d'en avoir. J'ai écrit cela à Francis, qui pourrait bien en demander, et ton oncle ne saurait pas ce que cela signifierait, si je ne le prévenais pas.

J'ai pensé que je pourrais en garder une pour toi, une pour Victor et une troisième pour Marie. Je n'aurais pas besoin d'en garder pour moi-même.

William O'Brien père est décédé le 2 et a été inhumé le 4 janvier, après deux ou trois jours de maladie. Heureusement pour lui que le bon Dieu lui avait fait la grâce de le faire profiter de la retraite prêchée par le Père Mothon, pour se convertir. Il a été peu de temps malade et pris si violemment qu'il n'aurait pas eu la faculté de revoir suffisamment le passé. Il a reçu avant de mourir les derniers sacrements.

La nuit dernière, une jeune femme, épouse de Moïse Courtemanche fils, mariée pendant que ta mère était ici, est morte et sera enterrée vendredi. C'est à peine si elle a été deux mois en ménage.

Je termine parce qu'il me faut écrire pour la cour demain. J'ai beaucoup d'ouvrage pour ces jours-ci. Tu diras à ta mère que je n'écrirai pas avant dimanche. Embrasse-la pour moi ainsi que ta tante Beaudry, et amitiés à toute la famille.

Ton père affectionné. Auguste.



Saint-Hyacinthe, 10 avril 1875

Ma chère Émilienne,

J'ai reçu votre petite note hier au soir, mais à l'heure où j'aurais pu vous écrire, Louisa s'est trouvée prise de son point de côté, assez fort pour l'incommoder beaucoup et d'une indigestion qui l'a fait souffrir une bonne partie de la nuit.

Ce matin, nous étions un peu brisés et l'heure du départ de la malle s'est passée presque hors de notre connaissance.

Aujourd'hui, Louisa a fait une bonne journée et elle espère pouvoir retourner à Montréal avec moi lundi matin. Ce n'est pas certain pourtant parce qu'elle n'est pas forte. Si elle n'est pas assez forte pour faire le voyage lundi, elle le fera avec Casimir Dessaulles mercredi.

Fanny prend du mieux de jour en jour. Son garçon est assez bien et assez bon. Les autres enfants sont bien aussi.

Quant aux cadeaux, Mme Leman dit que vous pouvez, si vous le voulez bien, acheter un dé d'or de la valeur de 5 à 6 \$ et si vous n'en trouvez pas de joli pour ce prix, vous pourrez aller jusqu'à \$7 ou \$8.

Vous pourrez avoir l'argent de Casimir par l'entremise de Godfroy à qui vous voudrez bien le demander.

Louisa vous prie de remarquer pour elle ce que vous trouverez convenable au prix déjà mentionné de \$20 à \$25. Ceci sera dans le cas où vous sortiriez lundi matin pour vous-même.

Tout le monde ici vous fait bien des amitiés.

Bonsoir. Bien à vous. Auguste.



Monsieur Gustave Papineau
Napanee²⁹⁰

Montréal, 3 juillet 1875

Mon cher Gustave,

Je dois te louer de ta diligence à nous écrire en arrivant à ta nouvelle destination. Cela nous a fait grand plaisir, à ta maman et à moi. Nous sommes

²⁹⁰ Napanee, Ontario.

reconnaissants à M. Hamel²⁹¹ de l'accueil bienveillant qu'il te fait et de son empressément à se rendre au-devant de toi, pour te souhaiter la bienvenue et te rendre l'arrivée agréable. C'est un bon procédé qu'il n'était pas obligé de suivre et dont tu dois lui savoir gré. Cela indique chez lui un bon cœur et un esprit délicat, et nous confirme dans la bonne opinion qu'on nous a donnée de lui, en nous racontant ce qu'il fait pour sa bonne mère et sa famille dont il est le soutien.

Je vois que c'est un brave homme et que tu auras tout à gagner en suivant ses bons exemples. On apprend toujours quelque chose d'utile dans la société des hommes de cœur.

Je t'écris ce matin d'abord pour ne pas rester en arrière avec toi en fait de diligence et surtout pour te rappeler ou mieux pour te faire voir que nous n'oublions pas le double anniversaire que nous célébrons demain.

La fête ne sera pas grande, mais c'est toujours pour nous un souvenir agréable que nous ramène le 4 de juillet.

Ta maman est allée à la messe avec Victor et je suis bien certain qu'elle te fait une bonne part dans les intentions qu'elle a en y assistant.

Ton cousin Leman²⁹² est malade au lit. Il a une légère attaque de fièvre typhoïde. On espère que cela ne sera pas grave. Je crains que ce ne soit long, parce qu'il est bien épuisé par le travail de bureau, et les mauvaises affaires qui pèsent si lourdement sur la famille de sa femme doivent contribuer à l'affaissement de ses forces morales et physiques.

Le petit Sam Mackay nous est arrivé seul hier, au moment du dîner. Il vient au-devant de son frère Eugène, qui sortira du collège le 7 juillet.

Alexina est rétablie de son indisposition. Emma est venue me prendre hier après souper, pour me faire promener dans la voiture de Godfroy. Va sans dire que c'est elle qui conduisait le cheval. Elle en était bien fière.

Victor est toujours tout à son jeu de croquet et un peu à ses pigeons.

Mercédès est venue à Montréal hier. Ne l'ayant pas vue, je n'ai pas eu de nouvelles de ses bons parents que je voudrais bien voir en bonne santé.

Tu salueras M. Hamel pour moi en lui faisant mes respects, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître personnellement. Sa bonne réputation me le fait estimer. Je me sens toujours une inclination particulière pour les jeunes gens qui sont bons pour leurs parents et s'efforcent de leur rendre ce qu'ils en ont reçu.

²⁹¹ Félix-Marcel Hamel (1850-1907), architecte, ingénieur civil au département des Travaux publics, à Ottawa, fils de Félix Hamel, ingénieur, et de Marie-Anne Condon. Il épousera (Ottawa, Saint-Joseph, 25 avril 1881) Rachel Côté, fille de Joseph-Olivier Côté et de Julie Leprohon. F.M. Hamel est le premier employeur de Louis-Gustave Papineau. Décédé à Hull. *Le Canada*, 11 juillet 1907, p. 4, 7 et 12.

²⁹² Le D^r Joseph Leman.

Adieu et au revoir. Ta tante Dessaulles nous a communiqué hier une lettre de Caroline, rendue à Florence, en date du 16 de juin, et se dirigeant vers le nord pour fuir la chaleur. Elle est toujours bien ainsi que son mari²⁹³.

Ton père affectionné. Auguste.



Montréal, 9 juillet 1875²⁹⁴

Mon cher Gustave,

Les élections sont terminées. On vient de nous apprendre la victoire de M. Beaulieu sur son adversaire L.O. David, dans le comté d'Hochelaga.

Ta tante et ton oncle Casimir sont mieux. Eugène Mackay est venu nous voir mais pendant que j'étais au bureau. Il a eu un ou deux prix et des accessits. Il a dû monter ce matin avec son petit frère Sam.

Mille amitiés de la part de toute la famille ici. Ton père affectionné. Auguste.



Montréal, 13 juillet 1875

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ce matin ta première de Toronto, avec ta carte datée de Napanee. Nous avons toujours bien du plaisir à recevoir des nouvelles de toi. Et c'est toujours pour nous un plaisir nouveau; aussi je ne languis pas à te répondre.

Je suis surpris que notre lettre de vendredi soit restée à l'ancre quelque part. Ta mère l'avait écrite dans l'après-midi ou la soirée et, au moment d'aller me coucher, je l'ai aperçue sur la table. Je me suis habillé de suite pour aller la jeter à la poste, afin qu'elle pût te parvenir à Toronto samedi soir ou dimanche matin. Elle a dû arriver là avant toi. C'est moi-même qui l'ai adressée et tu peux la réclamer et dire au maître de poste qu'ayant été mise à la poste ici vendredi soir, elle a dû lui arriver samedi soir ou dimanche matin. Qu'il cherche et il trouvera.

Le *Star* d'hier au soir annonçait la mort de monseigneur de Saint-Hyacinthe. Je n'ai pas vu cette nouvelle ce matin dans *Le National*; mais je la crois vraie parce que M. Bourassa, qui a été le voir ces jours derniers, disait qu'on attendait sa mort d'un moment à l'autre. Nous devons ne pas oublier de prier beaucoup pour lui, car il nous a toujours témoigné beaucoup d'amitié et de bon vouloir, et il nous a fait autant de bien qu'il était en son pouvoir de nous en faire. Et il nous a toujours

²⁹³ Caroline Dessaulles (1852-1946), fille de Louis-Antoine Dessaulles, vient d'épouser (Montréal, Saint-Jacques, 15 avril 1875) Frédéric-Liguori Béique, avocat. Le nom ACP apparaît dans le registre au milieu d'un grand nombre de signatures.

²⁹⁴ À la fin d'une lettre de Louisa Trudeau à Louis-Gustave Papineau, son fils.

favorisés d'une manière spéciale. Je crois qu'il n'y avait pas de famille dans Saint-Hyacinthe à qui il témoignait tant d'intérêt. À nous de reconnaître cela aujourd'hui et de lui témoigner que son intérêt n'était pas déplacé.

Dimanche dernier, ta maman, Victor, Emma, Marie et moi, nous avons été voir nos malades de Longueuil. Nous les avons trouvés en grande compagnie²⁹⁵.



M. L.G. Papineau
Toronto

Montréal, 25 juillet 1875

Mon cher Gustave,

Voilà le courant de notre correspondance bien dirigé maintenant, et il ne nous reste plus qu'à l'entretenir. Ta lettre à ta mère et à Marie, en date du 22, nous est arrivée samedi matin. Marie est bien contente et fière de recevoir des lettres de son grand frère. Je ne sais si elle aura le temps de t'écrire. Elle est si occupée de bien fêter ses cousines St-Germain. Elle serait bien en peine de savoir sur quel amusement on pourrait économiser une demi-heure pour écrire. Elles font bien des parties de croquet, chez M. Bourassa, dans une journée ! Et que de paroles, de grimaces et de gestes à faire ! Le soir, je fais la promenade en leur compagnie et nous visitons la ville. J'ai aussi l'occasion de voir des choses que je n'avais jamais eu l'idée de visiter pour mon propre compte. Je prends tranquillement un peu d'exercice dont j'ai bien besoin. La chaleur est grande, le jour, et l'air n'est pas très pur. L'ouvrage ne manque pas, de sorte que la fatigue vient plus vite qu'on ne voudrait. Il faut refaire les forces perdues. Je suis mieux qu'à l'ordinaire dans cette saison.

Les affaires commerciales sont toujours dans une grande dépression. Les hommes d'affaires sont soucieux.

Le D^r Lemay est parti hier pour La Malbaie, par l'*Abyssinian*, faisant un voyage spécial. Il était de plus en plus mal et s'est décidé à laisser les affaires qu'il n'est plus capable de faire. J'espère que l'air fortifiant des bords de la mer lui fera du bien et je le souhaite bien. J'ai vu sa femme ce matin. Elle en est inquiète parce que les lettres ne viennent pas souvent de là et elle le trouve assez mal depuis plusieurs jours.

Denis n'est pas encore revenu de Plaisance. Il fait bien de profiter de ce moment où le commerce chôme, pour prendre un peu de repos, d'exercice et de bon air.

²⁹⁵ Cette lettre contient ensuite deux pages, non reproduites ici, écrites par Victor Papineau à son frère Louis-Gustave.

Je suis bien content que tu sois occupé de travail en plein air plus qu'au bureau. C'est meilleur à la santé. Et il est plus agréable, quand on est loin de sa famille, de tenir le corps en mouvement et en activité. Cela chasse l'ennui. Il y a toujours cela de consolant qu'en faisant bien son devoir, avec une bonne intention, on fournit une partie de sa carrière, n'importe dans quelle position l'on se trouve. Une fois la carrière bien remplie, courte ou longue, vient la récompense qui est toujours au-dessus du travail fait.

Ton oncle Casimir n'est pas assez loin des affaires pour se reposer suffisamment. Il en a trop souvent connaissance et même il parle de le reprendre avant d'avoir commencé à le laisser. Ta tante semble prendre un peu de mieux, mais c'est à peine sensible. Chez ton oncle Émery sont bien. Tu as dû recevoir une longue lettre de Benjamin, il y a eu huit jours hier. Il m'a laissé voir une feuille de papier qu'il était à surcharger de nouvelles de partout, je suppose.

Je n'ai pas de nouvelles récentes de Plaisance, ni de Papineauville. La jeunesse s'y amuse trop pour écrire probablement, et les gens de mon âge ont assez d'occupation à lui procurer des amusements et à conserver un peu d'ordre au milieu du tourbillon qui emporte les jeunes.

M. [Henri] Westerlink m'a envoyé un programme d'école du soir qu'il veut ouvrir après les vacances. Je suppose qu'il ne laissera pas pour cela les classes qu'il fait le jour à l'Académie catholique.

On nous a dit hier que ton oncle Trudeau est à Montréal. Nous ne l'avons pas vu. Cela me porte à croire qu'il n'y est pas. Ta maman s'unit à moi pour te faire mille amitiés et bons souhaits.

Ton père bien affectionné.

Auguste

※

LECONS DU SOIR

DONNÉES PAR

M. HENRI WESTERLINCK

Classes de Français, d'Anglais, de Sténographie et
de Piano.

•

Pour plus amples renseignements, voir la circulaire
déposée au Magasin de Musique de M. Boucher, 252, Rue
Notre-Dame.

[M. L.G. Papineau
Toronto]

Lundi matin 26 juillet 1875

Ton oncle Trudeau était bien en ville hier puisqu'il est venu souper et passer la veillée avec nous. Francis était avec lui. Francis grandit mais ne change pas. Il s'est bien amusé avec Marie et ses cousines St-Germain.

Nous avons été invités aux noces de notre cousine Ella. Ta maman a écrit hier une lettre d'excuses. Nous ne pourrions pas y aller.

Ta maman était fatiguée hier au soir et se préparait à la migraine pour aujourd'hui. Je l'ai laissée dormir ce matin et elle dort encore, quoique le déjeuner soit sonné. Je m'invite à le manger en te souhaitant bonne santé et de l'ouvrage agréable autant qu'utile.

Tout à toi avec amitié. Ton père qui t'aime bien²⁹⁶.

Auguste



Montréal, 18 août 1875²⁹⁷

Mon cher Gustave,

Il y a longtemps que je désire t'écrire. Je n'en ai pas eu le loisir. Le jour, je suis sans cesse occupé, ne pouvant suffire à faire les affaires pressantes. Le soir, il m'a fallu tenir compagnie à M. Brooks, revenu de Sorel où il n'a pas trouvé ce qu'il cherche : un bon cheval de selle, divers autres moyens de prendre de l'exercice au grand air, une nourriture saine et surtout un prêtre capable de l'instruire de la doctrine catholique. M. Millier n'est pas assez bien pour lui donner le temps nécessaire. Il n'a pas osé se rendre jusqu'à Saint-Denis, chez M. O'Donnell. Il ne m'a pas dit pourquoi.

Nous avons besoin de prier pour lui. Ce serait une belle acquisition pour le catholicisme. Et un grand bonheur pour nous de lui avoir procuré ce bienfait.

Il est à lire les conférences de Lacordaire que je lui ai achetées et données, pour reconnaître ce qu'il a fait pour toi il y a trois ans.

Je ne connais pas assez les prêtres d'ici pour lui en choisir un qui lui conviendrait. Je voudrais bien qu'il pût être à même de profiter des lumières de M. Ouellet, qui parle bien l'anglais et le français.

²⁹⁶ La lettre contient aussi une lettre de Marie Papineau à son frère Louis-Gustave.

²⁹⁷ En-tête imprimé : « Papineau & Papineau, 32, rue Saint-Jacques, Montréal. D.E. Papineau, C.F. Papineau, F.J. Durand, J.G. Papineau, notaires. A.C. Papineau, avocat. »

Je n'ai pas de nouvelles récentes de Victor. Je suppose qu'il s'amuse trop bien pour avoir le temps de nous en donner. Marie est à Longueuil depuis deux jours. Elle s'en donne tant qu'elle peut avec ses cousines et n'est jamais fatiguée du plaisir.

Benjamin ne paraît pas encore prêt à prendre des vacances. Il a toujours de l'ouvrage au bureau et s'en acquitte assez bien.

Godfroy a été assez fatigué par le rhume pour ne pas venir au bureau pendant une couple de jours. Moi, je n'ai été arrêté que samedi après-midi et dimanche, mais j'ai encore le rhume assez fort pour me fatiguer.

Le D^r Leman, avec qui je me suis rendu à la maison pour dîner à midi, me dit que tout le monde est bien chez lui et que Mme de Bellefeuille²⁹⁸ prend des forces et se promène en voiture tous les jours à Saint-Eustache, où elle est rendue.

Mme Laflamme, la mère des deux avocats Rodolphe et Léopold, a été enterrée hier. C'était une digne femme de beaucoup d'énergie et de caractère, possédant avec cela une grande douceur et beaucoup d'amabilité²⁹⁹. Elle a bien rempli sa carrière et j'espère qu'elle en sera récompensée.

Voilà que le 20 approche et c'était le jour fixé pour le retour de ta tante Beaudry et sa famille. Nous n'avons pas été prévenus qu'il dût y avoir retard. On dit que tous ont éprouvé un grand bien de leur séjour à La Malbaie.

Ton oncle Trudeau qui devait retourner à Ottawa lundi soir n'est parti que mardi soir. Il est bien portant et dit que toute sa famille est dans le même état de santé.

Caroline écrit, du 3 d'août, que son départ est définitivement fixé au 26. Elle devra arriver vers le 12 ou le 13 de septembre.

Bien des amitiés à Louis Trudeau³⁰⁰.

Ton père bien affectionné.

Auguste

✕

²⁹⁸ Pourtant, Mme de Bellefeuille (Almandine Beaudry) mourra le 27 juillet 1877, âgée de 23 ans. Le mariage d'Almandine Beaudry, fille mineure de Jean-Baptiste Beaudry et de Marie-Anne Dumont, avec Joseph-Édouard Lefebvre de Bellefeuille, avocat, chevalier de l'Ordre de Pie IX, fils de Joseph Lefebvre de Bellefeuille et de Caroline-Flavie-Anne Leprohon, de Saint-Eustache, avait eu lieu à Saint-Jacques de Montréal le 21 mai 1874.

²⁹⁹ Marguerite-Suzanne Thibodeau (1800-1875), veuve de Toussaint Laflamme, marchand, est inhumée à Montréal le 17 août 1875. Présence d'Antoine-Aimé Dorion, juge en chef, Damase Masson, Narcisse Valois, Henri Thomas et Isidore Leclair, marchands, Léandre Dumouchel, sénateur, Côme-Séraphin Cherrier, avocat, Léopold et Rodolphe Laflamme, fils, avocats, Louis-Amable Jetté, avocat, député à Ottawa, gendre de Rodolphe Laflamme.

³⁰⁰ Louis Trudeau (1856-1919), fils de Toussaint Trudeau, ingénieur, et de Corinne Perrault. Neveu par alliance d'ACP.

L.G. Papineau
Harbour Survey
Toronto, Ont.

Montréal, 20 août 1875

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier ta lettre contenant 30 piastres. Ta tante Beaudry et sa famille sont arrivées ce matin pour déjeuner avec nous.

Hier, nous avons veillé avec M. Brooks chez ton oncle Émery où nous avons rencontré Mercédès, Denis et sa femme et le jeune Archambault, cadet.

Je me propose de voir M. Archambault, du Plateau, pour lui demander s'il trouverait bon de te laisser jusqu'au 15 septembre avec M. Hamel. Je crois que cela pourrait se faire. Tous nos gens de La Malbaie sont revenus reposés et engraisés à part Joseph et Henri, qui ont trop couru pour se reposer. Ils sont bien et souperont chez nous ce soir. Marie est encore à Longueuil.

Ton père qui t'aime.



L.G. Papineau

Montréal, 27 août 1875

Mon cher Gustave,

Ta maman a reçu ta lettre de dimanche dernier. J'avais reçu la tienne contenant les 30 piastres que tu m'avais envoyées, et j'en avais accusé réception par une carte postale.

J'ai été deux fois cette semaine pour voir M. Archambault, qui est malheureusement absent. J'y suis allé encore ce matin. On ne l'attend que samedi ou lundi. Je prends donc sur moi de te dire que tu peux rester avec M. Hamel jusqu'au 15 de septembre prochain, si tu le veux, et je me charge d'arranger l'affaire avec M. Archambault à son retour. Si tu préfères revenir pour le 1^{er} de septembre, nous te reverrons avec plaisir.

Je ne vois pas d'inconvénient grave à ce que tu ne sois pas ici pour les premiers jours après la vacance. Il me semble que M. Archambault avait dit qu'il ne faudrait toujours pas revenir après le 1^{er} octobre, ajoutant que l'ouvrage commencerait dès l'entrée. Cela m'a donné à penser, s'il ne s'est pas trompé de mois en disant octobre, qu'il ne serait pas trop mécontent dans le cas où ton entrée serait différée de quelques jours.

M. Brooks est encore avec nous, à notre grande satisfaction. Il lui faut partir sans faute lundi prochain, le 30.

Victor se propose de revenir demain avec Émilie Papineau. Il écrit qu'il s'est bien amusé et baigné souvent.

Toute la famille ici est bien. Nous attendons Caroline et M. Béique lundi ou mardi. Ils se sont embarqués sur le *Prussian* le 19 courant.

Tout à toi, avec beaucoup d'affection. Ton père. À la hâte.

Auguste

✂

L.G. Papineau
Harbour Survey
Toronto, Ont.

Montréal, 1^{er} septembre 1875

Mon cher Gustave,

Ta lettre de dimanche et ta carte du lundi 30 août ont été reçues hier. Merci.

Victor est entré à l'Académie ce matin. M. Archambault lui a dit que tu ferais bien de revenir lundi prochain parce que cette année, vous seriez cinq dans votre classe et que l'ouvrage commence de suite, et tu aurais peut-être beaucoup à faire pour rejoindre les autres en ne venant qu'au 15 de septembre. Je n'ai pas eu le temps d'aller voir M. Archambault moi-même. Je t'écis ce qu'il a dit à Victor, afin que tu saches par toi-même ce que tu as à faire. Je ne sais pas jusqu'à quel point tu peux être engagé à rester avec M. Hamel. Je ne veux rien préjuger. Je me contente de te rapporter ce que Victor m'a dit. Caroline et son mari sont arrivés hier matin, bien fatigués.

Tout à toi, à la hâte. Tous bien ici. Sam Mackay est au séminaire ici. Auguste et Eugène Mackay iront à Saint-Hyacinthe, en pension chez M. Cadoret.

✂

Papineauville, 9 mars 1876

Ma chère Louisa,

Je voudrais bien savoir lequel de nous deux est le plus à plaindre de notre séparation forcée et prolongée. Tu parais croire que c'est toi. J'ai toujours été vivement sous l'impression que c'est moi. Tu es avec tes deux garçons que tu vois trois fois le jour au moins, et que tu aimes comme une bonne mère. Tu es assez rapprochée de ta fille pour aller la voir en mars, après l'avoir vue en janvier dernier à Montréal et à Saint-Hyacinthe. Tu vois ta sœur quand tu veux et ses enfants quand il te plaît de les visiter ou de les inviter. Tu vois Godfroy tous les jours et

mes frères de temps à autres; Zéphirine et sa fille sont à ta porte, et tes autres amis, si je les nommais tous, tu ne recevrais pas ma lettre cette semaine ! Et pourtant je ne me plains pas trop, moi qui ne vois mes parents d'ici que furtivement, même lorsqu'ils viennent exprès pour me voir.

Je commence à croire sérieusement qu'on a trop vanté le cœur de la femme à qui on attribue un attachement si profond, un courage si grand, un dévouement inépuisable. Toutes ces belles choses les font s'ennuyer beaucoup plus que nous, pauvres hommes qui sommes bien plus souvent privés de tous les objets de nos affections.

Cependant, comme j'éprouve toutes tes peines et de bien plus grandes encore, je sympathise grandement avec toi et je voudrais bien nous voir réunis encore une fois. Cette semaine particulièrement, j'aurais voulu t'avoir avec moi ou être à Montréal avec toi. J'ai été forcé de suspendre l'ouvrage pour faire passer mon rhume et j'ai gardé ma chambre pendant trois jours, samedi, dimanche et lundi, pour ne pas prendre d'air. Je ne descendais que pour les repas et je m'entortillais les jambes dans un vieux capot pour éviter les courants d'air froid que l'on ressent toujours sur les planchers des maisons chauffées par des fournaies à air chaud. Je suis mieux mais je trouve bien les mouchoirs de soie que j'ai reçus hier au matin. Ils sont plus à mon goût que si je les avais achetés moi-même. Je t'en remercie bien. Et je pense à toi à chaque fois que je me les porte au visage. Ce n'est pas rare, je t'assure.

Nanette a dû te dire comme j'ai été bien fêté le 4 de mars : d'abord j'ai reçu ta lettre avec une du petit Sam, qui me remerciait de *L'Imitation* que tu lui as fait remettre. Puis, au déjeuner, Sam père est venu me faire ses souhaits et félicitations, suivi de toutes les dames qui m'ont embrassé. Joseph m'a présenté un beau bouquet de fleurs de laurier-rose, de verveines de trois couleurs différentes, d'héliotrope, de fuchsia et de ceramium, et un beau col de soie avec boucle. En même temps, Éléonore [St-Julien] m'apportait une belle paire de chaussons gris tricotés par elle-même. Son père venait après elle, m'apportant les compliments de toute sa famille.

Dans la matinée, Madsem arrivait avec un autre beau bouquet de roses, de boutons de roses, de fleurs de lauriers, etc., au-dessus d'un beau plat de praline faite avec du sirop de plaine et des noix de Plaisance. J'étais dans la confusion de me voir ainsi fêté.

J'ai reçu ta lettre de dimanche avec une lettre de notre chère petite Marie, écrite le jour anniversaire de ma naissance. Elle est bien et dit qu'elle s'est achetée une jolie boîte à ouvrage au bazar où elle a eu le plaisir de rencontrer Mme Leman, Mme Dessaulles et Mlle Brunelle. Elle ajoute qu'Émilie et Rosalie St-Germain devaient entrer, lundi dernier, comme pensionnaires au couvent.

Papineau me dit qu'il te fait bien des compliments, mais pas sur ta promptitude à répondre à sa lettre. Il dit que tu es paresseuse et qu'il attend ta lettre avec impatience.

Clotilde est allée à Hull avec John St-Julien, maire actuel de Sainte-Angélique. Elle a télégraphié hier de Hull à Aurélie, pour avoir la permission de rester jusqu'à la semaine prochaine et descendre avec Ferland.

Angelle est assez bien. Les autres de la maison aussi, sauf le rhume qui s'attaque un peu à tout le monde.

Les dernières pluies ont fait baisser la neige, et le froid qui les a suivies nous donnera de bons chemins. Pâques étant tard, les chemins d'hiver finiront tard aussi. Tu peux donner les clefs de la maison à Lemoine, si tu veux qu'il la loue. Moi, je ne puis pas la louer d'ici. Amitiés à tous. Ton ami Auguste.



Papineauville, 9 avril 1876

Ma chère Louisa,

Les dimanches passent vite, mes lettres se succèdent régulièrement et cependant le printemps n'arrive pas. La glace est aussi ferme qu'au mois de janvier et ne fait pas mine de vouloir céder ses droits aux bateaux à vapeur. C'est un peu signe que notre séparation forcée doit se prolonger encore quelque temps.

J'ai reçu par Camille et ta lettre et ton paquet dont je suis bien content. Tu as été bien inspirée de profiter de l'occasion de Casimir Dessaulles pour l'envoyer à Camille. Celui-ci est revenu de suite et n'a pas même couché une seule nuit à Montréal.

J'ai eu l'idée que tu pourrais acheter à Saint-Hyacinthe ce que je demandais et, chose singulière, j'avais la conviction que tu penserais à le faire, de sorte que j'attendais à recevoir les objets demandés par Camille. Tu n'aurais jamais cru, toi, que je pouvais apprécier à ce point ton mérite ! Il faudra que tu vives encore 21 ans avec moi avant de me connaître.

Grandes nouvelles ! Mme Ranger nous est arrivée vendredi soir, avec le D^r Longpré, qu'elle ne connaissait pas encore et qu'elle a mis à contribution de suite pour l'amener ici. Il avait un jeune cheval. Le chemin est comme un chapelet de cahots depuis Bonsecours jusqu'ici, et le cheval, assez ingambe, voulait faire voir son agilité en les sautant par-dessus. Mme Ranger, fort nerveuse et peureuse, s'en prenait à chaque instant au bras de la voiture et surtout du docteur. Elle se soulevait mais pour retomber plus lourdement sur son séant. En arrivant, elle nous a dit que les reins lui faisaient mal, mais si bas que les anatomistes se risqueraient difficilement à donner le nom de reins. Je n'ai jamais senti le mal de reins au bout de l'épine dorsale.

Hier, elle est partie avec Clotilde pour Plaisance où elles ont trouvé Aurélie. En revenant, le cheval a mis une patte dans un trou et a fait une chute. Mme Ranger, affolée par la peur, croyant que la voiture était versée, a crié à Aurélie que la voiture était versée et s'est sortie de voiture pour empêcher Aurélie de tomber sur

elle, et elle s'est jetée de toute sa hauteur sur le dos et s'est encore fait mal aux reins, mais cette fois à l'autre extrémité : son mal est à la jonction du col avec les épaules.

Après vêpres, Emma, partant avec son père pour Plaisance, offre à Mme Ranger de la conduire en voiture chez M. Lauzon où elle voulait faire visite. La proposition offerte, acceptée, Marie-Louise Mackay voulut être de la partie et à peine rendues dans la voiture, un de ses patins s'étant enfoncés dans un trou d'eau, y laissa Mme Ranger et les autres au pignon du barreau. Tout le monde de sortir pour empêcher Minnie de prendre sa course. Heureusement celle-ci fut toute surprise de voir la voiture tourner ainsi et se mit à regarder avec étonnement sa charge renversée dans l'eau et la neige. Cette fois, personne n'a eu de mal que Mme Ranger, mais bien légèrement. Il a fallu rire un peu et elle n'a jamais³⁰¹ voulu continuer ses visites en voiture. Clotilde qui l'accompagnait lui donna le bras et, après avoir secoué l'eau et la neige, elles ont procédé à pied.

Mme Ranger n'est pas bien depuis quelque temps et elle a été forcée de laisser le carême à d'autres; elle fait gras. Cela ne lui a pas fait perdre sa gaieté et elle nous amuse bien. Elle a fait visite à Mlle Lombard qui est bien affaiblie par la dyspepsie, assez qu'elle est obligée de se coucher souvent le jour. Cela inquiète son frère³⁰² qui parle de l'envoyer faire un tour en Europe³⁰³, sous l'impression où il est que cette maladie est une suite de nostalgie.

J'en suis sur le chapitre des malades. Je ne peux pas omettre celle qui nous intéresse le plus : cette bonne Madsem. Elle a eu hier un étouffement et un étourdissement plus forts qu'aucun autre, accompagnés d'engourdissement dans le bras. Cela l'inquiète parce que nous sommes à peu près au même temps où elle a ressenti les premières atteintes de cette maladie l'année dernière. C'était la veille de Pâques; cette année, c'est la veille de la Passion³⁰⁴. Papineau parle d'aller voir le Dr Tunstall³⁰⁵, avant de partir, pour l'inviter à soigner Madsem. Je ne sais s'il l'a vu.

Nanette était bien souffrante d'une fluxion causée par le mal de dents, vendredi et samedi. Elle est mieux aujourd'hui. Alexina St-Julien n'est pas bien, ces jours-ci, elle n'est pas au lit mais ne sort pas.

³⁰¹ À partir de ce mot, le manuscrit porte la cote BAnQ-VM, P7, S1, D116.

³⁰² Le frère de Mlle Lombard est François Lombard (1840-1921), né à Ancelles (Hautes-Alpes, France), fils de François Lombard et de Rosalie Rostain de Bataille; ordonné prêtre à Ottawa en 1866. Deuxième curé de Papineauville, de 1866 à 1880. Au recensement de 1871, le curé Lombard est appelé François Lombard de Bataille et il vit avec Eliza Lombard, une « parente » (sa sœur). Son frère Louis-Eugène Lombard, marchand, a épousé Elda Longpré, fille du Dr Longpré.

³⁰³ Aurélie Papineau-Mackay écrit à son fils Eugène, le 8 octobre 1876 : « Messire Lombard a reçu une lettre de sa sœur, datée de Paris. » Voir *Mille amitiés*.

³⁰⁴ En 1876, le jour de la Passion est le 9 avril.

³⁰⁵ Simon Tunstall (1852-1917), né à Montréal (Anglican St. George), fils de Gabriel Christie Tunstall et de Jessie Frazer. Après des études à McGill, il est médecin en 1875 et commence à pratiquer à Papineauville puis à Montréal, et partira en 1881 pour la Colombie-Britannique.

J'ai encore la bonne fortune d'être visité par le rhume de cerveau. Je ne travaille pas dans le bureau depuis longtemps parce que la porte s'ouvre trop souvent, mais vendredi je m'y suis trouvé pris par les personnes qui avaient affaire à moi, et l'une après l'autre m'ont retenu plusieurs heures de suite. J'ai commencé de suite à éternuer et moucher. Cela m'a rappelé à mon devoir, mais il était trop tard et il faut l'endurer.

Du reste, je suis bien, quoique je n'aie pas fait carême du tout cette année. Le travail que je fais absorbe tant de force vitale qu'il me faut manger de la viande continuellement et manger entre les repas, pour ne pas m'affaiblir trop. C'est singulier que le calcul ait toujours eu pour effet de consommer ainsi une bonne portion de mes forces. Je digère bien et j'ai bon appétit. Seulement, il faut recommencer souvent à remplir l'estomac et graisser la machine pour que le cerveau n'arrête pas.

Ne crains pas que le séjour de Marie au couvent de Saint-Hyacinthe la détache de nous. C'est l'effet contraire qui se produira. Quand un cœur est bien formé, un esprit bien dirigé, les sentiments nobles et généreux s'y implantent plus facilement et les caractères formés dans les petites épreuves sont mieux trempés que ceux qui sont toujours choyés, dorlotés et mijotés. Il faut un peu de misère, un peu d'obstacles, un peu de privations dans le jeune âge pour préparer à tout ce que l'on rencontre plus tard dans la vie. Il faut d'ailleurs que la vie de l'âme se développe fortement dans le jeune âge, si l'on veut qu'elle puisse se conserver au milieu de l'atmosphère vraiment empestée du monde.

Ce n'est pas près d'Anne et de Joachim que Marie a été élevée, mais bien dans le temple de Jérusalem où elle est entrée à l'âge de trois ans. Cela ne l'a pas empêchée d'aimer ses parents, bien au contraire. N'est-ce pas un fait bien établi que l'amour de Dieu et de la religion, dans un cœur, l'agrandit et l'ennoblit, et le rend plus apte à tous les sentiments tendres et doux, profonds et forts qui ont caractérisé tous ceux qui, de bonne heure, ont pu se trouver séquestrés de toutes les frivolités et vanités de la vie ordinaire, non pas du mauvais monde, du monde maudit, mais de la société commune au milieu de laquelle nous vivons tous. Je suis bien convaincu que les religieuses, séparées dès leur tendre jeunesse de leurs parents, les aiment dix fois plus que toutes ces jeunes filles qui s'occupent, la moitié du temps dans leurs familles, aux mille riens, aux conversations oiseuses de la vie de famille telle qu'elle se pratique de nos jours. L'esprit et le cœur qui sont forcés par circonstance de se laisser absorber par tous ces riens, par ces petites vanités, ces inutilités, perdent beaucoup de leur capacité pour le beau, le bien et les affections profondes, et l'affection pour les parents s'en ressent comme le reste. Je dis bien cela sans nécessité, parce que tu connais cela mieux que moi encore. Mais la nature parle souvent plus fort que la raison et nous fait désirer de jouir de nos enfants d'une manière trop humaine et moins parfaite.

N'ayant pas reçu de lettre ce matin, je ne sais où tu es. J'adresse celle-ci à Montréal, supposant bien que tu y seras mardi.

Fais mes amitiés à toute la famille et à tous nos amis. J'ai appris avec peine la mort de la petite fille d'Almandine. Elle doit être bien affligée.

Je suis encore bien plus peiné des désagréments que l'on cause au juge Loran-ger devant le Parlement. J'espère qu'il sera noblement vengé de ces accusations par une preuve éclatante de son innocence.



Papineauville, 13 avril 1876

Ma chère Louisa,

J'ai reçu hier ta lettre du 9 courant et j'y vois que tu voudrais te faire passer pour folle, afin de me voler presque régulièrement une lettre sur deux. Ne t'ima-gine pas que j'ajoute foi à cette prétendue folie. Il y a plus de malice et de mé-chanceté chez toi que de folie. Il y a bien longtemps que tu m'annonces que tu deviendras folle sur tes vieux jours; mais je vois que c'était un moyen préparé d'avance pour me tricher dans l'occasion, et je vois que tu en es rendue à t'en servir aujourd'hui. Il me faudra des preuves solides pour que je me décide à re-noncer à mes droits pour un prétexte si mal fondé. J'ai toujours hâte de recevoir et lire tes lettres, et elles ne sont pas sitôt lues que j'attends la suivante. Ainsi, guéris ta folie imaginaire et fais tes lettres régulièrement. Il ne faut un calcul bien profond pour découvrir qu'en écrivant le dimanche et le jeudi, tu me feras parvenir deux lettres par semaine et que si les circonstances te forcent à ne pas écrire le jeudi, une lettre mallée le vendredi soir m'arrive ici le dimanche matin.

Nous avons eu beau temps et des chemins passables, quoique pas beaux, de-puis le commencement de la semaine. Aussi les gens de l'endroit sont venus en grand nombre pour remplir leur devoir pascal. J'ai fait mes *tations à mé* au-jourd'hui, mais seul. J'aurais bien préféré les faire en bonne compagnie de mes enfants, comme les autres années.

Les jeunes filles du village et Mme John Mackay ont fait hier et ce matin un très joli reposoir. Les sapins arrangés de toutes les façons, en couronnes, en guir-landes, en courants, en arbres, en lettres, en feuilles et placés sur un fond blanc et les fleurs naturelles en ont fait les frais. C'est rustique mais réellement bien joli.

Emma est arrivée ce matin de Plaisance et dis minutes après elle était à l'œuvre avec les autres, et on aurait dit que c'était elle qui avait conçu le plan d'avance, tant elle paraissait au fait de tout ce qu'il fallait préparer. Sa mère et Nanette sont mieux. Emma a passé la plus grande partie de ses journées à la sucrerie depuis le commencement de la semaine. Elle dit que les plaines ont donné beaucoup d'eau, mais la neige fondue en produit encore bien plus et rend difficile la marche d'un arbre à l'autre pour recueillir l'eau sucrée. La neige fond rapidement et la terre commence à se faire voir en plusieurs endroits.

La pluie a commencé ce soir vers 7 h. Elle semble devoir durer longtemps et emportera beaucoup de neige. La glace sur la petite rivière est partie depuis deux jours. Sur la baie et la grande rivière, elle est forte et ferme. La débâcle prendra encore plusieurs jours à se faire.

Il n'y a rien de nouveau ici. Marie-Louise demande si Gustave a connu à Toronto un ingénieur du nom de Seymour. On dit qu'il doit se marier avec une de ses amies de Saint-Eustache, et Marie-Louise voudrait bien savoir si son amie a fait ou est pour faire un choix heureux. C'est une question bien importante, comme tu vois.

Amitiés à Gustave, Victor, Godfroy et tous les autres parents et amis que tu as occasion de voir.

Ton ami Auguste.



Papineauville, 20 avril 1876³⁰⁶

Ma chère Louisa,

Je reçois à l'instant ta lettre de mardi 18 courant. Ma dernière que tu as dû recevoir hier te donnait, je crois, le secret de te procurer de l'argent à tes dépens, à la Compagnie de prêt et crédit fonciers. Si tu ne peux pas y aller, envoie un de tes garçons, qui ont bon pied bon œil, demander à Casimir d'y aller pour toi. Il a une procuration et peut te retirer cela. Il pourrait même en laisser une partie en dépôt à mon compte là et t'apporter le reste, afin de n'avoir pas dans la maison trop grosse somme à la fois.

Cela ne me surprend pas que tu sois en besoin d'argent assez souvent. Je me rappelle encore le temps où je faisais les achats et les paiements moi-même, pour les besoins de la maison. Je suis même porté à croire que les dépenses étaient plus considérables lorsque j'y voyais. Cela me donne une grande hâte de te savoir veuve, pour jouir du plaisir de te voir administrer avec plus d'économie que moi.

Ta sœur a réussi, en bonne veuve qu'elle est, à vivre mieux et plus économiquement que nous. Il faudra avoir son secret. Je suis bien content qu'elle se donne la peine d'aller causer un peu longuement avec toi, même au risque d'y perdre une de tes lettres que j'attends pourtant avec grande hâte. J'ai peu de distractions ici. La conversation est courte et peu variée avec les deux petits chiens comme compagnons de promenade. À l'heure des repas, seul moment où je suis avec les gens de la maison, j'ai en face de moi cette pauvre Aurélie, qui est loin d'être gaie et parlante depuis la mort de sa petite fille. Clotilde ne dit que rarement un mot et Sam ne prend pas un repas sur cinq en même temps que la famille. Il se tient au bureau, pendant que les autres mangent, pour répondre aux gens qui viennent pour

³⁰⁶ La lettre porte à l'en-tête : 1 x 10 = \$10 Banque nationale; 6 x 5 = 30, dont 5 Bque nationale et 1 British North America Bank. [Total] \$40.

la poste et les autres affaires. Papineau³⁰⁷ parle peu généralement. Moi, je ne fais pas mieux. D'ailleurs Papineau est à Plaisance depuis Pâques.

Je vois par ta lettre que tu prétends t'ennuyer de moi. Eh ! pourquoi donc ? Il me semble qu'il y a si longtemps que tu m'as vu que tu dois avoir fini par t'habituer à ne plus me voir. Je crois que c'est ton genre d'ouvrage plutôt qui te donne de l'ennui : remuer de vieux tapis, en soulever et secouer la poussière, y faire promener en tous sens une aiguille qui a peur d'y perdre sa renommée, et mêler ou faire mêler partout de l'eau avec de la poussière et de la fumée dans une maison qui n'est plus neuve, en voilà de quoi faire de la boue et de l'ennui, bien plus que l'absence d'un mari !

Si une des demoiselles Dauphin pouvait te secourir pour t'exempter ce qu'il y a de trop fatigant pour toi dans ce genre d'ouvrage, j'en serais bien content. Et je souhaite que ma lettre te parvienne assez tôt pour te faire profiter de mon idée. Si tu as besoin d'aide pour la couture, vois et prends avec toi une de ces jeunes filles. Elles seront bien contentes de gagner quelque chose et toi, tu auras moins de fatigue. Malgré tout ce que je t'écis, je t'assure que je serai bien content, moi aussi, de te revoir et surtout de te trouver en bonne santé. Ne fais pas d'excès qui puisse faire revenir tes malencontreuses douleurs dans le côté et dans le dos. Tu as assez de ton pied³⁰⁸ pour te rappeler et me faire souvenir que nous devons souffrir, et souffrir presque toujours, pendant que nous vivons.

Tu as bien fait de m'écrire. Je commençais à craindre d'être forcé d'attendre jusqu'à dimanche prochain pour avoir une lettre, et c'est long dans un temps comme celui-ci où les chemins sont impossibles et où il n'y a pas à marcher sans rencontrer de la boue. La grande quantité de neige qu'il y a dans les champs produit beaucoup de boue en fondant et faisant déverser l'eau des fossés et des champs dans les chemins.

Je t'écis par la malle qui aurait dû descendre la nuit dernière et qui n'arrivera probablement que vers 11 heures aujourd'hui.

Ta lettre m'est arrivée avant 6 heures ce matin et je me suis mis à répondre de suite, afin d'être certain que tu pourras recevoir ma lettre samedi. Je suis content d'avoir des nouvelles de Marie et de Gustave et Victor. J'espère que ces derniers se donnent la peine de faire un peu d'exercice tous les jours maintenant. Les trottoirs doivent être découverts maintenant.

J'inclus 40 piastres pour payer le banc à l'église et contribuer pour ma part aux dépenses du ménage. C'est une des conditions de notre contrat de mariage que nous devons payer chacun une part des dépenses. Et si je veux être bien reçu, il faut que je remplisse mes engagements. Tu es si exigeante sur ce chapitre !

Bonne santé et amitiés à toute la famille. Ton ami Auguste.



³⁰⁷ JBN Papineau travaille comme copiste chez le notaire Mackay, son beau-frère.

³⁰⁸ Louisa était atteinte d'une légère claudication et souffrait de rhumatisme.

Papineauville, 1^{er} mai 1876

Ma chère Louisa,

Je t'ai envoyé ce matin une carte postale pour te faire voir qu'il n'y avait pas oublié de ma part, et j'écris maintenant pour accuser réception de ta lettre du 28, qui m'est parvenue dimanche matin. Je vois que tu as appris à faire travailler tes deux hommes au breda. Ce n'est pas mauvais qu'ils sachent se rendre utiles dans la maison, quand ils peuvent le faire sans nuire à leurs devoirs de classe. Je suis content d'apprendre que vous avez pu terminer samedi. C'est une grande jouissance de se trouver débarrassé d'un travail désagréable et fatigant, à la veille d'un dimanche. On se sent plus à l'aise pour se reposer.

Je ne sais pas s'il est vrai que le juge Lafontaine a résigné. Presque tous les journaux l'ont dit et répété, mais je ne croirai cette nouvelle que s'il nous la confirme, quand il viendra tenir la cour le 8, ou quand je verrai que c'est un autre que lui qui préside la cour.

Thomas Cole, qui arrive de la cour d'Aylmer, tenue la semaine dernière, dit qu'il l'a vu siéger comme à l'ordinaire. Cependant, il ajoute qu'un avocat a dit que la résignation devait prendre effet à compter du 1^{er} de juin seulement.

Sam dit qu'il serait bien curieux de connaître les noms de ceux qui t'ont demandé si tu aimerais à demeurer à Aylmer. Il voudrait, dit-il, te faire faire la connaissance de M. Huntington, mais qu'il ne peut pas laisser son poste dans le moment. Il te conseille de te faire introduire par Laflamme qui est son associé. Tu sais comme il est étrivant et fou en même temps, quand il s'y met. Il dit que tu parles si bien l'anglais que Huntington, tout bon orateur qu'il soit, ne pourrait s'empêcher de céder à ton éloquence.

Le *Peerless* est descendu aujourd'hui mais n'a pas encore pris la malle. Il faut croire que le *Prince of Wales* ne peut pas encore faire sa partie de la route. Le courrier est encore descendu ce matin par terre. Et il remontera demain de la même manière probablement.

Emma est venue à la messe hier, malgré les mauvais chemins. Elle a mis beaucoup de temps à descendre et elle était couverte de boue des pieds à la tête. Elle ne se serait pas risquée en si mauvaise voie, si elle avait pu la connaître avant de partir. Papineau est remonté avec elle pour voir aux travaux de la ferme. Madsem est un peu mieux depuis quelques jours. Nanette souffre toujours du mal de dents et se propose d'aller voir un dentiste à Ottawa, aussitôt que le bateau aura commencé ses voyages réguliers.

Clotilde dit que tu ferais mieux de monter ici après la cour et de venir me voir ici que de me faire descendre à Montréal. Elle trouve que j'ai engraisé depuis que j'y suis. Mme Camille m'a fait le même compliment hier.

Mon oncle Augustin a beaucoup maigri, lui. Il fait pitié à voir : il a les lèvres retirées dans la bouche et tousse fréquemment. Il n'a plus la force de s'asseoir seul dans son lit. Il dit qu'il ne souffre pas mais que sa toux le fatigue. Il ne mange que du pain et du lait. Sa mémoire est encore bonne. Il se rappelle bien les événements

anciens et passablement ceux du jour. Il suit la politique encore assez fidèlement et connaît plus ce qui s'y passe que moi. Je n'ai pas le temps de lire assez pour suivre tout cela comme lui. Il s'affaiblit assez qu'il pourrait bien finir tout à coup, au moment où l'on s'y attendra le moins. Camille se lève toujours une couple de fois par nuit pour voir comment il est et s'il a besoin de quelque chose. Il dort peu la nuit.

Mme Camille commence à se remettre un peu de ce mauvais rhume qui a fait le tour du pays depuis le commencement de l'hiver.

Rien de nouveau ici. La glace sur la baie n'est pas encore partie. Il n'y a qu'un chemin fait à la place de la traverse, pour permettre le passage en bonne.

Amitiés à toute la famille. Nous faisons le mois de Marie à 7 h le soir. Je n'ai pas pu y aller ce soir, Sam non plus.

Ton ami Auguste.



Papineauville, 10 mai 1876

Ma chère Louisa,

La cour n'a pu commencer qu'hier, le juge n'ayant pas pu venir lundi. Les avocats présents étaient St-Julien, Ferland et Rochon. Ces deux derniers disent que le juge n'a pas résigné. St-Julien []

[] que son hésitation à dire non est une preuve qu'elle est bien décidée à descendre.

Je ne sais pas s'il me sera possible de descendre samedi, comme je le désire. J'espérais que la cour finirait plus tôt et que je pourrais faire mes mémoires de frais et me rendre au coin du feu.

La famille ici et chez St-Julien sont bien. De chez Papineau, pas de nouvelles depuis dimanche.

Dis à Godfroy, de la part de son père, que tous les effets qu'il a envoyés de [] traversés de ce côté-ci []³⁰⁹



³⁰⁹ Cette lettre, déchirée, est très fragmentaire.

M. Louis-Gustave Papineau
N° 86, rue Saint-Denis
Montréal, Canada

Boston, dimanche 28 mai 1876

Mon cher Gustave,

Nous sommes arrivés à Boston à dix heures et quelques minutes hier au soir. M. Brooks nous attendait à la gare où il nous a reçus à bras et cœur ouverts et nous a conduits tout droit à sa maison, d'où je t'écris.

Les dames et moi, nous avons été charmés de l'obligeance et de l'urbanité avec lesquelles on nous a donné la bienvenue.

Un beau bouquet envoyé par Mlle Gibbens nous avait précédés à la maison. Nous avons eu la messe à une église catholique à quelques pas d'ici, et nous avons pu ensuite entendre un discours de M. Wookes sur le vrai courage, le courage nécessaire à l'homme vertueux pour remplir ses devoirs journaliers dans les plus petites choses, le courage de se vaincre soi-même pour faire le bien en tout et partout, lorsqu'on est seul avec Dieu comme en public.

Nous irons à Philadelphia³¹⁰ le 30, c'est-à-dire nous partirons ce jour-là d'ici pour nous rendre le 31.

J'écirai de là quand je serai rendu, afin que tu puisses faire connaître à tes oncles où je serai en cas que les affaires du bureau requerraient mon retour avant le temps fixé.

Bien à toi. Avec amitiés à tous. Ton père qui t'aime, à Boston comme à Montréal.

※

M. Louis-Gustave Papineau
N° 86, rue Saint-Denis
Montréal, Canada

31 mai 1876
À bord des chars Pennsylv. R.R.

Mon cher Gustave,

Nous arrivons à Philadelphie. Ta mère qui a écrit les premiers mots, n'est pas assez forte pour contrebalancer la secousse des chars. Nous sommes tous en bonne santé et disposés à jouir de l'exposition. M. Brooks est avec nous et nous procure les moyens de voir tout avec plus d'avantage. Nous avons passé la nuit sur un

³¹⁰ Pour le centenaire de l'indépendance des États-Unis.

beau bateau à vapeur et, à notre réveil, nous avons pu admirer les abords de New York.



M. Louis-Gustave Papineau
N° 86, rue Saint-Denis
Montréal, Canada

New York, 7 juin 1876

Mon cher Gustave,

Nous avons laissé Philadelphie hier au soir à 4 h et nous sommes arrivés ici à 7½, tous en bonne santé.

Nous pensons partir vendredi pour Montréal, en prenant la voie des bateaux de l'Hudson, pour nous rendre à Montréal samedi.

M. Brooks est toujours avec nous et nous en sommes bien heureux.



Louis J.A. Papineau, écr

Papineauville, 2 août [1876]

Mon cher Amédée,

J'ai parlé à Mackay et je crois que la transition d'un agent à un autre pourra s'opérer sans trop de bruit. Je ne suis pas aussi avancé que je le voudrais, parce qu'il a été absent depuis hier, de grand matin jusqu'à ce matin, à faire des testaments à Thurso.

Si je n'ai pas encore terminé demain, quand il ira te voir, il faut que tu sois calme dans tes rapports avec lui et que tu ne fasses rien qui puisse causer la moindre irritation. Il faut envisager le changement d'agent comme une affaire ordinaire, sans parler des motifs.

Si Camille veut s'y prêter un peu, comme je le pense bien, il pourra venir travailler dans le bureau de Mackay et, quand je partirai, il aura les livres et autres choses appartenant à la succession sans aucune difficulté. Mackay est prêt à donner à Camille l'aide et les informations dont celui-ci aura nécessairement grand besoin, si, de son côté, Camille peut venir ici pour quelque temps et faire les collections, recettes, etc., et laisser l'avantage à Mackay de préparer avec les livres et papiers sa reddition de compte.

La moindre récrimination pourrait créer de l'irritation, et tu comprends qu'un procès dans le moment ou simplement du mauvais vouloir vous occasionnerait bien des déboires et des pertes considérables.

À la hâte. Ton cousin.

Auguste

Quelle que soit ta mauvaise humeur au sujet des gages des hommes à Montebello, ce n'est pas le moment d'en parler. En soi, c'est de peu d'importance et le règlement paisible des affaires est d'une très grande importance

※

Montréal, 13 septembre 1876

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ta lettre et je suis bien content d'apprendre que Fanny s'est enfin convertie et qu'au lieu de ne travailler que pour elle-même et sa famille, elle s'occupe du bien à faire aux autres. La voilà enfin dans la voie du salut !

Je suppose que le Père Mothon a réussi à toucher son cœur et éclairer son esprit, que le Père Bourgeois avait laissé en sensibles.

Puissiez-vous réussir à soulager un peu quelques malheureux et donner du courage à ceux qui en manquent !

Tu me demandes des nouvelles de. Comme il y en a plusieurs ici, je suppose qu'il s'agit du juge Rainville qui t'intéresse plus particulièrement. J'ai eu le plaisir de le rencontrer vers 4 h; il sortait de la cour et allait prendre son fils âgé de 8 ans, pour le conduire à l'Exposition. Il est bien. Je lui ai dit que je me proposais d'aller à la cour demain. Je ne me sentais pas assez bien, ce matin, pour y aller. Ce soir, je me sens plus fort.

Gustave et Victor ont eu congé cette après-midi pour aller à l'Exposition. Le premier seul y a été. Victor s'est amusé avec Joseph.

J'ai vu Bourassa ce soir et il m'a dit qu'il ferait poser une fournaise à air réchauffé par le charbon, mais non une fournaise à vapeur, ni à l'eau chaude; qu'il ferait tapisser et peindre là où c'est nécessaire et qu'il nous ferait payer £100 par an.

Je consens à lui donner cela, si nous la gardons après le mois de mai. Mais d'ici là, je ne veux pas lui donner si cher. Il nous réduira quelque chose.

Ainsi nous aurons sa maison. Il commence son déménagement demain et nous laissera quelques meubles, si nous les voulons, comme le buffet et autres choses dont ils n'auront pas besoin là-bas, et nous n'aurons rien à lui payer pour cela. Je n'y ai pas d'objection parce que cela nous éviterait de payer pour en avoir.

Grandes amitiés à Fanny, Casimir, Honorine et tous les autres parents et amis.

Mgr Raymond³¹¹ est venu nous faire visite et nous a tous demandé les uns après les autres, disant qu'il aurait bien voulu nous voir. J'ai regretté beaucoup que nous fussions tous sortis. J'aurais été heureux de le voir. Si tu le vois, ne manque pas de lui faire nos civilités. Et de lui témoigner toute la considération et la reconnaissance que je lui dois.

Bien à toi. Auguste.



Montréal, 14 septembre 1876

Ma chère Louisa,

Enfin, j'ai fait le premier pas : j'ai été assermenté ce matin³¹², on a lu ma commission en cour et on a commencé à plaider devant moi. Chose singulière, presque toutes les causes appelées devant moi ce matin étaient conduites par des avocats anglais, et mes débuts ont dû être en anglais.

Les anciens juges m'ont témoigné beaucoup d'urbanité et ont eu l'attention de m'offrir de prendre la besogne que je préférerais. J'ai choisi la plus facile sans me faire prier, après leur avoir demandé cependant de vouloir bien m'assigner eux-mêmes ce qu'ils croyaient plus aisé à faire. Ils n'ont pas voulu faire le choix pour moi.

M. le juge Mondelet, qui avait un peu plus de loisir, a lié conversation avec moi très amicalement et m'a donné de bons conseils. Il s'est informé particulièrement des détails de l'incendie de Saint-Hyacinthe et de la position des incendiés et des moyens que l'on prend de les secourir³¹³. Il m'a demandé s'il est vrai que Mme Jules Lamothe demeure dans la maison de M. Pierre Lamothe, au sud de la rivière. Prends donc information à ce sujet et tu me le diras.

J'ai envoyé Victor, mardi et mercredi, voir M. Sentenne³¹⁴ pour ton affaire. Il ne l'a vu qu'hier. Il est très content et te remercie d'avoir pensé à lui.

³¹¹ Joseph-Sabin Raymond (1810-1887), prêtre, supérieur et professeur au séminaire de Saint-Hyacinthe. Il vient d'être créé prélat domestique en juillet 1876; il sera chanoine et non évêque. On lui attribue cependant, dans ce cas, le titre de monseigneur. DBC.

³¹² Assermenté comme juge. La *Gazette officielle* du Canada du 2 septembre 1876 annonce qu'Augustin-Cyrille Papineau a été nommé juge à la Cour supérieure du Bas-Canada, succédant au juge Berthelot qui s'est retiré. Un journal commente : « Le gouvernement fédéral a mis de côté M. Jetté et quelques autres membres du Barreau de Montréal qui avaient de fortes prétentions à la place... Le Barreau est très froissé de la préférence qu'on a pour St. Hyacinthe qui a eu le privilège de fournir deux juges en l'espace de quelques mois. » *L'Union des Cantons de l'Est*, 7 septembre 1876, p. 3.

³¹³ Le juge Papineau donna 200 \$ aux incendiés de Saint-Hyacinthe. Voir *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 21 septembre 1876. Ce journal rapporte les étapes de l'incendie du 3 septembre 1876 et le témoignage de Félicité Roberge, mère de Magloire Blanchette, accusé d'incendiat.

³¹⁴ Alfred-Léon Sentenne, p.s.s., curé à Saint-Jacques de Montréal.

J'ai été voir l'exposition horticole, ce soir, après la cour. J'ai bien aimé les fleurs et les fruits, surtout les pêches, les pommes et les raisins. Je les aurais mieux jugés encore si j'avais pu les goûter.

On a eu le mauvais goût de faire une exhibition des chiens dans la bâtisse des fleurs et des fruits. Cela dépoétise beaucoup. Les chiens ne cessent d'aboyer et de hurler pour qu'on leur rende la liberté et, comme ils ne cessent pas de crier pour l'obtenir, cela agace les nerfs.

Gustave et Victor sont bien.

Fais nos amitiés à tous ceux qui s'intéressent à nous. Tu les connais bien et je puis m'en rapporter à toi sous ce rapport.

Si tu vois M. ou Mme Delorme, ne manque pas de leur faire mes civilités. Le fait est que toute la population de Saint-Hyacinthe a droit à notre amitié et à notre considération de toutes manières. On n'a jamais fait que de bons procédés envers nous, et nous devons le reconnaître en toutes circonstances.

Casimir et sa famille ayant toujours été en tête de ceux qui nous ont voulu et fait du bien, il faut aussi leur réserver la plus belle part de notre reconnaissance et les aimer d'autant plus qu'ils sont plus affligés et éprouvés dans le moment. Leur disposition constante à faire le bien et la satisfaction qui en résulte sera leur meilleure récompense en cette vie et leur en prépare une plus assurée et plus durable encore.

Ton ami Auguste.



Sainte-Scholastique, mardi soir 10 octobre 1876

Ma chère Louisa,

Je me suis assez bien rendu ici hier, vers 2 heures p.m. J'étais parti de la Pointe-aux-Anglais à 11 h a.m. Les chemins sont joliment mauvais. J'avais une bonne voiture couverte, un bon charretier et deux chevaux vigoureux. Il y a cinq lieues et un tiers de là ici.

J'ai ouvert la cour en arrivant et j'ai pris mon dîner après avoir ajourné à ce matin.

Aujourd'hui, j'ai siégé depuis 10 h à midi et de 2 h à 5. Je suis un peu fatigué mais pas autant qu'à Montréal.

J'ai retrouvé ici une de tes anciennes amies, Mme Jules R. Berthelot. Elle m'a parlé de toi et me dit t'avoir connue au couvent. Je croyais que tu n'avais jamais été au couvent ! Est-ce qu'elle a raison ?

Berthelot m'a bien reçu et m'a rendu service. J'étais arrivé à l'hôtel où il y a généralement beaucoup de bruit. Il m'a trouvé une maison privée où il n'y a qu'un jeune homme et sa femme, mariés depuis deux mois. J'ai une bonne chambre meublée proprement et un petit salon où je puis recevoir les avocats qui ont affaire

à moi et délibérer tranquillement. La jeune femme est bonne cuisinière. Elle fait bien le steak et ce n'est pas du *Second Stack* de Frappier. Elle me fait des pâtés au poulet, des tartes aux pommes, des confitures de melon, de la soupe au riz et au vermicelle, du porc frais à l'ail, que je ne mange pas, et elle m'offre de me faire tout ce que je peux désirer.

Tu es battue pour les confitures. Elle les fait plus limpides que tout ce qui a jamais été fait de mieux chez nous et chez nos connaissances, sous ce rapport. Le sirop est aussi blanc, aussi limpide que si les fruits n'avaient pas cuit dedans. Je ne comprends pas comment cela se fait. Je crois que la maison et la nourriture sont si bien que je vais rester ici jusqu'à ce que tu viennes m'y chercher. C'est beau d'être à la campagne, hein ! Mme Berthelot pourtant voudrait bien se voir à la ville. Elle me disait hier qu'il y a 18 ans qu'elle est ici et qu'elle n'a pas encore été capable de s'y plaire. Elle voudrait bien se voir à Montréal.

J'ai reçu une dépêche du juge Torrance, me disant cette après-midi qu'il n'y a personne parmi les juges à Montréal qui ait le loisir de venir me remplacer, de sorte que je serai retenu ici pour la Cour supérieure qui commencera vendredi prochain. Je ne sais encore combien de temps elle durera. Lors de mon départ, il était question que le juge Johnson viendrait me remplacer jeudi. Je suppose qu'il ne pourra pas venir.

J'ai télégraphié à Godfroy de m'envoyer de l'argent, une vingtaine de piastres, par la malle. Je n'avais que 20 piastres en partant, et je n'en aurai pas assez pour payer ma voiture et ma pension ici. On me dit que les gens demandent cher ici pour tout.

La malle de Montréal vient ici par terre, en passant par Saint-Eustache ou Sainte-Thérèse. Elle arrive le soir, entre 4 et 5 heures.

La malle pour Montréal part d'ici le matin vers 6 h. Je t'écris ce soir pour demain matin. Tu pourras aussi m'écrire le soir pour le lendemain matin. Je suppose que la malle part de Montréal vers 7 h le matin, pour venir ici.

Si tu as besoin d'argent en mon absence, tu peux t'adresser à Godfroy ou Casimir. N'ayant pas été prévenu de mon départ, samedi, avant la fermeture des banques, je n'ai pas pu avoir d'argent pour toi, ni pour moi. Et je n'avais, pour nous deux, samedi matin, que \$43 dont je t'ai donné \$23 dans le cours de la journée. En partant, lundi matin, j'ai pris un écu de change dans ton porte-monnaie.

Amitiés à toute la famille. Émery est-il monté ?

Écris-moi tous les jours, si tu veux. Je serai bien content d'avoir des nouvelles. As-tu reçu mes livres et bibliothèques ? Je voudrais bien en avoir une partie ici. Ils me seraient utiles pour décider les questions qui me sont soumises par les avocats dans leurs plaidoiries. Il n'y a pas de bibliothèque dans l'endroit.

Bonjour et amitiés à toute la famille.



Sainte-Scholastique, jeudi 19 octobre 1876

Ma chère Louisa,

Ta bonne longue lettre du 17, que j'ai reçue hier, a eu l'effet de te rétablir un peu dans mes bonnes grâces, en réparant un peu le mal causé par la brièveté des précédentes.

J'ai eu le plaisir de voir disparaître, depuis ma dernière lettre, ce nuage de 34 témoins qui s'amoncelait, menaçant, au-dessus de ma tête dans une seule et même cause à la Cour supérieure, et dont il m'eût fallu écrire les témoignages. Heureusement, cette affaire s'est arrangée le lendemain. Celui qui s'est chargé de payer les frais se trouve avoir, dit-on, 1500 piastres de frais à payer. C'était une grosse affaire en dommage contre un curé du comté et deux syndics. Le juge Berthelot avait déjà pris, pendant plusieurs termes, un grand nombre de témoignages et l'on voulait continuer la preuve devant moi. J'en suis débarrassé et fort content.

J'ai fini aujourd'hui d'entendre les causes et je vais me préparer, ce soir et demain, à rendre les jugements dans l'espoir de retourner chez nous samedi ou dimanche. Si je n'ai pas le temps de délibérer et de préparer les jugements demain, pour les rendre samedi matin, je ne retournerai que dimanche, après la messe.

Il peut arriver qu'une des causes dans lesquelles j'ai à rendre jugement me retienne plusieurs jours à entendre des témoins, cela dépend du jugement que je rendrai, et je ne le connais pas encore puisqu'il me faut étudier avant de me décider. C'est une affaire assez difficile, à mon point de vue. Et les raisons pour et contre me paraissent jusqu'à présent bien fortes. Si tu étais avec moi, je pourrais te consulter et avoir ton avis ! Tu m'avais promis de m'aider dans mes embarras. C'est le moment où j'ai besoin de toi et tu me fais défaut. Tu peux m'en dire autant à propos de tes affaires de ménage.

Je ne t'aurais pas grondée si dans ta sagesse tu avais décidé d'acheter cet ameublement de chambre à coucher dont tu me parles. Tu es juge dans ces matières. Et quand tu trouves une occasion réellement bonne, tu sais que tu es libre d'agir à ton gré. Tu as trouvé à propos de ne pas acheter et je t'en loue, parce que tu as surmonté une tentation violente. Si tu avais acheté, je t'aurais approuvée aussi, mais tu n'aurais pas eu, à tes yeux, le même mérite puisque tu aurais suivi ton inclination naturelle, au lieu de la vaincre.

J'ai du chagrin d'apprendre que Gustave se trouve forcé par le mal de garder la maison, pendant que ses condisciples courent les campagnes. J'espère que cela ne vient pas de mauvaise chaussure qu'il aurait portée sans nous avertir qu'elle le blessait.

Si tu as moyen d'avoir de l'argent pour payer les petits comptes des gens que tu as employés, fais-le avant mon retour afin de n'être pas tracassée par eux. S'ils veulent bien attendre mon arrivée, c'est bon, je les paierai en arrivant. Mais s'il fallait que je fusse retenu ici la semaine prochaine, alors tu n'auras qu'à m'envoyer un blanc de chèque ou deux, sur la compagnie de prêt et de crédit fonciers, et je te les renverrai tout signés. Tu en trouveras dans mon paquet de papiers du

circuit de Papineauville, enveloppé dans une gazette, dans le bas de la bibliothèque du boudoir.

Mon maître d'hôtel part pour la poste et je vais lui donner ma lettre en vous souhaitant bonne santé.

Je suis toujours assez bien et je ne vois pas pourquoi tu serais inquiète de ma santé. Je ne travaille pas plus ici qu'à Montréal, et j'y respire un air plus pur. La place n'est pas désagréable pour quelques jours.

Tout à toi. Ton ami.

Auguste

※

Sweetsburg³¹⁵, 8 novembre 1876

Ma chère Louisa,

Je suis arrivé ici vers 6 heures du soir. J'ai pris le rhume de cerveau en venant dans les chars où il faisait horriblement chaud, et cela me nuit un peu. J'ai eu beaucoup d'ouvrage aujourd'hui. J'espère que ce sera un peu moins les jours suivants. Je vois qu'il faudra rester jusqu'à lundi parce qu'il y a déjà des causes fixées pour ce jour-là.

Je n'ai pas eu le temps de voir la place aujourd'hui, et hier il faisait trop noir quand je me suis rendu.

Rien de nouveau à t'apprendre. J'espère que ta santé va s'améliorer. Bonsoir et amitiés. Tu as dû oublier de faire mettre ma lettre d'hier à la poste, parce que je viens de recevoir un télégramme de Mackay, après l'heure où il aurait dû la recevoir, me demandant une réponse que je lui donnais dans cette lettre, écrite au moment de mon départ.

Bonsoir. J'ai encore bien des papiers à lire.

Ton ami Auguste.

※

³¹⁵ « C'est en 1875 que naît officiellement le village de Sweetsburg. Baptisé en mémoire de Gardner Sweet, un des premiers habitants du territoire; on y trouve un hôpital, un palais de justice et bon nombre de bâtisses et résidences cossues. Ce village situé à environ trois kilomètres de Cowansville y est officiellement annexé en 1964. Il est aujourd'hui considéré comme un quartier de Cowansville. » *Avenues.ca*

Sweetsburg, 10 novembre 1876

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ce soir ta petite lettre d'hier. J'avais appris hier soir par un télégramme de Mackay la fatale nouvelle que nous attendions d'un moment à l'autre, depuis quelque temps. Cela m'a surpris cependant. Les dernières nouvelles avaient été si favorables, comparées aux précédentes que j'espérais toujours quelque temps de répit et que je pourrais peut-être voir notre chère Madsem encore une fois.

Je suis tout à fait surpris cependant que Mackay dise, dans sa dépêche, qu'elle soit morte le matin à 5 h et que les funérailles ont lieu le même jour, « to day », dit sa dépêche du 9, reçue le 9. Il faut que ce soit une erreur, pourtant j'ai fait répéter la dépêche et elle est revenue la seconde fois de la même manière ce matin.

Cela me paraît bien extraordinaire et inexplicable que par une erreur répétée.

Je suis beaucoup mieux de mon rhume qui m'a beaucoup fatigué hier, toute la journée, en cour. J'ai été forcé de me faire laver cinq mouchoirs. Heureusement, j'en ai sept et me voilà mieux. J'ai de l'ouvrage pour m'occuper encore toute la journée demain et lundi. Je ne sais pas encore s'il y en aura pour mardi. J'espère que non et que je pourrai retourner mardi.

Bonne santé et amitiés.

Ton ami Auguste.

Écris-moi demain et mets ta lettre à la poste au grand bureau avant 2 heures pour que je la reçoive demain soir, vers 6 h ou 6½ h.

Je suis bien logé et bien nourri.

※

L.J.A. Papineau, écr

Montréal, 4 janvier 1877

Mon cher Louis³¹⁶,

J'ai reçu le 27 décembre ta lettre du 12, datée de Florence. Tu vois qu'elle n'a pas dû s'arrêter en route. Le même jour, j'ai pu passer à la Banque du peuple pour y avoir tes coupons de janvier, les changer chez Brown et en déposer le produit à ton crédit : \$389.

Sur les coupons de novembre, Brown prétend avoir donné \$39,45 de trop, vu qu'il les avait considérés payables en or, pendant qu'ils étaient payables en papier monnaie (*greenbacks*). Je t'inclus sa lettre et son compte. Tu voudras bien envoyer

³¹⁶ Ce « Louis » désigne ici Louis-Joseph-Amédée Papineau, cousin d'ACP.

ton chèque pour cette petite somme. Il a promis d'attendre ta lettre en réponse à celle-ci et m'a chargé de te faire ses compliments.

Je n'ai aucun trouble au sujet de cette petite affaire que tu m'as confiée, seulement je te mentionnais que je n'avais pas eu, pendant une vingtaine de jours, un instant de liberté pour courir à la banque. C'est toi qui en souffres et non moi. J'ai toujours plaisir à te rendre service et je voudrais pouvoir le faire plus efficacement et plus souvent.

J'ai reçu aujourd'hui de chez Joyce³¹⁷, confiseur, un compte du mois de janvier dernier pour \$8,58. À l'extérieur il m'est adressé; à l'intérieur il est en ton nom. Je suppose qu'il croit que je suis toi, c'est-à-dire que tu es le juge Papineau.

J'ai parlé plusieurs fois à Loranger de ton affaire Bellerive. Il avait tout préparé pour la faire passer devant le juge Caron en décembre, comme je l'en avais prié. Malheureusement, une partie du dossier a été adirée³¹⁸ dans le greffe et lorsqu'on a voulu plaider, on n'a pu le faire. Il a fallu refaire plusieurs pièces de la procédure, mais le juge Caron est parti pour Gaspé et ne reviendra que vers le milieu de janvier, s'il revient. Desjardins s'est prêté avec assez de bonne volonté et de diligence à réparer la faute des greffiers ou de leurs assistants, me dit Loranger.

Le juge [Charles] Mondelet est mort le 31 décembre, sur les 3 heures de l'après-midi, d'une congestion de poumons. Il n'a été malade que cinq ou six jours. Il était retenu à la maison cependant depuis la fin d'octobre. On parle de le remplacer immédiatement. Les noms des avocats dont il est question plus ou moins sérieusement, pour remplacer cette vacance, sont Jetté, F.X. Archambault, Duhamel, W. Prévost, Godin et je ne sais plus qui. Jetté me semble le seul homme qui ait les qualités et capacités requises.

Il est difficile de faire élire à sa place un représentant libéral pour la division Est de Montréal. Le nom de Rouër Roy a été prononcé aujourd'hui comme possible pour la charge de juge.

On dit que C. Coursol pourrait être élu dans l'Est, si Jetté monte sur le banc. Je ne sache pas que les libéraux aient jamais pu compter sur Coursol. Tu le connais mieux que moi.

Tous les mécaniciens et chauffeurs de locomotives employés par le Grand Tronc se sont mis en grève à 9 h p.m. le 30 décembre et ont arrêté leurs convois partout où ils se trouvaient rendus à cette heure précise. Toutes les affaires, toutes les malles, tous les voyageurs ont été arrêtés, au grand mécontentement du public. Non seulement ils ont déserté le service, mais ils ont presque partout empêché, par la violence, les autres appelés par la Compagnie, de les remplacer. Sur la partie située à l'est de Montréal, les affaires ont pu reprendre mardi dernier. Dans Ontario, l'ordre n'a été rétabli que hier.

³¹⁷ Alfred Joyce, confiseur, pâtissier, à Montréal, Carré Philippe, angle Sainte-Catherine. *LMD*.

³¹⁸ Adirer : perdre, égarer (terme juridique).

Godfroy, marié hier, est parti pour l'Ouest, déterminé à traverser aux États-Unis à Prescott, si rendu là la paix n'était pas sûrement rétablie. Il s'est rendu à Kingston sans encombre hier à 6 h p.m., avec sa femme³¹⁹.

On dit que Doutre va être fait juge de la Cour suprême à la place du juge Taschereau, dont la résignation est à la disposition du Gouvernement fédéral depuis plusieurs mois. Le juge Rainville est toujours malade et le sera encore durant plusieurs mois. Il a du mieux depuis 10 ou 15 jours.

Bourassa parle de partir demain pour Papineauville, afin de voir aux affaires de la seigneurie et partir peut-être, dans le cours du mois, pour un voyage en Europe où il serait deux ou trois mois. Ézilda se chagrine beaucoup de cela et prétend que ce voyage sera nuisible à la santé de Bourassa et qu'il n'en reviendra probablement pas et qu'elle-même en mourra d'inquiétude. Ce voyage est par affaires et pour sa santé. Ézilda est restée faible et nerveuse depuis sa maladie de l'été dernier, et il faut peu de chose pour la fatiguer. Les enfants sont tous bien portants et sont en vacances jusqu'à lundi 8 janvier, les nôtres aussi.

Chez M. Cherrier sont bien. Émery est à Papineauville, sa femme et sa plus jeune fille à Joliette. Mme Casimir diminue toujours; ses jeunes filles sont en bonne santé. Chez Lemay et chez Casimir Dessaulles sont bien aussi. Ma sœur Louise est malade depuis plus d'un mois. Il ne paraît pas y avoir de danger. Chez Camille et Benjamin, bien.

Mille amitiés, compliments et bons souhaits à ta chère et bonne famille et à chacun en particulier.

Ton cousin affectionné. Auguste.



Louis J.A. Papineau, écr

Au Palais, Montréal, 23 février 1877

Mon cher Louis,

La cause de ta dame a été examinée et le jugement sera rendu à la fin du mois. Il est rédigé et le motivé a été écrit hier, retouché aujourd'hui, et je suis convaincu qu'il sera favorable.

Comme vous êtes absent et que votre procureur Bourassa est aussi absent, il faut en constituer un autre qui aura pouvoir de recevoir l'argent et en donner quittance, et pouvoir de consentir l'acte de vente qu'ils seront condamnés à passer. Je suggère de nommer Casimir ou Godfroy, ou tous deux, avec pouvoir d'agir conjointement ou séparément en cas d'absence.

³¹⁹ Godfroy Papineau, notaire, a épousé (Montréal, Saint-Jacques, 3 janvier 1877) Alexina Beaudry, fille de défunt Joseph Beaudry et d'Émilienne Trudeau. Godfroy est un neveu d'ACP. Ce dernier est présent et signe le registre du 3 janvier 1877.

Ézilda a reçu, le 21, une lettre de Bourassa l'informant qu'il s'est bien rendu jusqu'à Plymouth où il a jeté sa lettre en passant. Il n'a pas été malade du tout. Il a eu l'avantage de faire la traversée avec le sculpteur Bartholdi³²⁰, qui retournait en Europe après son tour à Philadelphie, New York, etc.

Toute la famille est bien dans le moment.

À la hâte. Ton cousin affectionné. Auguste.



Louis J.A. Papineau, écr
Genève

Montréal, 31 mai 1877³²¹

Mon cher Louis,

Ton aimable lettre du 16, datée à Genève³²², arrivée le 28, m'a été bien agréable, comme toutes celles que tu m'écris. J'ai toujours un plaisir nouveau en lisant les descriptions que tu me fais de vos passe-temps utiles et instructifs à la santé morale comme à la santé physique. Vous savoir en Suisse, où le climat est si doux en été, pendant que nous fondons aux premières chaleurs du nôtre, me fait envier le bonheur que tu as d'être hors de l'enceinte du Palais.

J'ai été excessivement occupé depuis le commencement du mois. J'ai siégé constamment tous les jours, de 10 h a.m. à 6 et 7 h p.m., du 1^{er} au 21, et délibérant la nuit et le matin pour rendre jugements dans toutes les causes entendues, dans les circuits de Verchères, Saint-Jérôme, Sainte-Scholastique et à la Cour supérieure de Sainte-Scholastique, durant ces 21 jours. À la Cour supérieure seule, j'ai entendu 23 causes contestées, en huit jours, et j'ai pu rendre jugement dans 22, n'en gardant qu'une en délibéré jusqu'au terme prochain. Et j'ai eu bon nombre de causes contestées, appelables dans les trois circuits.

En arrivant ici, j'étais tellement fatigué que je n'ai pu siéger à la cour de révision et je me suis occupé de préparer des jugements dans les causes entendues précédemment dans cette cour. Les jugements ont été prononcés hier.

Après la cour, j'ai été à la Banque du peuple où j'ai déposé pour toi \$433,60, produit de l'échange de tes dix-huit coupons de mai, changés chez Brown. Je n'avais pas eu le plus court instant pour courir, avant cela, aux heures de banque, pour y faire cette opération.

³²⁰ Auguste Bartholdi (1834-1904), sculpteur et peintre français. Il sera auteur de *La Liberté éclairant le monde* (statue de la Liberté) donnée à New York en 1886.

³²¹ Amédée a noté : reçue à Stuttgart, 14 juin 1877.

³²² Cette lettre d'Amédée du 16 mai 1877 ne semble pas avoir été conservée. On a cependant le testament olographe d'Amédée, rédigé à Genève le 21 mai 1877. Amédée Papineau, *Correspondance 1857-1903*, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2018.

Je n'ai pas encore reçu d'avis de la Douane relativement à tes envois. M. Davies³²³ n'est pas encore arrivé. Il ne tardera pas longtemps s'il s'est embarqué le 19.

Je me réjouis avec toi de ce que ton cher Papineau³²⁴ a été retrouvé en si bonne santé et progressant dans l'étude des langues et se fortifiant par un bon système d'exercice de ses facultés physiques et mentales. Je voudrais apprendre d'aussi bonnes nouvelles de la santé de votre aimable et bonne Marie-Louise, et je l'espère bien encore. Vous avez si bien réussi pour son frère que vous trouverez bien le secret de la fortifier, elle aussi. Si cela ne tenait qu'aux bons souhaits que nous faisons tous les jours et pour elle et pour vous, elle serait déjà bien plus forte que son père et sa mère même. Cela viendra avec le temps et les bons soins.

Mme Laframboise est bien cruellement et bien douloureusement éprouvée dans le moment. Maurice, son fils cadet, est mort ce matin, de la diphtérie, vers 4 heures. Il était malade depuis mercredi le 23 mai. Sa sœur Louise et un de ses petits frères, Jules, tombés malades en même temps, sont en pleine convalescence. Ma femme en arrive et dit que la famille fait pitié à voir. J'irai ce soir. J'ai des précautions à prendre, n'étant pas bien moi-même depuis une dizaine de jours.

Onésime Loranger s'attend d'un moment à l'autre à perdre la plus jeune de ses petites filles, de la fièvre scarlatine³²⁵. Tous ses enfants l'ont eue dans l'espace des cinq ou six dernières semaines, et lui-même en a été atteint légèrement. Je l'ai vu hier. Il a reçu ton chèque. Ta cause sera inscrite à la cour d'appel pour le mois de juin, mais ne pourra pas être plaidée avant septembre. La preuve a été imprimée. Le factum serait terminé sans la maladie, qu'il a essuyée personnellement et dans ses enfants. Il est assez avancé, me dit-il.

Casimir Dessaulles a perdu, la semaine dernière, sa petite fille Rosalie, l'aînée du second lit, après une maladie de quatre semaines. Elle a été prise par des convulsions terribles, suivies d'un mieux de quelques jours, puis a rechuté et a traîné pendant une douzaine de jours sans avoir aucune connaissance.

Voilà un long chapitre de chagrins pour la famille.

Bourassa n'a pas écrit de ce côté dernièrement. Il est allé faire un voyage à Lourdes en mai. Sa dernière lettre, datée là, disait qu'il se mettait en route pour Paris.

Ézilda est allée à Saint-Hyacinthe mardi dernier, elle en reviendra demain ou samedi; les enfants sont tous bien.

³²³ John Try Davies (1839-1911), né à Londres, fils du Rév. Benjamin Davies (1814-1875), Ph.D., LL.D., de Regent's Park College, London, et d'Eliza Try, de Portland (Maine). John Try Davies émigra au Canada en 1872. Courtier à la Bourse de Montréal, capitaine des Victoria Rifles du Canada, membre du Mount Royal Club, dont il fut secrétaire, président du Outremont Gulf Club. Il épousa Eleanor (*Ella*) Papineau (Manoir de Montebello, 18 août 1875), fille d'Amédée Papineau et de Marie Westcott. Davies est le gendre d'Amédée Papineau.

³²⁴ Désigne ici Louis-Joseph Papineau (1856-1904), fils d'Amédée et de Marie Westcott.

³²⁵ Et pourtant sa plus jeune fille, Caroline Loranger (1873-1934) vivra et épousera (Montréal, 10 janvier 1893) Hubert Desjardins.

Ton cousin affectionné.

Auguste

✕

À Amédée Papineau

Montréal, 7 septembre 1877

Mon cher Louis,

Joseph Loranger m'informe qu'il a poursuivi au nom de ta dame, dûment autorisée par toi, vos débiteurs de Bellerive, pour la portion du prix et des intérêts échus depuis la première action. Ces messieurs demandent caution pour les frais, vu votre absence du pays, et demandent, par exception dilatoire, que tous les procédés soient suspendus suivant l'Art. 120 du Code de procédure, jusqu'à ce que vous ayez produit telle procuration en faveur de vos procureurs *ad litem* et que vous ayez fourni *judicatum solvi*³²⁶.

Fais au plus tôt une procuration autorisant MM. Loranger, Loranger & Pelletier à poursuivre au nom de Mme Papineau les acquéreurs de sa propriété de Bellerive pour tout ce qui est dû et échu sur le prix de vente, avec pouvoir de conduire toute la procédure et tous les incidents d'icelle même devant les tribunaux d'appel, s'il y a lieu. Cette procuration doit être datée du mois de juin dernier, vu que l'action a été intentée en juillet.

Le Dr Durocher³²⁷, un des acquéreurs, est venu me parler il y a trois ou quatre jours, pour obtenir délai pour produire le factum dans la première cause qui est devant la cour d'appel, vu qu'ils sont en marché de vendre la propriété au gouvernement et que, si le jugement était rendu en septembre, quoiqu'il espère que la cause n'aura pas son tour de rôle à ce terme. Je lui ai dit que cela était tout à fait au-dessus de mes pouvoirs et en contradiction avec tes ordres réitérés à tes avocats. Que, s'il a la chance de passer ce terme, à raison des auditions nouvelles des anciennes causes, par suite de la mort du juge Sanborn³²⁸ et de son remplacement par le juge Alexander Cross, tant mieux pour eux, mais qu'il n'y aurait que des faits absolument indépendants de notre volonté qui pourraient faire []³²⁹

✕

³²⁶ *Judicatum solvi* : garantie financière qu'un étranger doit fournir lorsqu'il veut intenter une action devant les tribunaux nationaux. Littré.

³²⁷ Louis-Benjamin Durocher (1828-1909), médecin et chirurgien, rue Saint-Denis.

³²⁸ John Sewell Sanborn (1819-1877), de nationalités canadienne et américaine. Juge décédé au New Jersey le 17 juillet 1877.

³²⁹ La lettre, incomplète, se termine ici.

Montréal, 23 avril 1878

Ma chère petite Marie,

Pour moi, tu es encore petite. Je suis encore forcé de me courber pour te donner un baiser sur le front. Tu es petite sous un autre rapport : ta raison n'est pas encore développée autant que ton corps, et quand il s'agit de parler de grandeur morale, je ne puis pas élever les yeux au-dessus du niveau des autres personnages de ton âge³³⁰ pour te voir.

J'ai vu ton bulletin avec satisfaction et je suis content des progrès que tu fais. Cela me donne un peu d'espoir pour l'avenir. Il faut t'efforcer de bien faire ton devoir, avant tout, avec une bonne intention. Quand on peut se rendre à soi-même le témoignage qu'on a bien fait, tout va bien. Les bonnes religieuses chargées de te diriger n'exigeront pas plus que cela de toi, et moi non plus. Le bon Dieu t'aidera certainement à le faire : il l'a promis.

Il m'est bien agréable de penser que tu ne nous oublies pas dans tes prières. J'en ai un besoin particulièrement grand maintenant. Je ne puis pas suffire à bien faire mon ouvrage. Il me faut une assistance plus qu'ordinaire pour faire l'indispensable.

J'arrive de Papineauville où je me suis rendu samedi soir, après la journée faite, pour y assister à une réunion de famille. Tous mes frères et sœurs y étaient. Nous n'avions jamais été tous réunis depuis l'hiver de 1844. Nous avons eu un beau jour de Pâques et nous avons tous assisté à la grand-messe ensemble pour la première fois dans notre vie. Toute la famille se trouvait en bonne santé, heureusement. Tes cousines Emma et Nanette ont pu se rendre et prendre part à cette fête de famille, quoiqu'elles eussent été malades peu de temps auparavant.

Bonne santé et sois toujours respectueuse pour tes maîtresses.

À la hâte. Ton père qui t'aime bien.

Ta mère t'envoie ton bulletin. Tu nous le remettras dans ta prochaine lettre.

✕

³³⁰ Marie, sa fille, née le 13 juin 1864, aura 14 ans dans deux mois.

L.G. Papineau
Toronto

Montréal, 2 juin 1878

Mon cher Gustave,

Toutes tes lettres et tes cartes à ta mère ou à moi nous font bien plaisir. Ta mère surtout ne peut se faire à ton absence, et elle voudrait savoir à chaque instant du jour ce qui se passe autour de toi et comment tu es. Je ne suis pas moins désireux qu'elle de connaître tout ce qui te concerne. Nous avons fait la vie commune si régulièrement depuis ta naissance, que nous ne sommes pas habitués à la vie séparée. Tout ce qui peut nous donner un supplément à ce qui nous manque nous est agréable.

Depuis ton départ, nous avons presque fait une excursion à l'Exposition universelle de Paris. Le juge Torrance s'est acheté la belle maison construite par Campbell, sur la rue Dorchester. Il faut y faire quelques changements qui demanderont sa présence ici, pour les faire à son goût, et il a renoncé au voyage d'Europe. Nous avons été tentés de prendre sa place, ta mère et moi, et d'allonger ainsi mes vacances de deux semaines.

La fatigue des deux traversées et le temps qu'il faut perdre pour les faire nous a décidés à ne pas entreprendre ce voyage long et pénible, malgré l'appât des belles choses qui nous attendent de l'autre côté.

Ta tante Émilie-Anne, à qui ta mère en a parlé, nous conseillait bien le voyage. Marie n'a pas été consultée. Je crois bien qu'elle aurait autant aimé nous voir rester ici pour le temps de sa vacance.

Godfroy, Alexina et Joséphine sont allés à Plaisance le jour de l'Ascension. Ils devaient revenir le même jour. La tentation de rester au lendemain a été au-dessus de leurs forces. Denis s'y trouvait rendu de la veille. Tous sont revenus vendredi. Emma, Eugénie Mackay et Alphonsine Lapierre sont venues en même temps et doivent remonter demain ou mardi.

Il y a grande réunion de toute cette jeunesse chez ta tante Casimir, pour dîner, aujourd'hui. Victor et Charles Mackay³³¹ sont de la partie. Ta mère vient de recevoir une invitation de M. Béique, pour aller avec Caroline et son fils Louis passer l'après-midi à la Longue-Pointe, chez Mme R. Thibaudeau³³². Elle est à faire sa toilette pour s'y rendre.

Godfroy a fait venir des asperges de Plaisance, une couple de fois, la semaine dernière. Les acheteurs se les disputent et Leach fait des reproches à Godfroy de

³³¹ Charles Mackay (1860-1923), fils de John Hubert Mackay, marchand, et de Mélissa/Mélanie Hillman.

³³² Marguerite Lamothe (1853-1939), fille de Guillaume Lamothe et de Marguerite de Savoye, a épousé (Montréal, 9 décembre 1873) Rosaire Thibaudeau (1837-1909), dirigeant d'entreprise et sénateur.

ne pas en faire venir tous les jours régulièrement. Les pratiques qui achètent des asperges ne manquent pas de prendre autre chose et, quand il n'y en a pas, elles passent tout droit sans acheter de fruits. Un bon cultivateur et homme d'affaires ferait une fortune avec les asperges de Plaisance sur les marchés d'Ottawa et de Montréal ! Un Américain ne manquerait d'exploiter cela avec succès.

Ta mère se joint à moi pour te faire des amitiés. Tes cousines et cousins s'informent de toi chaque fois que je les rencontre.

Je crois, comme toi, qu'il vaut mieux ne pas revenir d'Owen Sound au mois prochain pour tes examens.

Bien à toi, ton père affectionné.

Auguste

✕

L.G. Papineau, Esq.
Care of Cap^{tn} Paul
N° 22, Tecumseth Street
Toronto

Montréal, 2 juillet 1878

Mon cher Gustave,

Un mot pour saluer le 23^e anniversaire de ta naissance. J'aurais voulu t'écrire longuement. Je n'en ai pas le loisir. Je suis surchargé d'ouvrage. Aujourd'hui je me suis trouvé seul pour voir à trois cours. J'ai beaucoup d'ouvrage arriéré et la chaleur est excessive. Cela ne nous empêche pas de penser souvent à toi et de te souhaiter avec nous. On dit que les distances ne sont rien pour ceux qui s'aiment. Je crois au contraire qu'elles sont un grand inconvénient et un grand empêchement à la réunion fréquente des amis. La réunion physique, s'entend. On se rencontre bien mentalement mais on ne se voit pas. Les idées se transmettent bien par l'écriture mais ce n'est pas aussi commode que la parole.

Tous ici nous te souhaitons bonheur et prospérité pour toujours.

✕

Palais de justice
Montréal, 17 juillet 1878

Mon cher Gustave,

J'ai reçu avec plaisir ta lettre me disant que tu penses partir prochainement pour Owen Sound. J'espère que la place sera plus agréable pour toi que Toronto.

Il est plus facile de faire des connaissances dans une petite place que dans une grande ville.

Tu ne m'as pas dit combien tu veux avoir d'argent. J'inclus un billet de \$50 de la Banque de Montréal. S'il t'en faut davantage, tu pourras me l'écrire. Je voulais t'envoyer cela hier. J'ai été si occupé à la cour que cela m'a fait oublier l'argent que j'avais retiré la veille de la banque pour te l'envoyer.

Ta maman et M. Brooks sont partis ce matin pour Saint-Hyacinthe où ils vont faire visite à Fanny. M. Brooks nous répète souvent qu'il aimerait beaucoup te voir ici. Il est en bonne santé et toujours aimable.

J'espère pouvoir partir la semaine prochaine pour le Saguenay et La Malbaie. M. Brooks viendrait avec nous faire le tour du Saguenay, s'embarquerait à Rivière-du-Loup en revenant, pour de là se diriger par l'Intercolonial sur Halifax et Mount-Desert où il lui faut se rendre pour le 1^{er} d'août.

Marie et Victor sont en bonne santé et s'amuse à lire et à faire quelques sorties en ville, en attendant que nous partions. J'ai encore beaucoup d'ouvrage à faire avant de pouvoir laisser.

Alexina est partie hier avec sa petite Joséphine pour Papineauville. Toutes deux étaient malades par suite de la chaleur.

Caroline a dû partir aussi pour Ottawa avec ses enfants et sa mère. Je n'ai pas eu le temps d'aller m'assurer de leur départ.

Tu dois te sentir bien isolé, mon cher Gustave, et ressentir d'autant plus l'effet de notre séparation que tu n'as personne avec qui parler de nous. Cependant, l'isolement entre dans les vues de la Providence qui prend souvent ce moyen de nous rapprocher plus complètement d'elle et de nous former et fortifier, en nous accoutumant graduellement à nous appuyer sur nos seules forces et les siennes, sans compter sur celles de nos parents et amis.

Bon courage et en avant. Ton père qui t'aime toujours. Auguste.

Je vois sur *Le National* de ce matin, que je t'adresse, le départ de Vannier pour la Californie. C'est bien loin !



Pointe-au-Pic, 10 août 1878

Mon cher Gustave,

J'ai reçu, le 6, ta lettre du 4. Rien ne pouvait m'être plus agréable qu'une bonne grande lettre comme celle-là, nous donnant une description topographique intéressante d'Owen Sound où tu dois passer le reste de la saison de navigation. Nous espérons tous que tu seras mieux là qu'à Toronto et que l'occupation réelle qui absorbera ton temps vaudra mieux que l'expectative de Toronto. Nous comptons

aussi qu'étant fixé là pour quelque temps, tu pourras y faire des connaissances qui t'aideront à passer le temps, sinon agréablement au moins sans trop d'ennui.

Ne perds pas de vue que la ponctualité aux heures de travail et l'exactitude à remplir ton devoir seront comptées pour beaucoup dans tes chances d'avancement. Les devoirs envers Dieu d'abord, puis les devoirs envers les hommes, bien remplis, donnent satisfaction à soi-même et aux autres, et sont la plus sûre garantie de succès et même la seule garantie.

Tu nous as dépeint Owen Sound avec un aspect si attrayant que nous avons presque succombé à la tentation de laisser La Malbaie avec ta tante Émilie-Anne pour aller ensuite chez toi. La distance à parcourir si grande, le peu de jours me restant sur les vacances, m'ont décidé à ne pas entreprendre ce voyage. D'ailleurs, en restant ici, nous sommes tous réunis et Victor et Marie jouissent avec ta mère et moi de la température rafraîchissante et de l'air embaumé de la Pointe-au-Pic.

L'hôtel « Chamard's Lorne House » est à trois étages, mesure de 70 à 80 pieds de long sur une profondeur proportionnée, et domine le cours du fleuve, aussi loin que l'œil peut voir en haut et en bas. Les sapins touchent aux deux bouts de la maison et la séparent du pied de la montagne en arrière. Une grande galerie de 12 pieds de largeur offre une belle promenade sur le devant et au bout sud-ouest de la maison. De cette galerie, on aperçoit la place du petit lac qui est à 200 pieds environ au sud-ouest de la maison. Ce lac n'est pas plus creusé que l'année dernière, mais il sera très joli quand il aura été travaillé.

Ta tante Émilie-Anne est partie hier, par le bateau du soir, pour remonter à Montréal avec sa famille. Elle devait partir la veille. Ton oncle Loranger nous est arrivé à l'improviste et a fait retarder le départ d'un jour. Les préparatifs de foin, de mousses et de corbeilles auxquels j'ai dû prendre une large part, pour être agréable à ceux qui devaient nous laisser, m'ont empêché de répondre de suite après la réception de ta lettre. Je n'ai pas perdu beaucoup de temps depuis que je suis ici. J'ai fait des excursions dans la montagne et sur la grève, en gagnant l'ouest ou, mieux, le sud-ouest. C'est une partie que nous avions laissée inexploree l'année dernière. J'y ai trouvé beaucoup de plantes que je n'avais pas remarquées lors de nos promenades ensemble. Il y a de magnifiques points de vue partout. Chamard a fait percer des avenues parallèles au fleuve et d'autres, perpendiculaires, qui permettent de voir plus facilement, mais comme les broussailles coupées sont restées pêle-mêle sur le champ du massacre, il est plus difficile d'y passer que de se frayer un chemin à travers l'épaisse fourrée qui couvre la montagne, partout où la terre et l'humidité ont permis à la végétation de prendre plus vigoureuusement.

Joseph³³³ est un garçon plus sérieux que lors de son départ, il y a deux ans; ses traits se sont affermis et il paraît plus robuste sans être plus gras. Il est intéressant quand il parle d'affaires ou de l'état des mœurs et habitudes des gens de Los Angeles. Il n'a pas sorti beaucoup ici, parce qu'il était retenu par un clou qui

³³³ Joseph Beaudry (1858-1952), fils de Joseph Beaudry et d'Émilienne Trudeau.

l'empêchait de s'asseoir et de marcher. Tous les autres sont en bonne santé. Ta mère descend à la grève tous les jours par un escalier de 130 marches, outre les pentes douces qui relient les différentes parties de cet escalier, qui est en trois parties. Marie et Victor regrettent le départ de leurs cousins. Tous nous regrettons ton absence. Amitiés de tous pour toi.

Ton père qui t'aime comme toujours. Auguste.



Montréal, 16 septembre 1878

Mon cher Gustave,

Il y a déjà plusieurs jours que je veux t'écrire et je remets toujours, espérant avoir un peu plus de loisir. Ce loisir n'arrivant jamais, je me décide à t'écrire à la hâte.

J'ai assisté aujourd'hui à l'entrée chez les Sœurs Grises d'Amélie Laframboise. La cour s'était ajournée assez tôt pour me permettre d'y aller. Étaient présents son père, sa mère, Louis et sa dame, Onésime Loranger, sa femme et ses enfants, le juge Loranger et sa dame, Mme Loranger la grand-mère, Mlle Laframboise, grand-tante, Louise, Jules et Arthur, M. et Mlle Cherrier, Mlle Sénécal, Augustine et Henri Bourassa, Ézilda Papineau, Mme et Dlle Malhiot, Mme Fautoux née Malhiot, Mme Dumas, Mme Dessaulles, Mme Béique et Louis Béique et une demoiselle Béique.

Il y avait bien d'autres personnes que je ne me rappelle pas toutes dans le moment.

La cérémonie n'a pas duré plus de dix minutes et nous avons ensuite visité une grande partie de l'établissement. Amélie est entrée bien gaiement, mais sa mère et ses sœurs avaient le cœur serré et les yeux gonflés. C'est bien naturel. C'est un grand sacrifice pour des parents de se séparer de leurs enfants, après s'être donné tant de peine pour les élever et les former. Heureusement, comme le remarquait M. Laframboise, que sa fille ne pourrait pas être dans une meilleure place que dans cette communauté, si c'est réellement là qu'elle est appelée à fournir sa carrière. Elle n'aura certainement pas plus d'épreuves et de misères à rencontrer là que dans le monde, et elle n'y trouvera pas les mêmes dangers. Quant au bien à faire, elle en trouvera plus là que dans le monde.

Les principes du bien et de la justice sont constamment rappelés à l'esprit de ceux qui vivent en communauté, pendant que nous sommes constamment en contact avec les mauvais exemples, les fausses doctrines et les vices. Nous avons réellement bien plus et de plus grands combats à soutenir dans le monde, et nous avons moins d'armes et de ressources à notre disposition.

Je vois tous les jours de plus en plus comme il nous est facile de nous égarer et d'oublier ce que nous avons appris de bien. Si nous n'entendons pas

constamment répéter à notre mémoire nos devoirs, même les plus simples, les plus journaliers, nous les oublions. La préoccupation constante des affaires qui s'impose à notre esprit nous fait oublier que ces affaires ne sont pas le but de notre existence, mais le moyen de la rendre utile et honorable pour nous-mêmes, en même temps qu'avantageuse pour les autres.

Archambault et sa jeune épouse³³⁴ étaient en parfaite santé et partant de Boston pour New York par Fall River, samedi dernier. Ils ont bien fait de visiter Boston, c'est plus agréable, il me semble, que New York pour des jeunes mariés. Les environs de Boston sont plus riants et plus propres à satisfaire le cœur et élever l'esprit. On y respire une atmosphère imprégnée des parfums de l'intelligence cultivée, pendant qu'à New York on est fatigué par l'idée que tout est remué depuis le fond de la mer jusqu'au ciel, pour convertir les éléments en or, en argent et en plaisirs sensuels. Les affaires ont le pas sur les sciences, et l'industrie sur les beaux-arts; à Boston, les sciences, les belles-lettres et les arts d'agrément sont plus avancés et sont recherchés par les intelligences d'élite et enviés par les gens d'affaires.

J'ai souscrit, il y a quelques jours, au *National* pour deux mois et je te l'ai fait adresser à Owen Sound. Dis-nous si tu le reçois régulièrement. C'est le 10 au soir que j'ai souscrit.

Ton libraire de la Côte Saint-Lambert m'a demandé ton adresse au commencement du mois pour t'envoyer le supplément au *Scientific American*. Il a dû t'adresser les numéros arriérés.

Samedi, Victor a été au bureau de *La Revue de Montréal*³³⁵ pour ordonner d'en reprendre l'envoi ici. On avait cessé de nous l'envoyer pendant que la maison était fermée.

J'ai vu M. Kingsford à La Malbaie et il m'a dit qu'il t'introduirait à une Mme Roy, je crois, quand il irait à Owen Sound, et qu'elle est grande amatrice de botanique, et surtout de fougères. Il y en a de très remarquables près de votre petite ville et qui ne se trouvent pas ailleurs dans le pays. Il m'a nommé le « Heart Fern » et une autre. Il dit que tu devrais continuer ton herbier et y mettre les belles plantes de la région où tu es.

Ta mère est partie samedi avec tante Leman et ses deux petites filles pour Papineauville où elles doivent passer 8 à 10 jours. Nous avons reçu tes vues d'Owen Sound, mais celle qui n'était pas collée sur carton a été déchirée en ouvrant le paquet.

³³⁴ Azilda Robitaille (1839-1897), fille de Jean-Jacques-Narcisse Robitaille, médecin, et de Félonise Archambault, a épousé (Saint-Roch de l'Achigan, 1^{er} octobre 1860) Urgel-Eugène Archambault, professeur.

³³⁵ *La Revue de Montréal*, imprimée par J.A. Plinguet, paraît de février 1877 à janvier 1881. Fortement inspirée de la religion catholique.

Les élections occupent tous les esprits ici. Je ne sais qui gagnera la victoire dans les trois divisions de Montréal. Je ne m'en occupe pas assez pour me mettre au fait des espérances et des chances de succès des partis.

Amitiés de la part de tous et particulièrement de ton père qui t'aime toujours.



Montréal, 15 octobre 1878

Mon cher Gustave,

Ta mère me disait hier et dimanche qu'elle ne t'a pas écrit; je sais que je ne l'ai pas fait, moi non plus, et je suppose bien que Victor ne l'a pas fait.

J'ai mis à la poste cette après-midi une lettre d'invitation à ton adresse, pour les funérailles de Damase Dépatie, un de nos congréganistes qui a été tué la semaine dernière dans un charivari à Sainte-Anne-des-Plaines, où il était allé pour protéger quelqu'un de sa famille.

Je voulais t'envoyer une lettre écrite le 30 septembre pour les funérailles d'un autre congréganiste, Julien Paré, décédé le 29 septembre. Je l'ai oublié.

Comme tu es de la congrégation³³⁶ et que j'espère bien que tu continueras toujours d'en faire partie, tu dois en remplir, autant que possible, les obligations envers les défunts. C'est un bon moyen de s'avancer, sinon dans le monde, au moins à travers le monde, jusqu'au but où tous nous arriverons, que de rester unis de cœur et d'intention, quand nous sommes séparés de fait. En payant régulièrement sa contribution et en se comportant bien, on a toujours le droit de compter parmi les membres, lorsque les absences, même très longues, sont pour remplir des devoirs ou sont forcées.

Je t'inclus un blanc de procuration dans lequel tu pourras mettre mon nom ou celui de Godfroy comme ton procureur, pour retirer les dividendes, etc., sur les ports qui sont en ton nom à la Banque Ville-Marie. Tu le signeras en présence de deux témoins et tu l'enverras ici. Tu rempliras les blancs que j'ai laissés, afin qu'on puisse reconnaître ton écriture.

Ta mère est assez bien. Elle a commencé le breda dans le grenier ce matin. Dlle Brunelle est partie hier pour Saint-Hyacinthe. Elle n'était pas bien du tout. Ses yeux n'ont que de la faiblesse, mais son estomac et ses jambes ont besoin d'un médecin non seulement oculiste.

La petite Fanny avait un gros rhume depuis deux ou trois jours. Ta tante Leman aussi. Casimir Dessaulles est venu hier.

Ta tante Casimir, qui a été fort mal la semaine dernière et la semaine précédente, est mieux. Françoise Mackay et Mlle Lapierre sont parties d'ici pour Papi-neauville jeudi. Auguste Mackay a été souffrant la semaine dernière; il est mieux.

³³⁶ ACP parle ici de la « Congrégation des hommes de la paroisse de Saint-Jacques » de Montréal.

Eugène Mackay est allé se faire soigner à Papineauville. Il est plus faible que malade. Il passera quelque temps dans sa famille. Joseph et Henri Beaudry sont bien. Godfroy a le rhume bien fort. Les autres de la famille sont bien. Ton oncle Trudeau a dû remonter à Ottawa aujourd'hui. Il est venu vendredi pour voir ses deux filles et se reposer un peu des fatigues excessives de l'été. Il n'est pas bien.

Ton père qui t'aime.

Ta mère et Victor te font leurs amitiés. Tes cousines s'informent souvent de toi.



Montréal, dimanche 17 novembre 1878

Mon cher Gustave,

Je vois arriver avec plaisir les jours courts de l'automne. Ils abrègent ceux de ton absence. Nous comptons souvent le temps qui s'est écoulé depuis ton départ.

Que cela ne t'empêche pas cependant de te rendre à Ottawa et d'y commencer l'ouvrage d'hiver, avant de venir nous voir, si l'on t'offre de l'ouvrage là. Quand une fois on est installé dans un bureau, on est comme l'écuyer qui a le pied dans l'étrier : on se sent presque sur le coursier. Les jeunes gens ont facilement un congé vers Noël ou janvier, et ils reprennent leur ouvrage ensuite.

Nous consentirions à vivre encore privés de ta présence pour quelque temps, si au moyen de ce sacrifice tu avais de l'ouvrage pour l'hiver.

Dans une de tes lettres à ta mère, tu annonçais la crainte que tu aurais des voleurs, en descendant avec ton trésor accumulé depuis le printemps. Tu pourrais prendre tout uniment une traite sur une des banques d'ici. Cela ne coûte presque rien et c'est un moyen bien plus sûr que de transporter l'argent sur soi ou dans ses malles. Je crois que c'est $\frac{1}{4}$ ou $\frac{1}{2}\%$ que l'on paie pour ces traites.

Tous les jours, je vois quelqu'un de la famille ou des amis qui s'informe de toi et de l'époque de ton retour.

Je leur réponds que tu es déterminé à travailler aussi longtemps que la saison le permettra et qu'il est de l'intérêt du contracteur, comme du tien, de faire durer le doux temps aussi longtemps que possible.

Ta tante Leman est ici depuis hier. Elle retourne demain. Elle a laissé toute sa petite famille en santé. Elle est venue voir son fils qu'elle croyait malade, qui l'a été et qui s'est rétabli.

Ton frère Victor est toujours en parfaite santé et il fait bien à l'école cette année. Cela nous fait grand plaisir.

Eugène Mackay, qui est sorti du collège pour cause de faiblesse et continue sa classe avec un D^r Beaudry³³⁷, établi à Montebello, est en promenade ici depuis trois ou quatre jours. Il est venu avec son cousin, le D^r Mackay, inventeur d'un objet breveté pour empêcher de se dévisser les grosses vis qui réunissent les lisses les unes aux autres sur les chemins de fer. Il a obtenu du gouvernement permission d'en placer sur une longueur de 6 milles dans les environs de Montréal ou ailleurs. Il a choisi Montréal, après avoir obtenu une passe pour lui et deux amis pour parcourir tout le chemin à loisir. Il a choisi Eugène pour un de ses compagnons.

Tes cousines et cousins s'intéressent toujours à toi. Je puis nommer plus spécialement Mercédès et Ida que je vois plus souvent en allant prendre ton oncle pour faire un peu d'exercice, le soir, et Emma Beaudry, qui vient nous voir malgré les tracasseries de son ménage. Tu as dû apprendre que c'est elle qui conduit les affaires de la maison avec l'argent que lui donne sa mère. Tout se fait comme par enchantement, et les pensionnaires sont contents de leur maîtresse de pension.

Amitiés de notre part, sans partage pour qui que ce soit, puisque tu es seul. Ton père qui t'aime.

Auguste

✂

Montréal, 2 décembre 1878

Mon cher Gustave,

J'ai ouvert la lettre à ton adresse³³⁸ et qui nous avait été laissée ici, afin de te dire que nous sommes tous assez bien, quoique ta mère ait pris des remèdes hier au soir et ce matin. Elle prend quelques jours pour se purger, avant l'arrivée de Fanny qui se propose de venir samedi ou lundi prochain.

Toute la ville a été mise sens dessus dessous par les préparatifs des fêtes pour la réception de la princesse Louise³³⁹ et de son noble époux, le marquis de Lorne.

Tes cousines ont été, les unes au lever, les autres au départ, de nos illustres hôtes.

³³⁷ Le D^r Raphaël Beaudry (1842-1872), médecin à Montebello. Mort en 1872, il ne pouvait donner des cours à Eugène Mackay en 1878.

³³⁸ Cette lettre est du 30 novembre 1878, signée d'Alexander Sewell, secrétaire du bureau des examinateurs à Québec. Sewell invite L.G. Papineau à se présenter en janvier à Québec devant les examinateurs pour être admis à la profession d'arpenteur (*Land Surveyor*). Cinq candidats, dont L.G. Papineau, seront admis à pratiquer cette profession en avril 1879. *Morning Chronicle and Commercial and Shipping Gazette*, 23 avril 1879, p. 1.

³³⁹ Louise-Caroline-Alberta (1848-1939), quatrième fille de la reine Victoria, a épousé (Château de Windsor, 21 mars 1871) John Douglas Sutherland Campbell, marquis de Lorne. La province canadienne d'Alberta et le lac Louise ainsi désignés d'après la princesse Louise, devenue marquise de Lorne et duchesse d'Argyll depuis son mariage.

Le temps est toujours à la pluie.

Ton oncle Trudeau a soupé avec nous hier. Il est reparti ce matin. Ta tante Corinne³⁴⁰ est encore en ville et y passera probablement le reste de la semaine. Eugénie et Marie-Louise sont venues les rencontrer jeudi et vendredi.

Amitiés de ta mère et de ton frère. Je puis ajouter aussi de tous tes parents de la ville. Ton père qui t'aime. Auguste.



Montréal, 19 décembre 1878

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier ta lettre contenant tes 400 dollars. J'en ai fait le dépôt hier au soir à ton compte à la Banque d'épargne, rue Sainte-Catherine.

Je te félicite de ton succès. Ta mère était ivre de joie en apprenant que tu étais sur le point de te rapprocher de nous. Que sera-ce quand tu nous arriveras ? Elle a passé la soirée chez Mme Bureau³⁴¹ où il y avait réunion d'artistes musiciens, pour faire honneur à M. le juge Routhier et sa dame. Desève³⁴², l'artiste canadien, s'y trouvait, avec Mme Béliveau, les D^{lles} Brault, les D^{rs} Desjardins et Rottot. J'ai passé une couple d'heures avec eux et suis revenu à mon ouvrage. La soirée était des plus agréables.

Ton oncle Mackay arrive de Québec avec son fils Eugène. Il était descendu pour terminer les procédés de l'érection de Papineauville en municipalité séparée. Il part ce matin. Je fais maller ma lettre par lui. Au revoir.



³⁴⁰ Corinne Perrault (1834-1910), née à Montréal, fille de Louis Perrault, patriote et imprimeur, et de Marguerite Roy, a épousé (Montréal, 24 avril 1855) Toussaint Trudeau, ingénieur civil, fils de François-Xavier Trudeau et d'Ann Angélique Lock.

³⁴¹ Mme Bureau (1826-1895) est Léocadie Serre/St-Jean, épouse de Jacques-Olivier Bureau, sénateur libéral depuis 1867.

³⁴² Alfred Desève/De Sève (1858-1927), artiste québécois qui devint célèbre comme violoniste à Paris et à Boston. Élève de Sarasate et de Vieuxtemps. *DBC*. « M. Desève, à peine âgé de vingt ans, fait chanter son instrument avec toutes les suaves inflexions de la voix humaine redisant les orages et les passions dramatiques avec les mélodieuses touches de son violon. » *L'Événement*, 11 novembre 1878, p. 3. « M. Desève fait chanter son instrument; il lui fait exprimer, dans le plus harmonieux des langages, tous les sentiments, toutes les passions de l'âme. » L.O. David dans *L'Opinion publique*, 17 octobre 1878, p. 4.

Sorel, 9 mars 1879

Mon cher Gustave,

Il y a longtemps, il me semble, que nous avons correspondu l'un avec l'autre. Tu es occupé, de ton côté, et je le suis encore bien plus. Je suis à mon second voyage à Sorel, où je resterai jusque vers le 17 ou 18, je suppose. Il me paraît y avoir assez d'ouvrage pour cela.

Je passe mes journées à tenir la cour, de 10½ a.m. à 5 et 6 p.m., sauf le temps d'aller prendre le repas du midi. Et, le soir, il me faut examiner les causes entendues dans la journée, pour préparer et rendre ensuite les jugements.

Je suis ici pour me reposer ! des fatigues de Montréal où il y a plus d'ouvrage. J'en trouve assez pour m'occuper la nuit et le jour ici, pendant que j'y suis, et ensuite je vais reprendre mon ouvrage ordinaire à la grande ville. Si j'étais ici continuellement, j'aurais du bon temps. J'aurais au moins une dizaine de jours par mois à moi.

Ton oncle Loranger me paraît décidé à ne plus administrer la justice à Sorel même. C'est pour cela qu'on m'envoie ici. Il me remplace jusqu'à un certain point à Montréal. Il fait l'ouvrage qui s'y présente à ma place, pendant que je suis ici.

Je suis assez bien logé et assez bien nourri, à l'hôtel Piché. Si je me rappelle bien, c'est une maison qu'Alexina tenait en odeur de sainteté, quand elle y venait avec son père. Pendant qu'il siégeait à la cour, elle n'avait qu'à s'ennuyer dans l'hôtel. C'est une occupation charmante pour une jeune fille. Alexina préférerait à cela la vie de famille et la société de ses jeunes amies à Montréal. Voilà ce que c'est d'être jeune et de n'avoir pas été élevée à Sorel.

Dernièrement, j'entendais une jeune personne dire à sa mère, en arrivant ici :

– Le cœur me fatigue de plaisir, quand je viens à Sorel; il me semble que mon cœur n'a pas assez de place pour battre tant je suis contente.

Elle allait d'une chambre à l'autre, montait, descendait, regardant chaque objet comme si elle revenait à la maison paternelle, perdue de vue depuis longtemps. Ce n'était pourtant qu'à l'hôtel.

Qu'on dise donc que les gens de Sorel n'ont pas de cœur. Il faudra faire une exception pour cette personne, au moins.

J'ai été très content de l'accueil qu'on m'a fait ici. Je crois que l'on regrette d'avoir tant fait contre le juge Loranger et qu'on ressent la perte qu'on a faite en le forçant à laisser. Je dois dire que ce n'est pas la majorité qui était disposée à lui faire des misères.

Je te charge de compliments et d'amitiés pour ta tante Trudeau et ton oncle, et la famille chez M. Coursolles et tous ceux de nos amis que tu auras l'occasion de rencontrer. Mes saluts respectueux à M. et Mme Kingsford. Je voudrais bien connaître quelque chose qui pourrait lui faire plaisir. Je le lui enverrais.

Ton père qui t'aime et voudrait toujours t'avoir avec lui. Auguste.

L.G. Papineau
Owen Sound

Montréal, 2 mai 1879

Mon cher Gustave,

En commissionnaire diligent, je me suis occupé de placer les 600 piastres que tu as mises entre mes mains au moment de ton départ.

J'ai trouvé à les placer sur hypothèque d'abord, puis comme tu paraissais désirer un placement plus facile à convertir en argent, j'ai cherché des parts de Société de construction. Aujourd'hui, j'ai trouvé 2500 piastres qui étaient à vendre. J'ai fourni ce qu'il manquait d'argent pour ne pas laisser échapper l'occasion qui m'a paru favorable et, n'ayant pas d'autorisation de signer pour toi, j'ai pris le tout en mon nom, mais en fidéicommis. Ce qui signifie que je suis chargé d'en prendre soin pour un autre. Quand tu viendras, je pourrai te transporter ta part dans cette somme, qui est le montant de 25 actions de 50 piastres chacune.

Ta mère a reçu aujourd'hui ta carte postale, datée du 1^{er} de mai à Toronto. Elle n'a pas cessé de parler de ton voyage depuis qu'elle a appris que tu devais te mettre en route, et elle a calculé du matin au soir, et quelquefois une bonne partie des nuits, les distances que tu devais avoir parcourues aux moments où elle faisait ses estimations du nombre de lieues parcourues.

Ta tante Beaudry a fini son déménagement et travaille à celui d'Alexina qui se terminera demain. Elle viendra coucher ici demain au soir. Alexina couchera dans son logis de la rue Sainte-Élisabeth demain aussi.

La famille Béique est rendue au N^o 185, rue Saint-Denis. Mme Joseph Leman se rendra demain matin au N^o 220, rue Saint-Denis. Je ne te donne pas le numéro de la maison de Godfroy parce que je l'ai oublié.

Mme Laframboise et ses trois enfants sont rendus chez Onésime Loranger. Mme Laframboise doit aller tout prochainement à Ottawa, chez Louis Laframboise, et les autres se rendront à Saint-Hyacinthe. Le juge est rendu à Sorel depuis le 30 avril. Emma est encore à Plaisance avec Joséphine.

Ton oncle Mackay est venu nous surprendre au lit ce matin. Il a déjeuné et dîné avec nous ainsi que sa femme et ses deux fils, Auguste et Joseph. Il est parti pour Québec cette après-midi. Il remontera dans le plus bref délai possible, parce que le circuit de Papineauville commence le 7 de mai, et sa présence y est nécessaire. Il descend à Québec dans l'espoir d'y retirer du gouvernement le reliquat de son compte professionnel pour affaires et actes faits par lui durant la construction du chemin de fer.

Ta maman est souvent souffrante du mal de tête. Cela ne l'a pas empêchée d'aller voir ta tante Beaudry hier et aujourd'hui. Victor est bien, à l'ordinaire.

Nous avons acquis la plus grande des trois bibliothèques de Mme Laframboise, les trois grandes photographies représentant l'église de Saint-Pierre et les ruines du Colisée et de vieux temples romains, une petite table dorée, des couteaux

argentés pour les fruits et deux glaces ovales à cadres dorés. Ces deux dernières sont dans l'atelier de M. Bourassa et ne seront placées dans notre maison que vers le milieu ou la fin de l'été.

Il m'a fallu vider toutes les bibliothèques de mon bureau et les sortir, pour permettre à ta mère d'y faire mettre un tapis neuf. Cela nous a donné de la besogne pendant quelques soirées.

Ta mère t'a écrit sans savoir que je le faisais, et nous avons ouvert son enveloppe pour y mettre ma lettre.

Ton père affectionné. Auguste.



Montréal, 11 mai 1879

Mon cher Gustave,

J'ai reçu et envoyé de suite à Saint-Hyacinthe ta lettre avec les deux portraits qui l'accompagnaient. Ta mère était à Saint-Hyacinthe depuis mercredi, afin de remettre Marie dans ses hardes, dont elle était sortie par les nombreux trous qu'elle y avait pratiqués accidentellement et autrement. Il a fallu renouveler toute sa garde-robe, va sans dire. Heureusement que, la saison avançant et la température s'adoucissant de jour en jour, elle n'avait pas fait de maladie à cause de sa nudité. Tout est remplacé maintenant ou en voie de l'être, et ta mère nous est revenue hier. Elle a trouvé comme nous que ton portrait, vu de front, est moins agréable que celui vu de profil, quoiqu'ils soient bien bons tous deux.

Fanny et ta tante Leman ont heureusement terminé leur grand breda et sont prêtes à recevoir la famille Laframboise. Cela ne s'est pas fait sans beaucoup de fatigue pour les deux, fatigue dont elles ne sont pas encore remises complètement.

Henriette est revenue du Coteau et Augustine l'y a remplacée.

Alexina Papineau est en partie installée dans sa maison et s'y plaît bien. Sa petite fille y trouve son plaisir.

Ta mère a été un instant chez Caroline Béique cette après-midi et les a trouvés tous bien, mais pas encore emménagés à leur goût.

Chez Polyxène ont fait nettoyer leur maison et, remplaçant les papiers peints par une teinture à la chaux ou au blanc de céruse coloré, ont tout changé l'intérieur. Ils n'ont plus qu'à placer leurs meubles.

Emma Beaudry a commencé à t'écrire une lettre, mais elle a tant d'engagements pour ce soir qu'elle ne peut la terminer pour l'expédier par la malle de demain matin.

Victor ne parle qu'arithmétique et espagnol.

Ta mère et ta tante Beaudry sont à l'ordinaire.

Le jubilé est commencé ici depuis dimanche dernier et beaucoup de personnes l'ont fait et sont prêtes à le recommencer, parce qu'on a l'avantage inappréciable de pouvoir le faire plusieurs fois d'ici à la fin d'août.

Amitiés de la part de tous les membres de la famille. Ton père affectionné.



Montréal, 22 juin 1879

Mon cher Gustave,

L'été est commencé d'hier et il s'est pris au sérieux en arrivant. Il a laissé le printemps se coucher froidement dans sa tombe vendredi soir; mais, samedi matin, on a bien vu que son successeur habite les tropiques pendant plusieurs mois de l'année. Il est arrivé tout chaud encore de ces beaux pays, porté sur les ailes du vent de sud. Il a probablement ouvert un des plis de son manteau de votre côté, et tu pourras l'apercevoir à Collingwood³⁴³, comme nous ici, si tu es un peu attentif à son arrivée.

Jusqu'à présent, il a fait plutôt froid que chaud et nous n'avons été occupés des bords de la mer que dans les rêves de vacances.

La famille Cherrier nous en parle de temps à autre. Marie-Louise Sénécal se propose d'y aller et son fiancé le jeune Monk a, dit-on, déterminé sa famille à diriger ses promenades d'été de ce côté. Ils veulent être avec nous et nous sommes presque engagés à les emmener avec nous, parce que M. Cherrier ne les laisserait pas sans inquiétudes voyager avec d'autres, sans les accompagner lui-même, et il ne peut le faire.

Le mariage de Marie-Louise ne doit avoir lieu que dans un an. Il y a du temps pour réfléchir. Le mariage est une chose assez importante qu'une année de réflexion n'est pas de trop, lorsqu'elle est bien employée.

Ceux qui se destinent à la vie conjugale ne peuvent le faire avec trop de prudence. Une bonne femme est un don du ciel et il n'y a réellement qu'en le demandant avec persévérance qu'on peut l'obtenir. Un bon mari n'est pas moins précieux et ne s'obtient pas autrement. Dieu seul sait faire rencontrer ceux qu'il destine l'un à l'autre pour leur salut réciproque.

J'ai, ce matin, payé ta contribution à la congrégation. Je tiens beaucoup à ce que tu persists à former partie de ce corps. C'est une association qui donne de la force à ses membres et tu es dans l'âge où, malheureusement, on se laisse aller à de petites négligences sous le rapport de ses devoirs religieux, et ces petites négligences, si on n'y porte pas remède promptement, conduisent insensiblement à des fautes de plus en plus grandes, qu'on ne serait jamais capable de réparer sans l'assistance des autres.

³⁴³ Collingwood : localité ontarienne, sur le lac Huron, au nord de Toronto.

Nous n'avons pas de nouvelles récentes de nos quatre voyageuses, que nous supposons devoir être à Toronto aujourd'hui. Godfroy est en pension chez les sœurs de la Providence à la Longue-Pointe³⁴⁴. Ton oncle Casimir et moi, nous paierons sa pension. Nous espérons un peu que l'éloignement des occasions pourra peut-être lui aider à vaincre cette malheureuse habitude qui est venue bien insensiblement, comme toutes les mauvaises habitudes, d'ailleurs. Si on lui avait dit, les premières fois qu'il prenait des liqueurs par goût et pour faciliter la digestion ou pour se rafraîchir ou pour se réchauffer, qu'il deviendrait ivrogne, à traîner les chemins, il aurait dit ce qu'il a souvent répété depuis :

– Je n'en prends et je n'en prendrai que pour mon besoin et je connais ce qu'il me faut !

Le fait est qu'il ne faut jamais se permettre de propos délibéré les plus légères fautes, si l'on ne veut bientôt tomber dans les plus grandes.

Le souper est prêt, la cloche m'appelle. *Macte animo*³⁴⁵ et que le bon Dieu te bénisse. Ton père qui t'aime bien. Auguste.



Montréal, 3 juillet 1879

Mon cher Gustave,

Je t'écris parce que c'est le temps où je suis le plus occupé dans l'année, je suppose. Ta sœur nous est arrivée hier au matin, en bonne santé et bien disposée à s'amuser. Elle a passé une partie de la journée avec une demoiselle Church, des États-Unis, dont elle a fait la connaissance au couvent. Elles ont fait ensemble une promenade au cimetière et ont pris le dîner au St. Lawrence Hall.

Victor est parti pour Saint-Hyacinthe aujourd'hui. Il reviendra pour descendre avec nous dans le bas du fleuve. Je suppose que ce sera à La Malbaie, parce que tous ceux qui veulent venir avec nous ne veulent pas aller ailleurs, ni même entendre parler d'aller ailleurs.

Il faudra bien que nous y allions, puisque c'est avec nous qu'ils s'y rendent et que c'est pour nous suivre qu'ils y vont.

Chez ton oncle Casimir, à Longueuil, tout le monde se porte bien. Victor y est allé, pour passer l'après-midi hier, et Joseph a passé la soirée avec lui et avec ses

³⁴⁴ Donc à l'asile de Saint-Jean-de-Dieu. Le 16 juin 1879, à la demande de son oncle Casimir-Fidèle Papineau, Godfroy est interdit comme « ivrogne d'habitude » et Casimir-Fidèle Papineau est nommé comme curateur de Godfroy. Les témoins suivants ont appuyé cette décision de la Cour supérieure : Augustin-Cyrille Papineau, oncle, Denis Papineau, frère, Joseph et Henri Beaudry, beaux-frères, Hercule Beaudry, cousin par alliance, Thomas-Jean-Jacques Loranger, cousin par alliance, Joseph Leman, médecin, cousin. BANQ-VM, Tutelles et curatelles, CC601, S1, N° 282.

³⁴⁵ *Macte animo* : Courage ! Virgile, *Énéide*, IX, 641.

cousines plus particulièrement. Henri est venu nous voir mardi soir. Le juge Lorranger a veillé avec nous hier. Tous sont bien.

Ta cousine Clotilde prend du mieux, mais bien lentement. M. Lebel est venu ici hier et a dû remonter ce soir.

Marceau³⁴⁶ est venu au commencement de la semaine. Il a enfin réussi à obtenir une augmentation de salaire qui est maintenant de \$800 par année. Cela courra à compter du 1^{er} de mars dernier.

Je n'ai rien de bien nouveau à t'apprendre. Je n'ai pas le temps de voir ceux qui pourraient me dire ce qui se passe.

Je t'inclus une lettre de Godfroy pour remettre à sa femme. Je commence à croire qu'il n'a pas son jugement parfaitement sain, même lorsqu'il n'est pas sous l'influence pernicieuse de la boisson. Il écrit beaucoup de lettres à bien des personnes qui ne doivent pas s'occuper beaucoup de ce qu'il leur écrit. C'est bien pénible de penser qu'il pourrait bien n'avoir jamais sa tête à lui, même s'il pouvait se corriger de sa mauvaise habitude par une longue abstention.

J'ai été bien content des détails que tu m'as donnés sur les plantes de Collingwood.

M. le juge Lafontaine m'avait donné un ou deux pieds de calystegia que nous avons plantées chez M. Cadoret, Mlle Brunelle et moi, et que M. Cadoret avait bêchées en faisant son jardin, l'automne. Mlle Brunelle en pleurait presque. C'était une plante qu'elle admirait.

Debartzch Monk³⁴⁷ m'a rencontré cette après-midi et m'a arrêté dans la rue pour me demander des renseignements sur les hôtels de La Malbaie, et particulièrement sur l'hôtel Chamard. Il dit que son père voulait avoir ces renseignements et il en a demandé plusieurs de son propre chef.

Je te souhaite une nombreuse et heureuse succession des anniversaires dont nous célébrons le 24^e demain, tout en n'oubliant pas celui qui l'a précédé d'un an.

Nous ne fêtons pas nos noces d'argent par une réunion de famille, parce que les parents et amis se croiraient obligés de nous faire des présents, comme cela se pratique généralement. L'année est trop dure pour imposer cette charge à ceux que nous aimons. Nous faisons cependant une réunion des cœurs et tous se joignent à moi pour te faire les plus sincères amitiés. Ton père affectionné. Auguste.

Ta tante et tes cousines seront probablement avec toi ou à la veille d'y arriver, quand tu recevras celle-ci. Fais-leur à toutes quatre nos amitiés.

³⁴⁶ Ernest Marceau (1852-1919), ingénieur en chef qui supervise les voies de canalisation du Québec. Il sera plus tard directeur de l'École Polytechnique. Lettre d'Ernest Marceau à Louis-Gustave Papineau, 17 juillet 1909, BANQ-VM, P7, S1, D76 et Instantanés, La vitrine des archives de BANQ, 25 septembre 2019.

³⁴⁷ Frederick Debartzch Monk (1856-1914), né à Montréal, fils de Samuel Cornwallis Monk, avocat, et de Caroline Debartzch. Avocat en 1878.



Montréal, 11 juillet 1879

Mon cher Gustave,

La vacance des cours est commencée d'hier. Aujourd'hui nous en avons fait le partage entre nous.

Pour ma part, j'ai depuis ce moment jusqu'au 15 d'août. Nous partirons pour La Malbaie jeudi prochain, si toutefois il reste encore de la place pour nous y recevoir. J'ai écrit à Mme Chamard pour cela et ma lettre partira ce soir. Il paraît que toutes les places de La Malbaie regorgent de touristes.

La famille Lamothe (Guillaume) et la famille Malhiot y sont depuis la semaine dernière. Elles avaient eu le soin de retenir des places d'avance.

Polyxène, son mari et ses enfants doivent être rendus à Portland.

J'ai averti la famille Cherrier à midi. C'est Mme Sénécal et sa demoiselle qui doivent nous accompagner. Mme Béique et son mari et leur fils Louis ne pourront venir que dans l'autre semaine.

Je te donne tous ces renseignements autant, sinon plus, pour l'information de ta tante que pour la tienne. Ta mère lui avait promis de les lui faire connaître, et elle est partie pour aller à Longueuil avec tes cousines Émilie et Rosalie St-Germain, Augustine Bourassa, Gustave Bourassa et ta sœur sont aussi de la partie. J'irai les rejoindre sur le soir, pour rencontrer ton oncle Casimir.

Nous pensons monter en haut, à Plaisance, par Papineauville, samedi soir, pour voir s'il y a moyen d'aviser à quel saint se vouer pour sauver quelque chose à ton oncle Ben dans la débâcle que va occasionner la liquidation plus ou moins prochaine des affaires de Godfroy. Jusqu'à aujourd'hui, je croyais possible de racheter la ferme ou au moins la partie qui vient de moi. Mais il n'y a pas moins de \$10,000 d'hypothèques dessus et, en comptant ce qu'il me doit, cela va à plus de \$13,000. C'est à désespérer les plus courageux. Je lui ai pourtant souvent dit qu'il valait mieux tout vendre, à sacrifice, que d'emprunter, il s'est jeté tête baissée dans les emprunts.

Amitiés à ta tante et à tes cousines. Ton père affectionné. Auguste.

Godfroy est passablement bien et nous écrit tous les deux ou trois jours, pour avoir des nouvelles de sa femme et de sa Joséphine.



Pointe-au-Pic, 16 août 1879

Mon cher Gustave,

Si ta mère avait été certaine de te rencontrer à Percé, je crois qu'elle eût fait un effort pour s'y rendre à peu près en même temps que toi. Elle en a parlé. Ta lettre n'était pas une indication assez certaine. Tu paraissais devoir aller à Nicolet d'abord, puis ensuite peut-être à Percé.

C'est tout un voyage, surtout quand il faut partir d'ici avec quantité de malles, de chaises, de canots d'écorce, de paniers, etc. Nous te reverrons avec plus de plaisir à Montréal.

La famille de Monk nous a laissés jeudi soir. Ils sont à Montréal ce matin. Nous sommes les seuls Canadiens français à l'hôtel maintenant, à part Léopold Laflamme. La maison est pleine d'Anglais et d'Écossais, de Montréal, Kingston, Toronto et Ottawa.

Notre promenade a été très agréable jusqu'à présent. M. Lyonnais est venu au commencement de la semaine, mais il n'a pu trouver chaussure à son pied et n'a passé qu'une journée ou deux.

La vie est peu variée ici, quoique les paysages le soient beaucoup. Tous les jours j'aurais voulu t'avoir avec nous pour herboriser. J'ai perdu la moitié des noms des plantes que tu m'avais fait connaître, et il me semble qu'elles ne me parlent pas aussi volontiers, quand je ne puis leur adresser la parole en les appelant par leur nom.

Les mousses et les pierres ne veulent plus converser avec moi aussi librement, parce qu'elles me posent des questions auxquelles je ne puis répondre. Si je reviens ici, je crois que je serai obligé d'emporter un traité de géologie et de minéralogie.

Le fils du juge Jetté³⁴⁸, qui n'a qu'une quinzaine d'années, est venu ici samedi dernier, mais il est reparti mercredi. Il a étudié la botanique et commence à se servir assez du livre de l'abbé Moyen³⁴⁹. Malheureusement, il n'est pas resté assez longtemps et il a fait plusieurs courses au loin en voiture. Il s'occupe aussi de géologie et je l'ai aidé à se procurer des échantillons de roches qu'il a trouvées de son goût.

J'ai connu plusieurs Chénier à Saint-André-Avellin : Nicolas, Hercule, Louis *alias* Louison et Guillaume ou William. Je ne sais lequel des quatre a pu devenir votre cuisinier parce que le premier était gros marchand à Saint-André, le second était maire de Suffolk. Louis et Guillaume demeurent dans Plantagenet depuis plusieurs années. Ils ont toujours été dans les chantiers de bois et ont dû y acquérir beaucoup d'expérience.

³⁴⁸ Joseph-Jules Jetté (1864-1927), fils de Louis-Amable Jetté et de Berthilde Laflamme.

³⁴⁹ Jean Moyen (1828-1899), *Cours élémentaire de botanique et flore du Canada à l'usage des maisons d'éducation*, Montréal, G.E. Desbarats, 1871.

Quelles sont donc les opérations d'arpentage que vous avez à faire, que vous soyez un si grand nombre réunis pour les faire ? Vous donne-t-on la pension, en vous donnant moins de salaire par mois, ou bien est-ce à vous de payer votre cuisinier et de pourvoir, par son entremise, à votre pension et nourriture ?

Je verrai, rendu à Montréal, au placement de l'argent que tu as mis entre les mains de Joseph Beaudry. Les placements sûrs sont rares par le temps qui court.

Tout à toi. Ton père qui t'aime toujours. Auguste.



Montréal, dimanche 14 septembre 1879

Mon cher Gustave,

Je viens de lire ta lettre de dimanche dernier à Victor. Il est occupé à faire ses devoirs parce qu'il a laissé ceux-ci de côté pour faire des acides, des sels et surtout des saletés avec toutes ses fioles et compositions et décompositions chimiques.

Je ne pense pas qu'il ait consulté les goûts de sa linotte pour toutes ses expériences. Elle qui est habituée à vivre de l'air pur que les oiseaux savent toujours trouver, quand ils sont libres, a l'air tout à fait intimidée quand ces vapeurs étranges viennent chatouiller désagréablement ses nerfs olfactifs. Il n'y a pas que la chimie qui la surprend dans la vie civilisée. Victor a des amis; les uns sont chantres et les autres musiciens, d'autres sont gymnastes habiles, tous sont bruyants. Quand arrive le samedi et, avec celui-ci, l'envie de s'amuser, le grenier et la chambre de Victor ne sont plus un endroit solitaire et sauvage où une linotte puisse rêver du temps passé. Elle est tout au présent et dans des transes pour sa sûreté et même sa vie. Figure-toi les cornets, les tuyaux à gaz, les verres de cornues et tous les objets sonores convertis en instruments de musique et tous les membres de l'assemblée employés à faire du bruit et un vacarme épouvantable, et tu auras une idée des pensées qui assiègent, tous les vendredis soir et les samedis entiers, le cerveau d'une humble et modeste linotte. Cela doit lui valoir toutes les représentations du Tom Bailey³⁵⁰ que je n'ai pas lu. Les amis présents de Victor sont Frémont St-Jacques, Jules Laframboise, un jeune Voligny, un jeune Lafleur, fils de notre ami de ce nom, et plusieurs autres dont les noms ne me reviennent pas.

Victor fait cette année la classe d'affaires. Il apprend la télégraphie et continue la sténographie. Il est fort encouragé, et j'espère qu'il pourra faire une bonne année. Son voyage de La Malbaie l'a considérablement reposé et fortifié.

Marie est à Saint-Hyacinthe, contente de son sort mais désirant que cette année-ci soit sa dernière au couvent. C'est aussi le désir manifesté par sa mère.

³⁵⁰ Allusion probable à Thomas Bailey Aldrich (1836-1907), humoriste américain.

Auguste Mackay est encore chez son père. Il doit revenir pour reprendre ses cours, qui ne commenceront qu'au 1^{er} d'octobre.

Je vois que la mort continue sa moisson à Papineauville : Dumaine, l'entrepreneur de pompes funèbres, me disait hier qu'il envoyait un cercueil à M. Mackay, de Papineauville, pour une Mme Globenski, morte la veille. Ce matin, elle a été recommandée aux prières sous le nom de Mme Hubert Globenski. C'est une tante de ton oncle Mackay. Mme Joseph³⁵¹ St-Julien (Louise Papineau) décline graduellement et succombera très probablement, dans le cours de l'automne, à la consommation.

La famille de ton oncle Casimir est encore à Longueuil. On commence à parler de leur prochain retour. Si la pluie froide que nous avons depuis hier se continue, et elle ne paraît pas vouloir cesser de suite, il est probable que la famille entière reviendra ici. Nous ne les avons pas vus cette semaine.

Eugénie Starnes³⁵² doit se marier prochainement avec M. Armand Larocque. Le jour est fixé, mais je ne connais pas beaucoup ces choses-là. Il y a plusieurs autres mariages projetés parmi la jeunesse de notre connaissance. Je ne suis pas fort pour me rappeler les noms de ceux et celles que je ne connais pas personnellement. Je sais que Mlle Louise Malhiot doit se marier, dans ce mois-ci, avec un M. Branchaud, avocat assez avantageusement pourvu de clientèle. Il est veuf et a deux ou trois enfants. Il était à La Malbaie pendant les vacances et c'est là qu'il a fait ses derniers arrangements. Une demoiselle Gravelle, fille du libraire, se marie aussi avec un veuf dont je n'ai pas entendu le nom. Il y en a d'autres mais je ne puis te dire qui ils sont. Si Louis Trudeau avait été à ma place, il pourrait, lui, te donner tous les noms et tous les détails intéressants. Malheureusement, je n'ai pas son attention et son aptitude à les saisir, et encore moins sa mémoire pour les retenir. Tout loin qu'il soit, il en connaît peut-être plus long que moi. Tu peux lui en parler, tout en lui faisant nos compliments et amitiés. Nous avons vu son père ici dimanche et lundi derniers; il revenait du couvent où il avait été voir Marie-Louise. Celle-ci est très bien, très raisonnable et sait prendre les choses par leur meilleur côté.

Il y a quelques jours, je t'ai adressé une lettre, envoyée ici par Marceau, avec prière de la faire suivre. J'espère qu'elle te sera parvenue à Saint-Roch-des-Aulnaies où je l'ai dirigée. J'ai vu son beau-père, le D^r Tassé³⁵³, hier aux funérailles

³⁵¹ Non pas Joseph mais Édouard St-Julien.

³⁵² Henriette-Eugénie Starnes (1860-1957), née à Montréal, fille de George Édouard/Edmond Starnes, marchand, et de Malvina Beaudry, épouse (Montréal, 18 septembre 1879) Auguste-Armand Larocque, fils d'Alfred Larocque et de défunte Amélie Berthelot. À 39 ans, Armand Larocque mourra subitement dans sa résidence de la rue Sherbrooke, laissant deux filles et une « fortune considérable ». *La Presse*, 23 octobre 1894, p. 1.

³⁵³ François-Zéphirin Tassé (1825-1886), médecin, avait été député de Jacques-Cartier, inspecteur des prisons et directeur du pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul. Ernest Marceau venait d'épouser (Montréal, 21 juillet 1879) Elvina Tassé, fille du D^r Tassé et de Rose de Lima Painchaud. *DPQ*.

de Mlle Aubin³⁵⁴. Je voulais aller lui dire un mot et lui demander des nouvelles des jeunes mariés. Ton oncle Loranger est survenu, nous nous sommes mis à causer des affaires et nouvelles de famille, et je n'ai pas parlé au docteur. Ton oncle s'est bien occupé de toi. Il nous témoigne toujours beaucoup d'amitié pour toi et il compte que tu feras ton chemin dans la carrière qui est ouverte devant toi. J'y compte bien, aussi moi, mais je sais qu'on ne fait bien son chemin qu'avec l'aide et le secours de Dieu, et je ne saurais trop te rappeler que tu ne dois pas l'oublier dans toutes tes courses et pérégrinations. Quand on est longtemps privé des secours religieux, comme vous l'êtes forcément par la nature de vos occupations, on se laisse quelquefois aller à l'indifférence et à l'insouciance et, de là au défaut de pratique, il n'y a qu'un pas.

La vie est un courant rapide sur lequel nous remontons à Dieu, et si nous cessons un instant de nager, nous sommes bientôt entraînés dans les chutes qui sont parsemées tout le long de ce courant. C'est bien difficile de sortir du gouffre d'une chute ! Il est bien plus facile et moins pénible de lutter toujours pour ne pas s'y laisser entraîner.

Ta mère écrit, à Collingwood, à ta tante de qui elle a reçu une lettre dernièrement.

La famille se propose de rester à Collingwood jusqu'au 1^{er} d'octobre et d'en partir pour une promenade assez longue dans les États-Unis. Emma s'en trouve bien pour apprendre l'anglais. Elle a fait des connaissances qui lui sont agréables et lui donnent occasion de faire la conversation activement en anglais.

Godfroy est toujours à la Longue-Pointe où il commence à trouver le temps long et fort ennuyeux. Je sympathise bien avec lui et je comprends toute l'horreur de sa pénible position. Il est inquiet sur l'avenir et avec raison. Les affaires sont excessivement mauvaises, comme tu sais, et il est plus difficile que jamais de les refaire. La faillite de la Banque Ville-Marie est venue les compliquer encore. Il est malheureusement avéré maintenant que son cerveau a souffert de l'abus qu'il a fait des liqueurs alcooliques, et il faudra bien du temps pour réparer cette infortune, si toutefois elle est réparable.

Je voulais aller à Longueuil aujourd'hui, pour voir son curateur³⁵⁵ et deviser avec lui des mesures à prendre pour ne pas laisser empirer le mal, s'il est possible de ce faire. Le temps est si mauvais que nous n'avons été qu'à la messe, ta mère et moi; au lieu de sortir pour faire des visites dans la famille et chez des amis, nous sommes restés ici bien tranquillement.

Je n'ai pas trouvé encore de placements pour l'argent que tu as laissé entre les mains de Joseph Beaudry. Le fait est que je n'en ai pas cherché encore, vu que la

³⁵⁴ Marie-Louise Aubin, 35 ans, inhumée à Montréal le 13 septembre 1879. Fille de Napoléon Aubin, jadis journaliste au *Fantasque* de Québec, maintenant inspecteur de gaz à Montréal, et de Luce-Émilie Sauvageau.

³⁵⁵ Le curateur de Godfroy Papineau est Casimir-Fidèle Papineau, notaire, son oncle.

somme est modique, pour faire un placement avantageux. Il s'en présentera peut-être quand j'aurai moi-même quelque argent à placer en même temps.

Je n'ai pas été chez M. Cherrier dernièrement. Je suis allé chez Béique dimanche dernier, et j'ai fait une promenade avec lui jusqu'au chemin de fer à Mile End, et nous sommes revenus par le chemin Papineau. Nous avons cueilli, sur la route, de belles feuilles de plaines rougies, brunies ou jaunies, pour remplir et orner les corbeilles que Caroline arrange si bien pour orner son salon. Leurs petits enfants sont très bien et fort gentils.

Fanny, Mme Dessaulles, est bien fatiguée, ses enfants sont bien. Alice est retournée au couvent pour cette année encore. Henriette doit venir passer quelque temps ici en octobre, je crois. Maurice St-Jacques est entré en société avec Victor Sicotte. Il paraît qu'il réussit bien et qu'il a déjà une des meilleures clientèles de Saint-Hyacinthe.

Ton père qui t'aime toujours. Auguste.



Montréal, dimanche 21 septembre 1879

Mon cher Gustave,

Ta fidèle correspondante n'est pas ici. Elle a pris la clef des champs et s'est rendue à Ottawa hier, portée sur les humides domaines de Neptune par une des bêtes à feu qu'inventèrent les fils de Pluton, pour servir aux entreprises hardies des enfants de Mercure. Ta tante Dessaulles et Mme Coursolles s'étaient liguées ensemble pour l'arracher des liens qu'hymen avait si habilement tressés et enlacés pour la retenir au foyer domestique. Ni les conseils du sage Nestor, ni les supplications du jeune Télémaque n'ont pu la retenir. Elle est partie, disant que l'impérieux devoir ne saurait, malgré ses ordres rigoureux, la ramener avant le 30^e jour du neuvième mois de la 1^{re} année où les descendants de la race cuivrée qui, la dernière, fit la chasse sur les bords de la rivière rouge, viendront comparer, sur les bords de la Chaudière bouillonnante, leurs épis dorés avec ceux des descendants des hardis colons partis, à la suite de Christophe Colomb, des bords enchantés de l'Europe pour venir féconder les rivages du Saint-Laurent.

Ta tante Leman a cessé de se mirer dans les eaux limpides de l'Yamaska pour aller demain contempler, dans les eaux tranquilles de la Pentecôte, ses traits altérés par les injures du temps. Cette baie de la Pentecôte, qui l'avait vue prendre ses premiers ébats dans une cuvette, la verra revenir, après une course furibonde, emportée qu'elle sera à la suite d'une de ces puissantes machines inventées pour devancer les projets du père des vents.

Les aimables nymphes qui, du pied du Mont-Royal, s'étaient envolées pour fuir au printemps les ardeurs d'Hélios, qui les poursuivait de ses feux, se préparent

à céder au souffle du froid Borée qui, à son tour, a chassé les doux zéphires des jardins de la baronne de Longueuil.

J'ai entendu aujourd'hui l'oracle du temple voisin de notre demeure proclamer à haute et intelligible voix, les promesses solennelles qu'Hymen, à la suggestion de Cupidon, avait arrachées de la bouche du fils et de la fille de l'architecte et arpenteur, H.M. Perrault, en faveur des heureux mortels qui veulent s'attacher pour la vie à leur sort, mais je ne puis rappeler à ma mémoire infidèle les noms de ces derniers. Le frère et la sœur se rendront ensemble au pied du même autel, le même jour, pour jurer fidélité éternelle à ceux qui veulent entrer avec eux dans les liens sacrés.

Je n'ai pas de nouvelles à te donner. Nous avons eu plusieurs jours de pluie qui ont un peu refroidi la température. Il a fait bien beau aujourd'hui et j'ai dîné avec ta tante Leman chez Joe. Après le dîner, lui et moi, nous avons été faire une promenade à la montagne. Nous voulions aller au cimetière catholique et nous avons arrêté à l'entrée du cimetière protestant. Nous étions partis trop tard.

Tout à toi.



Palais de justice, Montréal, 24 septembre 1879

Mon cher Gustave,

Je reçois à l'instant ta lettre du 22, annonçant à ta mère ton départ de Saint-Roch pour aller à Saint-François d'Orléans. J'ai pris la liberté d'ouvrir la lettre parce que ta mère est à Ottawa depuis samedi dernier. C'est ce que je t'annonçais dans ma dernière lettre adressée à Saint-Roch, en date de dimanche ou lundi.

J'ai vu hier, en passant dans la rue, Henriette Dessaulles qui est venue passer une journée seulement à Montréal. Elle repart aujourd'hui. Nos parents et amis de Saint-Hyacinthe sont bien, dit-elle. Marie, qu'elle a vue dimanche, est à son ordinaire gaie et contente, quoiqu'elle s'ennuie un peu.

Ta tante Leman est partie pour aller passer quelques jours à Papineauville. Elle reviendra samedi, je crois.

Ta mère ne doit revenir d'Ottawa que le 30 septembre, mais je lui enverrai ta lettre ce soir.

Victor est bien et s'amuse à son école d'abord, et ensuite à ses exercices gymnastiques.

La famille de ton oncle Casimir se prépare à revenir de Longueuil, je ne sais quel jour; je n'ai pas eu le temps de les voir.

J'ai vu Joseph Beaudry hier au soir. J'ai appris de lui que la compagnie de prêt et crédit fonciers dans laquelle j'avais acheté pour toi des parts avec l'argent que tu m'avais laissé au printemps, ne fait pas aussi bien que je m'y attendais, ou au moins n'inspire pas la même confiance que par le passé. Ses parts ont baissé, me

dit-il, jusqu'à \$60 au lieu de \$100. Il est venu me consulter pour savoir s'il devait vendre les parts de sa mère à ce taux, pour payer une dette. Je lui ai dit de ne pas se hâter de le faire, sans plus ample information, parce que, la société ne prêtant que sur hypothèque, ce ne doit pas être aussi risqué que les placements dans les banques, qui ne font affaires que sur du papier, comme billets, lettres de change, bons, etc.

Cependant la baisse des actions de la compagnie est si forte qu'il doit y avoir quelque chose d'irrégulier qui a produit cette baisse. Je vais m'occuper de savoir ce que cela veut dire. Il y a un dividende payable le 1^{er} d'octobre prochain, à raison de 3% pour six mois. Ce n'est pas encore mauvais, vu la crise, quoique les dividendes aient déjà été de 5% pour six mois.

Je retirerai ta part de dividende, vu que tes parts sont à mes soins, en mon nom, en fidéicommiss, vu ton absence, et je mettrai le produit à ton crédit à la Banque d'épargne.

Je fais ajouter un étage à l'allonge en arrière du bureau, rue Saint-Jacques, afin de satisfaire à mes locataires du Grand Vatel³⁵⁶ dont les affaires commencent à prendre une certaine extension. Cela me coûtera près de \$600, mais augmentera un peu mes chances d'être payé du loyer.

Quelqu'un m'a dit que le gouvernement d'Ottawa, se prêtant aux menées des adversaires de ton oncle Mackay dans les affaires municipales de Papineauville, lui a demandé sa résignation comme maître de poste. Il a refusé, disant qu'il demandait une enquête et que si on trouvait des raisons de le destituer, qu'on pouvait le faire. La place ne vaut certainement pas la peine d'être gardée; mais comme il s'agit de conserver sa réputation, il vaut mieux, s'il se sent innocent, exiger que l'on prouve qu'il ne l'est pas, afin de ne pas laisser croire qu'il serait coupable de fautes commises dans l'exercice de sa charge.

J'aurais bien préféré, pour son avantage pécuniaire et sa tranquillité, qu'il n'eût jamais été maître de poste. Cela lui a toujours fait perdre beaucoup de temps, sans lui rapporter la moitié de la valeur du trouble qu'il se donnait.

Il a voulu l'avoir, il a été puni par où il a péché. Cela devrait suffire pour réparer l'ambition démesurée qu'il avait de voir passer les lettres et gazettes sous ses yeux et entre ses mains. Lui arracher cela maintenant est un supplice qui ferait bien son avantage matériel en le laissant à ses affaires, mais qui lui causerait une peine morale bien grande.

Je t'écris ici en attendant qu'une cause, dans laquelle j'ai rendu jugement, soit plaidée devant la cour de révision. La loi veut que le juge dont on révisé le jugement ne siège pas pour faire cette révision avec les autres. C'est bien sage et ce

³⁵⁶ « Au Grand Vatel, 30 rue St. Jacques. Café restaurant. M. Duperrouzel. Spécialité de café français, de vins français et allemands et de fines liqueurs françaises. Salon particulier pour Messieurs. Journaux parisiens et canadiens. On se charge des commandes des dîners de société. N.B. L'établissement est ouvert tous les soirs jusqu'à minuit. » *La Patrie*, 28 avril 1879, p. 4.

l'est d'autant plus que cela me donne le temps aujourd'hui de te donner un mot de ce que j'ai entendu dire des affaires et des parents et amis qui nous entourent.

Godfroy a grande envie de sortir de l'asile, et je crois que nous allons essayer de le faire sortir pour voir s'il sera assez fort pour résister aux occasions. Il prétend l'être. Je crois le contraire. Cependant il n'est peut-être pas mauvais de lui donner encore une occasion de s'éprouver, afin de ne pas trop le décourager.

On me demande. Bonjour.



Montréal, 12 novembre 1879

Mon cher Gustave,

Ta mère a reçu ta lettre demandant tes effets laissés ici. Elle les a portés elle-même et laissés au St. Lawrence Hall à ton adresse, aux soins de M. Hamel.

Au lieu de t'envoyer tes savates, elle a volé les miennes et les a mises dans ton paquet. Fais attention, si tu ne veux pas être mis en arrestation comme receleur.

Nanette et Godfroy sont tous deux chez nous et sont à l'ordinaire.

Ta mère est partie pour Saint-Hyacinthe aujourd'hui. Victor est bien. Tes cousines Papineau des deux maisons font la retraite des jeunes filles, commencée dimanche dernier.

Tous ceux de la famille dont j'ai entendu parler ces jours-ci sont en bonne santé. Saluts et amitiés à ton cousin Louis et aux cousins et amis du collège et du village de Rigaud.

J'ai rencontré M. Mongenais³⁵⁷ père plusieurs fois à bord du bateau à vapeur ou des chars, en allant à Papineauville, dans le temps des circuits. C'est un homme bien conservé et qui a toujours été assez habile diplomate dans les affaires politiques et autres auxquelles il a été mêlé. Il ne se laissait pas toujours deviner. Il parlait peu, mais guettait toujours ce qui se passait, et ce qui passait à sa portée n'était pas inaperçu.

J'inclus une lettre supposée de Marceau. Tout à toi. Ton père affectionné.

Auguste



³⁵⁷ Jean-Baptiste Mongenais (1803-1887), né à Rigaud, a été milicien et député de Vaudreuil, réformiste, puis bleu. Député conservateur de Vaudreuil à Ottawa en 1878. *DPQ*.

Montréal, 8 décembre 1879

Mon cher Gustave,

Ta maman a reçu ce matin ta lettre dans laquelle tu nous apprends que le gouvernement n'a plus besoin de tes services. Cela ne nous a nullement surpris. Nous savions bien que tu n'étais employé que temporairement et en attendant mieux.

Je ne suis pas non plus contrarié de cela, parce que je sais qu'il est très avantageux pour un jeune homme d'être laissé à ses propres ressources et à sa propre énergie pour faire son chemin, sinon d'une manière permanente, au moins de temps à autre. L'esprit devient par là bien plus fécond en moyens de lutter et de réussir à vaincre les difficultés qui se présentent tous les jours devant la carrière d'un homme. Et il vaut mieux donner une bonne trempe à son instrument en le formant que de laisser toujours subir une force extérieure qui le plie et le replie en tous sens.

Il pourrait arriver que ton oncle Trudeau aurait plus tard besoin, en organisant son département des chemins de fer, de quelqu'un de jeune et tu aurais, j'en suis certain, une chance de voir ses yeux se jeter sur toi, si tu as toujours bien rempli ton devoir; mais s'il n'a pas besoin de toi, tu devras chercher une autre manière de gagner ta vie, et celui qui veut travailler réussit toujours à bien faire, pourvu qu'il n'oublie pas de compter encore plus sur la Providence que sur lui-même. La Providence n'a jamais besoin de nous, quoiqu'elle nous emploie souvent pour arriver à ses fins; mais nous avons toujours besoin d'elle et nous devons chercher à nous attirer ses bonnes grâces par-dessus tout. Le reste n'est que secondaire et nous est toujours assuré par surcroît.

La maison ici est toujours ouverte comme lieu d'expectative et d'observation, pour découvrir de quel côté il faudra diriger tes pas pour fournir une carrière utile et honorable. Viens et tu seras reçu à bras ouverts. Les cœurs n'y sont jamais fermés pour toi.

Ton père affectionné. Auguste.

Fais nos meilleures amitiés à ton oncle et à ta tante, et rappelle-toi toujours que tu leur dois les avantages que tu as eus d'être employé jusqu'à présent. Embrasse pour nous tes cousines Trudeau et Coursolles, et fais nos amitiés à tous.



À Sa Grandeur
Monseigneur L.Z. Moreau
Évêque de Saint-Hyacinthe

Montréal, 2 mai 1880

Monseigneur,

Vous avez eu l'extrême bonté de m'écrire une lettre de félicitation, à l'occasion du jugement rendu par moi dans la cause de Laramée et Evans³⁵⁸.

Ce témoignage précieux d'affection et de sympathie, de votre part, m'est bien agréable, d'abord parce [que] j'y vois la manifestation de l'intérêt que vous avez toujours bien voulu prendre à ce qui me concerne et plus particulièrement parce que votre approbation me rassure et me tire d'inquiétude sur un point qui m'a réellement préoccupé et inquiété pendant mon délibéré : je craignais d'énoncer involontairement quelque proposition qui eût pu être mal interprétée et prise dans un sens propre à nuire aux intérêts de l'Église.

L'approbation bienveillante de Votre Grandeur m'a tiré d'inquiétude et me fait du bien.

Veillez, Monseigneur, accepter l'expression de ma reconnaissance et me croire, comme toujours, le serviteur dévoué de Votre Grandeur.

A.C. Papineau

✕

M. L.G. Papineau
Lachine

Halifax, N.É., 25 juillet 1880

Mon cher Gustave,

Nous avons fait un beau voyage jusqu'à ce moment. Ta mère seule a éprouvé un peu de mal de mer, sans en être fort incommodée. Nous avons arrêté, en descendant, à la Pointe-au-Père, à Petit-Métis, à la Rivière-Madeleine, à Gaspé

³⁵⁸ La cause Laramée/Evans traite de la nullité d'un mariage. Laramée et Evans, deux jeunes catholiques, s'étaient mariés clandestinement devant Beaudry, un pasteur protestant. Une demande d'annulation de ce mariage aboutit devant la cour : Joseph Laramée père *et al.*, demandeurs, vs dame Margaret Evans, défenderesse. Le juge Papineau, dans une « démonstration savante et lucide » déclare que, le mariage étant un acte religieux, l'État « ne possède aucunement le pouvoir législatif sur la formation même du lien matrimonial, sur les conditions requises pour la validité du mariage. » Lire une partie du jugement Papineau dans *La Minerve*, 26 avril 1880.

(Bassin), à la Pointe-Saint-Pierre, à Cape Cove, où l'évêque de Rimouski³⁵⁹ se trouvait en visite pastorale. Du steamer nous pouvions voir l'église et les maisons pavoisées et les rues balisées.

À Percé, nous avons senti la morue à un demi-mille de la côte, et l'odeur en était tellement désagréable à ta mère qu'elle a donné son déjeuner aux poissons. Comme nous avons trouvé un quai au bassin de Gaspé, nous avons débarqué et nous avons pu assister à une basse messe dite à 7 h a.m. Ta mère n'a pas débarqué : il faisait trop chaud pour lui permettre de marcher jusqu'à l'église, qui n'est pourtant pas à une grande distance du quai.

De Percé, où nous avons admiré le roc percé et ses innombrables oiseaux, nous avons dirigé notre course sur Summerside, jolie petite ville de l'Île-du-Prince-Édouard. Nous y avons acheté des gazettes publiées à Charlottetown et à St. John, N.B. De là, nous nous sommes rendus, le 23, à Charlottetown vers 4 h p.m. Comme il a plu constamment le 23, nous n'avons pas pris de voitures pour visiter Summerside et Charlottetown. Nous nous sommes contentés d'aller voir à pied l'église, le palais épiscopal, la cour, le bureau de poste, les édifices parlementaires et deux ou trois des plus belles rues qui sont spacieuses.

De Charlottetown, nous avons traversé à Pictou où nous avons pris les chars. Sur la route, nous avons vu New Glasgow, Stellarton où se trouvent deux mines de charbon en pleine exploitation, Truro où nous avons déjeuné vers 10½ h a.m. Ton oncle Casimir a été volé dans les chars, pendant le déjeuner. On lui a pris un bon pardessus d'hiver qu'il s'était fait faire l'hiver dernier (\$40) et une courroie de voyage, qu'il avait achetée en passant à Québec.

Nous sommes arrivés à Halifax à 2.30 h p.m. le 24, après 7 heures trente minutes de marche par un convoi omnibus, *Accommodation Train*, disent les Anglais. Si cela est accommodant, c'est quelquefois impatientant, car les arrêts sont longs et la course, peu rapide.

Nous sommes logés au Halifax Hotel, le plus grand et le plus ancien des bons hôtels. On nous dit que c'est aussi le meilleur. Le prix de la pension est \$2 par jour.

Il pleuvait si fort, hier, à notre arrivée ici, et toute la soirée, que nous n'avons pas visité cette ville. Nous avons seulement trouvé la cathédrale catholique à quelques pas de notre hôtel et nous avons été à la citadelle qui domine toute la ville, et nous avons loué une voiture pour nous conduire à la messe d'abord, et empêcher ta mère de se fatiguer en montant la côte; puis nous conduire, après-midi, voir les choses intéressantes qui environnent la ville, comme le parc et un beau jardin botanique renommé dans toute l'Amérique du Nord.

Nous sommes revenus de la messe qui n'a duré qu'une heure. L'archevêque Hannan³⁶⁰ est, je suppose, absent : son siège n'était pas occupé durant la grand-messe.

³⁵⁹ Jean Langevin (1821-1892), premier évêque de Rimouski, de 1867 à 1891.

³⁶⁰ Michael Hannan (1821-1882), né en Irlande, évêque de Halifax de 1877 à 1882.

Tous sont bien et te font des amitiés. Ce serait fort agréable pour nous de vous avoir, Victor et toi, pour compléter notre société. Nous faisons un voyage bien satisfaisant. Nous avons fait la connaissance de sir Narcisse³⁶¹ et de lady Belleau, qui sont venus avec nous jusqu'à Pictou, où nous les reprendrons demain.

Ton père affectionné. Auguste.



Montréal, 11 juin 1882

Mon cher Gustave,

Je demande à Marie un morceau de papier pour t'écrire un mot; elle me donne celui-ci. J'ai communiqué à Joseph la lettre de Mlle de Grosbois que j'inclus à ton adresse, afin que tu puisses voir Mlle Chevalier au sujet de son frère.

Joseph n'a pas pu trouver un bon cheval à moins de \$150 et il n'a pas trouvé ce prix avantageux et se résigne à chercher ailleurs qu'à Saint-Hyacinthe ce qu'il n'a pas pu trouver là à son prix.

La procession³⁶² a été magnifique. Elle n'a fini qu'à une heure après-midi. Henri a été conduire sa mère et sa sœur à bord du *Parisian*, à Québec, et il est revenu hier au soir.

Mme J. Leman a donné naissance à une fille hier matin. Elle a été baptisée hier après-midi : Fanny-Marie-Louise. Parrain, A.C. Papineau; marraine, Mme G.C. Dessaulles. La mère et la fille sont faibles mais on a espoir qu'elles seront bientôt mieux.

J'écris avec la plume d'or de ta mère. C'est un outil trop fin pour moi.



³⁶¹ Narcisse-Fortunat Belleau (1808-1894), dernier premier ministre du Canada-Uni, lieutenant-gouverneur du Québec en 1867-1873. Il a épousé (Berthier-sur-Mer, 15 septembre 1835) Marie-Reine-Josephite Gauvreau (1812-1884), fille de Louis Gauvreau, marchand, et de Marie-Josephite Vanfelson.

³⁶² La procession de la Fête-Dieu, à Montréal, le dimanche 11 juin 1882. « Un magnifique reposoir avait été préparé par les Sœurs de la Providence, au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Hubert... Il y avait un très joli arc de verdure au coin des rues La Gauchetière et Saint-Hubert, On lisait sur ce dernier les mots latins : *Christus Regem Adoremus*... Nouvel arc de verdure au coin des rues Dubord et Berri, et là, comme ailleurs, abondance de drapeaux et de banderoles de toutes sortes. La maison de M. le D^r Trudel était bien ornée. » Le défilé se rendait jusqu'à l'église Notre-Dame. *L'Opinion publique*, 15 juin 1882, p. 5.

L.G. Papineau, écr
Chambly Bassin

Pointe-au-Pic, [août 1882]

Mon cher Gustave,

Nous voilà enfin rendus dans le paradis de ceux qui craignent la chaleur. Nous avons un temps magnifique depuis notre arrivée ici samedi. Une brise assez forte, parfumée par la mer, chargée de salin, nous apporte une fraîcheur constamment renouvelée, pendant que le soleil nous éclaire, nous réchauffe et nous rend la vigueur qu'il semble nous faire perdre dans les grandes villes. Nous ne pouvons pas désirer un temps plus convenable pour notre confort et pour la maturation des moissons. Les cultivateurs ont assez de chaleur pour réaliser leurs espérances, et la brise du sud-ouest est assez forte pour les rafraîchir pendant qu'elle dessèche promptement les foins qu'ils ont abattus.

La récolte a une belle apparence ici. Le foin est clair, mais je crois que la récolte en sera encore au-dessus de la moyenne, parce qu'il est assez long³⁶³.

Il y a beaucoup moins de monde qu'à l'ordinaire ici. La compagnie de navigation n'a mis qu'un bateau par semaine jusqu'à la semaine dernière. Il y en a deux maintenant, mais ce sont les deux plus petits, *Le Saguenay* et *Le Saint-Laurent*. Cela n'empêche pas que l'air soit bon et nous avons plus de tranquillité.

Ta mère respire à l'aise. Henri Bourassa et moi, nous courons les bois et la grève.

Ton père affectionné. Auguste.

Ta mère et Marie ont reçu hier deux lettres de toi. La première était adressée à Old Orchard et adressée ensuite à Pointe-au-Pic. J'avais donné, à Chambly Bassin, la carte de Marie à ton adresse, le jour de notre retour, à un jeune homme qui m'a promis de la mettre au bureau de poste. Je ne sais pourquoi elle a été au Canton.

Mme Amable Prévost et sa demoiselle Adèle sont à l'hôtel Duberger³⁶⁴ et font des visites amicales à ta mère et à Marie.

Mme Routhier est toujours remplie d'amabilités pour nous. Elle vaut bien mieux que nous, sous ce rapport, au moins, nous n'avons jamais rien fait pour nous attirer toutes ses politesses. Nous ne sommes décidément pas gens suffisamment sociables. À nos enfants de faire mieux que nous. Bonne santé.



³⁶³ Le manuscrit de cette lettre, mal classé, contient un extrait du voyage d'ACP avec sa famille au New Hampshire et au Vermont en 1891. L'extrait en question a été intégré, plus loin, à la lettre du 25 août 1891.

³⁶⁴ Le Central House, hôtel de Georges Duberger à La Malbaie. Inauguré en 1860.

L.G. Papineau, écr
Ingénieur
Chambly

Pointe-au-Pic, 10 août 1882

Mon cher Gustave,

Je suis un peu moins occupé ici que chez nous, et il est juste que j'en profite pour converser avec toi un peu plus souvent par lettre, que je ne le fais quand je suis à Montréal.

À Montréal, d'ailleurs, nous avons le plaisir de ta société presque toutes les semaines; ici, nous en sommes tout à fait privés. Qu'il nous serait agréable de t'avoir au milieu de nous pour te reposer et respirer à pleins poumons cet air si vif et si fortifiant de La Malbaie.

Nous n'y avons pas d'amis intimes cette année, et c'est moins agréable pour ta mère que les années précédentes. Elle n'a pas comme nous l'avantage de courir la montagne et la grève, d'y respirer le salin de la mer et les émanations embaumées des sapins, d'y jouir de tous les beaux points de vue et de toutes les beautés naturelles que l'on rencontre à chaque pas dans ce paradis des flâneurs expérimentés.

Je voudrais te voir flâner avec nous et reprendre des forces. Ce serait pour toi une bonne préparation à ton mariage prochain³⁶⁵. Tu pourrais te refaire un peu de chair afin d'avoir meilleure mine.

À défaut de cette préparation, tu dois en faire une bien plus importante encore, qui est celle de l'âme et du cœur. Le mariage est toujours un des pas les plus importants et les plus graves de la vie d'un jeune homme. Il faut tant de force surnaturelle pour nous aider à en porter les fardeaux que nous ne saurions nous trop bien préparer à les avoir en les demandant par tous les moyens que l'Église met à notre disposition et qu'elle nous invite si instamment à prendre dans l'intérêt de notre bonheur de tous les jours de notre vie et de celui qui nous est promis dans une vie meilleure.

Je ne doute pas que tu as dû y penser plus d'une fois et que [tu] n'arriveras pas au moment solennel sans avoir fait tes préparatifs. On ne peut en faire trop. On en fait rarement assez.

Ta mère, ta sœur et Henri sont bien. Je sens que tous les jours je recouvre une partie des forces que le travail sédentaire, le mauvais air et la chaleur m'ont fait perdre en ville.

Nous ne faisons qu'un cœur pour te souhaiter paix, contentement et bonheur. Ton père affectionné.

³⁶⁵ Louis-Gustave Papineau, ingénieur civil, de la paroisse de Saint-Joseph de Chambly, épousera (Papineauville, 12 septembre 1882) Juliette Mackay, fille mineure de John Hubert Mackay, marchand, et de Mélanie/Mélissa Hillman. Ils auront huit enfants (quatre atteindront l'âge adulte).

A.C. Papineau

La famille Généreux a passé environ une semaine ici et part ce soir pour Montréal. Mme Prévost et sa fille Adèle sont parties dimanche soir pour Québec et ensuite Montréal. Ta tante Dessaulles est rendue à Petit Métis avec M. Béique et les deux aînés des enfants. Nous regrettons bien qu'ils ne soient pas avec nous. Nous n'avons rien de particulier à faire ici. Nous n'allons pas en pique-nique et nous nous amusons en famille seulement. Nous allons faire la causette chez Mme Routhier quelquefois.



L.G. Papineau, écr
Chambly Bassin

Pointe-au-Pic, 16 août 1882

Mon cher Gustave,

C'est jour de correspondance générale : la malle n'a pas monté depuis dimanche et elle monte ce soir. Tous ceux qui tiennent à recevoir des lettres écrivent afin de recevoir, à leur tour, des lettres de ceux qu'ils affectionnent et qui sont loin. Nous sommes plus loin ici que la distance en milles ne l'indique. Les malles sont peu régulières et les arrangements postaux sont mal faits pour faire arriver promptement les nouvelles.

J'ai reçu hier le *Herald* du 31 juillet et j'avais reçu, quelques jours auparavant, celui du 29. On reçoit ordinairement le lendemain celui de la veille. On reçoit toujours celui du lundi avant de recevoir celui du samedi précédent.

La pluie seule nous arrive avant d'être attendue, même les jours où le soleil est le plus beau. Bien heureusement la pluie ne vient cette année que par petites ondes, le jour. Elle n'est forte et continue que la nuit. La température est toujours très convenable pour ceux qui fuient la chaleur, et l'air est si pur que les gens des villes en sont tous les jours agréablement étonnés. Nous le respirons à pleins poumons. Nous courons la montagne et les bords de mer pour faire de l'exercice et varier nos amusements. Nous y trouvons chaque jour des points de vue ou des aspects nouveaux. Nous sortons quelquefois en voiture afin que ta mère puisse partager nos jouissances.

Hier, nous avons fait avec elle l'ascension des montagnes derrière le « Cap-à-l'Aigle » et nous avons été très contents du vaste panorama qui se déroulait sous nos yeux, lorsque nous avons été rendus au sommet. Le chemin y conduisant est bon, si l'on peut appeler ainsi un chemin qui monte toujours et dans lequel les côtes sont assez raides qu'il faut que les occupants de la voiture les montent à

pied, pour permettre au cheval de monter ceux qui ne peuvent se servir de leurs jambes.

Nous avons fait la connaissance de la veuve, des deux demoiselles et du fils de feu George Brown, si bien connu dans les luttes de la presse et du Parlement, depuis un quart de siècle. Ces dames sont bien aimables et distinguées. L'aînée est de l'âge de Marie. Le garçon a 13 ans et se nomme George, comme son père. Il est très intelligent, actif et bien élevé. Il fera quelque chose plus tard s'il vit.

La mère paraît une femme distinguée et a beaucoup de dignité dans le maintien³⁶⁶.

Nous avons aussi fait la connaissance de Mme Casey³⁶⁷, jeune et jolie femme de 21 ans, femme du membre du Parlement fédéral portant ce nom et fille de Biggar, ex-membre du Parlement. Elle est avec Mme Brown et une dame Beardmore, qui a aussi sa jeune fille et un jeune garçon. Nous ne connaissons que pour les saluer, ces derniers. Mme Casey converse assez volontiers avec ta mère, avec qui elle s'amuse assez bien.

Il n'y a plus qu'un Canadien français, un jeune Morissette, de Québec, à notre hôtel.

Nous sommes dans le meilleur état de santé possible pour nous et nous pensons et parlons souvent de toi et de celle que tu aimes. Bien affectueusement, ton père. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Chambly Bassin

Ferme Saint-Joseph, 26 août 1882

Mon cher Gustave,

Parti de Pointe-au-Pic mercredi soir, je suis arrivé ici vendredi matin. Les chars n'arrivant à Coaticook que le soir, à 8 h 30, et la pluie étant abondante jeudi soir, j'ai préféré coucher à Coaticook et ne partir de là qu'après le déjeuner, vendredi.

J'ai trouvé Henri avec Victor et Joseph en bonne santé tous trois.

Après le dîner, nous avons tous pris le champ pour y gagner l'appétit en ramassant et chargeant de l'orge. Nous avons travaillé avec deux hommes jusqu'à 7 h, mais il nous a été impossible de tout entrer ce qu'il y en avait de coupé.

³⁶⁶ Anne Brown (1824-1906), née en Écosse, y épousa (Édimbourg, 27 novembre 1862) le politicien canadien George Brown, lui-même d'origine écossaise. George Brown, meurt en 1880. À Pointe-au-Pic, ACP rencontre la veuve Brown et ses trois enfants : Margaret, née en 1864; Catherine-Édith, née en 1866, et George-Mackenzie, né en 1869.

³⁶⁷ Sarah Isabella Biggar (1860-1913) a épousé (1877) George Elliott Casey, député libéral aux Communes pour le comté d'Elgin-Ouest, de 1872 à 1900.

Le mauvais temps nous a menacés toute l'après-midi, et nous a fait hâter le travail. Ce n'est qu'après tout cela que le beau temps s'est décidé à se montrer avec assurance.

Aujourd'hui, le temps a mauvaise mine encore, mais nous espérons qu'il durera assez longtemps pour nous permettre d'entrer le reste de l'orge.

L'avoine ne sera prête à couper que vers le milieu ou la fin de la semaine prochaine, et il y en a bien grand. Victor voudrait bien que l'avoine soit toute entrée avant le 9 de septembre, pour aller à ton mariage. Il y en a tant que cela ne sera guère possible, à moins d'un beau temps constant et exceptionnel.

Je lui disais hier que s'il tenait à ne pas manquer à ton mariage, il pourrait peut-être se faire remplacer par un ou deux hommes. Il verra dans le temps ce qui sera le mieux.

Leur récolte de foin a été engrangée en bonne condition, et ils en ont un peu plus que l'an dernier.

Leur blé est plus beau que l'an dernier et ils en ont presque aussi grand. Leurs pommes de terre sont assez belles, leurs navets, bien beaux. En somme, ils sont bien contents de leur récolte jusqu'à présent. Et ils ont lieu d'espérer que cela continuera d'être satisfaisant jusqu'au bout.

Leur maison est plus proprement tenue que l'année dernière, mais elle a besoin d'être peinte et blanchie et tendue de papier peint. Ils n'ont pas le temps de faire cela maintenant, ni les moyens de le faire.

Je suis bien content de m'adonner ici avec Henri [Beaudry]. C'est un plaisir de voir l'ardeur qu'il met au travail des champs.

Ta mère et Marie partiront de Pointe-au-Pic dimanche au soir et devront arriver à Montréal mardi matin avec Henri Bourassa. Elles ont reçu mercredi, un instant avant mon départ, une lettre de toi.

Au revoir, à dimanche, le 3 de septembre.

Ton père qui t'aime. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Chambly Bassin

Saint-Hyacinthe, 1^{er} octobre 1882

Mon cher Gustave,

En partant de Montréal hier, j'ai mis au bureau de poste central une lettre de Marie te donnant les dernières nouvelles reçues de ta tante Leman. En arrivant ici à 7 h, j'ai trouvé la famille récitant, avec le grand vicaire Gravel, les prières des

agonisants et trois quarts d'heure après, ta tante³⁶⁸ ne vivait plus. Elle s'est montrée jusqu'à la fin calme, courageuse et ne voulant donner de fatigue à personne. Elle s'est rendue à 6 h pour prendre son souper dans le passage, en s'appuyant sur le bras de ta tante Mackay et sur sa canne. Mais, cela l'ayant fatiguée, elle s'est trouvée faible et elle a été ramenée dans sa chambre où elle a mangé quelques cuillerées de bouillie, en se servant elle-même, puis une autre faiblesse a suivi, qui a mis fin à toutes ses souffrances.

Elle a parlé jusqu'au commencement de cette dernière faiblesse et elle a demandé où elle était. Ta tante Mackay lui a répondu qu'elle était dans sa chambre et sur son canapé; elle a regardé de tous côtés et n'a pas paru voir ce qui l'entourait. C'est après cela que je suis arrivé et elle n'entendait et ne voyait plus rien. Elle a passé bien tranquillement. Elle avait été administrée mardi et elle avait communiqué en viatique mercredi dernier.

Tes tantes St-Julien, Mackay et Dessaulles sont ici. Elles ont été sur le point de retourner à Montréal hier au matin, pour revenir plus tard, mais le D^r St-Germain leur a dit qu'elle ne passerait pas le dimanche avec sa connaissance, et qu'il serait plus prudent de me faire venir samedi, si je voulais la voir avant son décès.

Nous pensons bien que tu ne pourras pas venir aux funérailles. Et on ne s'attend pas ici à ce que tu viennes.

Je retourne à Montréal demain matin et je reviendrai mercredi matin, par le train qui laissera Montréal à 7 h a.m. et sera dû ici à 9½ h. Le service commencera à l'arrivée de ce train. Si je suis libre assez tôt, je viendrai mardi soir pour coucher ici.

Ta mère restera ici jusqu'après les funérailles.

Fais nos amitiés à ta bonne Juliette et vois à ce qu'elle ne contracte pas de maladie.

Ton père affectionné. Auguste.



Montréal, 31 décembre 1882

Ma chère Émilienne,

Tout est bien qui finit bien. Vous avez pris la peine de vous excuser de n'avoir pas écrit plus tôt. En vous excusant, vous m'accusez gravement, moi qui ne vous écris que le dernier jour de l'année et encore, je puis dire, à la dernière heure. Vous, au moins, vous avez écrit au commencement du dernier mois de 1882. Votre lettre du 5 de ce mois m'a fait un gros plaisir. Il y a si peu de personnes qui s'occupent de m'écrire, maintenant que je suis sorti du cercle des affaires

³⁶⁸ Honorine Papineau (1818-1882), sœur et marraine d'ACP, et mère de Fanny Leman et du D^r Joseph Leman, vient de mourir à Saint-Hyacinthe.

ordinaires et que je n'ai plus le temps de donner à l'amitié et à la parenté les attentions qu'elles méritent à si juste titre.

Je ne vis plus que de chicanes et de procès; je ne vois de notre pauvre humanité que son côté le plus mauvais; ses faiblesses, ses infirmités et souvent ses vices. Tout cela n'est pas attendrissant et ne contribue guère à entretenir ces sentiments délicats du cœur que l'on voudrait pouvoir exprimer, au moins quand on s'adresse à quelque personne du sexe aimable et aimant.

C'est là une des raisons qui me faisait demander à Emma, avant son départ, de m'écrire. Je vieillis, je me dessèche le cœur et le cerveau par la lecture forcée de toutes ces choses abominables qui constituent une preuve judiciaire. J'ai besoin des cœurs jeunes, aimants et remplis d'une sève sans cesse renouvelée par le sentiment du bien et du beau qu'ils rencontrent partout, viennent briser cette monotonie accablante de la vie du palais. D'ailleurs, plus on avance en âge et plus on attache de prix à ce qui vient de la jeunesse, et si le talent bien reconnu d'Emma pour écrire ce qu'elle voit et ce qu'elle apprend chaque jour, ne devait la mettre au-dessus du besoin d'indulgence, elle serait toujours certaine de n'en avoir pas besoin de ma part. J'ai tant besoin de distraction et de diversion que je recevrais toujours avec un plaisir très vif ce qu'elle m'en procurerait en m'écrivant. Je n'ose jamais laisser mon ouvrage pour lire un livre d'amusement, mais il me faut bien lire une lettre qui m'est adressée. Il n'y a pas moyen de résister à pareille tentation et cela me fait du bien de m'occuper un peu de choses agréables.

Cela doit vous faire voir, à vous-même, combien vous avez été aimable de m'écrire et je suis bien convaincu qu'Emma ne pourra pas se refuser à faire aussi un acte de charité en m'écrivant. Elle ne devrait pas même se priver d'acquérir la vertu même de charité, en répétant fréquemment des actes de ce genre.

Je n'ai pas pris le temps de chercher un papier de deuil pour vous écrire. Le temps que j'aurais cherché est mieux employé à vous écrire. Cela n'empêche pas que j'aie le deuil dans le cœur. Ma bonne sœur, Mme Leman, n'était pas pour moi une simple sœur. C'était aussi une mère dans l'ordre spirituel. Elle était ma marraine et m'a toujours témoigné beaucoup d'affection et de bonté. Ce n'était pas une personne à faire beaucoup de démonstrations en paroles; mais ses actions étaient toujours marquées au coin de l'amitié, de l'affection et même de la charité pour nous et nos enfants. Elle nous a bien aidés à élever et former les nôtres, dès leur bas âge, lorsque nous n'avions aucune expérience du soin si nécessaire pour les former au bien dès leur plus tendre enfance. Elle n'a pas cessé non plus de nous aider ensuite de ses conseils, de ses prières et de son travail. C'est une personne qui n'a jamais omis de faire une bonne action, pour nous être utile, à nous ou à d'autres, quand l'occasion s'en est présentée.

Je vous remercie bien d'avoir pensé à me rappeler qu'elle est aussi présente à votre souvenir, et je suis bien certain et je compte que vous ne l'oubliez pas quand vous avez l'avantage de prier dans tous ces sanctuaires que vous visitez et où tant de saints ont prié, avant vous, le même Dieu que vous invoquez et qui ne demande que des prières pour avoir le plaisir de les exaucer.

Je ne sache pas que Mme Bureau³⁶⁹ ait pu compter sur autre chose que son bon cœur pour croire que nous irons vous rejoindre en Europe. Elle sait si bien le plaisir que cela nous ferait qu'elle y compte comme si cela était pour se faire. Nous n'en avons jamais parlé comme de chose possible, dans l'état de mes affaires professionnelles. Sous le rapport de la dépense, je pourrais faire le voyage, au moins je le crois. Mais il y a tant d'autres besoins plus pressants tout autour de nous !

Vous avez eu la pensée, paraît-il, de me faire interroger pour savoir ce que je pense sur un sujet qui vous intéresse particulièrement. Alexina ne m'en a pas soufflé mot. Elle a communiqué votre lettre à sa tante et a fait semblant d'oublier que vous y aviez mis une question touchant le point intéressant. Peut-être aussi l'avait-elle oublié. Dans l'un ou l'autre cas, c'est par Louisa que j'ai été informé de votre curiosité. Je ne vous dirai pas ce que je pense, puisque vous n'avez pas jugé à propos de me poser la question directement. Si votre curiosité est bien réelle, cela me donnera une chance de recevoir une autre lettre de vous. Je me procure double plaisir : celui d'une autre lettre, si vous êtes de la race d'Ève et fidèle à ses traditions, et celui de la méchanceté.

Dites à Emma que je suis bien inquiet de ses affaires et intérêts commerciaux par le temps qui court. Henri est bien loin d'ici. Il est en recherche de pommes de terre, de choux, de céleri et de je ne sais quoi encore. Parti pour la Rivière-du-Loup en bas, il est rendu à Sainte-Flavie, dans le voisinage du Grand-Métis et du Petit-Métis. Qui sait s'il ne dépense pas tout l'avoir de la Société en voyages d'amusement. Il est rendu aux places d'eaux ! Ce n'est pas ordinaire dans cette saison. Il faut réellement qu'il ait des projets sinistres contre la bourse de son associée. Il n'a pas vu son frère Joseph qui est venu passer quelques jours ici et qui est retourné à Barnston jeudi dernier, en parfaite santé. J'ai eu le plaisir d'avoir de lui bien des renseignements intéressants.

Je vais vous faire part du sommaire de la récolte dernière. Cela vous mettra à même de juger du résultat pratique de la culture et de l'exploitation entreprise par nos deux fermiers en herbe. Les quantités sont fournies par Joseph, l'estimation est de moi, mais basée sur les prix courants dans l'endroit.

Blé, 26 minots à \$1.00	\$26.00
Orge, 130 minots à 60¢	\$78.00
Sarrasin, 48 minots à 40¢	\$19.20
Avoine, 538 minots à 40¢	\$215.20
120 tonnes de foin, au temps de la récolte, disons 100 tonnes à \$8	\$800.00
Pommes de terre, 250 minots à 40¢	\$100.00
Navets, 800 minots à 10¢	\$80.00
Beurre vendu, 528#,	

³⁶⁹ Mme Bureau (1826-1895) est Léocadie Serre/St-Jean, épouse de Jacques-Olivier Bureau, sénateur libéral depuis 1867.

au prix moyen de 22¢

\$116,16

\$1434.56

On compte qu'un fermier qui a la moitié de la récolte peut gagner sa vie en cultivant, alors mettons que les frais de culture ont coûté la moitié du produit ou \$717.13. Il resterait \$717.12 pour le revenu brut de la ferme, toutes dépenses de culture déduites.

Maintenant, il faut déduire l'intérêt de l'argent qu'ils ont emprunté pour acheter leur terre, leurs animaux et les instruments aratoires, etc., c'est-à-dire \$9 500.00. 6 pour cent, ce qui ferait \$570.00. Ils ont donc gagné un profit clair et net : \$147.12.

Ce qui fait pour chacun \$73.56. Ils ont vécu, ils ont épargné cette somme et depuis ils ont augmenté la valeur de leur terre et sa force productive, en faisant de la clôture neuve, en arrachant des souches et faisant brûler des corps d'arbres qui embarrassaient leurs champs et en y mettant de l'engrais.

Leur temps n'a donc pas été perdu et ils se sont formés eux-mêmes, de manière à pouvoir faire mieux encore dans l'avenir. \$147.12 doivent suffire pour les faire vivre jusqu'à la récolte prochaine, avec ce que je leur donne.

Henri, de son côté, me paraît travailler avec courage et quelque succès. Alexina et sa fille sont en bonne santé et viennent nous voir de temps à autre.

Je voudrais pouvoir vous dire plus sur ceux qui vous intéressent plus particulièrement. Je ne saurais le faire aussi bien qu'Alexina, qui vous entretient au courant de tout ce qui peut leur arriver, bien mieux que je ne pourrais le faire.

Victor est arrivé ici hier, ainsi que Gustave et sa femme. Nous sommes au complet et en bonne santé. Merci à Dieu. Louisa, qui souffre de son rhumatisme, est comme électrisée par le plaisir de voir tous ses enfants dans la maison. Je ne l'ai pas entendu se plaindre de ses douleurs une seule fois aujourd'hui. Cela fait tant de bien d'être en famille, au foyer ordinaire. Nous regrettons bien qu'il n'en soit pas ainsi pour vous cette année, mais nous souhaitons qu'une autre année, vous soyez au milieu de tous les vôtres, pour les bénir et les aimer de près, encore plus que vous ne les aimez de loin. Nous aurons ainsi notre part de votre contentement et de vos joies de famille, qui seraient aussi les nôtres.

La fin de l'année et l'approche de la nouvelle n'apportent pas à tous la même joie. Mme Trudelle³⁷⁰ (Alexina Robillard) laisse son mari dans un grand chagrin et deux charmants petits enfants sans mère, un père bien attristé et bien d'autres parents éplorés. Mme Loranger, sa grand-mère qui l'a soignée assidûment et qui allait en même temps soigner une autre petite fille, Alexina Loranger, a pris du froid et a failli être enlevée subitement à l'affection de ses bons enfants, par une

³⁷⁰ Alexina Robillard (1858-1882), fille d'Edmond Robillard et d'Adeline Loranger, avait épousé (Montréal, Saint-Jacques, 21 juillet 1879) Joseph-Boutillier Trudel, avocat, fils d'Eugène-Hercule Trudel, médecin, et d'Aurélien Bouthillier.

congestion au poumon. Elle avait du mieux hier et le jour précédent; mais son grand âge et l'extrême faiblesse qui a suivi cette maladie grave font craindre pour sa vie.

Mme Grenier, comme vous avez dû l'apprendre, est à la veille de finir sa carrière, à la suite de la fracture de l'os de la hanche dans une chute qu'elle a faite en sortant de la grand-messe à Saint-Jacques, il y a quatre à cinq semaines.

Mlle Desanges est de plus en plus faible et souffrante. Elle disait, ces jours derniers, qu'elle ne verrait pas le 1^{er} de janvier sur la terre.

Mme Joseph Leman a perdu sa dernière petite fille il y a deux jours, après une maladie de 18 heures seulement. Convulsions incessantes. C'est une grande désolation. Son mari n'a pas pu partir pour le Colorado. Il est un peu mieux. Je ne sais s'il partira.

Un baiser bien cordial à vous et un autre à Emma, avec tous les souhaits de bonheur, d'un frère qui vous aime. Auguste.

Je n'ai pas le temps de relire ma lettre. Vous voudrez bien y suppléer les mots que j'ai la malheureuse habitude d'omettre quelquefois en écrivant à la hâte.

Louisa a reçu de vous, hier, une lettre en date du 15 décembre. Je lui laisse le soin de parler pour elle-même. Je suppose qu'elle le fera après le départ des enfants.



Au Palais, 16 mars 1883

Mon cher Gustave,

Il paraît qu'il y a une montagne de neige entre vous et nous. Les communications sont interrompues, même par lettres.

Ta mère et Marie ont pu se procurer des billets à \$5 pièce pour un des concerts d'Albani³⁷¹, mais il a fallu qu'un des associés de M. Béique attendît pendant quatre heures de temps à la porte du bureau pour les avoir.

Elles avaient assisté avec enthousiasme au concert de la Nilsson³⁷².

Joe se prépare encore à partir pour le sud (Baltimore), aussitôt que le temps et ses forces le lui permettront.

³⁷¹ La cantatrice Emma Lajeunesse (Albani) chanta à Montréal l'air « Angels ever bright and fair » de l'opéra *Theodora* de Haendel et une romance extraite du *Pré aux clercs*. Elle chanta aussi « Casta Diva », air très connu de *Norma* de Bellini. Une critique très élogieuse parut dans différents journaux sous la plume de Guillaume Couture. *La Minerve*, 26 mars 1883, p. 2; *L'Électeur*, 30 mars 1883, p. 2.

³⁷² Christine Nilsson (1843-1921), cantatrice suédoise. Le Queen's Hall de Montréal fit salle comble le 12 mars 1883. Le marquis de Lorne et la princesse Louise y patronnaient l'événement.

Emma Papineau est revenue de Saint-Hyacinthe hier, en bonne santé. Je crois qu'elle va rester avec nous jusqu'à l'ouverture de la navigation.

Je n'ai pas été chez tes oncles dernièrement. J'ai entendu dire, il y a deux ou trois jours, que leurs familles sont en bonne santé.

Mercredi soir, j'ai été entendu comme témoin devant la commission sur les affaires d'écoles.

Ta tante Trudeau a soupé chez nous le même soir. Elle est très bien et doit retourner à Ottawa ce soir, ou elle est partie ce matin, je ne sais pas bien.

Ton oncle Loranger est malade au lit, de rhumatisme. Ida m'informe que l'eau a gelé dans le tuyau approvisionnant la maison et les étables de nos amis de Barnston. Ils sont enneigés de manière à ne pas pouvoir se rendre à l'église pour la messe.

J'espère que nous aurons le plaisir de vous voir, au moins à Pâques.

Embrasse Juliette pour moi et dis-lui qu'elle est longtemps sans venir nous voir. Ton père affectionné.

Auguste

※

L.G. Papineau, écr
Ingénieur, etc.

Montréal, 12 avril 1883

Mon cher Gustave,

Tout est remué et activé par la simple apparition du soleil printanier. Il ne s'est pas fait voir à la neige et à la glace trois jours, que déjà elles croient de leur devoir de changer leur manière d'être et de se comporter, vite elles se changent en eau et celle-ci s'empresse de courir dans toutes les directions, pour soulever, remuer et entraîner dans sa course tout ce qui semblait auparavant inerte et immobile; tout cède, marche, se hâte et court se heurter à d'autres obstacles qui sont eux-mêmes soulevés, arrachés et entraînés, les gouttes d'eau se multiplient en ruisseaux, les ruisseaux en torrents, rivières et fleuves. Les hommes voyant une si grande activité, sont eux-mêmes mis en mouvement, soit pour arrêter ou régulariser cette course impétueuse, soit pour l'utiliser et multiplier à l'infini sa propre activité et couvrir la terre du produit de cette activité, qui enfante tant de prodiges en si peu de temps.

Nous seuls nous semblons rester tranquilles au milieu de tout ce mouvement. Le genre de nos occupations est tel que c'est dans le temps où nous travaillons le plus et où notre travail produit le plus d'effets utiles que nous paraissions plus inertes.

Cela fait voir que notre genre d'occupation n'est peut-être pas le meilleur qu'on puisse trouver : en effet, si l'homme fut resté dans l'état de nature où Dieu l'a créé, tout serait resté dans l'ordre et nous ne serions pas des membres utiles de la société.

Nous ne sommes qu'une excroissance d'un état social vicié dès son origine, et pourtant nous sommes dans cet état les instruments et les organes de la justice humaine, bien faible imitation de la justice éternelle qui nous sera rendue un jour.

Il n'y a pas de nouvelles ici. Ta mère et ta sœur se portent bien. Emma est encore avec nous. Henriette St-Jacques³⁷³ est chez M. Bourassa et doit y rester jusqu'à lundi ou mardi. Chez ton oncle Émery sont en bonne santé. Je l'ai rencontré, lui, ce matin. Chez ton oncle Casimir, bien.

Amitiés à Juliette. Ta mère dit que le temps s'allonge quand vous n'êtes pas ici.

Ton père affectionné. Auguste.

Ta mère a ouvert cette lettre de Summerhayes & Walford³⁷⁴ que je t'inclus.



L.G. Papineau, écr
Chambly Bassin

Montréal, 9 mai 1883

Mon cher Gustave,

Tu as probablement vu par les journaux du matin que ta cousine Rosalie Laframboise³⁷⁵ est décédée hier à 2 h p.m. Elle a décliné avec une rapidité bien effrayante, car dimanche, son mari me sachant indisposé, est venu me voir et il ne paraissait pas du tout inquiet, quoique affligé d'une rechute.

Lundi soir, la maladie ayant progressé, on eut une consultation entre le D^r Robillard³⁷⁶, son beau-frère, et le D^r Fenwick³⁷⁷. Le résultat de leurs observations fut traduit en langage vulgaire par ces mots :

³⁷³ Henriette Dessaulles (1860-1946) qui a épousé (Saint-Hyacinthe, 19 juillet 1881) Maurice St-Jacques, avocat. Henriette Dessaulles se fera connaître par son grand talent pour l'écriture, sous le pseudonyme de *Fadette*, et aussi par son journal personnel récemment édité.

³⁷⁴ Voir la photo de L.G. Papineau et Juliette (1883) par Summerhayes & Walford.

³⁷⁵ Marie-Angélique-Rosalie Laframboise (1846-1883), épouse de Louis-Onésime Loranger, juge.

³⁷⁶ Edmond Robillard (1825-1910), né à Sainte-Élisabeth, dans Lanaudière, commença ses études de médecine en 1842 auprès du D^r Wolfred Nelson; admis à la pratique en 1846. Il a épousé (Montréal, 14 novembre 1854) Adeline Loranger, fille de Joseph Loranger, commerçant, et de Marie-Louise Dugal. ACP était présent à ce mariage.

³⁷⁷ George Edgeworth Fenwick (1825-1894), né à Québec, médecin en 1847, chirurgien et professeur à McGill. DBC.

– Il n’y a rien d’alarmant encore.

Durant la nuit, sa garde-malade s’aperçut qu’elle baissait à vue d’œil, fit éveiller Mme Laframboise et on envoya chercher son directeur, à Bonsecours, M. Rousseau³⁷⁸. Il vint de suite, la confessa puis lui apporta le viatique sur les 3 h du matin. Elle a conservé sa connaissance jusque vers les 10 h du matin.

Son frère Jules est arrivé pour la voir mourir, mais elle n’avait pas sa connaissance apparente lorsqu’il arriva vers 1 h.

La famille est dans une grande affliction. Elle laisse sept enfants dont l’aînée n’a pas plus que 14 ou 15 ans; la dernière, 6 mois, et l’avant-dernier, 18 mois. Le service aura lieu vendredi matin. Je ne sais encore à quelle heure. Je suppose vers 9 h.

Joseph Beaudry est venu à Montréal la semaine dernière, pour acheter des chevaux, n’en a pas trouvé à son goût à des prix convenables. Il est parti pour Saint-Hyacinthe samedi matin. Il en a acheté trois, là, et s’est remis en route hier au soir pour Barnston par les chars.

Ses chevaux sont partis de Saint-Hyacinthe ce matin pour la même destination, mais par un autre chemin et sous la conduite d’un homme qui doit les rendre à Barnston dans une couple de jours.

Ta tante Dessaulles est revenue d’Ottawa la semaine dernière. Emma est encore chez nous. Eugénie est à sa pension, N° 656, rue La Gauchetière³⁷⁹. Godfroy est allé passer le reste du mois à Plaisance.

Embrasse Juliette pour nous. À la hâte, ton père affectionné.

Auguste

※

M. L.G. Papineau
Ingénieur civil

Pointe-au-Pic, 22 juillet 1883

Mon cher Gustave,

Nous avons fait un très beau tour du Saguenay. C’est un voyage que nous avons fait bien des fois déjà et il est toujours rafraîchissant, toujours agréable. On ne se fatigue pas de le voir, excepté quand il y fait mauvais. Nous avons eu un temps fort convenable. Nous avons été à la grande baie d’abord et nous y avons vu un bon hôtel bâti, l’année dernière, sur la première hauteur en face du quai. Il est bien situé et commande la vue sur toute la baie. Les prix sont assez

³⁷⁸ René Rousseau, sulpicien, curé à Bonsecours (Montréal).

³⁷⁹ Pension tenue par Mme A. Shaver, veuve du D^r R.N. Shaver. *LMD*.

raisonnables : \$1,25 par jour; \$7 par semaine. Ici, nous payons \$8 par semaine, par personne.

De là, nous avons été à Chicoutimi, qui est une place croissante. Elle s'agrandit avec assez de rapidité. Il y a maintenant un assez bon collège, un petit couvent et l'on se propose d'y établir des Ursulines. La petite ville s'étend à un mille environ sur le bord de la rivière, mais elle n'a pas de profondeur. Sur la profondeur, il n'y a que deux rues parallèles et encore elles ne s'étendent pas à plus du tiers de la longueur de la ville. Le palais de justice est fait sur le même plan que tous les palais de justice construits lors de la décentralisation judiciaire. Qui a vu l'un a vu tous les autres.

La Malbaie n'est pas encore remplie de monde et il reste place pour Juliette et toi et bien d'autres, si le besoin de santé se fait trop sentir.

L'air est toujours délicieux à respirer et le paysage, admirable à voir quand il fait beau. Leman est bien content d'y être venu, il respire avec plus d'aisance et reprend un peu de force. Malheureusement, je ne vois pas encore d'espoir sérieux de guérison. Je le crains trop avancé pour échapper à cette maladie impitoyable qui le mine toujours, quoiqu'elle lui laisse par moment un peu d'espoir. Il a encore le courage de se soumettre au supplice d'un bain froid à l'eau salée, presque tous les jours. Il prétend que cela lui fait du bien. Nous tremblons toujours de le voir étouffé par le saisissement que cela produit toujours quand on se jette à l'eau, même après avoir pris les précautions d'usage. Il dit que l'expectoration est moins abondante quand il prend des bains. Je ne sais s'il se fait illusion ou si réellement il éprouve du bien. Un fait certain, c'est qu'il est moins faible que lors de son départ de Montréal. J'attribue cela au bon air et au beau temps plutôt qu'au bain froid, même d'eau salée. Sa femme et ses enfants prennent les bains et tous se trouvent bien de leur séjour ici.

Nous n'avons rencontré ici aucune de nos anciennes connaissances de La Malbaie, excepté la famille Routhier et Mme Ulric Tessier³⁸⁰, que tu as peut-être connue sous le nom de veuve Urbain Thibaudeau, de Québec. Elle est ici avec sa fille qui est très jolie.

Ta mère et Marie se trouvent toujours bien de l'air que l'on respire avec tant d'avantage et de plaisir ici.

Fais nos amitiés à Juliette et prends-en une bonne part. Nous serions heureux de vous voir partager avec nous le repos et la santé que nous sommes venus chercher ici.

Ton père affectionné. Auguste.



³⁸⁰ Marguerite-Adèle Kelly a épousé (Rimouski, 4 août 1847) Ulric-Joseph Tessier, avocat, politique, seigneur, écrivain et juge. *DBC*.

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Pointe-au-Pic, 26 juillet 1883

Mon cher Gustave,

Ta mère a reçu hier une lettre de toi, qui a dû croiser en route la mienne du 22. Ta mère était bien profondément endormie dans le moment et ta sœur, absorbée par le soin de s'amuser et d'amuser ses compagnes. Je fais trêve à la promenade et aux courses dans la montagne et sur la grève, pour reprendre la conversation par signes.

Eugénie Trudeau³⁸¹ nous est arrivée hier au soir comme une bombe tirée du quai de la Rivière-du-Loup à celui de Pointe-au-Pic. Nous en avons été agréablement surpris. Elle était chez le juge Elzéar Taschereau depuis quelques jours. Elle doit y retourner samedi, je crois, pour y faire, avec la famille Taschereau, une promenade en yacht à voiles. Je lui souhaite d'avoir meilleur vent que celui qui vous a soufflé de Saint-Roch sur l'Île d'Orléans, il y a quelques années. Leur yacht doit faire une excursion de 8 à 12 jours dans le bas du fleuve. Elle s'y promet beaucoup de plaisir, dans cette course au gré des vents ! C'est beau quand les vents sont de la partie, mais quel ennui lorsqu'on n'a pour tout partage que le calme plat. Heureusement que le juge Taschereau ne prend pas qu'une cargaison de noisettes et qu'il aura un bon cuisinier avec une cave bien garnie.

Nous allons au « Trou » demain. C'est une belle promenade. Nous en avons déjà joui avec beaucoup de plaisir, quand le juge, Mme Monk, Mme Sénécal, De-bartzch et sa fiancée nous y avaient accompagnés.

Hercule Beaudry est ici. Il vient se refaire un peu des fatigues du magasin et des troubles et ennuis causés par les épreuves de sa sœur Ida qui lui ont causé beaucoup de fatigues morales et de chagrin.

Mme May est arrivée avec sa demoiselle durant la nuit, après bien du trouble. Elle s'était laissée gagner par le sommeil à bord du *Montréal* et n'était sortie de sa cabine, à Québec, qu'après le départ de *L'Union*. Les employés de la compagnie du *Saint-Laurent* lui ont suggéré de se rendre par l'Intercolonial à la Rivière-du-Loup et de prendre là le bateau revenant du Saguenay. Elle s'y rend, voit un bateau qui approchait du quai, prend une voiture et fouette cocher ! Le vapeur avait levé une des amarres, la passerelle était rentrée lorsqu'on crie de toutes parts : deux dames ! deux dames ! Le capitaine fait amarrer de nouveau, remettre la passerelle et reçoit à son bord les nouvelles arrivées. Là, Eugénie qui venait d'apprendre du jeune May que sa mère ne devait pas faire le « Tour du Saguenay », s'écrie :

– Mme May, vous avez donc changé d'idée, vous allez au Saguenay !

³⁸¹ Corinne-Eugénie Trudeau (1861-1948), née à Québec, décédée à Ottawa. Fille aînée de Tous-saint Trudeau, ingénieur civil, et de Corinne Perrault.

– Mais non, mais non ! Je ne vais pas au Saguenay, je vais à La Malbaie.

Vite encore, on remet la passerelle enlevée une seconde fois, et on la fait ressortir. Pendant ce temps-là, le *Saguenay* attendait à Tadoussac, en vertu des télégrammes envoyés de Québec que Mme May y fût rendue par *L'Union*, afin de la prendre à Tadoussac pour la remonter. Le *Saguenay*, retenu à Tadoussac, n'en repartit qu'après l'arrivée de *L'Union* et vint prendre Mme May qui, tout le temps, était sur le quai de la Rivière-du-Loup. C'est ce qui explique pourquoi Eugénie nous est arrivée au milieu de la nuit !

Nous sommes tous en bonne santé; portez-vous bien, avec beaucoup d'amitiés pour Juliette et toi. Ton père affectionné. Auguste.

Nous serons ici encore jusqu'à mercredi prochain et peut-être plus longtemps.



Ferme Saint-Joseph, jeudi matin 16 août 1883

Ma chère petite Marie,

J'ai reçu hier au soir par Joseph ta lettre du 14. Je suis tout étonné de la demande que vous me faites, ta mère et toi, si j'ai pris le porte-cartes avec les cartes et l'argent qu'il y avait dedans.

J'ai compté cet argent, afin de voir combien il y en avait. Autant que je puis me rappeler, j'ai compté 28 piastres en y comprenant les billets d'une piastre qu'il y avait dans un morceau de gazette. J'ai laissé le tout dans la valise de ta mère.

J'ai cherché ce matin dans ma malle afin de voir si ta mère ne m'aurait pas joué le même tour que le bon Joseph avait fait jouer à son frère Benjamin, lorsqu'il était allé quérir du bled en Égypte. Je ne l'ai pas trouvé. Ta mère m'avait dit de mettre ce porte-cartes en dessous de quelque autre chose dans sa valise, et c'est ce que j'ai fait.

Il n'y a pas une seule femme ni une seule fille ici que la cuisinière. Cela te fera comprendre de suite pourquoi les 54 colis d'Ida n'ont pas été ouverts, quoique rendus ici depuis plus d'une journée.

Tu veux savoir tout ce que nous faisons ici ? Ma première lettre à ta mère disait le programme de notre journée. Je vais être forcé de me répéter, puisqu'elle ne vous est pas parvenue.

Le lever est avant celui du soleil, le déjeuner est à 6 h. Entre le lever et le déjeuner, les jeunes gens font la toilette des chevaux et celle de la vache, qui est traitée par l'un pendant que l'autre donne le déjeuner des chevaux et du Petit-Monsieur. Le Gros-Monsieur est soigné par Victor, qui est chargé des bêtes à cornes.

Pendant ce temps-là, moi je flâne et je lis la gazette ou autre chose. Ce matin, je t'écris et, après le déjeuner, j'irai au village chercher les barres à miner que Joseph a été porter chez le forgeron hier.

Après le déjeuner, commence l'ouvrage aux champs. Le dîner est vers midi et demi, et le souper, après 7 heures, au retour du champ. L'heure du souper n'est pas absolument régulière quand il y a un ouvrage pressant à terminer. La veillée n'est pas généralement longue. Chacun est prêt à se coucher, pour se reposer des fatigues de la journée.

Nous avons pour peintre un Italien qui connaît bien M. le professeur Crimelli. Je ne t'écris pas son nom parce que je ne sais comment il s'écrit, ni comment il se prononce. Je l'ai entendu nommer, mais c'est trop fort pour ma mémoire. Il est très intelligent, doué d'une mémoire remarquable. Il parle bien l'espagnol, le français, un peu l'anglais, et beaucoup, beaucoup l'italien. Il a voyagé par le monde, fait la guerre en Italie et la chasse aux brigands. Il a été en Chine, aux Indes orientales et occidentales, en Algérie, en Égypte, en Grèce, dans presque tous les pays de l'Europe et des environs. Il connaît toutes les galeries de peintures et les musées de l'Italie. Malgré tout cela, Joseph a hâte de le voir partir et, ce matin, il lui a fait commencer sa journée à 5 h, afin de pouvoir finir la peinture cette semaine. Il lui paiera extra les deux heures d'ouvrage de plus qu'il lui fera faire par jour.

Il est important pour Joseph de finir bientôt afin de reprendre l'ouvrage au dehors et aussi pour avoir la maison prête avant son mariage³⁸².

J'ai bon appétit et l'on m'appelle pour déjeuner. Au revoir. Et comme tu es à Saint-Hyacinthe, écris-moi ici autant de lettres que tu en écrirais aux amies de Saint-Hyacinthe, si tu étais à Montréal, et même plus encore.

Nous avons constamment du beau temps depuis samedi dernier, à part un orage durant la nuit de lundi à mardi et un orage dans l'après-midi de samedi.

Un des voisins a offert 60 piastres pour deux des veaux du printemps, et Victor et Joseph n'ont pas voulu les lui vendre. Ils veulent avoir plus. Leurs veaux sont très beaux. Ils en ont onze, dont trois valent ensemble \$100.

Ton père affectionné. Auguste.

Embrasse pour moi ta mère et cousines Fanny, Alice et toutes les autres cousines. Amitiés de Victor et Joseph pour toute la famille et tous les amis.

P.-S. Si ta mère a besoin d'argent, je lui enverrai un chèque sur la Banque de Saint-Hyacinthe aussitôt qu'elle me l'aura fait connaître.



³⁸² En effet Joseph Beaudry, fils de Joseph Beaudry et d'Émilienne Trudeau, épousera (Montréal, Saint-Jacques, 1^{er} septembre 1883) Ida Papineau, fille de Casimir-Fidèle Papineau, notaire, et de Louise McDonald.

Montréal, 12 octobre 1883³⁸³

Mon cher Gustave,

Je ne puis laisser partir cette lettre sans te témoigner, ainsi qu'à Juliette, combien je partage votre chagrin si naturel. Ce chagrin n'est pas pour cette chère petite³⁸⁴, elle qui jouit déjà de la vue de Dieu, face à face, suivant l'expression de l'Écriture sainte. Cette vision béatifique est infiniment au-dessus, non pas de ce que nous pouvons espérer de plus beau, de plus doux, de plus ravissant en ce monde, mais infiniment préférable à tout ce que notre imagination et nos désirs intenses peuvent nous faire concevoir. La pureté d'un enfant mort après le baptême est telle qu'il jouit instantanément, au moment de sa séparation, d'un degré de bonheur tel que les saints ne l'atteignent bien souvent qu'après des années de purification dans le purgatoire. Elle est telle que nous pouvons en toute confiance les prier et les invoquer comme les saints que l'Église a canonisés, et en obtenir des grâces signalées.

C'est vraiment un bonheur pour une jeune famille d'avoir un saint ou une sainte d'une aussi grande pureté que l'est celle d'un enfant introduit dans le ciel immédiatement après son baptême, et c'est une source de bénédictions constantes.

Si nous y réfléchissons sérieusement, et nous devrions le faire, loin de nous chagriner, comme notre faible nature nous y porte, à la mort d'un enfant si pur, nous nous réjouissons avec lui de son bonheur et nous l'associerions à tous nos intérêts et de ce monde et de l'autre, et nous en ferions l'intermédiaire de nos actions de grâces et de notre reconnaissance pour la béatitude souveraine qui lui est sitôt et si généreusement, et si largement, donnée par notre père à tous.

Je suis bien pressé d'ouvrage et je termine en embrassant Juliette avec toute l'effusion de mon cœur, ainsi que notre chère petite Juliette-Augustine que je prierai d'être toujours avec nous pour nous protéger.

Bien à toi. Ton père affectionné.

Auguste

P.-S. Ta mère a remis hier à M. John St-Julien ou à son hôtel un paquet pour toi et Juliette et pour M. John Mackay, je crois. Tu devras les réclamer, si on ne te l'a pas déjà fait parvenir.

✕

³⁸³ À la fin d'une lettre de Louisa Trudeau à Louis-Gustave, son fils.

³⁸⁴ Marie-Juliette-Augustine Papineau, première enfant de Louis-Gustave et de Juliette, est née à Papineauville. Ondoyée à sa naissance, la petite est inhumée après cinq jours de vie, le 13 octobre 1883.

L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Montréal, 5 novembre 1883

Mon cher Gustave,

Je n'ai qu'un moment pour t'écrire que ta tante Beaudry et Emma sont arrivées chez nous vers 11¼ h p.m., hier, en bonne santé et d'humeur à égayer tous ceux qui nous entourent. Alexina et sa petite Joséphine³⁸⁵ sont arrivées à l'hôtel samedi. Nous les avons fait venir chez nous hier pour leur éviter de la dépense et pour leur donner l'avantage de voir les nouveaux arrivants plus à loisir et plus facilement.

La famille chez ton oncle Casimir, Mme Bureau, M. Béique, les Dlls Bourassa s'étaient tous rendus pour attendre les voyageuses chez nous. Nous avons pris un réveillon après minuit, et chacun s'est retiré vers 1 h.

Ces dames sont bien aujourd'hui et se sont souvent informées de toi, de ta Juliette et de tout ce qui vous concerne. Quand tu seras libre de venir, viens sans t'occuper de ce que ta chambre est occupée par Alexina et sa fille. Nous tâcherons de te faire une petite place quelque part.

Adieu et au revoir. Ton père qui t'aime. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean, Dorchester

Montréal, 6 décembre 1883

Mon cher Gustave,

Depuis quelques jours, j'ai plusieurs fois entendu les dames parler de t'écrire; je n'ai pas entendu dire par une seule qu'elle t'eût écrit. Je le fais, parce que je commence à trouver qu'il [y] a longtemps que nous n'avons pas eu de communication les uns avec les autres. Saint-Jean et Montréal ne sont pourtant pas éloignés.

Ton oncle Toussaint est venu passer quelques jours avec nous et nous avons eu le plaisir de le garder jusqu'à mardi soir. Louis est venu le rencontrer plusieurs fois ici.

Marie-Louise Coursolles est aussi retournée à Ottawa hier, je crois. Alice Des-saulles est encore ici, mais à la veille de retourner à Saint-Hyacinthe.

Ta mère, sur l'invitation de Fanny, doit aller passer le samedi et le dimanche prochains à Saint-Hyacinthe.

³⁸⁵ Joséphine Papineau : la future épouse de Henri Bourassa.

Si Juliette et toi voulez profiter des deux jours de fête que nous aurons, vous êtes les bienvenus à les passer avec nous. Ta mère n'y sera pas, il est vrai, mais tous les autres de la maison y seront.

Tu as dû recevoir une lettre de Victor qu'il a dit t'avoir écrite, afin de vous entendre pour vous rencontrer ensemble ici. Il a consulté sa mère qui lui a fait répondre de venir pour Noël et de rester quinze jours ici, afin d'être certain de te rencontrer ici. Plus vous serez longtemps ici, plus vous nous ferez plaisir.

Les jeunes filles devaient toutes aller à la lecture de Buies³⁸⁶, dans une salle au-dessus du bureau de *La Patrie*. Henri est arrivé et a entraîné Marie et Alice à se rendre au Queen's Hall pour un concert donné par le 65^e. Emma devait y aller aussi mais y a renoncé parce qu'elle n'a pas trouvé le programme de son goût.

Nos voisines des N^{os} 92 et 94 ont persisté dans leur détermination d'aller entendre Buies et y sont allées avec Eugène Mackay. Sam veille avec Emma et commence une partie de bésigue³⁸⁷ précisément au moment où j'écris cette phrase. Ta mère est avec Mme Bureau chez cette dernière, et ta tante tricote.

Je ne connais pas les nouvelles de la ville, car je suis très occupé et je n'ai pas eu occasion d'assister aux réunions de famille, même celles qui ont eu lieu depuis assez longtemps.

Embrasse pour moi Juliette et fais-lui nos amitiés, en attendant que nous les lui fassions personnellement.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écri
Saint-Jean

Palais, 5 février 1884

Mon cher Gustave,

Veux-tu m'envoyer par le retour de la malle ton chèque à mon ordre pour 800 dollars, pour lesquels je te donnerai mon billet à ton prochain voyage à Montréal.

Si c'est sur la Banque d'épargne du bureau de poste et qu'il faille donner avis, donne l'avis toi-même, vu que tu connais la manière de le faire et que je l'ignore.

Ta femme m'a dit à mon départ de la maison qu'elle n'a que des amitiés à t'envoyer pour aujourd'hui. Elle s'amuse bien avec ses cousines et cousins. Émilie St-Germain est chez nous.

À la hâte, avec affection, ton père.

³⁸⁶ Arthur Buies (1840-1901), journaliste, homme de lettres, fit sa conférence le 6 décembre 1883, qui traitait de l'Institut Canadien et du « citoyen Blanchet ». Le texte de sa conférence paraîtra dans *La Patrie* du 10 décembre 1883, p. 2.

³⁸⁷ Bésigue ou bésigue, jeu de cartes qui se joue avec deux ou trois jeux de 32 cartes.

A.C. Papineau



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean d'Iberville

Montréal, 27 février 1884

Mon cher Gustave,

Il y a longtemps, longtemps que vous avez disparu de la ville et nous ne savons pas ce que vous êtes devenus. Le carnaval qui a fait tourner les têtes à tous nos amis, les a tous dispersés aussi. Nous n'avons plus personne avec nous : Emma Beaudry est à Plaisance depuis vendredi dernier et dit ou écrit à sa mère que sa sœur Alexina a commencé à soigner une bronchite opiniâtre qui s'entretenait de l'air froid qu'on ne cesse de sentir à son passage dans la maison. Elle, Emma, a été à la messe avec Godfroy dimanche dernier. C'est Sévère Laviolette³⁸⁸ qui se trouvait à Papineauville samedi et qui nous a rapporté cela, par l'entremise de Sam Mackay.

Émilie St-Germain est retournée à Saint-Hyacinthe samedi dernier et nous a enlevé Marie, qu'elle veut garder dix à quinze jours. Henri Beaudry est parti pour New York et Boston. Sa mère a reçu de lui un mot aujourd'hui, disant qu'il s'y est bien rendu.

Nanette et Élisabeth St-Julien sont reparties pour Papineauville lundi, si je me rappelle bien.

Depuis que nos fillettes sont parties, nous ne voyons plus âme qui vive. Cela nous donne à penser que nos attraites ne sont pas le seul mobile qui fait venir à nous ceux qui nous visitent habituellement, ou bien ils ont voulu se préparer de longue main aux austérités du carême, afin de n'être pas malades à cause d'une transition trop brusque.

Le bazar des orphelins s'est terminé comme il avait commencé, sans beaucoup de bruit, samedi dernier. Il n'a été ni brillant ni bruyant. Le premier soir, jour du dîner désigné de temps immémorial sous le nom de « Dîner de M. Cherrier », il n'y avait de monsieur que le juge Baby. Il n'y avait pas une seule dame et ta mère, qui avait déjà dîné dans la salle dite des dames du bazar, a été contrainte de prendre un second dîner pour qu'il y eût quelqu'un à table avec lui. Le second soir, il n'y avait pas un seul jeune homme sur 47 invités au dîner; le troisième soir, jour du « Dîner Thibaudeau », il y avait plusieurs messieurs qu'il y avait amenés en les

³⁸⁸ Sévère-Godefroy Laviolette (1858-1927), fils de Godefroy Laviolette et d'Anne-Octavie Globenski. Comptable à Montréal, il épousera (Papineauville, 28 mai 1884) Françoise-Émilie Mackay, fille de John Hubert Mackay et de Mélissa/Mélanie Hillman. Décédé, marchand à Saint-Jérôme. Présence de Louis-Gustave Papineau. *L'Avenir du Nord*, 7 octobre 1927, p. 1.

allant chercher lui-même. C'était le meilleur soir du bazar. Le lendemain, « Jour des dames », il n'y avait qu'une dame étrangère à l'association des dames du bazar.

Le dernier soir, qui était celui où se raflaient les objets, il y avait un peu plus de monde. Il faut avouer que le ciel ne s'est pas montré bien favorable au bazar : il a plu ou neigé presque continuellement. Le résultat final a été une recette brute de \$552 et quelques centins. Je crois que les dépenses ont été d'environ \$129. J'entends les dépenses à déduire de la recette, car je pense bien que l'avance réelle de fonds et de matériaux fournis par les dames qui l'ont préparé est d'un chiffre peu au-dessus de la recette. Ta mère a été un peu fatiguée et fort contente quand le dernier soir a été fini.

Elle s'y est rendue et s'y est tenue tous les soirs. Elle revenait à la fin tout à fait de la veillée, afin de rapporter l'argent, en sa qualité de trésorière.

Marie a laissé le bazar d'ici dans l'après-midi de samedi pour se rendre à celui de Saint-Hyacinthe, commençant le lendemain, dimanche après-midi. J'espère qu'elle nous donnera des détails de ses amusements. Joséphine St-Jacques est aussi retournée à Saint-Hyacinthe pour leur bazar.

Nous avons eu notre part de contrariété. Le tuyau de renvoi des égouts de la maison s'est trouvé bouché vers le milieu de la semaine dernière; si bien que la cuisinière s'en est aperçue en voyant renverser, par-dessus l'évier de la dépense, l'eau d'une pleine baignoire qu'on avait vidée dans la chambre de bain. Il a fallu couper le tuyau de renvoi en différents endroits, pour découvrir où il pouvait être obstrué. Cela ne se fait pas sans un peu d'attente. Il faut trouver les ouvriers et qu'ils fassent deux ou trois voyages pour avoir leurs outils et les matériaux, avant de découvrir où est le mal. Finalement, ils nous ont dit que ce n'était pas dans la maison qu'il fallait travailler, mais dans la rue. Nouveaux retards et nouveaux ouvriers à chercher. Pendant ces recherches, les gaz de toutes variétés avaient trouvé des issues ouvertes et nous ont fait sentir que si nous n'étions pas libres de faire comme nous l'aimions, eux avaient été mis en pleine liberté d'envahir toute la maison.

Lundi, nous avons pu nous servir des tuyaux réparés, mais il a fallu faire renouveler la garniture du poêle de cuisine. Heureusement que nous n'étions que trois personnes avec les filles et nous n'avons pas eu le chagrin de faire souffrir des visiteurs.

Nous avons eu congé aujourd'hui et j'en ai profité pour t'écrire un mot. Je vois que mon mot contient bien des syllabes, car il me faut prendre une seconde feuille de papier pour le finir.

Ta mère vient de recevoir de toi une lettre. Elle n'y répondra pas de suite parce que je t'ai écrit, et elle le fera un autre jour, pour entretenir la correspondance et ne pas faire répétition.

Elle a retenu son cocher pour faire une promenade en voiture cette après-midi avec ta tante. Celle-ci ne se trouvant pas assez bien pour sortir, et moi étant à la maison, je l'ai remplacée. C'est ma première promenade en voiture cet hiver. Je

crois que cela m'a fait du bien de respirer l'air extérieur un peu plus abondamment. Je suis fatigué et même un peu indisposé depuis quelques jours. J'aurai peut-être un peu moins fort [de] travail dans les premiers jours du mois de mars, et cela m'aidera à me remettre.

Ta mère est passablement bien maintenant, et elle s'est mise à jeûner comme une femme qui aurait un carnaval à expier, pendant qu'elle n'avait que la fatigue d'un bazar à faire passer.

Nous avons reçu hier une lettre de Victor dont le résumé est qu'ils ont eu mauvais temps, mauvais chemins et peu de communication avec Coaticook. Ils ont vendu une taure pour une somme moindre qu'ils n'espéraient, par suite d'un accident arrivé l'été dernier.

Il se plaint de mal aux reins et demande comment est faite une sangle dont je me servais lorsque j'étais jeune. Je la lui ai envoyée par la poste, en lui disant que le meilleur remède que j'ai trouvé, ou plutôt essayé, à la suggestion du D^r Boutilier, c'est l'abandon de l'usage du tabac et des autres narcotiques. Je m'en suis bien trouvé et je continue de m'en abstenir habituellement, principalement pour empêcher le retour du mal. Quand j'ai fumé l'été dernier, à Barnston, plusieurs semaines consécutives, je me suis aperçu que le mal de reins revenait. Il s'est passé quelque temps après mon retour à Montréal. Ce n'est pas le tabac qui soit la cause du mal de reins, mais il contribue considérablement à le développer et à l'augmenter.

Les petits Béique, Louis, Henri et Eugène, ont les fièvres scarlatines; les deux autres sont menacés de les avoir. C'est une assez grande fatigue pour la mère, qui n'a pas de cuisinière dans le moment. Léocadie, leur cuisinière, est malade elle-même et les a laissés dès le premier jour de la maladie des enfants.

La famille chez ton oncle Émery était bien dimanche, quand je leur ai fait visite. J'ai vu ton oncle Casimir et Henriette³⁸⁹ lundi soir. Ils étaient en bonne santé.

Je te charge de nos amitiés à tous pour toi et Juliette. Vous partagerez largement, car il y en a beaucoup.

Ton père affectionné. Auguste

P.-S. Quelqu'un passera chez Beauchamp pour ravoir le chapelet de Juliette.



³⁸⁹ Henriette Papineau, 2^e fille de Casimir-Fidèle Papineau.

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 27 juin 1884

Mon cher Gustave,

Je profite de l'occasion de Louis Trudeau pour te dire un mot. Je voulais t'écrire hier au soir mais je n'en ai pas eu le loisir.

Ta mère a eu le plaisir d'assister hier au matin à la seconde séance du Congrès national³⁹⁰ et la bonne fortune d'y entendre parler le juge Routhier pour la remettre un peu d'avoir entendu M. le sénateur Trudel³⁹¹. Ce dernier avait une demi-heure à lui et il a pris une heure et quart, et il lui a fallu retrancher la seconde partie de son discours, vu le manque de temps. Ta mère qui admire beaucoup le juge Routhier, avec assez de raison, était doublement impatiente et a trouvé le premier trop long et le second trop court dans ce qu'ils ont dit.

Dans la soirée, il a pris fantaisie à ta mère d'aller au banquet national. C'était bien tentatif : ton oncle Loranger devait y parler, le juge Routhier aussi. Elle avait une carte d'admission et Mme Bureau grillait comme elle d'envie d'avoir une bonne occasion de cueillir les fleurs de l'éloquence canadienne. Elles avaient des cartes d'admission et c'eût été vraiment cruel de les retenir à la maison.

Elles se sont rendues au Windsor vers les 9 heures et n'en sont revenues qu'après 3 heures du matin ! enchantées d'avoir entendu tant de discours. Elles ont laissé là Augustine et Mlle Quigley, trop attachées à la voix des orateurs pour rompre le charme.

Gustave Bourassa³⁹² est sorti ce matin et doit venir prendre son premier dîner de vacances tout à l'heure.

Marie va à toutes les réjouissances avec Mlle Eugénie Fontaine, de Saint-Hyacinthe, qu'elle a invitée pour se consoler de la perte de Juliette.

³⁹⁰ Le Congrès national, du 24 au 28 juin 1884 vise à fêter le 50^e anniversaire de la Saint-Jean-Baptiste. Toutes les associations de la SJB du Canada et des États-Unis y étaient invitées. Il fut inauguré par une messe solennelle par Mgr Fabre et un discours de P.J.O. Chauveau. Le 26 juin, Louisa était présente à la deuxième séance du Congrès, dont le sujet était « Les intérêts nationaux et sociaux du Canada français ». À 10 h, il y eut une grande procession de tous les bateaux à vapeurs se trouvant dans le port de Montréal. Parcours : jusqu'à Varennes et retour. Dans l'après-midi, carrousel et tournoi sur le terrain de l'Exposition. « Jeux de la quintaine, jeu de bague, javelot et combats singuliers. » Le programme complet de ce congrès se lit dans *Le Courrier de St-Hyacinthe*, 5 juin 1884, p. 1.

³⁹¹ François-Xavier-Anselme Trudel (1838-1890), avocat, député conservateur et sénateur. Auteur d'un *Programme catholique* (1873), amalgame de la politique et de la religion : BAnQ-VM, CLG19, S2, D4.

³⁹² Après des études de théologie, Gustave Bourassa (1860-1904), fils de Napoléon Bourassa et de défunte Azélie Papineau, sera ordonné prêtre le 11 août 1884 par Mgr Fabre, dans la chapelle Notre-Dame de Lourdes (rue Sainte-Catherine, angle Berri), décorée par son père.

Les parents et amis de Papineauville sont encore en ville pour la plupart et s'amusent bien.

Je suis forcé d'arrêter, car on m'a interrompu et je crains que le *Chambly* ne parte avant ma lettre.

Mille amitiés à Juliette et à toi.

Ton père affectionné.

Auguste

✕

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Pointe-au-Pic, dimanche 20 juillet 1884

Mon cher Gustave,

Après ton départ, mardi dernier, nous avons continué nos préparatifs et nous avons fermé la maison et laissé la clef chez M. Laflamme où tu pourras la trouver en cas de besoin.

En descendant à bord du *Montréal*, nous avons fait la connaissance de Mme Louis Durocher³⁹³, docteur en médecine, de Montréal, établi sur la rue Sainte-Catherine et qui a longtemps habité la maison occupée aujourd'hui par la pharmacie de Baridon. Durocher était au collège, et confrère de classe de ton cousin Gustave Papineau³⁹⁴. Nous avons causé longuement des souvenirs de collège qui sont encore frais à sa mémoire. La femme qu'il a épousée le 16 de juillet 1883 est la sœur du D^r Desjardins, oculiste dont ta mère nous parle souvent. Comme il faisait pour l'anniversaire de leur mariage un tour au Saguenay, nous avons eu le plaisir de leur compagnie jusqu'ici et, le lendemain, Marie et moi nous avons été au quai les saluer au retour. Ils avaient fait un voyage très agréable. En arrivant ici, nous avons débarqué au milieu d'un gros orage qui nous a forcés de nous tenir à l'abri, sur le quai, avant de monter à l'hôtel Chamard où nous avons trouvé bonne compagnie d'Écossais et d'Anglais, mais pas une figure canadienne de notre connaissance.

³⁹³ Élisabeth Desjardins (1846-1916), fille d'Édouard-Pierre Desjardins, huissier, et de Marie-Joséphite Panneton, vient d'épouser (Montréal, cathédrale, 16 juillet 1883) Louis-Benjamin Durocher (1828-1909), médecin, né à Saint-Antoine-sur-Richelieu, fils de Benjamin Durocher, tué au combat des patriotes à Saint-Denis, et de Marie-Louise Dubuc. *BRH*, octobre 1959, p. 72-73.

³⁹⁴ Philippe-Gustave Papineau (1829-1851), journaliste, fils de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau, est un cousin d'ACP.

Une dame Stuart, Mme Kinlock, avec son plus jeune fils et sa plus jeune fille, étaient les seules personnes que nous eussions déjà rencontrées ici. Nous avons été contents de les retrouver et d'avoir à qui donner la main en arrivant.

Depuis, nous avons fait plusieurs connaissances et entre autres M. Balète³⁹⁵, ton ancien professeur de mathématiques à l'Académie du Plateau. Sa dame et son bébé sont ici pour la santé de ce dernier, et je le trouve un causeur aimable et intéressant. Nous avons eu plusieurs fois occasion de parler de toi. Il s'intéresse bien à toi et à tous ses élèves. Il sait où ils sont allés et ce qu'ils font, et le salaire qu'ils gagnent.

Il trouve que le gouvernement provincial ne fait rien pour vous et que le gouvernement fédéral ne fait pas assez et ne fait pas avec assez de discernement le peu qu'il fait. Nous causons un peu du Canada et beaucoup de la France, qu'il aime beaucoup et qu'il connaît bien. Sa femme est une canadienne qui lui paraît bien dévouée. Leur enfant, qui doit avoir environ un an et demi, se rétablit à vue d'œil depuis qu'il est ici. Ce bon M. Balète soupire après le beau temps que nous n'avons encore vu que vendredi.

Tous les jours, et plus particulièrement [aujourd'hui], nous avons eu pluie abondante et temps froid. Nous n'avons pas pu faire une seule promenade en voiture. Nous avons pu aller à la grand-messe, ce matin, entre deux gros orages. Le dernier a commencé à nous tomber dessus au moment où nous montions la grande côte de l'hôtel. Nous n'en avons pas souffert beaucoup, notre voiture était bien couverte de toiles cirées.

Le temps de ta mère est partagé entre la lecture, un peu de conversation, le sommeil et les repas. Nous avons des fraises en abondance et de la meilleure qualité. Nous avons vu pour la première fois quelques framboises hier. Les bluets seront bientôt bons à manger sur les parties les plus dénudées de la montagne. Nous n'en verrons pas sur la table avant le mois d'août. Si Juliette n'a pas peur de la pluie et du froid, qu'elle vienne partager nos plaisirs, qui sont peu variés, il est vrai, mais bons pour la santé. Nous vous embrassons tous deux cordialement. Ton père affectionné.

Auguste



³⁹⁵ Émile Balète (1831-1909), né à Perpignan (Pyrénées-Orientales), blessé à la guerre franco-allemande, vint au Canada en 1872. Veuf d'Angélique Joffard, il épousa (Montréal, 27 avril 1882) Zoé Royal, fille de Joseph Royal et de Zoé Brien-Desrochers; professeur de mathématiques à l'Académie commerciale et catholique et directeur de l'École du Plateau, de 1882 à 1908. Leur fils Émile est né en janvier 1883. *La Patrie*, 19 avril 1909, p. 12.

L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil
Saint-Ours

Ferme Saint-Joseph, 24 août 1884

Mon cher Gustave,

Il ne nous manque plus que toi et Juliette ici pour compléter l'armée de travailleurs intrépides occupés à l'amélioration de la ferme Saint-Joseph. Ton oncle Casimir est ici avec Henriette depuis une dizaine de jours, et lui et moi, nous avons travaillé constamment à l'exploration de la terre et à l'épierrage, malgré les grandes chaleurs. Nous n'avons pas été fatigués de la chaleur comme ceux qui restent à la maison. Le travail manuel en plein air fait transpirer, il est vrai, mais cette transpiration même donne un moyen de rafraîchir le corps en étant exposé aux brises constantes de la belle saison.

Ton frère et Joseph s'occupent plus particulièrement de la récolte du foin et du grain. Le premier a été entré en parfaite condition, malgré les pluies continuelles de la fin de juillet et du commencement d'août, à l'exception d'une couple de voyages. La récolte n'est pas aussi abondante que celle de l'année dernière. Elle est moins considérable dans la proportion d'un tiers, eu égard au nombre d'arpents en foin. La superficie fauchée cette année étant plus grande, la diminution sur le nombre de tonnes récoltées, l'an dernier, n'est que de dix ou douze, je crois.

La récolte de l'orge est commencée la semaine dernière, se continuera cette semaine en même temps qu'il faudra faire celle de la première avoine mûre.

Ton oncle et moi, nous avons laissé notre ouvrage ordinaire pour aider à mettre en grange les deux premiers voyages d'orge, à la veille d'un orage qui s'est contenté de notre activité et a été déverser, ailleurs qu'ici, l'eau qu'il avait à distribuer sur les champs de gens moins diligents.

La moisson est abondante et les ouvriers pour la cueillir ne font pas défaut jusqu'à présent. Joseph et Victor paraissent bien contents de ce qui est fait jusqu'à présent. Joseph vient de partir, avec Henriette, pour la messe à Stanstead. Cela fera une belle promenade à Henriette, tout en accomplissant son devoir du dimanche. Ton oncle et Ida vont à la messe à Coaticook.

J'ai reçu de ta mère et de Marie des lettres me faisant savoir qu'elles sont en bonne santé, malgré la chaleur dont elles se plaignent au point de tourner vers La Malbaie des yeux de désirs assez vifs.

Je me propose de partir d'ici samedi prochain, de passer le dimanche à Saint-Hyacinthe et de me rendre lundi matin à Montréal pour recommencer les devoirs judiciaires agréablement oubliés pendant la vacance.

J'espère que Juliette a continué de se porter passablement. J'en ai eu des nouvelles par les lettres de ta mère et de Marie, quand elles en avaient eu elles-mêmes. J'ai hâte de vous revoir tous deux et, en attendant ce plaisir, je vous embrasse de tout cœur.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 3 septembre 1884

Mon cher Gustave,

Ta lettre d'hier m'est remise à l'instant et je me hâte de te répondre que si vous avez envie de voir les Bourassa avant leur départ pour l'Europe, vous serez les bienvenus.

Je dois te faire connaître que la maison chez nous n'est pas ouverte, et si tu veux y pénétrer, tu pourras arriver chez Bourassa où Marie est venue aider à faire les préparatifs de voyage. Elle a une clef pour ouvrir la porte de derrière et pourra vous faire entrer.

Elle et moi, nous couchons à la maison et nous prenons nos repas au dehors, nos filles ne devant venir de La Malbaie que le 15 ou le 16 septembre. Cependant je garde du pain, du beurre et des œufs à la maison, pour y prendre une bouchée au besoin.

Vous pouvez faire comme nous : coucher à la maison et manger au dehors ou à l'intérieur en vous contentant du régime de circonstance.

Les habitants de la ferme Saint-Joseph étaient en bonne santé et occupés à leur récolte, lors de mon départ de Barnston, samedi dernier.

Je suis content d'apprendre que Juliette a pu se tirer d'affaire convenablement pendant la saison d'été et que le séjour de Saint-Ours a paru lui être favorable. Je serai bien content de vous voir tous deux, malgré que je préférerais pouvoir vous offrir plus de confort. Celui-ci reviendra, je l'espère, avec ta mère et les domestiques.

Henriette, la cuisinière, doit revenir et amener avec elle une autre fille pour les chambres.

Le mariage de M. Chauveau³⁹⁶ avec Mme veuve Henri Masson, qui avait été annoncé dans le *Star* a manqué, et le *Star* d'hier fait part au public de cette faillite. On dit que les questions légales soulevées en préparant le contrat de mariage ont fait rompre les engagements que les deux parties auraient aimé de rendre permanents. C'est malheureux et pénible pour les deux parties que la chose ait été publiée, puisqu'elle ne pouvait se faire.

³⁹⁶ « Plusieurs journaux annoncent le mariage, le 15 septembre prochain, de l'honorable P.J.O. Chauveau, avec madame veuve Henri Masson, de Montréal. » *Le Franco-Canadien*, 29 août 1884, p. 2. Depuis le 24 mai 1875, Chauveau était veuf de Flore Masse. Henri Masson, fils de Joseph, est mort en 1880; sa femme est Coralie Globenski (1835-1903).

Mille amitiés pour toi et Juliette et au revoir. Le plus tôt le mieux : il y a longtemps que je vous ai vus.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 6 septembre 1884

Mon cher Gustave,

Suivant ta demande, tu trouveras ci-inclus deux billets de banque de dix dollars chacun. Ce qui fera 20, avec ce que je t'ai donné hier au moment de ton départ pour Sorel.

Marie et Henriette sont parties, avec Joséphine, Frémont, Jules et M. Bennett, si tard que j'ai cru qu'ils manqueraient le convoi. Les cochers sont partis vivement et ont dû se rendre de même parce que j'ai attendu jusqu'à dix heures et demie, et personne n'est revenu à la maison.

Je compte que [tu] t'es bien rendu, non seulement jusqu'à Sorel mais même jusqu'à Saint-Ours. La nuit était si belle et la lune si claire !

Un bon gros baiser sur chacune des joues de ton aimable Juliette, avec des saluts à ton cousin Louis.

Je n'ai rien appris de nouveau après ton départ.

Ton père affectionné.

Auguste



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 10 septembre 1884

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ce matin ta carte-lettre du 9, accusant réception de ma lettre enregistrée et de son contenu.

Comme je ne suis pas aussi pressé d'ouvrage qu'à l'ordinaire, j'en profite pour t'écrire un mot.

J'ai reçu aujourd'hui même une lettre de ta mère et une de Marie s'applaudissant d'être restée à la campagne durant les fortes chaleurs que nous éprouvons.

M. Bourassa, qui avait été entraîné jusqu'à la Pointe-au-Père en y restant sans s'apercevoir qu'il laissait le quai de Québec, en est revenu hier. Je ne l'ai pas encore vu pour lui parler de sa mésaventure.

Ta tante Beaudry et Emma sont revenues dimanche matin de La Malbaie en bonne santé, mais regrettant l'air frais de la Pointe-au-Pic.

J'ai visité l'exposition d'horticulture hier après le souper. La vue d'ensemble n'est pas aussi belle que les années précédentes. Les objets exposés sont divisés sous plusieurs tentes et on ne peut pas avoir un coup d'œil général.

Il y a plus de plantes exotiques nouvelles. La collection des pommes est plus considérable d'année en année. Les raisins de serre et même de pleine terre sont bien beaux. Les légumes et racines ne me paraissent pas mieux que les années précédentes.

On y voit des melons russes et des melons d'eau blancs. C'est nouveau. Les fleurs de pleine terre ne sont pas aussi belles ni en aussi grande quantité qu'à l'ordinaire.

J'ai vu Mme Laframboise et sa fille Louise lundi soir. Elles sont rassasiées de Kamouraska. Elles trouvent cela trop loin et d'un aspect trop monotone pour avoir le désir d'y retourner avec des enfants délicats et sujets à prendre toutes les maladies, comme les enfants du juge Loranger.

Je pense bien que si tous les enfants n'avaient pas été malades à tour de rôle, au point d'être forcé de faire venir un médecin de Québec, Kamouraska serait resté plus beau dans leurs souvenirs.

J'ai voulu prendre Émilie et Charlotte Fynn pour aller à l'exposition des fleurs et fruits hier. Elles étaient sorties. Ton oncle étant couché, je n'ai vu personne.

Toute la famille en ville me paraît en bonne santé.

Ton père affectionné et vous faisant, à toi et à ta Juliette, beaucoup d'amitiés, en attendant votre prochain retour à la maison.

Auguste

✕

L.G. Papineau, écr
Saint-Valentin

Montréal, 13 novembre 1884

Mon cher Gustave,

Nous venons de finir la prière en famille et je dis à ta mère :

– Maintenant, il faut que j'écrive à Gustave.

– Gustave !

– Oui, Gustave, c'est encore notre fils et je puis bien lui écrire.

– En effet, parce qu’il vient souvent nous voir, cela ne doit pas nous empêcher de lui écrire un mot, quand il ne vient pas.

J’ai reçu ce soir une lettre de ton oncle Mackay relativement à une affaire, et il me dit avoir vu ce matin la famille chez M. John Mackay et ta fille. Marguerite³⁹⁷ et ta femme Juliette sont en bonne santé. C’est toujours une bonne nouvelle; quoiqu’elle soit courte, elle dit beaucoup à ceux qui ont l’imagination assez vive pour se représenter tout ce que doivent faire, dire, penser et remuer une mère et sa fille en bonne santé.

Je ne t’en ferai pas le tableau : ton imagination, plus fraîche et plus vive que la mienne, te servira mieux.

Ton oncle Casimir Dessaulles est venu hier ou mardi et nous a annoncé pour demain ou samedi, le plus tard, la visite d’Alice. Elle doit passer quelque temps avec nous. Cela ramènera un peu d’animation dans notre intérieur fort silencieux et fort monotone, quand nos garçons ne sont pas avec nous et que notre fille va écouter la musique presque tous les soirs chez nos bonnes voisines, toujours aimables et prévenantes pour elle, quand elles reçoivent leurs musiciens et chanteurs habitués.

Henri Beaudry a fait un voyage d’une semaine à New York et Boston, pour renouveler la matière première de son industrie et manufacture de bretelles. Il est revenu très content de ses achats et plus content encore peut-être des commandes qui lui arrivent aussi rapidement qu’il peut les exécuter et même plus rapidement quelquefois. Il est satisfait aussi des recettes qui se renouvellent assez souvent : ses ventes étant faites aux détailliers, les ventes sont peu considérables chacune, et plus faciles à rencontrer par ceux à qui elles sont faites.

Leman s’affaiblit et diminue insensiblement mais continuellement. Quand on est quelque temps sans le voir, on s’en aperçoit plus facilement. Ta mère et Marie se portent bien. Hier, ta mère s’est rendue chez Summerhayes et a fait prendre son portrait; nous en avons reçu l’épreuve ce soir et je crois qu’elle a bien réussi.

Ta tante Beaudry et toute sa famille, que nous avons vues hier, sont à l’ordinaire. Nous aurons, j’espère, la visite de Henri ces jours-ci plusieurs fois, malgré ses occupations pressantes. Les dames se proposent de venir ici ce soir, mais en passant seulement, pour aller entendre la musique chez Mme Bureau.

Ta mère et ta sœur se joignent à moi pour t’embrasser cordialement. Amitiés à Louis.

Ton père qui t’aime. Auguste.



³⁹⁷ Marguerite Papineau (1884-1972), fille aînée de Louis-Gustave Papineau et de Juliette Mackay. Elle décédera célibataire à Saint-Sauveur le 26 juillet 1972; funérailles à l’église de Saint-Viateur (Outremont); inhumée au cimetière de la Côte-des-Neiges le samedi 29 juillet. *Le Devoir*, 27 juillet 1972, p. 7.

Madame A.C. Papineau
Saint-Hyacinthe

Montréal, 20 juin 1885

Ma chère Louisa,

Je t'inclus une lettre du juge Loranger que j'ai pris la liberté de lire d'autant plus facilement qu'elle est à mon adresse autant qu'à la tienne.

Il paraît que vous serez bien ensemble avec Mme Bureau à l'île d'Orléans, Château-Richer. Si je n'y voyais pas tant de soleil, tant de champs découverts d'arbres et tant de monde occupé à s'ennuyer, je serais tenté de renoncer à Barnston pour vous accompagner.

La société du juge, de ses dames et surtout de Mme Bureau qui, avec toi, Marie et Mlle Villeneuve, formeriez un cercle beaucoup plus étendu que celui de mon entourage ordinaire, me suffirait bien. Ce que je ne vois pas clairement à Château Bélair, c'est la facilité de prendre de l'exercice et de respirer en pleine liberté le bon air vivifiant de la campagne, sans toilette noire et chaude pour chaque repas et pour chaque pas que l'on peut désirer faire en dehors d'une étroite chambre à coucher.

Je n'ai pas été formé pour la vie de société des hommes de profession, de sciences, d'arts et de littérature, je commence à le deviner. En vieillissant, mes instincts de *sauvage*, retrouvés par Clétus, reprennent le dessus et me pressent de retourner aux bois et aux champs, témoins de mes premiers ébats d'enfance et de jeunesse.

Je sens bien que si je veux mourir comme un homme civilisé, entouré d'amis pour distraire les ennuis de la vieillesse, il me faudrait chasser toutes ces réminiscences d'un temps que la nature et la jeunesse m'ont fait trouver si doux et m'habituer à penser et parler comme le monde de la vie éclairée et policée. Je n'ai plus l'énergie de me refaire à ce point, et je me laisse aller au courant. C'est plus conforme à ma nature paresseuse.

Je m'unirai de loin à Casimir³⁹⁸ et à vous tous qui l'accompagnerez demain dans cet acte si solennel et si important de sa première communion. Mes amitiés à Fanny, Alice et à toutes les autres personnes de la maison.

Ton ami affectionné. Auguste.

Napoléon Bourassa est arrivé hier au soir. Il restera ici jusqu'à lundi. Tu pourras ainsi le voir.

J'écris du Palais de justice et dans la matinée, avant l'arrivée par conséquent de Marie et d'Emma.

³⁹⁸ Casimir Dessaulles (1875-1953), fils de Georges-Casimir Dessaulles et de Fanny Leman.



M. L.G. Papineau
Saint-Jean

Château Bel-Air, 30 juillet 1885

Mon cher Gustave,

Nous avons fini notre promenade et séjour à « Château Bel-Air » d'où nous partons ce soir pour coucher à bord du *St-Laurent* à Québec, en route pour Pointe-au-Pic.



Nous avons été et nous continuons d'être très contents de l'hospitalité de cette maison. Elle est bien tenue, propre, confortable; la nourriture et les lits sont bons, le service est fait assez régulièrement et poliment. Il a fait bien chaud hier et encore plus aujourd'hui. Nous avons fait hier un pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne de Beupré : ta mère, ta sœur, ton frère et moi, nous sommes partis d'ici par le premier bateau traversier, à 5¼ h a.m. et nous avons pris un autre steamboat à Québec à 6¼ et nous avons été rendus à l'église vers 9 h.

Nous avons coutume de compter que le voyage de Montréal à la Baie des Ha ! Ha ! et retour coûte 18 piastres par tête, y compris les repas. Il faut ajouter à cela les dépenses d'une journée qu'il faut passer à Québec en remontant, parce que l'on y arrive le matin pour déjeuner et il faut en repartir par le steamboat, le soir, à 5 h.

Depuis une couple d'années, je crois que le prix du passage entre Québec et Montréal est augmenté d'un écu par tête.

Ta mère et Marie se proposent de rester à La Malbaie tout le mois d'août. Victor et moi, nous avons intention de retourner à Barnston dans huit ou dix jours.

Dans notre pèlerinage qui s'est fait pour votre profit à tous trois, aussi bien que pour le nôtre, nous avons eu le plaisir de rencontrer Mme Damien Richer³⁹⁹ qui nous a reconnus dans l'église de Sainte-Anne et est venue nous serrer la main et nous accompagner, depuis l'église jusqu'au couvent où nous avons pris le déjeuner.

Nous devons nous revoir à bord du steamboat en remontant à Québec. Nous n'avons pu nous retrouver. Probablement qu'elle s'est trouvée dans un steamboat, pendant que nous étions dans l'autre. Tous deux étaient remplis de Canadiens français venus d'Outaouais. Ta mère a vu M. Richer dans l'église; moi, je ne l'ai pas vu mais j'ai cru reconnaître Mme Edward Hillman.

Demain, un pèlerinage doit partir du quai ici pour aller directement à Sainte-Anne. Quand nous en avons été informés, nos arrangements avec Alice Dessaulles étaient faits pour partir de Québec demain matin par le *St-Laurent* pour La Malbaie, et nous n'avons pas voulu contremander ce qui avait été ainsi arrêté. C'eût été plus facile et moins fatigant de partir avec les gens de l'hôtel et de la paroisse ici. Nous avons bien réussi et nous en remercions la Providence et sainte Anne.

Juliette, Marguerite et toi, vous n'avez pas été oubliés dans nos demandes et nous avons confiance que vous aurez votre petite part des attentions de la grande Sainte-Anne-de-Beaupré, à qui vous avez été recommandés d'une manière spéciale.

La société ici est fort aimable et notre séjour a été des plus agréables. C'est si facile d'aller à Québec que bien des personnes y vont deux fois dans la même journée. La traversée se fait dans 30 minutes, y compris le temps d'arrêter à Saint-Joseph de Levis.

Embrasse pour nous notre Juliette et notre Marguerite, et fais-toi embrasser par elles pour nous.

Ton père qui vous aime bien. Auguste.



³⁹⁹ Adeline Hillman (1825-1908), domestique chez Denis-Benjamin Papineau et ensuite chez JBN. Née à Montebello, fille de Charles Hillman et de Maria Howard. Adeline a épousé (Papineauville, 3 juillet 1866) Damien Richer, marchand à Ottawa, et quittera Papineauville pour s'établir à Ottawa.

L.G. Papineau, écr
Ingénieur
Saint-Jean

Pointe-au-Pic, 5 août 1885

Mon cher Gustave,

Hier au matin, il pleuvait à plein ciel; je me suis dit c'est une bonne journée pour faire la correspondance et je vais écrire à Gustave, à Joseph et à mon frère Casimir.

Il faisait si froid et si mauvais qu'on ne pouvait rester tranquille dans sa chambre sans en être incommodé. J'ai passé la plus grande partie de la journée à faire de l'exercice pour ne pas me laisser refroidir trop. J'avais pris des remèdes la veille et j'avais besoin de me donner un peu de mouvement pour éviter de faire une maladie.

Aujourd'hui, le temps est magnifique et le ciel, beau comme on ne le voit guère qu'à La Malbaie et en Italie. Tout le monde est sur le chemin, les enfants jouent dehors et ils sont en majorité ici. Les mères se rendent avec des familles entières, pendant que les pères restent au logis et aux affaires pour gagner leur vie.

Marie et Victor sont partis avec Alice Dessaulles et un jeune M. Vallières, de Québec, pour faire prendre leurs portraits en groupe. Ils avaient l'intention de se rendre ensuite jusqu'à la chute Fraser que tu connais d'ancienne date.

Alice s'est rendue à Québec, pour y prendre le steamboat avec nous samedi matin, 31 d'août. Elle aime bien La Malbaie.

Buies est ici, mais il ne paraît pas aussi gai qu'à l'ordinaire. On dit qu'il est sans argent dans le moment. Ce n'est pas gai d'ordinaire que d'être sans fonds.

Ta mère est en assez bonne santé et tient Marguerite sur sa commode, afin de l'avoir toujours sous les yeux, quand elle vient dans sa chambre.

Victor se proposait beaucoup de promenades à pied en ma compagnie, lorsqu'il s'est décidé à prendre des vacances à la Pointe-au-Pic. Il n'en a pas encore fait une. La première fois qu'il s'est baigné, avec John Kinlock, il s'est déchiré le pied sur une pierre, et cela le gêne un peu de marcher au loin, sans l'empêcher de faire ce qui ne demande pas de marcher plus que quelques minutes.

Les jeunes sont revenus et nous ont rapporté leurs caricatures exécutées par un photographe à 15 c la pièce, contenant quatre personnages. Cela les amuse et ils sont contents de leur promenade.

Les jours se ressemblent à peu près tous ici. Les amusements sont ceux que tu as vus dans le temps où tu venais avec nous. Les promenades en calèche sont toujours à la mode.

La calèche ne me convenant pas plus que la voiture à quatre roues, et même moins encore, je fais mes courses à pied. Elles sont solitaires parce que je n'ai personne qui partage mes goûts et puisse en même temps venir avec moi.

Le steamboat est attendu dans quelques quarts d'heure et la jeunesse se prépare à se rendre au quai. Cette habitude de toute la population flottante de se rendre au quai, à l'arrivée du bateau, devient une incommodité pour ceux qui débarquent ou embarquent. Le passage se trouve obstrué par les curieux qui se pressent tant pour voir arriver les passagers qu'ils les repoussent en arrivant et les forcent à s'ouvrir un passage pour monter sur le quai.

C'est singulier que les gens soient si curieux dans ce monde qu'il faille employer des hommes de police pour protéger une partie du public contre la curiosité d'une autre partie du public.

Amitiés et embrassements à Juliette et Marguerite.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Ingénieur et arpenteur
Saint-Jean

À bord du *Québec*, 11 août 1885

Mon cher Gustave,

Je reviens de La Malbaie à Montréal pour y faire quelques petites affaires personnelles et repartir pour Barnston jeudi prochain, après-midi. Victor, lui, s'y rendra, par Québec, le même jour. Il est monté de La Malbaie ce matin, avec moi. Le bateau l'*Union* devait nous prendre dimanche, après la soirée. Il a été retenu par le brouillard à l'embouchure du Saguenay, puis à la Rivière-du-Loup.

Nous n'avons pu embarquer que tard lundi soir, et nous avons été à l'ancre entre La Malbaie et Les Éboulements jusqu'à 11¼ h ce matin. Cela nous a fait arriver juste à temps pour me permettre de prendre le *Québec* à 5 h, ce soir.

Notre séjour à La Malbaie a été assez agréable somme toute, et nous avons eu plus de jouissance que de contrariétés.

Victor a dû traverser à l'Île d'Orléans un instant avant mon départ de Québec. Il y passera la journée de demain avec son oncle Loranger, la famille de celui-ci et Mme Bureau et les Villeneuve. Mme juge Mathieu est à l'hôtel Bel-Air avec sa belle-fille, Mina, et sa nièce, Ninise Bruneau. Il y a aussi des demoiselles Lemoine, une demoiselle Moreau et une demoiselle Almeyras, qui charment les loisirs des jeunes gens qui fréquentent l'hôtel.

Cet hôtel est vraiment un lieu d'agrément pour une partie de la jeunesse de Québec. C'est si facile et si peu coûteux d'aller d'une place à l'autre ! vingt centins pour l'aller et retour.

Je me propose, pendant que je serai à Montréal, d'aller voir ta tante et tes cousines Beaudry à Lachine, afin de donner des nouvelles fraîches à Joseph quand

j'arriverai à Barnston. J'y vais encore plus pour conférer avec ta tante Beaudry d'une proposition qu'il m'a faite de me vendre tous ses droits et intérêts dans la ferme. Il semble vouloir reprendre son cours d'étude et se séparer d'avec Victor. Celui-ci dit qu'il se croit capable de conduire seul toute l'exploitation.

Je ne sais pas encore, de la bouche de ta tante même, ce qu'elle pense de tout cela. Joseph me dit qu'elle y donne son assentiment avec assez de satisfaction. Cela rapprochera Joseph d'elle pour quelques années et peut-être pour plus longtemps.

En arrivant à table pour souper à bord du *Québec*, ce soir, je me suis assis à côté de messire [Édouard] Lecours, ancien curé de Saint-Hyacinthe. Nous avons été heureux de nous revoir après bien des années de séparation. Il s'est informé tout particulièrement de toi, qu'il a connu dans ton enfance. Il retourne au couvent du Précieux-Sang à Saint-Hyacinthe où il vit retiré. Il entend un peu dur et ne peut plus exercer les fonctions curiales, vu cette surdité. Il se contente d'aider ses confrères du voisinage pour ce qui ne demande pas des oreilles trop sensibles, et de diriger les sœurs du monastère dans l'administration de leurs affaires temporelles. Il est toujours aimable et charitable comme dans le temps où il était notre curé. Il a 76 ans et paraît n'en avoir pas plus de 65 ou 66.

Beaucoup de petits *becs* sur les grosses joues de Marguerite et de Juliette. Sa mémé et la tante Marie ne les oublient pas et voudraient bien les avoir avec elles. C'est si beau d'être réunis en famille.

Portez-vous tous bien, et améliorez de plus en plus votre santé, afin que nous puissions nous retrouver tous, avec un redoublement de plaisir, après les vacances et les travaux de la saison d'été.

Ton père affectionné. Auguste.

P.-S. Joseph ne désire pas faire connaître d'ici à quelque temps encore son projet de revenir à Montréal.



Madame A.C. Papineau
Pointe-au-Pic

Ferme Saint-Joseph, samedi 15 août 1885

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ce matin, par George Hall, ta lettre du 12 dans laquelle tu me fais plusieurs questions sur ce que j'ai dû faire le jour où tu m'écrivais.

J'étais à Montréal et j'y faisais les quelques affaires que j'avais à faire en passant et, le soir, j'étais allé coucher à Lachine pour voir Émilie-Anne et sa famille, principal but de mon voyage.

Je les ai bien vus et elles étaient toutes en bonne santé et surprises de me voir passer par Montréal et Lachine. J'ai terminé mes arrangements avec Émilie-Anne au sujet du paiement de la part de terre de Joseph.

Nous passerons le contrat quand lui et moi nous serons rendus en ville après la vacance. Je la paierai en lui remettant les billets que j'ai contre elle et Henri.

J'ai vu Mme Viger quand je lui ai demandé les clefs de la maison. Je lui ai donné, du mieux que j'ai pu, des nouvelles de M. Léopold Laflamme⁴⁰⁰ et de Mlle Quigley⁴⁰¹. Elle n'a pas été très bien dernièrement et elle se propose d'aller à la campagne pendant quelques jours. Mlle Thibaudeau a fait une promenade et elle en est revenue. Godefroy Viger⁴⁰² est sous brevet chez M. Leclère, arpenteur, de Saint-Jérôme.

Mercédès Couture était chez son père à mon passage et partait le jour même, 12 d'août, pour Saint-Hyacinthe.

J'ai été sur le point d'arrêter pour passer une journée à Saint-Hyacinthe, afin d'y parler d'affaires avec Casimir et Francis. Le rendez-vous que j'avais donné à Victor à Richmond pour jeudi le 13 m'en a empêché. J'ai trouvé en effet Victor qui m'attendait à Richmond, où le convoi de Québec l'avait amené une heure avant l'arrivée du convoi qui me portait.

Dans les chars nous avons vu M. Dignan et M. Dufresne, grand vicaire à Sherbrooke. Victor a renouvelé connaissance avec le premier et fait connaissance avec le second, qui a été longtemps curé de Sherbrooke, lorsque la paroisse comprenait tout Barnston et tout le reste du diocèse de Sherbrooke. Il nous a raconté bien des choses intéressantes sur les premiers colons de sa vaste paroisse. Il était au collège de mon temps. Il est entré dans la même classe que moi en 1839. Il n'est pas jeune, comme tu vois.

Mme Tancrede Bouthillier⁴⁰³ est décédée et a été inhumée cette semaine, je crois. C'est encore une des bienfaitrices de votre orphelinat qui est allée chercher, dans un monde meilleur, la récompense de ses bonnes œuvres.

Je ne suis pas plus mal ici qu'à La Malbaie sous le rapport du bon air frais. Nous avons travaillé dehors toute la journée sans souffrir de la chaleur. Il me

⁴⁰⁰ Léopold Laflamme (1848-1896), baptisé à Montréal, Louis-Roch-Léopold Lebœuf/Laflamme, le 23 janvier 1848. Avocat, 70, rue Saint-Jacques. Frère de Godefroy et de Rodolphe Laflamme et beau-frère de L.A. Jetté où il est décédé. Il sera secrétaire de la commission Royale chargée de faire enquête, en 1891, sur l'affaire de la Baie des Chaleurs. *La Presse*, 18 avril 1896, p. 12.

⁴⁰¹ Margaret Quigley (1857-1933), bienfaitrice, « connue pour la grande part qu'elle a toujours prise aux œuvres de charité et aux organisations de bienfaisance religieuses et laïques de cette ville. » *La Patrie*, 31 janvier 1933, p. 13.

⁴⁰² Le 26 juin 1885, Godefroy Labrèche-Viger, étudiant à l'École polytechnique, a reçu son diplôme d'ingénieur civil des mains de Gédéon Ouimet, surintendant de l'Instruction publique. *L'Enseignement primaire; journal d'éducation et d'instruction*, 1^{er} septembre 1885, p. 150. Né en 1863, il est fils de Louis Labrèche-Viger, avocat, et de Caroline Laflamme.

⁴⁰³ Le 13 août 1885, à Montréal, est inhumée Françoise-Geneviève Trottier de Beaubien, veuve de Louis-Tancrede Bouthillier, âgée de 77 ans.

semble que je suis mieux aussi sous le rapport de la santé : ma digestion ne m'a pas fatigué depuis mon retour.

En revenant de Lachine, j'ai parlé avec M. Guillaume Lamothe. Il me dit que Mme Thibaudeau a pris assez de mieux pour descendre dîner à table. C'est une grande réjouissance pour la famille.

J'ai planté hier les sept pins rouges que j'avais arrachés aux pierres de la Pointe-au-Pic et emportés dans mon sac de voyage.

Victor n'a plus d'appétit depuis son arrivée. Il a commencé à travailler la récolte d'orge aujourd'hui. C'est leur premier grain mûr. Il espère que l'appétit lui reviendra en travaillant avec la faux et les fourches.

Joseph a paru bien content de nous voir revenir. Il nous attendait avec hâte depuis une semaine. Nous avons été une semaine de plus que le plus long délai que nous avions fixé en nous séparant de lui.

Amitiés à Marie et tout ce que l'on peut dire d'aimable à elle et à nos connaissances et amis se trouvant à La Malbaie.

Ton ami Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Ferme Saint-Joseph, 15 août 1885

Mon cher Gustave,

Dans une lettre du 12, datée à la Pointe-au-Pic, ta mère m'envoie la tienne du dimanche précédent, dans laquelle tu énonces l'idée de venir à Barnston pour remplacer ta promenade manquée du côté de La Malbaie. Tu seras le bienvenu ici. Je me propose d'y rester jusqu'à la fin du mois et peut-être quelques jours en septembre.

Pendant que j'étais dans la maison N° 90 Saint-Denis, lors de mon passage à Montréal, un homme envoyé par M. Parent voulait te faire rencontrer avec ce dernier et M. Lesage, au bureau de ce dernier, le jour même, pour votre arbitrage. Ayant vu entrer quelqu'un dans la maison, j'ai supposé que M. Parent t'avait cru à Montréal et t'avait envoyé ce messenger pour te saisir au passage. Je lui ai répondu que tu étais à Saint-Jean et non plus à Montréal.

Je n'écris pas plus long, car j'ai écrit à ta mère et je ne puis écrire longtemps sans beaucoup de fatigue.

Joseph et Victor sont en bonne santé et te font des amitiés, ainsi qu'à Juliette et à son aimable demoiselle. Joseph te fait dire qu'il serait très heureux de te recevoir ici avant son départ de Barnston, qu'il a intention de quitter le ou avant le 1^{er} de septembre.

Victor t'invite aussi à venir pendant que nous sommes tous ici. Si Victor a le temps, il t'écrit lui-même un mot. Il a fauché de l'orge toute la journée et il pourrait bien ne pas avoir le temps d'écrire avant de s'endormir.

Leurs récoltes de grains sont commencées d'aujourd'hui seulement.

J'aimerais bien que Juliette et Marguerite fussent de la promenade, mais je crains bien que la fatigue ne soit trop grande pour l'une et l'autre. Nous les embrassons toutes deux du meilleur de notre cœur.

Ton père affectionné. Auguste.



Madame A.C. Papineau
Pointe-au-Pic

Ferme Saint-Joseph, jeudi 20 août 1885

Ma chère Louisa,

Je n'ai pas été à la poste hier au soir parce que nous avons entré du grain au clair de lune, et nous n'avons soupé que vers neuf heures. Il y avait apparence d'orage continuellement et il y avait beaucoup de grain coupé sur le champ. Les orages sont tombés de tous côtés autour de nous et même sur la terre deuxième voisine de la nôtre et ne nous ont pas mouillé de grain. C'est dans l'octave de l'Assomption, et la Sainte Vierge, à notre demande, nous a protégés singulièrement depuis le commencement de la semaine. Nous devons l'en louer et remercier. Toi qui dis son office tous les jours, fais-le avec un redoublement d'attention reconnaissante.

J'ai reçu hier au soir, en soupant, un télégramme d'Onésime Loranger, daté de Montréal, le 18 d'août, annonçant que son frère Thomas⁴⁰⁴ est mort le matin, subitement, à l'île d'Orléans.

Je ne sais si la date a été mise par erreur, le 18, ou bien si on a retardé une journée de m'envoyer ce télégramme.

C'est une mort qui sera bien pénible à sa bonne et sainte mère, qui est si âgée et qui a déjà subi tant d'épreuves, à sa femme qui lui est si dévouée et à toute sa famille dont il a été le père avant même d'être reçu avocat et qu'il a toujours continué de chérir et de protéger comme un bon père.

Heureusement, humainement parlant, qu'il laisse ses affaires en assez bon ordre et que sa famille est dans une aisance suffisante pour ne pas souffrir matériellement de sa fin subite.

⁴⁰⁴ Thomas-Jean-Jacques Loranger (1823-1885), juge, décédé le 18 août 1885 à l'hôtel Lizotte (Château Bel-Air), de Sainte-Pétronille, île d'Orléans. DBC.

Ses affaires spirituelles étaient aussi, je crois, en règle. Il était régulier dans ses devoirs de chrétien. Je le voyais communier de temps à autre à Montréal, lorsqu'il s'y trouvait.

Sa mort est une perte pour le pays. Sa grande érudition, ses vastes connaissances du droit canadien-français en avaient fait un homme précieux pour la refonte des statuts provinciaux de Québec.

C'est un homme doué de manière à monter au premier rang dans n'importe quel pays. Sa mémoire si fidèle et si grande lui rappelait toujours à propos les connaissances utiles qu'il y avait accumulées, aussi bien que les bons mots et les anecdotes spirituelles, lorsqu'il s'agissait d'égayer la société.

Je crois que je partirai ce soir ou demain pour les funérailles.

Fais mes amitiés à Marie.

Prions tous pour Thomas, afin qu'il soit soulagé en purgatoire et qu'il en sorte le plus tôt possible. Il a toujours été pour nous bon parent et bon ami.

Je ne fermerai ma lettre qu'au bureau de poste où je me rendrai probablement à pied. Au cas où j'y trouverais une lettre de toi ou de Marie, je pourrai peut-être ajouter un mot de réponse, s'il en est besoin.

Joseph se propose de partir d'ici le ou vers le 28 d'août.

Ton ami Auguste.



[À Louisa]

Bureau de poste de Barnston, jeudi 20 août [1885]

J'ai ouvert ta lettre à moi, adressée à Victor par Marie. J'ai vu qu'en effet le télégramme est du 18 d'août, jour où Loranger est mort, et il ne m'a été envoyé que le lendemain. J'hésite beaucoup à partir, mais je crois que je ne peux guère manquer à la convenance de me rendre.

Je me propose de rester ici jusqu'au 8 ou au 10 de septembre. J'ai parlé à mes collègues à cet effet.

Je ne sais si la mort du juge Loranger forcera le juge Onésime à changer nos arrangements à ce sujet.

Victor est en bonne santé, ainsi que Joseph. Tous deux se joignent à moi pour vous faire une bonne part d'amitiés. Je suis bien content que tu puisses avoir l'espoir de ramener Henriette et Adeline Tremblay.

Victor n'a repris son appétit qu'au souper d'hier. Il avait bien travaillé tout le jour et il était assez tard pour avoir faim.

Ton ami affectionné.

Auguste



Madame A.C. Papineau
Pointe-au-Pic

Ferme Saint-Joseph, 22 août 1885

Ma chère Louisa,

Victor et Joseph ayant eu affaire à se rendre à Coaticook hier, m'ont rapporté ta lettre du 19 en revenant.

Je n'ai pas pu aller aux funérailles du juge Loranger. Quand j'ai connu le jour du service, il n'avait pas d'autre convoi pour m'y rendre qu'un convoi de nuit et j'avais pris, ce jour-là, des remèdes qui m'avaient fatigué et il n'eût pas été prudent d'entreprendre le voyage de nuit qui aurait aggravé mon indisposition. Il faisait bien froid, ce soir-là, et j'avais pris du froid la veille.

Nous avons eu mauvais temps la plus grande partie de la journée et de la nuit d'hier. Ce matin encore il faisait mauvais et plusieurs orages m'ont fait garder la maison.

Joseph a commencé à emballer ses effets. J'ai encaissé ses livres et ceux d'Ida, et j'ai emballé la plus grande partie de sa vaisselle.

C'est triste de préparer un tel départ. Nous avons toujours compté que lui et Victor passeraient leur vie ensemble.

Comme ils ont une voiture neuve et que la vieille a été réparée suffisamment pour permettre de s'en servir, Joseph et Victor iront à la basse messe ensemble, et moi j'irai à la grand-messe avec Joséphine.

Celle-ci sera probablement la dernière lettre que je t'adresse à la Pointe-au-Pic, puisque tu as intention d'en partir mercredi pour aller à Château-Bel-Air. Je suppose que ta prochaine lettre me dira d'une manière certaine si tu pars ou non de La Malbaie.

Nous sommes tous assez bien aujourd'hui. J'ai reçu ce soir une lettre de Casimir Dessaulles me disant qu'il a été aux funérailles du juge Loranger et qu'il a vu Gustave à Montréal. Juliette est partie pour Papineauville avec Marguerite, la veille. Il ne m'écrit pas si Gustave doit venir ici.

En calculant les jours de malle, je vois que ma lettre t'arrivera le jour anniversaire de ta naissance et de ta fête patronale. Je te félicite et te souhaite autant de paix et de bonheur dans l'avenir que tu en as eu dans le passé. Je serais heureux d'être avec toi et Marie pour ce jour-là. Marie aura à suppléer, par un surcroît d'affection et d'amabilité, notre part et celle de Gustave, de sa femme et de sa fille.

Fais aux dames qui s'informent de moi le plus d'amabilité que tu pourras.

Nous ne souffrons pas du tout de la chaleur ici. Nous sommes forcés d'avoir des couvertures additionnelles pour la nuit, comme à La Malbaie. La température du jour me convient parfaitement et je n'ai pas besoin d'avoir de hardes sur moi : quand je veux sortir, une chemise de flanelle et mes pantalons de toile me suffisent.

Ton ami Auguste.



Madame A.C. Papineau
Château Bel-Air

Ferme Saint-Joseph, 26 août 1885

Ma chère Louisa,

Joseph me dit qu'il va au village. J'en profite pour t'écrire. Je suppose qu'il m'apportera une lettre de toi et j'en ai l'espérance. Je ne sais où t'adresser celle-ci. Je vais risquer de l'envoyer à Château Bel-Air, vu le contenu de ta dernière.

Ce n'est plus gai du tout ici. Joseph a empaqueté presque tout son ménage et pense partir vendredi pour Lachine où il pourra voir sa mère et ses sœurs, quelques jours avant de commencer à empaqueter avec elles pour leur retour à la ville. Son déménagement lui fait penser plus que jamais à la perte de sa femme et de son enfant. Il avait gardé pour celui-ci tout ce qui pouvait lui servir plus tard et qui avait appartenu à la mère. Nous partageons bien ses chagrins et ses ennuis, car tout nous rappelle, à nous aussi, celle qui n'est plus.

La maison va se trouver bien vide et grande, après que Joseph et son ménage n'y seront plus. Je ne sais comment Victor pourra supporter cela, quand il n'aura plus l'ouvrage des champs pour le distraire de la solitude complète où il se trouvera.

Tant que durera la récolte, il aura deux ou trois hommes qui pourront le distraire quelque peu, à l'heure des repas et après le souper. Que fera-t-il quand il sera seul avec une maison sans meubles ? Il a acheté quelques-unes des choses indispensables et qui appartenaient à Joseph. Moi, j'achèterai la couchette de fer qui vient d'Émilie-Anne, la commode que nous avons déjà achetée d'elle, le tapis de la chambre d'Ida ainsi que les rideaux et les rideaux du boudoir. Tout cela est bien vieux et ne peut servir ailleurs. Je serai bien aise de les avoir quand je viendrai voir Victor.

Ce dernier est parti hier pour Stanstead où il y a des courses de chevaux trotteurs. Nous l'attendons ce soir. Il profite du temps où il y a quelqu'un ici pour faire ses promenades.

Je voudrais bien t'avoir ici avec Marie, ou bien être avec vous au Château, en compagnie de Victor, comme au commencement de sa vacance.

Il n'y a rien de nouveau ici. Je n'ai pas été aux funérailles de Loranger. J'avais pris du froid et cela m'incommodait. Si j'avais pu arriver assez tôt par un convoi de jour, j'y serais allé. Il n'y avait plus qu'un convoi de nuit, quand j'ai connu le jour du service.

Avec amitiés pour toi et Marie. Ton ami dévoué.

Auguste

※

Madame A.C. Papineau
Château Bel-Air

Ferme Saint-Joseph, 27 août 1885

Ma chère Louisa,

Je n'ai pas été déçu dans mon attente d'hier. En arrivant, Joseph m'a remis une lettre de toi contenant celle de Marie à Victor. Celui-ci n'est revenu que tard hier. Il pleuvait au commencement de la soirée et il ne s'est mis sur le chemin qu'après la pluie et pendant que la lune éclairait bien la route. Il a acheté six bœufs de deux à trois ans, pour le prix de \$115. Il est content de son achat et de sa promenade.

Joseph achève ses préparatifs de départ et veut prendre les chars à Coaticook ce soir, pour se rendre à Montréal par le train de nuit, et déjeuner demain matin à Lachine avec sa famille. C'est une réjouissance pour Émilie-Anne de le voir revenir auprès d'elle. Nous en avons parlé longuement ensemble quand j'ai été la voir. Elle dit que cela revient à ses premiers désirs à elle de lui faire faire un cours classique. Elle le croyait et le croit encore plus enclin à l'étude qu'au commerce ou à l'agriculture. Elle avait cédé aux pressants avis de ses oncles en le retirant du collège pour lui faire suivre un cours commercial.

J'ai passé la plus grande partie []

※

Madame A.C. Papineau

Ferme Saint-Joseph, 29 août 1885

Ma chère Louisa,

Nous partons pour la messe et peut-être pour aller jusqu'à Compton, si le temps se décide au beau, en route.

Enfin, le grand coup est passé pour Victor. Joseph est parti de vendredi au lieu de jeudi, comme il l'avait projeté.

Casimir nous est arrivé jeudi. Il venait pour faire l'inventaire des meubles appartenant à M. Durand sur les terres qu'il avait à Barnston. Il est reparti le lendemain avec Joseph par le même convoi de 3 h 46 p.m.

La séparation n'a pas été gaie entre les deux cousins et associés. Victor a versé des larmes en attelant le cheval pour aller conduire celui avec qui il vivait des mêmes espérances et des mêmes projets depuis six ans qu'ils ont commencé à se préparer à la culture.

Dans l'après-midi, M. Macaulay est venu nous voir et a soupé avec nous. Il m'a dit qu'il arrêterait après mon départ pour voir Victor chaque fois qu'il aurait occasion de passer ici et qu'il ferait même un exprès lorsqu'il en aurait le loisir.

Pour comble de bonheur, notre Gustave nous est arrivé le soir, après le souper, et nous avons passé la journée à voir les animaux, une partie de la terre, et à planter la continuation de la haie d'épinettes.

Nous allons ensemble à la messe ce matin.

À la hâte et avec beaucoup d'amitiés pour toi, Marie et tous nos amis de Bel-Air.

Auguste



Mme A.C. Papineau
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 17 septembre 1885

Ma chère Louisa,

J'ajoute une feuille à ma lettre pour te dire que vous pourrez garder, à l'usage de la famille et pour les besoins de la maison en mon absence, l'argent que vous recevrez de N. Bourassa à qui j'écris ce matin de te l'adresser.

Vous pouvez déposer cet argent au compte de Marie, à la Banque d'Épargne et l'en retirer à mesure que vous en aurez besoin pour la maison. Ce sera plus commode pour vous que d'en faire venir d'ici par mes chèques sur la banque.

L'argent de mon salaire, quand vous l'aurez reçu, pourra être déposé de même manière, au compte de Marie, à part les 200 piastres que j'ai demandé de m'envoyer ici. Au lieu de m'envoyer des gros billets seulement, vous pourrez mettre un billet de \$100, un de \$50 et 10 billets de \$5. Si vous payez les taxes de la Corporation, ce qui doit se faire avant la fin du mois, pour avoir l'escompte de 5%, il vous restera peu de chose à déposer sur mon salaire.

Si par extraordinaire vous aviez besoin d'autre argent, vous pourriez avoir recours à Casimir pour un cas pressé, et il se ferait un plaisir de vous en faire avoir,

en attendant un chèque de moi. Cela est en cas de retard dans l'envoi de l'argent de Bourassa ou de quelque autre chose imprévue.

Nous avons eu deux belles journées chaudes d'été dimanche et lundi. Mardi, il a fait moins beau et moins chaud, et hier nous avons été menacés de pluie. Il a dû passer un gros orage dans l'après-midi, car tout à coup le temps est devenu froid au point que tous les hommes au champ ont pris le rhume. J'ai évité cela parce que j'avais emporté mon habit que j'ai vite endossé quand j'ai senti fraîchir l'air. Eux ne pouvaient revenir qu'après avoir terminé le chargement de leur voiture. Ce matin, ils ont tous pris l'habit d'automne. Le temps est gris et cru. C'est un bon temps pour travailler en plein air, sans transpiration.

Je suis content qu'Émilie-Anne revienne en ville. Cela vous rapprochera l'une de l'autre et les deux familles pourront voisiner un peu plus facilement.

Maintenant qu'il fait assez souvent froid, je serais content d'avoir mon vieux capot d'hiver, une paire de gants chauds et mon feutre. Ce dernier, pour l'apparence seulement, quand je retournerai à Montréal, car je n'ai jamais froid à la tête. Une paire de caleçons d'hiver et un corps de flanelle d'automne ou même d'hiver.

Victor demande de lui envoyer aussi, en même temps, son capot de fourrure. Vous pourrez mettre le tout dans la valise de zinc qu'il a prêtée à Joseph et que celui-ci ramènera de Lachine en revenant à Montréal. Ajoutez, pour moi, une ou deux paires de mes chaussons les plus chauds. Vous pourrez envoyer la valise par l'express à l'adresse de Victor à Coaticook. Joseph en a la clef et la courroie.

Victor est au champ mais doit aller à Coaticook aujourd'hui et mettra ma lettre à la poste là.

Je serais bien content de me trouver aussi rendu avec vous à Montréal.

Il y a si longtemps que nous nous sommes séparés à La Malbaie !

Je suis heureux d'apprendre aussi que vous avez réussi à vous faire vacciner; cela vous exemptera des craintes de la petite vérole qui fait tant de victimes à Montréal, par l'imprévoyance, l'imprudence et l'incurie d'un grand nombre de personnes.

Je me propose bien de me faire vacciner en arrivant à Montréal, moi aussi.

Embrasse Marie pour moi et fais mes amitiés à tous nos parents et amis que tu auras occasion de voir.

Si vous avez besoin de faire des confitures de prunes ou de pêches, ce doit être le temps.



Madame A.C. Papineau
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 25 septembre 1885

Ma chère Louisa,

Nous sommes en plein hiver depuis trois jours : la pluie a commencé mardi soir et a duré toute la nuit suivante; mercredi matin, elle a été suivie de neige dont il est tombé 10 à 12 pouces d'épaisseur dans la journée. La nuit de mercredi à jeudi a été très froide. Il nous est tombé un peu de neige et de pluie encore jeudi. Ce matin, il fait beau et l'on commence à voir des taches où elle disparaît.

Victor a été forcé d'établir les animaux porte-cornes et les chevaux, qui souffraient au mauvais temps. Cela est un surcroît de travail et de dépense de fourrage. Il a envoyé l'homme et les chevaux mener une charge de grain au moulin pour avoir de la moulée pour les animaux. Les chemins ne permettaient pas de transports hier et la valise est encore à la gare du chemin de fer, et les meubles de Joseph sont encore dans la maison.

La petite fille de George Hall est décédée mardi matin. Nous ne l'avons appris que ce matin et Victor part pour l'enterrement qui a lieu sur sa propre terre dans un petit cimetière de famille. La cérémonie se fait dans la maison d'école voisine de la sienne. Elle est morte du choléra des enfants.

En partant de là, Victor se rendra à pied au bureau de poste et y mettra ma lettre avec une qu'il écrit à Marie.

J'ai passé ces deux jours de mauvais temps dans la maison à écaler des fèves pour la semence de l'an prochain. Je les avais choisies et cueillies les jours précédents, parmi les premières mûres, attendu qu'en général ayant été étouffées dans l'herbe elles n'ont pu mûrir uniformément. Bien m'en a pris, car les autres, restées sur le champ, sont sous la neige.

Beaucoup de cultivateurs ont encore du grain, principalement de l'avoine, sur pied.

Je n'ai jamais vu si grande quantité de neige tomber si tôt à cette saison. Cela nous a procuré un spectacle d'une magnificence sans précédent, pour moi et pour bien d'autres dans le pays : celui de voir les arbres forestiers à feuilles caduques revêtus de leur feuillage et de leur plus belle parure d'automne, couverte de neige et ensuite brillant au soleil de toutes les couleurs si variées que leur donnent les premières gelées de l'automne. Il y a des effets de lumière splendides et des contrastes ravissants. J'aurais voulu et je voudrais encore vous voir ici. Marie, toi, Henri Bourassa et tous ceux qui ont le goût de la belle nature pour admirer ces belles choses.

Je termine afin de donner ma lettre à Victor. Je suis heureux d'apprendre que Marie et toi, vous pouvez voir à tous vos besoins, de manière à ne pas souffrir de mon absence. Aussitôt que vous aurez reçu le beurre et le sucre du pays, faites-le-moi savoir.

Amitiés à tous. Ton ami bien affectionné.

Auguste

✕

Mme A.C. Papineau
Montréal

Saint-Hyacinthe, 17 novembre 1885

Ma chère Louisa,

Je viens de recevoir ce matin seulement ta lettre de dimanche, que j'aurais dû recevoir hier avant-midi. Je ne manque pas de prier pour toi, mais je suis loin d'avoir su profiter autant que tu le crois des avantages des épreuves que la Providence m'a ménagées et je suis bien convaincu que si je puis arriver clopin-clopant à la porte du ciel en même temps que toi, j'en serai bien fier. J'ai fait des reculades en suivant le chemin de la montagne et j'ai toujours cherché les pentes les plus douces, de sorte qu'après 50 ans de travail et de marche, je me trouve encore au pied et ne cherchant pas à monter tout droit par le chemin escarpé de la générosité, du dévouement et du renoncement, qui ferait avancer bien plus rapidement.

J'ai ajourné la cour à demain matin pour rendre des jugements. Je ne pourrai pas en avoir autant de prêts que je l'aurais voulu. Si je n'avais pas honte, je resterais encore quelques jours ici pour terminer tout l'ouvrage et retourner chez nous les mains nettes de dossiers. Je ne suis pas assez vif pour cela. Et je crois que je ferai peut-être mieux de retourner chez nous par le convoi de 8 h du soir qui se rend à Montréal vers 9½ h.

Quand les gens d'ici ont appris la nouvelle de la mort de Riel, hier à midi, ils ont commencé à s'agiter et à 3 h p.m., tous les magasins et un grand nombre de boutiques étaient fermés. Ils ont fait des mannequins, ont pendu sir John, puis l'ont fait brûler avec sir Adolphe Caron et sir Hector Langevin. Ils n'ont pas brûlé Chapleau. Ils ont fait une assemblée et des discours qui ont duré depuis 8 jusqu'à 11 heures du soir.

Les jeunes gens sont allés à l'assemblée mais Casimir et moi nous sommes restés à la maison. Je n'ai pas lu la gazette parce que j'étais trop fatigué de ma journée de délibéré. C'est ce qui m'a empêché de t'écrire hier au soir.

Fanny dit qu'elle travaille activement à se préparer à venir à Montréal la semaine prochaine. Elle veut finir son grand ménage avant son départ. Elle a reçu une jolie petite lettre de son Casimir hier. Il écrira bien une lettre. Son ennui diminue plus facilement que celui de sa mère. Je pense que son internement sera utile pour le former à la vie réelle.

Ton ami affectionné qui a bien hâte de te revoir. Prie pour moi pendant la retraite. J'en ai grand besoin spirituel.

Auguste

✕

L.G. Papineau, écr
Lacolle

Montréal, 18 décembre 1885

Mon cher Gustave,

Me voilà enfin revenu, mardi dernier, de Saint-Hyacinthe. En arrivant, j'ai commencé à tenir la cour de révision, qui se terminera demain. J'ai eu beaucoup d'affaires pendant que j'étais à Saint-Hyacinthe. Cependant j'en avais moins qu'ici. L'air y était meilleur et je me trouve mieux après mon voyage que lors de mon départ.

J'ai vu ta filleule et la mienne au couvent, le jour de l'Immaculée-Conception. Elles avaient été longtemps privées du plaisir de voir leurs parents au parloir. C'était mesure de précaution contre les dangers de la variole. Celle-ci étant assez bien contrôlée à Saint-Hyacinthe, on s'est relâché de la rigueur des mesures préventives.

En arrivant ici, j'ai renouvelé connaissance avec Marguerite qui, en fille bien élevée, a fait un accueil tout à fait flatteur à son pépé et lui a fait toutes les amabilités qu'elle sait faire. Elle m'a dit qu'elle mange de la beli beli. Père pati; mère by by. Mémé. Je l'ai appelée coquine et elle dit : quine.

Juliette ayant été au concert de la Société philharmonique⁴⁰⁵, hier, avec ta mère et Marie, j'ai fait le gardien et j'ai rendormi Marguerite deux fois dans le cours de la veillée, sans qu'elle ait paru inquiète de ne pas voir sa mère.

Ce soir, elle dort en paix. Sa mère est à la maison, pendant que les deux autres sont allées à un second concert de la même Société, escortées par George. Ces concerts sont bien beaux et ceux qui aiment la bonne musique classique en sont enchantés.

Nous avons tous hâte de te voir revenu à la ville pour l'hiver. Ce sera un plaisir de tous les jours de pouvoir nous rencontrer ensemble, comme l'an dernier.

⁴⁰⁵ « Montreal Philharmonic Society, Queen's Hall. First Concert To-Night. A limited number of Seats will be sold at the door. » *The Montreal daily Herald and daily commercial Gazette*, 17 décembre 1885, p. 4. Le concert est organisé par Guillaume Couture, pour souligner l'assassinat de Riel. Programme : *Messe de requiem* de Cherubini et *Écoutez ma prière*, hymne de Mendelssohn. *La Minerve*, 18 décembre 1885, p. 1.

Amitiés de toute la famille pour toi et de moi pour Louis Trudeau. Ton père affectionné.

Auguste

✕

Lorne House⁴⁰⁶, 10 juillet 1886

Ma chère Louisa,

Tu m'as mis dans un bien grand embarras en me prescrivant un bulletin sanitaire de ma personne, sans description, sans circonlocutions et sans nouvelles d'autres choses ni d'autres personnes. Eh bien, je me suis creusé la tête à chercher un moyen de te satisfaire, et crac ! me voilà, quoi ? J'allais dire malade, mais pourtant. Il faut dire la vérité, je me suis trouvé fatigué. Ah ! Qu'est-ce que cela signifie être fatigué ?

On est fatigué d'avoir trop mangé, trop bu, trop veillé, trop dormi, trop travaillé, trop parlé, trop écrit. Je n'ai pas trop écrit : je ne fais que commencer; pas trop parlé : je n'ai encore fait que dire quelques mots à Gros Bill, qui n'est pas sourd, à Jessée, qui n'a pas le temps d'écouter longtemps; pas trop travaillé : je n'ai encore rien fait; pas trop marché : la pluie m'a arrêté au milieu de ma plus courte promenade; pas trop bu : mon vin n'est arrivé que ce soir et je n'en ai pris qu'un verre. Il m'a paru bon. Qui sait s'il ne contient pas du poison, pour le colorer et remplacer le goût du jus de la treille, qu'on aurait remplacé par beaucoup d'eau et un peu d'alcool; pas trop mangé : je n'ai pris que le déjeuner et le souper hier. En effet, je crois bien que c'est une truite du déjeuner qui m'a fatigué, car je n'ai déjeuné qu'avec cela et des fraises rouges comme un bon militaire anglais, et bien mûres par-dessus le marché, le pain était bon, bien cuit, le café pas malfaisant; pas trop veillé : je me suis couché, il n'était pas plus que 9 h. Ah voilà, j'ai peut-être trop dormi : il passait 7 heures quand je me suis levé.

⁴⁰⁶ L'hôtel construit dans Charlevoix par John Chamard en 1867 prendra le nom du marquis de Lorne, gouverneur général du Canada, de 1878 à 1883.



Le Chamard's Lorne House vers 1880
Charlevoix à travers les époques

Je ne suis pas accoutumé à faire la marmotte et c'est peut-être cela qui m'a fatigué. Pourtant non, à moins que la fatigue ne se soit produite par anticipation. C'est hier que j'ai eu l'estomac fatigué et ce n'est que durant la nuit et sur le matin que j'ai tant dormi. Vois-tu comme cela me travaille et me fait travailler de te dire où en est ma santé ? Cela va me rendre malade; je ferais bien mieux de ne pas m'occuper de cela. Si je me rends malade à tant chercher ce qui en est, il faudra que je te l'écrive, et tu seras inquiète, et moi je serai peiné de ton inquiétude; ma promenade sera gâtée, l'effet attendu en sera compromis et nous vieillirons plus rapidement tous deux. Rien ne fait vieillir comme l'inquiétude, comme nous le disait l'inspecteur de la Marine⁴⁰⁷ dont le nom m'échappe mais que tu te rappelleras en nommant sa sœur, Mme G. de Boucherville.

Dans mon embarras, je me suis imaginé de compter les pulsations de mon poulx : c'est comme cela que les médecins jugent de l'état de leurs patients. J'en ai compté 72 à la minute. C'est bon ou mauvais augure ? Je ne sais. Victor, qui a étudié un peu l'art vétérinaire, pourra t'éclairer mieux que moi sur ce point. J'ai mangé aujourd'hui avec bon appétit et mes repas ne m'ont pas fatigué. Je me suis limité aux fraises cuites, en cas que les fraises de Sainte-Agnès fussent aussi à

⁴⁰⁷ L'Inspecteur de la Marine à Québec est John Uriah Gregory (1830-1913), né à Troy (NY), fils de Silas Gregory et de Julia Aussem. Il est beau-frère de Georges Boucher de Boucherville, écrivain. J.U. Gregory écrivit : *Anticosti, its shipwrecks : what has been done since Confederation to prevent marine disasters, notes of a lecture*, 1881, 33 p.

craindre que celles du bon colonel Gray que je ne connais pas. Peut-être M. Villeneuve pourrait te dire s'il fait mûrir ses fraises à coup de sabre ou autrement.

Mme Bureau, qui m'a tant prêché de prendre du vin, sera ravie d'apprendre que je me suis laissé imposer l'obligation d'en ingurgiter. J'en suis humilié et j'en suis venu à la conclusion que la médecine ou les médecins ne se tiennent pas au courant des progrès de la chimie des marchands de vin qui est si avancée qu'on dit sérieusement, en France, le pays du bon vin, qu'ils n'y a plus que quelques banquiers juifs et quelques industriels millionnaires, assez riches pour avoir leurs vignobles, leurs vignerons et leurs fabricants de vin, qui soient certains d'avoir du vin fait uniquement avec le jus de raisin, ou frelaté avec de l'eau pure et de l'alcool de première qualité. Les autres sont à la merci des gens qui s'enrichissent au moyen de leurs compositions chimiques plus ou moins délétères.

Je vois que c'est bien difficile de te dire comment je suis : je crois que mon vin m'a fait perdre la tête. Je croyais qu'elle était ce que j'avais de meilleur après mes jambes ! Me voilà bien mal partagé.

Demande à Mlle Villeneuve qu'elle prie pour moi, afin de combattre les mauvaises conséquences de ses conseils et de ceux du D^r Rottot⁴⁰⁸ au sujet du vin. Marie peut bien se mettre en prières aussi pour me faire revenir en bonne santé et fort, malgré toute cette conspiration organisée contre mes principes.

Fais mes amitiés à toutes ces bonnes personnes qui t'amuse et te font passer le temps agréablement.

Pour moi, j'éprouve le contentement d'une tranquillité absolue et d'une douce quiétude. L'hôtel n'est pas du tout bruyant. Nous ne sommes que 36, y compris M. Stoddard et son fils, arrivés ce soir. Ces deux derniers sont mes seules connaissances, si j'en excepte M. et Mme Ankey qui occupaient les quatre chambres sur la promenade, l'année dernière, et qui les occupent encore. Je ne leur ai jamais parlé, je ne les ai jamais salués et nous sommes aussi étrangers que jamais.

Les servantes de table sont toutes changées, à part la principale de l'année dernière qui est revenue cette année. C'est elle qui est chargée de me servir et elle m'offre du café et du thé vert trois fois par jour, et me donne toujours de belles fraises choisies par Mlle Chamard. Je n'ai pas de misère. Une dame Lowrey, épouse d'un avocat de New York et fille du juge Armour, de Cobourg ou de Toronto, a dû rencontrer quelqu'une de tes connaissances des années précédentes, car elle m'a dit, en s'introduisant à moi et en m'introduisant son mari, qu'elle avait hâte de te voir arriver pour faire ta connaissance. Elle me fait l'effet d'une personne intelligente. Elle paraît la plus gaie de la maison dans le moment.

Bonsoir et renouvellement de compliments et respects pour tous les nôtres et nos connaissances.



⁴⁰⁸ Jean-Philippe Rottot (1825-1910), médecin et chirurgien, doyen de la faculté de médecine de l'Université Laval à Montréal. DBC.

L.G. Papineau, écr
102, rue du Champ-de-Mars
Montréal

Pointe-au-Pic, Lorne House, 13 juillet 1886

Mon cher Gustave,

Nous sommes bien éloignés les uns des autres et par la distance et par la lenteur des malles à se mettre en route.

Je t'écris aujourd'hui, quoique la malle ne doive partir que demain au soir. Je ne puis pas écrire longtemps à la fois sans me fatiguer la tête, et demain il me faudra écrire à ta mère dont je viens de recevoir une lettre datée d'hier.

Je me suis bien rendu ici. Il a fait beau jusqu'au moment du débarquement qu'une petite ondée nous a rappelé les surprises de La Malbaie, où la pluie tombe sur nous pendant que le soleil brille de tout son éclat. Je suis aussi bien que l'on peut être à l'hôtel Chamard, que tu connais de vue et dont tu connais les propriétaires par expérience.

Le froid constant que nous avons eu depuis mon arrivée et les ondées et orages m'ont empêché de prendre des bains. J'ai toujours pu faire deux sorties par jour, entre les orages. Le froid me va bien pour me fortifier, mais cela ne fait pas pour des bains froids comme nous les avons. Le temps est plus chaud aujourd'hui, et demain je me mettrai à l'eau. Nous n'avons eu qu'un orage.

Je suis seul Canadien français à l'hôtel. Il n'y a que 44 pensionnaires dans le moment et ce sont tous des étrangers pour moi.

Quelques-uns ont voulu lier connaissance et je les ai bien accueillis, afin d'avoir quelqu'un à qui parler. Je ne puis pas lire sans me fatiguer. Il me faut marcher sur la grève et dans la montagne pour me distraire un peu. Sur la grève, je vois bien des pierres qui feraient les délices de Marguerite, si elle pouvait y mettre les pieds et la main. Il y a bien des enfants qui passent de grandes heures sur la grève avec leurs bonnes ! Ce serait un plaisir pour moi d'y voir Marguerite et un avantage pour elle d'y trouver le bon air et l'exercice ! Cela viendra, j'espère, avec le temps et avec la santé de sa bonne maman. Je ne vous oublie pas souvent, tous trois, dans mes promenades : vous êtes souvent l'objet de mes méditations solitaires, et je devise bien souvent des moyens de nous trouver plus souvent et plus longtemps réunis.

Je pense bien souvent aussi à Emma, Françoise et son mari que je ne sépare guère de vous autres, quand je vous recherche par le souvenir et la pensée. Ta mère me dit qu'elle est bien à l'île, ainsi que Victor et Marie qui s'y amusent. Zélia⁴⁰⁹ doit partir jeudi prochain de Québec avec sa mère pour Sainte-Anne. Ta mère, Victor et Marie ont dû traverser à Québec pour faire connaissance.

⁴⁰⁹ Zélia Ancil (1865-1919), née à La Pocatière (Sainte-Anne), fille de Barthélemy Ancil, cultivateur, et de Zélie Pelletier. Domiciliée dans la paroisse de Saint-Edmond de Coaticook, elle épousera

Écris-moi le plus tôt que tu pourras et donne-moi des nouvelles de vous tous et des autres de la famille. Tiens-moi au courant de vos projets et surtout de vos déplacements, s'il en survient, afin que je sache toujours où vous adresser mes lettres.

Le mariage de Victor est définitivement fixé au 28 de juillet.

※

L.G. Papineau, écr
102, rue du Champ-de-Mars
Montréal

Pointe-au-Pic, 14 juillet 1886

Mon cher Gustave,

J'avais à peine fini d'écrire les pages qui précèdent que Chamard m'a remis le télégramme m'annonçant en même temps la naissance et le décès de ton premier garçon⁴¹⁰. J'aurais eu beaucoup de plaisir à le voir grandir à côté de notre chère petite Marguerite, mais son sort est si heureux et si bien assuré que je n'ose pas me chagriner pour lui-même, au moins de sa fin prématurée. Il est déjà un intercesseur bien précieux pour nous et son entrée dans le paradis est une source de bien pour toute la famille.

J'attendrai avec hâte des nouvelles de Juliette que je te charge d'embrasser bien affectueusement pour moi. Elle a besoin de bons soins et de beaucoup de ménagement pendant longtemps, si l'on veut qu'elle reprenne les forces qui lui échappent depuis longtemps déjà.

Tout à toi avec affection.

Auguste

※

(La Pocatière, 28 juillet 1886) Victor Papineau, cultivateur, de Saint-Edmond de Coaticook, fils d'ACP, juge, et de Louisa Trudeau. Contrat de mariage à Kamouraska, notaire Louis-Joseph Bérubé, 27 juillet 1886, minute 572.

⁴¹⁰ À Montréal, le 15 juillet 1886, est inhumé un enfant ondoyé, fils de Louis-Gustave Papineau, ingénieur civil, et de Juliette Mackay, décédé le 13 du mois courant.

L.G. Papineau, écr
Montréal

Pointe-au-Pic, 21 juillet 1886

Mon cher Gustave,

Nous avons été heureux, Victor et moi, de recevoir hier ta lettre du 18, nous donnant un bulletin de la santé de Juliette. Nous voudrions non seulement la voir bien immédiatement, mais la voir avec nous, pour profiter de l'air si pur et si fortifiant que nous avons ici. Et Marguerite, que ne ferait-elle pas ici ? Elle deviendrait si forte, si grosse et si grasse qu'on ne pourrait plus la soulever au bout de ses bras pour l'embrasser !

Nous nous réjouissons de voir que Juliette est entrée dans la bonne voie du rétablissement et nous faisons des vœux pour qu'elle y persévère.

Ne serait-ce pas une chose agréable que de vous voir ici tous ensemble avec Françoise, Sévère et Emma ? Il me semble que ce serait fort gai. Une petite colonie canadienne-française pour rire au milieu de tous ces Anglais et Écossais qui sont aussi sérieux que moi et n'osent jamais faire un écart de gaieté.

Nous avons ici le juge Galt, de Toronto, et frère de sir Alexander Galt. Il paraît assez aimable. J'ai fait sa connaissance hier au soir, parce qu'il manquait à sa table un quatrième pour faire la partie de whist.

Nous avons eu beau temps hier et la journée promet d'être si belle aujourd'hui que j'ai éveillé Victor en lui disant de se préparer à faire visite à Mme Leman après le déjeuner. Elle se trouve au Cap-à-l'Aigle, à 6 milles environ de notre hôtel.

J'ai vu hier M. Rouër Roy. Il est ici avec toute sa famille depuis jeudi dernier. Ils paraissent aimer l'endroit. Ils sont dans un cottage, deuxième voisin de celui du juge Routhier, à l'ouest. C'est une jolie place.

La campagne électorale s'est ouverte ici une couple de jours avant mon arrivée. M. Mercier et M. Bergeron y ont fait des discours. On dit qu'il y a cinq ou six candidats sur les rangs, ou mieux, des aspirants qui sondent le terrain pour voir s'ils auraient une chance. On m'a nommé MM. Pelletier et Martin, avocats, de La Malbaie, et un nommé Maltais, agent local de la compagnie des bateaux à vapeur. Je ne me rappelle pas les noms des autres.

Cette élection est pour remplacer le membre du comté⁴¹¹, mort à Québec durant la dernière session. M. Cimon⁴¹², représentant du comté au Parlement fédéral, me disait lundi que l'élection ne se ferait qu'après les récoltes. Cela ne serait qu'en octobre. Il y a du temps, si ce qu'il dit est vrai.

⁴¹¹ Onésime Gauthier (1834-1886), député conservateur de Charlevoix au gouvernement du Québec. Décédé en fonction à Québec le 16 juin 1886. Son successeur sera Joseph Morin, libéral.

⁴¹² Simon-Xavier Cimon (1829-1887), né à La Malbaie, député conservateur de Charlevoix aux communes du Canada.

Victor et moi, nous nous proposons de descendre dimanche, par le bateau, pour aller prendre le chemin de fer à la Rivière-du-Loup lundi matin. Ta mère et Marie veulent prendre les chars à Lévis mardi prochain, à 2 h 25 p.m. pour se rendre à Sainte-Anne [La Pocatière] le soir.

Mille amitiés à vous tous et un baiser à Juliette et à Marguerite.

Ton père affectionné.

Auguste

※

L.G. Papineau, écr
Montréal

Barnston, 31 juillet 1886

Mon cher Gustave,

Notre séparation du 28 à Richmond a été plus brusque que nous l'avions prévu : Victor et sa femme sont entrés par une porte et toi, par l'autre. Je les ai suivis et pendant que nous nous préparions à prendre le dîner, le convoi pour Montréal t'emportait à toute vapeur dans les bras de Juliette et de Marguerite. J'attends avec hâte des nouvelles de ces dernières.

La chaleur ne nous a pas suivis jusqu'à Barnston où nous sommes arrivés, en compagnie de Joseph, vers 11 h du soir. Nous étions transis par le froid pendant que de Lévis à Richmond, nous étouffions de chaleur et de charbon. Joseph s'était rendu à Coaticook avec la voiture à quatre places, et M. Denau avec une voiture pour les valises.

Le lendemain, nous avons fait visiter une partie du bas de la ferme par Mme Victor, ainsi que la cabane à sucre et les bâtiments, les gros animaux du grand parc, qui étaient rendus au chemin pour la regarder passer en route pour la sucrerie. Ils l'ont examinée avec beaucoup d'intérêt et ils auraient bien voulu lui voir un plat de sel en mains. Cette partie de la fête ayant été oubliée, ils se sont bornés à regarder avec une grande curiosité et surprise la robe rouge qu'elle portait.

Dans l'après-midi, Zélia est restée à la maison et tous les autres ont été travailler aux foin, Joseph commandant le bataillon entier. Le soir, il ne restait plus de foin sur le champ.

Hier, la journée étant très belle, il s'est engrangé 17 voyages de foin. Ce matin, les hommes se sont tous mis à l'ouvrage pour faucher ce qui pourrait être mis en grange ce soir seulement, afin de ne pas laisser de foin par terre le dimanche, de terminer la journée à bonne heure et de permettre aux pères de famille de se rendre à domicile avant la nuit.

Joseph a bien réussi jusqu'à présent à mettre le foin dans les granges sans qu'il ait aucunement souffert de la pluie. Il y en avait 45 tonnes, quand nous sommes arrivés ici, et il avait la plus belle couleur désirable pour le foin et une odeur alléchante pour les animaux. Il avait fait arranger les entours de la maison proprement, comme ils ne l'ont jamais été plus, depuis le mariage d'Ida. La maison a été appropriée avec soin et tout a un air de confort qui plaît. Aussi nous avons trouvé tout fort gai et propre à rendre agréable le séjour de notre troisième fille.

Je ne reste pas longtemps à la fois au champ. Je ne me sens pas encore assez fort pour braver le soleil en travaillant sur le haut du jour.

Aujourd'hui, j'ai passé une partie de l'avant-midi à cueillir des framboises sur le bas de la terre, près de la ligne de Cleveland, c'est-à-dire dans ce qu'on appelle ici la belle pointe, au-delà du bout de la terre de George Hall et vis-à-vis l'endroit où tu as arraché avec Victor les premiers plants de la haie d'épinettes, l'automne dernier.

Il est 5 h moins le quart à la belle pendule que tu as donnée et j'entends la voix de Joseph arrivant du champ. Je suppose que les hommes reviennent aussi avec le dernier voyage de foin fauché ce matin. La récolte de foin est plus belle et sera plus abondante que celle de l'année dernière ici. Victor en est bien content.

Donne pour moi de bons gros baisers à Juliette, à Marguerite et beaucoup de témoignages d'affection à toute la famille.

Ton père affectionné. Auguste.

As-tu pensé à demander au bureau de *La Presse* de ne plus me l'envoyer à Pointe-au-Pic mais ici ? Si non, fais-moi le plaisir d'y passer à cet effet.



L.G. Papineau, écr
Pointe-au-Pic

Ferme Saint-Joseph, 15 août 1886

Mon cher Gustave,

Pendant que l'homme attelle pour me conduire à l'église, je m'empresse de t'écrire un mot pour te remercier de ta lettre de Montréal et de ta carte-lettre donnant avis de votre heureuse arrivée à La Malbaie.

J'ai reçu hier au soir la lettre de ta mère me parlant de votre plaisir d'être tous en famille et me disant que M. [Joseph] Kerlidou est encore avec vous. Je te charge, ou ta mère, de lui faire mes saluts respectueux et de me rappeler à son souvenir. J'ai eu beaucoup d'agrément en sa compagnie. Je lui ai prêté le numéro de juillet de *L'Année dominicaine* et j'ai oublié de le lui redemander avant de partir. Il l'a peut-être laissé pour moi dans le salon, chez Chamard. Je n'ai pas

pensé à y regarder avant de faire mon paquet. Comme je fais relier le volume à la fin de l'année, j'aimerais à le lui redemander. Ta mère pourrait faire cela, si tu es trop gêné pour le faire.

J'ai aussi reçu dans la lettre de ta mère celle de Marguerite que j'ai eu beaucoup de plaisir à deviner. J'ai lu tout ce que j'ai pu me rappeler de ses conversations antérieures avec pépé, mais je n'ai pas pu lire assez pour les comprendre, les phrases nouvelles qu'elle a pu apprendre dans ses voyages. Donne-lui pour moi bien des baisers en pincette et autres.

Je voudrais bien l'avoir avec moi ou mieux être avec elle et vous tous.

Je t'engage à rester à La Malbaie aussi longtemps qu'il t'est possible de le faire. Tu as besoin d'un peu de repos et de bon air.

Ici, nous avons passé la semaine à sarcler la pépinière puis le jardin et le champ de fèves, et enfin à remplir de pierres les fossés faits l'année dernière dans le parc des chevaux (pièce Saint-Benoît).

Victor a aussi fait une couple de promenades d'affaires et sa femme l'a accompagné. Il attend M. et Mme Émile Anctil cette après-midi. Je vais à la messe avec l'homme, Joséphine et Baptiste.

Je n'ai qu'à faire compliment à Juliette de son heureux rétablissement et l'engager à se fortifier autant et aussi longtemps que possible à La Malbaie où l'air est si pur. Amitiés à tous, parents et amis. Ton père affectionné. Auguste.

Dis à ta mère que les berces du fauteuil sont arrivées ici depuis longtemps. L'agent du chemin de fer avait répondu négativement à Joseph, quand il les a réclamées la première fois, mais plus tard il y a regardé mieux et les a livrées. Le fauteuil est en usage journalier.



Madame A.C. Papineau
Pointe-au-Pic

Ferme Saint-Joseph, mercredi 25 août 1886

Ma chère Louisa,

Je me proposais de t'écrire hier, vigile de la grande fête de la mère de famille que nous aimons tous et que nous voudrions voir avec nous, tous les jours et partout. Après en avoir parlé, j'ai constaté que ma lettre ne pourrait pas partir, vu que personne n'allait du côté de la poste. Ce matin, j'ai plus de chance : Victor va à Stanstead et j'envoierai ma lettre par cette voie. Il y a 32 ans que nous avons fêté, pour la première fois, cet anniversaire, après notre mariage. Trente-deux ans que le bon Dieu nous a constamment favorisés de grâces spirituelles et de bienfaits

temporels dans une mesure bien plus considérable que celle donnée à la généralité des familles.

Nous avons donc beaucoup de dettes de reconnaissance à payer et d'actions de grâces à rendre pour toutes ces faveurs exceptionnelles, sans compter les biens répartis également sur toutes les créatures les moins favorisées, que nous avons largement partagés avec elles.

Nous avons dit le chapelet et fait la prière en commun hier, avant de nous coucher, pour toi spécialement et pour toute la famille dont tu es la mère. Nous faisons tous les soirs la prière en commun, mais hier nous avons exprimé une intention plus spéciale pour rendre plus agréable l'anniversaire de ta naissance.

Lundi dernier, on a coupé la première pièce d'avoine semée au printemps. Elle est belle et bonne. La pluie, qui a duré toute la matinée de mardi, n'a pas permis de la travailler ensuite pour la préparer à la mise en grange. Ce matin, le brouillard épais a conservé l'humidité de la terre et l'avoine ne pourra guère être travaillée que sur le soir.

Victor, voyant qu'il pleuvait hier, en a profité pour semer de la graine de mil dans une petite pièce labourée par lui, la semaine dernière, et un des hommes semait du guano pour enrichir cette pièce. Il l'a aussi hersée. Cela est autant d'ouvrage fait pour l'année prochaine. Cette prairie qui va commencer à pousser cet automne, sera plus forte l'été prochain et donnera de plus beau foin.

Les hommes creusent du fossé et moi je travaille la pépinière.

À propos, il y a un des arbres plantés au printemps qui porte une pomme, malgré que la précaution que Victor avait prise d'enlever toutes les fleurs qu'il voyait, afin de ne pas fatiguer de si jeunes arbres. Nous avons trouvé cette pomme en soignant les arbres, lundi soir. Victor en est bien fier : la première pomme de son verger ! C'est une pomme de Sibérie, mais d'une des []



L.G. Papineau, écr
Rouses Point

Montréal, 28 septembre 1886

Mon cher Gustave,

Je suis revenu de Barnston samedi soir et j'ai été voir Juliette et Marguerite dimanche. J'ai été agréablement surpris de les voir en si bonne condition. Juliette a pris de l'embonpoint et des couleurs qui indiquent une santé améliorée. La petite avait le rhume de cerveau et elle m'a fait voir que cela lui donnait mal à la tête sur toute la largeur de son front. Elle m'a fait un accueil des plus avenants. Je lui ai donné pour l'anniversaire de sa naissance une toupie qui l'a bien amusée. Hier, elle est venue me rendre ma visite et voir sa mémé. Celle-ci lui a donné un chat

en carton, qu'elle a d'abord pris pour un chien, qui l'a réjouie au suprême degré. Elle lui a fait toutes espèces de niches et de façons, a joué à la cachette avec lui, l'a fait crier, a fait peur à tout le monde de la maison et en est partie fort éprise, après avoir soupé avec nous. Elle n'a pas arrêté un instant de l'admirer, de l'habiller, de lui parler, de le montrer à tout le monde et de lui faire voir chacun de ceux qui étaient présents. Elle a fait beaucoup de progrès depuis le mois de juillet.

Victor et sa femme étaient en bonne santé lors de mon départ des townships. Ils paraissent se convenir parfaitement et s'aimer. Il m'a accompagné jusqu'à Sherbrooke où il allait pour être un des juges des bêtes à cornes entrées pour concourir aux prix. Il devait retourner samedi soir. Mais je crois qu'il aura été forcé de retarder parce que plusieurs entrées n'ont été faites que samedi et lundi, au dire des gazettes.

Victor est assez content de sa récolte, quoiqu'elle soit à peu près moitié moindre que celle de l'an dernier. Il a semé moins grand cette année. Son sarrasin était coupé, mais encore sur le champ, attendant le beau temps pour entrer dans la grange.

Les patates ne sont pas encore arrachées; il se proposait de les arracher cette semaine, si le temps le permet. Nous n'avons que de la pluie depuis quelques jours.

Marie et ta mère sont en bonne santé et te font leurs amitiés.

Je pense partir ce soir pour Papineauville et Montebello. Le temps est si mauvais que je reste dans l'indécision.

Je reprendrai les affaires de cour ici le 1^{er} d'octobre. Je me trouve plus fort qu'au commencement de la vacance.

À la hâte, ton père affectionné.

Auguste

Je n'ai appris que par ta mère, quand elle est venue à Barnston, la mort de ton oncle St-Julien.

※

Montréal, 24 décembre 1886

Ma chère Marguerite,

Je t'envoie une petite boîte de raisin vert pour te faire penser au petit Jésus qui est venu au monde dans la nuit de Noël.

Tu donneras le raisin à ta maman qui en prendra pour elle-même et ton papa. Quand tu seras bonne fille, tu demanderas un « grain d'aisin ». Mémé Papineau ne peut pas beaucoup marcher. Elle t'attend pour faire ses commissions, lui approcher son petit banc et lui donner sa canne.

Embrasse pour nous pépé et mémé Mackay, ma tante Françoise et toutes les autres tantes et oncles, et tes petites cousines et tes petits cousins.

Ton pépé Papineau qui t'aime bien.



L.G. Papineau
Saint-Jean

Sweetsburgh⁴¹³, 21 janvier 1887

Mon cher Gustave,

C'est heureux que tu sois prévoyant : tu as fait l'achat de bons pardessus pour être confortable en marchant dans la neige, et il en est tombé beaucoup depuis quelques jours. Comme tu dois être content de les avoir achetés ! Sinon pour toi, au moins pour moi. Je t'assure que je m'en trouve bien. Depuis mon retour de Joliette, j'ai été tenir la cour à Farnham, au milieu d'une forte neige. Je suis venu ici mercredi encore dans une neige plus forte que la précédente et poussée par un vent à tout renverser. Hier, j'ai passé dans un chemin où il y avait 2½ pieds de neige, quoiqu'il eût été pelleté comme il faut le matin.

Je resterai ici jusqu'à lundi soir ou mardi matin. Il y a beaucoup de causes entendues et à entendre, et il me faudra ensuite préparer les jugements.

Quel plaisir si je pouvais vous avoir tous trois pour me distraire et me reposer, au sortir de la cour.

Je suis assez bien logé et assez bien nourri ici. Il y a six avocats qui se retirent à l'hôtel et sont assez gais. Malheureusement la conversation est toujours en anglais, et c'est plutôt une gêne qu'un amusement pour moi. Ils sont tous occupés des élections qui vont avoir lieu dans le mois prochain et ne parlent guère que de cela.

Tu diras à Marguerite qu'après son départ, les minous du mois d'août ont été remis dans la bibliothèque, pour être conservés jusqu'à son retour chez mémé Papineau. J'espère qu'elle ne s'ennuie pas trop à Saint-Jean, et qu'elle s'y est déjà fait des amis qui peuvent soulager sa mère.

Quand je suis parti de Montréal, mercredi, ta mère et Marie se ressentaient de la tempête qui avait eu lieu et de celle qui se préparait et s'est terminée ce matin par la pluie.

Les communications sont difficiles ici. Il doit en être de même ailleurs, car la tempête ou la succession de tempête a duré plusieurs jours.

Écris-nous quand tu en as le temps et donne-nous le bulletin de la santé de Juliette et de Marguerite.

⁴¹³ Sweetsburg, quartier de Cowansville.

Tout le mobilier de Godfroy est saisi et sera vendu le 25 de janvier, en vertu de trois saisies pratiquées la semaine dernière. Il y a de plus une couple de saisies faites par M. John Mackay et d'autres qui sont suspendues par des oppositions à la cour de Papineauville. C'est la ruine qui frappe à sa porte à coups redoublés⁴¹⁴ !

Montreal 18 Mars 1887

Je soussignée M. Alexina Beaudry, épouse contractuellement séparée de biens de J. Godfroy Papineau, notaire et cultivateur de la paroisse de St. Angélique comté et district d'Ottawa, province de Québec, et de son autorité, donne pouvoir au dit J. Godfroy Papineau de vendre les animaux m' appartenant et qu'il a donnés à ferme à diverses personnes dans l'automne de mil huit cent quatre-vingt quatre, avec ensemble les accrois de ces animaux. Cette vente devant être faite à faculté de rémire et pour les prix que le dit J. Godfroy Papineau jugera ou trouvera bon. lesquels prix il aura le droit de recevoir. Cette faculté de rémire devra être stipulée pour jusqu'au premier de Janvier prochain (1888)

Alexina B. Papineau

[Signature]
Papineau

Je vous embrasse tous trois affectueusement. Ton père affectionné. Auguste.

※

⁴¹⁴ À la suite de ces saisies, Godfroy rédige un testament : il donne tous ses biens à son épouse Alexina Beaudry et demande que ses biens soient insaisissables. XT, 30 mars 1887, minute 2181. Aussi, avec une autorisation de son épouse, datée du 18 mars 1887, Godfroy vend au D^r Longpré les animaux de la ferme de Plaisance. XT, 7 avril 1887, minute 2186.

L.G. Papineau, écr
Saint-Jean, P.Q.

Montréal, 1^{er} février 1887

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ce soir ta lettre d'hier mallée ce matin. Me voilà remis sur mon assiette et revenu à l'ouvrage : j'ai passé la journée à la cour. Je suis menacé d'une chose bien plus grave que l'ennui causé par un clou. On m'arrache ma femme et ma fille. La première part demain pour Saint-Hyacinthe, si elle n'est pas trop souffrante, quand viendra l'heure du départ; et Marie s'envole jeudi sur les ailes d'Adine Bourassa, qui est descendue vendredi dernier, comme un vautour, pour nous l'enlever.

Que faire ? Je trouverais bien un remède à ce mal. Ce serait de les remplacer toutes deux par ma fille⁴¹⁵ et ma petite-fille qui sont à Saint-Jean, si la saison et la fatigue n'étaient pas contre mes rêves.

La nomination de M. le juge Tait à la place du juge Buchanan, nous décharge du district de Bedford. Il nous reste encore celui d'Iberville, jusqu'au mois d'octobre ou novembre prochain, et notre propre district avec le juge Torrance en mois.

Le juge Johnson et le juge Doherty ne valent guère plus que moi pour l'ouvrage. De sorte que je ne puis guère aspirer au repos. Il n'y a pas d'apparence que le juge Torrance soit remplacé avant la fin des élections.

Nous avons appris par le journal du soir la mort de Mme Monette⁴¹⁶. C'était, autant que je me la rappelle, une bien digne et bien bonne femme et mère de famille. J'ai passé plusieurs semaines chez M. Monette en 1862 et 1863. Cela va assombrir votre séjour dans cette maison.

Pendant que les uns pleurent, d'autres se réjouissent et se préparent aussi à faire face aux éventualités de l'avenir. Henri Beaudry est décidé à se marier au printemps avec Alice. Ce n'est pas une surprise pour la famille et c'est un sujet de satisfaction et de contentement pour tous ceux qui les connaissent.

Hepworth⁴¹⁷ et Emma viennent d'arriver avec Joseph, pour passer un bout de veillée avec nous.

Je ne sais pas si je t'ai écrit que Joseph se propose d'aller en Europe et de partir vers le 25 février, avec M. Hébert⁴¹⁸, artiste sculpteur. Je te le dis, au risque de me

⁴¹⁵ Ma fille, c'est-à-dire Juliette, ma bru.

⁴¹⁶ À Saint-Jean, le 31 janvier 1887, est décédée Adélaïde Lefebvre (1822-1887), épouse de François Monette, hôtelier de la ville. *Le Franco-canadien*, 4 février 1887, p. 3.

⁴¹⁷ Emma Beaudry (1861-1942), fille de Joseph Beaudry et d'Émilienne Trudeau, épousera John Hepworth (Gand, 1888), fils de Matthew Hepworth et de Susanna Woodhead. Contrat de mariage : CFP, 5 mars 1888, minute 10286.

⁴¹⁸ Louis-Philippe Hébert (1850-1917), artiste, sculpteur, élève de Napoléon Bourassa. *DBC*.

répéter. C'est un moyen de continuer d'apprendre sans se fatiguer les yeux. Il pourra suivre les cours publics sans avoir à lire.

Il y a un jeune Lacasse qui doit partir en même temps qu'eux.

Je termine en vous embrassant bien affectueusement tous trois, afin d'aller porter ma lettre au coin, avant qu'il soit trop tard pour la dernière levée. Je n'ose pas aller jusqu'au bureau central ce soir.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr

Montréal, 3 février 1887

Mon cher Gustave,

Puisqu'il me faut t'adresser les papiers ci-inclus, j'en profite pour te donner les nouvelles du jour et de la veille. Ta mère est partie pour Saint-Hyacinthe hier, avec Casimir Dessaulles. Fanny lui écrit lettre sur lettre depuis quelques jours, pour lui faire comprendre qu'elle ne sera pas plus souffrante chez elle que chez nous, et qu'elle aura de plus l'avantage de la diversion et de la distraction. Elle a réussi à persuader ta mère.

J'ai vu ta tante Trudeau chez ta tante Émilie-Anne à la veillée. Elle me dit que si le parti conservateur reste au pouvoir, le canal de Chambly a bon espoir de s'élargir et de s'améliorer. Priez donc pour conserver le gouvernement conservateur, vous qui êtes amis du canal de Chambly; il y a tant de monde qui prie pour le renversement de ce gouvernement, dans ce moment-ci. Je dis tant de monde qui prie, ce n'est pas exact, c'est *qui crie* pour le renversement de ce gouvernement. Les prières sont rares en politique, de nos jours⁴¹⁹ !

Marie part ce soir avec Adine; elles ont veillé hier avec Mary Pérodeau⁴²⁰ et sa sœur Lizzy⁴²¹, Mme Jules Laframboise. Elles ont dû s'amuser, car elles ont veillé tard.

J'ai reçu une lettre de Victor, lundi ou mardi, datée de dimanche. Il était bien, ainsi que sa femme. Il devait aller le jour même à Norton Mills pour savoir de M. Cameron quand il désire commencer le sciage du bois, 1000 cordes, du Grand-Tronc.

⁴¹⁹ À l'élection fédérale du 22 février 1887, le conservateur John A. Macdonald remporta la victoire avec 122 sièges; les libéraux en eurent 80.

⁴²⁰ Marie-Louise Buckley (1861-1913), sœur de Lizzy, fille de Charles Buckley, médecin, et de Joséphine-Louise Williams, a épousé (Saint-Hyacinthe, 23 avril 1883) Narcisse Pérodeau, notaire, domicilié à Saint-Jacques de Montréal.

⁴²¹ Élisabeth/Lizzy Buckley (1863-1961) a épousé (Saint-Hyacinthe, 16 septembre 1886) Jules Laframboise, comptable, fils de Maurice Laframboise, avocat, et de Rosalie-Eugénie Dessaulles.

Il fait si souvent mauvais que l'ouvrage du dehors n'est pas bien avancé.

Marguerite nous manque et son absence se fait sentir à la maison depuis qu'elle est à Saint-Jean. Je la ressentirai bien plus encore quand Marie sera rendue à Montebello.

Voilà la session ajournée au 16 de mars, à Québec. George va revenir ce soir ou demain, je suppose. Cela ne fait pas beaucoup son affaire. Il lui faudra faire les dépenses de deux voyages au lieu d'un.

Embrasse Juliette et Marguerite pour moi.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean d'Iberville

Montréal, 7 février 1887

Mon cher Gustave,

J'ai reçu, le 3 du courant, \$125 sur le transport des rentes Cuthbert et j'en ai déposé le tiers à ton compte 3352, à la Banque d'épargne, le 4 du courant.

Je t'inclus un compte de \$2 qui a été laissé ici à ton adresse, il y a quelques jours.

Ta mère m'écrit de Saint-Hyacinthe qu'elle s'y est bien rendue, n'a pas souffert plus du rhumatisme là qu'ici. Mais elle a souffert du mal de dents. Elle a reçu plusieurs visites de nos anciennes connaissances qui sont toujours aimables pour elle. Elle est heureuse de passer quelques jours avec Fanny qui a descendu son ouvrage journalier en bas, afin d'éviter à ta mère la fatigue de monter et descendre. Elle couche dans la chambre en arrière du salon. Elle ne sait encore si elle reviendra mercredi, jeudi ou plus tard.

Nous n'avons pas de nouvelles de Marie depuis son arrivée à Montebello.

Victor m'écrit le 5 qu'il a commencé, ou mieux, fait commencer mercredi dernier le sciage de ses 1000 cordes de bois pour le nommé Cameron, contracteur du Grand-Tronc, et qu'il lui a aussi vendu une vache grasse qu'il tuera et livrera cette semaine.

Il n'y a rien de nouveau là. Il y a beaucoup de nouveautés ici, dit-on. Je n'en ai encore rien vu. La ville est pleine de la campagne et des villes des États-Unis.

J'ai trouvé sur mon bureau une feuille illustrée que j'adresse à Marguerite. Elle y trouvera des gens de son âge et d'autres plus âgés qui l'amuseront peut-être quelques instants.

Je n'ai vu personne des parents ou amis de la campagne encore. Je suppose bien qu'il y en a quelques-uns d'arrivés.

Ta mère et Marie étant fort incommodées depuis longtemps, nous n'avons invité personne, laissant à la Providence d'inspirer à ceux qui en auraient le goût, de venir nous voir. Nous les recevrons avec plaisir, mais ils se contenteront de ce qui se pourra faire sans le concours des dames.

Embrasse pour moi Juliette et Marguerite que nous avons bien hâte de revoir toutes deux avec toi chez nous.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil, etc.
Saint-Jean

Montréal, 11 février 1887

Mon cher Gustave,

J'arrive de l'hôtel de ville où j'ai été, avec les autres juges, rendre les hommages de la cour à Leurs Excellences lord et lady Lansdowne⁴²². J'ai trouvé que le gouverneur a l'air jeune pour un homme connu depuis si longtemps dans le monde politique.

J'ai reçu ta lettre du 10 en arrivant de cette visite, et je m'empresse de te maller la copie de ton contrat de mariage⁴²³.

Nous aurions été très contents de vous voir arriver tous trois ici pendant le carnaval. Je n'ai pas été aussi isolé que vous avez pu le croire.

Ainsi, hier, Mme Richer, Mme F.S. Mackay, Mme G.B. Papineau et son Papi-neau⁴²⁴, Mlle Turgeon, Mlle Hillman, de Hull, M. John Mackay, Mlle Nanette Papineau et d'autres encore sont venus chez nous pour voir passer la grande et magnifique procession⁴²⁵. Ils sont venus au moment où je partais pour la cour, et

⁴²² Henry Petty-Fitzmaurice, marquis de Lansdowne, 5^e gouverneur général du Canada, de 1883 à 1888. Époux de Maud Hamilton.

⁴²³ Contrat de mariage de Louis-Gustave Papineau et Juliette Mackay : FSM, 11 septembre 1882, minute 6574.

⁴²⁴ Gordon-Benjamin Papineau (1856-1939), fils de Denis-Émery Papineau, notaire, et de Charlotte Gordon. Pharmacien, il a épousé (Papineauville, 22 septembre 1881) Eugénie Mackay, fille de John Hubert Mackay, marchand, et de Mélanie/Mélissa Hillman. « Mme G.B. Papineau et son Papi-neau » désignent Eugénie Mackay et son fils Denis-Benjamin Papineau (1882-1971), qui sera colonel et généalogiste de la famille Papineau.

⁴²⁵ La procession du carnaval « était composée d'équipages qui rivalisaient d'élégance et de richesse. Elle partit du Windsor à 2 heures p.m., monta la rue Peel, parcourut les rues Sherbrooke, Saint-Denis, Craig, jusqu'à la prison, Notre-Dame, Place d'Armes, McGill, Notre-Dame, Cathédrale Saint-Jacques, carré Victoria, Beaver Hall, Dorchester, Guy, Sherbrooke, Peel et s'arrêta au Windsor. » *La Presse*, 10 février 1887, p. 4.

je n'ai eu que le temps de les saluer. J'ai revu toutes ces dames avec Émilie chez ton oncle Casimir, à la veillée. Emma Papineau aussi. Pas besoin de dire que tous sont en bonne santé et disposés à s'amuser et à tout voir.

J'ai eu mardi, mercredi et jeudi la visite du nouveau maire de Barnston, J.V. Papineau⁴²⁶, qui a fait son premier acte officiel en venant conduire ici, à l'hôpital Notre-Dame un pauvre malade à la charge de la municipalité.

Il n'a pas d'abord pu trouver de place dans les autres hôpitaux de la ville où il s'était adressé, cela nous a procuré le plaisir de le garder un peu plus longtemps. Je lui ai suggéré de s'adresser à l'hôpital Notre-Dame dont ta mère se trouve une des dames patronnesses. Il y a trouvé une bonne place à 25 c par jour, pension et soins médicaux compris ! Ce n'est pas cher.

Victor était bien gai et s'est amusé avec les cousins et cousines. Il est parti hier après-midi, pour arrêter à Saint-Hyacinthe et reprendre sa route par le convoi de nuit.

Je pars dans l'instant pour Saint-Hyacinthe d'où je ramènerai ta mère demain matin.

Fais mes amitiés et couvre de baisers les joues de Juliette et Marguerite.

Vous avez vu, à peu près autant que moi, les belles choses du carnaval et vous en avez bien certainement lu plus de descriptions que moi.

Votre remise de promenade à plus tard sera bien du goût de ta mère, qui aurait été chagrine de ne pas être ici pour participer à la réjouissance de notre réunion. Marie sera probablement de retour aussi quand vous viendrez.

À tous, bonne santé, courage et contentement.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écrivain
Saint-Jean

Montréal, 14 février 1887

Mon cher Gustave,

Depuis ma dernière lettre, j'ai été à Saint-Hyacinthe où j'ai mis dix heures et demie de temps à me rendre vendredi. Nous avons été la plus grande partie de ce temps enneigés entre Montréal et les Tanneries, puis à Saint-Lambert. Samedi, nous sommes partis, ta mère et moi, par le convoi dû à 10 h 40 qui n'a passé qu'à 3 h p.m. et nous ne sommes arrivés chez nous que vers 8 h. Nous n'avons pu nous rendre jusqu'à la gare Bonaventure parce qu'il y avait trop de chars et de locomotives entre la gare et Saint-Henri. On nous a fait descendre quelque part dans le

⁴²⁶ Joseph-Victor Papineau, fils d'ACP.

voisinage de la rue Guy, dans un banc de neige qu'il a fallu battre pour y passer ta mère. Elle a marché jusqu'à la première maison que nous avons pu trouver et, pendant qu'elle s'y reposait, j'ai été chercher une voiture sur la rue Saint-Joseph⁴²⁷.

Nous n'avons pu avoir notre malle que ce matin. Ta mère a été bien fatiguée, elle n'a pu aller à la messe hier, et aujourd'hui elle marche mais bien lentement.

Joseph Beaudry est venu nous voir hier et nous a dit qu'il part pour l'Europe lundi prochain, le 21. Ta tante Mackay et Mme Laframboise ont dîné avec nous aujourd'hui. Ta tante Mackay part ce soir. Mme Richer, Nanette et Emma Papi-neau ont soupé avec nous hier et elles ont fait un petit bout de veillée et sont allées la terminer chez ton oncle Émery où se trouve Eugénie. Cette dernière est venue voir ta mère cette après-midi. Mme Richer est partie pour Hull ce matin avec sa nièce, fille d'Edward Hillman.

Les gens de la ville sont tous un peu plus ou un peu moins fatigués du carnaval et commencent à se reposer pour reprendre l'activité d'un autre côté. Voilà les élections qui approchent rapidement et qui vont occuper beaucoup de têtes.

Pour nous, la votation sera limitée à nos candidats pris dans notre cercle : Juliette, Marguerite et Gustave. Nous sommes pour le *Home Rule*, pourvu que ce soit dans notre maison ici qu'il soit mis en opération.

Ta mère est bien contente d'être revenue pour reprendre ici le *Home Rule* et Marie lui écrit qu'elle s'amuse bien à Montebello, mais qu'elle est prête à revenir dans ses pénates au premier signal. Sa lettre est datée du 10 et adressée à Saint-Hyacinthe d'où elle nous a été envoyée aujourd'hui.

Mme Lefavre est venue faire visite cette après-midi et s'est informée de vous autres. Ta tante Zéphirine est aussi venue. On est bien, chez elle, dans le moment. Ta tante Émilie-Anne devait venir hier avec sa nichée. Le froid les en a détournées. Alice a dû partir à 3¼ h p.m. pour retourner chez son père. Nous attendons les autres ici après le souper.

Beaucoup de caresses à Marguerite et des baisers pour tous trois.

Ton père affectionné. Auguste.



⁴²⁷ Rue Saint-Joseph, maintenant rue Notre-Dame. LMD, 1887.

L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Sorel, Brunswick Hotel, 3 avril 1887

Mon cher Gustave,

J'avais pensé, il y a quelques jours, à vous aller faire une surprise en passant le jour des Rameaux avec Juliette, Françoise, Marguerite et toi, à Saint-Jean. C'est moi qui me suis trouvé surpris : on m'a envoyé sur le Richelieu, mais à son embouchure, non à son milieu, et j'y suis pour jusqu'au Samedi saint inclusivement, pour y tenir la Cour supérieure jusqu'à vendredi et commencer la cour de circuit samedi. Elle devrait se continuer le 10 et le 11, mais le 10 est Pâques, et le 11 est le lundi de Pâques, fête légale ! S'il y a beaucoup d'affaires de circuit, il faudra peut-être continuer cette cour à un autre jour de la semaine suivante, ce que je ne connais pas encore. Dans tous les cas, je ne me propose pas de rester ici le jour de Pâques. J'ai même envie d'aller le passer chez Victor, en me rendant à Coaticook samedi soir. Cela me donnerait deux jours, en comptant le lundi.

J'aurai à mûrir ce projet ou à le sacrifier encore, ce que je ne sais pas encore précisément.

Je suis ici depuis jeudi soir dans un bon hôtel. On m'a donné la meilleure et la plus belle chambre de la maison, donnant en front sur le Saint-Laurent d'un côté, sur un bon salon bien meublé, et, de l'autre côté, sur un passage qui me sépare de *Venice* et qui me conduit par *Monaco* et la *Veuve Clicquot* à la tête de l'escalier qui me donne accès à la chambre d'entrée, au bureau de réception, au salon d'attente et à la salle à dîner.

L'hôtel est pourvu d'un téléphone, de sonneries électriques et de gaz dans toutes les chambres et autres pièces de la maison, et très proprement meublé. Le service est bien fait. Les domestiques sont assez nombreux et polis pour tout le monde. Ils sont actifs.

Le temps est magnifique depuis trois jours, et cela m'aide bien à ne pas trouver mon séjour ici désagréable. C'est joli de voir la bordure de vaisseaux à vapeur et autres qu'il y a ici de chaque côté du Richelieu, sur une longueur de près d'un mille. Ils sont tous pimpants ou à la veille de l'être. On leur fait la toilette du printemps en les peignant à neuf, après avoir réparé, durant l'hiver, les avaries de la saison dernière.

Il y avait beaucoup de paris, me dit-on, que la rivière aurait été libre à son embouchure la semaine dernière. Les parieurs ont la figure longue; la glace est presque aussi ferme qu'en hiver et il y a quatre pieds de neige par-dessus qui empêchent le soleil de la miner rapidement.

On commence à voir un peu d'activité parce que les agents et directeurs des compagnies de navigation viennent surveiller et hâter les réparations à faire aux nombreux vaisseaux qui garnissent le havre.

Embrasse pour moi Juliette, Françoise et Marguerite. Vous serez peut-être au N° 90 Saint-Denis cette semaine ? Je le souhaite pour ta mère. Elle sera si contente de vous voir !

Ton père affectionné. Auguste.

✕

L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Sorel, 14 avril 1887

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier au soir ta bonne lettre du 12 avril et, comme la malle part d'ici le matin à 7 h, je me hâte d'y répondre, afin que tu puisses recevoir ma réponse assez tôt.

La créance Tweedie⁴²⁸ me paraît bonne, si l'acheteur est un homme qui peut faire ses paiements au moyen de son industrie et de ses économies annuellement. Le fonds de terre n'est pas d'une grande valeur annuelle, mais je crois qu'un homme capable de scier du bois et de veiller à l'économie de l'administration du moulin peut réussir.

Je puis te laisser avoir de \$600 à \$800 pour acheter cette créance et prendre une part de celle-ci, proportionnelle à la somme fournie, ou te prêter cela pour compléter ce qui te manque. Dans l'un ou l'autre cas, je te laisserais faire la transaction en ton nom seul.

Comme j'ai peu de temps, je vais terminer en te remerciant de m'avoir laissé ta femme et ta fille que je pourrai voir à Montréal samedi prochain.

Je vais écrire à Sam ce matin même que tu es prêt à faire l'achat.

Avec amitié, ton père affectionné. Auguste.

P.-S. J'écris à Sam que tu me charges de lui dire que tu feras la transaction et que samedi prochain ou lundi je pourrai t'aider.

Je n'ai rien engagé de tes fonds à Coaticook, n'ayant pas eu le temps de voir M. Gendreau.

✕

⁴²⁸ Référence à John Tweedie (1844-1926), cultivateur et commerçant, demeurant à Papineauville, fils de John Tweedie et de Jane McClatchey. Il a un moulin sur sa terre. XT, 29 mars 1884, minute 1801.

L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Sorel, vendredi 6 mai 1887

Mon cher Gustave,

Tu as probablement appris que je suis ici depuis samedi dernier pour y tenir la cour. Je resterai encore jusqu'à lundi soir inclusivement, peut-être jusqu'à mardi après-midi.

J'ai vu passer bien des glaçons sur le Saint-Laurent depuis mon arrivée et il en est passé une bien plus grande quantité que je n'ai pas vue, étant constamment à la cour, entre 9 h du matin et 5 ou 6 h du soir.

J'ai eu la bonne chance de voir arriver aussi la chaleur, la douce chaleur du printemps et une multitude de beaux et bons petits oiseaux que nous ne voyons pas à Montréal, chassés comme ils le sont par les moineaux, le brouhaha et l'atmosphère impure de la grande ville. Il y a tant d'arbres dans les rues et la place publique de Sorel que les oiseaux s'y plaisent et sont en très grand nombre. Les hirondelles ont été vues par moi lundi pour la première fois. Elles étaient peut-être venues plus tôt.

Il est déjà passé plusieurs transatlantiques. En route pour Montréal. Ces gros steamers passent très près de la ville et, à l'œil nu, on peut distinguer d'ici un homme d'avec une femme qui se promène sur le pont.

Tous les steamboats du Saint-Laurent et du Richelieu et du Saguenay ont hiverné ici cette année, au moins tous ceux qui appartiennent à la compagnie du Richelieu et Ontario, et un nombre aussi considérable d'autres avec tous les dragueurs du gouvernement. Il y a beaucoup d'activité dans le port au printemps, et cela donne de la vie à cette petite ville.

Aujourd'hui, la salle à dîner du Brunswick contenait tant de monde à la fois qu'il n'y avait pas assez de monde pour le service du dîner. L'hôtelier, sa femme et son fils ont été obligés d'aider à servir la table. Cela les fatigue, mais le soir ils peuvent reposer les yeux sur de bonnes recettes qui les soulagent de cette fatigue.

Je suis assez bien, quoique un peu fatigué. Je n'ai pas eu de nouvelles de vous autres depuis quelques jours et je serais tout à fait heureux d'en avoir, si tu as le loisir d'écrire un mot ou si Juliette se sent le courage de le faire.

Aujourd'hui, le juge Loranger a dîné avec moi et m'a dit que tout le monde à la maison était en bonne santé mercredi. Il avait vu Marie ce jour-là et s'était renseigné sur la santé de ses voisines.

Le temps chaud que nous avons eu et le sable qui s'échauffe rapidement à Sorel ont merveilleusement activé la végétation depuis dimanche, si bien que des champs où l'on ne voyait que poindre les premières feuilles d'herbe sont couverts d'une herbe assez longue pour faire de bons pâturages pour les animaux. Le square en face du palais de justice, à moitié couvert de neige samedi dernier, est couvert de verdure aujourd'hui sur presque toute sa surface.

Fais toutes les amitiés que tu sauras imaginer à Juliette et à Marguerite que j'embrasse toutes deux bien cordialement.

Ton père affectionné.

Auguste

✕

L.G. Papineau
Saint-Jean

Montréal, 14 juin 1887, 5½ h p.m.

Mon cher Gustave,

Le D^r R. a vu ta fille et ta femme avant-midi et les a trouvées bien toutes deux. La mère a la permission de se lever un peu demain, pour changer de position. Sa médecine l'a soulagée et elle se sent plus forte ce soir.

Jeanne⁴²⁹ se trouve bien aussi : elle vient d'avoir une évacuation qui indique un changement favorable. C'est la première qu'elle ait eue depuis ton départ. Juliette et nous tous te faisons des amitiés.

Marguerite s'est couchée de suite après le dîner et ne s'est éveillée qu'à 5 h. La petite Rosalie Loranger est venue quatre fois pour la chercher dans l'après-midi, et dit qu'elle dort bien longtemps ! Elles sont à jouer ensemble maintenant.

Ton père affectionné. Auguste.

✕

L.G. Papineau, écr
À la Grande-Ligne⁴³⁰

Montréal, 22 juin 1887

Mon cher Gustave,

Il ne faut pas oublier les absents, fussent-ils ballottés à travers le monde dans une arche errante. Ils aiment à se rappeler ou qu'on leur rappelle ce qui se passe au milieu des pécheurs, à la veille d'être noyés par le déluge dont nous sommes favorisés depuis hier.

⁴²⁹ Jeanne Papineau (1887-1960), fille de Louis-Gustave Papineau et de Juliette Mackay. Elle décédera célibataire à Montréal, âgée de 73 ans, le 22 novembre 1960, au 282, avenue Outremont; inhumée au cimetière de la Côte-des-Neiges. *Le Devoir*, 23 novembre 1960, p. 5.

⁴³⁰ La Grande-Ligne : Saint-Blaise-sur-Richelieu.

Juliette fait des progrès de jour en jour et Jeanne suit son exemple. Seulement elle éprouve des douleurs rhumatismales dans la jambe gauche. Le docteur à qui elle en a parlé lui dit que cela n'aura pas de suite.

Charles Mackay, Eugénie, Ben sont venus hier et les deux premiers sont revenus aujourd'hui. Leur visite a été fort agréable à Juliette. Il lui est venu un grand personnage aussi aujourd'hui, qu'elle a été fort contente de voir : c'est M. Guihot⁴³¹, de la Résidence Saint-Jacques. Il est venu faire visite à ta mère et il a parlé de Juliette et de toi dont il avait vu les noms sur le registre des baptêmes. Alors ta mère l'a fait monter. Marguerite s'est montrée aimable pour lui. Cette chère Marguerite, elle est partie pour Saint-Jérôme toute joyeuse, ce soir, avec sa tante Francoise et pour consoler ceux qui ne partaient pas avec elle, elle leur a dit :

– Je reviendrai demain.

Elle a été bien caressante, ces jours-ci, et bien bonne.

Toute la famille te fait des amitiés. Des saluts et amitiés à Louis.

Ton père affectionné.

Auguste

※

L.G. Papineau
Grande-Ligne

Montréal, 24 juin 1887

Mon cher Gustave,

Je n'ai que le temps de t'écrire un mot pour ne pas te laisser sans bulletin. Juliette fait des progrès mais le docteur lui a dit aujourd'hui de ne pas marcher, tant qu'elle ressentirait cette douleur que je t'ai mentionnée dans ma dernière lettre. C'est un repos absolu qu'il lui prescrit, pour la débarrasser de cela. J'ai fait erreur en te disant que c'était rhumatismal. Ce n'est pas lui, mais quelqu'un de la maison qui appelait cela rhumatisme. Le docteur a dit aujourd'hui que c'était une

⁴³¹ Julien-Marie Guihot (1855-?), sulpicien, vicaire à la paroisse Saint-Jacques de Montréal. Il est auteur d'un *Discours prononcé par l'abbé Jul. Guihot, prêtre de St-Sulpice, à l'occasion du cinquantième des oblats à Montréal, le 8 décembre 1891*, Montréal, 1892, 42 pages. En 1892, l'abbé Guihot sera au centre d'un scandale, dans une affaire de mœurs, dénoncé par Aristide Filiatreault (DBC). Lors d'un voyage à l'étranger, il aurait envoyé des écrits salaces à « la femme d'un avocat distingué de Montréal » et menait depuis cinq ans une vie de débauche avec ses pénitentes. Guihot fut expulsé des sulpiciens par le supérieur de la communauté à Paris. Voir Louis Fréchette, *Satires et polémiques*, I et II, édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne, PUM, BNM, 1993.

espèce d'irritation. Elle a été faire un tour dans le boudoir ce matin, mais elle n'ira plus tant que cette douleur subsistera.

Nous avons des nouvelles de Marguerite qui s'est bien rendue et a fait des tours de voiture, des visites nombreuses au magasin et bien d'autres choses que je n'ai pas le temps de te raconter. Elle a trouvé que le cheval de mon oncle Sévère n'est pas propre, parce qu'il laisse tomber dans le chemin des choses qui conviennent bien aux jardins. Elle dit qu'il ne va pas assez vite et elle prend le fouet pour accélérer son trot.

Les deux jeunes filles de Fanny, ta filleule et la mienne, ont soupé avec nous et sont allées faire un petit bout de veillée chez le juge L.O. Loranger. Elles passeront quelques jours à Montréal, à Valois⁴³² et à Vaudreuil. Elles ont eu l'une 13 prix, et l'autre, 10 ou 11. Casimir en a eu 5 au collège. C'est ce qui fallait pour mettre du baume dans les plaies de leur mère.

Ton père affectionné.

Auguste

Ta femme, ta fille, ta mère et ta sœur ne t'oublient pas.



L.G. Papineau, écr
Grande-Ligne

Montréal, 1^{er} juillet 1887

Mon cher Gustave,

Ta femme a commencé à se plaindre jeudi, après ton départ et celui du médecin, de douleur dans la jambe droite, semblable à celle qui avait cessé de se faire sentir dans la jambe gauche, et elle a repris les cataplasmes. La douleur est plus forte dans cette jambe droite que celle éprouvée auparavant dans l'autre. La grande chaleur ne contribue pas à la soulager. Cependant, elle ne se décourage pas et se soigne ou, mieux, se laisse soigner avec courage et bon espoir.

Les autres de la maison sont comme tu les a vus, lors de ta venue ici.

Je suis en congé et en vacances depuis le matin. J'en ai profité pour aller voir Henriette Bourassa, revenue de Montebello (avec Adine), pour se faire appliquer une seconde fois les pointes de feu le long de l'épine dorsale. Elle a déjà éprouvé du bien d'une première opération et espère que la seconde amènera sa convalescence.

Ta mère, ta femme, ta sœur te font des amitiés, et moi aussi.

⁴³² Valois : Pointe-Claire. ACP y avait une maison d'été.

Ta fille, ayant eu renouvellement de diarrhée, le docteur a dit de lui donner deux gouttes de parégorique de temps à autre et du *Gregory's Mixture* pour remettre l'estomac. Cela lui a fait du bien et Juliette dit qu'elle a mieux dormi cette après-midi.

Ton père affectionné. Auguste.



Gregory's Stomachic Powder



L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 16 juillet 1887

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier seulement ta lettre du 12, attendue depuis longtemps avec hâte. J'aurais pu la recevoir le 13, si les hommes et les chevaux n'avaient pas été si occupés, depuis l'aurore jusqu'au crépuscule, tous les jours depuis mardi matin. Hier, il faisait beau et froid, j'ai pris le parti d'aller à pied chercher le courrier. J'en ai été bien récompensé : j'ai trouvé à la poste ta lettre avec une de ta mère et une autre de Sam. J'avais soif de nouvelles de Montréal, de Caledonia et de partout. La maladie de Juliette, quoique pas inquiétante par sa gravité, nous cause toujours de la peine de la voir retenue si longtemps sur le lit de misère, pendant les grandes chaleurs de l'été.

Je suis content de savoir que vous avez pu garder Mme Richer avec Nanette. C'est une si bonne compagnie pour Juliette, et elles s'entendent si bien à secourir les malades !

Ici, tout va assez bien sous le rapport de la santé, malgré les grandes chaleurs du jour. Les nuits sont toujours confortables et on endure bien un couvre-pieds, même dans les nuits chaudes de juillet. L'air est si bon d'ailleurs que même dans les jours les plus chauds on est toujours assez à l'aise, si l'on ne se donne pas trop de mouvement.

Victor a six hommes pour le temps des foins et ils font beaucoup d'ouvrage. Jeudi et vendredi, ils ont entré au moins 15 tonnes de foin par jour. Mardi, la première journée, ils n'en ont entré que 3 tonnes, mercredi 4, et aujourd'hui encore 4. Je dis au moins 15 tonnes par jour pour jeudi et vendredi, et je ne crains pas de me tromper, car ils mettent toujours plus qu'une tonne par voyage. Aujourd'hui, ils ont mis sur la balance le dernier voyage, qui a été envoyé à Coaticook, et il a pesé, avec l'homme qui le conduit et la voiture, 5400 lb dont 1400 doivent être retranchées pour le poids de la voiture et de son conducteur; il reste encore 2 tonnes pour un seul voyage. Plusieurs voyages ont dû peser un peu moins d'une tonne, mais le plus grand nombre pèse au-delà.

Alexina Antil⁴³³, que tu as vue lors du mariage de Victor, à Sainte-Anne, est rendue ici depuis plus d'un mois, je crois, et doit ou se propose de demeurer ici avec sa sœur. Au moins, c'est ce qu'elle m'a donné à comprendre en cueillant des framboises. Elle m'a dit, en voyant beaucoup et de beaux fraisiers dans le grand parc, qu'elle irait là cueillir des fraises l'année prochaine. Son frère, Philippe, l'aîné des deux ou trois jeunes garçons que nous avons aussi vus dans le temps des noces, l'été dernier, est arrivé ici dimanche, à titre d'engagé pour les foins d'abord et probablement à l'année ensuite, s'il fait l'affaire de Victor. Il paraît bien actif et assez intelligent. Je ne puis dire ce qu'il fera plus tard. Il y a aussi une fille domestique pour le temps des foins, car Mlle Marie-Louise demande une personne pour prendre soin d'elle nuit et jour, sans interruption presque. Elle est bien délicate et plutôt bleue que pâle. Cependant elle paraît prendre le dessus et se mettre un peu de chair entre la peau et les os, qui n'étaient pas séparés dans ses plus mauvais jours.

C'est bien difficile et cela donne bien du trouble d'élever un enfant à la bouteille. Je lui ai fait les amitiés de sa cousine Jeanne. Cela n'a pas paru arrêter le cours de ses peines. Elle pleure même lorsque ses plus proches parents lui témoignent le plus d'affection.

Je te charge de beaucoup de choses affectueuses pour Juliette et tous ceux de la famille qui se trouvent avec vous ou ailleurs à Montréal.

Ton père affectionné. Auguste.

⁴³³ Alexina Antil (1867-1896), sœur de Zélia, belle-sœur de Victor Papineau.

Victor ayant donné congé à tous ses hommes, ce soir, est à traire ses vaches, pendant que je t'écris.

Il va sans dire que toutes les fois que tu en auras le loisir, nous serons heureux d'avoir un mot, quand ce ne serait que sur une carte postale, de la santé de Juliette et de Jeanne, que j'embrasse toutes deux.

J'inclus une lettre que tu voudras bien remettre à Sam, à son bureau ou à sa pension, en te rendant à ton bureau. Cette lettre contient un petit chèque à son ordre pour \$10.

※

L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 18 juillet 1887

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ce matin, par occasion, ta lettre du samedi 16. Les jours de mauvais temps comme ce matin, les cultivateurs vont bien plus souvent à la malle que les jours ordinaires de beau temps.

Chacun s'empresse de faire le foin le plus rapidement possible. Victor est bien content de ce qu'il en a de fait jusqu'à présent.

Je te suis bien obligé de me donner régulièrement un bulletin de votre santé. J'ai hâte d'apprendre que Juliette et Jeanne sont assez bien pour pouvoir fuir l'air empesté de la ville et la chaleur si fatigante qu'on y subit en été.

Tu peux déposer à mon crédit, à la Banque d'épargne, N° 2029, succursale de la rue Sainte-Catherine, les 48.75 de Léon Bellefeuille.

Le garçon part pour la malle et je vous mets tout ce qu'une lettre peut contenir d'amitiés pour toi, ta femme et tes enfants.

Ton père affectionné.

Auguste

※

L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 20 juillet 1887

Mon cher Gustave,

Les foins se font avec hâte aujourd'hui parce qu'il fait bien beau et bien chaud. Tout travailleur est baignant de sueurs et les chevaux ont de l'écume sur les flancs. Cela m'engage à rester à l'abri du soleil et goûter les caresses de la brise rafraîchissante à l'ombre de la maison. Je suis tout naturellement porté à penser à ceux qui souffrent dans ce bon et beau Montréal que j'aime mieux en hiver qu'en été. Des journées comme celle-ci ne doivent pas donner un grand accroissement de force à notre malade et à son nourrisson. Si je pouvais au moins leur envoyer quelques grosses bouffées d'air pur et embaumé par l'odeur du foin nouveau de Barnston ! ou bien encore quelques vagues aériennes de La Malbaie, toutes chargées du salin de la mer, il me semble que cela leur ferait grand bien !

Lundi et mardi n'ont pas été des journées bien favorables pour la fénaison. Victor n'a rien engrangé, ces deux jours-là. Aujourd'hui, il espère faire beaucoup. Il lui manque cependant un homme pour pouvoir charger deux voitures en même temps. Cet homme a trouvé à faire une entreprise qui lui donnera \$2,50 par jour durant le reste de l'été. Il a demandé à Victor de lui donner l'avantage de gagner \$2,50, pendant que Victor ne lui payait que \$1,50 pour les jours de beau temps seulement, ce qui fait une différence considérable. Victor lui a permis d'en profiter, croyant trouver un remplaçant assez facilement, mais il n'a pas réussi.

Avant de partir de Montréal, veux-tu regarder dans la case à gauche du tiroir de mon bureau et là, dans une grande enveloppe, tu trouveras des blancs imprimés au nombre de douze qui m'ont été envoyés pour faire des reçus pour mon salaire. Je voulais en emporter un et je crois même l'avoir sorti de l'enveloppe et l'avoir mis avec d'autres papiers, que j'ai dû laisser là. Si tu trouves ces blancs, tu m'en enverras un portant le chiffre de \$416,66.

Après dîner. Il fait si chaud que je n'irai pas porter ma lettre à la poste. Alexina Anctil s'arrange et fait sa toilette pour porter deux lettres qu'elle écrit. J'en profite pour faire maller celle-ci et une que j'écris à ta mère.

Victor part pour le champ et me dit de vous faire à tous ses amitiés avec les miennes.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
 Chez M. Sévère Laviolette
 Saint-Jérôme

Ferme Saint-Joseph, 22 juillet 1887

J'ai reçu hier au soir ta lettre du 18, m'informant que vous espériez que Juliette serait assez bien pour se rendre à Saint-Jérôme le 21.

Ne sachant pas si tu resteras à Saint-Jérôme une couple de jours ou non, j'adresse là la présente, afin que Juliette puisse te la faire parvenir au besoin.

Il n'y a rien d'extraordinaire ici. Victor travaille activement à ses foins quand il fait beau. Aujourd'hui, la pluie l'a empêché de faire cet ouvrage et il est parti avec son voisin pour aider celui-ci à faire choix d'une machine à faucher.

Marie-Louise ne fait guère de progrès. Elle est toujours un peu souffrante de coliques, ce qui donne de la fatigue à ceux qui la soignent.

J'embrasse Juliette, Françoise, Emma, Marguerite et amitiés à M. Laviolette.



L.G. Papineau, écr
 Saint-Valentin

Ferme Saint-Joseph, 28 juillet 1887

Mon cher Gustave,

Tu ne pouvais me faire plus grand plaisir que de m'écrire comme tu l'as fait le 24, après avoir conduit Juliette et Jeanne à Saint-Jérôme avec Nanette. Il y avait si longtemps que cette chère Juliette était souffrante à la chaleur et au mauvais air de Montréal. Cela me donnait crainte pour elle et pour sa si petite Jeanne. L'air de Montréal est mortel pour les jeunes enfants ! Il y avait longtemps aussi que j'avais eu des nouvelles de notre bonne petite Marguerite. Je suis content, je t'assure, de la voir, elle aussi à la campagne, sous les bons soins de ses tantes Françoise et Emma, puis avec sa mère. Je suis bien certain que celle-ci a dû trouver le temps de la séparation bien long ! Elle était si résignée pendant sa maladie qu'elle ne parlait pas bien souvent de l'absence de Marguerite, mais on voyait et on sentait que c'était une grande privation pour elle de ne pas la voir à chaque instant du jour lui faire une gentille caresse.

La pauvre petite Marie-Louise a été encore plus souffrante cette semaine. C'est le commencement des canicules, époque toujours difficile à passer pour les enfants, encore plus que pour les adultes. Mme E. Anctil, qui est faible et délicate mais dont le garçon de quatre mois est gros et fort comme un enfant de sept, est ici depuis quelques jours, pour se reposer et prendre l'air de la campagne. La partie

de Coaticook où ils résident se trouve resserrée entre de très hautes collines qui interceptent les vents et les brises rafraîchissantes que nous trouvons si bonnes ici.

Victor est toujours bien occupé à la fenaison. Il a fait beaucoup d'ouvrage dans l'après-midi de mardi, hier et aujourd'hui. Cette après-midi, à l'approche de l'orage qui nous a tous fait revenir à la maison, les hommes et les chevaux faisaient tout en courant. Aussi, n'est-il resté sur le champ qu'environ un voyage du foin coupé dans la matinée. Les deux derniers voyages se sont chargés après que la pluie fut commencée. Ils sont en grange où ils ne seront déchargés qu'au beau temps. Sans cette pluie, Victor espérait finir tout son foin samedi. Il n'en reste plus à faucher que dans la prairie devant la maison. Une journée et demie de beau temps ou deux, au plus, auraient suffi pour assurer le reste. Jusqu'à présent, il n'y avait qu'un voyage qui avait passé une nuit à la pluie.

Je voudrais que les nouvelles de Caledonia soient aussi bonnes que celles d'ici. Ta pauvre mère et Marie n'ont pas été heureuses jusqu'à présent sous le rapport de la santé.

La dernière lettre de ta mère, en date du 24, me disait qu'elle est toujours souffrante et même qu'elle était plus souffrante que lors de son arrivée aux eaux. De son côté, Marie avait gardé le lit plusieurs jours et, le 23 encore, elle avait passé la journée couchée, souffrant des hémorroïdes. Elles n'ont pas encore perdu espoir cependant et sont fort courageuses.

Écris-moi encore quand tu en auras le loisir; c'est sur toi que je compte pour savoir comment font nos gens de Saint-Jérôme.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Valentin

Ferme Saint-Joseph, 3 août 1887

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier au soir ta lettre du 31 de juillet et je crois que c'est toi qui me fais partir d'ici pour aller à Pointe-au-Pic. Je n'avais pas beaucoup envie d'y aller. Je prends ordinairement plus facilement, plus agréablement et plus librement ici l'exercice dont j'ai besoin. Cette année, la chaleur est presque aussi forte ici qu'ailleurs et elle est assez constante, de sorte que je ne puis pas travailler sur le haut du jour, et lire longtemps me fatigue la tête. C'est dommage, car j'ai bien des projets d'améliorations et d'embellissements en tête, que j'aurais voulu exécuter tranquillement ici. Il me faudra bien les abandonner et en faire le sacrifice en partant.

Le devant de la maison a été semé en pommes de terre, à ma suggestion, le printemps dernier, pour préparer le terrain, d'après ton plan, modifié un peu pour le goût de Zélia. Il n'en sera plus question. Je voulais préparer un carré d'asperges dans le jardin et, pour cela, y défoncer la terre jusqu'à 2½ ou 3 pieds de profondeur, y mettre des copeaux et des bourriers et toutes autres choses dont la décomposition lente aurait favorisé la croissance des asperges. J'avais aussi à planter un ou deux rangs de gadelliers et de groseilliers, de manière à pouvoir les faire cultiver à la charrue. Victor n'a jamais le temps de faire bêcher le jardin au printemps. Il lui faut faire les semailles à la course pour profiter de la très courte saison favorable ici à cette opération. J'aurais aussi voulu planter les asperges, etc., à la fin de ce mois, pour éviter de le faire au printemps. Victor voulait aussi remplacer, dans les deux haies, les épinettes qui ont péri l'année dernière, et profiter du temps où je suis ici pour avoir mon aide.

Il vient de partir pour Coaticook avec sa femme, emportant plusieurs lettres d'affaires et une à ta mère. Il s'est décidé si soudainement à partir que je n'avais pas encore commencé celle-ci qu'il était dans la voiture. Je te l'enverrai un autre jour par la première occasion qui se présentera.

Tu es assez loin de ta femme et de tes enfants pour comprendre combien j'étais content d'apprendre quelque chose d'eux par ta lettre du 31. Je n'avais rien eu de ce côté, pas même indirectement. Je n'ai pas voulu écrire à Juliette pour savoir d'elle-même ce qui me tenait tant à cœur de savoir. Je craignais de la fatiguer en la forçant d'écrire pour me le dire.

Je crois que plus on vieillit, plus on voudrait avoir ses enfants rapprochés autour de soi, pour les voir souvent et savoir tous les jours ce qu'ils font et comment ils se portent.

Victor, étant plus libre maintenant, est souvent appelé au dehors pour les affaires municipales et pour les siennes propres.

Il attend avec impatience le retour d'Europe de M. Napoléon Dussault⁴³⁴, de Sherbrooke, qui est allé pour acheter des chevaux en Angleterre. Ils ont fait un acte de société le 8 de juillet. Le fonds social est de \$1500, mis par chacun d'eux dans cette entreprise. Ils sont convenus d'acheter, pour commencer, un étalon et trois juments de la race *Shire* qui est employée pour les usages généraux et ordinaires et que l'on dit convenir particulièrement au pays là, et qu'on espère être ce qu'il faut ici.

⁴³⁴ Napoléon-Timoléon Dussault (1842-1928), marchand, fils de Germain Dussault et de Geneviève Chouinard, a épousé (Sherbrooke, 18 février 1868) Malvina Desève, fille de François-Xavier Desève et de Mélanie Brazeau. « Quatrième exhibition annuelle de l'Association agricole des Cantons de l'Est, à Sherbrooke... Il y avait une centaine de chevaux. M. N.T. Dussault s'est distingué dans ce département, en rapportant plusieurs des principaux prix. » *Gazette des campagnes*, 13 septembre 1888, p. 5. « Un pionnier de Sherbrooke qui disparaît. M. N.T. Dussault succombe à une syncope, à l'âge de 86 ans. Père du D^r N.A. Dussault et de J.C.H. Dussault, avocat. » *La Tribune*, 6 décembre 1928, p. 3.

L'étalon sera sous les soins de M. Dussault, à Sherbrooke, et les juments, sous les soins de Victor, sur la ferme.

M. Dussault a écrit à sa famille qu'il espère arriver le 18 d'août, et son fils a téléphoné hier à Victor cette nouvelle qui l'intéresse tout spécialement.

Tu te rappelles que nous avons parlé de cette affaire pendant que tu étais chez nous, lors du dernier voyage de Victor à Montréal.

Ayant reçu de Casimir Dessaulles une lettre, peu de temps après l'incendie de la manufacture, qu'il était question, dans les journaux, de rétablir immédiatement et, voyant par sa lettre qu'on voulait acheter d'autres métiers et trouver un local pour les faire travailler à remplir les commandes, je me suis hâté de lui répondre que j'étais d'avis de profiter de cette occasion, d'un cas de destruction par force majeure, pour avertir tous les chalands que nous ne pourrions pas remplir ces commandes. Je suggérais aussi de mettre l'affaire en liquidation et de profiter du peu d'assurance qu'on aurait à nous payer pour acquitter autant de dettes que possible et de ne pas recommencer une besogne qui demande de nouveaux sacrifices et de nouvelles pertes, chaque fois qu'elle commence à donner l'espoir que les affaires seront assez bonnes pour rencontrer les dettes courantes et les dettes arriérées.

Il ne m'a pas encore répondu. Je n'ai pas reçu d'avis de convocation d'aucune assemblée, de sorte que j'ignore complètement ce que font ou ce que pensent faire les autres membres de la compagnie.

Ma crainte dans cette affaire est que la dette soit trop considérable pour la rencontrer avec le montant assuré, qui n'est que de \$20,500, au lieu de \$75,000 que les journaux avaient mentionnées. Les dettes hypothécaires s'élèvent à \$65,000 ou \$67,000. Je ne sais pas du tout le montant des dettes chirographaires. Elles étaient d'environ \$70,000 à \$72,000 lorsque la digue a été emportée, si ma mémoire ne me fait pas défaut.

Je n'ai pu, depuis ce temps-là, en avoir un état. Ce qui m'a donné à soupçonner que la dette aurait bien augmenté au lieu de diminuer. On est toujours plus pressé de faire connaître les succès que les pertes dans les entreprises industrielles.

Je te parle de tout cela parce que tu es l'aîné de la famille et qu'il est bon que tu saches où en sont mes affaires, pour le cas où je cesserais de vivre, chose qui peut et doit m'arriver, comme à tous ceux qui ont fourni leur carrière avant moi.

En commençant ma lettre, je n'avais pas du tout la pensée à ces affaires. Elles sont venues descendre au bout de la plume, tu les trouveras comme elles se sont présentées.

Va sans dire que c'est moi qui ai fait l'avance à Victor des \$1500 mises dans sa société avec Dussault. J'ai avancé cela pour l'exploitation de la ferme dont je suis copropriétaire avec Victor. Mais je n'ai rien à faire avec M. Dussault.

Avec beaucoup d'affection. Ton père.

Auguste



L.G. Papineau, écr
Saint-Valentin

Ferme Saint-Joseph, mardi 9 août 1887

Mon cher Gustave,

Tu vois par l'en-tête de ma lettre que je n'ai pas encore pris ma feuille de route pour Pointe-au-Pic. Le temps froid que nous avons eu, ces jours derniers, et le manque d'argent pour partir m'ont fait retarder jusqu'à jeudi prochain le jour du départ. Maintenant, j'ai reçu de l'argent et je puis partir au premier moment. Le jour fixé cependant est jeudi prochain

Victor a commencé la récolte de son bled cette après-midi et il a fait commencer les labours hier au matin. Les journées de pluie et de temps frais ont attendri la terre et la charrue avance assez bien.

C'est Philippe Anctil qui laboure. Il est engagé au mois ou à l'année. Je ne sais lequel des deux, mais je crois que c'est à l'année, parce qu'il parle de l'ouvrage qu'il fera durant l'hiver et au printemps prochain. Il est assez intelligent et vif. Il est encore jeune, n'ayant que 17 ou 18 ans. Nous l'avons vu chez son père l'été dernier. C'est lui qui conduisait les voitures et faisait les commissions pendant que nous étions à Sainte-Anne.

La petite Marie-Louise paraît faire quelques progrès. Elle n'est pas aussi maigre ni aussi faible que lors de mon arrivée ici, et elle dort plus longtemps à la fois.

Comment sont tes deux filles et ta femme ? Je n'ai pas été à la poste hier ni aujourd'hui et je ne sais si les courriers nous ont apporté des nouvelles ou non. Je n'attends pas de lettres parce que je me suis trop pressé de dire que je partirais d'ici vendredi ou lundi dernier. Il fait chaud le jour, mais les nuits sont bien bonnes.

Amitiés de la part de Victor et de sa femme. Celle-ci va au village et mettra ma lettre à la poste.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Valentin

Pointe-au-Pic, jeudi 18 août 1887

Mon cher Gustave,

Mon départ de Barnston a fait changer la température : de très chaude qu'elle était, elle est devenue presque glaciale. À quelques milles de Québec, un monsieur qui descendait dans le Pullman avec moi m'a indiqué, à notre lever, une petite tache de gazon, à l'abri des rayons du soleil levant, qui était couverte de frimas.

J'espère que cette gelée n'aura pas affecté trop fortement les jardinages et le sarasin chez Victor. Au moment de notre départ de chez lui pour Coaticook, où il est venu me conduire avec Zélia, il avait chargé l'homme de couvrir les concombres pour les préserver du froid.

Je n'ai pas eu de lettre de lui depuis ce temps, mais la température a dû s'élever là comme ici, depuis ce jour-là. Il a fait bien beau et bien chaud lundi, mardi et mercredi. Aujourd'hui, le temps s'est refroidi et la pluie a commencé de tomber après notre dîner. L'air vient du nord-est et il est probable que nous aurons quelques jours de temps humide et froid. Les cercles formés par les enfants vont se resserrer et bientôt leurs cris perçants nous entreront dans les oreilles et leurs courses dans les corridors feront trembler toute la maison.

Avant cet orage et ces tonnerres, je veux t'écrire quelques mots. Ta maman dort paisiblement à côté de moi et oublie pour quelques minutes le reste des douleurs de rhumatisme qui n'ont pu être secouées entièrement dans les bains chauds de Caledonia.

Nous sommes heureux de nous retrouver ensemble ici et de voir que Marie éprouve un mieux notable depuis son arrivée à l'hôtel Chamard. Le grand air et le sel en suspension dans cet air lui font un bon effet et bien promptement.

Nous avons reçu le 16 une lettre de Juliette en date du 12, nous disant qu'elle continue sa convalescence, que ses jambes enflent encore un peu, sous l'influence de la fatigue. Les deux fillettes se portent bien et profitent du bon air. Tu dois avoir des renseignements plus récents et des indices plus favorables encore. La distance entre elle et toi est moins grande et les communications, plus rapides qu'entre nous tous.

On arrive assez facilement à La Malbaie. Il est bien plus difficile d'en partir ou d'en faire partir les lettres. Les tables à écrire sont rares. Nous n'avons que celle de ta mère pour nous tous. Il ne part pas de malle d'ici le lundi, le mardi et le jeudi. Nous n'en recevons pas le lundi et le vendredi.

Les étrangers commencent à prendre leurs élans vers leurs domiciles respectifs. La famille Laframboise-Loranger nous a quittés mardi matin, par un bateau de jour qui leur a permis d'arriver à Québec une couple d'heures avant le départ du vaisseau pour Montréal. C'est commode de n'avoir à coucher qu'une nuit en route, surtout lorsqu'il y a des enfants. La moitié du monde de l'hôtel ici et des

hôtels du village a profité de ce voyage de jour. L. Laflamme, Mlle Quigley et les dames Duchesnay et Armand Larocque sont les seules connaissances qui nous restent au « Lorne House ».

Je marche au village sur les rochers de la grève et dans la montagne toute la journée, à part le temps des repas. Je fais provision d'exercice pour les jours où je ne pourrai pas en faire plus tard. Nous t'embrassons tous affectueusement. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Valentin

Pointe-au-Pic, dimanche 28 août 1887

Mon cher Gustave,

Ma vacance achève et, avec elle, finit aussi l'avantage de respirer l'air vivifiant de La Malbaie. Hier, j'ai fait mes adieux à la montagne en y faisant une longue escalade [de] tous les crans jusqu'au plus élevé. Aujourd'hui, j'ai fait visite au juge Routhier que je n'avais pas encore vu. Il arrive de Chicoutimi où il a tenu la cour pour la contestation de l'élection de M. Couture. Il doit aller en Europe, cet automne, avec ses demoiselles. Il y passera l'hiver, s'il peut réussir à obtenir un congé. La date de son départ n'est pas encore fixée. Il attend qu'il ait loué sa maison de Québec avant de la fixer. Mme Routhier est retournée à Québec et ses deux plus jeunes filles vont la rejoindre par le bateau ce soir.

Ta mère a été plus souffrante de rhumatisme, la semaine dernière. Cela ne l'empêche pas de vouloir rester ici jusqu'au mardi 6 de septembre, pour permettre à Marie de se fortifier un peu. Moi, je partirai pour Québec et Montréal mardi prochain. Je me trouverai une pension à Montréal ou peut-être à Valois [Pointe-Claire], en attendant le retour de ta mère et de ta sœur, qui veulent aller faire une course de deux ou trois jours à Barnston, après leur arrivée à Montréal.

Léopold Laflamme et Mlle Quigley resteront ici jusqu'au 6 de septembre. Il y aura peu de monde ici après mardi. Les départs sont plus nombreux maintenant que les arrivants. C'est dommage que je ne sois pas libre de rester plus longtemps : la saison est belle et je pourrais prendre encore plus de vigueur pour résister à la fatigue de nos cours.

Mme Leman et ses enfants, M. Rouër Roy et sa famille retournent aussi à Montréal mardi prochain.

M. Victor Beaudry⁴³⁵ est gravement malade. Je crois que c'est ce qui fait avancer d'une semaine leur départ, qui avait d'abord été fixé au 6 de septembre.

⁴³⁵ Victor Beaudry (1829-1888), beau-frère d'Émilienne Trudeau. « Mort d'un millionnaire canadien. À dix heures ce matin, M. Victor Beaudry est mort à sa résidence sur la rue Sherbrooke. Ce

Nous avons appris, par une lettre de Victor, l'arrivée à Sherbrooke, dimanche dernier, de M. Dussault et, par les gazettes, l'arrivée des *Shires* d'Angleterre à Montréal lundi dernier. Il y a un étalon qui restera à Sherbrooke et deux juments avec leurs poulains du printemps, qui doivent hiverner chez Victor. Nous n'avons pas encore de détails.

Ta mère, Marie et moi, nous t'embrassons cordialement. Amitiés à Juliette et tes deux filles, quand tu écriras à la mère. Ton père affectionné.

Auguste

Tu pourras m'adresser tes lettres au palais de justice, à Montréal, jusqu'à nouvel ordre.

✕

M. L.G. Papineau
Saint-Valentin

Montréal, 8 septembre 1887

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ta lettre, mallée dimanche dernier à Saint-Valentin. Cela m'a fait plaisir, d'autant plus que j'étais sans nouvelles de toi ni de tes enfants depuis quelque temps et que j'avais bien hâte d'en avoir.

Ta mère et Marie sont arrivées hier en assez bonne santé et bien contentes de se retrouver au milieu des parents et amis de la ville et de reprendre leurs habitudes de la maison. Elles se proposent d'aller, lundi prochain, à Barnston pour y voir Mlle Marie-Louise-Eugénie et ses parents; elles reviendront avant la fin de la semaine.

Joseph Beaudry est parti hier au soir pour aller à Barnston aussi; il doit revenir lundi prochain. Il ne pouvait plus retarder à voir ce qui se passait et s'était passé sur la ferme Saint-Joseph depuis son départ pour l'Europe. Je crois que s'il avait l'argent pour racheter sa part de l'établissement et le consentement de Victor à le reprendre en société ou copropriété, il s'y rendrait de suite. Je pense pourtant qu'il y a plus d'avenir pour lui dans l'affaire des bretelles, avec Henri, et je suis convaincu que ce dernier serait très content de l'avoir.

monsieur était bien connu en cette ville. C'était un de nos rares millionnaires canadiens. Il avait ramassé sa fortune en Californie où, avec son frère M. Prudent Beaudry, actuellement à Los Angeles, il était possesseur de mines considérables, de jardins d'orangers et d'autres propriétés. » *L'Électeur*, 8 mars 1888, p. 4. Aussi Georges Aubin, *Les Québécois et la soif de l'or en Californie, 1848-1859* (2022).

Henri et Alice sont à s'installer dans leur nouveau domicile, rue La Gauchetière, première porte à l'Est de la rue Saint-Denis. C'est un joli petit nid qu'ils occupent depuis le 1^{er} de septembre. Cela fait plaisir à voir. Ils n'ont pas encore fini le placement des meubles mais sont très avancés.

Françoise est venue de Saint-Jérôme hier pour faire quelques achats pour Juliette, qui se propose de se rendre à Papineauville à la fin de cette semaine ou lundi prochain. Elle se propose, Juliette, de passer par Montréal avec les deux enfants, dont Françoise nous a fait bien des compliments. Elle ne tarit pas sur leur amabilité et leur beauté ! Elle est retournée par le train du soir. Nous avons été heureux de la voir et pour elle-même et pour les renseignements agréables qu'elle nous a fournis.

Nous avons hâte de te voir et, si tu es libre, nous serions heureux de te voir ici pour passer le dimanche avec nous et avec ta femme et tes enfants, s'ils viennent pour ne monter que lundi. Nous n'avons pas objection à ce que tu sois ici plus tôt.

Ton père affectionné.

Auguste

※

L.G. Papineau, écr
Saint-Valentin

Montréal, 12 septembre 1887

Mon cher Gustave,

J'arrive de Saint-Jérôme et j'ai trouvé la maison déserte en arrivant au N^o 90. Je me suis hâté de me rendre au palais d'où j'écris.

Je n'ai pas eu le plaisir de te voir comme je l'avais espéré en t'écrivant l'autre jour. J'ai vu ta femme et tes deux petites filles. Juliette t'attendait à Saint-Jérôme en même temps que moi, samedi. Marguerite aussi. Celle-ci m'a dit en arrivant :

– Pépé, j'ai fait le saut quand t'a aperçu.

Elle m'a fait beaucoup de caresses et d'amitiés toute la soirée, et encore toute la journée d'hier. J'ai trouvé les deux petites fort engraisées et en bonne santé. Juliette se dit bien; elle engraisse, elle n'est cependant pas forte. Marguerite m'a fait des reproches de ne pas t'avoir emmené avec moi. Tous te font bien des amitiés à Saint-Jérôme, et je t'en fais ma part à l'occasion de l'anniversaire de ton heureux mariage.

J'ai été reçu à bras et cœurs ouverts, comme sait le faire toute la famille que j'ai été voir. Sévère m'a fait promener autour de Saint-Jérôme depuis les vêpres jusqu'au souper. Marguerite nous accompagnait, ayant tantôt les guides, tantôt le

fouet à la main, pour stimuler l'activité de Bayard, qui s'appelle aussi Bayardo quand elle est excitée par la rapidité de son trot.

Sévère et moi, nous avons pris le souper chez le curé Labelle⁴³⁶, qui nous a reçus au champagne. C'était fête à Saint-Jérôme, comme tu peux le voir. J'ai été invité non seulement à y retourner mais à m'y acheter une résidence de campagne, qui avait été choisie par feu le juge A.N. Morin pour y passer ses dernières années, rêve qu'il n'a jamais pu réaliser. Il avait fini par se décider à finir ses jours à Saint-Hyacinthe, où il ne s'est rendu qu'après sa mort, ayant été surpris par elle avant d'avoir terminé ses arrangements pour s'y rendre. Sa veuve seule et ses cendres s'y sont rendus et y sont encore.

Tout à toi. Ton père affectionné.

Auguste

Je t'inclus une lettre de Juliette que j'étais chargé de te remettre si je t'avais rencontré à Montréal. Marguerite m'a dit hier, pendant la promenade en voiture, qu'ils t'attendent à Papineauville pour aller voter. C'était en réponse à une question que je faisais à Sévère, pour savoir si tu devais aller à Papineauville pour le mariage de ta belle-sœur Augustine⁴³⁷ et de Lia Hillman⁴³⁸.

✕

L.G. Papineau, écr
Saint-Valentin

Montréal, 29 septembre 1887

Mon cher Gustave,

Un mot avant de laisser le palais pour aller souper. Hector Chauvin et Henriette Bourassa sont revenus de Montebello mardi soir, bien et dûment mariés. Ils devaient descendre par le bateau qui n'a pas pu laisser son quai à Ottawa, à cause de l'épaisse fumée qui arrête la navigation presque partout depuis lundi.

⁴³⁶ ACP avait déjà présidé une réunion à Saint-Jacques de Montréal, en septembre 1879, où le curé Antoine Labelle était venu demander une aide financière pour la colonisation. *Gazette des campagnes : journal du cultivateur et du colon*, 18 septembre 1879, p. 1-2.

⁴³⁷ Non pas Augustine mais Henriette Bourassa (1866-1939) qui épouse (Montebello, 27 septembre 1887) Hector Chauvin, avocat.

⁴³⁸ Lea-Amelina Hillman (1863-1942), fille de Henry Hillman et de Virginie Couillard, épouse (Papineauville, 20 septembre 1887) François-Samuel Mackay (1865-1946), notaire, fils de François-Samuel Mackay, notaire, et d'Aurélien Papineau.

Ils sont venus nous voir hier. Ils sont gais et contents, et installés dans leur maison. Ils ont emporté, ce matin, ceux de leurs présents de noces qui avaient été apportés chez nous. Ils en ont eu beaucoup et de très beaux.

Marie a été voir Juliette et les enfants à Papineauville. Juliette parle de descendre avec Marie samedi. Je suppose que tu as dû en être informé directement et que nous aurons prochainement le plaisir de te voir ici avec elles.

Si vous avez autant de fumée à Saint-Valentin que nous en avons ici, vous ne devez pas faire des arpentages plus longs que votre nez. On n'y voit rien ici quand le soleil n'est pas au sommet de sa course.

Ta mère n'est pas trop mal et je suis bien.

Eugénie est venue dîner avec nous à midi. Elle est chez ton oncle Émery avec Papineau depuis samedi dernier.

Avec affection, ton père.

Auguste

Victor m'écrit que Dussault est en correspondance avec des éleveurs anglais pour voir s'il y a moyen d'avoir d'autres juments au printemps prochain. Cela fait voir qu'il n'a pas été découragé, ni détourné de son entreprise.

Zélia et Marie-Louise étaient en bonne santé samedi dernier, date de sa lettre.

※

L.G. Papineau, écr
Arpenteur et ingénieur civil
Saint-Jean – Saint-Valentin, P.Q.

Montréal, 30 septembre 1887

Je t'écrivais un mot hier, te disant que probablement Juliette viendrait à Montréal demain. Dans la soirée, George dit avoir reçu un mot de Marie, qui a revu Juliette et appris que cette dernière ne descendra pas demain, mais plus tard seulement, sans préciser quand cela serait.

Le vent de nord-ouest a chassé un peu la fumée et nous voyons un peu moins mal autour de nous, mais pas loin. Tous bien ici.

Avec amitiés et tout à toi.

※

L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Montréal, 18 octobre 1887

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier ta lettre de la veille, nous apprenant que vous avez pu vous rendre sans trop d'inconvénient à Saint-Jean, malgré la pluie qui faisait le jour de votre départ.

Nous avons tous été contents de recevoir des nouvelles et nous sommes heureux de voir que Marguerite a repris ses habitudes de Saint-Jean et rafraîchit sa mémoire de ce qui l'intéressait là.

Ta mère a dû regretter de vous avoir si souvent et si peu bien couchés dans les chambres d'en haut, et elle a [dit] vouloir prendre ses précautions pour ne pas vous faire partir avant le temps, à l'avenir. Elle a fait refaire les matelas à neuf et assez longs pour la couchette la plus longue. C'est un pas décisif pour vous conserver plus longtemps avec nous, quand vous reviendrez.

Le temps de pluie et de froid que nous avons eu a fait revenir les rhumatismes de ta mère. Quoique moins fortes que l'année dernière, les douleurs sont encore assez incommodes.

Eugène Mackay est revenu de Papineauville samedi. Il rapporte que l'aqueduc progresse rapidement. Tout le canal pour recevoir les tuyaux est ouvert jusqu'à la source, et une moitié des tuyaux sont percés. Lauzon a fait protester le syndicat de ne pas lui enlever l'eau de la source de ton oncle Mackay. On s'attend à un procès, paraît-il, dont l'honorable Laflamme serait chargé par Lauzon. Je crois peu à cela encore. L'avenir nous dira ce qui en est.

Augustine Bourassa est revenue de Montebello hier avec Auguste Mackay. Elle se retire chez Henriette, Mme Chauvin. Gustave est venu et retourné à Montebello la semaine dernière.

J'ai reçu hier, de Victor, une lettre disant qu'ils sont tous bien à Barnston et qu'il a entendu parler de juments à vendre ici, à Montréal, qu'il a fait écrire Anctil à celui qui a fourni cette nouvelle, pour avoir de plus amples renseignements. S'il en a d'encourageants, il viendra peut-être à Montréal pour essayer de les acheter.

Marie est déjà moins bien que lors de son retour de la campagne. Elle a besoin de beaucoup d'attentions et de précautions pour se préserver.

Chez ta tante Beaudry étaient bien hier. Elle a été au cimetière avec ta mère. Il faisait si beau !

Embrasse Juliette, Marguerite et Jeanne pour nous tous.

Ton père affectionné.

Auguste



Madame A.C. Papineau
Saint-Hyacinthe

Montréal, mardi soir 8 novembre 1887

Ma chère Louisa,

Sur la fin de l'après-midi, j'ai reçu à la cour ta lettre du 7. Je me réjouis avec vous du beau temps que vous avez pour votre retraite et du grand avantage que vous avez d'entendre un bon prédicateur et un homme vraiment distingué.

Je regrette avec toi qu'il ne nous soit pas donné d'avoir à Montréal d'aussi beaux sermons. Il est bien probable que nous ne les méritons pas. Dieu refuse souvent de bons directeurs à ceux qui n'en veulent pas du tout ou qui ne veulent pas profiter de ceux qu'il leur envoie.

Fanny, si occupée de sa maison, des œuvres de charité et des affaires publiques, n'en fera que mieux sa retraite. C'est une femme d'action, il en faut comme cela dans le monde. Marie avait choisi la meilleure part, dit Notre Seigneur, en s'occupant des choses du cœur et de l'esprit. Cela n'a pas empêché Marthe de faire une grande sainte. Elle s'occupait aussi d'amour et de dévouement, mais plus particulièrement de dévouement à l'humanité de Notre Seigneur. Cela ne l'empêchait pas d'avoir une foi très vive et de la manifester en demandant la résurrection de son frère qu'elle obtenait de suite, tant sa foi était vive et pratique. Le rôle de Marie était moins fatigant et plus sublime. Celui de Marthe est encore bien élevé, et je ne te demande pas d'aller même aussi loin, si tu ne t'en sens pas la force. Sois Marie ou son émule, si tu les préfères, je m'en contenterai encore, car si tu t'élèves à une aussi grande hauteur qu'elle, j'espère bien que tu auras la charité de me tendre la main.

Merci à Fanny de tout ce qu'elle fait pour vous permettre de devenir des Marie pendant qu'elle joue si généreusement le rôle de Marthe. Merci de plus pour son invitation à la conférence du 18 de novembre. Je ferai un effort pour y assister, si je suis libre.

Je vais partir demain vers 5 h pour tenir la Cour supérieure à Joliette. Le juge Taschereau fait plus de besogne ici que moi, et je puis suffire à celle de Joliette, de là l'échange. Le prétexte donné est qu'il doit aller à Terrebonne demain pour l'enterrement de feu Louis Masson.

Tu pourras m'adresser ta prochaine à Joliette, à l'hôtel Chevalier.

Je vous embrasse avec affection. Ton ami Auguste.

J'ai reçu une lettre de Victor hier. Il dit que Marie-Louise éclate de rire en faisant sauter les gazettes avec ses pieds et en les déchirant. Il dit qu'elle n'a pas pour les journaux le même respect et le même esprit de conservation que les autres Papineau.

Sa femme, sa belle-sœur et son beau-frère sont en bonne santé.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Montréal, vendredi 2 décembre 1887

Mon cher Gustave,

Le 30 de novembre dernier, j'ai déposé à ton crédit, à la Banque d'épargne, rue Sainte-Catherine, livret N^o 3352, la somme de \$211, savoir 100 piastres collectées sur le loyer de ta maison, N^{os} 164 et 166, rue Saint-Hypolite, et 111 piastres pour ton dividende sur tes trente-sept actions dans la Banque de Saint-Hyacinthe. Dis donc maintenant que la fortune ne t'arrive pas en dormant ! Je n'ai rien retenu pour les taxes que j'ai payées, ni pour l'assurance que j'ai aussi payée sur la maison, car j'espère bien retirer encore du loyer et je voulais te donner le goût des recettes avant d'éprouver l'amertume des dépenses.

En revenant de Saint-Jean, lundi dernier, j'ai bien admiré le treillis et les chevaux sur lesquels se trouve construit le chemin de fer du Pacifique, à l'une et l'autre extrémité du pont qui relie les deux rives du pont de fer à Caughnawaga.

Poursuivant, chemin faisant, nos idées de culture de choux et de raisin, je me suis dit que cette longue chaussée, que l'on doit faire en terre, pour rendre permanents les appuis temporaires du chemin qui sont en bois aujourd'hui, serait un excellent abri pour protéger nos cultures favorites contre les vents trop forts de notre saison rigoureuse. Il faut donc que tu fasses les yeux doux à sir John, afin qu'il te prenne pour un de ses enfants sauvages (tu es aussi coloré que la plupart d'entre eux) et qu'il te fasse une part d'héritier dans ce terrain, quand il le partagera entre ses protégés. Ces bons sauvages, ils ne savent pas quelle bonne soupe et quel bon vin nous pourrions récolter sur cette terre si pauvre d'apparence aujourd'hui !

J'ai eu occasion de converser avec M. Macdonald, jeune, en revenant. Il m'a parlé de la nomination de M. Charland comme juge d'Iberville, qu'il avait sollicité, avec succès, de sir John et de M. Chapleau. Il m'a même donné à entendre que je serais le bienvenu à Saint-Jean, si je voulais accepter la charge du district. Je lui ai dit que mon opinion est que tous les juges devraient résider à Montréal et être envoyés, de là, dans les différents districts, quand besoin serait, pour les affaires, comme cela se pratique en Ontario où tous les juges des cours supérieures résident à Toronto.

Si les MM. Macdonald jouissent d'un si haut crédit, et je crois qu'ils en jouissent, au moins passablement, il est bon de ne pas négliger leur connaissance, pendant que tu es à leur porte. Je sais que tu n'en abuseras pas et que tu ne les fatigueras pas par tes obsessions, autrement je ne t'en parlerais pas. Mais il est bon de les voir et de leur témoigner de l'estime et de la considération; car ce sont

réellement des gens qui ont eu le mérite de se faire une bonne et belle position par leur travail, et ils sont bienveillants pour nous.

Ta mère aurait vu avec plaisir arriver Marguerite avec moi et tante Marie aussi. Nous vous embrassons tous quatre affectueusement.

Ton père affectionné.

Auguste

✂

L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Montréal, 9 janvier 1888

Mon cher Gustave,

Le charretier qui vous a conduits à la gare samedi soir vient de nous rapporter le petit sac de voyage de Juliette. Je te l'écris de suite, afin de vous tirer d'inquiétude sur ce point.

Nous avons hâte de savoir comment vous avez fait le voyage et surtout comment Juliette se trouve maintenant. Si elle n'a pas encore vu le médecin, qu'elle ne tarde pas davantage à le consulter. Les fièvres sont si nombreuses cette année qu'il ne faut pas les négliger.

Marie et ta mère partent pour aller chez le D^r Brodeur⁴³⁹. Je garde la maison à cause du rhume et d'un gros nez rouge.

À la hâte, avec amitié.

Auguste

✂

⁴³⁹ Azarie Brodeur (1850-1908), docteur en médecine de la faculté de Paris et de l'Université Laval de Québec et professeur à l'Université Laval de Montréal. Thèse : *De l'intervention chirurgicale dans les affections du rein*, Paris, 1886.

L.G. Papineau, écr
Arpenteur et ingénieur
Saint-Jean, P.Q.

Montréal, 17 janvier 1888

Mon cher Gustave,

Je ne sais par quelle circonstance ta lettre du 12, mallée le 13, ne m'est arrivée que tout à l'heure. Nous nous sommes dit plusieurs fois que nous avions hâte d'avoir des nouvelles de Juliette, de toi, des enfants. Heureusement que les nouvelles attendues se trouvent n'avoir pas été mauvaises, quoique pas aussi bonnes que nous voudrions les voir.

Après votre départ, George nous avait dit qu'il pensait Juliette atteinte d'une légère attaque de fièvre typhoïde, comme il en avait déjà vu un bon nombre de cas chez des personnes qui étaient venues à l'hôpital Notre-Dame, se faire traiter pour d'autres choses. Les médecins de l'hôpital l'ont fait remarquer aux élèves, parce qu'elle offre un caractère peu grave et à peine décidé.

Nous n'avons pas été surpris de voir que votre médecin, à Saint-Jean, avait diagnostiqué de la même manière, comme ta première lettre nous l'indiquait.

Nous attendons maintenant un nouveau bulletin nous confirmant l'espérance d'un mieux plus prononcé, après le sevrage de cette chère petite Jeanne, que nous regrettons, pour elle, de voir privée de sa plus grande consolation.

Ta mère est assez bien et elle est toujours auprès de Marie. Celle-ci a passé la semaine dernière au lit, avec des cataplasmes de farine de lin sur l'estomac, après une mouche noire. Hier au matin, elle est allée voir le docteur qui lui a prescrit de rester couchée encore toute la semaine et de continuer les mêmes cataplasmes et de ne prendre d'autre nourriture que du lait, de deux heures en deux heures, et de la bouillie au lait, deux fois par jour, avec du bicarbonate de soude après chaque repas, et même après chaque verre de lait, si elle se sent l'estomac fatigué. À tout prendre, il a constaté un peu de mieux à l'estomac. Il dit qu'aussitôt l'inflammation guérie, il lui donnera des toniques et de l'huile de foie de morue qu'il considère le plus puissant tonique pour en faire une fille forte.

Pour moi, je n'ai pas de rhume, mais mon mal de tête est devenu plus fort, et le docteur me dit qu'il me faudra absolument prendre du repos. Il m'a parlé d'un congé et j'ai écrit au ministère de la Justice, pour savoir s'il est possible d'en avoir un. Il ne faut pas parler de cela avant d'avoir une réponse de ce monsieur, car tout pourrait manquer.

Ta mère demande si tu as commandé ou non $\frac{1}{2}$ douzaine des portraits de Marguerite pour elle.

Amitiés de notre part à Juliette et aux enfants.

Ton père affectionné. Auguste.

Marie te fait dire que ses étrennes égaient sa chambre par une suite continuelle d'accords mélodieux, et cela renouvelle sa reconnaissance. Nos félicitations à Louis Trudeau et à sa dame pour les deux beaux neveux qu'ils nous ont donnés. Fanny est arrivée de Saint-Hyacinthe chez Alice, hier. Elle attend la Providence qui doit annoncer sa présence là d'un jour à l'autre. Alice est venue ici hier à la veillée, elle est bien courageuse.



L.G. Papineau, écr
Arpenteur
Saint-Jean, P.Q.

Montréal, 20 janvier 1888

Mon cher Gustave,

Notre chère Alice a donné naissance à son premier garçon⁴⁴⁰ cette après-midi, sur les 4½ heures. Elle était dans de grandes douleurs depuis 2 h du matin. Elle était bien épuisée et fatiguée, ce soir, quand je suis revenu de la cour vers 5 h et demie. On a télégraphié au grand-père Dessaulles, qui sera parrain avec ta tante Beaudry marraine. Gustave Bourassa est invité à faire le baptême. Cela se fera demain après-midi.

L'enfant est assez gros et assez fort. Il a des cheveux foncés, des yeux paraissant noirs. Il ressemble un peu à son père et à sa mère et à ta filleule Emma Dessaulles. L'enfant n'était pas encore pesé quand je l'ai vu. Il m'a paru devoir peser de 6 à 8 livres.

J'ai été content de recevoir hier ta carte-lettre nous disant que Juliette a été assez bien pour descendre à la salle à dîner pour les repas. Embrasse-la, ainsi que les petites filles pour nous.

Victor écrit que Marie-Louise a une dent depuis le 17 ou le 16.

Avec nos amitiés pour chacun de vous.

Ton père affectionné. Auguste.

J'ai reçu un télégramme d'Ottawa hier, me disant qu'un congé de six mois m'est accordé. C'est sir Hector qui m'a fait la politesse de me le télégraphier de suite. C'est lui qui, en l'absence du ministre de la Justice, s'est chargé de soumettre ma demande à l'exécutif.



⁴⁴⁰ Casimir-Joseph-Henri Beaudry (1888-1965), né à Montréal le 20 janvier 1888, fils de Henri Beaudry, manufacturier, et d'Alice Dessaulles.

L.G. Papineau, écr
 Arpenteur
 Hôtel Monette
 Saint-Jean, P.Q.

Montréal, 27 janvier 1888

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier et aujourd'hui tes lettres du 25 et du 26 de janvier courant, contenant, la première, un chèque de \$75 et un autre de \$265; et, la seconde, la somme de \$240 en billets de banque et du gouvernement : \$580 que j'impute, comme toi, sur ton billet du 2 juin 1887, payable à huit mois, avec intérêt de 6%; l'imputation portant sur l'intérêt d'abord.

La tempête se continue et Mme Casimir Dessaulles est forcée de rester jusqu'à demain. Augustine Bourassa est à Montréal depuis une couple de jours, pour tenir compagnie à Joséphine St-Jacques qui l'a demandée.

Marie profite de cette circonstance, car Augustine est aussi souvent [avec elle], et même plus souvent, qu'avec Joséphine. Toutes deux prennent lentement du mieux.

Je ne me sens pas encore mieux, je crois qu'il me faudra attendre longtemps. Il y a si longtemps que j'ai le cerveau surmené et l'estomac dérangé !

Ta mère n'est pas trop mal. Bonne santé et amitiés à vous tous. Je te remercie d'avoir répondu si promptement à ma demande.

Ton père affectionné.

Auguste

✕

L.G. Papineau
 Saint-Jean

Montréal, 6 février 1888

Mon cher Gustave,

J'ai déposé à ton crédit à la Banque d'épargne, à ton livre N^o [], succursale Sainte-Catherine, vendredi le 3 de février, \$144.33, dont \$111 pour ta part de dividende de la Banque de Saint-Hyacinthe, et \$33.33 sur les rentes Cuthbert.

Sam est parti pour Saint-Eustache cette après-midi, avec sa femme, allant au mariage de Clément Dansereau⁴⁴¹ avec Mlle Hayward.

⁴⁴¹ Clément Dansereau, notaire, épouse (Saint-Eustache, 7 février 1888) Marguerite Hayward, fille de William Hayward, de Saint-Patrice de Rivière-du-Loup, et d'Émilie-Euchariste Mackay.

Ton oncle Trudeau est venu en ville vendredi avec Marie-Louise. Il a dû retourner chez lui ce soir avec elle. Nous ne l'avons pas vu. Elle est venue voir Marie samedi, et doit revenir à Montréal pour continuer de se faire traiter par le D^r Brodeur.

Ton oncle Émery n'est pas très bien. J'ai rencontré Émilie ce matin au marché. Elle me dit que son père est toujours souffrant. Chez ton oncle Casimir sont bien.

Joseph Beaudry vient d'entrer, il parle avec Marie et dit que toute la famille est en bonne santé au N^o 130, Champ-de-Mars. Alice et son gros garçon font des merveilles. Elle se rétablit bien et son élève n'est pas incommode.

Je vous souhaite bien pareille chance pour vos deux chères petites qui sont trop loin de nous à notre gré. Nous serions heureux de vous voir encore à la distance de la pension Lefebvre, lorsque vous pouviez vous rendre en une minute.

Marie progresse lentement. Ta mère souffre souvent de rhumatisme. Il ne faut pas oublier que les inconvénients et les épreuves d'aujourd'hui sont les bases et le gage du bonheur de demain.

Nous vous embrassons tous avec beaucoup d'amitiés.

Ton père affectionné. Auguste.



Monsieur L.G. Papineau, I.C.
Saint-Jean, P.Q.

Montréal, 15 février 1888

Mon cher Gustave,

Je me sens un peu mieux ce soir et j'en profite pour t'écrire un mot.

Marie a fait visite au docteur hier au matin et, pour lui témoigner tout le plaisir qu'il en avait éprouvé, il lui a prescrit un vésicatoire additionnel, avec 15 jours de cataplasme de farine de lin ensuite. Elle continue le régime du lait avec permission d'y ajouter des biscuits secs, ou soda, et deux cuillerées à dessert de thé de bœuf par jour. Elle doit naturellement garder le lit pour tenir ces cataplasmes sur l'estomac. Il lui a dit qu'il se hâte de la guérir, afin que je puisse partir en voyage pour ma santé et l'emmener avec moi.

Adine est presque continuellement auprès d'elle et lui prodigue tous les soins que nécessite sa position. Cela soulage ta mère, peu capable d'aller et venir à chaque instant pour panser les plaies causées par la mouche. Malgré cela, ta mère a plus de fatigue qu'elle ne devrait en avoir, et ses jambes sont enflées et douloureuses.

Françoise nous a donné quelques détails sur votre état de santé et sur celle de Mme Louis Trudeau. Nous sympathisons tous avec vous et avec Mme Trudeau et son mari. C'est une rude épreuve pour une jeune femme que les soins à donner à

deux jumeaux⁴⁴², pendant qu'elle-même a les fièvres avant d'avoir pu se rétablir de ses couches !

Nous sommes sensibles aux témoignages de sympathie d'Ernest Marceau, et tu voudras bien lui dire combien nous nous intéressons, de notre côté, à tout ce qui le touche. Nous avons vu avec plaisir qu'il écrit pour *Le Canada français* et nous l'en félicitons.

La Revue littéraire et artistique de Paris continue d'être envoyée ici à ton adresse. Es-tu abonné à cette publication ? Devons-nous te la réadresser à Saint-Jean ? ou veux-tu qu'elle soit refusée et renvoyée en France ?

On m'envoie aussi *Le Semeur*, un nouveau journal que je vais refuser et renvoyer.

J'ai reçu hier une lettre de Victor. Il est bien, ainsi que sa famille. Cependant Joseph m'a dit aujourd'hui qu'il venait de recevoir un billet d'Anctil lui disant que Victor est malade de l'envie d'avoir des bêtes à cornes « pur-sang ».

Tu me dis dans ta dernière lettre que tu as de l'argent à placer. Combien est-ce ? Je crois que je puis prendre tout ce que tu en as, à 6% d'intérêt, si tu veux te contenter de mon billet pour garantie du remboursement. Je me suis engagé à en prêter plus que le montant que j'ai en main. Il va me falloir emprunter à mon tour. Réponds-moi combien tu en as et si tu peux me le laisser avoir.

Mémé et tante Marie s'unissent à pépé pour faire des caresses et des amitiés aux « Soies » et à leur mère. Tout à toi. Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Montréal, 21 février 1888

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier ta lettre de dimanche. Nous avons tous été très affligés, ta mère, Marie et moi, d'apprendre la gravité de la maladie de Mme Louis Trudeau, et tous ceux de la famille à qui nous avons communiqué la mauvaise nouvelle en sont peiné aussi. Nous espérons pourtant encore un peu que sa jeunesse et la souplesse de son tempérament lui aideront à se tirer de cette crise si grave. Nous comprenons bien que ses parents soient alarmés de son état et que Louis surtout en soit douloureusement frappé. Nous attendons d'autres nouvelles aussitôt que tu pourras nous en donner.

⁴⁴² Harold Whitman Trudeau (1888-1889) et Charles Toussaint Trudeau (1888-1970), jumeaux nés en janvier 1888, à Saint-Jean-sur-Richelieu, fils de Louis Trudeau et d'Anne Herring Whitman. Celle-ci, la parturiente, décéda le 28 février 1888.

Marie a été souffrante, ces jours derniers, une glande sous le bras gauche s'est enflammée considérablement et lui a causé des douleurs assez fortes pour troubler et suspendre son sommeil. Heureusement que dans la veillée hier, elle a senti du soulagement par l'ouverture qui s'est faite à l'aide des cataplasmes qu'on lui appliquait depuis plusieurs jours. Elle a pu dormir assez bien la nuit dernière.

Ta mère est un peu mieux de ses douleurs dans les jambes. Elle doit sortir vers 3 heures.

Je t'écris du palais de justice où je suis venu voir mes collègues. Ils sont tous bien occupés et rendus sur le banc des cours de révision, de circuit, etc.

Tu vois que je me trouve mieux, puisque je me suis rendu jusqu'ici. Il faut avouer que le docteur m'a donné congé de traitement jusqu'à demain, et que demain je recommencerai encore mes misères par un renouvellement du traitement, qui m'avait fatigué les jours précédents.

Le temps passe bien vite et il ne me reste plus qu'une quinzaine de jours avant le départ d'Emma pour la Belgique. Elle espère avoir le plaisir de te voir et même elle ne perd pas tout à fait espoir de revoir Juliette avant de partir.

Pour nous, vous savez que nous voudrions vous voir tous les jours et, plus nous vieillissons, plus nous voudrions vous voir rapprochés de nous.

Comme je n'ai pas encore reçu de lettre de Gendreau, ni de Victor, depuis quelques jours, je ne sais encore quand j'aurai besoin de ton argent, mais tu peux bien me l'envoyer de suite, si tu veux, et je t'enverrai mon billet. Cela empêchera tout retard de se produire.

Nous vous faisons mille amitiés et à ta tante comme à Louis, à sa femme nous faisons savoir combien nous sympathisons avec eux. Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Montréal, 27 février 1888

Mon cher Gustave,

J'ai reçu samedi ta carte postale nous donnant les dernières nouvelles de Mme Louis Trudeau. Nous avons été deux ou trois jours dans une grande incertitude. Le D^r St-Jacques, de Saint-Hyacinthe, avait été à l'enterrement du jeune Larocque, à Saint-Jean et, au moment où il entrait dans les chars pour retourner chez lui, il avait entendu dire qu'une jeune femme mariée depuis un an seulement et qui avait eu deux enfants jumeaux venait de mourir. Cette nouvelle, donnée à Saint-Hyacinthe à son arrivée, fut interprétée par M. et Mme Dessaulles comme devant être

celle de la mort de Mme Trudeau, qui s'était trouvée dans les circonstances indiquées et qu'on savait être en danger de mort.

Nous avons regardé sur toutes les gazettes, le soir et le lendemain et, n'y voyant rien et ne recevant pas de nouvelles de toi, nous avons fini par en conclure que la nouvelle était fausse. Et nous vivons dans l'espérance que la maladie finira par céder aux bons soins du médecin et des mères qui veillent au chevet de la malade.

Marie a souffert beaucoup durant la semaine dernière. Samedi soir, le docteur a fini par lui donner deux coups de lance sous le bras pour ouvrir ces glandes gonflées outre mesure qui l'incommodaient tant. Depuis ce temps, elle met des cataplasmes, mais une quatrième glande menace de devenir aussi gonflée que les précédentes.

Ta mère vient de sortir pour faire quelques achats pour les besoins de la maison. Elle n'est pas trop souffrante depuis que le beau temps est revenu.

Hier et aujourd'hui, j'ai été moins bien, de même que vendredi et samedi. Je n'ai pas sorti, excepté pour aller à la messe hier à la chapelle du Sacré-Cœur. Le mal de tête m'a empêché de lire et d'écrire. Mes plaisirs se trouvent ainsi peu variés. Cette après-midi, je me sens mieux. J'espère que cela va continuer.

Ce matin, Alice est venue pour voir Marie. Elle avait déjà sorti en voiture un jour qu'il a fait beau, la semaine dernière. Elle est bien quoiqu'elle éprouve encore un peu de faiblesse dans les jambes. Son bébé n'est pas incommode du tout.

Nous avons bien hâte de voir arriver le beau temps continue pour vous voir.

Il est venu samedi une carte postale du bureau de la douane, avertissant qu'il y a là un paquet à ton adresse et arrivé par la poste. J'ai envoyé le messenger de la cour avec de l'argent pour payer les droits et rapporter le paquet ce soir, quand il reviendra de la cour.

Embrasse Juliette et les enfants pour nous. Nous sommes contents de savoir que la brûlure de Marguerite est enfin guérie.

Ton père affectionné. Auguste.



Washington, D.C., U.S.
St. James Hotel, 17 avril 1888

Ma chère Louisa,

Me voilà rendu ici. Je suis arrivé à 3 heures et quart p.m., sans être arrêté à New York, ni à Philadelphie parce qu'il y faisait encore trop froid. Je n'ai pas arrêté à Baltimore non plus assez longtemps pour y acheter des cartes postales.

Je suis un peu fatigué de la longueur de la route, mais j'aurais été plus incommodé du froid que de la fatigue, si j'étais resté à N.Y. pour m'y reposer.

Il n'y a que la rue à traverser pour me rendre de la gare à l'hôtel où je suis entré. Je loue ma chambre \$1.00 par jour. Je puis prendre les repas où je veux. Il y a un restaurant attaché à l'hôtel.

J'ai fait la route de Montréal à N.Y. avec un Américain qui venait de passer six ans au Japon. Il m'a dit être parti du Japon il y a trois semaines ce matin. Il a été sept jours dans les chars, de Vancouver à N.Y. Nous nous sommes séparés à Jersey City vers 9 h ce matin, après être traversés pour prendre, moi, le chemin The Pennsylvania R. et lui le Central Jersey.

Je suis dans le voisinage du Capitole que l'on aperçoit en arrivant à la gare.

Il fait assez chaud ici pour commencer à jardiner.

Je voudrais voir Marie aussi bien que moi. Elle souffre de son vésicatoire encore à l'heure qu'il est; moi, je souffre un peu, mais le D^r Brodeur m'a tant dit et répété que la chaleur me guérirait, que je vais bien être forcé de guérir maintenant que je suis rendu dans la région aimée du soleil. Je vais essayer de faire le métier de lézard. Jusqu'à nouvel ordre.

Je vous embrasse tout bien cordialement.

Je désire que tu fasses remettre à Mme Rottot le livre qu'elle m'a prêté et que tu lui fasses offrir, avec mes remerciements, de lui prêter quelque'un des livres de Maxime Ducamp ou de Veuillot.

À la hâte. Ton ami Auguste.

Je me propose de rester à cet hôtel, à moins que je n'y découvre des inconvénients.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean, P.Q., Canada

Washington C.D., U.S.
St. James Hotel, 21 avril 1888

Mon cher Gustave,

Tu m'as fait un gros plaisir en m'écrivant immédiatement le 19 une lettre que j'ai reçue ici dans le cours de l'après-midi. Je vis maintenant avec l'espoir que tu pourras obtenir un congé pour venir te reposer ici. Il y a beaucoup de belles et bonnes choses à voir et apprendre ici. La ville est grande, bien bâtie et très bien ordonnée. Les édifices publics, les jardins et les parcs sont beaux. Les rues et avenues sont d'une grande propreté. Il n'y en a pas de petites ni de malpropres, ou bien elles sont si loin que [je] ne m'y suis pas encore rendu. Les rues sont pavées en moellons pour les grosses voitures et en asphalte là où le trafic est moins considérable. Il y a des arbres plantés sur presque toutes les avenues et sur bon nombre de rues.

Le jardin botanique a besoin qu'on y replace bien des noms de plantes ou d'arbres qui sont en général assez bien indiqués. La serre est grande et ouverte au public, tous les jours ouvriers, de 8 a.m. à 4 ou 5 p.m. Presque tous les édifices publics sont ouverts aussi.

Il y a des tramways pour toutes les directions, mais il faut bien faire attention aux nuances des couleurs pour se diriger. Les noms qu'ils portent font commettre des erreurs facilement.

Il fait toujours assez froid que j'ai gardé mes hardes d'hiver, comme à Montréal, pour sortir. Mais le temps est toujours beau.

Ton père affectionné. Auguste.

Mes amitiés à Juliette et à ses chères petites, quand tu lui écriras.

✕

Washington, D.C., 26 avril 1888⁴⁴³

Ma chère Louisa,

Réparation d'honneur au beefsteak; mon mal de tête d'hier ne venait pas de lui seul. C'était l'avant-coureur du rhume de cerveau. J'ai dormi assez bien après l'effet du thé passé. Je m'explique un peu comment il arrive qu'un beefsteak soit coriace. En passant au marché, ce matin, j'ai vu qu'il nous vient du bœuf tout préparé, en quartiers, de Chicago directement. Or Chicago reçoit le bœuf des

⁴⁴³ À l'en-tête de cette lettre : gravure du St. James Hotel. European Plan. Levi Woodbury, proprietor. Rooms One Dollar and Upward per Day, Each Person.

ranchs du Dakota, du Minnesota et des autres États de l'Ouest. Les ranchs sont peuplés de bœufs achetés, à des prix variant de \$5 à \$10 par tête, dans le Texas, le Nouveau-Mexique et autres États du Sud-Ouest, par troupeaux de 3 à 10, 15 et 20 mille têtes, que les cow-boys chassent devant eux sur les vastes prairies de l'ouest et du nord-ouest.

Parmi tous ces bœufs, il y en a de vieux qui ont dû voir le temps de la guerre que Clapin, de Saint-Hyacinthe, a faite avec les Américains, et pour eux, dans le Texas. Ces vieux ont de l'expérience et échappent longtemps aux lassos de cow-boys qui ne peuvent les rejoindre qu'à l'âge où les muscles sont trop raides pour soutenir longtemps la course furibonde des chevaux montés par les cow-boys. Alors ceux-ci les culbutent en les prenant par la queue, comme le décrit si bien le baron de Mandat-Grancey⁴⁴⁴, dans *La Brèche aux buffles*. On réussit bien à les tranquilliser ensuite et à les couvrir d'un bon matelas de suif, dans les étables noires de Chicago et des environs, mais à les attendrir, jamais.

Qui aurait dit que je retrouverais des sulpiciens à Washington ? Je croyais qu'il n'y en avait qu'à Baltimore. L'autre soir, fatigué d'une longue promenade en dehors de la ville, j'arrive à un édifice imposant par sa masse et sa grandeur. Je veux y entrer pour voir ce que c'est et m'y asseoir un instant. Là, je trouve en entrant le supérieur de la maison, un vénérable vieillard qui se met à causer en français, du moment qu'il s'aperçoit que mon accent n'est pas tout à fait anglais. Me voyant pâlir, il m'offre à coucher et j'accepte.

Ce bon supérieur me met dans une bonne chambre mais, par distraction ou par mesure de sûreté, comme l'aurait fait la supérieure du couvent du Sacré-Cœur, au Sault, tourne la clef et me voilà constitué prisonnier pour la nuit.

Une indisposition de vient pas toujours seule. Voilà que pendant la nuit j'ai besoin de sortir. Je frappe, j'appelle : pas de réponse. Je frappe à coups redoublés, personne ne vient. Me voilà bien contrarié et bien en peine. Je redouble d'efforts, lorsque le sénateur Armand, de la Rivière-des-Prairies, qu'on avait hébergé comme moi, réussit à réveiller quelqu'un qui vient à mon secours, croyant que j'étais le supérieur de la maison, dont j'occupais la chambre. On me conduisit bien poliment ailleurs et là je m'aperçus que tout le bruit venait non de moi, mais des locomotives de la gare, voisine de l'hôtel. Car moi, j'étais tranquillement dans mon lit et je ne voyais plus ni sénateur, ni sulpicien, ni supérieur, ni séminaire. Tout avait disparu comme un rêve. C'était mon fameux beefsteak, mangé le soir. Je n'avais pas été le promener poliment dans le parc, pour lui faire passer une heure agréable, parce que la température était trop basse. Pour se venger, il m'avait fait enfermer dans cette cage imaginaire du fameux séminaire, encore plus

⁴⁴⁴ Galiot François Edmond de Mandat-Grancey (1842-1911), officier de marine, journaliste et écrivain. Il est auteur, entre autres œuvres, de *Dans les montagnes rocheuses*, Plon, 1884, et *La Brèche aux buffles, un ranch français dans le Dakota*, Plon, 1889. ACP dut lire ce récit en feuilleton dans les journaux.

imaginaire. Je croyais n'avoir pas d'imagination. Il paraît qu'il m'en vient la nuit. J'espère que je ne retournerai plus visiter cet établissement.

Maintenant je vais me mettre en route pour visiter une galerie de peintures et de sculptures, au coin de Pennsylvania Avenue et de la 17^e rue N.W. Je dînerai probablement dans les environs, car cela se trouve dans le voisinage du ministère de la Guerre et de la Marine, où il y a plusieurs grands restaurants. Si je ne suis pas trop fatigué, à mon retour, je continuerai ma lettre, peut-être même le ferai-je là au crayon, en me reposant là.

Je suis revenu dîner à mon hôtel. J'ai été très content de ma visite à l'Art Gallery. Il y a là de délicieuses peintures qui valent la peine d'être vues et même revues. Je me propose bien d'entrer là encore, si je m'y trouve sans occupation.

Mon rhume de cerveau se continuant, j'ai passé l'après-midi à me chauffer au soleil, dans le jardin botanique et un peu autour du Capitole. Il a fait chaud aujourd'hui, cependant le vent était assez fort pour incommoder et refroidir la transpiration.

Ne va pas croire que le beefsteak est toujours dur ici. Bien loin de là, il est ordinairement assez tendre et succulent. Les mets sont aussi variés qu'on peut le désirer dans tous les restaurants, si je puis en juger par ce que je vois sur les cartes imprimées, et dans les assiettes des autres.

Je croyais que les Américains avaient laissé le monopole des oignons aux Français. Je suis revenu de cette erreur : on voit ici, sur les marchés, des charges et des étalages d'oignons, de ciboules et d'échalotes partout. On commence à faire venir du sud des petites citrouilles, des concombres, des aubergines, pour manger en verre. Les petits pois, les haricots verts, les petites fèves, la laitue, les raves sont en abondance. J'ai demandé le prix des œufs frais sur le marché; on m'a dit 18 ¢ la douzaine. Ce doit être 3 ou 4 cents de plus qu'à Montréal dans ce temps-ci. On vend beaucoup de plantes et arbustes à fleur sur le marché, et si notre climat convenait à certaines espèces et variétés que je vois ici, je vous en expédierais des plus belles pour ceux de la famille qui ont des jardins. J'envverrais à Zéphirine et Caroline, pour leur île, des pruniers à fleur double rose, dont toutes les branches sont littéralement couvertes de fleurs d'un bout à l'autre, de manière à faire disparaître la tige qui les porte. C'est du plus bel effet. Il y a aussi des cerisiers à fleurs doubles et blanches, qui sont presque aussi drues que celles de ces pruniers, et des spirées de 7 à 10 pieds de hauteur, qui se couvrent d'une jolie petite fleur blanche, très double. Il y a une grande variété d'arbustes dont des feuilles de couleurs très vives paraissent aussi avantageusement que des arbres chargés d'autant de fleurs.

Je vous embrasse affectueusement. Ton ami Auguste.



Madame A.C. Papineau
Montréal

Washington, D.C., 30 avril 1888

Ma chère Louisa,

Décidément, la chaleur est rendue ici et s'y est fixée. Tu n'as plus besoin de me suggérer d'aller au sud : le sud est venu à moi quand il m'a vu déterminé à ne pas l'aller voir.

La journée d'hier a été belle, chaude et longue. Pourtant non pas très longue, car je voulais écrire un mot à Marguerite, en réponse à son griffonnage de lettre, et je n'en ai pas eu le temps. Après t'avoir écrit, je suis allé passer environ deux heures chez M. Girouard, qui demeure à l'extrémité Est de la rue Est du Capitole, c'est-à-dire sur la dernière rue qui est la 10^e dans cette direction, à partir du Capitole. Or je suis à la 6^e du côté Est du Capitole, ce qui fait donc 16 rues, à partir d'ici. J'y suis allé en voiture et suis revenu à pied. Le soleil étant bas alors ne pouvait pas me fatiguer. Mme Girouard est née en France, est venue demeurer, à l'âge de 10 ans, avec sa famille, à Indianapolis, capitale de l'Indiana où sa mère vit encore. Elle parle bien le français mais avec l'accent anglais assez prononcé. Elle a trois jolies petites filles et un beau garçon de 4 à 5 ans, qui se trouve le plus jeune de la famille.

Aujourd'hui, je suis parti en voiture pour aller visiter l'église catholique de Saint-Étienne, à l'encoignure de l'avenue Pennsylvania et de la 25^e rue Nord-Ouest. J'ai trouvé l'église fermée. C'est la première église catholique que je trouve fermée. Je ne sais pourquoi. Les autres sont ouvertes toute la journée jusqu'à six heures et dans le mois de Marie elles seront ouvertes jusqu'à huit heures, car les exercices s'y font dans toutes les églises, dit-on.

J'ai mis une demi-heure à me rendre là en voiture, et trois heures et demie pour en revenir à pied, sans me fatiguer et sans avoir trop chaud. J'ai marché pour cela avec la même rapidité que [tu] marches quand je te conduis à l'église. Tu vois que je n'ai pas intention de m'échauffer le sang. Les Américains portent presque tous des parapluies, pour se garder du soleil, et il y a beaucoup de nègres qui en portent aussi, pour ne pas griller, je suppose.

Je ne suis pas plus mal qu'hier. Je me propose de continuer mes excursions et visites. Je ne ferai pas tout à fait autant d'exercice parce que la chaleur ne me le permettra pas. Je serai plus longtemps pour parcourir une moindre distance, voilà. Il y a des sièges placés dans presque tous les squares, et c'est assez commode pour se reposer. Il y a aussi des fontaines publiques où l'on peut se désaltérer au besoin. Il y a aussi des pharmacies où l'on peut se procurer des rafraîchissements et des cafés, ou autres établissements où l'on peut se procurer des glaces. Je n'aime pas celles-ci pour désaltérer, parce que le sucre et les essences qu'on y met sont loin de désaltérer en fin de compte. Je ne prends pas non plus de verres de *Soda Water*, parce que l'acide carbonique me fatigue toujours l'estomac.

Je suis content pour Georges que le D^r Brodeur continue de l'encourager et de l'employer comme aide.

Amitiés à tous et chacun de vous. Ton ami Auguste.



Mademoiselle Marguerite Papineau
Montréal

Washington, D.C., 30 avril 1888

Ma chère Marguerite,

Tu m'as fait un grand plaisir en m'écrivant une lettre pour me demander si je suis bien et de retourner chez nous. Je serais bien heureux, moi aussi, d'être avec toi et avec la grosse Jeanne, et cette bonne mémé et ta maman, ton papa, ta tante Marie et Henriette et Adeline, mais je ne suis pas encore assez bien guéri pour cela.

Je suis assez bien pourtant que je puis faire des promenades et, samedi dernier, je suis entré dans un grand musée aussi long que l'église de Saint-Jacques, et là, j'ai vu beaucoup d'armoires fermées en verre à travers lesquelles on pouvait voir beaucoup d'oiseaux empaillés. Il y en a qui sont aussi grands que ta cousine Joséphine Papineau, et il y en a qui sont plus gros que ta cousine Émilie-Anne. Il y en a qui sont aussi petits que les grosses mouches. Et ils ont des plumes et des plumages de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les grands ont des œufs aussi gros que ta grosse tête et les petits ont des œufs qui ne sont pas plus gros que des pois pour faire de la soupe. Je t'assure que tu aurais du plaisir à voir tout cela. Leurs nids sont très curieux à voir aussi. Dans le même endroit, il y a un beau jet d'eau au milieu de la bâtisse et un grand bassin où l'on voit beaucoup de beaux petits poissons qui ont le dos rouge et les flancs et le ventre blanc. Ils sont très vifs et se plongent au fond du bassin et reviennent nager les uns par-dessus les autres, pour se faire voir.

Embrasse ton bon papa et ta bonne maman et ta petite sœur Jeanne pour moi, et tout le monde de la maison.

Ton pépé qui t'aime bien.



Madame A.C. Papineau
90, St-Denis
Montréal, Canada

Washington, D.C., 3 mai 1888

Ma chère Louisa,

Ce matin, j'ai reçu deux gazettes, du 30 avril et du 1^{er} de mai; mais pas de lettre ni carte.

La journée a été d'une température vraiment agréable pour sortir et marcher. Il n'a pas fait chaud. N'y ayant pas de vent, j'étais parfaitement bien. J'en ai profité pour aller à l'extrémité de la rue Nord du Capitole, qui se termine sur la campagne. Là, j'ai trouvé une clôture avec une barrière abattue, comme disait Marguerite à Saint-Jérôme, l'an dernier, et un petit bouquet d'arbres. Je suis entré là et je m'y suis assis et j'ai gossé un copeau de cèdre, dont j'ai tiré une cuillère à sel pour la poupée de Marguerite. Je ne la mets pas dans ma lettre parce qu'elle serait cassée.

De là, j'ai suivi un chemin bornant la partie nord de la ville où j'ai trouvé un vieux cimetière fort abandonné. J'y ai lu plusieurs inscriptions touchantes, des réflexions sur l'amitié, les regrets des survivants, l'affection de gens que la mort avait réunis sous un même tertre, après une longue vie d'épreuves supportées avec courage et l'espoir de la récompense. Cela m'a fait de la peine de voir les clôtures abattues, les pierres et marbres cassés, renversés. La dernière sépulture que j'aie remarquée date de 1854, l'année de notre mariage.

Je me sens assez bien ce soir, le temps promet d'être beau encore demain. Pour la première fois de ma promenade, j'ai eu un bifteck cuit et servi par une femme blanche []

※

Madame A.C. Papineau
Montréal

Washington, D.C., dimanche 6 mai 1888

Ma chère Louisa,

J'ai reçu hier au soir ta carte écrite le 3 et je suis content de recevoir au moins un mot tous les jours.

Tu as dû te trouver grandement, après le départ de Juliette pour Saint-Jérôme, si Marie n'était pas arrivée à Saint-Hyacinthe. Cela fait toujours contraste quand la maison se vide.

J'ai reçu hier une *Étoile Belge*, journal adressé par Alexina Beaudry-Papineau⁴⁴⁵. Je l'en remercie. J'ai vu et lu avec plaisir l'article sur l'exposition des fleurs à Gand. Tu voudras bien l'en remercier pour moi, quand elle ira te voir.

Gustave et moi, nous avons passé la plus grande partie de notre journée à visiter le Capitole hier. Nous avons écouté un instant les débats dans la Chambre des députés. C'est impossible d'y comprendre une phrase entière : la Chambre est grande et tous les députés parlent et causent à demi voix entre eux ou avec leurs amis qu'ils font entrer pour causer d'affaires, ou même fumer dans l'enceinte de la Chambre.

Aujourd'hui, nous avons été à la messe et nous avons ensuite visité l'extérieur de plusieurs édifices publics, comme les ministères de la Guerre et de la Marine, du Trésor, la Maison Blanche, l'Obélisque de Washington, le Département de la gravure et de l'impression du papier monnaie, le Département de l'agriculture, le Smithsonian Institution, les Postes, le Département de l'Intérieur, le City Hall, le City Park, le parc du Capitole, en partie, et une église, à part celle où nous avons entendu la messe.

Nous avons fait la sieste après notre dîner pendant une couple d'heures. Nous avons pris le déjeuner et le souper dans des restaurants rencontrés sur notre chemin dans nos promenades.

Gustave est reposé de la fatigue causée par les chars, et il paraît content d'être ici, au moins pour le moment.

La journée d'hier et celle d'aujourd'hui ont été belles. Assez chaudes mais pas de nature à nous incommoder. Nous jouissons de la flânerie qui nous porte à marcher quand nous avons envie de voir du nouveau et à nous arrêter pour en jouir, ou pour ne pas être fatigués. Cela nous donne de l'exercice.

Puissions-nous y recouvrer la santé et les forces dont nous avons besoin pour nos affaires respectives !

Portez-vous bien. Avec beaucoup d'amitiés chez nous, chez Émilienne et chez nos autres parents et amis.

Je suppose que Joseph doit aller vous voir souvent, maintenant qu'il s'est rapproché.

Ton ami Auguste.



⁴⁴⁵ Alexina Beaudry, femme de Godfroy Papineau, est alors en Belgique. Louis-Antoine-Dessaulles en parle longuement dans *Paris illuminé : le sombre exil. Lettres 1878-1895*.

Madame A.C. Papineau
Montréal

Washington, D.C., 7 mai 1888

Ma chère Louisa,

Je ne t'ai pas écrit samedi au soir parce que j'ai été informé que les lettres partant d'ici le samedi couchent à New York et y passent tout le dimanche. Cela n'avance pas d'écrire le samedi. J'ai écrit dimanche parce qu'il y a une malle partant d'ici le dimanche.

J'ai reçu ce matin ta lettre du samedi matin 5 de mai.

Tu me poses un gros problème à résoudre : celui du voyage en Europe. J'ai déjà fait tant de dépenses cette année pour les malades, des remèdes, et le médecin en remandra de bien plus grandes encore, et pour les chevaux de race et les vaches de race qui restent encore à payer, que je ne sais plus où j'en suis.

J'ai aussi une chose qui me fatigue plus que la dépense, c'est de prendre une décision en matière si importante et en porter la responsabilité. Si je l'osais, je dirais comme Godfroy : Je donne mon consentement mais à condition, etc.

Je ne sais pas si je serai assez guéri pour supporter l'humidité et le froid d'une traversée de l'océan, même dans la belle saison. Je ne sais pas non plus si je serai justifiable de faire demander une prolongation de congé pour faire un voyage d'Europe. Il me répugne beaucoup de m'adresser au gouvernement de nouveau pour moi et ma santé.

Il me reste encore \$450 à \$600 à payer pour les chevaux que Victor, M. Dussault et moi nous avons fait acheter en Angleterre⁴⁴⁶. Il faudra en outre \$250 à \$300 pour la construction de l'écurie à Barnston et les gages des hommes pour le temps des foins.

Ce que j'ai en banque pour rencontrer tout cela est environ \$500. Il me faudra donc compter sur mon salaire à venir du mois de mai, du mois de juin et du mois de juillet, pour rencontrer cela et mes dépenses de maison et les soins du D^r Brodeur.

Si, après avoir pris tout cela en considération, tu crois devoir décider, dans ta sagesse, de faire le voyage d'Europe, arrange-toi pour la décision et la rétentention et choix de cabines pour partir en même temps que ta sœur.

Il y a bien des intérêts dus depuis plusieurs années maintenant, par la Compagnie manufacturière de Saint-Hyacinthe, sur \$10 000 par année, depuis que la digue a été emportée. Cela fait \$800 par an et suffirait bien pour me faire les frais

⁴⁴⁶ « MM. N.T. Dussault et Victor Papineau, de Barnston, viennent de recevoir d'Europe, par le steamer *Circé*, deux juments et un étalon : chevaux de race qui doivent remplacer ceux que ces messieurs avaient importés l'an dernier, mais qui ont péri dans les flammes, lors de l'incendie qui a ravagé un des bâtiments de l'exposition de Sherbrooke, l'automne dernier. » *La Tribune*, 8 juin 1888, p. 6.

d'un voyage; mais comment demander cela à la Compagnie, qui a depuis passé au feu et emprunté pour bâtir ?

S'il vous était possible, à Marie et à toi, de faire le voyage seules, je pourrais facilement voir aux affaires et vous envoyer chaque mois l'argent nécessaire au voyage.

Je n'ai pas Gustave avec moi dans le temps où je t'écris. Il est allé manger ailleurs. Il trouve qu'un repas à son goût ici lui coûte trop cher, pendant que moi, qui ne puis manger que du roast beef et du bifteck, cela ne me fait pas de différence. Il peut avoir ailleurs un repas de plusieurs mets en viande et de dessert pour moins que le prix de mon seul mets de bœuf ici, ou ailleurs.

Je lui ai cependant dit un mot de cette question en déjeunant ce matin, sans lui parler de la question d'argent. Lui dit que je devrais demander prolongation de congé et faire le voyage d'Europe.

Nous sommes partis ce matin, immédiatement après déjeuner, pour aller en petit char et en steamboat à Mount Vernon, à 16 milles d'ici, pour y visiter la dernière résidence et la dernière demeure de Washington et de ses restes mortels. Cela nous a fait une très belle excursion. Les bords du Potomac sont assez jolis à voir d'ici là; mais il n'y a rien de plus beau que sur le parcours de 15 ou 16 milles le long du cours de l'Outaouais, avant d'arriver à la résidence de notre pauvre oncle, à Montebello. Je préfère même le paysage de l'Outaouais. La hauteur de la maison de Washington est d'une trentaine de pieds de plus que celle de Montebello. J'aime mieux la maison de mon oncle que celle de Washington. Elle a un caractère plus noble et plus grand. Les appartements en sont beaucoup plus grands et plus élevés.

Je n'ai pas de doute que si mon oncle eût eu le bonheur de mourir catholique, son tombeau aurait déjà commencé à faire un lieu de pèlerinage civil pour un grand nombre de ceux qui l'ont connu et de ceux qui n'ont fait qu'entendre parler de lui.

Je ne puis jamais penser au malheur de sa mort sans un vif serrement de cœur. C'était une si belle et si riche nature !

Pourquoi faut-il avoir tant d'inquiétude sur le sort d'un homme qui, à tant de titres, devrait nous être si cher à nous et à tous les Canadiens ?

La journée a été des plus belles. Depuis samedi inclusivement, les soirées ont été assez douces pour me permettre de faire un petit tour dehors après le souper. C'est une bonne chose en ce sens que cela me fait trouver les veillées moins longues.

Je termine parce que je commence à me sentir fatigué d'écrire.

Je n'ai que des amabilités à vous dire, à toi, à Marie, aux filles Henriette et Adeline, et à tous les parents et amis de notre cercle choisi, sans *trillage*.

P.-S. En arrivant à Mt Vernon, un photographe nous a fait placer par groupes devant la maison, ou plutôt au coin de la maison et nous a ensuite offert de nous vendre un exemplaire du groupe. J'en ai payé une piastre et il doit nous

l'adresser à Montréal, au N^o 90, rue Saint-Denis, dans 15 jours 3 semaines. Cela devra passer par la douane, je suppose, et Coutlée se fera un plaisir d'y aller.



Madame A.C. Papineau
Montréal

Washington, D.C., mercredi 9 mai 1888

Ma chère Louisa,

J'ai répondu immédiatement, hier au soir, par carte-lettre à la tienne du lundi 7, afin de te rassurer sur son arrivée à bonne heure. Je commence celle-ci avant l'heure où la malle du soir nous arrive.

Je ne t'ai pas encore dit que depuis l'arrivée de Gustave, nous avons fait des démarches pour devenir voisins de chambre et lundi nous avons eu plein succès. Nous sommes au 1^{er} étage, avec un seul escalier pour arriver à nos chambres, qui ont une porte de communication intérieure. Cela nous va très bien.

Le malaise que j'éprouvais hier s'est terminé par une légère diarrhée qui m'a donné quatre évacuations dans la journée, sans remède ! Cela est du nouveau pour moi.

La nuit dernière, nous avons eu un petit orage accompagné d'éclairs et de tonnerre. Ce matin, la chaleur était grande, accompagnée d'humidité. Je n'ai pas voulu rester dehors et nous avons passé l'avant-midi au musée qui n'est pas loin d'ici, mais je ne me suis pas fatigué à visiter. Je me suis étendu sur un bon siège près du bassin aux poissons rouges de Marguerite, et j'ai passé un avant-midi agréable, en voyant les exclamations, les joies, les gestes des enfants de 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, dix ans qui venaient tour à tour visiter ce beau vivier. Il y a plusieurs mères qui ont perdu leur autorité autour de ce bassin. C'est si beau de voir tant de petits poissons rouges, blancs, roses, jouer dans l'eau et venir tendre le bec dès qu'ils aperçoivent quelqu'un se pencher sur les bords du bassin.

Cette après-midi, la chaleur continuant d'être grande, je suis resté à la maison et Gustave aussi. Il se sentait un peu fatigué.

Après le souper, nous avons été au Mois de Marie et nous voilà à vous écrire. Il fait encore bien chaud et le ciel est caché par les nuages. Il est probable que nous aurons encore de la pluie.

Je suis content que tu puisses avoir la visite d'Émilienne et des siens, de l'abbé Bourassa, d'Auguste Mackay et des autres. Fais-leur à tous nos amitiés. C'est demain l'Ascension. Nous irons à la messe et nous y penserons à vous tous.

J'apprends avec plaisir que Juliette fait à présent son voyage de Saint-Jérôme, afin d'être à Montréal quand nous y retournerons. J'espère qu'alors Marie en aura

fini de ces vilains vésicatoires. Je suis toujours dans l'attente de tes lettres et je pense bien que dans quelques minutes j'en trouverai une dans la case.

Je n'attends pas la réception des tiennes pour écrire, parce que cela me mettra trop tard pour la malle. Et nous aimons toujours à donner les nouvelles le plus tôt possible comme nous aimons aussi à les recevoir.

Lundi dernier, Victor m'a télégraphié que Forshaw, l'éleveur de chevaux anglais, offrait un jeune étalon à \$300, en réponse à la demande faite dans le cours de l'hiver dernier. Je lui ai répondu, le même jour en arrivant de Mount Vernon, d'accepter l'offre faite. Ce doit être un jeune poulain d'un an ce printemps, de la race *Shire*. J'attends une lettre de Victor ce soir ou demain.

Tu m'avais bien écrit que le Père Plessis⁴⁴⁷ se sentait moins bien; mais tu n'avais pas donné à entendre que c'était assez considérable pour penser à faire faire une opération. J'en suis chagrin. Je crains bien que cette maladie ne lui fasse perdre une partie de sa valeur.

Vous êtes heureux d'avoir de beaux et bons sermons de Mgr Soulé⁴⁴⁸. Ici, nous n'avons pas de sermons, au Mois de Marie, mais en revanche nous avons un chœur de femmes bien exercées qui chantent des hymnes, des motets en latin, le Salut, etc., d'une manière bien engageante et édifiante.

Je voudrais bien te voir débarrassée, sans trop de souffrance, de toutes tes dents cariées et les voir remplacées par un bon dentier. Cela te soulagerait beaucoup, il me semble.

Gustave se joint à moi pour vous faire nos amitiés. Il n'est pas trop mal et sa névralgie ne l'a pas réellement fort incommodé depuis qu'il est à Washington. Aujourd'hui, ce n'était qu'un malaise général et non de la névralgie qui l'a fait rester tranquille, après-midi.

Il faut bien que je termine, l'heure est avancée pour le départ de ma lettre, et mon papier n'offre plus d'espace au babillage. Bonsoir. Ton ami Auguste.



⁴⁴⁷ Louis-Antonin Plessis (1859-1919), né à Gétigné (Loire-Atlantique), ordonné prêtre en 1884. Prédicateur au Canada. DBFP.

⁴⁴⁸ *Station du Carême de 1888 par Sa Grandeur Monseigneur Soulé, Évêque Démonstrateur des Îles de la Réunion, Primicier du Chapitre Épiscopal de St-Denis, Commandeur de la Légion d'Honneur, Etc.*, À Notre-Dame de Montréal, par Gonzalve Desaulniers. Dominique-Clément Soulé (1827-1919), né en France dans les Landes, évêque de la Réunion de 1877 à 1881. « Mis en cause dans sa vie privée, surnommé par l'administration " sa grandeur fictive et argentine ", car il inscrit sur le budget des ecclésiastiques fantômes pour toucher leur traitement, Soulé est mis en demeure de démissionner. Il s'y résout à contre cœur, il donne sa démission pour raison de santé et quitte le diocèse de La Réunion. » *Site Histoire de la Réunion*.

Madame A.C. Papineau
Montréal

Washington, D.C.
St. James Hotel, mardi 15 mai 1888

Ma chère Louisa,

Je commence toujours mes lettres et je suis forcé de les mettre à la poste ici, avant l'arrivée du facteur, qui ne se présente que vers 8 heures ou 8½ h, le soir. Je n'ai pas eu de gazettes depuis plusieurs jours. Ce n'est pas pour t'en faire un reproche, car je sais que tu as été souffrante et bien occupée; mais pour constater le fait. Peut-être en as-tu envoyé qui ne nous sont pas parvenues.

La journée a commencé assez froide ce matin. Le vent nous venait directement du Canada et il était fort. Nous avons visité en conséquence le Département du Trésor où l'on nous a montré un compartiment contenant 80 millions de piastres et un autre, trois cent millions. Chose singulière, nous avons vu là un grand nombre des employés et entre autres le secrétaire même du Trésor. Pas un d'eux n'a eu l'idée de nous donner aucun de ces millions, ni même une fraction. Il y avait là un bien grand nombre de billets de 10 000 piastres. Deux ou quatre de moins sur les liasses n'auraient pas fait une grosse brèche, ni une grosse différence dans le poids, et nous aurions pu faire un beau voyage d'Europe avec chacun un ou deux de ces billets. Nous sommes sortis de là un peu plus instruits, mais pas plus riches.

Nous avons aussi visité les Départements de la Marine et de l'Armée, où nous avons visité trois belles bibliothèques dont une, au sud de l'édifice, contient l'original de la Déclaration de l'Indépendance des États-Unis, avec les signatures de ceux qui l'ont signée. Plusieurs de ces signatures peuvent encore se lire mais un plus grand nombre sont devenues tellement pâles qu'il est impossible de les déchiffrer. Nous avons vu dans ce même appartement un volume imprimé en 1493, avec deux gravures sur bois très bien exécutées. Le livre est en latin. Tous les supports et appuis des livres sont en bronze et en fer, à l'épreuve du feu. Ces trois bibliothèques, surtout celle de la Marine, sont très richement décorées. Tous les escaliers des divers étages sont en granite gris, les barreaux des escaliers sont en bronze d'un très bel effet.

Cet édifice, occupé par les bureaux de la Marine et de l'Armée, est un des plus beaux, et je crois même le plus beau de la ville, sous le rapport de la régularité de son architecture et de ses proportions. Va sans dire qu'il n'est pas aussi dispendieux que le Capitole, ni aussi en vue. Le Capitole domine toute la ville, vu la colline sur laquelle il est bâti.

Au Département du Trésor, dans la partie située immédiatement sous le toit, se trouve une chambre où l'on a représenté en petit le service du sauvetage organisé sur les côtes maritimes des États. Il y a 139 stations qui ont coûté de \$5 000 à \$7 000 chacune où il y a des hommes et des appareils, des provisions et remèdes

pour venir au secours des navires en détresse. On sauve chaque année beaucoup de personnes et des valeurs énormes par ces secours apportés aux navires en détresse. C'est très intéressant à voir.

Ce soir, il fait beau depuis midi et il fait moins froid. C'est dire que je me sens mieux que les jours précédents.

Ton ami Auguste.



Madame A.C. Papineau
Montréal

Washington, D.C., mercredi 16 mai 1888

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ce soir ta lettre d'hier 15. Tu vois qu'elle n'a pas éprouvé de retard. Je t'assure que cela nous fait de la peine de vous voir toutes deux, toi et Marie, si peu bien et si loin de nous pendant que nous jouissons de tant de choses intéressantes, instructives et belles.

Aujourd'hui, nous avons fait une grosse journée. Gustave avait une lettre d'introduction pour M. Moffatt, membre de la Chambre des représentants pour Plattsburgh. Nous avons été lui faire visite pendant la séance et il nous a donné une carte pour la galerie des membres pouvant servir 30 jours et une introduction au surintendant du Département des explorations maritimes des côtes des États-Unis et des explorations géodésiques et magnétiques. Comme c'était dans la branche des études et travaux de Gustave, il a pu se faire montrer une multitude d'instruments perfectionnés, de cartes hydrographiques et autres, et les procédés les plus récents pour faire les observations, les mesures, les calculs des marées, les observations astronomiques, magnétiques et bien d'autres encore. Et toutes espèces d'inventions pour compter, calculer, graver, imprimer les résultats de tous ces ouvrages. À la tête de chacune des divisions de ce Département se trouvent des spécialistes et des savants qui nous ont donné des explications avec autant de complaisance et autant de clarté que ton frère Toussaint en met à nous faire comprendre des choses particulières à sa profession. Ces messieurs faisaient faire sous nos yeux, et souvent faisaient eux-mêmes, les opérations, calculs et démonstrations des choses dont ils s'occupent. Presque tous ont des noms connus parmi les savants d'Europe qui s'occupent de semblables matières.

Nous avons aussi visité le système de chauffage et de ventilation du Capitole, et nous avons été accompagnés d'un ingénieur qui nous a fait voir tout le détail de ces machines, qui règlent la quantité d'air frais, pur, réchauffé, humecté, constamment fournie aux membres du Sénat, de la Chambre des représentants et à toutes les Chambres des comités dans le Capitole. Et tout cela est réglé par des machines

qui sont averties et mises en mouvement par des appareils d'une grande délicatesse qui, lorsque la chaleur est un degré trop élevé ou un degré trop bas, font partir une sonnerie électrique qui avertit qu'il faut augmenter ou diminuer la quantité de vapeur qui fait mouvoir tout le système, et l'ingénieur veillant à tout cela est de suite prévenu que telle partie de l'édifice est trop chaud, trop froid, trop sec ou trop humide, et de combien de degrés il doit augmenter ou diminuer l'une ou l'autre de ces choses.

Nous sommes revenus un peu fatigués, parce que nous avons été debout une grande partie de la journée.

Il a fait beau aujourd'hui et la température a été assez agréable.

Au sud, il y a de la pluie comme ici, à moins que l'on aille bien loin au sud, et alors il y fait trop chaud pour résister. Nous sommes à la saison des pluies et Amédée ne m'avait pas trompé en me disant qu'il était trop tard pour aller tout à fait au sud et que dans la zone plus tempérée j'aurais souvent à souffrir des pluies.

Nos amitiés à tous. Je crois que votre décision pour Marie est bien sage. Son état de santé n'est pas encore assez assuré pour entreprendre un si long voyage. À la grâce de Dieu et soyons encore contents de notre sort !

Ton ami Auguste.



Madame A.C. Papineau
Montréal

Baltimore, dimanche 20 mai 1888⁴⁴⁹

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ce matin, de Washington, ta lettre en date du 17 et j'y vois avec peine combien tu dois souffrir de tous ces boutons qui te sont venus dans la bouche depuis que tu en a laissé partir tes dents. À ta place, moi je prendrais un purgatif et je me ferais une forte infusion de racine de savoyane (*Golden Thread* des Anglais) sucrée avec un peu de miel, et, avec une petite lavette de toile au bout d'un manche de plume, d'un crayon ou d'un autre morceau de bois, je me laverais la bouche, et cela guérirait bien vite et affermirait les gencives. La teinture de myrrhe est bonne aussi, appliquée avec un linge et un petit manche de bois pour frotter plus facilement les parties malades, souvent dans la journée.

Tu as dû voir, par ma dernière lettre, écrite d'ici, que nous sommes en route pour retourner tranquillement à la maison. Je crois que je pourrai me soigner chez nous ou ailleurs en Canada tout aussi bien maintenant que je pourrais le faire ici.

⁴⁴⁹ L'en-tête contient une gravure de l'hôtel Rennert, European Plan, Liberty & Saratoga Sts., Baltimore, où résident Auguste et son fils Louis-Gustave.

La chaleur arrivera tout aussi vite chez nous qu'ici, et je serai toujours un peu plus commodément qu'à l'étranger. Il a fait bien beau aujourd'hui et nous en avons profité pour aller à la messe d'abord, écrire à Juliette et Victor ensuite. Dans l'après-midi, nous sommes allés au séminaire de Saint-Sulpice afin d'y voir M. l'abbé [Mathurin] Rothureau. Nous avons été bien désappointés en y arrivant de voir que tous, prêtres et ecclésiastiques, sortaient en corps pour se rendre à la cathédrale, pour les vêpres qui devaient commencer à 4 h. Tous y allaient, même le portier, qui est un nègre.

Voyant qu'il nous était impossible de faire notre visite de ce côté, nous avons pris un char qui passait sur la rue en destination du fort McHenry, qui est placé à l'entrée du port, sur la baie de Chesapeake pour le protéger contre les attaques par mer. Nous avons visité trois quarts d'heure dans cette direction pour 5 cents et, après avoir visité le fort pendant trois autres quarts d'heure, nous sommes revenus à notre hôtel pour souper.

La ville est très grande, paraît très riche, si l'on peut en juger par le nombre de grandes et belles maisons et les très grands magasins qu'elle contient.

Le port est immense et on le voit parcourir en tous sens par un très grand nombre de bateaux à vapeur et de voiliers, sans compter les vaisseaux qui parcourent les mers dans toutes les directions.

Les rues ne sont pas aussi belles ni aussi propres que celles de Washington, mais elles sont remplies de monde et de trafic.

Les parcs sont bien beaux et il y en a plusieurs. Nous avons visité particulièrement Druid Hill Park, qui a une superficie de 1200 acres de terre et contient un grand lac qui sert de réservoir à l'eau d'alimentation de la ville, et des promenades délicieuses, ses sous-bois de forêt primitive, améliorée et embellie de plantations d'arbres à fleurs et à fruits, de fontaines, de ruisseaux, de pièces d'eau, de kiosques et de bien d'autres choses. On y voit des chevreuils en assez grand nombre qui broutent l'herbe aussi tranquillement et paisiblement qu'un grand troupeau de moutons Southdown bien nourris, qui font la gloire des habitants de Baltimore et leur amusement, en attendant qu'ils leur fournissent leur belle toison pour les protéger contre le froid et leur chair pour apaiser leur faim. Nous avons aussi vu Federal Hill Park et Riverside Park et Eutaw Place, qui sont beaux à voir.

Il est temps que je termine en vous embrassant tous. Ton ami A.C.



Madame A.C. Papineau
Montréal

Baltimore, lundi 21 mai 1888

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 19, qui a passé, elle aussi, par Washington, où elle était à midi.

Dans l'avant-midi, nous avons visité la bibliothèque publique et la galerie de sculpture, peinture et gravure, fondée par le célèbre Peabody. C'est un bel édifice en marbre blanc sur la place publique la plus riche et la plus centrale de la ville. La bibliothèque, à l'épreuve du feu et très bien ornée de beau marbre, contient 75 000 volumes. Chacun peut aller lire là tous les jours gratuitement. Il y a des chaises et des tables pour y mettre les livres et prendre des notes. Les statues sont des copies d'anciennes statues grecques, italiennes et françaises.

Il n'y a qu'un buste de Pocahontas, celui du fondateur de l'établissement, et quelques autres dont les noms sont inconnus, qui soient des ouvrages de sculpteurs américains.

Nous avons visité une autre bibliothèque publique fondée par [Enoch] Pratt, un autre millionnaire américain. Il a donné le site, l'argent pour la bâtisse et pour l'emplir de livres. Elle peut en contenir 150 000, mais comme c'est tout récent encore, il n'y en a que 15 000 dans l'édifice, à l'heure qu'il est. C'est aussi à l'épreuve du feu, les parquets sont en marbre et en tuile, les lambris en marbre et en tuile. Le marbre est très beau. Dans cet établissement, on peut aussi lire et prendre des notes à son aise toute la journée, de 10 h à 4 h, et il y a aussi moyen d'emporter les livres à domicile.

Nous avons visité la cathédrale aussi dans l'avant-midi. Ces trois édifices sont assez rapprochés les uns des autres. Après le dîner, nous avons visité dans une autre direction, jusqu'à l'extrémité Est de la ville, l'hôpital Hopkins, qui n'est pas tout à fait terminé et comprend quinze grands corps de bâtisses distinctes mais reliés les uns aux autres par des corridors en brique. C'est immense et l'arrangement des bâtisses est merveilleux pour faciliter le service, la ventilation, le chauffage, l'isolement des malades dans les cas de maladies contagieuses, etc. L'appareil de chauffage est plus considérable que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, et c'est en même temps très simple. L'eau chaude, l'eau froide, l'air réchauffé et pourvu d'humidité arrive partout dans les salles communes comme dans les chambres séparées, et chaque appartement a son air, son chauffage et sa ventilation indépendants des autres, afin que rien ne puisse communiquer les maladies d'une personne à une autre, ni d'une chambre à une autre. Il y a trois grandes bouilloires pour fournir la vapeur de chauffage à tout l'hôpital et quatre bouilloires pour fournir l'eau chaude, et cela est transmis d'un bout de l'édifice central jusqu'à l'extrémité des autres par un tuyau de la grosseur des plus gros tuyaux de l'aqueduc de Montréal. Le tuyau de renvoi de tous les égouts de la maison est

aussi de même grosseur. Il y a des salles pour les opérations, les enseignements et le logement des médecins internes et externes, pour les gardiens, infirmiers, etc., des élévateurs dans tous les édifices, les uns pour le service caché comme l'apport des mets et des remèdes, les autres pour les personnes qui ont affaire là. C'est un établissement rempli de merveille de prévoyance et de connaissance de tout ce que la science a pu inventer pour le confort et le bien des malades. Cet hôpital est pour toutes les dénominations religieuses connues, sans distinction de croyances. Il est question d'y avoir des religieuses pour une partie de l'établissement, celui destiné aux catholiques, je suppose. Cela est si grand qu'il était 5½ heures quand nous avons pensé à sortir.

Après le souper, nous avons été en hâte faire visite à l'abbé Rothureau qui nous a reçus avec beaucoup d'affabilité et nous a fait visiter une partie du séminaire. Il nous a parlé de toi et de Marie et nous a chargés de beaucoup d'amitiés pour vous deux. Il doit partir pour une promenade en France. Il va voir son père et sa mère qui vivent encore et il espère aller jusqu'à Notre-Dame-de-Lourdes, où il priera pour vous et pour nous. Il part de Boston avec le supérieur de Saint-Sulpice de cette dernière ville, le 9 de juillet prochain.

Nous partirons d'ici demain pour aller coucher à New York où nous passerons une journée, et nous partirons de New York jeudi. Nous ne savons pas encore à quelle heure parce que nous voulons voir, quand nous serons rendus là, si nous prendrons les bateaux ou le chemin de fer.

Nous avons les pieds fatigués ce soir d'être restés debout si longtemps pour visiter tant de choses.

Nous voyons avec plaisir que Juliette et les enfants sont revenus à Montréal; cela contribuera à vous distraire un peu de vos souffrances.

Nous vous embrassons tous avec affection. Ton ami Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Montréal, 30 mai 1888

Mon cher Gustave,

Peu de temps après ton départ, lundi, j'ai reçu de ton oncle Casimir, qui l'avait collectée en avril, après mon départ pour Washington, la somme de \$95.69, étant la balance d'un an de loyer au 1^{er} mai 1887 pour la maison N^{os} 164 et 166, rue St-Hypolite.

Le total, pour 12 mois, étant \$144, \$132 =	\$276.
Somme reçue	\$95.69
Réparations	\$52.71

Commission de Porcheron \$27.60

Les \$100 reçus et portés à

Ton crédit en novembre dernier \$100

Ne pouvant pas sortir lundi et mardi, j'ai différé jusqu'à cette après-midi de faire dépôt de cette somme qui est maintenant à ton crédit, dans ton livret N^o 3352 à la Banque d'épargne.

Je n'ai pas encore vu Sam pour les \$50 destinés à Morin dit Valcourt. Je n'ai pas osé aller ailleurs qu'à la banque pour aujourd'hui. J'ai eu le rhume bien fort. Je suis mieux aujourd'hui. J'ai reçu ce soir une lettre de ta mère. Elle est bien et s'amuse avec Fanny. Elle a eu la visite du Père Plessis. J'ai reçu aujourd'hui deux cartes pour la conférence qu'il doit donner au cercle Ville-Marie vendredi le 1^{er} juin. À 8 h p.m. Admission, 50 c. Le Père provincial des Dominicains est arrivé à Saint-Hyacinthe. Il pourrait bien se faire qu'il emmènerait le Père Plessis en France.

J'étais déjà accoutumé à ta compagnie, maintenant que tu es rendu à Saint-Jean, cela me manque.

Marie n'est pas plus mal. Elle a sorti hier et aujourd'hui. Alice est arrêtée nous voir ce matin. Adine vient nous dire un mot chaque fois qu'elle passe devant la maison. Elle a déjeuné et dîné avec nous.

Embrasse, pour nous deux, Juliette et les deux fillettes.

Ton père affectionné. Auguste.

Fais mes saluts respectueux à M. le consul Bertrand, en le remerciant pour moi du plaisir qu'il nous a procuré par l'entremise de son ami M. Moffatt.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Montréal, 5 juin 1888

Mon cher Gustave,

Tu as bien fait de m'écrire le 1^{er} de juin. J'avais hâte de savoir comment vous étiez tous quatre et particulièrement Jeanne, que je trouvais un peu fiévreuse pendant les jours que je l'ai vue ici. Je suis content de savoir sa quatrième dent percée. Cela lui donnera un peu de répit.

Le temps n'a pas été beau et j'ai toussé beaucoup ces jours-ci. Cela me fatigue. Je transpire trop facilement et je prends froid sans m'en apercevoir. Je serai peut-être forcé de prendre et garder le lit quelques jours pour me guérir de ce rhume.

Je ne sais où me réfugier pour n'avoir ni chaud ni froid, ni courant d'air.

Ta mère est revenue de Saint-Hyacinthe hier. Elle a un peu de rhumatisme, mais n'est pas trop mal, du reste. Pourtant ses gencives la font encore souffrir et son dentier est difficile à endurer.

Je termine en vous embrassant parce que je sens que les pieds me froidissent sous mon bureau.

J'ai donné à Sam les \$50 pour Morin la semaine dernière.

Ton père affectionné. Auguste.

Marie est encore au lit avec des cataplasmes; elle se propose de se relever demain.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean, P.Q.

Place Lamartine, Papineauville⁴⁵⁰, 23 juin 1888

Mon cher Gustave,

Tu as dû apprendre avant ce moment la naissance d'un neveu à Juliette et toi, à L'Orignal, le 20 de juin. Ce que tu ne sais peut-être pas encore, c'est qu'Emma, descendue jeudi soir, écrit qu'elle a trouvé Augustine et son bébé très bien, quand elle est arrivée là, et qu'ils continuaient d'être bien encore hier, jour où le baptême devait avoir lieu. M. John, descendu hier matin, devait être parrain, avec Mme Schmidt mère.

Il fait très chaud ici depuis quelques jours, 90°, 92° et même hier 94° depuis 11 h a.m. jusqu'à 4 p.m. À 8 h du soir, il y avait encore 90°. Cela ne m'a pas empêché d'aller à Plaisance avec ta tante Mackay et Godfroy qui nous avait invités à voir son établissement. Nous avons eu chaud et nous avons été un peu fatigués mais ce matin je suis reposé et je pars pour Montréal.

Les demoiselles Hillman sont bien et ont eu d'assez bonnes nouvelles de leur mère depuis qu'elle a subi l'opération de l'extraction de tumeur et de glandes cancéreuses. Ayant perdu beaucoup de sang pendant l'opération, elle ne souffrira pas beaucoup de cette chaleur.

Ta tante St-Julien prend un peu de mieux depuis qu'il fait chaud. Cependant elle ne peut encore sortir de sa chambre. Ta tante et ton oncle Mackay sont bien. Eugène est revenu des États-Unis. Il est bien. Ton oncle Benjamin se trouve mieux depuis qu'il fait chaud. Les rhumatismes ne le font pas souffrir.

Embrasse pour moi Juliette et Jeanne. Marguerite se fera embrasser pour moi par sa maman et par Jeanne. Tout à toi. Ton père affectionné.

⁴⁵⁰ L'en-tête imprimé contient : « F. Samuel Mackay, notaire, greffier, cour de circuit, syndic officiel et maître de poste ».

Auguste



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Barnston, vendredi 6 juillet 1888

Mon cher Gustave,

Je voulais t'écrire le 4 de juillet pour l'anniversaire de ta naissance; il n'y avait pas d'occasion pour envoyer ma lettre à la poste. Je reprends cette intention aujourd'hui. Il nous est venu un savonnier de Coaticook pour convertir en bon savon toutes les saletés grasses de la ferme accumulées depuis l'année dernière. Il en a fait trois gros bassins qui feront le bonheur de Zélia, toutes les fois qu'elle voudra blanchir son linge.

En arrivant ici mardi, j'ai trouvé tout le monde de la maison en bonne santé; Zélia à la maison, attendant avec courage le jour de l'épreuve, et faisant, comme si rien n'était, l'ouvrage de sa maison et ayant soin de sa grosse et grande Marie-Louise, la portant dans ses bras comme le ferait un homme ! Ce n'est pas un petit fardeau à soulever de terre que cette Marie-Louise : elle pèse 35 lb et ne fait encore que quelques pas seule. C'est toujours à sa mère qu'elle s'en rapporte pour l'habiller, l'endormir. Elle n'ose pas me regarder en face quand j'ai les yeux sur elle. Son père même ne réussit pas beaucoup à l'endormir, quand la mauvaise humeur que lui occasionne la souffrance de la perce d'une grosse dent s'adonne avec l'heure du coucher, et c'est sur la mère que retombe cette tâche.

Zélia n'est pas trop souffrante, malgré toute sa fatigue. Victor était au Conseil quand je suis passé au village, le jour de mon arrivée. Il n'est revenu qu'à l'heure du souper.

Les deux juments anglaises sont au parc et ne font pas pitié à voir, je t'assure. L'une, Ivory-Black, est complètement noire, n'ayant qu'une petite lisière blanche au-dessus de la corne du pied gauche de derrière; elle a déjà regagné du poids depuis son arrivée. Elle n'a d'autre chose à manger que l'herbe qu'elle peut prendre largement avec la faux que le bon Dieu lui a donnée. C'est la plus élégante des deux. L'autre, Ebony-Rose, a une barre blanche sur la longueur du front et le bas de trois pattes, blanc. C'est la mieux faite et incontestablement la plus belle et la plus grosse des deux. Elles n'ont eu que trois ans au printemps. Lors de leur arrivée, Ivory-Black pesait 1360 lb environ; elle pèse 1400. Ebony-Rose pesait 1500 lb; elle en a perdu 60. La voilà cependant qui commence à ne plus diminuer. Le poulain, qui n'a que 13 mois, pèse 1080 lb. Il n'est arrivé à la ferme que vendredi dernier et il n'a rien perdu, ni gagné, jusqu'à présent. Il est magnifique.

L'orpheline qui n'a eu qu'un an au mois de mai pèse 910 lb. C'est un beau poids pour une poulliche. Dans les huit derniers jours, elle a augmenté de 30 lb. Depuis son arrivée sur la ferme, au mois de septembre dernier, elle a augmenté de 400 lb. Cela fait voir que le climat ne lui fait pas de tort. Les autres chevaux ont bonne mine et sont en bonne condition. Les jeunes poulains de l'année, presque tous nés dans le mois de juin, sont beaux et assez forts pour leur âge.

La récolte de foin promet d'être abondante. Victor se propose de commencer la fenaison la semaine prochaine. Les grains ont une belle venue à part le blé qui se trouve semé dans un morceau de terre un peu trop légère.

Embrasse pour nous Juliette et les petites filles et tiens-nous au courant de vos arrangements d'été, quand tu le pourras faire.

Ton père affectionné. Auguste.



Mademoiselle Marguerite Papineau
Saint-Jean

Barnston, 10 juillet 1888

Ma chère Marguerite,

Je suis rendu chez mon oncle Victor, à Barnston. Ta petite cousine, Marie-Louise, est grosse, grasse et bien gaie. Elle a des grosses joues rouges comme des fraises. Elle va dehors nu-pieds pour soigner les *petits* dindes, les petits canards et les petits poulets. Elle tient la palette en mains pour donner du son et de l'herbe à dinde à ces petits.

Elle rit de les voir boire de l'eau dans une assiette de fer-blanc. Elle se croise vivement les bras de contentement sur la poitrine, quand elle voit les petits canards se jeter dans le plat d'eau que sa mère leur donne pour se baigner. Elle peut bien être contente de les voir ! Ils sont si gentils, quand ils se plongent la tête sous l'eau et battent de leurs petites ailes et passent leurs petites plumes dans leur bec pour les laver.

Ton oncle Victor a mis Marie-Louise, une fois, sur le dos de la grosse poulliche anglaise d'un an et la fait promener comme cela, devant la porte. Elle a été si contente de ce tour à cheval que les premières fois qu'elle revoyait la poulliche, après cela, elle voulait recommencer son tour.

Elle aime beaucoup les fraises et en mange beaucoup. Quand pépé va dans le champ, il lui en apporte de gros bouquets et elle les mange toutes jusqu'à la dernière et en demande encore. Elle appelle les fraises « fais ». Elle ne parle pas encore beaucoup, elle ne dit que papa, mama, et « pi » pour pépé. Elle commence à marcher un peu. Elle traverse la chambre sans appui et fait un petit cri de joie

quand elle a pu se rendre jusqu'au bout sans tomber. Je t'embrasse, ainsi que ton papa et ta maman. Ton pépé qui t'aime bien.

Un mot pour tes parents maintenant. Zélia ne paraît pas plus avancée maintenant que lors de mon arrivée ici, et peut-être moins. Elle croyait que tout serait fini vers le 5 et, pendant une couple de jours avant cela, elle avait éprouvé quelques légères douleurs qui la faisaient tenir sur le qui-vive. Maintenant il n'est plus question de cela et elle attend patiemment que la Providence vienne à son aide.

Victor parle d'aller aujourd'hui à Sherbrooke pour y conduire une de ses juments, la grosse Clara achetée en mars dernier à La Présentation. Il me demande ma lettre pour l'emporter à la poste.

Bonjour et bonne santé.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Barnston, 12 juillet 1888

Mon cher Gustave,

Enfin, après plusieurs jours d'attente, Zélia a donné ce matin, vers quatre heures et demie, naissance à un gros garçon⁴⁵¹. Le D^r Jenks⁴⁵², qui demeure à deux milles d'ici, a été appelé durant la nuit. On devait appeler le D^r Bachand⁴⁵³, de Coaticook. On était convenu de le faire venir par téléphone. Malheureusement, durant la soirée, un orage, accompagné de tonnerre, a rompu les communications par téléphone entre la maison ici et les autres endroits sur la ligne. Il a plu toute la nuit et il pleut encore assez fort ce matin, à l'heure où je t'écris (6 h). L'enfant paraît avoir de la force. Comme il se faisait aller les deux poings en avant, un instant après sa naissance, le docteur a dit que ce serait un John Sullivan⁴⁵⁴. Mais Victor, se rappelant que nous sommes au 12 de juillet, dit qu'il est un Guillaume d'Orange⁴⁵⁵.

⁴⁵¹ Auguste-Jean Papineau (1888-1968), deuxième enfant de Victor Papineau et de Zélia Ancil.

⁴⁵² Nathaniel Jenks (1818-1891), médecin, chirurgien, né au Vermont, un des pionniers de Barnston. RPCQ.

⁴⁵³ Léonidas-Charles Bachand (1854-1926), médecin, né à Saint-Pie, décédé à Sherbrooke. Il sera maire de Coaticook.

⁴⁵⁴ John Sullivan (1740-1795), patriote, héros de la guerre d'indépendance américaine.

⁴⁵⁵ Guillaume III d'Orange (protestant) qui a vaincu Jacques II (catholique) en juillet 1690. Victoire orangiste.

Qu'il soit ce que l'on voudra, il paraît bien pour le moment. Zélia est encore sous l'effet des douleurs violentes qui suivent l'enfantement. Elle a été bien courageuse, tous ces jours derniers, et c'est elle qui, encore, hier au soir, a pris sur ses genoux et endormi la grosse Marie-Louise, qui ne pèse pas moins de 35 lb. Je ne sais encore quand pourra avoir lieu le baptême. La pluie est abondante et le ciel chargé de nuages ne nous laisse pas deviner quand elle finira. C'est Emma Des-saulles qui doit venir de Saint-Hyacinthe pour être marraine, et le projet est de la faire venir à Coaticook, sur télégramme, où nous irions la rencontrer avec l'enfant.

Après le déjeuner, le docteur est sur le point de partir et je termine pour profiter de son occasion. La pluie continuant, nous ne sommes pas pressés de nous y exposer pour aller porter ma lettre au village.

J'ai reçu hier des lettres de ta mère, disant qu'elle se trouve bien de son séjour à Saint-Léon et que Marie aussi s'en trouve bien.

Bonne santé. Je vous embrasse tous cordialement. Ton père Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Hôtel Gilman⁴⁵⁶ – Sources de Saint-Léon
Saint-Léon, 29 juillet 1888

Mon cher Gustave,

Il y a huit jours maintenant que je suis rendu ici et je puis apprécier, jusqu'à un certain point, la valeur de la source pour les malades et pour les fatigués. Ces derniers sont assez certains d'en éprouver du bien. Ils y sont dans un repos complet; un repos de lézard. Il n'y a que le samedi soir qu'on voit un peu d'activité fébrile et de bruit. Les jeunes gens des villes viennent danser et repartent le dimanche après-midi. Ils emportent un peu de liqueurs qui leur montent la tête et leur font faire des drôleries grotesques et simples, mais assez bruyantes, comme de changer de places les valises des hôtes qui se trouvent dans les grands corridors, ou bien d'empiler les valises les unes sur les autres, dans la porte de chambre d'un ou deux jeunes garçons, et d'y mettre des vases remplis d'eau pour l'inonder quand il voudra se frayer un passage.

Les malades, surtout les rhumatiques, trouvent dans l'eau de Saint-Léon un purgatif très léger, mais dont la quantité finit par produire son effet, et des bains qui diminuent les douleurs et les font même disparaître, au moins pour un temps. On y revient plusieurs années de suite pour se défaire des rhumatismes; c'est qu'on en éprouve du soulagement.

⁴⁵⁶ Hôtel tenu par le capitaine James K. Gilman (1828-1907), à Saint-Léon de Maskinongé.

La société est fort mêlée, comme dans les endroits où les prix ne sont pas très élevés. Nous avons un cercle d'amis assez nombreux jusqu'à présent, pour nous trouver bien : Mme Lévesque, Mme Bureau et les deux demoiselles Villeneuve, Mlles Globenski et de Martigny, Mme juge Mathieu, le juge Mathieu, qui repart ce soir, M. l'abbé Guihot, parti hier pour Montréal, M. Taillon, qui est allé à Montréal et doit revenir demain ou mardi, Monseigneur Méthot⁴⁵⁷, de Québec, qui a été vice-recteur de l'Université Laval à Montréal, il y a quelques années. Le D^r Desjardins nous a laissés jeudi ou vendredi. Il reviendra peut-être dans quelques jours.

Eugénie doit partir demain après-midi pour Ottawa, en passant par Montréal. Mme Lévesque, M. L. Villeneuve, Mlles Globenski et de Martigny partent demain pour ne pas revenir.

J'ai de nouveau écrit au ministre de la Justice pour prolongation de mon congé. Il est absent, de sorte que je ne puis pas avoir de réponse avant son retour, qui n'aura lieu qu'à la fin de cette semaine.

Ta mère n'a pas encore éprouvé de soulagement à ses douleurs. Elle prend des bains régulièrement, tous les deux jours. Marie continue de se remettre. Son appétit est meilleur. Elle engraisse légèrement. Son teint est moins mauvais.

George, qui était encore ici à mon arrivée, en est parti dimanche dernier. Il est parti de Montréal pour Sandy Hill dans le cours de la semaine, et sa sœur Marie-Louise, et sa mère doivent aller l'y rejoindre.

Nous avons eu de bien beau et bien bon temps pour les foins, depuis mercredi dernier. Les jours précédents ont été un peu gâtés par des orages assez souvent répétés, quoique peu forts. Je ne crois pas que nous partirons d'ici cette semaine.

La rivière qui passe en arrière de l'hôtel n'a pas plus que moitié de la largeur de celle de la Petite-Nation à Plaisance, et même je suis porté à dire qu'elle n'a pas plus que le tiers de la largeur de celle-ci. Il y a six chaloupes à la disposition des hôtes. Elles sont continuellement en mouvement. L'eau de la rivière est profonde de 12 à 15 pieds et on pourrait facilement y mettre un petit bateau à vapeur entre deux moulins, situés l'un à deux milles en bas, et l'autre à deux milles aussi, en haut de l'hôtel.

En supprimant la digue à deux milles en bas d'ici et en la construisant à Louiseville, un steamer à faible tirant d'eau pourrait amener les passagers du chemin de fer ici. On parle de faire cela au moyen d'une compagnie qui aurait l'exploitation de la source et du moulin reconstruit à Louiseville.

Nous aurons bien du plaisir à recevoir une lettre de toi ou de Juliette, aussitôt que vous pourrez nous écrire. Nous avons hâte d'apprendre l'effet qu'aura produit sur Jeanne l'usage de la planche. Nous espérons bien que ce sera une planche de salut. Embrasse pour nous Juliette, Marguerite et Jeanne. Victor nous a écrit qu'il n'a pu rien trouver pour améliorer la condition d'existence et de subsistance de

⁴⁵⁷ Michel-Édouard Méthot (1826-1892), prêtre en 1849, enseigna à Québec et dirigea l'Université Laval à Montréal en 1878-1880. Prélat domestique, et non évêque, en 1886. RPCQ.

son garçon. Il sera forcé de s'accoutumer, lui aussi, à se nourrir avec la fiole de Marie-Louise.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Jean

Sources de Saint-Léon, lundi matin 6 août 1888

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ta lettre du 31 juillet vendredi soir. Je puis t'assurer que nous attendons avec hâte des nouvelles de Saint-Jean. L'état de la petite Jeanne, sans être tout à fait inquiétant, nous préoccupe toujours, et nous avons hâte autant que vous sinon plus de voir un changement favorable. Elle est dans un âge où un enfant a besoin de toutes ses forces pour bien supporter la dentition.

Nous ressentons avec vous l'inconvénient et le désagrément de l'incertitude sur votre séjour à Saint-Ours et sur l'époque du commencement des travaux là. Il faut bien accepter avec résignation ce qui nous arrive et même ce qui n'arrive pas à notre gré. Tout est providentiel et pour notre bien, en définitive, quoique nous ne puissions pas toujours nous en rendre compte.

L'incertitude quant à la prolongation de mon congé est terminée. J'ai reçu samedi soir l'avis officiel qu'il est prolongé jusqu'au 1^{er} de janvier. L'ordre en conseil a été passé le 20 de juillet. Les délais ordinaires dans la routine des correspondances du gouvernement font que j'ai pu m'abreuver pendant 15 jours aux eaux de Saint-Léon en compagnie de ta mère et de ta sœur, en attendant une décision. Ce temps n'a pas été entièrement perdu. Marie continue de reprendre des forces et peut manger de la viande de bœuf et de poulet sans en souffrir. Je crois avoir gagné un peu d'appétit, quoique mes douleurs internes aient un peu augmenté. Cela peut être dû à la quantité d'eau que j'ai bue chaque jour, pour régler les intestins sans un succès complet.

Nous partons ce soir pour Montréal où tu pourras nous écrire, en adressant au bureau de Sam et de tes oncles, N^o 56, rue Saint-Jacques. Nous coucherons au N^o 90, Saint-Denis, mais comme nous n'y aurons pas de fille, nous prendrons nos repas ailleurs.

Nous allons nous occuper, en arrivant à Montréal, de voir s'il y a moyen de prendre des cabines pour nous rendre en Europe au plus tôt, et nous t'écrirons quand nous aurons pu nous en procurer.

Embrasse Juliette, Marguerite et Jeanne pour nous trois.

Les dernières nouvelles de Barnston remontent à la fin de la semaine dernière. Zélia et son garçon continuaient d'être assez bien. Elle avait pu se lever et n'en avait pas éprouvé trop de fatigue. Victor et Marie-Louise étaient bien.

À la hâte. Ton père affectionné.

Auguste

✂

L.G. Papineau, écr
Hôtel Monette
Saint-Jean, P.Q.

Montréal, 9 août 1888

Mon cher Gustave,

Un mot à la hâte, pour te dire que nous avons pris ce matin nos billets de passage par le *Polynesian*, qui partira d'ici le 15 pour Liverpool. L'embarquement aura lieu la veille au soir, c'est-à-dire mardi prochain.

Mme Bureau et Mlle Villeneuve⁴⁵⁸, qui avaient eu quelque velléité de partir en même temps que nous, le 22, s'étant décidées à ne pas faire le voyage dans ce mois, nous avons décidé de partir de suite mardi prochain. Je ne vois pas de probabilité que nous puissions vous aller voir à Saint-Jean avant notre départ. Marie est allée chez le docteur et ta mère est en ville pour des préparatifs. Amitiés les plus cordiales à Juliette, aux enfants et à toi.

✂

⁴⁵⁸ Hortense Villeneuve (1858-1931), fille d'Édouard Amiot/Villeneuve et de Julie Fortin. Célèbre cantatrice. Sœur du Dr Georges Villeneuve, psychiatre.

M. J.V. Papineau
Ferme Saint-Joseph

Paris, Hôtel de la Côte d'Or, N° 8, rue des Moulins
18 septembre 1888

Mon cher Victor,

J'ai envoyé ma dernière lettre à ton adresse sans l'avoir terminée. Les dames étaient prêtes à sortir, la voiture attendait à la porte et quand on engage des cochers à l'heure, on n'est pas tenté de les garder trop longtemps à la porte avant de les utiliser. Si ma mémoire n'est pas en défaut, j'étais alors à Nantes et nous avions été faire visite à la famille Plessis qui demeure à 2 milles environ du château de Clisson.



Lettre d'ACP à son fils Victor
avec une gravure du Mont Saint-Michel

Nous n'avons pas vu, en y arrivant, les environs de Nantes où nous sommes arrivés un peu après 9 h du soir. Nous les avons vus en revenant, mais par une autre direction. Nous avons pris un autre chemin de fer pour nous diriger du côté de Tours en suivant, comme direction générale, la vallée si riche de la Loire que le chemin de fer coupe sur des ponts en deux endroits.

20 septembre '88. J'ai commencé cette lettre, il y a deux jours, et j'ai été si souvent dérangé par les courses à faire ou les visites à recevoir que je n'ai pu la continuer.

Je me hâte d'accuser réception de ta lettre du 26 d'août. Si je ne le fais de suite, il pourrait bien m'arriver de ne pas le faire : j'ai toujours tant de choses à écrire que j'en omets plus de la moitié. Je suis bien aise d'apprendre le résultat de l'exposition de Coaticook et de Stanstead pour les prix obtenus.

Je ne suis pas étonné des prix gagnés pour et par les *Shires*. Je m'y attendais un peu. Je suis plus surpris et par conséquent plus content des succès de Castor et de George II. Cela me fait voir qu'ils ont une certaine valeur, même aux yeux des connaisseurs. Cela fait voir que les fermiers qui leur ont amené leurs juments n'étaient pas tout à fait aveugles.

Les progrès de Marie-Louise et de Jean nous touchent encore plus. Nous parlons souvent d'eux et rien ne peut nous faire plus de plaisir que les recettes de leurs petites affaires. Nous nous occupons souvent, au retour de nos promenades et de nos courses, de vous tous et de tout ce qui vous intéresse. Nous sommes le plus souvent réduit aux conjectures, car nous ne recevons que bien rarement des lettres. Les distances sont si grandes.

Je trouvais Barnston loin de Montréal quand j'étais au pays et que je voulais savoir ce qui se passait. C'est bien plus loin maintenant que nous avons tout l'océan et une partie de deux continents qui nous séparent. Ne négligez pas d'écrire régulièrement et dites-nous bien tout, car nous ne pouvons pas vous faire des questions et attendre des réponses pendant un mois entier. On aurait le temps de tout oublier avant de lire les réponses.

Je m'efforce d'écrire tout ce qui me vient à la mémoire. Je ne le fais pas tous les jours, faute de temps. Cela me fatigue d'écrire longtemps et il n'y a pas qu'à toi que j'écrive. Les autres sont éloignés et vous ne pouvez pas facilement vous communiquer nos lettres, ce qui éviterait de répéter les mêmes choses aux parents de Montréal, de Papineauville et de Saint-Hyacinthe.

En relisant ta dernière lettre, je vois qu'elle a été commencée le 26 d'août et terminée le 2 de septembre. Elle m'est parvenue le 15 de septembre au soir.

C'est ton oncle Dessaulles qui me l'a remise. Je lui ai fait part des succès des expositions de Coaticook et de Stanstead. Cela lui a fait plaisir. Ton oncle Bourassa était présent aussi et s'est réjoui avec nous. C'est une douceur, en pays étranger, de rencontrer des bons parents comme eux.

Bennett est venu passer la soirée avec nous, il y a deux jours. Il a suivi des cours d'agriculture à l'École de Beauvais qui se trouve à une bonne distance de Paris où il est revenu au moment de la vacance. Il a reçu de bons certificats et il

s'occupe maintenant des moyens de se procurer un lopin de terre de 5 à 700 acres de terre, par l'entremise de l'Agence canadienne. Il veut retourner au Canada cet automne et se fixer dans le Manitoba. Il partirait maintenant s'il avait les fonds nécessaires. Il ne les a pas encore. Il espère obtenir une dizaine de mille dollars de sa grand-mère, afin de commencer avec chance de succès.

Si vous avez pu avoir pour l'exposition de Sherbrooke le beau temps que nous avons eu constamment depuis le 4 ou le 5 de septembre, elle a pu être un succès. Je suis surpris d'apprendre combien vous avez eu de boue pour récolter le sarrasin.

Je vois que M. Caron n'a pas cessé d'avoir les yeux sur Nola et qu'il a fini par l'acheter. J'espère que cela lui sera profitable et à la ferme Saint-Joseph aussi.

Cette après-midi, 20 de septembre, nous avons eu une longue visite de M. Henri Lacroix⁴⁵⁹, frère de M. Hilaire Lacroix⁴⁶⁰, de Coaticook. Il est très bien dans le moment, quoique passablement maigre. Il nous a parlé des anciens souvenirs de notre jeune temps et nous a rappelé bien des choses qui dormaient dans la mémoire de ta mère et la mienne.

Il a beaucoup voyagé en Europe et nous a donné plusieurs renseignements qui pourront avoir leur utilité dans l'occasion. Quand tu rencontreras M. ou Mme Lacroix, tu pourras leur dire, en leur faisant nos saluts, que nous avons parlé d'eux plusieurs fois et pas du tout en mal.

Augustine Bourassa nous a fait l'amabilité et le plaisir de venir passer la journée avec nous et de visiter une partie des galeries de peinture du Louvre. Elle les avait déjà vues, de sorte qu'elle aidait bien Marie pendant que ton oncle Desaulles conduisait ta mère.

Ce n'est pas tous les jours que celle-ci peut visiter; il faut toujours être longtemps sur ses jambes pour voir des galeries de peinture ou des musées qui ont plusieurs arpents de longueur, et tu sais que ta mère est peu capable de marcher. Nous la faisons sortir en voiture autant que possible tous les jours. Elle voit ainsi ce qu'il y a de beau dans les rues, les places publiques et les parcs et l'extérieur des beaux monuments et édifices, qui peuvent être vus de la voiture. Pour les intérieurs, nous la ménagesons autant que faire se peut et nous essayons de ne l'amener que dans ce qui exige moins de pas et démarches. Nous voudrions bien qu'elle fût comme nous, capable de marcher et de se tenir debout. C'est déjà très fatigant pour ceux qui ont de bonnes jambes, à plus forte raison le serait-ce pour elle, si elle essayait de nous suivre continuellement.

⁴⁵⁹ Henri-Olivier Hubert-Lacroix (1819-1897), fils de Dominique Hubert-Lacroix et d'Henriette Petit-Lalumière. Frère d'Hilaire Lacroix. « M. Henri Lacroix, ancien employé de l'hôtel des douanes, est décédé à l'Hôtel-Dieu. M. Lacroix était généralement connu du monde commercial. Il a succombé après une courte maladie, à l'âge de 78 ans. » *La Minerve*, 1^{er} mars 1897, p. 1.

⁴⁶⁰ Hilaire Hubert-Lacroix (1829-1898), officier de douane à Coaticook et écrivain dans *L'Étoile de l'Est* en 1891. Il a épousé (Montréal, 14 juin 1853) Henriette Meunier-Lapierre. Contrat de mariage : CFP, 11 juin 1853, minute 806. *La Presse*, 15 février 1898, p. 8.

C'est une privation bien grande, j'en suis certain, de rester à la chambre pendant que nous admirons des chefs-d'œuvre. Elle en prend bien son parti et ne se plaint pas. C'est elle qui fait les prières et le salut de la famille. Vous pouvez compter que vous en avez votre bonne part. Si vous êtes plus vertueux, depuis que votre mère voyage, n'allez pas vous en attribuer le mérite. Remerciez le bon Dieu de ce qu'il écoute les demandes de votre mère et de la résignation avec laquelle elle accepte ce qu'il lui envoie pour elle et pour vous.

Je ne sais plus ce que je t'ai écrit de notre santé. J'oublie d'une lettre à l'autre ce que j'ai dit dans la dernière écrite. Ta mère est tout à fait bien, maintenant, et les marches forcées qu'elle a été dans la nécessité de faire pour prendre les chars ou pour les laisser, aux différentes gares, ou pour visiter des choses qu'elle ne peut pas ne pas aller voir, me paraissent lui avoir donné un peu plus de liberté de mouvement ou peut-être seulement un peu plus d'esprit d'entreprise, quand il s'agit d'essayer ses jambes. Jusqu'à présent, elle ne paraît pas avoir été excessivement fatiguée. Marie prend du mieux tous les jours, si l'accroissement d'appétit est un signe certain de mieux. Elle mange comme un loup, pas comme les loups que nous voyons sur les toiles de peintres, mais comme les vrais loups qui donnent tant d'inquiétude aux bergers qui ont soin des moutons.

21 septembre 1888. Encore bien des interruptions dans ma lettre. Je reviens de conduire ta mère et Marie faire visite à deux dominicains, le très révérend Père Nespoulous⁴⁶¹ et le révérend Père Bourgeois, que nous avons connus au Canada. Ces bons Pères demeurent à deux extrémités opposées de Paris, ce qui nous a tenu sur la route l'après-midi entière, avec une visite à la Madeleine et à Saint-Sulpice et chez deux libraires, pour y acheter deux livres demandés par des amies.

Je t'ai parlé de la santé de ta mère et de celle de ta sœur. Si la mienne devait s'apprécier par mon appétit, elle serait très forte. Je ne pense pas qu'on doive prendre cette base unique d'appréciation. Mon appétit est augmenté par l'exercice et la fatigue, les forces se sont accrues aussi; c'est un gain par conséquent. Les douleurs ont augmenté dernièrement et j'ai des craintes sous ce rapport. Il me faudra tout probablement aller plus au sud pour avoir une température plus élevée. Sur le haut du jour, la température me convient bien. Le soir et le matin, c'est différent et, si cela continue, il va me falloir faire une nouvelle migration, ou bien acheter des caleçons de chamois pour me préserver de l'air froid qui me cause ces douleurs. Il y a cependant une difficulté que je ne sais comment surmonter : celle de me tenir les pieds suffisamment chauds. Les caleçons n'y peuvent rien et je ne connais pas encore assez les chaussures d'ici pour savoir si j'en trouverais d'aussi chaudes que les miennes, apportées de Montréal. Je porte des chaussons très chauds que ta mère s'est donné la peine de tricoter elle-même, et de fortes bottines

⁴⁶¹ « Le R.P. A. Nespoulous, provincial des Dominicains de la province de France, vient de faire la visite canonique du couvent de Saint-Hyacinthe et des maisons d'Ottawa, de Lewiston (Maine) et de Fall River (Massachusetts) ». *Paris-Canada*, 26 juillet 1888, p. 3. Il s'agit d'Aimon Nespoulous (1838-1916). *Revue dominicaine*, août 1916, p. 251.

doubles et, malgré cela, du moment que je cesse de marcher ou de me tenir en mouvement, les pieds se refroidissent de manière à produire ces douleurs qui devaient se passer par l'effet du climat plus tempéré d'Europe.

Voilà où j'en suis pour le moment. Je ne désespère pas encore de la situation.

C'est singulier, je n'ai rien à faire en fait d'ouvrage et je n'ai jamais le temps d'écrire ma correspondance. Chez nous, j'étais très occupé et je trouvais toujours un moment pour écrire quand arrivait le jour de la poste pour Barnston. C'est que j'avais un petit coin à moi où je pouvais me retirer à l'écart et que les personnes de la maison avaient aussi leurs appartements où elles pouvaient aussi se passer de moi pour faire ce qu'elles voulaient faire. Ici, il nous faut pour ainsi dire nous tenir par la main, du matin au soir, si nous ne voulons pas perdre quelqu'un de nous.

Augustine est venue passer une partie de l'après-midi à faire visites et affaires avec nous. Cela nous fait une compagnie fort agréable. M. Bourassa était avec Adine d'un autre côté. J'espère qu'il viendra ce soir pour chercher Augustine, qui va prendre avec nous le dîner.

J'ai ajourné les détails sur notre voyage depuis Nantes. Je suppose qu'il pourrait bien en résulter des omissions et des transpositions. Il nous passe tant de choses sous les yeux dans une journée. Nous avons bien des choses agréables à dire pour chacun de vous, fais-en la distribution.

Ton père. Auguste.

Samedi matin, 22 septembre 1888. Avant de partir pour aller rencontrer les Bourassa, je ferme ma lettre et je veux te donner le dernier bulletin. Nous sommes tous en bonne santé. Bourassa, Augustine et Bennett ont veillé avec nous ainsi que ton oncle Dessaulles. Nous nous sommes amusés en famille jusque vers minuit; aussi nous n'avons pas été prêts à déjeuner avant 9 h ce matin.

Avec amitiés à toute la famille de la part de nous trois.

Ton père affectionné.

Auguste



L.G. Papineau, écr
 Saint-Jean, P.Q.⁴⁶².
 Canada

Paris, 19 septembre 1888. N° 8, rue des Moulins⁴⁶³

Mon cher Gustave,

Ta mère t'écrit assez longuement et te donne à peu près toutes les nouvelles qu'elle a pu recueillir sur la course rapide que nous avons faite à travers l'Angleterre, Jersey, la Bretagne, un petit coin de la Vendée, la Touraine, l'Orléanais, la Beauce, le Pays Chartrain⁴⁶⁴ et enfin les environs de Paris sur ce côté.

Marie me dit que tu as demandé de t'acheter des photographies. Je sais que tu en as déjà une jolie collection dont je n'ai vu qu'une bien faible partie. Je n'étais pas assez bien pour regarder longtemps, ni même attentivement, lorsque tu les as sorties pour me les faire voir, et je ne me rappelle pas du tout ce qu'elles sont. Je ne voudrais pas acheter des doubles. J'ai acheté à Chartier une vue d'un groupe en marbre, de l'Assomption, que j'ai trouvé remarquable. J'ai cru que tu serais content d'en avoir une copie et j'en ai acheté une pour toi. Si tu n'en veux pas, je trouverai facilement quelqu'un qui en sera content.

Je ne sais en quel genre tu veux des photographies. Sont-ce des vues de monuments ? Des détails de sculptures fines ? Des copies de tableaux représentant des figures religieuses ou profanes ? Des édifices religieux ou des édifices religieux et profanes ? Il y a de tout cela. Jusqu'à présent, j'ai acheté pour moi des vues des choses remarquables ou seulement intéressantes sous le rapport d'un souvenir de voyage. Je n'ai pas encore eu occasion d'acheter des copies de tableaux. Un grand nombre de choses que j'ai achetées n'ont d'intérêt que pour nous qui les avons vues, et seraient coûteuses pour quelqu'un qui ne tient pas à les revoir pour rafraîchir le souvenir⁴⁶⁵.

En France, les belles photographies sont assez chères. Ainsi, on paie 2 francs une photographie de cathédrale, de château, de palais, mesurant, non collée, de 10 à 11 pouces de hauteur, sur 8 à 9 de largeur, et 1 franc à 1,25 franc celles qui sont de la grandeur de cette feuille sur laquelle j'écris, ou à peu de chose près de cette grandeur. J'ai acheté pour 3 francs une vue de la cathédrale d'Orléans, qui est plus

⁴⁶² L'enveloppe, conservée, montre que cette adresse a été raturée et remplacée par celle-ci : « St-Ours, P.Q. »

⁴⁶³ C'est l'adresse de l'immeuble où habite Louis-Antoine Dessaulles à Paris. Voir *Paris illuminé, le sombre exil* (2019).

⁴⁶⁴ Le Pays Chartrain désignait, dans l'Ancien Régime, la région de Chartres.

⁴⁶⁵ Les archives contiennent des listes de « vues » achetées en Europe par ACP pour son fils Louis-Gustave. La liste de photographies achetées en France contient plus de 35 spécimens d'une valeur de plus de \$100. Aussi une liste de 50 photographies achetées en Italie. Voir les listes de ces photographies avec leurs titres. BAnQ-VM, P7, S1, D45(b).

grande que toutes celles ci-dessus mentionnées. Je tenais à l'avoir, et le vendeur n'en avait pas de plus petites dans le moment.

Je désire donc savoir de toi quel genre tu veux avoir et quelle somme tu voudrais y mettre; aussi quels sont les sujets que tu as déjà. De quelle grandeur tu aimerais à les avoir ? Les grandes sont ordinairement plus belles mais coûtent le double du prix des moyennes, et plus on cherche à grandir les dimensions, plus les prix deviennent élevés.

Je suppose que les plus grandes que tu aimerais avoir seraient celles qui pourraient entrer dans un grand album, comme ceux de Joseph Beaudry. Ce seraient celles de 10 à 11 pouces sur 8 à 9, c'est-à-dire celles de 2 f. pièce. Il y en a un bon nombre pour lesquelles les moyennes dimensions suffiraient, c'est-à-dire un peu moins grandes que cette feuille-ci.

Embrasse pour nous et bien fort toute ta famille et ceux de nos autres parents que tu auras occasion de voir.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil et arpenteur
Bureau du canal de Lachine
Montréal⁴⁶⁶, Canada

Paris, Hôtel de la Côte d'or, N° 8, rue des Moulins, 26 septembre 1888

Mon cher Gustave,

Les lettres nous arrivent de loin en loin. Il y a plus d'un mois que nous sommes en Europe et ce n'est que lundi, le 24 du courant, que nous avons reçu ta première lettre, en réponse à celle de Marie écrite à notre arrivée à Liverpool, ta lettre du 12 de septembre à mon adresse, écrite à Saint-Lambert, en route pour Saint-Ours. Tu peux voir qu'il vous faut nous écrire régulièrement, toutes les semaines, si vous voulez nous tenir un peu au courant de ce qui vous arrive au Canada.

Ta lettre nous arrive pleine de bonnes nouvelles sur la santé de Marguerite et sur celle de Juliette. Il n'en est pas de même pour cette chère petite Jeanne dont l'état nous inquiète vivement. Elle nous faisait bien pitié déjà lorsqu'elle est venue nous dire adieu, en se rendant à Papineauville en août. Si elle est encore plus faible et moins bien, elle doit bien faire couler les larmes des yeux de ceux qui l'aiment et la voient dans cet état de souffrance et menaçant pour son avenir.

Je m'adonnais à faire la communion et entendre la messe dans la célèbre chapelle de Notre-Dame des Victoires, le matin après avoir reçu et lu ta lettre du 12

⁴⁶⁶ Montréal a été remplacé par St-Ours, sur l'enveloppe.

septembre. Je ne vous ai pas oubliés pendant cette messe et je t'assure que j'ai fait une demande toute spéciale pour la guérison de cette belle petite Jeanne que nous aimons beaucoup. Bien entendu que je n'ai pas voulu demander sa guérison sans subordonner cette guérison à la plus grande gloire de Dieu. Je continuerai et nous continuerons tous, je puis le dire pour nous tous, car nous sommes unanimes, à prier pour elle et pour vous tous, dans nos visites d'églises et de sanctuaires. Nous ne les visitons pas uniquement pour voir les beautés qu'ils contiennent. Nous pensons aussi à ceux que nous aimons et nous présentons leurs demandes et leurs hommages avec les nôtres.

Ta mère et Marie jouissent assez de leur promenade dans Paris où nous sortons en voiture presque tous les jours. Marie et moi, nous faisons en outre des promenades à pied, quand nous voulons visiter le musée du Louvre ou les magasins de photographies. C'est tout une affaire que le choix des photographies. Il y a plusieurs magasins où l'on prétend avoir 12 000, 15 000 et même 20 000 à 25 000 vues et sujets différents de photographies de trois grandeurs. Jusqu'à présent, nous avons préféré une grandeur variant de 25 à 28 centimètres de hauteur, sur 20 à 22 centimètres de largeur. Les vues de cette dimension, quand elles sont de Paris ou des environs, qu'elles soient de monuments, de tableaux ou de paysages, coûtent 1 franc pièce. C'est moitié moins cher qu'à Tours, Orléans et Nantes. Les vues de grandeur dite « cabinet size », chez nous et ici, sont ordinairement de 10 cents ou un demi-franc pièce. Les réductions sont peu de chose, même si l'on en prend une quantité.

Nous avons eu chez J. Laurent, N° 7, rue Drouot, des vues d'Espagne. Elles sont d'un ou deux centimètres plus larges et de deux à quatre centimètres plus hautes que les vues de France. Elles sont de 3 francs pièce et si l'on en prend une douzaine, on nous en donne une treizième comme prime, mais pas de réduction en argent. Nous avons acheté là 12 photographies dont 3 copies ou 4 copies de tableaux de Murillo et de Velasquez, les autres sont des vues de l'Alhambra. Elles sont très belles, quoique nous trouvions cela cher, quand nous aurions le goût de les avoir par centaines, au lieu de nous borner à 12 ou 15.

Je te donne ces détails que je n'avais pas encore lorsque je t'ai écrit un mot glissé dans la dernière, de Marie à toi.

Ta mère a pu faire une visite à la galerie des peintures du Louvre avec nous. Heureusement que ton oncle Dessaulles l'accompagnait et la conduisait de suite aux meilleurs tableaux, pour lui éviter une fatigue beaucoup au-dessus de ses forces. Ces galeries que je n'avais pas pu voir à mon goût, d'un bout à l'autre, en huit visites lors de mon premier voyage, en 1867, sont encore bien plus grandes aujourd'hui. Elles ont été accrues des dons de plusieurs particuliers qui avaient des collections considérables, comme par exemple M. [Adolphe] Thiers, M. et Mme [Philippe] Lenoir, et surtout Louis Lacaze⁴⁶⁷ dont la collection garnit toute

⁴⁶⁷ Louis Lacaze (ou La Caze) (1798-1869), médecin, philanthrope et collectionneur d'œuvres d'art.

une des grandes salles et contient un grand nombre des tableaux des grands maîtres des écoles française, italienne et flamande et hollandaise.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Victor depuis le mot que je t'ai écrit. J'en suis un peu surpris, car je m'attendais à recevoir de lui un compte rendu de l'exposition de Sherbrooke où il s'en allait quand il m'a écrit sa dernière lettre. Nous avons reçu des nouvelles de Montréal et de Québec par une lettre de Mlle Perreault, reçue par ta mère il y a deux jours.

Nous te remercions des nouvelles données de Papineauville. Ce sont les premières aussi de ce côté, si l'on excepte un mot de Godfroy à Fanny sur une carte postale dont elle a écrit la substance à ta mère. Tu vois par là que vous n'avez pas besoin de taire ce que vous savez quand vous nous écrivez.

Embrasse Juliette, Marguerite et Jeanne pour nous. Et je charge Marguerite de vous serrer pour moi bien fort contre son cœur. Ton père affectionné. Auguste.

P.-S. Nous voyons Augustine ou M. Bourassa presque tous les jours. Adine est toujours faible et ne paraît pas beaucoup encouragée encore. Elle est sous l'impression que les sacrifices que son père fait pour sa santé n'auront pas de résultats satisfaisants, et cette disposition ou impression n'est pas favorable à son rétablissement.



Madame veuve Jos : Beaudry
Bruxelles

Paris, dimanche 30 septembre 1888

Ma chère Émilie-Anne,

Votre bonne petite lettre du 27 septembre m'est arrivée hier pour me tirer du sommeil léthargique où Louisa, votre sœur, et Marie, votre nièce, ont réussi à me plonger depuis mon arrivée à Paris, afin d'avoir toute et entière liberté de se jeter, tête perdue, dans le tourbillon des grandes jouissances artistiques de la fameuse capitale de la belle France.

Il était temps de m'éveiller, car je suis à la veille d'être gelé de part en part et de mourir ici, au lieu d'aller me raviver au pays du soleil et des oranges qu'on m'avait indiqué, au Canada, comme but de mon voyage.

Quand les femmes veulent une chose, vous savez, par votre propre expérience, qu'elles font des miracles pour y arriver. Cela vous explique comment je suis encore grelottant de froid à Paris et pourquoi je me prépare à me rendre à Bruxelles, qui est encore plus froid, et à Melle, où l'on m'entertera, bien sûr, si le froid continue.

Il paraît que mes deux compagnes et vos deux filles se proposent de me tenir enchaîné en Belgique, si j'en crois les lettres échangées entre vous.

Quoi qu'il en puisse arriver, je me résigne à mon sort pour le moment, et nous partirons, un des jours de cette semaine, pour Amiens et, de là, pour Gand ou peut-être Bruxelles, suivant que nous aviserons, une fois rendus à Amiens.

Nous n'avons pas encore fixé le jour de notre départ, mais ce sera bientôt. Le froid du matin et du soir m'a forcé de mettre des flanelles d'hiver constamment, depuis que je suis ici, à l'exception de deux jours où il a fait un peu chaud, et ce froid m'est tout à fait contraire. Si vous n'étiez en Belgique, je me rendrais à Dijon dès cette semaine et peut-être encore plus au sud.

Je n'ai pas reçu de lettre des dames religieuses chez qui Joséphine doit entrer, pour continuer ses cours. Vous avez eu tort de leur donner mon adresse tout de même, parce que les religieuses de toutes les parties du monde sont liées les unes aux autres par des signes et communications de même nature que celles des francs-maçons, et vous savez comment j'ai été reçu par ces bonnes dames de Saint-Vincent de Paul, quand j'ai voulu admirer les belles fleurs de leur parterre, il y a quelques années. Si vous l'avez oublié, Alexina, qui nous accompagnait, s'en rappelle bien. Je ne pourrais donc vous occasionner que des embarras de plus en plus compliqués, si je m'avisais de vous être utile auprès des religieuses de Belgique.

Il y a 21 ans aujourd'hui, dimanche, que nous partions, Alexina, vous et moi, pour Bruxelles. Que de choses ont passé sur la face de ce beau pays de France, dans ces 21 ans ! La France était alors à l'apogée de sa grandeur et de sa gloire et voyait toutes les autres nations accourir, à sa demande, pour admirer sa prospérité et son industrie. Les rois d'alors venaient avec empressement visiter Napoléon III, qui ne pouvait faire un pas ni un mouvement sans qu'il fût décrit dans tous les journaux de l'Europe, avec répétition dans les journaux du monde entier. Nous avons vécu assez pour voir le revers de toute cette gloire passagère !

Nous avons bien hâte de vous revoir tous et de vous retrouver en bonne santé. En partant d'ici, nous vous écrirons une carte postale pour vous faire connaître le jour de notre départ.

J'ai reçu hier une lettre de Victor me chargeant de vous faire, à tous et à chacun de vous, ses amitiés et celles de Zélia.

Embrassez pour nous tous Alexina, Joséphine, Émilie-Anne et les bons habitants de Melle, que nous ne séparons pas de vous, quoiqu'ils habitent une autre ville.

Votre frère affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil et arpenteur
Saint-Ours, Qué. Canada

Amiens, 3 octobre 1888

Nous sommes en route pour la Belgique où nous ne serons que peu de temps. Nous avons pris la route d'Amiens afin de voir, en passant, cette jolie ville et surtout pour voir sa belle cathédrale, que nous avons bien admirée hier et ce matin. Les trois derniers jours passés à Paris ont été pluvieux et froids. Il fait bien beau ici, mais la pluie des derniers jours a considérablement baissé la température.

La santé va à l'ordinaire et nous commençons à voir qu'il nous faut laisser le nord pour le sud. En revenant de Belgique, nous ne ferons qu'une courte halte à Paris. De là, nous irons à Dijon pour y passer quelques jours seulement. Il y a peu à visiter à Dijon. Ta mère tient à passer quelques jours là pour y rencontrer le Père Fabre qu'elle connaît si bien et dont Marguerite parle quelquefois.

Les Bourassa ont été assez assidus à nous visiter pendant notre séjour chez l'honorable L.A.D. Tu pourras continuer d'adresser au soin de ce dernier jusqu'à nouvel ordre. Nous le tiendrons renseigné sur l'itinéraire que nous suivrons à l'avenir. Nous sommes passablement bien mais toujours au régime.

Avec amitiés à toutes nos connaissances et surtout aux parents et amis.

✕

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Bruxelles, Ixelles, 11 octobre 1888

Mon cher Gustave,

Nous sommes presque comme des criminels poursuivis par la justice : nous n'arrêtons que le temps de visiter, dans chaque place, les principales choses à voir. Je crois t'avoir adressé une carte postale d'Amiens où nous avons été peu de temps. De là, nous nous sommes dirigés sur Gand, par Lille et Courtrai. Entre Amiens et Lille se trouve une vaste plaine, très riche en cultures de céréales, de foins et en pâturage. Cette plaine, un peu onduleuse en partant d'Amiens, devient aussi unie que celle des environs de Saint-Hyacinthe, et alors elle est principalement cultivée en betteraves à sucre. On voit souvent sur le parcours de la voie ferrée des usines et manufactures. Dans certains endroits, elles sont groupées de manière à former d'assez grandes villes. Entre Lille et Gand, nous n'avons rien vu du pays parce qu'il était tard et que la pluie assombrissait encore l'horizon au commencement de la nuit. Arrivés à 11 h du soir à Gand, nous nous sommes jetés

dans nos lits en arrivant et, le lendemain matin, pendant que nous prenions une tasse de chocolat, Emma [Beaudry-Hepworth] nous tombait dans les bras, toute gaie et joyeuse de nous trouver rendus si près d'elle. Elle est à 10 ou 15 minutes de chemin de fer de Gand. Elle nous a dit que sa mère et Alexina s'étaient entendues avec elle pour venir visiter Gand avec nous. Nous avons été les attendre à la gare et nous avons pris une voiture à six places pour voir les principales choses, notamment l'ancien et le nouveau béguinage, le Grand Béguinage, les églises de Saint-Bavon (cathédrale), de Saint-Michel et d'autres dont les noms m'échappent, les écoles, hôpitaux, asiles d'orphelins, le beffroi, la salle d'armes, maison datant du 7^e siècle et occupée comme salle d'escrime depuis le 14^e siècle. Nous avons aussi visité les ruines du vieux Saint-Bavon dont une partie date du temps des Romains, et une autre partie, du 6^e et du 7^e siècles. On voit là les restes de l'ancienne église et d'une abbaye, avec des pierres tombales et des tombes des moines; des pierres tumulaires et des urnes cinéraires romaines. C'est un vrai musée d'archéologie. La ville a fait acquisition de ces ruines et doit les restaurer et appuyer pour les conserver, et on les recouvrira d'un édifice qui servira de musée d'antiques.

Saint-Bavon moderne, qui date déjà du 14^e siècle, est remarquable par les nombreuses chapelles funéraires appartenant ou ayant appartenu aux grandes familles de la ville. Elles sont en marbre, très riches, de différentes couleurs variées, et de belles statues de plusieurs des grands maîtres de l'école flamande. La chaire est un des plus beaux modèles de sculpture. Elle a pour base le tronc d'un arbre en marbre, dont les branches s'élèvent en arrière de la chaire pour en supporter la partie supérieure et sont chargées de fleurs et de fruits; dans les branches monte un serpent dont un ange ouvre la bouche pour le forcer à manger un fruit de l'arbre de vie, qui doit lui donner la mort.

Au bas de la chaire, entre les escaliers qui montent à la chaire proprement dite, se trouve une femme en marbre, avec le soleil sur la poitrine et qui dit à un mort : *Surge qui dormis et te illuminabit lumen Christi*⁴⁶⁸ ou quelques expressions signifiant la même chose. En face, se trouve un mort qui s'éveille en effet, soulève un voile de marbre qui le recouvrait et ouvre les yeux et écoute cette voix. De chaque côté de ces statues, se trouve un ange : l'un appelle les assistants à écouter et l'autre donne l'exemple en écoutant attentivement les paroles de l'évangile que le prêtre doit enseigner. Il y a beaucoup de petits anges placés dans les branches de l'arbre et aux bords du dôme de la chaire. Quelques-uns de ces anges relèvent les rideaux qui autrement pourraient voiler la voix et la personne du prédicateur, et s'efforcent de laisser parvenir l'enseignement aux auditeurs. J'ai vu au bas, en arrière, le nom du sculpteur, mais n'ai pu le lire tout entier⁴⁶⁹. À mon goût, cette

⁴⁶⁸ « Toi qui dors, réveille-toi et la lumière du Christ t'illuminera. » *Éphésiens*, 5.

⁴⁶⁹ Le sculpteur de la chaire de la cathédrale de Saint-Bavon est Laurent Delvaux (1696-1778), sculpteur flamand.

chaire est la plus belle de la Belgique où l'on a fait les plus belles chaires en bois que l'on puisse voir, je crois.

Le béguinage est une institution particulière à la Belgique et c'est à Gand qu'elle s'est le mieux conservée. Il serait trop long de décrire cela dans une lettre. J'en ai dit quelque chose dans ma dernière lettre à Victor.

Nous avons passé jeudi, vendredi, samedi et dimanche chez John Hepworth, à Melle, et ta tante Émilienne et Alexina sont venues y coucher dimanche soir pour aller, avec nous, à Anvers, lundi après-midi. Nous avons visité la cathédrale d'Anvers et les beaux tableaux de Rubens, la Descente de croix, son chef-d'œuvre; Élévation de Jésus en croix dans le transept, l'Assomption de la Sainte Vierge au-dessus du maître autel et que l'on dit avoir été peint en 16 jours par Rubens, aidé de deux de ses élèves; un Saint-François d'Assise, par Murillo, aussi dans le transept. Il y a aussi plusieurs autres tableaux remarquables par Hendriks⁴⁷⁰, qui vient de mourir (il y a 15 jours), et des statues et des bas-reliefs par divers sculpteurs dont les noms m'échappent. Les stalles du chœur en chêne sculpté sont très belles, j'en ai une photographie. Les verrières de la chapelle du Saint-Sacrement et de celle de la Sainte Vierge sont du 15^e siècle et très belles. Il y a beaucoup de vitraux modernes par [] qui ont des couleurs plus vives mais moins harmonieuses que les anciens.

L'église de Saint-Jacques est très riche en tableaux, en statues de grand mérite aussi. Celle de Saint-Paul est surtout remarquable par son calvaire et ses confessionnaux, qui occupent les deux côtés de l'église et sont ornés de belles sculptures en chêne, représentant des saints anges dans des attitudes et des positions propres à illustrer l'esprit du mystère de la confession et de la pénitence. J'ai une photographie des confessionnaux et une autre des statues assez nombreuses du calvaire où sont représentés les prophètes, les apôtres et d'autres personnages.

Nous avons visité le musée de peintures, le musée Plantin, qui est un musée d'imprimerie, de gravures sur bois, sur cuivre, sur pierre et une collection très complète qui remonte aux premiers temps de l'imprimerie. Il y a plusieurs manuscrits et autographes de la famille Plantin depuis plusieurs siècles, et des familles alliées, celle des Moretus entre autres. Plusieurs de ces portraits sont faits par Rubens et par d'autres grands maîtres plus anciens et plus modernes que lui.

Nous avons visité l'hôtel de ville, très remarquable à l'intérieur, et jeté un coup d'œil à l'intérieur de la bourse dont j'ai aussi des photographies.

Après tout cela, nous sommes venus coucher ici, à Ixelles, un des faubourgs de Bruxelles, près du bois de la Cambre, dans la maison louée par ta tante Beaudry pour quelques mois.

Nous sommes tous un peu fatigués et par le mouvement nécessaire aux visites de monuments, tableaux, etc., et par le froid qui va nous chasser de la Belgique où nous serions à vivre un peu plus longtemps si la saison était plus favorable.

⁴⁷⁰ Louis Hendriks/Hendrix (1827-1888), peintre belge, mort le 22 septembre 1888. BNF.

Notre santé n'est pas sensiblement améliorée. Marie pourtant continue de prendre de l'embonpoint. Ta mère est un peu incommodée par le rhumatisme. Nous retournerons à Paris la semaine prochaine pour, de là, nous acheminer vers le sud. Je te charge des amitiés de toute notre colonie pour tous les parents et amis qui sont restés au Canada. Je n'ai pas reçu de lettres de toi, ni de Victor par les deux dernières malles. Ta mère en a reçu de Fanny et de Mlle Euphrosine Perrault⁴⁷¹ hier. Avec affection. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Lyon, Hôtel de Bordeaux, dimanche 4 novembre 1888

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ici, à Lyon, ta lettre du 14 d'octobre dernier, mallée à Sorel le 15 et à Paris le 30. Marie a reçu en même temps, le 2 novembre, la lettre de Juliette en date du 18 d'octobre.

Je vois que tu as reçu celles dans lesquelles je te parlais de photographies, et je note que tu veux en avoir pour une dizaine de dollars en tout, de la valeur d'un franc pièce environ, et quelques livres de deux francs ou trois francs pièce.

J'en ai acheté un certain nombre depuis pour moi-même, et j'ai acquis un peu d'expérience. C'est à Paris qu'on paie le moins cher pour les photographies de la France, à quelques exceptions près. Dans les départements, on ne trouve guère que des vues prises par des photographes venus de Paris. Il y a tant de formalités et de réglementation pour les monuments à photographier, que les Parisiens paraissent avoir accaparé cette industrie pour toute la France. Il y a peu de photographes des villes de province qui aient obtenu l'autorisation de prendre des vues des monuments historiques ou qui appartiennent à l'État. La conséquence est qu'on paie 2 francs une vue d'objets en dehors de Paris, pendant qu'on ne paie qu'un franc celle d'un objet situé dans Paris, toutes choses égales d'ailleurs.

Tout n'est pas rose quand on voyage pour sa santé, on ne jouit pas autant que les personnes en bonne santé. Il y a bien des choses qu'il faut s'abstenir de visiter, parce que cela fatigue trop. Il faut choisir les heures et les jours favorables à la santé, éviter le froid, l'humidité. Quand on ne se sent pas bien, ou qu'on est fatigué, on voudrait se voir tranquillement au milieu de sa famille et de ses amis, plutôt que dans les hôtels ou les voitures de chemin de fer. La vie des hôtels est bonne pour ceux qui se portent bien et qui peuvent manger les mets plus ou moins

⁴⁷¹ Euphrosine Perrault (1846-1911), née à Montréal, appelée « Phrose » par ses intimes. Fille de Louis Perrault, patriote imprimeur, et de Marguerite Roy. Sœur de Corinne Perrault (épouse de Toussaint Trudeau, ingénieur). *Le Devoir*, 15 mai 1911.

impossibles qu'on leur sert. Ceux qui peuvent voir et visiter sans fatigue, ont certainement bien du plaisir et ceux qui ont encore la mémoire jeune peuvent profiter beaucoup d'un voyage comme serait le nôtre, si nous étions plus jeunes et en bonne santé.

Il y a bien des gens qui envient notre bonheur de voyager et qui seraient bien contrariés s'il leur fallait le faire dans les mêmes conditions que nous. Malgré tout, j'espère que notre voyage nous fera du bien sous un rapport. C'est pour nous une assez forte épreuve qui pourra avoir son utilité pour l'autre monde, si elle n'en a pas pour celui-ci et pour l'amélioration de notre santé.

Nous visitons beaucoup d'églises dans lesquelles nous voyons des gens de partout qui viennent demander ce qui leur manque. Il y en a beaucoup qui nous édifient, et cela pourra peut-être nous enseigner à mieux faire. Nous voyons d'ailleurs beaucoup plus d'infortunes que chez nous, et cela peut nous porter à être contents de notre sort, qui est encore beaucoup meilleur que le leur.

Vous êtes bien seuls et bien isolés à Saint-Ours et, malgré cela, nous serions heureux d'être à côté de vous. Marguerite et Jeanne sont des musées bien plus intéressants que ceux que nous voyons tous les jours. Il y a bien des enfants ici aussi, mais ils nous touchent peu. Ils ne nous intéressent guère que par le souvenir qu'ils nous rappellent des nôtres.

La sœur du Père Fabre, que j'ai été voir à sa résidence, est venue rendre visite, avec sa fille et son petit-fils, bébé de 5 à 6 mois, hier, à ta mère, qui était forcée par le rhume de garder sa chambre. Ta mère en a été fort heureuse et touchée surtout en voyant le bébé qui lui rappelait ceux que nous avons laissés au Canada.

Nous trouvons le temps long entre une lettre de nous à vous et le jour de la réponse. Ainsi, j'ai eu le temps d'aller en Belgique, d'y passer une quinzaine de jours, de revenir à Paris, d'y passer encore une semaine, de venir à Dijon où nous avons été une autre semaine et de nous rendre à Lyon, entre le jour où je t'écrivais une carte postale à Amiens, et celui où nous recevions de Juliette une lettre à Marie, disant que tu venais justement de recevoir cette carte postale ! Nous sommes bien réellement séparés les uns des autres.

Nous avons tous été moins bien depuis quelques jours. Ta mère a un fort rhume qui la fait tousser et lui cause de l'oppression. Marie est à peine remise du rhume de cerveau. Je suis, dans le moment, le moins mal des trois, parce que je n'ai pas le rhume mais mes douleurs intérieures et ma fatigue de tête ont repris plus fortement que durant la belle saison.

Nous nous hâtons de nous diriger vers le sud pour tâcher de nous remettre un peu. Nous partons demain pour Marseille et ensuite Hyères. Les dérangements de santé nous ont fait rester à Dijon et ici un peu plus longtemps que nous ne voulions.

Adine Bourassa paraît avoir un mieux sensible depuis notre retour de la Belgique. Elle est moins faible, son teint est meilleur et elle paraît avoir plus de confiance dans le recouvrement de sa santé. Augustine et son père sont assez bien. Lui paraît avoir maigri un peu, son estomac est assez souvent dérangé, quoique

légèrement. Comme moi, je crois qu'il aimerait à se voir chez lui, à ses occupations ordinaires. Il travaille ici à des dessins, quand il est arrêté, et il visite les monuments dans le but de s'aider dans les travaux préparatoires qu'il fait. Je crois que ce sont des travaux de décorations d'intérieur d'édifices, car c'est particulièrement les intérieurs qui attirent son attention plus spéciale.

Nos projets ne se font pas longtemps à l'avance. Nous allons au jour le jour, nous arrêtant quand nous croyons en avoir besoin et repartant quand nous espérons mieux d'un changement quelconque.

Comme je n'ai pas toujours la force et la capacité d'écrire à tous ceux à qui je voudrais pouvoir le faire, tu pourrais peut-être communiquer quelques-unes de mes lettres à ceux de la famille de Papineauville et de Montréal.

Ta mère écrit à ceux de Saint-Hyacinthe où Fanny est toujours très exacte et ponctuelle à correspondre. C'est un grand plaisir pour nous qu'elle se donne la peine de nous écrire. Je voudrais pouvoir écrire plus souvent et à plus de parents; mais souvent il m'est impossible de le faire. Et pendant que je t'écris, ta mère et Marie me disent d'arrêter parce que je serai trop fatigué quand j'aurai fini ma lettre au bout de mon papier.

J'écris à Victor qui est isolé des autres et de qui je n'aurais jamais de nouvelles, si je n'insistais pas continuellement pour en avoir. Il a encore perdu un bel étalon de \$300 à \$400 qu'il possédait avec sa femme et deux co-associés de Coaticook. Les revers et les épreuves viennent souvent. Bénissons-en le bon Dieu qui ne nous envoie ou ne nous laisse arriver que des choses propres à nous rendre meilleurs. Dis à Marguerite et à Jeanne de te faire et de faire à Juliette, pour nous tous, les plus aimables caresses qu'elles sachent faire. Ton père affectionné.

Auguste

P.-S. Nous devons aller d'ici voir M. David⁴⁷² à qui je l'ai écrit. Le mauvais état de notre santé et le froid plus grand qu'il fait là qu'au sud nous forcent à remettre à plus tard ce plaisir.

✕

⁴⁷² Joseph David, né à Gap (France), ordonné prêtre à Bytown, curé à Papineauville de 1857 à 1866.

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Hyères, Hôtel de la Méditerranée, 6 janvier 1889

Mon cher Gustave,

Nous voilà dans une nouvelle année, depuis six jours, et l'hiver de calendrier est commencé depuis 16 jours. Il nous a donné plus de mauvais temps que l'automne, dans une période de même durée. Nous ne pouvons cependant pas nous plaindre. Il n'a pas encore gelé depuis le 21 de décembre. Il a fait froid, vendredi après-midi et samedi, plus qu'en aucun temps antérieur, et nous avons endossé nos manteaux et capots d'hiver, parce que le vent a été, et souffle encore, très fort. Je ne sais si ce vent ou une autre force nous a poussés de ce côté, trois Canadiens de plus. Ce qui est certain, c'est que M. Piché⁴⁷³, curé de Terrebonne, M. Forget⁴⁷⁴, notaire, et M. Lapointe⁴⁷⁵, commerçant, de la même ville, nous sont arrivés hier, dans l'après-midi, et sont venus nous faire visite. Ils sont partis de Terrebonne le 20 de décembre. M. Forget est venu pour sa santé et les deux autres, pour lui faire compagnie. Mme Forget devait accompagner son mari et, au dernier moment, il est survenu quelque chose qui l'a déterminée à ne pas partir. On a parlé au curé et à M. Lapointe de l'accompagner à défaut de sa femme. C'était l'avant-veille du jour fixé pour son départ. Ni l'un, ni l'autre n'y avait songé encore et la veille, à midi, la résolution était prise, les préparatifs faits dans l'après-midi et le lendemain 20, à 7 h du matin, ils partaient de Terrebonne avec des habits d'emprunt pour faire la traversée, sauf à se faire habiller en passant à Paris, ce qu'ils ont fait. Leur traversée n'a duré que 8 jours, entre New York et Le Havre.

Ces messieurs sont descendus à l'hôtel de Chateaubriand où ton oncle Bourassa et moi, nous leur avons fait visite aujourd'hui. C'est un hôtel tout neuf et spacieux d'où l'on a une belle vue sur la mer, qui est à 4 kilomètres environ de l'hôtel. C'est plus élevé que notre hôtel et plus exposé au vent; mais cela devra être un hôtel bien achalandé parce qu'il contient de grandes pièces où l'on peut jouer, danser, faire de l'exercice, les jours de mauvais temps.

Il y a peu de monde encore là, l'hôtel n'est ouvert que depuis le 22 novembre. Il avait été ouvert partiellement pendant deux mois de l'année précédente.

Je ne sais si je t'ai dit que Mme Amédée Papineau est partie de l'hôtel Continental, il y a déjà quelque temps, pour Cannes, Nice, San Remo et enfin Monaco, où elle était entre Noël et le jour de l'An.

⁴⁷³ Louis-Jules Piché (1838-1905), curé à Terrebonne, de 1871 à sa mort.

⁴⁷⁴ Octave Forget (1838-1890), notaire à Terrebonne, de 1863 à 1889.

⁴⁷⁵ Louis Audet-Lapointe (1860-1920), commerçant à Terrebonne, sera plus tard député libéral à Ottawa.

Marie est mieux que lors de ma dernière lettre : le traitement du D^r Roux-Seignoret lui a fait du bien et nous espérons qu'en le suivant encore, ce bien se conservera et deviendra durable.

J'éprouve du mieux depuis deux ou trois jours, moi aussi, et je l'attribue au traitement et à l'exercice qu'il a été plus facile de faire depuis que la pluie n'a pas été aussi continuelle.

Hyères est un endroit où l'on pense et parle toujours du temps qu'il a fait ou que l'on espère qu'il fera. Il y a tant de malades qui ne peuvent compter que sur de la chaleur et du beau temps pour aider le traitement à les sauver ou à les prolonger. Ce n'est pas une ville de plaisirs et d'amusements, comme Cannes, Menton, Nice et Monaco. On vient ici pour y être tranquille, se reposer et se refaire paisiblement un peu de santé et de forces.

Je n'en écris pas plus long pour aujourd'hui, afin de n'être pas grondé par ma femme, ni ma fille, ni mon médecin. Bonsoir et à revoir.

Lundi 7 janvier. La journée a été assez belle et moins froide que les deux précédentes. Nous avons été forcés de faire un petit feu de cheminée dans notre chambre, samedi et le jour des Rois. Ta mère a un gros rhume, un peu mal de gorge. Ce soir, j'ai encore fait du feu. Malheureusement, avec ces feux de cheminée, on se chauffe trop d'un côté, pendant qu'on gèle de l'autre, et ils produisent un courant d'air préjudiciable à la santé. Qu'y faire ? C'est l'unique manière connue de se chauffer ici, à part certains poêles postés dans une cheminée de coin et qui ont une espèce de fourneau, avec façade grillée, pour laisser entrer dans une chambre l'air réchauffé dans le fourneau. C'est pitoyable pour des malades.

Ta mère se proposait d'écrire à Juliette, mais je crois bien qu'elle ne pourra pas le faire.

Nos Canadiens doivent venir dîner avec nous dans une demi-heure. Ils ont dit à M. Bourassa qu'ils se proposent de partir demain pour Nice. Augustine, Adine et moi, nous avons été voir le jardin et le château de Saint-Pierre des Horts⁴⁷⁶, à 4 ou 5 kilomètres d'ici. Marie n'est pas capable de faire une excursion si longue.

8 janvier, matin. Il fait beau, bien beau. On me demande de partir pour une excursion à pied. Je pars en vous embrassant tous affectueusement. Tout le monde part; ta mère seule reste à la maison parce qu'elle a le rhume et que la voiture ne lui va pas pour guérir ce rhume. Nous avons eu un dîner bien agréable hier avec nos trois Canadiens, qui nous ont dit qu'ils pensaient un peu à partir ce matin pour Nice.



⁴⁷⁶ Le château de Saint-Pierre des Horts, à Hyères, est un château néo-médiéval construit en 1857 par Ernest Jacques Nicolas Germain (1814-1882), médecin-botaniste.

Madame Joseph Beaudry
Bruxelles

Hyères-les-Palmiers, 13 février 1889

Ma chère Émilie-Anne,

Il est bien temps que je lève l'interdiction d'écrire qu'on m'a imposée en décembre dernier : elle ne m'a pas servi à grand-chose, puisque ma tête vaut encore moins à présent que lors de mon départ de Saint-Léon, l'été dernier.

Il m'a été défendu de m'occuper de choses sérieuses et d'écrire; cela m'a porté à croire que je ne devais pas écrire à une personne aussi sérieuse que vous l'êtes, et je n'ai pas encore répondu à votre aimable lettre du 8 de janvier dernier.

Plus d'un mois en retard ! En voilà de la ponctualité ! Que voulez-vous ? J'ai cédé à une faiblesse de cœur : j'ai voulu aller voir mes parents de Belgique l'automne dernier et je m'y suis laissé prendre par la saison humide; j'ai voulu rester à Paris, en revenant de Bruxelles, au lieu de me rendre tout droit au sud. Je me suis attardé à Dijon, jusqu'à ce qu'il y fit froid, et juste en bonne saison pour recevoir les premières pluies froides de Lyon et de Marseille, et enfin les pluies abondantes d'Hyères, presque aussitôt après mon arrivée ici, avant d'avoir eu le temps de me fortifier et réchauffer au soleil du midi. J'ai si bien fait tout le temps qu'à la veille de l'expiration de mon congé, j'étais moins bien qu'au commencement et, à ma honte, j'en ai demandé un nouveau au gouvernement. J'ai demandé jusqu'au 1^{er} de juillet prochain. La semaine dernière, j'ai reçu une réponse m'accordant une prolongation, limitée au 1^{er} de mars.

Après consultation avec Louisa, Marie et Bourassa, j'ai envoyé ma démission pour le cas où on ne pourrait pas, vu l'urgence des affaires, m'accorder ce que j'avais demandé, c'est-à-dire jusqu'au 1^{er} de juillet. J'attends maintenant, encore une fois, ce que répondra le gouvernement. Il est probable qu'il ne me donnera pas une nouvelle extension de liberté relative, mais qu'il me donnera un congé perpétuel et nommera un successeur.

Je n'ai pas voulu écrire au Canada que j'ai envoyé ma démission et je vous prie de ne pas la mentionner dans vos lettres, vu que cela pourrait me causer des embarras avec le gouvernement.

14 février '89. Étant fatigué hier, j'ai laissé ma lettre pour la reprendre et terminer aujourd'hui. J'arrive de la promenade avec Adine, qui a l'amabilité de m'y accompagner à pied, presque tous les jours. Elle est bonne marcheuse et les autres dames le sont peu.

Vous faites des projets pour m'attirer encore en Belgique, mais il paraît que vous n'êtes pas prête à me voir immédiatement, puisque vous commencez par me dire de me rendre à Naples d'abord, puis dans le nord de l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la Belgique. Vous n'y allez pas à petits frais ! J'ai bien envie de vous prendre au mot. Vous seriez bien attrapée si je laissais tout de suite Hyères pour

me rendre directement à Bruxelles, vous enlever de force et vous conduire à l'Exposition de Paris où l'on vous enfermerait. Il paraît qu'on y a construit un fac-simile de l'ancienne Bastille et qu'on y fera entrer tous ceux qui visiteront l'Exposition. Il n'est pas encore dit, dans les articles de réclame, qu'on les en laissera sortir. En attendant l'exécution de cette dernière partie de votre programme, nous irons (ce sont les dames qui l'ont décidé), à votre suggestion, jusqu'à Naples probablement. Je crois qu'il vaut mieux partir sans attendre la réponse du gouvernement, qui ne répond toujours qu'avec une sage lenteur.

Polyxène a envoyé à Denver, dans le Colorado, sa fille Emma, menacée de consommation. Madame Prévost, sa sœur, y était déjà rendue et s'en trouvait bien soulagée.

Il a été question aussi qu'elle vienne ici ou à Menton, l'automne prochain, avec toute sa famille pour y passer deux ou trois ans, afin d'affermir la santé de ses enfants, contre les dangers de cette vilaine maladie. Elle a écrit, ou plutôt fait écrire Fanny, pour avoir de nous des renseignements sur le pays, le climat et les prix des pensions, des hôtels et des appartements en location. Louisa leur a envoyé plusieurs informations utiles, que nous avons pu nous procurer au moyen de personnes qui ont habité les divers endroits d'hivernement du midi de la France et de l'Italie.

La majorité des suffrages de ceux qui n'aiment pas les fêtes et la grande dépense, tout en recherchant la protection du climat, est en faveur d'Hyères. Nous aimons beaucoup le caractère de sa population, qui est hospitalière.

Dites à Alexina qu'elle m'a fait un grand plaisir en écrivant quelques lignes d'amitiés pour nous, à la suite de votre lettre. Nous l'aimons bien, elle et ses deux gentilles fillettes que nous embrassons tous, ainsi qu'elle et vous, et nous espérons bien que la Providence nous laissera le temps de vous revoir toutes les quatre et nos bons parents et amis de Melle, de Wetteren et de Gand, avant de retourner au Canada, soit que la rencontre ait lieu en Belgique ou à Paris.

Votre frère et ami dévoué. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours, P.Q., Canada

Florence, Hôtel d'Helvétie, dimanche 12 mai 1889

Mon cher Gustave,

Partis de Rome, lundi dernier, nous sommes arrivés à Ancône, sur le bord de l'Adriatique, pour y coucher. La journée a été à demi belle. Nous avons eu de la pluie plusieurs fois dans la journée, mais pas assez pour nous empêcher de voir les beaux paysages qui se voient sur la route, en traversant diagonalement la

chaîne des Apennins et les belles vallées qu'elle forme presque continuellement. La saison est très favorable à la beauté du pays. Les arbres se recouvrent de leurs feuilles, les prés et les champs reprennent le beau vert tendre du printemps et font une variété charmante avec la verdure de l'hiver qui est beaucoup plus foncée. Le pays est très accidenté; les montagnes, les collines prennent toutes les formes imaginables et, cultivées avec soin, présentent un spectacle constamment nouveau pour le voyageur qui passe en chemin de fer ou autrement.

Les pommiers, les pruniers, les baies d'aubépine et de spirées blanches produisent un bel effet au milieu des vignes et des mûriers qui garnissent partout les champs, qu'ils soient en pâturages, en prairies ou en céréales. Les arbres sont taillés avec beaucoup de goût et de variété de formes, afin d'ajouter à la beauté naturelle des champs. Les céréales sont sarclées partout à la main, de sorte qu'on n'y voit pas du tout de mauvaises herbes. On y laisse croître çà et là des coquelicots qui sont charmants avec leurs têtes d'un rouge très vif, tranchant sur le beau vert des grains à la veille d'épier ou qui sont déjà couverts d'épis.

Les pâturages et les prairies sont couverts de fleurs de toutes couleurs et bien plus variées que celles de nos jardins les mieux garnis. Le mois de mai est vraiment le mois des fleurs ici, au moins cette année. La saison ayant été tardive, nous avons pu voir la flore du pays dans toute sa splendeur, depuis Rome jusqu'à Ancône et de là ici.

Le but de cette course vers l'Adriatique n'était pas précisément Ancône, mais Loreto où nous avons été faire un pèlerinage mardi. La voie longe la mer sur une partie de son parcours, et les pentes douces vers l'Adriatique sont couvertes de plantations de vergers et de champs richement cultivés. Les ondulations du terrain dans toutes les directions en font une voie charmante. Loreto domine ses environs et on l'aperçoit à distance avec le dôme de sa belle cathédrale, qui domine toute la ville. C'est une ville dont la principale industrie se compose d'objets de piété dont il se fait un commerce assez considérable. Une marchande de chapelets nous disait qu'elle emploie à l'année 55 familles dont tous les membres font des chapelets. Les moins vifs en font six douzaines par jour, et les plus habitués font jusqu'à 12 douzaines de chapelets communs par jour. Le prix est de 1½ sou par douzaine. C'est un bas prix incroyable, et cependant la nourriture est à si bas prix et il faut si peu s'habiller qu'on vit encore bien avec ces bas prix. On fait aussi des croix, des médailles, des médaillons, des sculptures de petits objets d'ornement de toutes formes. Les chapelets montés en or ou en argent prennent plus de temps, à cause du prix du métal employé et dont on ne doit pas perdre les moindres parcelles. Aussi elle nous a dit qu'elle donne trois sous par chapelet d'argent et cinq sous par chapelet d'or qu'elle fait monter. Elle doit réaliser de gros bénéfices parce qu'elle les vend assez cher et en expédie beaucoup chaque jour dans toutes les parties de l'Italie, et surtout à Rome, Naples, Gênes, etc.

Nous avons été fort édifiés de la piété et de la dévotion des gens du pays et de celle des pèlerins pour la maison de la Sainte Vierge, dont ils couvrent les parois de leurs baisers. On fait à genoux le tour de la sainte maison, sur une marche de

marbre blanc, et les traces des deux genoux ont creusé deux sillons de près d'un pouce de profondeur dans le marbre.

Une des quatre portes de la maison, qui sont en bronze, avait une figure de saint Jean, je crois, qui était remarquablement belle. On l'a tant baisée que la tête est moitié usée et on ne reconnaît plus le visage. On a mis au-devant une grille pour empêcher les baisers de la faire disparaître complètement.

Nous avons entendu la messe et nous avons communie dans la maison même où Jésus enfant et jeune homme a vécu avec saint Joseph et la Sainte Vierge. Il y a encore trois écuelles qui ont servi à la sainte Famille. Elles sont en terre cuite. L'une d'elles est montrée aux pèlerins qui demandent à la voir. Les deux autres restent dans une armoire en pierre qui existait à même le mur de la maison, à Nazareth, mais qui est aujourd'hui recouverte par une armoire en bois que l'on n'ouvre que dans les grandes fêtes. On nous a montré aussi l'autel sur lequel saint Pierre a officié et dit la messe à Nazareth; il se trouve recouvert par l'autel actuel, et c'est une simple pierre carrée que l'on protège par une grille fermée par le devant de l'autel moderne.

On recueille soigneusement la poussière de la maison, on la mêle avec de la terre à faïence et l'on en fait de petites coupes, qui sont plus tard bénites à la demande des pèlerins. Elles ont la forme de celles qui ont servi à la sainte Famille et on y appose le cachet des chanoines préposés par les papes à la garde de cette église. Il y a là des prêtres parlant les principales langues vivantes de l'Europe, pour confesser les pèlerins. Il se dit des messes, dans la maison ou dans l'église qui la recouvre, depuis le matin jusqu'à midi et demi ou 1 h.

Nous sommes partis de Lorette à 4 h pour nous rendre à la gare du chemin de fer, et vers 5¼, nous étions revenus à la gare d'Ancône.

En partant d'Ancône, nous avons été à Assise, patrie de saint François, où nous avons passé 24 heures. Assise est situé sur le sommet et dans le flanc d'un montagnon qui se détache de la chaîne générale et domine une des plus belles plaines qu'on puisse voir. Dans l'église, située près de l'hôtel Subasio⁴⁷⁷ et dédiée à saint François d'Assise, dont le corps est dans une crypte souterraine creusée au commencement du second quart de notre siècle, nous avons admiré un grand nombre de fresques de Giotto et de Cimabue, qui ont mis en peinture les principaux traits de la vie du saint. Elles nous ont été expliquées par un des frères de l'ordre de Saint-François, qui a été fort complaisant et a apporté une chaise pour ta mère, afin qu'elle pût entendre les explications données en italien, traduites par Marie, et bien voir ce qui se déroulait sous nos yeux.

Nous avons aussi été voir l'église de Sainte-Claire, fondatrice des Clarisses et qui était dirigée dans sa fondation par saint François lui-même. Nous avons vu là le crucifix qui a parlé à saint François.

⁴⁷⁷ Le mont Subasio, dans les Apennins, est une montagne où se réfugia François d'Assise, fondateur des Frères Mineurs (O.F.M.).

Dans la cathédrale, située sur un des points les plus élevés de la ville, nous avons été admirer la statue de saint François par Dupré, artiste qui vivait encore à Rome lors de mon premier voyage et dont j'avais visité l'atelier. C'est une très belle statue qui avait été placée devant la cathédrale, mais qu'on a eu le bon esprit d'entrer dans l'église, pour la protéger des injures de l'air et des intempéries des saisons. On l'a remplacée sur la place de la cathédrale par une statue en bronze, coulée sur le même modèle, mais qui n'est pas aussi belle que la statue en marbre.

Près de la gare d'Assise, se trouve l'église de Sainte-Marie-des-Anges, autrement nommée de la Portioncule, où l'on conserve la chapelle dans laquelle saint François avait obtenu de conférer l'indulgence plénière, dite de la Portioncule, à tous ceux qui y prieraient à un jour déterminé, le 5 de juillet, si je me rappelle bien, aux intentions du souverain pontife. Plus tard, les papes ont rendu cette indulgence quotidienne et perpétuelle pour tous ceux qui, s'étant confessé et ayant communie, prient dans cette chapelle, à l'intention du pape. Puis ils l'ont accordée à plusieurs églises, dans d'autres pays, à certain jour chaque année.

13 mai 1889. Nous avons aussi visité la cellule de saint François, le jardin de rosiers qui a remplacé, par miracle, le buisson d'épines dans lequel il s'était jeté pour se débarrasser d'une tentation. Ces rosiers n'ont pas d'épines. S'ils sont transplantés ailleurs, les épines reparaissent.

Après notre visite à Assise, nous avons repris les chars pour nous rendre à Florence à 8 h du soir.

Ici, nous avons retrouvé M. Bourassa qui nous a précédés. Augustine et Adine doivent rester jusque vers la fin de mai ou le commencement de juin, pour voir des amies qu'elles ont connues lors de leur premier voyage, et revoir plusieurs choses intéressantes qui demandent un peu plus de temps que nous ne voulions en donner à Rome.

M. Bourassa et nous, nous avons visité le palais des Offices, le palais vieux, le palais Pitti (galeries de peintures), fait la promenade de Cascine⁴⁷⁸ (prononcez Caschiné), celle de San Miniato dont nous avons visité l'église tout à fait intéressante, avec ses trois nefs et un chœur élevé de plusieurs marches et ayant en-dessous une autre nef transversale supportée par de petites colonnes au milieu desquelles arrivent les deux rangées de colonnes qui séparent la grande nef des deux nefs latérales et se continuent même à travers la voûte qui supporte le chœur traversant celle-ci et font, à travers le chœur, suite aux rangées de colonnes qui supportent le toit de l'église, en la séparant en trois nefs, qui sont de plusieurs pieds et marches au-dessus de la nef transversale.

Cette église avait été bâtie par des religieux et le chœur se trouve séparé de la nef par une clôture en beau marbre habilement sculpté et par un ambon ou une chaire d'où le prédicateur pouvait dominer toutes les nefs où le peuple était admis.

Il y a beaucoup de pierres tombales couvertes d'inscriptions dans cette église, aussi un parquet en superbe mosaïque de marbre, représentant des oiseaux, des

⁴⁷⁸ Le Cascine, grand parc de Florence.

animaux et des arbres au centre de la grande nef, dans le sens de la longueur; à gauche de l'église, en entrant par la porte principale, se trouve une jolie chapelle avec un beau monument surmonté de bas-reliefs en terre cuite de [] Larobbia⁴⁷⁹, qui paraissent être du marbre. Il paraît que cet artiste a emporté avec lui le secret de vitrification de la terre cuite, au moyen duquel il a fait des chefs-d'œuvre très recherchés aujourd'hui et d'un prix inestimable par leur rareté.

Près de l'église San Miniato, se trouve un cimetière où l'on enterre encore. Nous n'avons pas eu le temps de le visiter. San Miniato est très élevé et domine tous les édifices les plus hauts de Florence qui se déroule dans toute sa splendeur, aux pieds du spectateur qui peut embrasser d'un coup d'œil toute la ville et les hauteurs voisines, couvertes des palais et de villas appartenant aux grandes familles de Florence.

Je termine afin de mettre ma lettre à la poste, pour qu'elle parte ce soir. Le dîner est sonné. Nous sommes tous bien et vous embrassons cordialement. Nous n'avons pas reçu de lettres depuis notre départ de Rome, excepté de G. Ville-neuve⁴⁸⁰, rendu à Paris.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écri
Montréal

Paris, 8, rue des Moulins, 9 juillet 1889

Mon cher Gustave,

J'avais arrangé mes projets pour avoir le temps de t'écrire le 4 de juillet, que nous avons célébré paisiblement et cordialement. La chaleur, la fatigue et les visites de nos parents, amis et connaissances ont dérangé mes propos et je n'ai pas retrouvé le moment de loisir nécessaire à un petit entretien par-dessus l'océan.

Nous n'avancons pas aussi rapidement que nous le voulons dans nos visites à l'Exposition et ailleurs. Il y a toujours tant de monde partout que nous perdons assez souvent du temps pour avoir notre tour. Nous ne sommes pas bien forts non plus et nous sommes souvent forcés par la fatigue à remettre au lendemain ou surlendemain la continuation de visite et examen de choses que d'autres, plus vigoureux, voient deux ou trois fois plus rapidement que nous, sans trop se fatiguer.

Ta mère te dit que nous avons retenu notre passage pour le 8 d'août à Liverpool. Nous n'avons pas fixé encore l'époque de notre départ de Paris. Cela dépendra beaucoup des gens que nous employons et faisons travailler à l'habillement

⁴⁷⁹ Luca della Robbia (ca1399-1482), sculpteur et céramiste de Florence.

⁴⁸⁰ Georges Villeneuve (1842-1918), médecin aliéniste, sera surintendant de l'asile de Saint-Jean-de-Dieu à la Longue-Pointe. Membre de la Société des aliénistes de Paris.

des dames et à des ouvrages que nous voulons emporter, comme albums et portefeuilles pour photographies.

J'ai acheté quelques photographies pour toi cette semaine. Ce sont des vues de Paris, de Saint-Germain, Fontainebleau, Versailles. Je n'ai pas encore été en acheter au bureau de la commission des monuments historiques où elles sont plus chères mais généralement plus grandes et plus belles que chez les marchands ordinaires.

Je voudrais aussi aller voir un vendeur d'héliogravures sur la rive sud de la Seine et assez loin de notre hôtel. J'ai différé cela pour attendre un moment où je serais moins fatigué, et ces moments sont rares dans Paris. Il fait chaud et l'air n'est pas aussi bon qu'à la campagne, quoiqu'il soit moins chaud et moins mauvais qu'à Montréal. M. Bourassa parle de partir de Liverpool le 18 de juillet par le *Vancouver*. J'avais d'abord proposé de partir dans ce steamer-là. Les dames ont trouvé que c'était trop tôt. Augustine et Adine pensent partir pour le bord de la mer, en Bretagne, la semaine prochaine. Elles sont toutes deux fatiguées de la chaleur et du mauvais air de la grande ville, et elles s'y donnent trop de fatigue par ambition de tout voir. Elles n'auront plus la même tentation sur les plages et falaises de la Bretagne, ou, si elles l'ont, elles y trouveront bon air et des bains fortifiants.

Je commence à croire qu'elles passeront un autre hiver en Europe, où le climat est plus doux et les avantages de la vie intellectuelle plus grands que dans notre pays. J'ai été fortement tenté de rester aussi, moi, encore un hiver. Ta mère a tant hâte de retourner et Marie aussi, que nous avons fini par adopter, tous, le même avis pour ne pas nous séparer.

Georges Villeneuve arrive du Grand Opéra pour des billets, afin d'entendre *Roméo et Juliette*. Il lui a fallu faire queue pendant au moins une heure afin d'en obtenir pour le vendredi 12 de juillet. Les billets sont recherchés par des spéculateurs, qui se rendent dès le matin et attendent l'ouverture des guichets afin d'accaparer autant de billets qu'ils peuvent s'en procurer par eux-mêmes et leurs amis pour les revendre au double ou au triple du prix qu'ils les ont payés.

Les visiteurs à l'Exposition sont toujours nombreux, mais les espaces sont si vastes qu'il n'y a de foule que les dimanches. Nous n'avons pas connaissance de la dixième partie des amusements publics donnés dans les différents quartiers de Paris. Il y en a beaucoup qui sont fournis gratuitement par la ville ou par le gouvernement; il y en a encore plus où l'on paie.

Si tu n'es plus à Montréal quand nous y arriverons, il serait bon de laisser la clef de la maison chez M. Aubin⁴⁸¹ où nous la trouverions en arrivant. Ta mère a écrit à Henriette Tremblay, qui est chez Alice, à Valois, pour lui demander si elle viendrait à notre arrivée. Si elle est pour revenir chez nous, ce que tu pourrais savoir par Henri ou Joseph Beaudry, il serait bien de faire connaître à Henriette

⁴⁸¹ Napoléon Aubin (1812-1890) habitait à Montréal au 92, rue Saint-Denis, voisin de la maison d'ACP, le 90. LMD.

où elle trouverait la clef. Si Henriette ne peut ou ne veut venir chez nous, ta mère serait contente d'avoir Joséphine Bergeron, que Joseph pourrait retrouver au moyen de sa sœur qui demeure au village de Saint-Jean-Baptiste.

Amitiés à Juliette. Embrasse-la pour moi et pour nous tous, ainsi que Marguerite, Jeanne et les autres de la famille que tu auras occasion de voir à Montréal, Saint-Jérôme ou ailleurs.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Montréal

Paris, 8, rue des Moulins, 19 juillet 1889

Mon cher Gustave,

Si tu as été longtemps sans m'écrire, ta dernière lettre m'a dédommagé de ton long silence par les choses intéressantes qu'elle contient sur ta femme, tes enfants, ceux de Victor, et sur plusieurs autres membres de la famille de Montréal et ailleurs. Nous n'avons jamais trop de détails sur ceux que nous avons laissés au Canada, nous n'en avons même jamais assez : nous sommes décidés à nous rendre sur les lieux pour y faire une longue enquête sur l'état de tous et de chacun en particulier, et sur tout ce qui s'est passé pendant notre longue absence. J'espère bien avoir le loisir de la faire complète, puisque je ne m'occuperai plus à lire les enquêtes interminables prises par les sténographes officiels et particuliers. Si ma mémoire ne me permet plus de me souvenir de toutes les questions à faire aux témoins que j'appellerai ou que je rechercherai, j'aurai mes aides, et deux bonnes, pour faire des questions à ma place et forcer tous les assistants à dévoiler le passé.

Vous avez plus de détails de l'Exposition par les journaux que moi et mes compagnes n'en avons même en y allant, car les aperçus des journaux sont faits par des gens qui font une étude de toute l'exposition et de chaque département en particulier. Pour moi, je n'y vais pas souvent, pas longtemps à la fois, et je n'y donne pas beaucoup d'attention. Cela me fatigue trop. La voiture pour m'y rendre me fatigue la tête, l'attention même superficielle me fatigue encore plus. Depuis plusieurs jours, marcher me fatigue parce que j'ai un cor sous le pied et un furoncle dans l'aîne. C'est le deuxième que j'ai depuis mon entrée en France, à part les petits qu'ils ont fait naître. Je les traite à la teinture d'iode dans la première période. Cela les empêche de grossir et, dans la seconde période, je les amuse avec du pain trempé. Ils ne sont pas reconnaissants : ils ne m'amuse pas du tout.

Ta mère reste souvent à la maison, lorsqu'il s'agit d'endroits à visiter à pied. À l'Exposition, elle a l'avantage du *pousse-pousse* qui lui permet de voir les

principales choses sans marcher. Il faut choisir les jours où il y a ordinairement moins de monde.

Lundi dernier, Marie, le D^r Villeneuve et moi, nous y avons été seuls, et c'était heureux que ta mère n'y fût pas, car les chaises roulantes n'avaient pas d'avantage à passer dans la foule. Il y avait plus de 309 000 personnes payantes, ce jour-là, sans compter tous ceux qui ont des entrées gratuites et de faveur. Cela fait bien du monde dans un espace comparativement restreint !

M. Brooks sort d'ici, il part demain matin pour Le Havre où il s'embarquera dans l'après-midi pour New York par la Bourgogne, je crois. Il a perdu le second de ses garçons, un enfant de 5 ans, très intelligent et très avancé, qu'il affectionnait particulièrement⁴⁸². Depuis qu'il a appris cette mort, il s'est hâté de terminer le plus important de sa besogne de délégué d'une association américaine aux congrès qui se réunissent à Paris pour examiner les grandes questions du jour sur les ouvriers et leurs associations, les ouvriers dans leurs rapports avec leurs maîtres et avec le capital, et pour examiner les divers modes d'assistance des pauvres, des malades et des enfants sans protection. Il a recherché les ouvrages publiés en Allemagne, en France et en Angleterre, et il s'est acheté toute une bibliothèque des principaux ouvrages publiés depuis quelques années sur ces grandes questions, qui préoccupent les hommes d'État et les économistes. Il s'est trouvé ici en rapport avec le président Carnot, avec les ministres qui l'ont invité à leurs dîners et avec les chefs des bureaux des divers ministères et avec les chefs des grandes sociétés et associations d'assistance publique et de bienfaisance privée, qui lui ont procuré des livres, des renseignements précieux et des statistiques importantes. Toutes ces belles acquisitions ne sont cependant pas une compensation à la perte de son enfant bien-aimé. Il supporte cette perte en homme, mais il la ressent profondément.

Me voilà au bout de mon papier et je ne t'ai pas encore remercié des bonnes choses que tu m'as dites de la ferme Saint-Joseph que tu as visitée avec Joseph. Ta lettre, datée du 5 juillet, mise à la poste après la fermeture de la malle européenne, nous est arrivée ce matin. Je ne savais aucun des détails qui s'y trouvent sur les animaux, les champs, le personnel d'exploitation et la sucrerie. Cela m'a fait beaucoup de plaisir que tu aies pensé à m'écrire ces renseignements. Victor oublie souvent de dire tout ce qu'il sait.

Nous avons commencé à faire nos malles, les grosses, pour les expédier d'avance à Liverpool, par la petite vitesse, afin de n'en pas avoir l'embaras en allant. Il est possible que nous quittions Paris de demain ou de lundi en huit, pour Boulogne-sur-Mer. Nous sommes en correspondance avec ta tante Beaudry pour savoir si elle pourrait nous y rencontrer avec Alexina et Emma, comme elle en a manifesté l'intention.

⁴⁸² Cet enfant est Charles Appleton Brooks (1884-1889), fils de John Graham Brooks, sociologue, et de Helen Lawrence Appleton.

Le premier projet avait été de nous trouver tous ensemble à Paris. La santé d'Emma ne lui permettrait pas, croyons-nous, de venir à Paris dans le temps des chaleurs. Tout cela n'est encore qu'à l'état de projet.

Tu dis dans ta lettre que tu aurais aimé à nous rencontrer ici et à l'Exposition. Nous avons bien souvent dit entre nous que ce serait bien plus avantageux que les jeunes fussent ici pour profiter de l'Exposition et des autres choses que l'on voit en Europe, que nous, qui sommes trop vieux et trop infirmes pour en retirer de l'utilité. J'espère bien que vous aurez votre tour et que ce tour vous viendra avant que vous ayez dépassé comme moi la soixantaine. Il me semble que mon premier voyage en Europe m'a été beaucoup plus avantageux que le second. Cependant je dois dire que sous le rapport moral et spirituel, celui-ci m'a fait voir et sentir bien des choses auxquelles je ne m'étais pas suffisamment arrêté la première fois.

Je ne suis pas fâché de retourner au froid et à la tranquillité du foyer canadien. Je suis sous l'impression que la guerre peut éclater en Europe d'un moment à l'autre. Les armements sont formidables partout, excepté en Angleterre qui pourtant songe à mettre sa marine et ses côtes sur le pied d'une défense respectable. Les mouvements et exercices de troupes sont partout en Italie et assez en France. Les peuples surchargés d'impôts et privés des bras les plus vigoureux sont fatigués. Il faut peu de chose pour produire un soulèvement de boucliers. Les tracasseries de l'Allemagne à tous ceux qui viennent chez elle, de France et de Suisse, pourraient bien être un moyen d'irriter celles-ci pour leur faire user de représailles et, par ce moyen, provoquer la guerre. Les anciennes possessions turques convoitées par la Russie et l'Autriche, et cherchant à être indépendantes, sont un point noir d'où l'éclair peut jaillir et produire une conflagration générale. Dans une éventualité de guerre, il vaut mieux pour nous sécher notre linge et chauffer nos pieds au poêle canadien qu'au doux soleil de la Provence. Cela ne veut pas dire que je considère la guerre tellement imminente que j'aurais peur d'y être pris durant l'automne ou l'hiver prochain, et que je pars pour la fuir. Non, telle n'est pas ma pensée, ni ma crainte; mais je dis que personne n'oserait affirmer qu'elle n'aura pas lieu bientôt.

Marie et Villeneuve reviennent du musée de Cluny qu'ils sont très contents d'avoir vu. Je n'y suis pas allé cette année, mais j'en ai conservé un bon souvenir de 1867. C'est trop loin pour que j'y aille à pied ou en voiture dans mon état présent.

Je te charge d'amitiés de la part de chacun de nous pour toi, pour ta Juliette qui est aussi notre Juliette, pour Jeanne, Marguerite, et tous nos bons parents et amis de Montréal, Saint-Jérôme, Papineauville et ailleurs. Le D^r Villeneuve s'occupera, dès demain, d'une trousse pour le D^r Schmidt.

Nous vous embrassons tous cordialement. Ton père affectionné. Auguste.

L.G. Papineau, écr
Montréal

Saint-Hyacinthe, 2 septembre 1889

Mon cher Gustave,

Je reviens à l'instant du bureau de la Banque de Saint-Hyacinthe où j'ai fait, en faveur de Marie, qui l'a accepté, le transfert des parts dans cette banque, conformément à l'acte sous seing privé que nous avons fait entre nous au mois de janvier 1887. En même temps, j'ai signé un transport, en ta faveur, pour les parts que je t'ai cédées par le même acte sous seing privé. Ne me rappelant pas d'une manière précise le nombre des actions qui t'appartiennent en vertu du même acte, j'ai laissé le nombre en blanc, sur le livre de transport et dans le projet de procuration que je t'inclus dans la présente, pour être signé par toi et renvoyé par le retour de la malle à Jules Laframboise.

Tu dois avoir sur tes livres un mémoire de cela. Si tu ne l'as pas, tu peux le savoir par Sam Mackay à qui j'en ai laissé un mémoire avant de partir pour l'Europe l'été dernier.

Je n'ai pas parlé à Jules Laframboise, qui est absent à Farnham aujourd'hui et pour deux ou trois jours, mais tu pourras lui dire, en lui envoyant ici ta procuration, que le transport est écrit et signé par moi sur le livre de transport et daté de ce matin. Tu écriras le nombre de parts dans le blanc laissé pour cela, dans le projet de procuration.

Ta mère et Marie sont en bonne santé et te font des amitiés.

J'irai à Barnston cette semaine mais je n'ai pas encore fixé le jour; ce sera peut-être demain et peut-être vendredi seulement.

Ton père affectionné.

Auguste

Mme Laframboise est partie ce matin pour assister aux funérailles de M. le curé Rousselot⁴⁸³ qui doivent avoir lieu demain.

P.-S. Ta mère me dit d'ajouter qu'elle et Marie n'iront pas à Barnston avant le 9 de septembre et qu'elle t'écrit quand elle se propose d'aller à Papineauville, ce qu'elle ne peut déterminer avant d'être rendue chez Victor et d'avoir constaté combien de temps elle pourra y passer.

Elle désire que tu lui écrives pour lui dire, de ton côté, quels sont tes projets faits ou quels seront ceux que tu feras quand tu en auras fait quelqu'un.

⁴⁸³ Benjamin-Victor Rousselot (1823-1889), né à Cholet (Maine-et-Loire), curé depuis 1888 à Montréal Saint-Jacques, rue Saint-Denis. *Le Monde illustré*, 14 septembre 1889, p. 7.



Madame L.G. Papineau
Papineauville

Barnston, mercredi 18 septembre 1889

Ma chère Juliette,

Nous avons appris lundi par le téléphone d'abord et ensuite par un télégramme de Gustave, la mort de votre bon père. Quoique sa maladie fût depuis longtemps considérée comme fatale, la famille et les amis s'étaient habitués à espérer que sa vie pourrait être prolongée encore.

En recevant lundi la certitude que le malheur, toujours menaçant, était enfin arrivé, je comptais pouvoir me mettre en route pour aller rendre les derniers devoirs à votre cher défunt, mais le mauvais temps incessant qu'il a fait depuis lundi après-midi et qui se continue encore, joint à un revers de maladie qui me revient assez fréquemment, m'a empêché de me mettre en route. Victor s'est offert pour me remplacer, mais il a été forcé de se rendre à Waterville pour une cause qui ne souffrait pas de retard et il n'est revenu que cette nuit, par une pluie torrentielle.

Nous sympathisons avec la famille et nous regrettons tous deux que les circonstances ne nous permettent pas d'être avec les autres pour participer à leur chagrin et à leur peine. Nous avons uni nos prières aux vôtres depuis que nous avons appris la cause de votre affliction, et nous continuerons de prier pour le repos de l'âme de M. John Mackay.

Vous voudrez bien faire mes amitiés à Mme Mackay, votre excellente mère, à vos sœurs et autres parents, ainsi qu'à la famille chez votre oncle Sam et chez Mme St-Julien.

Votre tout dévoué et affectionné.

A.C. Papineau

Victor part à l'instant pour Coaticook, où il doit être témoin dans une cause où on l'a appelé comme expert.



L.G. Papineau
Saint-Ours

Montréal, 1^{er} novembre 1889

Mon cher Gustave,

Tu as bien fait de nous écrire hier, pour nous donner des renseignements sur votre voyage et votre arrivée. Nous avons hâte de savoir comment Juliette et Jeanne auraient supporté le voyage au mauvais temps et un peu au froid. Cela fait plaisir d'apprendre que votre maison de pension sera moins mal que vous n'aviez pensé la trouver.

Françoise et Sévère sont venus pour la fête de M. Laviolette, je crois, et ont ramené Marguerite ce matin. J'étais encore au lit, à prendre mon déjeuner quand elle est arrivée. Elle nous a fait beaucoup de caresses et d'amitiés. Je me suis levé pour dîner en bas aujourd'hui pour la première fois. Je me trouve presque guéri et j'en suis bien content. C'est si ennuyeux d'être au lit ! Marguerite a été un peu indisposée à Saint-Jérôme : probablement une indigestion, avec un peu de fièvre et de mal de gorge. Sa tante l'a soignée avec toute la sollicitude d'une mère et elle va bien maintenant. Elle est restée un peu pâle cependant.

Marie est à Saint-Hyacinthe depuis mercredi soir. Elle doit revenir avec Joseph ce soir. Joseph n'est parti qu'après sa journée faite hier.

Nous sommes bien disposés à garder Marguerite avec nous aussi longtemps que vous voudrez bien nous la laisser. Nous avons passé l'après-midi ensemble, elle et moi, et nous avons fait des constructions en pierre et vu des images et fait des jeux fort variés.

Embrasse pour nous Juliette et Jeanne avec beaucoup de cordialité.
Ton père affectionné.

Auguste

✕

Mme L.G. Papineau
Saint-Ours

Montréal, 19 novembre 1889

Ma chère Juliette,

Il y a plusieurs jours que j'entends Marie et sa mère parler de vous écrire; elles ont toujours quelque autre chose à faire et quelques visites à recevoir, qui les détournent de leur bon propos. Il n'y a rien de tel que commencer une chose pour

arriver ensuite à la continuer et à la finir; à l'œuvre donc et ma lettre vous arrivera, je l'espère.

Celles des dames auront leur tour. Je sais que ces bonnes dames sont constantes dans leurs résolutions et qu'elles réussissent toujours à les exécuter. Mes bons propos ne sont pas toujours aussi solides que les leurs. Il me faut agir sous la première impulsion ou faire défaut assez souvent.

Marie n'a pas pu venir à Papineauville avec nous. Le rhume de cerveau et un mal de gorge assez fort lui ont fait remettre la partie à plus tard.

Plus tard à bien des choses inachevées, bien des espérances déçues ! J'espère qu'il n'en sera pas ainsi pour notre Marie qui aura tant de plaisir à revoir tous nos bons parents de Papineauville et de Montebello. Nous n'avons pas été à Montebello dans la crainte du vent froid et des mauvais chemins qui nous menaçaient entre la gare et la maison Bourassa et le manoir. Nous sommes revenus de Papineauville vendredi soir. Nous y avons vu toutes les familles parentes et le curé Rochon et l'ex-curé Lombard. En général, nous avons remarqué que la santé de nos parents et amis est moins mauvaise que dans les derniers temps. Mme St-Julien continue de reprendre des forces assez lentement. Élisabeth, revenue d'Aylmer moins bien, est tentée par moments de se décourager. Elle a besoin de beaucoup de soins attentifs et d'un régime fortifiant, qu'elle ne peut peut-être pas se donner chez sa mère; elle a aussi besoin de repos. Comment se reposer quand tout le monde travaille au-dessus de ses forces autour de soi !

Vous savez que Mme St-Julien a vendu la partie de sa terre située au sud du chemin de fer. Cela diminuera un peu les travaux du dehors et donnera, je crois, un revenu plus assuré sous forme d'intérêt du prix, quand ils l'auront reçu.

Mes plumes sont défectueuses et je vais être forcé de m'en acheter de meilleures. Je ne sais si Mme Papineau approuvera cette dépense : elle parle de ménager afin de ramener nos dépenses dans les limites de nos revenus amoindris ! Au lieu d'en acheter une boîte à la fois, je pourrais peut-être me contenter de quelques douzaines.

Revenons à Papineauville : c'est bien plus intéressant pour vous et pour nous. Votre mère nous a paru en bonne santé et elle nous l'a dit aussi, malgré la tristesse inséparable due [à] la grande peine qui vient de s'abattre sur la maison.

Marie-Louise est beaucoup mieux que nous ne l'avions vue, depuis plusieurs années, ses charmants petits enfants sont très bien et la petite Marie, si jolie, nous a chanté des hymnes et des chansons avec la justesse de la voix que vous lui connaissez.

Mme Charles Mackay et ses enfants étaient en promenade au presbytère, ce qui nous a privés de les voir. Ils sont bien.

Charles s'occupe de son magasin et surtout du commerce de la farine qui, dit-on, est assez bon dans le moment.

Mme Hillman diminue graduellement. Nous l'avons vue. Elle nous dit qu'elle s'attend à une fin prochaine; que ses forces diminuent et qu'elle ne prend pas assez pour la soutenir bien longtemps. Je crois qu'elle peut finir promptement par suite

de rupture de quelque vaisseau sanguin, mais qu'elle peut durer encore quelque temps, si elle ne finit que par déperdition de ses forces. Ses filles nous disent qu'elle prend assez de nourriture pour se maintenir encore, s'il ne survient pas de rupture ou de syncope.

En somme, notre promenade à Papineauville n'a pas été un voyage de gaieté. Nous y avons trouvé des malades et des affligés dans toutes les maisons. C'est le sort de tous ceux que la Providence n'a pas abandonnés et qu'elle aide encore à se rendre au but et à la couronne placés au bout de la carrière à fournir.

Puissions-nous ne pas oublier que des épreuves bien acceptées dépend la grandeur de la récompense promise !

Mme Papineau vient de recevoir la lettre de Gustave, nous donnant un récit des retards éprouvés dans son dernier voyage. Marguerite et lui se sont rendus sans accident, et nous sommes heureux d'apprendre que son mal de nez paraît céder un peu à l'action du traitement médical qu'elle suit. Jean et vous paraissez, d'après sa lettre, n'être pas plus mal non plus. Nous voudrions vous voir tout à fait bien et tout à fait rapprochés de nous. Cela est si agréable et si naturel d'avoir tous ses enfants autour de soi.

Mme Papineau a reçu hier une lettre de Mme Beaudry, retournée à Bruxelles heureuse de son voyage à Paris où elle, Alexina et Emma ont pu voir l'exposition avec assez de loisir en la bonne et intéressante compagnie tantôt de L.A. Dessaulles, qui est beaucoup mieux qu'au printemps dernier, et tantôt en celle du D^r Villeneuve, qui allait souvent leur faire visite le soir. Emma souffre encore un peu de sa jambe, mais cela diminue graduellement et on espère une guérison complète avec le temps.

Adine écrit à Marie une longue lettre intéressante et remplie de choses gaies, aimables et intéressantes sur leurs connaissances nouvelles de la famille Hepworth et Bevernage, et sur les choses de Belgique. Le ton de sa lettre indique qu'elle est dans un bien bon état de santé et qu'elle se plaît beaucoup dans la société de Melle, de Wetteren et de Bruxelles, à laquelle elle se trouve liée pour l'hiver probablement. Augustine n'est pas aussi bien : elle n'a pas regagné beaucoup de forces et son père nous disait hier qu'il avait envie de la faire revenir à la fin de l'automne, pour terminer leurs affaires de famille ici dans l'hiver, afin qu'elle soit libre de retourner à Rome au printemps prochain, où elle se plaît beaucoup, au lieu de revenir ici où elle se plaît moins. Adine paraît croire qu'Augustine n'aurait pas d'objection à faire le voyage du Canada après les mauvais temps du commencement de décembre. Cela lui permettrait d'arriver vers les fêtes du commencement de l'année. Là-dessus, il n'y a rien de déterminé encore, il n'est mention que de possibilités et de projets vaguement énoncés en conversation. Entre cela et une détermination, il y a de la marge.

Mme Papineau et Marie se proposent d'aller à Saint-Hyacinthe samedi, pour y suivre, à l'invitation de Mme Dessaulles, la retraite des dames de charité. Cela me donne à penser que ce pourrait bien être moi qui vivrais en retraite ici, pendant ce

temps-là, et que ces dames jouiraient de l'aimable société que l'on trouve à Saint-Hyacinthe.

C'est dommage que le chemin de fer ne passe pas à Saint-Ours même et ne soit pas plus fiable, je vous engagerais fortement à venir faire la retraite ici pendant que les dames la feraient à Saint-Hyacinthe. Marguerite et Jeanne voteraient certainement pour ma proposition, et Gustave, qui peut avoir plusieurs choses à faire encore à Montréal, ne se ferait pas tirer l'oreille pour se rendre en même temps que vous.

Mme Chauvin est partie hier avec sa fille et son père pour Montebello. Elle est un peu fatiguée des soins qu'elle a donnés à sa petite Adine qui a été un peu malade, et elle va se reposer dans le nid paternel et sous les bons soins de la tante Ézilda.

Mémé, tante Marie et pépé embrassent bien affectueusement Marguerite et Jeanne, et les chargent de faire bien des caresses et des amabilités à leur maman et à leur papa.

Tout à vous avec affection.

Auguste



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 5 décembre 1889

Mon cher Gustave,

Puisque ta lettre du 1^{er} décembre, reçue le 2, a été écrite dans le but, entre autres, d'avoir des nouvelles d'ici, il est temps que j'y réponde. Ta mère et Marie nous sont revenues de Saint-Hyacinthe le lendemain de ton départ, ou le surlendemain, en bonne santé et en bonne disposition de sanctification : elles voulaient toutes deux aller hier aux sermons d'une retraite prêchée ici, à la chapelle des dames du couvent du Sacré-Cœur, coin des rues Bleury et Sainte-Catherine, par le Père Pichon⁴⁸⁴, aux Enfants de Marie. Il faisait froid et ta mère aurait eu à devenir membre de cette association et à payer son admission dans le corps pour y assister. Elle y a renoncé et s'est contentée d'aller entendre le prédicateur des associées de la Bonne Mort, M. Guihot, à la chapelle de Saint-Jacques. Marie s'est rendue aux sermons du Père Pichon hier et aujourd'hui.

Cela fait voir que ces dames ne sont pas trop mal. Cependant je dois à la vérité de dire que Marie me paraît un peu fatiguée et manquant d'appétit. Elle était plus

⁴⁸⁴ Almire-Théophile-Augustin Pichon (1843-1919), né à Carrouges (Orne), décédé à Paris. Jésuite, prédicateur, avait été le directeur spirituel de Thérèse de Lisieux.

grasse l'année dernière à pareille date que cette année. La température de Montréal peut y être pour quelque chose. À Hyères, nous étions en plein soleil, placés au milieu d'un beau ciel presque toujours bleu, sans un flocon de neige, ni une goutte d'eau gelée. À Montréal, les bateaux à vapeur ont tous pris la fuite, craignant n'avoir pas assez de vapeur dans leurs vastes chaudières pour se frayer un chemin à travers les glaces qui se forment sur la surface du fleuve. Là-bas nous avions des champs de roses, de violettes, de cactus et d'aloès; ici nous avons des champs couverts de plus de 12 pouces de neige et des rues pavées de glace où les passants ont peine à se tenir debout.

Nous parlons de vous tous les jours, au moins trois fois le jour. Vos noms reviennent bien souvent dans nos conversations. Si vous nous reveniez aussi souvent que nous parlons de vous, vous n'auriez jamais le temps de sortir de la ville, excepté par la pensée.

Ta lettre est venue assez tôt : je n'avais pas encore commandé les trois numéros du *Correspondant* d'août et septembre 1888, qui sont heureusement chez vous.

Ta mère désire savoir, par ta prochaine lettre, si Juliette a un *Agnus Dei*. Le nuage noir de Juliette et le petit corps tricoté sont prêts. Ta mère dit que si vous en avez besoin de suite, de le lui faire savoir; autrement elle les gardera jusqu'à ton prochain voyage ici.

Nous n'avons pas eu de lettre de Barnston cette semaine.

Le froid a été si fort que vous avez dû ne pas avancer aussi rapidement que vous l'espériez à vos travaux. Espérons qu'il ne tombera pas assez de neige pour arrêter les convois sur votre chemin de fer. Il neige présentement.

Marie a commencé hier à prendre de l'huile de foie de morue, 3 cuillerées à thé par jour pour commencer; cela doit la fortifier et l'engraisser si considérablement qu'elle dit se sentir la chair beaucoup plus ferme déjà !

Nous vous embrassons tous affectueusement. Des baisers et caresses particuliers aux deux fillettes; nous voudrions bien qu'elles fussent capables de sortir et prendre l'air, pour roser leurs joues.

Ton père affectionné. Auguste.



Madame veuve Joseph Beaudry
Place du Petit-Sablon
Bruxelles

Montréal, 15 janvier 1890

Ma chère Émilie-Anne,

Vous vous vantez d'avoir été visiter l'hôtel de ville de Louvain; j'ai fait mieux que cela, moi, je l'ai emporté ici dans notre bonne ville de Montréal, et je puis le voir quand je veux, à la lumière du soleil ou au gaz, quand il pleut et quand il fait beau; qu'il fasse chaud ou froid, je vois l'hôtel de ville de Louvain, je vois sa cathédrale, sa Grande Place, les stalles de son église de Sainte-Gertrude, et bien d'autres choses encore. Tous ceux de mes amis qui veulent se donner la peine de venir me voir peuvent aussi voir ces belles choses. C'est vrai que c'est un peu de votre faute, c'est vous qui m'avez aidé à rapporter la plus grande partie des belles choses de la Belgique et même de la Hollande, en me procurant les moyens d'acheter le grand et bel ouvrage de Van Isendyck qui fait l'admiration de tous nos amateurs de belles choses, y compris votre fils Joseph.

Vous n'avez pas besoin de me parler d'huile de foie de morue : ce n'est pas du tout poétique ni artistique, et encore moins digestible. Si vous aimez cela, je ne vous ferai pas de concurrence. La douce huile d'olive que l'on trouve si belle et si bonne en Provence, et qui nous rappelle la Terre Promise, avec toutes ses délices chantées par les prophètes et les poètes d'Israël, est bien meilleure au goût.

Marie a fait plusieurs tentatives et de grands efforts pour se familiariser avec votre détestable huile de foie de morue, et il lui est encore impossible de la digérer, même avec le lait, le bouillon, le vin ou l'esprit d'eau-de-vie. N'en parlons plus. J'aime mieux la crème.

Vous avez mal choisi votre temps pour fuir les hivers du Canada et demeurer dans les humides contrées des Pays-Bas. Nous avons cet hiver et nos compatriotes ont eu pendant notre absence, l'hiver dernier, une saison tout aussi humide et presque la même température que la Belgique. Aussitôt qu'il est tombé un peu de neige, de suite il nous vient de la pluie qui la fond et l'envoie promener à la mer. Le froid ne dure que deux ou trois jours à la fois et se hâte de s'enfuir vers le sud, où l'on a tout aussi froid et même souvent plus froid qu'ici. Les gens de Denver, Colorado, ont eu beaucoup plus de neige que nous, et longtemps avant qu'il eût été question pour nous de faire la première course en voiture d'hiver.

Les pluies fréquentes suivies d'un peu de froid ont facilité le patinage cette année. Il est devenu général, même pour ceux qui ont depuis longtemps renoncé à ces exercices et amusements de jeunesse. Tout le monde patine sans que cela coûte cher. On ne paie pas d'entrée, on est éclairé à la lumière électrique; tous nos trottoirs et une bonne partie des chaussées de nos rues sont converties, une ou deux fois la semaine, en patinoires publiques et gratuites. Ceux qui tiennent à voir le spectacle, sans y prendre une part active, ont une dépense de plus à faire : on

les force à mettre des crampons pour marquer leur intention de ne pas prendre part à la fête générale.

Il faut croire que ces jeux hygiéniques ne sont pas goûtés avec assez de modération par la population indigène. Un très grand nombre de personnes en jouissent trop souvent ou trop à la fois, et cela donne, dit-on, la grippe ou influenza, vilaine maladie qui a coutume de se contenter de sévir sur les plaines humides et froides de la Belgique, de la Hollande, et sur les côtes du nord de la France et de l'Angleterre.

Les gens du nouveau monde sont si avides de modes et de nouveauté, et ont été si émerveillés des succès de l'Exposition universelle de Paris, qu'ils ont cru que la grippe devait être mise à la portée de toutes les bourses, et voilà qu'elle nous est arrivée par tous les steamers transatlantiques, depuis la clôture de l'Exposition. Il y a des gens, en petit nombre heureusement, qui en ont été épris au point d'en mourir. Il faut dire que ce sont des gens qui s'étaient déjà préparés de longue main en s'emparant de toutes les autres nouveautés, ou qui avaient préparé leur constitution par une grande consommation d'esprits de toute provenance. En général, la grippe est assez bénigne. Les deux enfants d'Alice l'ont eu légèrement; une de ses filles belges en a été assez malade pour prendre le lit une journée ou deux. Elle est mieux maintenant et les enfants aussi.

Henri, votre fils, est gras et bien portant comme vous ne l'avez jamais vu. Joseph se porte bien aussi. Nous le voyons tous les jours, puisqu'il couche ici, et nous jouissons de sa compagnie. Nous faisons de temps à autre des projets pour nous réunir tous, vous et les vôtres, et nous et les nôtres, dans une même maison. Vous êtes trop loin pour le moment, cela n'est pas commode.

Je viens de vous parler d'Henri et de sa famille. Je crois que leurs affaires vont bien, car lui et Joseph sont fort encouragés et disent qu'ils ont autant d'ouvrage qu'il leur est possible d'en faire et, de temps à autre, ils ont été forcés d'employer des mains surnuméraires pour remplir à temps les commandes qui leur étaient envoyées.

Joseph n'a pas encore abandonné l'idée de finir par retourner à l'agriculture, mais il veut se gagner une bonne poignée d'argent avant d'y retourner. Il a eu beaucoup de plaisir à parler de culture et d'élevage avec Victor, pendant que ce dernier était ici avec sa femme et sa petite Marie-Louise.

Victor et sa femme ont eu la grippe pendant leur promenade ici. Victor a gardé le lit une journée, mais sa femme a résisté mieux que lui. La petite a eu le croup, une attaque assez violente qui l'a prise au commencement de la nuit. Nous avons fait venir, en toute hâte, le docteur Desrosiers, qui occupe la maison voisine, et qui a donné un émétique à l'enfant, immédiatement. Au bout de trois jours, tous trois étant mieux sont partis pour Barnston et se sont rendus le même soir, jour des Rois, malgré la pluie abondante que nous avons eue toute la journée, ce jour-là. Depuis lors, nous avons reçu une carte postale disant que les enfants et les parents étaient en bonne santé.

Aujourd'hui le temps est doux et la neige tombe abondamment.

Juliette et Gustave n'ont pas pu être ici comme à l'ordinaire, pour le premier de l'An. Marguerite y était venue d'avance pour les représenter. Gustave s'est rendu, le soir du 1^{er} de janvier, et a passé deux jours à Montréal. Il est parti remenant Marguerite. Pendant son absence, Jeanne, qui était indisposée depuis quelques jours, était devenue plus malade et Juliette l'avait fait traiter par un des médecins de Saint-Ours. Aux dernières nouvelles, l'enfant était mieux et Marguerite ne se faisait pas prier pour dire à qui voulait l'entendre que Saint-Ours n'est pas aussi agréable, pour y passer l'hiver, que Montréal.

Vous avez dû savoir que Mercédès a eu dernièrement, avant les fêtes pourtant, un second garçon, qui a pris ou à qui l'on a donné le nom de René au jour de son baptême. Elle s'était bien rétablie d'abord, puis une imprudence lui a, dit-on, fait reprendre le lit avec force applications de cataplasmes de graine de lin.

Comme je ne sors pas du tout, je ne puis pas vous donner des nouvelles plus récentes que samedi dernier.

Henriette Chauvin n'a pas eu la grippe mais son mari s'est donné cette jouissance et en a eu pour une couple de jours au lit. Elle n'avait pas de domestique dans le moment, et il lui a fallu voir aux affaires extérieures comme à celles du ménage. Cela l'a fatiguée et l'a fait changer et même maigrir un peu. Sa belle-sœur, mademoiselle Coralie Chauvin, est arrivée de Terrebonne hier, et cela ira mieux maintenant. On a beau être jeune et jolie, aimable et courageuse, active, intelligente et laborieuse, il vient des moments où on ne peut pas suffire à remplir tous ses devoirs, et Henriette, avec toute sa bonne volonté et ses ressources, éprouve le besoin d'avoir recours aux personnes de l'extérieur.

Jeudi 16 janvier. Après le souper, hier, Joseph et Fanny Dessaulles jeune, qui est avec nous depuis lundi, ont été voir madame Chauvin. Elle était au lit à son tour et prise de la grippe, mais pas gravement. Cette maladie devient de plus en plus générale dans le pays. Des lettres venues de Saint-Hyacinthe nous ont appris que Henriette St-Jacques et ses deux petites filles l'ont eue. Mme G.C. Dessaulles l'a depuis lundi ou mardi.

Nous avons eu des nouvelles récentes de Californie. Polyxène y était rendue avec ses deux filles, Honorine et Emma, pour la santé de cette dernière qui était menacée de ne pas voir le printemps prochain, si elle demeurait au Canada.

Elles ont eu beaucoup de misères et de fatigues dans leur voyage et sont arrivées à Los Angeles le 31 décembre seulement, après 14 jours de voyages, d'attentes et de retards par des pluies torrentielles qui avaient enlevé des bouts de chemin de fer, des ponts, et forcé les voyageurs de se détourner pour arriver par d'autres lignes à leur destination. Pour arriver à Los Angeles même, il leur a fallu laisser la voie ferrée tout à fait détériorée, et prendre une voiture tirée par des chevaux, qui pouvaient descendre au fond d'un ravin dont les ponts avaient été emportés par l'inondation. Emma était très fatiguée et tout à fait épuisée, sa mère assez mal elle-même. C'est Honorine qui a donné ces détails à Mme Dessaulles.

M. Prudent Beaudry est malade au lit depuis le commencement de décembre, et il avait fait télégraphier à Polyxène de hâter son voyage, parce qu'il était bien impatient de la voir arriver chez lui.

Vous voyez qu'on peut être malade sous le beau climat de Californie, tout comme on l'est sous le climat moins vanté de la province de Québec.

Je ne devrais pas me mettre à écrire : je ne sais jamais finir et je me fais gronder. Il y a pourtant bien des amis et amies dont je [ne] vous ai pas encore dit un mot.

Nous voyons Henri Bourassa assez régulièrement, depuis que son père garde la maison à Montebello pour y travailler des plans et dessins préparatoires aux ouvrages qu'il devra faire ou faire faire à Saint-Hyacinthe et ailleurs, je crois. Henri est devenu un homme en apparence comme il l'était déjà en réalité : il laisse croître toute sa barbe, cela le vieillit. Il a fait prendre son portrait au commencement de l'hiver et je suppose bien qu'il en a envoyé une copie à ses sœurs.

Monsieur Bourassa est bien cet hiver. Il laisse aussi croître toute sa barbe et cela le fait paraître plus vieux qu'il n'est. Heureusement qu'il n'a vieilli que sur son visage. Il est d'ailleurs aussi alerte et vigoureux qu'on peut l'être à 62 ans.

Ézilda, après avoir été assez malade à l'automne, est bien cet hiver. Elle ne veut plus qu'on lui parle de venir à Montréal, même pour y voir la petite Adine Chauvin qu'elle aime cependant beaucoup. Les parents de celle-ci sont forcés de la conduire de temps à autre à Montebello pour faire plaisir à la grand-tante.

Alexina Archambault et son mari ont eu la grippe et ont gardé la maison pendant quelques jours. Ils sont mieux maintenant.

À Saint-Hyacinthe, la grippe a été assez générale pour faire donner un congé de quinze jours aux élèves du collège. Les élèves du couvent en ont été jalouses. Peut-être trouveront-elles le tour de se faire donner un congé pour la même raison. L'avenir nous dira cela.

Joséphine St-Jacques n'est pas trop mal cet hiver. Vous ne la connaissez peut-être pas beaucoup, mais je crois qu'Emma la connaît mieux et Augustine et Adine la connaissent très bien. C'est une de leurs bonnes amies.

Vous pouvez dire à ces deux bonnes compagnes de nos pérégrinations de l'année dernière que nous parlons souvent avec regret de toutes les promenades que nous avons faites avec leur aide et sous leur protection, dans cette belle Italie que nous ne pouvions comprendre un peu et goûter que par leur interprétation et leur assistance si utile et si bienveillante.

Que de fois nous avons eu occasion de dire que si la mer n'était pas si large et si fatigante, nous aurions retourné pour jouir encore de votre compagnie et de la leur, cette année comme l'année dernière.

Louisa qui avait si souvent répété qu'elle ne retournerait jamais de l'autre côté de la mer, commence à dire quelquefois qu'elle traverserait peut-être dans la belle saison, dans un bon steamer comme le *Parisian*, pour vous revoir toutes. Elle va jusqu'à dire que si vous êtes trop longtemps sans revenir, elle ira vous presser de le faire et elle consentirait à se rendre jusqu'à Rome avec Augustine et Adine. Elle

n'aurait pas d'objection à passer même un hiver dans le midi, si vous avez intention d'y retourner avant de revenir de ce côté.

Quoi qu'il en soit, les gens plus raisonnables, comme moi par exemple, se bornent à dire et espérer que vous reviendrez tous au Canada, et le plus tôt sera le mieux. Il y fait froid, il est vrai, mais c'est le nid où nous avons été formés et nous l'aimons encore, même après avoir vu les beaux pays et goûté la bonne température des contrées mieux favorisées de l'ancien continent.

Hier il neigeait; aujourd'hui il neige encore, et cela va nous redonner de bons chemins de neige qui manquaient à nos campagnes. Le Saint-Laurent est aussi libre de glace qu'il a coutume de l'être à la fin de novembre.

Béique, à son retour de France et d'Angleterre, a eu les caresses de la grippe et a été forcé de goûter un peu à la cuisine du D^r Rottot. Ses enfants ont tous été un peu malades. C'est Frédéric qui l'a été le plus longtemps.

Tout cela, va sans dire, fait un surcroît d'occupation à Caroline et à sa mère, qui en ont ordinairement assez pour ne pas s'ennuyer.

Mme Bureau est indisposée ces jours-ci, et Mlle H. Villeneuve a eu son tour aussi. Ce n'est rien de sérieux cependant.

Les dames Cherrier ont eu le chagrin de perdre, au commencement du mois, un des jeunes enfants de Marie-Louise Monk, celui qui était âgé de deux ans et demi. C'est un nouveau deuil ajouté à celui de la mort de Mme Monk mère, décédée dans le cours de l'automne.

Je dois me garder un petit bout de papier pour rappeler à Alexina, Emma et M. Hepworth que nous sommes toujours des leurs, comme ils sont des nôtres. J'ai reçu, il y a quelques jours, d'Emma et de son aimable mari, une jolie petite fille bien élevée et bien gentille, qui nous a fait beaucoup de plaisir. Je vous charge de les en remercier à la première occasion et de leur faire à tous nos amitiés, et aux deux fillettes, Joséphine et Émilie-Anne, toutes nos caresses et amabilités.

Votre frère affectionné.

Auguste

P.-S. Je vous rappelle que j'ai les portraits de votre église du Sablon, de Sainte-Marie, à l'autre extrémité de Bruxelles, du palais de justice, de l'hôtel de ville, de la colonne du Congrès, des comtes d'Egmont et Horne, de la porte de Hall, de la statue de Godefroy de Bouillon, et de bien d'autres encore de vos amis de Belgique.

※

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 26 janvier 1890

Mon cher Gustave,

Nous n'avons pas plutôt reçu une lettre de toi que nous en voulons et en attendons une autre. Celle du 24 nous a été fort agréable. Il y avait déjà quelques jours que ta mère disait :

– Je voudrais bien avoir des nouvelles de Juliette, de « La Soie », de Gustave, de Jeanne.

Nous avons été inquiets aussi, comme vous autres, quand le chemin de fer de Sorel a été temporairement fermé à la circulation, et nous sommes dans des transes chaque fois qu'il tombe de la neige.

J'ai été chez Sam aujourd'hui. C'est ma première sortie en visite depuis ton départ de Montréal. Je me suis trouvé mieux depuis une couple de jours et, le temps et la température me paraissant si favorables aujourd'hui, j'en ai profité.

Lia est encore au lit mais se trouve bien. Elle espère se remettre promptement. Son garçon Francis a été bon jusqu'à la nuit dernière où il a commencé à les faire veiller. Ta tante Mackay est assez bien mais dit que tout le monde est malade chez ta tante St-Julien. Ta tante a fait revenir de Hull Alexina qui s'y était rendue pour les couches de sa cousine Antoinette⁴⁸⁵ (Mme Aubry). C'est la grippe qui a saisi tout le monde est malade chez ta tante St-Julien. Ta tante a fait revenir de Hull Alexina qui s'y était rendue pour les couches de sa cousine Antoinette (Mme Aubry). C'est la grippe qui a saisi tout le monde. Mme Charles Mackay est languissante et faible.

Le rhumatisme dont tu nous parles dans ta lettre, pourrait bien être une légère branche de grippe qui se modifie suivant les besoins de chaque constitution, au dire de certains médecins.

Ton oncle Casimir, quand il aura reçu les papiers nécessaires, préparera l'acte⁴⁸⁶ requis entre vous et Cuthbert, qui a accepté votre offre.

L'archevêque de Montréal a demandé des prières publiques pour faire cesser le fléau de la grippe qui afflige tout le diocèse en ce moment.

Baisers et amitiés à Juliette, Marguerite et Jeanne.

⁴⁸⁵ Antoinette Charron (1861-1946), née à Papineauville, fille de Séraphin Charron, cultivateur, et de Marguerite-Jeanne St-Julien, a épousé (Papineauville, 13 août 1888) Edmond Stanislas Aubry, médecin. Mme Aubry a donné naissance (Hull, 4 février 1890) à un garçon, Edmond-Stanislas-Raoul Aubry.

⁴⁸⁶ Promesse de vente de rentes constituées seigneuriales de la seigneurie de Lanoraie et Daustray, par Dlle Marie Papineau et L. Gustave Papineau, écr, à Albert-Ross Cuthbert, écr, contenant aussi donation et cession par l'H^{ble} A.C. Papineau à ladite Dlle Marie Papineau et transport et cession par ledit A.R. Cuthbert à ladite Dlle Marie Papineau et au dit L.G. Papineau. CFP, 1^{er} août 1890, minute 10382.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 19 février 1890 (Cendres⁴⁸⁷)

Mon cher Gustave,

Il y a quelques jours, j'ai reçu, en même temps que celui de Marie et le mien, ton dividende de la Banque de Saint-Hyacinthe, \$111, et je l'ai déposé le 11 courant à ton crédit, livret N° 3352. Ce matin, j'ai reçu l'état annuel des affaires de la banque. On a mis au fonds de réserve \$15 000. C'est une amélioration; il n'y avait pas eu jusqu'à présent de fonds de réserve.

Ta mère est à Saint-Hyacinthe depuis vendredi dernier; elle nous écrit qu'elle reviendra demain avec Casimir Dessaulles. La famille de Saint-Hyacinthe était en bonne santé le 17, date de la carte postale annonçant son retour.

Sam Mackay est parti vendredi aussi pour les États-Unis; lundi, il télégraphiait à sa femme qu'il était rendu à Washington. Elle partait le même jour, lundi p.m., pour Papineauville avec ses deux enfants. Joseph Mackay, descendu vers le milieu de la semaine précédente, remontait avec elle.

Auguste Mackay est venu de Papineauville, lundi, ainsi que Henri Bourassa, nouveau maire de Montebello, en route pour Québec, où ils sont allés avec plusieurs maires du bas du comté d'Outaouais pour demander au Parlement que la ligne de division projetée du comté d'Outaouais passe dans la ligne ouest du canton de Lochaber et soit de la profondeur de celui-ci, prolongée en ligne droite jusqu'à la dernière limite des établissements de colonisation sur la Kiamika. Cette modification qu'ils veulent demander, à la division telle que projetée par le premier ministre Mercier, a pour but de conserver Papineauville comme principal centre d'affaires municipales et judiciaires de la partie Est du comté, tel qu'il existe actuellement. On craint que la ligne de division proposée par le premier ministre et passant à l'ouest de Templeton, y compris le village de la Gatineau, ne donne à Buckingham le chef-lieu.

Si ton oncle Mackay était plus jeune ! Ce n'est pas son fils Auguste qui serait à Québec ! Il a tant fait de sacrifices pour l'agrandissement et la prospérité de Papineauville ! Je suppose que vous avez appris qu'Eugène est revenu de Hartwell où il s'ennuyait trop, pour recommencer à Papineauville.

Mme Hillman diminue et s'affaiblit graduellement. C'est pour la revoir, avant qu'elle ne soit trop faible, que Lia est montée avec les deux enfants que sa mère a

⁴⁸⁷ Le 19 février 1890 est le mercredi des Cendres, donc le début du carême.

manifesté le désir de voir avant de mourir. Chez ta tante St-Julien, tous ceux qui avaient été grippés sont en bonne voie de se remettre. Ta tante ne se remet pas aussi rapidement que les autres du choc produit par la mort de cette pauvre Élisabeth⁴⁸⁸. Tous ceux qui viennent de Papineauville s'accordent à dire que tous nos amis y sont bien attristés. Mme John Mackay n'est pas encore reposée de la grande fatigue occasionnée par la mort de sa bru.

Marie a reçu de Juliette une lettre nous disant que tu as à réparer une nouvelle brèche faite par l'eau à tes travaux de Saint-Ours. Cela nous contrarie beaucoup parce que nous savons combien tu as à cœur de terminer cet ouvrage pour l'ouverture de la navigation. Il ne faut pas te décourager pour tout cela, au contraire il faut une recrudescence de courage, d'activité et de soins. Fais une bonne confession de suite, puis fais tes Pâques le plus tôt possible, et fais de plus, tous les jours, une petite prière, soit trois Ave Maria en l'honneur de la Sainte Vierge comme fille du Père, mère du Fils et épouse du Saint-Esprit, avec l'invocation : Saint-Joseph, priez pour nous. Le juge Routhier m'avait dit en 1877 que c'était sa pratique dans ses embarras et grandes difficultés, et qu'il s'en était toujours bien trouvé. Cela lui avait fait voir clair dans bien des affaires où il n'avait vu d'abord que ténèbres et difficultés inextricables. La recette est bonne et ne peut nuire à personne. Nous prions avec toi et les tiens.

Nous avons bien beau temps aujourd'hui et j'en suis content, cela diminue un peu mes incommodités. Le temps humide et venteux de la semaine dernière m'a retenu dans la maison toute la semaine. Je n'ai pas sorti, même pour aller à la messe durant la semaine dernière. Je réussis à me garantir du froid en restant à la maison, mais je ne puis me défendre de l'humidité qui m'affecte toujours, malgré la chaleur artificielle. Marie a recommencé de sortir et elle est bien contente de la compagnie de ta filleule, Fanny Dessaulles. Cela l'égaie un peu.

J'ai reçu lundi une lettre de Victor : il était resté seul à garder la maison avec Zélia et les enfants. Les domestiques étaient partis pour fêter les jours gras dans leurs familles respectives. Il a commencé à préparer ses ustensiles de sucrerie et à tracer ses chemins de voiture dans le bois, pendant que la neige humide se foulait bien. Sa femme, ses enfants et lui étaient en bonne santé. Marie et Fanny se joignent à moi pour vous faire à tous les cinq bien des amitiés.

Adieu, portez-vous bien et aimons-nous encore mieux.

Ton père affectionné.

Auguste

✕

⁴⁸⁸ Élisabeth St-Julien (1855-1890), fille d'Édouard St-Julien et de Marie-Louise Papineau. Cette cousine d'ACP est décédée à Papineauville le 31 janvier 1890.

Madame L.G. Papineau⁴⁸⁹
Saint-Ours, P.Q.

Montréal, 26 février 1890

Ma chère Juliette,

Tout le monde a parlé de vous écrire hier et aujourd'hui encore. Personne ne l'a fait que [je] sache. Marie cultive et arrose soigneusement un rhume de cerveau dont elle a rapporté le germe de Saint-Hyacinthe où elle a été passer la journée de dimanche dernier, puis elle s'occupe de sa leçon de latin. Mme Papineau croyait pouvoir faire mieux que sa fille et voilà que les visiteurs et visiteuses profitant de la pluie pour être certains de la trouver à domicile, l'ont tenue assidûment au salon la plus grande partie de la journée. Le reste a été employé à se ressouvenir de lettre d'affaires un peu pressées et du rhumatisme dans les doigts qui l'a empêchée de se presser d'écrire bien longtemps.

Nous voilà rendus au soir et pas de lettre à Juliette.

Il faut pourtant bien lui en envoyer une : c'est elle qui a eu la peine et la misère de nous donner un petit-fils nouveau, un autre petit Gustave, qui s'appelle Joseph aussi et que nous avons nommé Pierre en attendant son baptême, pour ne plus le laisser désigner par le chiffre N° 3. Quelqu'un a été jusqu'à l'appeler Piérliche. Quelle honte ! Ah ! Gustave père a bien fait de se hâter de nous écrire une carte postale pour nous tirer de notre ignorance et protéger son fils aîné contre ces appellations et désignations vulgaires. Celle de Pierre exceptée.

Je vous félicite donc au nom de toute la famille ici sur votre bonheur d'avoir un garçon et sur l'état de votre santé, au moins jusqu'au moment du départ de la carte de Gustave.

Ici, nous n'avons pas de nouvelles autres que celles données par les journaux que vous voyez probablement autant que nous.

J'ai reçu d'Auguste Mackay, à son retour de Québec, 56 piastres d'intérêt que lui avait remis Olivier Lalonde sur obligation en faveur de Gustave.

Fanny Dessaulles, la filleule de ce dernier, a déposé cette somme au crédit de son parrain le 24 de février, livret N° 3352.

Vous avez dû apprendre avant ce jour le décès de votre tante Henry Hillman⁴⁹⁰, arrivé le 22 février. Je ne sais pas quel jour ont eu lieu les funérailles. Je ne sais pas non plus si Sam est revenu de sa course aux États-Unis.

Nous n'avons pas eu de lettre de Victor cette semaine encore.

Nous avons bien hâte de voir ce beau garçon que vous avez craint de voir arriver double. Nous espérons bien pourtant qu'il ne sera pas plus simple que ses deux

⁴⁸⁹ Tel quel sur l'enveloppe, alors que sur la lettre, se trouve la mention : « Madame J.A.M. Papineau » pour Juliette-Agnès Mackay-Papineau.

⁴⁹⁰ Virginie Couillard (1828-1890), veuve de Charles Henry Hillman, est inhumée à Papineauville le 25 février 1890. Charles Henry Hillman est un oncle de Juliette Mackay.

petites sœurs. Dans tous les cas, nous sommes bien disposés à l'aimer comme elles et comme vous.

Nous vous embrassons tous bien affectueusement et vous souhaitons à vous un prompt rétablissement, et pour cela un garçon bien dormant.

Votre père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 11 mars 1890

Mon cher Gustave,

Je voulais t'écrire samedi, puis hier. J'ai remis afin d'attendre le retour de Marie qui était à Saint-Hyacinthe depuis jeudi pour la causerie sur ce qu'on ne voit qu'en Espagne. C'était pour m'éviter d'aller deux fois faire des dépôts à la banque pour elle et toi, que j'ai retardé jusqu'à ce soir.

Elle est revenue à midi avec Henri Beaudry et Alice. Tous sont revenus contents de leur promenade. Alice avait ses deux enfants avec elle. Henri est revenu de son voyage aux États-Unis samedi matin. Il a fait moins d'achats qu'à l'ordinaire, en vue de la crise qui se fait sentir depuis l'automne. Il sera toujours temps de faire d'autres commandes, si la crise cesse; ce n'est pas probable. Il y a longtemps que les produits de l'agriculture ne se vendent pas bien, et le marché étranger le plus voisin nous étant virtuellement fermé, nous serons assez longtemps gênés.

Ta mère a reçu ce matin ta carte postale d'hier, nous donnant des nouvelles de Juliette, des enfants et de l'écluse. Nous avons toujours hâte de savoir ce qui se passe dans votre petit coin du monde, encore plus que des grands empires qui se partagent l'Europe et dont les faits et gestes sont rapportés quotidiennement dans les journaux.

J'ai commencé à te parler de dépôts sans achever. J'ai reçu le 7 de mars encore \$100, de la seigneurie de Lanoraye, et j'ai déposé aujourd'hui ton tiers (\$33,33) à ton crédit, livret N° 3352. Et j'ai déposé en même temps, au crédit de Marie, ses deux tiers, \$66.67.

Elle vient de monter en voiture avec ta mère et Marguerite pour faire une course dans les magasins et une promenade, si les chemins le permettent.

J'entends Marguerite qui revient. La pluie est commencée et il ne serait pas bon pour elle d'y être exposée, vu qu'elle a un peu de rhume de cerveau.

Nous parlions, ce matin, de nos courses en Europe, l'année dernière, et du plaisir que nous aurions à revoir quelques-uns des endroits les plus charmants que nous avons visités. Elle nous a signifié qu'elle ne voulait pas nous laisser

retourner en Europe, parce qu'elle s'était trop ennuyée de nous pendant notre absence. Sa mémé lui ayant offert de l'emmener, elle y a d'abord consenti, mais est revenue sur sa décision parce qu'elle se trouverait trop loin de son papa, de sa maman, de Jeanne et de son petit frère. Elle ne tient cependant pas à retourner à Saint-Ours. Elle aime mieux vous voir revenir à Montréal.

Il faisait si beau hier que j'ai sorti un peu à pied avec elle. Nous lui faisons prendre ses remèdes presque régulièrement.

Gustave Bourassa a pris le dîner avec nous aujourd'hui; il est bien et persiste à être content de son état, à Saint-Joseph. Il a été voir Saint-Hyacinthe, lui aussi, jeudi dernier, pour y entendre la causerie du Père Plessis. M. Bourassa y était avec son violoncelle ! Les sermons du Père Babonneau⁴⁹¹ à Notre-Dame sont très fort goûtés de tous ceux qui ont eu l'avantage de les entendre. Celui de dimanche dernier a été trouvé encore meilleur que les précédents.

Il faut bien que je termine si je veux avoir la place d'envoyer un baiser à Juliette, à Emma et à chacun des enfants. Je ne ferme pas ma lettre avant le retour de ta mère. Elle écrira peut-être un mot.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, lundi 24 mars 1890

Mon cher Gustave,

Nous avons reçu, cette après-midi, deux lettres de Victor, en date des 20 et 22 et du 23; la première ne parlant que des animaux de la ferme et de la sucrerie, et la seconde, de la naissance d'un second garçon vers 2 h de l'après-midi hier, après une couple d'heures de maladie de la mère. L'enfant est né faible et souffrant, a été ondoyé par le D^r Benoît qui assistait la malade, et nous voyons par une dépêche télégraphique d'aujourd'hui qu'il n'a vécu qu'environ huit heures après sa naissance. La mère est assez bien, dit le télégramme. La lettre est très courte et nous faisait pressentir qu'il y avait crainte pour la vie de l'enfant, avec l'espoir de le rattrapper.

Marie et Joseph n'auront donc pas à se rendre à Barnston pour la cérémonie attendue. La lettre dit que Zélia était aussi bien qu'on pouvait l'espérer pour la circonstance hier, et le télégramme dit aujourd'hui qu'elle continue de bien faire.

⁴⁹¹ Henry Constant Babonneau, en religion Mannès Babonneau (1853-1927), né à Paimbœuf (Loire-Atlantique), décédé à Paris. Ordonné prêtre dans le diocèse de Nantes en 1879. Frère-Prêcheur (O.F.M.). *DBFP*. Selon Louis Fréchette, Babonneau et aussi Plessis auraient été des satellites de Guihot dans le scandale de mœurs de 1892. Voir *Satires et polémiques*, I, p. 569.

Eugénie Trudeau a tenu Marie occupée toute la journée pour des commissions en ville et des préparations de remèdes électro-homéopathiques. Dans le moment, Henriette Chauvin avec sa petite fille sont en visite et Marie leur tient compagnie. Ta mère fait sa correspondance d'Europe. Marguerite et moi, nous avons profité du beau temps pour sortir un peu dans l'avant-midi. Après le dîner et la sieste, nous avons revu des images dans la vie illustrée de N.S. Jésus-Christ, qui rappelle beaucoup à Marguerite les explications qu'elle a eues de sa mère, et voyant les livres qu'elle a à Saint-Ours.

Marguerite a eu lecture de la lettre de sa mère, arrivée ce matin. Elle en était tout excitée. Elle a été surprise d'apprendre que sa petite sœur avait été peignée de ne pas la voir retourner avec son papa à Saint-Ours.

Je t'assure que Marguerite s'amuse bien et que sa santé n'a pas souffert de son séjour à la ville. Depuis cinq ou six jours, son teint est meilleur. Sa tante Marie et sa mémé lui font prendre ses remèdes régulièrement. Pendant le grand ménage qui est à peu près terminé et qui a été suspendu pour prendre la lessive de la quinzaine, Marguerite a eu beaucoup d'exercice. Elle s'est occupée activement de tout ce qu'elle a vu sortir et remettre en place, et cela lui a procuré l'exercice et la distraction dont elle paraît avoir besoin. Nous sommes toujours contents de l'avoir avec nous. Si sa présence ici ne vous privait pas de sa compagnie à Saint-Ours, tout irait à merveille.

Dis à Juliette que nous sommes peignés de la voir privée de mouvement par cette malencontreuse maladie qui la tient clouée au lit et au fauteuil, pendant qu'elle aimerait à pouvoir circuler un peu dans la maison.

J'ai presque conclu la vente de la ferme Plaisance à Sam. Il doit aller à Papi-neauville ce soir, parler à Godfroy pour le contrat et, à son retour, nous terminerons.

Un baiser à Juliette, à Emma, à Jeanne et au petit Gustave de la part de chacun de nous.

Auguste

✂

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, mercredi 2 avril 1890

Mon cher Gustave,

J'ai reçu lundi ta lettre du 30 mars. Le mieux manifesté aux jambes de Juliette nous donne lieu d'espérer qu'avec de la prudence elle se rétablira tout à fait.

Le petit Gustave commence à ne pas goûter la température et les mets qu'on lui donne dans son pays natal. Il pourrait bien avoir le sort des autres enfants qui sont appelés à souffrir avant de savoir et de pouvoir dire pourquoi ils souffrent.

Marguerite a paru touchée du chagrin de sa sœur quand elle a su que cette dernière l'avait attendue et avait été désappointée. Après un moment de réflexion, elle m'a demandé si Jeanne avait été appointée ? et ce que cela voulait dire. Comme j'étais occupé à lire, je ne [me] suis pas aperçu de suite de la portée de sa question, mais elle m'a répondu que son papa avait écrit que Jeanne était désappointée, en le voyant revenir seul.

Elle a sorti avec sa mémé et sa tante Marie en voiture lundi. Cela a fait revenir le mal au nez, qui semblait avoir disparu depuis quelques jours. Il est mieux maintenant.

Ta mère et Marie ayant appris que le Père Plessis doit prêcher à Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, le Vendredi saint, elles se proposent de s'y rendre jeudi soir pour en profiter. Je suis invité à m'y rendre aussi. Je crois mieux pour moi de garder la maison.

Joseph se propose de partir pour Barnston ce soir et d'y rester jusqu'à lundi, afin de se reposer, récréer et amuser. Il espère aussi faire du sucre avec Victor.

Nous n'avons pas reçu un mot de nouvelles de Zélia depuis celles que je t'ai communiquées dans ma dernière lettre. Cela me fait supposer que Victor est occupé à la sucrerie malgré le froid et le vent que nous avons presque constamment depuis quelques jours.

Mme Hector Chauvin doit faire demain son déménagement et se rendre dans le logement occupé jusqu'à hier, à côté, par Mme Bureau, rendue au St. Lawrence Hall. M. Bourassa est venu pour aider Henriette à s'emménager, Hector ne pouvant laisser le bureau assez longtemps pour cela.

Nous sommes tous assez bien ici, chez tes oncles et chez Sam, ayant vu quelqu'un des trois familles hier et ce matin.

La dernière bordée de neige a fait du tort à nos trottoirs et les a rendus malpropres et assez incommodes. Les rues sont très sales aussi. Nous vous souhaitons amélioration de santé et vous embrassons tous cordialement.

Ton père affectionné.

Auguste



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, lundi 14 avril 1890

Mon cher Gustave,

Le beau temps a été si engageant hier et samedi que nous avons pris la liberté de faire des sorties plus longues que d'habitude. Marguerite même en a profité. Elle m'a accompagné pour faire le tour du marché Bonsecours et elle a été avec sa tante Marie chez Morgan, revenant à pied de là chez Mme Bureau, au St. Lawrence Hall, puis de là chez le barbier et perruquier Bisailon, rue Notre-Dame où elle s'est fait alléger la chevelure. Elle aime bien à faire une petite promenade quand il fait beau. Hier, ayant entendu que je parlais de t'écrire, elle m'a dit :

– Vous écrivez à papa qu'il vienne me chercher pour voir maman et Jeanne.

C'est la première fois que je l'entends parler d'aller à Saint-Ours. Quelquefois elle a parlé de revoir ses parents, mais jamais d'aller les voir à Saint-Ours.

Nous y avons cependant fait ensemble plusieurs voyages imaginaires. Elle téléphonait à son oncle Victor de lui envoyer une paire de chevaux tout attelés pour le voyage. Elle a fait bien des promenades comme cela. Elle me paraît assez bien. Cependant il me semble qu'elle a un peu moins bon teint que lors de son arrivée de Saint-Ours. Son nez paraît mieux ces jours-ci. L'arsenic me paraît avoir plus d'effet que l'iodure de fer, au moins en autant que nous pouvons en juger par la vue. La rougeur disparaît après deux ou trois jours, quand elle reprend les gouttes préparées avec l'arsenic, ce qui n'a pas lieu quand vient le tour de l'iodure de fer.

Ta mère a commencé ce matin à faire faire le grand ménage du grenier. Demain est le jour fixé pour mettre les fourrures à l'abri des insectes. C'est toujours une grande affaire dans une maison paisible comme la nôtre. Après le grenier, viendra la cave. Marguerite a la permission d'aider dans le grenier. Elle en profite, je t'assure. La même permission ne devra pas être donnée pour la cave. Elle pourrait y souffrir de froid et d'humidité.

J'ai laissé une place à ta mère, mais elle est trop occupée pour écrire et moi, il faut que je réponde à Sam qui est venu me voir par affaire.

Bonsoir à toute la famille. Je vous embrasse tous et chacun de vous en particulier.

Ton père affectionné.

Auguste

※

Montréal, 17 avril 1890

Ma chère Émilie-Anne,

J'ai demandé à Louisa de ne pas fermer sa lettre sans me donner une chance de vous remercier de celle que vous m'avez écrite en février dernier. Elle m'est parvenue le matin de l'anniversaire de ma naissance, le 4 de mars. Cela me faisait un agréable bouquet de circonstance. J'avais demandé un petit coin de la dernière lettre de Louisa à votre adresse, pour reconnaître ce bon procédé de votre part. Elle m'a fermé sa lettre au nez, pour me faire sentir tout le poids de son autorité, prétendant que j'avais le cerveau en mauvais état. Que voulez-vous qu'un pauvre homme fasse quand il n'est plus maître dans sa maison, ni même dans sa tête ? Je vis dans la crainte de ma femme bien plus que dans la crainte de Dieu, et je me résigne à mon sort dans la crainte qu'il ne devienne pire.

J'ai eu dernièrement la visite d'une de vos anciennes protégées, Joséphine Bergeron; elle est toujours éprise de Barnston et n'en parle qu'avec enthousiasme; mais elle parle aussi beaucoup de vous et de l'espoir qu'elle a de vous voir revenir bientôt. Elle irait volontiers demeurer chez vous. Son Baptiste veut apprendre beaucoup à l'école et retourner à Barnston pour y apprendre l'anglais et l'agriculture. Elle s'est bien informée de Joséphine et d'Émilie-Anne. Elle a demandé tout spécialement de la rappeler à votre souvenir, à celui de Mme Godfroy et de Mlle Emma.

Henri a fait son inventaire au 1^{er} d'avril et paraît très content du résultat général. Le changement dans le tarif douanier à Ottawa le contrarie un peu. Il y a déjà fait un voyage et y est peut-être aujourd'hui même pour obtenir que les droits sur les tissus en caoutchouc, pour bretelles, ne soient pas élevés autant que le gouvernement se propose de le faire, ou pour obtenir des droits plus élevés sur les bretelles importées. Qu'il réussisse ou non, il dit que ses fournisseurs des États-Unis lui ont promis de lui aider à faire concurrence victorieuse aux fabricants de tissus de caoutchouc du Canada, qui ont induit le gouvernement à changer le tarif.

Henri se propose d'aller à New York très prochainement, peut-être dimanche soir. Les commandes ont été plus considérables que jamais, et il veut pouvoir les remplir toutes. Joseph en est très content et travaille toujours activement à seconder son frère. Il a toujours un des yeux de son cœur fixé sur Barnston et la culture et l'élevage. Il se prépare à y retourner, après qu'il aura arrondi sa bourse suffisamment.

Embrassez pour moi Alexina, Emma, Joséphine et Émilie-Anne.
Votre frère dévoué. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Montréal

Sources de Saint-Léon, 21 juillet 1890

Mon cher Gustave,

Nous avons bien grande hâte de recevoir une lettre de toi, quand la tienne du 14 nous est arrivée. Tu n'avais pas de nouvelles récentes des enfants et nous n'en avons pas eu de Papineauville directement non plus.

Nous nous proposons d'aller en chercher nous-mêmes samedi prochain, en partant d'ici vendredi soir pour coucher au N° 90 et en repartir le samedi matin, par le bateau de Lachine et celui de Grenville. Pour cela, nous serions contents de trouver à la maison ce soir la [] avec un petit pain et un peu de beurre pour prendre une bouchée en arrivant et une bouchée le lendemain matin, avant de partir. Si tu crois ne pouvoir pas être là vendredi soir, écris-nous une carte postale pour nous en avertir.

Malgré la pluie et le froid que nous avons eus assez souvent depuis que nous sommes ici, nous croyons avoir profité de notre voyage. Nous y voyons assez de monde dont plusieurs de nos connaissances, surtout durant la semaine dernière. J'ai reçu de ton oncle Casimir une lettre me disant t'avoir fait signer l'acte pour l'affaire Cuthbert, que Marie et moi nous avions préalablement signé.

Les amusements sont peu variés ici. Le samedi soir, il y a danse. Les autres jours il y a chant et musique de Mme Bureau, Lefebvre, Mlles Villeneuve et Leroux, MM. Taillon et D^r Desjardins. Billard, bagatelle, croquet et *Lawn Tennis* sont des jeux assez en vogue parmi les gens qui aiment les jeux principalement.

Nous pensons que Mme Casimir Dessaulles pourrait venir avec nous à Papineauville, et ta mère va lui écrire aujourd'hui de venir se joindre à nous vendredi soir.

J'ai reçu, en même temps que ta lettre, un mot de Victor. Toute la famille était alors en bonne santé et achevait les travaux de sarclage et se préparait à ceux des foins. Ici, la fenaison est commencée depuis lundi dernier. Il y a peu de foin mis en grange encore parce qu'il a plu presque tous les jours. Le mauvais temps nous empêche de faire l'exercice en plein air.

D'après ta lettre, Gustave et Henri Bourassa doivent être en route pour les provinces maritimes aujourd'hui. C'est un bon voyage pour reposer les hommes fatigués.

Je ne ferme pas ma lettre avant l'arrivée de la poste de Montréal, afin d'y ajouter un mot si nous recevons des nouvelles par le courrier du jour.

Inutile de souscrire à *La Presse* pour nous l'envoyer ici maintenant⁴⁹².

⁴⁹² La suite de cette lettre est de la main de Louisa.



L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 25 août 1890

Mon cher Gustave,

Ce n'est pas l'anniversaire de ta naissance, mais le jour de fête de ton premier patron; Victor va à Coaticook et j'en profite pour te dire un mot d'amitié.

J'ai eu des nouvelles de ta femme et de tes enfants par l'intermédiaire de ta mère. C'est dire qu'elles ne sont plus fraîches quoiqu'elles aient passé par un endroit où l'air doit être bien frais par le temps qui court.

Je t'écris aussi pour rendre service à une pauvre famille qui a un enfant d'une vingtaine de mois, sujet à des convulsions. Je sais qu'il y a un remède pour les prévenir et tu pourrais le connaître par Émilie Papineau ou par ta belle-sœur Eugénie Papineau qui en a fait usage. Il faudrait m'envoyer le remède, s'il peut s'envoyer par la poste, avec toutes les directions requises; je te le paierai quand je retournerai à Montréal.

J'ai reçu hier une lettre de ta mère datée de jeudi dernier. Marie engraisse mais ses reins ne sont pas guéris. Ta mère se propose de quitter La Malbaie vers le 2 de septembre, mais elle dit qu'elle attendra une lettre de moi pour fixer son départ. Laflamme et Maggie doivent partir au commencement de cette semaine, demain, je crois, pour revenir à Montréal.

Ici, tout le monde est assez bien. La pluie de samedi, d'hier, et le temps encore froid de ce matin me font souffrir. J'espère que le beau temps va prendre aujourd'hui.

Victor a été assez heureux à l'exposition de Coaticook. Il n'y a conduit que quatre bêtes : 3 *Shires*, Lord Ossington, surnommé Jumbo, Trent-Maid, surnommée l'Orpheline et Royal-Maid, fille d'Ebony-Rose, et un veau Hereford du printemps. Il a eu trois premiers prix pour les trois *Shires*, et deux diplômes d'honneur pour Lord Ossington et Trent-Maid, et un second prix pour le Hereford qui est né tout petit au mois d'avril et pèse maintenant 390 livres.

Victor doit aller à l'exposition de Stanstead, mercredi et jeudi prochains. Il n'y exposera que Lord Ossington, parce que la distance étant double de celle à Coaticook, il lui faudrait beaucoup plus de temps dépensé et d'argent pour y conduire des bêtes à cornes et des chevaux. Il faut mettre les bêtes à cornes en voiture pour ne pas les fatiguer de manière à les rendre malades.

Fais mes amitiés à toute la famille à Montréal et à Papineauville, lorsque tu écriras.

Donne-moi des nouvelles de tes enfants et de ta femme.

Victor commencera à couper son orge ou son avoine cette semaine. Les deux pièces premières semées sont également prêtes. Il commencera au premier beau temps. Bonne santé et bon courage.

Ton père affectionné. Auguste.



Mademoiselle Marguerite Papineau
Montréal

Ferme Saint-Joseph, Barnston, 8 octobre 1890

Ma chère Marguerite,

Ta mémé m'a écrit que tu es venue passer une semaine à Montréal et que tu en es bien contente. J'espère bien que tu y reviendras quand j'y serai rendu et que nous aurons bien du plaisir ensemble. Je t'invite à revenir à Montréal pour me voir quand je serai retourné chez nous, et tu diras à ta bonne maman que je t'invite à nous amener ta chère petite sœur Jeanne et ton bon petit frère. Tu leur donneras de beaux becs pour moi.

Je t'écris aussi pour te demander de prendre ton papa et ta tante Marie par le cou et de les embrasser bien fort et plusieurs fois pour moi et mémé aussi, cela va sans le dire.

Ton oncle Victor a vendu, il y a quelques jours, *Pluviose* à Henri Denault, de qui il l'avait achetée, parce qu'elle n'est pas assez forte pour les travaux de la ferme.

Ta cousine Marie-Louise et ton cousin Auguste aiment beaucoup les chevaux et ils aiment aussi à faire des promenades en voiture.

Pendant que les hommes transportaient, du champ à la cave de la maison, les patates récoltées, ils montaient ou plutôt se faisaient monter dans le tombereau qui retournait chercher un autre voyage. Ils ont fait des promenades en tombereau toute une après-midi. C'était un grand plaisir et une grande fête pour eux.

Pendant que je travaille au jardin et que j'en sors les pierres et les mauvaises herbes dans une brouette, ils guettent le temps où la brouette revient vide pour y monter et se faire promener en brouette. Ils aiment assez cela qu'ils pleurent s'ils arrivent trop tard pour y monter. Ils aiment beaucoup à travailler dans le jardin avec la gratte, la bêche et la pelle. Ils ramassent des petites pierres pour les mettre dans la brouette, pour aider à pépé et ils cherchent des vers pour les faire manger aux poulets qui viennent toujours dans le jardin en grand nombre, lorsqu'on y travaille.

Les feuilles des arbres de la forêt sont toutes jaunes, rouges et vertes; c'est bien beau à voir mais c'est signe que l'automne avance rapidement et que bientôt toutes ces belles feuilles seront tombées et que l'hiver nous arrivera bientôt. Je suppose

qu'à Saint-Jérôme, les feuilles des arbres sont comme ici, et qu'elles ne seront pas longtemps belles comme elles le sont dans ce moment-ci.

Le beau petit agneau que Marie-Louise et Auguste aimaient tant l'été dernier, est devenu incommode en grandissant et les jetait par terre quand il voulait jouer avec eux. Il a fallu le tuer et nous l'avons mangé. Cela fait voir qu'il n'est pas bon de devenir incommode en grandissant.

J'espère bien que tu vas devenir une bonne fille maintenant que tu as 6 ans et que tu seras aimable pour ton papa, ta maman et tout le monde.

Ton pépé qui t'aime bien.

※

L.G. Papineau
Saint-Ours

Montréal, 19 décembre 1890

Mon cher Gustave,

J'inclus la somme de 185 dollars qui, j'espère, arrivera en temps utile à ton adresse. Il n'y a rien de nouveau ici depuis ton départ.

Alice est accouchée hier⁴⁹³, vers 10 h 45, d'un garçon pesant 10¼ lb et qui paraît bien portant. Il est rouge, a les cheveux noirs, tête ronde, comme son frère aîné. La maladie n'a pas été très dure. L'hémorragie a été abondante. Ce matin, la malade est bien.

Maurice St-Jacques et sa femme ont été appelés et sont arrivés ce matin pour être parrain et marraine. Le baptême doit avoir lieu à Notre-Dame, à 3 h p.m. aujourd'hui. Gustave Bourassa, invité à le faire, a promis de se rendre à la rencontre des autres à l'église.

Embrasse Juliette, Marguerite, Jeanne et Gustave pour nous.

Ton père affectionné.

Auguste

※

⁴⁹³ Naissance de Jules Beaudry (1890-1969), à Montréal, le 18 décembre 1890, fils de Henri Beaudry, manufacturier, et d'Alice Dessaulles.

Madame A.C. Papineau
Montréal

Montréal, 26 janvier 1891

Ma chère Louisa,

J'arrive du service d'Alexis Mercier⁴⁹⁴, frère du Premier Ministre. Il y avait une suite nombreuse. Le service a été beau. Le chœur était considérable et bien dirigé.

En revenant, j'ai vu un crêpe blanc à la porte chez Chauvin. C'est la petite Marie, ta filleule, qui est décédée hier au soir, vers dix heures.

Le D^r Brodeur, en faisant sa visite du soir, leur avait dit que l'enfant ne passerait pas la nuit. Ophidie a communiqué la nouvelle à Clara vers 8 h du soir et elle m'a été répétée par Clara. Je n'ai pas voulu aller chez nos voisins hier, ni ce matin, parce que j'ai craint d'apporter ici la maladie qui les a tous attaqués les uns après les autres.

Ophidie, en annonçant la probabilité de la mort de la petite durant la nuit, mentionna que c'était le croup qui était la cause de la mort attendue. Chauvin et Henriette étaient mieux tous deux hier au soir.

J'ai été voir Zéphirine dans l'après-midi. Je l'ai trouvée couchée sur son canapé et paraissant et se disant assez bien. Elle a causé avec assez de gaieté pendant tout le temps que j'ai été là, environ une heure et demie.

Sœur L'Ange-Gardien qui est venue dans la chambre, vers la fin de ma visite, nous a dit que Zéphirine dormait peu maintenant la nuit. Sur ma demande, Zéphirine me dit que la douleur l'éveillait et qu'ensuite elle était bien longtemps sans pouvoir s'endormir. Il en a été ainsi à peu près toutes les nuits, durant la semaine qui vient de se terminer.

Je viens de recevoir une carte de Francesco Primicino et une de Caterina Primicino, née Schmuker, Hôtel de la Ville, Naples.

J'ai reçu hier une invitation de Mme Roy à ton adresse. Comme la personne qui l'a apportée en avait plein son satchel, j'ai cru que c'était une circulaire et je l'ai ouverte. Je te l'envoie de suite, au cas que les préparatifs à faire te demandent un peu de temps.

Les filles et Elmiere sont occupées à laver le linge en famille.

Il n'est venu personne de nos amis ici hier. Tout paraît bien aller à la maison. Suivant les prescriptions de Fanny, dans son avant-dernière invitation, je me suis occupé d'affaires de dévotion. Samedi soir et dimanche matin, et ce matin encore, je suis allé à l'église pour le service, de sorte que je n'ai pas dû souffrir beaucoup de ton absence.

⁴⁹⁴ Pierre-Alexis Mercier (1834-1891), marchand, agent, âgé de 56 ans, est inhumé à Montréal le 26 janvier 1891. Il avait épousé (Montréal, 21 septembre 1857) Marguerite-Emma Hardy, fille adoptive de George Fullum; elle signait Marguerite Fullum.

Fais mes saluts et amitiés à Fanny, Casimir et leurs enfants, et à Mme Laframboise et Louise. Deux becs à Marie qui t'en remettra un.

Ton ami Auguste.



Madame Jos : Beaudry
Arcachon, France

Montréal, 29 janvier 1891

Ma chère Émilie-Anne,

Vous êtes dans une grave illusion ! Ce n'est pas Melle qui est beau et encore moins Arcachon. Que vous trouviez beaux ceux des habitants de Melle que je connais, je suis prêt à l'admettre de grand cœur : ils sont à mon goût et je suis bien disposé à le leur dire ou à le leur faire savoir. Mais Melle ! C'est un petit morceau de pays qui touche à l'eau presque constamment, soit qu'elle lui vienne de la mer ou de ses petits ruisseaux, ou de ses marécages, ou qu'elle lui tombe du ciel comme dans les quelques jours que nous avons passés là ensemble si agréablement pourtant, malgré l'intempérie de la saison d'octobre 1888.

Arcachon beau ! Mais on y gèle en hiver et on y brûle en été. Le sable y étouffe tout le monde. Ce n'est que grâce au célèbre Brémontier⁴⁹⁵ qui a planté et fait planter des pins au commencement du siècle que la ville d'Arcachon voit encore son nom sur la carte de France. Le sable des dunes l'aurait ensevelie depuis longtemps sans la perspicacité et l'habileté de Brémontier qui, non seulement a sauvé une grande partie du département de la Gironde de l'ensevelissement, mais a procuré du bois pour cuire tout le pain de Paris et pour empêcher la population de la grande ville de mourir de froid en hiver.

C'est Montréal qui est beau et tout le Canada. Nous y avons de belle neige que nous pouvons voir et admirer des fenêtres de nos maisons, sans grelotter de froid. Nous y avons des fournaies qui réchauffent bien nos maisons bien closes, lors même que le froid descend à 36° et 40° Fahrenheit au-dessous du point de congélation, et si nous voulons alors sortir, nous avons de bonnes voitures et de bonnes couvertures de fourrure et de bonnes hardes pour nous conserver la chaleur, même lorsque le soleil perd une partie de son temps à vous empêcher de geler tout vifs dans le sud de la « belle France ».

C'est à Montréal qu'il faut revenir. C'est ici qu'il y a du beau monde, du beau monde qui s'intéresse à vous, qui vous aime, qui vous désire, des cœurs chauds, même en hiver, et qui sont tout ouverts pour vous y recevoir.

⁴⁹⁵ Nicolas Brémontier (1738-1809), ingénieur français, professeur de mathématiques et inspecteur des ponts et chaussées. Il est reconnu pour avoir inventé un procédé pour fixer les dunes, notamment celles du Pilat et d'Arcachon.

Vous deviez nous revenir au bout de deux ans quand vous êtes partie d'ici. Les deux ans sont expirés depuis longtemps, et vous êtes plus loin de nous que jamais ! et vous parlez de vous éloigner encore plus. Quand revenez-vous donc ? Ah ! si je vous tenais...

Vous n'avez plus de raison de rester là-bas. Il faut revenir au sein de la patrie, si vous ne voulez pas que vos compatriotes vous oublient. Il me revient à la pensée que je n'ai pas revu M. Lyonnais depuis mon retour d'Europe. Je ne sais s'il vous a oubliée assez pour en mourir. J'avoue que c'est la première fois que son souvenir me revient distinctement depuis que vous vous êtes éloignée de nous à Boulogne-sur-Mer. Il peut bien être parti pour l'autre monde sans me l'avoir fait savoir. Il est bien possible aussi qu'il me l'ait fait dire par ses héritiers et que je l'aie oublié, car ma mémoire a déménagé deux ou trois fois dans les années dernières !

J'ai vu Zéphirine dimanche dernier. Elle est physiquement un peu plus forte depuis quelques semaines, mais sa maladie fait des progrès lentement et sûrement. Caroline et Béique ont profité d'une journée où elle était assez bien pour s'asseoir dans un fauteuil pour l'habiller et faire prendre son portrait par un photographe établi au coin de la rue Ontario et de la rue Saint-Denis.

Ils ont prétexté que c'était pour la mettre dans un groupe qui serait donné à Marie-Louise Coursolles, à l'occasion du mariage de celle-ci. Réellement, c'est pour avoir un portrait de ce qu'est Zéphirine avant qu'elle ne soit trop altérée par la douleur.

Depuis une quinzaine de jours, l'ange gardien qui la soigne depuis le jour de l'An, nous dit que Zéphirine souffre assez pour l'empêcher de dormir une bonne partie des nuits. Naturellement, les souffrances ne pourront qu'augmenter, à moins, dit le docteur, qu'une hémorragie ne l'emporte subitement, ce qui peut arriver d'un jour à l'autre, et ce qui arriverait infailliblement si elle essayait de se remuer un peu brusquement, ou si elle avait une émotion un peu violente.

Caroline [se] soutient bien. Elle est plus forte et a meilleur teint que dans les dernières années que vous l'avez vue. Ses enfants ont eu la rougeole à la fin de l'année dernière et au commencement de celle-ci. Je parle des jeunes Paul, Eugène et Caroline; les aînés l'avaient eue il y a quelques années.

Chez Henri sont tous bien ou l'étaient hier. Marie les a vus. Alice est grasse et sort quand il fait beau. Son dernier garçon, que vous ne connaissez que de réputation, est fort et bien portant. S'il osait parler, il dirait qu'il se prépare à porter mémé dans ses bras, le jour où elle mettra le pied à Montréal. Henri et Paul, Paul surtout, continuent de grandir et de s'exercer à bien profiter de leur enfance pour s'amuser. Ils ne tiendront pas de vous, ces trois garçons-là, s'ils persévèrent dans la voie qu'ils suivent. Henri, votre fils, paraît avoir une santé florissante. Tout le monde lui dit qu'il engraisse; mais il prétend que ses hardes refoulent et qu'il faut en reculer les boutons parce que les tailleurs les ont faits trop justes.

Joseph est toujours activement occupé avec Henri, à remplir les nombreuses commandes qu'ils reçoivent, malgré la diminution générale qui se fait sentir dans les différentes branches de commerce.

Joseph a fini par admettre qu'il serait peut-être bon de renoncer à faire des projets d'agriculture et de s'en tenir à une voie où l'on rencontre de belles chances de succès, quand on s'y trouve engagé comme il l'est actuellement, dans la voie de la manufacture. Jusqu'à cet hiver, il admettait bien qu'il y avait plus d'argent à faire dans l'industrie manufacturière que dans l'agriculture, mais il trouvait celle-ci plus agréable et plus satisfaisante. Maintenant il commence à dire qu'en effet il est bon de se contenter de ce qui réussit, sans chercher ailleurs si l'on ne pourrait pas faire plus à son goût.

Vous voyez que son esprit a fait du chemin depuis que vous lui avez parlé la dernière fois. Nous avons le plaisir de le voir souvent : Il vient presque tous les soirs nous saluer avant de retourner à l'atelier.

Caroline Béique sort d'ici. Elle me dit que sa mère n'est pas plus mal; qu'ils n'ont pas encore pu voir une épreuve de la photographie de sa mère, parce que le temps est trop sombre pour obtenir une épreuve. Ils espèrent pourtant que le négatif est bon. Ils n'aiment pas à faire recommencer le photographe parce que sa mère a été un peu fatiguée de s'être fait habiller. Elle est assise ou à demi couchée sur son canapé aujourd'hui. Caroline dit qu'ils ont été frappés de l'altération des traits et de la pâleur de sa mère, pendant qu'elle était habillée pour faire prendre ce portrait. L'ayant toujours vue habillée de blanc et dans un demi-jour seulement, depuis le commencement de la maladie, ils d'apercevaient moins de sa pâleur et de son affaissement.

Caroline me dit que tous les autres sont bien chez elle.

Nanette Papineau est à Montréal, chez Sam, depuis quelque temps. Elle a consulté le D^r Brodeur, qui lui dit que sa maladie est une gastrite aiguë et qu'il pourrait lui donner du soulagement en la traitant aux vésicatoires, aux cataplasmes et au lait, comme il a fait pour Marie, et il est prêt à la traiter et pensionner dans sa maison de santé. Elle est venue ici ce matin, en allant faire une seconde visite au D^r Brodeur, et elle devait s'entendre avec lui pour décider si elle suivrait son traitement. Denis s'offre de payer le docteur, qui serait modéré quant à ses charges, laissant à Denis la pension et les soins de la garde-malade à payer, d'après la règle ordinaire que je ne connais pas.

Nanette a été si souffrante depuis près d'un an qu'elle se décidera, je crois, à tenter un essai de ce traitement si affaiblissant.

Nos jeunes voisins sont bien éprouvés dans le moment. Hector Chauvin, Henriette et leur petite Adine ont eu les fièvres scarlatines. La petite Adine est très mal depuis trois jours d'une angine gangreneuse, survenue à la suite des fièvres. La petite dernière, Marie, a déjà succombé à cette dernière maladie, dimanche dernier, et a été inhumée à Montebello où M. Bourassa l'a transportée lundi.

Comme il n'y a plus d'espoir de sauver la petite Adine, on craint beaucoup le choc que sa mort va causer à cette chère Henriette, déjà affaiblie et épuisée elle-même par la maladie et par le chagrin qu'elle éprouve de la mort de sa belle petite Marie.

M. Bourassa se tient là constamment. Ils ont une garde-malade et des sœurs pour les soigner. Nous n'y allons que pour avoir des nouvelles à la porte, parce que notre état de santé ne nous permet pas d'aller dans le foyer de la fièvre pour leur aider.

Augustine est à Montebello, trop peu bien pour être d'aucun secours à sa sœur d'ici. Tout dernièrement elle s'est trouvée malade en même temps que sa tante Ézilda, et il a fallu faire venir d'Ottawa un médecin, le D^r Grant, pour les soigner. Elles sont mieux toutes deux, mais faibles encore.

Henri Bourassa s'est un peu senti du mal de gorge aussi, pendant que sa tante et sa sœur étaient malades. Il n'en a pas souffert beaucoup, mais c'était une personne de moins pour aider à soigner ceux qui étaient plus malades.

Ici, au N^o 90, chez Émery et Casimir, nous sommes tous assez bien pour la saison, qui ne manque jamais de faire penser aux valétudinaires que les rhumatismes sont de mise dans les temps froids. L'hiver étant généralement très sec, cette année, nous n'en souffrons pas trop.

Assez sur les maladies et infirmités de nos parents et amis; parlons des espérances de la jeunesse.

Vous avez dû apprendre déjà que Sam et son frère Joseph Mackay ont acheté le magasin des St-Julien à Papineauville, et que Sam va y demeurer au printemps. Il pense partir de Montréal au commencement d'avril, pour aller demeurer dans la maison que sa femme a achetée de la succession de sa mère, ainsi que les deux terres que cette dernière avait en jouissance par contrat de mariage et par testament de Henry Hillman.

Joseph Mackay, de son côté, doit se marier le 3 de février prochain, avec une jeune fille de 18 à 19 ans, mademoiselle Cusson, sœur du mari de notre cousine Blanche Thompson. Ils iront demeurer dans la maison de Josiah Smith, en face de la maison de Lia, au mois de mai prochain. En attendant le mois de mai, ils demeureront en pension chez Mme St-Julien, ma sœur.

J'ai bien peu de place pour vous mettre toutes les amitiés de Marie et de sa mère pour vous, pour Alexina et pour ses charmantes fillettes que nous aimons bien et que nous avons hâte de revoir en même temps que vous.

Louisa a reçu votre lettre du 15 de janvier, que je lui ai adressée mardi à Saint-Hyacinthe, où elle était depuis deux jours. Mme Dessaulles et Emma sont venues ce matin chez le D^r Brodeur. Fanny doit venir souper et coucher ici ce soir. La famille à Saint-Hyacinthe est en bonne santé. Je n'ai pas la place de signer. Devinez qui vous écrit.

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 4 février 1891

Mon cher Gustave,

Ta mère a reçu ta lettre lundi et est bien contente d'avoir de vos nouvelles. Elle dit qu'elle s'ennuie de Marguerite; pourtant elle se réjouit de ne pas l'avoir gardée ici parce qu'il y a de la fièvre scarlatine si près de nous.

Marie et Joseph se proposent de vous aller voir samedi prochain et vous pourrez envoyer une voiture pour les recevoir à la gare, si d'ici là ils ne vous envoient pas un message pour vous prévenir du contraire.

Nos voisins sont tous en bonne voie de convalescence et de rétablissement : Adine jouait ce matin avec sa maman dans leur salon et Hector sort tous les jours depuis lundi. M. Bourassa est retourné à Montebello lundi soir ou mardi matin.

Hier, ta mère et moi, nous avons été au déjeuner de noces de Joseph Mackay⁴⁹⁶ avec Mlle Cusson. Ton oncle Émery, ton oncle et ta tante Mackay, Auguste, Eugène, Sam et Lia y étaient aussi, avec M. le curé Rochon qui avait fait le mariage et dit la messe.

Du côté de la mariée, nous avons vu M. et Mme Cusson, son père et sa mère, deux ou trois sœurs, deux ou trois frères, dont l'un est marié à Blanche Thompson⁴⁹⁷, un autre est garçon et un troisième est marié et avait sa femme et deux bien jolies petites filles de 2 et de 5 ans environ. L'une a les yeux et le teint plus foncés que votre Marguerite. C'est l'aînée des deux. Il y avait aussi une demoiselle Geoffrion⁴⁹⁸, fille de l'honorable Aimé Geoffrion⁴⁹⁹, de Verchères. Ce dernier, n'ayant pu laisser ses pressantes occupations pour la circonstance, n'était pas au mariage ni au déjeuner.

Le déjeuner était tout en viandes froides, salades, gâteaux, fruits etc., ordonné avec goût et bien servi par deux demoiselles Geoffrion et leurs deux frères.

La réunion a été aussi gaie qu'il était possible pour deux familles qui se rencontraient presque tous pour la première fois. Les présents étaient au nombre de 40 et bien choisis sous le rapport du goût et de l'utilité. Nous ne les avons pas tous vus, parce qu'on avait déjà commencé à les empaqueter pour faire de la place. M.

⁴⁹⁶ Louis-Joseph Mackay (1869-1952), marchand, fils de François-Samuel Mackay, notaire, et d'Aurélié Papineau, a épousé (Montréal, Saint-Jacques, 3 février 1891) Thaïs Cusson, fille mineure de Narcisse Cusson et de Louise Geoffrion.

⁴⁹⁷ Blanche Thompson (1869-1949), fille de Jean-Toussaint Thompson, imprimeur, éditeur, et de Marie-Louise-Antoinette Malhiot, a épousé Louis-Achille Cusson, sténographe, fils de Narcisse Cusson et de Louise Geoffrion.

⁴⁹⁸ Albertine Geoffrion (1870-1945), fille du notaire Aimé Geoffrion et de Malvina Gravel, épousera (Verchères, 5 octobre 1896) Victor Cusson, avocat, fils de Narcisse Cusson et de Louise Geoffrion.

⁴⁹⁹ Aimé Geoffrion (1841-1908), notaire à Verchères, de 1865 à 1905. *La Presse*, 28 décembre 1908, p. 1.

le curé présidait à la table, ayant à sa droite ta mère et à sa gauche ta tante Mackay. J'étais son vis-à-vis avec Mme Cusson, l'aînée des jeunes dames et, à ma droite, Sam, Auguste Mackay et Mlle Geoffrion, de Verchères; le curé Cusson⁵⁰⁰, à la suite de sa première bru; le marié et la mariée vers le milieu de la table, en face d'un beau gâteau de noces, avaient pour vis-à-vis ton oncle Mackay et Mme Cusson.

Le curé a fait une jolie allocution en présentant la santé des mariés et en rappelant qu'il avait préparé Joseph pour sa première communion.

Vers 11 h et quart, les mariés sont partis pour Ottawa par le Pacifique, d'où ils reviendront demain pour un repas de mariage qui aura lieu demain soir chez ton oncle Mackay.

Mme Thompson et Charlotte Finn sont arrivées pour la fin du déjeuner; il y avait musique à la messe et chant par Charlotte Finn et deux ou trois demoiselles. La chapelle du Sacré-Cœur était joliment décorée pour la circonstance, avec tapis dans l'allée principale, depuis la balustrade jusqu'à la porte extérieure.

Ta tante Dessaulles a eu une rechute ces jours derniers; elle a du mieux depuis et j'ai pu la voir lundi.

Marie-Louise Coursolles⁵⁰¹ a dû se marier hier à Ottawa. Je n'ai vu personne encore de ceux qui ont pu assister au mariage. M. Béique avait parlé d'y aller; je ne sais s'il a pu le faire. Sœur L'Ange-Gardien, de la Providence, soigne toujours ta tante Dessaulles, en attendant que Mme Coursolles puisse revenir prendre son poste auprès de sa sœur malade.

Emma Dessaulles est partie hier, atteinte de scarlatine et les autres de la maisonnette chez elle vont se disperser chez les parents, pour éviter la contagion. Emma s'en tirera probablement sans être très malade.

Sam m'a dit hier qu'il songe sérieusement à se rendre à Papineauville au printemps et m'a même invité à aller faire les sucres là. Françoise Laviolette est rendue chez le D^r Brodeur pour se faire traiter par lui. Nanette Papineau y est rendue depuis dimanche matin, aussi pour un traitement de l'estomac.

Nous vous embrassons tous cinq avec beaucoup d'amitié.

Ton père affectionné. Auguste.



⁵⁰⁰ Ou plutôt, le curé Éphrem Rochon (1850-1914), de Papineauville.

⁵⁰¹ Marie-Louise Coursolles (1865-?), née à Montréal, fille de Toussaint-Gédéon Coursolles, employé civil, traducteur, et d'Emma Thompson.

L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, lundi 23 février 1891

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ton dividende de la banque de Saint-Hyacinthe et l'ai déposé à ton crédit. Ta mère a été un peu incommodée par des rhumatismes depuis une dizaine de jours. Ta filleule Fanny est encore avec nous et pense retourner à Saint-Hyacinthe jeudi prochain. Emma Dessaulles est rétablie de la fièvre scarlatine et on a désinfecté la maison chez son père vendredi dernier. Louise Laframboise, le jeune Gaudet, Arthur Dessaulles Henri Dessaulles qui étaient chez Jules Laframboise, Maurice St-Jacques et Francis Morison, pour le temps de laisser passer la fièvre, ont dû rentrer au bercail samedi. Mlle Nagle, qui était à l'hôpital pour le même temps, a dû retourner aussi chez Dessaulles.

Ta tante Dessaulles d'ici est tantôt plus mal et tantôt moins mal, mais le mal ne cède pas. C'est une maladie dont elle mourra bien probablement d'ici au mois de mai. On nous a rapporté que le D^r Brodeur avait dit récemment qu'elle ne se rendrait probablement pas à la fin de mars. Sam Mackay a dû partir avec son ménage et sa famille pour Papineauville. Il devait monter jeudi ou vendredi, mais comme j'ai été assez incommodé par le mauvais temps qui a terminé la semaine, je n'ai pu aller chez lui m'en informer.

Chez ton oncle Casimir et chez ton oncle Émery sont assez bien. Ton oncle Trudeau a soupé et veillé avec nous hier. Toute sa famille est en bonne santé, moins Eugénie qui souffre des rigueurs de l'hiver. Il nous a dit qu'il espère pouvoir te faire venir à Montréal pour assez longtemps, au bureau du canal de Lachine, si tu peux terminer cet hiver les travaux de Saint-Ours. Il est très occupé lui-même.

Amitiés de toute la famille ici pour chacun de vous.

Ton père affectionné.

Auguste



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, mercredi 11 mars 1891

Mon cher Gustave,

Merci de ta lettre du 9, reçue hier au soir. J'ai fait ce matin le dépôt de \$39.38, montant de tes trois chèques, à la succursale de la rue Sainte-Catherine, livret N^o 3352.

Joseph Mackay et sa femme étaient à Montréal dimanche. Ils se proposaient de venir nous voir lundi et de retourner à Papineauville le même jour. La pluie surabondante de lundi les a probablement fait partir sans nous faire la visite projetée.

Françoise Mackay devait revenir de Papineauville aussi lundi. Nous ne l'avons pas vue. Peut-être est-elle chez le D^r Brodeur.

Émilie attendait en même temps Eugénie qui se proposait de passer une quinzaine en ville et à la résidence d'Hochelaga de la famille Dansereau. Je ne sais si elle est venue.

Augustine Bourassa est sortie de son lit, mais pas encore de sa chambre. Elle est à peu près guérie de son mal de gorge où il ne reste que peu d'inflammation maintenant. Elle est loin d'avoir acquis de la force depuis que ce malencontreux hôte est venu loger chez elle. Elle était en route pour Québec lorsqu'elle a été arrêtée dans sa promenade. Elle ne sait pas maintenant quand elle pourra ni même si elle pourra du tout se rendre à Québec avant la fin de cet hiver.

Henriette Chauvin est à emballer ses effets pour se rendre à Montebello vers le temps de Pâques. Hector ne se rendrait, lui, qu'au 1^{er} de mai.

Ta tante Dessaulles est de plus en plus souffrante maintenant. Les journées de repos deviennent très rares. Il est assez probable qu'elle ne verra pas la fin du printemps.

Mme T. Coursolles⁵⁰² est revenue auprès d'elle pour la soigner. Il y a une dizaine de jours, je crois, qu'elle est revenue prendre son poste auprès de sa sœur malade.

Marie doit aller à Saint-Hyacinthe cette après-midi, pour revenir vendredi avec Mme Dessaulles et Emma, qui reprendra le traitement du D^r Brodeur, interrompu par la scarlatine.

Nous n'avons pas eu de nouvelles de chez Victor depuis le 28 février. La famille était en assez bonne santé alors.

Les yeux de ta mère sont bien fatigués depuis quelque temps, au point qu'elle a été forcée de consulter le D^r Desjardins. Il lui a défendu de lire. C'est une grosse pénitence pour elle. La couture lui est également interdite. Il ne lui reste que le plaisir de la langue et des oreilles. Cela lui donne plus fréquemment l'envie de

⁵⁰² Emma Thompson, épouse de Toussaint-Gédéon Coursolles, est sœur de Zéphirine Thompson.

parler et d'entendre parler de ses enfants et petits-enfants. Je suis peu capable de lire moi-même, de sorte que je puis contribuer beaucoup à son amusement. Cela devrait nous détacher un peu des choses de la vie présente. Ce n'est pourtant pas le cas, nous paraissions encore tout disposés à prolonger notre existence aussi longtemps que possible. Et je ne renonce pas à travailler dans des jardins ou des vergers, quand la belle saison m'en donnera la chance.

Nous embrassons tous, bien cordialement, Juliette, les enfants et toi.

Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Saint-Ours

Montréal, 19 mars 1891

Mon cher Gustave,

Vous avez du temps froid qui doit vous convenir et empêcher l'eau d'envahir vos travaux et les interrompre.

Ta mère, Marie, Émilie et Juliette paraissent s'être liguées pour forcer saint Joseph à se mêler de votre écluse, afin de la faire terminer durant cette saison. Elles n'ont pas arrêté le soleil comme Josué, mais elles ont fait tourner le vent du sud au nord, et l'effet est merveilleux.

Emma Papineau est ici depuis hier et retourne à Saint-Jérôme ce soir. Françoise ne paraît pas avoir encore éprouvé beaucoup de bien des soins du médecin. Elle n'a pas à vrai dire fait une longue expérience du régime qui lui rétablirait l'estomac. Elle se propose de suivre mieux les prescriptions de Brodeur, mais chez elle, pour n'être pas séparée de Sévère.

Nanette éprouve une amélioration sensible dans son état et continue de se faire traiter chez le docteur même.

Emma Dessaulles y est aussi revenue la semaine dernière; elle et Nanette s'entraident à passer le temps plus agréablement. Ta tante Dessaulles a été beaucoup plus souffrante depuis quelques jours. Ce n'est qu'avec des injections répétées d'opium qu'on parvient à calmer ses douleurs intenses.

Polyxène, qui est passée de la Floride à la Caroline, a été forcée, elle aussi, de se mettre sous les soins d'un médecin, je ne sais plus pour quelle maladie. Les deux jeunes filles ont éprouvé une amélioration dans leur état de santé.

Ta mère se fait soigner les yeux et est privée de lire; cela l'ennuie beaucoup, j'en suis certain, mais elle ne s'en plaint pas. Nous parlons souvent de vous et de vos enfants, et serions bien contents de vous voir plus près de nous.

Chez Victor sont en bonne santé, et lui prépare ses chaudières de sucrerie et les autres choses nécessaires pour faire le sucre. La semaine dernière, les érables

coulaient à Saint-Hyacinthe et dans les environs. Sam est à se faire construire une cabane à sucre et un fourneau pour y mettre l'évaporateur qu'il s'est procuré à Saint-Jérôme dernièrement.

Avec beaucoup d'amitiés pour chacun de vous.

Ton père affectionné.

Auguste

※

Montréal, mercredi 8 avril 1891

Ma chère Émilie-Anne,

Vous avez bien fait d'envoyer par la poste, pour Zéphirine, les jolis souvenirs pris à Notre-Dame-de-Lourdes. Notre bonne cousine peut encore éprouver du plaisir à recevoir des témoignages d'amitié et de complaisance. Je crains que cela ne dure pas bien longtemps. Ses souffrances augmentent rapidement et deviennent si intenses que bientôt peut-être elle ne pourra plus avoir d'autre idée que celle de sa souffrance même. Elles sont continuelles et quelquefois aussi difficiles à supporter que celles d'un enfantement prolongé. Si le docteur ne la tenait presque continuellement sous l'influence des calmants, elle succomberait dans un assez court délai. On la soigne aussi régulièrement avec des astringents, sans lesquels une hémorragie mettrait bien promptement et bien subitement fin à sa vie. Cela vous fera comprendre que la mort peut arriver d'un moment à l'autre, et qu'elle peut être retardée plusieurs mois par les soins assidus et affectueux qui lui sont prodigués avec dévouement par Caroline, Emma, Zénaïde et les autres de la famille.

Malgré ses souffrances bien grandes, Zéphirine trouve toujours des moments où elle s'occupe, se préoccupe et s'inquiète même des peines, des misères et des embarras des autres.

Pendant plusieurs jours elle s'inquiétait beaucoup de l'accouchement de Mme Louis Laframboise, qui a eu lieu fort heureusement dans le mois de mars, qui a été connu ici une dizaine de jours avant que personne eût pensé à le lui dire.

Elle s'intéresse particulièrement à l'avenir d'Alexina et de ses enfants. Elle a si bien connu Godfroy et a tant déploré son égarement. Elle n'oublie pas Emma et se préoccupe des moyens qu'elle pourrait avoir de revenir dans le pays avec son mari et sa petite fille.

J'ai vu Alice et ses trois beaux petits enfants hier. Ils ne font pas du tout pitié : je n'ai jamais [vu] Alice avoir un si bon teint et un air de santé aussi florissante qu'à présent. On peut en dire autant de Henri et de Joseph, qui ont terminé leur inventaire, quoiqu'ils n'aient pas encore calculé le chiffre total de leurs affaires.

Je vous ai mentionné l'accouchement de Mme Louis Laframboise. C'est encore une fille qui lui est née. Je n'en connais pas le nom de baptême, nous ne l'avons pas appris ici.

9 avril. Hier après-midi, j'ai vu Zéphirine; elle avait été bien souffrante depuis la veille et n'avait pas encore pu s'occuper de mettre votre médaille de Lourdes dans son cordon. Je la lui ai mise et elle a parlé de vous, de vos filles et petites-filles et de votre voyage à Melle et en Italie. Elle espère bien que vous pourrez être quelques jours à Paris et y voir Louis en passant. Elle parle de lui maintenant bien plus qu'elle ne le faisait depuis qu'il est en Europe. Il a été malade depuis le mois de janvier et il se ressent encore de sa maladie. Il écrit moins régulièrement.

J'ai vu votre bon petit frère, dimanche. Il a soupé et veillé avec nous et votre fils Joseph. Toussaint est tout à fait bien ce printemps; Eugénie, passablement bien, mais toujours sourde. Le petit Karle est fort vivant et plein d'activité. Francis est toujours employé de Beemer, constructeur de chemin de fer, et travaille à Montréal depuis quelques jours au bureau de Beemer ici. Arthur est toujours à Ottawa.

Chez Casimir, mon frère, tiennent un hôpital. Mme Delisle est malade d'une bronchite négligée et devenue très aiguë pendant plusieurs semaines. Elle ne fait que commencer à s'asseoir un peu. Adrienne Couture est malade depuis cinq à six semaines, de douleurs dans les deux genoux. Brodeur, qui les soigne, la fait tenir dans le lit.

Mercédès a failli perdre son dernier petit garçon qui est en convalescence maintenant, mais d'une pâleur à faire peur. Casimir lui-même a été affecté pendant plusieurs jours d'une espèce de rhume de cerveau, compliqué de grippe. Il a pu sortir cependant il y a deux jours.

Émery est retourné à la maison par rhumatisme dans les deux pieds. Charlotte, sa fille, est malade aussi. Maladie de matrice. Cela pourrait bien être la maladie cancéreuse qui a emporté sa mère. Je le soupçonne sans qu'on m'ait dit que ce fût cela.

Augustine Bourassa est rendue à Québec depuis trois semaines et s'en trouve bien. Elle a besoin de se fortifier. Je crois que la principale chose qui lui manque, c'est une occupation journalière qui pourrait tenir son esprit et son corps en activité modérée.

On souffre toujours beaucoup physiquement et moralement, quand on n'a pas un but temporel qui serve de moyen pour arriver au but final qui est la vie éternelle.

L'abbé Bourassa sort d'ici. Il est tout à fait bien et en bonne humeur ce printemps.

Les dames Cherrier sont rendues dans leur maison neuve de la rue Saint-Denis, en face du Square Saint-Louis. Elles en sont très contentes et ont trouvé là le sommeil paisible des âmes justes habitant des corps sains. J'espère qu'elles y conserveront la santé qu'elles semblent avoir trouvée dans des maisons plus grandes et mieux aérées.

Henriette Chauvin est rendue à Montebello et Hector fait les derniers colis de son ménage pour les expédier par les premiers bateaux à vapeur.

J'embrasse Alexina et ses fillettes, Emma et sa fille, Adine et vous-même. Amitiés à M. Hepworth et à toute sa famille.

※

L.G. Papineau, écr
[Saint-Ours]

Montréal, 13 avril 1891

Mon cher Gustave,

J'ai remis de jour en jour de t'écrire et si je ne le fais de suite, ce soir, tu n'auras pas encore de nouvelles de votre fille Marguerite. Elle nous paraît assez bien quoiqu'elle se soit plainte d'un peu de fatigue d'estomac hier soir. Un peu de bi-carbonate l'a remise. Françoise est retournée à Saint-Jérôme samedi. Elle avait éprouvé du bien de ses lavages d'estomac et en fera faire d'autres, je crois. Ta mère est assez bien mais faible. Je me prépare de longue main au voyage de Barnston. Je suppose que j'irai à la fin de cette semaine ou au commencement de l'autre. Je n'ai pas de nouvelles récentes de Victor; il est probable qu'il ne se fera pas beaucoup de sucre, après ces trois derniers jours de pluie. Je sais que ton oncle Casimir a été consulter Brodeur samedi. Je ne sais comment il est maintenant. J'invite Jeanne et le petit Gustave à venir avec leur maman, quand elle viendra à Montréal.

Je vous embrasse tous bien des fois avec amitiés. En grande hâte.

Ton père affectionné. Auguste.

※

Madame A.C. Papineau
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 31 mai 1891

Ma chère Louisa,

Je t'adresse encore à Montréal parce que dans ta lettre du 28 et du 29, reçue hier, tu ne me dis pas encore le jour de ton départ pour Saint-Hyacinthe. Tu auras bien certainement plusieurs choses à mettre en ordre aussi, avant de fermer la maison.

C'est dommage pour Gustave que vous ne demeuriez pas quelque temps en ville. Il pourrait profiter de votre société et de la maison.

J'espère qu'il trouvera une maison convenable à la campagne ou sur les confins de la ville, s'il est pour travailler le long du canal de Lachine. Je voudrais bien pouvoir l'inviter à passer quelques jours ici avec nous pour respirer le bon air, se rafraîchir et oublier même une partie des belles choses de l'écluse de Saint-Ours. Je ne sais combien de temps la fille ici demeurera encore. Depuis une quinzaine de jours, elle a mal à un doigt qui la fait souffrir et la rend presque inutile dans la maison.

Remercions Dieu de ce que Gustave ait pu terminer son ouvrage à peu près à temps pour la navigation cette année.

Tu as bien fait, beaucoup mieux que moi, tu as été voir Mme Thomas Loranger, que j'aurais dû aller voir, moi aussi, avant de partir de Montréal.

Cette pauvre Polyxène passe d'une misère et d'un chagrin à un autre. Elle a bien sa part des inquiétudes, des peines et des épreuves de la vie. Une jolie fortune, au lieu de la mettre à l'abri des embarras et tracasseries, ne fait que les augmenter pour elle.

Je suis heureux pour toi que le Père provincial et le Père Plessis vous aient fait plusieurs visites et j'ai grand plaisir aussi à savoir qu'ils ont vu Zéphirine et que le provincial lui a promis d'aller voir notre bon cousin Louis. Je comprends qu'il t'en coûte et beaucoup de t'éloigner de cette chère Zéphirine dans ses derniers jours. Je voudrais bien être moi-même à portée de lui faire une petite visite de temps à autre, et cette bonne Caroline, comme elle doit être fatiguée et remplie d'inquiétudes et d'angoisses quand elle voit sa mère souffrir si longtemps et si fort. On sait bien que la souffrance est le seul chemin qui conduise à la vie et au bonheur; mais qu'il est difficile de la supporter avec résignation et de voir souffrir ses plus proches et ses plus chers parents et amis.

Il fait beau ce matin, malgré la pluie ou à cause de la pluie d'hier après-midi. Ayant été à la messe jeudi, je n'irai pas aujourd'hui.

Les enfants sont bien. Ils ont eu la visite de leur cousin Raoul qui doit retourner chez son père ce matin. Ils ont eu grande facilité pour l'amuser. Il s'y prête bien, je t'assure. Il est très actif pour jouer et les outils de jardinage ont eu de la vogue plus que jamais. Il est grand amateur de chevaux, de sorte qu'Auguste a pu atteler souvent et se faire atteler aussi.

Je vous embrasse, Marie, Gustave et toi et les autres, s'il vous en reste à la maison.

Ton ami Auguste.



L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 2 juin 1891

Mon cher Gustave,

Je n'ai pas répondu assez tôt à ta lettre du 17 de mai et maintenant je ne sais pas trop comment t'adresser celle-ci. Je vais toujours risquer de la faire arriver au N° 90, rue Saint-Denis, qui sera peut-être fermé le jour où celle-ci se rendra à Montréal. Je ne sais si j'aurai une occasion pour la faire partir aujourd'hui. Je l'écris avant déjeuner : c'est ordinairement en déjeunant que Victor donne ses ordres pour la journée. Il y a menace de pluie et ordinairement les temps de pluie, si l'eau ne tombe pas trop dru, sont ceux choisis pour aller à la forge, à la poste, au magasin. Les semailles ici sont faites, à part le sarrasin et les navets, qui ne se sèment que plus tard.

Le foin croît rapidement, ainsi que les pâturages. La levée des grains est belle sur la ferme. Les cultivateurs des environs, qui ont des terres humides, se plaignent que leurs grains n'ont pas bonne apparence. Sur les terrains élevés et secs, au contraire, tout est bien beau.

As-tu reçu des renseignements sur le travail que tu auras à faire durant l'été ? Sais-tu où tu vas passer cet été ? M. Parent peut-il et va-t-il te donner quelques jours de repos ? Je serais bien content de t'avoir ici avec moi pour quelques jours. Je n'aurais que mon lit à te faire partager; il n'est ni très large ni très long. M. Anctil père occupe la chambre du haut, destinée aux parents et amis qui viennent ici, et il me paraît devoir y rester tout l'été. Il s'occupe à travailler avec Victor au champ, au jardin, à la réparation des instruments aratoires, etc. Il travaille aussi au jardin. Zélia et Victor sont surpris de le voir travailler autant qu'il le fait, car depuis plusieurs années il était complètement dégoûté de la culture et ne s'en occupait que bien peu.

Victor m'a proposé hier de me faire faire des mariages de fleurs de pommiers, afin d'obtenir des variétés nouvelles. C'est chose assez facile en théorie, mais difficile en pratique. Le vent ne permet pas toujours d'opérer et les étamines et les anthères sont si rapprochées du pistil qu'il est bien difficile de couper les unes sans couper l'autre. Puis il faut cueillir le pollen pour le transporter d'un endroit à l'autre, et il faut empêcher les abeilles, les taons et un grand nombre d'autres insectes qui vont d'une fleur à l'autre, pour se nourrir ou s'amuser. Je n'en avais jamais remarqué la quantité, ni la variété avant cette année.

J'ai enveloppé de mousseline quelques-unes des branches sur les fleurs desquelles je veux opérer, afin d'être seul à opérer, car trop de mains ou de pattes dans un ouvrage ne permettent pas d'en connaître toujours la qualité ni la valeur. Je vais essayer encore aujourd'hui. Hier, c'était absolument impossible à cause du vent.

As-tu été conduire Juliette et les enfants à Papineauville samedi ? J'aurais été fort content de les voir à Montréal pendant qu'ils y étaient.

Tu dois être soulagé de voir l'ouvrage de Saint-Ours arrivé à bonne fin et en temps convenable. Un ouvrage terminé, un autre se présente et aura probablement ses inconvénients comme ses avantages; c'est ainsi que la vie est une épreuve continuelle, entremêlée de quelques moments de contentement, pour nous aider à la traverser sans trop de découragement.

Amitiés à tous ceux de la famille que tu auras occasion de voir.

Ton père affectionné. Auguste.

P.-S. Victor me parlait hier au soir de se mettre en société avec Roy, marchand d'ici, pour acheter, au prix de \$15 une machine à vapeur de deux chevaux, de seconde main, pour s'en servir à vaporiser l'eau d'érable, pour en faire du sucre granulé. Roy, lui, se servirait, durant l'été, de cette machine pour aller à la pêche et faire fonctionner une lampe électrique, afin d'attirer le poisson.

J'ai dit à Victor que je crois que pour la granulation projetée, il doit falloir une machine faite d'une manière particulière. Il dit avoir entendu parler par toi de ce genre d'opération. Tu pourrais peut-être m'écrire ou lui écrire comment est faite la machine propre à la préparation du sucre ou lui dire si une machine quelconque peut être ou n'être pas convertie à cet usage avec peu ou beaucoup de frais.

Pour moi, je lui ai dit que le prix de la machine convoitée par Roy, quoique minime, en soit peut-être encore trop élevé pour le sucre, si elle ne peut être adaptée à cet usage.

J'ai écrit hier, ou plutôt dimanche, à ta mère que tu pourrais retirer de quelques-uns de mes débiteurs ce qu'ils me doivent ou devront pendant l'été. Si tu ne peux le faire, dis-le-moi et je tâcherai de faire un arrangement avec M. [Onésime] Marin ou son jeune associé [Victor] Morin, qui ne s'absentent guère de Montréal.

Victor et Zélia se joignent à moi pour te faire des amitiés, ainsi qu'à ta femme, ta mère et ta sœur.



Madame Joseph Beaudry
Errant d'un pays à l'autre en Europe

Ferme Saint-Joseph, Barnston, 24 juin 1891

Ma chère Émilie-Anne,

Votre lettre du 6 de mai dernier m'est arrivée ici, en même temps que la nouvelle de la mort de ma bonne sœur Louise⁵⁰³, Mme St-Julien. Cette mort, qui nous avertissait depuis trois ans, n'a pas moins été pour nous un peu inattendue, au moment même où elle a frappé sa victime, tant est vraie la prédiction de Notre Seigneur, qu'il viendrait comme un voleur nous appeler à lui, au moment où nous ne l'attendrions pas.

J'avais été la voir au mois d'avril et nous espérions alors que les beaux temps et la chaleur de la belle saison la prolongeraient jusqu'à l'automne. Le bon Dieu en a décidé autrement, mais lui a fait la grâce d'être munie de tous les secours de l'Église et en pleine connaissance, et en pleine possession de ses autres facultés.

Elle se préparait depuis longtemps au grand jour de la fin et s'y était préparée, de longue main, par la résignation, à recevoir les épreuves d'une longue maladie et de la perte de la plus capable de ses filles, Élisabeth, décédée l'année dernière, et de la maladie très grave et prolongée d'Éléonore, qui a gardé le lit depuis le mois de janvier jusqu'au milieu d'avril de cette année. C'est à peine si Éléonore était capable de se traîner d'une chambre à l'autre de la maison, quand sa mère est morte.

J'ai appris, par une lettre de Marie, datée du 20 de juin courant, qu'Éléonore n'est pas encore maintenant considérée comme devant se rétablir. Les médecins ne voient pas d'espoir de la sauver de cette maladie. C'est une constitution usée avant le temps, par l'excès de travail, plutôt qu'une maladie qui est le partage d'Éléonore maintenant. Gustave, qui l'a vue dernièrement, dit qu'elle a presque l'apparence d'une personne morte, tant elle est amaigrie, pâle et changée.

Vous pouvez voir, par l'en-tête de ma lettre, que je ne suis pas en position de vous donner des nouvelles bien fraîches de Montréal, ni de Valois. Cependant, la semaine dernière, Marie a vu Joseph à Saint-Hyacinthe et il lui a dit que tout allait bien, pour votre famille et celle d'Alice. Joseph et Gustave s'occupent de photographie et se voient presque tous les jours. Juliette et ses enfants sont à Papineauville pour l'été. Gustave demeure à Montréal pour travailler entre la ville et Lachine. Je suppose que c'est pour y faire des travaux de drainage pour assainir le village de Lachine et les terrains entre ce village et Montréal, que le gouvernement s'était presque engagé à faire, l'année dernière.

Les dernières nouvelles de notre chère et bien-aimée Zéphirine sont de jour en jour plus mauvaises, humainement parlant, mais bonnes au point de vue de sa vie

⁵⁰³ La lettre d'ACP est bordée de noir. Louise Papineau (1821-1891), sœur d'ACP et veuve d'Édouard St-Julien, est décédée à Papineauville le 21 juin 1891.

future et de sa délivrance des misères et des souffrances de cette vie, dont elle a eu large part. Elle souffre toujours beaucoup et n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle a les pieds enflés et même tout le corps, elle ne prend presque plus rien et ne le prend qu'avec des efforts pénibles, ayant du mal dans la bouche et beaucoup de difficultés à avaler ce qu'elle prend. Caroline est bien épuisée.

Voilà les vacances des garçons qui arrivent et ils ne pourront, sans imprudence, les passer dans la ville. D'un autre côté, Zéphirine ne peut être emmenée à la campagne, ni être laissée seule une minute. Elle peut être finie d'un moment à l'autre, et elle peut traîner quelque temps, par l'usage des cas administrés extérieurement, pour rendre la souffrance moins intense. On l'a ménagée sous ce rapport, autant qu'il a été possible, mais maintenant elle ne pourrait plus résister si l'on n'en faisait un usage continu, de manière à ne pas la priver de sa connaissance. Je ne puis pas dire si c'est Sœur l'Ange-Gardien ou Emma Coursolles, ou toutes deux, qui aident Caroline.

Vous avez sans doute appris, depuis assez longtemps déjà, la mort de Sophie Homier⁵⁰⁴ (veuve Papin et David). Elle est partie de ce monde, elle aussi, bien pourvue de tous les sacrements de notre religion pour les mourants. Le juge en chef de la cour d'appel, sir A.A. Dorion, est aussi décédé à peu près dans le même temps, et sir John A. Macdonald, quelques jours plus tard, et sir Andrew Stuart, ex-juge en chef de la Cour supérieure, les a suivis de près.

À la grande édification de tous les bons catholiques du pays, sir A.A. Dorion s'est préparé, comme catholique, à passer à une vie meilleure. C'est un grand sujet de consolation pour toute sa famille, qui priait depuis longtemps pour qu'il eût le temps de se préparer à l'éternité. Il n'a pas été malade plus de huit ou dix jours. Sir Andrew Stuart, qui a toujours vécu dans le protestantisme, s'était converti à l'Église catholique l'année dernière, après s'être démis de sa charge de président de la Cour supérieure, et il a passé les derniers mois de sa vie à se préparer à jouir du ciel.

Je ne sais si vous avez connu Mme Charles Brault, née Gauvin. Sa mère était une Perrault, si ma mémoire ne me fait pas défaut. C'était une jolie femme, encore assez jeune, lors de votre mariage, et vous avez dû la rencontrer quelques fois. Elle aussi est morte dans la même semaine que Sophie Homier, vers la fin de mai.

Vous avez dû apprendre aussi le mariage de Louise Loranger avec M. Henri Masson, fils de Rodrigue Masson, ex-lieutenant-gouverneur de la province de Québec. C'est un très joli mariage, d'après ce que j'ai pu apprendre de la réputation et de la bonne éducation et des bonnes dispositions du jeune homme. Je n'ai pas besoin de vous dire combien Louise Loranger est aimable et gentille; vous la connaissez probablement mieux que moi.

⁵⁰⁴ Sophie Homier (1827-1891), née à Montréal, fille de Jean-Baptiste Homier et de Sophie Sareault; elle avait épousé Joseph Papin (1825-1862), avocat, et, en secondes noces, Ferdinand-Conon David (1824-1883), jadis député conservateur, à Québec, pour le comté de Montréal-Est. DBC.

Vous m'avez averti un peu tard du jour de votre départ pour l'Italie. Vous m'écrivez le 6 de mai, en me disant : « Nous partons demain ! ». Quand même j'aurais pu faire le trajet en ballon pour vous rejoindre à Rome, je n'aurais pas pu arriver à temps pour vous y rencontrer. Cela m'est une preuve que vous ne teniez pas à m'avoir pour compagnon de voyage ce printemps. Je serai sur mes gardes une autre fois. J'aurais été si content de faire le voyage avec Alexina et vous et de vous faire voir des endroits nouveaux et pour vous et pour moi !

Je suis content de savoir qu'Emma est plus forte et en meilleure santé que lors de notre dernière entrevue à Boulogne-sur-Mer. J'ai le plaisir de vous écrire que moi aussi, je me sens plus fort et plus vigoureux qu'alors. J'avais à peine la force et le courage de me traîner un peu, à pied, pour prendre l'air à cette époque-là. Maintenant, je puis travailler au jardin et j'ai même fait un verger qui promet de me dispenser de faire le tour du Mont-Royal « pour voir des pommiers en fleur ». Nous en avons une douzaine et plus qui ont fleuri cette année.

J'en ai même cinq qui n'ont été écussonnés qu'au mois d'août dernier, qui n'ont commencé à croître que dans le mois de mai, cette année, et qui ont fleuri en juin ! Dites donc que je n'ai pas bonne main. C'était la première fois, l'année dernière, que j'essayais d'écussonner des arbres.

Ce printemps, j'ai greffé, sur des tronçons de racines, plus de 1000 scions de pommiers et de pruniers, de 2 à 3 pouces de longueur et, malgré la sécheresse de la saison, il y en a une bonne moitié qui paraissent vouloir faire des feuilles. Quand tous ces pommiers auront grandi, en pépinière, et qu'ils fleuriront, je ne dépendrai plus des promenades en voiture de Louisa pour voir des pommiers en fleur. Je pourrais en voir de la fenêtre, ici, quand bien même je serais trop vieux alors pour marcher. L'automne prochain, je pourrai goûter aux pommes de la ferme Saint-Joseph, si je vis assez longtemps pour cela, et je vous invite à les venir goûter. Vous voyez que j'ai envie de vous faire partager mon plaisir, puisque je vous invite, assez longtemps d'avance, pour vous permettre de faire tous vos pèlerinages d'Italie, d'obtenir du bon Dieu, de la Sainte Vierge et de ses saints, votre conversion, celle d'Alina et la mienne, si vos prières sont assez ferventes pour obtenir de si grands miracles et de revenir dans votre patrie manger ici des pommes au mois de septembre ou au mois d'octobre. Venez et ne perdez pas de temps.

Vous savez sans doute que Louisa souffre d'un mal d'yeux qui ne cède pas encore au traitement du Dr Desjardins, malgré son habileté. Il lui a défendu de lire et d'écrire et de se donner aucune fatigue des yeux. Il prétend que ce mal vient et de la fatigue des yeux et de ce que le sang se porte à la tête avec trop de violence. Il lui recommande des bains chauds, outre un traitement local des yeux. Elle parle d'aller avec Marie à Pointe-au-Pic, vers le 6 de juillet et d'aller ensuite à Caledonia ou à Alburgh Springs, sur le bord du lac Champlain, dans le Vermont. Je suis invité à les aller rejoindre, au mois d'août, temps où Mme Victor fera ses couches.

Louisa et Marie sont chez Casimir Dessaulles depuis le commencement du mois de juin.

Les petits enfants ici sont bien et m'accompagnent presque continuellement. Ils sont gros et gras. Je souhaite à votre chère petite Aline d'être aussi bien qu'eux. J'embrasse Alexina, Emma, leurs chères petites et vous-même avec beaucoup d'affection.

Auguste

✂

L.G. Papineau, écr

Saint-Hyacinthe, 2 juillet 1891

Mon cher Gustave,

Joseph, partant à l'instant pour Montréal, je t'inclus deux dollars pour faire faire chez Baridon⁵⁰⁵ quatre douzaines de suppositoires, suivant la prescription N^o 44,089, en date du 11 février 1888, du D^r Brodeur, afin de me les expédier ici par la poste ou par occasion, s'il s'en présente d'ici à samedi de cette semaine.

À la hâte, avec amitiés. Ton père affectionné.

Auguste

Ta mère et sa sœur sont bien, sauf les yeux.

✂

L.G. Papineau, I.C.
27, Common St.
Montréal

Saint-Hyacinthe, 3 juillet 1891

Cher G.,

Nous nous proposons de partir pour Montréal lundi matin, et nous voudrions que tu laisses la porte de devant en état d'être ouverte avec notre passe-partout. Ce sera plus commode pour entrer directement les grosses malles. Nous te souhaitons tous une bonne fête demain. Mémé vient de recevoir un beau gros bouquet, de Papineauville, de tous les enfants et parents de là-bas. À lundi.

Bien à toi.

⁵⁰⁵ Louis-Richard Baridon, chimiste, pharmacien, rue Sainte-Catherine, angle Saint-Denis. *LMD*. LND, 1^{er} février 1882, minute 5556.

Marie

J'ajoute un mot pour te rappeler le double anniversaire à célébrer demain et te faire tous les souhaits que peuvent suggérer le cœur d'une mère, d'un père et d'une sœur réunis pour celui qu'ils ont toujours aimé et qu'ils aimeront jusqu'à la fin.

Auguste

※

L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, jeudi soir 9 juillet 1891

Mon cher Gustave,

Me voilà rendu ici encore une fois et, en y arrivant, j'ai trouvé un avis de la compagnie d'assurance me demandant de renouveler l'assurance sur notre piano, \$460. Cette assurance est expirée depuis midi aujourd'hui. Il faut une nouvelle police et peut-être une nouvelle réquisition, que je t'autorise à signer pour moi comme mon procureur, si cela est nécessaire. L'assurance a son bureau sur la place d'Armes, au coin de la rue Saint-Jacques. Tu pourras prendre l'argent pour payer la prime à même ce que tu recevras pour loyer des bureaux.

Ton père affectionné. A.C. Papineau

Je n'écris plus rien sur l'autre côté, en cas qu'on te demande de montrer une autorisation, ce que je ne crois pas, pourtant, si tu as le soin d'apporter l'avis que je t'inclus.

Victor a fait boucherie de cinq gros cochons aujourd'hui et il partira à dix heures ce soir pour aller les vendre demain matin à Sherbrooke, à quelqu'un qui les détaillera sur le marché samedi matin. Cela fait une grosse journée d'ouvrage pour Zélia autant que pour lui. Et il aura toute la nuit à marcher pour se rendre à Sherbrooke avant la chaleur du jour.

Il se propose de commencer à faucher le foin lundi prochain. Ses hommes sont engagés pour ce jour-là. S'il fait beau, cela prendra une quinzaine de jours pour le beau foin; après cela, il congédiera les hommes additionnels pour terminer avec son personnel ordinaire. Le foin est beau et assez fourni dans Barnston cette année. Il y en a plus ici que dans les environs de Saint-Hyacinthe, où la saison a été un peu trop sèche pour donner une grande quantité de foin.

Ta mère m'a dit que Mme Durocher ne voulait pas payer son loyer parce qu'il y a besoin de réparations, causées par l'eau du toit à la fonte des neiges. J'avais autorisé Sam à faire faire ces réparations, et ensuite j'avais demandé au jeune

Morin, notaire associé de M. Marin et de ton oncle Casimir, de faire faire ces réparations par l'ouvrier qui devait en faire au bureau de ton oncle et de ces messieurs; je suppose qu'ils l'ont oublié. Elle avait dit qu'elle consentait à payer moitié de ces réparations, vu qu'il y avait peut-être négligence de sa part à faire ôter la neige ou une partie de la neige. Mais elle était déjà arriérée de plusieurs mois de loyer avant cet accident, et elle a toujours eu des raisons ou plutôt des prétextes pour ne pas payer. Elle a été autorisée à retenir sur son loyer le coût d'un récollet⁵⁰⁶ pour sa cheminée. Elle a retardé longtemps à le faire poser, pour retarder le paiement. Ensuite elle ne payait pas parce qu'elle était en procès avec les héritiers de son défunt mari; plus tard, elle a demandé des réparations. Je n'ai pas vu ce qu'il y avait à faire, mais Sam m'a dit que c'était peu de chose. Il vaudrait peut-être mieux la voir et l'autoriser à faire faire ces réparations ou prendre un ouvrier pour les faire, afin de la presser de payer. Je ne me rappelle pas le nom de l'ouvrier que M. Marin a employé pour faire les réparations au bureau occupé par lui et ses associés.

Fais mes saluts et amitiés à Joseph et à ceux des parents que tu as occasion de voir à Montréal. Ton père affectionné.

Auguste

✕

L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 17 juillet 1891

Mon cher Gustave,

J'ai reçu aujourd'hui par occasion ta lettre du 14 courant mois. Toutes mes autres polices d'assurances étant faites pour trois ans, tu peux mettre celle du piano pour trois ans aussi. Je connais bien M. Bissonette qui a toujours été poli, attentif et prévenant pour moi, en matière d'assurances, et si tu le revois, tu pourras lui faire mes saluts et remerciements.

Le loyer de M. Ecrement est de \$40 par mois et M. Massicotte⁵⁰⁷, qui est sous-locataire d'une partie du bureau d'en bas, paie \$10 par mois sur ces \$40. Les taxes sont payables par moi, de sorte que si l'on t'en présente le compte, en mon absence, tu pourras le payer. Il y aura aussi à payer la taxe pour l'eau, maison 90,

⁵⁰⁶ Récollet : coude de tuyau placé en haut d'une cheminée, buse, tuyau qui termine une cheminée. *GPFC*.

⁵⁰⁷ Louis-Napoléon Ecrement et Olivier-Henri Massicotte sont des agents d'immeubles, 54, rue Saint-Jacques, Montréal. *LMD*. LND, 14 mai 1890, minute 7738.

rue Saint-Denis. C'est ordinairement avant le 14 d'août que la corporation envoie les comptes et déduit un *percentage* à ceux qui paient avant le 14 d'août.

Pour le bureau, les locataires paient leur taxe pour l'eau, mais pour les écoles et la corporation, je paie la moitié des autres taxes et ton oncle Casimir et ses associés en paient une moitié, et moi l'autre. Les locataires du haut du bureau paient leur loyer par quartiers les premiers jours de mai, août, novembre et février. Ils ont fait faire des réparations au montant de \$60, au printemps. S'ils les ont payées, ils ont droit de retenir cela sur le loyer. S'ils ne les ont pas payées, c'est à moi à les payer, mais je ne sais pas, parce que je l'ai oublié, le nom de l'ouvrier qui les a faites. M. Marin qui a choisi l'ouvrier peut en donner le nom au besoin. Il y a aussi des *water closets* que j'aurai à payer.

L'homme est à la porte pour ma lettre; bonsoir.

Tous bien, ici. Amitiés à toi et les autres de la famille.



L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, lundi 20 juillet 1891

Mon cher Gustave,

Ma dernière lettre à ton adresse a été finie si abruptement que je n'ai pu me rappeler ce que je t'ai écrit. Victor ayant laissé son enveloppe ouverte, j'en profite pour te glisser un mot d'amitié. J'irai probablement moi-même au bureau de poste pour chercher le courrier de samedi que nous n'avons pas encore reçu et celui d'aujourd'hui.

Les hommes et les chevaux sont si occupés au foin que personne n'a le temps de se rendre à la poste. Mon ouvrage étant au jardin et au verger, peut se remettre plus facilement que l'ouvrage dans les prairies où il faut profiter du beau temps.

Les enfants s'amuse à jardiner et aussi à suivre les hommes au champ. Ils guettent souvent les voitures déchargées pour faire une promenade en voiture et revenir à pied. Les chances sont fréquentes et ils s'en donnent du plaisir ! Je voudrais voir les tiens avec ceux-ci dans les beaux jours; ils en feraient une fête de bon air, de soleil et de confort ! Ils engraisseraient à vue d'œil et se fortifieraient comme Marie-Louise et Auguste⁵⁰⁸, qui sont d'une activité débordante.

Je n'ai pas de nouvelles récentes de La Malbaie; à la dernière lettre de Marie, elles paraissaient être contentes d'y être. Il n'y avait pas encore de leurs amis de Montréal rendus là. Plusieurs connaissances des années précédentes et venant d'Ontario étaient à l'hôtel dont toutes les chambres étaient retenues d'avance.

⁵⁰⁸ Marie-Louise et Auguste Papineau, deux enfants de Victor Papineau et de Zélia Anctil. Petits-enfants d'ACP.

L'hôtel a été agrandi par une allonge du côté ouest, et la galerie de devant prolongée devant la partie neuve. Il y a de nouveaux cottages ajoutés aux anciens, bref nos amis les Chamard sont encouragés. Ce n'est pas sans l'avoir bien mérité, ils sont toujours si polis et si prévenants pour leurs clients, et ils les nourrissent si bien que ceux-ci ne peuvent qu'y retourner.

Victor et Zélia t'invitent avec Juliette. J'en suis bien content. Il est probable pourtant que si vous ne venez que pour le compérage, je ne serai pas ici lors de votre visite, voulant laisser ma chambre libre pour la circonstance.

Je te charge de mille amitiés pour Juliette et les enfants ou quand tu leur écriras. Ton père affectionné.

Auguste

Quel est ton genre d'ouvrage à Montréal cet été ? Est-ce toujours dans la ville ou toujours dans la campagne ou dans l'une et dans l'autre ? Amitiés à Joseph Beaudry et à tous autres de la famille que tu peux voir.

※

L.G. Papineau, écr
Caledonia⁵⁰⁹

Ferme Saint-Joseph, 2 août 1891

Mon cher Gustave,

Ta lettre de dimanche dernier, 26 juillet, m'a fait un double plaisir en me faisant savoir que tu as un congé et que tu prends soin de ta santé. Il y a longtemps que tu as besoin de soin : cet eczéma qui dure depuis si longtemps n'est pas une bonne chose à conserver. Je n'en ai jamais eu qu'une petite tache, commencée pendant mon voyage d'Europe et je n'ai réussi à la faire disparaître, d'une manière permanente, qu'au bout d'un an et quelques mois.

J'étais content aussi d'avoir des nouvelles de Juliette et des petits-enfants qui me manquaient depuis longtemps. Je pense à eux tous les jours, comme à toi, et ce serait une grande satisfaction pour moi de les voir tous les jours ou au moins de savoir tous les jours comment ils sont.

As-tu obtenu congé de M. Parent ou bien d'Ottawa ? Tu as dû voir par les journaux qu'il y a bien du monde dans l'inquiétude à Ottawa. Cela nous fait voir combien l'honnêteté est bien plus avantageuse en fin de compte que toutes les ruses et les habiletés de ceux qui veulent faire fortune rapidement, sans égard aux moyens qui se présentent à leur esprit.

⁵⁰⁹ Sur l'enveloppe, les mots « Grand Hôtel Caledonia Springs, Ont. » ont été biffés et remplacés par : « Canal Office, Montréal, Qué. »

Victor espérait finir d'entrer son foin dans les granges hier. La pluie qu'il a fait presque toute la journée l'en a empêché. Il en a 130 tonnes et il en reste 4 ou 5 tonnes en veillottes sur le champ. C'est la plus forte récolte de foin qu'il ait prise sur la ferme jusqu'à présent.

Les grains ont bien bonne apparence jusqu'à présent. Les pluies fréquentes que nous avons eues dernièrement pourraient bien les avoir attendris assez pour les faire verser sous les coups de vent assez fréquents dans la saison des chaleurs.

Zélia paraît moins fatiguée et moins souffrante depuis quelques jours de sa grossesse. Le fait qu'elle a eu deux filles⁵¹⁰ depuis le commencement des foins a dû contribuer à lui procurer un peu de soulagement. Elle avait beaucoup d'ouvrage parce qu'elle avait été plusieurs jours sans avoir de fille. Les foins étant finis, une des deux filles est partie ce matin.

Les petits-enfants ici sont en parfaite santé et ont eu beaucoup de plaisir pendant la saison des fraises et des framboises et des groseilles. Ils peuvent aller seuls en cueillir et en manger sans s'éloigner beaucoup de la maison. M. Anctil, leur pépé, a pris un petit lièvre hier, dans le foin, et c'est un sujet de beaucoup de convoitises de leur part. Ils lui donnent à manger et le flattent bien souvent. S'ils peuvent le garder quelque temps, il sera bien apprivoisé. Ils ont eu un petit canard qui les suivait partout dans la maison et dehors.

Beaucoup d'amitiés de Victor et de Zélia pour toi; avec beaucoup d'affection. Ton père. Auguste.



L.G. Papineau, écr
27, Common St.
Montréal

Barnston⁵¹¹, 9 août 1891

Mon cher Gustave,

J'ai reçu hier, de ta mère, une lettre dans laquelle il est dit que tu as son livre de dépôts à la banque d'Épargne, et elle demande de t'envoyer mon reçu de pension pour le mois de juillet, avec prière à toi d'en déposer le montant à son crédit dans son livre. Je te l'inclus après l'avoir signé. Tu n'auras qu'à demander au commis receveur d'en déposer le montant au crédit de ta mère; il en a déjà accepté comme cela. Il les prend comme il prendrait mon chèque et en retire ensuite le montant de la banque de Montréal.

⁵¹⁰ Deux filles : deux domestiques, servantes.

⁵¹¹ En-tête imprimé : « Ferme St. Joseph, J.V. Papineau, Prop. Breeder of Hereford Cattle and Shire Horses, Barnston, Que. »

Zélia disait devant moi à midi qu'elle veut te faire écrire à Juliette d'emmener Marguerite et Jeanne avec elle, et toi, quand vous viendrez ici.

Victor est bien occupé à faire les sarclages des champs de carottes, de navets et de choux de Siam. Moi, à faire le sarclage à la main dans les pommiers greffés au printemps, qui sont moins beaux que n'étaient ceux de l'année dernière, et à sarcler aussi dans le jardin où l'herbe croît dix fois plus vite que les plantes potagères.

Marie-Louise, en se levant ce matin, m'a trouvé à écrire et m'a demandé instamment d'écrire à sa mémé de lui amener Marguerite ici. Elle parle souvent de sa cousine Marguerite et voudrait l'avoir ici.

On me demande ma lettre pour l'emporter. Bonsoir et bonne santé. Ton père affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil
35, rue des Allemands
ou 27, Common Street
Montréal

Ferme Saint-Joseph 18 août [1891]

J'espère que vous vous êtes bien rendus : il faisait si beau et si bon !

Je te prie de penser à M. Fauteux⁵¹² dont je viens de recevoir une lettre en date du 16. Sa maison est 489, rue Saint-Denis. Tu peux lui adresser à sa maison et faire le chèque payable à son ordre par endossement. Tu n'auras pas la peine de te déranger.

Ta mère ici continue de bien faire et l'enfant est un modèle de régularité et de sagesse.



⁵¹² Léandre Fauteux, importateur et marchand de charbon, 489, rue Saint-Denis. *LMD*.

L.G. Papineau, écr
Montréal

Brunswick Springs⁵¹³, Vt., 25 août 1891

Mon cher Gustave,

Nous sommes arrivés ici vers 3 h p.m. hier. Ta mère, Marie et moi, nous trouvons l'endroit à notre goût, autant qu'il est possible d'en juger par un séjour de 24 heures seulement. L'hôtel est en bois, n'a que deux étages et le rez-de-chaussée n'est pas très grand; peut contenir de 36 à 40 personnes. Il est bien situé, dans les montagnes du Vermont, pas très loin des montagnes Blanches. Nous avons deux milles d'ici à la gare de North Stratford, qui est dans le New Hampshire, sur le chemin du Grand-Tronc, à environ 10 ou 12 milles de Island Pond. Il y a une église catholique à North Stratford et un beau chemin de sable pour s'y rendre; un prêtre irlandais résidant et parlant le français. La tranquillité est parfaite. L'air paraît bon; la maison bien propre, la table bonne. Il faisait excessivement chaud la nuit dernière. Aujourd'hui, il fait bon, la brise est agréable. La maison est environnée d'arbres avec une pièce d'eau, un petit lac d'un mille de circonférence à peu près et des nénuphars jaunes et blancs, presque tout à l'entour. Au milieu, on dit que la profondeur de l'eau est d'une soixantaine de pieds. Il y a deux canots à fond plat pour les promenades aquatiques.

Ta mère et Marie font la sieste pendant que je t'écris. Elles m'ont dit, avant de se retirer dans leurs chambres qui communiquent par une porte intérieure, de te faire leurs amitiés et de te dire que ce serait ici un endroit où tu pourrais te reposer et prendre des bains. Il y a six sources distinctes, marquées comme suit : « Arsenic, Bromide, White Sulphur, Magnesia, Iron et Calcium », suivant que l'une ou l'autre de ces substances domine dans l'eau. Elles sont toutes réunies et montées par un béliet hydraulique jusqu'à la chaudière où elles sont chauffées pour les bains. Ta mère a commandé son premier bain pour 4½ p.m.

La malle de Montréal nous arrive ici le matin seulement. La malle pour Montréal laisse l'hôtel le soir, à 6 h, par la voiture de l'hôtel qui va trois fois le jour à la gare et au bureau de poste qui sont voisins, n'étant séparés que par une large rue.

Je t'inclus une traite que tu voudras bien déposer à mon crédit, livret N° 2029, banque d'épargne, rue Sainte-Catherine, \$336.15.

Victor est venu me conduire à Coaticook hier et a pu voir nos voyageuses en passant. Zélia se rétablit bien. Elle a pu déjeuner avec la famille samedi pour la première fois. Dimanche, elle a fait une partie du dîner, la fille étant allée à la messe. Le bébé est bien sage jusqu'à présent, et veut faire honneur à son parrain

⁵¹³ Gravure représentant le « Brunswick Springs House. Henry Smith, Prop'r. P.O. Address, Coos, N.H., R.R. Station, NO. Stratford, N.H. »

et à sa marraine. Les deux autres enfants parlent souvent de vous autres et de Marguerite.

Mme Christine, femme d'un marchand de fourrures de Montréal et son fils, que nous avons connus à Saint-Léon, il y a trois ans, est ici. C'est une excellente compagnie pour ta mère.

Avec affection. Auguste.

Nous⁵¹⁴ avons joui, autant qu'il était possible de le faire par une chaleur intense, de notre course à travers les montagnes Blanches. Les hôtels y sont grands et très propres. Les touristes s'y rendent en grand nombre et partent de ces grands hôtels pour faire des excursions dans les chars ou dans des diligences aux différents points qui offrent le plus d'intérêt à la curiosité des touristes ou des hommes de science qui profitent du temps des vacances pour ajouter à leurs connaissances, tout en se reposant de leurs labeurs.

Je m'attendais à trouver les campagnes plus riches et plus belles, mieux cultivées en gagnant le sud. C'est presque le contraire qui m'a frappé. En effet, c'est en-deçà des montagnes Blanches que j'ai traversé les terres les plus riches sur la route parcourue. La culture m'a paru aussi avancée et plus rémunérative dans nos townships et dans le nord des États-Unis que dans le sud du Maine et du New Hampshire. Cela peut être dû à la pauvreté du sol dans le sud et à sa richesse dans le nord. Les maisons sont plus généralement grandes et bien finies chez les Américains. Les granges et les écuries sont plus considérables chez les Canadiens. Cela indique une plus forte récolte à mettre à l'abri de l'intempérie des saisons.

Les hôtels n'existent pas chez nous. C'est une création américaine. Cela fait voir que c'est un besoin plus grand chez eux que chez nous et qu'on met beaucoup plus de soin à le satisfaire.

On trouve une assez bonne maison de pension partout dans les États-Unis. Chez nous, il est difficile de la trouver, même dans nos grandes villes.

J'ai acheté dans les chars un livre américain spécialement écrit sur les montagnes Blanches et qui a pour but de les faire connaître à ceux qui aiment la belle nature et un repos convenable. Cela me paraît être un bel endroit pour faire un tour de noces. Il y a des hôtels dispendieux où l'on paie de \$4 à \$5 par jour, par tête, mais il y en a d'autres où l'on peut avoir une pension à \$5 ou \$7 par semaine.



⁵¹⁴ À partir d'ici le texte se trouve avec la lettre de [août 1882], commençant par « Nous voilà enfin rendus dans le paradis... »

Madame V^e J. Beaudry
Melle-lez-Gand
Belgique

Montréal, fête de l'Immaculée-Conception [8 décembre] 1891

Ma chère Émilie-Anne,

Il serait bien temps de répondre à votre lettre du mois d'août dernier, qui s'est permis tant de pérégrinations entre les deux continents, grâce à l'inattention d'un officier de la poste canadienne qui s'est mis en frais d'imagination pour trouver un moyen de ne pas m'envoyer ma correspondance au lieu, bien connu de lui, où il me la réadressait tous les jours, depuis près de quatre mois !

Heureusement qu'il n'y avait pas de questions dans votre lettre demandant une ou des réponses. Tout de même, j'aurais écrit les nouvelles qui surabondaient alors dans Barnston et qui n'ont plus d'actualité aujourd'hui.

Vous croyez peut-être que le 8 de décembre, nous sommes en plein hiver et grelottants dans nos maisons, pendant que vous jouissez d'une douce température dans cette délicieuse Belgique, où vous restez attachée comme si vous n'aviez jamais connu les douceurs de la patrie canadienne. Perdez cette illusion. Nous avons eu un automne remarquable par la douceur de ses beaux jours et c'est à peine si nous avons assez de neige pour blanchir nos toits. Nous roulons encore carrosse et les tramways roulent librement comme en plein été. Il fait un soleil magnifique, il est en voie de faire disparaître la neige de nos rues et de laver tous nos trottoirs fraîchement travaillés par notre Corporation urbaine.

Joseph, votre aimable et bien-aimé garçon, a déjeuné avec nous ce matin, veillé chez nous avec le Père Plessis hier et, ce matin, pendant que je vous écris de mon bureau, il cause joyeusement avec Marie et Augustine Bourassa.

Cette dernière est arrivée hier de Saint-Hyacinthe où elle demeure depuis un mois environ, chez cousine Fanny Dessaulles, ainsi que M. Bourassa. Ce dernier s'est loué un atelier et une chambre, sur la place publique, en face du palais de justice, et il prend ses repas chez Casimir Dessaulles. Augustine prend toute sa pension chez C. Dessaulles.

Mme Dessaulles et Emma sont chez votre fils Henri, 116, rue du Champ-de-Mars, depuis trois jours. Nous avons tous été invités à souper et veiller avec eux et chez Henri, dimanche soir. J'ai eu le plaisir d'y constater que tous vos enfants et petits-enfants d'ici sont en parfaite santé. Nous avons passé ensemble une soirée fort agréable, et je puis vous dire, en toute sûreté de conscience, que vos petits-fils d'ici vous font autant d'honneur que votre Aline, de Melle, malgré toutes les belles qualités que vous avez cultivées chez cette petite.

Emma a bien fait de vous garder pendant qu'elle vous tient, car si ses qualités, celles de son bon mari et celles de la charmante Aline peuvent vous attacher là, vous trouverez ici autant de belles et bonnes qualités, et nous l'emporterons sur Melle par le nombre, le poids et la mesure. Vous ne pourrez plus jamais vous

décider à revoir Melle quand une fois vous aurez connu personnellement vos petits-enfants d'ici.

Je ne sais si l'on vous a appris la naissance, à Papineauville, d'un garçon, Joseph-Henri Mackay, né du mariage de Joseph Mackay avec demoiselle Cusson. Il est né dans la nuit du 19 au 20 novembre et a été baptisé le 20 après-midi. Il a été tenu sur les fonts baptismaux par son grand-papa, F.S. Mackay, et par sa grand-maman Cusson.

La mère a été bien malade et bien souffrante, la nuit de la naissance de cet enfant, mais elle est bien rétablie maintenant. Et l'enfant, qui pesait 10 livres naissant, fait bien depuis qu'il s'est décidé à jouer son rôle et à prendre place dans le monde.

Vous avez dû savoir aussi, par la correspondance de famille, la naissance d'Adine-Emma Gagnon, fille de Marie-Louise Coursolles et de M. Oscar Gagnon, commis voyageur, de Québec. Cette naissance a eu lieu le jour consacré à notre grande Sainte-Catherine, patronne des philosophes. Cette petite est bien certaine que personne ne manquera de célébrer l'anniversaire de sa naissance, un jour si bien célébré dans toutes les familles canadiennes. Le parrain de cette enfant a été M. Toussaint Coursolles. Mme Coursolles, qui s'était rendue à Québec quelques semaines d'avance, y est encore. Toussaint Coursolles est revenu de Québec dimanche. Il est parti pour Ottawa hier. Emma, sa fille; Marie-Louise et sa petite fille, Adine-Emma, sont en aussi bonne voie qu'on puisse le souhaiter, pour le temps écoulé depuis la naissance de ce bébé.

Pendant que je vous énumère l'accroissement de notre famille, je fais aussi bien de vous mentionner la naissance, au N° 202, rue Saint-Denis, de M. Edgar-Georges Béique, huitième enfant et 7^e garçon de Caroline. J'ai vu Caroline dimanche dernier. Elle était encore dans son lit mais son teint était bien bon et son enfant est gras et tout à fait sage et bon comme les mamans désirent voir leurs enfants à cet âge. Aujourd'hui elle est sur pied.

Le jeune Frédéric Béique est souvent malade et il l'est actuellement depuis près de trois semaines. Les nerfs jouent un grand rôle dans ses maladies. Il a besoin d'être fortifié pour faire un homme. Si l'on peut réussir à découvrir le traitement propre à le ramener, il fera un homme, car il est très bien doué et d'une grande activité d'esprit et de corps.

Vous avez dû apprendre aussi le retour précipité de M. Stewart et d'Eugénie, rappelés au Canada à l'improviste par la faillite du frère de M. Stewart, survenue depuis leur pour l'Europe. Il paraît que le mari d'Eugénie perd une vingtaine de mille piastres par la faillite de ce frère pour qui il avait cautionné.

Casimir, mon frère, est au lit depuis plus d'une semaine. Il se fait traiter par le D^r Brodeur, pour une inflammation au col de la vessie. Il prend un peu de mieux. Mercédès n'est pas très bien. Elle a une maladie de reins qui l'empêche presque de marcher. Elle ne marche que péniblement.

Godfroy, votre gendre, est à l'hôpital Notre-Dame depuis trois semaines, par suite de chaud et froid qui ont occasionné chez lui un peu de congestion aux

poumons. Il a été envoyé à l'hôpital parce qu'il ne voulait pas se laisser soigner ni prendre les remèdes qui lui étaient prescrits à Papineauville. Il est en pleine convalescence et a pris du mieux dès son arrivée à l'hôpital où il lui a fallu se laisser traiter. Il a dîné avec nous ici samedi et, dimanche, il a dormi encore pour aller voir son frère Denis.

Je vous fais ma procuratrice pour embrasser pour moi chacune des aimables personnes de votre famille, et pour me rappeler au souvenir de tous nos bons amis belges. Votre frère bien affectionné.

Auguste



Mme Joseph Beaudry
À Melle
[Belgique]

Montréal, 30 mars 1892

Ma chère Émilie-Anne,

Votre lettre du 16 de mars à Louisa nous a été remise hier. À quoi bon pour vous de nous donner l'espoir que vous allez venir nous voir en juin prochain : avant de vous mettre en route pour venir ici, vous dites à Louisa de se préparer à vous accompagner à Savannah pour l'hiver prochain !

Il serait plus économique de prendre de suite votre passage direct d'Anv à Savannah ou quelque port du voisinage, et Louisa irait vous rencontrer là. Nous sommes à peine au commencement du printemps. Notre hiver a commencé tard et il a traîné sur la fin. Le printemps l'a surpris à nous donner toute la neige et le froid qu'il avait négligé d'apporter, dans le temps consacré à cela depuis nombre d'années. Les gouvernants du monde terrestre et leurs administrés se sont si mal acquittés de leurs devoirs respectifs que le gouvernement supérieur a cru devoir intervenir et donner, à chacun, des pénitences exemplaires, sous forme de maladies physiques et morales, de crises commerciales et de saisons intempestives.

Les familles que vous connaissez ici ont toutes été plus ou moins éprouvées par la grippe et les maladies compliquées de grippe, qui ont régné dans tout le cours de l'automne et de l'hiver.

Votre propre famille ici a été une des moins éprouvées. Je soupçonne charitablement que vos péchés, ayant été commis bien loin d'ici, n'ont pas eu autant d'influence pernicieuse que s'ils avaient été perpétrés de ce côté-ci des grandes eaux.

Vraiment vos petits-enfants ont bien été incommodés assez constamment pendant la mauvaise saison, mais pas de manière à donner de sérieuses inquiétudes à

leurs parents. Aujourd'hui que le beau soleil du printemps vient assainir notre atmosphère, ils sont tous en voie de recouvrer les forces perdues pendant les mauvais jours sombres. De même Henri, Alice et Joseph, qui n'ont eu que de légères indispositions et rhumes, sont merveilleusement bien maintenant.

J'ai laissé Louisa écrire seule pendant l'hiver, malgré que j'aie reçu deux lettres de vous à mon adresse dans le cours de l'hiver. Il m'est plus facile d'écrire aujourd'hui que durant les temps froids ou humides de l'hiver.

J'écris à la place de Louisa, qui s'occupe de diriger sa couture, sa cuisine, les soins à donner à Nanette, qui est sous le coup d'une vilaine mouche appliquée sur l'estomac. Nanette est plus souffrante depuis une quinzaine de jours et malgré qu'elle ait reculé, pendant plusieurs jours, la nécessité de se faire traiter pour éviter de la fatigue à sa tante et à sa cousine, il lui a bien fallu obéir au médecin et à la maladie. Elle passera cette semaine à faire soigner sa mouche et appliquer des cataplasmes de graine de lin.

Juliette est au lit depuis environ trois semaines, menacée d'une couche prématurée, que le médecin ne paraît pas capable de contrôler de manière à la faire arriver au temps voulu par la nature. Un si long temps passé dans le lit avec des hémorragies répétées, l'affaiblit. Pour ajouter encore à son épreuve, ses deux domestiques la quittent pour n'avoir pas à la soigner.

Marguerite est partie lundi soir avec tante Françoise (Mme Laviolette) pour []. Françoise l'emmène afin de lui faire faire des hardes de printemps que sa mère ne peut lui faire comme elle se l'était proposé. Jeanne ira probablement à son tour pour la même raison. Les deux petites ont eu la grippe et la coqueluche durant l'hiver et s'en ressentent encore. Le petit Gustave en a été moins malade que ses sœurs, mais il est d'une humeur à donner plus de fatigue à sa mère.

Chez Émery, celui-ci a été assez malade dernièrement pour faire appeler le médecin et le prêtre. Il est mieux maintenant et peut aller et venir dans la maison. Émilie et Charlotte ont été malades avant lui et ont pu se rétablir juste assez tôt pour être capables de lui prodiguer les soins dont il avait besoin. Mme Toussaint Thompson, qui demeure dans le bas de la même maison, a bien aidé ses cousines. Tout en aidant à soigner son petit-fils que Blanche n'a pas pu nourrir au sein et qui a été en conséquence bien délicat et difficile à élever. Il prend le dessus maintenant.

Chez Casimir ont eu leur très forte part d'épreuve : lui a passé une partie de l'automne et de l'hiver au lit, où il était retenu par une maladie de vessie. Il est bien maintenant et vaque à ses affaires.

Mercédès a été malade l'été et l'automne dernier. Malgré que le médecin lui eût prescrit un repos presque absolu, il lui a fallu soigner ses quatre enfants qui ont eu la coqueluche. Les deux aînés, Guy et Ida n'ont pas été trop malades, mais René et Armand ont été au plus mal pendant plusieurs jours. On a craint de les voir mourir étouffés. Il n'y a que peu de jours qu'ils sont considérés hors de danger.

Mme Delisle ayant été malade elle-même une grande partie de l'hiver, ne pouvait pas beaucoup aider. Henriette seule n'a pas été arrêtée par la maladie. Blanche couture n'a pas été longtemps malade mais il lui a fallu payer tribut à la maladie pendant quelques jours.

M. Couture n'a pas été retenu à la maison, si ce n'est deux ou trois jours. Il a pu exercer les membres de la société philharmonique dont les trois concerts ont eu lieu la semaine dernière, avec un succès convenable, malgré que le principal artiste, venu des États-Unis, ait été affecté de la grippe, de manière à faire presque manquer une partie notable dans un des concerts.

M. Bourassa n'a pas pu s'exempter de la grippe et, la semaine dernière, il la trouvait si obstinée à ne pas céder aux petits remèdes qu'il a coutume de s'administrer lui-même, qu'il a fait venir le médecin. Celui-ci, ayant plus de connaissances médicales, a mieux réussi et M. Bourassa est mieux.

Augustine est assez faible et délicate. Elle est venue ici avec Mlle Félicité Auger (Laure Conan, de son nom de plume), de La Malbaie, qui a passé une partie de l'hiver à Saint-Hyacinthe, dans l'espoir d'y placer, dans les communautés d'éducation, son dernier livre portant le titre : *À l'œuvre et à l'épreuve*. C'est quelque chose dans le genre d'un roman historique représentant les missions des premiers jésuites au Canada et leurs misères chez les sauvages.

Le voyage d'Augustine et de Mlle Auger à Montréal était dans le but de faire un placement d'un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage, ici à Montréal. Augustine se propose d'y revenir mais seule, pour voir des personnes qu'elle croit capables de lui aider.

Mme Laframboise a été elle-même assez incommodée par la grippe. Il lui a fallu avoir recours au médecin. Elle prend du mieux.

Vous avez appris sans doute qu'elle doit revenir demeurer à Montréal et tenir maison avec son fils Arthur et Louise, précisément en face de notre maison. Louise a été hier et le jour précédent à plusieurs encans où elle a fait acquisition de plusieurs meubles de maison pour leur installation au mois prochain, la maison qu'ils doivent occuper étant libre dès maintenant.

Marie-Louise Trudeau vient d'entrer ici pour y passer une partie de la journée avec nous. J'ai interrompu ma lettre pour la saluer en arrivant, et elle m'a donné des nouvelles de son père et de toute la famille. Toussaint est très occupé. Il a deux départements à surveiller : celui des travaux publics et celui des canaux et chemins de fer, et on ne lui a pas encore donné de secrétaire depuis la session dernière. Et sir Hector Langevin, ministre des Travaux publics, qui a été forcé de se démettre, l'été dernier, n'a été remplacé qu'à la veille de la présente session.

Marie-Louise paraît en meilleure santé que je ne l'ai jamais vue. Elle a bien bonne mine, sa taille est plus élancée et la fait paraître un peu plus grande, son teint est rayonnant. Eugénie continue de se porter assez bien et son mari est très occupé des affaires de son frère, qui l'ont forcé à revenir d'Europe avant le temps qu'il avait fixé.

Corinne et ses deux garçons, Francis et Arthur, sont très bien. Louis est toujours à Montréal, au bureau des canaux qui se trouve transféré de la rue Commune à la Place d'Armes depuis quelque temps. Corinne m'a dit, quand elle est venue à Montréal, que Louis s'occupe beaucoup de spiritisme cette année. Ce n'est pas ce qui lui rapportera le plus de fortune, si l'on en juge par ceux qui s'adonnent complètement à cette fantaisie.

Mme C. Dessaulles a passé quatre jours avec nous; elle est repartie pour Saint-Hyacinthe hier, après avoir assisté à une scarification opérée par le D^r Brodeur sur le nez d'Emma. Celle-ci est chez le docteur pour attendre qu'elle soit capable de retourner à Saint-Hyacinthe.

La famille du juge Loranger est bien sous le rapport de la santé, dans le moment. J'ai vu Mme Loranger, la mère, faire ses pâques à Saint-Jacques lundi. Elle est encore bien vigoureuse, malgré qu'elle ait été assez malade durant l'hiver.

Victor doit être occupé, à l'heure où je vous écris, à poser ses chaudières à sucre aux érables, pour en tirer la sève et faire du sucre. C'est ce qu'il m'écrivait lundi matin. Sa femme est faible et malade depuis assez longtemps. Sa sœur, Alexina, est avec elle dans le moment, elle est revenue de Kankakee (Illinois) dernièrement. Elle doit se marier au printemps avec un M. Dorion, établi là et elle y retournera pour y demeurer après le mariage, qui sera célébré à Coaticook, je suppose.

Je n'ai que la place nécessaire pour vous charger de faire beaucoup d'amitiés de notre part à M. Hepworth, Emma, Alexina et leurs chers enfants, et saluts à toute la famille Hepworth, et mes félicitations à Adine que je suis si content de voir revenir au milieu de nous.

Bien à vous, votre frère bien affectionné. Auguste.



Mademoiselle Marie Papineau
Montréal

Ferme Saint-Joseph, Barnston, 13 juin 1892

Ma chère Marie,

Je voulais t'écrire hier pour te souhaiter un heureux anniversaire de ta naissance et bien du bonheur et de la santé pour l'année présente et celles à venir. L'obligation d'aller à la messe l'a emporté sur celle de fêter la grande solennité de la naissance de ma fille. J'ai écrit à sa mère et ce n'est qu'à la fin de ma lettre à celle-ci que j'ai pensé au 13 de juin !

Un des meilleurs souhaits que je puisse faire pour ton bien-être, c'est de conserver longtemps ton père et ta mère, surtout celle-ci qui sait si bien deviner tout ce qu'il te faut et qui sait comment prévoir et prévenir tes désirs.

Tes deux frères doivent aussi être conservés bien longtemps parce qu'ils t'aiment bien et te seront d'un grand secours quand la vieillesse viendra frapper à ta porte.

Nous sommes tous en assez passable santé et remplis d'espérance à la vue des champs si verdoyants qui nous environnent.

Victor doit aller ce soir au village pour se faire assermenter comme un des deux ou trois évaluateurs nommés par le Conseil local, pour réviser le rôle d'évaluation de la municipalité. Il partira demain et sera deux jours au moins à faire le tour de la municipalité, dans le but de voir les propriétés.

Il profitera de cette occasion pour trouver et engager une fille. Celle qui travaille aujourd'hui n'a plus que deux jours à rester ici. Une fille qui devait venir n'a pas voulu le faire parce que Zélia a fait mourir celle qu'elle a présentement, et elle le disait à celle-ci elle-même sans la connaître.

14 juin. Victor m'a joué le tour, pendant que j'écrivais, il est parti pour le village. Sans penser que je lui avais dit vouloir le charger de ma lettre. Elle ne se serait probablement pas rendue plus tôt, vu que la poste était passée quand il s'est rendu.

Marie-Louise⁵¹⁵ m'a demandé hier de l'emmener à Montréal pour voir mémé et tante Marie. Elle sera bonne fille et aidera bien à mémé et à ma tante Marie, elle sera bonne dans les chars et s'habillera seule; elle sait où demeure ma tante Juliette et elle ira la voir avec cousine Marguerite. Elle n'est pas capable de laver ses hardes ni de les repasser; mais elle ne se salira pas beaucoup : elle fera bien attention. Elle sait bien que c'est au tour d'Auguste⁵¹⁶; mais Auguste fera une promenade en voiture, puis après ce sera son tour à elle d'aller à Montréal. Son plaidoyer est bien complet. « Auguste rechigne quand il va se coucher, mais moi je peux aller boire toute seule, sans rechigner et me déshabiller, et je boutonne mes bottines avec le petit crochet de maman. »

Tu vois qu'elle a réponse à tout quand elle a envie de quelque chose.

Tu feras mes amitiés à toute la famille chez Gustave, Mme Laframboise, les Beaudry, les Casimir, les Émery.

Ton père qui t'aime bien. Auguste.



⁵¹⁵ Marie-Louise Papineau (1887-1937), fille de Victor Papineau et de Zélia Ancil. Petite-fille d'ACP.

⁵¹⁶ Auguste-Jean Papineau (1888-1968), fils de Victor Papineau et de Zélia Ancil. Petit-fils d'ACP.

Madame Jos : Beaudry
Chez M. H. Beaudry
Valois

Barnston, 16 juillet 1892

Ma chère Émilie-Anne,

Il y a quelque temps, pendant que nous étions tous ensemble à Montréal, il a été question d'une traite de Godfroy en faveur de Sam Mackay jeune, pour \$50, et d'une autre de \$15 en faveur de ma sœur, Mme F.S. Mackay.

Nous avons fait, Joseph, votre fils, et moi, la remarque que Godfroy m'avait déjà donné d'avance des traites sur vous et sa pension venant d'Alexina, votre sœur, pour cinq ans. J'ai dit alors que par considération pour Mme Mackay qui le loge, le nourrit et le soigne depuis bien longtemps, je consentirais peut-être à laisser cette dernière recevoir de vous, ou de votre procureur, le quartier de rente qui devient échu le 27 de juillet courant, quoique j'aie avancé et que je doive encore avancer ce qu'il faut pour payer les primes de l'assurance sur sa vie, qu'il m'a transportée pour sûreté de ce qu'il me doit encore.

Depuis ce temps-là, j'ai écrit à Mme Mackay dont le mari est peut-être mort, à l'heure où je vous écris, que je lui laisserais retirer le montant de sa traite (\$15) et que Sam pourrait retirer le surplus ou la balance des \$50 du 27 de juillet. Vous voudrez bien alors dire à Henri, votre procureur, si cela ne lui cause pas trop d'ennui, de vouloir bien accepter et payer ces traites de Mme Mackay et de Sam, jusqu'à concurrence de cinquante piastres, à même les cinquante piastres que vous avez à payer au 27 du courant mois. Je reprendrai mon tour au prochain quartier.

Je vous assure que les souvenirs que vous avez envoyés, par moi, à Marie-Louise et Henri Papineau, ont été reçus avec plaisir et reconnaissance, et Auguste a un plaisir toujours nouveau à se servir, avec sa sœur, du jeu de cartes si amusant que vous lui avez donné. Il essaie d'imiter les cris des animaux et des oiseaux dépeints sur ses cartes; Marie-Louise en fait autant et cela nous fait un joli concert parfois.

Victor a commencé à faire sa récolte de foin lundi dernier. Il en a mis en grange environ 25 tonnes cette semaine. Le mauvais temps d'aujourd'hui a fait ajourner, à la semaine prochaine, la continuation de cet ouvrage.

J'ai appris, par une lettre de Louisa, écrite à Caledonia, la belle réception qui vous a été faite à Ottawa où tout le monde a été si heureux de vous recevoir et de vous revoir, après une si longue absence. J'ai regretté que le rhume de vos deux petites-filles leur ait fait manquer, ainsi qu'à Alexina, une si bonne occasion de voir tous nos bons parents de la capitale.

Je suppose qu'elles n'avaient pas encore repris la pratique du système hygiénique et le traitement hydrothérapique de l'abbé Kneipp, autrement elles n'auraient pas pu être susceptibles de prendre le rhume !

Je vous prie de distribuer autour de vous tous les brins d'une grosse gerbe d'amitiés que tous les membres de la famille ici ont composée, pour en faire part à chacun des membres de la famille réunie à Valois. Nous vous souhaitons à tous beaucoup de bonnes récréations et la bonne santé indispensable pour en bien jouir.

Votre frère et ami bien dévoué.

Auguste



Madame J. Beaudry
Valois

Ferme Saint-Joseph, 6 août 1892

Ma chère Émilie-Anne,

Vous êtes susceptible de changer d'avis quelques fois et j'en suis heureux, parce que cela me donnera, dans l'occasion, une chance de vous amener à faire des choses que vous auriez, de prime abord, décidé de ne pas faire : votre voyage projeté de La Malbaie est flambé, et Valois et nos amis qui l'habitent ont gagné de vous garder. Je m'en réjouis pour eux, mais pas pour Louisa et Marie, qui avaient compté sur vous et sur Alexina et ses enfants, pour passer une vacance encore plus agréable que celle dont elles jouissent présentement. Le D^r Brodeur disait, l'an dernier, à Marie que La Malbaie ne lui convenait pas, à cause de la trop grande humidité qu'on ne manque généralement pas d'y trouver, même en été. Je crains que ce ne soit pas beaucoup meilleur pour Louisa, qui a fait une saison de bains à Caledonia pour se soulager du rhumatisme, qu'on doit reprendre facilement à La Malbaie, lorsqu'on ne fait pas un excès des précautions à prendre contre ce méchant compagnon. Vous savez que votre bonne sœur n'a jamais péché par des excès de ce genre !

J'espère pourtant que l'une et l'autre seront assez réfléchies pour ne pas trop s'exposer, le soir particulièrement, aux refroidissements.

Joseph m'a écrit qu'il vous a loué un bon logement à son goût et au vôtre, et il a bon espoir de l'habiter, soit avec vous, soit sans vous, si les projets qu'il a se réalisent. Prenez garde de changer d'avis encore une fois : Louisa m'a dit que vous aviez consenti à venir demeurer avec nous pour l'hiver, avec Alexina et ses gentilles fillettes. Je tiens à ce que cela se réalise. N'allez pas prier maintenant pour que Joseph l'emporte sur moi et qu'il vous décide à passer l'hiver avec lui, pour tenir sa maison de la rue Dorchester.

Moi, je l'ai avisé indirectement de ne pas se presser de louer, avant d'avoir eu quelque renseignement sur les probabilités de réalisation de son désir dominant du moment. Il est au centre des affaires, et moi je suis au milieu des champs. Les

renseignements qu'il a demandés et obtenus lui ont paru bien satisfaisants, puisqu'il a loué. Je lui souhaite que tout lui réussisse aussi bien que les préliminaires.

Son premier établissement a été si péniblement brisé, anéanti, qu'on doit lui souhaiter meilleure chance cette fois, et surtout prier pour que le bon Dieu le bénisse. D'un autre côté, si l'on pèse bien le passé et que l'on regarde au présent et à l'avenir, ne peut-on pas se demander si tous ses revers, dans le passé, n'ont pas été au fond un bienfait de la Providence qui le voyait faire fausse route, dans une carrière pour laquelle il n'avait pas été suffisamment préparé.

Il pourra probablement faire plus de bien au moyen de la manufacture et du commerce, que de l'agriculture. Sa femme et son enfant, qui l'ont précédé au ciel, n'ont-ils pas été appelés, eux aussi, à jouir plus tôt du bonheur, pour lui préparer les moyens d'en avoir lui-même une plus large part, en adoptant une carrière où ses talents peuvent se développer plus facilement et plus convenablement, et ses moyens de pratiquer la charité être plus grands et plus abondants.

Il est difficile de connaître l'avenir. Cependant le passé peut toujours nous aider à le prévoir, dans certaines limites. Je souhaite et je demande au bon Dieu que les talents de Joseph, ses qualités et son activité, ne soient employés que pour arriver à produire une plus grande somme de biens permanents.

Je vous embrasse, vous et les vôtres qui vous aiment et qui sont tous avec vous à Valois, et qui ont tous le même désir et font, j'en suis certain, les mêmes vœux que moi.

Votre frère dévoué et affectionné. Auguste.



L.G. Papineau, écr
Bureau du Canal
Coin de Notre-Dame et Place d'Armes
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 11 août 1892

Mon cher Gustave,

J'ai eu par Joseph, par ta mère et par ta tante Mackay, des nouvelles de tes enfants et même de toi; mais il y a déjà quelque temps de cela. Comme Juliette t'écrit régulièrement, j'aimerais à savoir un peu comment elle est cet été, et aussi comment sont les enfants. J'ai lu, encore dans un des derniers *Électeurs*, deux lignes d'une correspondance de Montréal disant que la diphtérie fait des ravages à Papineauville. J'espère que ce n'est plus vrai. Autrement, il faudrait retirer les enfants de là et les envoyer dans une autre campagne. Si Zélia avait une fille, je vous suggérerais bien, à elle et à vous, de les avoir ici, plutôt qu'à Papineauville.

Elle n'a pas de fille depuis près d'un mois et elle ne sait quand elle pourra en trouver une. Heureusement, son bébé, Henri-Joseph, n'est pas incommode. Il a percé ses deux premières dents la semaine dernière et cette semaine, et c'est à peine si on s'est aperçu qu'il en était un peu souffrant.

Il est si faible que le bon Dieu ménage sa faiblesse en ne lui envoyant pas plus qu'il n'est capable de supporter. Zélia et Victor sont partis lundi, dans le but d'aller chercher à Sherbrooke « Nell » et son poulain du printemps, qui sont en villégiature depuis le commencement de juin. Il a tant plu hier et encore aujourd'hui que je ne sais quand ils reviendront. Jeanne Ancil⁵¹⁷ (qui est en vacances) garde la maison avec les deux aînés des enfants et moi. Le plus jeune est chez la voisine pendant l'absence de Zélia.

Marie-Louise et Auguste s'occupent beaucoup de l'époque de la maturité des pommes pour en manger. En attendant, ils vont tous les jours voir si le vent ou les vers n'en ont pas fait tomber et quand ils en trouvent, ils en font de la compote dans leurs tasses faïencées et ils mangent des groseilles qui sont abondantes cette année dans le jardin. Ils vont aussi aux framboises qu'ils peuvent cueillir en assez grande quantité, près des clôtures, pour satisfaire leurs goûts.

Victor est content d'avoir pu finir ses foin durant le mois de juillet. Il pleut beaucoup et souvent, de manière à causer de l'ennui et une grande perte de temps à ceux qui ont encore du foin à faire, et ils sont nombreux.

Le blé et les autres grains commencent à prendre couleur et seront bientôt rendus à maturité. Le blé est beau mais il y en a peu. Les autres grains, orge et avoine, ont peu d'apparence, vu la saison et le terrain trop humide où ils ont été semés. Les patates, fèves et navets sont très beaux.

En payant ta cotisation pour l'eau, fais-moi donc le plaisir de payer la mienne aussi, au bureau de la corporation. Tu dois pouvoir avoir de l'argent de M. Ecrement, s'il ne t'en a pas déjà donné depuis mon départ, et de M. le comte de Courten⁵¹⁸. Ce dernier a payé à ta mère \$22. Je pense qu'il ne doit que le mois de juillet sans en être certain. Dans tous les cas, M. Marin te donnerait bien de l'argent pour mes taxes pour l'eau. Il doit le loyer échu au 1^{er} d'août, \$131.25.

Amitiés à Joseph et à toute ta famille.

Ton père affectionné. Auguste.



⁵¹⁷ Jeanne Ancil (1875-1926), sœur de Zélia et belle-sœur de Victor Papineau.

⁵¹⁸ Richard de Courten, restaurateur. Voir le bail par l'honorable A.C. Papineau à Richard de Courten. OM, 18 janvier 1892, minute 14705.

L.G. Papineau, écr
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 4 novembre 1892

Mon cher Gustave,

Il est bien temps que je réponde directement à ta lettre du 23 d'octobre, quoique j'aie répondu en partie seulement et indirectement dans une lettre à ta mère et une autre à Marie, qui m'avaient écrit aussi vers le même jour.

Jeanne est toujours bien et va jusqu'à dire qu'elle ne partira pas avec moi quand je retournerai à Montréal, parce qu'elle n'a pas assez de belles couleurs. Cependant quand je lui ai demandé si elle me laisserait partir seul dans les chars, sans personne pour me tenir compagnie, elle s'est frôlée sur moi et m'a dit bien bas qu'elle ne me laisserait pas aller seul. Son appétit est bon quand elle peut sortir. Ces jours derniers, lundi, mardi, mercredi et jeudi, ayant été pluvieux et neigeux, son appétit n'a pas été aussi fort que durant les beaux jours de jeux et d'exercice en plein air.

Marie-Louise, Auguste et le petit Henri ont le rhume mais Jeanne s'en est sauvée jusqu'à présent.

Il nous est tombé dix pouces de neige le jour des morts⁵¹⁹. Aujourd'hui, le soleil paraît de temps à autre, et cette neige molle qui avait commencé à fondre à la pluie d'hier, va diminuer encore. Ces jours de mauvais temps m'ont bien forcé de suspendre mes travaux dans le verger et la pépinière, mais je n'en ai pas souffert considérablement sous le rapport de la santé. Je suis évidemment plus fort pour résister aux infirmités et je m'en réjouis, quoique je devrais peut-être avoir plus de hâte d'arriver au terme de la carrière, pour avoir le bonheur promis.

Si Chénier, locataire du Vatel, ne peut et ne veut payer plus de \$6 par mois, il faudra peut-être bien s'en contenter, mais j'aimerais à recevoir les \$11 pour les mois écoulés, et je ne voudrais pas me lier pour plus longtemps qu'au 1^{er} de mai à \$6 seulement par mois.

Je laisserai le bail se continuer sans en diminuer le prix marqué sur le bail, mais je consentirai à donner quittance pour les mois à venir, en recevant au 1^{er} de chaque mois, les \$6 qu'il consent à payer. C'est afin de n'avoir pas à rencontrer un nouveau locataire qui ne voudrait pas payer plus que \$6, en apprenant que j'aurais loué pour si peu. Mme Durocher était obligée de payer \$12. Je tâcherai de rattacher cette partie au reste de la maison pour le louer plus facilement.

Amitiés à toute la famille et chez nous aussi pour le cas où je n'aurais pas le temps d'écrire un mot à ta mère, avant le passage de la diligence.

Ton père affectionné.

Auguste

⁵¹⁹ Le jour des morts : 2 novembre.



[À Louisa]

[1893 ?]⁵²⁰

Page 5 – L'usage du gaz diminue bien la sensibilité ou plutôt la conscience du mal. Mais les lacérations des nerfs n'en ont pas moins lieu et cela cause de la fièvre et un ébranlement considérable de tout le système nerveux. Je te félicite du courage que tu as eu de subir cette opération. J'espère que tu en seras récompensée par l'avantage de n'être plus incommodée par des chicots douloureux et par un dentier continuellement déplacé.

Pour le voyage d'Europe, je ne vois pas d'inconvénient pour nous à ce que Marie l'entreprenne avec sa tante et sa cousine. L'inconvénient serait tout pour sa tante qui aurait nécessairement à s'occuper d'elle, au moins pour la renseigner et la diriger et la surveiller. Sera-t-elle assez bien pour faire le voyage en même temps que sa tante ? Vous serez plutôt à même d'en juger que moi.

Peut-être, si je ne suis pas capable de reprendre mes travaux professionnels à l'automne, me déciderai-je à entreprendre alors le voyage avec toi.

Je vois bien que ta réponse, sur cette question du voyage, vient du cœur et que tu as mieux aimé en faire le sacrifice que de me laisser m'en occuper avant que j'aie la force et le goût de me remettre aux affaires. Je t'en suis reconnaissant, mais si tu te sens capable de le faire à présent sans moi, je crois que je pourrai de mon côté trouver les moyens pécuniaires de vous le faire faire à toutes deux.

J'espère que ta course projetée à Saint-Hyacinthe ne sera que différée, et cela sera bon pour toi et pour Fanny de la faire quand tu seras libre.

Je suis bien content que nous ayons le moyen et la volonté de rendre quelque petit service à ceux qui, comme la famille Villeneuve, peuvent en avoir besoin. Il y en a beaucoup qui nous en ont rendu, lorsque nous étions dans le besoin. Nous n'avons pas eu que des besoins pécuniaires qui ont été satisfaits par nos bons parents et nos bons amis à Saint-Hyacinthe, à la Petite-Nation et à Montréal. Nous n'avons pas toujours eu occasion de les leur rendre, et même quand l'occasion s'en est présentée, nous ne l'avons pas toujours fait. Il est bon de le faire à d'autres comme compensation.

Gustave et moi, nous avons, tous deux, été un peu affectés par l'humidité d'aujourd'hui. À tout considérer, nous n'avons pas à nous plaindre; la journée est à peu près finie et nous n'avons pas beaucoup souffert ni l'un ni l'autre. Je suppose que cela vient de ce que nous sommes un peu mieux. Nous ne pouvons pas espérer guérir complètement du jour au lendemain.

⁵²⁰ Noté tel quel, par une autre main, en haut de ce manuscrit incomplet, numéroté page 5.

J'ai reçu aujourd'hui du Père Plessis une lettre fort aimable, comme il sait si bien les faire et les sentir. Je ne lui répondrai pas de suite, d'abord parce que voilà bien long d'écrit pour aujourd'hui et que cela me fatigue toujours d'écrire longtemps, et ensuite parce qu'il me faudra avoir quelques renseignements des gens de l'endroit.

Je désire beaucoup le rétablissement de Marie et j'ai bon espoir qu'il s'effectuera. Déjà avant mon départ, nous trouvions qu'elle reprenait des forces quand le docteur suspendait un peu le traitement pour la faire reposer.

Je vous comble d'amitiés pour vous et pour tous ceux qui s'intéressent à nous. Aux filles, bien des compliments aussi.

Tout à toi. Ton ami Auguste.



L.G. Papineau
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 27 août 1893

J'avais fait le projet de t'écrire à la fête de ton patron, mais le retour subit de ta mère de Caledonia à Valois m'a fait lui écrire deux fois, de sorte que ta lettre a été ajournée pour le moment. Je me reprends pour te demander des nouvelles de ta femme et de tes enfants. Je les suppose encore à Papineauville, mais à la veille d'en revenir. Es-tu toujours occupé au drain de Lachine, à Montréal ? Les travaux seront-ils terminés cet automne ? M. Parent est-il revenu ou a-t-il quelque chance de revenir à son bureau ? M. Marceau est-il toujours à Montréal ?

Sais-tu ce que feront tes cousins Mackay ? Sam a-t-il intention de revenir à la ville ? Ici, tout le monde est en bonne santé. Hier, Victor a entré ses premiers voyages d'avoine. Amitiés de tous.

Ton père affectionné. Auguste.



Madame A.C. Papineau
Montréal

Ferme Saint-Joseph, vendredi 27 octobre 1893

Ma chère Louisa,

J'ai reçu hier ta lettre de mercredi, contenant celle de Gustave du 24 et donnant des nouvelles de notre bonne Juliette. Je t'assure que nous partageons bien la crainte et les inquiétudes de Gustave et les tiennes, et que nous sentons avec lui et

avec toute la famille, le soulagement de la savoir en bonne voie de rétablissement, et nous nous réjouissons avec Marie de savoir que Joseph se rapproche de jour en jour de Montréal.

Malgré que le climat de Californie soit bien plus beau que celui de Barnston, je crois que j'aime encore mieux être ici que là-bas. Nous sommes moins éloignés de la famille que si nous étions en Californie. C'est un bien beau pays pour la production des fruits matériels, mais celui-ci me semble plus favorable à la production des fruits de vie surnaturels. Nous avons des églises accessibles et des prêtres, des chapelles et des retraites pour toutes les classes de la société dans notre bonne province de Québec. Tout cela est bien rare en Californie.

Il pleut un peu et vente fort ce matin. J'espère pourtant pouvoir aller travailler, quand j'aurai fini d'écrire mes lettres. J'ai reçu en même temps que la tienne une lettre de Godfroy. Il dit que Papineauville est de moins en moins gai. Aurélie a arraché de son jardin quelques plantes et des petits arbres fruitiers que je lui avais envoyés l'année dernière. Elle les a fait transplanter dans le jardin d'Alexina St-Julien, afin qu'ils restent dans la famille. Elle attend Sam pour se rendre à Montréal, et lui attend le règlement de certaines affaires qu'il craindrait de voir lui échapper, s'il partait du district d'Outaouais avant qu'elles fussent terminées.

Que de déchirements à opérer pour se détacher des choses de ce monde, et surtout des lieux qu'on a habités et que l'on a arrangés, embellis et travaillés pendant longtemps. Notre Seigneur s'est laissé arracher ses vêtements avec les lambeaux de chair qui s'y trouvaient collés, pour nous faire voir combien il est douloureux de nous séparer des choses de ce monde. Pourtant lui n'avait plus que la robe sans couture que sa mère lui avait faite ! Il a voulu se la faire arracher avec violence brutale pour nous faire bien comprendre que nous devons aussi nous laisser détacher de tout, quoi qu'il en coûte à notre corps et à notre âme dans le moment des déchirements qu'il nous faut subir volontairement ou forcément.

Les travaux ici se continuent assez activement. Les labours n'avancent que lentement cependant, parce que la terre est durcie par la sécheresse prolongée.

Sœur St-Louis a vu Mme Baulne qui est accouchée depuis deux jours et elle a dit ou fait dire par téléphone que Mme Baulne consentirait probablement à nous laisser avoir sa jeune fille, si nous voulons l'avoir chez nous ou dans une des maisons de notre famille, mais qu'avant de donner réponse définitive, elle voudrait me voir et me parler quand j'irai à Coaticook. Je ferai en conséquence comme tu me l'écrivais dans ta carte du 24 d'octobre : je laisserai la question ouverte. Zélia est contente de celle qui est ici. Elle a bonne volonté, de la douceur avec les enfants, assez de capacité pour la cuisine d'ici. Seulement elle est un peu lente. Zélia se propose de la garder tant qu'elle voudra rester, sauf à en prendre une autre au commencement de juin. Elle attend un autre enfant pour la fin de juin.

Je t'envoie ma dernière enveloppe romaine : un des derniers souvenirs de la ville éternelle !

Marie-Louise entre pour me demander de vous envoyer des petits becs et des remerciements à mémé pour le raisin. Auguste vient aussi pour demander d'ajouter les siens. Victor disait hier qu'il ne s'est pas rendu malade cette fois-ci à manger du raisin. Tous en ont mangé avec beaucoup de plaisir. Je te charge de mille amitiés pour ta sœur et ses enfants et petits-enfants, pour Juliette, Gustave et les leurs, pour Marie, Joseph, Nanette et toute la famille chez Émery.

Ton ami Auguste.



L.G. Papineau, écr
Montréal

Barnston, 3 juin 1894

Mon cher Gustave,

Un mot à la hâte, avant le départ pour la messe, afin de vous féliciter, Juliette et toi, de la première communion de Marguerite et d'avoir pu y assister en famille.

Je viens de recevoir une carte postale de ton oncle Benjamin, de Papineauville. Il craint que Denis n'ait pas pu recevoir ma lettre demandant à ce dernier d'envoyer à Pierre Auclair, à Papineauville, \$10.50 de pension qui lui est due.

Comme je ne suis pas certain que Denis soit encore au N° 114, Champ-de-Mars, veux-tu avoir la bonté d'y passer et de demander à Denis s'il a envoyé l'argent. S'il ne l'a pas fait et qu'il ne puisse pas le faire dans le moment, fais-moi le plaisir d'envoyer à Pierre Auclair, par le plus prochain courrier, 11 piastres, parce qu'Auclair s'est acheté une vache, comptant sur cet argent, et il serait forcé de la remettre, d'après son marché, s'il ne pouvait payer cet a/c⁵²¹.

Tous les enfants ici ont le rhume. Les adultes sont en bonne santé. Les pluies ont embelli la campagne, mais ont rendu la température désagréable pour le moment.

Je vous embrasse tous bien affectueusement, petits et grands.

Ton père affectionné.

Auguste



⁵²¹ a/c : à compte, puis acompte.

Madame L.G. Papineau, écr
Montréal

Barnston, 11 juin 1894

Ma chère Juliette,

Je viens de commencer une lettre à Gustave et je la continue en m'adressant à vous parce que vous êtes à Valois avant lui.

J'ai reçu ce matin sa lettre du 8, me parlant de l'affaire de Denis et de mon frère aîné⁵²². Je suis content de vous savoir un peu mieux que lors de mon départ. J'espère que le bon air et la bonne compagnie de Valois feront ce qui reste à faire pour vous fortifier. Tout ne me paraît pas couleur de rose ici, dans la maison. Zélia avait une assez bonne fille pour l'aider. Pendant qu'elle était allée à la messe avec Victor, un des neveux de la fille est venu dire à celle-ci que son frère venait de mourir. Les quatre enfants ayant le rhume assez fort, la fille a bien voulu attendre le retour des parents pour partir elle-même. Au retour de Zélia, elle a trouvé le petit Henri très pâle et fiévreux et, au souper, il semblait n'avoir pas grand appétit. Elle a parlé de lui faire prendre un bain de pieds chaud, pour couper la fièvre. Elle l'a endormi pour la nuit, tout en trouvant qu'il avait la respiration un peu gênée. À 8 h et demie, elle m'a demandé de le voir pour savoir ce qu'elle devait faire. Il a respiré deux ou trois fois seulement, après que j'ai été rendu à sa petite couchette, et il a exhalé le dernier soupir d'une manière presque imperceptible.

Ce matin, avant mon lever, j'entendais Marie-Louise, en bas, appelant sa mère, et Auguste, en haut, l'appelant aussi. Victor était allé à la fromagerie, l'homme aux animaux et Zélia seule dans sa cuisine avec Léonie⁵²³ qui demandait son déjeuner. Le petit Henri était sur les planches.

Je termine parce que la voiture est à la porte, qui attend ma lettre.
Votre bien dévoué.

A.C.P.



⁵²² Le frère aîné d'ACP est Joseph-Benjamin-Nicolas (JBN) Papineau, père de Denis Papineau.

⁵²³ Léonie Papineau (1893-1979), fille de Victor Papineau et de Zélia Anctil. Petite-fille d'ACP.

Madame A.C. Papineau
Valois⁵²⁴

Ferme Saint-Joseph, 23 août 1894

Ma chère Louisa,

Le 23 n'est pas loin du 25, juste le temps nécessaire pour faire parvenir de Barnston à Valois les salutations empressées, les compliments et les félicitations que demande le retour de la Saint-Louis. Je me propose d'aller à Coaticook aujourd'hui, mais ne sais si je pourrai avoir la voiture ce soir ou s'il me faudra prendre la diligence dans quelques minutes. Victor est au champ, occupé à charroyer du grain à la grange. Son homme est parti à Stanstead pour l'exposition. Les hommes de l'endroit sont toujours friands des expositions : ils se croiraient bien malheureux s'ils ne profitaient pas de toutes ces occasions de laisser là les travaux les plus pressants pour y courir voir les filles et les animaux qui sont exhibés en même temps.

Cela m'éloigne un peu du but de ma lettre, qui est spécialement pour te rappeler que je n'oublie pas que tu auras, le 25 d'août, trente ans de plus que n'avait notre Sauveur, lorsqu'il a quitté la vie pour aller nous en préparer une meilleure. En attendant que cette meilleure nous arrive, je te souhaite de bien jouir de celle qu'il nous a donnée, qu'il nous conserve et qu'il cultive en nous, afin que nous l'ayons plus abondamment, comme il l'a dit lui-même. Jusqu'à présent, nous avons eu l'avantage de passer agréablement la vie naturelle qui nous a été donnée et d'avoir un commencement de l'autre qui serait même bien avancée en nous, si nous n'y avions pas mis tant d'obstacles et si nous avions su profiter des exemples du bon saint Louis et des excellents saint François-d'Assise et saint François-de-Sales.

Je te souhaite donc pour ta fête tout l'avantage que peut te procurer une imitation fidèle des vertus de ton patron, puis une heureuse issue à l'épreuve de Marie et un prompt rétablissement de ta filleule Emma, que ta lettre du 19, reçue hier, nous dit être enfin heureusement délivrée. Sa fille fera une bonne chrétienne, puisqu'elle a tenu à faire son entrée dans le monde assez tôt, le dimanche, pour pouvoir aller à la grand-messe du jour, si l'on avait eu l'intention de l'y conduire.

Je souhaite que Marie et Juliette soient aussi heureuses que ta filleule.

Bonne santé et amitiés à toute la famille.

Ton ami Auguste.

✕

⁵²⁴ Valois : Pointe-Claire.

L.G. Papineau, écr
Montréal

Barnston, 11 novembre 1894

Mon cher Gustave,

J'ai reçu ce matin ta lettre du 9, me disant avoir acheté des actions dans la Dominion Cotton Mills Co : 60 parts, avec l'intention de garder pour toi celles dont je n'aurais pas besoin. Elles coûtent, dis-tu, \$5 955, y compris \$15 de courtage, ce qui fait \$99.25 par part ou action. Alors je crois pouvoir en prendre 53, ce qui ferait un montant total de \$5 260.25, si je ne fais pas erreur de calcul.

Quant au prêt proposé par M. le notaire Victor Morin, de \$2 400, j'ai adressé à ta mère, ce matin, un chèque sur la banque d'Hochelaga à ton ordre, pour \$1100. Je puis au besoin en envoyer un autre de \$300 sur la banque canadienne de commerce, si l'on m'envoie un blanc ou deux de chèque sur cette banque (succursale de la rue Saint-Laurent). Il y a un livret de ces chèques dans le 2^e tiroir, à gauche de mon bureau à Montréal. Mais je crois que ta mère aura assez d'argent en dépôt à la banque d'épargne de la cité et du district, pour former les \$1300 restant à trouver. S'il lui en manquait, tu pourrais peut-être lui fournir pour quelques jours ce qui lui manquerait, en attendant mon chèque ou mon retour à Montréal, qui ne peut toujours pas être retardé de bien des semaines maintenant.

Je crois que tu n'as pas besoin de garder de ton argent pour compléter ce prêt, car on peut avoir, d'un jour à l'autre de M. Théophile Bourdeau⁵²⁵ (670, rue Saint-Hubert), en le lui demandant, un millier de piastres qu'il m'écrit être prêt à me payer d'avance, si je veux l'accepter, quoique ne devenant échue qu'en janvier 1896, je crois.

Je suis d'avis que si tu as encore envie d'acheter des actions dans la Dom : Cotton Co, tu auras l'occasion d'en acheter cet automne même en guettant, car c'est la saison où presque chaque année il survient une baisse quelquefois considérable. Je crois que c'est un bon stock, malgré leur gros emprunt sur *débentures*.

Maintenant, parlons de Juliette. Pendant que j'étais chez nous, la dernière fois, j'arrivais de la voir après sa couche prématurée, au moment où le D^r Brodeur venait de faire sa visite à Marie, et je lui dis que Juliette était au lit et que c'était malheureux que sa faiblesse amenait ainsi des couches prématurées. Il me dit :

– Ce n'est pas la faiblesse qui cause cela, mais quelque chose à la matrice, et cela peut être remédié.

Je voudrais bien que vous le consultiez, même à mes frais, afin de remédier à pénible inconvénient, pendant qu'il en est encore temps, et de lui conserver la santé pour elle-même, sa famille et surtout vos chers petits enfants que nous aimons tant. Pour cela, il ne faut pas attendre qu'elle redevienne enceinte. Je

⁵²⁵ Théophile Bourdeau, de Laurent, Laforce & Bourdeau, 670, rue Saint-Hubert, importateurs de pianos.

voudrais que cette consultation eût lieu immédiatement. Tu as de l'argent en main à moi et tu n'as pas à craindre que je ne puisse pas payer cette consultation en tombant en faillite avant d'avoir réalisé l'offre que je fais.

Allons, embrasse ta femme bien affectueusement pour moi, ainsi que tes enfants, et fais-toi embrasser pour moi par eux.

Ton père affectionné. Auguste.

Autre P.-S. J'écris à Th. Bourdeau et j'inclus la lettre que tu voudras bien lui faire parvenir, après l'avoir lue et communiquée à ta mère, et après avoir lu l'autorisation qu'elle contient de recevoir les \$1000 offerts, s'il en est besoin pour le prêt ou pour achat d'actions pour toi-même, s'il n'y a pas besoin pour le prêt.



Madame L.G. Papineau
Montréal

Ferme Saint-Joseph, 11 novembre 1894

Ma chère Juliette,

Votre bien bonne lettre garnie de nouvelles intéressantes de la famille m'est arrivée ce matin, un peu avant une heure, par Victor revenant du village de Barnston où il avait passé la soirée. Je ne pensais pas d'abord avoir le temps de vous répondre aujourd'hui parce que je croyais avoir une chance d'aller à la messe. Le mauvais temps a recommencé au moment où il eût été l'heure de partir, et Victor a décidé qu'il valait mieux ne pas se mettre en chemin.

Quant à ce qui concerne Godfroy et Mme Longpré, je ne prévois pas avoir d'argent à lui avant le 1^{er} de février prochain, et je n'en aurai que s'il m'envoie un ordre pour en retirer. En attendant cet ordre, il faut que j'acquitte pour lui la prime d'assurance sur sa vie et l'intérêt sur ce qu'il me doit. Ces deux choses réunies forment 20 piastres et 69 cents, que je suis forcé de payer ou acquitter d'avance, pour lui, tous les trois mois. Sans cela, il ne pourrait probablement pas recevoir ce qu'il reçoit tous les trois mois.

Au mois d'avril dernier, j'ai avancé de l'argent à Mme Longpré et en juillet j'en ai avancé à M. Landriau et à M. Longpré fils. Mais je n'en ai pas toujours sous la main pour faire des avances à ceux qui ont la bonté de lui faire crédit et qui, étant sur les lieux, peuvent voir quand il a ou non de l'argent, et je suis décidé à ne plus payer d'avance pour lui, excepté pour l'assurance sur sa vie et l'intérêt trimestriel.

Il me répugne beaucoup d'entrer dans ces détails, et ce n'est que par amitié pour vous que je le fais. Je désire que vous ne disiez pas tout cela à Mme Longpré, malgré l'estime et l'amitié que j'ai pour elle.

Tout ce qu'il lui importe de savoir, c'est [ce] qui suit : si Godfroy me charge, comme à l'ordinaire, de retirer de l'argent pour lui, ce ne pourra pas être plus de \$50, sur lesquels j'ai ordre depuis plusieurs années de payer pour lui \$20.69 d'avance. Le plus que je pourrais recevoir au 1^{er} de février et envoyer à Mme Longpré, ne serait que \$32.91, sur lesquels je dois déduire le postage et l'enregistrement des lettres dans lesquelles j'envoie l'argent.

Moi, je n'ai jamais d'argent en main appartenant à Godfroy que quand il m'a donné un ordre d'en retirer pour lui; et quand j'en ai donné d'avance pour lui, c'était à mes risques et périls, car je n'ai aucun droit sur lui, ni sur rien de ce qui lui appartient, excepté l'assurance, et il me doit bien plus qu'à aucun autre de ses créanciers, car il ne m'a jamais payé le jugement que j'ai contre lui, ni la balance qu'il me doit sur la vente de la ferme Plaisance et sur les hypothèques que j'ai payées pour lui à un bon nombre de ses créanciers qui l'ont fait saisir et vendre de temps à autres.

Pardon de vous avoir écrit tout ce fatras, car j'aurais dû laisser dormir tout cela dans le silence de l'oubli.

Je vais écrire un mot à Gustave par affaire et je dirai un mot vous concernant.
Votre père affectionné. Auguste.



M. Jos. Beaudry
Montréal

Ferme Saint-Joseph, Barnston, lundi 27 mai 1895⁵²⁶

Mon cher Joseph,

C'est comme dans une manufacture ici, aujourd'hui : tout le monde s'occupe de faire une même chose, le déménagement. Victor a pu envoyer un voyage de caisses et autres colis, vendredi dernier, et il en prépare un autre voyage. Les gens d'ici ne sont pas pressés d'aider à conduire un voyage de ménage; ils sont encore dans les semailles et ne font pas comme Victor a toujours fait pour ses voisins. Il laissait son ouvrage pour leur rendre service. Aussi, il n'a pas fait fortune. Je ne parle pas de Frank Rodrick; lui a fait le voyage qui est rendu à Coaticook, en allant chercher du foin dont il a besoin.

Ce matin, les deux enfants avaient chacun une légère attaque de croup. Ce n'est pas pour avancer Zélia qui a pourtant bien autres choses à faire.

La pluie, commencée vers midi, m'empêche de travailler au dehors. J'ai encore bien des plantations qui devraient être faites et qui ne le seront pas, car nous partons d'ici jeudi. Zélia, les enfants et moi, nous coucherons à Coaticook pour en

⁵²⁶ L'en-tête porte en imprimé : « Ferme St. Joseph, Barnston, Que. J.V. Papineau, proprietor, Breeder of Hereford, Gattle and Shire Horses ».

partir vendredi matin. Victor partira avec le ménage ou un peu après et se rendra dans la nuit de jeudi à vendredi. Il espère tout loger dans un char à fret. Nous prendrons Marie-Louise au couvent jeudi soir.

J'ai reçu dimanche matin ta lettre du 23, arrivée ici le 25. Nous avons aussi de beaux pommiers couverts de fleurs blanches et de fleurs roses, suivant les variétés. Il y en a un grand nombre qui n'ont jamais fleuri et qui sont couverts de fleurs. C'est d'un bel effet, et les champs sont d'une fraîcheur de verdure remarquable, comme s'ils nous faisaient fête au moment de notre départ.

Il y a bien de beaux gadelliers blancs enterrés sous les labours, et des noirs et des rouges et des couleurs de rose aussi. Heureusement j'ai transplanté dans certains coins et le long des clôtures quelques plants qui pourront être emportés plus tard, et dont Marie pourra avoir sa part, si vous devenez propriétaires, comme vous en manifestez l'intention; car je ne travaille que pour des propriétaires maintenant.

J'ai envoyé mes plantes les plus rares et les plus précieuses à Henri, ton frère, il y a déjà quelque temps, et aux dames de La Présentation à Coaticook et à Mme Dessaulles à Saint-Hyacinthe. Il ne me reste plus ici que des pommiers, poiriers et framboisiers noirs et blancs, avec quelques gadelliers et groseilliers que j'ai pu arracher avant le passage de la charrue. Je n'ai pas pu travailler assez fort et assez rapidement pour en sauver davantage.

Il y a bien des cultivateurs amis de Victor qui ont eu de lui des arbres que nous avions destinés à l'agrandissement du verger. Mon travail n'aura pas été perdu pour tout le monde. Thomas Fletcher, A.M. Auldrige, C. Buckland, Doyle, Abel Heath, un Cleveland et d'autres sont venus en chercher à 10 ¢ pièce, et encore plus gratuitement parce qu'ils étaient pour être détruits. Heath, Fletcher, Auldrige nous avaient laissé prendre des greffons chez eux, dans le temps où nous avons commencé, et ce n'était que juste de reconnaître leur complaisance.

J'ai bien hâte, moi aussi, de vous revoir. Je ne sais encore quand cela sera. J'espère que Jean n'aura pas eu le temps de nous oublier. Embrasse Marie pour moi et dis-lui de ne pas trop compter sur des gadelliers blancs. J'en avais bien planté une soixantaine ici et ils étaient bien beaux. Je n'en ai pas mangé une seule gadelle blanche. Je n'étais pas ici l'an dernier quand elles ont mûri; et cette année, les gadelliers étaient en pleine floraison, quand la charrue a fait la récolte. Il en reste une quantité venant de boutures, mais pas des plus belles variétés. Je commence à croire que le bon Dieu s'occupe de mon bien plus que je ne pense. Aussitôt que ma maison a été bâtie au sud de la rivière, à Saint-Hyacinthe, et mon jardin un peu en état de produire des pommes, des prunes et des légumes, le pont qui nous unissait à la ville a été emporté, et ici je suis arrêté dans mes travaux au moment d'en jouir. Qu'il soit béni de plus en plus !

Ton oncle affectionné.

L.G. Papineau, écr
 N° 1709, rue Notre-Dame
 Bureau des canaux et chemins de fer
 Montréal

Valois, 6 août 1897

Mon cher Gustave,

J'ai reçu de ton oncle Dessaulles le chèque ci-inclus de \$312 à mon ordre, pour le montant de ton dividende N° 45 de la banque de Saint-Hyacinthe; \$111, de celui de Marie et le mien. Je l'endosse à ton ordre, afin que tu puisses retirer tes \$111 et déposer le surplus à mon compte, livret 2029, succursale de la rue Sainte-Catherine. Je donne à Joseph un chèque pour la part de sa femme.

Victor part aujourd'hui pour retourner à Saint-Hyacinthe, et sa femme restera ici probablement jusqu'au retour de Marie de La Malbaie.

Ta mère a reçu de Marie une lettre datée de mardi, je crois, dans laquelle nous voyons que son bébé⁵²⁷ continue de prendre du mieux. La Malbaie n'est peuplée que d'Anglais et Américains cette année. Il n'y a que deux ou trois familles connues de Marie, dans les cottages.

Elle a hâte de revenir, et nous serons bien contents aussi de la voir revenir, quand son Pierre sera plus fort et mieux portant.

Ceux de la famille d'ici se portent bien. Pas de nouvelles de Papineauville depuis le jour où ta femme et tes enfants ont dû y arriver.

Avec affection, ton père dévoué.

A.C. Papineau



⁵²⁷ Marie Papineau (1864-1943), fille d'ACP et de Louisa Trudeau, a épousé (Montréal, Saint-Jacques, 6 octobre 1892) Joseph Beaudry, marchand, veuf d'Ida Papineau et fils de Joseph Beaudry et d'Émilienne Trudeau. Officiant : Gustave Bourassa, prêtre. Le bébé mentionné ici est Pierre-François Beaudry (1897-1981), né le 29 janvier 1897.

L.G. Papineau, écr
Bureau des canaux et chemins de fer
Rue Notre-Dame, devant le Séminaire
Montréal

Valois, P.Q., 3 août 1898

Mon cher Gustave,

Je t'inclus ton chèque de dividende de la banque de Saint-Hyacinthe, reçu hier. Il m'a été envoyé ici, mais le mien n'est pas venu.

Emma Hepworth et son François Émile Robert sont tous deux en bonne voie de rétablissement, ainsi que le petit André d'Alice Beaudry, qui a donné de l'inquiétude à toute la famille.

Henriette St-Jacques avec son petit Louis sont ici pour quelques jours, pour une huitaine, je crois.

Donne-nous des nouvelles des tiens. Ta mère écrit qu'elle n'est pas encore guérie mais qu'elle est heureuse d'avoir la compagnie de Mme Leman et de Nannette et qu'elle voit d'anciennes connaissances qui s'informent de Marie et de lord Aberdeen.

Les enfants et les adultes ici se portent bien et se réjouissent d'être à la campagne et sur le bord du lac, pendant les jours chauds qui nous viennent à cette saison, plus qu'à l'ordinaire, semble-t-il.

Le canal doit vous donner encore un surcroît de besogne quand on lui arrache ses ponts.

Amitiés pour toi et les tiens, de nous tous.

Ton père affectionné.

Auguste

✕

À Alexina⁵²⁸

182, rue Saint-Denis, Montréal, 27 avril 1905

Ma chère Alexina,

J'ai reçu ta lettre du 25 avril. Je n'attendrai pas pour y répondre que j'aie à te faire parvenir le reçu de ce que tu as chargé Henri de me payer (\$25.90). Ce ne sera probablement que vers le 8 ou 10 de mai, parce qu'il a des jours fixes, d'après ses arrangements de caisse, pour ces petits paiements.

⁵²⁸ Alexina Beaudry (1855-1936), épouse de Godfroy Papineau.

C'est bien \$7.15 que j'ai envoyés, par lettre recommandée, le 17 novembre 1904 au D^r A. Longpré, à Papineauville.

Les lilas qui te sont destinés sont bien prêts à partir et si j'avais entendu parler du voyage de ton frère Henri dernièrement, j'aurais pu te les faire parvenir par lui.

Maintenant, c'est moi qui ne suis pas prêt à les découvrir et les emballer.

Je suis confiné à la maison depuis dimanche dernier, par un rhume de poitrine comme je n'en ai jamais éprouvé encore. Je ne puis pas le traiter suivant les principes, car il me faut toujours me lever au moins quatre à cinq fois par nuit. Cela m'expose à des refroidissements qui peuvent devenir dangereux. Je ne vois personne qui puisse me remplacer. Le rhume de cerveau n'a pas manqué de se joindre à son frère jumeau.

À quand tes lilas alors ? Dieu le sait. Tu peux leur préparer un lit et quand ils seront rendus à bon port, tu les mettras dedans, la racine en bas et la tête hors de terre, en règle générale. Cependant, il y en a qui sont assez courts qu'ils n'ont guère que la racine et un rejeton qui n'était pas encore sorti de terre quand ils ont été arrachés, l'automne dernier. Ils feront bien vite leur tige, une fois replantés.

La santé de ta tante est aussi bonne qu'elle peut l'être avec les infirmités que tu lui connais. Ses douleurs ont naturellement été plus fortes depuis les variations si subites de l'atmosphère que nous avons éprouvées depuis quelque temps.

Si j'étais prêtre, je bénirais toutes les graines, toutes les plantes et même le sol de ton jardin, avec tes travaux et ceux de tes deux bonnes filles. Comme je ne suis pas prêtre, je laisserai au bon Dieu cette partie de la besogne, qu'il sait encore mieux faire que ses meilleurs ministres. Alors, qu'il vous bénisse toutes trois, ainsi que vos actions.

Ton oncle bien affectionné.

Auguste

La petite Eugénie Papineau a dû faire sa première communion ce matin. Jean fera la sienne vers le 11 de mai, ainsi que Gustave Beaudry. Celle de Madeleine, probablement en juin. Madeleine et Léonie Papineau sont reparties pour le couvent hier et Alice Beaudry aussi.



L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil, arpenteur, etc.
N° 80½, rue Saint-Hubert
Montréal

Valois, P.Q., 24 mai 1907

Mon cher Gustave,

M. Édouard Roy est venu ici hier m'apporter son chèque, pour paiement des intérêts jusqu'à ce jour, sur l'obligation de son père, que je t'ai transportée. Je lui avais demandé de m'envoyer son chèque par la poste. Il a préféré venir lui-même, avec sa jeune dame et son enfant, en faisant une belle promenade, en voiture. Il m'a dit que Joseph-Émile Guérin⁵²⁹ deviendra majeur le 27 d'octobre prochain. Je lui avais demandé ce renseignement et il a pris la peine d'aller s'informer de ce fait, le jour même qu'il avait reçu ma lettre, le 22 de mai.

Je lui ai dit, pendant que je le voyais, que s'il avait quelque arrangement nouveau en vue, il pourrait s'entendre avec toi, aussi facilement qu'il aurait pu le faire avec moi, au besoin. Il m'a dit qu'il irait, demain matin, au bureau de Victor Morin, notaire, pour y accepter signification de ton transport. Sur mon observation que M. Morin s'enfermait quelquefois dans son bureau, le samedi, afin d'y travailler sans dérangements, il m'a dit :

– Si je ne le vois pas samedi matin, j'y retournerai lundi.

Tu pourrais peut-être en avertir M. Morin par téléphone, ou par l'entremise de Sam Mackay.

Tout notre monde ici est bien portant ce matin. Nos deux écoliers et leur père sont rendus en ville, et moi, je vais me remettre au jardin où l'ouvrage m'attend.

Avec amitiés à toi et à toute ta famille.

Ton père qui vous aime bien tous.

A.C. Papineau

※

Valois, P.Q., 25 juillet 1908

Ma chère Émilie-Anne,

Vos enfants se proposent tous d'aller vous présenter leurs hommages et vous témoigner leur amour et leur reconnaissance, à l'occasion du double anniversaire de votre naissance et de la fête de votre patronne, la bonne et grande sainte Anne.

⁵²⁹ Joseph-Émile Guérin, né à Montréal, paroisse de Saint-Jean-Baptiste, le 23 octobre 1886, fils de Louis Guérin, laitier, et de Louise Giroux.

L'ainé, le chef de votre famille, est déjà rendu avec sa bonne petite femme Alice; Joseph, Marie et Emma se préparent aussi à suivre l'exemple des premiers.

Comme j'ai eu l'avantage de vous connaître avant eux, je veux aussi être de la réjouissance. Mon corps étant devenu trop incommode pour fêter les grands personnages, je suis bien aise de pouvoir au moins me rendre en esprit, et comme l'âme, lorsqu'il s'agit d'exprimer sa faculté d'aimer, prend le nom de cœur, je veux vous assurer que je serai, avec vous tous, d'esprit et de cœur, pour vous exprimer les vœux que je fais tous les jours pour votre conservation et votre prospérité.

Je change de plume pour vous dire tout uniment que je veux continuer de vous aimer avec vos enfants, vos petits-enfants et vos arrière-petits-enfants, aussi longtemps que je vivrai, ou au moins aussi longtemps que j'aurai conscience que je suis encore vivant. Il paraît bien certain qu'on se reconnaîtra encore mieux dans le monde du ciel que dans celui-ci. Je puis donc penser que nous aurons encore plus de plaisir à nous retrouver tous ensemble, en la bonne compagnie de tous ceux que nous avons aimés depuis les premières années de notre enfance et de notre jeunesse, jusqu'au jour où ils se sont rendus pour le couronnement et la récompense de leurs vertus. Nous serons bientôt rendus à ces belles fêtes, même les plus jeunes d'entre nous. Le temps passe si vite !

Je vous embrasse tous bien cordialement et vous souhaite à tous une belle et bonne réjouissance.

Votre frère dévoué.

A.C. Papineau



Mme veuve J.G. Papineau
Sainte-Adèle

Valois, P.Q., 2 septembre 1908

Ma chère Alexina⁵³⁰,

Tu dois trouver que ma lenteur à répondre à ta lettre du 17 août et à ta carte, m'avisant de l'envoi de plantes de ja[], est grande, et je le crois aussi.

Une attaque de lumbago m'a mis hors d'état de travailler depuis le jour du départ de ta fille Émilie-Anne. Le lumbago n'a pas été longtemps fort douloureux, mais je suis resté paresseux, n'ayant pas le cœur de travailler, ni de promener, ni d'écrire. Heureusement, les plantes arrivées en très bel état ont trouvé Victor bien disposé à les planter, arroser et protéger contre les ardeurs du soleil, le soir même

⁵³⁰ Alexina Beaudry, veuve de Joseph-Godfroy Papineau (1845-1906).

de leur arrivée. Il a continué ses soins jusqu'à hier, qu'il les a déclarées en bon état. Il est parti ce matin, sa vacance et promenade quotidienne de près d'un mois étant finie. Il attend demain sa femme et ses deux jeunes filles revenant des Éboulements, se disant contentes de leur été.

Ici, nos enfants entrent pensionnaires demain : Jean et Pierre au collège de Montréal, et Madeleine au Sault-au-Récollet, couvent du Sacré-Cœur. Cela veut dire que Marie n'a pas été oisive. Mlle Malette est venue lui aider. Elle est repartie d'ici lundi avec Marie pour une journée de travail, conjoint à la maison de ville. Les enfants sont bien disposés à reprendre le travail, mais seraient encore plus disposés à jouir du repos actif qu'ils se sont donné à Valois. Les deux plus jeunes sont en bonne santé. Marie est contente d'apprendre que sa cuisinière, Malvina, reviendra à la maison de Montréal, quand nous y serons rendus.

Toute la famille de Henri, ton frère, est en bonne santé. Là aussi on s'occupe de la réouverture des classes. Henri a grande envie de faire cultiver des asperges à Sainte-Adèle. Il m'a demandé bien des renseignements sur le sol, sa préparation et les asperges à choisir. Je lui ai dit de choisir de préférence celles de Papineauville où le sol est de même nature que le sien de Sainte-Adèle. Il écrira à Gabrielle pour en avoir de la graine et peut-être du plant, si elle en a dont elle puisse disposer.

Quant aux \$10 de trop contenus dans mon chèque à ton adresse, tu peux les envoyer au D^r J. Camille Bernier, ou les donner aux Pères de la congrégation du Saint-Sacrement, pour l'avantage des défunts de toutes nos familles, comme tu le trouveras plus à propos. Comme cet argent avait été originairement payé par Godfroy à moi, transporté pour assurer le remboursement de sommes avancées par moi, en différents temps, mais que je n'ai pas demandé de me rembourser, ni du vivant de Godfroy, ni depuis, si le D^r Mercier lui a réellement donné des soins pour plus de \$100, ce serait peut-être bon de lui donner encore quelque chose. C'est comme tu jugeras à propos de faire.

Tout à toi avec affection. A.C. Papineau

Je te remercie bien de cet envoi de plantes. Quand même je ne serais plus capable de les cultiver, je pourrai en jouir. Plusieurs fleurs étaient encore bien fraîches et belles, quand je les ai reçues et dépaquetées.

Amitiés à ta mère, tes deux filles, tes deux petites-filles et à leur bon papa qui, je l'espère, a dû éprouver un repos relatif, en voyageant aussi rapidement qu'il l'a fait. C'est plutôt une distraction et un travail différent qu'un repos qu'il s'est donné.

Mademoiselle Jeanne Papineau
Sorel, P.Q.

N° 369, Est Sainte-Catherine⁵³¹, Montréal, 1^{er} décembre 1908

Ma chère Jeanne,

Ton père me paraît devoir être si occupé que je prends la liberté de m'adresser à toi, même pour une de ses affaires à lui, dont je lui ai parlé, lors de sa dernière course à Montréal. Tu n'auras, pour lui faire connaître cette affaire, qu'à lui donner le bordereau ci-inclus, fait en double et marqué de la griffe d'un des employés de la banque d'épargne de la Cité et district de Montréal.

Ton oncle Victor m'a fait parvenir un numéro de *La Presse* donnant la nouvelle de l'effondrement considérable de ce malheureux quai de Sorel, qui a pourtant déjà coûté bien de l'argent, et bien des inquiétudes à ceux qui auront à le refaire⁵³².

Ta tante Zélia m'a communiqué hier une lettre de Marie-Louise, sa fille, reçue hier matin et qui avait été écrite à bord du transatlantique *La Touraine*, arrivé au Havre en bonne condition et sans accident. Marie-Louise raconte presque jour par jour ce qu'elle a fait ou ce qu'elle a vu, à New York d'abord et ensuite à bord de *La Touraine*, avec Mlle Boéchat. Celle-ci a été malade deux jours seulement, en mer. Lorsqu'elle a fait son apparition à la table, après son indisposition, M. le commissaire, présidant à cette table, l'a galamment traitée en leur faisant prendre un verre de vin à son heureuse arrivée à la table.

Il n'y avait que 16 passagers de première, de sorte qu'elles ont été choyées. Onze de ces passagers étaient des messieurs, presque tous français, engagés dans les affaires commerciales.

Marie-Louise n'a pas eu la moindre indisposition de sorte qu'elle est fière de sa traversée. Je lui avais donné des avis pour lui faire éviter le mal de mer, et elle dit qu'elle les a suivis à la lettre et qu'elle s'en est bien trouvée. Le temps a été passablement beau, pas de tempête, de la pluie, un peu, tous les deux jours. Mais on a pu aller sur le pont tous les jours.

Les messieurs français, apprenant qu'elle était canadienne et de Montréal, essayaient d'abord de lui parler en anglais et se disaient heureux de savoir qu'elle parlait français.

Mme Dessaulles, de Saint-Hyacinthe, a dîné avec moi vendredi dernier ici. Elle se retirait chez Mme Leman et devait aller ensuite chez son fils Casimir. Elle disait tout son monde en bonne santé à Saint-Hyacinthe. Mme Leman mère était retenue à la maison par le rhumatisme.

⁵³¹ Le 369, Sainte-Catherine Est : l'Asile de la Providence, angle de la rue Labelle. LMD, 1908. Aujourd'hui la place Émilie-Gamelin.

⁵³² « Les dommages sont beaucoup moins considérables qu'on ne le croyait d'abord et ne s'élèvent qu'à environ \$75,000. La catastrophe aurait été produite par un éboulement du fond de sable et de gravier sur lequel reposaient les fondations des quais. » *La Presse*, 30 novembre 1908, p. 14.

J'ai vu ta tante Marie quelques minutes samedi après-midi. Tout son monde était *sur le pont*, ce qui veut dire, sur mer, en bonne santé.

Amitiés à toute votre famille.

Ton grand-père affectionné.

A.C.P.

Inclus un bordereau pour \$220.

※

M. Jos. Beaudry
10, rue St-Pierre

N° 369, Ste-Catherine Est, 18 décembre 1908

Mon cher Joseph,

Ta lettre de ce jour m'arrive avec le compte pour marchandises achetées pour notre société et envoyées à cette Providence de la rue Sainte-Catherine : \$28.17, dont moitié payable par moi, ci : \$14.08.

J'avais reçu, auparavant, de la *Montreal Suspender & Umbrella Mfg Co.* le compte de la pièce envoyée par toi à la Providence du N° 401, avenue Pie IX et payable par moi, 7.04. Total : \$21.12.

Je t'inclus mon chèque pour cette dernière somme et je te suis bien reconnaissant de m'avoir rendu ce service de voir à l'achat et à l'expédition de ces marchandises.

J'inclus les deux états de compte, afin que tu puisses les faire acquitter.

Je ressens tous les jours que nous ne pouvons pas nous parler aussi facilement que sous le toit si hospitalier du N° 182. Je ne puis pas me plaindre cependant. J'ai encore la chance et l'avantage de vous voir les uns ou les autres, malgré toutes vos occupations.

Bien à toi. Votre père et grand-père tout dévoué à votre bien-être à tous.

A.C. Papineau

Marie m'avait invité, il y a quelques jours, à profiter du temps où elle ferait ses achats pour les étrennes.

Tout en lui disant que je n'avais pas autant d'argent à y mettre que les années précédentes, je lui ai dit que j'y penserais. Je ne l'ai pas vue depuis. Mais je crois pouvoir lui dire que les deux bonnes ne doivent pas être oubliées par moi. Et je la prie de faire ce qu'elle croira pouvoir leur être utile et agréable en même temps.

Quant aux enfants, ce sera le \$2.00 traditionnel.

A.C.P.



L.G. Papineau, écr
Sorel, P.Q.

369, Sainte-Catherine Est, Montréal, [4 mars 1909]

Mon cher Gustave,

Un mot à la hâte pour t'inclure un souvenir de M. Vacher, qui a été si bon pour toute notre famille. Ta mère l'aimait beaucoup. Lorsqu'il est venu de Rome à Saint-Jacques, la dernière fois, il a pris la peine de venir la voir à Valois. Elle en a été bien touchée. C'est dans le cours du dernier été qu'elle a passé à Valois⁵³³.

Marguerite est venue, il y a quelques jours, me voir ici et elle m'a paru être bien, son teint était bon.

Emma et ta tante Mackay ont dîné avec moi lundi et Emma m'a dit que Mme Chauvin avait été voir Adine à la Longue-Pointe et qu'elle l'avait trouvée sensiblement mieux, ayant du plaisir à converser avec elle. Henriette elle-même était très bien et très gaie quand Emma l'avait vue.

Marie et Emma ont encore visité, sans succès, des maisons à louer.

Le D^r Casgrain⁵³⁴, votre ancien voisin, a été conduit au cimetière hier. Quelqu'un m'a dit hier que sa maison serait à louer parce que Mme Casgrain, mère du défunt, est trop âgée pour tenir maison avec le jeune Casgrain pris de consommation, qui menace de l'emporter assez prochainement.

Je vous embrasse tous bien cordialement, toi, ta femme et tes enfants.

Ton père qui vous aime bien.

Une lettre de Fanny me dit qu'elle a un rhume qui l'empêche de sortir depuis quelque temps, quoiqu'elle ne se soit pas occupée du bazar cette année. Il a rapporté \$4 644, malgré toutes les causes de gêne qui affectent Saint-Hyacinthe. Tout le monde est étonné de ce beau succès. Le bon Dieu s'en mêle.

⁵³³ La carte mortuaire a été conservée. On lit : « Marie-Clément-Athanase Vacher, ptre s.s., né le 23 novembre 1832 à Henrichemont, diocèse de Bourges, France, décédé le 7 février 1909, au Collège canadien, à Rome. M. Vacher fut durant neuf ans (de 1875 à 1884) le dévoué et bien aimé directeur de la Congrégation des hommes de la paroisse de Saint-Jacques, à Montréal. » On se souvient qu'ACP et son fils Louis-Gustave font partie de cette congrégation. Voir la lettre du 15 octobre 1878.

⁵³⁴ Pierre-François Casgrain (1851-1909), médecin, a été inhumé à Montréal le 3 mars 1909. Il était veuf de Marie-Adèle Berthelot, fille de Joseph-Amable Berthelot, juge, et de Marie-Hélène Bédard-McInnis.



5 mars 1909

Ma chère Juliette,

J'ai été bien fier de recevoir aujourd'hui seulement votre lettre du 3 que vous vous êtes hâtée de faire mettre à la poste pour m'arriver le 4. Vous aviez compté sur votre chemin de fer; mais la tempête a retardé la rapidité de la course de la locomotive ou des facteurs de notre ville. Cela n'empêche pas vos souhaits de s'être rendus par le téléphone sans fil. Ils étaient ici avant l'arrivée de la lettre. Le bon Dieu trouve toujours moyen de rendre, sans retard, les bons désirs, les bons souhaits à destination. Il est encore le messenger le plus prompt et le plus direct de toutes nos bonnes pensées.

Je n'avais pas appris par les journaux le grand incendie que vous me mentionnez. Je n'en reçois aucun et j'en achète rarement, mais j'en avais entendu parler par Victor et par Emma. Aussi par sœur Émilie qui avait lu un journal anglais.

J'ai été invité chez Joseph pour dîner hier. Je m'y suis rendu en tram et, après le dîner, j'ai eu la visite de Joséphine et d'Anne Bourassa, d'Émilie-Anne et de Marguerite Papineau. Cette dernière m'avait fait envoyer, de chez Bain⁵³⁵, fleuriste, un beau pot de cyclamen blanc, en pleine floraison. C'était charmant et j'en suis bien content, pour orner ma fenêtre. Gustave fils est venu pour me voir, ici, et il me l'a fait savoir par téléphone, pendant que j'étais chez Joseph.

Toute la famille chez Marie et chez sa belle-mère sont en bonne santé.

J'ai reçu un mot d'Auguste Mackay, qui est en retraite avec les gens de Papi-neauville, à l'occasion de la fête de Saint-François-Xavier. La retraite se trouve préparatoire à la pâque, en même temps et prêchée par des Pères Maristes.

Ici, un grand nombre de nos sœurs, entre autres sœur Lamontagne, sont parties pour leur retraite à la maison mère, rue Fullum. Cela augmente l'ouvrage des autres.

La tempête ici est encore plus forte aujourd'hui qu'hier; ce n'est pas peu dire !

En vous remerciant de vos bons souhaits et sentiments, je vous charge d'embrasser pour moi vos deux hommes et votre fille. Je dis : vos deux hommes, parce que Jacques se rend comme un homme à son collègue. Je l'en félicite. Et je vous souhaite à tous une retraite fructueuse.

Bien à vous.

A.C. Papineau



⁵³⁵ Sackville Sutherland Bain (1846-1916), fleuriste, pépiniériste, rue Sainte-Catherine Ouest.

L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil
Sorel, P.Q.

369, Sainte-Catherine Est, Montréal, 15 mars 1909

Mon cher Gustave,

Tu n'as pas le temps d'écrire [de] correspondance familiale, je le sais, mais tu as deux bonnes oreilles pour entendre lire et trois langues de femmes charitables qui ne demandent pas mieux que de te donner communication de ce qui peut t'intéresser, pendant que tu prends ton repas. Je me risque donc à t'écrire un mot de ton affaire. Une de tes trois amies se donnera bien la peine de déchiffrer, pour toi, mon écriture pendant que tu mangeras ta soupape, le soir, ou ta soupe, le midi, ou ta croûte au café le matin.

Samedi, Victor est venu me prendre pour faire une promenade, et il l'a dirigée du côté des maisons de G. Latreille, ton débiteur, situées rue Johnson, entre Saint-André et Mentana, pour voir si les maisons hypothéquées sont louées. Il n'y a pas d'affiches : « À louer » pour les hauts. Trois des logements du bas sont à louer. Les maisons nous ont paru en bon état à l'extérieur. Nous n'avons pas entré.

Hier, Marguerite et Gustave sont entrés, pour dîner avec moi, après la messe, qu'ils ont entendue à Saint-Jacques, dans mon banc. Ils sont arrivés juste au moment où je m'habillais pour aller dîner chez Joseph. Marie m'avait envoyé Malvina, samedi soir, pour m'inviter à dîner et j'avais accepté. Marguerite a téléphoné d'ici pour savoir si nous pouvions avoir à dîner pour les trois et, sur réponse affirmative, nous nous sommes rendus. Cela te fait savoir que ta fille et ton fils aînés sont en bonne santé. Marie, Joseph et Maurice étaient en bonne veine aussi. Ils sont décidés à passer le printemps à Valois, et attendront pour se procurer une maison, à l'automne, si les négociations reprises par Joncas et les Rolland n'aboutissent pas favorablement pour la maison de la rue de Lorimier.

Maintenant, le *Farm & Fireside* m'offrent, pour 35 c et l'abonnement d'un ami à sa publication, une collection de 7 rosiers, ou 5 œillets odorants qui fleuriraient dans le cours de l'été. Je suis décidé à lui envoyer les 35 c avec ma souscription annuelle, mais je désire savoir laquelle des deux collections tu préférerais. On offre aussi une collection de 6 chrysanthèmes ou des fougères et demande de dire dans quel mois et vers quelle date on veut les recevoir. La réponse doit être reçue à Springfield, Ohio, le ou avant le 10 avril. Fais-moi savoir ta réponse, c'est-à-dire ton choix, par une de tes secrétaires, le plus tôt que tu pourras.

Le sénateur Béique m'a fait le grand et vif plaisir de me venir voir hier après-midi, et m'a donné des nouvelles de Mme veuve Toussaint Coursolles, qui était partie de chez lui, la veille ou l'avant-veille, pour Ottawa, en très bonne santé. Et Mme Oscar Gagnon, sa fille, était aussi en bon état, ayant en conséquence renoncé, au moins pour le présent, à l'opération qu'on lui avait dit avantageuse. Il m'a donné aussi des nouvelles de toute sa famille.

Mme Beaudry Lemane devait aller prendre le souper chez lui hier. Tous ses fils font bien dans les affaires et lui est toujours très occupé et je lui ai trouvé bon teint et apparence de bonne santé, plus qu'à l'ordinaire.

Joseph s'est arrangé hier, avec sœur Émilie, pour placer ici ses meubles des N^{os} 182 et 1295(a), pour laisser ses maisons libres à ses locataires. Louis et Paméla doivent finir leur mois à Papineauville. Tous deux étaient en bonne santé au milieu de la semaine dernière.

Bonne santé et amitiés à vous tous. Ton père affectionné.

A.C.P.

Avez-vous un bureau de douane à Sorel ? Il me semble qu'il y en a un.

✕

Monsieur Jacques Papineau⁵³⁶
Étudiant au Collège du Mont Saint-Bernard
Chez L.G. Papineau
Ingénieur civil
Sorel, P.Q.

Montréal, N^o 369, Sainte-Catherine Est, dimanche 21 mars 1909

Mon cher Jacques,

J'ai, vendredi dernier, jour de la fête de Saint-Joseph, eu l'agréable visite du Père Papineau⁵³⁷, de la Compagnie de Jésus, à l'ordination duquel tu as assisté, au mois de juillet dernier.

Tu étais, je crois, le seul Papineau du sexe masculin, pour représenter, à cette belle cérémonie, notre rameau de la famille.

Le Père et moi, nous avons causé quelque temps des relations entre ses ancêtres et les nôtres, en remontant jusqu'au premier du nom, en Canada, Samuel Papineau.

Il me dit une chose que j'ignorais : Samuel Papineau avait été employé par les messieurs du séminaire pour affaires d'administration de terres dans l'Île Jésus. Il

⁵³⁶ Jacques-François Papineau (1898-1989), fils de Louis-Gustave Papineau et de Juliette Mackay, sera prêtre et chanoine. Supérieur du Collège de Saint-Jean. Retiré à Sainte-Madeleine d'Outremont. Funérailles en cette église le 27 juillet 1989. *Le Devoir*, 26 juillet 1989, p. 9; *La Presse*, 26 juillet 1989, p. 13.

⁵³⁷ Eugène Papineau (1876-1931), jésuite, né à Saint-Vincent-de-Paul, fils de Joseph Papineau et de Joséphine Mercier, décédé à Toronto. Missionnaire chez les Ojibwés de l'Ontario. Voir la lettre d'Eugène Papineau à ACP, 26 juin 1903. BAnQ-VM, P7, S1, D140 et Instantanés, La vitrine des archives de BAnQ, 28 avril 2021.

avait vu cela dans des vieux papiers, lorsqu'il faisait des recherches pour connaître le degré de parenté qu'il y avait entre son grand-père et mon grand-père.

Il a trouvé que quelques-uns de ses grands-parents, quand ils avaient des actes notariés à faire passer, venaient en conférer avec leur cousin, qui était notaire à Montréal et qui, de fait, était bien mon grand-père, Joseph Papineau.

Il a beaucoup plus de connaissance que nous sur nos ancêtres, parce qu'il a fait beaucoup de recherches et a gardé notes de ce qu'il a pu trouver dans les registres de diverses paroisses où il y a eu des Papineau.

Pendant qu'il était ici, il m'a laissé pour toi un petit souvenir de son ordination, que j'inclus pour toi sous ce pli. Il compte que tu voudras bien prier pour lui, comme il le fait pour toi et pour tous les membres de la famille, à la messe, quand il célèbre.

Ton oncle Beaudry est venu me voir ici, un instant hier, après le souper, et m'a dit que Maurice⁵³⁸, ton petit cousin, est rendu depuis trois ou quatre jours à Papineauville, où il passera quelque temps avec Louis et Paméla, chez M. Chabot, de la Grande Presqu'île. Ils y demeureront peut-être jusqu'au mois de mai, temps où leurs parents se rendront à Valois, parce qu'ils n'ont pas loué de maison à Montréal. Ils attendent à l'automne.

Dis à ton papa que j'ai écrit à Springfield, Ohio, samedi matin, pour commander les œillets dont il a fait choix, et les numéros du *Farm and Fireside* pour l'année 1909 complète. Pour les œillets, j'ai fixé la fin d'avril comme temps de leur expédition ici.

Le pied de cyclamen que ta sœur Marguerite m'a fait parvenir, comme bouquet de fête, continue de fleurir; aujourd'hui il a sept fleurs épanouies, et plusieurs boutons sont formés pour continuer la floraison. Dis à ton père que j'ai lu dans *Le Canada* que le Parlement de la Colombie canadienne a passé une loi pour l'irrigation des terres et qu'il ferait bien de s'adresser au secrétaire de cette province pour en avoir un exemplaire.

Embrasse bien pour moi, bien cordialement, tous tes parents qui sont à Sorel.
Ton grand-père Papineau.



⁵³⁸ Maurice Beaudry (1905-1989), baptisé Maurice-Augustin à Montréal, Saint-Jacques, le 27 août 1905, fils de Joseph Beaudry, manufacturier, et de Marie Papineau. Parrain : Victor Papineau, oncle de l'enfant; marraine : Marguerite Papineau, cousine. ACP, grand-père de l'enfant, signe le registre.

[À Mgr Bruchési]

Valois, près Montréal, P.Q., 31 août [1909]

Monseigneur,

Votre Grandeur⁵³⁹ voudra bien accepter mon chèque sous ce pli, fait à votre ordre, pour rencontrer votre demande d'une toute petite souscription pour vous aider à payer les frais du monument que vous avez été si heureusement inspiré de faire ériger à notre vaillante héroïne, Jeanne Mance⁵⁴⁰, en face de l'Hôtel-Dieu qu'elle a fondé et que vous avez bien voulu offrir, en souvenir, à vos dévouées hospitalières, à l'occasion du 250^e anniversaire de l'arrivée de leurs premières mères à Montréal.

Veuillez bien, Monseigneur, croire à l'affection respectueuse de votre serviteur.

A.C.P.



Monument à Jeanne Mance
Par Louis-Philippe Hébert

✕

⁵³⁹ ACP s'adresse ici à Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal.

⁵⁴⁰ Monument représentant Jeanne Mance, par Louis-Philippe Hébert (1908).

A.S. Mackay, écr
Avocat

[369, Sainte-Catherine Est], Montréal, 7 mars 1910

Mon cher Auguste,

Je te suis bien reconnaissant de ta lettre du 4 de mars courant et de tous les bons souhaits qu'elle contient en ma faveur.

J'ai eu le plaisir de dîner ici, hier, en compagnie de ta mère, de Marie, ma fille, de Victor, de sa femme et de sa fille Léonie. Ces deux dernières ont commencé des préparatifs pour partir pour France, Italie, Suisse et Belgique, par le *Sardinian* devant partir de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, le 5 d'avril.

Tout de bon monde, en bonne santé, avait été invité, à mon insu, par la supérieure de l'Asile de la Providence, à dîner ici, pour me fêter.

Le dîner a été bien gai et tous les invités ont pu assister au Salut du Saint-Sacrement, qui commençait à deux heures. Joseph Beaudry, qui avait aussi été invité, n'a pas pu venir parce qu'il avait à recevoir un personnage qui s'était annoncé d'avance et qu'il ne pouvait refuser de rencontrer.

Je te prie de remercier pour moi Gabrielle, qui m'a envoyé, par la poste, un beau bouquet d'une très agréable odeur, qui [a] été bien admiré des sœurs, qui ont soin de moi ainsi que de celles qui ont été appelées, au passage, pour en jouir avec nous.

Je te remercie de m'avoir donné des nouvelles de la santé de Mme Mackay, qui est mon aînée de 4 mois.

Je te charge de mes saluts affectueux et de mes amitiés pour elle, pour Mme veuve A. Hillman et pour Gabrielle et M. Hudon.

Ton oncle bien affectionné.

Auguste

✕

L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil
Sorel, P.Q.

275, Avenue Outremont, Montréal, 18 mai 1910

Mon cher Gustave,

Joseph, qui voulait me faire jardiner s'était chargé de déposer ton argent venant de Latreille, a été empêché de se rendre à la banque d'épargne. Aujourd'hui, il a envoyé Emma avec, et le bordereau que j'avais préparé en double, et je te l'inclus.

The Montreal
City and District Savings Bank.
BRANCH 384 ST. CATHERINE STREET EAST

Folio _____
No. 83,010 *May 17, 1919*

BILLS		CHEQUES
X 1		
X 2		
X 4		
X 5		
X 10		
2 X 20		
X 50		
2 X 100		
X 500		
X 1000		
		Bills... \$ 240
		U. S. C.
		Gold...
		Change
		Total... \$ 240 00

Fait double
Donné en garantie *24* *deux*

Credit of *L. G. Papineau*

Let *L. G.* Ent'd *R.*

Emma a vu ta tante Mackay chez Sam où toute la famille est en bonne santé.

Victor a planté une centaine de tubercules de glaïeuls et de bégonias qu'il avait achetés pour la fête anniversaire de la naissance de son beau-frère Joseph. Hier, il a acheté une vingtaine de dahlias qu'il plantera aussitôt que lui et moi, nous aurons épierré une place pour les mettre. Il faut enlever une grande quantité de pierres pour avoir une terre où la bêche peut être enfoncée, parce que le pic, le levier et la masse de fer sont les seuls instruments qui puissent travailler avec succès dans le jardin dont le sol a été enlevé par les voisins, les arrière-voisins qui le trouvaient avantageux, parce qu'il avait été enrichi par quantité de fumier des abattoirs par le jardinier, qui habitait l'ancienne maison avant que cette grande propriété eût été achetée par les Ross qui l'ont subdivisée en emplacements. Un seul des pillards avait enlevé, l'année dernière, trente charges de tombereau ou morceau où nous faisons l'enlèvement des lits de pierre à chaux qui a été mise à nu presque sur la moitié de l'étendue du futur jardin. Entre les lits de pierre, on trouve des lits de terre riche que les pluies ont infiltrés entre les pierres brisées par les gelées. Cette terre mêlée de beaucoup de pierres concassées, une fois sassée, a bien belle apparence. C'est [un] ouvrage qui ne se fait pas rapidement. J'en ai fait une vingtaine de pieds de longueur, sur 4 ou 5 de largeur, dans 9 jours. J'y ai semé des asperges de Papineauville. C'était dans la partie la plus difficile. Victor en a fait un petit

morceau hier, avant déjeuner, et ce matin aussi, avant déjeuner. Je devais continuer après le déjeuner son ouvrage. La pluie m'a retenu à la maison.

Ce soir, les deux galeries sont bien avancées, l'escalier de celle de la cuisine n'est pas fait, les jalousies sont posées presque partout; les livres sont dans les bibliothèques, les armoires de la cuisine et du passage sont peinturées.

Marie est fatiguée, mais n'est pas arrêtée d'aller à l'hôpital Sainte-Justine. Elle va aussi voir son médecin. Les enfants à Papineauville se portent bien et ceux qui sont au collège aussi. Gabrielle Hudon prend du mieux, mais n'a pas encore laissé le lit.

Marie-Louise s'est engagée à la maison d'école ménagère de Lyon pour l'année 1910 et 1911. Elle se propose d'aller au mois d'août en Suisse avec sa mère et sa sœur, qui sont avec elle à Lyon.

Je termine sans relire, parce que le temps me presse d'aller à l'exercice du mois de Marie. J'inclus le bordereau du dépôt à la banque. Ton père affectionné.

A.C.P.

J'ai conseillé à Latreille de t'envoyer à l'avenir son chèque à ton ordre, accepté par la banque.

✕

L.G. Papineau, écr
Ingénieur civil
Sorel, P.Q.

275, Avenue Outremont, 4 juillet 1910

Mon cher Gustave,

Avant de me mettre à l'ouvrage, ce matin, je m'empresse de t'écrire un mot pour te souhaiter bien des retours agréables et heureux du bel anniversaire du jour où je t'ai vu pour la première fois. Toi et moi, nous sommes les seuls survivants de ceux qui étaient chez M. Cadoret, à la Villa Bédini⁵⁴¹, ce 4 de juillet 1855.

Ton oncle Dessaulles et ton oncle Camille sont les seuls de la famille demeurant alors à Saint-Hyacinthe, qui soient encore de ce monde. Le cercle diminue au lieu de grandir, mais ceux qui restent ont tous bonne envie de vivre, et nous devons essayer de nous conserver aussi longtemps que possible pour nous aimer les uns les autres, comme nous l'avons toujours fait.

J'ai assisté à la messe ce matin et je l'ai offerte pour toi et pour toute ta famille.

⁵⁴¹ Reportage sur la maison de François Cadoret, à Saint-Hyacinthe, appelée Villa Bédini, dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 15 août 1973, p. B7.

Ceux de la famille d'ici se joignent à moi pour te faire les meilleurs souhaits pour toi et pour toute ta famille.

Ton père qui vous aime bien tous.

A.C. Papineau



Mademoiselle Jeanne Papineau
Sorel, P.Q.

N° 369, Sainte-Catherine Est, Montréal, mardi 7 mars 1911

Ma chère Jeanne,

Il n'est jamais trop tard pour m'écrire quand on est une de mes chères petites-filles. Je suis heureux de recevoir des lettres de mes enfants et de mes petits-enfants, surtout quand ils me font de si bons souhaits qui témoignent de leurs amitiés.

Ton frère est venu m'apporter un beau bouquet de très beaux œillets et fougères, au nom de toute la famille, samedi le 4, anniversaire de ma naissance, et il m'a fait une bonne visite pendant laquelle nous avons parlé de tous les absents. Il travaille activement pour se préparer aux examens du printemps.

J'ai aussi eu la visite de ton père par téléphone, et j'ai été surpris qu'il pût entendre ma voix et comprendre ce que je disais à la sœur de lui répondre pour moi, car j'étais tout à fait à gauche de l'instrument pendant qu'elle était en face.

Je suis content d'apprendre que vous avez trouvé une bonne pour vous aider, Marguerite et toi, pendant l'absence de ta mère et de tante Emma. Les nouvelles de Papineauville reçues hier par lettre d'Auguste Mackay continuent d'être encourageantes pour celles qui ont soin des malades. Marie Hillman est partie de Saint-Jérôme pour Papineauville où elle aide aussi à sa mère et à sa grand-mère.

Ta tante Marie est rendue chez elle depuis vendredi, jour où elle a dîné à table avec ton oncle Joseph et ton oncle Victor, qui l'ont ensuite montée à sa chambre en fauteuil. Ses deux plus jeunes garçons sont partis avec Paméla pour Papineauville samedi.

Ton oncle Victor m'a dit hier au soir que ta tante Marie [a] été remise de la fatigue éprouvée par elle de son déménagement de l'hôpital et de sa réinstallation dans sa maison. Elle est faible mais bien courageuse.

Je vous embrasse tous bien cordialement et je te charge d'embrasser ton père pour le beau bouquet qu'il m'a fait tenir par ton frère. Je l'ai gardé jusqu'après la messe dimanche, et je l'ai ensuite fait présenter à saint Joseph, au nom de toute la famille.

Ton grand-père affectionné. A.C. Papineau.

Réflexion faite, je vais attendre ton oncle Victor avant de fermer ma lettre pour te donner les nouvelles du jour de chez tante Marie.

J'ai vu Lia ici hier; elle me dit que ta tante Mackay souffre de rhumatisme et d'autre indisposition. Elle n'a pas pu aller à la messe dimanche.

7 h du soir. Ton oncle Victor dit que ta tante Marie était bien encore à l'heure du dîner, d'après ce que lui en a dit ton oncle Joseph. Il vous fait à tous bien des amitiés et va mettre ma lettre à la poste. Ton oncle Victor te fait dire que des chasseurs de Montréal ont été à la campagne pour y faire la chasse et qu'ils n'ont pas trouvé d'autre gibier que la « Grande Ourse » qu'ils ont tirée pour la descendre, mais qu'ils ne l'ont pas apportée.

※

À Alexina Beaudry

Ave. Outremont. N° 275 – 7 juillet 1911

Ma chère Alexina,

Tes plants de phlox pingé sont arrivés ici en bien bonne condition. Victor les a plantés pour moi dans le jardin de la famille Joseph, et ils ont bonne envie de vivre.

Je t'en remercie pour moi et pour toute la famille. Si tu veux avoir de beaux plants d'asperges, dis-le à Marie et nous t'en enverrons.

Embrasse ta mère et ta fille pour moi.

Ton oncle affectionné et reconnaissant. Auguste.

※

L.G. Papineau
Sorel

369, Sainte-Catherine Est, mercredi 15 novembre 1911

Mon cher Gustave,

J'ai besoin de me rappeler les noms d'un certain nombre des anciens élèves et professeurs du collège de Saint-Hyacinthe, de mon temps. Je crois que le livre contenant ces noms, que Victor me dit être dans ton lot de partage, me serait utile pour cela. Je te prie de me l'envoyer par le premier courrier. Je pourrai te le renvoyer aussitôt que j'aurai retrouvé les noms que je cherche, avec le temps de leur entrée au collège. C'est pour affaire que j'en ai besoin.

Marie est venue me voir un instant ce matin, en passant. Elle me dit que Joseph part, ce soir, pour Toronto d'où il reviendra dimanche matin. Malvina était à Lachine pour soigner son oncle, depuis une semaine. Il est mort dimanche ou lundi, et il a dû être inhumé ce matin. Il est probable que Malvina reviendra demain ou après-demain.

Victor a soupé ici hier soir et m'a dit qu'il se proposait d'y venir deux fois la semaine : les mardis et jeudis, pour avoir occasion de converser avec moi. Il dit que Zélia continue de se soigner et n'est pas plus mal.

J'ai reçu ce matin une lettre de ta tante Mackay, disant que la famille de Joseph est en bonne santé, mais que sa bru a beaucoup de fatigue à prendre soin des 8 enfants qu'elle a dans la maison, dont plusieurs allant à l'école pendant qu'elle, n'a pas de servante depuis un couple de mois et ne peut pas en avoir.

Mme Coursolles était en bonne santé.

Embrasse pour moi ta femme et tes deux grandes filles que j'aime bien toutes trois, et toi par-dessus les autres, puisque tu es le plus grand et le plus ancien des quatre.

Il est trop tard pour que je sorte de la maison, ce soir, pour mettre ma lettre à la boîte. J'irai demain, avant déjeuner.

Ton père bien affectionné.

A.C.P.

✕

L.G. Papineau
Ingénieur civil
Sorel

369, Sainte-Catherine Est, Montréal, 30 décembre 1911

Mon cher Gustave,

Je t'adresse à la hâte un bon de poste pour 23 piastres, dont le montant sera à répartir comme suit : \$5 à chacune des trois personnes âgées; toi, Juliette et Emma, \$2 à chacune des quatre plus jeunes personnes de ta famille, avec tous mes bons souhaits de nouvelle année prochaine, pour toute la maisonnée et toutes les bénédictions du bon Dieu, que je le prie de vous donner largement.

Ton père bien affectionné.

A.C.P.

✕

369, rue Sainte-Catherine Est, Montréal, 2 mars 1912

Mon cher Jacques,

Il y a quelque temps, M. l'abbé St-Denis, curé de Chambly, ayant affaire à m'écrire, m'adressa en présent le petit livret ci-inclus, pour un de mes petits-fils qui serait en âge d'apprendre les réponses de la messe et de la servir. Je suppose que tu as appris assez de latin, l'année dernière et encore cette année, pour comprendre ce livret. Un jeune écolier qui a commencé le grec doit avoir du plaisir à se perfectionner dans la prononciation du latin. Je suppose que, suivant la règle en force de 1839 à 1848, les élèves du collège de Saint-Hyacinthe sont tous obligés de servir la messe à tour de rôle, et que tu dois l'avoir déjà servie plus d'une fois !

N'importe : si tu sais les réponses et les cérémonies, tu pourras conserver ce livret comme souvenir et comme moyen de conserver une bonne prononciation du latin.

J'aurai plus tard l'occasion de te donner un ou peut-être plusieurs livres plus considérables. De temps à autre, j'en reçois et je ne les emporterai pas dans l'autre monde, où je n'aurai besoin que d'ouvrir les yeux et les oreilles pour tout voir et tout entendre ce qui me plaira le plus.

Cela ne peut tarder bien longtemps maintenant. Je ne m'attends pas à vivre aussi longtemps qu'un Allemand de 130 ans d'âge dont me parlait ce matin M. de Cotteret. Il montrait, à qui voulait le voir, un acte authentique de son baptême !

Ton oncle Joseph et ta tante Beaudry devaient partir ce matin pour New York. Ton oncle a besoin d'un peu de repos et il ne peut l'avoir à Montréal où les gens d'affaires trouvent toujours moyen de découvrir où il se retire quand il a besoin de repos.

M. et Mme Roy doivent les accompagner. Ta sœur Marguerite et ta tante Emma gardent la maison. Tes cousins, Louis et Maurice, et ta cousine, Marguerite, sont à Papineauville avec leur bonne, Paméla aussi, pour leur santé.

Ton oncle Victor vient souper avec moi les mardis et jeudis de chaque semaine, afin de voir si j'ai besoin de quelque chose.

J'ai consulté cette semaine un oculiste pour faire opérer mon œil droit qui ne voit plus rien. Il me dit qu'il faut attendre encore 2 ou 3 mois pour faire une opération avantageuse.

Dimanche 3 mars. J'ai été dérangé hier et je n'ai pas pu aller mettre ma lettre à la boîte de la poste. J'ai préparé, il y a quelques jours, un petit mémoire des rapprochements faits, par le bon Dieu, entre deux maisons et institutions bien importantes, à l'avantage de la religion catholique, ici et dans les États-Unis. Tu voudras bien, après l'avoir lu, le donner à Mgr C.P. Choquette⁵⁴², votre bon supérieur.

⁵⁴² Charles-Philippe Choquette (1856-1947), chanoine et prélat domestique, auteur d'une *Histoire de la ville de Saint-Hyacinthe* (1930).

Ton grand-père qui t'aime bien et te souhaite bonne santé et succès dans tes études. A.C. Papineau.



L.G. Papineau
Ingénieur civil et arpenteur pour le Canada
Sorel, P.Q.

275, Avenue Outremont, 28 mai 1912

Mon cher Gustave,

À la demande expresse de ta petite, de ta grande, de ton unique sœur, dûment autorisée par son aimable époux Joseph, parti pour New York, hier au soir, avec le bon espoir d'en revenir sain et sauf aussitôt ses devoirs d'affaires accomplis, tu es invité, en présence de Mlle Malette et en union avec moi, union expressément requise, à venir passer quelques jours ici, en compagnie de ta chère et bonne Juliette, que nous aimons toujours. Nous avons aussi nommé Jeanne et Emma, petite-fille et nièces que nous voudrions bien pouvoir posséder, si ce fait ne vidait pas entièrement votre maison de Sorel !

Tu vois que nos cœurs sont à l'unisson avec les vôtres et qu'une de nos plus grandes jouissances et même réjouissances est l'union de tous les membres de la famille !

Paméla et Louis viennent de partir pour la « Grande Presqu'île », séjour si avantageux à la santé et au bien-être de Louis, qui a fait sa première communion, mardi de la semaine dernière, chez les sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception. Le père, la mère, les deux frères aînés et le grand-père ont assisté à la messe de circonstance.

En passant quelque temps ici, Joseph m'a dit que tu pourrais avoir occasion de voir ici quelques amis, tes anciennes connaissances, pour causer avec eux des affaires qui t'intéressent.

Je vous embrasse tous bien cordialement, comme fait aussi ta bonne sœur.

Tout à toi et aux tiens.

A.C. Papineau

Si tu as des graines de houblon du Japon, plus qu'il ne t'en faut, j'aimerais en avoir, ou du plant, si vous en avez de reste.





Louisa Trudeau
Épouse d'Augustin-Cyrille Papineau



Augustin-Cyrille Papineau



Louis-Gustave Papineau et Juliette Mackay



Toussaint Trudeau, ingénieur
Beau-frère d'Augustin-Cyrille Papineau



Émilie-Anne (Émilianne) Trudeau
Belle-sœur d'Augustin-Cyrille Papineau



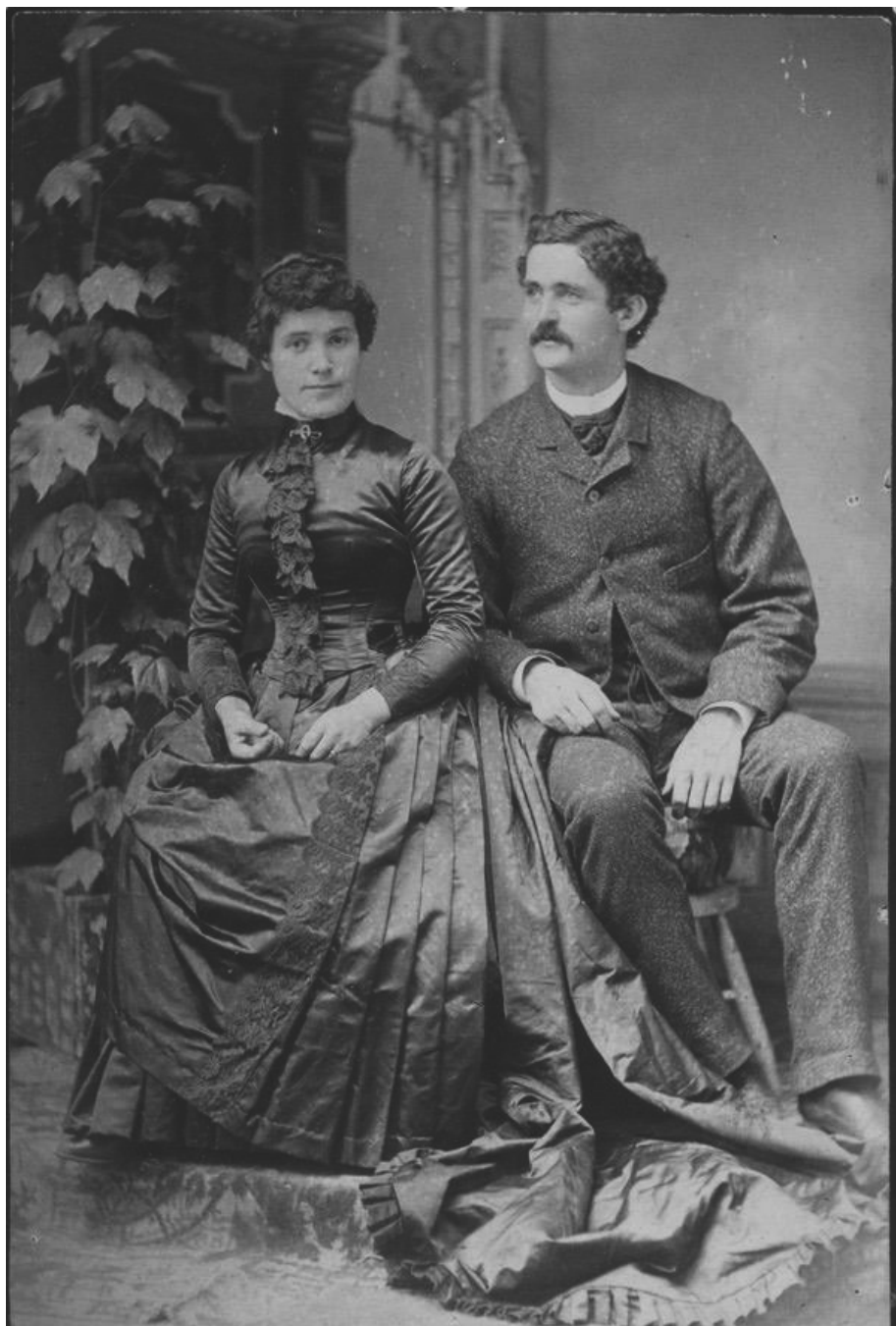
Augustin-Cyrille Papineau
Et son fils Victor



Alexina Trudeau
Belle-sœur d'Augustin-Cyrille Papineau



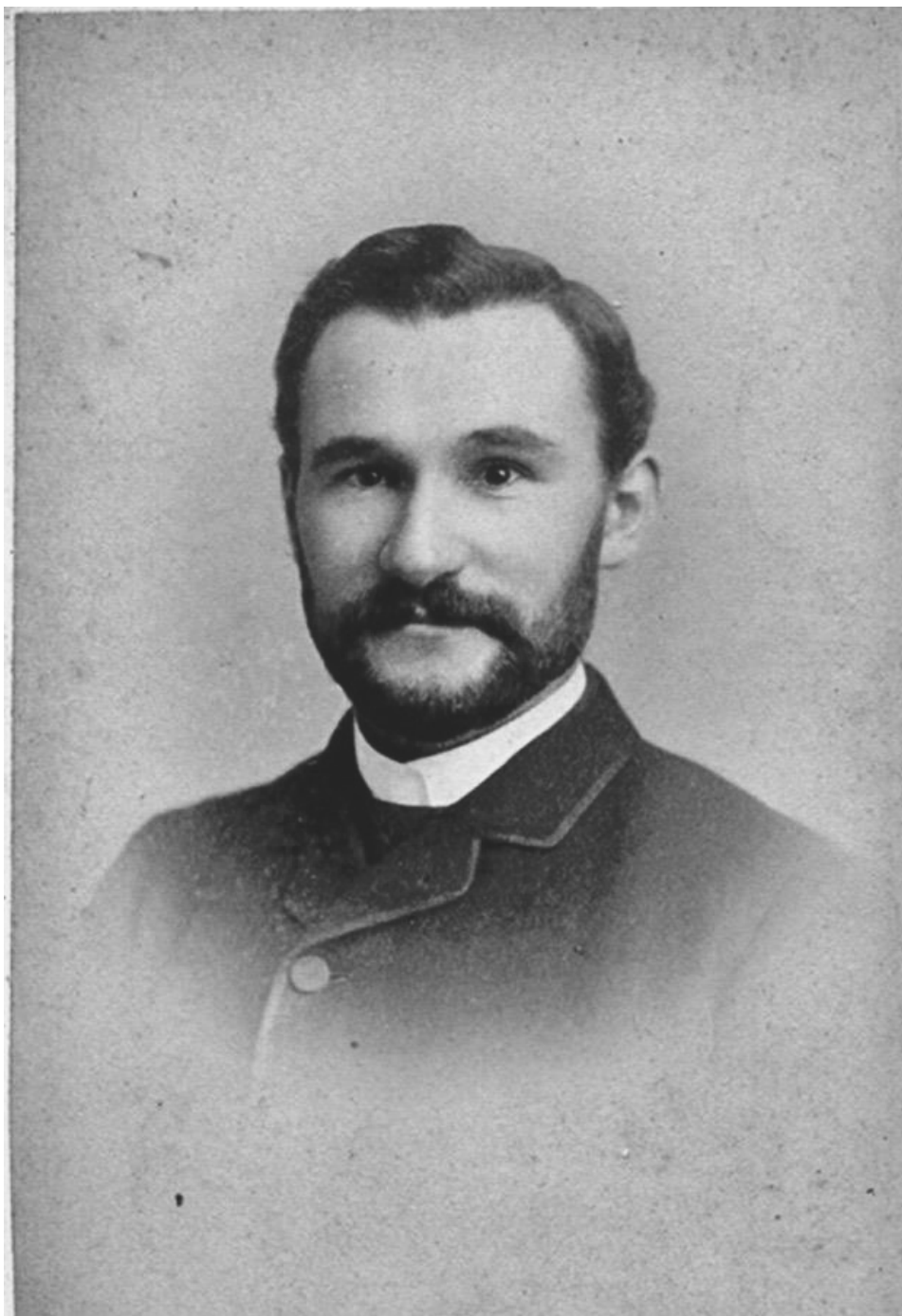
Ferme Saint-Joseph, à Barnston



Victor Papineau
Zélia Anctil



Marie Papineau



Joseph Beaudry – époux de Marie Papineau



Collection Jean-Yves Papineau



Ann Angélique Lock
Mère de Louisa Trudeau

AUGUSTIN-CYRILLE PAPINEAU
CORRESPONDANCE
SOURCES DES LETTRES

- 1845 – 26 janvier – à Aurélie Papineau – BAnQ-O, P17
1845 – 1^{er} mai – à Aurélie Papineau – BAnQ-O, P71, S1, D9
- 1849 – 26 avril – à Denis-Benjamin Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
1849 – 20 mai – à Denis-Benjamin Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
1849 – 27 mai – à Denis-Benjamin Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
1849 – 3 octobre – à Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ- VM, P7, S1, D42
1849 – 14 octobre – à Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
- 1850 – 1^{er} juin – à Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
1850 – 30 juin – à Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
1850 – 15 août – à Denis-Benjamin Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
1850 – 14 octobre – à Denis-Benjamin Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
1850 – 24 octobre – à Denis-Benjamin Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
- 1851 – 21 février – à Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau – BAnQ- VM, P7, S1, D42
1851 – 29 septembre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4
1851 – 24 novembre – à Denis-Benjamin Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
- 1852 – 7 mars – à L.J. Papineau – BAnQ-Q
1852 – 4 avril – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
1852 – 29 avril – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D116
1852 – 2 mai – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
- 1853 – 19 janvier – à L.J. Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D20; Mic. 3942, p. 1852-1854
1853 – 14 avril – à L.J. Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D20; Mic. 3942, p. 1000
1853 – 7 mai – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/17
1853 – 16 décembre – à F.S. Mackay – BAnQ-Q, P417/13; 7.4
- 1854 – 23 mars – à Amédée Papineau – BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1
1854 – 21 avril – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4
1854 – 25 août – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/17
1854 – 26 septembre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/17
1854 – 22 novembre – à L.J. Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D42
1854 – 24 novembre – à Amédée Papineau – BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1

1855 – 20 février – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P7, S2, D26; BAnQ-VM, Mic. 3942, p. 1858-1860

[1855 – 20 février] – État des frais dans les causes de l'honorable L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

[1855 – 25 mars] – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1855 – 27 mars – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1855 – 24 août – à L.J. Papineau, BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1855 – 21 décembre – à Amédée Papineau – BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1

1855 – 29 décembre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1855 – 29 décembre – à Amédée Papineau – BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1

1856 – 8 janvier – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1856 – 9 janvier – à Amédée Papineau – BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1

1856 – 18 janvier – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1856 – 10 avril – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1856 – 29 avril – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

[1856 – juin – à Angelle Cornud] – BAnQ-O, P71, S1, D1

1857 – 28 décembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1858 – 23 mai – à Joseph Beaudry, son beau-frère – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1858 – 23 juin – à L.J. Papineau – BAC, MG24, B2, Correspondance, p. 5748-5751; Mic. 15791, p. 1295-1297

1858 – 11 juillet – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1859 – 29 juillet – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1860 – 4 juillet – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1860 – 19 juillet – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1860 – 18 octobre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1860 – 13 décembre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1861 – 17 septembre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1861 – 22 septembre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1862 – 16 mars – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1862 – 17 mars – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1863 – 17 août – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1863 – 2 décembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1864 – 17 juin – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1864 – 17 juillet – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1865 – 7 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1865 – 10 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1865 – 15 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1865 – 4 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1865 – 6 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1866 – 29 janvier – à Émilienne – BAnQ-VM

1866 – 1^{er} mars – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1866 – 31 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1866 – 11 juin – à Angelle Cornud - BAC, MG24, B2, Correspondance, p. 6490-6493;

Mic. 15791, p. 2010-2013

1867 – 2 février – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 8 février – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 18 février – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 5 mars – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 21 mai – à Joseph Beaudry, son beau-frère – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1867 – 8 juin – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 13 juin – à Angelle Cornud – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 16 juin – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 20 juin – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 30 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 1^{er} juillet – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 8 juillet – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 13 juillet – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 22 juillet – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 6 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 9 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 17 août – à Angelle Cornud – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 21 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 28 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 4 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 4 septembre – à Fanny Lemay – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 11 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 18 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 20 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 1^{er} octobre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 8 octobre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1867 – 29 octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1867 – 18 novembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1868 – 21 janvier – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1868 – 25 janvier – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1868 – 3 février – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1868 – 8 avril – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

[1868 – 22 avril] – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

1868 – 25 avril – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4

[1868] – 11 juillet – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D42

1868 – 1^{er} août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1868 – 8 août – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1869 – janvier – à Angelle Cornud – BAnQ-O, P71, S1, D24
 1869 – 17 avril – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1869 – 5 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1869 – 6 juin – à L.J. Papineau – BAnQ-VM, P7; Mic. 3942, p. 1877-1880
 1869 – 21 septembre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4
 1869 – 4 octobre – à Angelle Cornud - BAC, MG24, B2, Correspondance, p. 6620-6623; Mic. 15791, p. 2138-2141
 1869 – 20 décembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1869 – 31 décembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1870 – 26 février – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4
 1870 – 1^{er} mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1870 – 2 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1870 – 4 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1870 – 6 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1870 – 8 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1870 – 19 juin – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1870 – 25 juillet – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1870 – 26 juillet – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4
 1870 – 13 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1870 – 15 novembre – à L.J. Papineau – BAnQ-Q, P417/3; 2.1.4
 1870 – 22 décembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1871 – 5 janvier – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1871 – 19 mars – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1871 – 30 mars – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1871 – 2 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1872 – 4 janvier – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1872 – 10 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1872 – 23 juillet – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1872 – 9 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1872 – 18 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1872 – 9 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1872 – 16 septembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1873 – 10 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1873 – 12 mai – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1873 – 5 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1873 – 16 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1873 – 30 décembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1874 – 1^{er} février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 19 mars – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 29 mars – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1874 – 5 avril – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1874 – 23 avril – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1874 – 28 avril – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1874 – 10 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 19 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 20 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 2 octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 5 octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 3 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 9 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 13 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D47
 1874 – 16 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 23 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1874 – 20 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1875 – 6 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1875 – 10 avril – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1875 – 3 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1875 – 9 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D47
 1875 – 13 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1875 – 25 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1875 – 26 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1875 – 18 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1875 – 20 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1875 – 27 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1875 – 1^{er} septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1876 – 9 mars – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1876 – 9 avril – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43 et BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1876 – 13 avril – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1876 – 20 avril – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1876 – 1^{er} mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1876 – 10 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1876 – 28 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1876 – 31 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1876 – 7 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 [1876] – 2 août – à Amédée Papineau - BAC, MG24, B2, Vol. 39, dossier 9;
 Mic. C-15799, p. 1367-1368
 1876 – 13 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1876 – 14 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1876 – 10 octobre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1876 – 19 octobre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1876 – 8 novembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1876 – 10 novembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43

1877 – 4 janvier – à Amédée Papineau- BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1
 1877 – 23 février – à Amédée Papineau- BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1
 1877 – 31 mai – à Amédée Papineau- BAnQ-Q, P417/7; 3.1.1
 1877 – 7 septembre – à Amédée Papineau – BAC, MG24, B2, Vol. 39, dossier 5;

Mic. C-15799, p. 1238-1239

1878 – 23 avril – à Marie Papineau – BAnQ-VM
 1878 – 2 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1878 – 2 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1878 – 17 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1878 – 10 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1878 – 16 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1878 – 15 octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1878 – 17 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1878 – 2 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1878 – 19 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1879 – 9 mars – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 2 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 11 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 22 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 3 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 11 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 16 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 14 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 21 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 24 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 12 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1879 – 8 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1880 – 2 mai – à Mgr Louis-Zéphirin Moreau - CHSH,1, 1.10
 1880 – 25 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1882 – 11 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 [1882 – août] – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1882 – 10 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1882 – 16 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1882 – 26 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1882 – 1^{er} octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1882 – 31 décembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1883 – 16 mars – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1883 – 12 avril – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1883 – 9 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1883 – 22 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1883 – 26 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1883 – 16 août – à Marie Papineau – BAnQ-VM
 1883 – 12 octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D47
 1883 – 5 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1883 – 6 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1884 – 5 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1884 – 27 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1884 – 27 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1884 – 20 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1884 – 24 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1884 – 3 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1884 – 6 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1884 – 10 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a
 1884 – 13 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45a

1885 – 20 juin – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 30 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1885 – 5 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1885 – 11 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1885 – 15 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 15 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1885 – 20 août (1) – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 [1885] – 20 août (2) – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 22 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 26 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 27 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 29 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 17 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 25 septembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 17 novembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1885 – 18 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1886 – 10 juillet – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1886 – 13 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1886 – 14 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1886 – 21 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1886 – 31 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1886 – 15 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1886 – 25 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1886 – 28 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1886 – 24 décembre – à Marguerite Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D56

1887 – 21 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 1^{er} février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 3 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 7 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 11 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 14 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 3 avril – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 14 avril – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 6 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 14 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

- 1887 – 22 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 24 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 1^{er} juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 16 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 18 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 20 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 22 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 28 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 3 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 9 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 18 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 28 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 8 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 12 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 29 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 30 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 18 octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1887 – 8 novembre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1887 – 2 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
- 1888 – 9 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 17 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 20 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 27 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 6 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 15 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 21 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 27 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 17 avril – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 21 avril – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 26 avril – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 30 avril – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 30 avril – à Marguerite Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D56
 1888 – 3 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 6 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 7 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 9 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 15 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 16 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 20 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 21 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1888 – 30 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 5 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 23 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 6 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 10 juillet – à Marguerite Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D56
 1888 – 12 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1888 – 29 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 6 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 9 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 18 septembre – à Joseph-Victor Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D46
 1888 – 19 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 26 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 30 septembre – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1888 – 3 octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 11 octobre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1888 – 4 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1889 – 6 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1889 – 13 février – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1889 – 12 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1889 – 9 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1889 – 19 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1889 – 2 septembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1889 – 18 septembre – à Juliette Mackay-Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D53
 1889 – 1^{er} novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1889 – 19 novembre – à Juliette Mackay-Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D53
 1889 – 5 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1890 – 15 janvier – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1890 – 26 janvier – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1890 – 19 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1890 – 26 février – à Juliette Mackay-Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D53
 1890 – 11 mars – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1890 – 24 mars – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1890 – 2 avril – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1890 – 14 avril – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1890 – 17 avril – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1890 – 21 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1890 – 25 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1890 – 8 octobre – à Marguerite Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D56
 1890 – 19 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1891 – 26 janvier – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1891 – 29 janvier – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1891 – 4 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 23 février – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 11 mars – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 19 mars – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 8 avril – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1891 – 13 avril – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 31 mai – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D43
 1891 – 2 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 24 juin – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1891 – 2 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 3 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 9 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 17 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 20 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 2 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 9 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 [1891] – 18 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – 25 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1891 – [8 décembre] – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126

1892 – 30 mars – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1892 – 13 juin – à Marie Papineau – BAnQ-VM
 1892 – 16 juillet – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1892 – 6 août – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1892 – 11 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1892 – 4 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

[1893 ?] – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1893 – 27 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1893 – 27 octobre – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116

1894 – 3 juin – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1894 – 11 juin – à Juliette Mackay-Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D53
 1894 – 23 août – à Louisa – BAnQ-VM, P7, S1, D116
 1894 – 11 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1894 – 11 novembre – à Juliette Mackay-Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D53

1895 – 27 mai – à Joseph Beaudry, son neveu – BAnQ-VM

1897 – 6 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1898 – 3 août – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1905 – 27 avril – à Alexina – BAnQ-VM, P7, S1, D42

1907 – 24 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1908 – 25 juillet – à Émilienne – BAnQ-VM, P7, S1, D126
 1908 – 2 septembre – à Alexina – BAnQ-VM, P7, S1, D42
 1908 – 1^{er} décembre – à Jeanne Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D56
 1908 – 18 décembre – à Joseph Beaudry, son neveu – BAnQ-VM

[1909 – 4 mars] – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1909 – 5 mars – à Juliette Mackay-Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D53
 1909 – 15 mars – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b
 1909 – 21 mars – à Jacques Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D56

[1909] – 31 août – à Mgr Paul Bruchési – BAnQ-VM, P7, S1, D57

1910 – 7 mars – à Auguste Mackay – BAnQ-VM, P7, S1, D42

1910 – 18 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1910 – 4 juillet – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1911 – 7 mars – à Jeanne Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D56

1911 – 7 juillet – à Alexina – BAnQ-VM, P7, S1, D42

1911 – 15 novembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1911 – 30 décembre – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

1912 – 2 mars – à Jacques Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D56

1912 – 28 mai – à Louis-Gustave Papineau – BAnQ-VM, P7, S1, D45b

TABLE DES MATIÈRES

Sigles et abréviations	7
Introduction	9
Correspondance	25
Galerie de photos	623
Sources des lettres	637

Ouvrages de Georges Aubin

1992

- 1 BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote (1837 et 1838)*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Montréal, Guérin Littérature, 1992, 174 pages. *Épuisé ; voir l'année 2019*.

1996

- 2 AUBIN, Georges et Réal AUBIN, *Les Lambert-Champagne-Aubin, 800 actes notariés, 1663 - 1799*. Joliette, Éditions Aubin-Lambert, 1996, 787 pages. (Prix Rodolphe-Fournier de la Chambre des notaires du Québec, 1997). – *Épuisé*.
- 3 BLANCHET, Augustin-Magloire, *Journal de l'évêque de Walla-Walla (1847-1851)*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN. Dans « Les débuts de l'Église catholique en Orégon ». Rimouski (Québec), Association des familles Blanchet, 1996, p. 147-263.
- 4 LEPAILLEUR, François-Maurice, *Journal d'un patriote exilé en Australie (1839-1845)*. Texte établi, avec introduction et notes, par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1996, 411 pages.
- 5 MARCHESSEAU, Siméon, *Lettres à Judith. Correspondance d'un patriote exilé*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 7, 1996, 124 pages.

1998

- 6 NELSON, Robert, *Déclaration d'indépendance et autres écrits*. Édition établie et annotée par Georges AUBIN. Comeau & Nadeau, 1998, 90 pages.
- 7 NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*. Édition préparée par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, 1998, 177 pages. – *Épuisé ; voir l'année 2012*.
- 8 PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, 1998, 957 pages. – *Épuisé ; voir l'année 2010*.
- 9 PAPINEAU, Amédée, *Souvenirs de jeunesse, 1822-1837*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 10, 1998, 134 pages.

1999

- 10 AUBIN, Georges, *La rivière Bayonne et ses moulins*. En collaboration avec Denyse COUTU et Louis TRUDEAU. Saint-Cléophas-de-Brandon, Les Éditions de la Bayonne, 1999, 24 pages.
- 11 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Journal de voyage en Europe, 1837-1838*. Texte présenté et annoté par Georges AUBIN. Sillery, Septentrion, Les Cahiers du Septentrion n° 14, 1999, 153 pages.
- 12 PERRAULT, Louis, *Lettres d'un patriote réfugié au Vermont (1837-1839)*. Textes présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection « Mémoire québécoise », n° 3, 1999, 198 pages.

2000

- 13 AUBIN, Georges, *Au Pied-du-Courant. Lettres des prisonniers politiques de 1837-1839*. Montréal, Marseille, Agone et Comeau & Nadeau, 2000, 457 pages.
- 14 DESRIVIÈRES, Adélard-Isidore et Charles RAPIN, *Mémoires de 1837-1838, suivis de La Quête de l'or en Californie*. Présentés et annotés par Georges AUBIN. Montréal, Éditions du Méridien, collection « Mémoire québécoise », n° 7, 2000, 195 pages.

15 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à Julie*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; introduction par Yvan LAMONDE. Sillery, Septentrion et Québec, ANQ, 2000, 812 pages. (En format numérique au Septentrion).

2001

16 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Histoire de la résistance du Canada au gouvernement anglais*. Présentation, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Comeau & Nadeau, collection « Mémoire des Amériques », 2001, 82 pages.

17 PAPINEAU-DESSAULLES, Rosalie, *Correspondance 1805-1854*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2001, 305 pages.

2002

18 FRANCHÈRE, Gabriel, *Voyage à la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique et fondation d'Astoria, 1810-1814*. Introduction, notes et chronologie par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2002, 205 pages.

19 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte et Robert BALDWIN, *Les Ficelles du pouvoir. Correspondance entre Louis-Hippolyte LA FONTAINE et Robert BALDWIN, 1840-1854*. Tome I de l'édition critique intégrale de la Correspondance de Louis-Hippolyte LA FONTAINE. Traduite de l'anglais par Nicole PANET-RAYMOND ROY et Suzanne MANSEAU DE GRANDMONT ; révisée et annotée par Georges AUBIN ; présentation d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2002, 227 pages.

20 PAPINEAU, Amédée, *Lettres d'un voyageur. D'Édimbourg à Naples en 1870-1871*. Texte établi, annoté et présenté par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2002, 416 pages.

2003

21 CHAUCHEAU, Pierre-Joseph-Olivier, *De Québec à Montréal. Journal de la seconde session, 1846*, suivi de *Sept jours aux États-Unis, 1850*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Québec, Éditions Nota bene, 2003, 148 pages.

22 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Au nom de la loi. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1829-1847)*. Tome II, correspondance générale. Avant-propos et annotation de Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2003, 466 pages.

23 PAPINEAU, Lactance, *Journal d'un étudiant en médecine à Paris*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2003, 609 pages.

24 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Cette fatale Union. Adresses, discours et manifestes (1847-1848)*. Introduction et notes de Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2003, 223 pages.

2004

25 AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome I : 1837-1838*. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2004, 318 pages.

26 DESSAULLES, Louis-Antoine, *Petit bréviaire des vices de notre clergé*, suivi de *Le Clergé français au bordel, par un auteur anonyme*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2004, 169 pages.

27 FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *De Québec à Mexico (1866-1867)*. Édition préparée par Mario BRASSARD et Marilène GILL, avec la collaboration de

Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, collection La Saberdache, n° 5, 2004, 489 pages.

28 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome I : 1825-1854. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2004, 655 pages. (En format numérique au Septentrion).

29 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à ses enfants, 1825-1871*, Tome II : 1855-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2004, 753 pages. (En format numérique au Septentrion).

2005

30 AUBIN, Georges, *Les Blanchet de la vallée du Richelieu*, suivi de *Lettre d'A.-M. Blanchet à Lord Gosford*. Préface de Louis BLANCHETTE. Publié par l'Association des familles Blanchet et Blanchette d'Amérique. Québec, 2005, 48 pages.

31 LA FONTAINE, Louis-Hippolyte, *Mon cher Amable. Lettres de Louis-Hippolyte LA FONTAINE à divers correspondants (1848-1864)*. Tome III, correspondance générale. Annotations de Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; traduction des lettres écrites en anglais par Michel DE LORIMIER ; postface d'Éric BÉDARD. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2005, 490 pages.

2006

32 OUIMET, André, *Journal de prison d'un Fils de la Liberté, 1837-1838*. Texte établi, présenté et annoté par Georges AUBIN. Montréal, Typo, 2006, 155 pages.

33 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome I : 1810-1845. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; avec la collaboration de Marla ARBACH ; introduction par Yvan LAMONDE. Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2006, 588 pages. (En format numérique au Septentrion).

34 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à divers correspondants, 1810-1871*. Tome II : 1846-1871. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET ; avec la collaboration de Marla ARBACH ; Montréal, Les Éditions Varia, collection « Documents et Biographies », 2006, 425 pages. (En format numérique au Septentrion).

35 RHEAULT, Marcel et Georges AUBIN, *Médecins et patriotes, 1837-1838*. Québec, Septentrion, 2006, 350 pages. (Prix Percy-W. –Foy de la Société historique de Montréal, 2007).

36 SÉGUIN, Robert-Lionel, *Le Dernier des Capots-Gris* (roman) suivi de *Souviens-toi, Méditations sur 1837*. Introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, 211 pages.

2007

37 AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris* ; tome I, *Dictionnaire*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 304 pages.

38 AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris* ; tome II, *Lettres reçues, 1839-1845*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 599 pages.

39 AUBIN, Georges, *Papineau en exil à Paris* ; tome III, *Drame rue de Provence*, suivi de *Correspondance de Mme Dowling*, traduite en français par Corinne DURIN, annotée par Georges AUBIN. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 218 pages.

40 AUBIN, Georges et Nicole MARTIN-VERENKA, *Insurrection. Examens volontaires. Tome II : 1838-1839*. Montréal, Lux Éditeur, collection « Mémoire des Amériques », 2007, 550 pages.

2009

- 41 AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1831-1841*, tome I. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2009, 543 pages.
- 42 BLANCHET, Renée et Georges AUBIN, *Lettres de femmes au XIX^e siècle*. Québec, Septentrion, 2009, 286 pages.

2010

- 43 AUBIN, Georges et Renée BLANCHET, *Amédée Papineau, correspondance 1842-1846*, tome II. Montréal, Éditions Michel Brûlé, 2010, 471 pages.
- 44 PAPINEAU, Amédée, *Journal d'un Fils de la Liberté, 1838-1855*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, avec index. Québec, Septentrion, 2010, 1050 pages.

2011

- 45 JOLY, Pierre-Gustave, *Voyage en Orient (1839-1840), Journal d'un voyageur curieux du monde et d'un pionnier de la daguerréotypie*, présentation et mise en contexte par Jacques DESAUTELS ; texte du journal établi par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, avec la collaboration de Jacques DESAUTELS. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2011, 427 pages.
- 46 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres à sa famille, 1803-1871*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, introduction par Yvan LAMONDE. Québec, Septentrion, 2011, 846 pages. (En format numérique au Septentrion).

2012

- 47 NELSON, Wolfred, *Écrits d'un patriote (1812-1842)*, nouvelle édition revue et corrigée. Texte établi et présenté par Georges AUBIN. Montréal, Lux Éditeur, 2012, 192 pages.

2013

- 48 MERCIER, Honoré, *Dis-moi que tu m'aimes. Lettres d'amour à Léopoldine, 1863-1867*. Texte établi et annoté par Georges AUBIN et Renée BLANCHET. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2013, 302 pages.

2014

- 49 AUBIN, Georges et Yvan LAMONDE, *Gustave Papineau, Une tête forte méconnue*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2014, 297 pages.
- 50 JOYER, prêtre, *Lettres d'amour à Mademoiselle de Lavaltrie, 1809-1822*. Texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2014, 235 pages.

2015

- 51 AUBIN, Georges et Jonathan LEMIRE, *Ludger Duvernay, Lettres d'exil, 1837-1842*. Montréal, vlb éditeur, 2015, 302 pages.
- 52 AUBIN, Georges et Raymond OSTIGUY, *Louis-Joseph Papineau Les Débuts 1808-1815*, Les Éditions Histoire Québec, Collection Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, 2015, 251 pages.
- 53 AUBIN, Georges, *Joseph Papineau à travers les actes notariés*. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2015, 237 pages.

2016

- 54 AUBIN, Georges, *Courir le monde, voyages, premiers départs*. L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 322 pages.

- 55 PAPINEAU, Denis-Benjamin, *De l'Île à Roussin à Papineauville, Correspondance 1809-1853*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, 657 pages.
- 56 BLANCHET, François-Norbert, *De Richibouctou à La Willamette, Lettres et journal (1821-1839)*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet Recherches historiques, 2016, 271 pages.
- 57 PAPINEAU, Honorine et Aurélie PAPINEAU, *Mille amitiés. Correspondance 1837-1914*. Texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Renée BLANCHET, L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2016, 303 pages.
- 58 TRUDEAU, Romuald, *Mes Tablettes, Journal d'un apothicaire montréalais, 1820-1850*. Texte établi et annoté par Fernande ROY et Georges AUBIN, Introduction de Fernande ROY, Montréal, Leméac, 2016, 772 pages.

2017

- 59 PAPINEAU, Joseph, *De Montréal à la Petite-Nation, Correspondance (1789-1840)*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 569 pages.
- 60 LE NORMAND, Michelle, *À toi, de tout cœur, Lettres d'amour à Léo-Paul Desrosiers, 1920-1922*, texte transcrit et annoté par Georges AUBIN ; introduction par Adrien RANNAUD, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 403 pages.
- 61 LE NORMAND, Michelle, *Premières amours, Journal 1909-1921*, présenté par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2017, 271 pages.

2018

- 62 AUBIN, Georges, *Rhapsodies, Écrits 1988-2018*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 193 pages.
- 63 BLANCHET, François-Norbert, *Missions d'Oregon, 1839-1844*, avant-propos, notes et postface par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 556 pages.
- 64 BLANCHET, François-Norbert, *À bord de L'Étoile du Matin, De Brest à l'Oregon en 1847*, transcription et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 99 pages.
- 65 PAPINEAU, Amédée, *Correspondance, 1847-1856*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2018, 627 pages.
- 66 PAPINEAU, Amédée, *Correspondance, 1857-1903*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2018, 701 pages.
- 67 PAPINEAU, Azélie, *Vertiges, Journal 1867-1868*. Introduction et notes de Georges AUBIN ; avant-propos de Micheline LACHANCE, Montréal, VLB éditeur, 2018, 138 pages.
- 68 BLANCHET, François-Norbert, *Lettres de voyages, 1845-1870*. Texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2018, 328 pages.

2019

- 69 BLANCHET, Augustin-Magloire, *De Saint-Pierre du Sud à l'évêché, Correspondance 1823-1846*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 151 pages.
- 70 AUBIN, Georges, *Beaudriau, patriote, médecin errant*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 121 pages.
- 71 AUBIN, Georges, *Amédée, écrivain patriote*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 240 pages.

- 72 BOUCHER-BELLEVILLE, Jean-Philippe, *Journal d'un patriote, 1837-1838*, 2^e édition, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 131 pages.
- 73 BLANCHET, Augustin-Magloire-Alexandre, *Voyage au Mexique* suivi de *Voyage en Europe*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 132 pages.
- 74 PELTIER, Louis, *Voyage en Afrique du Sud*, 2^e édition, texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2019, 105 pages.
- 75 PAPINEAU, Louis-Joseph, *Lettres inédites*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du jour, 2019, 121 pages.
- 76 DESSAULLES, Louis-Antoine, *Paris illuminé : le sombre exil. Lettres 1878-1895*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN et Yvan LAMONDE. Les Presses de l'Université Laval, collection Cultures québécoises, 2019, 251 pages.

2020

- 77 AUBIN, Georges, *Partir en janvier, Lettres à un cousin*. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 105 pages.
- 78 DESSAULLES-LAFRAMBOISE, Rosalie, *Mes Bavardages, Lettres à mon fils Louis, 1876-1905*, texte établi avec introduction et notes par Anne-Marie CHARUEST et Georges AUBIN. L'Assomption, Éditions Point du Jour, 2020, 221 p.
- 79 AUBIN, Georges, *Hors du temps*. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 181 pages.
- 80 AUBIN, Georges, *Au temps des Patriotes*, Tome I : 1830-1837, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 401 pages.
- 81 AUBIN, Georges, *Au temps des Patriotes*, Tome II : 1838, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 475 pages.
- 82 AUBIN, Georges, *Au temps des Patriotes*, Tome III : 1839-1840, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 447 pages.
- 83 ROY, Basile, *Un Patriote en Australie, 1839-1844*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 225 pages.
- 84 PAPINEAU, Amédée, *D'un pays à l'autre, Journal de voyages, 1876-1880*, texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 373 pages.
- 85 PAPINEAU, Amédée, *Journal 1881-1902*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2020, 443 pages.

2021

- 86 CORNUD, Angelle, *Rien de nouveau ici, Correspondance 1823-1867*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 137 pages.
- 87 PAPINEAU, Amédée, *Mémoires d'un Patriote*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 461 pages.
- 88 PAPINEAU, Denis-Émery, *Correspondance, 1834-1877*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 311 pages.
- 89 AUBIN, Georges, *Glanures*, Tome I, 1720-1839. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 499 pages.
- 90 AUBIN, Georges, *Glanures*, Tome II, 1840-2020. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 396 pages.

91 BRUNEAU, Théophile, *Croyez-moi pour la vie, Correspondance 1830-1854*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 307 pages.

92 AUBIN, Georges, Robert DAIGLE, *Filles-mères à Montréal, 1845-1866*, notices biographiques, histoires secrètes. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 597 pages.

93 BLANCHET, Renée, Georges AUBIN, *Barney et les autres*, récits biographiques. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 121 pages.

94 LEMAN, Fanny, *Correspondance 1856-1870*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2021, 225 pages.

2022

95 AUBIN, Georges, *Les Québécois et la soif de l'or en Californie, 1848-1859*. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 355 pages.

96 PAPINEAU, Joseph-Benjamin-Nicolas, *Par le temps qui court, Correspondance 1842-1893*, texte établi avec présentation et notes par Georges AUBIN. L'Assomption. Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 199 pages.

97 AUBIN, Georges, *Radical jusqu'aux dents, Toussaint-Victor Papineau, éléments biographiques*. L'Assomption. Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 251 pages.

98 PAPINEAU, Casimir-Fidèle, *Correspondance 1837-1885*, texte établi avec introduction et notes par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 195 pages.

99 PAPINEAU, Augustin-Cyrille, *Correspondance 1845-1912*, transcrite et annotée par Georges AUBIN. L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 649 pages.

Imprimé au Québec
en octobre 2022